THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

054
ME
v.135

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

JUN - 4 1968
JUL 31 2002

L161—H41

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTE-CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1919

Septembre-Octobre 1919 — Tome CXXXV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXIX

054
ME
V.135

18233
132 200
LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA.

ROUSSEAU ET LA POLOGNE

—

Il fallait la crise de la guerre pour que la neurasthénie sociale, politique et morale passât de l'état latent à l'état aigu, de la période sentimentale et intellectuelle à la période active. Les circonstances ont enfin fait de ce mal imprécis une crise bien caractérisée de croissance humaine qui exerce des ravages et impose une médication. Cette évolution précipitée et cette poussée soudaine vers la maturité ont mis en pleine lumière l'actualité de Jean-Jacques Rousseau. Il en a, par avance, analysé les origines, discerné les lois, établi le diagnostic, souvent prédit les étapes. Il a aussi, avec une singulière divination, prescrit les soins nécessaires à cette fièvre sociale. Si la démocratie bourgeoise, dont il est le père, — il est aisé de s'en rendre compte aujourd'hui, — avait appliqué les enseignements et les méthodes de son créateur et de son théoricien, au lieu de travestir ses conceptions pour les utiliser à son profit de classe, elle n'aurait point conduit le monde dans cette impasse où on le voit se débattre aujourd'hui. Le génie vraiment prophétique de l'auteur du *Contrat social* a parfaitement discerné les dangers du système dont il posait les bases, si on en retranchait, ce qui est arrivé, les garanties et les conditions dont il accompagnait sa formule. Il était donc intéressant, à l'heure où la question polonaise se présente une fois de

446826

plus comme le pivot de toute la politique de l'Europe orientale, de relire, pour y chercher des enseignements et des directives, les conseils que le citoyen de Genève donnait, à leur requête, aux Polonais de 1772, à la veille du premier partage de leur malheureux pays, sous le titre de: *Considérations sur le Gouvernement de Pologne et sur sa réformation.* Nous nous en tiendrons à ce seul dessein. D'ailleurs il se suffit à lui-même : il est même déjà presque trop ambitieux, puisque les destinées de l'Europe tout entière sont, en quelques parties, liées à celles de la Pologne et que les destinées de la Pologne elles-mêmes peuvent largement bénéficier de ce petit livre, vieux pourtant de cent quarante-sept ans. Mais, auparavant, nous nous permettrons, de ce même petit livre, de détacher quelques considérations plus générales qui éclairent son objet particulier, en précèdent l'étude et la conditionnent, tant il est vrai qu'on ne peut ouvrir une œuvre du penseur sans y trouver immédiatement le sujet d'une méditation générale sur les événements politiques, moraux et sociaux de notre temps.

Aux premières pages de ces *Considérations*, si pleines d'analyse sagace et de perspicacité aiguë, on éprouve la déprimante impression que notre monde est destiné à patauger désormais dans une sorte de chaos routinier, qu'il n'est plus susceptible d'innovation, qu'il croit découvrir ce qui, depuis longtemps, a été exprimé, qu'il n'inaugure que des perfectionnements déjà périmés, que les remèdes qui lui paraissent inédits sont enfermés dans des flacons déjà tout couverts de poudre. Et puis, en y pensant, on s'aperçoit que, si tout a été dit, en effet, le mal vient de ce que rien n'a été accompli. Il y a eu, au XIXe siècle surtout, divorce complet et profond entre la pensée des grands clairvoyants du passé, qui ont prodigué au monde des avertissements et des enseignements, et les réalisations que les chefs et les pasteurs ont imposées : la civilisation telle qu'elle s'est réalisée matériellement et la civilisation, telle que les annonciateurs l'ont méditée et prêchée cheminent sur des routes parallèles, mais séparées par le fossé bourbeux de toutes les concessions et de tous les reniements. Des prophètes, les hommes n'ont écouté les voix immenses que pour les déformer à leur usage. Ils les interprètent selon leurs commodités et les accommodent à leurs besoins. Souvent, ils en réalisent la parodie. Toute la déception vient de ce que le

progrès s'est développé à faux. Regardez les trois grandes étapes européennes : la pensée gréco-romaine... et Homère et Virgile aboutissent à Caligula ; le Christianisme, et Jésus finit en Loriquet ; la démocratie, et Rousseau se transforme en Joseph Prudhomme. Cassandre est bien la figure la plus tragique et la plus profonde parmi tous les symboles.

Relisez simplement ces quelques mots :

> Qu'il soit aisé, si l'on veut, de faire de meilleures lois, il est impossible d'en faire dont les passions des hommes n'abusent pas comme ils ont abusé des premières. Prévoir et peser tous ces abus à venir est peut-être une chose impossible à l'homme d'Etat le plus consommé. Mettre la loi au-dessus de l'homme est un problème, en politique, que je compare à celui de la quadrature du cercle en géométrie. Résolvez bien ce problème, et le Gouvernement fondé sur cette solution sera bon et sans abus (1)...

Vérité essentielle dont n'ont tenu compte aucun des conducteurs de peuples, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Les uns, comme Robespierre, ont sombré pour n'avoir pas douté de la réalisation possible de cette quadrature et avoir pensé en trouver la solution définitive ; les autres, comme tous les hommes d'Etat depuis la Révolution, ont conduit les nations aux plus effroyables sursauts pour avoir négligé de chercher au moins une approximation. Cette opposition entre les lois et les passions des hommes, Rousseau, qu'on accuse toujours bien à tort d'avoir voulu fonder une société sur l'erreur de la bonté foncière de l'individu, en a fait un des thèmes favoris de ses méditations. L'état actuel des sociétés politiques montre à quel point il a justement été préoccupé par l'éducation civique des âmes. On s'aperçoit avec stupeur, en cette année 1919, qu'il n'existe au monde que des démocraties d'institutions et pas une seule démocratie de sentiment ; en fin de compte, dans ce chaos, où les passions ont momentanément supplanté les lois, on constate avec une douloureuse inquiétude que des dictatures s'établissent sur la volonté de ces mêmes classes qui ont jadis dressé des barricades pour conquérir la démocratie qu'elles démolissent. Et ce paradoxe n'est point, comme on pourrait le penser, un bouleversement d'idées, un effondrement de principes. Il n'y a ici qu'une réa-

(1) *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne et sur sa réformation,* projetée par J.-J. Rousseau. Chap. Ier : *Etat de la question.*

lité longtemps dissimulée, qui, soudain, éclate : jamais, dans aucun pays jusqu'à ce jour, la loi n'a eu d'autre valeur que celle d'une contrainte. Elle n'a jamais été un état d'âme, une manière de sentir. On n'en a jamais compris l'allégresse, ni la beauté. Elle a toujours été extérieure au cœur humain. Elle a contenu, mais non dompté les passions :

En un mot, les abus sont inévitables et leurs suites funestes dans toute société où l'intérêt public et les lois n'ont aucune force naturelle et sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel et les passions du chef et des membres (1).

C'est simplement le cas actuel de toutes les sociétés nationales : la guerre a, pour ainsi dire, fait des passions un moteur plus puissant que le frein des lois. Et celles-ci serrent à vide, tandis que celles-là jouent à plein.

Rousseau, d'ailleurs, et c'est là un des côtés extrêmement modernes de son génie, en indiquant aux Polonais les écueils politiques qui menacent leur barque déjà en perdition, n'a garde d'oublier que l'état social est l'assise même de tout l'édifice. Sans doute l'auteur de l'*Emile*, moraliste avant tout et sociologue, n'est-il pas un économiste scientifique à la manière de Quesnay et des physiocrates. Cependant, le phénomène de la concentration des richesses et ses graves dangers, très sensible déjà à la fin du XVIIIe siècle, dans les fortunes mobilières, à Genève, pays de banque qu'il ne perd jamais de vue, un peu partout, en Europe, dans les fortunes immobilières, perceptible aussi, dès cette époque, dans le domaine industriel où le développement intensif a commencé, ne lui a pas échappé.

L'immense distance des fortunes qui sépare les seigneurs de la petite noblesse est un grand obstacle aux réformes pour faire de l'amour de la patrie la passion dominante. Tant que le luxe régnera chez les grands, la cupidité régnera dans tous les cœurs. Toujours l'objet de l'admiration publique sera celui des vœux des particuliers, et s'il faut être riche pour briller, la passion dominante sera toujours d'être riche. Grand moyen de corruption qu'il faut affaiblir autant qu'il est possible (2).

N'est-il pas étrange que la bourgeoisie, sortie maîtresse d'une révolution dont elle a bien dû emprunter au philo-

(1) *Discours sur l'économie politique.*
(2) *Considérations sur le Gouvernement de Pologne* chap. III : *Applications.*

sophe de Genève certains principes, ait, durant le cours du XIXe siècle, faussé complètement sa pensée et méconnu, au point que l'on sait, tous ses avertissements et tous ses enseignements, dès lors qu'ils n'entraient plus dans ses desseins et ses projets ? Voici donc les principes que Rousseau déclare essentiels à la résurrection de la Pologne. Ils valent encore aujourd'hui et autre part qu'à Varsovie. En bon pédagogue qu'il est, il consacrera un important préambule à montrer de quelle façon l'éducation de la jeunesse d'abord, de la nation ensuite, peut aisément en assurer l'application. Mais, en passant, notons quelques points : Rousseau, dont toute la pensée politique et toute la sensibilité sont si profondément et si exclusivement genevoises, n'a jamais, à ce point, donné la mesure de cette qualité de son génie. Le spectre des dangers qu'il agite aux yeux de la malheureuse Pologne est vêtu, bien plus que du sien propre, du linceul des fautes et des erreurs de la petite république du Léman, dont l'aristocratie égoïste et aveugle dénaturait inlassablement les destinées, viciait l'esprit civique et détrônait, pour la réduire à la mesure de ses intérêts, la majesté de la loi. Quelle émotion gonflait sans doute le cœur de ces Genevois, les compatriotes de l'écrivain, sans cesse déchirés par les appels réitérés aux interventions étrangères, dont les maîtres de sa Cité chérie consolidaient leur pouvoir ébranlé par la marée démocratique, quand ils lisaient sous la plume de l'exilé les nobles exhortations à l'intégrité des mœurs et de la fierté nationales, assises indispensables de l'Etat !

En 1772, quand Rousseau dédie à la Pologne ses *Considérations*, la Pologne est perdue. Insurgée à Barr, elle est trahie par son roi, Stanislas, et les dissidents ; la Prusse et la Russie se sont déjà secrètement entendues ; la neutralité de l'Autriche est pleine d'espérance et de convoitises. Choiseul a bien tenté de former une Ligue entre la Suède, la Turquie et Marie-Thérèse pour sauver le royaume à l'agonie. Mais Dumouriez, qu'il a envoyé aux Confédérés, est battu à Landskron par Suwarow et, découragé, revient en France. Le baron de Vioménil, dépêché en Pologne par d'Aiguillon, qui a succédé à Choiseul, est obligé d'évacuer Cracovie et, le 5 août 1772, le premier partage de la Pologne est réglé par un accord entre la Prusse et la Russie. A la vérité, l'esprit

avisé de Rousseau, à la veille de la catastrophe, n'est point dupe de la situation apparente. Les conseils qu'il prodigue à ses amis, empreints de mélancolie, lourds de pressentiments, ont bien plutôt le ton d'une oraison funèbre sur les causes de leur débâcle que d'un projet animé de foi dans l'avenir. Etait-il temps encore, quand il traçait ces lignes, que — par un sort singulier, et que son génie prophétique n'était pas incapable de prévoir — la Pologne à l'agonie tend, à travers un siècle et demi, à la Pologne ressuscitée, était-il temps encore d'enseigner à ces pauvres esclaves du lendemain l'usage, les devoirs et le redoutable poids de la liberté ? N'est-ce pas à la veille du jour où la poigne étrangère allait doubler le fardeau de leurs propres iniquités sociales qu'il dictait aux maîtres la façon d'affranchir et aux serfs les conditions d'être affranchis?

Je sens la difficulté du projet d'affranchir vos peuples. Ce que je crains n'est pas seulement l'intérêt mal entendu, l'amour-propre et les préjugés des maîtres. Cet obstacle vaincu, je craindrais les vices et la lâcheté des serfs. La liberté est un aliment de bon suc, mais de forte digestion... Fière et sainte liberté ! Si ces pauvres gens pouvaient te connaître, s'ils savaient à quel prix on t'acquiert et te conserve, s'ils sentaient combien tes lois sont plus austères que n'est dur le joug des tyrans, leurs faibles âmes, esclaves de passions qu'il faudrait étouffer, te craindraient plus cent fois que la servitude...

Polonais, c'est un honneur que ces paroles sublimes du plus grand des penseurs politiques aient été écrites pour vos ancêtres. Mais souvenez-vous que c'est le dernier glas qu'ils aient entendu. Aujourd'hui, la Pologne a brisé, comme Lazare, la pierre du tombeau, et, dans le monde moderne où elle se réveille, elle trouve, posé devant elle, comme les autres, le même problème, sous un autre aspect, que Rousseau lui montrait déjà de son doigt prophétique, et sa noble apostrophe vaut aujourd'hui peut-être plus et mieux qu'hier.

A Varsovie, comme à Prague, d'ailleurs, ou à Belgrade, comme partout où on édifie, où on réforme une constitution, on méditera avec fruit l'analyse serrée, reprise maintes fois par Rousseau lui-même, de l'essence du Législatif et de l'Exécutif, du rapport de leurs valeurs. Mais, dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, au chapitre *Moyens de maintenir la Constitution* (chapitre VII), Jean-Jacques émet un certain nombre d'idées spéciales dont les constitutions euro-

péennes, en opérant un rajeunissement indispensable, doivent tenir compte, si les auteurs des nouveaux textes ne reculent pas devant la réalité, souvent encore inédite, de démocraties qui résideraient dans les faits et les institutions et non plus seulement dans les formules. Plus que tous autres, les Polonais, qui bâtissent en ce moment leur maison nationale, peuvent méditer sur ces conseils qui leur furent jadis adressés par le guide le plus sûr et le plus éclairé en ces matières. Il leur disait, ce guide, il disait à leurs ancêtres, pour qu'à l'heure des réveils ils le répètent à leurs descendants par delà la nuit, qu'il prévoyait ce qu'une vraie démocratie, affranchie de routines, pourrait gagner à être servie par un Exécutif délivré de l'arbitraire division en départements, dont chaque présidence constitue en fait un despotisme qui échappe souvent, dans la pratique, au regard et au contrôle du législateur. Il leur montrait que le grand, presque l'unique danger des républiques, réside dans ce pouvoir exécutif trop tenté de s'affranchir de l'autorité du souverain et de sortir des limites qui le restreignent. Il priait les Polonais, en théoricien averti, de considérer les inconvénients qui résultent du fait que les mêmes députés peuvent être réélus trop souvent, en trop grand nombre, et recevoir en outre un mandat sans précision, sans limite, sans impératif et sans frein, dont ils sont tentés de remplir le vide et le vague par leurs intérêts ou leur fantaisie.

Il attirait encore leur attention sur cette vérité que les assemblées locales, fortement constituées, sont les meilleures assises de la liberté et les meilleures expressions des volontés populaires.

Que la Pologne balbutiante rouvre le petit livre et y puise d'autres avertissements sur les périls qui naissent de trop longues et de trop fréquentes sessions, d'une police des assemblées trop rigoureuse, du vote au scrutin substitué au vote à haute voix et des possibilités de corruption. Qu'elle ne néglige pas non plus cette pensée politique profonde où il suffit de remplacer le mot « corps » par le mot « classe », pour qu'elle devienne d'une immédiate actualité et dont l'application pratique pourra peut-être lui éviter l'impasse tragique où sont acculées tant d'autres nations :

Chaque individu doit avoir sa voix ; nul corps, quel qu'il soit, n'en doit avoir une.

Et ceux qui sont chargés de la constitution polonaise peuvent, dans le *Contrat social*, chercher le commentaire de cette vérité essentielle, dont l'oubli est à l'origine de tout le développement faussé de la société du siècle dernier.

Il y a dans le chapitre X (Administration), à foison, des idées qui, n'ayant jamais encore été appliquées, doivent dans leur nouveauté, peut-être salvatrice, retenir l'examen des législateurs des Etats nouveaux. Et d'abord, Rousseau, qui, pas plus que Montesquieu, n'a eu garde d'oublier, dans ses considérations sur la société et les sociétés, le dogme de la séparation des pouvoirs sans lequel il ne peut exister de démocratie, semble pourtant, et non sans raison, dans ces *Considérations*, fonder sur l'ordre juridique la stabilité, le développement de tout l'édifice politique lui-même et en faire découler la valeur de l'Exécutif et du Législatif. Il conçoit, par exemple, à la base de sa constitution polonaise idéale, un « code politique » sur lequel il ne s'explique pas clairement, mais qui paraît bien être, dans son esprit, le Livre essentiel où coexisteraient les chapitres de la Constitution, un ensemble de lois humaines destinées à les sauvegarder et à assurer le libre exercice du contrat social, et surtout les lois naturelles qui sont à son origine et garantissent les droits de l'individu, lui indiquent ses devoirs, lui confèrent la liberté, décident des impératifs imposés à l'Etat et, par l'Etat, à ceux qui exercent la souveraineté et à ceux qui en reçoivent la délégation. Ce que Rousseau appelle un « Code politique » est en somme l'idée première des Droits de l'homme et du citoyen. Il est d'ailleurs très remarquable que Rousseau, qui a tant et si souvent admiré Rome, refuse ici toute autorité au droit romain, convaincu qu'il est, et avec justice, que la loi doit être l'émanation propre de chaque nation et l'expression dernière de sa volonté personnelle.

Il ne veut pas que la magistrature soit une carrière.

> Comptez que, quand la magistrature ne sera pour ceux qui l'exercent qu'un état d'épreuve pour monter plus haut, cette autorité n'aura pas en eux l'abus qu'on en pourrait craindre...

Cette conception de magistrats, stagiaires dans leurs fonctions, et qui, ayant, à leurs tribunaux, affirmé leur conscience évidente du droit naturel, doivent être promus à la dignité de concevoir la loi écrite, de la formuler et de l'édicter dans les

charges suprêmes de l'Etat après l'avoir appliquée, résout de la manière la plus heureuse le problème de la nomination de ces magistrats par choix ou par élection.

Enfin, ayant, bien avant la Révolution, posé en principe que « nul n'est censé ignorer la loi », l'auteur de l'*Emile* recommande les codes courts, clairs et précis, afin qu'ils puissent être enseignés dans les universités et les collèges, et que le célèbre principe passe dans la réalité des choses.

Il n'y a point dans l'œuvre de Rousseau de plus belle page, ni de plus éloquente que celle qui sert de préambule aux conseils qu'il envoie aux Polonais, à propros du système économique nouveau, engendré pour la réforme de leur constitution. Il n'en est point non plus qui paraisse plus naïve et plus démodée, à l'heure où les Gouvernements, écrasés par une redoutable situation financière, sont poursuivis par l'obsession des milliards, et plus actuelle, en même temps, plus lumineuse, plus moderne, en ces mois chaotiques où l'espoir du monde étant, par la force des choses, suprêmement concentré dans la puissance et la majesté du travail, les peuples, en dernière analyse, écœurés de le voir taché de sang et de boue, en sont venus à collaborer avec les planches aux assignats du capitalisme, pour discréditer l'argent. Cette page est en effet un réquisitoire violent contre l'or et la fortune. Rien, d'ailleurs, dans cette vigoureuse apostrophe, dela mystique anarchiste d'un Tolstoï ou du néant communiste d'un Lénine.. Rousseau rêve d'ordre, d'abondance réelle et saine, d'une richesse véritable, d'une production intensive; mais à l'activité de la nation polonaise il propose d'autres buts, et il voudrait d'autres ressorts que la poursuite effrénée de la puissance appuyée sur l'argent, créateur de luxe, d'ambition et d'avidité. « Soyez mieux que pécunieux, soyez riches. » Il y a dans ces lignes, avant la lettre, une analyse complète et profonde de l'état d'esprit de l'Allemagne de 1914, de la mentalité de la haute finance internationale. Visiblement, Rousseau, partout poursuivi par le souvenir d'une patrie absente et adorée, par-dessus la noblesse polonaise, généralement besogneuse, s'adresse à ses compatriotes, à sa Genève, où le souvenir des lois somptuaires et des austérités de la Réforme n'empêchait pas les grosses fortunes de banque de commencer à s'édifier.

Jean-Jacques avoue lui-même, encore qu'il prêche un retour impossible, il le sait, aux échanges en nature, que son dessein n'est pas « de supprimer la circulation des espèces, mais de la ralentir ».

Pour moi, dit-il, je n'entends proscrire ni l'argent, ni l'or, mais les rendre moins nécessaires, et faire que celui qui n'en a pas soit pauvre sans être gueux.

Et aussi :

... Il importe qu'un bon système économique ne soit pas un système de finance et d'argent.

Son projet, — il serait aujourd'hui plus utile que jamais de le réaliser et laPologne, qui a toute la jeunesse de la résurrection, devrait en donner l'exemple au monde, — son projet est au fond de laisser subsister l'argent comme moyen d'échange, mais de lui enlever toute la majesté dont il était — alors déjà — revêtu, de le dépouiller de son prestige, de détruire son culte, de lui enlever son autorité souveraine et de lui susciter dans l'ambition, les désirs et les efforts des hommes des concurrences efficaces. Il voudrait revêtir de signes extérieurs « tous les grades, tous les emplois, toutes les récompenses honorifiques », que les hommes d'Etat, les magistrats, les citoyens utiles ou illustres pussent toujours « dominer l'opulence ; qu'un riche qui n'est que riche, sans cesse offusqué par des citoyens titrés et pauvres, ne trouvât ni considération, ni agrément dans sa patrie ; qu'il fût forcé de la servir pour y briller... » Que dirait aujourd'hui le pauvre grand homme, dans sa patrie et dans le reste du monde ? Si ses conseils étaient chimériques, ses craintes du moins ne l'étaient pas. L'avenir l'a montré. Plus que jamais la richesse triomphe et ordonne, intransigeante et aveugle, seule honorée et seule souveraine. Elle est devenue l'étoile damnée vers laquelle se tendent les mains crispées de l'humanité. Les Crésus ont appris aux peuples à en faire leur but suprême et le terme même de leurs songes, et, effrayés devant leur œuvre, se plaignent aujourd'hui d'avoir formé de trop bons élèves.

Les dignités, le talent, les charges, les chaires, les dévouements, que Jean-Jacques voulait revêtir d'une majesté et d'une considération telles qu'ils pussent faire contre-poids à l'or des riches, aident tout juste ceux qui en sont revêtus, qui les occu-

pent ou les pratiquent à prolonger l'agonie de la médiocrité affamée, quand ils ne consentent pas à les monnayer.

Il y a dans le chapitre intitulé : *Système économique* (chap. XI) une partie de la forte argumentation du philosophe contre l'argent, qu'il faut citer presque en entier. Que les économistes du XIXe siècle, assez avisés et perspicaces — et ils sont rares — pour avoir flairé l'instabilité du système financier tel qu'ils le voyaient fonctionner sous leurs yeux, aient pu prévoir qu'il ne résisterait que péniblement à quelque formidable crise, c'est bien, mais ce n'est point étonnant. Il est bien plus curieux que Rousseau, qui ne pouvait autour de lui apercevoir encore que les tout premiers symptômes de la grande concentration industrielle et économique et observer seulement les premiers signes avant-coureurs du développement capitaliste du XIXe et du XXe siècle, ait eu la prescience des affres redoutables au milieu desquelles les nations, en l'an de grâce 1919, se débattent contre le spectre de la banqueroute. Il n'a pas fait que prévoir, d'ailleurs, il a, par surcroît, indiqué le remède. Mon dessein, dit-il, est

de prouver surtout combien il importe qu'un bon système économique ne soit pas un système de finance et d'argent... Au fond, l'argent n'est pas la richesse, il n'en est que le signe ; *ce n'est pas le signe qu'il faut multiplier*, mais la chose représentée. Et que m'importe, après tout, d'avoir cent guinées au lieu de dix, si ces cent guinées ne me rapportent pas une subsistance plus aisée? La richesse pécuniaire n'est que relative; et, selon des rapports qui peuvent changer par mille causes, on peut se trouver successivement riche et pauvre avec la même somme, mais non pas avec des biens en nature...

On n'a jamais plus brièvement résumé, ni plus nettement prévu les terribles dangers que devait, à la fin, présenter le système capitaliste fonctionnant à outrance, tel que l'a constitué l'évolution de la bourgeoisie au siècle dernier. Les ministres des Finances en savent aujourd'hui dans le monde entier, sauf aux Etats-Unis, quelque chose.

Adversaire du luxe, qu'il veut supprimer, et de la richesse, Rousseau ne peut évidemment pas établir son système d'impôt sur le superflu ou sur la fortune. D'autre part, on peut supposer, sur la foi de quelques phrases, qu'il s'oppose à l'impôt indirect. Il ne lui reste guère pour fournir des res-

sources à l'Etat — et il regrette qu'elles ne puissent pas lui être apportées en travail et en nature — qu'à frapper la terre, toutes les terres, même les terres royales et épiscopales, ou, mieux encore, le revenu de la terre. Il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure son système de dîme, dont le produit, vendu à l'étranger, doit fournir des ressources publiques sans que les nationaux aient rien à verser en espèces, a eu une influence réelle sur les doctrines communistes et sur les applications dénaturées qui en ont été faites.

Rousseau, on le sait, logique avec lui-même, était l'adversaire déterminé des grandes armées permanentes et, comme il dit, « réglées ». Il en craignait l'esprit ; il ne les estimait propres qu'à entreprendre des conquêtes ou, entre les mains de tyrans, à opprimer la liberté des citoyens. Averti par l'exemple de Rome, éclairé par la conception militaire de la Suisse et l'histoire de Genève, il a maintes fois affirmé que les milices sont les seuls instruments sûrs des peuples libres. C'est leur institution qu'il n'hésite pas à conseiller aux Polonais, malgré les puissants dangers qui les entourent, malgré la Prusse, malgré la Russie dont il ne méconnaît nullement les ambitions, les criminels projets. Une fois de plus prophète, il connaît le sort lamentable qui attend le pays qui a fait appel à son génie. Mais c'est alors qu'avec une émotion et une gravité plus recueillies il adresse aux Polonais ces paroles suprêmes, qui sont assurément moins la règle de ceux qui vont vivre que le viatique aux condamnés qui vont s'endormir dans le sommeil de l'esclavage :

> Une seule chose suffit pour la rendre impossible à subjuguer : l'amour de la patrie et de la liberté, animé par les vertus qui en sont inséparables... Tant que cet amour brûlera dans les cœurs, il ne garantira pas, peut-être, d'un joug passager ; mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le joug et vous rendra libres.

Sur ces mots, la Pologne s'est voilée la face et est entrée au tombeau. Ces mots y ont entretenu les battements de son cœur. Pendant la nuit épaisse de cent quarante-sept années, ces mots du grand ami ont bercé sa léthargie de leurs espoirs prophétiques. Ils ont été tout ce qu'il lui restait pour attendre et pour croire, son drapeau, sa folie et sa volonté. Et maintenant qu'elle s'éveille, elle doit songer, pour se guider en son jeune matin, que ces mots ardents sont les suprêmes

échos d'une voix humaine qu'Elle ait entendus avant de s'assoupir (1).

Nous n'avons prétendu tirer de l'œuvre de Rousseau que sa substance, pour ainsi dire, utilitaire, ce qui, après un siècle et demi, demeure le meilleur avis, le meilleur conseil et le plus actuel aux Polonais ressuscités et à tous les autres peuples décidés à fonder désormais leur vie sur les réalités démocratiques. Plus que tout autre, le philosophe de Genève les a profondément conçues et peut-être encore plus senties que pensées. C'est dans l'ouvrage dont nous parlons qu'il les a peut-être le plus fortement résumées. Il travaillait ici, pour ainsi dire, sur le vif. Sans doute, il admet comme chose acquise, lui, l'auteur du *Contrat social*, la royauté et l'aristocratie dans le pays auquel il s'adresse, ce qui peut surprendre sous sa plume et dans son cerveau. Mais ce n'est là qu'un nouveau trait de son génie. Si, chemin faisant, dans le même ouvrage, il prodigue, au contraire de son siècle, tant d'amères critiques à la constitution des Anglais, c'est qu'il sent ceux-ci prêts pour une démocratie, dont ils s'obstinent à repousser la forme, et il y a dans les leçons un peu rugueuses qu'il leur donne plus d'amour et de regrets que de sévérité. Il sait bien, par contre, que les Polonais de cette époque ne sont prêts ni pour la République, ni pour l'absolue justice sociale qu'il leur souhaite un jour d'atteindre. Il a la clairvoyance et la finesse de ne leur en indiquer que les voies qui y conduisent, sans vouloir sottement les précipiter dans les bouleversements d'un régime nouveau auquel rien ne les a encore préparés. Mais, en revanche, s'il ne les croit pas le peuple élu pour réaliser le développement intégral de sa pensée politique, il les devine aptes à saisir toutes les nuances de la conception morale sur laquelle on établit, selon lui, le régime de la liberté et de la noblesse civique ; c'est en leur en prodiguant les notions qu'il compte les conduire aux réalisations et aux conséquences définitives. En vérité ses *Considérations* sont mieux qu'un pré-

(1) Il faut signaler dans la *Conclusion* encore un autre passage prophétique. D'ailleurs les prophéties qui se sont réalisées abondent dans l'œuvre de ce génie qui a été gros de tout l'avenir. Rousseau, parlant des voisins de la Pologne, écrit : « Quoique je ne fasse aucun cas de la sûreté qu'on se procure au dehors par des traités... ne vous ruinez pas en ambassadeurs et ministres dans d'autres cours et ne comptez pas les alliances et traités pour quelque chose Quand elles le (leur intérêt) trouveront à remplir leurs engagements, elles les rempliront, quand elles le trouveront à les rompre, elle les rompront. » Toute la théorie du « chiffon de papier » est prévue dans ce passage.

cis politique ou qu'une constitution. Ce sont les assises sentimentales et morales de la démocratie qu'il rêve. C'est en ce sens qu'elles ont gardé toute leur actualité et toute leur vérité. Ne contiendraient-elles point ces vues de haute politique sur les alliances nécessaires aux Polonais pour les préserver de l'avidité russe, sur les bienfaits et les sécurités du système fédératif, elles auraient pourtant encore cette rare valeur d'avoir, au delà des siècles, prévu la grande révolution de ce temps. Les jours sont venus où l'instinct des nations cherche ses voies bien plus dans les notions morales que dans les conceptions de la raison politique. La Révolution française, que Rousseau a tant inspirée et par laquelle sa pensée a été si déformée, a posé un certain nombre de problèmes. Le XIXe siècle en a résolu quelques-uns : la séparation de la religion et de l'Etat, le suffrage universel, l'égalité devant la loi, les droits civils, sont acquis partout ou presque partout, théoriquement ou pratiquement. Les autres, les problèmes économiques et moraux, qui ont tant préoccupé Rousseau, ont été éludés, éludés ou maquillés. Les nations les posent aujourd'hui de nouveau et par la force devant les classes qui se sont proclamées dirigeantes, et c'est ce qui fait que Rousseau semble vivre et écrire aujourd'hui. Il voyait juste, l'homme au bonnet arménien, quand il prêchait que la démocratie — ou du moins ses bases et ses garanties — n'est ni dans les lois, ni dans les formes, mais dans les mœurs et dans l'éducation morale des peuples. Il faut non penser volontairement en démocrate, mais sentir naturellement en démocrate, et dans ce domaine on peut bien dire que la bourgeoisie issue de la Révolution d'hier et le bolchévisme sorti de la révolution d'aujourd'hui sont moins loin l'une de l'autre qu'on ne le pense, puisque l'une a constitué, après plus d'un siècle d'exercice du pouvoir, une classe de privilégiés et de dirigeants, et que l'autre s'efforce de la créer. Du fond de sa tombe, au nom du plus bel idéal qui ait inspiré un homme, Rousseau condamne l'une et l'autre et montre la voie.

MARCEL ROUFF.

LES VOLETS DU DIPTYQUE[1]

II

LES CHEFS DE L'OCCIDENT

—

LEURS IDÉES

Ils se sont mis à quatre pour refaire le monde. Ils avaient la force matérielle. Ils avaient l'autorité morale, l'une et l'autre puissantes, indiscutées. Ils étaient animés tous les quatre, chacun pour son pays, de l'ardeur patriotique la plus noble et de l'esprit national le plus fort. De plus, l'un d'entre eux avait des idées.

Ces idées, que le Président Wilson ramenait de l'autre monde, une force irrésistible les portait parmi tous les peuples à la fin de la guerre et au début de l'armistice. Une force évangélique, qui entraînait les masses loin des autels désertés des vieilles idoles. Quand il débarqua en Europe pour venir s'asseoir à la Conférence, le Président Wilson était chef du gouvernement dans son propre pays et chef de parti dans tous les autres.

On peut tout reprocher au Président Wilson, et même, au gré de certains, d'avoir assuré au genre humain de longues provisions de guerre, mais non pas d'avoir gardé pour lui ses idées. Il les exposait toutes les semaines environ, et du ton le plus œcuménique. Dites-vous que par ses actes, durant la Conférence, il vous a surpris ou déçu ? C'est votre faute et non la sienne : que ne le lisiez-vous? C'est en ce point que faiblit la position de ceux qui se plaignent que la paix ne leur ait pas apporté de satisfactions assez substantielles, par la faute

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 juin 1919, n° 504.

de l'idéalisme américain. Equitable ou inique, absurde ou raisonnable, les Américains n'ont rien dit qu'ils n'aient au préalable copieusement annoncé.

Bien plus : le président n'a pas seulement aspergé l'univers de ses principes de morale politique ; il a proposé un plan d'application concrète de ses idées : ce sont les quatorze points. Par leur silence, au moins, gouvernements, opinion, presse y ont consenti. Et si quelque gouvernement indolent a négligé d'aventure des oppositions ou des réserves nécessaires, quelles objurgations l'ont rappelé à son office? Ces quatorze propositions, formulaire assez médiocre des conditions de l'Europe future, l'Europe les a reçues de l'Amérique sans une observation. Ou plus exactement ce texte, depuis qu'il a été descendu du Sinaï, a souffert deux corrections seulement, dont aucune n'est d'origine française. Le président Wilson a lui-même bouleversé par des documents ultérieurs ses idées sur l'Europe centrale, et le Cabinet britannique a obtenu la suppression de l'article relatif à la liberté des mers par une négociation antérieure à la Conférence de la Paix, et qui, comme nous verrons, a été l'un des nœuds de toute l'affaire.

Et ce n'est pas tout. Les quatorze propositions n'étaient pas la seule pièce déjà placée sur la table au moment où les plénipotentiaires ont pénétré dans la salle. Il y avait l'armistice. Il y avait les conditions de l'armistice.

La guerre a pris fin par un armistice, non par une capitulation. Distinction sans effet pour le cas présent, car cet armistice était, tout comme une capitulation, l'aveu que la force allemande était brisée et que l'Allemagne était incapable de toute résistance militaire. Sans doute, mais au mépris des faits la mauvaise foi tudesque a saisi cette distinction et prétendu la faire valoir. Pour ranimer l'esprit pangermaniste depuis le 11 novembre, rien n'a été plus souvent rappelé que cette imposture que l'armée allemande n'avait pas été battue. C'est donc sans doute qu'elle n'avait pas été assez battue. Je ne dis pas que la liaison des idées soit ici bien rigoureuse et nécessaire, mais on aperçoit cependant que si l'on voulait poursuivre une paix militaire et « spatiale », il eût mieux valu permettre au maréchal Foch de remporter encore sa dernière victoire. Or, qui donc a osé combattre l'armistice quand il s'est présenté? Un seul, dit-on, parmi les Français.

Qu'il eût raison à cette heure ou qu'il eût tort, du moins il ouvrait par là, pour lui seul, le droit à critiquer plus tard l'indulgence de la paix.

Si l'on peut à peine percevoir quelque souffle d'opposition contre la concession de l'armistice, quelles voix s'élevèrent contre les conditions de l'armistice ? Il y avait pourtant là une politique provisoire à l'égard de l'Allemagne, et par suite les germes d'une politique définitive. De l'armistice on pouvait faire une capitulation véritable, en condamnant l'armée allemande au désarmement complet. Quelqu'un, en effet, le proposa. Et qui donc ? Ceux qui se plaignent aujourd'hui que le traité laisse l'Allemagne trop forte ? Non pas, mais l'état-major américain. Si d'ailleurs ce désarmement était en fait possible, c'est une autre affaire, technique et militaire, et qui m'est donc fermée. Mais d'ailleurs, loin qu'on l'ait tout à fait désarmée, on conservait l'armée allemande, et on lui fournissait son rôle et ses consignes.

Il doit être écrit en quelque livre hermétique, où les militaires et bon nombre d'hommes d'Etat apprennent la politique, que les affaires de l'univers se règlent sur le Rhin. Cette semi-vérité est féconde en catastrophes, qu'elle recèle dans son sein. L'histoire de la guerre nous montre en maints endroits combien cette idée est forte dans certains esprits ; l'armistice puis l'histoire de la paix en ont apporté de nouveaux témoignages. L'armistice du 11 novembre 1918 a parfaitement tiré sur le front d'Occident toutes les conséquences des glorieuses victoires de Foch, de Gouraud, de Mangin et des armées britanniques. Qu'importe, après cela, que tout le reste, de Dantzig à Salonique, ait été bâclé ? Qui s'en souciait, puisqu'on les tenait à la gorge sur le Rhin ? Ce fut pourtant l'origine de quelques mécomptes.

Parmi les conditions qu'il imposait à l'armée allemande, l'armistice lui prescrivait d'évacuer de vastes territoires à l'ouest et lui défendait d'en évacuer d'autres, plus vastes, à l'est. Il lui était interdit à la fois de conserver les premiers et de renoncer aux seconds. Et non pas, ceux-ci, des territoires allemands. Non. Des territoires dont nous ignorons et ignorerons sans doute longtemps la nationalité, des territoires dont nous saurons dans quelques dizaines d'années s'ils sont russes comme devant, ou s'ils sont polonais, lithuaniens,

lettons, mais qui en tous cas ne sont et ne seront pas allemands.

Ce sera un beau livre que celui qui traitera de la philosophie de l'armistice de 1918. Le jeune docteur qui n'est pas encore né et qui l'écrira pour l'Université de Paris ou pour l'Université Columbia pourra faire l'effort qui nous est interdit : retrouver les conditions, les hypothèses et les craintes politiques du mois de novembre 1918. Pour nous, c'est trop d'impartialité. Nous distinguons cependant déjà qu'au 11 novembre les vainqueurs se trouvèrent embarrassés pour décider qui était désormais leur principal ennemi, de l'Allemagne ou du bolchévisme. Décision qui conduisait au choix d'une politique à l'égard de l'Allemagne. Car si la grande affaire était d'arrêter le bolchévisme, il était imprudent d'affaiblir l'Allemagne, par où le fléau devait passer pour venir en Occident. Mais s'il fallait avant tout abattre en Allemagne l'esprit de résistance, laisser faire le bolchévisme semblait un moyen recommandable. Grave perplexité, et bien propre à tenir en suspens les plus fortes têtes de l'univers.

On redoutait les progrès de ce monstre que l'Orient venait d'enfanter dans le moment même que la victoire sonnait dans tout l'Occident ses glorieuses fanfares : on pensait qu'il s'avancerait vers nous en suivant les lignes de chemins de fer et les voies naturelles de pénétration. On le comparait à quelque virus, peste, choléra, lèpre ou typhus. Par une confusion prophylactique, on comptait sur la protection de la distance : il semblait moins redoutable à Petrograd qu'à Berlin, à Berlin qu'à Munich, à Munich qu'à Zurich. Une sorte de superstition médicale étreignait l'esprit public, et Dieu, qui gardait du Malin l'esprit des grands chefs, les gardait moins du péril de la métaphore. Cette erreur métaphorique conduisit : dans l'ordre politique à ignorer tous les mouvements qui paraissaient en Allemagne suspects de bolchévisme ; dans l'ordre militaire, à confier à l'armée allemande les marches du bolchévisme. Dans les deux cas on s'engageait dans une politique qui favorisait en Allemagne un reste de consistance et par conséquent l'esprit de résistance. Les critiques de ceux qui reprochent au traité et à ses auteurs leur indulgence à l'égard de l'Allemagne remontent jusqu'à l'armistice et à ses auteurs : il manque à ces critiques l'avantage logique d'avoir commencé assez tôt.

§

Mais laissons l'ordre méprisable des faits. La Conférence va s'ouvrir; Wilson arrive en Europe. Voici venir le règne — ou le jeu — des idées.

Les idées du Président Wilson étaient au nombre de deux. Je ne parle point ainsi par irrévérence, et je ne pense pas en ce moment aux idées personnelles du Président. Bien au contraire, et je me plaindrais plutôt que la diplomatie française n'ait pas au préalable tenté quelque analyse psychologique du Président des Etats-Unis, laquelle n'était pas si simple. Mais je ne crois faire tort à personne si je dis que le populaire entendait par idées wilsoniennes deux choses :

Régler les difficultés présentes par un système politique établi sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. A chaque peuple son indépendance et ses frontières;

Régler les difficultés futures par un système pacifique des relations des Etats.

La première idée, c'est le principe des nationalités, la seconde, la Société des Nations. Il n'y a d'embarras que pour savoir laquelle est la plus contestée.

D'où venait donc, à cette heure, la puissance de ces idées dans l'esprit du plus grand nombre? De leur nouveauté? Elles sont vieilles comme les rues de Rome et de Paris.

De la beauté de la forme et de l'éclat du style ? Sans doute le style du président Wilson traduit l'élévation constante de sa pensée, mais il porte aussi la marque un peu monotone et fatigante de la morale continue, qui a parfois les mêmes effets que l'éloquence; il manque de divertissement, chose si nécessaire ; il peut porter dans les esprits vertueux une conviction lente, il n'enflamme guère.

Est-ce de la personne du président et de son prestige? Sans doute. Mais encore les autres gouvernements de l'Entente, s'ils avaient été pendant la guerre moins occupés ou plus clairvoyants, auraient pu saisir les mêmes idées et les proposer au monde. Qui peut dire que ces déclarations n'auraient pas eu le même succès ? Les alliés ont d'ailleurs essayé, bien lourdement, de dire quelque chose de semblable dans leur note de décembre 1916 en réponse aux premières invitations allemandes.

Si les deux idées dites wilsoniennes ont paru, au début de

la Conférence, souveraines, loin que ce soit pour leur nouveauté, je crois que c'est pour leur antiquité. Elles forment un terme, plus qu'un commencement. Telle était leur force dans l'esprit des masses. Au cours même des négociations une puissance s'est trouvée qui s'est attachée à elles et n'a rien demandé que de les faire triompher. Non pas que je sois aveugle aux immenses bénéfices matériels que l'Amérique retire de cette guerre, mais ces avantages lui sont venus de la situation elle-même, sans que les plénipotentiaires américains aient eu à les solliciter, à les ménager ou à les acheter. L'Amérique occupait ainsi dans les négociations une position arbitrale, pure et sévère, d'où elle dominait les autres.

Si ces deux idées sont anciennes, leur date de naissance est cependant différente.

Pour la première, partisans et adversaires s'accordent en un point : c'est à reconnaître que l'origine du principe des nationalités est dans la Révolution française. Ce qu'on a peut-être moins remarqué, c'est que le Président Wilson l'a presque toujours entendue précisément comme la Révolution l'entendait, et comme nous ne l'entendons plus du tout.

La Révolution n'avait en effet aucun sentiment de ce que nous appelons le droit des nations. Il en est plusieurs raisons, dont la première suffirait. Les peuples qui réclament aujourd'hui soit leur indépendance, soit leur intégrité nationale, à ce moment ne réclamaient rien du tout. Les grands comme les petits, les anciens comme les nouveaux, et l'Allemagne comme la Yougoslavie. C'est plus tard et par l'effet même des mouvements sortis de la Révolution qu'ils ont découvert leur conscience nationale. Pour trouver des nations opprimées et voulant sortir de l'oppression au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il eût fallu courir jusque dans l'empire ottoman, et la Révolution n'eut jamais l'idée de chercher querelle au Grand Turc. Les Français de la Révolution ne se sont jamais lassés d'appeler les autres peuples à la liberté, mais ils conseillaient par là les révoltes non contre les peuples, mais contre les rois. Qu'un autre peuple pût opprimer un peuple, pensée impie et contraire à tous les dogmes. La tyrannie, source des abus et des crimes, est, par définition, le fait d'un seul, et la révolte contre la tyrannie, c'est, comme disait l'ancêtre Etienne de la Boétie dans sa vieille langue, le « Contr'un ».

Il est vrai que les Révolutionnaires avaient sous les yeux l'exemple exactement contemporain d'un peuple qui venait de secouer le joug d'un autre peuple et c'était justement l'Amérique. Mais les Révolutionnaires français, ne voyant que l'Europe, ne se souciaient guère des autres continents : ils prenaient aux Américains beaucoup d'idées mais non pas leur expérience.

Or le Président Wilson a toujours parlé de l'indépendance des peuples à la mode de la Révolution. Dans ses discours antérieurs à l'armistice il a toujours indiqué que l'oppression des peuples, le rapt des provinces, le recours à la guerre, c'était pour lui le fait des monarques ou au moins des autocrates. Supprimez les régimes absolus, plus d'ambitions personnelles des souverains, plus d'avidité territoriale, et tous les peuples rentrent dans leurs justes frontières. Cette idée n'est pas demeurée théorique; et c'est en vertu de ce principe que le Président Wilson a prescrit d'abord aux Allemands de changer de gouvernement. Il pensait que l'impérialisme germanique était lié au régime personnel. Quelques observateurs politiques d'abord, puis l'expérience immédiate de la République allemande, ont démenti cette démocratique confiance (1).

Le système de la paix universelle, aujourd'hui Société des Nations, est une idole bien plus ancienne de l'humanité. Ceux qui « n'y croient pas » répètent que c'est une éternelle chimère enfantée par l'esprit dans la catégorie de l'idéal, et qui n'en sortit jamais. Chimère du passé, chimère du futur. N'en croyez rien, je vous prie, — pour le passé. Les hommes n'ont rêvé de la paix universelle qu'après l'avoir réalisée, ou qu'après avoir cru qu'ils l'avaient une fois réalisée, ce qui, dans l'histoire des idées, est équivalent. Le Sénat et le Peuple romains, partis d'un régime municipal, sont parvenus à soumettre à leurs lois la petite portion du monde alors connue. Durant quatre siècles d'empire les guerres furent éloignées, guerres civiles ou guerres de frontière. Au contraire, durant la longue période qui suivit, la guerre était partout. La paix romaine apparut alors comme un éblouissement obscur à travers tant de voiles qui

(1) Il est inexact ou au moins incomplet de rapporter aux seules idées révolutionnaires françaises l'origine du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est une vue européenne, c'est-à-dire petite. Un esprit d'éducation anglo-saxonne trouverait une autre cause dans la pratique politique anglaise qui recommande toujours la confiance au self-government des peuples civilisés. Cf. aussi les doctrines des publicistes américains sur Cuba et les Philippines.

cachaient l'antiquité au moyen âge. Il semblait que le monde ne pût se consoler de n'être plus gouverné par Marc-Aurèle. Les esprits s'efforçaient de retrouver la concorde universelle et ils suivaient, à la mode du temps, deux systèmes, le guelfe ou le gibelin, la voie de la raison ou la voie de la force. Le *De Monarchia* de Dante n'est qu'un traité gibelin de la paix future. L'idée romaine du monde et de la paix les conduisait tous, comme le terme de leur rêve. Ainsi que dans les lettres et les arts, ainsi que dans toutes les autres parties de la civilisation, la sagesse politique de l'antiquité attirait et troublait à la fois le moyen âge. Je sais peu de choses plus touchantes dans l'histoire de l'humanité. Ainsi Pétrarque, qui ne savait pas le grec, s'était cependant procuré à grands frais un manuscrit d'Homère et, pareil à un aveugle, il caressait de ses doigts ignorants et pieux l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'il ne pouvait lire.

Par une toute autre méthode les modernes, de Grotius à la Conférence de la Haye, ont fondé le droit international pour restreindre les effets de la guerre, pour la supprimer au terme de ces efforts. Mais les princes ou les peuples n'écoutaient guère ces docteurs, et une autre image romaine, le mirage du commandement universel, hantait aussi l'esprit des puissants monarques. En ce sens, Bismarck et Guillaume II furent les derniers des Gibelins.

Ce n'est pas la première guerre dont on ait pensé qu'elle lasserait les hommes de la guerre, ce n'est pas le premier traité qui ait voulu établir une paix durable. Et les guerres ont continué et les traités se sont succédé. Beaucoup en concluent qu'il n'y a rien de nouveau, et non pas même l'illusion « que cette guerre sera la dernière ». Toutefois, n'oubliez pas cette circonstance, qui jamais ne s'était présentée : tous les hommes de presque tous les Etats civilisés ont fait la guerre, de leur personne. Ceci ne s'était jamais vu, sauf dans la France de 1814 et dans la guerre de 1870 peut-être; mais alors sur un coin du globe. Cette fois, ce sont bien tous les hommes qui ont été soldats... On m'a conté que dans l'armée britannique des Indes on emploie parfois des éléphants à porter des obus. Ils le font volontiers, avec leur intelligente docilité. Mais s'ils assistent à la bataille, s'ils voient l'usage que font les hommes des obus ainsi apportés, ils refusent désormais ce dangereux service. Les descendants sans doute assagis des éléphants, qui, sous les

ordres du roi Porus, combattirent jadis l'armée d'Alexandre, aiment assez les hommes pour ne pas souffrir qu'ils s'entre-tuent. Cette fable pourrait avoir plus de sens que de véritable exactitude.

On peut se demander si les deux idées dans lesquelles l'esprit public résumait la doctrine et les intentions du Président Wilson, le principe des nationalités et la paix permanente, ne sont pas opposées et de signe contraire ; l'une est nationaliste, l'autre internationaliste. C'est, à mon gré, la preuve que les deux principes sont complémentaires. Une politique qui assurerait à chaque nation son indépendance et s'arrêterait là, pensant avoir accompli la justice et assuré la paix, porterait partout l'enthousiasme à la fois et l'incendie. L'esprit national conduit à la guerre, et nous voyons pendant la guerre tous les gouvernements l'entretenir d'un juste zèle. Multiplier les nations, c'est donc, par définition, accroître la force de la guerre et ses chances. Et, dans l'application, un trait sur la carte, si sinueux qu'il soit, ne marquera jamais une frontière nationale. Avant de s'arrêter, dans son œuvre de l'organisation politique, au système actuel des départements, la Constituante avait imaginé de quadriller la France, de tirer sur le territoire des lignes suivant la longitude et la latitude et de donner à chaque carré la vie administrative. Ces petits carrés ne feront jamais ni des provinces, ni des nations. L'histoire, longue et diverse, a laissé des *irredenti* au delà des frontières de presque tous les peuples : la fraternité et l'honneur feront toujours de ceux-là une cause de trouble entre voisins et rivaux.

Tout cela est vrai, j'y consens. Mais, d'abord, quelques risques que les nouvelles nationalités apportent avec elles, il s'y trouve moins de périls que dans les empires anciens. J'attends qu'on m'ait démontré qu'un peuple libre, même belliqueux, menace plus la paix générale qu'un peuple asservi et qui veut s'affranchir. Empire militaire et chef des autres empires, comme l'Allemagne, qui avait arraché à tous ses voisins des provinces mal cousues au manteau impérial ; empire satellite, comme l'Autriche, qui tirait toute sa force de l'autre et chargeait les peuples dociles de dominer les peuples hostiles pour les atteler tous au char germanique ; empire indifférent, et par là même assez libéral, comme l'empire ottoman, mais dont le libéralisme oriental était tempéré par des massacres, ce vaste

système d'oppression portait en lui, dans sa vie interne, presque toutes les causes de trouble de l'Europe. Alors que toutes ces questions de liberté des peuples ont été posées à la fois, comme d'ailleurs toutes les questions politiques du monde, quoi de surprenant si la nécessité est apparue de les régler toutes par la liberté ? Et ainsi l'affranchissement des nations a paru inévitable, même s'il devait être chaotique. Bien plus que le sentiment populaire pour le droit des peuples, bien plus que l'idée de justice ou la tradition révolutionnaire, ce qui assurait la liberté des opprimés, c'est l'impossibilité de faire autrement. Raison de fait devant laquelle toutes les autres s'inclinent. Pour l'Europe centrale, au moins, c'est cette dernière raison seule qui a déterminé le Président Wilson. Les premières raisons de sentiment et d'idéologie ne lui suffisaient pas : il demeura « austrophile » jusqu'au jour où il reconnut que ce droit de libre disposition, les nations de l'Europe centrale s'en étaient emparé sans l'attendre. Le principe des nationalités, ce n'est rien, si l'on veut qu'il soit juste ; mais il est nécessaire.

Mais s'il était nécessaire, il était aussi dangereux. On lâchait dans le monde de nouveaux nationalismes ; il fallait donc les protéger par de nouvelles mesures internationales. Les vices du passé conduisaient à la liquidation nationale de l'Europe et de l'Asie antérieure ; les craintes du futur conseillaient un régime de précautions internationales, un régime par conséquent qui posait des limites aux souverainetés nouvelles et même anciennes.

Ainsi l'une des deux « idées wilsoniennes » commandait l'autre ; elles tendaient d'elles-mêmes à s'ordonner en système, s'il s'était trouvé quelqu'un pour construire sur cette base l'édifice politique universel.

§

Dans ces conjonctures, qu'eussiez-vous fait, prince de Bénévent ? Je n'évoque pas ainsi brusquement l'ombre illustre de Talleyrand pour recourir à ce facile artifice qui accable de débiles successeurs sous le poids de la gloire d'un grand devancier. Il l'a conquise le plus souvent dans des circonstances fort différentes. Mais c'est qu'ici nous savons parfaitement ce qu'en pense Talleyrand, et c'est un cas tout à fait analogue qui l'a conduit à l'immortalité diplomatique. Analogue, non par

les faits : il n'y a rien de commun entre les questions politiques que Talleyrand et ses collaborateurs ont traitées en 1814 et celles qui ont si cruellement embarrassé les diplomates de 1919. Mais semblable par la méthode, car Talleyrand n'a pas fait autre chose dans ses négociations immortelles de Vienne que d'invoquer les idées de ses adversaires pour ses propres intérêts, et d'obliger ainsi les autres puissances à souscrire aux désirs de la France.

Mon éloquent ami, M. Salvatore Barzilaï, se demandait un jour à Montecitorio, peu de temps avant la guerre, ce que c'était au juste qu'une négociation diplomatique : « C'est, en somme, répondait-il, une conversation dans laquelle l'un des interlocuteurs roule l'autre. » Et il ajoutait avec une bien fine malice : « Pendant trois siècles, l'Italien n'a jamais été l'autre. » Depuis ce discours, le député du Vatican — du quartier du Vatican — a été lui-même plénipotentiaire à la Conférence. Si, en cette qualité, il a pu apprendre quelque chose de ce qui s'y passait, — je n'en suis pas sûr, — peut-être a-t-il modifié son sentiment. Il est possible qu'une négociation à deux soit une lutte au plus fort ou au plus roué, mais, dès qu'on est quatre, cinq ou dix, on se rapproche, si peu que ce soit, des conditions de la discussion publique, l'hypocrisie des idées devient obligatoire, et les principes dominent le débat.

Il en était ainsi en 1814, comme en 1919. Alors comme aujourd'hui les Alliés vainqueurs avaient assourdi l'univers de leurs proclamations. Ils voulaient par les armes faire triompher les principes qui les liaient. En ce temps-là le droit des nationalités s'appelait la légitimité et la Société des Nations la Sainte-Alliance. J'entends par là que ces principes avaient alors la même force que ceux que nous reconnaissons aujourd'hui. Ils paraissaient tout aussi sages, obligatoires et tutélaires. Talleyrand, représentant de la France vaincue, part pour Vienne emportant dans sa valise les instructions de son roi et les principes de ses ennemis. Il ne les lâchera plus. Il les brandit sans cesse. Il s'arrange toujours dans les discussions pour avoir la légitimité avec lui : il sait qu'il est interdit aux autres de résister à cet argument qui incline tout à Vienne. Si je ne craignais d'offenser sa renommée consacrée par une comparaison moderne et même futuriste, je dirais qu'il s'est servi du principe de la légitimité comme le splendide boxeur

français Carpentier de son terrible « direct du gauche ». A la vérité, dans toute cette négociation qu'il mena souverainement Talleyrand n'avait que ces deux armes : sa propre information et les principes des autres. Car il était aussi parfaitement instruit des intrigues, des engagements, des projets secrets de ses adversaires.

Voyez-le dans une de ces affaires, celle de Naples, par exemple. Il sait que l'Autriche a son traité secret avec Murat, qu'elle veut maintenir à Naples où il s'accommodera de quelque tutelle autrichienne. Le parti de Talleyrand est déjà pris. Il réclame le trône des Deux-Siciles pour un Bourbon, cousin et client de son roi. Comme roi légitime, Murat ne soutient pas la comparaison. L'Autriche, puissance centrale de la Sainte-Alliance, qui soutient partout la légitimité, se trouve à Naples dans une situation intenable : elle capitule et Talleyrand triomphe.

Si même on voulait exprimer tout le suc des leçons de politique que Talleyrand a offertes à l'admiration du monde, il faudrait ajouter cette remarque, utile aux diplomates qui se trouvaient en 1919 en face du projet de Société des Nations, que pour servir utilement une grande idée ou pour s'en servir il n'est nullement nécessaire d'y croire. Talleyrand a fait des miracles à Vienne en invoquant la légitimité ; il est hors de doute que ce n'était pas par l'effet d'un aveugle dévouement. Non pas seulement parce que le dévouement de l'évêque d'Autun à quiconque ou à quoi que ce soit ne fut jamais aveugle, mais aussi parce qu'il a pris soin de nous instruire lui-même du cas qu'il faisait de la légitimité. Après l'avoir installée partout en Europe, il a contribué pour sa part à la renverser en France, et il s'est chargé lui-même de faire accepter à l'Europe cette infidélité. Il était des conseillers intimes de Louis-Philippe, et le premier soin de ce roi si avisé fut de le nommer ambassadeur de France à Londres, pour y introduire auprès des autres cours de l'Europe la monarchie « jaillie du choc des pavés », comme disait Chateaubriand avec son mépris magnifique. Tâche difficile, qu'il accomplit avec le même succès et le même éclat. C'est à Londres qu'il inventa la neutralité de la Belgique, autre affaire et presque aussi féconde. Ainsi le même homme qui avait, en 1814, enseigné au monde que le seul fondement solide du gouvernement des peuples

c'est la légitimité, expliqua, en 1830, que c'est la révolution.

En tous cas, même si on répugnait à suivre sa morale, l'exemple de méthode politique de Talleyrand demeurait instructif et précis. Comment douter qu'il ait fait l'objet des méditations du Quai d'Orsay durant les mois qui ont précédé la Conférence de 1919 ? Fortune administrative trop rare : le précédent s'appliquait exactement aux conditions nouvelles. Instruits ainsi, par ce qu'ils connaissent le mieux, l'histoire diplomatique, les diplomates français ne pouvaient manquer de retourner en tous sens les « idées wilsoniennes » qui, du consentement de tous, devaient conduire les débats, et d'édifier sur elles un système du monde où les intérêts français auraient trouvé place avantageuse. Ah ! s'ils l'eussent fait !

Si la diplomatie française avait fait ce travail, qui était son office propre, nous aurions retiré d'autres bénéfices de l'autorité de M. Clemenceau, de l'habileté affable de M. Pichon, de la netteté d'esprit de M. Tardieu. Si, comme beaucoup l'espéraient, et non pas seulement des Français, l'intelligence française avait préparé l'œuvre de ses plénipotentiaires, si, saisissant les principes d'avance reconnus par tous, et qui par conséquent obligeaient toutes les puissances, les diplomates français avaient suggéré la méthode et accordé les circonstances politiques diverses aux principes acceptés, peut-être aurions-nous une paix harmonieuse, intelligible, parce qu'elle aurait été conduite à travers le monde par les idées, et non pas une paix empirique, faite de décisions juxtaposées et de transactions cousues l'une à l'autre. Cet effort, le monde l'attendait de nous au moment où l'amour de la France, la confiance dans l'esprit français rayonnaient dans l'univers : c'était, vous en souvient-il ? il y a quelque dix mois. Cet effort, il eût fallu pour l'accomplir que nous eussions un corps diplomatique et non pas une congrégation des rites ; il eût fallu trouver dans nos chancelleries des agents dépourvus de ces deux supériorités qui sont la marque si frappante de nos diplomates et la force inexpugnable de l'esprit diplomatique : l'indifférence altière et candide à tous les événements contemporains et l'incapacité parfaite de recevoir aucune idée après l'Ecole. Et voilà pourquoi nous avons déçu l'univers.

Car enfin l'Amérique arrivait à la Conférence entourée d'un grand prestige. Elle avait fait généreusement le dernier effort,

qui décida la victoire ; elle avait porté le secours suprême dans le suprême péril. Elle avait formulé, dans le silence des autres, les idées acceptées par tous. Elle était désintéressée, par suite arbitre, ne réclamant pas d'avantages directs. A merveille. Mais elle n'apportait, à la vérité, que des idées pures et des formules nues. Et elle le savait. Ou du moins les principaux et les meilleurs esprits parmi les Américains le sentaient fort bien. Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? La liste de ces peuples se trouvait à peu près dans les 14 propositions. Mais non les principes conducteurs sur leur étendue, la nature de leur souveraineté, leurs rapports entre eux. Et d'ailleurs, quoi de surprenant que la délégation américaine fût de toutes la moins informée des choses d'Europe ? Société des Nations ? Ici, rien, aucun système. Si vous vouliez avoir un système de la Société des Nations, il fallait alors le faire vous-même. De ce chapitre, le principal du traité de paix et le premier, le titre seul était écrit.

Quelle gratitude pour la puissance qui aurait alors saisi ces idées et les eût accommodées au système futur de l'Europe et du monde, et quels bénéfices ! Quelle autorité sur les petites puissances qui attendaient des grandes non pas leur existence, mais leurs limites territoriales et juridiques, et sur les grandes, si embarrassées pour fixer le sort des petites ! Or, ce service, il n'est peut-être pas téméraire de penser que les plus informés parmi les Américains et les Anglais l'espéraient de la force analytique du génie français et de son habileté à pénétrer, à se jouer, comme la lumière, parmi les idées. Quelques-uns, autour des deux délégations britanniques et américaines, peut-être dans les délégations même, se rendant compte des valeurs et des défauts de l'esprit anglo-saxon, de sa vigueur dans le sentiment et de son attachement tenace à ses intérêts immédiats, et aussi de cette infirmité qui le fait gauche et lourd parmi les idées, pensaient qu'ils trouveraient à Paris cette agilité du Français dans la logique, qui sait ordonner et surtout présenter les choses suivant la règle des idées, qui obligent tous les esprits. Aristote, cette fois, eût suivi Platon, ou plutôt le monde souhaitait les trouver réunis au centre diplomatique de la planète. On attendait de Paris la meilleure information sur l'Europe et l'Asie, la meilleure méthode pour les refaire. Minute unique et courte où le monde n'apportait pas

seulement à la France son admiration, mais son désir de l'admirer encore. Les critiques si âpres qui avaient couru l'univers avant la guerre sur ses mœurs et sa politique, la nation française, devenue de nouveau et contre son gré guerrière, les avait dissipées, avec quel éclat! Même dans les plus mauvais jours, aucune de ces critiques n'avait jamais atteint l'intelligence française : et c'est à cette intelligence que les nations apportaient une fois encore leur confiance.

Voilà la bataille que nous avons perdue. Ou plutôt que nous n'avons pas livrée. Pure indigence diplomatique. Il n'est pas un Français qui puisse y songer sans tristesse, s'il a le sentiment des biens véritables de sa patrie. M. Aulard a coutume de s'affliger, comme plusieurs autres personnes, parce que le Français a perdu à la Conférence de 1919 son privilège diplomatique. M. Aulard a cent fois raison. Mais il ne s'afflige pas assez. La défaite fut complète, de forme et de fond. La rivalité de la langue française et de l'anglaise à Paris, ce fut la lutte de la qualité et de la quantité. Ferrero, grand esprit dans lequel ses amis voient avec regrets s'étendre chaque jour les ombres du pessimisme, indiqua naguère cette loi du monde moderne, qui ne fut jamais mieux vérifiée que dans cette rencontre de l'antique langage diplomatique et de la « langue de l'Océan Pacifique ».

Pour moi, je ne me serais consolé d'un si douloureux dommage que si la diplomatie française avait su traduire pour le monde les sentiments et les passions de l'*english speaking world* et accommoder enfin les idées puritaines aux intérêts français.

§

J'entends bien que l'on s'écrie: mais c'est le contraire! Comment les Français auraient-ils pu adopter les « principes wilsoniens », s'ils condamnaient par là leurs propres intérêts? Quelle frénésie d'idéologie! N'est-ce point assez de la nôtre déjà si funeste et faut-il encore recourir à celle des autres pour dissiper nos avantages et rétrécir nos frontières ? Cette opinion est commune: elle est donc forte. On admet volontiers l'antinomie de la Société des Nations et de notre sécurité nationale, que la Société des Nations était un asile d'avance préparé pour l'Allemagne et que ceux qui se montraient si empressés à construire cet édifice manquaient donc à l'égard

des Allemands d'une juste sévérité. Les socialistes, d'une part, ont fortifié cette opinion, en soutenant que la paix ne serait solide que si l'Allemagne demeurait puissante, et les Allemands, de leur côté, n'ont pas manqué dans leurs gémissements d'en appeler sans cesse à la Société des Nations. Je prie qu'on excuse mon extrême témérité si j'avance en dépit de tant d'autorités que la condition première pour fonder une Société des Nations, c'était d'affaiblir l'Allemagne bien davantage qu'on n'a fait, si je prétends que le président Wilson n'était point porté de son naturel à l'indulgence pour les Boches, et si je soutiens enfin que la grande majorité des Américains ne s'écartait pas beaucoup à ce moment du sentiment présidentiel. Mais, ici encore, il faut distinguer les idées et se résigner aux fatigues de l'analyse.

On réduit communément les principes wilsoniens à ces deux termes : le droit des peuples et la Société des Nations. Je l'ai fait moi-même pour la commodité du discours. Mais enfin il y avait dans l'esprit du Président et dans les intentions des Américains plus de choses que cette philosophie sommaire n'en traduit. Il y avait surtout, tournés contre l'Allemagne, un sentiment et une raison politique.

L'idée du châtiment pour la guerre a pris dans tout le monde anglo-saxon la force d'un sentiment public. Lorsque M. Lloyd George a demandé au Conseil des Quatre la faveur d'offrir au peuple britannique le spectacle du jugement de Guillaume II, il se rappelait que cette question de la punition des coupables de la guerre avait passionné tout le Royaume-Uni au moment des élections de décembre 1918. La responsabilité, la punition, idées puritaines par excellence, familières aux peuples plus nourris encore de la Bible que de l'Evangile. Idée aussi plus chère aux plus pacifistes. Car plus vous êtes attachés à la paix, plus vous jugerez grand le crime de la guerre et la responsabilité de ceux qui l'ont déclarée. C'est, avant toutes choses, une crise croissante de sensibilité qui a jeté l'Amérique dans la guerre, l'horreur des actes de guerre s'ajoutant à l'horreur initiale et inconcevable de la déclaration de guerre.

Chose singulière ! dans le document du traité de Versailles qui porte en toutes ses lignes le caractère d'un jugement, la condamnation n'est nulle part. L'Allemagne n'a ni enten-

du, ni signé la déclaration qu'elle est responsable de la guerre et des horreurs supplémentaires qu'elle y a jointes. Les seuls textes qui invoquent la responsabilité morale de l'Allemagne sont au préambule de la section V de la IIIe partie (Alsace-Lorraine) et à l'article 227 (VIIe partie) qui met en accusation Guillaume II « pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée du traité », enfin, et plus qu'ailleurs, dans l'incidente finale de l'article 231. Il faut donc conclure que dans la pensée des « Quatre Gros » le verdict de responsabilité dont le monde ne saurait se passer résultera du jugement de l'empereur et de la peine prononcée contre lui. L'individualisme, qui est le maître de l'esprit des quatre maîtres du monde, ne les a peut-être pas fort heureusement inspirés ici. Une accusation collective contre le peuple allemand eût bien mieux valu, si elle eût été possible. J'aurais préféré qu'ils missent en accusation le peuple que le prince. Dût la condamnation n'être que formulaire, l'accusation eût été plus exacte, plus efficace et plus juste.

Mais si la sentence n'est nulle part dans le traité, les peines sont partout. L'idée de la culpabilité de l'Allemagne engendre toutes les mesures inscrites à ces quatre cents articles, et aux nombreux paragraphes des divers articles des annexes dont ces articles principaux sont parsemés. C'est, à la vérité, avec le droit des peuples le seul principe qui soit dans tout le traité. Tout le reste est empirisme, comme disait, en parlant de toute autre chose, le Président de la Conférence. Le troisième principe, la Société des Nations, est à part, dans le préambule. Car ce traité avec l'Allemagne commence par vingt-six articles que l'Allemagne a dû signer par la raison que, pour le moment, ces articles ne l'intéressent pas.

Toutes les mesures de restrictions ou de contraintes prescrites par le traité sont donc pour l'Allemagne autant de punitions. Sanctions de la morale et non sanctions de la victoire. Ces mesures sont plus efficaces qu'on ne pense, si on lit rapidement le traité. A la frontière occidentale, notamment, et sauf une seule réserve que j'indiquerai plus loin, je reconnaîtrai volontiers que les négociateurs français ont exprimé tout ce qu'ils ont pu de cette idée de la culpabilité germanique, qui avait tant d'empire dans les esprits puritains. De même pour les restrictions du régime économique et du régime des trans-

ports. De sorte qu'on pourrait dire que le gouvernement et les négociateurs français se seraient servis à merveille de l'idée de la responsabilité germanique, si seulement ils s'étaient efforcés de la faire pénétrer en Allemagne.

Car la responsabilité de la guerre, elle était puissante dans l'opinion des Alliés. Mais qu'elle eût été plus puissante et qu'elle eût eu des effets plus terribles dans l'esprit des Allemands ! Quand une majorité suffisante d'Allemands comprendra que ce peuple est en exécration à l'humanité, parce qu'il a sécrété le pangermanisme qui a produit la guerre, le cycle de la grande guerre de 1914 sera clos. Là devrait être le témoignage du repentir et le terme de l'expiation. C'est ce jour-là que l'Allemagne devrait entrer enfin, purifiée de ses horribles souillures, dans la Société des Nations.

Il est loin, ce jour. Très peu d'Allemands se rendent compte. Ecoutez Legien à Amsterdam. La conduite des Boches renforce dans nos esprits le sentiment que la génération présente, atteinte tout entière par le virus pangermaniste, est incurable. Il faut ajouter que les gouvernements alliés et associés n'ont rien fait pour favoriser la tâche des Allemands qui comprenaient. Un jour, un grand pénitent se leva en Bavière. Pénitent juif qui ne frappait pas sa propre poitrine, car l'humilité est une vertu chrétienne et non israélite. Mais fort habile à flageller les autres. Il allait, confessant les fautes de l'Allemagne comme les grands réformateurs d'autrefois. Figure « magnétique », comme disent les Anglais, il gouverna la Bavière jusqu'à son assassinat, malgré les conspirations et les hostilités officielles. Le premier principe de sa politique, c'était que l'Allemagne devait expier pour rentrer en grâce dans l'univers. Tous les jours il dénonçait Berlin endurci et proclamait Munich repentant. Voilà qui pouvait aller loin. Non qu'il y eût en Kurt Eisner la moindre trace de particularisme. Il était juif et berlinois et le journal officiel du Centre bavarois, le *Bayerische Kurier*, le lui reprochait tous les jours. Mais par la force seule d'une idée morale, ce prophète commençait à déchirer l'Allemagne. Pas un mot, pas un geste des Alliés ne favorisa son action. Et pourquoi ? Parce qu'on le tenait pour cousin des bolchévistes et que la politique occidentale cherchait alors, sans pouvoir choisir, si son principal ennemi était l'Allemagne ou le bolchévisme.

§

Voilà pour le sentiment, voici pour la raison.

L'idée de la culpabilité de l'Allemagne commande dans tout le traité beaucoup plus que la victoire. Mais le système politique même du Président Wilson condamnait aussi la puissance allemande ; il fallait seulement extraire la condamnation.

L'Amérique a été poussée à la guerre par l'élan de son indignation, elle y a été aussi menée par la réflexion de ses hommes d'Etat. Ceux-ci ne doutaient point un instant que la cause directe de la guerre ne fût la volonté du gouvernement allemand ; mais ils étaient résolus aussi d'éviter le retour de la guerre européenne. Les idées morales et juridiques du droit américain sont bien pareilles à celles de notre droit public occidental, mais les conditions géographiques et historiques du Nouveau Continent les ont modifiées. Le continent américain est vaste, peu divisé, moins habité que l'Europe ; l'idée de frontières n'est pas très intelligible à l'Américain ; s'il est difficile de vivre ici, il ira ailleurs. Enfin tous ces Etats de toute l'Amérique étant très vastes sont tous des fédérations, puissances à souverainetés dispersées et non concentrées. Autant de difficultés pour saisir les conditions européennes. Or, ces conditions politiques de l'Europe sont telles qu'elles ont contraint l'Américain à quitter son continent, et en armes, pour régler les affaires du Vieux Monde. Passe pour une fois. Mais ne recommençons plus.

L'Américain porte donc une réflexion agressive dans l'examen des conditions politiques de l'Europe avant la guerre. Toutes ces frontières périlleuses, toutes ces querelles accumulées par les siècles, l'Europe avait cru faire merveille en les réduisant à un système qu'on admirait sans lassitude dans les chancelleries : le système de l'équilibre. Mais l'Américain, déjà peu disposé à croire à la révélation diplomatique, pense sans détours que si c'est le système de l'équilibre qui nous a conduits où nous voilà, tout vaut donc mieux que l'équilibre (1).

Cette théorie de l'équilibre européen, complexe, diverse, propice aux combinaisons, aux feintes et aux retournements, et qui a contribué à donner aux diplomates l'assurance qu'ils

(1) Je prends pour texte du sermon qui va suivre le grand discours que le Président Wilson a prononcé à Manchester, celui où il a si nettement fait connaître son sentiment sur la politique européenne.

pratiquent une science hermétique interdite aux profanes et impénétrable au vulgaire, elle avait été dans les vingt dernières années simplifiée et comme tendue. Les grandes puissances, au nombre de six, s'étaient partagées en deux camps, bien exactement trois par trois. Les intérêts ainsi opposés et combinés portaient d'eux-mêmes ce régime politique à sa perfection, puisqu'on était certain qu'en cas de guerre, terme redoutable de toutes les difficultés politiques, personne n'y échapperait.

Et que l'humanité « neutre » n'essaie pas de se dérober ! Elle est engagée dans le système aussi bien que l'humanité Ententiste ou Triplicienne. Car, d'une part, l'action des six puissances s'étend sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique et le Pacifique, et, d'autre part, toutes les oppositions des autres puissances finissent naturellement par un recours bilatéral au double tribunal. Dès qu'apparaît sur un point quelconque du globe, des terres, des océans, et bientôt de l'air — l'Amérique de Monroe exceptée — une difficulté quelle qu'elle soit, aussitôt deux camps et bientôt deux propositions, celle de l'Entente, celle de la Triple Alliance. Et voilà des hommes et des peuples entraînés dans l'une ou l'autre orbite. Qu'une tribu afghane ou mandingue s'agite et le monde sursaute. Ah ! le beau jeu : et quelles parties émouvantes !

Un jour, les quatre peuples balkaniques — le Monténégro comptant pour un — s'unissent pour faire la guerre à la Turquie. Ici les intérêts de chacun des « six gros » seraient peut-être divisés. Mais la Turquie est cliente de l'Allemagne. Bon gré mal gré, le prestige de la Triplice est du côté turc et le prestige de l'Entente du côté balkanique. Les Balkaniques sont victorieux : c'est le Creusot qui a battu Krupp. Diminution de la Triplice. Il faut une revanche. Aussitôt l'Autriche détourne le Bulgare. Deuxième guerre. La Roumanie, triplicienne par son roi, ententiste par son peuple, impose un arbitrage. Mais l'affaire a retenti dans la monarchie autrichienne, qui décide aussitôt de mettre la Serbie dans sa clientèle pour l'empêcher de disloquer son empire. Nous voilà à l'ultimatum de 1914.

Une autre fois, c'est l'Allemagne — car l'Allemagne domine ses rivaux de tout son génie audacieux d'intrigues et de brutalité — qui se proclame protectrice de tous les musulmans

du globe. Voilà une affaire ! de Tanger à Bagdad et de Bagdad à Batavia, personne ne dormira plus.

Et l'Afrique ! Ce continent noir et maure est le théâtre privilégié où se poursuit le jeu de l'équilibre « européen ». Course au Katanga, partage des colonies portugaises, question du Maroc. Surtout le Maroc, où la France, qui a accompli en Afrique du Nord une œuvre incomparable, s'étend naturellement. Soudain l'Allemagne s'y porte. Pourquoi? pour le conquérir ou y prendre sa part ? Ce serait trop simple et trop petit pour l'Allemagne qui glisse la vérité dans l'oreille de M. Etienne (1) : elle veut seulement nous débaucher, et que la France change de camp.

Ainsi de suite et ainsi partout. Les exemples sont à toutes les pages de l'histoire du monde depuis Fachoda. Tel est le système que l'Europe offrait aux observateurs américains. Ils en apportaient un autre, qui tenait tout entier dans la formule nue de la Société des Nations. Il fallait donc substituer le concert universel à la rivalité symétrique. Tournez et retournez le problème ; le nouveau régime exigeait la ruine de l'un des deux groupes anciens. Or, pendant la guerre elle-même, l'Italie, dans un élan admirable d'idéalisme, avait changé de camp ; l'Autriche expirait doucement et sans éclat. Restait la seule Allemagne.

Demandons-nous, si vous voulez, comment les intérêts s'arrangent dans la Société des Nations. Considérons la Société des Nations en son revers, non du côté des idées, mais du côté temporel, dans son *business*. Les quatre nations européennes et américaine qui l'ont fondée sont engagées à désirer son existence et sa persistance. Elle est la garantie commune des avantages qu'ils retirent du traité qui la crée. Elles n'y trouvent pas peut-être tous les avantages qu'elles désirent, mais toutes y trouvent leurs satisfactions essentielles : il faut savoir gré à M. Nitti d'avoir rétabli sur ce point le sentiment véritable de l'Italie. La Société des Nations ainsi formée est un nœud solide pour les intérêts des fondateurs. Et pour toutes les autres puissances, il est parfaitement clair que c'est là qu'elles viendront demander la satisfaction et la consécration de leurs intérêts.

Une condition toutefois : il ne doit pas y avoir dans le monde

(1) Qui répond fort bien : régates de Kiel, 1907.

de Société rivale. Sinon, nous revenons à l'état antérieur à la guerre : deux systèmes et le monde entier en rivalité. Tous ceux qui sortiront mécontents de Genève iront à la concurrence, et dès que l'autre système sera formé, chaque question politique engendrera aussitôt deux propositions jumelles et hostiles. Laissons à part pour le moment la Russie, dont la destinée est l'incertitude pour de longues années ; la seule puissance qui puisse former une nouvelle constellation de puissances, c'est l'Allemagne. Pour que la Société des Nations vive et que les Américains ne soient plus obligés de repasser l'Océan, il faut donc que l'Allemagne soit assez affaiblie, qu'elle ne soit plus pendant longtemps un centre d'attraction politique.

Fort bien, s'écrient aussitôt le général Smuts, Lord Robert Cecil, quelques rares Américains et de temps en temps M. Lloyd George : mettons donc l'Allemagne au beau milieu de la Société des Nations ; ainsi elle sera liée, intéressée et nous la surveillerons.

Si l'Allemagne actuelle sera plus nuisible dans la Société des Nations ou hors de la Société des Nations, c'est une question passionnante qu'on peut débattre, dans la forme scolastique, par de puissants arguments. Mais, dedans ou dehors, sa politique sera toujours nécessairement de diviser les autres puissances. Pour qu'elle ne fît pas ces efforts, il faudrait qu'elle fût satisfaite du traité de Versailles, qui fixe le point de départ de la Société, et personne, non pas même le général Smuts, n'a proposé d'aller jusqu'à ce point. Hors ce cas, diviser les Alliés pour déchirer le traité, quelle autre politique pourrait suivre l'Allemagne toujours pangermaniste ?

Et comment elle suivra cette politique, ce n'est plus de l'hypothèse : nous avons des faits et ils sont innombrables. On a fait des recueils des atrocités boches dans la guerre. Comment n'a-t-on pas fait de recueil officiel de ses atrocités diplomatiques ? J'admire que le quai d'Orsay, qui a ressenti, dit-on, tant de dépit parce que la recherche des violations du droit des gens ne lui fut pas confiée, n'ait pas songé à cette collection internationale des abus germaniques du privilège diplomatique. Bombes en Amérique, bacilles en Roumanie, poisons en Norvège, la valise allemande a couru partout comme une moderne machine infernale; son histoire ferait un admi-

rable film cinématographique avec conciliabules, complots, explosions, tous les divertissements et toute la terreur du genre. L'imagination en est même trop riche et diverse pour que la vérité en soit complète. C'est pourquoi justement un recueil scientifique des crimes commis ou favorisés par les diplomates allemands serait si précieux. Mais enfin il restera toujours assez de faits authentiques. Rien qu'aux Etats-Unis, Boy Edd ni Dumba ne sont des mythes. Quelle raison de supposer que ces procédés ou cette fertilité d'imagination soient épuisés?

Si donc l'Allemagne est mécontente, le danger est qu'elle devienne le centre de ralliement des mécontents, et la principale de toutes les questions politiques est de savoir si elle conserve la force, le prestige, les moyens pour s'entourer de nouvelles alliances. Doutez-vous peut-être qu'il en soit ainsi? Recourons aux faits, arbitres souverains des doctrines politiques. Qu'avons-nous vu à la Conférence? Par une infirmité de la logique humaine chaque décision des Quatre qui tranchait une contestation entre deux Etats blessait au moins l'un des deux. D'autres heurtaient leurs intérêts aux principes. Certains ont conservé une aigreur secrète, d'autres ont fait éclater leur irritation. Ils ont cherché des moyens de protestation, derévision ou de modifications. Après quoi ils sont tous revenus à la Conférence. Et pourquoi? Parce qu'actuellement il n'y a pas dans le monde politique d'autre constellation à qui on puisse adresser des plaintes ou des prières. Sans quoi les intérêts se seraient agrégés tout seuls. Bien qu'elle poursuive ce paradoxe de régler sans armées et presque sans moyens militaires les destinées du centre et de l'orient de l'Europe, la Conférence conserve cependant assez de prestige pour que tous les Etats lui soumettent leurs désirs. C'est donc qu'il n'y a pas à l'heure présente dans le monde civilisé d'autre puissance ou d'autre autorité morale que le syndicat des « Quatre Gros ». Mais qui ne voit que tout changeait si, au sortir de Paris, toutes les irritations trouvaient un asile et tous les mécontentements un appel? L'hypothèse, et si l'on ose parler la langue philosophique, le postulat de la Société des Nations, c'est une Allemagne diminuée au moins dans les premières années. Pour mettre de l'ordre dans le monde, il faut que l'Allemagne soit faible.

Lorsque le *George Washington* arrivait en Europe lourd des espérances de l'humanité, il portait aussi la volonté des Américains de ne plus recourir aux armes pour l'Europe et l'amour-propre personnel du Président, attaché à l'idée de la Société des Nations. Wilson rencontra à Paris la plus pure méthode diplomatique, celle que M. Sonnino porta, depuis, beaucoup plus loin de M. Clemenceau : enfermer ses projets, attendre le partenaire, se garder de toute confiance, *wait and see.* Peut-être le Président eût-il secrètement préféré qu'on lui expliquât ses propres idées. Il se rendit à Londres et lut toute autre chose dans le visage de lord Robert Cecil, qui avait hérité bien des choses du dernier marquis de Salisbury. On se comprit assez vite, entre puritains. Et c'est ainsi que fut conclue la négociation initiale de la Conférence par laquelle l'Angleterre adoptait la Société des Nations, tandis que l'Amérique abandonnait la liberté des mers.

(*A suivre.*)

ÉTIENNE FOURNOL.

POÉSIES

ANGELINA

L'azulejo peint de vives couleurs
orne le seuil de la maison mauresque
et le mur jaune où court en arabesque
le bleu dessin d'une glycine en fleurs.

Angelina, vêtue en rose et prune,
la bouche peinte et le regard vainqueur
sous sa coiffure aux noirs accroche-cœur,
vient au balcon montrer sa beauté brune.

C'est l'heure tendre où plus d'un bel ami
attend, discret, à l'ombre d'une arcade,
une réponse à quelque vive œillade
et la promesse encor d'être accueilli ;

C'est l'heure exquise où rentre la colombe,
où le jour fuit et fait place au plaisir,
l'heure fatale et lourde de désir
où la charmante Angelina succombe !

LA BELLE DÉVÊTUE

Le teint de neige, et les cheveux fleuris
de quelque œillet, la belle, dévêtue,
sur le sofa goûte, toute étendue,
le bon repos des chauds après-midis.

Pour mieux parer sa nudité divine,
son cou charmant s'orne d'un velours noir,
et reflétée au fond d'un vieux miroir,
elle apparaît comme une fleur marine.

On voit trembler au vent, sur l'acajou
du guéridon, près d'un rideau qui bouge,
dans un grand vase, une pivoine rouge,
on voit briller la pierre d'un bijou,

Et souriante en son beau châle jaune,
une négresse aux gestes maladroits,
pour l'amuser écorche de ses doigts
quelque guitare au rythme monotone.

LA DANSEUSE A LA ROSE

Aux feux du gaz, la scène et son décor
offrent à l'œil les perspectives feintes
d'un faux jardin où, parmi les fleurs peintes,
elle s'avance avec ses bijoux d'or.

Un châle vert brodé de tons orange
s'enroule autour de son sein jeune et nu,
et sous le fard, son sourire ingénu
garde on ne sait quelle saveur étrange.

La salle est chaude et lourde d'une odeur
de corps mêlés, de musc et de cigares ;
la voix sonore et grave des guitares
chante l'amour, la mort et la douleur ;

Et la danseuse, insensible aux atteintes
de l'art factice et du désir naissant,
tend à la foule une rose de sang,
prisonnière entre ses lèvres peintes.

PIERRE CAMO.

LES AFFAIRES DE CHINE PENDANT LA GUERRE

—

Le 4 novembre 1913, Yuan Chi-Kaï prononçait la dissolution du parti *Kouo, Min-Tang*, parti démocrate, et l'expulsait du Parlement où il constituait la majorité. Quelques jours auparavant, la Commission parlementaire chargée d'élaborer une Constitution définitive avait présenté un projet qui attribuait au Parlement les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire et privait de toute initiative le Président de la République et les ministres. Sur ce coup, qui le visait directement, Yuan, en expulsant la majorité du Parlement, enlevait le quorum légal à l'Assemblée à qui il ne restait plus qu'à suspendre ses délibérations en même temps que se dissolvait la Commission constitutionnelle.

Yuan s'empressa alors de nommer une Conférence administrative à sa dévotion et lui fit demander la dissolution du Parlement, que prononça un mandat présidentiel du 12 janvier 1914.

Le 6 avril, la Constitution provisoire de 1911 était abrogée, un nouveau projet de Constitution élaboré et, le 2 mai, une nouvelle Constitution provisoire était promulguée de tous points conforme aux vues du Président, à qui elle donnait des pouvoirs à peu près illimités. Ainsi se trouva établie la dictature de Yuan Chi-Kaï.

Cependant de graves difficultés financières obligeaient une fois de plus ce dernier à recourir à un emprunt. Il s'adressa à la Banque Industrielle de Chine et gagea un emprunt de 75 millions de francs sur la concession des travaux de construction

du port de Poukéou sur le Yang-Tsé et d'une voie ferrée du Yunnan-fou à Tchongking. C'est à ce moment que la guerre européenne éclata.

Dès le 15 août 1914, le gouvernement japonais adressait à l'Allemagne un ultimatum lui enjoignant : 1° de retirer immédiatement ses navires de guerre des eaux chinoises et japonaises ; 2° de livrer sans condition aux autorités japonaises, avant le 15 septembre, tout le territoire de Kiao-Tchéou, cédé à bail par la Chine, *en vue de son retour éventuel à celle-ci.*

On se souvient qu'à la suite du meurtre de deux missionnaires allemands, en novembre 1897, la Chine fut contrainte de conclure avec l'Allemagne la convention du 6 mars 1898, en vertu de laquelle la Chine, tout en gardant ses droits de souveraineté sur la province du Chantoung, au sud-est de Pékin, constituait autour de la baie de Kiao-Tchéou une zone de 50 kilomètres à partir de la marée haute pour le passage en tout temps de troupes allemandes. Elle accordait aussi à l'Allemagne un droit de bail de 99 ans sur les deux rives à l'entrée de la baie de Kiao-Tchéou ainsi que sur un certain nombre d'îles. Par la même convention, l'Allemagne se faisait concéder le droit de construire deux lignes de chemin de fer au Chantoung et de mettre en valeur les gisements miniers dans les 15 kilomètres de part et d'autre de la voie, etc.

Le 26 août, dernier jour du délai fixé par le Japon à l'Allemagne pour obtempérer à son ultimatum, comme celle-ci ne s'était point exécutée, une armée anglo-japonaise débarquait sur la côte de Kiao-Tchéou et, dans l'obligation d'effectuer certaines opérations au delà des limites du territoire cédé à bail à l'Allemagne, violait la neutralité chinoise.

L'Allemagne et l'Autriche protestaient immédiatement à Pékin. Le gouvernement chinois, dans l'impossibilité de faire autre chose, traçait autour du territoire de Kiao-Tchéou une « zone de guerre » ouverte aux belligérants. Mais les Japonais ne tardèrent pas à empiéter sur le territoire chinois bien au delà de cette zone et occupèrent toutes les stations du chemin de fer de Tsingtao à Tsinan-fou, ce qui souleva dans toute la Chine une vive indignation.

Le 7 novembre, Tsingtao capitule; toutefois, les Japonais y demeurent ainsi que le long du chemin de fer, et le baron Kato, ministre des Affaires étrangères, déclare à la Diète japonaise

que la question de la rétrocession éventuelle du territoire de Kiao-Tchéou à la Chine ne sera discutée qu'après la guerre.

Le 7 janvier 1915, le gouvernement chinois signifie au gouvernement japonais que les opérations étant définitivement terminées, la zone de guerre doit être évacuée. Le Japon proteste véhémentement contre cet acte « qu'il considère comme inamical », et, non content de la situation de fait qu'il détient, il fait remettre, le 18 janvier, à Yuan Chi-Kaï, par son représentant à Pékin, une liste de vingt et une demandes destinées à se faire octroyer la place de l'Allemagne dans les droits et privilèges qu'elle possédait dans le Chantoung et à garantir à ses sujets une incontestable suprématie en Chine. Ces vingt et une demandes étaient divisées en cinq groupes. Le cinquième avait pour objet : 1° l'engagement par le gouvernement chinois de prendre des conseillers politiques, financiers et militaires japonais ; 2° la concession aux sectes religieuses, écoles et hôpitaux japonais, du droit de posséder des terres dans toute la Chine ; 3° l'introduction dans la police chinoise d'un grand nombre de fonctionnaires japonais ; 4° l'achat obligatoire au Japon de la moitié au moins des munitions de guerre dont la Chine aurait besoin ; 5° la concession au Japon de la construction de trois voies ferrées ; 6° la reconnaissance d'un droit de priorité aux capitaux japonais pour la construction des chemins de fer et des ports ainsi que l'exploitation des mines dans la province du Fou-Kien ; 7° le droit pour les sujets japonais de faire de la propagande religieuse en Chine.

En Angleterre, l'opinion, un peu tardivement, se montra émue. Le Japon dut remanier son cahier de revendications et en présenter un nouveau. Vingt-deux conférences furent tenues à Pékin, au cours desquelles le gouvernement chinois fit toutes les concessions possibles, sans que l'accord parvînt à se faire. Le 26 avril, le Japon présenta un troisième projet revisé auquel la Chine répondit par un contre-projet. Enfin, le 6 mai, le Japon exigea de la Chine l'acceptation pure et simple de ses demandes dans un délai de trois jours. En même temps des troupes japonaises étaient massées sur le chemin de fer Sud-Mandchourien et sur la ligne de Kiao-Tchéou à Tsinan-fou.

Pour maintenir la paix en Extrême-Orient, le gouvernement chinois s'inclina. L'accord était fait sur les bases générales

suivantes : 1° dans le Chantoung, les Japonais succédaient aux Allemands dans leurs privilèges d'ordre économique, mais *ils rétrocéderaient le territoire de Kiao-Tchéou à la Chine après la guerre ;* 2° en Mongolie et en Mandchourie les intérêts des Japonais étaient reconnus ; 3° la compagnie minière de Han-Yé-Ping restait sous l'hégémonie des capitalistes japonais ; 4° la Chine n'aliénerait ni ne concéderait plus à bail aucune partie de ses côtes, ports, îles ou baies ; 5° étant donné les relations entre la province du Fou-Kien et Formose et l'arrangement relatif à la non-aliénation de cette province, la Chine s'engageait à ne pas concéder de chantiers de constructions, de dépôts de charbon, de stations navales et à ne créer aucun établissement de ce genre avec des capitaux étrangers.

§

Tandis que se déroulaient ces événements de politique extérieure, Yuan Chi-Kaï s'occupait de la formation d'un nouveau Parlement, puis, malgré les avertissements du Japon, de la Russie, de l'Angleterre et de la France, qui lui demandaient de surseoir à la restauration de la monarchie, il préparait son élévation au rang d'empereur. Par une propagande habile, il était parvenu à faire voter plus de la moitié des provinces pour la monarchie. Sans tenir compte de la résistance de celles du sud-ouest, et en particulier du Yunnan et du Kouei-Tchéou, qui se déclarèrent indépendantes, il acceptait, le 13 décembre 1915, l'offre que pour la forme il s'était fait adresser par le Conseil d'Etat de prendre le titre d'empereur. Mais quelques jours après ce coup d'Etat, l'opposition, qui pendant plusieurs mois ne s'était pas ouvertement manifestée, se dressa de toutes parts. La révolution même éclata dans les provinces du sud-ouest dont nous avons parlé, et, grâce à la configuration montagneuse du sol en ces régions, tenait en échec les troupes que Pékin avait envoyées contre elles. En mars 1916, la province du Hounan se souleva à son tour, puis ce furent celles de Kouangsi et du Kouang-tong.

Yuan vit alors la nécessité de faire des concessions. Il chargea ses lieutenants Fong Kouo-Tchang et Tchang-Hsoun d'entrer en pourparlers avec les révoltés. Fong Kouo-Tchang convia très habilement les provinces à s'entendre « sur la question de la présidence de la République ». D'empire et d'empereur il n'était pas question. Ce tour de passe-passe

ultra oriental réussit. Les révoltés prirent au mot le négociateur et la réunion d'une conférence fut décidée. Mais, le 6 juin, un événement inattendu se produisit : Yuan Chi-Kaï mourait. Plusieurs versions coururent et courent encore sur sa mort : d'aucuns assurent qu'il succomba tout simplement à l'épuisement causé par un labeur excessif, d'autres prétendent qu'il se tua, d'autres encore qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit, la question de la restauration se trouvait résolue par sa disparition, et le cabinet Touan Tsi-Jouei offrait la présidence de la République à Li Yuan-Hong, qui l'acceptait le 7 juin.

L'estime publique dont jouissait le nouveau président engagea les provinces à rentrer dans le calme. Celui-ci voulut qu'une Constitution fût élaborée sans retard ; mais à peine l'opinion en eut-elle été informée, que la flotte de Shanghaï commandée par l'amiral Li Ting-Sin réclama, sous la forme d'un ultimatum, le rétablissement, avant le 25 juin, de la Constitution provisoire de l'an I, c'est-à-dire de celle qui avait été élaborée en 1911 par l'Assemblée de Nankin. Devant la menace d'un bombardement, le Président dut s'incliner ; la Constitution de l'an I fut rétablie et un ministère d'union nationale fut formé où tous les partis, depuis les conservateurs jusqu'aux Kouo-Min-Tang, étaient représentés.

Le 1er août, les chambres se réunirent à Pékin. On vit alors les anciens membres du parti Kouo-Min-Tang recommencer à s'agiter, et dès les premières séances faire preuve d'un penchant pour les théories peu compatible avec la politique de réalisation que réclamait la situation. Le résultat fut qu'une ligue militaire destinée à les tenir en respect se constitua sous l'appellation de « Pei-Yang » (Nord et Yang-tsé) et déclara son intention de maintenir l'ordre dans le Parlement. Cette manifestation calma les Kouo-Min-Tang qui, le 1er septembre, accordèrent au Cabinet, tel que l'avait formé Touan, un vote de confiance.

Le 30 octobre, le maréchal Fong Kouo-Tchang était élu vice-président de la République, tout en conservant ses fonctions de gouverneur militaire de la province du Ngan-Houei et en continuant à résider à Nankin.

Cependant l'hostilité des démocrates à l'égard de Touan Tsi-Jouei demeurait tenace. Un remaniement ministériel parvint à les contenter et à les calmer encore momentanément.

On arriva ainsi, parmi des difficultés causées par les affaires mongoles, les affaires thibétaines, les affaires de Mandchourie, l'aventure diplomatique de Lao-Si-Kaï, au 1er février 1917, date à laquelle la publication de la note allemande annonçant la guerre sous-marine à outrance et l'attitude des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne accaparèrent toute l'attention des milieux politiques chinois.

L'appel du Président Wilson aux gouvernements neutres à la suite de la note allemande ne pouvait en effet laisser la Chine indifférente ; d'ailleurs, si l'Amérique, qui, au cours des précédentes années, avait témoigné de l'amitié à la jeune République, était à son tour entraînée dans la guerre, celle-ci allait se trouver isolée. Li Yuan-Hong et les ministres le comprirent si bien que lorsque la nouvelle de l'entrée en ligne de l'Amérique éclata à Pékin, ils résolurent de se prononcer également. Ils considéraient en outre que l'intervention de la Chine lui procurerait le moyen de se faire entendre lors du règlement final et d'obtenir des Puissances des avantages financiers.

Le 9 février, le gouvernement chinois adressa à l'Allemagne une première note de protestation contre la guerre sous-marine illimitée. Le 21, l'Allemagne avisait le ministre de Chine à Berlin qu'elle refusait de souscrire à la sommation de son gouvernement. Alors, le 28 février, celui-ci adressa à Berlin une seconde note comminatoire. L'Allemagne comprit enfin que Pékin oserait rompre avec elle. Elle chargea son ministre à Pékin, l'amiral von Hintze, de faire les promesses suivantes : remise de la part allemande de l'indemnité des Boxers, élévation du tarif douanier jusqu'à 12 0/0, appui moral de l'Allemagne après la guerre dans tous les différents que la Chine pourrait avoir avec les Alliés. En même temps, von Hintze dépensait, en quelques jours seulement, près d'un million de dollars pour gagner des adversaires au projet de rupture. Ce fut en vain.

Le 10 mars, l'Allemagne se décida à faire remettre au gouvernement chinois un memorandum très humble de ton où, tout en exprimant « l'impossibilité pour elle de rapporter sa politique de blocus », elle espérait que le gouvernement de la République de Chine « reviendrait sur son opinion relativement à cette question », et qu'en raison de « ses sentiments

excellents à l'égard de la Chine », elle était disposée à traiter « comme si aucune menace n'avait été formulée ».

Pour toute réponse, le lendemain 11 mars, après un long conseil de cabinet, le président Li Yuan-Hong et le premier ministre Touan Tsi-Jouei soumirent aux Chambres un projet de rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, qui fut votéà une énorme majorité. Le ministre d'Allemagne reçut ses passeports le 14 mars.

Mais l'Allemagne ne se tint pas pour battue. De ce moment elle ne songea qu'à déjouer les projets chinois et s'y appliqua de son mieux. Des informations précises ont montré sa main dans la préparation et même l'exécution de la tentative de restauration monarchique dont nous allons parler.

Le héros de cette aventure, le général Tchang-Hsoun, ancien lieutenant de Yuan Chi-Kaï, avons-nous dit, s'était fait remarquer dans la réaction lors de la révolution de 1911. Il s'était encore signalé en 1913 dans la répression d'un soulèvement sudiste. En 1917, il occupait la position stratégique de Sou-Tcheou-fou, à l'ouest de Shanghaï. On le regardait alors comme l'instigateur du mouvement insurrectionnel qui venait d'éclater au début du mois de juin et sur lequel nous reviendrons. Le président Li Yuan-Hong l'avait mandé à Pékin pour conférer avec lui sur la situation. Il y arriva avec des bandes armées et y fut reçu avec honneur; mais, quelques jours plus tard, le 1er juillet, à trois heures du matin, il exigeait du président qu'il donnât sa démission et l'informait en même temps que le jeune empereur Suen-Tong, âgé de onze ans, qui avait abdiqué en 1912, était replacé sur le trône.

Le Président se réfugia à la légation du Japon. Pendant douze jours, la Chine fut en monarchie. Dans tous les pays, les personnes qui par habitude d'esprit continuaient à tenir la Chine pour un pays essentiellement monarchique et la République chinoise pour une erreur historique triomphèrent bruyamment dans la presse. Mais leur triomphe fut de courte durée : le 12 juillet, les troupes républicaines, qui avaient répondu à l'appel du vice-président Fong Kouo-Tchang et bataillé à Lang-Fang sur la ligne de Pékin à Tientsin pénétraient dans la capitale, tandis que Tchang-Hsoun se sauvait dans une automobile allemande à la légation de Hollande.

L'aventure monarchique était terminée. Terminé également le règne de l'intrigue allemande en Chine. Le 17 juillet Fong Kouo-Tchang remplaçait à la présidence de la République Li Yuan-Hong démissionnaire, et, le 14 août, déclarait la guerre à l'Allemagne.

§

Quand Fong Kouo-Tchang avait été élu vice-président de la République, le 30 octobre 1916, par les deux chambres du Parlement que Yuan Chi-Kaï avait dissous et que Li Yuan-Hong avait restauré, il réunissait les sympathies de tous les partis. Il semblait donc que sa présidence dût faciliter l'entente dans le pays. Mais depuis cette époque, le Parlement avait été dissous une seconde fois par Li Yuan-Hong à la demande de plusieurs gouverneurs militaires, qui, en juin 1917, avaient déclaré leurs provinces indépendantes. Le parti militaire du nord, qui avait à sa tête le premier ministre Touan Tsi-Jouei, ne tenait d'ailleurs pas à se réconcilier avec les Kouo-Min-Tang retirés à Canton.

Le nouveau Président crut arriver à un accord en écartant du pouvoir Touan et en le remplaçant par Ouang Che-Tcheng, chef de l'état-major de l'Armée, qui devenait en même temps ministre de la guerre. Rien n'y fit ; la guerre civile entre le nord et le sud restait la grande difficulté à vaincre pour le nouveau Président comme pour son prédécesseur. Nordistes et sudistes avaient trouvé des généraux (toukioungs) pour défendre leur cause.

Dans cette guerre peu meurtrière, mais gênante à tous points de vue pour la Chine, le sort des armes, après avoir été contraire aux nordistes, le devint aux sudistes. Le maréchal Touan, revenu à la présidence du Conseil en mars 1918, c'est-à-dire quelques mois après en avoir été écarté, se décida à se rendre auprès des généraux nordistes pour s'entendre avec eux sur la continuation ou la cessation de la guerre. Il fut convenu que les opérations seraient continuées jusqu'à la pacification de la province du Hounan, après quoi Pékin négocierait avec le sud, si les prétentions de celui-ci étaient acceptables. Malgré tout, les opérations traînaient en longueur ; de part et d'autre la lassitude des militaires et leur désir d'en finir étaient manifestes ; mais Pékin ne pouvait se résoudre à rappeler l'ancien Parlement. Fong Kouo-Tchang, comprenant que l'absence de

toute assemblée était un danger pour l'existence même de la République, fit voter par un Sénat provisoire, composé des délégués des généraux du nord, des lois électorales, et, en vertu de ces lois, les élections aux Chambres eurent lieu en juillet; le 12 août un nouveau Parlement se réunit.

Cependant l'influence du Président Fong pâlissait à Pékin devant celle du maréchal Touan, principal artisan de la déclaration de guerre de la Chine à l'Allemagne, et, de ce fait, moralement appuyé par les Alliés. En même temps un autre personnage était poussé au premier plan de la politique chinoise par tous les partis qui voyaient en lui le seul homme capable de réconcilier le nord et le sud. Nous voulons parler de Hsu Shih-Chang, qui, après avoir rempli les plus hautes fonctions sous l'empire et sous la présidence de Yuan Chi-Kaï, s'était depuis plusieurs années tenu à l'écart de la vie politique.

Le 4 septembre 1918, Hsu Shih-Chang remplaçait Fong à la présidence de la République. Son élection avait été un triomphe; sur 436 votants, 425 s'étaient prononcés pour lui.

A peine élu, il appela à la présidence du Conseil Tsien Neng-Hiun, ministre de l'Intérieur, à la place de Touan, démissionnaire, et convoqua les délégués du nord et du sud afin de les amener à une entente. Après quelques hésitations entre Shanghaï et Nankin comme siège de la conférence, Shanghaï fut adoptée. Les hostilités cessèrent tout à fait, mais les pourparlers, rendus difficiles par l'obstination du sud à exiger le rappel pur et simple de l'ancien Parlement, furent suspendus, puis repris dans un esprit qui paraissait conciliant; malheureusement la décision de la conférence de Paris relative au Chantoung les fit de nouveau suspendre au mois de mai dernier du fait des sudistes, qui reportaient toute la responsabilité de l'échec des diplomates chinois sur le gouvernement de Pékin.

Il est probable que la solution de la question du Chantoung pèsera longtemps sur les destinées de la politique intérieure chinoise, sans parler des conséquences extérieures qu'elle pourra avoir pour la Chine.

Nous avons rappelé au cours de cette étude le traité intervenu en 1915 entre ce pays et le Japon. Il y en eut un second le 25 mai 1918 et un troisième en septembre, sans compter des conventions purement économiques. Le point de vue du gou-

gouvernement chinois à la conférence de la Paix était que ces accords successifs devaient être annulés par l'entrée en guerre de la Chine aux côtés des Alliés et que, quel qu'ait pu être le droit du Japon d'occuper antérieurement au 14 août 1917 le territoire cédé à bail à l'Allemagne, ce droit avait cessé d'exister du jour de la déclaration de guerre de la Chine à cette Puissance; enfin, que, dès ce moment, l'Allemagne aurait dû rendre elle-même Kiao-Tchéou à l'ancien cédant. Pour répondre par avance à l'objection qui pouvait être faite du manque de collaboration militaire de la Chine au cours de la guerre, la délégation chinoise, dans un des mémoires remis par elle à la Conférence, rappelait les faits suivants :

En août 1914, le gouvernement chinois fit connaître qu'il était prêt à déclarer la guerre à l'Allemagne et à prendre part aux operations dirigées par les Anglo-Japonais contre la garnison allemande de Tsingtao, dans le territoire cédé à bail de Kiao-Tchéou. S'il n'insista pas, c'est qu'il fût avisé que la participation proposée était susceptible de lui créer des « complications » avec une tierce puissance. De nouveau, en novembre 1915, il exprima le désir d'entrer en guerre aux côtés des Alliés, mais le gouvernement japonais refusa d'agréer la proposition. Enfin, en 1917, il déclarait la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche, — le gouvernement japonais ayant levé son opposition dans des circonstances qui sont décrites dans un rapport de M. Krupensky, ministre de Russie à Tokio, à son gouvernement, en date du 8 février 1917, et où ce diplomate relate les efforts qu'il a dû faire pour amener le Japon à ne plus s'opposer à ce que la Chine se joignît aux Alliés.

La Conférence de la Paix jugeant en droit et d'après des documents diplomatiques, son œuvre n'étant point celle d'une Ligue des Nations, crut devoir passer outre aux arguments des délégués chinois et inscrire dans le Traité de Paix, section VIII, les articles suivants :

L'Allemagne renonce, en faveur du Japon, à tous ses droits acquis par le traité avec la Chine du 6 mars 1898 et autres actes concernant la province du Chantoung, notamment en ce qui regarde le territoire de Kiao-Tchéou, les chemins de fer, les mines et les câbles sous-marins. Tous les droits allemands dans le chemin de fer de Tsingtao à Tsinan-foú sont acquis au Japon, ainsi que les câbles sous-marins de l'Etat allemand, de Tsingtao à Shanghaï et à Tchéfou.
Les droits mobiliers et immobiliers que l'Etat allemand possède à

Kiao-Tchéou, ou qu'il pourrait faire valoir concernant ce territoire, sont acquis au Japon.

Le baron Makino, second délégué japonais à la conférence, déclara de son côté dans un interview au journal *Le Temps* « que la politique du Japon consistait à restituer la presqu'île du Chantoung à la Chine en pleine souveraineté, en conservant seulement les privilèges économiques qui avaient été accordés à l'Allemagne, ainsi que le droit d'établir, dans les conditions usuelles, une concession à Tsingtao ; que les propriétaires du chemin de fer, qui devait devenir une entreprise mixte sino-japonaise n'emploieraient une police spéciale que pour assurer la sécurité du trafic ; que celle-ci ne serait employée à aucun usage ; que la force de police serait composée de Chinois et que les instructeurs japonais, que les administrateurs du chemin de fer pourraient choisir seraient nommés par le gouvernement chinois ».

Aucun document officiel n'a confirmé jusqu'à présent ces déclarations.

Le règlement de la question du Chantoung fut mal accueilli en Chine. Sur tout le territoire, et, principalement dans les ports le mécontentement se manifesta par un boycottage en règle du Japon. Le cabinet dut donner sa démission. D'autre part, pour des raisons de politique intérieure, il est vrai, autant qu'extérieure, le Sénat américain se dressa en masse contre la décision de la Conférence.

Nous n'anticiperons pas sur les faits, et nous attendrons que le temps ramène en Chine, d'une manière ou d'une autre, le calme et la stabilité politique détruits par cet événement. Nous souhaiterons seulement que les Alliés de la Chine se rendent compte le plus tôt possible de l'état psychologique des diplomates, et en général de tous les Chinois, si chatouilleux sur la question de *face*, et, après avoir statué en droit, sauvegardent l'amour-propre de ceux-ci par des dispositions équitables.

L'Amérique, l'Angleterre, qui ont en Chine des situations acquises de longue date et de la plus haute importance, la France, qui détient dans cet immense Etat plein de ressources inexploitées des positions avantageuses et des engagements non moins précieux, ne peuvent, en aucune manière, se désintéresser de son sort et négliger l'intérêt qu'il y a pour elles trois à conserver la sympathie des Chinois ; au contraire, plus la

Chine entrera dans la voie des réformes, plus elle se montrera disposée à se mêler à la vie des nations de plus en plus solidaires les unes des autres et plus les efforts de ces trois puissances devront tendre à s'y concilier les esprits. L'on pourrait beaucoup écrire sur ce thème, mais comme ce n'est pas la tâche que nous nous sommes assignée en résumant les affaires politiques de la Chine pendant la guerre, nous nous contenterons d'appeler une fois de plus l'attention de l'opinion publique française sur les progrès réels faits par la Chine depuis un quart de siècle et sur le rôle considérable qu'elle peut jouer dans l'offre et la demande sur le marché du monde.

ANDRÉ DUBOSCQ.

LES NUITS ATTIQUES

—

Le bar de la Paix, au flanc de l'Opéra, est une oasis dans les souvenirs d'une pléiade aujourd'hui dispersée.

Je confesse avoir passé l'eau plus de fois qu'il n'eût convenu. Mais ni les Halles, ni Montmartre n'aimantaient mon noctambulisme, et quand je faisais un saut du Quartier Latin aux boulevards, c'est que Toulet m'y appelait. Hélas, que faire au bar de la Paix, qu'y aller chercher, depuis que Toulet a quitté ses lumières pour la grande ombre des Pyrénées ?

Paris nocturne s'affine, se simplifie, se décante, et l'illumination électrique lui convient, comme aux jardins l'extrême automne... Ces lieux privilégiés ont montré un visage nocturne qu'ils n'ont plus, qu'ils n'auront peut-être plus jamais ; il est allé rejoindre dans le temps d'autrefois la folie de Gérard de Nerval qui hante encore quelques jeunes hommes assez nomades. Tout près de là, jadis, Gérard Labrunie héla un fiacre pour le conduire à Loisy, et cela fait une avenue par où des bouffées de nostalgie arrivent chaque soir. Le tendre pays de Sylvie à nos portes, Toulet malade qui le désire, tant de muses qui nous y invitent, et ces nuits de Paris... ah, c'est le souvenir même, sa douceur, son tourment.

★

— Quand mon corps y consentira, dit Toulet, je reverrai ces pays.

Mais, depuis longtemps déjà, il ne quittait plus le bar de la Paix, la première fois que je le trouvai perché sur un

des tabourets dégingandés qui ont été ses refuges les plus fidèles.

Le bar de la Paix n'a point de danses ni de musique, les garçons y servent sans bruit. Ce fut le salon métallique et feutré de Paul-Jean Toulet. Cérémonieusement, il se levait pour vous recevoir, avançait une main discrète. Ou bien, quand on le surprenait dans les régions du barman et seul sur un tabouret, il quittait lentement ces hauteurs pour descendre avec vous à une table.

De Toulet, j'ai d'abord su quelques-unes de ces strophes où l'émoi s'enferme dans des vers au contour très pur :

> D'une amitié passionnée
> Vous me parlez encor,
> Azur, aérien décor,
> Montagne Pyrénée...

puis, qu'ayant sur la foi d'un médecin fait de sa fortune des parts égales pour dix ans, il arriva au bout avant le médecin, à qui son erreur survit encore aujourd'hui.

Plus tard, j'ai fait connaissance avec des chroniques insolentes où il est question d'un étrange DON QUICHOTTE marié, d'une jeune personne nommée NANE — « ô Nane, deux fois dure à toucher », — d'un cynique personnage du second Empire, de divers autres originaux des deux sexes. Mais j'aime surtout ce M. du Paur, qui est un sage, de qui l'ironie protège une extrême finesse du savoir, et qui tire sa fantaisie, cynique, je le répète, d'un don de lucidité imprévue. Inquiétant M. du Paur ! La seule qualité de son esprit est une vengeance toujours prête, qui jouerait sans cesse, pour son féroce plaisir, s'il n'y avait par le monde tant de voluptés à le tenter aussi, et quelquefois dans le plus humble secret : la volupté est belle, M. du Paur l'aime et l'honore.

Lorsque l'Empereur l'a contraint au divorce, à cause qu'il était abondamment cocu, M. du Paur se trouve libre, mélancolique et heureux, en situation de méditer le mot de Stendhal : « Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, est-ce impossible ? »

Toulet répondrait : — Non, au creuset de la vie intérieure.

Toulet est un aristocrate de l'âme, des manières et de l'es-

prit, qu'il dispute soit de Saint-Evremond ou de Balzac, soit de Clouet ou de belles étoffes, en furtifs raccourcis.

Je me rappelle un soir lointain. Toulet tient dans ses mains, passionnément, le petit volume à peine paru des lettres de Gérard de Nerval, que je lui ai apporté. Il est heureux devant ces merveilles, rayonnantes en effet d'une étrangeté qui vient de plus loin dans l'inconnu que le Baudelaire le plus mystérieux. Il parle de ce que nous sommes quelques-uns à aimer le mieux au monde : Baudelaire, Norval, Racine ; il en parle comme un qui est de leur société.

Il se tait, puis reprend :

— Oui, dit-il, et enfin il y a l'Evangile.

Là-dessus, quelqu'un parle de l'amour avec un peu de mépris. Un autre explique que l'amour le plus fou, en religion comme en société, c'est au moins une excuse, et que, quant à lui, pour les femmes, il préfère leur amour à leur amitié.

On est assis à une petite table près de la cheminée. Le buste un peu plié comme toujours, la tête inclinée à gauche, les yeux agiles dans son visage aigu de faune désabusé, Toulet, de sa paille dans le verre, remue doucement un long silence. Les garçons glissent. Deux jolies filles entrent comme le vent.

Alors Toulet, tirant sa bouche nerveuse d'un sourire :

— L'amour des femmes console de leur amitié, mais, hélas, c'est par avance.

Un jeune homme aussitôt se lève et récite :

Tels que les dieux gavant leur panse,
Les prétendants aussi.
Télémaque en est tout ranci :
Il pense à la dépense.

Neptune soupe à Djibouti
Près de la mer salée.
Pénélope s'en est allée,
Tout le monde est parti.

Seul, un vieillard, que nul n'écoute,
Chante Hélène, et les Œufs.
Le chien du logis se fait vieux,
Ces gens-là le dégoûtent.

Le jeune homme fut félicité pour son esprit d'à-propos ; Toulet, en effet, blasphème en vers comme en prose. Vous rappelez-vous comment M. du Paur, qui dans ses aigreurs

dirigées contre le genre humain ne s'épargne pas lui-même, se trouva être un héros ? C'était à l'incendie du petit théâtre impérial de Saint-Cloud, où la sauvagerie des hommes éclata. M. du Paur, au plus fort de l'inquiétude et de l'irrésolution, aperçut une petite vieille évanouie, se jeta sur elle, l'enleva et hurlant sans relâche : « C'est une vieille dame ! c'est une vieille dame ! laissez passer ! » réussit à se frayer passage jusqu'à la grande porte. Et M. du Paur demande si ce n'est pas naturel ?

Tout de même, faut-il que l'époque soit bourgeoise ! Des gens sérieux tiennent Toulet pour un bohême. Je ne les comprends pas. A Paris, Toulet menait la vie la plus régulière du monde, puisqu'il se levait tous les après-midis entre 3 et 4 heures, et que, chaque matin, dès 7 heures, vous l'auriez trouvé couché...

Toulet avait des invités intermittents. Le bar de la Paix aura vu passer, entre une et quatre heures de bien des matins, Curnonsky, Jacques Boulenger, Jaloux, Henriot, Marsan, Vaudoyer, et ce Louis de la Salle, poète méconnu et voyageur nostalgique, qui mettait autour de nous l'odeur des framboises de Bohême, et qui a été tué en Champagne, dès le printemps amer de 1915.

> En Bohême, le long de la route d'Autriche,
> Le vert sorbier mûrit déjà...

Dans ses Pyrénées, Toulet fait-il quelque chose d'autre que de penser aux morts ?

Il a écrit un jour :

— « La vie est comme une grappe dont on peut extraire encore, quand elle est mûre, les vins puissants du remords et de la nostalgie. »

Et un autre jour :

— « Quand on a connu que la vie n'est que fumée, celle de son propre toit garde encore quelque douceur. »

Secret, contracté, et d'autant plus exquis, — tellement que son sourire dessinait malgré lui nos jeunes espoirs, — ainsi ai-je vu souvent notre ami au bar de la Paix. Et son visage paradoxal, miroir d'expérience frémissante, de sécheresse passionnée et de clairvoyance psychologique, me paraît finalement tout attristé et ennobli par le désaccord nettement senti

de la réalité avec l'imagination. Les femmes ne sont goûtées, les beautés de l'art et les livres ne sont aimés qu'autant que l'on est capable d'en souffrir. Toute la maîtrise de M. du Paur ne va qu'à lui faire sentir le destin.

★

La première nuit qu'on rencontre Paul Fort à la *Closerie des Lilas*, on ne voit que des yeux noirs, une moustache et des cheveux noirs, des habits tout noirs.

L'oblique Closerie des Lilas est le café qui donne sur beaucoup d'espace et des arbres, au bout du Petit-Luxembourg. Quand le garçon y est seul parmi les feuilles mortes, sa terrasse de planches surhaussées fait de la Closerie un bateau sur un coin d'étang.

Jean Moréas illustra ce café. Là, chaque mardi, il recevait jusqu'à 4 heures du matin. A cette heure décourageante, on sortait sur le boulevard glacial et nu, où presque toujours une équipe d'ouvriers réparait la voie du vieux tramway à vapeur. Les braseros faisaient une ville imprévue.

Petite Cosmopolis, la Closerie entend des poètes, des peintres, des esthéticiens heurter leurs opinions disputeuses dans toutes les langues connues. Quelles réunions enfumées et bruyantes où Paul Fort va de l'un à l'autre allumant des fusées de lyrisme, où tant de poèmes, au matin, dansent parmi les verres en cohue !

Mais, dehors, les arbres de l'Observatoire agitent je ne sais quelle fraîcheur venue des campagnes ; il semble même que le bonheur des prairies soit entré par là dans la ville.

Voici, je pense, le secret. Grâce à Paul Fort, qui vient prendre ici le repos dans les intervalles de ses pèlerinages passionnés au pays de *Sylvie*, les effluves arrivent jusqu'à nous de ce pays unique, comme en une avenue, mystérieusement prolongée, de ses bois.

Certainement les dieux choisissent les demeures de leurs amis, si obscures que soient les destinées. Moréas a vécu dans le quartier voisin, celui de la Porte d'Orléans, qui a un visage clair et comme lavé. S'il se rendait à la vieille Lutèce, c'était le long des allées de l'Observatoire, et, bien des fois, il longea la grille du Luxembourg, à l'heure du crépuscule, quand le tambour fait sa ronde.

La Closerie le retenait. Paul Fort non plus n'allait guère au delà sur le boulevard Saint-Michel. Il lui est cependant arrivé d'atteindre le carrefour des Ecoles, pour monter au *bar Victoria.*

Lorsque nous nous rencontrâmes, déjà, sans nous être jamais vus auparavant, nous étions amis. Une pauvre lettre de moi à lui avait fait ce coup heureux. C'est qu'elle disait une promenade de trois jours, folle d'émotion tendre et d'illusion, dans le Valois et le Parisis. Parti sur la route de Flandre avec deux amis que j'ai bien aimés, nous avions décrit un cercle par les jardins de Chantilly, la merveille de Senlis, les bois de Compiègne, Pierrefonds et Senlis encore ; nous avions respiré la tendre folie qui agite l'air du soir au bord de la pelouse des Grandes Ecuries de Condé ; nous avions traversé l'enchantement de ces contrées privilégiées où l'histoire des rois, des poètes et des architectes, où l'histoire et la nature sont comme une double récompense aux hommes, et où aussi nous nous souvenions qu'une jeune enfant au visage athénien avait été couronnée de laurier par le plus exquis des écrivains de chez nous.

— Vous comprenez mon bouleversement ? écrivais-je à Paul Fort. Nous sentions notre jeunesse prête à s'épanouir sur a plus fine et haute tige du monde.

Que les trois pèlerins aient été séparés pour toujours, il est déchirant d'y songer, tant leurs cœurs se répondaient exactement, et si bon faisait-il, ô cher trouvère, à l'ombre du château d'Ecouen, dans l'écho des sonneries du fort. L'absinthe était veloutée à Luzarches ; et à Saint-Jean-aux-Bois, près du porche en ruine, que l'eau était fraîche ! Et puis nous goûtions un trop bel été pour accepter de passer les nuits entre quatre murs ; et sans doute ma lettre a gardé dans l'armoire une odeur de la meule de foin où nous nous réveillâmes, le troisième matin, dans un inoubliable essor. Les chiens s'appelaient d'une ferme à l'autre. Le vieil univers était tout neuf.

Quelques années plus tard, au *Victoria.* Les femmes ne dansent plus, les musiciens vont partir. Je vois Paul Fort entrer, avec le petit jour ; l'ami Cremnitz le suit.

Une femme justement achève de quêter pour l'orchestre, et le plat aux pièces d'argent passe sous la moustache d'ébène.

Eh quoi ! cela est dû au prince des poètes ? Il avance une main lente, balbutie un remerciement ; la fille rieuse a déjà fui...

Le prince des poètes était gris, son compagnon aussi.

On fit pourtant venir du wisky. Mais Cremnitz voulait absolument une soupe à l'oignon. Etonnante précaution : la lucidité lui revint peu à peu, lumières perçant le brouillard.

Bien des sujets étaient effleurés. Paul Fort se mit à parler d'amis communs.

— N..., dit-il, est un homme admirable.

Mais Cremnitz, au jugement délicat et sûr :

— Ne dis pas de bêtises, N... n'est pas un homme admirable. Un charmant garçon, puisqu'il est mon ami. Mais tu ne peux pas dire que c'est un homme admirable.

— N... est un homme admirable.

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un homme admirable. Louis XIV est un homme admirable. Parle de Louis XIV.

— Je te répète que N... est un homme admirable.

— Tais-toi.

Dix autres disputes suivirent, coupées de silences pendant lesquels ils buvaient.

Je dis à Fort :

— Cremnitz est la hache de vos discours.

— Non, divergences de détail... Sur tous les sommets nous sommes bien d'accord, hein, Cremnitz ?

— Bien sûr, dit l'autre, nous admirons tous deux Homère.

Cependant, très gris, au centre du bar, un habitué répétait lentement, à intervalles égaux :

— Il faut se faire une raison.

On nous souffla que c'était un descendant de Pankouke.

— Ce que je dois à Moréas, murmurait ensuite le poète, je ne puis pas le dire, c'est un secret. Ç'a été toujours un secret. Mais lui le savait, il savait tout, il ne sait pas davantage aujourd'hui. Mon maître ! Il m'a fait libre, il m'a élevé dans l'éther, il était une flamme bien plus haut que les flambeaux.

... Dehors, il y eut toute une bande avec nous, et même un vieux Turc, dans le matin sale. Mais Paul Fort, sans doute dégrisé, parla de son art sur un mode quasi divin.

Comme vous étiez seul, Paul Fort ! Etais-je bien votre compagnon ? C'est plutôt un fantôme que je suivais, votre double,

eh ! peut-être le prince des poètes ? Car votre personne véritable, elle guettait l'aurore, là-bas, à l'orée des bois d'Halatte ou sous le dôme vert de Mortefontaine... Mais je vous retrouve quelquefois dans ma bibliothèque, où il n'y a que vous qui me parliez, à cause du vieux souvenir que je vous ai dit, quand Nerval ne me parle plus.

★

Entre tous les bars, on se plaît à ceux qui sont en sous-sol, si artificiels, immobiles navires illuminés dans la nuit. Vont-ils appareiller ? La foule et les violons crient ; c'est pourtant une étonnante solitude.

J'ai fréquenté passionnément les bars, et point du tout pour trouver de la compagnie. Les bars de nuit sont des lieux de commune sensualité où le jeune méditatif parvient à s'enivrer d'irréel.

Quelle mélancolie ardente! Les filles ne sont plus des filles, mais des heures. Tourbillon de vain désir sur le néant, le tournoiement des robes brillantes libère la lucidité, fait bondir la jeune ambition. En même temps, cette fuite au perpétuel retour éveille la nostalgie de la pensée même et réclame un repos dans l'exceptionnel.

On est jeté dans je ne sais quelle poursuite de l'unique, avec le regret déchirant de tout ce qu'on a pu connaître d'exquis, des Français qui étaient les derniers gentilshommes, et qui sont des morts ou des exilés.

... Ce fut une nuit tiède de décembre, au bar du Panthéon, une nuit où même les citronnades avaient du goût.

Je ne vis point d'abord qu'elle était extrêmement jolie et parfaite, car les yeux avec lesquels elle regarda, lorsque nous entrâmes, éblouissaient. J'étais avec Gilbert Maire. Au matin, ces yeux remplis de jeune nouveauté nous laissèrent un souvenir léger de lilas.

On n'avait pas osé lui adresser la parole, tellement elle se distinguait parmi ses compagnes, pareille à un délicat clocher au-dessus des maisons communes, doucement blonde et pourtant éclatante, peut-être par son sourire de tout le visage.

Mais, troisjours après, comme elle avait accepté à souper, elle dit son nom, celui qui lui revenait du fond de son enfance. L'autre, c'était le nom de guerre pour le Quartier Latin. Quelle

idée de nous dire celui qu'elle eut sur les genoux de sa mère, en Provence ?

Elle s'appelait Hélène. Elle fut exquise, parla de ses désirs, de ses souvenirs, avec une délicatesse singulière.

Une nostalgie s'emparait de son regard. Nous lui demandâmes avec précaution pourquoi elle menait cette vie.

— Ah, dit-elle, puisque maintenant j'ai quitté mon pays, il me faut ce bruit, ce mouvement, ces lumières. Je ne pourrais pas rester seule chez moi, et avec quelqu'un je m'ennuierais encore plus.

Nous apprîmes que le rêve d'Hélène, c'est de voyager. Une chance le réalise de temps à autre ; dans l'intervalle, Hélène s'ennuie. Elle a vu Londres, Barcelone, Cracovie, Trieste... Mais les voyages coûtent, et aucun homme n'a encore voulu être son frère.

Elle riait, nerveuse et aussi très douce. Tout à coup un frisson.

— Qu'y a-t-il, Hélène ?

— Rien.

Elle fronça les sourcils, puis sourit de nouveau, car John arrivait, lui offrant des fleurs assez cérémonieusement.

— Allons, John, soyez gai ! dit-elle avec autant d'amitié que de sérieux.

Nous appelions de ce nom un grand garçon assez sauvage qui faisait aller et venir dans Paris une flânerie d'observateur, une lente flânerie narquoise. La même soirée l'occupait à Montmartre et à l'Observatoire, le chemin entre deux fait à pied. Lisant à tort et à travers, il avait la sagesse de ne jamais écrire. Au reste, il était chimiste.

Mais John n'avait d'yeux que pour deux femmes qui venaient d'entrer avec un Anglais, et dont la mise, le maintien surprenaient en ce lieu. Une velléité d'arrêt dans le jeu des tziganes, dans le tintamarre des conversations, puis tout reprit. A chaque danse, l'Anglais, très noble, enlaçait l'une et l'autre de ses compagnes tour à tour. Aucune n'était jolie. Mais la grâce qui s'éveille avec le plaisir donne à l'honnête femme qui danse un charme inexprimable. Les formes se révèlent, elle est femme comme les autres ; le plaisir la frôle, l'assiège et l'emporte. Avidement, John regardait le couple alterné.

Puis, surprenant notre moquerie amicale :

— N'est-ce pas ? le goût de l'humain est une étrange maladie.

C'était la sienne, nous le savions. Elle consistait à jouir d'un mot, d'un regard, d'un geste, pourvu qu'échappant à tout ce qui est habitude et vie quotidienne, l'humanité véritable y apparût, c'est-à-dire, expliquait-il, le don de sentir et de souffrir, la singularité de l'individu, et aussi le fond du destin.

Voilà le dieu dont John, froid d'apparence, était le pèlerin. L'amour lui en avait parfois montré les traces. Il évitait, redoutait sans doute les attachements, il n'avait pas connu le spectacle d'un long sacrifice ; mais un simple mouvement de visage, une décision soudaine dans un regard éperdu, une inflexion de voix laissent des souvenirs que la vie ne peut pas abîmer. Au reste, John affichait pour l'amour un si lucide détachement que son air impassible et bon respirait le mystère.

Hélène justement lui demanda :

— Alors, jamais avec une femme ici ?

— Elle gâterait tout, voyons !

— Vous n'aimez pas ?

— Je suis donc comme vous.

— Oh, moi, j'ai aimé !

— Eh bien, moi j'aime toujours.

— Toujours, qui donc ?

— Des choses.

Hélène devint grave.

— Oh, il faut m'expliquer.

— Une autre fois, chère amie. Mais je puis vous dire que j'ai pas mal de souvenirs de femmes, et que je n'ai pu encore me composer une vivante complète.

— Je n'y comprends goutte, dit Hélène ; mais l'amour, ça m'a l'air d'être de la musique, pour vous.

John lui embrassa le poignet et proclama :

— Cette enfant a dit vrai. Un jour viendra où toutes mes amours anciennes me murmureront la dernière sonate de Mozart...

Les Anglais ne dansaient plus, Hélène semblait ailleurs. Il fallait rompre la mélancolie.

— Hélène, demandai-je, et l'ami avec qui nous vous avions vue ?

— Je ne sais pas, je l'ai quitté. Je lui faisais trop de misères.

— Vous êtes si cruelle ?

— Tant pis ! *Il montrait trop qu'il m'aimait.*

Elle avait parlé avec gravité. Je regardai John, et le menaçai de l'index.

— Oui, m'a-t-il dit souvent dans la suite, il y a des yeux lilas et une bouche que je ne crois pas que je désire pour les baiser, mais qui m'accoutumeraient à l'idée d'aller voir dans un autre monde comment les femmes y sont faites, et si l'on ne peut pas aimer autrement.

HENRI CLOUARD.

A VLADIVOSTOK

EN MARS 1919

—

I. — Le port et la rue.

En vue de la rade, notre transport attendait le brise-glaces. La côte était au loin une mince ligne pâle. Sur le pont luisant de verglas nous regardions tous ce seuil d'un monde chaotique, mystérieux, isolé du reste de l'univers — la Russie où se débattent, agonisent et ressuscitent des peuples, des régimes, des utopies, une foi, tout un pan de la conscience humaine.

Le matin était clair de cette lumière spéciale faite de soleil et de neige, de cette lumière blanche, figée, sans chaleurs ni frissons.

Et nous nous rappelions les beaux réveils du Pacifique où les vagues lamées d'or rose ont un rythme gigantesque et doux, une aurore à Honolulu, quand la lumière palpitait vivante comme un être, parfumée comme une femme, sur la mer glauque et turquoise, ou encore un lever de soleil japonais, très flou à travers le brouillard tiède.

Sous une pesée puissante la mer gelée s'effondre, s'écarte. Le brise-glaces est passé laissant derrière lui un sillon bleu ardoise où s'engage notre bateau.

Bientôt la rade de Vladivostok s'ouvre à nous, et c'est une très jolie surprise. Nous connaissions bien son emphatique surnom : la Corne d'or de l'Orient, mais un surnom est si vite donné ! Pourtant les collines ondulées sont vraiment d'une ligne très gracieuse ; une île à la silhouette ferme et hardie est plantée dans le goulot, et, tout au fond, les maisons de la

ville montent à l'assaut d'une étroite bande de terre à peu près plate entre mer et montagne.

Irréels comme des fantômes se dressent les vaisseaux de guerre japonais et anglais, si hauts, si bruns sur la baie toute pâle, et les gens qui viennent du port, curieux de ce transport américain, ont l'air d'ombres mouvantes sur la glace grise.

Nous sommes à quai dans la partie de la rade réservée aux bâtiments des Etats-Unis. Nous descendons, impatients et anxieux de sentir sous nos pieds cette terre où nous avons à rester un temps indéterminé. Nous arpentons à grands pas les docks. Ils sont les plus importants de Vladivostok, puisqu'ils se prolongent de l'autre côté de la baie. Pourtant le commerce de l'Amérique avec l'Extrême-Orient russe est beaucoup plus récent que celui du Japon. Mais, à voir l'alignement indéfini des caisses qui couvrent le quai, — automobiles de marques diverses, camions, tracteurs, matériel d'aviation, boîtes de conserve, — on comprend avec quelle énergie et quel succès nos alliés se sont mis à la tâche. La remise en état du matériel roulant qui leur a été confiée ne fera qu'augmenter leur activité.

Un de ces amoncellements américains, surveillé par une sentinelle tchèque, au bonnet rayé de blanc et de rouge, est destiné à notre mission. Des ordres ont été donnés à nos poilus de déballer ces caisses et de monter aussi vite que possible les automobiles qu'elles contiennent. Et voici, dévalant la passerelle, les petits soldats bleus, la plaisanterie facile aux lèvres, heureux d'avoir terminé le pénible voyage.

Ils s'affublent des peaux de mouton apportées pour eux en remplacement des capotes trop légères et se blaguent mutuellement sur les grands bonnets fourrés qui leur écornent les oreilles.

Et ils se mettent au travail avec tant de fièvre joyeuse que des ouvriers russes du port, qui viennent de leur pas nonchalant, attirés par le débarquement nouveau, murmurent admiratifs :

— Pour des travailleurs, ça c'est des travailleurs.

Il ne fait pas très froid. L'air picote les joues et stimule agréablement les nerfs. Nous montons vers la ville.

Mais l'attente charmeuse que donne toujours l'inconnu est

vite déçue. Vladivostok n'est fait que d'une chaussée, la *Svetlanskaïa*, qui s'étire indéfiniment, tantôt bossuée de cailloux disparates, tantôt bitumée régulièrement, encadrée de minces trottoirs en pierre, briques ou bois, glissants de verglas et défoncés d'ornières. Quelques ruelles montent vers les collines, mais s'arrêtent vite en cul-de-sac.

De hautes maisons s'érigent dans le quartier de la gare. C'est le cœur commerçant, banquier et joyeux de la ville. Deux ou trois grands magasins vendent de tout, du saucisson et des meubles, des roubles et des chaussures. Des hôtels d'aspect douteux affichent des noms banals. D'immenses drapeaux désignent les immeubles réservés aux missions étrangères ; étendard américain étoilé et rayé, japonais avec son soleil pourpre, tchèque, blanc et rouge. Les trois couleurs françaises ornent le musée ethnographique et géologique de la province de l'Amour. Et le spectacle est curieux d'officiers bleu horizon qui discutent entre des vitrages étiquetés de noms savants, et de petites dactylographes en jupes courtes, familières et bavardes, qui « tapent » allégrement sous le rictus d'un crâne antique ou sous les cornes d'un cerf antédiluvien.

On nous apprend là que la caserne à nous réservée se trouve dans la partie haute de la ville et que nous devons la partager avec des Tchèques, des prisonniers autrichiens et des artilleurs annamites.

Le mélange des races, des uniformes et des langues est la caractéristique de Vladivostok. Sur cent mètres de parcours, on croise des Anglais, des Chinois, des Canadiens, des Polonais, des Français, des Lettons, des Japonais, des Tchèques, des Américains, même des Russes, — sans compter les nationalités insaisissables et flottantes. De temps en temps, symbole de cette mixture, passe une patrouille internationale où se confondent khaki, bleu, vert et noir, — képis, bérets, bonnets et casques.

Les voitures n'ont pas changé leur modèle depuis des dizaines d'années. Hautes sur roues, étroites et mal suspendues, les banquettes dures, elles défient tout confort. A deux on y est très mal, tout seul on n'y est pas mieux. Les izvostchiks, rois du pavé, laissent paresseusement trottiner leurs deux chevaux.

Tout le travail, visiblement, est fait par les Chinois qui se

sont abattus en foule sur Vladivostok où ils n'ont rien à craindre de l'indolence de l'ouvrier russe. Ils s'infiltrent partout. Il y a des marchands astucieux aux belles robes fourrées et au sourire de mystère; il y a des proxénètes, rabatteurs de maisons closes où le vice européen se marie aux voluptés orientales; il y a surtout des coolies misérables, dont, en toute saison, la morve sèche ou gèle sur la lèvre supérieure et qui, leur hotte de porteur sur le dos, cheminent à pas cahotants avec une indifférence animale.

Voilà la vision immédiate qu'offrait Vladivostok en ce jour de mars qui n'était ni hiver, ni printemps, et où, tombant d'un ciel bleu pâle, les rayons du soleil commençaient à faire fondre la carapace glacée de la ville.

II. — La gare.

— Nous y sommes, me dit l'izvostchik.

— Bon, attends-moi.

Il s'enveloppe plus étroitement dans sa houppelande graissée et encrassée par des générations. Vraiment, à le voir, voûté, avec sa barbe humide et fruste, parlant à ses chevaux, du haut de son siège qui contient à peine ses vastes assises, on a l'impression que la Russie n'a pas changé depuis le temps où, gamin de dix ans, je savourais le galop des troïkas.

La gare est comme toutes les gares, un peu plus neuve, un peu plus prétentieuse peut-être, — c'est tout. Pourquoi donc mes camarades m'ont-ils envoyé là pour voir le symbole de la misère et de l'incurie russes? Evidemment, lorsque de l'espèce de butte où se trouve le corps même du bâtiment les yeux plongent sur les voies, ils n'aperçoivent pas grand trafic. Pourtant çà et là fument quelques locomotives. Sur les chemins de terre battue qui montent vers la ville des attelages vont et viennent, s'enlisent dans la boue noire de ce dégel crépusculaire. Une vie ralentie à coup sûr, mais rien d'extraordinaire.

Je pousse la porte de la grande salle et d'un coup d'œil je comprends. Sur les bancs, contre les colonnes, par terre, devant les guichets, aux marches d'escalier, partout, des corps, des corps, des corps. Poses de sommeil, de souffrance. Le jour se meurt et sa demi-clarté, livide à travers les vitres sales, jette un manteau lugubre sur toutes ces faces ravagées, barbues, indifférentes surtout.

Je ne me trompe pas : c'est ce dernier caractère qui frappe. Elle se lit si facilement, leur indifférence terrible, dans l'atonie des yeux, dans l'affaissement général du torse, dans le pli mort des lèvres. Elle sonne si clairement dans les voix éteintes, lasses de parler, lasses des mots qui ne peuvent donner ni un morceau de pain, ni un coin chaud où abriter leurs pauvres têtes.

Les groupes mi-ombre, mi-lumière ont un vague tragique ; soudain un mouvement fait passer une clarté sur un visage ; les traits prennent alors un relief intense et le regard une valeur puissante.

Des vagabonds haillonneux, habitués de la misère, craquent philosophiquement des graines de tournesol auprès de femmes dont les mains soignées ont dû jadis porter des bagues. Ecrasé sous une banquette, un Chinois dort un sommeil de bête, tandis que des gamins se partagent avidement un concombre salé, couvert de suie et de poussière, tombé de sa poche. Des mères bercent leurs enfants avec les chansons plaintives de là-bas, qui, dans ce décor, crispent le cœur d'une intolérable angoisse. Un soldat ivre titube sur des corps qui gisent pêle-mêle ; presque pas de récriminations. On doit avoir pris l'habitude.

Adossé à une colonne, un grand jeune homme très pâle, qui tousse éperdument, cherche à fabriquer une cigarette avec deux ou trois mégots ramassés on ne sait où. Je fais un effort pour lui demander :

— Comment êtes-vous là ?

Un regard méfiant. « Que peut bien faire à cet étranger tout ce que je suis et tout ce que je fais ? » disent ses yeux éteints de souffrance.

— Je viens de loin, finit-il par répondre, de l'université de Kazan... Fui les bolchéviks... Echoué ici. Rien à faire qu'à mourir.

Une conviction désespérée et simple est dans sa voix. C'est comme un glas lamentable qui le dépasse, qui sonne pour tous les malheureux vautrés ici, pour tous ceux qui, échappant au règne rouge, errent par la Sibérie.

Et le typhus rôde sur toute cette pauvre chair exténuée, promise à son étreinte.

Le vacarme de catastrophe qui toujours annonce l'arrivée

d'un train m'arrache à cette sombre contemplation. Enjambant les corps qui tapissent jusqu'en bas l'escalier, je parviens au quai.

— L'express de Kharbine! crie un employé... Celui d'hier, ajoute-t-il pour moi, en guise de renseignement.

C'est un événement l'entrée en gare de ce train, un des rares services fonctionnant encore avec régularité, — si l'on ne compte pas les retards d'un jour ou deux parfois. Les wagons sont bondés. Il en descend des officiers de tous costumes et de toutes nationalités, des Chinois qui viennent chercher fortune dans le port international, des soldats russes qui traînent par tout l'Extrême-Orient sans armes, sans but, sans désir, achevant de dégueniller leurs anciens uniformes.

Sur une autre voie, un train s'apprête à partir. Il va dans la campagne avoisinant Vladivostok, la banlieue, pour ainsi dire. Les compartiments, vitres brisées, rideaux arrachés, ont un aspect lamentable et sale. L'embarquement n'est pas facile : on s'écrase aux portières, on joue des coudes, même des poings ; des femmes crient, des mioches pleurent. Des fonctionnaires de la gare passent, sans prêter attention. Tout est dans l'ordre des choses.

J'entreprends une promenade à travers les rails, les aiguillages, les rames de wagons, sans encombre. La surveillance n'existe pas. A un tournant de voie, je me trouve nez à nez avec un officier français qu'escortent une trentaine de coolies chinois, dépenaillés, sales à frémir.

Je me présente et il m'explique :

— Savez-vous ce que je fais avec ces pouilleux à mes trousses? Je forme un train, mon cher. Parfaitement. Je suis chargé d'expédier quelques milliers de fusils et quelques millions de cartouches, là-bas, vers l'Oural. En ce moment je cherche mes wagons. Une fois trouvés, mes Chinois les réuniront.

— Mais la gare...

— Elle m'a fourni les numéros. C'est déjà beaucoup. Il m'est arrivé parfois de n'avoir même pas ça.

— Et alors?

— Oh! alors, on en dételle, on en chipe, on se débrouille, quoi! Evidemment on travaille dans des conditions un peu spéciales. Le plus étonnant, c'est qu'on arrive à faire partir les convois presque au jour dit. Et pourtant, à peine sait-on

où sont les munitions à embarquer; on n'est sûr de rien ni de personne : locomotive, machiniste, convoyeurs. Quant aux wagons vous, voyez la façon de procéder.

« Cependant ils ne manquent pas tant. Mais la crise insoluble du logement, causée par les millions de réfugiés qui ont fui d'abord l'invasion allemande, puis la potence bolchéviste a compliqué encore la crise des transports. Le wagon est devenu logement. Tenez, moi, par exemple, j'habite un wagon de première, ainsi immobilisé. Pas très commode, d'ailleurs, ma maison du berger, que je quitte le matin à une place et que je dois chercher le soir avec une lampe électrique, — transportée je ne sais où, au hasard des mouvements de la journée.

« Par toute la Sibérie, dans chaque gare, on a des trains entiers employés ainsi pour des officiers, des diplomates. A Omsk, le général Janin lui-même a logé longtemps de la sorte, avant de trouver un appartement. Mais ceci n'est que pour une faible part dans l'encombrement. Savez-vous combien de gens il y a ici casés dans des wagons, soit par fraude, soit par force, soit surtout par corruption ? *dix mille*.

« Visitez un jour les voies de garage. Vous y verrez toute une population établie, un campement de *tieplouchkas*, vous savez, ces wagons à bestiaux ou à marchandises, aménagés pour l'hiver avec un poêle au milieu et des planches contre les murs. La tieplouchka est devenue synonyme d'isba. Certaines d'entre elles abritent quarante miséreux et plus. La chaleur humaine remplace le combustible à la recherche duquel ces pauvres gens errent toute la journée.

« Et remarquez que Vladivostok, ravitaillé par les Alliés, à peine touché par le bolchévisme, est le paradis de la Russie! »

Il me serre la main. Les Chinois se hâtent de tirer les dernières bouffées de leurs pipes, longues comme des cannes, et s'en vont de leur pas de bête de somme à la chasse aux wagons.

La nuit tombe. Les rails luisent d'une lueur terne, mouillés de neige fondue.

Je fais un détour pour éviter l'odeur aigre et rance, la vision de cauchemar de la grande salle. Mon izvostchik est toujours là, insensible et voûté. Seulement il dit :

— Ce sera quinze roubles de plus pour l'attente.

III. — Une soirée à l'Aquarium.

La nuit, aux épaules des passants, s'appesantit obscure et humide. Les lanternes, de loin en loin, font des flaques de lumière huilée. Sous les pieds, boue neigeuse ou neige boueuse, on ne sait pas. Dans l'après-midi, sous le soleil tiède, ont suinté les glaçons qui pendillent aux toits. Et puis un froid mouillé est venu avec le crépuscule, pas un de ces beaux froids pleins de craquements sonores et tout joyeux d'étoiles comme bleuies par le gel, mais un froid sale, triste, qui met sur la ville et dans l'âme un désespoir infini.

Pour secouer la nostalgie, pour tuer la mélancolie venimeuse, un camarade et moi nous allons à l'*Aquarium*, comme hier, comme demain sans doute. D'ailleurs nous devons y retrouver R..., un commerçant russe, âgé, élégant, très noceur, qui a pu sortir de Moscou assez d'argent pour considérer avec un optimisme philosophe les événements et pour inviter, malgré les prix, les convives qui lui sont sympathiques.

L'Aquarium, — nom générique à travers toute la Russie des établissements de nuit qui tiennent à la fois des restaurants chics de l'aube où l'on soupe et des caf-conc' de garnison, parfois magnifiques, comme à Moscou, tout éclatants de lumière, solennels d'habits noirs, fleuris de bijoux sur des chairs nues, — désigne à Vladivostok une salle de dimensions moyennes, ni trop propre, ni trop malpropre, avec un étage de loges, un grand cabinet particulier, une petite scène et de nombreuses tables au rez-de-chaussée.

Notre rendez-vous est fixé pour onze heures et demie, c'est-à-dire juste à l'ouverture. Car, dans l'extraordinaire « nocturnisme » de la vie russe, il est tout naturel de voir des spectacles commencer à une heure la nuit ou même à deux, comme à Kharbine.

La salle est à peu près vide. Un dégoût monte aux narines devant la solitude des tables où la graisse des nappes marque plus nettement, devant le froid triste et malodorant, devant les garçons à l'œil révolté, aux doigts malveillants, sales. Un rideau de couleur neutre voile la scène. La pénombre vacille à chaque battement de porte. Deux violonistes de l'orchestre arrivés en avance, par hasard, accordent leurs instruments. Les sons courent rauques, informes, poignants d'incohérence

maladive et vont se perdre sous le plafond et dans les loges muettes.

R... nous attend à une table qu'il a retenue.

Quelques fidèles sont déjà là, enracinés à leurs chaises de paille tressée qu'ils ne quitteront qu'au petit jour. Deux officiers canadiens, gris de bonne heure, réclament très haut le spectacle. Une femme âgée, aux cheveux rares, édentée, son gros réticule noir brodé d'or posé sur la table, regarde avec lassitude tout autour et avale péniblement, gorgée par gorgée, le café qui fume devant elle. Pourquoi est-elle là, à la même place, chaque soir? Est-il seulement sûr qu'elle le sache elle-même?...Tout près de la scène, solitaire, un individu au ventre énorme qui tombe, les sourcils drus et longs comme des moustaches, les lèvres lourdes, épaisses, repoussant de saleté, les yeux jaunes et éteints, tambourine sur une assiette de ses gros doigts immondes où les bagues d'or forment des boufissures.

R... nous dit que c'est le plus gros *specouliant* (spéculateur) de la ville et qu'il sème à l'*Aquarium* des fortunes qui forcent au respect même les garçons bolchévistes.

D'ailleurs c'est visiblement ici la règle de dépenser sans compter. On le devine au geste indifférent qui étale des centaines de roubles pour un flacon de liqueurs, au mépris qu'ont tous les gens pour le papier sans valeur et qu'ils gagnent aisément. Américains pour qui un dollar représente plus de dix roubles, spéculateurs qui pillent des régions entières, officiers de tous pays jetant en quelques soirées leur solde d'un mois, — les voilà qui viennent peu à peu s'asseoir autour des nappes tachées, garnir les loges par habitude, par désœuvrement, par envie de femmes. Tous boivent.

Du temps passe... on ignore combien, dans la griserie qui fermente. La rampe s'allume, le bruit s'atténue un peu. Au rythme canaille, sensuel de l'orchestre, le rideau se lève découvrant un vague décor de frondaisons et de carton jauni.

Un groupe de danseuses ébranle les minces planches. Elles sont à peine vêtues. Une convoitise immédiate, directe, se dégage de tout le public qui suit le jeu des jambes pleines, des croupes fermes et fortes, des seins que la danse émeut. Ce n'est pas, comme à un music-hall français ou à un « show » américain, un essaim léger de chevilles fines. Les femmes ici

sont toutes grandes, avec une plasticité forte, et leurs ondulations — lentes ou rapides — ont une certaine grâce lourde et robuste. Quelques jolies filles aux yeux doux et sauvages; la lumière brute fait pâles leurs chevelures blondes, laiteuses leurs chairs.

Des exclamations hardies partent; les hommes apprécient en langues diverses, mais en termes également crus, ce que dévoilent les nudités, ce que soulignent les mouvements. Les mains se crispent dans le désir de palper les bras, les hanches, les poitrines. Un officier américain, assis en face de nous, cesse de boire; ses yeux ont un regard fixe, éperdu, et il froisse instinctivement des poignées de roubles dans sa poche. Il y a dans son geste de la possession, de la prière, de la menace.

Un major anglais qui s'est joint à nous, invité par notre ami russe, demande instamment un revolver pour abattre le gros spéculateur qu'il ne peut plus voir.

La salle s'emplit. Des rires montent. Plus de bien-être circule dans l'air. Les deux officiers canadiens qui réclamaient tout à l'heure le spectacle, maintenant complètement ivres et irrités par l'entr'acte, veulent à tout prix danser sur la scène. Ils y apparaissent, acclamés par l'assistance. Le régisseur les entraîne aussitôt.

A la petite porte basse, qui, près de l'estrade, ouvre à la fois sur la cuisine et sur les coulisses, se montrent, encore maquillées, quelques-unes des danseuses. D'un geste habitué, elles occupent une table vide, et, somnolentes un peu, commandent au chasseur du café très chaud. Le petit les enveloppe d'un regard qui frôle comme un attouchement, un vilain sourire aux lèvres; elles ont un mouvement d'épaule indigné et ravi.

Des hommes s'approchent d'elles, leur baisent les mains en vieilles connaissances, s'asseyent. Aussitôt elles s'éveillent et l'une d'elles crie :

— Mitka, apporte donc une bouteille de cognac.

La conversation s'engage; des bribes en arrivent jusqu'à nous ; très banales et presque mondaines. D'ailleurs la politesse que déploient envers les femmes de la maison tous les hommes en général, et les Russes en particulier, est frappante. Elle s'explique en partie par la loi de l'offre et de la demande. Il n'y a ici que très peu de femmes appétissantes et accessibles, tandis que presque chaque semaine les bateaux déversent un

nouveau contingent de mâles: Canadiens, Anglais, Français, Américains, Japonais, — affamés de désirs et de curiosité, Tchèques et Russes entendant garder leurs prérogatives slaves. Une surenchère forcée s'établit. Mais elle est faite moins d'argent que d'empressement et de politesse. Il faut faire une véritable cour, assidue et coûteuse, pour obtenir ce que l'on désire, ou pour ne pas l'obtenir parfois.

En revanche il semble qu'il y ait dans ces relations quelque chose de meilleur que dans le contact superficiel d'une nuit. Une vague sentimentalité, une amitié vraie, un peu de jalousie maladive auréolent de poésie le primitif élan charnel. Cela semble flotter sur tout le monde, même sur le monstrueux *specouliant*, qui marivaude avec une monstrueuse chanteuse rousse, dont les yeux verts ne quittent pas ses bagues.

Des groupes se sont formés; les actrices vont de l'un à l'autre, de table en table, de loge en loge, avec un sourire aimable et discret, comme en visite; fument ici, boivent là, toujours mondaines.

La représentation continue, coupée de longs entr'actes. Les spectateurs connaissent depuis longtemps refrains et rengaines, gestes et attitudes des chanteuses; cependant ils suivent dans une sorte d'hébétude leurs contorsions, écoutent leurs voix éraillées et fausses. Mais le bourdonnement des conversations ne cesse pas.

Soudain, une ovation véritable. Et R... murmure d'une voix qui tremble un peu :

— Dolina, la seule artiste de la boîte. Elle a été absente quelques jours... Ecoutez !

La chanson monte et prend en effet le public. C'est une sorte de rêve d'ivresse lascive en troïka. Toute la débauche frénétique, élémentaire, passionnée, désespérée du Russe en joie passe dans la voix de la chanteuse. Pour la première fois l'orchestre s'anime. Une nature se révèle pleine de luxure émouvante et de libre jeunesse. Elle chante par plaisir, par besoin, non avec la morne indifférence des autres. Et elle rit de toutes ses dents fraîches, brillantes, confiantes. Elle est très jolie, très voluptueuse et le diable lui a mis à la naissance des seins un grain de beauté qui trouble invinciblement.

Quand elle a terminé, le garçon de scène lui apporte tout un buisson de fleurs et sur le plateau qu'il lui tend elle cueille

tout un album de cartes de visite couvertes d'hommages.

Notre compagnon, tout à coup, décide de prendre une loge, de souper, d'inviter des dames. Tandis qu'il prend des dispositions à ce sujet, un bruit violent éclate au fond de la salle. Des soldats canadiens se sont brouillés avec un groupe d'Américains. Jurons ivres et menaces de mort ; mains qui cherchent des armes. Un coup de revolver... La salle tressaille. Mais la manifestation n'est que platonique. La balle est allée se loger à quelques pouces du lustre qui a vacillé. Un peu de plâtre tombe dans les assiettes. Ce geste a tellement effrayé les batailleurs que la querelle se calme presque aussitôt.

Voici notre loge spacieuse, obscure, meublée d'une grande table et de chaises à dossier de cuir. R... commande à boire et nous attendons.

Bientôt une jeune femme, une jeune fille plutôt entre. Elle est racée, brune, petite, frémissante.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demande-t-elle en un français si pur que nous la regardons avec étonnement. De la wodka ! Pouah ! Faites venir une bouteille de fine, une bouteille entière pour moi.

Sa voix, enrouée légèrement, sonne fiévreuse et forcée ; elle a posé sa main sur la mienne et je la sens chaude, sèche, tremblante. Ses cheveux courts font un cercle mouvant autour de son front têtu et de ses grands yeux. Elle a un charme réel avec quelque chose d'effaré.

— Dis-moi, jolie Suzy, demande notre compagnon, tu ne danses pas, ce soir ?

— Non, j'ai mal aux jambes, au ventre, partout. Dolina, tu sais, remplace mon numéro. Je voulais rester chez moi, tranquille, à me reposer ; puis j'ai senti que jamais je n'arriverais à m'endormir. Un cercle sur les tempes terrible... une tristesse à me jeter par la fenêtre. Alors je me suis habillée et me voilà, quoi ! Où veux-tu que j'aille ?... Autant souffrir ici qu'ailleurs.

Elle se met à fredonner un couplet absurde. Sa gaîté chante faux. Elle le sent et une mélancolie tord sa bouche. Va-t-elle pleurer ? Mais la boisson arrive. Âprement, elle saisit la bouteille, verse plein un grand verre et l'avale en quelques gorgées précipitées. Du rose est venu à ses joues, des larmes montent à ses yeux à cause de la brûlure délicieuse dans la

gorge. Nous voyant sourire elle devient tout de suite agressive.

— Ça vous amuse, hein, de me voir lamper d'un trait des verres d'alcool ! Et vous me méprisez, hein ? Oh ! ne riez pas, ce n'est pas la peine. Je ne suis qu'une fille de caf'-conc' pour vous.

Elle part d'un grand éclat de rire où ses dents luisent farouches.

— Eh bien, oui, continue-t-elle. Je suis une fille et j'en suis fière. Je me donne à qui je veux et je danse pour qui me plaît et je bois ce qui me tue.

Un autre grand verre la fait tousser, rosir, hausser le ton. Elle crie presque avec une amertume pénible.

— Et puis je parle français, pas trop mal, qu'est-ce que vous en pensez ! Je sais l'allemand tout aussi bien. Et j'ai un frère qui est capitaine, prisonnier des bolchéviks, qui se tuerait s'il me savait ici. J'en ai un autre tout petit, qui meurt de faim à Moscou en ce moment...

On apporte du champagne et un souper froid ; des femmes sont montées dans notre loge, parmi elles Dolina, la fine chanteuse, à qui R... baise longuement les mains. Elles sont animées, rieuses, allumées par l'alcool et tous les effluves du désir mâle qui rôdent sous le plafond terne de la salle. Mais leur gaîté ne parvient pas à tarir le flot des confidences qui a saisi la pauvre enfant grise qui tousse à côté de moi. La violence du ton s'est pourtant calmée. Elle parle moitié français, moitié russe avec des inflexions vraies, dolentes.

— Tu vois, je ne peux pas causer tranquillement. J'ai trop souffert, trop bu aussi.. Quand je suis arrivée à Kharbine, fuyant les rouges, il y a dix mois, j'étais encore une petite fille sage à révérences. Je dansais un peu, j'ai toujours aimé ça... On m'a pris comme numéro d'essai, là-bas, au concert... J'ai plu... J'ai beaucoup plu..., fit-elle avec son rire anormal. D'abord je suis devenue un peu folle, et puis j'ai bu, j'ai ri, j'ai aimé, j'ai bu... Il fallait bien, c'est le métier.

« Car tu ne t'imagines pas que nous sommes ici pour chanter, jouer, danser ou même coucher avec vous? non, mon cher, mais pour vous faire boire du cognac à trois cents roubles le flacon et du champagne à huit cents roubles la bouteille. Jusqu'à quatre heures nous sommes obligées de rester au

poste, l'œil en éveil, les lèvres rieuses, le verre à la main. Regarde-les, toutes les pauvres folles aux yeux qui s'allument d'ivresse. Elles ont l'estomac brûlé, la voix éraillée, les poumons troués. Et elles boivent quand même, chaque soir, sans relâche, car, quoi faire pour être gaie, sinon boire ?

« Pense aux matins troubles où l'on se couche grelottantes à deux ou trois dans un lit sale, car les chambres, tu sais comme elles sont rares ici ; pense aux réveils brisés, lourds, sans faim, quand le cœur est noyé de dégoût, que les tempes semblent céder sous des doigts de plomb... Allons, passe-moi la bouteille, que j'oublie tout ça. Il me faut être ivre à chanter, à crier, ivre à ne plus vous détester tous...

Elle boit verre sur verre, goulue, effrayante.

— Voilà la petite partie, me dit une de ses amies. Il ne faut pas la laisser causer, elle se grise trop après...

La loge sonnait d'éclats de voix plus forts, de rires hystériques. Dans les loges voisines des échos répondaient. En bas Canadiens et Américains réconciliés autour d'un punch gigantesque chantaient ensemble quelques vieux refrains. Le gros spéculateur dormait écrasé sur la nappe sale et son ventre s'enflait, à chaque respiration, démesurément. Une folie passait sur l'*Aquarium*, la fatigue de l'aube aussi.

Suzy, les cheveux rejetés d'un coup de tête, troussant sa jupe, veut danser sur le rebord de la loge.

— Il est temps de la ramener, dirent ses camarades. Elle habite à l'*Hôtel de Corée*, au bout de la ville.

Je profite de ce que le garçon apporte la note (un rien, six mille roubles) pour lui commander une voiture. Et je décide à partir la petite, trop ivre pour résister longtemps. L'air glacial la frappe comme une douche ; elle se blottit au fond de la banquette, et l'izvostchik s'ébranle en grommelant. Elle ne parle plus du tout ; seulement je sens dans l'ombre quelque chose comme des sanglots. La voiture descend vers le port, dans un quartier douteux et gluant, s'arrête à une masure d'un étage, toute branlante, toute pourrie avec un lumignon à la porte. Il paraît que c'est l'*Hôtel de Corée*.

Un semblant de clair de lune éclaire la ville. Quelques vagues rôdeurs passent de coin en coin. Nous nous promenons quelques minutes sur le trottoir en planches glis-

santes devant l'hôtel. Ma compagne veut se calmer complètement avant de rentrer.

— J'habite, m'explique-t-elle, avec une amie, son mari et ses deux enfants. J'ai peur de réveiller les petits si je suis par trop surexcitée. Et puis, ce n'est pas si drôle de monter à cette chambre comble, sale, meublée de fauteuils défoncés, de rideaux souillés et de punaises.

La porte grince longuement et laisse passer le gardien de l'hôtel, un très vieux bonhomme, tout ridé, tout voûté. La petite a un subit élan de tendresse.

— Ah ! c'est toi, grand-père ? Je suis si heureuse de te voir ! Je t'aime tant ! Tu es vieux, bon, et pauvre comme le père Noël.

Le vieux lui tapote doucement l'épaule. De ses mains frustes, de sa barbe blanche, de son sourire faible et bon, de tout son être de moujik sorti d'un conte de Tolstoï se dégagent une résignation, un calme contagieux.

— Va dormir, petite fille, va dormir. Tu es jeune, toi. Mes jointures me font si mal par ce dégel que je viens voir le clair de lune pour passer le temps. Va dormir.

Apaisée, elle obéit à la voix chantante et, docile, disparaît, sans un mot.

Sur un grabat, dans une promiscuité odieuse, elle va dormir son sommeil fiévreux de petite prostituée que hante le souvenir des jours meilleurs. Non loin, à la gare, où sifflent de rares locomotives, s'entassent comme des cadavres les errants sans gîte. A l'*Aquarium*, le champagne ruisselle, le rut s'exaspère, — orgie au milieu de la peste.

Et le vieux gardien, ignorant tout cela, chenu comme la neige, habitué à sa misère, lambeau de l'ancienne Russie fataliste et esclave, regarde paisiblement le clair de lune.

J. KESSEL.

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

XII

Sur une place, devant un édifice à campanile, la musique joua *Heil dir im Siegeskranz* et *Muss i denn zum Stædtele raus*, tandis que nous nous formions pour le départ. Mais si le *Sedantag* ne fut pas pour nous un jour de repos, car nous dûmes fournir une étape d'au moins quarante kilomètres, nous continuâmes à le célébrer tout le long de notre route par d'abondantes pilleries, de joyeux jets de grenades incendiaires et l'immolation d'un certain nombre d'hommes français, de femmes françaises et d'enfants français au Vieux Seigneur Dieu allemand.

Nous arrivâmes le soir, très tard, sur le bord de l'Oise, devant Pont-Sainte-Maxence. Nous y bivouaquâmes. Les Français avaient fait sauter le pont. Aussi, le lendemain matin, les bacs n'étant pas arrivés, nous descendîmes la rivière jusqu'à Creil, où les équipages avaient lancé un pont de bateaux. Nous dûmes attendre plusieurs heures pour laisser passage à de longues colonnes venant de Clermont. De l'autre côté, la ville brûlait. Nous passâmes enfin l'Oise vers midi. On disait qu'Anvers était pris, le roi Albert capturé, Belfort enlevé et que nous avions remporté une grande victoire à Lunéville, où nous avions fait cent mille prisonniers. Paris était bombardé depuis huit jours par nos avions et nous en étions à soixante

(1) Voir *Mercure de France*, nos 503-504-505-506-507-508.— *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

kilomètres. Nous y entrerions le surlendemain. La paix serait signée avant trois semaines.

Mais à notre extrême surprise, au lieu de prendre la route de Paris, au sortir de Creil, nous obliquâmes vers le sud-est. Une dizaine de kilomètres à travers une belle forêt de hêtres et de charmes nous amenèrent à une très curieuse et très ancienne cité, nommée Senlis. Nos troupes s'y étaient quelque peu amusées la veille, à l'occasion du *Sedantag*. Mais, en somme, la ville avait été remarquablement ménagée, et nous la trouvâmes en fort bon état. On n'y avait brûlé qu'une centaine de maisons, la gare et le Palais de Justice. La cathédrale, l'hôtel de ville, les monuments romains, ceux-ci d'ailleurs déjà en ruine, avaient été respectés, et l'on n'avait tué que dix-neuf personnes, dont le maire.

Le lendemain, après avoir passé la nuit dans une nouvelle forêt encore plus belle que la précédente, nous atteignîmes, vers le milieu du jour, une plaine sans borne et sans ombre. Le regard s'y étendait à perte de vue. Bientôt nous eûmes la sensation opprimante de toute une immense armée qui, par dix routes parallèles ou obliques à la nôtre, s'écoulait, pressée, incessante, innombrable, en direction générale du sud-est. Notre seule colonne s'allongeait devant nous en une perspective linéaire infinie, continuant, à mesure que nous avancions, de sortir indéfiniment de la forêt. A droite, à gauche, en avant, en arrière, d'autres colonnes visibles sur d'autres routes invisibles glissaient et s'effilaient sans discontinuité, semblablement ciliées de fusils, de canons et de machines. Dans leurs intervalles, des bataillons, des escadrons marchaient ou chevauchaient à travers champs. On discernait dans le brouillard poussiéreux, selon l'échelle des distances, les batteries de campagne, les chapelets grêles des compagnies de mitrailleuses, les files des voitures de train, des caissons à munitions, des chariots à ballons, les croix rouges des ambulances et celles qui camouflaient les auto-canons et les auto-mitrailleuses. J'avais l'impression que notre corps d'armée tout entier était rassemblé là, dans cette coulée uniforme. Et non seulement notre corps, mais d'autres encore, d'autres qui fluaient comme nous intarissablement vers le sud-est, et depuis plus longtemps peut-être. C'était un bruissement monotone, ininterrompu, qui faisait trembler sourdement le sol, comme à

la veille d'un cataclysme souterrain. Rien d'autre que ce grondement, que ce grand frissonnement diluvien, qui noyait tous les sons proches, nos voix, nos chants, jusqu'au fracas de nos charrois, remplissait nos oreilles, secouait nos nerfs et brassait nos entrailles de son ressac perpétuel. La nature semblait comme morte et n'y joignait aucun de ses bruits familiers. Le canon s'était tu. Nulle part on ne l'entendait.

Au bout d'une longue marche en route droite, nous fîmes halte, après avoir traversé une voie ferrée. J'en profitai pour joindre Schimmel et connaître ses impressions.

— Je crois, me dit-il, que nous tournons Paris pour l'attaquer par l'est et par le sud ; l'approche par le nord n'est pas avantageuse.

— Où sont nos armées? demandai-je.

— Je n'en sais rien. J'imagine que nous devons en former l'extrême aile droite.

— Dans ce cas, dis-je, et si votre hypothèse est exacte, nous devrions rester sur place au lieu d'avancer, et ce sont les autres corps qui devraient pivoter autour de nous.

— C'est juste, fit Schimmel. Et c'est peut-être justement ce qui va se produire. A moins, ajouta-t-il, que nous n'ayons encore d'autres armées dans la région du nord.

— Et les Français?

Il eut un geste vague et lointain vers le sud-est. Puis, déployant une carte de l'état-major français, il me montra où nous étions :

— Voyez, précisa-t-il en soulignant d'une rayure d'ongle le point qu'il indiquait, c'est ici. En poursuivant cette route pendant une vingtaine de kilomètres, nous arrivons à Meaux, qui est sur la Marne.

Portant alternativement les yeux de la carte à nos jumelles, nous identifiâmes ensemble les divers points de repère du paysage qui nous environnait. Sur le vaste plan des champs sans clôtures les villages haussaient leurs clochers et levaient leurs bouquets d'arbres. C'étaient, au nord, à notre gauche, Silly-le-Long et Nanteuil-le-Haudouin; plus vers l'est, Ognes, Chèvreville, Oissery, Brégy ; devant nous, Saint-Pathus, puis, à demi masqué par un bois, Saint-Soupplets ; à notre droite, Lagny-le-Sec, et, au loin, sur une crête, la grosse agglomé ration de Dammartin-en-Goële. Mais, tandis qu'à gauche les

villages fumaient d'incendies et que les routes se marquaient par les longs rampements de nos convois, à droite on n'apercevait pas de fumées et les routes n'apparaissaient que par les lignes d'arbres qui les bordaient partiellement.

Et au delà, bien au delà de Dammartin, invisible, mais présente, nous devinions, dans la brume ardente et les réverbérations de la lumière, l'immense capitale, Paris, *den grossen Paris*, but de tous nos efforts, fleuron de notre victoire.

Des signaux retentirent. La colonne se remit en marche dans la chaleur, la poussière et la lumière déclinante du soleil.

Deux heures plus tard, nous traversions Saint-Soupplets, où nous n'eûmes que le temps de vider un tonneau à l'auberge de la Belle-Idée, déjà à peu près entièrement bue. Et la marche continua, toujours sur la même route et en même orientation.

Au bout de trois à quatre kilomètres, nous fîmes de nouveau halte, derrière une hauteur sur laquelle se silhouettaient les premières bâtisses noires d'un village. Nous reçûmes l'ordre de prendre nos bivouacs, sans feux. Une section monta s'assurer de la localité, qui portait le nom de Monthyon. On entendit quelques cris d'habitants et les rares lumières s'y éteignirent.

Harassés par cette longue et chaude journée, la plupart des hommes s'abattirent et s'endormirent aussitôt. Le concert de leurs ronflements se maria au grondement sourd des colonnes qui circulaient encore derrière nous. La lune pleine et lourde faisait lentement l'ascension du zénith, laquant le terrain d'une clarté blafarde et projetant vers Paris l'ombre décroissante des choses. On entendait de loin en loin les cris de chouette qui servaient de signaux de ralliement à nos patrouilles.

Je m'endormis à mon tour, la tête sur mon sac. La nuit fut admirablement tranquille. Je ne fus réveillé qu'un instant, sur les deux heures du matin, par le gros roulement de trois batteries de 77 qui allaient prendre position sur le flanc du coteau de Monthyon.

L'aurore se leva sereine et rose, tandis que la boule lunaire descendait pâle et molle sur Paris. Le réveil se corna et se répercuta le long des troupes étendues. Mais on ne se pressait pas de partir. Le repos se continua pendant une partie de la

matinée et nous eûmes le loisir de préparer notre café, puis la soupe. Vers les dix heures, seulement, on nous fit appuyer d'un petit kilomètre sur la gauche, et nous nous arrêtâmes de nouveau, face à l'ouest. Nous avions débordé la hautour de Monthyon, et nous découvrions plus loin une nouvelle hauteur boisée, semblablement couronnée d'un village, que la carte nommait Penchard. Entre ces deux points naturellement forts la position paraissait excellente et propre à décourager les effectifs peu redoutables que nous pouvions avoir devant nous. Sous nos yeux s'ouvrait largement la plaine ensoleillée avec ses vastes champs, ses petits bois, ses minces rus frangés de peupliers, ses routes blanches, ses écarts et ses villages : Neufmontiers, Chauconin, Villeroy, Iverny, Le Plessis-au-Bois, Le Plessis-l'Evêque. Rien dans ce paysage tranquille et coloré ne semblait suspect. Assis ou vautrés sur les coudes, autour de nos armes en faisceaux, nous attendions d'un moment à l'autre l'ordre de la marche en avant sur Paris.

Il était midi. Soudain, une détonation retentit à cinq cents mètres de nous, en contre-pente de la butte de Monthyon. C'était une de nos pièces qui envoyait son premier obus. Nous vîmes au bout de nos jumelles, sur la route sortant d'Iverny, une minuscule batterie française tourner subitement bride et rentrer au galop dans le village. Dix minutes après, le combat d'artillerie était engagé. Nos canons tiraient de Monthyon, de Penchard et d'une autre position un peu plus à l'est. Des pièces françaises ripostaient avec rapidité de derrière Iverny, et leurs petits projectiles rageurs tombaient déjà avec précision autour de la butte.

Nous nous portâmes en avant, en même temps que d'autres éléments d'infanterie, sur toute la largeur de la plaine visible, soutenus par de nombreuses mitrailleuses. Nous avancions en tirailleurs, courbés et rampants, nous abritant de notre mieux, car de nouvelles batteries françaises révélaient l'une après l'autre leur présence, crachant une mitraille de plus en plus dangereuse. Nous mîmes une heure pour atteindre une route où nous pûmes nous retrancher, puis, deux cents mètres plus loin, le lit d'un ruisseau. Des reconnaissances de cavalerie française se démasquaient à droite, du côté de Plessis-l'Evêque, à gauche vers Chauconin. Puis des pantalons rouges se montrèrent, débouchant à l'improviste de couverts insoup-

çonnés. Nous en vîmes surgir la valeur d'une compagnie, droit devant nous, à quelques centaines de mètres en avant du village de Villeroy. Ils se dispersèrent avec agilité dans un champ où ils se couchèrent. Des milliers de balles sifflèrent. Seul un lieutenant barbu était resté debout, lorgnette à la main. Mais presque aussitôt il s'abattait de côté, raide, en portant la main gauche à son front; et comme je l'avais bien expressément visé, je me demandai si ce n'était pas une de mes balles qui l'avait tué.

La grêle d'acier criait maintenant de toutes parts. Celle qui partait de nos lignes semblait pour le moment plus nourrie. Si nous étions bloqués dans notre ruisseau, à gauche, les nôtres avançaient. Chauconin était en feu. Plus près de nous, un énorme brasier montait d'une ferme à tourelles. Mais, peu à peu, nous commencions à nous apercevoir, à notre grand étonnement, que, loin de n'avoir sur leurs lignes que de faibles éléments sacrifiés d'avance, les Français étaient en force.

Animés de la plus folle ardeur, on les voyait découvrir leurs compagnies les unes après les autres, les disséminer, les jeter en avant. Ils progressaient par élans rapides, tantôt disparaissant, plaqués au terrain, tantôt bondissant à l'improviste, grandissant à mesure qu'ils approchaient. On distinguait fort bien sur les champs verdâtres ou brunâtres les taches bleues de leurs képis et de leurs capotes soulignées par les agenouillements ou les relèvements rouges de leurs pantalons. Et pendant ce temps, là-bas, à gauche, une nuée d'autres petits soldats, blancs, ceux-là, avec des jambes noires, sautillaient à l'assaut des hauteurs de Penchard.

Tout à coup, nous eûmes devant nous, à trois cents mètres, une vague galopante de ces Français bleus et rouges. Je vis un instant moutonner et claquer au-dessus de la vague un drapeau frangé d'or à trois bandes verticales, rouge, blanc, bleu, tandis que retentissait à mes oreilles un chant enflammé, où je reconnus les accents effroyables de *la Marseillaise*. Puis il y eut un crissement métallique; des aciers flambèrent. En même temps, nous étions pris en enfilade par une mitrailleuse. Il fallait déguerpir. Nous rampâmes en hâte du côté de la route, que nous finîmes par regagner, non sans avoir laissé nombre de nos mousquetaires dans le fossé ou entre les glèbes.

Nous tînmes une heure avec un courage surhumain. Les shrapnells éclataient au-dessus de nous, les percutants autour de nous, les balles nous râlaient aux tympans, nous étions roulés, asphyxiés, décimés. Nous avions beau vider avec ténacité nos chargeurs, les Français renaissaient toujours. Et ce qui nous angoissait, c'était que nos canons ne nous soutenaient plus. Heureusement, nos mitrailleuses ne fléchissaient pas.

Nous fûmes enfin relevés par le bataillon Preuss, et nous revînmes exténués sur notre position de départ. Nous vîmes en passant près de Monthyon, dans un plissement de terrain, derrière des bâtiments de ferme, un de nos emplacements de batteries complètement ravagé. Les pièces étaient parties. Il n'y avait plus que deux caissons démolis et une douzaine de cadavres, dont trois chevaux. Des servants noyaient dans une mare un millier d'obus qui, dans la précipitation du départ, avaient dû être abandonnés.

Il était déjà tard dans l'après-midi et le soir commençait à couvrir de violet le champ de bataille. Pas à pas, bond par bond, les Français avançaient toujours, et le bataillon Preuss cédait à son tour du terrain.

Kaiserkopf avait reçu dans le mollet une balle ronde de shrapnell, qu'il se faisait extraire au poste de secours.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! beuglait-il.

On fit l'appel de la compagnie, couverte de terre, d'herbe et de sang. Sur deux cent cinquante hommes qu'elle comptait le matin il en avait disparu une soixantaine, et elle ramenait cinquante blessés.

Bleu de rage, Schimmel se mit à jurer plus fort encore que Kaiserkopf.

Sur ces entrefaites, une grave nouvelle se répandait. Loin, sur notre droite, au delà de nos lignes, dans la région de Saint-Soupplets, où nous avions passé la veille, et où, paraît-il, nous n'avions plus de troupes, tout un corps d'armée français venait d'apparaître, qui avançait à grand train et se mettait en devoir de nous tourner. Des ordres arrivaient du quartier général nous enjoignant de battre en retraite dans l'est sur de nouvelles positions. Rouge et sanglé, le colonel von Steinitz faisait procéder aux préparatifs de départ. Il fallait qu'en une heure tout le monde fût loin, le bataillon Preuss

formant l'arrière-garde. Déjà les premiers éléments de la brigade étaient sur la route de Barcy.

La jambe bandée, Kaiserkopf se fit hisser péniblement sur son cheval.

Schimmel ne décolérait pas et allait jusqu'à incriminer le Haut Commandement.

— Ils ne sont donc pas renseignés? marmonnait-il avec fureur. Qu'est-ce que c'est que ce corps d'armée français? D'où vient-il? Comment n'avions-nous personne à lui opposer? Que fait von Kluck? A quoi pense-t-il?...

L'encombrement était tel, sur la route de Barcy, que nous mîmes plus de trois heures pour faire trois kilomètres. Les unités s'y mélangeaient dans un grand désordre. Cavaliers, fantassins, artilleurs, caissons et camions y fuyaient laborieusement et s'y enchevêtraient au milieu des cris, des coups, des jurons, des piaffements et des hennissements. La route étant insuffisante à contenir cette cohue, des paquets de troupes cahotaient à travers champs. Derrière nous, l'horizon flambait; à Neufmontiers, à Chauconin, à Penchard, à Monthyon, maisons, fermes, meules brûlaient comme des torches.

A Barcy, c'était le chaos. Sur la place, où l'église dressait son vieux clocher, le flot gris, tumultueux et mugissant avait des remous effroyables. Si de l'artillerie française avait été en action, elle en eût fait un fleuve de sang. A côté de l'église, la mairie était en flammes. Les lueurs violentes de l'incendie et les clartés douces de la lune mêlaient sur les aciers brunis et les visages livides leurs reflets différents.

Encore trois heures pour faire cinq kilomètres, et nous arrivions, rompus de fatigue, au village d'Etrépilly, dont nous envahîmes les maisons et les granges pour nous affaler tout harnachés dans l'anéantissement d'un sommeil de plomb.

Kaiserkopf, que sa blessure empêchait de dormir, nous réveillait avec fureur quelques heures plus tard.

— *Donnerwetter !*... Vous n'entendez pas?... La canonnade française avance du côté de Marcilly... La compagnie doit se porter à deux kilomètres vers la râperie...

Il tapotait avec rage un croquis de la région annexé à l'ordre du colonel.

Je me mis debout avec peine. Il fallut un temps infini pour

avoir les hommes. On n'en réunit pas plus d'une centaine. La section Bobersdorf, l'ancienne section von Bückling, n'existait presque plus. On procéda à un nouveau groupement. Kaiserkopf, se déclarant incapable de bouger, confia pour la journée le commandement de la compagnie au premier-lieutenant Poppe.

— Etes-vous blessé ? me demanda Schimmel.

— Non. Et vous ?

— Non. Nous avons de la chance. Dans quel guêpier ce sacré von Kluck nous a-t-il fourrés?

Il regardait avec inquiétude du côté du nord-ouest, comme pour scruter jusqu'où le corps d'armée français qui nous avait forcés la veille à décamper avait déjà pu parvenir. Nous marchions péniblement dans des betteraves. A notre gauche, le clocher de Barcy sortait de l'horizon des champs ; à droite, une dentelle d'arbres marquait la route de Marcilly, avec le vallonnement feuillu de la Thérouanne ; dans notre dos s'allongeait la crête d'Etrépilly à Vareddes.

On ne voyait de troupes nulle part. Tout était terré ou défilé. La plaine appartenait aux obus. De tous côtés crépitait l'artillerie légère, et il était bien difficile de différencier dans ce tambourinement ce qui était français de ce qui était allemand. Il semblait cependant que du côté du nord il n'y eût que des roulements français, et cela devenait tout à fait alarmant.

— Ils avancent, murmurait Schimmel.

A ce moment, plusieurs coups lourds, massifs et profonds, comme des décharges de grosse caisse, détonèrent dans l'est, venant du plateau de Trocy. C'était de l'artillerie lourde allemande. Cela nous rassura.

Nous entendions par moment de vives fusillades vers Marcilly. Heureusement nous n'étions pas en première ligne. Aplatis dans les betteraves, nous creusions de petites tranchées pour la préparation d'une position de soutien. Des sanitaires vinrent nous rejoindre, et procédèrent à l'installation d'un poste de secours, car les blessés commençaient à affluer. On les pansait sommairement et on les évacuait sur Etrépilly. Ceux qui succombaient étaient enterrés sur place. Nous surveillions la route, que nous devions prendre de flanc, ainsi que le vallon de la Thérouanne, en cas d'avance française. Au loin, l'artil-

lerie ennemie semblait progresser le long d'un grand arc de cercle.

— Diable! fit tout à coup Schimmel, ils tirent de Bouillancy.!

Les coudes sur la carte, Poppe et lui entamèrent une longue discussion à ce sujet.

Il était onze heures du matin, quand Poppe dit, le bras dans le nord-est :

— Ecoutez !...

De nouvelles crépitations d'artillerie légère se faisaient entendre dans cette direction et plus à l'est encore, entre les déflagrations de l'artillerie lourde. En même temps nous voyions approcher le major von Nippenburg, qui venait inspecter nos travaux.

— C'est un corps allemand qui arrive, fit-il en sautant dans nos retranchements. Il était temps !...

Un soupir de soulagement s'échappa de nos poitrines.

— Nous sommes sauvés! déclara Poppe. Et quel est ce corps d'armée qui vient si juste à point à notre secours ?

— Je crois savoir que c'est le IIe, dit le major.

— Hourrah !... et vive von Kluck ! s'écria Schimmel, passant subitement de l'abattement le plus profond à la joie la plus vive. Ah ! je me disais bien aussi que cet excellent renard de *Generaloberst* devait leur ménager quelque tour de sa façon !...

Gagnés par son enthousiasme, nous nous mîmes presque à danser dans la terre molle de notre tranchée, lançant en l'air casques et casquettes et poussant de sonores acclamations.

Et voici que, tout à côté de nous, brusquement, partit une détonation qui nous fit tous tressauter, pour nous jeter aussitôt après dans d'inextinguibles éclats de rire. C'était une bouteille de champagne que ce sacripant de Schlapps avait trouvé moyen d'apporter jusqu'ici et dont il venait de faire jaillir le bouchon. Nous la bûmes triomphalement en l'honneur du général von Kluck, tandis que tout là-bas, dans le nord-est, les batteries du IIe corps débouchaient également la gaie pétarade de leurs canons de campagne.

Mais quelques instants plus tard, quelqu'un eut la fâcheuse idée de demander :

— Ah ! ça mais... d'où vient-il donc, ce IIe corps ?

Le major von Nippenburg répondit :

— Eh bien, mais... il vient du sud.

— Comment ça, du sud ? nous récriâmes-nous.

Poppe, Schimmel, aussi bien que moi-même, étions tous, en effet, persuadés que nous avions encore de nombreuses troupes dans le nord et que, par conséquent, ce corps de secours ne pouvait venir que du nord.

— Du sud, répéta le major. Il était dans la région de Coulommiers.

— Il avait passé la Marne ?

— Oui.

— Et il l'a repassée ?

— Naturellement. Il a bien fallu qu'il la repasse pour venir de notre côté ! Le général von Kluck l'a ramené cette nuit à marches forcées.

— On a donc dégarni le front d'offensive ?

— Apparemment.

— Mais alors... ?

Nous nous regardions de nouveau pleins d'inquiétude.

— Alors... que se passe-t-il là-bas ?

Schimmel et Poppe tendaient tous les deux du même geste frémissant le bras vers le sud, dans la direction de la Marne.

— Là-bas... ma foi, je n'en sais rien, répondit le major. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes attaqués ici, de flanc, par des forces plus importantes que nous ne pouvions le présumer. Nous devons tenir pied à pied. Nous avons à défendre tout le plateau d'Etrépilly, Trocy, Etavigny, jusqu'à l'Ourcq. Le salut de l'armée en dépend.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix grave.

Nous fûmes interrompus par une grosse mitraillade. Des troupes fuyaient en tiraillant par la route de Marcilly. Un feldwebel survint tout sanglant :

— Les *Franzosen* tiennent le carrefour et enlèvent la râperie !...

— Faites tirer sur la route, nous ordonna le major.

— Impossible, monsieur le commandant, fit Poppe, la lorgnette aux yeux. Nos troupes sont trop mêlées aux Français.

— Alors, tout le monde debout !... En avant !... Il faut à tout prix reprendre la râperie.

Mais une brusque déflagration lui rentra dans le gosier la

fin de sa phrase. Un obus venait d'éclater dans la tranchée, tuant deux hommes et le boulant lui-même dans la terre à moitié déchiré.

— J'ai mon compte, râla-t-il, tandis que les sanitaires s'empressaient à son secours. Faites venir Kaiser... Kaiserkopf... que je lui passe le com... le commandement...

— Le capitaine Kaiserkopf est immobilisé.

— Alors Tintenfass...

— Le capitaine Tintenfass est avec les troupes qui lâchent.

— Alors... arrangez ça comme vous voudrez, Poppe... Je n'en puis plus... Prévenez le colonel...

Il étouffait et rendait le sang.

Nous nous lançâmes à découvert. En nous voyant sortir de nos trous, les fuyards de la sixième compagnie tentèrent de se rallier, et tous ensemble, sur un front espacé d'un demi-kilomètre, nous fîmes les plus grands efforts pour refouler les Français. On apercevait entre les larges feuilles des betteraves leurs taches rouges et bleues. Ni d'un côté, ni de l'autre il n'y avait de mitrailleuses. Mais leurs pièces, qui tiraient de derrière Marcilly, sans nous faire beaucoup de mal tant que nous restions dispersés, nous interdisaient toute attaque réglée. Il nous fallut abandonner l'espoir de reprendre la râperie.

Pendant deux heures nous restâmes tapis dans les plantes à nous fusiller, perdant peu à peu, de notre côté, tout courage et rompus de lassitude. Nous finîmes par être rejetés dans nos petites tranchées. Les taches bleues et rouges progressaient, progressaient. Incapables de subir un assaut à la baïonnette, tous, d'un commun accord, bien qu'aucun commandement n'eût été donné, nous nous retrouvâmes sur le terrain, mais en recul vers Etrépilly. Nous étions éreintés, affamés, gonflés d'eau saumâtre, rongés de manque de sommeil. C'est en vain que Poppe avait fait supplier le colonel de nous relever. La réponse avait été : « Tenir. » Tous les effectifs disponibles étaient engagés. La bataille semblait s'étendre le long d'une ligne infinie, qui vacillait et se repliait lentement vers l'est.

A notre détresse vint s'ajouter le manque de munitions ; nous n'avions plus qu'une trentaine de cartouches par fusil. Nous espérions que l'obscurité mettrait fin à notre supplice. Il n'en fut rien. Rendus plus audacieux par les ténèbres, les Français,

loin de suspendre leurs attaques, les poursuivaient de plus belle. Tout le soulagement que la nuit nous apporta fut de nous permettre de nous ravitailler un peu, d'évacuer nos blessés et de recevoir le renfort de ceux de nos blessés légers qui se retrouvaient en état de combattre. D'angoissantes heures se passèrent dans des alertes continuelles. On lançait des fusées éclairantes. Assommés d'une torpeur invincible, beaucoup de nos hommes dormaient au plus fort du danger, et il fallait les réveiller à coups de bottes pour s'assurer qu'ils n'étaient pas des morts.

Au matin, nous fûmes recueillis dans d'assez bonnes tranchées que le bataillon von Putz, en retraite des approches de Barcy, avait réussi à établir le long de la route de Vareddes. Nous nous trouvions là sous la protection immédiate de notre artillerie, qui battait avec acharnement tout le plateau.

Et de nouveau une journée sinistre se passa, sous l'écrasement d'un soleil pulvérulent et la pluie d'orage des shrapnells. Nous avions laissé la moitié de notre effectif dans les betteraves ; mais avec les petits blessés récupérés la compagnie comptait encore quatre-vingts fusils. Schimmel avait un doigt emporté ; il demeurait néanmoins courageusement à la tête de son débris de section. Poppe et Bobersdorf étaient intacts. Je n'avais rien non plus, grâce à Dieu, que des trous dans mes vêtements et une déchirure à mon casque. Les sergents Krebs et Schmauser avaient disparu. Quant aux sous-officiers, deux manquaient ; trois, blessés, avaient été évacués. Wacht-am-Rhein était toujours là, mais depuis longtemps il ne chantait plus.

Enfin le colonel von Steinitz se laissa fléchir, et, comme un calme relatif semblait s'établir dans notre secteur, nous reçûmes l'ordre de regagner le village. Les tranchées furent laissées à la garde du bataillon von Putz, moins éprouvé que le nôtre, et nous rentrâmes dans Etrépilly.

Les blessés dont l'état ne nécessitait pas d'intervention chirurgicale remplissaient les maisons. Quelques-uns buvaient, mangeaient, fumaient ou jouaient. La plupart, enfouis dans les lits, cherchaient dans le sommeil l'oubli de leurs fatigues et le soulagement de leurs maux. Kaiserkopf, à peu près remis de sa jambe percée, achevait sa guérison en vidant des bouteilles.

— Eh bien! jubilait-il, ce pauvre commandant !... Si je n'avais pas reçu mon noyau de prune avant-hier, c'est peut-être bien moi qui aurais été à sa place !...

Schlapps, qui avait prétexté d'une éraflure au cuir chevelu pour rester à l'abri avec le capitaine, se trouvait crapuleusement ivre. Il avait voulu organiser le pillage du village, mais il avait dû renoncer à son projet, faute de bras. D'ailleurs, personne n'avait plus le cœur à piller.

Chacun s'affala au hasard sur la première litière venue. Quelques soldats eurent encore la force de manger un morceau, mais le plus grand nombre sombrèrent aussitôt dans un sommeil léthargique.

Je fus réveillé au milieu d'un vacarme effroyable par une poigne vigoureuse qui me secouait rudement, tandis qu'une voix lourde, où je reconnus le mugissement de Wacht-am-Rhein, me criait :

— Nom de Dieu ! Si vous ne voulez pas être embroché vif sur votre paillasse, foutez le camp !

Il faisait pleine nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutiai-je tout étourdi.

— Les Français !...

Je me jetai dehors, le revolver à la main. Une mêlée formidable s'acharnait aux abords du village et jusqu'à l'entour des maisons. Des cris forcenés, des hurlements sauvages, des détonations précipitées, des déchirements, des cassements de bois et d'os assourdissaient les ténèbres. Des ombres tourbillonnantes bondissaient, agitaient des gestes d'épaulements et de transpercement, se ruaient, se choquaient ou roulaient. Déjà les premières maisons du côté de l'ouest étaient débordées et il en sortait des clameurs d'égorgement. Des rideaux brûlaient aux fenêtres. A leur lueur je crus distinguer, comme dans un cauchemar, d'effrayantes figures blanchâtres sous des sortes de fez rouges à la turque. Des pantalons blancs étoffés comme des jupons balayaient tout devant eux. Et soudain, à mon grand saisissement, je vis émerger devant moi la face diabolique d'un nègre. Horrifié, je vidai mon pistolet. Puis, brusquement, je fus entraîné, renversé par une vague de fuyards qui me roulèrent comme un galet. Je sentis deux ou trois corps chauds et ruisselants s'écrouler sur moi

Je fis le mort, tandis que le carnage nocturne continuait.

Au bout d'une heure, pendant laquelle je n'osai faire un mouvement, je réussis à me couler dans la cour d'une maison voisine, qui paraissait vide d'ennemis. Par le jardin, je gagnai la campagne. La lune s'était levée, échancrant au-dessus de Trocy son disque rougeâtre. A sa vague clarté je pus reconnaître que les Allemands s'étaient retirés sur la hauteur dominant le village. Je les rejoignis, non sans peine, car j'étais moulu et je dus faire un long détour pour éviter de tomber aux mains des Français. Le cimetière avait été mis en état de défense et servait de réduit aux nôtres, qui l'occupaient avec deux sections de mitrailleuses. Le colonel von Steinitz conduisait le combat. Kaiserkopf commandait l'infanterie du cimetière, dont il garnissait les murs de tout ce qu'il avait pu rassembler du bataillon. Il m'assigna aussitôt la garde d'un des angles avec une cinquantaine d'hommes. Maîtres du village, les Français s'attaquaient maintenant au plateau. La rafale de nos mitrailleuses ne les arrêtait pas. Avec une audace incroyable, ils escaladaient les pentes, dirigeant sur nous une fusillade infernale et se lançant comme des démons à l'assaut de notre forteresse. On mit le feu à une grosse meule pour y voir plus clair. Je pus alors mieux discerner les sauvages qui nous assaillaient et dont certains, dans leur furie, venaient se faire tuer jusque sur nos murs. C'étaient bien des troupes blanches, et je n'aperçus plus aucun moricaud du genre de celui qui m'avait si fortement épouvanté. Mais ces hommes n'avaient rien de commun avec ceux que nous avions précédemment combattus. Au lieu de la longue capote à pans relevés, de petites vestes bleues soutachées d'arabesques jaunes serraient leur torse. Ils portaient de larges culottes extrêmement bouffantes ; mais de blanches qu'elles m'avaient d'abord paru, elles étaient devenues rouges, tellement elles avaient bu de sang.

Je ne sais comment cela aurait tourné, et sans doute eussions-nous fini par être emportés, si des renforts ne nous étaient arrivés de Trocy, qui nous aidèrent à tenir jusqu'à l'aube. Les Français s'éclipsèrent par où ils étaient venus, les uns sur Barcy, les autres par la coupure de la Thérouanne. Nos pertes étaient sévères. Nombre de nos pauvres fusiliers gisaient ou râlaient sur les tombes. Le lieutenant Bobersdorf avait été

tué et de toute sa section il ne restait que deux hommes valides. Kaiserkopf était vert de rage et d'émotion.

— Nom de Dieu ! si c'est ça la guerre, bégayait-il, ça commence à ne plus être drôle du tout !

Mais c'est en reprenant possession d'Etrépilly que nous pûmes constater toute l'étendue du désastre. Le village était plein de morts et de blessés. Ces terribles Français en chéchia avaient fait des nôtres, surpris dans leur sommeil, un véritable massacre Eux-mêmes avaient laissé de nombreux cadavres, parmi lesquels un lieutenant-colonel, mais pas un blessé, et nous ne pûmes faire aucun prisonnier, de sorte que cette affaire resta pour nous des plus mystérieuses. Leurs pertes ne nous consolaient pas des nôtres. Le spectacle était lamentable. Des amoncellements de corps, d'où sortaient d'atroces gémissements, obstruaient les quatre ou cinq petites rues de la bourgade, et un ruisseau de sang s'écoulait boueusement vers la Thérouanne. Mais il fallait voir l'intérieur des maisons. Là, tout avait été passé à la baïonnette. Je retrouvai mon logement et je pus constater que j'y aurais été saigné comme les autres, si je n'avais pas été réveillé à temps par Wacht-am-Rhein. Le malheureux Schlapps, grotesquement accroupi dans le tiroir d'une commode, le postérieur nu et le pantalon sur ses bottes, avait été enfilé par la gorge au moment où il répandait sa fiente sur du linge fin. Je songeai à la douleur de Kaiserkopf, lorsqu'il apprendrait le tragique trépas de son cher compagnon d'armes. Buchholz et Schweinmetz étaient morts aussi, dans des circonstances moins dramatiques, mais non moins fatales ; on retrouva leurs cadavres percés de coups dans le fond d'une cave. Nous n'avions plus un seul sergent.

Si dans le village il n'y avait guère que des morts, les champs environnants et surtout le théâtre du combat fournissaient un nombre considérable de blessés. Les plus grièvement atteints étaient transportés dans un hangar à paille, situé à courte distance du cimetière et qui avait été converti en ambulance. Les civières y affluaient en une procession ininterrompue. Disloqués, éventrés, fracturés ou tronçonnés, les hideux déchets de la bataille y attendaient, hurlants ou inanimés, leur tour de charcutage ou d'amputation. Couverts de sang jusqu'au bonnet, couteaux et bistouris en main, les chirurgiens fouillaient, tranchaient et tailladaient comme des

bouchers. Je reconnus sur une des civières l'un des soldats de mon ancien groupe, le social-démocrate Vogelfænger. Il avait les jambes en bouillie. Je m'approchai.

— Eh bien, mon pauvre Vogelfænger, ça ne va pas ?

Il ne voulut pas me regarder.

— Malheur ! malheur ! gémissait-il. Et dire que je vais crever pour les junkers et les bourgeois !...

Je jugeai inutile de le consoler en lui disant que s'il mourait, ce serait pour la patrie, sinon pour la révolution sociale.

On apportait aussi des morts. Ceux-ci, on les entassait, à deux cents mètres de là, mêlés à des souches et à toute sorte de débris combustibles, en un vaste bûcher qu'on arrosait de pétrole. On n'avait plus ni le temps, ni les hommes pour enterrer. L'odeur abominable qui se dégageait de la campagne, où les corps mal enfouis et les charognes de chevaux pourrissaient déjà l'atmosphère, faisait préférer ce mode de destruction, qui avait en outre l'avantage de dissimuler nos pertes au cas d'un nouveau recul. Le bûcher, qui commençait à brûler, recevait aussi les membres coupés provenant du hangar.

La bataille d'artillerie avait recommencé. Le ciel se sillonnait d'avions partant à la recherche des batteries ennemies, dont le nombre augmentait ou qui avaient changé de position pendant la nuit. Une belle saucisse flottait sur un rideau de peupliers, à deux kilomètres de nous, dorée et pisciforme. Nous avions évacué le village, intenable, tant à cause des obus français qui y tombaient que de la puanteur qui en émanait. De notre crête de plateau nous dominions l'immense plaine de l'ouest, immobile, déserte et tonnante. Le ciel bleu se mouchetait des flocons blancs des shrapnells et le sol vert des fumées noires des percutants. La mer des sons nous battait de ses vagues. Parfois un fracas énorme nous anéantissait : c'était le foudroiement d'une explosion proche ou la déflagration d'une batterie d'obusiers derrière nous. Les canons ennemis paraissaient s'acharner sur notre artillerie légère, dont plusieurs pièces avaient été détruites. L'horizon sonore s'allongeait toujours plus vers le nord.

— Venez, me dit Kaiserkopf.

— A vos ordres, monsieur le capitaine.

— Monsieur le commandant, rectifia t-il. Je prends le commandement du bataillon. Poppe me succède à celui de

la compagnie. Je dois aller à Trocy, où je suis mandé par le général-major. Venez. Je vous prends avec moi comme fonctionnaire adjudant.

Il était pâle et ne proférait plus de jurons.

Nous partîmes sur une petite auto. La route qui zigzaguait vers l'est entre des trèfles et des maïs n'était qu'un long encombrement d'hommes, de bêtes et de chariots. Des blessés s'y traînaient par petits groupes boursouflés de pansements rouges. De temps en temps un fusant éclatait, qui faisait fuir les hommes et s'effarer les chevaux. Rejetés des deux côtés de la route, des cadavres humains ou chevelins séchaient, verdissaient, gonflaient ou purulaient. Des incendies noirs fumaient sur le plateau. Le plus proche était notre bûcher funèbre, dont un coup d'air rabattit un moment sur nous le souffle pestilentiel.

On allait lentement. A mesure que nous avancions, le tonnerre des gros obusiers de Trocy roulait plus puissamment, secouant l'atmosphère et semblant déchirer la terre. Le village brossait en couleurs violentes sur le ciel foncé ses fermes, son église, sa porte médiévale et sa forte tour ronde à coiffe de pierre. Comme nous y entrions, nous croisâmes une grande auto d'état-major qui contenait un général. Le front barré sous le casque à pointe, les yeux ternes, les traits tirés et durcis, la courte moustache rêche entre deux rides profondes, il me parut bien changé. Je reconnus cependant l'homme devant lequel j'avais défilé lors de l'entrée en Belgique : le *Generaloberst* von Kluck. Plongé dans sa sombre méditation, il ne nous regarda pas et ne nous rendit pas notre salut militaire.

Un piquet de garde signalait la maison qui servait de quartier général divisionnaire. Dans une vaste pièce rustiquement meublée se trouvaient réunis le général-lieutenant von Zillisheim, le général-major von Morlach, le colonel von Steinitz, le lieutenant-colonel Preuss, le premier-lieutenant Derschlag portant un bras en écharpe, un colonel d'artillerie et quelques autres officiers de l'état-major ou de l'*Adjutantur*.

— Ah ! vous voilà, Kaiserkopf, fit le général-major von Morlach. Quelles nouvelles d'Etrépilly ?

— On tient, monsieur le général, mais c'est tout juste. Pour le moment il n'y a pas d'attaque d'infanterie, mais cette salope d'artillerie française abîme nos effectifs.

— Bien, bien. Je vous donnerai des instructions tout à l'heure.

La conversation était agitée, houleuse, rompue de lourds silences, et ce que j'en pus comprendre me terrorisa.

— Notre situation s'aggrave, disait le général von Zillisheim. Les forces françaises s'accroissent de jour en jour. Aux trois divisions que l'ennemi nous avait d'abord jetées dans le flanc est venu s'ajouter un corps d'armée, contre lequel nous avons dû ramener notre IIe corps. Avant-hier, c'était une division d'Afrique qui arrivait sur le terrain... Vous devez en savoir quelque chose, fit-il en se tournant vers Kaiserkopf.

— Diable, oui, répondit celui-ci presque douloureusement, songeant peut-être à la mort de Schlapps.

— Hier, continuait le général von Zillisheim, une nouvelle division de réserve apparaissait. Aujourd'hui, c'est une division de l'active. D'où tout cela sort-il, on n'en sait rien.

— Cela fait, si je compte bien, dit le colonel von Steinitz, huit divisions.

— Contre quatre, compléta sinistrement von Morlach.

— Sous le coup de cette menace, reprit von Zillisheim, le général von Kluck a dû ramener encore le IVe actif. Ce corps vient d'entrer en ligne du côté de Betz. Cela nous affaiblit beaucoup sur la Marne, devant l'armée britannique, mais le danger est plus pressant ici.

Il se mit alors à nous décrire à grands traits le schéma de la bataille : l'immense ligne française, sans cesse accrue, qui nous prenait d'équerre sur vingt kilomètres, de Villers-Saint-Genest aux approches de Meaux, armée formidable et audacieuse, surgie subitement de terre, miraculeusement levée de cette plaine nue d'Ile-de-France, au moment précis où le grand coup décisif allait être donné. Au nord, le plateau d'Etavigny était tout hérissé de ses baïonnettes et de ses petits canons, tout strié de ses files rouges infinies ; puis c'étaient, vers Acy, vers Vincy, vers Puisieux, de nouvelles lignes rouges et ces terribles chasseurs bleus qui nous avaient déjà fait fuir sur la Somme ; venaient ensuite, devant Marcilly et Barcy, les flots bouffants des zouaves, accourus d'Algérie avec du rouge sur la tête ; puis c'étaient, plus au sud, à Chambry, à Penchard et s'acharnant sur Vareddes, les hordes du désert, chasseurs d'Afrique, tirailleurs arabes et berbères,

faces basanées et hurlantes, avec leurs ânes, leurs mulets porteurs de mitrailleuses, et des Marocains, plus effroyables encore, tarbouchés de blanc et ceinturés de rouge, mêlés de nègres et marqués du croissant, enfiévrés de cruauté, altérés de massacre. Et toute cette immense armée nous étreignait, nous broyait du nord au sud comme une branche d'étau, vomissant sur nous le feu de ses catapultes et la furie de ses attaques, renouvelant ses forces à mesure que nous perdions des nôtres. Toute cette armée imprévue venait d'éclater comme un volcan sous nos pieds.

Un accablant silence suivit les paroles du général von Zillisheim. Puis on perçut la voix voilée du colonel von Steinitz qui demandait :

— Et quel est le chef de cette armée ? Connaissez-vous son nom, monsieur le général ?

Alors le général von Zillisheim murmura tout pâle :

— Le chef de cette armée s'appelle Maunoury.

Un bruissement de lèvres courut le long des faces terreuses des officiers répétant ce nom qu'ils entendaient pour la première fois.

Quant au grand chef, le grand chef français, nous le connaissions tous ; mais jusqu'ici nous n'avions fait que rire de sa renommée abusive et bruyante. Pour nous, c'était le vaincu de Charleroi. Et voici que cet homme nous apparaissait maintenant tout différent de ce que nous l'avions cru ; voici qu'à nous souvenir de lui un étrange respect nous pénétrait soudain et que nous nous sentions tous saisis d'appréhension, secoués d'une mystérieuse frayeur à prononcer son nom : Joffre.

Mais ce que nous venions d'apprendre n'était qu'une partie de l'imminente et impitoyable réalité. Le général von Zillisheim tint à nous la dévoiler tout entière. Il nous montra les armées que l'on croyait en déroute se reformant tout à coup sur un geste du grand chef, se retournant sur elles-mêmes toutes à la fois et, de Paris à Verdun, se ruant contre nous d'un bloc avec une fureur vengeresse et une puissance décuplée. Nous avions été arrêtés net par le choc, et depuis trois jours nous luttions sans succès, avec l'énergie du désespoir, à rompre cette charge formidable. Il nous montra nos corps d'armée s'épuisant dans une résistance qui faiblissait d'heure en heure,

s'exténuant d'héroïsme et de rage impuissante, nos malheuses troupes aux abois, la meute infernale déchaînée, nos divisions couvertes de morsures, perdant leur sang, succombant aux assauts répétés des molosses, l'hallali sonnant, et, de Coulommiers à Esternay, de Fère-Champenoise à Sermaize et à Triaucourt, French, Franchet d'Espérey, Foch, Langle de Cary, Sarrail, arcboutés sur leurs jarrets frémissants, les yeux en braise et la salive en feu, semblables à autant de dogues épouvantables,ouvrant,refermant et enfonçant sur nous leurs mâchoires féroces.

Hélas ! il n'était plus question pour nous de la « Garde à la Loire », ni même de la « Garde à la Seine » ! A notre *Garde au Rhin* les Français répondaient par la *Garde à la Marne !*

Comme le général von Zillisheim achevait son exposé, au milieu de notre attention angoissée, un capitaine d'artillerie entra précipitamment.

— Monsieur le colonel, fit-il en s'adressant à son chef, l'ennemi vient de nous démonter un obusier. Il y a un lieutenant et vingt hommes de tués.

Les deux artilleurs sortirent.

— Oui, dit le général von Zillisheim, ils ont trouvé moyen d'avancer leurs maudits 75 et maintenant ils tirent sur nos pièces lourdes.

La tempête des canons redoublait de violence, faisant vibrer les vitres des fenêtres ouvertes.

— Et maintenant, messieurs, à vos postes ! termina le général von Zillisheim. Nous aurons demain une rude journée.

Lorsque Kaiserkopf eut reçu les instructions du général von Morlach, complétées par celles du colonel von Steinitz, nous repartîmes pour Etrépilly. Notre petite auto refit en sens inverse la route encombrée de charrois, tandis que nous ruminions sans un mot nos sinistres préoccupations et que le soir tombait mollement sur la campage foudroyée. Au loin les incendies commençaient à s'empourprer; devant nous, le bûcher où se consumaient nos morts jetait des flammes cramoisies.

A Etrépilly, une pénible nouvelle nous attendait : Poppe avait été tué. Un fusant lui avait déversé sur la tête sa gerbe de balles. Kaiserkopf tint en arrivant un petit conseil de guerre

avec ses officiers. Il en restait huit : Schimmel, le capitaine Tintenfass et un lieutenant de sa compagnie, le capitaine et deux lieutenants de la septième compagnie, un premier-lieutenant et un lieutenant de la huitième. Encore, sur ce nombre, trois étaient légèrement blessés.

Schimmel souffrait de son doigt, où la gangrène menaçait de se mettre.

— Bah ! disait-il, ce n'est pas le moment de se faire soigner ! On me coupera la main plus tard.

Nous couchâmes sur les positions. Les soldats, harassés essayaient lourdement de dormir. Incapables de fermer l'œil, les officiers faisaient les cent pas, fumant fébrilement, les nerfs surmenés.

Un silence prodigieux s'était abattu sur l'étendue. Plus un canon ne tirait. Je n'entendais que le gémissement des grands blessés dans le hangar voisin et le pétillement plus lointain, les petits craquements du bûcher. De temps en temps un coup de sifflet, un cri de chouette ou le coassement d'une sentinelle scandant : « *Wer da ?* »

Appuyé sur le mur bas du cimetière, je contemplais le décor nocturne de cette plaine infinie sur laquelle un ciel immense, tout scintillant d'étoiles, arrondissait sa voûte pacifique. Fixes et limpides, les astres arrangeaient selon l'ordre accoutumé sur le profond mystère céleste leurs contellations immuables. Poussé par ses trois bœufs et monté sur ses quatre roues, le lent et majestueux Chariot passait tranquillement au-dessus de l'horizon nord-ouest. Tout était calme, grand, mesuré, éternel. Les mondes sereins ennoblissaient l'espace, où, seul, Mars ouvrait un œil rouge sur la terre où se fracassaient les humains.

Je les vis peu à peu pâlir, s'affaiblir, disparaître, tandis que l'aube argentée, puis rosâtre se levait à l'orient, sur l'Ourcq.

Aux premières lueurs du matin, tout l'univers se réveilla, formidable et fulgurant, et, de tous les horizons, les canons, comme des coqs, saluèrent l'aurore. Aussitôt les innombrables soldats qui peuplaient cette étendue durent cesser de respirer librement et de pouvoir se tenir debout face au ciel ; ils durent de nouveau s'enfouir le nez dans la terre, descendre sous les racines des plantes et sentir trembler leur cœur. Quand la grosse courbure sanglante du soleil se montra, l'air était déjà

plein de poussière, d'opacité, de vapeur, et les incendies redevenaient noirs. L'orage grondait, gonflait, se déchaînait tumultueusement et la pluie qui tombait des shrapnells éclaboussait de fer les hommes et les choses. De vifs éclats, brefs et blancs comme des pointes de foudre, trouaient la rafale.

Toute la matinée se passa à subir cette douche. Immobilisée dans le cimetière, l'ancienne compagnie Kaiserkopf, maintenant compagnie Schimmel, s'abritait tant bien que mal derrière les murs, les marbres et dans les petites tranchées creusées à travers les tombes. Mais les shrapnells éclatant au zénith la mitraillaient sans pitié et parfois un percutant bien placé emportait un morceau du cimetière, faisant voler à la fois de la terre, des pierres, des membres déchiquetés et des débris d'ossements.

Vers midi, le paysage se raya d'une multitude de lignes rouges. Il en naissait de partout, de derrière les haies, des chaumes, des bois, des vallons ; il en fusait des villages et des écarts, qui se déployaient rapidement en éventails. Aussi loin que scrutait la jumelle, vers Puisieux, vers Douy, vers Vareddes, on apercevait ces mouvements linéaires, parfois dominés de bleu ou de blanc. En même temps l'artillerie française redoublait de furie.

— C'est l'assaut ! me dit Schimmel. Nous ne résisterons pas.

Les lignes avançaient lentement, de partout, sous notre mitraillade débilitée. Et tout à coup, à notre suprême horreur, nous n'entendîmes plus le feu de nos obusiers. Un vide immense sembla alors se creuser de notre côté, comme un effondrement de bruit. Kaiserkopf, qui était là, hagard et tremblant d'une fureur concentrée, dit brusquement :

— En voilà déjà qui se retirent.

Une colonne d'infanterie débouchait en effet des derrières de la ferme de Champfleury et venait s'engager lourdement sur le chemin de Vincy.

Une estafette apportait un pli. Kaiserkopf le prit avec nervosité.

— Ordre de ramener en arrière les éléments avancés du bataillon, fit-il sourdement.

Un grand flottement commença alors à régner dans les lignes. Le vague sentiment d'un désastre prochain ruinait les

courages et brisait les volontés. Bientôt on apprenait que le IVe corps, du côté de Nanteuil-le-Haudouin, décimé par l'artillerie française qui couchait les nôtres par milliers, ne pouvait plus avancer. Puis, vers quatre heures, une nouvelle terrifiante se propagea: les Anglais avaient passé la Marne et progressaient dans la direction de l'Ourcq. C'était la seconde branche de l'étau qui se refermait sur nous.

Dès lors ce fut épouvantable. Les unes après les autres, les positions étaient abandonnées : d'abord celles de la ligne Etrépilly-Vareddes, puis celles de la Thérouanne, puis les nôtres sur le plateau. L'artillerie lourde de Trocy était partie; celle de Gué-à-Tresmes la suivait ; les pièces légères, ou ce qu'il en restait, disparaissaient. Déjà les balles des lignes françaises commençaient à nous arriver par salves hurlantes.

C'est à ce moment que fut tué Schimmel. Il était debout, cherchant à réunir ses hommes. Je le vis porter la main à son front, comme l'officier français de Villeroy. Il eut le temps de crier :

— Je suis touché... Adieu, amis !

Puis il s'effondra de son haut dans la poussière sanglante.

Adieu, Schimmel !... Il avait sa dureté, il avait ses vices ; mais il était brave, énergique, précis, savant, esclave du devoir : c'était un officier prussien, et, maintenant encore, je ne sais pas de plus bel éloge.

Tous les gradés étaient morts : la compagnie me revenait. Je désignai Max Helmuth aux fonctions de feldwebel et je me mis à la recherche de Kaiserkopf. Je le trouvai qui organisait le départ du train de combat du bataillon, s'emportant contre les caissons inutilisables et les voitures disloquées.

— Eh bien, fit-il en m'apercevant, on s'en va, on f...... le camp !..... Ah ! fatalité !...

Et tendant son poing furibond vers Paris, il cria :

— Salope ! tu ne perds rien pour attendre !... On t'aura plus tard !

J'avais à peine eu le temps de lui annoncer la mort de Schimmel, qu'à vingt mètres de nous un obus s'abattait au milieu du train avec un fracas formidable, projetant un cheval en l'air, en éventrant un autre, brisant tout, bouleversant tout, tuant ou blessant cinq ou six hommes.

— *Tausendhenkerpotzsacram...*

Mais Kaiserkopf n'avait pas achevé son juron, qu'un second obus venait lui éclater droit sous les pieds, le faisait sauter effroyablement en autant de morceaux qu'il y avait de bourreaux dans son blasphème et m'envoyait rouler moi-même en plein dans le cheval éventré.

Je me relevai après un étourdissement de quelques minutes. Le cheval avait amorti ma chute ; mais mon épaule gauche me faisait horriblement souffrir, et je m'aperçus que du sang tombait par gouttes de ma manche.

Quant à Kaiserkopf, il me fut impossible de rien reconnaître de lui dans les débris informes qui jonchaient l'endroit où il avait été frappé. Un chapelet d'entrailles pendait à une branche d'arbre.

Le colonel von Steinitz arrivait sur les lieux.

— Diable fit-il, on me tue tous mes officiers... Qui reste-t-il chez vous ? me demanda-t-il.

— Personne, monsieur le colonel.

— Et à la sixième ?... Le capitaine Tintenfass ?...

— Tué, fit un sergent.

— Le lieutenant Korf ?...

— Disparu.

— Wachsmann ?... Schuster ?

— On ne sait pas.

Il se retourna vers moi :

— Nous n'avons pas de temps à perdre... Vous allez prendre la charge du bataillon... Mais vous êtes blessé, je crois ?

Je répondis :

— Pas suffisamment pour m'empêcher de faire mon devoir, monsieur le colonel.

— Bien. Rassemblez le bataillon. Il est sept heures. Le régiment part à huit. C'est vous qui prenez la tête par la route de Vincy, en direction de Rouvres.

— Comptez sur moi, monsieur le colonel, déclarai-je, éperdu d'orgueil, malgré ma blessure, et lâchant mon bras gauche pour porter à mon casque déchiré ma main droite barbouillée de sang.

Je gagnai notre poste de secours pour me faire panser. J'en sortis le bras dans un bandage et m'occupai aussitôt de rassembler les quatre compagnies du bataillon. Il n'en restait pas

grand'chose. Lorsque je fis procéder à l'appel, sous le médiocre couvert d'un pli de terrain, le bataillon ne comptait plus que cent vingt-trois hommes valides ou blessés en état de marcher. Nous possédions encore un fourgon, un caisson et trois chevaux.

Le départ s'effectuait dans le plus honteux désordre. Outre les unités plus ou moins régulièrement reconstituées qui commençaient à s'écouler par les deux routes montant du plateau d'Etrépilly vers le nord-est, des troupeaux de fuyards battaient confusément en retraite le long des colonnes ou à travers champs, sans chefs et de leur propre autorité. Des monceaux d'objets disparates étaient abandonnés ou jetés dans les fossés, dans les retranchements, parsemaient le sol, toiles de tentes, sacs, vêtements, cartouchières, outils, dépouilles hétéroclites des villages, jusqu'à des armes, et surtout d'innombrables bouteilles. Un vent de fureur et de panique emportait cette cohue en marche.

J'aperçus Wacht-am-Rhein prostré sur un talus, le corps secoué de gros sanglots et pleurant tragiquement.

— Qu'avez-vous? l'interpellai-je avec sévérité. Vous feriez mieux de venir m'aider à mettre un peu d'ordre dans cette bagarre... Etes-vous blessé?

— Non, monsieur le commandant...

— Alors que faites-vous là ?

— Je ne peux pas... c'est plus fort que moi... Je ne puis pas voir ça, fit-il lamentablement. J'aimerais mieux être mort que d'assister à des choses pareilles...

Au même instant, un soldat débandé qui passait, et dans lequel je reconnus un des hommes que Wacht-am-Rhein avait le plus bourré de coups de crosse, braqua sur lui un pistolet volé et fit feu en criant :

— *Alles kaput !*... Tout est foutu !... Tiens, salaud, voilà pour toi !...

Wacht-am-Rhein reçut la décharge en pleine poitrine.

D'un coup de revolver j'abattis à son tour le misérable. Les deux corps furent poussés ensemble dans le fossé, l'un sur l'autre.

La mort du fidèle Wacht-am-Rhein ne devait pas clore la liste de nos pertes. Il nous restait à enregistrer la plus cruelle de toutes : celle du colonel von Steinitz, asphyxié par la défla-

gration d'un obus à la mélinite, pendant qu'il présidait au regroupement de son régiment. Le lieutenant-colonel Preuss le remplaça.

Il s'agissait d'évacuer les grands blessés. Il y en avait deux cent cinquante dans le hangar, qui était archiplein. Ces malheureux étaient intransportables. Sans doute ne pourrait-on faire autrement que de laisser toute l'ambulance tomber aux mains des Français. On en amenait toujours de nouveaux, que les médecins, débordés, refusaient de recevoir. Ils restaient là, aux abords de la bâtisse, déposés sur l'herbe, sommairement pansés par les infirmiers, tandis que d'autres, mélangés aux cadavres, étaient portés indistinctement au bûcher où on les jetait encore vivants dans les flammes.

Je vis passer ainsi le pauvre Schnupf, exsangue, le thorax défoncé. Il me jeta un regard de détresse.

Une voix fit à côté de moi :

— Fameuse affaire ! En voilà un qui va faire tout de suite son purgatoire ! Il ira tout droit au ciel !

A cheval au milieu de la mitraille, le général von Morlach dirigeait la retraite, aiguillant successivement colonnes et convois sur la route de Vincy. Nous attendions notre tour.

Je le vis soudain qui faisait un geste tranchant et négatif, tout en proférant d'une voix rageuse :

— *Nein !... Nein !...* Le feu !... Ils n'auront que des cendres !...

Je regardai du côté du hangar. Le personnel sanitaire déménageait à la hâte. Bientôt après je vis des sapeurs lancer dans l'ambulance des grenades incendiaires et des jets de pétrole. Le bâtiment s'embrasa tout entier en quelques minutes, au milieu de hurlements effrayants. La charpente de fer apparut, se tordant et grimaçant comme un squelette, dans l'effondrement des poutrelles, des plâtras et des briques, au milieu des flots violents de la combustion et du charivari dantesque des blessés, où je crus reconnaître la vocifération atroce de Vogelfænger.

Nous partions. C'était à nous. Nous partions diminués encore d'une douzaine d'hommes que venait de faucher dans le bataillon la mitraille française. Et nous nous enfonçâmes au cœur de la déroute, tandis que les flammes féroces du hangar

d'Etrépilly léchaient le ciel violâtre où fuyaient de grands nuages verts.

Je marchais au milieu du bataillon, réduit à l'effectif d'une demi-compagnie, où figuraient de nombreuses têtes bandées et des bras en écharpe, et où bien des hommes n'avaient plus de fusil, soit qu'ils l'eussent perdu, soit que, ne pouvant plus le porter, ils s'en fussent débarrassés. Nous cheminions mornes et désespérés entre deux rangs de débandards. Les obus semblaient nous suivre, nous chercher, vouloir changer notre retraite en débâcle. Ils nous lapidaient de terre, de pierres, de débris de végétaux et parfois ouvraient dans la colonne un trou pantelant.

Nous venions de dépasser le croisement de la route de Puisieux, quand je fus atteint.

Je m'affaissai, le souffle coupé, les yeux pleins d'éclairs, le cerveau tourbillonnant. Quand je voulus réagir, je m'aperçus que je ne pouvais pas me relever. Saisi de l'horrible angoisse d'être abandonné sur place et d'être fait prisonnier par les Français, je me mis alors à hurler comme un sourd :

— Arrêtez!... Arrêtez, sacrés cochons!... Ne me laissez pas là!... Mettez-moi dans le fourgon!... Entendez-vous?... Je suis votre commandant... Obéissez-moi, brutes!...

Je faillis perdre connaissance de douleur quand ils m'enlevèrent. Ils me déposèrent sur de la paille dans l'obscurité du fourgon, où gisaient déjà des corps. Une odeur de sang, de sanie et d'urine me saisit à la gorge.

On se remit en marche. Les cahots de la voiture m'entrèrent dans les viscères. La fièvre me battait aux tempes. Mes compagnons geignaient péniblement et je joignis mes gémissements aux leurs.

Un « khrr, khrr » qui ne m'était pas inconnu me sembla provenir du fond de la voiture.

— C'est vous, Hildebrand? fis-je.

— Qui êtes-vous?... khrr, khrr... Qui m'appelle?

— C'est moi, Wilfrid Hering.

— Ah! cher ami!... khrr, khrr... Blessé?

— Oui. Pouvez-vous venir vers moi?

— Je ne puis pas bouger.

— Moi non plus.

— Ah ! cher ami !... khrr, khrr... Quelle aventure !...
— Qui eût jamais cru...
— ... khrr, khrr, khrr...

Nous continuâmes à échanger nos doléances dans la nuit.

Nous fîmes halte au petit jour, à proximité d'une forêt. Une ambulance se trouvait là et nous pûmes enfin recevoir des soins. Le canon sonnait toujours autour de nous, mais plus lointain. Seul les coups d'un parti de cavalerie qui nous poursuivait avec de l'artillerie à cheval restaient pour nous dangereux. Il y avait eu dans le voisinage, une heure auparavant, une escarmouche avec des dragons français. On en avait tué un. On avait trouvé sur lui un papier dactylographié qu'on m'apporta. C'était un ordre du jour signé d'un général français. Il était ainsi conçu :

Soldats ! sur les mémorables champs de bataille qui furent témoins, il y a un siècle, des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi sur ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'est et le nord par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la vieille Prusse, les contingents du Hanovre, de la Saxe et du Brandebourg, se sont repliés en hâte devant vous. Vous aurez encore à supporter de dures fatigues, à combattre de rudes batailles. Que l'image de votre patrie souillée par les barbares reste toujours devant vos yeux ! En avant, soldats ! Pour la France !

Cette lecture m'impressionna douloureusement. Hélas ! étions-nous donc des barbares ?...

J'avais deux côtes brisées. On me réinstalla, un peu plus commodément, dans mon fourgon. Le baron Hildebrand von Waldkatzenbach mourut avant le départ, et j'en étais presque à envier son sort, tellement la perspective d'une nouvelle étape au milieu d'affreuses souffrances me remplissait d'angoisse.

Mais nous n'avions pas fait quatre kilomètres, et je croyais ne pouvoir supporter plus longtemps le voyage, quand une commotion épouvantable souleva la voiture, l'ouvrit, la projeta comme dans une éruption volcanique... Et je disparus dans le néant...

. . . .

Lorsque je sortis, bien indistinctement encore, de mon coma,

une lumière douce, tamisée, bleuâtre, m'enveloppait. Je devais être dans un lit, car je sentais autour de moi comme le suaire léger d'un drap et ma tête reposait immobile dans le creux souple d'un oreiller.

Au delà de l'atmosphère bleu pâle, la limite de mon regard s'arrêtait sur une surface plane d'un blanc laiteux qui pouvait être un plafond. Au bout d'un temps assez long de demi-conscience, occupé à m'apercevoir peu à peu que de l'air entrait en moi, que je respirais, que je vivais, je voulus tourner ma tête pour voir ailleurs et reconnaître où j'étais. Je ne pus faire le moindre mouvement, étroitement retenu par le réseau multiple de la douleur. J'essayai d'écouter. Des bruits imprécis me parvinrent, comme des chuchotements, des remuements ouatés, des glissements feutrés de pas, le tic-tac d'une pendule, d'autres souffles respiratoires que le mien. Je restai encore un long temps à chercher à interpréter ce demi-silence. En quel lieu étais-je?... Comment m'y trouvais-je?... Puis,soudain,je me souvins vaguement: la guerre... du sang... des batailles... Je devais être quelque part dans un lit, à la suite de ces horribles événements... Avais-je rêvé?... était-ce vrai?... ou rêvais-je encore?... Puis je me souvins un peu mieux... Les Français!... Un éclair jaillit... Ah! mon Dieu! étais-je prisonnier des Français?... Mon cœur se mit à battre si fort qu'il me raya d'une douleur aiguë... Mon ouïe devenait meilleure; j'écoutai plus attentivement... Et j'entendis des voix... oui... *Herrgott!*... des voix qui prononçaient des mots allemands...

Alors je m'efforçai de rassembler de l'air dans ma poitrine, pour faire moi aussi résonner ma voix... et dans un craquement de souffrance de tout mon être j'exhalai faiblement :

— Où suis-je?

Au bout d'un instant je vis apparaître dans mon champ visuel le haut d'une cornette blanche, et je perçus ce mot qu'accentuait près de moi une voix féminine :

— *Aachen.*

Aix-la-Chapelle!... N'était-ce pas ce même nom qu'avait jadis prononcé Schimmel, tandis qu'étincelaient à l'horizon sous les feux du soleil levant les vitres de la ville de Charlemagne?... Ainsi je me trouvais revenu à l'endroit d'où j'étais parti un mois auparavant!... Combien de jours avait

duré ce voyage de retour dont je ne gardais pas de souvenir?... Comment s'était-il accompli?... Sans doute dans un de ces lugubres trains de blessés dont nous avions croisé un si grand nombre et où, privé de sens, ballotté comme une loque inerte, j'avais dû rouler, rouler sans m'en apercevoir à travers la France et la Belgique jusque dans cet hôpital d'Allemagne...

Je revoyais comme au déroulement d'un rapide film cinématographique les scènes tragiques auxquelles j'avais assisté, que j'avais vécues, ou peut-être seulement rêvées : les trains de soldats trépidants, chargés de drapeaux, d'inscriptions : *Nach Paris!* les avions, le grand zeppelin fantastique, puis l'entrée en Belgique, le défilé devant le général von Kluck, la première bataille sur les bords du Demer ; je revoyais l'incendie de Louvain, Mons, les prisonniers anglais avec leurs pipes de bruyère et leurs regards affamés, la marche en France, le combat de la Somme, les chasseurs bleus, Kœnig... « pardon, pardon, vous seul étiez noble, juste, grand »... le viol de la jeune fille française, Montdidier, Senlis... et cette terrible bataille... comment s'appelait-elle déjà ?... cette bataille de cinq jours qui avait rompu notre force et m'avait rejeté moi-même sur ce lit de souffrance... comment s'appe... ah! *die Marne... die Marne!...*

Que s'était-il passé ensuite?... Je l'ignorais... Etions-nous vainqueurs ou vaincus?...Peu m'importait...*Krieg ist Krieg...* Que de sang, mon Dieu!...que de morts! que d'épouvante!...

Et comme je regardais, les yeux dilatés d'effroi, je distinguai devant moi, pendue au plafond blanc, une paroi grise, que ma vue maintenant atteignait. Et au milieu de cette paroi, sous l'axe de mon regard, se trouvait un portrait, un grand portrait dans un cadre doré. Sous un colback à flamme écarlate, au-dessus de l'attila rouge de sang des hussards de Zieten, un visage dur, au nez de proie, aux yeux perçants, barré d'une moustache raide aux pointes aiguës et menaçantes, offrait arrogamment sa pose hautaine et théâtrale.

C'était l'Empereur, *der Kaiser Wilhelm II.*

Je tressaillis. Le Seigneur de la Guerre me regardait de ses yeux faux, de ses yeux cruels, de ses prunelles diaboliques. C'était lui qui m'avait saisi!... Hélas! hélas!... Pourquoi tout cela?...Mon père, ma mère, mes sœurs... Dorothéa, la maison

8

de Goslar, la forêt romantique du Harz!... Qu'on était bien là-bas!... et qu'il eût été doux de vivre!...

Et tandis que je demeurais comme hypnotisé par cette apparition, j'entendis un bruit de pas bottés qui approchaient. Puis une voix grave d'homme dit tout près de moi :

— Mettez-lui le masque, Schmidt. Nous allons l'opérer.

Quelque chose de mou et d'humide vint alors s'appliquer sur mon nez, sur ma bouche. Une odeur éthérée et piquante pénétra en moi. Et pendant que mon cerveau se mettait à vaciller, je vis le portrait qui se transformait, qui s'animait bizarrement devant moi. La flamme écarlate du toquet s'ornait d'une plume de coq, le dolman rouge se drapait en petit manteau de soie sur l'épaule, les yeux se bridaient, les sourcils se relevaient, la moustache s'effilait et se dressait davantage, soulignée par une barbiche sardonique. Et j'entendis ces paroles qui sortaient de la bouche du méphistophélique histrion :

Ich bin der Geist, der stets verneint!
Und das mit Recht : denn alles, was entsteht,
Ist wert, dass es zu Grunde geht;
Drum besser waer's, dass nichts entstünde.
So ist denn alles, was ihr Sünde,
Zerstœrung, kurz das Bœse nennt,
Mein eigentlich Element (1).

LOUIS DUMUR.

FIN

(1) MÉPHISTOPHÉLÈS : Je suis l'Esprit qui toujours nie! Et cela avec raison; car tout ce qui existe n'est bon qu'à mettre en ruines; aussi vaudrait-il mieux que rien n'existât. Ainsi donc tout ce que vous appelez crime, destruction, le Mal, en un mot, est mon propre élément. — *Faust*, 984-990.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Marie Gevers : *Missembourg*, Anvers, imprimerie Buschmann. — Jean Fischbach : *Poèmes*, Mons, édition de « Flamberge », 3 fr. — Pierre-Louis Matthey : *Semaines de Passion*, édition de l'Eventail, chez Kuding à Genève. — Joseph Mélon : *Le Roi Triste*, édition Georges Crès, 3 fr. 50. — André Spire : *Le Secret*, édition de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50. — Léon Moussinac : *L'Echarpe dénouée*, Maison française d'art et d'édition, 4 fr. — Louis de Balasy : *Sur le sable*, librairie de « La Démocratie », 1 fr. 50.—Dominique Sylvaire : *Son Ombre*, la Renaissance du Livre, 5 fr.— Vincent Muselli : *Les Masques*, Georges Chrétien.

Que signifie ce titre, **Missembourg** ? Le premier morceau du recueil l'explique. C'est le nom d'une vieille maison blanche, au bord d'un étang qui la reflète, « château des messes », parce que, aux *temps interdits*, des prêtres en exil y ont dit la messe. On y découvre, gravée dans le chêne, cette date : sept messidor, an quatre. C'est là que s'est écoulée l'enfance rêveuse, que s'écoule l'existence paisible, tendre, de l'auteur, Mme Marie Gevers. Elle y assiste, émerveillée, à la continuelle éclosion des mois et des journées ; son cœur les célèbre à l'égal des brises, des corolles, des fruits, des oiseaux qui naissent, caressent, chantent, et passent, et des neiges à l'aile légère qui s'accumulent sur les eaux muettes et dans les branches dénudées. Mais le plus pur de sa ferveur s'adresse aux gestes, aux regards, aux jeux menus des enfants dont elle chante les yeux neufs, le sourire, l'insouciance divine, le silence ou le rire ; elle assiste à l'envol précieux des premiers mots qu'ils balbutient ; elle berce au rythme de vers frôlant comme des plumes leur sommeil tiède et profond. Elle guette l'éveil de leur conscience et guide de syllabes attentives, prudentes, fleuries, les conquêtes magnifiques et ardentes de leur curiosité merveilleuse. Parfois, on la peut trouver un peu doctrinale et presque pédante, lorsqu'elle prétend, par la désignation de sept fruits choisis, honorer les sept notes de la gamme, fixer dans les petites mémoires dressées les noms des étoiles ou enseigner à son enfant les noms des signes du zodiaque. Avec plus d'ingéniosité imaginative et des ressources verbales plus subtiles, variées et colorées, de tels poèmes ne sont pas sans faire songer un peu aux vers mnémotechniques, que l'on faisait autrefois retenir de force aux écoliers. Ce n'est pas là le meilleur de l'œuvre de Mme Gevers, non plus que, en général, les poèmes écrits en vers alexandrins. Son talent n'est point assez rompu aux difficultés techniques et son inspiration est courte.

Les petits rythmes faciles, un peu lâches, de l'octosyllabique qui lui est familier s'adaptent mieux à exprimer les joies, les tendresses inquiètes ou souriantes dont est fait, sans qu'elle le force, son art quasi puéril et, pour ainsi parler, fraternellement maternel. C'est là qu'elle excelle ; elle y a découvert ingénûment un domaine adorable et que bien d'autres poétesses seraient en droit de lui envier.

Ajoutons que ce livre porte le millésime 1914, alors qu'il fut imprimé à Anvers, en fraude de la censure allemande, en 1917. Dans les mêmes conditions, un délicieux ouvrage de folklore : *les Commentaires et l'Idéographie du Jeu de Loto dans les Flandres*, par le poète Max Elskamp, se prétend « achevé d'imprimer en l'an MCMXIV 4 juin », à Anvers également — bien que, s'aidant de la prononciation ordinaire des Belges, il convienne de lire : l'an 1914, 4 *joint*, c'est-à-dire, 1914 + 4 = 1918 ! — Ainsi les Belges placides s'amusaient à faire la nique à leurs oppresseurs.

§

Nuit d'été, chaude nuit tremblante et féminine...

et souvent de vers comme ce vers éperdument beau d'une beauté complète, vers initial d'un grave poème aux cadences amollies, ou de vers d'une science avertie et d'elle-même sûre, quand s'assouplit le délicieux tableau à la Prud'hon qui y fait suite, les **Poèmes** de M. Jean Fischbach revêtent toutes les sonorités, abondantes, nourries de fièvres et de mâles extases ou regorgeantes de sérénité. Il y mène le culte de ses désirs, de ses glorieux espoirs, de son tendre, lucide ou universel amour, son horreur de la détresse et du renoncement, tout l'essor réfléchi de son âme enivrée vers les aurores de la Joie. « A celle qui disait : *Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes* », M. Fischbach tend beaucoup de reconnaissance ; elle lui a révélé par son langage ardent, harmonieux et tendre, les régions insoupçonnées où se sont trempés dans l'enthousiasme les élans généreux de son cœur : dans *l'ombre des jours* on lui découvrirait, je suppose, un *visage émerveillé* et il y goûte, à coup sûr, les *éblouissements* divins. Il lui dédie un pieux, un pur hommage ; il a raison. Mais lorsque sa force pathétique s'élève comme un jet d'eau qui palpite en plein ciel, il ne serait pas injuste aussi qu'il en dédiât l'hommage au souvenir mélancolique de Charles Guérin. En tous cas, je ne vois pas ici imitation, qu'on se rassure, ni influence immédiate et étouffante. Loin de là, M. Fischbach se laisse rarement toucher par de fugitives ressemblances avec les aînés qui ont exercé sur sa rêverie un prestige prépondérant. Il est lui-même, il est bien lui : ferme, précis, ardent, exalté tout en se contenant, avec dans sa voix d'amples sonorités graves, tendres, volontairement discrètes.

En est-il à son livre de début ? Je le crois, mais l'ignore. Au sur-

plus, qu'est-il advenu de lui durant la guerre ? Son livre fut imprimé — (est-il Belge ?) — à Mons, en avril 1914.

§

Ni par d'égales qualités de métier, ni par une égale véhémence d'émotion contenue ne se recommande le livre de M. Pierre-Louis Matthey, **Semaines de Passion**. De tout ce qui a pu former les spasmes de cette passion amoureuse, M. Matthey ne nous présente qu'une image volontairement réservée, mesurée, contrainte. Déjà détonne l'idée de refroidir, dans le titre même, la flamme du mot : passion, en lui ordonnant les étroites limites qu'implique la durée de quelques semaines, comme si une passion n'était assez puissante, si brève qu'en soit la durée réelle, pour dévorer et pour exalter une vie entière. On sort de la lecture de ces poèmes avec l'impression d'avoir découvert un cœur plutôt calme, dont les désirs sont magnifiés assez ingénieusement par une intelligence qui s'évertue à une vaine ferveur. Nulle verve ne jaillit des profondeurs de l'être ; les effets, d'ailleurs d'un goût indiscutable, sont calculés ; on le sent trop, on ne cède pas souvent à leur éclat comme assourdi, à leur exaltation trop savamment concertée.

Mais M. Matthey conduit habilement son poème, ou plutôt il en juxtapose les éléments avec adresse, car il fuit si loin l'apparence d'être éloquent, que la plupart du temps nul lien verbal n'unit entre eux les vers. Il joue à son gré de la rime, de la fausse rime, de l'assonance ; mais on lui souhaiterait plus d'abandon ; le persistant contraste lasse l'attention, où le thème des poèmes n'est pas soutenu par une armature assez souple.

§

N'est-ce un grand péril, quand on se croit penseur, de se vouloir poète, ou, poète, de se vouloir hausser à la pensée insondable ? Je crains que M. Joseph Mélon, avec **Le Roi Triste**, n'ait à subir de cette aventure ambiguë la rude déception finale. Certes la conception première paraîtrait grandiose : voici, depuis les rivages de la mer jusqu'aux neigeuses cimes des monts inviolés, la montée majestueuse d'un roi qui sait penser. Il est las des cités, des champs et des villages ; il gravit les hauteurs blanches et sereines, mais alors il pleure ce qu'il avait quitté, et il sent son cœur s'attrister ; il comprend qu'il aime et a besoin d'être aimé. Cette idée centrale de son livre, M. Mélon en enferme le symbole dans un sonnet. Les quatorze vers de ce sonnet fourmillent d'inconséquences, de maladresses, d'images mal venues :

Le premier vers présente la terre personnifiée, la mer lèche les beaux pieds de la terre ; soit, cela est assez heureux. Mais, au second vers, on lit : « jusqu'aux sommets neigeux qui trônent dans le froid » : qu'est-ce à dire ? Ces « sommets » font-ils, ou non, par-

tie intégrante de la personne de la terre ? Si non, de quoi se compose donc cette personne dont on nous a découvert les pieds éblouissants ? Si oui, comment les « sommets » d'une personne (ce ne peut être que sa tête) *trôneraient*-ils ? et comment (3e vers) y taillerait-on des gradins pour la marche du roi ? Voilà en vérité un frappant exemple de métaphore mal construite. Le poète n'a pas *vu* ce qu'il nous suggère, ou il n'en a vu que successivement les parties, insoucieux de l'ensemble. J'ai choisi ce sonnet, et, dans ce sonnet, ce premier quatrain, parce qu'il est un des plus imagés du livre, composé des vers, pris isolément, les mieux frappés, et parce qu'il figure le nœud central de la pensée de l'auteur. Convient-il de pousser plus loin cette analyse cruelle ? Qu'est-ce que c'est que (vers 5e) « voir des cités dans le marbre et le droit » ? — ou encore, pour ne point m'en tenir à ce malheureux sonnet, quel impérieux besoin nécessite qu'on aligne (je prends au hasard) des vers comm ceux-ci :

Il faut que ton génie à l'organisme plaise
Qui pourrait l'endormir ou le rendre dément

et qu'est-ce que signifie celui qui suit :

Il faut user tes pieds avant d'avoir des ailes ?

Et pourtant le poète parfois se fait jour au milieu de cette confusion épaisse et stérile, et ce sont de vrais vers ceux qui chantent :

La douleur de la mer primitive et dolente
Qui gonflait de sanglots ses innombrables seins...

De tels vers d'harmonie sourde parsèment çà et là les longues suites de poèmes amorphes, qu'étouffe la pesanteur de la recherche philosophique. Le philosophe, s'il domine en l'âme de M. Mélon, je n'ai pas à apprécier sa valeur ici, le poète est vaincu dans le conflit redoutable. Reprendra-t-il résolument le dessus ? Est-ce possible ? Autrement, mieux vaudrait qu'il disparût.

§

L'habitude de penser n'a point, chez M. André Spire, aboli toute sensibilité. L'une est sans cesse contrebalancée, parfois contrariée, par l'autre. Est-ce la signification mystérieuse de ce qui est de son œuvre nouvelle **le Secret** ? Méditation, lèvres froides et pâles, la tête dans les mains, qu'est-ce dont on perçoit la lumière, vers quoi nous tendons les paumes et dont nous avons soif ? Est-ce la paix ? est-ce la justice, quelle grande cause est celle dont nous attendons le triomphe ? pourquoi avons-nous quitté nos villages, nos femmes et nos livres ? Par instants, et presque avec ingénuité, le poète s'exalte d'entendre respirer la mer ou chanter un oiseau sur la branche, ou d'aspirer le parfum des fleurs tendres dans la brise du printemps. Mais la contemplation heureuse du monde, la joie de ses mille prestiges

ne satisfont pas son cœur. Il n'ignore pas cependant où se trouve le bon havre de sécurité et de tendresse ; il convient de placer hors de pair ce poème angoissant, douloureux, *Personne*, et ce poème d'intimité noble qui est intitulé *Rides* :

> Chère tête blanche,
> Que je tiens ce soir dans mes mains plus lentes,
> Je songe à tes cheveux dorés...
> Tu songes à mon jeune visage...
> Et, tes rides, je ne les vois plus.

M. Spire se complaît à ces sortes de sonorités brusquées, et qui se brisent sans aboutir en une pleine cadence harmonieuse. Il est direct, et même dans les moments où sa vision ou son rêve s'amollit de ferveur douce, il lui répugne de caresser avec des mots, avec des phrases trop chantantes. Les voluptés de la rime et, le plus souvent, de la plus timide assonance, ou encore les courbes dociles des accords parfaits, il s'en défie, il les a résolument répudiées ; il les tient pour des moyens efféminés et indignes de lui. C'est qu'une force étrange le conduit et le soutient, quelque chose du souffle dont étaient éperdus les grands prophètes d'Israël. Ce n'est pas en vain qu'il évoque Ezéchiel ou Isaïe, et, tant qu'il se défend d'être comme ils le furent oratoire, tant qu'il se maîtrise, se domine, le rythme intérieur et secret dont ses versets regorgent suffit à les exalter d'une vie lumineuse et précise. Trop souvent le poème reste embryonnaire, tant M. Spire a peur des futiles insistances ou des redites, le poème n'est fait que de la suite énumérative de ses éventuels éléments, ou bien au contraire il se gonfle de colères, d'imprécations, de sarcasmes, qui confrontent à la beauté pure des espaces par l'homme convoités la vilenie méprisable de ses quotidiens efforts, de ses manies stériles, de tout son égoïsme. Le poète s'efface, le réprobateur véhément de nos bassesses et de nos hontes se dresse ; il nie la sérénité des conquêtes tentées par l'homme qui pense ; la faiblesse des réalisations l'émeut de pitié méprisante ; le souci du bien et du mal, de la justice, de la beauté morale masque à ses yeux la splendeur des astres et la grandeur de la pensée. « La laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi », écrivait Flaubert à George Sand. M. Spire cesse de voir le Righi, il se détourne, et n'est plus sensible qu'aux hideurs dont il est encombré.

§

Bien qu'il ait, il y a six ans, publié l'*Ardente solitude*, je n'avais lu de M. Léon Moussinac que des poèmes parus dans certaines revues. J'ignore si le premier recueil que ce poète ait donné a la même valeur que son volume nouveau, l'**Echarpe Dénouée**. L'épigraphe qu'il en a tirée le donne à présumer. Néanmoins, il y a

ici telle pièce où se décèle, non point certes l'imitation, mais une inspiration influencée, des modes d'élocution déterminés par la pratique et l'admiration de maîtres élus. Ne retrouverait-on pas, dans *le Vent*, par exemple, dans *Usines de Guerre*, plus qu'un écho des dictions et les chaleureux bouillonnements de Verhaeren ? J'ai tenu à signaler cette momentanée défaillance, parce que c'est bien l'unique réserve que je trouve à formuler sur ce jeune livre de vers. Profondeur du sentiment, délicatesse de la sensibilité, vivacité d'une imagination partout en éveil, tendresse fervente, élan hardi, amour de la lumière, fête de la couleur, extase enfiévrée en présence de la nature ou des humaines splendeurs, sûreté ample et harmonieuse du développement verbal, vigueur assouplie des rythmes, rien n'y manque. Voici un poète. Voici d'éclatants, de pieux poèmes qui entraînent et qui éblouissent. A travers eux on respire, on sent, on vit, on entend, on est ému, on frémit délicieusement. Quel peintre de plein-air aurait mieux rendu l'heure ardente de ce bain dans la fraîcheur pure de l'eau du lac, où

Elle ne songeait plus à rien.
Elle était toute
Au plaisir ingénu de voir rouler des gouttes
Sur ses bras nus, de sentir bien,
Comme un lien,
Les herbes s'enrouler à ses jambes...

et aussi la beauté grise, songeuse, bariolée de ce dimanche de Bretagne, qui absorbe sa rêverie, dans le trou de la tranchée où l'a enlisé la guerre ? Et cet « *autre soir* », tandis que, malade et soigné dans la chambre bien chaude, il songe à sa bien-aimée qui, loin des pays maussades, ne sait rien, ne se doute pas, et qu'il l'évoque, et l'appelle si langoureusement dans l'obscurité de la nuit. Et *le feu*, ce feu dont tous les poilus ont appris à connaître le prix :

Aimer le feu, c'est d'abord vivre !
J'aime le feu : le feu est dieu, le feu enivre,
Et j'aime vivre avec les dieux
Et j'aime être ivre...

Vraiment, l'*Echarpe dénouée* c'est le livre grave, charmant et ému d'un homme jeune et sincère, d'un viril et ferme poète. Retenons ce nom, Léon Moussinac, d'un poète.

§

Une trentaine de pages, en faut-il plus pour que donne sa mesure un poète nouveau ? La plaquette, **Sur le Sable...**, de M. Louis de Balasy, comporte une douzaine de poèmes sur les données éternelles, souvenirs, amour, crépuscule, nature, qui ne sont pas tous de valeur égale : ah, pourquoi n'a-t-il pas supprimé la fadaise qu'il intitule

Bagatelle ? Mais plusieurs se déroulent dans un large mouvement délicatement soutenu, et plein de douce ou d'ardente mélancolie. Il est probable que l'auteur en est à ses débuts. On ne saurait en espérer qui promettent davantage ; M. de Balasy serait impardonnable de ne pas avancer hardiment dans la belle voie que son talent naissant lui a ouverte.

Son Ombre, *notes en marge d'un amour*, explique M. Dominique Sylvaire, rédacteur en chef de *Fémina*, renferme des vers suffisamment corrects et de nature à obtenir la faveur des salons, même des salons académiques. C'est d'un homme de goût et d'un poète suffisant.

Sous le titre les **Masques,** M. Vincent Muselli a groupé dix sonnets héroï-comiques, qui, dans leur disposition irrégulière, dénotent un métier adroit et un humour agréable, mais n'a-t-il, comme je crois m'en souvenir, à sa lyre d'autres cordes que la corde fantaisiste ou funambulesque ?

ANDRÉ FONTAINAS.

HISTOIRE

Commandant Weil : *La Morale politique du Grand Frédéric d'après sa Correspondance*, Plon-Nourrit, 12 fr. 50.

Il y avait, en Frédéric II, une grande finesse d'esprit, cette finesse qui offusquait si fort le Roi Sergent, son terrible père, et, de bonne heure, valut au fils une vie souffreteuse et perspicace, à l'écart, parmi les molestations et les sévices ; et c'est encore, c'est donc une telle finesse, sans cesse aiguisée, qui, par la suite, rendit le réalisme de Frédéric II si désenchanté. L'Europe en a su quelque chose ; et la Prusse aussi, — aujourd'hui.

Voici, de M. le commandant Weil, une étude sur les Lettres politiques du Roi de Prusse (dont le texte est reproduit), étude assez considérable et hautement documentée pour justifier largement le titre sous lequel elle se présente à nous : **La Morale politique du Grand Frédéric d'après sa Correspondance.** Cette Correspondance, qui occupe trente-cinq volumes environ, ne pouvait être que partiellement utilisée ici. Les extraits donnés sont pris dans les deux premiers volumes seulement : mais ils sont suffisants, juge M. Weil, pour donner une idée des procédés mis en pratique par Frédéric II dès son avènement et auxquels, durant tout son long règne, « il n'a jamais cessé de rester fidèle ». Ces extraits, — notes et dépêches, — se rapportent à la période comprise entre juin 1740 et septembre 1742, c'est-à-dire entre l'avènement de Frédéric II et la paix de Berlin après la cession de la Silésie par les préliminaires de Breslau.

La politique de la Prusse, — qu'on ne manquera pas d'appeler politique de surenchère, mais que nous appellerons politique tout court, — vis-à-vis de la France et de l'Angleterre dans les questions d'alliance, au lendemain de l'avènement de Frédéric II, est bien montrée par les dépêches adressées à De Camas et à Truchsess. Mais les principales préoccupations du Roi de Prusse étaient du côté de l'Autriche. « Dès le premier jour de son règne, il avait voulu et il avait préparé la guerre parce qu'il lui fallait la Silésie. » On peut en croire M. Weil, et ce n'est pas Frédéric qui l'aurait contredit. J'insiste sur ceci, que Frédéric n'eût point contredit M. le commandant Weil, malgré sa lettre à Voltaire après la mort de l'empereur Charles VI : « Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques. » « Il lui fallait la Silésie » : je crois bien, mon commandant ! Etant donné ce qu'était la Prusse et ce qu'il était, lui, avec les conditions de l'Allemagne autour de lui, que serait-il donc venu faire sur le trône, si ce n'était pour prendre la Silésie ? Voici un homme pour qui toute abstention au sujet de la Silésie eût signifié croisement de bras pur et simple pendant sa vie et pendant l'éternité. Je ne juge pas, je constate. Un historien doit avoir l'esprit très objectif et voir les choses de ce monde d'une façon aussi peu abstraite que possible. Un habitant de Sirius, pourvu d'une portée de regard suffisante, verrait sur notre planète deux ou trois nécessités très simples. L'historien, qui n'est jamais un homme à la mode, n'habite pas ailleurs que dans Sirius, soit dit une fois pour toutes. On est agacé par la foule des beaux esprits libres, des belles âmes libres, incapables de tout effort de *fond* et à qui cette incapacité même tient lieu de liberté. A ce compte, il n'est pas difficile d'être libre, libéral !

On consultera, entre autres pièces, dans le présent recueil, touchant les projets sur la Silésie, le rapport du Feld-maréchal de Schwerin, du 29 octobre 1740 (p. 40), et les « Idées sur les projets politiques à former au sujet de la mort de l'Empereur » (p. 57). Voilà les idées de derrière la tête qui ont été connues *depuis* : tout le reste, qui est aussi du plus grand intérêt, est appropriation politique et immédiate du projet, en tenant compte des questions de fait, la question de droit étant laissée comme leur affaire aux ministres et aux juristes. (Nous reviendrons tout à l'heure sur cette question du droit.)

Un document typique à cet égard est la réponse au ministre d'Etat de Podewills sur les observations de celui-ci touchant les « idées » du Roi. De la discussion des questions de fait il résulte clairement pour Frédéric II qu'il a tout avantage à mettre incessamment ses troupes en marche. Cela lui suffit. « Il faut, écrit Podewills, que je dise avec un profond respect à Votre Majesté que, quelques prétentions bien fondées que la maison de Brandebourg ait eues autrefois

sur les duchés de Liegnitz, de Brieg et de Wohlau, sur Ratibor et Oppeln, sur la principauté de Jaegendorff et le cercle de Schwiebus en Silésie, il y a des traités solennels que la maison d'Autriche réclamera et par lesquels la maison de Brandebourg s'est laissée induire, quoique frauduleusement, à renoncer pour des bagatelles à des prétentions si considérables. Cependant on trouvera toujours moyen de faire revivre ces anciens droits, etc... » Sur quoi Frédéric annote : « L'article de droit est l'affaire des ministres, c'est la vôtre ; il est temps d'y travailler en secret, car les ordres aux troupes sont donnés. » Et certes voilà des mots compromettants, d'après lesquels on semble improviser la question de droit après coup. Mais, en réalité, la situation de droit, dans le cas présent, ne pouvait pas être improvisée, car elle existait depuis longtemps. J'y reviens bientôt, en pur historien descriptif, qui s'en f... de Frédéric, comme aussi de l'Europe du temps de Frédéric.

Albert Sorel, — qui, entre parenthèses, dans son *Histoire de la Révolution et de l'Europe*, marquant la solidarité de la politique du Comité de Salut Public avec celle de Louis XIV et de Richelieu, n'a pas craint de dire que cette politique de nos grands révolutionnaires était fondée sur la convoitise et la force, — Albert Sorel apprécie, en naturaliste de l'Histoire, l'extraordinaire talent déployé dans cette affaire de l'invasion de la Silésie :

Jamais joueur, dit-il, ne fut aussi intéressant à observer, car il n'en fut jamais de plus alerte, de plus hardi et de plus circonspect à la fois, de plus fécond en feintes et en expédients, de plus adroit surtout à découvrir les desseins de son adversaire et à les prévenir.

M. le commandant Weil en convient, reprend et amplifie l'éloge, mais en insistant aussi sur « l'effroyable immoralité des procédés » et en citant le jugement de Macaulay sur le Roi de Prusse :

Politique dénué à la fois de décence et de moralité, insatiable dans sa rapacité, éhonté dans sa perfidie.

Macaulay a toujours été amateur de jugements moraux, si bien que John Morley lui-même, *Honest John*, le trouve un peu trop académique dans cette fonction. Mais il est certain que la question de droit, dans l'affaire de Silésie, a été depuis longtemps tranchée dans un sens défavorable à Frédéric II. C'est le poète Andrieux, je crois (presque un contemporain), qui, rimant l'anecdote du meunier de Sans-Souci, concluait par ce vers :

On respecte un moulin, on vole une province.

ajoutant philosophiquement, il est vrai : « Ce sont là jeux de prince. »

Mais, en feuilletant l'intéressant recueil de textes dû à M. le commandant Weil, on s'aperçoit qu'il y a eu, du côté de Frédéric, une

grave question de Droit aussi. Il a conçu un droit, le sien, et il a dépensé beaucoup d'efforts pour persuader son temps là-dessus, et faire croire au public que son droit n'allait pas contre le droit public européen, coïncidait avec ce droit public européen. Tout ceci est bien oublié, si même cela a jamais été bien connu. Mais l'obscurité elle-même de la matière la rend intéressante aujourd'hui. J'exhume donc ce vieux « droit » de Frédéric, à titre de curiosité pour le lecteur. La première apparence est terriblement archaïque, féodale :

Les droits du Roi sur la plupart des duchés et principautés de la Silésie sont incontestables, est-il dit dans une Note du roi de Prusse en date du 20 décembre 1740, intitulée : Raisons qui ont porté le Roi à faire entrer ses troupes en Silésie. Les possesseurs de ce duché en sont même si bien convenus qu'ils ont fait un traité avec l'électeur Frédéric-Guillaume par lequel cet électeur renoncerait, en faveur du cercle de Schwiebus, à ses droits sur les autres principautés et duchés de la Silésie ; cette renonciation serait valable, si, par la plus noire perfidie, l'empereur Léopold n'avait arraché le cercle de Schwiebus à Frédéric Ier.

L'équivalent qui constituait la renonciation étant donc rendu, nos droits reviennent en entier et tout l'acte fait avec l'électeur Frédéric-Guillaume devient nul. C'est donc en vertu de ces droits et d'une prétention de quelques millions d'écus que le Roi est entré en Silésie pour maintenir son bien et pour étayer ses droits. Il n'aurait point été convenable de faire une pareille démarche du vivant de l'Empereur, car l'Empereur étant chef de l'Empire, c'est agir contre les constitutions de l'Empire si un des membres voulait l'attaquer.

De plus cette démarche n'est point contraire à la Pragmatique Sanction, puisque le Roi ne prétend point hériter, mais soutenir ses droits particuliers et l'Empereur n'ayant lui-même aucun droit sur ces duchés en Silésie qu'on lui conteste, de quelle justice sa fille en peut-elle donc prétendre ? D'autant plus qu'on ne saurait hériter de ce qui n'appartient pas à ses parents.

Mais supposons, pour mettre les choses au pire, qu'on regardât l'action du Roi contraire à la Pragmatique Sanction, il est bon de dire que, par le traité de 1732, le Roi garantit la Pragmatique Sanction à l'Empereur, à condition de la garantie du duché de Bergue ; or, la maison d'Autriche a manqué à son traité en garantissant, l'année 1738 ou 1739, à la maison de Sulzbach la possession provisionnelle des duchés de Juliers et de Bergue, de sorte que le Roi rentre par là dans la plénitude de ses droits, et d'autant plus qu'on lui avait promis un équivalent des propres biens de l'Empereur...

J'ai oublié d'ajouter que la Silésie ayant toujours été un fief masculin, elle n'est devenue féminin que par la Pragmatique Sanction : or, comme ma garantie en est nulle, je rentre à présent dans l'entier de mes droits, puisqu'il n'y a plus de descendants mâles de la maison impériale...

Chicane de Féodaux, sur laquelle se prononceront les spécialistes, et où il y a sans doute à prendre et à laisser. Voici maintenant le

côté plus moderne de ce vieux Droit, son côté européen, au gré de Frédéric. Le roi de Prusse, à la fin de 1740, écrit ceci, entre autres choses, au roi d'Angleterre :

La Maison d'Autriche, en butte à tous ses ennemis depuis la perte de son chef et le délabrement total de ses affaires, est sur le point de succomber sous les efforts de ceux qui font ouvertement des prétentions sur la succession ou qui méditent en secret d'en arracher une partie : et comme par la situation de mes Etats je me trouve le plus intéressé à en empêcher les suites et à prévenir surtout ceux qui pourraient avoir formé le dessein de s'emparer de la Silésie (!), qui fait la sûreté et la barrière de mes provinces limitrophes, je n'ai pu me dispenser de faire entrer mes troupes dans ce duché pour empêcher que d'autres, dans les conjonctures présentes, ne s'en emparent à mon grand préjudice et à celui des droits incontestables que ma maison à eu (*sic*) de tout temps sur la plus grande partie de ce pays-là, comme je ne manquerai pas de le manifester en temps et lieu.

Mon intention en cela n'a d'autre but que la conservation et le véritable bien (?) de la Maison d'Autriche.

Je me suis même expliqué sur cela par mon ministre à la Cour de Vienne (1) d'une manière que, si elle entend ses véritables intérêts, elle ne balancera pas un instant à y donner les mains (*sic*).

Pour cette lutte-là, je suis prêt d'entrer avec Votre Majesté, la Cour de Vienne, la Russie et les Etats-Généraux dans toutes les mesures qu'on pourra juger convenables et dans une alliance des plus étroites pour maintenir l'équilibre de l'Europe, conserver le système de l'Empire, garantir les Etats de la Maison d'Autriche contre quiconque voudra les envahir et faire tomber l'élection d'un empereur sur la tête du duc de Lorraine pour rétablir l'ancien système.

Mais comme j'ai des avis certains, à n'en pas douter, que la Cour de Vienne, conseillée par des gens qui jusqu'ici se sont portés à toutes les extrémités les plus fâcheuses, est prête à se jeter dans les bras de la France pour renverser ce qui pourrait rester encore d'espérance de sauver l'Empire et la liberté de l'Europe, j'ai cru qu'il ne fallait point perdre de temps en négociation inutile, mais se servir des moyens les plus efficaces pour déterminer l'irrésolution de cette Cour, et pour l'obliger bon gré mal gré de prendre un parti convenable au bien de l'Europe, aussi bien qu'à ceux de Votre Majesté et de la République de Hollande...

Moyennant quoi et les liaisons étroites entre Votre Majesté, moi et la Cour de Vienne, celle de Russie et la République, dans lesquelles il serait bon aussi de faire entrer le roi de Danemark, nous pourrions, à ce qu'il me semble, nous mettre à l'abri de toute insulte et maintenir la paix et l'équilibre de l'Europe.

Frédéric II étant la cheville ouvrière de ce « salutaire » plan européen, il réclamait donc la Silésie pour salaire.

Certainement, du point de vue de l'Empire (protégé par la Prusse)

(1) Maintes dépêches à cet effet : et de fait, l'équivoque, à Vienne, dura quelque temps.

et du point de vue protestant, — l'article protestantisme n'étant point par ailleurs une difficulté pour la schismatique Russie, — tout se tient debout dans cette façon de concevoir l'équilibre, le droit européen. L'alliance de la France et de l'Autriche, faite contre la Prusse grandissante, est pressentie; est pressenti aussi le Pacte de Famille (on remarquera, en effet, le silence sur l'Espagne), ce système politique du Sud-Europe opposé au système politique du Nord-Europe, où Frédéric, enfin, a soin d'entretenir l'hostilité de l'Angleterre contre la France. Telles sont les vues que Frédéric II, au moment d'entrer en Silésie, inculque à sa diplomatie, ce qui ne l'empêche pas de flatter la France, dont il sera même bientôt l'allié très momentané. Il appelle son ministre favori Podewills son « cher Charlatan » dans la lettre même où il lui donne des directives conformes à ce qui vient d'être exposé. « Mon cher Charlatan » : on ne s'y méprendra pas trop ; je n'ai jamais pensé et je ne penserai jamais que Frédéric II ait vu dans son plan politique pur charlatanisme. Certes, il créa par là une irrésolution en Europe, dont il profita largement pour s'approprier la Silésie : mais, tout de même, quand l'égoïsme politique est si intelligent, témoigne, en un mot, d'une telle envergure de pensée (bien qu'envergure ici ne signifie pas hauteur), on n'expliquera pas tout par du charlatanisme. La Nature ne peut pas se volatiliser ainsi, et libre là-dessus à Frédéric II de faire le roué et de mettre ses complaisances dans un ministre charlatan. « Incrédulité, Incrédulité ! » telle est ma maxime, disait-il encore. Nous reconnaissons ici la perspicacité aiguë et souffreteuse développée par son éducation. C'est ce qui lui fit rechercher Voltaire, bon antidote contre la balourdise du *gemüth*.

J'analyserai, dans ma prochaine chronique, la politique avec la France. On ne saurait trop vivement remercier M. le commandant Weil de nous avoir mis en main, — au prix d'un grand labeur d'érudition et avec une clarté de regard historique dont témoignent les résumés intercalés dans le livre, — les pièces de cette politique. Evidemment, c'est surtout en fait de moralité politique que Frédéric II fut le châtelain de Sans-Souci. Mais il ne faut pas trop s'en frapper, mon commandant (puisque aussi bien s'en frapper aujourd'hui est un peu tardif). Je vous dirai bientôt pourquoi, à mon sens, et quelles préoccupations motivent en ceci mon point de vue.

EDMOND BARTHÈLEMY.

FOLKLORE

Paul Sébillot, La Revue des Traditions Populaires. — P. Saintyves : *Porphyre, l'Antre des Nymphes et les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive*, in-18 jésus, Paris, E. Nourry, 1918, 7 fr. 50. — P. Saintyves : *Les Liturgies populaires, rondes enfantines et quêtes saisonnières*, petit in-18, Paris, édition du Livre mensuel, 1919, 5 fr. — Dr Raphael Blanchard :

L'Art populaire dans le Briançonnais : le Ba'cubert, in-8, ill., Paris, H. Champion, 1914 (distribution retardée jusqu'en 1919), 5 fr. — Frank Kidson et Mary Neal : *English folk-song and dance*, in-18, Cambridge, University Press, 1915, 3 sh.

Par la mort de **Paul Sébillot** le folklore français a perdu son principal soutien : il a pendant plus de trente ans groupé tant à la Société des Traditions Populaires et à la *Revue* de la Société, qu'il avait fondées, qu'aux dîners mensuels de Ma Mère l'Oye tous ceux qui, avant lui, isolés en quelque coin, s'intéressent aux mœurs et coutumes des provinces de France et pensent que l'étude et aussi, dans une certaine mesure, le maintien de ces mœurs et coutumes contribuent à conserver à la France comme nation sa cohésion traditionnelle et son originalité parmi les autres nations du Monde. Paul Sébillot s'était d'abord, après Brizeux et Souvestre, avec Luzel et maints autres, attaché à recueillir les contes, légendes et pratiques de la Bretagne. Pour interpréter les faits bretons, il avait fait appel à la méthode comparative, d'où ses quatre volumes du *Folklore de France*, monument scientifique comme n'en possède aucun autre pays européen, puis mondiale, d'où son petit volume chez Doin, *Le Folklore*. Il avait l'intention de consacrer des monographies aussi étendues aux cérémonies de passage, aux pèlerinages de la France. On espère que son fils, Paul-Yves Sébillot, déjà connu par plusieurs publications de folklore, terminera l'œuvre paternelle.

L'appui, au moins moral, ne lui fera pas défaut, puisque la Société des Traditions Populaires s'est réorganisée et a décidé de continuer la publication de la **Revue** ; le nouveau secrétaire général est M. Gaudefroy-Denombynes, qui s'intéresse spécialement au folklore musulman ; le président est le sinologue Henri Cordier ; tous les vieux amis de Paul Sebillot ont promis de continuer leur collaboration ; le secrétariat général a été transféré à l'Ecole des Langues Orientales, rue de Lille.

§

Parmi eux se trouve M. P. Saintyves, qui a publié récemment deux bons ouvrages de folklore. L'un, **Porphyre et l'Antre des Nymphes**, débute par une traduction intégrale, due à M. Joseph Trabucco, du texte difficile où Porphyre discute le sens qu'on doit attribuer à la description que donne Homère de la grotte consacrée à Ithaque, « aux Nymphes que l'on nomme Naïades ; au dedans sont des cratères et des amphores de pierre où les abeilles construisent leurs rayons, de longs métiers de pierre où les Nymphes tissent leurs toiles peintes ; il y a deux entrées, l'une pour les hommes, l'autre pour les dieux ». Il s'agit d'un antre des morts. Le texte de Porphyre a donné l'occasion à M. Saintyves d'étudier le rôle joué par les grottes dans les religions de l'antiquité méditerranéenne, ainsi que dans le sud de la Gaule à l'époque préhistorique et plus tard :

Cavernes de Déméter, Antre de Dionysos, Antres de Mithra, Cavernes de Cybèle et d'Attis, Antres d'Adonis ; grottes chrétiennes primitives (Annonciation à Marie, Nativité, Quarantaine, Baptême du Christ), cavernes de la Palestine chrétienne.

Il ressort de l'étude comparée de M. Saintyves que, dans ce domaine rituel spécial, comme en tant d'autres, le christianisme a adapté à des fins particulières et placé sous l'invocation de ses personnages sacrés spéciaux des pratiques et des croyances qui lui étaient de beaucoup antérieures.

Au même auteur on doit un petit volume, malheureusement dénué de renvois bibliographiques, sur les **Liturgies populaires.** M. Saintyves s'est demandé : nos rondes enfantines ont-elles une origine rituelle ? Il a donc étudié, en remontant le plus haut possible, l'usage exact de chaque ronde, recherché la date à laquelle il est de tradition qu'on l'exécute et déterminé, par des rapprochements de textes, le sens interne des paroles chantées. Cette étude comparative lui a permis de discerner les catégories de rondes suivantes : rondes d'incantation (danses cérémonielles de mariage, rites de circumambulation, etc.); rondes calendaires (surtout de Noël et du changement d'année, libertés de décembre, fête des Rois, Nouvel An, chants du gui-l'an-neuf, chansons et danses d'étrennes). L'étude est bien conduite, l'interprétation est modérée et non entachée des théories mythologiques qui tendaient, aux années d'avant-guerre, à obscurcir le sens des faits de mythologie et de folklore.

Il est évident que M. Saintyves n'a examiné dans ce volume qu'une partie seulement des matériaux : les rondes, danses de toutes sortes et chansons qui se rattachent au cycle annuel des pratiques agricoles (semailles, moisson, fenaison, vendanges, etc.) lui fourniraient la matière d'un volume aussi riche, et dont les conclusions, dans le sens de l'interprétation ritualiste, seraient à peu de chose près identiques.

§

Parmi les danses populaires de la France il en est peu qui aient autant exercé l'ingéniosité des folkloristes que la Danse des Epées du Briançonnais. Le Dr Raphaël Blanchard, originaire des Basses-Alpes, l'a étudiée de près pendant toute sa vie ; peu avant de mourir il a pu donner, dans un joli volume, **Le Ba'cubert**, les résultats définitifs de sa longue enquête. Le nom même de la danse est enfin expliqué : il signifie le *Bal Couvert*, parce qu'on la dansait dans une grange ; il faut rejeter l'orthographe *Bacchu Ber*, sur laquelle certains savants avaient fondé leurs rapprochements avec les danses sacrées de Bacchus ; d'autres ont voulu voir dans cette danse une survivance de la pyrrhique des Grecs. En fait, le plus ancien document écrit ne date que de 1730, mais il ressort des descriptions et des photographies publiées par Raphaël Blanchard que la Danse des

Epées (aujourd'hui des Bâtons), est relativement ancienne comme technique et comme rythme.

La représentation de l'une des figures de la danse du Pont de Cervières dans l'estampe de Bruegel-le-Vieux, représentant une kermesse flamande, n'est qu'une adaptation de la danse briançonnaise vue sur place et dessinée par le peintre flamand lors de son séjour dans les Alpes (pour l'intéressante démonstration de Blanchard, voir p. 71-82); ceci prouve que la danse existait déjà en 1549, date du voyage de Bruegel dans les Alpes. Pour le moment, on ne peut pas remonter plus haut. Une bibliographie complète termine cette élégante monographie, illustrée de nombreuses photographies et de schémas.

§

Il resterait à chercher, Raphaël Blanchard comptait le faire, sous quelles formes la Danse des Epées du Briançonnais s'est implantée et a évolué en pays flamand et hollandais : le plus qu'on sache en ce moment, c'est que le rythme très spécial de cette danse se retrouve dans une chanson d'enfants moderne. Plus précis sont les renseignements qu'on a sur la transplantation en Grande-Bretagne d'un certain nombre de danses françaises anciennes, accompagnées de chansons. Le petit livre de M. Kidson et de Miss Mary Neal, sur **La chanson et la danse populaire anglaises** est un excellent petit manuel de ce domaine, fondé sur des documents historiques, notamment l'*Orchesographie* de Thoinot Arbeau (1588), et de longues et patientes enquêtes personnelles.

L'origine liturgique romaine d'un grand nombre de chansons populaires se discerne en Angleterre autant qu'en France ; un bon chapitre est celui où M. Kidson montre le mode suivant lequel ces très vieilles chansons populaires se sont peu à peu modernisées, par changement de rythme et d'intervalles. Une bonne bibliographie de la chanson anglaise et écossaise termine la première partie. La deuxième, due à Miss Neal, contient un grand nombre de descriptions et de photographies inédites. Le chapitre consacré aux danses Morris (avec déguisements animaux), qui furent remises à la mode en 1905, est l'un des mieux faits ; on suppose que le mot *Morris* vient de *Moorish* et désigne des danses dites Mauresques ; d'autres pensent y voir d'anciennes danses de Mars, ou même des Maruts, bande de guerriers armés qui dansaient, dans l'Inde védique, en l'honneur d'Indra. D'autres danses rurales anglaises, comme la *Danse des Epées*, la *Furry Dance* et la *Horn Dance* semblent aussi remonter à une très haute antiquité ; leurs origines religieuses et ritualistes se discernent encore parfaitement. Cette section du livre se termine également par une bibliographie bien faite. Ce manuel contribuera

certainement à conserver la vie aux vieilles danses et aux vieilles chansons du peuple anglais.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Louis Vignon : *Un programme de politique coloniale : les questions indigènes,* 1 vol. in-8, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1919, 12.50. — Memento.

La politique coloniale de la France ! Demandez le dernier programme ! Officiel ? Officieux ? Peu importe ! Caramels, sucres d'orge, arachides, huile de palme, assimilation, association, protectorat ! En voulez-vous des fruits exotiques, des matières premières, des formules et... des grands mots ?

Et, cependant, il est bien certain que la France coloniale n'a pas de programme et qu'en maintenant cette attitude négative elle est fidèle à une tradition. Elle n'en a pas, elle n'en a jamais eu, et, à cet égard, je ne puis que répéter ce que j'inscrivais dans la préface d'un récent ouvrage (1) :

> La colonisation française envisagée d'un point de vue antique apparaît comme une mission supérieure aux souhaits obscurs des Français et aux volontés parfois résistantes des chefs... A côté de l'action des gouvernements qui ne se préoccupent pas toujours suffisamment d'arrêter les grandes lignes d'une politique indigène assise sur de sérieuses observations pratiques et basée sur une solide doctrine philosophique, il se dresse heureusement *des individus* conscients du devoir de la Race...

L'action des gouvernements ? Récemment, se réunissait à Paris le Congrès du parti radical, du parti qui, depuis un certain nombre d'années, approvisionne du point de vue quantitatif, sinon qualitatif, la République en hommes de gouvernement. Ces braves gens ont délibéré longuement et arrêté un programme d'action. Croyez-vous qu'ils aient pensé aux colonies ? Non : il n'est question dans ce factum que des élections,— « il faut bien vivre ou...mourir ! » et puis de quelques personnes, Clemenceau, Mandel, Briand, etc., non dénommées, d'ailleurs — soyons prudents ! sait-on ce que réserve l'avenir ? — non dénommées, dis-je, mais dont la préoccupation a évidemment pesé bien plus lourd que l'observance des doctrines !

Fait plus caractéristique encore : penchez-vous, pas longtemps, — il ne faut pas abuser des meilleures choses ! — sur l'organisation passée, actuelle ou même future du ministère des Colonies et vous constaterez avec ou sans surprise, peu importe ! que, dans cette vaste usine, personne, aucun service ne s'occupe de politique coloniale. Je tiens l'information de mon meilleur ami qui connaît bien

(1) *Ce que tout Français devrait savoir sur nos colonies*, par Charles Regismanset, Georges François et Fernand Rouget, 1 volume, Paris, Emile Larose, éditeur.

la maison. Les questions indigènes? Les doctrines politiques et philosophiques générales qui peuvent guider dans leur solution ; les grands problèmes à la fois pratiques et de principe, comme celui de l'accession des indigènes aux emplois publics, il n'y a là-dessus, — contrairement à ce qui se passe chez nos voisins les Anglais,de cervelle philosophique pourtant assez pauvre ! — il n'y a là-dessus ni dossiers, ni documentation.

Sans doute, le service public s'en remet-il pour régler cela à l'initiative des particuliers? Et c'est ce qui a autorisé M. Louis Vignon, professeur à l'Ecole coloniale,à écrire son livre : **Un programme de politique coloniale : les questions indigènes**, copieux in-octavo de plus de 550 pages.

M. Vignon constate qu'on a beaucoup parlé pendant la guerre et depuis de nos colonies, mais qu'une question a été jusqu'ici négligée, et qu'il convient à cette heure de mettre en pleine lumière : Comment vivent les indigènes sous notre domination ? Sont-ils satisfaits ? Quelle politique suivons-nous à leur égard ?

Au lendemain de la guerre, dit-il, c'est un devoir pour chacun de nous d'entreprendre sa rééducation, de reviser ses opinions et de tenir compte des résultats obtenus pour déterminer une politique.

« Déterminer une politique », cette expression n'est pas employée sans dessein. M. Louis Vignon paraît, en effet, avoir voulu fixer les bases d'une politique coloniale par la méthode scientifique et par l'application des principes empruntés au système « déterministe ». A cet égard, son introduction est à retenir... Par un rappel consciencieux des idées de Gobineau, de Ribot, de Spencer et autres philosophes, elle tend à démontrer qu'il existe des races irréductibles les unes aux autres *physiologiquement*, que les caractères, la mentalité de chacune d'elles sont le produit d'une évolution familiale, religieuse, sociale, linguistique, qui est elle-même l'aboutissement logique d'une succession de faits, de phénomènes enchaînés rigoureusement suivant des lois inéluctables.

« Ces civilisations sont incommunicables », a écrit Gobineau, et vous vous rappelez comment l'auteur des *Pléiades* traduit puissamment cette idée et la concrétise quand il fait dire à la femme de Valerio (1) :

Qu'y-a-t-il de commun entre ces gens-là et nous ?... Je voudrais me retrouver dans un autre pays, dans le nôtre, dans celui que nous avons contemplé toute notre vie, qui n'a pas de mystère et d'inconnu pour nous ; pour lequel nous sommes faits et qui est fait pour les natures que nous avons reçues du Ciel ! Je voudrais voir les gens que nous pouvons reconnaître, sur le visage desquels nous sommes accoutumés à lire et qui comprennent le bien et le mal de la même façon que nous...

(1) Dans la *Nouvelle asiatique* intitulée : *La Vie de voyage.*

M. Ribot a exprimé la même pensée sous cette forme : « Il y a des manières de sentir et de penser qui sont irréductibles. »

Une société doit donc évoluer conformément à ses instincts et à ses propres possibilités.

M. Vignon s'applique à différencier les races à un quadruple point de vue : langage, religion, famille, gouvernement. La manifestation de ces phénomènes sociaux qui varie avec chaque race est caractéristique de la mentalité et de la valeur collective d'un peuple. La langue, la famille, la religion, l'organisation sociale sont les « représentations » que chaque peuple, que chaque race se fait du monde. M. Vignon le démontre par l'étude des civilisations noire, annamite et arabo-berbère. C'est la partie descriptive de son ouvrage. Les peuples noirs, étant donné le mécanisme de leur langue, ne pensent pas et ne peuvent pas penser comme nous. Les moyennes des différentes races ne sont pas fort éloignées sur le plan intellectuel. Ce qui les distingue, c'est la faculté de produire *une élite* et de la suivre. M. Vignon procède à ce sujet à une comparaison entre les races noire, jaune et blanche. Les civilisations des deux premières sont figées et demeurent à l'état statique. Elles ne comportent aucun dynamisme.

Ces différences profondes s'accusent immédiatement aux premiers contacts sociaux et intellectuels comme économiques. Il en résulte fatalement pour nos sujets indigènes des froissements, des brutalités, de la misère. M. Vignon appuie sa thèse d'exemples qui lui ont été fournis par la présence en France de nombreux indigènes pendant la guerre.

Comment résoudre les problèmes redoutables qui se posent alors ? Trois politiques possibles : refoulement, assimilation ou protectorat. Les deux premières, la seconde surtout, sont très critiquables aux yeux de M. Vignon, qui fait un exposé parallèle de la politique coloniale et de la psychologie anglaises et françaises et affirme qu'un peuple « n'abandonne jamais sa mentalité et ne saurait évoluer que dans le sens de cette mentalité ». Il faut donc recourir à la politique du protectorat ainsi définie :

L'art de conduire les populations, par l'intermédiaire de leurs chefs naturels, sans les troubler dans leurs croyances, leurs modes de vivre et habitudes, en se bornant à leur demander de réformer leurs coutumes par ce qu'elles ont de trop contraire à nos idées morales et juridiques... et encore l'art de les mener lentement, à leur pas, sans qu'elles en pâtissent, vers un état social, politique, économique meilleur, — état qui, toutefois, ne cessera pas de répondre à leur mentalité, demeurera conforme aux facultés évolutives de leur intelligence.

M. Vignon répond par avance aux objections des assimilateurs et entrevoit, accepte même la séparation des colonies d'avec leur métropole, le jour où elles seront capables de se gouverner elles-

mêmes. Il subsistera des États nouveaux entretenant les meilleures relations politiques, sociales, économiques avec leurs anciens tuteurs.

Après avoir ainsi établi la nécessité de la politique de protectorat, M. Vignon en examine le fonctionnement dans ses détails et, tout d'abord, en ce qui touche le rôle de l'administration et des chefs indigènes. Cette partie de l'ouvrage est surtout critique: par la révélation des fautes de la politique d'assimilation et l'éloge du protectorat tunisien, l'auteur veut déterminer une opinion en faveur de ses idées. Puis, il envisage les facteurs nécessaires de la politique du protectorat : l'administration et les chefs indigènes, d'abord, dont il étudie le rôle avec une énorme accumulation de faits empruntés au passé et au présent; puis, la nécessité de protéger les indigènes contre les assauts de la colonisation ; enfin l'opportunité de soumettre les indigènes à des règles particulières de police et de sûreté, soit le maintien du régime de l'indigénat. M. Vignon fait fonctionner sous nos yeux le protectorat en Algérie, en Afrique occidentale française et en Indochine. Toutes les questions qui se posent actuellement sont examinées et la plupart des solutions adoptées dans les faits sont critiquées.

Enfin M. Vignon pour chacune des colonies déjà considérées entre dans l'examen des questions suivantes : Rôle des juges français et indigènes; — de la famille, des métis, de l'esclavage domestique; — de la propriété foncière; — des religions indigènes (l'auteur manifeste une hostilité marquée contre l'islamisme); — de l'impôt; — de l'instruction française des indigènes (qu'il faut diriger dans un sens pratique et à laquelle on doit donner un caractère « utilitaire » et non « cultural »); — enfin des droits de représentation à accorder aux indigènes (opposition de la politique démocratique suivie à la politique aristocratique qui devrait être suivie).

Tel est le résumé des principales idées exposées dans l'ouvrage de M. Vignon, lequel représente un effort considérable et constitue une véritable encyclopédie. A ce livre, toutefois, j'adresserai d'abord une critique de principe : il représente une vaste construction *théorique* dans un ordre de faits qui présente avant tout un *intérêt pratique.*

C'est un livre excellent pour des élèves. Je doute qu'il entraîne beaucoup de conversions de la part d'hommes ayant déjà agi, ayant longtemps vécu aux colonies. C'est qu'en effet *on n'administre pas les hommes avec des formules*. Si M. Vignon avait pu sur place observer les colonies, il aurait vu que les chefs, que les administrateurs gouvernent avec leur tempérament et non avec des doctrines et que la politique indigène est surtout faite d'attitudes.

Enfin, M. Vignon, — et c'est son droit de théoricien, — a violemment critiqué l'assimilation. J'ai fait de même autrefois dans un

Essai sur la colonisation. Avec le temps, avec l'expérience, mes idées se sont, à cet égard, beaucoup modifiées. Faire évoluer les indigènes dans le sens de leur race, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ainsi que le conseillait Waldeck-Rousseau (qui ne connaissait d'ailleurs rien du tout aux colonies) c'est assurément un programme séduisant, mais qu'il serait bien dangereux de vouloir appliquer sans nuance et sans discernement.

Ces races indigènes, on nous dit que leur mentalité nous est « impénétrable ». Dans l'effort de compréhension que nous allons tenter sommes-nous certains de ne pas nous tromper ? Quelles angoisses et quelle responsabilité en cas d'erreur ! De plus, phénomène objectif indiscutable, le fait même de notre domination modifie ces races : par cela seul que nous sommes là, installés chez elles, le sens propre de leur évolution est modifié : dans quelle mesure et qui le dira ?

Pour l'administrateur il s'agit d'arriver rapidement à un résultat. Il peut, dans ce but, estimer que la France ne peut mieux faire qu'apporter aux indigènes de ses colonies, avec d'ailleurs tous les ménagements et toutes les adaptations nécessaires, le bénéfice de ses propres institutions et l'expérience de ses traditions concrétisées dans ses règlements, dans ses lois, dans ses codes. C'est ce que nous avons fait dans nos vieilles colonies. Le résultat qui y a été obtenu n'est-il pas appréciable ? En résumé, en pareilles matières, une doctrine absolue facilite l'élaboration d'un ouvrage théorique. Je me demande si elle permettrait d'assurer utilement et heureusement l'administration du plus petit cercle africain.

MEMENTO. — A rapprocher de l'ouvrage qui précède un *Essai sur la politique indigène*, thèse de doctorat dont l'auteur, M. Greslé, conclut nettement en faveur de l'assimilation et fournit à cet égard d'excellents arguments (1 vol. in-8, Ernest Sagot et Cie, éditeurs). — M. Pierre Daye, dans *les Cahiers belges* (Van Oest, éditeur), célèbre à bon droit *la politique coloniale de Léopold II* qui fut, en effet, un grand colonial, un grand roi et un grand citoyen. — Le Dr Vitalien (Paris, Editions de l'Effort), ancien médecin et conseiller de S. M. Ménélick Ier, publie un intéressant mémoire *Pour l'indépendance de l'Ethiopie*, qui constitue sur cette question un recueil documentaire d'incontestable valeur.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Minerve Française : « Rimbaud » vu par M. Pierre Lasserre, à propos de M. Paul Claudel. — *L'Art libre :* « La Paix »: nécessité d'une participation active des intellectuels à la direction des peuples. — *La Rose Rouge :* un beau poème de M. Blaise Cendrars. — *Le Crapouillot :* M. Georges Fabri constate. — *L'Europe nouvelle :* « Cléon au Parnasse », par M. Elie Faure. — Memento.

La Minerve française (1er août) commence une étude de M. Pierre Lasserre qui a pour titre : « Les Chapelles littéraires :

1° M. Paul Claudel et le « Claudélisme ». C'est un travail ressortissant à la plus grande critique, par sa clarté et la puissance d'analyse de son auteur. Les revues ne proposent pas souvent une nourriture d'une telle qualité. On sait, par M. Paul Claudel lui-même, l'importance de Rimbaud sur la formation du poète catholique. On ne sait pas moins le culte voué à Rimbaud par beaucoup de jeunes écrivains d'aujourd'hui. Les plus récents, il est vrai, le délaissent un peu pour porter leur encens public à Lautréamont. Il est assez ingrat de chercher à obtenir d'un jeune poète les raisons précises de son enthousiasme pour Rimbaud. On obtient des arguments de la valeur de celui-ci : « Je donnerais tout Hugo pour *les Illuminations.* » Les chroniqueurs des années finales du siècle dernier, dont Henry Fouquier était le prototype majeur, nous firent aimer Rimbaud par réaction contre leurs sarcasmes de boulevardiers, plus que nous ne l'eussions aimé de nous-mêmes. En toute sincérité, les premiers symbolistes ont choisi leurs maîtres par protestation. Mallarmé, par sa parole limpide et le don prodigue qu'elle faisait, avec une inimitable courtoisie, de sa lumineuse intelligence, a justifié ce choix autant que par les belles pièces de son œuvre. Verlaine ouvrit ses livres adorables aux étudiants d'alors et il les étonna par toutes ses ivresses. La mort de Laforgue les fit exalter les *Complaintes;* et la mystérieuse destinée de Rimbaud, qu'on savait en Abyssinie, accusait la saveur d'*Une Saison en Enfer.* Si la gloire de Laforgue est en sommeil, celle de Rimbaud n'a cessé de luire et de croître. A ceux qui admirent Rimbaud sans pouvoir expliquer leur admiration, nous proposons de lire le portrait littéraire que vient de publier M. Lasserre, avant son examen attentif de M. Paul Claudel et du « claudélisme » :

Cas extraordinaire de génie précoce et non moins extraordinaire de génie raté, Arthur Rimbaud, à seize, à dix-sept ans, écrivait des vers d'un jet, d'une aisance, d'une plénitude qu'un maître n'eût pas désavoués. Jamais peut-être ne vit-on exemple d'une maîtrise littéraire si tôt venue. Quelles promesses! Où cet adolescent ne va-t-il pas s'élancer? Victor Hugo l'a, paraît-il, appelé « Shakespeare enfant ». Brillante, mais trop passagère saison, hélas! et dont la brièveté n'étonne pas moins. Bientôt une terrible tempête intérieure secoue et désorbite cet ardent esprit, dont le caractère avait alarmé ses maîtres, terrifié sa mère, tandis que son talent les émerveillait. Une névrose, que l'intense absorption d'une littérature perverse a favorisée et qui a peut-êré eu sa part dans la rapidité avec laquelle ce collégien a déjà connu, consommé, usé, gâché toutes les idées, une névrose aidée par l'alcool, le désordre, la bohème, aggravée par les impressions agitantes de la guerre et de la Commune et se manifestant notamment par les continuels coups de tête de la manie ambulatoire la plus caractéristique, précipite le jeune poète dans les déviations les plus misérables de la vie, mais aussi dans les déviations les plus compliquées de l'intelligence...

Ce que Rimbaud a écrit, même de plus inacceptable et de plus irritant, accuse un génie qui se débat contre l'impuissance, pour ainsi dire, physiologique de la pensée : ainsi d'un organe fin qui continuerait paradoxalement de croître, tandis que s'émacient les organes plus gros qui en sont les soutiens et les nourriciers nécessaires. L'originalité du poète se prononce en même temps que s'avère la défaillance de sa faculté créatrice, insuffisante pour la réaliser et lui faire rendre ses fruits. Mais, comme il a l'esprit subtil, et qu'il y a même, caché dans les profondeurs de son être amer, un pince-sans-rire dont il faut tenir compte en tout ce qu'on dit à son sujet, il compose à cette insuffisance un alibi. Il invente une théorie de la création poétique qui est une dérision de l'effort créateur ; une théorie qui dispense l'inspiration individuelle de prendre corps, de se rendre intelligible et communicable en se généralisant. Le résultat atteint sera plus rare, et vraiment unique, se plaît à dire Rimbaud. Je ne vois là que l'artifice d'un artiste trop fragile, rempli d'impressions précieuses, mais qui n'est pas de force à les couler dans une forme générale, sans les laisser s'évaporer, et qui sent qu'il se laisserait échapper lui-même s'il voulait s'adapter aux communes formes de l'esprit humain, s'adapter à la communauté des esprits.

Eliminer toutes les conditions générales de l'expression littéraire, sauf deux pourtant : la syntaxe, qu'il a précise et sûre (du moins dans ses vers) et le rythme, qu'il garde classique, tel est le système de Rimbaud, système qui a fait école. Dans sa haine et sa peur du banal et du lourd il bannit l'explicatif et le logique, qui ont pour lui la fadeur du déjà vu, du déjà entendu, et il se restreint au sensitif, à ce qu'il y a de plus individuel, donc de plus accidentel dans la sensation. Un objet, en se peignant dans notre esprit par la perception et surtout par le souvenir, y évoque, du moins si l'esprit possède quelque fécondité poétique, mille images; ces images en suscitent d'autres par le mécanisme de l'analogie, de l'association des idées, et en vertu de bien d'autres rapports cachés que la psychologie n'a pas sondés tous. Parmi ces images, il en est qui tiennent à la nature et à la figure de l'objet; elles lui ressemblent; il s'y reflète; elles en appellent la notion. Il en est d'autres qui n'ont avec lui qu'une relation de pur hasard, dépendant des circonstances, parfois les plus éphémères et de ce qu'il peut y avoir de tout personnel, non seulement dans la complexion habituelle du poète et dans sa façon de sentir et de percevoir, mais encore dans l'état émotif ou nerveux où il se trouvait au moment où il a reçu l'ébranlement inspirateur. Or, ce seront les dernières seules qui seront retenues pour former la matière du discours poétique, laquelle est ainsi assurée de réaliser, de quelque façon, quelque chose d'absolument neuf; et si le poète est poète, au moins par les sens, s'il a l'instinct et la science du rythme, de la coupe et de la sonorité, il va de soi que, dans ce chaos de menues données incoordonnées, il saura choisir celles qui comportent l'expression la plus plastique, celles qui se laissent le plus favorablement enclore en un vers qui chante et qui ondule. Que peut être un poème engendré de la sorte ? Pour l'intelligence, un rébus ; pour l'oreille et, si l'on veut, pour cette partie inférieure de l'imagination qui n'est encore que le jeu vague des impressions sensibles, un curieux petit plaisir capable de durer pendant le temps très court où les élémentaires besoins de l'intelli-

gence consentent à chômer pour nous laisser à cette volupté de l'imprécis. Mallarmé, à qui Rimbaud révéla certainement sa vocation, nous a légué une douzaine de petits bouts de poésie délicieux en ce genre chinois où il savait mettre un sel de mystificateur. Verlaine en a quelquefois pratiqué le jeu avec autant de discrétion et de malice que de grâce, juste assez pour parfumer, sans en corrompre l'essence, une poésie naturelle. Rimbaud, qui en a créé la tradition, s'y est perdu.

S'il était mort à vingt ans, nous aurions le droit d'interpréter ses essais, ses fragments comme le témoignage d'une recherche de lui-même qui était encore loin d'avoir abouti, recherche d'autant plus laborieuse qu'avec une organisation plus frêle, il portait en lui un génie plus nouveau. Mais il a vécu plus longtemps et le parti qu'il prit de renoncer aux lettres et de disparaître, tandis qu'il devenait légendaire dans les cafés du quartier latin, atteste de sa part le sentiment qu'il ne pouvait aller plus loin et que n'ayant plus le goût de la grande route, il avait perdu aussi celui de l'impasse.

On ne saurait tracer une image plus exacte de Rimbaud. Ces fragments inciteront, nous l'espérons, à lire *in extenso* le remarquable essai de M. Pierre Lasserre.

Rimbaud constitue un cas unique dans notre littérature. Génie, certes, et « génie précoce » : mais, « génie raté ». Ses trop nombreux imitateurs actuels ne se recommandent guère de lui par son excellence. Ils en singent les bizarreries, ils renchérissent sur son goût de l'obscur et, de la sorte, croient produire l'illusion de l'originalité. M. Lasserre les avertit, quand il se borne à traiter de M. Paul Claudel, dont il reconnaît le « caractère probe et noble entre tous ».

§

L'Intelligence a eu rarement part au gouvernement du monde. Peut-être, à force de se sentir abaissée, ravalée, va-t-elle vouloir prendre sa revanche. Et là encore, les jeunes gens dont la doctrine sociale est la plus nette se réclament de l'esprit classique.

Ainsi va devenir de plus en plus rare l'intellectuel d'autrefois, l'homme de cabinet, le poète ou le penseur renfermé dans sa tour d'ivoire. Finies, les allures timides, l'air rêveur, l'heureuse nonchalance, le mépris de tout ce qui n'est pas l'art. Nous allons avoir un nouveau type d'homme de lettres — que nous devrons en partie à la guerre, — résolu, actif, énergique, et n'ayant pas peur de la lutte. Il nous le faut. Pour défendre, contre tant de puissances ennemies, à la fois le passé et l'avenir intellectuels de la France, nous avons besoin d'écrivains de combat.

Ainsi conclut M. Etienne Rey, dans la même revue, à la suite de remarques très impressionnantes sur « La réforme intellectuelle ». Dans **L'Art Libre** (1er août) M. P.-J. Jouve, raisonnant sur les conditions de la paix, fait cette déclaration : « Je suis un artiste et je déteste la politique. » Ces deux écrivains peuvent être situés : l'un, à droite ; le second, à l'extrême gauche. Ils se rencontrent sur la nécessité d'une action sociale des intellectuels. La ruine et le deuil

universels sont l'œuvre des politiciens du monde entier qui n'ont su mettre un effectif *veto* à l'ambition des mauvaises castes d'argent. Il faut déposséder les politiciens des pouvoirs dont ils ont fait un bas et dangereux métier. Le mouvement d'expropriation de ces hommes-là doit partir de France; car la France a donné plus de son sang et plus de sa bonne élite que nulle des nations combattantes.

Le traité de paix est l'œuvre de ces politiciens funestes. Comme ils ont permis l'éclatement et la durée de la guerre, ils ratifient maintenant un traité qui établit une paix révocable. Les vainqueurs établissent la journée de huit heures qui, le déchet mis en compte, est une journée de *six heures;* les vaincus acceptent la journée de *neuf* heures. Ils se relèveront vite, grâce à cette avance de travail. Gare aux vainqueurs qui ont combattu pour le Droit et la Liberté, si leurs exigences méprisent ce double idéal.

La victoire a faussé le monde encore une fois. A présent, nous avons tout : le deuil, la servitude, l'acceptation des peuples abêtis et saignés, et un pourrissement moral et intellectuel, un démagogisme bas, un abaissement du degré humain, un blasphème sans exemple sur une aussi large étendue de peuples. Nous avons enfin la paix. Sur ses bases commence dès aujourd'hui le deuxième acte de la convulsion : je la vois, dans quarante ans, et même avant, écraser vingt millions d'hommes. Et ceux qui courent le plus vite vers cet avenir sont ces braves bourgeois aux yeux soigneusement fermés, qui croient révolue « la guerre pour la dernière des guerres »,

écrit M. P.-J. Jouve.

Noble temps, dit-il plus loin, — l'Europe vivait de représailles. Enfin la victoire, qui faillit n'être jamais, arriva. L'un des deux monstres s'écroula sous les coups de l'autre. Disons-nous bien, compagnons qui avons gardé l'amour de la paix : la guerre a triomphé. Elle a réussi, elle et son esprit, en dépit des sophismes « pacifistes » que répète l'illusionniste. Et voici la paix, — la paix de la guerre.

. . . .

L'Europe s'engage plus avant dans sa destruction. A moins d'un impossible redressement de la conscience populaire, je vois une deuxième série de guerres, dont l'atrocité et la capacité d'anéantissement feront pâlir celle-ci, avant 1950, — si une vague rouge de révolution, presque aussi violente et inhumaine, bien qu'au service d'une idée nouvelle, n'a pas brisé avant les cadres de la société. — Et l'esprit fraternel, entre ces deux maux politiques, est presque sans espoir.

Mais aussi ce n'est pas en tant que politiciens que nous nous révoltons, que nous sommes maintenant libérés de cette loi de fer : c'est en tant qu'*hommes*, et hommes vivant pour la pensée. Au-dessus du jugement qui voit l'abomination de cette hégémonie capitaliste et militaire, dont les deux groupes de peuples auront été tour à tour les bourreaux et les victimes, nous avons élevé une autre cause, plus essentielle : celle de la Foi humaine,

de la Fraternité entre tout ce qui est encore *humain*. Nous ne luttons pas pour le succès. Le monde est rivé à la violence ? Peut-être. Nous sommes, nous ne pouvons être que Foi fraternelle. Il y a là notre loi d'esprit, aussi sûre, aussi éternelle que la nécessité des peuples. Si nous la trahissions, nous manquerions à nous-mêmes et à tout. Combien sommes-nous ? Je n'en sais rien. Mais nous voilà dans le monde entier. Nous ne sommes d'aucun Etat, d'aucune classe, nous sommes de l'univers. Du libre et religieux univers. Nous n'admettons qu'une patrie, qu'un peuple : l'univers, et cette patrie-là ne nous condamne pas à tuer et mourir pour elle.

Puisse M. Jouve se tromper dans ses prévisions !

On mène grand bruit autour d'un « parti de l'Intelligence » qui vient de se former. On sait qu'un autre groupement : « Clarté », avait précédé celui-là. C'est bon signe. Que ce signe soit fécond : qu'il réalise ! L'homme qui s'est battu et qui a dit en partant : « Je fais la guerre pour que les petits n'aient pas à la faire plus tard », ne permettra pas que l'on fausse son idéal. Les idées ont progressé depuis 1914, aussi avant que les moyens de tuer par masses ont progressé. Aucune idée désormais, aucune de celles que l'on donnait pour sacro-saintes au nom de l'histoire, du Passé, au nom du Roi ou au nom de la Révolution, ne pourra faire que l'homme soit un gibier et la guerre l'*ultima ratio*.

§

La Rose Rouge (31 juillet) publie un fort beau poème de M. Blaise Cendrars, daté « avril 1912 » et qui a pour titre : « Les Pâques à New-York ». C'est une suite de dix-sept pièces d'une couleur violente et d'un sens plein qui va s'élevant sans défaillance. Voilà un des efforts les plus sérieux, une des réalisations poétiques les plus voisines du parfait, que l'on doive à un poète depuis bien longtemps.

IX

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs.

Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence.
Je sais que vous daigniez sourire à leur malchance.

Seigneur, l'un voudrait une corde avec un nœud au bout.
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.

Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en paradis.

Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie,

A la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier.
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.

Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des becs de gaz.
Seigneur, faites-leur l'aumône de gros sous ici-bas.

Dans le quartier chinois de New-York ce dimanche pascal, M. Blaise Cendrars évoque ce qu'eût été la Passion du Christ peinte par un Chinois. Et il l'a vue :

XIII

Cette dernière idée m'a d'abord fait sourire.
Je vous voyais en raccourci dans votre martyre,

Mais le peintre pourtant aurait peint votre tourment
Avec plus de cruauté que nos peintres d'Occident.

Des lames contournées auraient scié vos chairs,
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs.

On vous aurait passé le col dans un carcan,
On vous aurait arraché les ongles et les dents.

D'immenses dragons noirs se seraient jetés sur vous
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou.

On vous aurait arraché la langue et les yeux,
On vous aurait empalé sur un pieu.

Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l'infamie,
Car il n'y a pas de plus cruelle posture.

Ensuite on vous aurait forjeté aux pourceaux
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.

§

Quelques vérités de M. Georges Fabri, dans **Le Crapouillot** (15 juillet) :

N'OUBLIONS PAS LE PASSÉ ..

A quel monstrueux criminel aurait-on eu le cœur d'infliger, pendant plus de quatre ans, le supplice du « dernier jour d'un condamné » ?

ETRE AU FEU.

Honneur ? ou punition ?... Voilà ce qu'on ne nous a jamais très clairement établi au « rapport ».

REGRETS.

Si j'y étais resté, maman pleurerait... Mais papa serait si « glorieux », à son petit café !...

LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ.

L'éditeur, à l'auteur naïf et sincère :
(*Pendant la guerre*). — Et la censure ?...
(*Pendant l'armistice*). — Pas encore le moment...
(*A la paix*). — Trop tard !

HOMMAGE A L'« ÉLITE ».

C'est triste à dire, mais les peuples connaissent si mal leurs *véritables intérêts* que, sans leurs gouvernants, ils seraient très capables, les malheureux ! de ne pas se faire la guerre...

§

De M. Elie Faure (**L'Europe Nouvelle**, 19 juillet), cette conclusion d'un « Cléon au Parnasse » très riche en aperçus nouveaux :

La genèse de l'homme est d'une cruauté splendide. Il est écartelé entre un passé grandiose et un dramatique avenir. Il n'accède à la vie qu'en ouvrant le flanc maternel.

Quel que soit le prétexte de leur formation, de leur développement et de leurs actes, il faut donc qu'il y ait des partis pour entretenir dans les foules l'instinct de guerre sous toutes ses formes possibles, car cet instinct est la vie même et s'affirme avec d'autant plus de puissance qu'il attaque au lieu de défendre et affirme au lieu de nier. L'art n'est qu'un état d'équilibre collectif ou individuel, suivant l'heure, que l'esprit planant sur la mêlée, où sont plongés les sens et les âmes conquiert sur les éléments déchaînés. Dans l'harmonieux balancement de l'œuvre d'un Phidias, par exemple, le rôle des partis n'apparaît pas. Cependant, elle n'est qu'un système de forces qui se répondent, de volumes montant pour compenser la descente d'autres volumes, d'ombres qui s'accumulent dans les fonds pour permettre aux lumières d'éclater sur les surfaces, tous moyens d'expression où s'inscrit instinctivement la lutte des passions dans le cœur de l'homme, la lutte des castes, des classes, des religions et des idées dans le corps social. Les partis, leurs besoins, leurs vertus, leurs vices, leurs victoires et leurs défaites ne sont que l'extension à la collectivité agissante et conquérante des besoins, des vertus, des vices, des victoires et des défaites, des instincts de faim et d'amour qui déchirent l'individu. Si l'art reste, en fin de compte, quand nous nous retournons sur notre route pour considérer notre Histoire, le seul monument durable que nous y laissions, c'est que l'artiste seul, parmi les hommes, a la puissance d'objectiver la guerre et les accords merveilleux et furtifs qui se font entre ces instincts, pour en précipiter dans l'avenir l'image. L'harmonie n'est autrec hose qu'une incessante création de l'esprit au sein du chaos apparent où les formes expriment les forces en lutte. Si ce chaos cessait d'être, la vie s'arrêterait du même coup. L'esprit, figé dans une formule immobile, s'éteindrait net. Et, avec la confuse et permanente idée de Dieu, qui n'est qu'une aspiration de l'homme vers un ordre définitif dont la réalisation supprimerait le mouvement, l'espace, la durée, le nombre, l'homme même disparaîtrait.

§

MEMENTO. — *Les Temps nouveaux* (nouvelle série : nº 1-15 juillet) : « Le Traité de paix et la situation politique en Europe ».— « Anarchiste », par M Paul Reclus.

La Revue hebdomadaire (19 juillet) commence un « Virgile » de M. André Bellessort. — (26 juillet) : M. H. Welschinger : « L'Anarchisme et l'Art français ». – (2 août) : « Le retour à l'armée », par le commandant de La Rocque.

Le Monde Nouveau (juin-juillet) : M. B. Wasintynski : « La question juive en Pologne ». — M. W. W. Gibson : « Salt and Fire » (Sel et feu), poèmes.

Revue des Deux Mondes (15 juillet, 1er août) : M. Pierre Loti : « Prime jeunesse », souvenirs.

La Revue Mondiale (15 juillet, 1er août) : « Eugène Sue », par Lucien Chiselle.

La Revue Générale (Bruxelles) (25 juillet) : M. V. Giraud ; « Verdun ». — « Essai sur notre monarchie nationale », par M. de Lichtervelde.

Les Lettres (1er août) : « La Co-Association », par M. A. Dieuzayde.

La Nouvelle Revue Française (1er août) : M. Paul Valéry : « La crise de l'Esprit ». — Un poème de M. André Salmon : « L'âge de l'Humanité ».

Je sais tout (15 juillet) : « Koltchak et la Résurrection de la Russie », par M. R. Recouly. — « Le bi-centenaire de Robinson Crusoë », par M. H. Malo.

L'Opinion (26 juillet) : Viri : « Les mœurs militaires nouvelles ».

Hélianthe (juillet-août) : « Appel » pour la constitution d'un groupement :

1. Etablir et favoriser des relations entre les jeunes artistes et intellectuels, surtout entre ceux qui collaboreront intimement à de mêmes œuvres :

Ainsi, les architectes, les décorateurs (peintres et sculpteurs) et les artisans d'art.

Les littérateurs et les illustrateurs.

Les auteurs dramatiques, les poètes, les musiciens, les décorateurs de théâtre, dessinateurs de costumes, etc.

2. Entre les jeunes artistes et le public. C'est-à-dire les pouvoirs publics et ecclésiastiques qui président à la reconstruction des villes et des édifices religieux. Les industriels, les entrepreneurs, les éditeurs, les directeurs de théâtre, etc., tous ceux qui dans la mesure de leur pouvoir veulent favoriser les recherches nouvelles menées par des jeunes auxquels manquent encore un crédit, une réputation suffisante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Pénélope*, de M. Gabriel Fauré ; *les Noces de Figaro*, de Mozart ; *la Fille de Madame Angot*, de Charles Lecocq. — OPÉRA NATIONAL : *Hélène*, de M. Camille Saint-Saëns ; *la Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt ; *le Retour*, de M. Max d'Ollone ; *Salomé*, de M. Antoine Mariotte ; *Fête triomphale*, de MM. Saint-Georges de Bouhélier et Reynaldo Hahn. — M. Cocteau et la musique.

Si ce n'était une obligation de politesse que de parler des choses qu'on vous convie à voir et à entendre au théâtre, j'avoue que je m'en serais passé volontiers. Du moins ai-je tardé tant que j'ai pu à la corvée, ce qui ne fera tort à personne, puisque ce que j'en pourrai dire n'arrivera qu'après vendanges faites et, même, digestion du verjus qu'on trouva moyen d'en tirer. Notre Opéra-Comique a pourtant donné deux chefs-d'œuvre. Le premier, **Pénélope**, de M. Gabriel Fauré, a certes tous les droits à ce titre au point de vue purement musical. A cet égard, je ne saurais que me répéter fastidieusement en essayant de transcrire en d'autres termes l'analyse assez détaillée dont sa prime audition au Théâtre des Champs-Elysées me fournit l'occasion dans le *Mercure* du 16 juin 1913. Le seul intérêt nouveau qu'offrait la représentation de la Salle Favart consistait dans la mise en scène, et il faut bien reconnaître qu'il y eût eu grand avantage, pour les spectateurs autant que pour les finances

de notre Opéra-Comique, à ce que celui-ci se bornât à copier son prédécesseur en date, en acquérant tout bonnement de son liquidateur les décors de l'entreprise disparue. La comparaison est fâcheuse. Le dernier tableau surtout, avec ses baies largement ouvertes entre colonnes, paraissait combiné tout exprès pour procurer aux Prétendants la facilité de s'enfuir de tous côtés dans la campagne environnante et, à moins qu'Hermès ne lui prêtât ses ailes, Ulysse aurait été fort embarrassé pour les rattraper tous et même les atteindre de ses flèches. Un peu partout, il semblait qu'on se fût évertué à réaliser juste le contraire de ce qu'imagina le concurrent, — (par exemple, Pénélope détruisant la nuit, à droite au lieu d'à gauche, ce qu'elle avait tissé le jour,) — et généralement le moins heureusement du monde. C'est aussi de cette hantise de faire autrement que les autres que pâtirent **les Noces de Figaro**. Mozart écrivit pour cet *opera buffa* des récitatifs qui relient les airs et les ensembles. L'ouvrage ainsi est homogène et, si les récitatifs sont un peu monotones, ils font du moins valoir ce qui les précède et les suit. M. Albert Carré eut l'idée de les remplacer par la prose authentique de Beaumarchais. L'intention était louable, sans doute, mais l'effet s'avéra doublement malheureux. La prose de Beaumarchais se suffit à soi-même et n'a aucun besoin de la musique, qui nuit à sa verve étincelante en l'interrompant à chaque instant, et est elle-même, à son tour, gênée et offusquée non moins par le brio que par le disparate d'un voisinage à quoi elle ne fut oncques destinée. L'*opera buffa* de Mozart en est mué en « opéra comique » à la mode d'Auber, d'Ambroise Thomas et de Victor Massé, et la métamorphose est déplorable. L'unité du délicieux chef-d'œuvre est rompue et sa grâce alourdie. Jamais Mozart ne me parut si long. On doit confesser toutefois que l'impression provient peut-être aussi d'une autre cause. Ce chef-d'œuvre, car c'en est tout de même un fameux, finit moins bien qu'il ne commence et le dernier acte n'est évidemment pas tout à fait à la hauteur du reste. On peut en accuser la pièce dont l'intrigue, qui n'est sauvée que par l'esprit de Beaumarchais, est en somme, d'un bout à l'autre, un imbroglio décousu frisant parfois la farce, avec un dénouement de vaudeville à tiroirs. La fine psychologie du rôle de la Comtesse en est quelque peu bousculée, sinon chahutée, et beaucoup plus assurément en l'occurrence que cela n'eût paru, fondu dans la musique, avec les récitatifs originaux. L'interprétation fut tout juste suffisante et les décors étalaient une banalité remarquable. Il semblerait qu'en ce domaine, après avoir jadis presque innové, du moins pour la scène lyrique, notre Opéra-Comique ne soit décidément plus à la page. M. Albert Carré ne doit pas être très fier d'avoir joint **la Fille de Madame Angot** à ce couple de chefs-d'œuvre, car il le fit en catimini. On

peut se demander, en effet, si la subvention versée à ce théâtre a pour but de vouer la Salle Favart aux ébats alternés de l'opérette et des véristes italiens. Peut-être M. Carré songea-t-il, en l'espèce, à la mentalité assez primaire de la foule exotique qui constitua pendant ces mois, comme, au surplus, ailleurs, une notable partie de son public payant. Il annonce pour la saison prochaine un fort intéressant programme. Il sied donc de lui accorder crédit jusqu'au jour où nous serons « enfin seuls ».

§

Notre Opéra ne fut pas plus brillant que son compère, et même moins pour la valeur des œuvres représentées. Avec *Samson* et *Henry VIII*, il y avait vraiment déjà suffisamment de M. Saint-Saëns sur ses affiches pour qu'il ne fût surérogatoire à l'excès de repêcher des limbes d'un oubli charitable cette **Hélène** qu'attendait un four encore plus noir que le premier. Il était bien inutile de démontrer par le fait qu'en 1903 M. Saint-Saëns était inexorablement vidé de fond en comble. Nul ne l'ignorait dès sa *Déjanire* de 1898 et, depuis cette époque, sa fécondité têtue ne put servir qu'à gâcher un irresponsable papier et contribuer, par anticipation insue, à la crise qui nous afflige. M. Rouché fut mieux inspiré en reprenant, de M. Florent Schmitt, **la Tragédie de Salomé** qu'il avait, en 1907, montée au Théâtre des Arts. Mais il s'adressa malencontreusement cette fois à M. René Piot qui perpétra pour cet ouvrage un décor du plus prétentieux saugrenu. Il y a des couleurs bêtes : c'est au milieu de sortes de cabines de bains de mer badigeonnées crûment d'un vert stupide que se déroula le mimodrame infortuné, transformé par la mise en scène de M. Piot en une impénétrable énigme. Quelques ballerines se trémoussèrent et gigottèrent conformément aux plus indurées traditions de l'endroit. Une personne d'une minceur et d'une longueur demesurées, ressemblant à M. Mandel, déboula tout à coup sur les pointes, se disloqua en tourniquet spiraloïdal sans qu'on pût deviner les motifs de son agitation, jusqu'au moment où on lui apporta le chef de Jean-Baptiste qui, reproduit en chromolithographies, se mit soudain à pleuvoir par douzaines. C'était d'un navrant ridicule. Je ne connaissais jusque-là que de réputation Mme Ida Rubinstein dénoncée au programme comme incarnant cette Salomé désossée et, ma foi ! je n'en reviens pas. **Le Retour**, de M. Max d'Ollone, ne bénéficia point d'une sollicitude aussi prodigue, encore que malavisée. Il dut se contenter de vieux décors d'*Henry VIII* et, sauf erreur, de *l'Or du Rhin*, et subir une interprétation la plus médiocre, qui paraissait improvisée, bâclée, et à laquelle il est invraisemblable qu'ait collaboré M. Jacques Rouché. A l'instar de Wagner, le musicien voulut être son propre librettiste et son poème est fortement teinté de symbolisme à la Maeterlinck. Ce drame purement psychologique, et d'une

psychologie très subtile, eût exigé qu'on en comprît chaque parole et qu'on en pût saisir jusqu'aux moindres nuances. La diction et le jeu des acteurs le rendaient inintelligible et on ne saurait guère décider si la réalisation du poète fut digne de ses intentions. M. d'Ollone est né en 1875 et remporta le Prix de Rome en 1897. Sa partition dénote un musicien talentueux, mais qui retarde évidemment sur les meilleurs de sa génération. Auprès de certaines pages délicates et de quelques passages plus fouillés d'assez intéressante facture, on regrettait que l'influence de M. Massenet se montrât parfois indiscrète. L'ensemble est cependant d'une sincérité parfaite. C'est aussi la plus sûre qualité de la **Salomé** de M. Mariotte, qui fut en 1910, à la Gaîté-Lyrique, le début au théâtre parisien d'un officier démissionnaire de notre marine nationale. On peut discuter l'opportunité de cette reprise tardive, et particulièrement peut-être à l'heure où nous sommes. Elle impose, malgré qu'on en ait, une comparaison écrasante pour le jeune musicien français qui mit par hasard en musique la tragédie de Wilde en même temps que M. Richard Strauss. Notre Opéra lui joua par surcroît le mauvais tour de représenter son ouvrage dans le décor brossé pour son rival. Si bien qu'après y avoir connu l'autre, on ne sait plus où on en est. Plus encore que jadis à la Gaîté, on éprouve la déroutante impression que les chanteurs et jusqu'à tout l'orchestre se trompent, et avec une obstination, en vérité la plus décevante. Quelques mérites qu'on se puisse ingénier à découvrir à la *Salomé* de M. Mariotte, l'inconscient parallèle est pour lui désastreux; pénible, presque insupportable pour l'auditeur. M. Mariotte n'a-t-il donc rien produit depuis pour la scène lyrique ? Son talent en est-il resté et s'en tiendra-t-il désormais à la malchance de cette rencontre fortuite avec un génie supérieur ? Le soir où je l'ouïs cette *Salomé* était acccompagnée d'une **Fête triomphale** pour laquelle M. de Bouhélier composa un poème qu'eût pu signer M. Botrel, et M. Reynaldo Hahn une musique de nullité indécente. Dans des décors bien mal appropriés de *Scémo*, de *Faust* et de *Castor et Pollux*, quelques cabotins des deux sexes beuglèrent ou miaulèrent un texte pompier, grandiloquent, inane, dont la sottise inconvenante a glacé jusqu'au gros public. C'était un véritable supplice que d'entendre et de voir cela. Je quittai la salle écœuré à l'instant où une jeune personne aux yeux culottés, affublant du drapeau tricolore l'archenal de ses appas célèbres, se préparait à entonner *la Marseillaise* au-dessus du trou du souffleur.

§

Au sujet de mon dernier article sur les jeunes de la rue Huyghens, M. Cocteau a, dans *Paris-Midi*, rectifié « quelques erreurs de date ». Il m'apprend que « *Entrée, Nocturne et Berceuse* d'Arthur Honegger ne sont pas en progrès sur *le Dit des Jeux du Monde* »,

ainsi que je « l'affirmai, car elles le précèdent ». C'est dommage, car il en faut conclure que ce fut le contraire d'un progrès que marqua *le Dit des Jeux du Monde*. Il m'apprend aussi que « la *Fête du Duc* n'est pas une ancienne mélodie d'Auric.», — ce que je n'ai d'ailleurs aucunement prétendu, mais j'en ignorais « la date ». Il paraît que « c'est sa plus récente », et c'est encore dommage, car, à l'audition du moins, elle ressemble si fort à ses devancières de cinq années qu'on est contraint d'y constater l'absence d'une évolution sur laquelle on était en droit de compter de la part d'un jeune artiste aussi rarement doué. Ne l'ayant qu'entendue sans pouvoir contrôler mon impression par la lecture au piano, je m'étais fait scrupule de m'étendre sur cette composition. Je suis heureux de renseigner aujourd'hui mes lecteurs en leur communiquant l'exégèse que M. Jean Cocteau, mieux informé que moi, lui consacre :

Tirez un coup de carabine Flobert au milieu d'une toile du Douanier et voilà le décor qui bouge. Les vaches paissent, le dirigeable avance, le tigre saute sur l'Arabe. M. Juniet fouette son cheval. — Le tireur Auric déclanche (*sic*) un défilé de bêtes en tôle.

Enfin M. Cocteau, tout en voulant bien déclarer que « ma compétence est hors de doute », ajoute :

Mais deux choses l'empêchent de bien voir ce qui se passe : 1° ce qu'il nomme « poésie de potache », « théories fumistes », dont il souhaite que nos musiciens se dégagent et qui sont justement l'esprit même qui les anime ; 2° son injustice pour Satie, d'une empreinte si saine.

Ici, encore qu'entre guillemets, M. Cocteau me cite inexactement. Je n'ai pas écrit « poésie de potache », mais « théories fumistes et littérature de potache ». M. Cocteau s'est figuré que je parlais de ses « poèmes », mais il se trompe, et certes en exagérant la rigueur de l'autocritique. Les petites choses qu'il versifie sont plutôt drôles à petite dose et j'ai simplement conseillé de n'en point abuser. C'est du Chat-Noir XXe siècle qui finira de la même façon que l'autre, car rien ne devient plus vite rococo que la blague. Qu'on relise Mac-Nab ou *le Charivari* de 1860. C'est lugubre. L'analogie est si complète que, tout comme il advenait chez Rodolphe Salis, le public spécial et salonesque de M. Jean Cocteau commence à rire avant même que le chanteur ait ouvert la bouche. Non, ma foi ! ce n'est pas aux vers de M. Jean Cocteau que je pensais, mais bien à sa « critique musicale », si j'ose m'exprimer ainsi. J'entendais par « théories fumistes » celles du « musichallisme » et du « laideurisme », qui lui sont communes avec M. Satie. J'appelle « littérature de potache » celle de quelqu'un qui bavarde à tort et à travers et tranche avec assurance à propos de choses dont il ne connaît pas le premier mot, et en se donnant des allures d'« avant-garde ». C'est trop évidemment

le cas de M. Cocteau pour la musique. Toutefois, après ce qu'on a lu plus haut, j'ai grand'peur que les potaches ne réclament. Quant à la valeur musicale des ouvrages de M. Satie, je suis bien obligé de me récuser dans la circonstance. Car, si je pratique ou ai pratiqué dans ma vie quelques armes à feu, telles que le revolver, le pistolet, le Lebel et même le fusil Gras, je m'avoue trop peu familier avec la carabine Flobert pour pouvoir discuter musique avec M. Cocteau.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition *Carolus Duran* (Musée du Luxembourg). Exposition d'œuvre de *Gustave Courbet* (Galerie Bernheim), jeune. — Exposition *Emile Bernard* (dans l'atelier de l'artiste). Lettres de *Paul Gauguin* à Georges Daniel de Monfreid, précédées d'un hommage, par *Victor Segalen*, un vol. in-12. Crès. — M. *Robert de la Sizeranne* : L'Art pendant la guerre, un vol. in-12, Hachette.

Carolus Duran possédait de beaux dons de peintre qui apparaissent surtout à des esquisses et à de petits portraits épars et peu nombreux à son exposition rétrospective du Luxembourg. Cette exposition donnerait de lui une idée tout à fait complète si on avait pu y montrer son nu féminin du Musée de Lille et surtout l'*Assassiné* du même musée, exemple unique de son habileté à la peinture anecdotique de grand format et témoignage de la séduction exercée sur lui par Gustave Courbét, avant qu'il subît quelque emprise de Manet. Des groupes de femmes sont curieux, en ce que les étoffes y sont traitées un peu à la façon de l'impressionnisme d'alors, tandis que les figures sont poussées à la mièvrerie et vernissées dans une recherche de grâce. Carolus, « aux manchettes toutes vibrantes d'un pouls venitien », avait dit Degas. Oui, les Venitiens ont quelque chose à voir dans l'inspiration de cette peinture, et aussi Velasquez, et Van Dyck, et, à quelques endroits, Largillière.

Tout le musée est familier à Carolus Duran, mais les influences précises sont d'aînés immédiats et de contemporains, dont il s'écarta pour prendre la voie du succès facile et peu à peu donner la prééminence à l'étoffe, à l'effet de détail, au faire brillant, à un air de virtuosité qui le poussa au succès, aux honneurs, au prix d'une gloire qu'il eût pu mériter. Des portraits peints entre 1865 et 1880 (sa meilleure période) garderont une valeur documentaire, ceux de Fantin-Latour, souvent repris par lui sans qu'il trouve une impression définitive, de Léon Cladel, de Louis Muller, de Manet. Des portraits exécutés d'après des personnes de sa famille l'emportent par la simplicité de l'arrangement sur les portraits de commande. Pourtant le grand portrait équestre de Sophie Croizette déçoit. Ni l'amazone, ni le cheval, ni le paysage de fond ne s'imposent. Malgré

l'affectation de brio, cet art n'est pas souple, et l'exposition de cet artiste qui fut répandu, dilettante et parlait bien de son art est monotone. Trop de commandes, trop de souci de la mode; et le réalisme assez vigoureux du portrait de Mme Pelouze, malheureusement peinte devant une manière de rideau de théâtre retroussé de façon à laisser voir les biens fonciers du modèle, ne rachète pas les veloutines de tant d'autres portraits mondains.

§

Chez Bernheim jeune, exposition d'œuvres de **Courbet**, bien faite pour affermir le renouveau d'admiration qui se porte vers le maître réaliste. Le temps fait son œuvre ; on oublie Courbet théoricien, Courbet ironiste, Courbet moraliste, pour admirer, comme il convient, sa facture robuste, la belle ordonnance simple de sa composition, son relief pictural, son aptitude à rendre le caractère et aussi la beauté plastique, quand il y a visé. Courbet théoricien a d'ailleurs eu son moment de logique et d'utilité ; lui et Millet ont cherché à figurer des personnages réels ; leur étude du paysan dans son milieu était un commencement à l'étude de l'homme moderne en son milieu. S'y recueillir était utile après la période d'évocation de Delacroix. Courbet était d'autant plus fondé à le croire que ce n'était pas Delacroix que suivait l'école, ni même Ingres, mais Delaroche. Il avait donc à remplacer le mannequin par l'être humain. Il y a réussi dans une large mesure, par son œuvre, par son influence sur les impressionnistes et sur des artistes tels que Fantin ou Ribot.

§

M. **Emile Bernard** a convié la critique à voir ses œuvres récentes en son atelier du quai Bourbon. Ce vieux quartier, le plus traditionnel de Paris, donne un cadre seyant bien à cet effort vers un art classique et c'est tout auprès de l'hôtel Pimodan que l'on pouvait feuilleter la très intéressante illustration des *Fleurs du Mal* qu'a gravée M. Emile Bernard. Ces expositions à l'atelier ont l'avantage, en général, de bien faire apercevoir la genèse de l'artiste et la suite de son effort, car il est bien rare qu'on ne voie pas au mur, en même temps que les tableaux nouveaux, d'anciennes toiles qui marquent des points de départ et des tournants de manière et de pensée. Ces éléments de vue d'ensemble comportent surtout de l'intérêt, quand il s'agit d'un peintre évolutif, méditatif, parfois inquiet, en tout cas chercheur, ce qui est le cas de M. Emile Bernard. Cet artiste fut un des premiers, alors que l'impressionnisme eut donné, non pas tous ses chefs-d'œuvre, mais tous ses points de recherche, à chercher une autre voie, à réagir contre l'éparpillement lumineux, et, le défaut de solidité des élèves de l'impressionnisme pur et tandis que Seurat et Signac, de leur côté, apportaient une vigueur nouvelle du modelé par le pointillisme, il fut l'apôtre du cloisonnisme, qui cernait les

surfaces et en recherchait la dominante colorée, effort dans la direction de Cézanne, non loin de la route que ses aptitudes de sculpture indiquèrent à Gauguin. Puis M. Emile Bernard partit pour l'Egypte et y prit la leçon des êtres et des choses qui le conduisit à plus de simplification colorée, à des recherches d'allures significatives. Des tableaux d'une époque relativement récente conservent ce souci de la ligne, de la stature, de l'expression féminine et semblent indiquer des réflexions sur l'art des préraphaëlites et notamment de Rossetti, mais sans évocation légendaire et uniquement pour traduire la noblesse de la vie : par exemple un quai populeux de Venise. Les dernières œuvres sont des portraits; l'influence vient des maîtres français du XVIIe siècle, mais l'aspect classique ne procède point d'une vassalité de facture qui se borne à reproduire l'apparence. On sent une recherche à reconstituer le beau métier des vieilles époques, une volonté de créer le tableau, de parvenir par le dessin et l'harmonie colorée à la plénitude de l'aspect.

En contraste, et par obéissance littérale au thème accepté, l'illustration de Baudelaire est très moderniste. M. Emile Bernard s'est appuyé sur les quelques dessins de Baudelaire qui nous sont parvenus; sans s'exagérer la valeur de ces croquis et leur valeur d'art, il était ingénieux de s'en préoccuper ; cela a déterminé M. Emile Bernard à donner à son illustration un caractère de graphisme qui est très curieux. On peut procéder tout autrement, mais ce style d'imagier est acceptable d'une élégance stricte et donne à ces compositions un excellent accent littéraire.

§

Une liasse de lettres de **Gauguin**, adressées à un peintre ami, M. Georges Maniel de Monfreid, a paru, précédée d'une préface de **Victor Segalen**, d'excellente tenue et de forme pittoresque.

Une parfaite connaissance des îles océaniennes où Gauguin se retira et mourut permit au préfacier de bien mettre en milieu les dernières années de Gauguin ; les aperçus ouverts sur la vie du peintre, sa mentalité d'exilé volontaire et de pèlerin de l'inconnu, le caractère de ses recherches d'art et ses souffrances physiques et morales, sont clairs et plausibles. Il n'a manqué à Victor Segalen que d'avoir connu personnellement Gauguin et d'en avoir eu l'impression directe, pour que ce travail soit de tous points remarquable. Les lettres elles-mêmes sont pauvres en renseignements esthétiques ; à peine quelques indications techniques, une ou deux entre autres, précieuses parce qu'elles montrent Gauguin expliquant des tableaux par la disposition des zones colorées; quelques lignes révèlent un Gauguin disciple du Vinci et s'inspirant du hasard décoratif d'une planche pour y noter les lignes d'une tête humaine : « quand les marbres ou les bois vous dessinent une tête, c'est joliment tentant

de la voler », mais toutes ces lettres, tous ces billets sont surtout les procès-verbaux d'une souffrance réelle et inquiète, d'un aigrissement motivé par la rareté des réponses, par les soucis financiers... et pourtant Gauguin écrit : « Ah! mon cher Daniel, que ne connaissez-vous cette vie tahitienne, vous ne voudriez plus vivre autrement. » Il a manqué à Gauguin de durer quelques années. Des succès à Paris lui eussent permis d'être heureux dans son pays d'élection. Les impressionnistes ont été, parmi les artistes, ceux qui ont été combattus avec le plus d'acharnement et de mauvaise foi.

Il y a des choses intéressantes dans les études que M. **Robert de la Sizeranne** consacre à la nouvelle esthétique des batailles, à la caricature pendant la guerre, aux tapisseries de Reims. Une étude sur l'art allemand, « *Leur Art* », est assez discutable. Ce n'est peut-être point le moment d'étudier d'ensemble l'art allemand contemporain. L'impartialité est difficile, et même si l'on admet que la plupart des peintres ou des sculpteurs allemands sont de second ordre, il faut craindre de ne pas leur accorder, pour des raisons étrangères à l'art, leur réelle valeur esthétique. M. de la Sizeranne qualifie de pasticheurs tous les artistes allemands. Il sera donc difficile de s'étayer sur son opinion pour répéter que nos novateurs pastichent les Allemands. M. de la Sizeranne d'ailleurs ne le dit point. Je ne le confonds pas avec ces critiques qui, à la même page, taxent les Allemands de plagiat continu et les accusent en même temps d'être les monstrueux initiateurs des nouveautés qui, à leur avis, déshonorent l'art français et l'éloignent sans relâche de MM. Cormon, Flameng, etc... M. de la Sizeranne connaît certainement l'art allemand, mais se croit-il fondé à dire que Liebermann pastiche les impressionnistes? Que Liebermann ait été pénétré de leur enseignement, qu'il l'ait jugé supérieur à celui des artistes allemands, qu'il ait marché dans leur voie, qu'il ait fait pénétrer en Allemagne les vérités de la peinture claire et du plein air, d'accord, mais ce n'est point là du pastiche. L'explication donnée de l'esthétique de Bœcklin est loin d'étreindre toute son œuvre. *Le Soir de la vie*, du musée de Zurich, ou *le Printemps*, du musée de Dresde, entre autres belles œuvres, échappent complètement à cette définition ; le fait que l'Allemagne ait admiré Bœcklin (qu'elle n'admit que sur un succès remporté par Bœcklin en Angleterre) ne fait pas que Bœcklin soit allemand, pas plus qu'Hodler. Les pages sur l'art décoratif allemand ne sont pas justes. Si les modèles et l'impulsion sont le fait d'un Belge, comme Henry Van de Velde, ou d'un Suisse, comme Berlepsch, il n'y a de caractéristique germanique que dans le développement de principes étrangers, et il y aurait alors nombre de points de détail à examiner. L'art décoratif allemand a subi bien des influences. Des critiques allemands ont souvent conclu que leur

pays en était, esthétiquement, à une période d'assimilation, ce qui ne les empêchait point de prédire pour l'avenir un développement de l'art germanique qui lui donnerait, sur tous les autres de tous pays, une supériorité due à un plus judicieux emploi des méthodes découvertes à l'étranger. Quand ils ont possédé des artistes qu'ils ont cru originaux ou de caractéristique bien allemande, ils se sont empressés, avec plus ou moins de clairvoyance, de les porter aux nues, au moins la critique libre, car leurs expositions officielles favorisaient leurs médiocres, juste autant que faisaient les nôtres ; sur ce point, ils n'avaient certes conquis aucune supériorité.

Leurs artistes ont eu gravement tort de s'associer en esprit aux dévastations allemandes, et leur culpabilité s'aggrave de tout ce que leurs méthodes ou leur esprit devaient esthétiquement à la France. Mais n'étaient-ils point enclos dans une atmosphère de mensonge gouvernemental ? En admettant même que leur connaissance de la France ait dû leur interdire de croire aux légendes officielles, ceci ne touche pas à la qualité de leur production ; j'accorde qu'il est impossible de les juger actuellement avec sérénité, mais la sérénité n'en demeure pas moins une qualité essentielle de la critique d'art.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES AMÉRICAINES

James Fenimore Cooper : *Afterglow* ; New Haven, Yale University Press, 1 dollar. — Lansing Warren et Robert Donaldson : *En Repos and Elsewhere Over There* ; Boston, Hougton Mifflin, 1 dollar 25. — Carl Sandburg : *Cornhuskers* ; New-York, Holt, 1 dollar 30. — Henry T. Schnittkind : *The Poets of the Future* ; Boston, Stratford Co., 1 dollar 50. — Henry T. Schnittkind : *The Best College Short Stories* ; Boston, Stratford Co., 1 dollar 50. — Amy Sherman Bridgman : *Song-Flame* ; Boston Stratford Co., 1 dollar 50. — Ethelwyn Dithridge : *As Thou Wilt* ; Boston, Stratford Co., 1 dollar. — Ezra Pound : *Pavannes and Divisions* ; New-York, Knopf, 2 dollars 50. — Henry Dwight Sedgwick : *Dante* ; New Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — John Gould Fletcher : *La Poésie d'André Fontainas* ; Paris, Le Monde Nouveau, 1 fr. — Memento.

Quoique **After Glow** soit une collection de poèmes, les deux plus intéressantes circonstances qui la concernent n'ont rien à faire avec la poésie. L'auteur, jeune capitaine dans l'armée américaine, mort de maladie avant d'arriver en France, était l'arrière-petit-fils de Fenimore Cooper, dont il portait le nom. A la fin du volume, on a inséré un court essai intitulé « La Religion », qu'on a trouvé dans le portefeuille du jeune homme après sa mort. C'est la profession de foi d'un agnostique prononcé. Son maître à l'université de Yale, le professeur Beers, qui écrit la préface du volume, tâche de faire l'apologie de cet essai en expliquant, assez faible excuse du reste, que « c'était fait il y a plus d'un an et n'exprimait pas probablement sa pensée finale ». Mais je trouve dans « Paganism » les mêmes idées

rationalistes, et la note sceptique a pareil son dans plusieurs endroits de ces pages qui révèlent un talent poétique plein de promesse. Néanmoins le puritanisme américain ne doit pas trop en vouloir au poète, surtout qu'on a probablement affaire ici à un cas d'atavisme, le fameux auteur du *Dernier des Mohicans* n'étant pas très pratiquant.

Bien différent du volume dont je viens de parler est celui de deux autres jeunes poètes, militaires américains, Lansing Warren et Robert Donaldson. **En Repos and Elsewhere Over There**, fut écrit sur le front de France pendant les années 1917-1918. Ces deux ambulanciers volontaires auprès de l'armée française montrent avec beaucoup de verve et d'esprit le côté gai et tragique, surtout le premier, de la vie des poilus. Il est intéressant de voir comment ce type militaire français a frappé l'imagination de ces deux soldats du Far West; le premier est de la Californie et le second du Colorado. Il est évident qu'ils y ont trouvé beaucoup à admirer, et en conséquence leurs impressions sont fort sympathiques.

Dans **Cornhuskers**, du poète de Chicago, Carl Sandburg, on sent aussi, de temps en temps, la guerre. Par exemple, la dernière pièce, « The Four Brothers », une des meilleures de la collection, a comme sous-titre : « Notes for War Songs »,et le sentiment pro-Alliés qui domine ces vers est bien reflété dans ces lignes assez prophétiques écrites en novembre 1917 :

They are after a Hohenzollern head ;
The four big brothers are out to kill.
These are the four brothers...
France, Russia, Britain, America ;
The four Republics are sworn brothers to kill the Kaiser.

Dans son introduction au **Poets of the Future**, l'anthologie pour 1917-1918 des meilleurs vers des étudiants et des étudiantes des universités des Etats-Unis, le rédacteur de ce très intéressant ouvrage, le Dr Henry Schnittkind, dit :

La poésie produite pendant la Grande Guerre n'a pas atteint le niveau de celle des autres années de notre série... Pendant cette période l'art poétique est tombé bien bas... Les jeunes gens étaient bien trop occupés à faire de l'épopée pour écrire des vers.

Cependant, plusieurs des pièces de ce volume touchent à la guerre et aux sujets militaires, et le nom de la France, où un ou deux de ces jeunes poètes ont trouvé la mort, paraît sur quelques-unes de ces pages.

Le même rédacteur et le même éditeur commencent une nouvelle série de morceaux choisis de la jeunesse littéraire américaine, recueillis, cette fois, dans le champ du roman. **The Best College Short Stories** contient vingt-deux des meilleures nouvelles

parues dans les publications des universités trans-atlantiques pendant l'avant-dernière année scolaire et une liste de soixante-quatre autres récits de moindre mérite. Parlant des premières, dans son introduction au volume, M. Edward J. O'Brien, le critique bostonien bien connu, dit :

Dans mon annuaire, consacré aux nouvelles américaines, j'ai l'habitude d'attribuer à chaque conte un, deux ou trois astérisques pour indiquer sa valeur littéraire.

Bien que dans ce volume du Dr Schnittkind on ne trouve aucun romancier de profession, M. O'Brien y signale trois historiettes dignes de trois étoiles, cinq de deux étoiles et quatre d'une.

Ces deux volumes du Dr Schnittkind offrent un bon exemple du rôle important que la femme des Etats-Unis joue dans la vie littéraire de son pays. Comme jeunes poètes et romancières, ces étudiantes se montrent de dignes rivales de leurs camarades de l'autre sexe ; et, maintenant, voici le cas de deux vraies femmes de lettres américaines qui manient la plume avec un véritable talent.

Miss Amy Bridgman consacre toute une partie de **Song-Flame** à des poèmes lyriques sur la guerre, dont elle place presque toujours les scènes en France. Un de ces poèmes raconte comment Michael Brenner, sculpteur new-yorkais, se trouve au Quartier Latin quand la guerre éclate. Il se fait ambulancier et, plus tard, rentre aux Etats-Unis comme permissionnaire, mais ne peut y rester tant il désire être

Back where his heart is, back to France
At the firing-line, with the Ambulance !

« Violets of Picardy » est de 1917, et la poétesse demande :

O violets of Picardy,
How can you bloom again ?

Et dans « In Vain », la pauvre Picardie ravagée revient de nouveau sous sa plume, quand elle déclare :

I can only see
The blue shriveld violets in Picardy,
In Picardy.

Le volume de Miss Ethelwyn Dithridge, **As thou wilt**, a gagné, dans un concours ouvert à tous les poètes des Etats-Unis, un prix de cent dollars offert par l'Art League de Saint-Louis. Ici aussi la guerre a inspiré les meilleures pièces. Ainsi, « America Speaks », dédié « à ceux qui sont arrivés les premiers en France », ouvre avec ces deux vers :

I love not war, yet gladly saw them go
To fight in France.

Dans « At Home » elle déclare :

My soul, escaping through the night,
Flies France-ward over severing seas.

Et dans « Alan Seeger » elle chante ce jeune poète si doux qui est mort

Upon the fields of France.

Dans **Pavannes and Divisions** l'excentrique poète américain, Ezra Pound, a rassemblé des articles et des essais qu'il publia dans *Poetry,* la *Fortnightly Review* et la *Quarterly Review.* Le style de M. Pound n'est pas simple ni toujours clair, et sa pensée est souvent difficile à saisir, quoique il ait beaucoup lu et goûté la littérature française ; les noms de Montaigne, Molière et de Fontenelle tombent fréquemment de sa plume.

Le dernier volume de M. Henry Dwight Sedgwick, un des meilleurs de nos essayistes, est beaucoup plus satisfaisant. Dans *Dante,* il nous présente le grand Italien comme un antidote contre

les préoccupations trop matérialistes d'aujourd'hui quand toutes nos pensées tournent vers les choses de ce monde.

L'étude du poète américain John Gould Fletcher sur *la Poésie d'André Fontainas* est un admirable morceau de critique littéraire. D'abord il faut lire cette excellente présentation de M. Fletcher par le traducteur français de ce travail :

Il est de tous les poètes américains nouveaux venus un de ceux qui ont le plus subi l'influence du symbolisme français. Venu en Europe en 1908, il visita la France et l'Italie, puis il se fixa pour une saison en Angleterre. Les recherches de Rimbaud et leurs conséquences au point de vue de l'instrumentation verbale l'impressionnèrent tout d'abord ; la lecture de Verhaeren détermina la direction nouvelle de son art. Ses volumes témoignent de son goût des images hardies, de son sentiment très sûr du rythme poétique et de ses rares dons de poète visionnaire.

Voici maintenant l'opinion de ce maître poète sur l'œuvre de Fontainas :

En lui nous découvrons essentiellement les caractéristiques de ce qui a été appelé « le poète des poètes ». Une production lente, soigneusement cultivée ; une sensibilité mélancolique, raffinée, dédaigneuse de la popularité, qui rend sa vision personnelle de la vie en un rythme délicatement orchestral et dans une forme artistique. L'art d'un pareil écrivain n'est pas tout de suite apparent ; il demande une longue étude et qu'on l'apprécie avec soin. « To the happy few », selon l'expression de Stendhal, il est d'une attirance et d'un charme irrésistibles.

MEMENTO. — *The Plowshare,* avril, « Parisian Silhouettes », par Hélène Stanton. Pièce de théâtre qui roule sur la guerre au moment de la bataille de la Marne et qui remplit tout le numéro, dont la couverture artistique est

l'œuvre du dessinateur franco-américain, Leslie Cauldwell. « Je reçois des félicitations à propos de la pièce, particulièrement des écrivains de la vieille école et des artistes », écrit le poète Hervey White, directeur de cette revue. — *North American Review*, avril, « An Italian Poetess », par Ruth Shepard Phelps. « Ada Negri vivra comme l'auteur d'*I Vinti* et *I Grandi* plutôt que comme celle de *Confessione.* » — *Poetry*, mai, numéro commémoratif du centenaire de Walt Whitman ; contient des poèmes et des articles louangeurs du poète. — *Scribner*, mai, « Impressions of Alsace », par le général Taufflieb, commandeur du 37ᵉ corps d'armée. « L'amour de la France a persisté en Alsace. » — *North American Review*, mai, « Walt Whitman », par Edith Franklin Wyatt. « Whitman, comme défenseur de la démocratie, a été particulièrement encourageant pendant les quatre dernières années. » — *Scribner*, juin, « Personal Recollections of Walt Whitman », par William Roscoe Thayer. « Voici ma théorie : vers la fin de la première moitié du dernier siècle, Whitman a découvert les Essais d'Emerson, les a lus et les a absorbés, y a trouvé l'interprétation pour lui de la vie américaine et puis a délibérément adopté ces enseignements comme s'ils étaient de lui-même. » — *North American Review*, juin, « To Two Unknown Ladies », poème de Miss Amy Lowell. Ces « dames inconnues » sont les demoiselles Sommerville et Ross, dont les études sur la vie et le caractère irlandais ont captivé beaucoup de lecteurs, outre Miss Lowell, et à qui elle dit :

I go back to you again,
Evening and evening, in a kind of thirst.
Two lives which stare and twinkle on the page
So that I blind in looking.

— *Scribner*, juillet, « The Devastated Art of France », par Kingsley Porter, commissaire spécial du Gouvernement français et commissaire des Monuments historiques. « Dans les régions occupées par les Allemands, on a pillé systématiquement, comme d'habitude, et la perte est épouvantable. » — *North American Review*, juillet, « Margaret Fuller », par Gamaliel Bradford. « On ne peut pas dire que la vie de Margaret Fuller était gâchée quand on se rend compte de l'influence immense qu'elle a exercée sur ses contemporains et sur ceux qui sont venus après elle. »

THÉODORE STANTON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Dʳ James Brown Scott : *Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des nations*, Bossard, 4 fr. 50. — Divers : *Le plus grave problème international de l'Amérique latine*, Petite collection américaine (Coneslant, Cahors). — Divers : *Le Pérou et les Semaines de l'Amérique latine*, Idem. — D. Lazare Marcovitch et autres : *La Serbie et l'Europe, 1914-1918, exposé de la politique serbe par des publicistes serbes*, Georg, Genève, 8 fr. — François Barac : *Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre*, Lang, Blanchong et Cⁱᵉ, 7, rue Rochechouart, 2 fr. — Dumont-Wilden : *Les Flamands et l'Allemagne*, Bloud et Gay, 1 fr. 20. — Ion G. Pelivan : *La Bessarabie sous le régime russe*, Lahure, 2 fr. — Ibid. : *L'union de la Bessarabie à la mère patrie*, ib., 2 fr. — Ibid. : *Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie*, ib., 2 fr.

La Société des Nations n'est ni une utopie ni une nouveauté.

Les Etats-Unis, quand ils se créèrent, en réalisèrent une véritable, et tel Américain d'alors, comme James Madison, qui fut plus tard président de la République étoilée, le comprit parfaitement. C'est pourquoi le livre du Dr James Brown Scott : **Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des Nations**, méritait d'être connu. M. de Lapradelle, professeur de droit des gens, l'a excellemment traduit. La constitution des Etats-Unis de 1787 constitue en effet une véritable Société des Nations respectant l'autonomie des Etats qui en font partie et pourtant établissant un solide pouvoir de contrôle et de contrainte capable de briser, comme lors de la guerre de Sécession, toutes les révoltes contre le pacte social. Il faudrait que la Société des Nations se constituât sur ce modèle. On en est encore loin, et personne ne voit comment il serait possible de contraindre l'Italie ou l'Angleterre à régler les affaires de Dalmatie ou d'Irlande comme le voudrait la Conférence de la Paix, organe de cette Société. Mais c'est déjà beaucoup que cette Conférence existe et qu'elle dise le droit avec toutes les précautions oratoires et les lenteurs lénitives de rigueur. Il faut bien espérer que les anciens impérialismes nationaux iront en s'atténuant, après la faillite du plus formidable d'entre eux, et que le bon sens, pour ne pas employer les grands mots de Droit et de Justice, l'emportera sur la frénésie tyrannique, tant celle des Kaisers que celle des Soviets. Mais à propos de ceux-ci, n'est-il pas plaisant de voir nos marxistes, qui pendant si longtemps ne juraient que par le Président Wilson, s'indigner et trépigner à l'idée que la Société des Nations pourrait bien édicter des mesures de police contre le bolchévisme ? Pourtant ce droit de police avec tous les interventionnismes armés qu'il comporte est inhérent à ladite Société, et les Puissances civilisées auraient le droit de marcher en corps contre ledit bolchévisme comme elles l'ont fait contre le kaisérisme, si elles jugeaient que le danger était le même. Les bonnes gens qui croyaient que ce simple mot Société des Nations allait radicalement supprimer toutes les guerres ont quelque peine à admettre ceci, et c'est pourtant l'évidence. La seule question délicate est de savoir si le danger bolchéviste est assez grave pour légitimer l'intervention ; et l'on peut croire à la rigueur que non, et que cette peste s'éteindra d'elle-même. Néanmoins bien des mesures de prophylaxie et même de thérapeutique s'imposent.

La Société des Nations n'aura pas seulement à s'occuper de l'Europe ; elle devra s'attacher à toutes les difficultés mondiales, nids de guerres possibles, et c'est pourquoi il lui appartiendra de résoudre **Le plus grave problème international de l'Amérique latine**. Ce problème, c'est l'accès de la Bolivie à la mer. Autrefois, la

Bolivie avait jour sur le Pacifique : une bande de littoral d'environ 250 kilomètres avec quelques petits ports. La guerre désastreuse que les deux Pérous (car la Bolivie s'appelait jadis Haut-Pérou) eurent à subir du Chili en 1879 permit à cette dernière puissance, grande admiratrice de la Prusse, de se conduire vis-à-vis des vaincus comme la Prusse s'était conduite quelques années auparavant avec nous et surtout un siècle auparavant avec la Pologne; la pauvre Bolivie fut complètement murée; mais de même que la Pologne a fini par briser son mur et par reconquérir une petite façade sur la Baltique, la Bolivie parviendra à percer de son côté la barrière des Andes. A tout le moins une petite république indépendante comprenant les trois provinces de Tacna, de Tarapaca et d'Antafagosta, les deux premières jadis péruviennes et la dernière bolivienne, devrait être instituée sous la garantie de la Société des Nations, et servir de tampon et trait d'union entre les trois républiques qui n'auraient jamais cessé certainement d'être des républiques-sœurs sans l'exemple corrupteur de Frédéric II et de Bismarck ; et l'on voit par cet exemple les contre-coups lointains et désolants que peut avoir la conduite criminelle d'une dynastie de proie. Le Chili s'honorera en renonçant magnanimement à ce bien mal acquis ; il a d'ailleurs assez de richesses et de ressources et son territoire est assez démesuré en longueur (c'est de tous les pays du monde celui où la proportion du littoral par rapport aux provinces intérieures est la plus forte) pour ne pas attacher grande importance à ces lointaines possessions, qui d'ailleurs perdront de plus en plus de leur valeur économique avec l'épuisement des bancs de guano et la fabrication industrielle des nitrates. Il faudrait seulement que la Bolivie et le Pérou se montrassent dignes de la sollicitude de la Société des Nations ; la dernière révolution qui a éclaté à Lima était probablement inutile. Le Pérou est un pays d'avenir comme le montre la brochure d'actualité **Le Pérou et les « Semaines » de l'Amérique latine** (il s'agit de la Semaine de Paris en novembre 1917 et de la Semaine de Bordeaux en octobre 1918); raison de plus pour que les Péruviens se montrent dignes des destinées qui les attendent.

Le livre préfacé par le Dr Lazare Marcovitch, **La Serbie et l'Europe 1914-1918**, est bien, comme le sous-titre l'indique, un *Exposé de la politique serbe par des publicistes serbes*, mais c'est surtout un recueil, d'ailleurs intéressant, des principaux articles de M. Marcovitch, méthodiquement groupés suivant les matières (politique générale, union avec les Croates, relations avec les divers autres Etats amis ou ennemis). En le lisant on se rend très bien compte des terribles difficultés auxquelles s'est trouvé en butte le peuple serbe, et de la force d'âme qu'il a fallu au monde yougo-slave pour maintenir son droit à l'existence contre les Turcs, les Hongrois

et les Allemands. C'est une grande leçon d'énergie que les Serbes-Croates-Slovènes ont donnée aux autres nations et la réalisation de leur unité nationale n'est que la juste récompense de leurs efforts. Cette longue gestation de leur destinée n'a pas été sans sacrifices douloureux (et nul peuple n'a plus souffert de la dernière guerre que le peuple serbe) et sans haines compréhensibles, mais parfois pourtant excessives pour leurs oppresseurs. Je ne fais pas allusion ici aux Turcs, purs barbares insociables, n'en déplaise à Pierre Loti, et que les Serbes ont eu raison de poursuivre d'une haine inextinguible à travers les siècles, mais à tous leurs ennemis chrétiens. Même les Bulgares qui se sont si criminellement conduits avec eux, ont droit à quelque confiance dans l'avenir; c'est leur tsar, l'odieux Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui doit être tenu surtout pour responsable de leur conduite; sans ce misérable, au fond et personnellement plus coupable que les deux kaisers et que le sultan, les jalousies et les antipathies entre Bulgares et Serbes n'auraient pas dépassé le taux normal de toutes les violences balkaniques, et l'union de tous les peuples de la péninsule se serait maintenue contre l'Osmanli et se serait établie contre le Habsbourg; je suis persuadé que s'ils avaient été en république, les Bulgares auraient fait cause commune avec les autres Slaves et Gréco-latins contre les Germano-Touraniens (à ce propos je garde les doutes les plus véhéments sur l'origine touranienne des dits Bulgares qui n'ont de commun que le nom avec les anciens Boulgres, un peu comme nous Français avec les Franconiens, les Prussiens avec les Borusses, les Anglais avec les Angles, etc.). S'il n'y avait donc pas eu le roi Ferdinand, ni d'ailleurs le roi Constantin, ni le roi Carol, les diverses républiques balkaniques se seraient liguées dès le premier jour contre les kaisers, et l'écroulement de l'Autriche, qui se fût produit peut-être dès la fin de 1914, aurait entraîné celui de l'Allemagne et nous aurait épargné trois ans de carnages affreux. Quant aux Serbes, pour en revenir à eux, leur avenir est plein de promesses; le royaume S. H. S. (pourquoi ne pas rétablir les dénominations d'Illyrie et d'Illyriens si commodes, et si exactes d'ailleurs?) entretiendra les relations les plus amicales avec tous ses voisins; les dissentiments avec les Albanais, les Grecs et les Roumains s'évaporeront tout de suite; ceux avec les Bulgares, les Hongrois, les Autrichiens et les Italiens finiront par s'aplanir, et sous la garantie de la Société des Nations un état stable et solide s'établira dans toute l'Europe danubienne et balkanique. Il faudrait seulement que Vienne, comprenant son intérêt, abdiquât tout rêve pangermaniste et se contentât d'être le simple chef-lieu d'un petit district composite allemand, bohémien, hongrois, illyrien, établissant en fait le fameux couloir que demandaient les Alliés entre Slaves du nord et Slaves du sud. Ce serait le meilleur moyen pour cette grande

et belle ville de redevenir la capitale du bassin du Danube et le centre, au moins géographique, de l'Europe.

HENRI MAZEL.

§

S'il est toujours utile de « renseigner l'opinion », on peut dire que le volume quasi officiel qui a pour titre : **Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre**, *quelques documents officiels tirés des archives militaires d'Autriche-Hongrie* et présentés par M. François Barac, apporte de multiples témoignages et réunit des pièces intéressantes tombées aux mains de nos amis yougo-slaves. — Une introduction historique,dont l'auteur a fait précéder ce recueil,s'attache à dépeindre la situation du peuple, tenu pour suspect en général pendant la guerre, surveillé, espionné, traqué, forcé de combattre pour maintenir son propre esclavage et auquel le plus souvent on tirait dans le dos avec des mitrailleuses.Les Yougo-Slaves cependant ont fait tout ce qu'il était possible pour gêner, paralyser les violences systématiques de leurs oppresseurs. « Tout a été miné et saboté par des moyens politiques et sociaux, économiques et militaires » ; tout a été mis en œuvre pour nuire à l'ennemi. Partie intégrante de l'Empire d'Autriche et ne pouvant d'abord se révolter ouvertement, la Yougo-Slavie appelait de tous ses vœux le triomphe de l'Entente et cherchait à y contribuer. Boycottage, révoltes, désertions en masse furent parmi les moyens employés. Des légions composées de déserteurs, de prisonniers de guerre croates, slaves et slovènes, ainsi que de volontaires accourus d'Amérique, se sont enfin battus contre les Allemands ou leurs alliés, notamment en Dobroudja et sur le front de Salonique. — Les documents reproduits, qui constatent ces faits, indiquent également du reste la persécution des Croates et Slovènes par les autorités autrichiennes. La potence, le peloton d'exécution, les casemates ont seuls pu venir à bout de la résistance qu'ils manifestaient. Encore doit-on compter, parmi eux, les victimes au nombre de plusieurs dizaines de mille. Mais si les prisons se sont trouvées emplies et ensanglantées, si des villages ont été incendiés, des régions entières mises au pillage, tout a été inutile. La Croatie et la Slavonie ont vu se réaliser leur rêve avec l'effondrement de l'Autriche, sur les débris de laquelle pense se constituer le grand Etat serbe,auquel les diverses peuplades de la région aspirent depuis tant d'années.

Les pièces qu'insère le recueil de M. François Barac viennent à l'appui des faits énoncés. C'est le détail des actes de sabotage commis par la population qui voit approcher enfin l'heure de la délivrance : signaux faits aux Serbes, rails enlevés ou qu'on fait sauter sur la voie du chemin de fer, renseignements fournis et dont les

Impériaux rendent responsables « le clergé orthodoxe et d'autres intellectuels ». Une pièce encore parle des affiches de protestation « contre les oppresseurs qui n'ont pas craint de dire que les Serbes n'étaient aptes qu'à fournir du fumier pour les champs sur lesquels doit pousser la *Kultur* allemande ». On revient ensuite sur l'esprit hostile à l'Etat qui règne en Smyrnie ; sur la malveillance de la population « qui rôde autour des chemins de fer et du téléphone », et s'efforce d'y faire des dégâts, où désigne les maisons des « loyalistes » qui devront être incendiées. Des mesures sont prises pour combattre l'agitation pro-serbe, mais plutôt inefficaces, semble-t-il, car le commandement militaire se plaint continuellement de l'attitude générale. A propos d'un procès de haute trahison, on nous apprend que jusqu'en 1915 on en a compté 1.751 et qu'il y a eu 902 jugements, sans parler de 3.000 dénonciations auxquelles il n'a pas été possible de donner de suite. Continuellement on se plaint de la propagande serbe que font même des députés de la diète croate, de même qu'on avoue plus loin qu'un tiers des recrues appelées ne se présentent pas ou viennent tranquillement en retard ; beaucoup ensuite désertent et trouvent toujours un lieu de refuge. Enfin, le 18 février 1918, on parle des mesures prises contre la désertion et la propagande ennemie à propos d'un mouvement préparé et qui a pour but la fondation de l'Etat yougo-slave. Le général Schenk avoue d'ailleurs que le fait ne pourra guère être empêché. En même temps on dénonce l'organisation des étudiants ; la propagande faite à Agram, à Laybach, à Zagreb ; dans la Styrie du Sud, — et toujours c'est « le fléau de la désertion », les troupes qui se révoltent s'éloignent par bandes, officiers et soldats, — comme le raconte une des communications insérées dans ce recueil (27 sept. 1918) et qui donne le mieux l'idée de ce qu'était le gâchis austro-hongrois. Au mouvement de désagrégation qu'ils voyaient se produire les officiers ne pouvaient guère opposer, avec les mesures individuelles de rigueur, et qui contribuaient plutôt à exaspérer la population, que « la bonté hautement appréciée et unique dans le monde de l'Empereur François-Joseph » ! La bonté « unique dans le monde » du vieux souverain, on en savait la valeur, et du reste la désagrégation de l'Empire austro-hongrois était prévue depuis bien des années avec sa mort. — Les dernières pièces du recueil et d'autres données en appendice ont rapport à la constitution de l'Etat yougo-slave, à la débâcle enfin survenue et à la liquidation de la guerre.

M. Dumont-Wilden, avec le travail qu'il vient de publier sur **les Flamands et l'Allemagne**, a surtout désiré réagir contre la thèse d'une nationalité flamande se rattachant à l'Empire et inventée par les Boches qui ne visaient qu'à « détourner l'individualité d'un pays dont l'existence et la solidité sont indispensables à l'équilibre

et la sûreté de l'Europe occidentale ». Les Flamands parlent une langue germanique ; ils ont une culture, une civilisation propres ; ils doivent chercher leur point d'appui en Allemagne, à laquelle ils se rattachent et s'inféoder au *Deutschtum*, voilà le fond de l'histoire. Mais les Flamands ont fait la sourde oreille ; ils sont Belges de même que les Wallons et ne désirent nullement être absorbés par leurs voisins de l'Est. Toutefois le particularisme existe chez eux et se trouve même constituer un problème délicat. Les Etats nations ont plus ou moins contrarié l'éclosion des petites nationalité qu'ils ont englobées, c'est encore un fait. Les journalistes du Kaiser, qui travaillaient par ordre et d'ensemble, s'évertuèrent cependant à déclarer que le peuple belge, la nation belge n'existent pas. Mais ce qu'on dut constater malgré tout, c'est que la Belgique possédait « un esprit national, fait à la fois de raison et de sentiment et qui se superposait à un particularisme singulièrement ardent et jaloux ». La guerre a plutôt fortifié l'unité nationale, loin d'en modifier l'essence. Au reste, ce qui a fait du Flamand ce qu'il est, ajoute M. Dumont-Wilden, ce n'est pas tant la race, composé germano-celte qui a gardé toutefois son particularisme, c'est son histoire. Il passe dès lors en revue les époques où le peuple flamand prit figure de nation ; la période féodale et les communes ; les siècles ensuite où l'influence française fut prépondérante. Quant à l'influence allemande, sauf en ces dernières années, on peut dire qu'elle a été nulle. En littérature, en art, la Flandre est le poste avancé de la culture latine, et l'idée qu'on s'y faisait de l'Allemagne est encore une influence française. Elle remonte à Mme de Staël et au Romantisme.

Ces faits posés, M. Dumont-Wilden donne un curieux aperçu de la question flamingante. La Belgique a voulu avoir « sa langue », c'est le fond de la question, le fait même, qui d'ailleurs n'impliquait contre nous aucune hostilité. Le mouvement flamingant, toutefois, devait être exploité par l'Allemagne, sans autre résultat, du reste, car les Flamands veulent rester belges. Il y eut un déluge d'articles sur la question, puis des tracasseries du pouvoir administratif. On voulait enfin transformer l'université de Gand en Université flamande. L'Allemagne ne put recruter malgré tout, comme professeurs, que des médiocres ou des gens tarés, et la propagande qu'on fit pour cette géniale création n'eut malgré tout aucun résultat. Un soi-disant congrès, qui se réunit (4 février 1917), envoya une députation à l'Empereur, mais tout ce battage fut inutile. Pour arriver plus vite à ses fins, le gouvernement allemand voulut diviser la Belgique en deux régions administratives, et le résultat fut surtout de nouvelles protestations. La résistance se personnifia surtout dans le monde juridique, cour d'appel, cour de cassation des tribunaux de Gand et de Liége, pour prendre enfin la forme de manifestations populaires.

Le général Bissing, dans son « testament politique »,avait d'ailleurs déclaré nettement qu'il fallait annexer la Belgique, où l'on devait extirper le français pour y substituer l'allemand, et à sa suite le « Conseil des Flandres », création de circonstance, réclamait « l'indépendance politique complète, un gouvernement qui fût propre au pays », mais resterait sous l'égide du *Deutschtum*. Le bout de l'oreille dépassait. Ce que voulait en somme l'Allemagne, le fait est prouvé une fois de plus, c'était imposer à la Belgique un régime de « protection » et en faire une de ses dépendances.

Le petit volume de M. Dumont-Wilden mérite d'être lu et nous avons été heureux de le rencontrer dans une discussion de ce genre, qui montre bien les tripotages et menées de nos ennemis d'Allemagne.

M. Ion G. Pelivan a publié une série de trois brochures sur la Bessarabie, que je crois juste de signaler, car on y trouve nombre de détails édifiants sur l'occupation russe de cette province roumaine, ses aspirations, les changements survenus à la suite de la révolution de 1905. — C'est d'abord la **Bessarabie sous le régime russe** (1812-1918) où l'on décrit l'organisation du pays, — la Moldavie, comme on l'appelle d'autre part,— avec les Moscovites, qui se préparaient le chemin de Constantinople et désiraient d'abord gagner la population, lui faisant miroiter de multiples avantages et privilèges. En 1812, à la suite de chicanes entre l'opposition roumaine et les fonctionnaires, le tsar Alexandre Ier donna un nouveau statut qui accordait l'autonomie de la région. Toutefois cet avantage n'eut pas de durée et Nicolas Ier, en 1828, supprima d'un trait de plume les privilèges consentis par son prédecesseur. Ce fut dès lors la persécution. On russifia les écoles ; la langue roumaine ne se trouva plus que tolérée, et après la guerre de Crimée, comme on s'aperçut qu'elle servait surtout dans l'Eglise, on intensifia la propagande russe et l'usage officiel du roumain fut défendu. On « arrangeait » en même temps l'histoire du pays, dont la russification fut encore poussée de 1871 à 1882 par l'archevêque de Kichinev. M. Ion G. Pelivan examine longuement le rôle de l'Eglise et du clergé, sur lequel on voulait étendre la domination générale et qui fut persécuté en même temps que la langue roumaine ; mais, de fait, on éloignait du sanctuaire toute une population qui se dirigea vers le cabaret. — On a pu déjà se rendre compte que tout n'était pas pour le mieux dans l'empire de notre petit père le tsar Nicolas. L'auteur apporte encore des constatations édifiantes sur le rôle de l'élément judiciaire ; parle des différentes classes de la société dans le pays, où l'on distingue la noblesse et les arrivistes, les bourgeois, la classe rurale, — qui conserve la langue, les traditions, les coutumes du pays, — et signale deux classes sociales dont la présence intéresse l'historiographe : *les*

Mazils, qui descendent des anciens boyards, et *les Razes*, issus des propriétaires d'autrefois. Des indications sont données enfin sur le caractère de l'administration russe depuis l'occupation, et qui montre l'orgie des fonctionnaires, le pillage et la noce depuis le vieux général Koutouzoff, « qui vivait entouré d'un harem de filles débauchées, ainsi que d'aventuriers et d'escrocs »; et de 1816 on cite ce rapport fait à l'Empereur : « Les préfets de Bessarabie sont obligés d'être de plus grands voleurs que les autres, parce qu'ils sont obligés de dépenser pour leur nomination entre vingt et trente mille roubles. » — Malheureusement, je crois que cela n'avait pas beaucoup changé depuis.

La seconde brochure de Ion G. Pelivan : **l'Union de la Bessarabie à la mère patrie, la Roumanie**, rappelle les événements qui se succédèrent depuis 1905. C'est l'historique de la défense contre la russification du pays, où l'on nous affirme que la Bessarabie est restée roumaine malgré toutes les tentatives des conquérants. On nous apprend aussi qu'on imposait la langue russe au besoin par le knout et le « cassement des dents ». Doux pays ! — Mais le tsar Nicolas détrôné, l'idée d'une réunion à la Roumanie gagna chaque jour. Il fallait cependant organiser la région et divers congrès tenus depuis 1917 s'y employèrent. La population souffrait du passage continuel des troupes qu'on envoyait contre les Allemands, et dont le contact d'ailleurs fut plutôt néfaste. L'Ukraine ensuite essaya de se rattacher la province, mais dont l'indépendance fut enfin proclamée au Congrès militaire réuni à Kichenev en 1917. Le « Conseil du pays » assemblé acclama la République fédérative moldave ; puis ce furent la déclaration d'indépendance (24 janvier 1918) ; l'union conditionnée avec la Roumanie (27 mars) et, après une importante réforme agraire, l'union sans conditions, votée le 27 novembre. — Détail à citer de la révolution russe : à côté des déprédations honteuses commises par les bolchevistes sur les dépôts de céréales, de vins, les troupeaux de moutons, de bœufs, etc... les Cosaques affichèrent dans les districts de Baltzi « qu'ils ne cesseraient pas le pillage tant qu'on ne les laisserait pas rentrer chez eux ».

La troisième brochure de M. Ion G. Pelivan a pour titre : **le Mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918**. C'est un travail appuyé de chiffres, qui donne, après la situation géographique, l'état de la population pour les années 1858 et 1861 ; le recensement russe de 1897 ; le total actuel et le pourcentage de l'élément roumain.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919.

B. Gourko : *War and Revolution in Russia, 1914-1917*, New-York, Macmillan, 4 dollars. — Général F. de Dartein : *La 56e division au Feu*, Berger-Levrault. — Général de Tournadre : *Au Pays des Fourbes*, Plon-Nourrit.

La cessation des hostilités a permis à plusieurs des principaux acteurs de la guerre de raconter ce qu'ils ont vu. Le public a déjà été entretenu des Mémoires de l'amiral Jellicoe et du maréchal French. Presque aussi importants sont ceux du général Basil Gourko (**War and Revolution in Russia**).

Au commencement de la guerre, Gourko commanda une division de cavalerie de l'armée de Rennenkampf, puis, le 21 novembre 1914, il fut nommé commandant du 6e corps qui défendait Sochaczew (sur la Bzura), puis Lowicz (un peu au sud-est). Les Russes y résistèrent vaillamment, mais firent de telles pertes que, pour les diminuer, ils reçurent, au commencement de décembre, l'ordre de reculer un peu et d'occuper de nouvelles lignes de défense.

A ce moment, commençait *sur le front russe* la guerre de tranchées, mais les gelées rendaient leur creusement extrêmement difficile et de plus la quantité de fil de fer barbelé fournie était insignifiante. L'ennemi, au contraire, en était aussi abondamment pourvu que de munitions. Il avait aussi des mortiers de tranchée, des grenades à fusil et des fusées éclairantes. Les troupes russes furent obligées d'en fabriquer elles-mêmes, car l'administration n'en fournissait pas. Le 28 décembre, les Allemands prirent des tranchées au bois de Borjimovsky, grâce à l'emploi d'obus exhalant une odeur de formaline. Mais, encore novices dans leur emploi, ils laissèrent occuper les tranchées conquises par des troupes qui furent asphyxiées à leur tour. Les tranchées furent reprises.

Un mois plus tard, les Allemands firent usage des mêmes obus à gaz pour prendre la distillerie de Volya Shidlovska et s'en emparèrent. C'était une perte médiocre pour les Russes, car dans ses murs épais leurs soldats y étaient blessés à la fois par les éclats des projectiles allemands et par les débris de pierre qu'ils projetaient. Les Allemands, au contraire, y étaient à leur aise, car les Russes n'avaient que de l'artillerie légère, impuissante contre ces maçonneries. Néanmoins, le général Roussky, qui commandait ce front, voulut faire reprendre cette distillerie, mais les mitrailleuses allemandes firent échouer une première et coûteuse attaque. Roussky, s'obstinant, concentra 11 divisions pour reprendre ce poste inutile. Gourko s'y opposa en vain, la gelée qui empêchait de creuser des tranchées ne laissant guère d'autres perspectives que de grandes pertes. Finalement, l'avance des Allemands en Prusse orientale, de Stallupönen à Iohnnisburg força Roussky à renoncer à cette opération. L'attaque allemande contre Volya Shidlovska n'avait été qu'une diversion pour

amener les Russes à dégarnir la Prusse orientale. Elle avait atteint son but, car la seconde bataille d'Augustovo coûta aux Russes aussi cher que Tannenberg et aboutit en particulier à la capture de deux corps d'armée entiers cernés dans les bois.

Les Allemands devaient cette victoire à la rapidité avec laquelle leurs chemins de fer leur permettaient de concentrer inopinément des troupes. Elle allait être suivie, pour la Russie, par la crise des munitions.

Après la guerre russo-japonaise, on avait fixé en Russie le nombre de canons et de fusils et la quantité de munitions qui paraissaient nécessaires. Peu avant la guerre, cette quantité étant fabriquée, les ouvriers avaient été en partie congédiés. Pendant les deux premiers mois de la guerre, l'armée russe ne manqua pas de munitions, mais en octobre une circulaire vint recommander l'économie. « La période la plus critique fut certainement en 1915. Pendant des mois, des batteries en action quotidiennement ne reçurent pas plus de 4 obus par pièce chaque jour. » A cette disette d'obus se joignit bientôt celle de pièces pour les tirer, par suite des pertes et de l'usure. Gourko dit même que la disette d'obus fut le salut de l'armée russe, car sans cela, au printemps de 1915, *elle n'aurait plus eu un seul canon en état de tirer*. En même temps, l'armée russe manqua de fusils et de cartouches. Les fabriques américaines promirent, il est vrai, d'en fabriquer, mais, payées sous main par les Allemands pour n'en rien faire, exécutèrent mal leurs contrats. Ce n'est guère que de mitrailleuses que l'armée russe n'a pas cruellement manqué ; chaque régiment en avait 8 au commencement de la guerre (6 seulement en France) et les usines gouvernementales étaient occupées à en fabriquer à ce moment-là.

La crise de l'artillerie de campagne russe dura jusqu'à la fin de 1916, quoique allant progressivement en s'atténuant ; ce n'est qu'en 1917 que l'on eut des obus en suffisance.

A la fin de 1915, Gourko fut nommé au commandement de la 5e armée, sur la Dvina. Kouropatkine, qui commandait dans cette partie du front, voulut faire une offensive sur la Dvine, près de Jacobstadt. Elle fut tentée en mars, sous l'influence des demandes répétées de l'état-major français inquiet pour Verdun, mais échoua, l'ennemi ayant été prévenu des préparatifs, le terrain gelé empêchant de se retrancher et enfin les Russes manquant d'artillerie lourde et de munitions pour elle.

Après cet insuccès, l'état-major russe décida de faire une autre offensive près de Vilna (front ouest) en juillet. Mais en juin, l'avance des Autrichiens vers Asiago força à attaquer sur le front sud-ouest commandé par le général Broussilov.

Dans ces conditions, il fut obligé de se fier à l'élément surprise pour sa

principale chance de succès et d'attaquer non sur un point particulier, mais dans les limites de ses cinq armées sur le plus vaste front. Le résultat de son offensive dépassa tout ce qu'on attendait... A partir de ce moment on commença à transporter des corps d'armée

des autres fronts à celui de Broussilov aussi vite qu'on le pouvait, mais les ennemis en transféraient d'Italie et de France encore plus vite. L'offensive de Broussilov devint de plus en plus difficile et cessa au milieu d'août. Une diversion tentée par Ratko-Dimitriev au milieu de juillet sur le saillant de Dvinsk avait échoué parce qu'elle ne surprit pas les Allemands.

A la fin d'août, Gourko fut nommé commandant d'une « armée spéciale », qui devait prendre part à une offensive près de Loutsk. Elle dut être abandonnée, l'ennemi s'étant beaucoup fortifié et l'avance devant conduire dans les marais de Kovel. Au milieu de septembre, cette armée dut aussi appuyer l'attaque de la 8e armée (général Kaledine) si elle réussissait, mais elle échoua.

Le 23 novembre 1916, Gourko, appelé par le Tsar à Mohilev, prit temporairement les fonctions de chef d'état-major général, le général Alexeiev qui les remplissait étant tombé malade d'épuisement et ayant désigné au Tsar Gourko comme le plus capable de le suppléer. Dans les conversations qu'il eut les jours suivants avec Alexeiev, Gourko apprit que celui-ci avait persuadé le Tsar de renvoyer le premier ministre Sturmer et que ce souverain avait choisi Alexander Trepov pour le remplacer.

L'impératrice arriva alors et Alexeiev expliqua à Gourko qu'ayant perdu, dans la personne de Sturmer, son protégé, elle désirait probablement influencer le Tsar pour maintenir au ministère de l'Intérieur Protopopov, son autre protégé.

Quelques jours plus tard, Gourko, sur la demande de Trepov, essaya de convaincre le Tsar de la nécessité de sacrifier Protopopov.

L'empereur l'écouta attentivement jusqu'au bout, mais ne lui donna pas de réponse claire; Gourko cependant n'avait pas, en le quittant, l'impression qu'il allait donner satisfaction à Trepov.

Quelques jours plus tard, Trepov fut remplacé par le prince Galitsine, un vieux sénateur qui vivait retiré de la politique depuis 1905 et qui dut sa nomination à ce qu'il connaissait l'impératrice et sa fille Tatiana et devait servir de prête-nom à Protopopov.

En décembre 1916, Gourko eut à s'occuper de la décision prise à la Conférence des représentants des Etats alliés à Paris en novembre 1916 : faire toutes les offensives autant que possible en même temps pendant les premiers mois de 1917.

Cette décision avait été prise sur la base que l'hiver est la meilleure saison pour les opérations offensives des troupes russes.

Mais l'expérience avait montré que ce n'était plus vrai pour la guerre de tranchées. « Il n'en fut pas moins nécessaire de se préparer pour des opérations actives pendant les mois de janvier et de février. » Elles devaient consister dans des démonstrations sur des secteurs de 15 à 20 kilomètres.

A ce moment, l'armée russe était plus nombreuse que jamais. En comptant les civils entretenus par elle, elle s'élevait à 10.000.000 d'hommes. Elle commençait à avoir un matériel suffisant. Seul le recrutement devenait difficile, les pertes ayant atteint 4.500.000 hommes (y compris les déserteurs que l'on estimait à 1 ou 2 millions). Gourko croit d'ailleurs ces chiffres exagérés.

Le 5 mars, Alexeiev, rétabli, revint à Mohilev et reprit ses fonctions. Gourko retourna à « l'armée spéciale ». Quelques jours après la révolution éclata à Petrograd, d'une façon complètement inattendue pour Gourko et ses amis de la Douma. Dans une conversation que Gourko avait eue peu avant avec Protopopov ce dernier lui avait avoué que sa politique équivalait à faire « sauter la banque » : il avait perdu.

EMILE LALOY.

§

Le général F. de Dartein a mené la **56e division au feu** et, sous ce titre, publie ses souvenirs de guerre. Les opérations vont du 17 août au 20 octobre 1914. « C'est, dit le communiqué de librairie, un livre capital pour l'histoire de la première partie de la campagne, pour toute la guerre de mouvements. » La 56e division d'infanterie appartint d'abord à l'armée de Lorraine, que commandait le général Maunoury, et batailla en Woëvre, où elle se signala au combat victorieux d'Etain (25 août 1914), « épisode peu connu des premières batailles et qui, refoulant l'ennemi, fit peut-être échouer une attaque brusquée sur Verdun ». Elle fut ensuite rattachée à la VIe armée, chargée d'arrêter l'avance foudroyante des Allemands sur Paris et participa avec elle à « cette belle manœuvre qui perça le flanc ennemi sur l'Ourcq, avant de le fixer sur l'Aisne ». Les combats de Senlis, de Dammartin, de Saint-Soupplets et la bataille de l'Ourcq nous y sont contés par le menu. Cette dernière bataille fut prodigieuse. La VIe armée était chargée de maintenir sur le front de l'Ourcq une notable partie des forces allemandes. Elle dut soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruptions ni accalmies, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait exalté le moral.

> La lutte, déclarait le général Maunoury dans son ordre général à ses troupes, a été dure. Les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer.

La 56e division prend part ensuite à la bataille de l'Aisne jusqu'au

moment où elle quitte la VIe armée pour être mise à la disposition de la IIe. Ce livre a donc une précieuse valeur documentaire pour les stratèges et les commentateurs à venir, mais il a aussi pour le profane l'intérêt de nous éclairer sur la mentalité de l'un des chefs de notre armée. Le général de Dartein est alsacien. Au moment de la déclaration de guerre, il était en disponibilité et sur le point de passer au cadre de réserve. Il habitait Saint-Mihiel. Son récit comme son portrait en tête du livre nous décèlent un brave homme, affectueux et cordial, insoucieux de la pose. Pas plus qu'il ne se redresse devant l'objectif, il ne songe à se prévaloir de qualités littéraires. Il écrit comme ça lui vient, « à la bonne franquette ». Il n'a ni la belle prestance du général Maunoury, ni la morgue patricienne et décorative du général de Lamaze, ni l'assurance du général Cornille, dont les photographies accompagnent la sienne, mais sa narration prouve qu'il ne manque ni de bon sens, ni d'à propos, ni de méthode. Il a obtenu d'ailleurs la citation suivante à l'ordre de l'armée parue au *Journal officiel* du 17 février 1916 :

A fait preuve le 2 septembre 1914 de beaucoup de sang-froid et de belle qualités manœuvrières dans un important commandement d'avant-gardes Pendant la bataille de l'Ourcq s'est montré aussi avisé qu'énergique et plein de mordant, cherchant toutes les occasions d'offensive et sachant les exploiter.

Cela ne lui ôte rien de sa foncière bonhomie. Il ne néglige pas de nous entretenir de ses affaires domestiques, de ses trois enfants, de leur institutrice, Mlle Humbert, et de nous donner, de temps en temps, de leurs nouvelles avec un pieux attendrissement de père. Il nous parle de ses relations personnelles, de sa belle-mère, la baronne de Tricornot. Il a de bonnes paroles pour tous :

Je loge chez le curé de Saulx, qui se met en quatre pour nos troupiers et leur livre tout son presbytère pour le découpage de la viande.

Il affiche, d'ailleurs, tout naturellement, son prosélytisme dévot.

Mes enfants et leur institutrice avaient apporté quelques objets de piété et des médailles qu'ils distribuèrent aux troupiers lorsqu'ils furent installés. Ils en voulaient tous et nous regrettâmes de ne pas en avoir davantage.

Mais il faut dire aussi qu'il se préoccupe de ses soldats et de leur éviter des fatigues inutiles. Il sait que les hommes « donneront toujours ce qu'ils pourront pour suivre un chef qu'ils aiment ». Il s'applique à gagner leur affection et leur confiance. Deux réflexions au passage : l'une, c'est qu'au début de la guerre, si la mobilisation s'est opérée avec promptitude, si l'habillement et l'armement étaient au complet, les outils et le matériel de campement manquaient presque complètement. La seconde, c'est que le hasard est souvent le

grand maître dans les choses de la guerre. Ainsi une automobile allemande capturée avec des plans et dévoilant les projets de l'ennemi nous permit de les déjouer, en tombant à l'improviste sur le flanc gauche de la 33e division allemande et de la rejeter en désordre jusqu'à Saint-Privat. J'y glane encore ceci :

Je vais voir le général Henner à son quartier général du Crotoy. Dans la cour du château se trouve un fort groupe de prisonniers allemands. Le général, en raison du bombardement de la cathédrale de Reims, vient de leur faire dire qu'à cause de cet acte de barbarie il les privera de nourriture jusqu'au soir.

Et je dédie cette anecdote, sans commentaires, à M. le général de Tournadre qui, sous ce titre : **Au Pays des Fourbes**, nous retrace l'histoire de sa captivité. Nul trait commun entre les deux hommes, si ce n'est leur piété.

Le général de Tournadre juge à propos de nous parler de son chapelet, mais sa dévotion — et je l'en félicite — ne va pas jusqu'à lui inculquer la résignation chrétienne ni l'oubli des injures. Il n'est guère d'humeur à tendre la joue droite lorsqu'il a reçu un soufflet sur la joue gauche. Tudieu ! mon général ! quelle verdeur, quels nerfs, quels ressorts ! Ce n'est plus ce bon papa tranquille, et « pas bileux » de général Dartein. Mais le général Tournadre n'a ni sa précision, ni sa méthode. Il oublie même de mentionner les dates. Il faut se reporter aux détails du récit pour savoir qu'il fut fait prisonnier au bout de quatre ans de guerre, probablement lors de la dernière offensive allemande de Champagne. Il est blessé au bras. Mal soigné, il est traîné d'hôpital en hôpital, envoyé en Pologne, ramené à Carlsruhe, puis, après mille péripéties, au camp d'Osnabrück. On l'oblige, ainsi que les autres prisonniers, même invalides, à des marches forcées. La nourriture est exécrable. Il se plaint d'être dénué de tout, des promiscuités et du manque d'égards dus à son grade. Il nous conte son long supplice, les injustices auxquelles il assista, les drames provoqués par la fourberie, la rapacité, la férocité inconsciente de la soldatesque allemande et de ses chefs responsables, dans les bagnes véritables où furent enfermés nos compatriotes parfois blessés et mourants. Il dresse la figure de plusieurs tortionnaires : le docteur Michelson, du lazaret de Trélon; le capitaine Duesberg, abritant ses dénis de justice derrière des ordres supérieurs ; le général Klosterfeld, type achevé de brute germanique. Vingt autres appelés à opérer dans les camps de Magdebourg, Halle, Erctin, Trèves, Helmstedt, Ham-Munden, Munster. Tout cela est narré avec une vivacité pétulante qui entraîne le lecteur. De larges échappées sur les lazarets et les camps d'internements. Nos prisonniers, en dépit de tant de tracasseries, connaissent quelques délassements. Ils se groupent, organisent des concerts, des conférences, se donnent la

comédie. Ils jouent des pièces de Courteline, de Tristan Bernard et de Max Maurey. Je vois figurer au programme *Miquette et sa mère*. « Les rôles de femmes étaient tenus par des officiers sans moustache de la classe 18 » et bientôt les bonnes nouvelles de notre avance victorieuse leur filtrent à travers les journaux allemands. Leur moral exalté leur fait relever la tête, conspuer leurs bourreaux, jouer *la Marseillaise* à leur nez et à leur barbe, jusqu'à l'heure de la délivrance.

Ce livre nous conquiert d'emblée, si nous le lisons avec nos nerfs, avec ces nerfs malades et les justes préventions que nous ont faits quatre ans de guerre ; mais si, les dominant et faisant taire notre légitime ressentiment, nous voulons l'examiner à la lumière de la seule raison, nous nous apercevons que le procès qu'il fait à la barbarie boche se ramène, en fin de compte, au procès de la guerre. C'est la guerre qui est barbare et qui permet les entorses à la justice et au droit. Si l'Allemagne méritait d'être châtiée, c'est précisément parce qu'elle avait organisé la guerre comme une industrie nationale. Cette rigueur impitoyable envers les êtres désarmés, cette basse cruauté, sœur du sadisme, cet agenouillement devant la force, que stigmatise le général de Tournadre chez nos ennemis, n'est-elle pas chose commune, à des degrés divers, à toutes les nations belliqueuses ? Sans doute l'heure n'est pas venue de discuter là-dessus avec sang-froid. L'atmosphère est encore trop trouble. Il sied de garder l'aveuglement de la douleur, mais M. le général Tournadre oserait-il affirmer que l'Allemagne ait, seule, le privilège des gardes-chiourmes, des *chaouchs* (le mot est dans le communiqué) et des policiers auxquels, oubliant que l'armée elle-même a son service d'espionnage, il juge bon de crier son dégoût en passant ? Est-il bien sûr que le monde soit sorti de la sauvagerie primitive et n'y a-t-il pas, au fond de lui-même, la conviction irraisonnée que le bonheur ne sera possible que dans une société amendée et assez crue en sagesse pour pouvoir se passer, impunément, de policiers et de soldats ?

ERNEST RAYNAUD.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

RÉVÉLATIONS. — Nous assistons en ce moment à un spectacle singulier. Pendant plusieurs semaines, l'opinion publique allemande a été mise en haleine par des révélations, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles provoquaient chaque fois des tempêtes de colère. « Le peuple tout entier est profondément ému », s'écriait la *Gazette de Cologne*, dès le lendemain des premières confidences de M. Erzberger, le 25 juillet. Depuis lors, l'émotion n'a fait que grandir et les journaux se sont cru obligés de pousser des cris d'indignation,

dès qu'un nouveau « papier » révélait une nouvelle maladresse des dirigeants de l'empire.

Pourquoi tout ce tapage? « Nous avons été indignement trompés», s'écrient en chœur tous les organes de l'opinion, et les accusations pleuvent sur les uns ou sur les autres, soit qu'elles viennent de la droite, soit qu'elles tombent de la gauche. Or, le *crime* que l'on reproche à l'ancien gouvernement, ce n'est pas d'avoir déchaîné la guerre, alors qu'un geste eût suffi pour l'éviter, c'est de n'avoir pas su la terminer, au moment où elle pouvait encore être profitable. Si l'Allemagne a été battue, si elle subit actuellement une crise effrayante, c'est parce que ses dirigeants n'ont pas su exploiter les circonstances, pour tirer avantage d'une situation qui ne devint mauvaise qu'au cours de la dernière année.

Les tentatives de paix en 1917? Elles auraient pu aboutir, si l'on avait consenti à faire des concessions au sujet de la Belgique. La proposition d'armistice du 5 octobre 1918? Il eût été possible de l'établir sur d'autres bases, si le haut commandement, pris soudain d'affolement, n'avait pas voulu brusquer les choses. L'abdication de l'empereur? Elle pouvait se faire dans des conditions régulières, si Guillaume II ne s'était pas réfugié au Grand Quartier Général, pour y chercher un appui contre la nation. Ainsi, une succession de fautes politiques et militaires, dont il convient d'attribuer à chacun sa part de responsabilité, a conduit le pays à l'abîme, au moment où la « carte de guerre » permettait encore d'escompter d'autres résultats.

Tout cela, dont le détail a encombré les colonnes de la presse quotidienne du monde entier, tout cela est évidemment du plus haut intérêt. Ce n'est pas trop tôt que les Allemands se rendent un peu compte de ce qui s'est passé, ne fût-ce que pour développer leur sens critique. On sait combien ils en ont besoin. Mais n'y aurait-il pas, au fond de cette préoccupation de faire la lumière à tout prix, une autre préoccupation, celle d'étouffer la lumière précisément sur le point qu'il conviendrait d'éclairer avant tout? Les Allemands s'irritent d'avoir fait une mauvaise affaire. Ils accusent leurs gérants responsables d'avoir mal manœuvré. Pourquoi font-ils preuve de si peu de curiosité, quand il s'agit de savoir comment cette affaire a été engagée? C'est que ses dirigeants persistent à vouloir duper l'opinion, à entretenir des chimères qui auraient dû s'évanouir depuis longtemps devant la brutalité des faits.

L'Allemagne croit toujours qu'elle a été obligée de faire la guerre, parce qu'elle a été victime d'un complot. Pendant près de cinq ans, ses publicistes officiels le lui ont dit et redit. Ce fut la doctrine officielle de l'Etat, répétée dans d'innombrables écrits de propagande. A-t-on changé de sentiments depuis l'armistice? Il ne semble pas, car ce que les pangermanistes n'ont cessé d'imprimer, les gens de

gauche l'écrivent encore avec la même naïveté. On n'a pas voulu livrer à la publicité, chez nous, le *Mémoire* sur les origines de la guerre, rédigé par la commission allemande de Versailles. Le magistral exposé de M. Louis Barthou, lu à la commission de paix de la Chambre le 5 août, détermine, par des arguments irréfutables, les responsabilités de l'Allemagne. « L'Histoire a déjà dit que l'Allemagne a voulu la guerre, et ce sont des documents datés de Berlin, autrichiens ou allemands, qui le démontrent. » Les représentants du *Reich* à Versailles étaient d'un autre avis. Leur rapport devrait être placé sous les yeux du public français. La pauvreté des arguments qu'ils mettent en avant est si évidente qu'on ne saurait se tromper sur les motifs auxquels ils obéissent. Ce jeu de cache-cache n'a plus de raison d'être. On ignore en Allemagne l'exposé de M. Barthou et le rapport de la commission de Versailles y est accepté comme parole d'évangile.

Le comte de Montgelas a consacré, dans le *Berliner Tageblatt* du 6 août, un article de fond à ce rapport, non pas pour montrer ses faiblesses, mais pour le défendre contre les attaques du professeur Schiemann. On perdrait son temps à revenir sur les détails de cette affaire. Le diplomate bavarois loue le chapitre consacré par le professeur Hœniger à la mobilisation russe (deuxième annexe de rapport de la commission), et il ajoute :

Quand on lit les journaux français et anglais qui n'ont pas encore désappris de penser d'une façon indépendante pour juger les questions extérieures, il faut constater que l'effet n'a pas été perdu.

Or, les journaux qui « pensent d'une façon indépendante », ce sont, si l'on en croit le comte de Montgelas, le *Journal du Peuple* et le *Daily Herald*, et il s'appuie sur de pareilles références pour affirmer que « la vérité est en marche » ! Le *Daily Herald* cite un mot du tsar prononcé le 11 avril 1914 : « Pour ouvrir les Détroits je suis prêt à employer la force. » Si les paroles attribuées à Nicolas II sont exactes, il saute aux yeux qu'au moment où elles furent prononcées il ne pouvait être question que de l'ouverture des Dardanelles à la navigation, souci légitime de la diplomatie russe, mais qui n'a qu'une importance secondaire dans l'ensemble des problèmes de la guerre mondiale.

Ce petit exemple suffira pour montrer sur quel ramassis de ragots s'appuie le conte de Montgelas pour établir les responsabilités de la guerre. Ce personnage ne cesse de crier qu'il faut faire la lumière, et il est le premier à la voiler en soulevant des questions accessoires. Le 14 août, dans le même *Berliner Tageblatt*, un nouvel article, dû à sa plume féconde, s'intitule : « Pour contribuer à la vérité ». Cette fois-ci, il est question des préparatifs de mobilisation et l'au-

teur se demande lequel des Etats belligérants fut le premier à prendre des précautions sur ses frontières. Le comte de Montgelas oublie de dire que les intentions belliqueuses de l'Allemagne nous étaient connues, surtout depuis 1913, et que toutes les dispositions que nous dictait la prudence avaient un caractère légitime. Au reste, le recul de 10 kilom., quoi qu'on puisse penser de l'utilité de cette mesure, indiquait assez clairement que nous nous refusions à jouer le rôle d'agresseurs. M. de Montgelas, après avoir mis en parallèle les préparatifs français, écrit que la fermeture de la frontière luxembourgeoise le 31 juillet était légitime, après que l'état de danger de guerre eut été prononcé. Il oublie de dire ce qui s'est passé à la frontière alsacienne-lorraine, où, dès le 30, les communications furent coupées en certains endroits. Et quand les Allemands avoueront-ils enfin la date de leur occupation de Kalich ?

Le comte de Montgelas écrit dans sa conclusion :

A mon avis, il est urgent — si, après cette terrible catastrophe, les peuples doivent de nouveau suivre la voie de la conciliation, — il est urgent qu'une discussion détaillée ait lieu sur les origines de la guerre, mais il faut que les deux parties manifestent loyalement la volonté de renoncer à des conceptions contraires à la vérité.

Comment cette discussion pourrait-elle avoir lieu, si les Allemands se refusent à admettre l'exactitude des faits les plus élémentaires ? Ils n'ont même pas pu se décider encore à publier des documents qui dorment depuis cinq ans à la Wilhelmstrasse et que M. Kautsky avait été chargé de mettre à jour dès le lendemain de l'armistice. Pour excuser ce retard, ils prétendent maintenant qu'ils ne veulent pas fournir d'arguments à leurs adversaires, au moment où l'Entente se prépare à poursuivre en justice ceux qu'elle considère comme responsables de la guerre. Quand on invoque de pareils arguments, il ne faut pas se donner l'air de vouloir faire la lumière.

M. Richard Grelling (l'auteur de *J'accuse*), avec sa grandiloquence habituelle, emprunte un vers aux *Grues d'Ibicus*, pour fournir le titre à un article de la *Freie Zeitung* (6 août) : *Die Szene wird zum Tribunal !* On ne s'aperçoit encore de rien de semblable. Les révélations de ces dernières semaines, si elles ont mis en mauvaise posture les vedettes allemandes de la guerre, n'ont pas du tout eu pour résultat d'établir leur responsabilité dans les origines du conflit. Comment l'Allemagne pourrait-elle du reste se croire responsable, si on vient tous les jours lui dire qu'elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître ? Si les neutres eux-mêmes s'efforcent de lui expliquer que... c'est le lapin qui a commencé ? N'a-t-on pas vu ce pauvre M. Georges Brandès reprendre sa plume usée par les polémiques stériles, pour gémir dans le *Berliner Tageblatt* (3 août) sur la tristesse des temps et pour annoncer la justice universelle

du triomphe du prolétariat ? On nous dira que voici trente ans que M. Brandès écrit au *Berliner Tageblatt* et que l'homme retourne toujours à son vomissement. Mais, dans l'intérêt de sa renommée universelle, M. Brandès n'aurait-il pas mieux fait de se taire, en continuant à méditer l' « Adieu, Brandès » de M. Clemenceau ? Ne nous étonnons cependant pas trop. L'auteur des *Courants directeurs* est un bolchéviste avant la lettre. Il a toujours aimé d'un tel amour la Russie révolutionnaire qu'il doit certainement se réjouir de ce qui s'y passe. Pour lui, tout le monde est responsable du cataclysme universel, ou plutôt personne, si ce n'est le capitalisme bourgeois qui a inventé la légende de la guerre sacrée.

Les Allemands, de même que les Anglais, les Français, les Italiens, etc., étaient séparés de la vérité par une septuple barrière de fil de fer barbelé.

Les méfaits commis du côté allemand (comme de tout autre côté) ont été exécutés par ordre. Ni les officiers inférieurs, ni les hommes de troupes n'en étaient responsables. Ils étaient soumis, de même que les soldats de toutes les armées, au devoir de l'obéissance et la guerre les a naturellement rendus sauvages.

Il y eut, en outre, dans le peuple allemand, comme dans tout autre peuple, des individus de nature bestiale, dont la barbarie révolte.

Cette citation suffirait à caractériser le morceau. En voici une autre :

Le peuple anglais a vécu, pendant cinq ans et demi, avec les yeux bandés ; il était à tel point rempli d'illusions qu'il ne s'est pas douté de la réalité. Les grandes masses du peuple anglais n'apprirent pas la moindre parcelle de ce qui se passait véritablement, pour la simple raison que tout se fit en secret et qu'on s'appliquait à le nier chaque fois qu'on commençait à s'en douter.

Secrètement l'Angleterre s'était engagée avant la guerre à aider le terrible régime tsarien, en récompense pour son concours dans une guerre future, à s'installer à Contantinople, bien que les aspirations de la politique anglaise eussent tendu pendant des siècles à entraver les aspirations russes du côté des détroits.

On voit que M. Brandès, qui réédite plus loin toutes les légendes au sujet des accords secrets entre l'Angleterre et la France, connaît bien les problèmes de la politique européenne. Ce qui surprend, c'est qu'un journal allemand peut imprimer froidement et sans rire toutes ces insanités. Son rédacteur en chef, M. Th. Wolff, par son article du 1er août qui rappelait sans artifice les événements d'il y a cinq ans, a pourtant fait preuve d'assez de clairvoyance pour être capable de remettre exactement chaque chose à sa place. Quant à M. Brandès, conseillons-lui humblement de lire, dans l'*Humanité* du 14 août, la traduction de l'article de M. de Gerlach qui, dans la *Welt am Montag*, ne craignait pas d'écrire, après avoir mentionné la publication ré-

cente de documents relatifs à l'origine du conflit :« Le résultat final est pour moi l'impression plus forte encore de notre entière responsabilité pour le déchaînement de la guerre. »

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

Les progrès de l'Entente Franco-Belge. — La majorité des Belges désire l'alliance politique et la collaboration économique avec la France.Pour tout esprit réfléchi, l'une et l'autre sont des nécessités. Le sentiment de ces nécessités existe des deux côtés de la frontière. Mais les formules définitives restent à trouver; il ne faudrait pas y apporter trop de lenteur.

La visite triomphale du Président Poincaré et des maréchaux de France, le 21 juin, jour de notre fête nationale, a clairement montré de quel côté se portent les préférences de la Belgique, puissance désormais autonome et libre de contracter les alliances de son choix, selon son cœur et selon ses intérêts.

Le maréchal Foch, ce grand homme d'une pensée vigoureuse et ordonnée, l'a tout de suite compris ; en écrivant cet article, je ne puis détacher mon regard de la déclaration autographe qu'il adresse au noble journal la « Nation belge » et que je transcris textuellement : « C'est l'union de la France et de la Belgique qui a fait leur force dans la guerre. Elle fera leur force dans la paix. Plus elle sera étroite, plus elle les mettra en condition de résister à une nouvelle attaque, quelle qu'en soit la nature. »

« *Plus cette alliance sera étroite...* », écrit le maréchal Foch, qui n'est pas homme à se payer de mots et a montré un tact supérieur dans le maniement des nations armées placées sous ses ordres.

Or, dans notre Belgique, précautionneuse, méticuleuse, ombrageuse jusqu'à l'excès quand on touche à sa fibre nationale, personne, hormis quelques énergumènes flamingants, n'a songé à protester contre ces paroles si volontairement expressives d'un programme d'alliance intégrale entre la France et la Belgique.

L'Angleterre, dont l'amitié nous demeure précieuse, ne saurait voir cette alliance d'un œil défavorable ; les garanties militaires qu'elle-même et les Etats-Unis ont promis d'accorder à la France en cas d'une nouvelle agression allemande doivent, au contraire, lui faire désirer une solide protection des frontières belges.

L'Angleterre s'était traditionnellement accoutumée à considérer notre pays comme son bouclier continental contre les ambitions françaises ; si elle s'allia à l'Europe contre la Révolution et l'Empire, ce ne fut que du jour où Dumouriez eut occupé la Belgique. Cet esprit anti-français s'exerça à notre détriment au moment de la constitution de notre indépendance. On sait avec quelle défiance lord Pal-

merston s'exprimait à l'égard de la Belgique, dont il n'entendait faire « qu'un pays toléré » en Europe. Le concert européen de 1839, dominé par l'hégémonie anglaise, nous enserra dans les lisières d'une étroite neutralité et, deux précautions valant mieux qu'une, nous mutila des points de nos frontières naturelles et historiques qui pouvaient nous être stratégiquement utiles : d'où les trouées du Limbourg et du Luxembourg, l'attribution à la Hollande des bouches de l'Escaut.

Nous savons le parti qu'au cours de la guerre les Allemands tirèrent des trouées limbourgeoise et luxembourgeoise ; rappelons-nous aussi que le souci de respecter l'intégrité territoriale hollandaise empêcha la flotte anglaise de se porter au secours d'Anvers.

D'autre part, les révélations d'Erzberger, à l'Assemblée de Weimar, ont mis à jour le mémoire d'Hindenburg soulignant l'intérêt capital qu'aurait l'Allemagne à contrôler la rive gauche de la Meuse belge.

Un rapprochement saisissant s'établit entre l'esprit brutalement boche de ce mémoire et l'esprit du Traité de 1839, inspiré par des soucis de méfiance et d'hostilité envers la France : la trouée du Limbourg, l'attribution à la Hollande de la ville de Maestricht, à cheval sur la rive droite et la rive gauche de notre fleuve, établissaient une menace perpétuelle pour notre pays et en même temps une sape dans le bastion que les puissances de la Sainte-Alliance redoutaient de nous voir devenir pour la France.

En d'autres termes, la tutelle hollandaise sur les bouches de l'Escaut valait pour l'Angleterre d'alors une garantie contre la France, cependant qu'en nous dépossédant d'une partie de notre Limbourg et de notre Luxembourg, on attribuait des gages à la Prusse.

Quand la Hollande se refuse à nous restituer notre bien, elle se retranche derrière une situation périmée, elle raisonne comme si l'atmosphère moisie de 1839 n'avait pas été balayée par le vent de la victoire des Alliés.

L'Angleterre n'est-elle pas devenue et ne restera-t-elle pas l'alliée de la France ? Les prétentions de la Prusse n'ont-elles pas perdu audience dans le concert européen ? Et n'est-ce pas contre l'Allemagne, ses ambitions insuffisamment refroidies, sa tenace et sournoise rancune qu'il importe actuellement de se précautionner ? Hindenburg ne dissimule pas sa croyance en une nouvelle guerre dont il espère la revanche de son pays.

Les fondateurs eux-mêmes de la Ligue des Nations n'ont en cet organisme qu'une foi chancelante, puisqu'ils y suppléent par les garanties militaires que prêteraient l'Angleterre et les Etats-Unis à la France, proche voisine de l'Allemagne.

Nous aussi, les Belges, nous sommes limitrophes de ce pays de

félonie et d'agression. C'est pourquoi nous insistons si tenacement pour le rétablissement de nos bonnes et solides frontières de jadis ; il n'est que de prendre une carte et de relire l'histoire du XIXe siècle pour se rendre compte de la légitimité de nos désirs et de l'heureuse répercussion qu'ils auraient sur la protection de l'Occident. L'Angleterre et la France y gagneraient, autant que nous, en tranquillité et en sécurité.

Si l'Allemagne recommençait une autre guerre, il ne faudrait plus qu'un veto de la Hollande vienne s'opposer au passage par l'Escaut des flottes de nos alliés, il ne faudrait pas non plus que le petit Grand-Duché du Luxembourg puisse être envahi du jour au lendemain, ni que la trouée du Limbourg ne soit défendue que par cette même neutralité hollandaise qui n'a rien su faire, en novembre 1918, pour empêcher la fuite des armées teutonnes poursuivies par les troupes de l'Entente. Nul moins que notre petit pays, d'intense et pacifique labeur ne souhaite le retour à l'atroce état de guerre, mais nul plus que nous n'a connu le malheur d'être livrés sans défenses suffisantes à un assaillant subit.

Il n'appartient vraiment pas à nos amis, à nos alliés, avec qui et pour qui nous avons tant souffert, de nous abandonner à la merci d'une nouvelle ruée de sauvagerie.

Du reste, nous ne songeons à faire violence à personne; le Luxembourg se prononcera en toute liberté ; pour la partie de notre Limbourg annexé en 1839 à la Hollande, nous sommes tout prêts à nous incliner devant les résultats d'un referendum ; quant aux bouches de l'Escaut, c'est tout simplement une question de droit international pour laquelle le Congrès de la Paix est le seul tribunal compétent.

Cette thèse a été comprise et adoptée tout de suite par la France. L'Angleterre y adhère à son tour par l'organe de ses grands journaux ; nulle part notre point de vue n'a été exposé et défendu avec plus de clarté et de chaleur que dans un récent article du *Times*. Ce retard dans le ralliement de l'opinion anglaise provient, selon l'aveu de nos amis insulaires eux-mêmes, du manque de netteté et de fermeté que les hommes d'Etat belges ont commencé par apporter dans la défense de ces revendications essentielles en ce qui concerne la défense nationale de la Belgique et l'aide qu'elle pourra apporter à ses alliés. Les lecteurs du *Mercure de France* sont au courant de ces pusillanimités de nos gouvernants ; je les ai signalées dans cette revue au moment où elles entravaient les efforts des premiers propagandistes, — Fernand Neuray et Pierre Nothomb, — d'un système aujourd'hui adopté par notre gouvernement, par la France et par la majorité de l'opinion publique anglaise.

Les flamingants cherchent à faire triompher une autre combinaison. Ils ont peur de l'influence française. Pour la conjurer ils

s'adonnent à des manifestations d'un ridicule achevé. Ne viennent-ils pas encore, cette année, de célébrer l'anniversaire — combien caduc! — de la bataille des Eperons d'Or ? A Bruxelles, *ville qu'ils classent dans la zone flamande*, la foule les a rossés d'importance et a mis à sac le petit café où ils s'étaient réfugiés. La combinaison qu'ils voudraient opposer à l'alliance franco-belge, c'est l'alliance belgo-hollandaise.

Certes, nous ne demandons pas mieux que d'entretenir de bonnes relations de voisinage, mais non pas au détriment de notre bien. Pour ce qui est d'une alliance, ah ! le bon billet ! Demandez plutôt à nos industriels et à nos commerçants ! Le négoce hollandais conserve un culte trop intéressé pour l'Allemagne, trop de marchandises boches s'introduisent dans le royaume allié, se faufilent ensuite, sous d'habiles certificats d'origine, chez nous et chez nos alliés, pour que les hommes responsables de notre avenir économique ne se montrent pas extrêmement circonspects. Depuis l'armistice, plus de quarante mille Boches ont émigré, personnes et biens, dans la patrie si hospitalière à leur kaiser et s'y livrent à des besognes qu'on devine. La Hollande n'a pas été hospitalière qu'au kaiser, à son rejeton et à leurs séides; elle est aussi le doux refuge de tous les traîtres à la patrie belge, activistes flamingants et wallingants, réunis en une douce communion d'exil, apaisés par la bienveillance d'hôtes dont la neutralité n'est qu'un mince vernis impuissant à dissimuler les véritables sympathies.

Non, non, pas d'alliance prématurée et fallacieuse avec la Hollande, pas de conflit non plus, mais un honnête règlement de compte.

Sur la procédure nous avons complet gain de cause. Nous en appelions au Congrès de la Paix des décisions périmées du Congrès de Vienne. La Hollande récusait le Congrès de la Paix. Elle est en train d'y comparaître, bien à son corps defendant, mais tout de même y comparaît... Nous y avons exposé nos vues. M. Orts, un de nos meilleurs diplomates, en a exposé l'aspect politique; notre chef d'état-major a développé l'aspect militaire.

Nous attendons avec confiance et certitude. Pour que l'alliance étroite dont parlait le maréchal Foch devienne une réalité stratégique, qu'on bouche les brèches du bastion belge.

Pour qu'elle devienne une solide réalité économique, qu'on se précautionne contre les « certificats d'origine » de complaisance.

Si la France nous accorde des droits préférentiels, il ne faudrait tout de même pas qu'ils finissent par profiter aux marchandises boches transitées par des neutres trop bienveillants aux Teutons...

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Espagne.

LE MESSAGE D'ALPHONSE XIII AUX CORTÈS ET LA CHUTE DE MAURA. — Le jeudi 29 mai 1914, écrivant sous la signature : *Novus*, nous disions, dans le *Journal d'Alsace-Lorraine*, de Strasbourg, ceci :

M. Stéphen Pichon, ancien ministre des Affaires Etrangères, vient de publier, sur les rapports de la France avec l'Espagne, une étude très informée et très pénétrante, écrite en ce beau style limpide que connaissent les lecteurs du *Journal d'Alsace-Lorraine*. Veut-on connaître la qualité des rapports de la France avec l'Espagne ? Qu'on examine la qualité des rapports de la France avec l'Angleterre. Les accords de 1904, qui unissaient Paris à Londres, l'ont uni en même temps à Madrid.

Comme nous sommes loin du temps où le roi d'Espagne Alphonse XII n'avait pour nous qu'une si médiocre sympathie ! Quand on publiera les lettres de Jules Ferry et de Challemel-Lacour, à propos du passage de ce roi à Paris, plus d'un diplomate apprendra avec étonnement les singuliers dessous de l'affaire ! Mais la politique du jeune monarque Alphonse XIII a pour base une entente étroite avec la France et l'Angleterre. Son récent discours en fait foi.

Certes, au début, la politique franco-espagnole a rencontré, en Espagne, certaines résistances. Napoléon Ier, en cherchant à soumettre ce pays par la force, y avait excité contre le nom français les rancunes d'un ardent et noble patriotisme. Mais aujourd'hui, tout sentiment de défiance serait sans cause. L'Espagne a pleine confiance dans la loyauté de la France. Elle a, de plus, une exacte notion de ses véritables intérêts. Que fût-il advenu, par exemple — dit avec raison M. Stéphen Pichon, — si la question marocaine s'était ouverte au milieu des rivalités et des prétentions contradictoires qui existaient il y a un peu plus de dix ans ? Qui pourrait dire où les luttes qui se seraient déchaînées auraient conduit le peuple espagnol ? Et si l'on se place au point de vue supérieur de la tranquillité européenne, comment ne pas se féliciter d'avoir échappé à une crise aussi redoutable ?

Grâce, donc, à leur agissante amitié, l'Espagne et la France sont sorties à leur honneur et à leur profit des plus graves complications : voyage de Guillaume II à Tanger, conférence d'Algésiras, massacres de Casablanca, révolte de Moulay-Hafid, abdication d'Abd-el-Aziz, insurrection de Fez et du Rif, délimitation des zones prévues aux accords de 1904, organisation du protectorat... Au contraire, chaque fois que les gouvernements de Madrid et de Paris ont négligé de concerter leur action, ils ont également souffert de cette faute. On n'oubliera jamais la rude épreuve de 1911 !

Aujourd'hui des relations permanentes sont rétablies entre notre résident général à Fez et le représentant de l'Espagne à Tétouan : entente continue et efficace dont les manifestations extérieures, d'un si vif éclat, sont les voyages d'Alphonse XIII en France et de M. Poincaré en Espagne. Dès 1907, d'ailleurs, une entente — de retentissement moindre, mais de portée non moins grande — avait été concertée entre Paris, Londres et Madrid pour le maintien du *statu quo ante* territorial en Méditerranée et dans cette

partie de l'Atlantique qui baigne les côtes d'Europe et d'Afrique. Les trois gouvernements avaient à s'unir au sujet des mesures à prendre au cas où des changements — sur la nature desquels l'on nous permettra de ne pas insister ici — seraient à prévoir. Chacun d'eux a, en effet, dans ces régions, des intérêts d'une importance extrême, parmi lesquels nul n'ignore que ce que l'on est convenu d'appeler la « question marocaine » est loin d'être seule en cause. Ajoutons que le roi d'Espagne s'applique à faire partager à tous les Espagnols l'idée qui lui est chère. Il sait que, dans notre temps, l'opinion publique est maîtresse et rien ne se fait qu'en conformité avec ses aspirations. En France, aussi bien, les sentiments de sympathie pour l'Espagne se manifestent assez clairement en toute occasion et des études, élevées et précises, comme celle que nous venons de signaler, éclairent, à souhait, l'opinion...

On nous pardonnera cette citation un peu longue. Elle met au point assez exactement, croyons-nous, l'état de la situation politique franco-espagnole à la veille de la grande catastrophe. M. Stéphen Pichon, revenu, au cours de celle-ci, au timon des Affaires Etrangères, y a maintenu son ancienne tactique de constante bienveillance à l'endroit de l'Espagne. D'autre part, Alphonse XIII, dans son message de la Couronne aux Cortès, le 24 juin dernier, a tenu à rappeler qu'en une occasion semblable, en 1907, il avait déjà demandé que la politique espagnole fût orientée dans le sens d'une entente avec la France et l'Angleterre. Et, cette fois, en réaffirmant que les directives de la politique du gouvernement de Maura et de l'unité spirituelle, à laquelle le monarque croyait devoir — peine, hélas ! combien inutile ! — inviter tous les partis espagnols, étaient, en Europe : l'entente étroite avec la France, l'Angleterre et le Portugal, il ne faisait que renouer le fil, un instant lâché, qui unit les destins de son royaume à ceux des puissances victorieuses. Comme si ce document officiel — dont le résumé, transmis par les agences, a paru dans nos journaux du 25 juin — ne suffisait pas, le roi accordait, à quatre jours de là, au correspondant du *Temps* à Madrid, une interview certes moins retentissante que celle précédemment publiée par le *Petit Journal*, en fin février dernier, — elle fut traduite en espagnol dans *El Sol* du 28 février, — mais non moins caractéristique. Alphonse XIII, visiblement, s'efforçait d'y remettre les choses au point, de reprendre le traditionnel tour de valse entre Marianne et Juan Español, interrompu par cette pause tragique de quatre années. Cette affirmation publique de sentiments manifestés avec netteté, presque chaque mois, durant la guerre, à nos ambassadeurs et à nos attachés militaire et naval, dans la capitale espagnole, a été accueillie par l'ensemble du public français avec déférence, mais non sans quelque arrière-pensée. Comme l'exprime fort graphiquement une caricature en tête du numéro du 3 juillet d'*España*, il serait bon de ne pas oublier que c'est grâce à l'appui, au moins tacite, accordé par l'Espa-

gne à l'Allemagne que la guerre sous-marine a pu prendre, dans la Méditerranée surtout, le développement que l'on sait, le littoral espagnol étant devenu une véritable base de ravitaillement pour les pirates de Tirpitz (1). Et quand l'ignominieux Ratibor eut, sous la pression de l'opinion publique manifestée par maints articles de la presse libérale : *El Sol*, *El Liberal* et *Heraldo de Madrid* entre autres (2), dû enfin abandonner cette Espagne — il franchit honteusement, dans un compartiment sans lumières, tous rideaux baissés, notre frontière à Cerbère le 11 janvier 1919 — dont il avait fait le champ clos de ses tristes exploits, nul n'ignore, chez nous, que son successeur, le chargé d'affaires von Basewitz, continua, avec l'aide du lieutenant Nahrstedt et de son collaborateur le lieutenant de vaisseau Behrens, comme attaché naval, ainsi que du capitaine von Koss et de son assistant, le capitaine Herbst, comme attaché militaire, le grand œuvre de corruption si bien organisé par von Krohn et Steffan durant la guerre. La vaillante revue hebdomadaire — qui vient de disparaître, le 1er juillet dernier, avec son n° 228 et cinq années d'existence, — *La Razón*, n'a-t-elle pas, de graphique sorte, illustré la façon de faire de ces scélérats en publiant les confessions d'une de leurs dupes, le journaliste Antonio Barranco Garrido, dans son n° 227 ? D'autre part, le *Matin* du 26 avril dernier n'a-t-il pas, en un article qui ne porte pas de signature, mais n'en est pas moins autorisé, décrit l'état de colonisation allemande dans lequel continue à être l'Espagne ?

Le but de l'Allemagne, — y est-il dit exactement, — a été exposé par le prince de Ratibor. En quittant Madrid, il déclara à un de ses familiers qu'il ressentait une peine profonde en se voyant obligé d'abandonner la tâche qu'il avait entreprise avec tant de bonheur. *Je voulais, j'allais organiser l'Espagne*, assura-t-il, *la coloniser*. Du moins, l'amertume de son départ forcé a-t-elle dû être singulièrement adoucie pour l'ex-ambassadeur du Kaiser, quand il fut assuré que la plupart de ses collaborateurs restaient à leur poste. Une grippe opportune, d'ailleurs fort bénigne, retint en Espagne un de ses meilleurs agents. Un autre fit peau neuve en allant de Barcelone à Séville. La plupart conservèrent purement et simplement leurs fonctions...

Aussi les initiés, les gens au courant des *cosas de España* ont-ils ri sous cape quand, lors du procès Humbert, l'excellent colonel Denvigne est venu produire à la barre cette déclaration lapidaire, où il faut voir, sans nul doute, comme une affirmation en quelque sorte

(1) Dans l'été de 1918, le chef du service des renseignements et de l'espionnage allemands à Barcelone, le pseudo « baron von Rolland », offrait au traître Georges Debrabant, maréchal des logis au poste-frontière franco-espagnol de Puigcerda, 80.000 francs pour le code télégraphique de la marine. L'affaire a été, d'ailleurs, jugée à huis clos, au printemps dernier, devant le 2e conseil de guerre, à Paris. Elle a eu son épilogue au poteau de Vincennes le 2 août 1919.

(2) Voir aussi le *Diario de la Marina* du 27 novembre 1918 : *La representación alemana en España*.

posthume de la grande amitié qui liait le second en date de nos attachés militaires à Madrid, depuis l'issue des hostilités, avec Alphonse XIII, et dont la fin tragi-comique, dans un taxi parisien, a défrayé, durant l'hiver et le printemps de 1918, les chroniques de presse : « *Le petit-fils d'Henri IV et de Louis XIV a fait de l'Espagne, pendant la tourmente, le plus important arsenal de la France* (1). » — « *Et* — pourrait-on rétorquer, en suivant cette méthode peu critique, — *la plus importante base sous-navale, le plus copieux centre d'espionnage de l'Allemagne...* » Mais nous nous en garderons bien !...

Voici, enfin, Maura à terre. Que penseront nos réactionnaires, qui avaient, comme nous le notions dans une antérieure rubrique espagnole, salué son avènement comme marquant une expérience décisive ? « *L'Expérience Maura !* » Ce serait mal connaître les plus hardis d'entre eux que de supposer qu'ils puissent être un instant dans l'embarras, ou en souffrance de sophismes. Déjà, à la *Politique*, qui déniait l'influence modératrice du souverain sur les destinées de l'Espagne, un de leurs choryphées répondait, avec l'audace dans le paradoxe qui le caractérise, en rejetant la faute des maux dont souffre ce pays... sur le régime parlementaire.

Certes, écrivait-il, le 19 juillet, il convient de déplorer en Espagne comme chez nous les abus du parlementarisme et ces crises ministérielles incessantes qui énervent le pays. Mais Alphonse XIII y remédie autant que le lui permettent ses pouvoirs constitutionnels et il arrive du moins à maintenir l'unité de la politique extérieure. Les choses se sont passées de même sous la Monarchie de Juillet, où Louis-Philippe, en dépit des ministres et des Chambres, a pu assurer la permanence de ses vues...

Mais à quoi bon s'attarder à ces bavardages de folliculaires, qui, n'étant jamais à court de papier, ne sont jamais non plus à court de raisons, et, disposant chaque jour de plusieurs colonnes à brouiller d'encre, se trouvent assurés ainsi de conserver toujours le dernier mot ? Traduisons plutôt, en guise d'oraison funèbre du Majorquin sémitogène, ce *P. P. C.* que lui dédie la *Revue de la Jeune Espagne*, dans son numéro du 17 juillet (2) :

(1) On sait qu'avant que le colonel Denvigne quittât la salle du Conseil de guerre, Me Moro-Giafferi déclara s'être adressé à l'ambassade de France en Espagne pour savoir ce que valait le témoignage de l'ancien attaché militaire et qu'il lui fut répondu : « *Ne faites pas, ou ne donnez pas suite à ses déclarations.* » — « *Ce dont il est permis aujourd'hui de s'étonner* », observa l'avocat, qui, lui, ne connaît pas les coulisses diplomatiques de Madrid de 1916 et 1917. (*Eclair* de Montpellier, 20 avril 1919.)

(2) Voyez : *España*, 5e année, n° 223, p. 4. — Déjà, dans le *Correspondant* du 25 juin dernier, un conservateur espagnol, M. Canals, avait, par un exemple typique — reproduit par la *Revue Belge* du 20 juillet, p. 716 — stigmatisé le mode de corruption électorale pratiqué par Maura, dont le caractère moral était par lui défini comme « défaillant » (p. 1113).

Au moment où nous mettons sous presse, la crise gouvernementale engendrée par la honteuse déroute parlementaire du cabinet Maura mardi dernier n'est pas encore résolue. Le népotisme de Maura durant son séjour au pouvoir a été si ignominieux, que même ses alliés, les conservateurs, n'ont pas eu assez de cynisme pour annuler le vote de Coria, selon que le conseillait le Tribunal Suprême, au bénéfice du candidat battu, parent du président du Conseil des Ministres. Quelle que soit la solution de la crise, elle laissera deux cadavres moraux : la Cour de révision des mandats électoraux au Tribunal Suprême et le maurisme. En votant contre le Tribunal Suprême, le Parlement a recouvré sa souveraineté, qu'il avait frivolement aliénée, et il y a lieu d'espérer qu'il ne l'abandonnera plus. Quant au maurisme, après une telle période d'abjection, il n'y a force humaine ni divine qui le sache galvaniser. M. Maura fera bien de se retirer définitivement pour peindre à l'aquarelle ; M. Goicoechea pourrait ouvrir une Académie d'éloquence à l'usage de candidats mauristes au Parlement et M. Bahamonde une école d'ingénuité politique...

La crise n'eût été solutionnée de façon sérieuse que si le roi se fût décidé à constituer un gouvernement à l'aide de tous les éléments de gauche compatibles avec la monarchie, gouvernement qui seul eût garanti à la nation, impatiente d'actes, ces profondes réformes, tant constitutionnelles que sociales, qu'elle réclame vainement et qu'une nouvelle Chambre, fruit d'élections à l'automne prochain, lui eût certainement garanties..... Au lieu de cela... Mais « *attendons la fin !* », pour parler comme notre Bonhomme.

CAMILLE PITOLLET.

§

Italie.

LE MOMENT POLITIQUE. — Si nous voulions juger des événements actuels avec la précipitation caractéristique de ces pseudo-philosophes qui affectent de ne voir en l'Histoire que la répétition, à distances variables, d'accidents identiques en leur essence, nous nous contenterions d'écrire ici que le pacte récemment signé à Versailles entre les représentants diplomatiques de la France, des Etats-Unis et de l'Angleterre n'a rien qui doive étonner, puisque conditionné par des précédents, dûment enregistrés et sanctionnés par les annalistes de l'Europe. Tout de même, la lecture de ce document ne laisse pas de causer cette première surprise que seule une réflexion profonde et des considérants basés sur les faits finissent par dissiper. En effet, s'il est communément admis, en humaine logique, que le tout englobe la partie, comment se fait-il qu'à la juridiction, simple et efficace, de la Ligue des Nations, soit venue se superposer l'action combinée des trois puissances ci-dessus ? Enigme de solution peu aisée, à première vue du moins, et dont les conséquences, sur la marche ultérieure de la politique internationale, promettent d'être grosses en répercussions transcendantes. Vainement, dans notre presse qui,

peu à peu, recouvre sa liberté de discussion, chercherait-on les éléments d'une réponse qui satisfasse... C'est que, nous le notions ci-dessus, celle-ci ne saurait être que fruit de pensers mûrement élaborés et rehaussés de tout l'appareil, utile mais non souverain, de ces rapprochements que nous offre l'Histoire et dont nous disions tout à l'heure qu'il faut n'user qu'avec de prudentes réserves.....

Ceci posé, rappelons-nous que, lorsque, en 1886, Bismarck fonda la Triple-Alliance, il ne se crut point pour autant garanti contre le besoin de réintégrations territoriales qu'à juste titre éprouvait la France. Le grand réaliste avait saisi parfaitement que son œuvre de violence, pour durer, impliquait, comme postulat absolu, l'isolement, c'est-à-dire l'impuissance de *l'Erbfeind.* L'Italie et l'Autriche étaient tombées dans l'orbite prussienne. Mais la victime de Sedan pouvait encore se reconstruire tant que seraient libres, vis-à-vis de l'Empire, et la Russie et l'Angleterre. Pour cette dernière, la politique coloniale française de Ferry semblait barrer à jamais la route à un rapprochement. Restait donc la seule Russie. Là, la situation n'était point identique. Gortchakow — dont les intrigues de 1875 ont si bien été caractérisées par le Chancelier lui-même (1) — conservait très vif le souvenir de ses déceptions berlinoises en 1878. Tout l'effort de Bismarck consistera donc à éviter une combinaison politique franco-russe. Déjà, en juillet 1879, les feuilles allemandes se complaisaient à évoquer ce monstre menaçant. Mais la Cour de Berlin a commencé, sur des bases familiales, l'œuvre d'entente avec la Cour de Russie et Bismarck exploitera habilement — surtout après l'attentat nihiliste du 13 mars 1881 — l'horreur d'Alexandre II à l'endroit de l'hydre révolutionnaire pour, après la visite d'Alexandre III à la rade de Dantzick, le 9 septembre 1881, combiner avec de Giers — qui, l'année d'après, remplacera le vieux Gortchakow — en novembre 1881, à Varzin, le plan de compromis arrêté définitivement en 1884, à l'entrevue des Trois Empereurs, à Skierniewice, près Varsovie. Ceux qui ont eu l'occasion de lire l'ouvrage de Geffcken : *Frankreich*, *Russland und der Dreibund*, paru à Berlin en 1893 — particulièrement les pp. 108 et suivantes — seront pleinement fixés sur la matérialité de ces faits, à peine insinués ici (2). Or, n'est-ce pas peut-être cette politique de contre-assurance — pour em-

(1) Voir Bismarck, *Gedanken und Erinnerungen*, II, 272 *seq.* de l'édition populaire. Il existait, comme on sait, entre ces deux hommes politiques une opposition de vieille date.

(2) On sait que ce fut lorsque les journaux étaient en pleine controverse sur les relations d'amitié réciproque entre les diverses puissances européennes — à la suite du toast, si controversé, du tsar à Breslau — que, dans les *Hamburger Nachrichten* du 24 octobre 1896, Bismarck publia ses révélations sur le *Rueckversicherungsvertrag* avec la Russie, reprochant à Caprivi de ne l'avoir pas renouvelé, alors que, affirmait-il, la Russie y était disposée. La *Gazette de Francfort* — particulièrement celle du 7 novembre 1896 — publia à ce propos de notables réfutations de la thèse soutenue par son vieil ennemi.

ployer un mot fameux de Bismarck — que nous voyons réapparaître sous les espèces et apparences du Pacte franco-anglo-américain, lequel, précisément, serait à la Ligue des Nations ce que le compromis de Skierniewice était au *Dreibund ?*

Si tentant que soit un tel rapprochement, l'on ne saurait cependant se dissimuler que les conditions historiques qui le justifieraient sont trop dissemblables pour qu'on l'admette sans autre forme de procès. La guerre de 1870, en causant un déplacement énorme de l'équilibre européen, créait au profit de la Prusse une suprématie indiscutable. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où l'équilibre sera rétabli par réintégration et réagrégation. Au système des puissances qui s'opposaient en s'équilibrant, l'on est en voie d'ériger un système nouveau de puissances alliées contre le péril futur d'une Allemagne d'ailleurs amputée et sérieusement atteinte. Dès lors, n'est-on pas en droit de se demander : Pourquoi le Pacte en question ? La France a-t-elle donc besoin, outre de l'appui de la Ligue des Nations, de celui, superfétatoire, de Londres et de Washington ? Ou bien ne serait-ce pas qu'il existe un péril médiat, qui nous échappe présentement et contre la menace duquel est dirigée cette contre-assurance ?

Et voici que, tout de suite, nous pensons à l'Italie. Cette nation qui a lutté héroïquement, en communauté d'idéal avec nous, pourquoi ne figure-t-elle pas à ce Pacte ? Rome n'a donc point le même intérêt que nous et les autres Etats de l'Entente à voir durer le tracé territorial nouveau issu des grandes assises de Versailles ?

Il suffit de feuilleter la presse italienne pour être fixé. Ceux de nos lecteurs qui ont reçu le n° 5 de la *Vraie Italie*, envoyé tard en juillet, n'ont-ils pas sursauté d'effroi, à en lire les blasphèmes contre nous ? Que serait-ce, si nous reproduisions ici les dithyrambes du *Resto del Carlino* et de l'*Idea Nazionale* (1) ? Mais à quoi bon citer ces feuilles impérialistes ? N'est-ce pas M. Guglielmo Ferrero lui-même qui, dans le *Secolo* milanais, concorde avec M. Nitti — dans ses déclarations au correspondant du *Journal* à Rome — pour déclarer crument que l'Italie n'a pas tiré de son sacrifice un résultat adéquat, pour en mettre à nu l'enragée déception ? Et, d'autre part, si la paix franco-allemande laisse froids les Italiens, si la *Consulta* a concentré toute son activité autour du traité avec Vienne, sera-t-il risqué d'affirmer ici que le Quirinal a pour le *Ballhausplatz* des yeux presque de tendresse ? C'est que, si l'Autriche a été amputée de territoires parasites, ceux-ci sont allés, non à l'Italie, mais à leurs légitimes ayants-droit : tel est le secret des déceptions, des fureurs italiennes. Les Anglo-saxons, en soutenant la cause des Tchéco-slovaques, se sont aliéné le cœur de l'Italie. Celle-ci désirait, nous en sommes convaincu,

(1) Sans parler de celles qu'envoie de Paris à la *Stampa* — revenue à ses anciennes amours — son correspondant spécial à la Conférence de la Paix, M. *M. P.*

une alliance étroite avec la France. Mais il eût fallu que la France fermât l'oreille aux justes revendications yougo-slaves, tchéco-slovaques et grecques. Le pouvait-elle, sans mentir à toutes ses plus nobles traditions, sans trahir sa fidèle alliée anglaise ?

Maintenant, l'on a la clef de l'énigme de ce pacte. L'Adriatique, ce foyer liquide de conflits, verra-t-il, dans un délai imprécis, la réalliance du *Deutschtum* et de l'*Italianità* ? Les irrédentistes à outrance qui donnent le ton, ne sont-ils pas capables des solutions les moins prévues ? La tradition de l'Italie est pour la solitude dans les crises graves. Plus tard, elle combine à son gré ses alliances. Les éléments germanophiles, restés si actifs en la péninsule durant toute la guerre, auraient beau jeu, alors, pour recouvrer une influence momentanément éclipsée. Pas n'est besoin de refaire ici l'histoire de l'entrée en guerre de notre voisine, et de ses hésitations au cours même de la guerre : le *Secolo* s'en est chargé. Et on le lit, espérons-le, où il faut que soit lue la presse italienne. Mais, en définitive, n'est-il pas hautement curieux de constater, chez ces diplomates italiens, cependant si sagaces, si réalistes, un si absolu mépris du *do ut des*, sur lequel repose toute politique internationale ? Combien décisifs pour les destinées futures de cette pauvre Europe sont donc les jours que nous vivons !

MONTE CITORIO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Charles Diehl : *Byzance;* Flammarion. 5 75

Gabriel Hanotaux : *La France en 1614;* Nelson. 2 50

Chr. Pfister : *Comment et pourquoi l'Alsace s'est donnée à la France ;* Berger-Levrault. 2 »

Chr. Pfister : *Comment et pourquoi la République de Mulhouse s'est donnée à la France ;* Berger-Levrault. 2 »

Littérature

Robert de Geynst : *Le jardinier de Prométhée;* Vogels, Bruxelles. » »

Colonel Godchot : *La Fontaine et Saint Augustin ;* Albin Michel. 4 50

Prince de Ligne : *En marge des rêveries du Maréchal de Saxe ;* Champion. 2 50

Edmond Pilon : *Sous l'égide de la Marne*, histoire d'une rivière. Avec 32 grav. ; Bossard. 3 90

Sotiris Skipis : *Anthologie, 1899-1918.* Traduit du néo-grec par Philéas Lebesgue et André Castagnou. Préface d'Alfred Croiset ; Figuière. 7 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Maréchal Lord French : *1914*. Traduction de Robert Burnand. Préface du maréchal Foch ; Berger-Levrault. 12 »

J.-E. Guéchoff : *La genèse de la guerre mondiale ;* Lib. Haupt, Berne. 4 50

Noëlle Roger : *Terres dévastées et cités mortes*. Frontispice de Steinlen ; Foi et Vie. 5 »

Philosophie

J. Segond : *Intuition et amitié ;* Alcan, 6 »

Poésie

Olivier Bournac : *Quand j'avais une marraine* ; Chiron. 4 »
Pierre Desquerre : *Danses* ; Picart. 4 50
J.-J. van Dooren : *Mon cœur se penche* ; Figuière. 3 50
Lucien Farnoux Reynaud : *L'ombre sous la lune* ; Figuière. 3 50
George Mallet : *Les spectres d'or* ; Figuière. » »
X... : *Le Chemin délaissé* ; Jouan, Caen. » »

Politique

J. Ivanoff : *Les Bulgares devant le Congrès de la Paix* ; Haupt, Berne. 10 »
I.-V. Papp et J. Erdélyi : *Les Magyars peints par eux-mêmes*. Préface de Pertinax ; Berger-Levrault. 2 »

Questions médicales

Dr Binet-Sanglé : *L'Art de mourir. Défense et technique du suicide secondé* ; Albin Michel. 3 »

Roman

Emile Bergerat : *Trente-six contes de toutes les couleurs* ; Fasquelle. 4 90
Georges Blanchot : *Le bleu qui se fane* ; La Démocratie. 4 75
Georges Fabri : *La vilaine bête* ; Flammarion. 7 »
Eveline Le Maire : *Le cœur et la tête* ; Plon. 4 50
Alfred Machard : *Poucette ou le plus jeune détective du monde* ; Flammarion. 5 »
Gustave Rouger : *Une découverte sensationnelle* ; Emile-Paul. 4 50

Sociologie

Otto Bauer : *La marche au socialisme*. Traduit par F. Caussy ; Libr. du Parti socialiste. 1 25
B. Dangennes : *Ce que toute femme moderne doit savoir* ; Nilsson. 3 »
Barett Wendell : *La France d'aujourd'hui*. Trad. de G. Grappe ; Nelson. 2 50

Théâtre

Prince de Ligne : *Les Embarras*, pièce en un acte ; Champion. 2 »
François Porché : *La jeune fille aux joues roses*, comédie en 3 actes et 9 tableaux en vers et en prose ; Emile-Paul. 3 50

MERCVRE.

ECHOS

Le typhus au camp de Cassel. — Nouvelles de Russie. — Le prix Nobel a-t-il été décerné pour 1919 ? — Une lettre de Bouilhet. — L'homme qui vole sans moteur. — L'inscription frontale de la Maison carrée de Nîmes. — Les « colombins ». — Une lettre de Henri Bachelin. — Les origines de Sambre-et-Meuse. — Erratum.

Le typhus au camp de Cassel. — L'enquête ouverte par le ministère de la Guerre sur les faits reprochés au général von Kruska, commandant du camp de Cassel, vient d'aboutir à un premier résultat qu'avait prévu le *Mercure de France* (Cf. numéro du 1er-IV-1919, pp. 570 et 571). Une dépêche de Berlin (par Berne, 9 août) annonce aux agences que les Alliés ont signifié au major Kruska sa mise en accusation et sa prochaine extradition.

Cette dépêche ajoute :

> Kruska est accusé d'avoir, pendant l'hiver 1914-1915, négligé de prendre les mesures indispensables pour enrayer l'épidémie de typhus, qui, selon les rapports français, fit trois mille victimes dans le camp. Un sergent français ayant formulé des plaintes, le major Kruska lui répondit qu'il faisait la guerre à sa manière.

Et c'est là un très fidèle résumé des renseignements publiés tant par M. Emile Zavie dans son livre *Prisonniers en Allemagne* que par M. Char-

les Roulon dans sa plainte au Comité interdépartemental de secours aux prisonniers de guerre du Mans et par M. Henri Marty dans son rapport au Ministère. (Cf. *Mercure* des 1er-I-1916; 1er-IV et 1er V-1919.)

§

Nouvelles de Russie. — « Maxime Gorki aurait été tué par un communiste letton à coups de fusil », telle est la nouvelle qui nous parvint, ces jours derniers, par Copenhague.

« Aurait été... » Que ce conditionnel rassure les admirateurs de l'écrivain.

Déjà, l'année dernière, à pareille époque, un télégramme d'Helsingfors (25 juillet 1918) annonçait que Gorki, atteint de dysenterie, était à toute extrémité. Le 4 août, on annonçait sa mort.

Fort heureusement, le 8 août, il ressuscitait dans une dépêche de Stockholm disant qu'il avait accepté « l'aide financière d'une banque qui aurait donné 250.000 roubles à son journal la *Novaia Iizn* pour combattre le bolchévisme. »

Souhaitons qu'il en soit de même, cette fois encore, et que Gorki ressuscite et qu'une banque lui verse 250.000 roubles pour renoncer définitivement au bolchévisme.

§

Le prix Nobel a-t-il été décerné pour 1919 ? — Plusieurs journaux parisiens ont annoncé que le prix Nobel pour la littérature avait été décerné cette année à Knut Hamsun, et *Bonsoir*, dans son numéro du 22 août, commentant cette information écrivait :

> Le prix Nobel provoque chaque année une certaine stupeur dans le grand public. Cela tient sans doute à ce que le choix du jury se porte assez généralement sur de vrais écrivains, c'est-à-dire sur des écrivains moins connus que les autres...
>
> Cette année, la palme revient à Knut Hamsun, et beaucoup de personnes qui se disent averties tendent vers le nord-est, où naquit le lauréat, un nez interrogateur.

Le plus singulier c'est qu'aucun texte officiel n'est venu jusqu'ici démentir la dépêche ci-dessous adressée aux agences en juillet dernier :

> Stockholm, 1er juillet.
>
> Le Gouvernement suédois a décidé de réserver l'attribution des prix Nobel de 1919 pour la physique, la chimie, la médecine *et la littérature* et de la reporter, ainsi que celle des prix de 1918, au 1er juin 1920.

On en est donc réduit à se demander : oui ou non, le prix Nobel pour la littérature a-t-il été décerné cette année ?

§

Une lettre de Bouilhet. — M. G.-A. Le Roy, conservateur du musée Flaubert à Croisset, nous communique, comme complément à son article du dernier numéro, la lettre suivante de Louis Bouilhet. Ce document, venu tardivement entre ses mains, est intéressant comme l'une des dernières lettres, sinon la dernière lettre du poète.

> Vichy, 4 juin (1) 1869.
>
> Monsieur le Maire de Rouen,
>
> Surpris, tout à coup, par une affection des plus sérieuses, et dont j'étais loin de me douter : averti par les médecins, poussé par mes amis, la tête perdue, j'ai dû

(1) L'erreur de date (juin au lieu de juillet) montre combien Bouilhet, selon sa propre expression, était en plein désarroi d'esprit, « la tête perdue ».

quitter brusquement la Bibliothèque, sans avoir le temps de prendre congé de vous — les premiers jours de mon arrivée ici, j'ai plus souffert encore — et je profite du premier mieux, pour vous adresser mes excuses et mes hommages respectueux.

J'espère qu'une médication énergique me rendra, sous peu, aux devoirs de ma charge, confiés actuellement à mon adjoint, M. Fossard, auquel j'ai laissé toutes les instructions nécessaires ; je compte, avant tout, sur l'indulgence et la bonté paternelle de l'administration municipale.

Daignez agréer,

Monsieur le Maire,

l'assurance de mon respect et de mes sentiments les plus dévoués.

L. Bouilhet,

Conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen.

A M. Rollet, premier adjoint remplissant les fonctions de Maire de la Ville de Rouen.

§

L'homme qui vole sans moteur.

Gabriel Poulain s'est servi — ceci est à noter — d'une bicyclette ordinaire munie d'une voiture dont la disposition est telle que la machine, étant mise en marche au moyen des pédales, n'offre que très peu de résistance à l'avancement. Avec cette bicyclette Gabriel Poulain a franchi 12 mètres à 1 mètre de hauteur. — *Le Journal*, 12 août 1919.

Rendons aux écrivains de génie ce qui leur doit revenir dans cette invention. Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*, écrivait, en 1902, dans le *Surmâle*, chapitre de *la Course des dix mille milles* :

... La vitesse s'accéléra, il est impossible d'apprécier dans quelle proportion, mais le vrombissement de la trompette volante monta de quelques demi-tons et il me sembla que la résistance sous les pédales cessait absolument, chose absurde, avec mon effort plus accentué... j'aperçus sous mes pieds non plus le bitume uniforme de la piste, mais, très loin, le dessus de la locomotive (1)... On sait, et Arthur Gough expliquerait mieux que moi, qu'un mobile roulant animé d'une vitesse suffisante s'élève et plane, l'adhérence au sol étant par la vitesse supprimée. Quitte à retomber, s'il n'est muni d'organes propres à le propulser sans point d'appui solide.

La machine du *Surmâle* était dite : « du modèle ordinaire de course 1920 ». Or, nous sommes en 1919, et la machine des ateliers Nieuport ne sera sans doute au point qu'à la date indiquée par Alfred Jarry.

§

L'Inscription frontale de la Maison carrée de Nîmes. — Les journaux ont rapporté qu'une communication faite à l'Institut par le commandant Espérandieu — le nouveau conservateur des musées archéologiques de Nîmes — avait précisé le sens de l'inscription du fronton de la Maison Carrée. Il ne sera pas sans intérêt de fournir ici quelques détails précis à ce sujet.

On savait, depuis le travail de l'érudit Séguier, au XVIIIe siècle, que l'inscription, qu'il avait pu rétablir par l'étude des trous de scellement des lettres de métal qui la constituaient, se rapportait à une dédicace aux deux fils d'Auguste, Caïus et Lucius Césars (2). Toutefois, l'archéologue et anti-

(1) Dans *la Course des Dix mille Milles*, une quintuplette tente de battre un express.

(2) Le lecteur qui voudrait connaître la question de l'Inscription de la « Maison carrée » de Nîmes antérieurement à la solution Espérandieu n'aurait qu'à se reporter au tome XV de la réimpression de l'*Histoire générale de Languedoc*; de Devic et Vaissette (Toulouse, Privat, 1892), pp. 586-587.

quaire nîmois avait, dans sa restauration, omis un certain nombre de trous de scellement et son rétablissement en avait été, à juste titre, parfois discuté. Cependant, comme aucune solution plus juste que la sienne n'avait été trouvée, on en avait fini bravement par conclure... à l'existence de trous inutiles percés par les ouvriers pour rien, pour l'amour de l'art ! Comme si les artisans romains eussent été coutumiers de telles malfaçons !

Feu Gaston Maruéjol, dont l'érudition lapidaire s'est dépensée oralement et n'a malheureusement presque rien produit, penchait à voir en ces trous une inscription supplémentaire, mais on ne se donna jamais la peine de pousser plus loin ses suspicions. Le commandant Espérandieu, lui, a fait ce que son prédécesseur avait omis : l'étude approfondie, qui seule aboutit aux résultats. Et il est aujourd'hui, en conséquence, avéré qu'antérieurement à la dédicace aux fils adoptifs d'Auguste, il y eut au fronton de l'édifice une inscription mentionnant qu'il fut édifié sur les instructions de Marius Agrippa, qui le donna ensuite à la ville.

M. Espérandieu pense que cette édification commença en l'an 20 avant Jésus-Christ, lors du séjour de plusieurs mois qu'Agrippa fit à la *Colonia Nemausensis*, lorsqu'il revenait de son expédition contre les Cantabres. Et cette inscription primitive aurait été la suivante, qui mentionne les noms et titres du donateur, et le don lui-même :

M. AGRIPPA. L. COS. III IMP. TRIBUN. POTEST. III
COL. AUG. NEM. DAT.

Quant à la deuxième inscription, elle ne fut nullement un désaveu de ce geste généreux, puisqu'elle rattachait le don, par lui fait à la ville, au souvenir qui devait lui être le plus cher, Caïus et Lucius Césars étant ses deux fils.

Que désormais l'on ne parle donc plus d'une *maison carrée*, — puisque *maison* il n'y a et que *carrée* n'est, — mais bien d'un *Temple d'Agrippa* et que le commandant Espérandieu inaugure sa carrière à Nîmes en faisant purifier la place où s'élève l'auguste Temple de l'immonde baraque peinte en jaune où un cireur de bottes vante l'excellence du *Lion Noir*. Il aura, d'ailleurs, à Nîmes, beaucoup à faire, car si l'on y parle et avec grandiloquence des monuments antiques, on les laisse dans le plus scandaleux abandon, comme, d'ailleurs, la cité elle-même...

§

Les « colombins ». — M. Jehan Rictus nous écrit :

Je prends la liberté de signaler une erreur argotique (encore !) dans le magnifique roman de Louis Dumur.

On ne dit jamais : « Y z'ont les colombins » (1er août, p. 484). Le « colombin » est un « étron » ou une « merde ». Naturellement on peut dire : « Y z'ont les foies », « le flube », « la trouille », « la chiasse » et tous les synonymes argotiques de la peur.

Croyez que je suis encore une fois absolument certain de ce que j'avance.

JEHAN RICTUS.

Nous avons communiqué cette note à M. Louis Dumur qui répond :

Je remercie Jehan Rictus, qui est un maître en l'espèce (je n'ose pas dire en la matière) et dont l'autorité fait loi, de son intéressante observation. Mais s'il dit comment il ne faut pas dire, il n'indique pas comment il faut dire, comment il faut employer le mot « colombin ». C'est un des mots les plus expressifs de l'argot de la guerre et qui ont le plus de succès auprès des poilus. J'avais d'abord écrit :

« Y pesent les colombins. » C'est sur l'indication d'un poilu de mes amis que j'ai rectifié en : « Y z'ont les colombins. »

Dans son excellent ouvrage *Le poilu tel qu'il se parle,* édité par la maison Bossard, M. Gaston Esnault consacre deux pages au mot *colombin*. Du sens fondamental (si j'ose m'exprimer ainsi) de « gros excrément humain », on a : « J'suis de colombins », c'est-à-dire de corvée pour les enlever, et : « J'ai un colombin qui me presse ». D'où, dit M. Gaston Esnault, *avoir les colombins,* avoir peur, être peureux. Ex. : « S'agit pas de s'dir'patriotes. — Et puis d'avoir les colombins » (Montéhus, *la Croix de guerre*) ; « J'ai les colombins » (Barbusse, *Le Feu,* p. 232). *Avoir les colombins,* continue M. Gaston Esnault, c'est sentir ce besoin que la peur met aux entrailles. D'où encore : *mettre les colombins,* s'enfuir par peur, chevauchement des deux expressions : *mettre les cannes* et *avoir les colombins.*

LOUIS DUMUR.

§

Une lettre de Henri Bachelin.

Jeudi, 21 août 1919.

Cher Monsieur,

En lisant, dans le *Mercure* du 16 août, la rubrique *Théâtre* (car j'ai cette faiblesse de suivre les articles de mon illustre ami Maurice Boissard), j'ai dû déchanter, d'ailleurs sans le moindre étonnement. Car le hasard m'avait fait redécouvrir, hier même, quelques lignes de Sainte-Beuve. (Tout le monde pourra les lire au tome II des *Causeries du Lundi,* pp. 270-271.) Parlant des anecdotes déformatrices que colportaient, sur Mme du Châtelet, dirai-je : ses meilleures amies, Sainte-Beuve écrivait : « *En lisant ces Lettres de Mme de Staal à Mme Du Deffand, on ne peut s'empêcher pourtant de remarquer, au milieu de cette société la plus civilisée et la plus douce en apparence, de quelle nature triste est cette gaieté dénigrante de deux femmes qui s'ennuient, quel vide intellectuel et moral suppose une telle médisance plus désœuvrée encore que méchante, quelle sécheresse amère et stérile! Il était temps, à la fin, que le feu du ciel tombât et prît à toute cette paille sèche pour renouveler la terre.* » Il est vrai, dira mon très cher ami Maurice Boissard, que cela fut écrit en juillet 1850, et que nous sommes en 1919, que cela ne concerne que des grandes dames, et qu'il n'est, lui, rien moins qu'une grande dame.

Bien cordialement à vous,

HENRI BACHELIN.

§

Les origines de Sambre-et-Meuse.

Pau, le 15 juillet 1919.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 1er juillet porte des renseignements fort intéressants et très exacts sur les « *origines de Sambre-et-Meuse* ».

La note se termine par ces mots : A quand dans la cité de « *lou nouste Enric* » la stèle, la plaque, la rue Rauski, à qui l'on doit le célèbre pas redoublé ? « L'un au moins des trois attributs du souvenir s'impose en l'honneur de ce Lorrain. »

Le vœu si bien exprimé par le *Mercure* avait fait l'objet du même désir dans l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* sous la signature de M. P. Dubié, un collaborateur fort avisé de ce journal dont l'article fut reproduit par l'*Echo de Paris.*

A mon tour j'en fis l'objet d'une motion et d'un rapport au Conseil municipal de notre ville, qui, à l'unanimité de ses membres, accepta ma proposition de donner le nom de Rauski au kiosque de la Place Royale, kiosque tout voisin de la statue « *dou nouste Henric* », où se fait entendre la musique militaire et où vint si souvent avec sa phalange jouer *Sambre-et-Meuse* le brave chef Rauski.

Un décret du 13 juin 1919 a sanctionné la décision de l'assemblée communale.

Vous le voyez donc, Monsieur le Directeur, la ville de Pau pratique bien le culte du « souvenir ».

Veuillez croire, etc.

STANISLAS LAVIGNE,
Adjoint au Maire de Pau.

§

Erratum.

Paris, 20 août 1919.

Mon cher Maurice Boissard,

Vous avez très aimablement accueilli et fort spirituellement présenté aux lecteurs du *Mercure* ma modeste opinion sur la dernière pièce de M. A. Mortier.

Malheureusement les typos ont été de votre avis : Vous déclariez mon grimoire à peu près illisible, ils vous ont cru sur parole et tranquillement négligé quelques-uns de mes hiéroglyphes. Ils m'ont ainsi fait dire de l'auteur de *Sakountala* : « Son air malheureux et confus valaient à eux seuls bien des excuses », alors que j'avais écrit (ou prétendu écrire) : « Son air malheureux et *ses gestes* confus valaient à eux seuls bien des excuses. »

Quant à la simple correction de la phrase, ne trouvez-vous pas fort utiles les deux mots négligés ?

En toute sympathie votre
LOUIS RICHARD-MOUNET.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Au prix de 5 fr. l'un : les nos 8, 13, 35, 41, 44.

Au prix de 4 fr. l'un : les nos 61, 62, 69, 70, 72, 75, 85.

Au prix de 3 fr. l'un : les nos 106, 108, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 170, 173.

Au prix de 2 fr. l'un : les nos 416, 493, 494.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

LE SYMBOLISME FRANÇAIS
ET LA POÉSIE ESPAGNOLE MODERNE

—

Les poètes sont des dieux libérateurs.
EMERSON.

C'est par deux articles de M. Ventura Garcia Calderon et de M. Marcel Robin que les lecteurs du *Mercure de France* ont appris la mort du plus grand poète espagnol moderne, Ruben Dario. Ce nom est ignoré en France du grand public et aussi d'une grande partie de l'élite littéraire. Un très petit nombre d'écrivains et de lettrés savent que, pendant plusieurs années, habita près du Luxembourg un poète magnifique qui mérite l'admiration des Français, tant pour son talent et son œuvre littéraire en langue espagnole, que par son amour pour la France. La littérature française doit être justement fière de Ruben Dario, car il a été l'apôtre d'idées écloses sur le sol des Gaules, grâce auxquelles l'Amérique espagnole et l'Espagne doivent leur renaissance poétique de ces temps derniers. MM. Robin et Garcia Calderon ont déjà parlé excellemment de la vie et de l'œuvre de Ruben Dario. Nous voulons faire connaître ici au public français comment la poésie symboliste, si discutée en France, a produit en Amérique latine une littérature jusqu'alors inconnue et en Espagne une renaissance du vieux lyrisme castillan.

I

Il serait oiseux de donner une définition de plus de la poésie symboliste ; mais, pour fixer les idées, nous en rappellerons

quelques-unes pour voir si elles conviennent aussi au mouvement lyrique espagnol moderne et si celui-ci correspond vraiment au symbolisme français.

Rien de plus naturel que de rappeler cette idée du symbole d'un des maîtres incontestés du symbolisme, que M. Kahn a donnée dans son beau livre : *Symbolistes et Décadents*.

> Mallarmé, qui avait surtout parlé de symbole, y voyant un équivalent au mot synthèse et concevant que le symbole était une synthèse vivante et ornée (1).

Avec cette opinion du grand artiste solitaire, il est intéressant de rappeler celle de Brunetière :

> Le symbolisme, c'est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie (2).

Dans la préface du *Livre des Masques*, Remy de Gourmont, qui connut si bien du symbolisme a écrit :

> Le symbolisme, c'est, même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art (3).

Et nous finissons avec la définition d'un des esprits qui ont senti le plus la beauté et la force du symbolisme. M. Robert de Souza a dit :

> Le symbolisme est ainsi l'unification indissoluble des divers aspects de notre pensée et de nos sensations simultanées, soit dans une plainte, soit sous le voile d'un mythe (4).

Toutes ces définitions se complètent en quelque sorte et donnent le caractère général de ce que M. Tancrède de Visan a qualifié très justement *d'attitude lyrique contemporaine* (5).

On a voulu voir aussi dans le symbolisme quelque chose d'antifrançais, et l'un des plus fins analystes du mouvement, M. de Visan, a établi un parallèle entre le symbolisme français et le romantisme allemand des Novalis et des Tieck. Mais cela est pousser les choses très loin. Si nous cherchons les origines du symbolisme, et chacun se rappelle le milieu où il est né et s'est développé, nous voyons qu'il n'est pas une floraison étrangère, mais qu'il est, au contraire, intimement lié à l'évolution de la lyrique et de l'âme française de la fin du XIXe siècle.

(1) *Symbolistes et décadents*, p. 51.
(2) *L'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle*, II, p. 251.
(3) *Le Livre des Masques*, Préface (*Mercure de France*).
(4) *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, p. 158 (*Mercure de France*).
(5) *L'attitude du lyrisme contemporain* (*Mercure de France*).

Cette âme fut individualiste, sans discipline, antisociale, tout à fait le contraire de ce que Français et étrangers considèrent d'accord comme les qualités intrinsèques du génie français. Le pourquoi de cette anomalie est l'affaire de la sociologie et de la philosophie de l'histoire. La critique littéraire se borne à relever que Malherbe chante quand Richelieu rase les châteaux féodaux et jette les bases de la centralisation politique et de l'absolutisme royal ; que Racine écrit quand l'autorité du roi est toute puissante ; que Victor Hugo est le poète de l'épopée napoléonienne en même temps que celui des libres rêves de l'esprit ; que les *symbolistes* chantent quand les bombes anarchistes éclatent et les découvertes de la science frappent tous les esprits. Ceci dit, on voit combien la poésie en France fut toujours digne et sincère en remplissant sa mission et reste encore le reflet de l'âme nationale. Ainsi cette critique d'antifrançais, pour le symbolisme, disparaît.

Pour bien comprendre le symbolisme en particulier et le lyrisme en général il nous faut préciser. Laquelle des phases si différentes de l'âme française est la plus rapprochée de la vraie poésie ? Evidemment ce mot « poésie », pris ainsi en abstrait, échappe à toute comparaison et peut comprendre même contradictoirement le classicisme, le romantisme ou le symbolisme. Et néanmoins, il faut bien lui trouver une définition. Notre sujet se fonde sur le degré de poésie que contient le symbolisme français. Nous nous appuierons pour le trouver sur la psychologie expérimentale, la sociologie et l'histoire de la littérature. Bien qu'elle paraisse étroite, notre définition aura le mérite d'être non une définition *a priori*, mais le résultat de l'analyse de l'âme humaine et de la comparaison de différents moments historiques. Nous avons ainsi un moyen de contrôle pour savoir combien elle approche de la vérité. — En outre, cette étude veut être non seulement un exposé, mais encore une preuve, une expérience cruciale qui nous montrera, reproduits ailleurs, les mêmes résultats que nous aurons déjà obtenus. Nous verrons les théorie du symbolismes français agissant en France et hors de France, pour produire, en langue espagnole, toute une littérature. Et nous voyons ainsi, à la fin du XIXe siècle, et au commencement du XXe, le spectacle d'une aube du lyrisme humain.

§

On sait que la poésie naît et se dégage de la religion (1), et que les mythes sont le berceau du symbole et de l'allégorie. Mais pourquoi la poésie prend-elle son essor ? Pourquoi le mythe évolue-t-il vers le symbole ? Sans doute par l'éloignement et la limitation du divin, ainsi que par l'affirmation de la personnalité humaine. — Pendant la période primitive, toute chaotique, de l'évolution humaine, l'homme non seulement n'existe pas comme entité sociale, mais son individualité la plus intime, son for intérieur, son entité psychologique ne sont encore qu'en voie de développement.

Les membres du groupe sentent si fortement l'unité de leur pensée ou de leur action commune, et combien ils y sont individuellement étrangers, qu'ils la projettent immédiatement au dehors, de sorte que leur représentation collective s'interpose entre eux et les faits, ou les choses entre eux et leurs propres perceptions (2).

Et c'est pour cela, comme l'écrit M. Lévy-Bruhl, que

la perception des primitifs s'oriente sur les éléments qui, à nos yeux, ont un caractère de subjectivité, bien qu'aux yeux des primitifs ils soient au moins aussi réels que les autres (3).

La réalité où se meuvent les primitifs est elle-même mystique (4).

Et dans ce mélange d'impressions, où la crainte seule prédomine, les motifs de pensée et la pensée même ne font qu'un.

Leur activité mentale (des primitifs) est trop peu différenciée pour qu'il soit possible de considérer à part les idées ou les images des objets, indépendamment des sentiments, des émotions, des passions qui évoquent ces idées et ces images (5).

La psychologie pathologique présente des cas où le chemin se fait à l'inverse de celui de l'homme primitif au civilisé d'aujourd'hui : c'est lorsque, par la maladie, ce dernier redescend aux premiers degrés de l'évolution ; et on retrouve alors ce même état psychologique que la sociologie nous montre chez les races inférieures.

Les choses se passent, — écrit l'éminent maître Pierre Janet, —

(1) Nous employons ici le mot religion avec son ancienne signification qui embrasse le culte, les sensations de mystère et les impulsions mystiques.

(2) H. Hubert dans le *Manuel d'histoire des Religions*, par Chantepie de la Saussaye, p. XLIII.

(3) Lévy-Bruhl : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 41.

(4) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 30.

(5) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 28.

comme si le système des phénomènes psychologiques, qui forment la perception personnelle, était, chez ces individus, désagrégé et donnait naissance à plusieurs groupes simultanés ou successifs, le plus souvent incomplets, se ravissant les uns aux autres les sensations, les images (1).

Outre ces phénomènes de dissociation de la personne, il en est d'autres, chez les névrosés, qui donneraient une idée plus juste de ce que put être l'esprit de l'homme primitif : ce sont les sentiments d'incomplétude, sentiments d'inachèvement, si magistralement mis en lumière par l'éminent psychologue (2).

Si nous avançons d'un pas dans l'évolution mentale, nous voyons dans l'incohérence du cerveau primitif se dessiner très vaguement quelques points de repère qui serviront plus tard à créer et fixer la personnalité. — Il y a quelques années on considérait que la notion de l'âme était primitive à l'homme. L'observation plus attentive et impartiale des faits a permis de voir ce qu'il y a de faux dans la théorie animiste. Cette féconde découverte est un juste titre de gloire pour la sociologie française contemporaine. Ce n'est donc plus dans la spiritualisation des choses, née d'une hâtive généralisation des rêves, qu'est l'origine de l'évolution religieuse et de l'évolution psychique. N'ayant pas encore trouvé son propre esprit, il était donc impossible à l'homme d'attacher un esprit à chaque chose. Le spiritualisme ne s'est pas étendu de l'homme à la nature à la façon de ces ronds dans l'eau qui s'élargissent de plus en plus au delà du point où la pierre est tombée. C'est plutôt comme ces cercles des sorcières au sabbat qui vont se rétrécissant à mesure que celles-ci s'approchent de leur victime, que l'âme est rentrée chez l'homme primitif.

Ce qui en tient la place (de l'idée d'âme chez les primitifs, c'est la représentation, en général très émotionnelle, d'une ou plusieurs *participations* qui coexistent et qui s'entrecroisent (3).

Pour la psychologie moderne, l'hallucination est une image ou un système d'images auquel manque ce que Taine appela des idées réductrices. Dans les « participations » de M. Lévy-Bruhl, ces idées réductrices manquent ; et ainsi, en quelque sorte, l'homme primitif est un halluciné. Les « réducteurs »

(1) Pierre Janet : *L'Automatisme psychologique*, p. 364.
(2) Pierre Janet : *Obsessions et psychasthénie*, t. I.
(3) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 92.

qui changeront l'état d'hallucination, d'abord en celui de demi-conscience, puis de conscience, ne peuvent naître que de la diminution et de la limitation des idées et des sentiments de la collectivité ; et ils sont un premier pas vers l'affirmation de la conscience individuelle. Ils sont comme la première réponse à la question de Galatée.

Avec cette formation intérieure de la personnalité de la conscience il y a aussi la transformation de la manière de concevoir, ou, pour mieux dire, de sentir les rapports de la personne avec les choses environnantes. Et cela, qui est d'une si grande importance pour la théorie de la connaissance, l'est aussi pour nous, car ces nouvelles formes de rapports mentaux seront la base et le moule que la poésie trouvera quand l'évolution psychique lui permettra d'éclore.

M. Lévy-Bruhl a analysé avec une remarquable justesse cette double évolution spirituelle.

La mentalité primitive sous sa forme la plus pure implique la participation sentie et vécue à la fois des individus avec le groupe social et du groupe social avec les groupes ambiants. Ces deux participations sont solidaires. Les modifications de l'une retentissent donc sur l'autre. Au fur et à mesure que la conscience individuelle de chacun des membres du groupe tend à s'affirmer, le sentiment de symbiose mystique du groupe social avec les groupes ambiants d'êtres et d'objets devient moins intime, moins immédiat, moins constant. En un mot, la *participation tend à être représentée* (1).

§

En partant d'états voisins de la bestialité, nous sommes arrivés au seuil de l'intellectualité humaine. — A-t-il pu exister une poésie pendant cette longue étape évolutive qui vient d'être décrite ? Pour quelques-uns, la poésie est synonyme de ce qui est mystérieux et incognoscible. Le vrai lyrisme serait alors comme la chute dans le gouffre de toutes les irréalités mentales et l'abandon de toute conscience. Le romantisme allemand, dans ses excès, comme tout l'esprit allemand, d'ailleurs, tombe fatalement dans cette erreur. « Les participations » des peuples inférieurs et l'incomplétude des névrosés sont la plus rude et la plus juste critique de cette opinion. Nous remettons à plus tard le soin de mettre bien en lumière tout ce qu'il y a de trompeur dans cette théorie.

(1) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 431.

§

Nous voici déjà sur le droit chemin qui, partant du labyrinthe de la mentalité primitive, aboutit au sommet où trône parfaitement définie la personnalité humaine. Nous avons vu comment, en même temps, la personnalité s'affirme et les participations évoluent jusqu'à devenir des représentations.

Mais ce n'est pas par une mystérieuse action spirituelle que la conscience individuelle est apparue. Si nous l'avons vue absente des premières manifestations mentales de la race humaine, les éléments existaient pour la créer à son heure. Dans une lumineuse page qui est tout un chapitre de l'évolution psychique, E. Durkheim montre l'aboutissement de la première étape évolutive.

La notion de personne, dit l'illustre maître, est le produit de deux sortes de facteurs. L'un est essentiellement impersonnel : c'est le principe spirituel qui sert d'âme à la collectivité ; en lui et par lui toutes les consciences communient. Mais, d'un autre côté, pour qu'il y ait des personnalités séparées, il faut qu'un autre facteur intervienne qui fragmente ce principe et qui le différencie : en d'autres termes, il faut un facteur d'individuation. C'est le corps qui joue ce rôle. Il en résulte que si toutes les consciences engagées dans les corps ont vue sur le même monde d'idées et de sentiments qui fait l'unité morale du groupe, elles ne le voient pas toutes sous le même angle ; chacune l'exprime à sa façon (1).

C'est donc par l'expérience journalière et matérielle que la personnalité a été bâtie avec des milliers de faits ramassés patiemment. Mais cela ne veut pas dire que chez l'homme primitif il s'est fait quelque chose à quoi la nature humaine pût rester étrangère. L'homme a pu être la statue, mais alors aussi il a été son Condillac. L'existence corporelle développe un premier sentiment d'individualité ; mais ce sentiment ne suffit pas tout seul. Il faut donc d'autres facteurs plus énergiques, pour achever la complète libération de l'individu.

Parmi ces facteurs il faut placer l'émotion, telle qu'elle est comprise par le professeur Janet.

Quand un individu se trouve soudainement placé dans des conditions auxquelles il n'est pas déjà adapté par une habitude antérieure, il présente un grand nombre de perturbations physiques et morales, qui sont désignées dans leur ensemble sous le nom d'émotions (2).

(1) E. Durkheim : *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 368.
(2) Pierre Janet : *Les Névroses*, p. 359.

Cet état de commotion interne a dû être éprouvé fréquemment par l'âme embryonnaire du primitif.

Chez les névrosés modernes on constate des altérations intellectuelles ainsi que des troubles de la perception et de la volonté. Mais ces effets n'étaient peut-être pas les mêmes chez l'homme primitif. Chez les malades d'aujourd'hui nous voyons de la confusion, parce que, chez eux, le normal est le fonctionnement harmonieux intellectuel. Ce qui était normal chez le primitif, c'est la confusion. N'allons pas jusqu'à croire que l'harmonie intellectuelle sortira toute seule de l'émotion : probablement il n'y aura que l'accomplissement d'un acte. Le professeur Janet reconnaît que « dans l'émotion le premier phénomène observé est l'effort vers un acte » (1). Sans doute que l'émotion seule n'aurait pu parachever la statue de la personnalité humaine ; mais avec ses commotions répétées et ses actes exécutés ou ébauchés, elle a été pour la conscience ce que les premiers pas du bébé sont vis-à-vis de l'agilité harmonique du danseur.

Son corps et les expériences journalières étant la base de ses perceptions, les anciennes « participations » se trouvant entièrement changées en relations explicites ou en représentations, et sa partie spirituelle étant soumise à la dure gymnastique de l'émotion, la demi-bête de jadis était déjà quelque chose de défini, où existait un sentiment d'indépendance qui sortait de la confusion, à défaut de la conscience de son individualité. Et c'est ce sentiment de liberté qui, par son développement, amena l'homme à l'entière connaissance de son entité psychique : c'est ce sentiment-là qui paracheva la statue ; mais, sans aucun doute, il n'y contribua pas seul.

L'acte de création qu'est la conscience humaine a été l'œuvre de l'homme. Il naît de l'union de deux principes antagoniques. L'un est l'indépendance qui découle de la liberté du corps et de la liberté d'action, l'autre, c'est le sentiment, tout court, c'est-à-dire l'attribution des impressions extérieures, non pas au corps, mais à quelque chose de différent de lui, bien qu'il lui soit très étroitement uni. Cette attribution, par beaucoup de caractères, ressemble aux représentations et rapports qui ont pris la place des anciennes participations : mais nous verrons qu'elle est quelque chose de plus. L'homme pri-

(1) Pierre Janet : *Cours inédit du Collège de France,* 6 décembre 1909.

mitif avait des sentiments qui étaient « les affections » de Maine de Biran (1) ; il n'en éprouva de véritables que quand il eut conscience de lui-même. Ces deux choses furent concomitantes. Si l'on dit que le sentiment précède et collabore à la création du moi, c'est parce qu'il existe semi-conscient. Sans le sentiment le moi ne pouvait pas naître. Ainsi que l'a mis en lumière M. Bergson (2), la perception est une sélection qui détache d'un ensemble d'objets l'action possible du corps sur eux. Dans la perception il n'y a plus que le choix d'une des actions qui s'offrent à l'organisme : c'est le sentiment qui, appropriant la perception à notre moi, fait l'acte de création. La perception fut, sans doute, dans une époque antérieure, une synthèse, une création aussi, mais entre elle et la sensation il y a la même différence que quand on regarde simplement ou quand on regarde avec plaisir.

Peut-être que, dans l'évolution humaine, on ne trouve pas de moment plus fertile de conséquences et plus beau que celui où le sentiment et l'indépendance collaborent à la création du moi. Les réducteurs de Taine en action, la liberté d'action comme tendance et le sentiment en puissance, il a suffi à l'homme de réaliser l'effort dela synthèse pour sentir son moi. Si nous avons dit que le sentiment découlant de représentations et participations primitives en est quelque chose de très différent et représente un grand pas, c'est parce que, chez lui, le facteur appropriation est l'essentiel et manque chez les autres.

Si des premiers degrés de l'évolution sensitive à la réalisation complète d'elle-même la forme se complique, le fond reste le même. Aujourd'hui, comme hier, un sentiment naît de la synthèse parfaite de quelque chose d'étranger à l'homme et que, pendant un moment, celui-ci croit posséder entièrement. Cette croyance, cet acte de foi, n'est ni mystérieux ni impossible à analyser. A la base de toute croyance il y a une invitation à l'action (3). Et le sentiment est ainsi l'action personnelle consciente qui se différencie de l'action inconsciente automatique par l'adaptation parfaite du moi à la situation actuelle; il y a cette complète appréhension de la réalité que

(1) Maine de Biran : *Œuvres inédites*, II, p. 11.
(2) Bergson : *Matière et Mémoire*, ch. I.
(3) Pierre Janet : Cours inédit du Collège de France, 24 décembre 1914.

M. Janet appelle la *fonction du réel* (1), et qui est le plus haut degré de la tension psychologique. Pour M. Bergson aussi « les sensations et les mouvements conditionnent ce qu'on pourrait appeler *l'attention à la vie* » (2).

§

L'acte lyrique se compose de sentiments ; et par l'exacte définition du sentiment nous avons analysé le lyrisme. Acte personnel par excellence, il découle de toute l'individualité, non par une simple dérivation automatique, qui est l'impulsion, mais par une adaptation qui « consiste à découvrir une ligne de conduite particulière qui fasse une sorte de synthèse d'accord avec toutes les règles ou tendances antérieures ; quelque chose de différent et de nouveau » (3). Acte de génie, car, dans l'indécision où nous placent des circonstances complexes, il arrive à produire un fait nouveau, parfaitement en harmonie avec elles. De cet état, où nous avons vu arriver l'homme primitif, à celui du chant il n'y a qu'une différence de degré.

§

Arrivés ici, il nous faut comparer le vrai lyrisme aux multiples définitions de la poésie. De celles-ci nous n'en retiendrons que trois, les plus généralement acceptées et qui comprennent les autres. La poésie est le sentiment du mystérieux ; la poésie est la religion ; la poésie est l'éloquence. — En analysant l'état que M. Lévy-Bruhl appelle « prélogique », nous avons remarqué comment il correspond parfaitement à la mentalité poétique, d'après quelques-uns, et, surtout, d'après les romantiques allemands. Cette conception vient de la philosophie de la Nature de Schelling, pour lequel « l'intuition artistique est le seul organe qui permet de concevoir l'unité intérieure de l'esprit et de la nature » (4), et a été poussée à ses dernières limites par Novalis dans son *Henri d'Ofterdingen*. Dans l'idéalisme magique l'artiste crée son propre univers et se libère ainsi de toute réalité.

D'après cela le vrai poète est celui qui arrive à perdre toute personnalité; le présent même n'existe pas pour lui, et son chant est la révélation de vérités sans doute inédites et mysté-

(1) Pierre Janet : *Les Obsessions et la Psychasténie*, tome I, p. 483.
(2) Bergson : *Matière et Mémoire*, p. 189.
(3) Janet : Cours inédit du Collège de France, 8 mars 1915.
(4) Schelling : *Système de l'idéalisme transcendental* (1800).

rieuses, mais qui ne découlent ni de synthèses de sentiments ni de concepts, mais seulement du libre jeu de la fantaisie. Le poète serait alors le rêveur « qui vit dans le passé pour le plaisir d'y vivre et chez qui les souvenirs émergent à la lumière de la conscience sans profit pour la situation actuelle » (1).

On trouve une mentalité pareille chez beaucoup d'hommes atteints de maladies mentales. Ces malades « ne mettent pas la même différence que nous entre le présent et le passé ; le présent n'est pas absorbant pour eux, ils accordent une importance disproportionnée à l'avenir et surtout au passé » (2). — Nous avons vu que l'acte lyrique est, dans l'évolution spirituelle, un grand progrès sur cette mentalité primitive et que, dans la hiérarchie des phénomènes psychologiques, il occupe une place bien plus élevée.

La poésie est la religion. Nous avons pris plus haut le mot religion dans sa plus large signification, qui comprend le sentiment du mystère et les représentations du culte : nous l'employons cette fois-ci dans son second sens seulement. Il est vrai que dans la religion il y a une belle et intense poésie : dans les multiples facteurs qui collaborent à la formation du phénomène psychologique religieux, le facteur lyrique est l'un des plus puissants ; et c'est pour cela que ces deux phénomènes ont nécessairement des caractères communs. Mais il ne faut pas conclure de là que la poésie est la même chose que la religion. La différence est grande.

Un des plus fins artistes du symbolisme, Albert Mockel, a écrit :

> Je voudrais appeler allégorie l'œuvre de l'esprit humain où l'analogie est artificielle et extrinsèque, et j'appellerai symbole celle où l'analogie apparaît naturelle et intrinsèque.

Ceux qui veulent voir la poésie dans la religion s'en tiennent à la définition allégorique de la poésie. Et dans l'allégorie on a voulu voir un enseignement ; elle a été bien définie de la sorte par Chateaubriand :

> Divertir afin d'enseigner est la première qualité requise en poésie (3).

Cette conception de la poésie qui enseigne tout en amusant

(1) Bergson : *loc. cit.*, p. 166.
(2) Janet : *Les Névroses*, p. 357.
(3) Chateaubriand : *Génie du Christianisme*, IIe partie, livre I, ch. II.

est une dérivation logique de la théorie de Schiller que l'art est un jeu. Déjà Guyau (1) a fait voir l'erreur que contient cette théorie. Si l'art arrive à nous donner un spectacle harmonieux, ce n'est pas parce qu'il traite les objets réels comme des images et les fonctions vitales comme un jeu, mais, au contraire, parce que l'artiste sent plus intensément que la généralité des individus.

Le postulat qu'expose et développe le *Génie du Christianisme* est ce qu'on peut appeler l'erreur du romantisme français (2). La poésie de Victor Hugo, et même celle de Musset, sont allégoriques et à tendances didactiques. Cette allégorie est le pourquoi de l'exotisme et de l'évocation de diverses époques que nous trouvons dans le théâtre romantique. Ces intentions apostoliques et théâtrales étaient-elles vraiment de la poésie ? Ce qui est didactique est déjà anti-poétique. Nous n'apprenons aux autres que ce qui est passé en nous à l'état d'habitude. Comme l'a dit Emerson pour les mots, le savoir est de la poésie fossile. — Nous avons vu que la poésie est la réalisation d'actes vitaux nouveaux, d'inventions. Et la magie suggestive qui se dégage de tous les fondateurs de religions et de créateurs d'idéals vient de l'élan lyrique qui est chez eux la cristallisation d'un credo nouveau. Pour William James « toute définition de l'univers n'est que la réaction volontairement adoptée à son égard par une certaine personnalité » (3). Si cette réaction se cristallise en concepts, c'est de la philosophie ; si en pensées métaphysiques, c'est de la religion; si en formule sociales, le chef surgit ; si elle se cristallise, enfin, en simples paroles, capables de produire chez ceux qui écoutent des sentiments semblables, mais d'une intensité moindre que ce qu'éprouve celui qui parle, alors, dans ce cas, il y a poésie.

Il semblera, peut-être, qu'une simple différence de complication sépare la poésie de la philosophie et des doctrines religieuses et sociales. Mais un examen attentif montre que la différence est beaucoup plus grande. Entre la poésie et la philosophie il y a la même distance que celle du concept au

(1) Guyau : *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.*

(2) Dans le livre de M. de Visan l'auteur insiste sur les grandes différences entre le romantisme français et le romantisme allemand. Les deux théories poétiques différentes et fausses qui leur ont servi de base, et que nous avons tâché de réfuter, nous montrent les deux caractères de ces mouvements littéraires.

(3) W. James : *La Philosophie de l'expérience*, p. 18.

sentiment. L'homme qui cristallise en concepts ses réactions devant les choses fait sans doute un acte de vie : mais combien il est inférieur en cela au vrai poète, qui exprime dans son chant l'harmonie sacrée,fleur merveilleuse de la synthèse de ses émotions ! Le philosophe réalise une synthèse, artificielle jusqu'à un certain degré,parce que les concepts sont des postiches à notre être, tandis que le sentiment c'est nous-mêmes. — Rien de plus curieux que les illustrations que la pathologie mentale fournit à cet égard.

Les malades aiment surtout la philosophie et deviennent de terribles métaphysiciens.

Leurs fonctions psychologiques ne présentent aucun trouble dans les opérations qui portent sur l'abstrait ou sur l'imaginaire (1).

La tension psychologique que demande l'acte lyrique est bien supérieure à celle que demande une conception philosophique. Le didactique requiert aussi une tension bien inférieure, puisqu'elle rentre dans l'activité désintéressée.

L'allégorique se confond aussi avec le théâtral et avec la partie la plus basse de l'œuvre scénique. Le carton peint qui imite le ciel. Parmi les erreurs qui ont berné le plus longtemps l'humanité estcelle dela confusion pitoyable de la poésie avec l'allégorie. Corneille avait dit déjà : « Il faut lui donner le grand goût » (à la réalité). Mais c'est une chance que les grands poètes soient des indisciplinés et aient été infidèles à leurs théories ainsi qu'à celles des autres. Si tout l'art de Hugo est influencé par cette croyance que le poète est l'aède primitif, l'apôtre et le mage, c'est-à-dire le metteur en scène, le génie lyrique de l'homme rompt les barrières artificielles, et, comme au moment de la synthèse primitive, il sent et crée. Mais si, chez Hugo, c'est ce geste qui est le principal et l'atmosphère où il se produit l'accessoire, cet accessoire devient le principal dans une explication de la poésie romantique : et il faut regarder dans l'œuvre du grand poète non seulement les beautés, mais encore plus les défauts, car c'est dans ceux-ci que l'influence nuisible de la théorie est manifeste.

La poésie comme synonyme d'allégorie remplit toute l'œuvre hugolenne (2). Nousavons vuquele poésie allégorie est une dérivation de la poésie religion. La religion, dans le sens que

(1) Janet : *Les Névroses*, p. 356.
(2) Renouvier : *Victor Hugo, le poète*, ch. IX.

nous prêtons au mot ici, donne un coloris particulier à l'art de Hugo. Le principe de leur lyrisme, comme l'a remarqué déjà Brunetière, est celui « de s'inspirer toujours de l'actualité et d'être l'écho sonore des émotions populaires » (1). Dans ses poèmes apocalyptiques ainsi que dans ses vers de l'épopée napoléonienne, et même dans ses diatribes, Hugo se croira toujours l'interprète de la foi de tous et des croyances communes, qui apparaîtront soit sous le voile de la légende, soit dans la musique des victoires, soit foulées aux pieds par quelqu'un.

Victor Hugo nous remplit d'admiration moins par ce qu'il a réalisé que par la façon dont il l'a réalisé. Quelle puissance dans son vol qui l'enlève si haut,« tout en ayant tant de plomb dans les ailes », suivant l'expression de Barbey d'Aurevilly! Dans la *Légende des Siècles* la poésie n'est point dans le geste du mage qui présente le passé dans un scénario, mais dans l'acte génial et puissant qui donne de la vie aux ombres.

Après ces explications, il sera aisé de réfuter la définition de la poésie éloquence. — L'homme éloquent est, d'abord, un homme suggestionné et, ensuite, un homme qui a une forte tendance au psittacisme. La psychologie du poète considéré comme un homme éloquent se confond avec celle de ces deux tares psychologiques, que nous nous abstiendrons d'étudier ici. Si dans la poésie éloquence prédominent des idées sociales ou religieuses, elle rentre dans la définition que nous venons de réfuter, et si elle tend vers ce vague de l'inconscient qui sommeille en nous, sans arriver à pouvoir être exprimé par la raison,elle se confond alors avec la poésie comme mysticisme.

II

Nous avons cru nécessaire de donner une longue analyse de l'évolution psychique humaine pour arriver à bien définir la poésie et trancher des discussions de mots sur le sentiment esthétique. En cherchant les origines de celui-ci, nous avons trouvé qu'elles sont les mêmes que celles de la personnalité humaine ; et cela n'est pas pour nous surprendre. Dans la vie journalière, quand nous sentons avec intensité, c'est-à-dire quand notre moi s'affirme d'une façon énergique et vibre par une joie ou une douleur, nous pensons bien que c'est par une

(1) Brunetière : *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 462.

cause analogue que le poète chante. De notre sensation solitaire et muette au chant il n'y a qu'une différence de complication, mais non pas d'essence. Pour expliquer comment on a passé de l'une à l'autre il nous faudrait approfondir trop notre sujet ; mais on peut dire, en résumé, que le sentiment étant un acte, il est tout naturel qu'une suite de sensations arrivent à se résoudre en une suite d'actes. Ces actes furent ensuite, ou en même temps, rythmés : on établit entre eux une harmonie dont les causes étaient l'habitude et le moindre effort. Et quand, plus tard ou en même temps, le mouvement guttural apparut, la poésie était née.

Les Grecs l'amenèrent à une grande perfection sans séparer le geste du mot ; notre époque a fait cette séparation ; mais à travers ces transformations de forme le même fait primitif et vital a persisté. De cette poésie lyrique ou poésie tout court à l'épopée et au poème épique il n'y a pas de transformation, mais un simple épanouissement du lyrisme.

Ce qui fait le charme des épopées, c'est justement le miracle d'harmonie, réalisé par des individualités, des sentiments particuliers et des rêves ou actions de toute une race. Le barde a aimé avec une telle force que son cœur sent pour tout son peuple. En parlant de Verlaine, Emile Verhaeren à écrit :

> D'abord (le poète) il semble ne confesser, n'extérioriser, n'exalter que lui-même ; mais il se trouve que cet être choisi est tellement d'accord avec les idées de son siècle, avec l'incessante évolution de l'humanité, qu'il s'affirme : la conscience de tous. Il y a individualité et universalité confondues. Il y a création et reconnaissance.

L'étude des sources des premières épopées confirme ce point de vue. Dans ses remarquables études sur les chansons de geste, M. Bédier a démontré qu'elles étaient récitées par des jongleurs sur les routes des pèlerins, et ainsi elles avaient un caractère local, utilitaire, et M. van Gennep propose de conclure de même pour les œuvres d'Homère (1).

Il était naturel que plus tard, avec une société plus complexe — tribu, royaume, — le lyrisme évoluât vers l'épopée : car, si dans ces sociétés l'homme conserve la maîtrise de sa personnalité la plus intime, il vit néanmoins d'aliénations. La

(1) A. van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes*, IIIe série, p. 164 (*Mercure de France*).

conscience individuelle garde son activité pour les entreprises collectives, le culte et les légendes.

Et après, quand l'homme de tel pays et de telle heure disparaît et que l'homme tout seul surgit, la poésie perd alors de son actualité, mais non pas de son individualité ; au contraire, celle-ci semble s'intensifier davantage dans la tragédie et le drame. A première vue, n'est-il pas surprenant qu'Eschyle soit venu beaucoup de siècles après Homère ? Un examen plus profond nous montre que pour réaliser la vie intense des tragédies il fallait non seulement le moule de la société civile et religieuse, mais encore que l'homme eût senti avec la magnifique énergie du lyrisme grec.

§

Nous allons contrôler l'explication que donne de la poésie la psychologie expérimentale en examinant rapidement la grande floraison du lyrisme grec. Nous trouverons, avec tout le relief du fait historique une semblable évolution spirituelle aboutissant à la poésie lyrique :

> C'est seulement vers le début du VIIIe siècle que l'âme grecque franchit cette étape décisive de sa vie morale qui consistait à sortir des longues rêveries enfantines pour s'attacher à la conquête réaliste du présent (1).

Sous l'autorité religieuse de ses rois, l'âme grecque posséda, jusqu'alors, cette mentalité que nous avons étudiée tout à l'heure, et les poèmes homériques et les œuvres d'Hésiode en sont la preuve. Mais les choses changent à partir du VIIIe siècle, par suite de l'éloignement et d'une limitation du divin, comme à l'époque primitive, ainsi que par une plus forte affirmation de la conscience humaine.

M. Maurice Croiset, dans un de ses cours du Collège de France, a analysé profondément l'évolution religieuse grecque du VIIIe siècle. — Au moment où l'influence de l'Asie ionienne commença à pénétrer en Grèce, « serait-il téméraire d'en inférer que la religion de la Grèce propre, même en ce qui concerne les dieux déjà humanisés, était encore bien moins dégagée de la demi-barbarie primitive que nous sommes portés à le croire en lisant Homère » (2) ?

Les aèdes nomades venus de l'Ionie asiatique racontaient et décri-

(1) A. et M. Croiset : *Manuel de l'histoire de la littérature grecque*, p. 121.
(2) Maurice Croiset : *L'état religieux de la Grèce vers le* VIIIe *siècle*, p. 19.

vaient des choses merveilleuses, qui n'étaient pas toujours d'accord avec la théologie de l'orthodoxie grecque. Et lorsqu'on y réfléchit il en sortait une foule de suggestions. La personnalité humaine gagna beaucoup à ces suggestions. Les dieux prenaient des formes plus arrêtées. Et l'on s'apercevait qu'ils étaient des images brillantes de l'humanité (1).

Ainsi le facteur religieux, le principal de tous, fut ébranlé; et les autres facteurs — politique, social, économique— subirent à leur tour un ébranlement analogue. Socialement :

La cité succède aux vieilles royautés patriarcales. L'individu devient son propre maître. La cité, œuvre de l'énergie disciplinée des individus, fortifie à son tour et accroît cette énergie par la pratique de la vie politique (2).

Le contre-coup chez les individus fut immédiat : la sensibilité s'exalte et la personnalité se dégage. A l'automatisme dans les actes est substituée l'activité consciente; et la réalité est vue et sentie telle qu'elle est. L'attention à la vie, dans toutes les choses, est pratiquée alors avec intensité par les Grecs. Il était donc naturel qu' « au VIIe siècle, le changement des mœurs publiques amène un changement de goût et les esprits hardis, novateurs, vraiment inspirés viennent au lyrisme » (3). Mais il serait plus certain de dire que le lyrisme exista parce qu'il y avait des esprits novateurs et hardis.

La définition du lyrisme grec que donnait M. M. Croiset est la même que celle que nous avons donnée de la poésie, avec cette différence que les auteurs cités l'énoncent seulement pour la lyrique grecque, tandis que pour nous elle convient à toute la poésie, épopée, drame ou vers lyriques.

C'était (le lyrisme grec) la voix d'une âme à la fois émue et maîtresse d'elle-même, d'une sensibilité vive en même temps que consciente (4).

Ainsi ce lyrisme a-t-il été la floraison poétique la plus magnifique de l'humanité.

Si Lesbos fut peut-être le berceau des chants, c'était parce que son peuple était rustique, simple, très fort et très passionné, jaloux de son autonomie.

(1) Maurice Croiset : *ibid.*, p. 23.
(2) A. et M. Croiset : *loc. cit.*, p. 121.
(3) A. et M. Croiset : *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 43.
(4) *Id.*, p. 4.

Il y avait là des génies qui ne demandaient qu'à éclore. C'est l'Asie qui en provoqua l'éclosion (1).

Non pas par les enseignements musicaux, mais par le réveil des consciences et la tension spirituelle nécessaire pour repousser les influences « barbares ».

Rien de plus logique que l'histoire du lyrisme grec soit celle des genres populaires et anonymes qui ont abouti à la perfection littéraire (2). Le lyrisme ne prend pas naissance au VIIIe siècle ; il apparaît — nous l'avons vu — lors du premier éveil de la conscience humaine.

Il n'est pas douteux que la poésie lyrique, sous sa forme primitive, ne soit beaucoup plus ancienne que l'épopée déjà savante de l'âge homérique (3).

Si l'évolution sociale le change en épopée, il se conserve quand même, caché, et quand, plus tard, des esprits vraiment inspirés expriment leurs sentiments, ils ne feront qu'amplifier et perfectionner les humbles chants du peuple. — Dans les œuvres les plus parfaites du lyrisme grec, cette synthèse harmonieuse des sentiments qu'est la poésie même se fait avec telle perfection dans l'assemblage des parties et avec une telle énergie pleine et sereine que nous en sommes saisis comme par le charme et l'admiration que produisent les beautés naturelles. Aussi bien, ces poèmes ne sont-ils pas des choses naturelles? L'acte humain est quelque chose en accord avec les lois de l'univers, comme la vague qui vient se briser contre le rocher, comme l'éclosion du bourgeon. Mais l'acte humain est autrement beau, car les facteurs qui le déterminent sont beaucoup plus nombreux que ceux de la vague et du bourgeon ; et c'est précisément leur accord qui cause sa beauté supérieure. Si le chant, qui est l'acte humain le plus élevé, réalise cette harmonie de la synthèse et devient simple malgré la multiplicité qui fait son fond, la poésie est alors l'œuvre parfaite, non seulement de l'humanité, mais encore de l'Univers. On a appelé les poètes « révélateurs ». Ils le sont certainement, de même qu'il y a révélation dans la naissance d'un enfant.

Quand les vers approchent le plus de cette perfection sim-

(1) *Id.*, p. 69.
(2) A. et M. Croiset : *ibid.*, p. 47.
(3) Alfred Croiset : *Pindare et les lois du lyrisme grec*, p. 26.

ple qui caractérise tous les actes naturels, c'est alors qu'ils sont le plus beaux, non toutefois parce qu'ils ressemblent à des types de beauté, mais parce qu'ils correspondent à un acte vital complet et indivisible. C'est pour cela que Pindare est grand, car « il voit les chose de haut et d'ensemble, d'un regard profond, mais synthétique et sommaire, et qu'il en jouit avec l'imagination vive d'un grand artiste, sans jamais perdre l'équilibre de sa majestueuse raison » (1). Pour lui, la vie n'est pas quelque chose de tragique, mais « sa mélancolie n'a rien de faible ni de découragé ; il est le chantre de la vie heureuse » (2).

Et c'est sous le charme du plus pur des poètes et du plus grand des lyriques que nous finissons cette partie de notre travail, nécessaire pour contrôler la définition de la poésie par des faits et non point par des paroles. — Cette définition nous permettra maintenant d'étudier l'un des mouvements littéraires les plus beaux et les plus féconds : le symbolisme français.

III

L'une des critiques les plus injustes qui aient été faites au symbolisme est celle d'être complètement étranger à l'âme française. Nous avons déjà fait remarquer ce qu'il y a de relatif dans ce jugement, et nous ferons voir que la force lyrique du symbolisme et l'un des caractères les plus nets qu'il possède, résident dans son harmonie parfaite avec cette âme. — Si la France a été grande dans l'histoire, c'est parce que son âme a senti intensément, à chaque moment de l'évolution humaine, la commotion qui la déterminait, et qu'elle a trouvé l'énergie nécessaire pour réaliser des actes nouveaux beaucoup plus tôt que les autres peuples. Dans les trente dernières années du XIXe siècle, les peuples de civilisation méditerranéenne sentirent la « maladie de la fin du siècle ». Cas très curieux : comme quoi la victoire par la force n'est pas un vrai triomphe ; c'est la cause de ce malaise. Le triomphe de l'Allemagne en 70-71 fut celui de la force, et il devait avoir pour conséquence d'exalter le culte de celle-ci, en affirmant toutes les énergies combatives des individus. Cependant, un courant contraire, très puissant, ne laissa pas de se manifester ; même

(1) A. et M. Croiset : *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 415.
(2) A. et M. Croiset : *Manuel d'histoire de la littérature grecque*, p. 203.

en Allemagne, des esprits s'attristèrent d'un triomphe d'ailleurs obtenu grâce à un concours de circonstances heureuses pour elle (1). La vieille habitude des peuples chrétiens de sentir à l'unisson de l'âme française fut plus puissante que tout, et comme la France était en deuil, le monde civilisé se mit en deuil aussi. — Mais Sedan ne fut pas la seule cause de la douleur de la France ; Sedan ne fut qu'un accident, — le plus douloureux et le plus grave, sans doute, mais non pas le seul à déterminer la « maladie de la fin du siècle ». M. Bourget, le premier, dans ses beaux *Essais de psychologie contemporaine*, a fait l'inventaire des facteurs qui la causèrent. Nous ne les énumérerons pas de nouveau ici.

Mais il intéresse à notre sujet de dégager de ces multiples causes celles qui produisirent la poésie symboliste, car, suivant le mot de M. Bourget, « les états d'âmes particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente » (2). Mais l'auteur oublie que, dans la nature, existent aussi des phénomènes d'atavisme et de *mutations* (3), et que dans l'évolution psychique beaucoup trop de facteurs participent pour qu'il soit possible de leur appliquer seulement un rapport de cause à effet. Sans doute, cette loi s'applique d'une façon générale à toute génération nouvelle. C'est ainsi que *le Disciple* de Bourget et le *Des Esseintes* de Huysmans représentent non des exceptions, mais l'état spirituel de la majorité des hommes de la fin du XIXe siècle. Toutefois, à côté de ceux-là, il en est d'autres pour lesquels la loi dont il s'agit est fausse ; et c'est là le point de départ du lien direct qui existe entre l'âme française et le symbolisme.

Pour parler de cette manifestation poétique il faut remonter, quoique rapidement, à l'école qui la précède, au Parnasse. Les parnassiens, d'accord avec la science, ont remis l'homme à sa vraie place dans l'univers : il est une simple partie de la création, au même titre que le rocher, et il ne doit refléter qu'un moment les choses de la vie, de même que le fleuve reflète les paysages qu'il traverse. Dans cette attitude de simple réception, les parnassiens trouvent la plus haute et vraie notion de la poésie. Mais, malgré Copernic, l'homme, par ses

(1) Cf. Nietzsche : *L'Origine de la Tragédie*, Préface, « Mercure de France ».
(2) Bourget : *Nouveaux essais de psychologie contemporaine* (Préface.)
(3) Hugo de Vries : *Espèces et variétés*.

actes, continue d'être pour l'homme le centre du monde. Les choses n'ont de l'importance pour les êtres animés que parce qu'elles les intéressent directement. Si, de nos jours, un brillant groupe de philosophes voit dans nos connaissances les plus hautes et les plus éloignées de toute action, ainsi que dans les vérités mêmes, l'empreinte du relativisme de notre activité, il faut conclure à la grande erreur des parnassiens, qui croyaient pouvoir séparer de l'élément personnel une connaissance aussi vécue que la connaissance poétique.

En acceptant complètement toutes les théories de la science les parnassiens tombèrent dans une autre erreur plus grande encore : celle d'appliquer à la poésie la théorie du moi, que venait de découvrir la psychologie expérimentale avec Spencer et Taine. Mais s'il n'y a rien de plus certain en psychologie que l'instabilité de la personnalité, il est aussi vrai que considérer le moi comme multiple ou capable de le devenir est une grave erreur en poésie.

L'âme, qu'a-t-on fait d'elle ?

se demande Leconte de Lisle ; cette phrase, dans la bouche d'un poète, n'a pas de raison d'être. Nous savons que la poésie est un acte, une fonction, — la fonction lyrique, — quelque chose d'indivisible qui échappe à tout fractionnement. Un acte n'est pas en lui-même un composé, mais quelque chose d'un. Le corps humain est une association de cellules, mais quand il agit on ne peut tenir compte de l'une quelconque de ses parties : on considère alors la totalité harmonique du geste. La poésie fait de même. Elle fait sienne le *Cogito ergo sum* de Descartes.

Qu'une littérature poétique à tendances franchement antilyriques soit le résultat d'une interprétation erronée de la théorie scientifique du moi, cela est une preuve de plus de notre conception de la poésie. Mais on peut répéter ici ce qu'on a dit à propos de l'indiscipline des poètes. Les parnassiens, heureusement, oublièrent souvent leurs théories lyriques.

La conception de l'homme comme une chose et l'éparpillement du moi correspond, dans l'époque moderne, à celle de l'éloignement et de la limitation du divin qui s'est rencontré chez l'homme primitif et à l'avènement du lyrisme grec. Mais

comment peut-on dire que ce qui fut alors la cause même de l'affirmation de la conscience et de la naissance de la poésie puisse produire aujourd'hui des effets absolument contraires? Il ne faut pas perdre de vue que lorsque nous étudions des âges lointains, nous avons une même conclusion pour de longues périodes de temps, tandis que dans l'étude de l'histoire contemporaine nous faisons l'inverse : nous séparons les uns des autres des mouvements qui sont peut-être le même. Ainsi, entre l'état d'esprit des parnassiens et celui des symbolistes nous considérons une solution de continuité qui n'existe pas. La critique officielle a été bien ignorante à ce sujet. Comme les symbolistes sont de la fin du siècle et se réclament de Baudelaire, la critique établit une filiation directe entre cette manifestation poétique et le « mal de la fin du siècle ». Mais justement le symbolisme est une réaction contre cet esprit. Le Parnasse fut la conséquence logique de l'éloignement et de la limitation du divin, œuvre de la science du XIXe siècle. Le symbolisme était la réaction vraiment humaine contre la négation de tout. M. Alfred Vallette exprimait très bien le sentiment de cette école dans le premier numéro du *Mercure de France :*

Comme il faut vivre, nous opposerons à la désolante et universelle négation cette affirmation résolue : *moi*.

Les personnages de Bourget et de Huysmans sont la majorité, parce que, comme dans l'étape primitive, toujours l'acte de réaction et d'adaptation est un acte de génie qui ne peut être réalisé que par quelques-uns. Ceux-ci furent, à la fin du XIXe siècle, les symbolistes français. Croyants ou athées, philosophes ou simples émotifs, ils surent, dans l'atmosphère de négation qui les entourait sentir l'affirmation de leur individualité. Ainsi de toutes les définitions du symbolisme données, celle de Remy de Gourmont est la plus vraie, car elle les comprend toutes :

C'est, même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art.

Après la négation parnassienne, il y avait un besoin artistique et vital : celui d'affirmer. Les symbolistes prononcèrent les paroles nécessaires et ils répétèrent le geste créateur du primitif, quand il se sentit conscient, et du Grec, quand il devint citoyen. Ainsi, l'homme, malgré la diversité des cadres où il

se trouve, rythme toujours les mêmes gestes sacrés qui affirment sa conscience.

Le symbolisme ne fut donc pas une modalité spirituelle anti-française, mais l'affirmation même de l'âme éternelle de la race au milieu de la renonciation et du doute. Il n'y a pas d'exagération dans l'opinion de M. Robert de Souza, pour qui le symbolisme est l'aboutissement naturel de la poésie française. Comme dans le lyrisme grec, l'âme populaire y chante perfectionnée. Le symbolisme français « est une retrempe du génie celte ».

Les raisons qui empêchèrent l'apparition d'un lyrisme tout à fait dégagé et sincère en France jusqu'à la fin du XIXe siècle sont nombreuses et ne peuvent pas rentrer dans le cadre de cet article. Voyons plutôt pourquoi le romantisme n'atteignit pas au vrai lyrisme. Il n'y atteignit pas parce que l'éloignement et cette limitation de la conscience collective — mystique et sociale — dont il a été parlé et qui est si nécessaire à l'apparition du lyrisme, n'étaient pas achevés quand le romantisme apparut. La dissociation et l'individualisme, œuvre de l'Encyclopédie et de la Révolution, étaient plutôt dans la forme que dans le fond. La religion de Robespierre et l'Empire se fondèrent sans rencontrer d'opposition très forte.

Mais l'œuvre de la science du XIXe siècle fut très différente. Elle n'avait pas de concepts, — *flatus vocis*, — mais des réalités à exposer aux hommes. Et ses preuves ébranlaient complètement les esprits. L'irréligion du XVIIIe siècle, aussi bien dans le divin que dans le social, était purement intellectuelle et verbale ; tandis que la science du XIXe siècle se basait sur des faits. C'est pour cela que l'affirmation de la conscience individuelle ne pouvait être qu'incomplète et apparente chez les romantiques, et ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que les symbolistes la réalisèrent complètement, et que le pur lyrisme apparaît.

Si on ne voit dans le symbolisme que le résumé des influences nationales et étrangères, on prend l'accessoire pour le principal. L'influence de Wagner, des préraphaélites ou du roman russe, rencontrée dans l'un ou l'autre des symbolistes, signifie que la musique, la peinture et le roman ont cherché aussi dans la banqueroute spirituelle de la moitié du siècle à

faire aussi œuvre d'art et affirmer le moi. Mais, seul, le symbolisme français y a réussi.

Par cet exposé incomplet nous espérons avoir mis en lumière que, dans l'évolution de la poésie française, le symbolisme a été une manifestation vraiment poétique et l'expression parfaite du lyrisme français, en même temps qu'une affirmation intense de l'âme de la race. Il a continué la Pléiade, laquelle plaçait déjà « dans le sentiment la source de la poésie » (1), et il a conservé ce que le romantisme avait de force individuelle. — Il nous reste, pour conclure, à faire voir comment la poésie symboliste a, par contagion et par influence, donné naissance à toute la poésie d'une autre race, — ce qui démontre encore sa vitalité et son énergie.

IV

« Les anciennes colonies espagnoles affranchies de l'autorité politique de l'Espagne la suivent encore en littérature », écrit le distingué sociologue hispano-américain M. F. Garcia Calderon (2). L'évolution de la littérature espagnole du XIXe siècle est donc la même dans les deux mondes. On peut dire d'elle avec justesse qu'elle est le règne du cliché. C'est dur, mais c'est exact. Née et développée sous l'influence et l'imitation du romantisme français, elle ne pouvait être que l'usage et l'abus de la phrase vide et du vers sonore, mais sans vie. Une preuve du danger qu'une littérature exotique fait courir au génie d'une nation ressort de l'influence du romantisme français en Espagne. Cette influence devait y être néfaste, car, en Espagne, le romantisme n'était pas une manifestation de l'âme nationale comme en France, mais un postiche n'ayant aucun rapport avec son développement.

S'il fallait, en France, la force géniale de Hugo pour libérer le vers de Malherbe et de Boileau, et toute l'âme de Musset pour faire vibrer un cœur humain là où les poètes du XVIIIe siècle n'avaient mis qu'un cœur d'opérette, en Espagne, il n'en était pas ainsi, car la libération poétique et la force de la sensibilité sont précisément ce que la psychologie pourrait appeler les tendances morbides de l'âme espagnole. Bien que n'ayant pas besoin de l'aiguillon, l'Espagne sentit néanmoins

(1) Lanson : *Manuel de littérature française*, p. 284.
(2) F. Garcia Calderon : *Les démocraties latines de l'Amérique*, p. 226.

celui des romantiques français, et chanta aussi comme eux. Un seul fait historique démontre la profonde différence de ces deux romantismes. Alors que Musset tue *Rolla* et laisse vivre Musset, Mariano José de Larra tue de sa main *Figaro* et Larra lui-même à 28 ans, et en pleine gloire.

Mme de Staël, dans son livre, *De la Littérature*, en 1800, a fait une distinction entre les littératures du Nord et celles du Midi de l'Europe, et son appréciation est presque devenue un axiome. D'après la célèbre baronne, les littératures du Nord — l'anglaise et l'allemande — sont individualistes, et celles du Midi — l'italienne et l'espagnole — sont sociales. Cela est vrai pour la littérature italienne, qui a son point de départ dans la Renaissance et procède du même esprit que l'opéra italien — *musica di camera* — et les fresques de Raphaël ou de Tiepolo. Mais l'appréciation staëlienne est fausse quant à l'Espagne.

Ce qui caractérise le génie espagnol dans la littérature, la peinture, aussi bien que dans la vie sociale et politique, c'est l'individualisme; et les individus, même, manquent de mesure. M. Adrien Mithouard a écrit avec raison (1) que le « sentiment de l'équilibre, la juste entente des réalités ne se trouvent pas en Espagne » ; les artistes, les poètes, les saints se sont tout de suite portés aux extrêmes. Cette opinion est aussi celle d'un génial écrivain espagnol, Angel Ganivet, pour lequel la technique artistique espagnole est un « profond amour de l'indépendance qui nous porte à ne tenir compte de rien et ensuite à ne pas tenir compte de nous-mêmes » (2).

On peut juger si un tel esprit et un tel art méritent la qualification de social. La vraie littérature espagnole, celle qui n'est pas la fille des influences de la littérature italienne de la Renaissance, ni des classiques et des romantiques français, ne le cède pas en lyrisme ni en individualisme aux littératures anglaises et allemandes. — Mais si le romantisme a été, en France, l'un des facteurs de la libération de l'individu et de l'avènement de la poésie lyrique, son œuvre, en Espagne, a été l'assujettissement des esprits aux mots. L'éloquence de la langue castillane, qui, employée avec mesure, est un admirable instrument pour exprimer des idées et des sentiments, devient

(1) Adrien Mithouard : *Les Marches de l'Occident.*
(2) Angel Ganivet : *Idearium Espanol*, p. 81.

du psittacisme musical dès qu'on n'écoute que la sonorité des mots. Bercé par leur rythme, l'esprit perd la notion même de son activité; et tout en raisonnant néanmoins avec quelque méthode et un certain goût, il reste toujours un simple automate. Déjà Remy de Gourmont a analysé profondément cette mémoire verbale qui « ne peut produire qu'un talent oratoire et abstrait, nécessairement limité, superficiel et sans vie » (1). Au surplus, la mémoire verbale et l'automatisme psychique qu'elle signifie sont quelque chose de nettement anti-poétique et alyrique. On peut appliquer à la poésie romantique espagnole ce que Barbey d'Aurevilly a dit d'un poète : « elle a l'imagination du mot plus que de la chose » (2).

Ainsi les poètes espagnols vécurent intellectuellement pendant plus d'un demi-siècle, dans la plus grande inconscience de la réalité, endormis par la sonorité vide d'un instrument, sans s'apercevoir si un son de vie, comme l'œuvre de Becquer et quelquefois Zorilla, ne vibre pas dans cet orchestre. — On voit donc qu'il n'était pas exagéré de dire que la poésie espagnole romantique était le règne du cliché.

§

Parce que Ruben Dario, le poète dont l'œuvre devait produire la renaissance de la poésie espagnole, est né dans l'une des Républiques de l'Amérique latine, la critique a voulu voir l'une des causes de ce renouveau lyrique dans la complexité spirituelle que la cohabitation de trois races, blanche, noire et rouge a imprimée à l'Hispano-Américain, lui façonnant une âme toute en « nuances contradictoires ». Mais s'il est certain que cette modalité spirituelle accueillit comme une libératrice l'influence du symbolisme français, poussa les théories des maîtres à l'excès et les fit triompher rapidement, cela ne veut pas dire que si Ruben Dario était né en Espagne son œuvre eût été autre, car elle n'était pas une mode, mais l'expression d'un besoin impérieux des esprits chez tous les peuples de langue espagnole.

Avant l'apparition d'*Azul*, l'œuvre de Dario qui réveilla comme d'un coup de clairon le lyrisme espagnol, en Espagne et dans les Républiques d'outre-mer, il y avait déjà eu des réactions isolées contre la fausse poésie du romantisme espa-

(1) Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française*, p. 306.
(2) Barbey d'Aurevilly : *Les poètes*, IIe série, p. 74.

gnol : réactions dues à quelques esprits vraiment lyriques, qui, au contact d'écrivains étrangers, se sentirent maîtres de leur moi. On découvre l'influence de Gautier chez les coloristes andalous : Manuel Reine et Salvador Rueda ; celle de Musset, Banville et Coppée chez les Américains Gutierres Najera, Marti et José Asuncion Silva ; celle d'Edgar Poe et de Heine chez le Vénézuelien Pérez Bonalde. Mais peut-être faute d'homogénéité spirituelle, et aussi pour des raisons d'esthétique appliquée, ce groupe de poètes ne réussit pas à produire dans l'âme espagnole un fort courant lyrique. Et jusqu'à l'arrivée de Dario on peut dire que cette âme dort. « Le libérateur » fut Dario, nous pouvons le répéter.

Nous avons parlé de raisons d'esthétique appliquée : elles furent décisives pour le renouveau de la lyrique espagnole. Il paraîtrait surprenant, que nous passions sous silence, dans notre analyse du symbolisme français, ce qui, pour beaucoup de gens, est l'essence même de ce mouvement et ce qu'il a apporté à la lyrique française. Nous n'avons pas parlé des idées musicales de Verlaine, ni de la conception que Mallarmé avait de l'art, ni de la théorie du vers libre de M. Kahn ; et nous croyons pourtant que ce sont ces trois idées inséparables du symbolisme qui ont fait aboutir son idée centrale. Mais nous allons voir ces idées, avec un puissant relief, dans la renaissance lyrique espagnole.

La répétition aboutit à l'automatisme, aussi bien corporel que spirituel. Mais si le premier est un progrès, l'autre est, au contraire, la négation de toute activité mentale et de toute vie psychique, quand le monde extérieur ne produit en nous que des réactions inconscientes. La poésie qui n'a comme base que notre action consciente disparaît, d'ailleurs, avec elle. Et ce que Havelock Ellis a dit de l'instinct sexuel, dont les penchants normaux ont comme origine le besoin pour tout acte érotique de passer par les phases de tumescence et de détusmescence(1), peut être généralisé en disant qu'à l'origine de tout acte vital existe la nécessité du contraste. L'assimilation fonctionnelle de Le Dantec n'est autre chose que cette opposition, qui finit par une adaptation. Nous avons vu que l'action consciente est la raison même du lyrisme, et que tout ce qui aide à sa persistance est un auxiliaire de celui-ci ; de

(1) Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle* (*Mercure de France*).

même que tout ce qui cause l'évanouissement de la conscience est anti-lyrique. C'est pour cela que le romantisme espagnol le fut.

« La liberté littéraire, comme toutes les autres, naquit d'une union de la conscience et de la force. Le jour où saint Ambroise, écrivant des chansons pieuses, méconnut les principes d'Horace, devrait être mémorable, car il signale clairement la naissance d'une mentalité nouvelle (1). » Et quand la préciosité de Gautier, la sensualité de Catulle Mendès, les recherches de Baudelaire et des parnassiens produisirent dans l'esprit de Ruben Dario la floraison d'*Azul*, quelque chose de grand et de mémorable passa dans la littérature espagnole.

Le précieux artistique des parnassiens et l'artificiel de Baudelaire ont une même cause, reconnue sincèrement par ce dernier qui « jugeait nécessaire, à nos époques peu naïves, d'ajouter un certain effet de surprise, d'étonnement, de rareté » (2). L'art de Mallarmé fit de cette opinion un dogme. Nous ne verrons pas ici jusqu'à quel degré il a pu être favorable à la poésie française ; mais pour la poésie espagnole son effet fut bienfaisant, même avec les exagérations des poètes de second ordre. Un peu d'obscurité éveillait la curiosité, et le désir de comprendre favorisait la naissance de la conscience. La poésie espagnole avait passé par une période de clarté telle qu'on était arrivé à une répétition servile de sujets et de mots.

Où l'influence de l'Amérique hispanique est réelle et profonde dans la renaissance lyrique espagnole c'est en ce qui concerne la langue. — La critique de la péninsule a fait maintes fois le reproche aux écrivains hispano-américains de déformer la langue castillane et d'écrire dans un style de décadence. Mais « la déformation est une des formes de la création (3) » et le remarquable critique latino-américain, M. Pedro-Emilio Coll, a répondu au deuxième reproche en disant qu' « un style de décadence est plutôt le style aride et froid, fruit d'une intelligence fatiguée ; tandis que l'art hispano-américain se plaît, au contraire, à la recherche de la couleur,

(1) Remy de Gourmont : *La Culture des idées*, p. 115 (*Mercure de France*).
(2) Th. Gautier : Notice dans *Les Fleurs du mal*.
(3) Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française*, p. 130 (*Mercure de France*).

de la nouveauté des images » (1). C'est-à-dire qu'il exprime tout d'une façon neuve et variée, car ses sentiments sont nouveaux et divers.

Il est indéniable que les écrivains hispano-américains ont déformé le castillan en ce sens ; mais des écrivains d'Espagne n'eussent-ils fait aussi bien qu'eux dans des circonstances analogues ? Les poètes d'Amérique, comme tous les vrais poètes, ne pouvaient pas se servir, pour l'expression de leur lyrisme, de formes grammaticales qui, jadis, furent vivantes, car elles correspondaient aux modalités psychiques d'alors, mais qui, aujourd'hui, ont perdu de leur relief, comme les vieilles monnaies. C'est une nécessité pour le lyrisme d'assouplir la langue, car « l'homme éprouve une très grande jouissance à déformer son langage, c'est-à-dire à prendre de son langage une possession toujours plus intime et toujours plus personnelle » (2).

Cette déformation de la langue dans la littérature castillane fut accompagnée de celle du vers. Si l'on doit seulement cette dernière, en France, au symbolisme, c'est parce qu'on faisait quotidiennement l'autre. Avec les romantiques et les parnassiens, la langue française vivait ; tandis que l'espagnole n'avait pas évolué. Une double modification de la langue et du vers était donc nécessaire à la littérature castillane. Le maître Dario, dans la préface d'un de ses livres, s'exprime ainsi :

> Quant au vers libre, n'est-il pas singulier que sur la terre des Quevedo et des Gongora, les seuls rénovateurs de l'instrument lyrique, les seuls libérateurs du rythme aient été les poètes du *Madrid Comico* et les librettistes de l'opéra-comique ?

Car si les poètes espagnols des XVIIIe et XIXe siècles se sont montrés pauvres de libertés poétiques, ceux des siècles antérieurs sont pleins de trouvailles. Comme ceux-ci étaient de vrais poètes, rien de plus naturel que ces renouvellements inédits de l'instrument lyrique. Les poètes contemporains ont donc, dans ce sens aussi, renouvelé la tradition lyrique espagnole.

Il nous reste à voir le rôle joué dans la nouvelle poésie castillane par le principe verlainien.

(1) Pedro-Emilio Coll : *El Castillo de Elsinor*, p. 91.
(2) Remy de Gourmont : *loc cit.*, p. 131.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'impair.

Il est, en quelque sorte, le couronnement de l'œuvre inaugurée par la conception de l'art de Mallarmé et l'avènement du vers libre. C'est déjà beaucoup que le poète chante consciemment et que ses paroles possèdent la grâce et la liberté des gestes humains. Mais il serait encore plus si, malgré l'absence du chœur grec, le poète sent en lui et transmet à ceux qui l'écoutent, un peu des modulations qui possédaient jadis la vie du geste, et qui ne sont plus aujourd'hui que mélodie intérieure. Quand Isadora Duncan danse *l'Après-midi d'un faune* de Mallarmé, nous éprouvons complètement le charme vital que la poésie renferme et qui était une réalité dans le cerveau de l'auteur. Ainsi le conseil de Verlaine n'est pas, comme on l'a cru à tort, une invitation à ce que la poésie s'estompe dans la musique, mais, au contraire, à ce que la musique vienne donner à la poésie l'énergie qu'elle posséda avec un Archiloque.

§

Nous pourrions terminer ici cette étude de l'influence du symbolisme français sur la renaissance de la littérature espagnole; mais nous signalerons, cependant, que celle-ci a évolué d'une suggestion presque complète aux symbolistes français vers un art vraiment autonome, national. Cette évolution est évidente dans l'œuvre du poète initiateur et de l'auteur du réveil lyrique, Ruben Dario. M. V. Garcia Calderon, dans un très bel article paru dans le *Mercure* (1) sur ce poète, dit :

Qu'il a été donné à Ruben Dario de résumer et de rendre contemporains en Amérique deux états d'âme successifs de la poésie française : le parnasse et le symbolisme.

Mais nous avons vu déjà que ces derniers ne sont que des accidents de l'évolution non interrompue de l'âme française vers le pur lyrisme. Dans l'œuvre de Ruben Dario, le concours mutuel que ces deux écoles poétiques se prêtent dans ce qu'elles ont de beau et d'utile est frappant. *Prosas Profanas* contient des vers qui rappellent l'art si clair d'un Coppée et d'autres poésies faites dans le genre hermétique de Mallarmé.—

(1) *Mercure de France*, 1er avril 1916.

Mais *Prosas Profanas* est une œuvre de jeunesse, — dans le sens de force, d'enthousiasme et de beauté du mot. Le maître même l'appelle « folie harmonieuse ». Ce livre, qui n'est pas toute son œuvre, est néanmoins une aube magnifique et quelque chose de capital dans les lettres espagnoles. L'esprit de liberté, le désir, le besoin de sentir d'une façon intense et pleine firent que le poète cherche comme modèles, en plus des poètes français, les lyriques espagnols des XIVe et XVe siècles.

La jeunesse espagnole des deux mondes trouva dans *Prosas Profanas* un bréviaire et un exemple. Le poète y définit sa conception juste de l'art : « Remplis ta coupe et bois : la source est en toi-même. » Ses conseils n'étaient pas des conseils de servilité, mais de liberté et de vie. « Ma poésie est à moi et dans moi. Le principal est de n'imiter personne et moi encore moins. » Ces paroles étaient pour la jeunesse de la race comme les paroles sacrées de la résurrection. Néanmoins on les exagéra, on imita piteusement le maître ; mais cela, qu'importe ! — la vie évolue dans un tâtonnement continu.

L'exemple et les conseils de Dario inspirèrent des œuvres d'une vraie valeur, au-dessus desquelles brille *Los Cantos de vida y esperanza* de Dario lui-même, œuvre où le poète, devenu maître de sa sensibilité, de son esprit et de sa langue, crée une poésie qui, née du symbolisme français, exprime déjà avec indépendance l'âme castillane. A propos de *Prosas Profanas*, on disait que Dario n'était pas le poète de l'Amérique espagnole. *Cantos de vida y esperanza* sont l'œuvre non seulement d'un poète du nouveau monde espagnol, mais de toute la race espagnole. La *Salutacion al optimista* est doublement symbolique à ce sujet. Le poète y salue « le sang de l'Hispanie féconde qui fera chanter de nouveaux hymnes » et annonce en langue espagnole l'avènement d'un grand poète national.

Nous ne ferons pas ici l'analyse de toute son œuvre. Elle s'est reflétée sur ses disciples. — Aujourd'hui, en Espagne comme dans l'Amérique, avec des nuances variées et personnelles, la poésie espagnole moderne est une très belle floraison lyrique, sans clichés, sans éloquence, sans automatismes sonores et vides d'idées.

Il faut conclure. Par cette étude on peut juger de l'in-

fluence que le symbolisme français a exercée et des louanges qu'il mérite. Il n'est pas exagéré de dire qu'il a accompli une œuvre de charité humaine, car il a donné de la poésie à des âmes qui la demandaient. Nous qui parlons la langue espagnole reconnaissons tout ce que nous devons aux poètes symbolistes, qui, en apportant de la liberté et de l'harmonie à une autre race, ont continué la plus pure tradition française.

A. ZÉRÈGA-FOMBONA.

LES VOLETS DU DIPTYQUE [1]

II

LES CHEFS DE L'OCCIDENT

—

LEURS DÉCISIONS

Au dixième jour environ de cette conférence, qui dura six mois, les Britanniques avaient terminé leur affaire. Ils auraient pu rentrer chacun chez soi s'ils n'avaient eu, de surcroît, le souci des intérêts du monde. Pour leurs intérêts à eux, ils étaient déjà assurés. Ils avaient écarté du débat la liberté des mers, et ce fut fort bien fait. La flotte allemande était, dès les premiers jours de l'armistice, en sûreté à Scapa Flow, en attendant qu'elle fût plus en sûreté encore au fond de l'eau. L'Australie s'installait en Nouvelle-Guinée, à l'archipel Bismarck et dans quelques autres îles ; la Nouvelle-Zélande gagnait les Samoa ; on mettait de côté l'Afrique orientale allemande pour en faire, sans doute, la part de l'Empire des Indes ; enfin l'Afrique du Sud emportait le Sud-Ouest africain ci-devant allemand et le général Smuts, délivré de ce souci, pouvait se consacrer tout entier à d'autres besognes. Car il voulait rentrer au Cap des Tempêtes l'esprit tranquille sur la paix de l'Europe, et il pensait que pour que l'Europe demeurât pacifique, il fallait que l'Allemagne demeurât puissante.

Enfin la grande affaire de la guerre pour les Anglais, la communication terrestre de l'Egypte et des Indes, n'est pas conclue en droit à l'heure présente, mais les troupes britanniques occupent la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie : bonnes conditions pour attendre.

(1) Voyez *Mercure de France*, 16 juin et 1er septembre 1919, nos 504 et 509.

Les Français, qui estiment que leur pays a été frustré par la paix de Versailles, n'ont pas manqué d'envier l'opulence des dépouilles livrées à la Grande-Bretagne. Il est vrai que l'Empire Britannique sort de la guerre avec des avantages incomparables par leur solidité matérielle : plutôt que de bouder à l'heureuse fortune de nos alliés, je préfère en rechercher les raisons, qui sont, à mon gré, au nombre de deux ; l'Angleterre avait mis à son service la force des choses par le long effort de ses enfants aux quatre points cardinaux ; elle a eu la clairvoyance diplomatique de se mettre elle-même au service des idées qui devaient guider la Conférence de la Paix.

Les grands jours de la guerre ne furent pas tout à fait les mêmes pour les Anglais et pour nous. Sans doute ils ont éprouvé comme nous les fortes émotions de la marche sur Amiens et du Chemin des Dames, comme celles de la contre-attaque Mangin et de l'entrée à Lille ; et ce sont angoisses et triomphes qui lient des peuples. Mais le jour funeste de 1915 où les Turcs passèrent le canal de Suez, toute l'Angleterre pâlit sous la menace à l'Empire. Echec au roi ! C'était la colonne vertébrale de la puissance britannique qui pouvait être brisée en ce point. C'est dans l'extrême péril, comme on sait, que l'Anglais prend ses plus longues résolutions. Aussi est-ce en ce jour que fut sans doute décidée cette expédition de Palestine, dont la préparation, merveille de minutie, dura deux ans. C'est aussi de ce jour, hélas ! que l'esprit britannique se ferma à l'intelligence des droits de la France en Syrie. Mais le grand jour de la guerre pour l'Empire, *Empire Day*, ce ne fut pas encore celui où le général Allenby entrant à pied à Jérusalem ouvrit la grande route terrestre de l'Egypte à l'Inde : ce fut celui, au début de la guerre, où la vieille Angleterre apprit que toutes ses filles des Dominions entraient dans sa querelle et envoyaient en Europe leurs canons et leurs soldats parce que la Grande-Bretagne était engagée dans une guerre européenne. Ce jour-là fut scellée la puissance britannique dans le monde. Les Français, modestement occupés à ce moment à sauver le monde sur la Marne, n'ont peut-être pas reconnu sur l'heure l'importance de cet événement, qui fit sentir tout son poids, à la Conférence de la Paix. Mais à l'heure du traité, chacun, selon son humeur, admire que les

Anglais prennent tant de part au règlement des affaires du monde, ou s'irrite, si parfois ils élèvent la voix un peu trop haut. Bonnes gens, il fallait donc être attentifs lorsque la race britannique s'établissait aux quatre coins cardinaux : c'est à ce moment qu'elle a conquis sa puissance. Mieux encore : les dix capitales dispersées de cet empire étaient reliées à la métropole par une marine suffisante pour porter tant de richesses. Voilà qui par-dessus tout confond les Français ; pour eux ils ont cessé d'avoir une grande marine, précisément dans le temps qu'ils faisaient, Dieu merci ! la conquête d'un grand domaine colonial.

La Grande-Bretagne a parlé haut et pesé lourd dans les délibérations de la Conférence : si c'est là ce que vous entendez découvrir en parlant de paix « anglo-saxonne », vos plaintes retardent d'un siècle ou deux.

Mais il faut ajouter l'autre raison des bénéfices britanniques, qui est que l'Angleterre a fait ce que nous avons négligé. Elle n'a pas compté seulement sur sa masse, ni même sur ses glorieux services. Pour être sûre de ne pas rencontrer à Paris d'adversaires ni d'objections, elle s'est mise d'abord en règle avec les principes. Elle savait quel rôle la Société des Nations jouerait à Paris. Elle a souscrit d'avance à toutes les idées du Président Wilson. A l'ouverture de la Conférence, l'unité du front diplomatique anglo-américain était accomplie. On ne s'y attendait guère, à la vérité, et l'on ne pensait pas que les deux peuples s'entendraient si vite. Leurs hommes d'Etat se sont accordés sur des idées morales, à forme religieuse : elles leur sont familières aux uns et aux autres et ils n'aperçoivent pas toujours ni immédiatement les réalités politiques qu'elles couvrent. Mais c'est le propre de la politique britannique que son idéalisme « humanitaire » est toujours de bonne foi, et qu'il ne contrarie jamais les intérêts de l'Angleterre. Certains pensent que c'est en ce dernier point qu'il diffère du nôtre. Un homme d'Etat remarquait que l'on dit aussi souvent dans la langue politique internationale : la perfide Albion que : la loyale Angleterre. C'est que les Anglais croient d'une foi entière à la morale politique, assurés seulement que son règne se confond avec celui de la puissance britannique. Quand M. Lloyd George et M. Wilson se sont accordés, c'était dans la pensée quils obéissaient l'un et l'autre aux prescriptions de la mo-

rale et qu'ils devaient entraîner les peuples dans cette noble obéissance.

M. Lloyd George a seulement demandé qu'il ne soit plus jamais question de la liberté des mers. Et en effet personne n'en ouvrit plus la bouche. La France avait d'ailleurs juré qu'elle volerait au secours de M. Lloyd George s'il était menacé de la liberté des mers à la Conférence. Plaisante affaire et serments inutiles : M. Lloyd George préféra, plutôt que de se battre avec l'aide de M. Clemenceau, s'arranger en paix avec le Président Wilson. Avant l'ouverture de la Conférence, la Grande-Bretagne avait mis ses intérêts à l'abri des principes.

§

Dirons-nous donc que la France ayant négligé de capter les principes de la paix et la faveur wilsonienne, ses intérêts ont été desservis ? En aucune façon, à mon sens. C'est la renommée de la France qui a pu souffrir pendant la Conférence, mais non ses intérêts. Sauf en Syrie, où les Anglais suivent, avec leur ténacité coutumière, une politique funeste à la Grande-Bretagne et s'en réjouissent parce qu'elle est d'abord funeste à la France, rien n'a été sacrifié de ce qui importe à notre patrie dans les questions territoriales.

D'abord au centre de la sécurité du monde : sur le Rhin. Cette histoire est bien connue, mais elle demeure pleine de sens, puisqu'elle montre les forces qui se sont affrontées à la Conférence, avec plus de netteté en ce point qu'en tout autre. Et le résultat de la bataille met en suffisante lumière, même pour les aveugles, les idées qui conduisaient les esprits chargés de fixer les destinées du monde.

Dans un camp, les militaires, dans l'autre, les politiques : les premiers tout brillants d'une gloire immortelle et récente, et courbés, s'ils pouvaient l'être, sous la reconnaissance de l'humanité. Interrogés sur les conditions de sécurité militaire de la France et du monde, ils répondent que l'armée allemande doit être réduite à 250.000 hommes et que la puissance allemande doit être arrêtée par la ligne du Rhin. Seule, et la Russie défaillante, la nécessité militaire de franchir le fleuve permettra de réunir les forces et de résister à l'invasion : tout le reste n'est que frontières arbitraires sur la rive gauche, lignes tracées par la carte, dont la meilleure ne vaut rien. Le

hasard voulut que pendant que ces propositions étaient discutées et déjà même avancées, M. Lloyd George arrivât d'Angleterre d'assez méchante humeur, le crâne bourré de pacifisme et prêt à faire tout céder devant les nécessités de la démobilisation britannique. Du premier coup il fit réduire l'armée allemande à 100.000 hommes, dont 4.000 officiers. En sorte que les deux mesures capitales contre le militarisme prussien : la réduction au minimum des effectifs (art. 160) et l'interdiction du service obligatoire (art. 173) furent proposées par l'homme d'Etat que l'on a cru porté à l'indulgence pour l'Allemagne et qui, peut-être, le fut en effet sur la fin de la Conférence.

Dès lors, toutes les autres questions furent tranchées suivant le système politique et non le système militaire : régime allemand sur la rive gauche du Rhin ; occupation temporaire et graduée par les forces alliées ; interdiction de toute fortification ou entretien de troupes allemandes sur la rive gauche et sur la rive droite ; régime de la Sarre établi sur l'idée économique de réparation, non sur les principes politiques de la victoire ou de la nationalité. Enfin, et comme rien de tout cela ne suffisait à la garantie de la France contre l'invasion, l'alliance perpétuelle de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, si l'Allemagne franchit le Rhin.

Ce qu'on venait de décider ainsi, ce n'était pas seulement la question du Rhin, c'était à la vérité la question de l'armement ou du désarmement de l'humanité. Pour le retour du péril, le premier système, dans son esprit et dans tous ses détails, préparait le recours aux armes, le second l'écartait. Même la garantie de l'alliance franco-anglo-américaine était pacifique. Les gouvernements qui l'ont signée l'ont proposée dans la pensée qu'elle ne jouerait jamais. Ce n'est pas pour venir au secours de la France que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont souscrit cet engagement, c'est pour être assurés de n'y venir jamais. Mesure d'intimidation dont le général Lyautey donna jadis dans notre Maroc cette formule : montrer sa force pour éviter de s'en servir. C'est pourquoi ceux qui ont soutenu que cette alliance particulière était contraire à l'alliance universelle de la Société des Nations, comme dans les collèges ecclésiastiques on interdit les « amitiés particulières » dérobées à l'amour de Dieu, manquent peut-être de force

analytique. Loin que le pacte d'assurance répugne à entrer dans la Société des Nations, il en est au contraire la pièce principale et centrale : garantie première et efficace de la paix du monde, dans la grande garantie incertaine qu'est la Société des Nations.

Garantie d'ailleurs incomplète. Cette pensée généreuse et utile, jaillie d'un sentiment d'affection et de justice, d'une inspiration de sagesse de deux hommes d'Etat n'a pas été, elle non plus, accordée avec les grandes directions politiques qu'elle commandait.

Les quatre puissances à intérêts illimités s'étaient enfermées pour donner au monde un ordre nouveau. Elles ne laissaient entrer les petites nations que dans de très rares circonstances et quand il n'y avait plus rien à décider. Je ne pense pas du tout que ce fut une mauvaise méthode. Mais elles ne faisaient pas non plus entrer tous les jours les principes tutélaires qui auraient pu sauvegarder les intérêts limités des petites puissances. Il est très difficile d'expliquer pourquoi la garantie accordée à la France contre l'invasion germanique n'a pas été étendue à la Belgique. Elle eût été en premier lieu accompagnée dans le monde et chez les nations garantes par un cortège de sentiments plus riches encore et encore plus généreux. Loin donc qu'il lui ait nui, son agrandissement l'eût servie. Les mêmes raisons politiques et historiques qui faisaient la grandeur du projet s'appliquaient aussi bien au cas de la Belgique qu'à celui de la France. Enfin la France même n'eût pas manqué d'en recueillir des avantages particuliers, puisque ces conditions générales communes auraient commandé un régime en bien des points commun à la Belgique et à la France. Qu'il ne se soit pas trouvé dans les bureaux du Quai d'Orsay un diplomate pour apercevoir des motifs si puissants et les amener dans la salle des augustes délibérations, on en demeure confondu.

En se liguant pour interdire aux armées un territoire dangereux, les trois nations consacraient une expérience historique séculaire et reprenaient la plus grande tradition du droit international, interrompue en 1914 par le crime des Allemands. En oubliant d'étendre ce bénéfice à la Belgique, ils étaient infidèles et ingrats à la tradition qu'ils reprenaient. Car ce qu'ils restauraient ainsi dans le droit universel ce

n'était pas autre chose que l'idée de neutralité. Un territoire neutre, c'est un territoire où il est interdit de se battre, il n'y a pas de définition plus précise. Et c'est quand ils ont été las de se battre pour certains territoires que les hommes ont décidé de les consacrer à la neutralité, terme respecté jusqu'en 1914 de la sagesse politique. Avant 1830, les Hollandais, maîtres de la Belgique, disaient aux Belges, par manière de mépris, que c'était dans les rivières de leurs pays que venaient boire tous les chevaux de toutes les armées de l'Europe. C'est parce qu'il avait été trop foulé par les bottes des soldats et les sabots des chevaux qu'on neutralisa, en 1831, le sol de la Belgique et c'est pour la même raison qu'on neutralise aujourd'hui le sol entre Meuse et Rhin. Le régime politique est différent, la servitude juridique est la même. On neutralise contre la guerre, et un pays qui ne doit supporter ni fortifications ni soldats est un pays neutralisé.

Les territoires où l'on se bat sont les territoires convoités. Convoités soit pour leur richesse, soit pour leur position géographique. Pour ces deux causes réunies, la Belgique fut toujours le pays le plus convoité du monde. Riche par ses draps jadis, riche par sa houille de nos jours. Jadis, la France ne pouvait souffrir qu'il fût à l'Empire, ni l'Empire à la France, ni l'Angleterre à aucun des deux autres. Tous les négociateurs de tous les traités depuis la guerre de Cent ans s'efforcèrent donc de trouver un système de protection de la Belgique et des Pays-Bas. Protection tournée contre le voisin le plus puissant à chaque moment. Le dernier de ces systèmes s'appelle dans l'histoire diplomatique le « Système de la Barrière », et c'est à cette Barrière que Talleyrand substitua en 1831 la neutralité de la Belgique. Il mettait ainsi son terme à un long effort de sagesse diplomatique, et, lorsqu'en 1914 les Allemands violaient la neutralité de la Belgique, ils commettaient deux crimes, dont le second était de ruiner d'un coup tout le droit international. Quand on les flétrit, on ne pense généralement qu'au premier, le crime contre la morale et la parole donnée. C'est l'autre, le crime contre l'esprit, qui est inexpiable.

Lorsque Talleyrand eut inventé à Londres la neutralité de la Belgique, il confia son idée à quelques amis politiques qui lui accordèrent un simple succès d'estime. Louis-Philippe,

excellent diplomate, retourna à son ambassadeur un compliment poli et déférent qui prouvait qu'il n'avait rien compris. Mais la pensée de soustraire à la guerre par la neutralité un territoire dangereux, appliquée d'abord au « triangle humide », n'était pas seulement un ingénieux moyen de se tirer de la plus embarrassante affaire du moment. Née de la lassitude des hommes, la neutralité s'offrit à la lassitude des diplomates. Fleuves, villes, détroits, on neutralisait tous les cas désespérés, après avoir essayé tous les remèdes. Les hommes d'Etat de 1919 en ont usé aussi à leur tour, comme leurs devanciers.

Mais il y avait bien autre chose encore dans la neutralité belge. Ce qu'on avait fait pour le point du monde le plus convoité, on pouvait l'étendre à toutes les zones dangereuses. Les docteurs du droit international pensaient que la neutralité deviendrait peu à peu le régime des confins, et que la paix du monde serait à peu près assurée, lorsque les « Marches », jadis terres de concentration et de gardes militaires, bourrées de soldats, seraient interdites aux armées et vidées de soldats. Les Allemands qui ont foulé la Belgique en 1914 ont ainsi brisé le terme de longs efforts et le principe de longues espérances.

La Conférence de 1919 a saisi de nouveau cette idée gisante de la neutralité. Elle en a fait le régime politique du Rhin. Elle l'a fait sans doute sans songer au « précédent ». On assure que les grands n'ont pas toujours présents à l'esprit les intentions des grandes choses qu'ils font, ni les souvenirs. Et c'est fort heureux, car si les hommes d'Etat rattachaient ainsi eux-mêmes leurs actes au passé et à l'avenir, que resterait-il aux historiens? La Conférence qui a déclaré la neutralité militaire des deux rives du Rhin a oublié de soumettre la Belgique à la même neutralité. Tant pis pour le droit international ! Et tant pis pour nous : si la Belgique et la France étaient soumises aux mêmes lois internationales, il est probable que les conséquences se seraient développées toutes seules dans plusieurs directions de l'ordre militaire, politique et même économique. Nous étions ainsi engagés par la force des choses dans cette politique d'intimité pratique avec la Belgique que les Français se sont recommandée à eux-mêmes pendant la guerre avec un zèle infatigable répandu en d'innombrables discours.

§

Voilà terminées les affaires d'Occident. Dieu ! que le monde serait simple s'il n'y avait pas l'Orient ! Si vous êtes en quête d'informations politiques, dès que vous avez franchi la ligne, elle-même incertaine, qui sépare l'héritage de Rome de l'héritage de Byzance, vous entrez dans un monde nouveau. Aussitôt mille messagers, polyglottes et logomaques, de mille nations différentes, se jettent sur vous ainsi que sur les bagages des voyageurs dans les ports de la Méditerranée ; et ils vous construisent un système de l'Orient fondé sur l'hégémonie de leur pays. Tel fut, durant le temps de la Conférence, le sort de M. Tardieu, qui seul avait assez de clarté dans l'esprit pour mettre de l'ordre dans ces rivalités frénétiques. Ce fut aussi, hélas! l'aventure qui advint aux généraux qui conduisirent en Orient les armées alliées. Ces militaires, moins armés que le Commissaire de la République, étaient livrés sans défense à toutes ces disputes qu'ils avaient bien le droit d'ignorer. Il y eut quelque confusion. L'un livrait à l'ennemi les territoires alliés ; tel autre, chargé d'un lot important de culasses démobilisées qui ne devaient plus servir à la guerre, les livrait aux Bulgares qui avaient promis, la main sur le cœur, de les conserver fidèlement. Il faut bien penser, au surplus, que les armistices orientaux ne furent pas très soignés, puisque, depuis un an, nous avons vu surgir d'un peu partout, à peu près toutes les semaines, des armées de 80.000 et 100.000 hommes. Ce fut sans doute là l'origine de tous ces faits que les journalistes recueillent allègrement sous la rubrique quasi-quotidienne : les fautes de l'Entente en Orient. Qui ne les a dénoncées ?

S'il fallait les résumer et en rechercher la raison commune, on pourrait rappeler sans doute que là non plus l'Entente n'a pas été très fidèle à ses principes. Mais en Orient les principes d'idéologie importent moins que les principes de conduite. Pour bien servir les grandes idées qui justifieraient l'action de l'Entente il eût fallu une fermeté un peu rude.

Après avoir pris à peu près toutes les décisions sur les affaires russes, les Alliés se sont arrêtés à la seule qui demeurât possible : celle de n'en pas prendre. Ils ont voulu proposer des arbitrages et des conciliations : les parties appelées ont fait défaut. Ils ont tenté d'envoyer des armées : ce sont les soldats

cette fois qui ont fait défaut. L'Entente, qui ne garde plus que de faibles moyens d'intervention, n'a plus qu'à attendre que la Russie ait elle-même pris une décision. Mais les Russes prétendent aussi tenir en suspens toutes les questions qui étaient russes avant la guerre. Cette thèse politique, d'abord incontestable, devient plus faible à chaque jour qui s'écoule, car chaque jour amène des faits et des forces qui agissent, et la politique nationale russe est donc de nier ces faits et de négliger ces forces. Mais enfin, légitime ou abusive, on admet cette prétention, et voilà toute une partie du monde réservée.

Reste l'Europe centrale et balkanique. Là, je n'aperçois que des peuples mineurs. Et je ne verrais que des avantages à leur donner un Conseil de famille. En tout cas, leur reconnaître une souveraineté plénière, c'est dangereux en fait, parce que ces peuples neufs seront portés à former des alliances diverses et à rechercher l'hégémonie ; et c'est en droit contradictoire avec la Société des Nations. A moins de reculer devant les idées nettes, travers dont l'esprit même des hommes politiques n'est pas toujours exempt, dit-on, on doit bien reconnaître que des Etats qui forment une Société des Nations sont d'accord pour mettre des bornes à leur propre souveraineté. Notre vieux Bodin, qui dans le XVIe siècle construisit cette solide doctrine de la souveraineté, refuserait de concéder la qualité souveraine à un Etat qui n'est maître ni de s'armer comme il lui plaît, ni de faire la guerre quand il le veut et qui doit soumettre ses décisions principales et jusqu'à son régime du travail à un Concile étranger. Que dis-je ? Une alliance seulement, si elle est longue et permanente, est négative de la souveraineté. Nous l'avons bien vu pendant la guerre. Que de fois tel Parlement — car les Parlements, tout comme les monarques, ont peine à perdre les habitudes souveraines quand il les ont prises — a voulu exercer ce droit suprême de juger ou de casser un acte de l'exécutif. Mais le ministre, appelé à la tribune, se dérobe gracieusement : Je l'ai fait d'accord avec nos alliés, qu'avez-vous à dire ? Le meilleur témoignage qu'une forte alliance limite les droits souverains et aussi que les peuples ont bien de la peine à s'en rendre compte, c'est la discussion même du présent traité, où le gouvernement répète à chaque ligne : Je n'ai pas pu faire ce que j'ai voulu.

Et ces mêmes Etats, qui se soumettent au joug, reconnaî-

traient aux Etats qu'ils créent la souveraineté dont ils se privent ! En fait, d'abord, ces peuples nouveaux sont-ils prêts à exercer cette pleine souveraineté? Ceux-là qui, parmi eux, sont le plus rapprochés de la maturité politique, sont ceux qui savent ce qui leur manque encore, et qui l'avouent. Enfermés jusqu'ici par la tyrannie germanique dans des diètes rigoureusement surveillées, comment seraient-ils sortis de l'esprit provincial ? Où trouveront-ils le personnel politique pour exercer les fonctions suprêmes, qui justement leur étaient hier interdites ? C'est la gloire de plusieurs de ces nations de fournir déjà à l'Europe des hommes d'Etat qui brillent parmi les plus grands. Mais un homme d'Etat, même fondateur d'une République, ne se survit que par une tradition, qu'il faut donc d'abord former ; et Venizelos lui-même est un Grec aimé des dieux, mais non pas immortel, en dépit de sa gloire.

Ces peuples nouveaux, je ne crois pas qu'ils doivent le jour à l'Entente. Je sais, pour l'avoir vu d'assez près, qu'ils ont saisi eux-mêmes leur propre liberté, Mais l'Entente, à qui ils demandent leur reconnaissance, leurs frontières et leurs garanties, ne peut pas permettre que ces États sortent du plan politique qu'elle-même a tracé. Que voyons-nous en ce moment même ? Dix commissions de la Conférence se fatiguent à régler à tâtons les affaires, hérissées d'embûches, de l'Europe centrale. Je veux que ces règlements soient dictés par Minerve elle-même. Mais qui les gardera, et qui assurera le respect et la durée de ces monuments d'équité ? Un grand Conseil du Danube, un grand Conseil des Balkans, est une des premières nécessités de l'Europe. Et peut-être un seul, et non pas deux.

C'est ici que nous pouvions compter sur les Américains, et c'est ici qu'ils nous ont fait défaut. Une fois encore je leur reprocherai de ne nous avoir apporté que des formules nues. Un organisme qui relierait ensemble de tels Etats, c'est une institution de l'ordre fédératif. Or les Américains sont familiers des idées fédératives. Mieux que d'autres ils auraient pu guider les esprits dans cette voie. Il est remarquable, d'ailleurs, que l'idée de fédération est très souple ; elle peut prendre mille formes ; il y a des liens fédéraux étroits et il y en a de très lâches. Nos amis italiens semblent avoir pris ombrage de ce projet de fédération danubienne auquel personne, justement

ne s'est attaché. C'est qu'ils ont entendu que le lien fédéral devait nécessairement fortifier les nouveaux Etats dont la réunion pourrait devenir redoutable. Mais on peut aussi fort bien imaginer un lien fédéral extrêmement ténu et qui n'aurait pas d'autre objet que de faire sentir aux peuples jeunes leur dépendance à l'égard du système des anciens, ou du moins l'obligation où ils sont de ne pas troubler l'ordre politique dans lequel ils sont nés. Liberté politique et économique complète, droit de choisir et de développer les institutions choisies par le peuple, libre contribution nationale à la culture universelle, voilà qui va à merveille. Mais on peut très bien concevoir, pour régler les discussions internationales et persévérer dans les directions internationales, un Conseil composé de délégués des Etats et de délégués de l'Entente. Survivance, en somme, des commissions de l'Europe centrale ou balkanique à la Conférence ; système nouveau, je l'entends bien, en ce qu'il ne ressemble à aucune des fédérations anciennes, que peut-être il ne rappelle même pas. Mais système qui devait convenir à ceux qui connaissent l'usage, les tours et les détours du régime fédératif, s'ils avaient eu seulement dans l'esprit les ressources d'invention ou d'ajustage.

Par un côté, il est vrai, on s'est efforcé de placer des limites à la souveraineté des Etats nouveaux : on leur a imposé un droit des minorités.

Le droit des minorités était, en effet, un beau portique à mettre au seuil du palais ou des pavillons de l'Europe centrale. Le malheur est que les architectes ont mis le portique derrière. La question du droit des minorités est commune à tous les Etats de l'Europe centrale, Etats naissants comme Etats agrandis. Or la « Commission des Nouveaux Etats » de la Conférence de Paris, c'était le point de convergence des avidités territoriales les plus furieuses, peut-être — bien qu'il soit imprudent d'essayer de donner des rangs en cette matière, — mais en tous cas les plus diverses et contradictoires. Impatiente, sans doute, de montrer sa bravoure et de prouver au monde qu'elle ne reculait devant aucune contestation, elle a aussitôt ouvert sa Cour, comme Salomon, et s'est mise à distribuer des territoires. Elle n'a pas manqué d'exaspérer ainsi, et dès l'abord, tous les nationalismes et de porter au paroxysme les passions qu'elle souhaitait d'éteindre. Peut-être eût-il été

plus conforme à l'esprit nouveau qui devait souffler de Paris sur le monde de fixer d'abord la partie générale, applicable à tous, du droit des minorités, réservant ce qui est particulier à chaque cas. Si ce règlement eut été sévère, peut-être eût-il fait apparaître aux yeux de beaucoup cette vérité si difficile à saisir et qui est précisément le premier enseignement de la guerre qui vient, dit-on, de finir : qu'un territoire peuplé « d'allogènes » est pour un Etat une charge dangereuse, loin qu'il soit un bénéfice. Sans parler de l'Allemagne, la Turquie et l'Autriche, comme le laquais des *Femmes Savantes*, « s'en sont aperçues étant par terre ». Peut-être cette procédure, en tous cas plus méthodique, eût-elle amené cet avantage supplémentaire que les nationalismes en eussent été un peu atténués et qu'on eût réclamé avec moins d'âpreté des territoires grevés de si lourdes servitudes. Mais il ne faut jurer de rien.

Cette matière du droit des minorités porte d'ailleurs la même marque que les autres parties des travaux de la Conférence : plus de souci de dresser un catalogue complet que de poursuivre une œuvre méthodique, plus de zèle à ne rien oublier qu'à se faire comprendre et plus de soin à satisfaire la mémoire que l'intelligence. Il ne semble pas qu'on ait aperçu que le fondement et la garantie à la fois du droit des minorité, c'est d'être réciproque, et que si nous devons reconnaître des droits aux Allemands chez les nations, c'est parce qu'ils sont la condition des droits des autres nations en Allemagne. C'est justement à l'Allemagne qu'on a oublié d'imposer cette réciprocité. De telle sorte que la frontière germano-polonaise laissant, malgré sa complication, des Allemands et des Polonais des deux côtés, les minorités allemandes jouissent en Pologne de droits qu'on a omis de reconnaître aux minorités polonaises de Prusse. M. Paderewski a d'ailleurs fait connaître à la Diète de Varsovie, au cours de la discussion préliminaire du traité, que cet oubli avait été reconnu, et que le Président Wilson lui avait déclaré que le premier soin de la Société des Nations serait de le réparer.

Enfin il n'est pas possible de ne pas retenir, à propos du droit des minorités, une remarque moins importante par elle-même que par les réflexions auxquelles elle donne ouverture et qui la dépassent. Plusieurs ont remarqué que les Commissaires, qui par leur labeur ont doté les Etats orientaux du droit des

minorités ethniques, semblent avoir considéré moins les minorités nationales que les minorités israélites. On sait que dans tous les Etats de l'Orient, et surtout en Pologne et en Roumanie, les Juifs forment des minorités souvent compactes et nombreuses. Leur statut est stipulé jusque dans les détails, et leur droit reconnu à leur double langue, yidisch ou langue populaire, hébreu ou langue littéraire (1). Cette question des Juifs pauvres d'Orient n'a d'ailleurs rien de commun avec la « question juive » telle qu'on l'a parfois discutée en Occident. Le soin avec lequel elle a été suivie et traitée à la Conférence marque la place importante reconnue à la vaste communauté juive, puissante et divisée.

Mais ceci nous entraînerait fort loin, puisque nous serions conduits à étudier l'histoire religieuse de la guerre de 1914 et de la paix de 1919. Il n'est pas, à mon gré, de sujet plus vaste ni qui nous fasse davantage pénétrer dans la réalité, je veux dire dans les idées morales et la conscience présente de l'humanité. Je souhaite que quelqu'un de nos écrivains politiques entreprenne, pour l'honneur de la pensée française, cette tâche de pragmatisme véritable, je veux dire d'intérêt réel et immédiat. Jusqu'à ce jour, sur ce point, tout s'est borné aux articles ou aux livres de polémique courante. Seul, parmi les Français, l'esprit ardent et agile de M. de Monzie a reconnu l'intérêt d'examiner et de fixer les forces des religions au temps présent. Son amitié me pardonnera sans doute, si j'ajoute que je le crois plus solide en ses prémisses qu'en sa conclusion. Cette guerre laisse les grandes directions du monde aux mains des puissances puritaines auprès desquelles la France et l'Italie, les deux seuls grands Etats laïques (2) du monde, conservent, Dieu merci, leur part éminente pour la conduite de l'humanité.

Et le judaïsme international, lui aussi, réclame sa part. Il l'a bien montré et dans cette affaire des minorités orientales, et dans l'affaire du sionisme, dont la conséquence inévitable est le protectorat britannique en Palestine. Cette affaire du sionisme risque justement de brouiller la politique israélite avec la politique du Vatican, qui fut sa fidèle alliée pendant la première partie de la guerre. Car elles avaient alors le même

(1) On peut soutenir que le yidisch est aussi langue littéraire. Cf. Israel Zangwill.
(2) J'ajouterais volontiers le Brésil et j'oublierais volontiers la Russie des Soviets.

ennemi mortel : la Russie orthodoxe, tzariste et propagandiste. Mais, après la révolution russe, les forces israélites se sont tout naturellement rapprochées des puissances protestantes auxquelles elles sont unies par plusieurs liens, dont le plus fort est le lien pédagogique : l'une et l'autre civilisation sont sorties des lectures et des méditations bibliques.

§

C'est à propos de ces affaires de l'Europe centrale et orientale qu'on a surtout taquiné les « Quatre Gros » sur leur ignorance. Et comme il arrive le plus souvent en pareil cas, ce sont leurs petites ignorances qu'on leur a reprochées et non pas les grandes. Car les petites seules frappent l'esprit populaire. Mille anecdotes courent qui ont fait la joie et l'aliment des coulissiers de la Conférence. L'un des chefs de l'Occident fait rechercher des atlas pour y découvrir le lac de Van sur lequel il n'a jamais fait d'excursion de plaisir, et cet autre — n'est-ce pas le même ? — admire la facilité avec laquelle Serbes et Roumains rappellent le nom du « Banat », que lui-même n'a jamais entendu, pareil en cela à la plupart de ses contemporains cultivés. Sans doute il n'est pas mauvais de connaître la géographie pour refaire le monde, mais on peut aussi être homme d'Etat sans érudition géographique. Tout compte fait, on ne peut reprocher à la Conférence d'avoir manqué d'informations. Des contestations entre les peuples du Centre et de l'Orient, de leurs origines, de leurs causes séculaires ou prochaines, de leurs effets, les Quatre Gros n'ont rien ignoré, puisqu'ils ont chargé les plaideurs eux-mêmes de les en instruire. Chacun a été invité à déclarer tout ce qu'il savait de lui-même et de son voisin, et les juges ont pu apprendre tout ce qu'ils ont voulu de l'Europe orientale, aussi bien la géologie que les plus petites batailles du moyen âge.

Hors ce qui concernait les juges eux-mêmes, c'est une véritable Cour qui a siégé à Paris, tranchant les différends après les avoir instruits avec toutes les ressources de la procédure orale ou de la procédure écrite. La quantité de rapports qui ont été sécrétés par mille écrivains d'élite, venus de toutes les capitales présentes ou futures, formerait une pyramide décourageante. Et c'est une sentence, que, dans chaque cas, se sont efforcés de rendre les arbitres suivant cette procédure où l'on trouve la marque de leurs esprits : l'extrême scrupule moral

et juridique et la confiance entière aux jugements formés dans la conscience de l'honnête homme. Encore un trait qui concourt avec d'autres précédemment rappelés à donner à l'œuvre de la Conférence ce caractère soigné dans le détail et médiocre dans l'ensemble.

Je n'exige pas d'un homme d'Etat qu'il soit imperturbable sur l'histoire et la géographie ; seuls, les écoliers, à la veille de l'examen, en sauraient assez. Mais je voudrais qu'il connût le sens des grandes questions politiques et qu'il eût, par son expérience ou sa réflexion, mesuré leur importance et leur action mutuelles. On peut suivre ainsi dans les travaux de la Conférence et dans l'histoire qu'ils ont créée plusieurs grandes affaires qui furent pleines d'enseignements pour les membres de la Conférence, car le cours des événements et les effets divers de leurs propres décisions leur en révéla l'intérêt, qu'ils ignoraient donc en s'asseyant à la table du quai d'Orsay.

La question de Pologne me paraît le type accompli de ces affaires qui ont malicieusement développé devant l'aréopage de Paris leurs instructives conséquences.

La résurrection de la Pologne était, avec la question d'Alsace, la première nécessité morale de l'humanité : il est admirable que tout le monde l'ait immédiatement reconnu à la déclaration de guerre, à l'exception de Guillaume II et de François-Joseph. Ou plutôt, si les deux complices l'ont aperçu eux aussi, ce fut pour détourner la restauration polonaise au service de combinaisons dont l'origine, encore assez mystérieuse, remonte peut-être à l'entrevue de Konopič. Je rapproche volontiers pour ma part la question politique d'Alsace-Lorraine de la question politique de Pologne, parce que ce sont, dans l'histoire, deux grandes victoires du sentiment, plus délicat et concentré pour la première, plus tenace et prolongé pour la seconde. Deux peuples ont mérité ces enivrantes réparations en demeurant fidèles aux plus hautes vertus.

Le peuple polonais, jadis étincelant de fierté et de grâce, avait révélé dans le deuil et l'esclavage une gravité et une noblesse qui couvraient son nom d'une gloire nouvelle. C'est la destinée étrange de cette nation que sa gloire ne fut jamais plus grande que quand elle gisait au tombeau. Les quatre hommes d'Etat de Paris savaient fort bien qu'en faveur de la Pologne de hautes raisons de justice parlaient à la conscience

des hommes, tandis qu'une séduction romantique attirait vers elle les imaginations.

Mais, d'autre part, l'esprit de quelques-uns d'entre eux conservait un jugement défavorable à la capacité politique des Polonais, notion communément acceptée et soigneusement entretenue par les Boches. Enfin, ils redoutaient peut-être l'impérialisme de la Pologne renaissante, représentée d'abord par la figure brillante, mais un peu rude sous son urbanité raffinée, de M. Dmowski. On se demandait, si, à peine ressuscitée, la Pologne n'allait pas sauter en selle et caracoler dans l'Orient de l'Europe, ce qui est fort passé de mode.

Mais ce qui fait le caractère politique, l'intérêt immédiat et puissant pour l'œuvre qu'ils voulaient accomplir de l'affaire polonaise, il semble que les Quatre, s'ils l'entendent, ne l'ont appris que de leur expérience et de leurs mécomptes. La Pologne est l'antidote du virus prussien. Si les Alliés l'avaient administré tout de suite et à doses énergiques, ils auraient atteint le pangermanisme plus rudement qu'ils n'ont fait avec toutes les autres clauses du traité. La raison en est dans toute l'histoire des relations et des haines de la Pologne et de la Prusse, de la lutte de l'aigle blanc et de l'aigle noir, déjà vieille au début du XVe siècle; dans cette crainte et ce mépris de la Pologne qui est le sentiment le plus ancien et le plus fort du Prussien, sentiment séculaire et contemporain, traditionnel et présent qui marque aussi bien la politique des chevaliers teutoniques que les rapines de Frédéric II et la législation du prince de Bulow. Mais on crut qu'on tenait la Prusse parce qu'on occupait les ponts du Rhin. La Prusse tout entière se porta aussitôt dans l'Est, d'où elle sonna le rassemblement de l'Allemagne, qui ne crut pas être vaincue, puisqu'elle demeurait maîtresse et armée sur les confins polonais. Voyant les occidentaux montant la garde au Rhin, l'Allemagne reconnut secrètement qu'elle était battue à l'Ouest. Mais être battue à l'Est, où sont les racines de la Prusse, y voir triompher le Polonais méprisé, race inférieure promise à la colonisation allemande, c'était pour le pangermanisme une humiliation autrement cruelle, pour le peuple allemand un enseignement autrement profitable. Cependant Dantzig n'est pas occupée, les troupes du général Haller ne parviennent pas à passer de France en Pologne. Bientôt l'Allemagne se divise en deux

parties, l'Ouest sozial-démocrate et l'Est militaire. L'armée tout entière, 300.000 hommes à certains moments, occupe la vieille Prusse et la Pologne. Le virus pangermaniste se précipite à l'Est; l'inflammation devient menaçante, Hindenburg prend le commandement de l'armée et proclame qu'on ne cédera pas la frontière orientale jusqu'à ce qu'enfin la Conférence soit amenée par les événements à arracher la Posnanie à la Prusse, renforcer l'armée polonaise, couper la Prusse orientale.

Timidement encore et comme à regret! Si bien que lorsque l'Angleterre, tout conclu et arrêté, revient avec de nouvelles propositions d'indulgence à l'égard de l'Allemagne, on parvient à repousser sur presque tous les points cette extrême contre-offensive pacifiste, sauf sur la Haute-Silésie, lointaine, mal connue, et pour laquelle on abandonne les décisions primitives.

Car la Grande-Bretagne, qui a ouvert la Conférence par une négociation fructueuse et qui lui assurait une heureuse position, l'a terminée par une autre tentative dépassant un peu la mesure, et perdant un peu de sa position sans toutefois rien perdre de ses avantages. Pressée de conclure par une impatience mercantile, prête à sacrifier les avantages déjà acquis par les autres, elle appelle l'attention sur ses propres bénéfices et ébranle — très peu — l'entente des deux grandes puissances riches qui régnait depuis six mois, entr'ouvrant ainsi pour la France le retour à la place qui lui convient, intermédiaire et conciliatrice entre ses deux grands alliés.

§

Telle est cette œuvre de Paris, éminente dans les qualités mineures; on ne tarirait pas sur l'application, la conscience, le souci d'exactitude des auteurs. Il y a dans le traité de Versailles vingt articles minutieux sur les contrats d'assurances et de réassurances. Si le traité ne devait être qu'un arrangement pour l'Europe à la fin de la guerre, on n'aurait guère qu'à louer. Même la seule véritable invention politique de la Conférence, les arrangements à terme, sont un moyen heureux pour effacer la trace des longues injustices germaniques. Chacun des vainqueurs fera à son tour la sage réflexion de Francesco Nitti rappelant à l'Italie douloureuse qu'en tous cas elle trouve dans le traité les récompenses essentielles pour les-

quelles elle s'est battue. Chaque nation sort de la guerre satisfaite dans les raisons particulières qu'elle avait de se battre.

C'est dans les raisons communes à tous qu'on trouvera moins de satisfactions. Selon le vocabulaire de Péguy ce traité bourré de politique manque un peu de mystique, chose si nécessaire quand on parle à tout le monde. On doute si le volet du diptyque si soigneusement peint à Paris aura assez d'éclat et de prestige pour détourner tout à fait les yeux des peuples des couleurs violentes cruellement superposées sur le volet de Moscou.

Les nations sont à peu près rentrées chez elles, occupées à la besogne universelle de réparer les maux universels de la guerre. Le pire sort sera pour les peuples qui croiront pouvoir demeurer moralement isolés, et chevaucher des chimères historiques dans un monde nouveau. La plus heureuse destinée sera pour les Etats qui réaliseront les premiers les conditions de l'*ordo novus*, et fourniront les modèles.

Ainsi la première grande nation qui accommodera au monde moderne le bolchévisme, en lui-même exécrable, et rectifiera l'aimantation de tant d'esprits élémentaires vers Moscou, celle-là prendra parmi les autres une grande valeur d'attraction, profitable à elle-même. Je répéterai ici un avertissement donné au début de cette étude (1). Prenez garde que ce soit l'Allemagne ! J'ai plus de confiance, toutefois, depuis que j'ai vu à Amsterdam les chefs de notre C. G. T. débutante humilier à la fois le Boche endurci et ménager habilement la place des directions françaises parmi nos grands alliés. Voilà de la politique !

Et puis, tout au travers de ces immenses problèmes internationaux de restauration économique surgira bientôt la question, internationale aussi, du désarmement. M. Herbert Hoover a rappelé récemment que l'Amérique ne la considérait pas comme distincte, mais comme incluse dans les affaires économiques. Mais ici la France a pris une position qui peut être pour elle d'un admirable profit. Si elle a négligé de saisir à son propre bénéfice les idées politiques à la mode au moment de la Conférence de Paris, dans la matière de la Société des Nations, au contraire, elle a su se placer en avant des autres et des inventeurs eux-mêmes et se réserver les directions.

(1) *Mercure de France* du 16 juin 1919, p. 586.

J'admire que les socialistes, zélés pour cette « idée wilsonienne », n'en sachent pas gré davantage à M. Léon Bourgeois. C'est la France ici qui a non seulement accepté l'idée, mais en a conduit les conséquences : les amendements français, d'ailleurs rejetés, ont proposé la seule garantie efficace du désarmement, le contrôle international. Et voyez comme aussitôt les choses se retournent d'elles-mêmes : ce sont les nations ferventes du pacifisme, l'Angleterre et l'Amérique, qui refusent de suivre la France et qui invoquent contre elles le vieux droit souverain, argument suprême et forteresse centrale des impérialismes.

Tout cela reviendra bien, quelque jour, à Genève, à Bruxelles ou ailleurs. Et nous reconnaîtrons alors que l'œuvre de Paris n'est peut-être pas un si mauvais point de départ. Nous regretterons seulement que la Conférence ait été lentement conduite par la force des choses, au lieu qu'elle aurait pu l'être par la force de l'esprit français.

ÉTIENNE FOURNOL.

POÈME

—

J'ai mal ! j'ai mal ! j'ai mal ! de tout le grand mal qu'il y a !
j'ai mal de tout le mal de la terre souffrante,
j'ai mal de tout le mal de la terre et des hommes,
j'ai mal du mal inapaisable,
j'ai mal !

Je voudrais me pencher sur tous les corps qui souffrent,
je voudrais embrasser tous les fronts des malades,
je voudrais clore les paupières fatiguées,
les clore doucement avec de longs baisers,
oh les clore avec des caresses
et verser dans les cœurs une tendresse telle
qu'il semblerait aux moribonds,
à tous les hommes angoissés
qu'il leur vient du bonheur pour ne jamais cesser !

J'ai mal de tant de mal qu'il y a.

Les mères, les enfants, les veuves et les fiancées,
je voudrais les étreindre et leur dire mon cœur,
je voudrais les bercer avec des précautions
comme on berce un enfant qui va bientôt dormir,
avec de telles précautions,
avec de tels mouvements doux,
avec, aussi, des chansons telles
que leurs têtes s'endormiraient
et que leurs cœurs s'apaiseraient.

Lits d'hôpitaux où il est tant de gens qui meurent,
vous m'êtes apparus ;
maisons en deuil où il est tant de gens qui pleurent,
vous m'êtes apparues ;
tristesse de la terre et souffrance des hommes,
vous m'êtes venues !

Il me semble ce soir que je reviens des hôpitaux ;
l'odeur des pansements,
celle des plaies,
celle du chloroforme et de tous les remèdes,
m'obsèdent !

Il me semble ce soir que je reviens des hôpitaux ;
mes oreilles sont pleines de cris arrachés,
mes yeux ne savent plus où poser leurs regards, —
mes yeux, ah les fermer, mes yeux! pour ne plus voir
ces visages crispés qu'on n'embrassera plus !

J'ai mal de tout le mal qu'il y a sur la terre,
j'ai mal de tout le mal de la terre et des hommes,
j'aï mal du mal inapaisable,
j'ai mal !

Je voudrais me pencher sur tous les corps qui souffrent,
je voudrais embrasser tous les fronts des malades,
je voudrais clore les paupières fatiguées,
les clore doucement avec de longs baisers,
les clore avec des précautions que mes lèvres prendaient pour [appuyer,
à peine,
leurs baisers comme des caresses.

Je voudrais, pour tous les hommes qui ont mal
et pour toutes les femmes, aussi, qui ont mal,
de telles tendresses ;

je voudrais, pour tous les enfants qui ne savent rire
et pour, aussi, tous les vieillards qui vont mourir,
de telles caresses,
que tous, les tristes, les malades, les mourants,
croiraient qu'il leur arrive
— sans savoir d'où —
croiraient qu'il leur arrive un peu de bonheur
qui leur ferait doux.

Je voudrais pour chacun
des paroles douces,
je voudrais pour chacun
des sourires doux,
je voudrais, pour les souffrants,
tout le meilleur des cœurs qu'il y a,
je voudrais, pour tous et pour chacun,
la bonté des yeux,
la douceur des mains,
et je voudrais, si doucement, les enlacer,
si doucement, aussi, si doucement, oh les bercer
avec de grandes précautions,
avec, aussi, des chansons telles
que leurs têtes s'endormiraient
et que leurs cœurs s'apaiseraient,
et que leurs âmes douloureuses
seraient heureuses !

LEVEL-RÉGNÉ.

TOCQUEVILLE

ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

NOTES ET DOCUMENTS POUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

—

Par suite de l'écroulement de l'Allemagne et de la fatigue, consécutive à leur effort, chez les peuples qui l'ont abattue au prix de plus de quatre années de sacrifices inouïs, il n'est pas contestable que les Etats-Unis d'Amérique ne soient celui de tous les pays du monde qui a tiré de la guerre les plus larges avantages, tant moraux que matériels. Ce bénéfice américain n'est contrebalancé ni par des pertes humaines trop sanglantes, ni par des territoires saccagés.

Le Président Wilson, de sa propre autorité, fondée sur la puissance sans cesse accrue d'une nation de cent millions d'âmes, qui se trouve être aujourd'hui la plus riche du monde, s'est institué le tuteur du globe, le bon pasteur de tous les peuples de la terre.

Première nation industrielle du monde, banquiers de l'univers, les Etats-Unis semblent justifiés à prétendre marcher à la tête de la nouvelle civilisation.

Mais, timidement, comme le font pour leur part les meilleurs enfants de l'énigmatique Asie, ceux de la Vieille Europe que préoccupe encore l'antique civilisation sont peut-être en droit de s'interroger avec quelque angoisse sur le résultat de cette chevauchée vers l'avenir à la suite du peuple américain, de l'idéal américain et du Président américain.

Grave ensemble de problèmes, complexes et difficiles à résoudre.

En général, dans leurs flatteuses et mirifiques hypothèses, les bâtisseurs d'avenir tablent sur une transformation radicale de la nature humaine et modifient au gré de leurs inspirations, de leurs désirs et de leurs rêves, les données des problèmes. Méthode séduisante et facile. Le présent, dit-on, n'est point semblable au passé, l'avenir ne ressemblera pas davantage au présent, et sans chercher à approfondir plus loin, sans faire effort pour pénétrer les causes, les architectes de mirages dressent les plans de la Cité future. Bel enthousiasme, mais trompeur, mais infécond. Le monde se transforme, sans doute, incessamment, mais non point avec une si folle fantaisie que tous les songes aient la même chance de figurer l'avenir. Lorsqu'on tient compte, autant que faire se peut, de toutes les forces qui entrent en jeu dans l'évolution des sociétés humaines, forces physiques et psychiques, forces économiques et politiques, on peut parvenir à établir une sorte d'équation qui marque le sens de l'évolution (1). Ici, comme pour établir la formule d'une courbe empirique, il faut connaître les coordonnées d'un certain nombre de points.

Sans nous attarder plus longtemps aux considérations générales, prenons un exemple, car c'est là présentement notre but : *la littérature américaine*. Libre à chacun de nous dire ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle pourrait devenir, mais nous pouvons connaître, sans recourir aux hypothèses, ce qu'elle a été et ce qu'elle est.

M. Vincent O'Sullivan a publié récemment ici même (2) deux articles remarquables sur la littérature américaine. L'auteur est Américain, très informé, impartial, sans vaines illu-

(1) Je me place ici dans une hypothèse purement *mécaniste*, qui est à la fois insuffisante et sommaire, mais commode. Je raisonne comme si la *liberté* n'existait pas; cette « variable indépendante » introduirait trop de complexité dans mon exposé. Du reste la liberté n'est pas « ce qu'un vain peuple pense », une notion simpliste d'application quotidienne et facile. Cette liberté-là, qui réside dans les mots, n'est qu'une nuée brillante qui flotte parmi d'autres nuees. Normalement, comme le dit Bergson, « nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous, nous parlons plus que nous ne pensons, nous « sommes agis » plutôt que nous n'agissons nous-mêmes. *Agir librement, c'est reprendre possession de soi...* »

L'acte libre est infiniment fécond, mais il est rarissime ; c'est sur lui cependant, et rien que sur lui, que peut se fonder notre espoir de modifier en quelque chose la marche aveugle de la formidable mécanique sociale. Mais cela ne nous empêche pas d'étudier le fonctionnement normal de cette mécanique, son régime matériel et régulier.

(2) Vincent O'Sullivan : *La Littérature américaine*, « Mercure de France », 16 janvier 1919, et, *En Marge de la Littérature américaine*, « Mercure de France », 1er juillet 1919.

sions et froidement sévère, il écrit en 1919 ; ses deux essais m'ont invinciblement rappelé, dans leurs constatations et dans leurs conclusions, les remarques qu'énonçait sur le même sujet, il y a quatre-vingts ans, le grand historien et philosophe français Alexis de Tocqueville dans ce chef-d'œuvre intitulé : *De la Démocratie en Amérique.*

Que d'événements cependant ont bouleversé le monde entre 1839 (1) et 1919. Comment se peut-il ? Quelles sont les causes profondes qui font que concordent sur un même objet les observations et les jugements de deux écrivains si différents par l'âge, par la race et par l'esprit ? Quelle loi profonde se cache derrière cette concordance? Pour reprendre notre image analytique : quelle forme aura la courbe d'évolution que nous pouvons définir, puisque nous connaissons ses coordonnées en deux points au moins — 1839 et 1919 — et que nous pouvons nous assurer que c'est une courbe régulière.

Il ne s'agit pas pour l'instant de résoudre ce problème, mais plus simplement d'en réunir les éléments, d'en préciser la donnée et d'en raisonner l'énoncé.

Nous nous arrêterons sur trois questions bien délimitées.

I. — *Caractère subalterne de la littérature américaine.*

Pour être bref j'aurai recours ici à une forme quelque peu schématique :

O'SULLIVAN (2). — A partir du moment où la littérature américaine devint une chose suivie, l'influence anglaise fut écrasante. La plupart des écrivains donnent l'impression d'Anglais vivant dans un milieu colonial.

TOCQUEVILLE (3). — Non seulement les Américains vont puiser chaque jour dans les trésors de la littérature anglaise, mais on peut dire avec vérité qu'ils trouvent la littérature de l'Angleterre sur leur propre sol. Parmi le petit nombre d'hommes qui s'occupent aux Etats-Unis à composer des œuvres de littérature, la plupart sont Anglais par le fond et surtout par la forme. Ils transportent ainsi au milieu de la démocratie les idées et les usages littéraires qui ont cours chez la nation aristocratique qu'ils ont prise pour modèle. Ils peignent avec des couleurs empruntées des mœurs étrangères, ne représentant

(1) Le deuxième tome de *La Démocratie en Amérique*, auquel nous nous référerons dans cet article, parut en 1839. Le premier tome de ce célèbre ouvrage avait paru en 1835.
(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 247.
(3) *De la Démocratie en Amérique*, 13e édition (1850), tome II, p. 60.

presque jamais dans sa réalité le pays qui les a vus naître, ils y sont rarement populaires (1).

O'SULLIVAN (2). — Il faudrait que le peuple américain ait pleinement conscience d'une littérature américaine et de son intérêt à la protéger. Pour le moment il n'en est pas ainsi.

TOCQUEVILLE (3). — Les citoyens des Etats-Unis semblent eux-mêmes si convaincus que ce n'est point pour eux qu'on publie des livres, qu'avant de se fixer sur le mérite d'un de leurs écrivains ils attendent d'ordinaire qu'il ait été goûté en Angleterre. C'est ainsi qu'en fait de tableaux on laisse volontiers à l'auteur de l'original le droit de juger la copie.

O'SULLIVAN (4). — Ce qui paraît curieux, c'est que les Américains accepteront certaines choses d'écrivains étrangers qui ne les auraient en rien intéressés et même auraient pu les choquer si elles avaient été écrites par un Américain. *Jude the Obscure*, de Thomas Hardy, ne serait pas accepté de beaucoup d'Américains s'il avait été écrit par un Américain et si l'intrigue se passait à Vermont ou au Connecticut. Le *Sanine*, d'Artzybacheff, a été beaucoup lu en Amérique, mais qui aux Etats-Unis voudrait lire un *Sanine* américain ? Le fait que la majorité des Américains continue de considérer la littérature américaine comme quelque chose de subalterne est prouvé par leur attitude à son égard.

TOCQUEVILLE (5). — Les habitants des Etats-Unis n'ont donc point encore, à proprement parler, de littérature. Les seuls auteurs que je reconnaisse pour Américains sont des journalistes. Ceux-ci ne sont pas de grands écrivains, mais ils parlent la langue du pays et s'en font entendre. Je ne vois dans les autres que des étrangers. Ils sont pour les Américains ce que furent pour nous les imitateurs des Grecs et des Romains à l'époque de la naissance des lettres, un objet de curiosité, non de générale sympathie. Ils amusent l'esprit, et n'agissent point sur les mœurs.

Si l'on compare les constatations faites et les idées exprimées à quatre-vingts ans de distance on ne peut qu'admirer leur parfaite concordance. L'évolution littéraire, en se déroulant dans le temps, n'a fait qu'accentuer les caractères primitifs.

(1) Ce que décrit Tocqueville est très exactement le développement de ce que résume M. O'Sullivan lorsqu'il parle des écrivains qui donnent l'impression d'Anglais vivant dans un milieu colonial.

(2) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 6.

(3) *Loc. cit.*, p. 60.

(4) *Ibid.*, p. 7.

(5) *Loc. cit.*, p. 60.

II. — *Goût littéraire des Américains.*

Trois citations exprimeront clairement, avec ses principaux considérants, le jugement que porte M. O'Sullivan sur le goût littéraire des Américains, et sur l'influence de ce goût sur la production littéraire des Etats-Unis.

Un nombre énorme de romans, écrit-il, est publié chaque année aux Etats-Unis. La plupart ont à peu près la même valeur que le roman publié couramment en Angleterre. Peut-on dire quoi que ce soit de pire ? On doit ajouter, pour excuser les romanciers, que la plupart d'entre eux visent à la large vente, alors que le marché américain a des limites très définies. Il semble de plus en plus évident que le roman où quelques marionnettes se prélassent un moment avant d'être jetées à la boîte est plutôt inférieur au film habituel de cinéma en ce qu'il emploie une langue. Mais, jusqu'à présent, il n'y a pas d'indice que les Américains désirent lire des romans de valeur historique. Il est tout à fait certain qu'ils ne sont pas en mesure de subir la terrible critique sociale que Flaubert et Maupassant, et tant d'autres, ont infligée aux Français, que Fielding et Thackeray ont imposée aux Anglais (1) (2).

Dans la conclusion de son étude M. O'Sullivan revient sur la même question en ces termes :

Je dirai franchement que, à mon avis, ce qui manque le plus dans la littérature imaginative américaine actuelle, c'est la profondeur de la pensée, l'émotion grave et forte. La qualité de la majeure partie de cette production littéraire peut s'exprimer par un mot : habi-

(1) *Mercure de France,* 16 janvier 1919, p. 250.

(2) L'auteur d'une *Histoire de la Littérature américaine,* le professeur Trent, de l'Université de Columbia, dans les pages qu'il consacre à Fenimore Cooper, écrit, à propos d'un livre de cet auteur intitulé : *The Bravo,* dont la scène se passe en Europe : « *The Bravo* nous rappelle ce que fut probablement le seul bénéfice que retira Cooper de son long séjour en Europe — un véritable amour de l'Italie et des Italiens, et surtout de la magnifique côte méditerranéenne, qu'il ne perd jamais de vue dans *Wing and Wing.* Malheureusement sa comparaison, maintes fois répétée, du port de Naples avec celui de New-York, au désavantage de ce dernier, n'était pas pour accroître sa popularité parmi ses compatriotes, auprès desquels il trouva à son retour un accueil assez peu sympathique. »

Qu'on commente ces lignes avec ce qu'écrit Tocqueville dans un chapitre intitulé : *Pourquoi la vanité nationale des Américains est plus inquiète et plus querelleuse que celle des Anglais.* A la lumière des réflexions de l'historien philosophe le cas anecdotique de Fenimore Cooper prend un sens profond : « Les Américains, dans leurs rapports avec les étrangers, paraissent impatients de la moindre censure et insatiables de louanges. Le plus mince éloge leur agrée, et le plus grand suffit rarement à les satisfaire ; ils vous harcèlent à tous moments pour obtenir de vous d'être loués ; et si vous résistez à leurs instances, ils se louent eux-mêmes. On dirait que, doutant de leur propre mérite, ils veulent à chaque instant en avoir le tableau sous les yeux. Leur vanité n'est pas seulement avide, elle est inquiète et envieuse. Elle n'accorde rien en demandant sans cesse. Elle est quêteuse et querelleuse à la fois. » (*Loc. cit.,* p. 252.)

leté: « cleverness », comme on dit en anglais. De cela il ressort que la plupart des romans donnent à l'étranger qui les lit une notion incomplète et souvent tout à fait fausse de la vie aux Etats-Unis. De la littérature imaginative française, dans son ensemble, on peut tirer, en somme, une idée exacte de la vie quotidienne et du caractère français dans toutes les classes de la société. Cela vient de ce que les bons auteurs français ont pour but la seule vérité, sans s'inquiéter de montrer leurs compatriotes sous un jour flatteur et sans timidité aucune à fouiller dans les profondeurs de la vie humaine. L'auteur américain (ou bien est-ce l'éditeur américain?) est trop enclin à s'attacher à la formule qui veut que ce dont on ne parle pas n'existe pas. De plus, le public américain, comme je l'ai dit plus haut, est extrêmement sensible à la critique (1), et l'écrivain là-bas a vraiment trop de suceptibilités à ménager (2).

L'auteur ajoute enfin une dernière touche au tableau dans son second essai : *En marge de la Littérature américaine.*

Il n'y a pas de doute que l'école du « Tout-en-beau » ne soit celle qui prévale aux Etats-Unis. Les livres qui sont « un sourire », « un rayon de soleil », livres faits pour « réjouir le cœur de l'homme fatigué par les affaires », ceux-là sont l'appât que jettent les éditeurs à la foule. Mais est-ce bon pour la littérature d'une nation de rejeter tout ce qui est laid, et désagréable, et douloureux? L'œuvre doit être vraie. L'Américain vous dira que l'on rencontre dans la vie de chaque jour tant de choses sales et détestables qu'il préfère, quand il ouvre un livre, être entraîné loin de tout cela, être amusé. Oui, si la mission de la littérature est seulement d'amuser (3).

Donnons maintenant la parole à Tocqueville :

Dans les démocraties, il s'en faut beaucoup que tous les hommes qui s'occupent de littérature aient reçu une éducation littéraire (4), et parmi ceux d'entre eux qui ont une teinture de belles-lettres, la plupart suivent une carrière politique, ou embrassent une profession dont ils ne peuvent se détourner que par moments, pour goûter à la dérobée les plaisirs de l'esprit. Ils ne font donc point de ces plaisirs le charme principal de leur existence ; mais ils les considèrent comme un délassement passager et nécessaire au milieu des sérieux travaux de la vie : de tels hommes ne sauraient jamais acquérir la connaissance assez approfondie de l'art littéraire pour en sentir les

(1) Cf. note 2, p. 252.
(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 256.
(3) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 11.
(4) M. O'Sullivan reste d'accord avec Tocqueville lorsqu'il écrit : « La littérature américaine moderne, prise dans son ensemble, ne donne pas l'impression d'être écrite par des hommes et des femmes qui aient en quelque sorte une large culture. » (*Mercure de France*, 16 janvier, p. 248).

délicatesses ; les petites nuances leur échappent. N'ayant qu'un temps fort court à donner aux lettres, ils veulent le mettre à profit tout entier. Ils aiment les livres qu'on se procure sans peine, qui se lisent vite, qui n'exigent point de recherches savantes pour être compris. Ils demandent des beautés faciles qui se livrent d'elles-mêmes et dont on puisse jouir sur l'heure ; il leur faut surtout de l'inattendu et du nouveau. Habitués à une existence pratique, contestée, monotone, ils ont besoin d'émotions vives et rapides, de clartés soudaines, de vérités ou d'erreurs brillantes qui les tirent à l'instant d'eux-mêmes et les introduisent tout à coup, et comme par violence, au milieu du sujet (1) (2).

Ici encore point n'est besoin d'insister, les analogies se dégagent trop nettement des textes pour qu'il vaille la peine de les souligner.

III. — *Industrie et littérature industrielle.*

Nous voici maintenant parvenus au point capital où les conclusions qui s'imposent ont une portée profonde.

Le caractère dominant, pour parler comme Taine, de la civilisation américaine, c'est sa perfection industrielle (3). C'est dans l'industrie, sous toutes ses formes, que le génie américain a remporté ses succès les plus éclatants ; c'est dans l'industrie seule qu'il a su se réaliser pleinement jusqu'ici. La *civilisation* américaine est un « industrialisme » ; ce caractère doit forcément se manifester sous des formes particulières et parfaitement claires dans la littérature. Quelques réflexions d'ordre général de Tocqueville peuvent servir à introduire ce sujet, puis sur les points qui se rattachent spécialement à la littérature, fidèles à notre méthode dans ce rapide essai, nous commenterons successivement Tocqueville par M. O'Sullivan et M. O'Sullivan par Tocqueville, 1839 par 1919 et 1919 par 1839.

... Dans les aristocraties, dit Tocqueville, l'ouvrier :

cherchait à vendre ses produits très cher à quelques-uns ; il conçoit

(1) *Loc. cit.*, p. 64.

(2) Tocqueville dit encore ailleurs (p. 65) : « On tâchera d'étonner plutôt que de plaire, et l'on s'efforcera d'entraîner les passions plus que de charmer le goût. » Dans le même sens M. O'Sullivan écrit : « L'effet visé c'est d'être étincelant » ; et le Professeur Trent parle quelque part du « goût public pour le pathétique et les contrastes romanesques ».

(3) On pourrait être tenté de faire de l'esprit démocratique ce *caractère dominant*. Mais cet esprit démocratique est avant tout une cause qui, jointe à d'autres que nous n'avons pas à étudier ici, entre pour une large part dans cet *effet complexe*, dans cette *résultante* qu'est la civilisation américaine.

maintenant qu'il y aurait un moyen plus expéditif de s'enrichir : ce serait de les vendre à bon marché à tous.

Or, il n'y a que deux manières d'arriver à baisser le prix d'une marchandise.

La première est de trouver des moyens meilleurs, plus courts et plus savants de la produire. La seconde est de fabriquer en plus grande quantité des objets à peu près semblables, mais d'une moindre valeur. Chez les peuples démocratiques, toutes les facultés intellectuelles sont dirigées vers ces deux points (1).

Or, dès qu'on se place sur le terrain de la production « quantitative », l'artiste ou l'écrivain sont assimilables aux ouvriers, ils sont des producteurs et comme tels sont soumis aux lois d'airain de l'économie politique ; l'auteur de la *Démocratie en Amérique* convient de ce fait :

Il se passe alors dans les beaux-arts quelque chose d'analogue à ce que j'ai déjà fait voir quand j'ai parlé des arts utiles. Ils (les artistes) multiplient leurs œuvres et diminuent le mérite de chacune d'elles. Ne pouvant plus viser au grand, on cherche l'élégant et le joli ; on tend moins à la réalité qu'à l'apparence (2).

En Amérique, selon Tocqueville :

la cupidité est toujours en haleine, et l'esprit humain, distrait à tout moment des plaisirs de l'imagination, des travaux de l'intelligence, n'y est entraîné qu'à la poursuite de la richesse (3).

Dans une société où la richesse est l'unique étalon auquel on rapporte toutes choses, l'intelligence, le talent, le génie se mesurent ou si l'on préfère se pèsent par rapport à cet étalon, et dès l'instant que les travaux de l'esprit trouvent une clientèle ils prennent une valeur marchande. Ils n'en ont même plus d'autre : objets de commerce, ils n'ont plus qu'à se soumettre aux lois commerciales (4).

Du moment, écrit Tocqueville, où la foule commence à s'intéresser aux travaux de l'esprit, il se découvre qu'un grand moyen d'acquérir de la gloire, de la puissance ou des richesses, c'est d'exceller dans quelques-uns d'entre eux. L'inquiète ambition que l'égalité fait naître se tourne aussitôt de ce côté comme de tous les autres (5).

(1) *Loc. cit.*, p. 64.
(2) *Loc. cit.*, p. 55. A rapprocher de la note 2, p. 254.
(3) *Loc. cit.*, p. 36.
(4) C'est ce qu'indique M. O'Sullivan lorsqu'il écrit : « Il ne faut pas oublier que l'auteur et l'éditeur américain sont bien forcés de s'appliquer à plaire à une population variée et répandue sur un vaste territoire. » (*Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 256, 257.)
(5) *Loc. cit.*, p. 41.

Dès l'instant où la loi de l'offre et de la demande règne en maîtresse, le but de l'industriel littéraire est de satisfaire à la demande et d'offrir une marchandise conforme aux « besoins » du public ; l'homme de lettres devient l'esclave des caprices du Démos anonyme et tout-puissant, du Démos alimentaire, dont les faveurs font vivre, même grassement, dont le dédain équivaut à la misère et à l'inanition (1). Dans un petit écrit d'une centaine de pages, qui est un chef-d'œuvre, *l'Avenir de l'Intelligence*, Charles Maurras a traité cette question de l'industrialisation des travaux de l'esprit et *l'Intelligence*, et il y notait entre autres choses que : « En tant qu'affaire pure, la littérature est une mauvaise affaire et les littérateurs sont de très petits fabricants » ; aussi, comme nous l'apprend M. O'Sullivan, sont-ils généralement méprisés en Amérique :

.... on ne peut pas dire qu'en Amérique la carrière d'un poète ou d'un romancier soit prise au sérieux, c'est-à-dire pour ce qu'elle vaut en soi. Beaucoup d'Américains considèrent que d'écrire des vers et des nouvelles pour magazines ce n'est pas le travail d'un homme. Un tel auteur est considéré par son entourage comme un homme qui veut éviter de faire un travail sérieux ; il s'en trouve gêné. Il n'est pas non plus très respecté, et, ce qui est pis, c'est qu'il n'a pour lui-même qu'un respect mal assuré. Qu'arrive-t-il ? Il suit le marché, il déploie toute son énergie à faire de l'argent. Il sait que le jour où il pourra déclarer que ses écrits rapportent tant de milliers de dollars par an, comme s'il tenait une épicerie ou un établissement de pompes funèbres prospère, ce jour-là il sera respecté. C'est ainsi que l'art littéraire tourne à l'art de faire des affaires, comme le montre bien la phrase que je viens d'employer « suivre le marché » (2).

En parfaite concordance avec la réflexion de Maurras notée ci-dessus, M. O'Sullivan continue :

Après tout, l'auteur américain, dont le but est de réussir matériellement, doit avoir de fortes raisons pour regretter de préférer la carrière des lettres à celle des affaires, car l'argent que peut faire un

(1) « De nos jours, écrit M. O'Sullivan, l'écrivain américain est un homme d'affaires tout comme les autres. Son prestige ne dépend que de l'argent qu'il gagne. Il n'y a personne au monde qui soit si peu un homme de lettres, comme le comprenaient Gautier ou Baudelaire, que l'auteur américain moderne, homme ou femme, — ce qui n'empêche pas un petit nombre d'être, dans une certaine mesure, des artistes, bien que ce soit là probablement une des raisons pourquoi très peu d'entre eux sont de grands artistes. Si on vit dans une atmosphère où le seul critérium est le succès, et où le succès est bien payé, on est fortement tenté de faire des concessions et de se mettre au diapason des éditeurs qui pourvoient aux besoins du public (*Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 154).

(2) *Mercure de France*, 1er janvier 1919, p. 18-19.

auteur qui a du succès, autant cela soit-il, n'est rien auprès de la fortune que fait un homme d'affaires modérément chanceux. De nos jours il n'existe aucune récompense pour le dédommager. Tout ce qu'il peut obtenir est dévolu dans une mesure autrement considérable, aux gros financiers. Oui, cette sorte même de renom qui va au millionnaire et à l'aviateur ignore l'écrivain. Qu'un financier dont la réputation est répandue dans les deux mondes et un écrivain américain, dont les ouvrages sont connus, entrent, chacun par une porte, dans un restaurant mondain ; de quel côté, pensez-vous, le public tournera-t-il la tête ? La seule supériorité matérielle que peut obtenir l'auteur américain, s'il le désire, c'est, dans une certaine mesure, la libre disposition de son temps. Mais l'auteur qui vise au succès d'argent doit travailler régulièrement à son bureau plusieurs heures par jour... (1).

Cet auteur, qui travaille régulièrement et qui est bien décidé à « faire de l'argent » doit fournir des « articles » (ce mot étant pris ici dans le sens d'objets manufacturés) d'une qualité et d'un genre bien déterminés. Le plus important de ces articles qu'usine la littérature industrielle et commerciale c'est *la nouvelle pour cent mille lecteurs*.

Nos nouvelles, écrit M. O'Sullivan, ont généralement pour but de plaire à la vaste masse qui lit les magazines. Une nouvelle susceptible de plaire à cinq mille lecteurs a peu de chance d'être publiée. Elle doit plaire à cent mille lecteurs (2).

Dans son étude écrite *En marge de la littérature américaine* le pénétrant critique précise cette vue en citant l'exemple du nouvelliste O. Henry...

Il a une façon admirable de dire un conte pour un magazine à centaines de mille lecteurs, une sorte de public qui ne se soucie guère des approches, du style, de la logique ou du raisonnement, et ne désire qu'une chose : le cœur de l'anecdote à nu. O. Henry plonge tête basse dans l'anecdote et le dialogue commence presque de suite. Cela est fort bien dans un magazine acheté pour être lu à la hâte et plus ou moins distraitement ; quand on retrouve ces contes rassemblés dans un volume, ils ne semblent pas si bien (3).

Pour *fabriquer* les produits littéraires de grande consommation il y a des procédés et des méthodes qui s'enseignent. Sans doute n'apprend-on pas à avoir du génie, ni même du talent, mais on apprend à plaire à cent mille lecteurs ; il y a

(1) *Ibid.*, p. 19-20.
(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 259.
(3) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 19.

des recettes pour cela, ce qui industriellement et commercialement est l'essentiel.

Quant à l'art d'écrire, note M. O'Sullivan, un grand nombre de gens écrivent, quelques millions peut-être. La plupart ne sont pas des professionnels, mais tous ont l'intention de le devenir s'ils le peuvent. Dans ce but des leçons dans l'art d'écrire des contes et des romans se donnent régulièrement dans certains collèges de filles avec le même état d'esprit qu'ils mettent à suivre les cours d'algèbre. Le but est d'enseigner aux élèves le moyen de se faire ouvrir les portes des magazines, en d'autres mots, comment écrire pour plaire à la foule. De temps à autre on publie les résultats et les diplômes : « Miss Ruby Dill, dont la nouvelle vient d'être acceptée par l'*Atlantic Monthly,* a suivi les cours du Docteur Shad à l'Université de Squash. » — « Grâce à vos précieuses leçons, le *Harpers Magazine* vient d'accepter une de mes nouvelles et de m'en commander cinq autres. » Chez les Américains l'instinct des affaires n'est jamais profondément endormi (1).

L'essentiel sur cette question se trouve ramassé dans un bref chapitre de Tocqueville, le quatorzième au livre premier du tome second de *la Démocratie en Amérique ;* il est intitulé : *De l'industrie littéraire;* nous le citerons intégralement.

La démocratie ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit industriel au sein de la littérature.

Dans les aristocraties, les lecteurs sont difficiles et peu nombreux; dans les démocraties il est moins malaisé de leur plaire, et leur nombre est prodigieux. Il résulte de là que, chez les peuples aristocratiques, on ne doit espérer de réussir qu'avec d'immenses efforts, et que ces efforts, qui peuvent donner beaucoup de gloire, ne sauraient jamais procurer beaucoup d'argent ; tandis que, chez les nations démocratiques, un homme peut se flatter d'obtenir à bon marché une médiocre renommée et une grande fortune. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'on l'admire, il suffit qu'on le goûte.

La foule toujours croissante des lecteurs, et le besoin continuel qu'ils ont du nouveau assurent le débit d'un livre qu'ils n'estiment guère.

Dans les temps de démocratie, le public en agit souvent avec les auteurs comme le font d'ordinaire les rois avec leurs courtisans; il les enrichit et les méprise. Que faut-il de plus aux âmes vénales qui naissent dans les cours, ou qui sont dignes d'y vivre?

Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs

(1) *Mercure de France,* 16 janvier 1919, p. 253-254.

qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées.

IV. — *Réflexions finales.*

Si l'on accepte de raisonner historiquement, c'est-à-dire sur les faits dûment établis et sans se perdre ni dans l'inconnu du passé le plus reculé, ni dans les brumes du plus lointain avenir, il est impossible de n'être pas frappé du mouvement uniforme et régulier de certaines évolutions. Les *constantes* que nous avons mises en lumière dans le domaine restreint que nous venons d'explorer nous permettraient déjà de tirer une double leçon de portée très générale.

Tout d'abord quant à la méthode à suivre dans la philosophie de l'histoire, ensuite quant aux enseignements que peut nous fournir cette branche difficile et trop négligée du savoir humain.

Pour garder à ce court essai son caractère documentaire, laissant de côté ce qui concerne les questions de méthode, je lui donnerai comme conclusion deux textes de Renan et un de l'historien italien Guglielmo Ferrero, qui, par leur pénétration et leur généralité, peuvent servir à orienter toute méditation sur les problèmes de l'évolution du monde moderne.

Pour bien agir il faut savoir où l'on va et ce que l'on veut ; un examen succinct des caractères généraux de la littérature américaine, caractère qui s'est maintenu et accusé au cours de quatre-vingts années, peut contribuer à indiquer le sens de la marche du monde moderne (1), et par là à préciser la physionomie de toute action tendant à la précipiter ou à la modifier.

L'esprit pénétrant et le regard profond de Tocqueville lui ont permis, la preuve vient d'en être faite, de scruter certains mystères d'un avenir qui se confond aujourd'hui par bien des points avec notre présent. Ces vues d'hier, vérifiées par quatre-vingts ans d'histoire, et qui furent riches de vérité, ont bien des chances de ne pas perdre soudain toute valeur. En tenant compte de la différence des temps et d'une évolution plus avancée, les causes fondamentales restant les mêmes, les

(1) D'autres aspects du problème sont étudiés dans notre livre *La guerre absolue* (Payot, éditeur).

transformations doivent s'effectuer dans la même direction. Pour modifier ces causes fondamentales il faudrait d'abord connaître leurs effets, les juger, et, si on les condamne, réagir contre les causes dans un grand effort de liberté, conscient et vigoureux.

Dans la mêlée des « civilisations », c'est le sort de la Civilisation qui se joue.

Nous restreignant à un domaine singulier, nous avons montré l'impuissance littéraire, si l'on osait dire *congénitale*, de cette Amérique qui marche cependant à la tête de ce qu'on se plaît souvent à dénommer *le Progrès*.

L'impuissance artistique de la civilisation moderne, écrit Ferrero, dans une des saisissantes études qu'il a réunies sous le titre *Le Génie Latin et le Monde Moderne*, est un fait autrement grave que ne l'ont révélé jusqu'ici les premiers effets qui commencent à s'en manifester. Les hautes classes d'Europe et d'Amérique ne pourront vivre indéfiniment, reconnaissant que le monde où elles se trouvent est laid, grossier, en décadence sur les civilisations précédentes, augmentant par l'étude l'acuité de ce sentiment d'infériorité, et se contentant pour y échapper d'étendre *leur domination* sur la terre et d'accumuler des richesses nouvelles (1).

Une belle page de Renan, dans son essai sur le réformateur religieux américain Channing, nous permettra de conclure... sans conclure, mais en marquant nettement le passage du particulier au général, du problème singulier au plus vaste problème qui se pose à notre âge.

L'homme, dit Renan, n'est pas ici-bas seulement pour être heureux ; il n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse (à la sainteté, disait le christianisme) et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus. Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui ; le génie y serait inutile, le grand art impossible. L'Ecosse puritaine, au XVIIe siècle, nous représente à peu près le rêve des unitaires, un espèce d'idéal à la manière d'Israël, où tout le monde connaissait la Bible, raisonnait sa foi, discutait des affaires publiques, où l'ivresse était inconnue, où l'on n'entendait pas un seul jurement. Mais de quel don précieux l'Ecosse du XVIIe siècle a-t-elle enrichi le monde ? Dieu n'eût-il pas été mieux adoré si, au risque de quelques paroles dissonnantes, plus de grandes et belles choses s'y fussent produites ?

(1) *Le Génie Latin et le monde moderne* (Grasset, éditeur), pp. 253-254.

L'Italie, au contraire,est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé : au xve et au xvie siècle, païenne, sans morale, livrée à tous les emportements de la passion et du génie ; puis abattue, superstitieuse, sans ressort ; dans le présent, sombre, irritable, privée de sagesse. Et pourtant, s'il fallait voir s'abîmer l'Italie avec son passé ou l'Amérique avec son avenir, laquelle laisserait le plus grand vide au cœur de l'humanité ? Qu'est-ce que l'Amérique tout entière auprès d'un rayon de cette gloire infinie dont brille en Italie une ville de second ou de troisième ordre, Florence, Pise, Sienne, Pérouse (1) ?

Renan ajoute un peu plus loin cette remarque par où il rejoint les préoccupations et la méditation de Tocqueville :

L'élévation d'une civilisation et d'ordinaire en raison inverse du nombre de ceux qui y participent ; la culture intellectuelle cesse de monter dès qu'elle aspire à s'étendre ; la foule, en s'introduisant dans la société cultivée, en abaisse presque toujours le niveau (2).

A l'heure où les Etats-Unis se placent délibérément à la tête des nations et des peuples qui sont l'histoire en marche vers l'avenir, l'impuissance de la littérature américaine, son caractère subordonné et mercantile, ses formes d'industrialisme démocratique, son acceptation servile de la loi du nombre, son âpre désir de plaire à tout prix et sa hâte à se plier aux moindres caprices d'une clientèle énorme et médiocre, toutes ces abdications, toutes ces défaites, toutes ces capitulations sont des signes dont on aurait tort de ne point s'inquiéter.

Plus nettement tranchés, plus accusés et par là plus visibles outre-mer, ces caractères, avec tous les degrés et toutes les nuances qu'on voudra, ne sont-ils pas la marque de l'état actuel, — de plus en plus actuel de la *Civilisation Universelle ?*

Sous cette appellation pompeuse, quelle tristesse et quel néant !

GEORGES BATAULT.

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, 3e édition, pp. 393-394.
(2) *Ibid.*, p. 396.

CULTURE PHYSIQUE
ET BEAUTÉ PLASTIQUE

A mon bon maître Anatole France.

I

La matière sensible et vivante de chaque famille humaine comporte une qualité de beauté qui lui est propre. Chaque pays produit tout un ordre d'impressions qu'aucun autre pays ne peut donner. Il y a, dans la beauté physique, des différences qui correspondent aux qualités différentes des climats. Chaque peuple a son charme spécial et incommunicable, des moyens propres de toucher l'imagination, une responsabilité esthétique spéciale à l'égard d'un type particulier de beauté. Ces distinctions n'échappent à personne. Un Dieu de l'Hellade, dans sa nudité, remplit les conditions imposées par la matière propre à l'Hellade.

Tout le système des jugements artistiques doit tenir compte de l'influence du milieu.

L'enchantement que procure la beauté physique est bien au delà de la poésie et de la science. Ce n'est pas par un jeu accidentel d'ombre et de lumière qu'un beau corps nous plaît : c'est par l'introduction même de la poésie au dedans de lui. La beauté du corps humain procède, dans chaque peuple, d'un ordre d'impressions spécifiques et d'un charme intraduisible. Il est vrai que les types de beauté humaine empiètent en partie sur les limites réciproques des continents et se prêtent mutuellement des forces nouvelles.

La beauté des formes humaines est une fin. Elle anime les

moindres parcelles de la matière vivante. Elle est toute pénétrée d'une intime solennité.

Il est des corps vivants qui ont, par eux-mêmes, peu de caractère, mais la culture physique leur prête très aisément une expression nouvelle et les élève. De là est née la supériorité aristocratique du type anglais.

La plus haute poésie est celle que nous présente un beau corps d'homme accomplissant un geste animé et significatif, rapide et concret, illuminé d'un regard, d'un sourire où se condensent tous les motifs, tous les intérêts, tous les effets d'une longue activité et qui résume le passé et l'avenir en une seule minute intense et consciente.

Dans ce geste, la nature, avec un tact admirable, a dosé toutes les heures fiévreuses, tumultueuses et colorées de la vie. Elle nous a permis de contempler toute la plénitude de l'existence.

Le corps d'un bel adolescent est un poème qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Quand on voit un athlète, on s'étonne de la béatitude inattendue dont le sport a orné ce qui peut paraître la partie la plus vaine de son être : son corps. Au surplus, un bel athlète possède un inépuisable pouvoir de suggestion. L'art y retourne incessamment comme à une source, toujours renouvelée, de fraîcheur. En sa présence, l'intelligence se sent pleinement satisfaite par l'image visible dont elle perçoit toute la valeur spirituelle. Cette valeur spirituelle remplit la forme tout entière et s'identifie avec elle.

On saisit le fil de toute une suite de lois dans le modelé d'un beau bras, dans la ligne harmonieuse d'une belle nuque. La culture physique est une science oubliée, cachée depuis longtemps. Retombés dans un nouveau cycle de vie, il nous faut recommencer notre éducation, tout en gardant un certain pouvoir d'en anticiper les résultats.

Beaucoup d'expressions de la plastique, dans le cours ordinaire de la vie, pendant le dernier siècle, doivent être rangées dans la catégorie des *grotesques*. L'idéal français ne doit plus avoir rien de commun avec les grotesques. Une haute culture doit rendre à la plastique féminine sa suprématie. Allons à la pureté de la ligne corporelle où se mêlent et se pénètrent des éléments physiques et des éléments spirituels confondus ensemble. Tendons à cette ligne, pleine des possi-

bilités de tout un monde, renfermé en elle, et qui est la plus haute expression de la vie.

Acquérir la beauté plastique par les sports est un moyen d'échapper à la tyrannie des sens. Par la beauté, l'immersion dans le monde des sens reste indifférente. La sensualité d'un splendide corps d'athlète n'enfièvre pas le sang et ne produit pas les morsures du désir. Celui qui donne à son corps le développement qu'il comporte trouve son harmonie avec lui-même, avec la nature physique, avec le monde environnant.

Mais cette beauté plastique, pouvons-nous la faire apparaître dans le tumulte de notre vie moderne ? Sans doute le problème de l'harmonie de l'homme avec soi-même dans la beauté corporelle est bien plus ardu aujourd'hui qu'il ne l'était pour les Grecs avec les données si simples de la vie antique. Mais, précisément, les esprits et les corps n'ont jamais réclamé avec plus d'insistance la plénitude et l'harmonie. Notre monde moderne, aux tendances contradictoires, aux intérêts embrouillés, si fertile en douleurs et en préoccupations de toute espèce, veut enfermer dans les contours les plus clairs le problème de la culture physique. L'homme de ce temps sent le besoin de ressusciter l'équilibre, l'harmonie avec soi-même, le modelé parfait du corps qui va de pair avec celui de l'âme. La beauté plastique se pliera aux conditions de la vie moderne.

L'exercice d'un sport approprié réalise la perfection de la forme corporelle et représente une joyeuse union avec le monde extérieur. Tout homme qui aspire à la beauté physique cultivée peut employer l'une des nombreuses formes de culture qui proviennent chacune du développement intense, laborieux et unique d'une aptitude spéciale. Ce que veut la beauté, c'est de se sentir vivante. Le temps n'est pas éloigné où les Français de ce temps se réjouiront s'ils consentent à devenir sportifs. Car le charme de la beauté réside dans la façon qu'elle a de suggérer toujours et profondément la vie. En sa présence, on entend rouler le flot même de la vie et il semble que tout un été soit près d'éclore soudain.

L'homme ne peut, en aucune manière, modifier les lois naturelles. Mais ce qui lui reste, c'est la beauté et la noblesse de son attitude quand il contemple leurs combinaisons fatales. Ce qui importe, dans cette vie brève, c'est d'y faire tenir le-plus

de choses possible. La culture corporelle et la plénitude du développement physique qui en résulte peuvent, seules, nous donner une impression de vie intense et multipliée. Ce sentiment de la beauté plastique réalisée embellit naturellement nos heures à mesure qu'elles passent.

Après la guerre mondiale, un grand mouvement de l'esprit humain se marque déjà vers le goût de la beauté physique, les soins du corps, la destruction de ces bornes qu'un mysticisme étroit imposait au cœur et à l'imagination. Au cours de ce solennel vingtième siècle, où tendent à se fondre toutes les forces, jadis divisées en groupes solitaires, l'art, la poésie, la philosophie, la vie religieuse et cette autre vie de plaisirs raffinés et d'action dans la pleine lumière des hautes situations mondaines, toutes ces choses différentes, au lieu de rester confinées chacune dans son cercle de préoccupations, vont tendre à la réalisation de plus en plus nécessaire d'un idéal de beauté plastique.

Une ère plus favorable est née où les pensées des hommes se rapprochent plus qu'autrefois, où les mille intérêts du monde intellectuel et physique s'unissent pour former une civilisation plus complète. Les hommes communient déjà en grand nombre dans un même esprit d'élévation et de perfection physiques.

Il ne s'agit pas de revenir à l'Antiquité. Il s'agit de créer en France un mouvement vaste et harmonieux qui réveille l'amour des formes pour elles-mêmes, qui fasse naître une aspiration générale vers une vie plus libre et plus gracieuse, qui pousse les esprits à rechercher les jouissances intellectuelles et imaginatives, par tous les moyens possibles et qui les conduise, par la beauté corporelle retrouvée, à des sources de plaisir anciennes et oubliées.

Il faut que s'adoucisse la rudesse des terribles années qui viennent de finir. Il doit naître dans notre pays un goût général pour la grâce qui poussera sans cesse les esprits vers les sources de la beauté plastique. Venant, après une trop longue période où le culte corporel avait été aboli, au terme d'un âge sombre où tant de fontaines de joie intellectuelle et physique avaient tari, ce mouvement marquera bien la renaissance plastique de la race française, son retour à la beauté.

Efforçons-nous d'ajouter à notre esprit national d'indépen-

dance, à ses qualités bien définies, à son intimité, à sa grâce languide, à sa subtile adresse à démêler les éléments des passions, le goût qu'il n'avait plus pour la beauté physique et le culte du corps humain qu'il avait renié.

II

Rien ne devrait plus entrer dans la vie française qui ne fût comme pénétré d'un enthousiasme pour la beauté physique, vraiment rédemptrice.

Nous pouvons, au milieu d'un monde glacé, faire jaillir tout à coup de dessous la terre française le feu enseveli de la beauté antique. Nous pouvons faire revivre le Lysis de Platon où nous voyons un groupe brillant de jeunes gens, encore indemnes de toute maladie intellectuelle, trouver la fin de toutes choses dans les aspects du corps humain.

Revenons à l'équilibre des sens et de l'intelligence que nous avons cherché si loin et si longtemps, et qui était si près de nous. Nous avons tenté de l'atteindre par le moyen des passions mystiques qui condamnaient la chair sans nous émanciper. Grâce à la culture physique, retrouvons les vraies proportions de la vie. Quittons les abstractions ; revenons à l'usage de la vue et du toucher et tâchons de ressusciter en France la suprême tradition de beauté.

Jamais ne se sont présentées sous un jour plus favorable les conditions nécessaires à la culture physique du peuple. Cette terre est sacrée, elle a le sentiment aigu et joyeux de la vie renaissante. Les hommes ont hâte de sortir d'un passé tout attristé de ténèbres. Ils s'enthousiasment pour un avenir qu'ils ne connaissent pas, et qui dépend, en une grande mesure, du tempérament physique de chacun d'eux.

Il faut qu'on parle désormais de la parfaite « nature animale » des Français, ainsi qu'on a parlé, dans l'antiquité, de la parfaite « nature animale » des Hellènes. Les influences qui portent à sa perfection le physique de l'homme sont, en partie, les mêmes qui président à la formation de la pensée. Sous le ciel de France, un heureux concours de conditions climatériques doit faire naître, par le jeu des lois naturelles, un type rare de beauté plastique et d'intellectualité. Un air léger qui plaît aux sens, les excite sans les fatiguer, des aspects de la nature plus beaux qu'ailleurs, une argile plus fine pour la

formation des corps, un modèle plus délicat de l'apparence humaine : voilà les dons de la fortune au Français qui entre dans l'existence. Mettons-les donc en œuvre.

Modelons parfaitement notre corps par la culture physique et par le sport. Que dans un siècle les hommes reconnaissent que les Français qui agissent, aussi bien que ceux qui créent et pensent, ont enfin acquis un caractère de beauté plastique inimitable. Si cela arrive, les Français apparaîtront grands et libres ; ils se seront élevés du fond même de leur individualité, se seront comme tirés eux-mêmes hors d'eux-mêmes, se seront formés sur le moulé qui leur convenait et qu'ils avaient dédaigné. Que la beauté des jeux olympiques de l'avenir soit la beauté française !

III

La culture physique ouvre à la race française un nouveau royaume de sensibilité et de grâce corporelles, qui n'est pas en opposition avec les religions, mais différent de leur propre domaine et indépendant. Les ministres officiels des religions, animés pour elles d'un zèle intelligent et se montrant les véritables enfants de la Lumière, doués de cœur, d'esprit et de sens vivants, autoriseront désormais un mode de vivre au delà des limites anciennes entre lesquelles subsistaient, à l'étroit, des millions d'êtres. Ils ne montreront plus aucune antipathie pour les adeptes de la culture physique qu'ils ne voulaient pas comprendre. Ils ne refuseront plus d'admettre qu'on ne peut subvenir aux besoins supérieurs d'une race qui veut accéder à de plus belles formes, par les seuls moyens mystiques.

Toute chose doit être mise à l'épreuve de l'expérience humaine. L'on ne peut nier le débordement d'énergie physique qu'il faut canaliser, orienter vers la grande et magnifique beauté physique en laquelle sont encloses toutes les ressources de l'humanité.

Il ne s'agit point d'un esprit de rébellion et de révolte contre les idées morales et religieuses de ce temps. Le souci de la beauté, le culte du corps ne pousseront pas nécessairement les hommes au delà des limites prescrites par l'idéal chrétien. Leur amour pour la pureté des formes ne deviendra pas une étrange idolâtrie, une étrange religion, rivale de la vraie. Non!

Ce n'est point le retour de l'antique Vénus que nous voulons.

D'ailleurs, Vénus n'est jamais partie ; elle vit parmi nous, cachée seulement, et, avec elle, les vieilles divinités païennes qui n'ont pas cessé de parcourir le monde sous divers travestissements.

L'ascension de l'humanité vers les sommets se poursuit. Il ne faut plus que ceux qui ont reçu mission de perfectionner la race française soient arrêtés à chaque tournant par les rigueurs des controverses qui fatiguent l'intelligence, limitent les sympathies et étouffent les enthousiasmes.

L'antagonisme entre les défenseurs professionnels des religions et ceux qui demandent un jeu plus libre des facultés physiques de l'homme doit cesser. Il n'y a pas d'incompatibilité essentielle entre les divers ordres de beauté. Dans les régions enchantées de la beauté physique est-il donc nécessaire d'être toujours sur ses gardes ? Il n'y a pas deux partis définis ; il ne saurait y avoir d'exclusions absolues. La culture française moderne doit réconcilier les belles choses entre elles pour l'embellissement et l'édification du monde.

Il faut que dans la noble France toute controverse entre la culture du corps humain et la culture de l'âme soit inconnue. L'opposition des deux systèmes s'est trop souvent marquée avec brutalité. Le temps est venu où l'harmonie des intérêts physiques et moraux de la France doit se montrer intacte.

Le vingtième siècle doit devenir un âge si passionné, si ardent et si grave dans sa poursuite de la beauté physique que tout être humain, plastiquement beau, devienne respectable. Des formes de pensée qui, hier, semblaient incompatibles seront conciliées. Le généreux désir de cet âge sera de donner en pâture au cœur et aux sens des hommes une nourriture également belle et profitable. La réconciliation de la beauté physique avec la mystique chrétienne sera un fait accompli.

Les maîtres de demain feront prononcer à Homère et à Platon des paroles qui eussent été agréables à Moïse. Pour le leur permettre, les philosophes et les exégètes ramèneront au jour des sens cachés ou des significations de mots divines gardées quelque part en réserve et qui se dissimulaient dans un passage quelconque de Chrysostome ou dans une figure d'un livre mosaïque.

« C'est un lieu commun d'école, disait Bacon, d'affirmer que l'homme est un petit monde dans lequel nous distinguons un corps mêlé d'éléments terrestres et de souffles divins, la vie végétale des plantes, les sens des animaux, l'intelligence des anges et la ressemblance même de Dieu. » Nous comprendrons bientôt que cette haute dignité de l'homme qui met ainsi la poussière qu'il foule aux pieds en communion sensible avec l'âme des anges, l'homme la possède, non pas renouvelée par un mystère religieux, mais de droit naturel. La proclamation de cette dignité sera un contre-poids à cette tendance, jusqu'à ce jour soigneusement entretenue, de dénigrer la nature humaine, d'en sacrifier tel ou tel élément, de la faire rougir d'elle-même, d'en mettre sans cesse en évidence les nécessités douloureuses ou dégradantes. Une force invincible pousse l'homme sur le chemin d'une nouvelle assurance en soi-même, d'une réhabilitation de sa nature, de son corps, de ses sens, et d'un élargissement de son cœur et de son esprit.

On n'opposera plus la beauté charnelle à la beauté de l'âme. On se contentera de définir les différents états de l'âme dans son passage de la beauté terrestre à la beauté divine. Sans revenir à la sensualité grecque, nous sentirons grandir notre tendresse pour la vie d'autrefois et nous serons plus désireux d'unir les âges disparus au temps présent par une piété naturelle à l'égard de la beauté.

Comprenons donc que cette beauté doit être toute mêlée à la religion. Elle est toujours soumise à des conditions de temps et de lieu. Ses apparences sont influencées par les divers aspects de la nature, des types humains, des façons d'être et de vivre. Ainsi s'introduit dans la beauté une cause de changement.

De même, les religions sont modifiées par tout ce qui modifie la vie de l'homme, suivant des lois naturelles. Elles s'éclairent sous un ciel brillant; elles s'élargissent quand s'ouvrent les horizons sociaux. Sous la beauté, comme derrière les religions, nous découvrons des forces naturelles et irrésistibles, tantôt ennemies et tantôt amies de l'homme, qui sont le secret de ses joies ou de ses douleurs et savent rendre pour lui la terre dorée et la grappe pleine de feu. C'est pourquoi l'homme sculpte les dieux à son image et les fait aussi beaux qu'il le peut.

Que notre monothéisme devienne joyeux et gracieux, ainsi qu'il est naturel dans un âge civilisé.

Le culte de la beauté, si raisonnable, si chaste, si débonnaire, si continuellement lumineux a été l'élément purifiant qui permit à la religion de l'Hellade de s'élever au sublime. Ce fut le privilège de cette religion de pouvoir se transformer en un idéal artistique.

La beauté corporelle reconnaît la souveraineté de l'âme. C'est cette souveraineté qui magnifie et divinise le corps humain. Hélas! Par la puissance de l'abstraction, l'esprit s'est proclamé libre de la chair; il a prétendu tout absorber dans ses propres émotions; il est entré dans un chemin qui devait l'amener à se défier de la forme, de tout ce qui est extérieur, et à exagérer son idéalisme. Il a plongé dans les profondeurs du mysticisme religieux.

Que les ministres des religions fassent un peu plus de cas de la beauté. Sans verser dans un paganisme qui n'a aucune chance de ressusciter de ses cendres, qu'ils se rappellent que les prêtres qui dirigeaient les processions étaient souvent des jeunes gens à qui le prix de beauté avait été décerné. Philippe de Croton eut son monument à Egeste, en Sicile, simplement parce qu'il était beau. La beauté donnait droit à la gloire. Demetrius Phalereus n'était célèbre que pour un trait de sa beauté : à cause de ses beaux sourcils, on le surnommait charito-blepharos. Dans les temps anciens, Gypsèle, roi d'Arcadie, institua des concours de beauté, sur les bords de l'Alphée. A la fête de l'Apollon de Philé, un prix était offert aux jeunes gens pour le baiser le plus adroit. Les femmes de Lacédémone plaçaient dans leur chambre des images de Nérée, de Narcisse et d'Hyacinthe, pour concevoir de beaux enfants.

L'âge du monde où nous sommes verra éclore une vie supérieure dont la beauté physique sera le terme. Car les hommes comprennent déjà que les harmonies, les orages et les victoires du monde invisible et spirituel s'expriment le mieux dans les formes du corps et donnent à celles-ci un intérêt et une signification dont elles seules sont capables. Dans un torse nu, le sculpteur peut traduire, jusque dans le plus léger détail, toutes les délicatesses de pensée ou de sentiment dont est capable une conscience s'attardant avec délices à méditer sur elle-même. La forme extérieure exprime ce qui est le plus inté-

rieur, en fait de passion et de sentiment. Le corps humain est l'interprète de la spiritualité.

Du mélange de deux traditions, de deux sentiments, le sacré et le profane, doit sortir une conception nouvelle de la culture humaine. Cette culture doit, si nous le voulons bien, réunir un jour en France ce que l'ignorance humaine a divisé et rajeunir ce que le temps a flétri. Car ce qui a intéressé une fois des hommes vivants, comme la beauté physique, ne peut jamais cesser tout à fait de vivre. Aucun langage qui fut parlé, aucun oracle qui fit taire la voix des foules, aucun rêve bercé par des esprits humains, rien de ce qui a pu susciter des passions ou fait dépenser du zèle et de l'amour, comme la splendeur d'un corps nu, la perfection d'un visage, la profondeur d'un regard, la noblesse d'une attitude, non, rien de tout cela ne peut mourir.

Tout cela doit renaître. La lumière de ce jour est froide. C'est une aube brumeuse après une nuit pleine de ténèbres et de sang. Mais dans la tranquillité de l'air matinal on voit mieux les lignes de l'horizon vers lequel s'avancent les hommes. Toute tristesse sera bientôt bannie de leurs visages, car ils songent moins à la longue étape qu'ils doivent faire qu'au but splendide qu'ils atteindront le soir. Les destinées humaines sont puissamment influencées par la beauté, qui possède une profondeur d'expression et une marque intime par où se révèle une âme cachée qui lui donne un réel pouvoir de fascination.

Quand le monde entra dans l'Eglise, la sensualité fut partout refoulée par le goût de l'ascétisme. Les nouvelles conceptions condamnaient sans réserve le monde des sens, mais elles ne condamnèrent jamais la beauté. La philosophie chrétienne restait trop dépendante du passé pour ne point perpétuer la beauté antique. La beauté chrétienne avait enseveli en elle-même des restes de beauté païenne tout prêts à opérer des miracles quand leur jour serait venu. Ce jour est venu. Comprenez-le, ô vous qui veillez sur les destinées de l'Eglise de France et qui voulez demeurer les éducateurs d'une partie de la jeunesse française.

La culture physique et l'ascétisme chrétien sont souvent opposés violemment l'un à l'autre. C'est là un aperçu superficiel. En réalité la beauté païenne et la beauté chrétienne se

sont continuées. L'Eglise a conservé, sans le rompre, le fil des traditions de l'antiquité.

En feignant, pendant des siècles, de ne plus s'intéresser à la beauté physique, elle a permis à l'esprit humain de se reposer, pour que ses regards pussent s'éveiller avec une nouvelle fraîcheur à cette beauté antique retrouvée.

Ah! n'opposons plus la culture physique à l'orthodoxie des religions. Spiritualisons plutôt la beauté corporelle. Accordons les rêves de Platon avec les paroles du Christ. Le temps paraît venu de tels accommodements. Après les jours sombres, revenons à cet idéal de beauté corporelle qui, au-dessus des credos passagers, s'est prolongé peu à peu à travers les âges pour servir de patrie aux nobles âmes.

Au milieu de cette société moderne, théâtrale dans sa vie et jusque dans sa dévotion, tournons-nous vers l'aurore d'un monde nouveau tout illuminé par la perfection plastique du corps humain. Dans un bel athlète, il n'y a pas seulement la force, il y a le charme grave et doux. Sa vue impose l'admiration et donne aux hommes une hautaine indifférence pour les formes vulgaires. La beauté corporelle éclaire la vie journalière comme du reflet de quelque lointaine splendeur. Elle est bien autrement chargée de significations que les autres représentations esthétiques.

Dr MAURICE BOIGEY,

Médecin chef de l'Ecole d'Education physique de Joinville.

LA JEUNESSE DE GEORGES AYMERIS[1]

—

PREMIÈRE PARTIE

— Le misérable ! Le coquin ! s'écria Maître Aymeris en menaçant du poing le soleil, son ennemi personnel. — Ils devraient tous avoir des méningites, ces pauvres candidats !

Georges, par 35° de chaleur, le 20 juillet 1879, sortait de la Sorbonne, bachelier, mais malade, incapable de dire pourquoi ni comment il avait été « reçu ». M. Cartel-Simon étayait M. Aymeris qui chancelait, et dont le parapluie était ouvert, au lieu que l'avocat s'en servît comme d'une canne.

Il avait suffi que ce M. Cartel-Simon, helléniste et auteur d'un ouvrage sur la sculpture carthaginoise, traitât Georges, non plus en élève ordinaire, mais en artiste et en lettré, pour que le jeune homme rattrapât son temps perdu à Fontanes.

Croyant peu aux pronostics du chirurgien et des médecins, convaincus, se disaient-ils, que l'enflure de sa jambe dispenserait Georges du volontariat, il avait « poussé jusqu'à la philosophie » à tout hasard, et afin de ne perdre qu'un an dans les casernes. Il s'imaginait mal étrillant des chevaux, portant le fourrage aux écuries, mais son horreur de la marche lui faisait choisir la cavalerie ; il s'était imposé, le matin, quand son genou n'était pas trop gros, de faire un tour au Bois sur le paisible cob Patrick, qu'avait jadis dressé Gabriel Gonnard. Cette bête lui rappelait des jours sentimentaux et romanesques, avec Jessie, sa chétive compagne d'enfance, aujourd'hui

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 500 à 502 : *L'Enfance de Georges Aymeris*.

vêtue en conventine, obéissante aux Révérendes Mères, « et d'une piété édifiante », écrivait la supérieure.

Georges n'avait plus sa belle foi de premier communiant; à peine allait-il aux offices, et encore par pudeur ; comment avouer, soudain, que *l'on ne croit plus*, après s'être dit Pape? Ses premiers doutes l'avaient saisi d'horreur, il avait eu de lui-même la même honte qu'un certain soir, sous les girandoles du cirque.... je l'ai conté.

Un homme ! il était devenu un homme ! Des poils faisaient une tache beige sur sa lèvre. Lili et Caro pensèrent : — Diablesse de bête de chute ! Le maladroit ! Ce n'est pas nous qui aurions été aussi peu lestes ! Sauter par-dessus les haies et barrières? Nous en sommes-nous donné à son âge ! Des garçons, voilà ce que nous étions !

Seules, dans la famille, elles déploraient que Georges ne fût pas « bon pour le service ». Elles l' « affectionneraient » plus encore sous le casque de fantaisie dont la crinière bat au vent, s'emmêlerait aux poils d'une conquérante moustache. Caroline avait un faible pour les régiments en tenue de parade, ne manquait pas l'occasion d'une cérémonie pour les applaudir. Si Georges pouvait être dans un de ces escadrons de dragons à plumet rouge : quel honneur de lui toucher la main en se haussant sur la pointe des pieds !

Mme Aymeris priait ses belles-sœurs de se taire, quand elles disaient que, peut-être, contre l'avis des *praticiens*, Georges serait « pris ».

Il ne le fut pas à la première visite médicale pour le volontariat ; restait l'épreuve de la révision. D'ici là, déciderait-on d'une carrière ? Or le choix de Georges était fait. Ses parents le destinaient à la diplomatie, mais ils firent de molles oppositions, et il se mit à peindre des natures mortes et des visages ; parents, amis posèrent tour à tour dans une chambre qui recevait le jour du nord.

Mme Aymeris avait manié le crayon noir et l'estompe, même le pinceau d'aquarelle. On épousseta des « bosses » en plâtre, reléguées dans un coin du grenier ; il les copia : le trait, d'abord, puis les ombres et la demi-teinte, en hachures et « dégradés ». Georges rêvait de peinture à l'huile, il étala bientôt de la couleur sur des toiles. Son père lui obtint une carte de copiste au Louvre, qu'il put essayer de faire une étude d'après une Vierge

de Murillo, laquelle Mme Aymeris admirait pour son expression. Deux messieurs visitant la salle des primitifs italiens s'arrêtèrent près de Georges, le félicitèrent ; l'un des deux lui demanda s'il ne vendrait pas sa toile : glorieuse offre ! Un gardien révéla à mon ami que ces amateurs n'étaient autres que MM. Gustave Moreau et Henner. Ils n'étaient pas, ces illustres professeurs, comme le portraitiste Vinton Dufour, l'un des « centenaires » qui dînait à Passy, le dimanche, et qui semblait prendre plaisir à décourager Georges.

L'institution de ces repas dominicaux remontait au temps du grand-père, Emmanuel-Victor, le bâtonnier. Des musiciens, des savants, les plus connus, se retrouvaient, sur la colline du Trocadéro, presque la campagne alors ; les soirées de printemps y étaient exquises. Par un escalier tournant on descendait de la plate-forme, où s'ouvrait la porte-fenêtre du billard, à une grotte dont les parois étaient revêtues d'entrelacs et de coquillages à l'italienne. Le marbre d'une figure de Louis le bien-aimé, au pied d'une Vénus qu'on croyait être la Du Barry, y avait été remplacé par un moulage, à peine reconnaissable sous la mousse et le lichen.

En sa capote de Malines, de rubans et de fleurs, avec son « shall » des Indes, à la broche-camée sertie de fins émaux, Mme Demaille, droite, tirée à quatre épingles, était une élégante vieille qui n'avait jamais manqué un seul dîner du dimanche, et dont elle était la reine. On connaissait l'origine des relations de M. Aymeris avec cette irréductible coquette, et les nouveaux convives apprenaient des plus anciens que la veuve d'Aloïsius Demaille avait choisi l'avocat comme « conseil », lors d'un héritage épineux. Le père de Mme Demaille, gouverneur d'une de nos colonies asiatiques, venait de mourir ; une seconde famille qu'il laissait en Extrême-Orient éleva des prétentions contre lesquelles cette dame, seule enfant d'un premier mariage, avait eu à se défendre d'autant plus âprement qu'Aloïsius ne lui avait laissé que des dettes. Statuaire d'abord, administrateur, pour un temps, de la Comédie-Française, Aloïsius, en un romantique désir d'allier l'art au négoce, avait, avec Feuchère, le ciseleur de Balzac, fondé une imprimerie modèle, dont les somptueuses éditions de *Faust* et de *Macbeth* s'adressaient à un public alors restreint. La chute avait été rapide.

Me Aymeris plaida. Ce fut un grand succès dans sa carrière et le commencement d'une amitié dont l'esprit curieux de sa femme s'amusa d'abord. Mme Demaille vivait, à cette époque lointaine, étendue, presque infirme, depuis la naissance d'une fille rachitique et disgraciée d'intelligence ; cette pauvre Zélie rendit son âme au soleil du midi, vers l'âge de trente ans. Mme Demaille reporta sa tendresse sur les enfants Aymeris. Alice ne l'avait jamais prise au sérieux et l'appelait la *cliente à la bergamotte*, ou « le pastel de Latour », mais elle consultait Mme Demaille sur des questions de tenue de maison, d'ameublement et de cuisine, Mme Demaille ayant « de fines recettes et les bons fournisseurs ».

C'est Mme Demaille qui, pour la salle à manger de Longreuil, avait fait recouvrir de cuir les chaises en crin noir contre lequel la soie des jupes s'use trop vite.

★

Deux étages de terrasses séparaient « le château » du parc, réduit alors aux proportions d'un grand jardin. Les quais en longeaient le mur d'enceinte, puis c'étaient les berges de la Seine, le fleuve et ses chalands. On s'y croyait à cent lieues de Paris, quand les frondaisons étaient drues. Pour les sédentaires bourgeois d'alors, un jardin, dans la belle saison, n'était-ce déjà un peu les champs ? S'il faisait chaud, le couvert était mis sur le perron, des messieurs en redingote d'alpaga et en chapeaux de paille de riz, des dames en crinoline, une blonde sur la tête, par crainte du serein, causaient en prenant le café, les liqueurs ou le tilleul, jusqu'à l'heure de la dernière « versaillaise » qui, les prenant à la Barrière des Bons-Enfants, les ramenait chez eux.

Temps abolis ! Le nombre des convives s'était beaucoup réduit, quand on fit venir à cette table, jadis fameuse, mon ami, notre héros. La compagnie distinguée de Pierre Aymeris, quoique moins brillante que celle de Victor-Emmanuel, s'était dissoute à la guerre de 1870 ; il ne restait que les intimes. Leurs anecdoctes, les noms qu'ils citaient amusèrent d'abord Georges.

Vers sa vingtième année, les dîneurs n'étaient plus qu'une dizaine, dont heureusement M. Léon Maillac. Ils venaient par groupe, à pied, les moins valides frétant un locatis pour la longue expédition. M. Aymeris arrivait chez lui, comme un

invité, après avoir, à six heures, pris chez elle, dans le coupé, la bonne et vénérable Mme Demaille, alors âgée de près de 75 ans.

Lorsque son fils était élève à Fontanes, Mme Aymeris avait su gré à Mme Demaille que Georges pût déjeuner chez celle-ci, afin de scrupuleusement suivre le régime que le Dr Brun ordonnait. Dans l'appartement à lambris, net et tenu comme un yacht par le Breton Josselin, factotum quinteux et aphone, Georges reniflait l'odeur du vétiver, de l'encaustique et des compotes à la vanille. Oh ! les confitures de « poires entières » ! Il ne s'en rassasiait pas plus que des albums où étaient collés, entre quelques essais de jeunes filles, des sépias de Hugo, des croquis de Roqueplan, de Nanteuil et d'Eugène Delacroix. Georges palpait les biscuits-céladon, les Ming, les émaux Kang-Shi, les Bouddahs de bronze, que l'éloquence de son père avait fait revenir dans la part de sa cliente favorite. Georges affina son goût au contact de ces objets rares.

— Qu'est-ce qui retient Maître Aymeris auprès de Mme Demaille ? se demandait-on.

Certes, ni la jeunesse de cette bonne dame, ni les confitures, ni les bibelots. Alice Aymeris disait : La passion d'être flatté. M. Aymeris avait besoin qu'on l'approuvât !

Mme Aymeris dénonçait-elle une « clique » de simulateurs et de douteux indigents, trop habiles à abuser du naïf philanthrope qu'était son époux ? Alors M. Aymeris se troublait. Sans elle, il se fût laissé « tondre », malgré trois vigilants secrétaires qui, à l'instigation de la Patronne, défendaient le Patron. Celui-ci aurait oublié sa progéniture, « au profit de la pauvre humanité », réduisant ses honoraires, parfois les refusant « par horreur de l'argent qu'on gagne », disait-il. — Nous mendierons un jour comme vos pauvres, protestait Alice Aymeris.

Mme Demaille, au contraire, « cédait aux exquises faiblesses de M. Pierre », le meilleur des hommes; imprévoyante elle-même, elle applaudissait aux munificences les plus extravagantes : si, par exemple, Maître Aymeris, en souvenir de Jacques et de Marie, faisait de ses propres deniers revêtir de mosaïques une chapelle du Sacré Cœur pour *ses* religieuses gardes-malades de la rue Bayen, ou fondait des prix de vertu, Mme Demaille approuvait ; elle approuvait, de même,

d'innocentes manies telles que l'eau filtrée pour la salade, l'eau de Vals (pourtant débilitante au long usage), les doubles fenêtres, les cloisons de liège qui tamisent le bruit des voitures, quoiqu'il n'y en eût point, disait Alice Aymeris, qui roulassent dans le parc des Aymeris depuis le temps des carrosses ! Elle approuvait les systèmes de chauffage dispendieux, vingt fois remplacés par crainte d'une mauvaise ventilation. Mme Demaille approuvait les gilets en peau de lapin contre les rhumatismes et autres menus soins par lesquels, avant de l'atteindre, l'avocat se préparait à la caducité.

La vieillesse ! il l'appelait de ses vœux, afin d'être plus « pareil » à la septuagénaire, qui lui en était reconnaissante, au fond d'elle, et, regardant le ciel au-dessus de la rue de la Ferme, soupirait : — Vous monterez tout droit là-haut, monsieur Pierre ! comme vous êtes bon ! Pour les êtres tels que vous, il n'y a point de Purgatoire ! — et riait comme de toutes petites plaisanteries. M. Aymeris la priait gentiment d'être moins joviale.

Fascinée, et peu capable de juger les actes de l'avocat philanthrope, elle s'égara avec lui dans les plus folles aventures charitables. Puisque en cachette M. Aymeris devait faire le bien, elle serait « sa complice ». Elle prêta son antichambre aux *expulsés*, ceux que les secrétaires avaient fait chasser de Passy par Antonin : « les clients de la salle d'attente ». Mme Demaille jura : — Laissons-les chez vous faire des différences !... Tous les pauvres seront reçus chez moi comme vos clientes !

Me Aymeris et Mme Demaille avaient, ce qu'on appellerait de nos jours, la phobie des « opinions indépendantes » ; il régnait entre eux un ton neutre, atténué ; Alice, qui, d'abord, avait raillé « leurs enfantillages », se prit à craindre que la haute intelligence de Pierre ne s'endormît dans ce bain d'approbation et de douceur. Etait-ce l'âge ? Quant à elle, Alice n'en ressentait pas encore les effets. Elle voulut intervenir directement : mais quoi ! n'était-il pas trop tard ?

Les années passèrent, invétérant les habitudes.

Revenant sur ces années, Léon Maillac, que Mme Aymeris tenait pour le plus intelligent de ses amis, puisque le plus jeune, — elle aimait la jeunesse ! — s'entretint un jour plus librement avec elle de Georges et des « centenaires » de Passy.

— Je ne puis tolérer que mon enfant soit la victime de nous

tous ! Que voulez-vous, ami ? Pierre et moi sommes un vieux couple sans joie ; Georges tourne autour de nous ! Pendant une de nos disputes avec Pierre, une porte reste entrebâillée, j'aperçois Georges, il s'enfuit, que pense-t-il donc ? Je ne devrais pas dire des disputes ; non, mon cher ! mais des chamailleries, des « attrapes » ! Est-il possible qu'il y en ait encore entre nous ! Enfin, nous sommes toujours des cousins germains, des camarades, et M. Aymeris file à la rue de la Ferme où sa Mme Demaille est toujours prête à le plaindre, à lui donner raison ! Comme si elle était au courant de nos affaires ! Enfin, vous la connaissez ! bien bonne, mais une guimauve, une panade ! J'ai encouragé Pierre dans un commerce si légitime, une amitié à la Saint-Vincent de Paul et qui m'a donné des loisirs ; certes, aux époux il faut de la diversion ! Chacun a son caractère, que diable ! Je connais un monsieur qui est resté garçon par peur des après-dîner... un peu lâche, je vous l'accorde !... Mais, les silences dans le tête à tête, les choses que la sagesse vous fait taire, mon ami... l'orage prêt à éclater ! et la *prudence*, la *prudence !* Quelle horreur, quel supplice, le silence de deux êtres qui s'aiment et ne sentent pas de même *sur un certain sujet !* Alors l'éloignement est un remède... quelle que soit votre tendresse !

Maillac interrompt en souriant : — Sur quels sujets, madame, ne sentez-vous pas de même, M. Aymeris et vous ? Point sur Georges ?

— Mais... sur Georges aussi, oui ! Primo : M. Aymeris ne le connaît pas ; il adore son fils, mais il ne comprend pas cet enfant. Ce n'était d'ailleurs pas à Georges que je faisais allusion — ou plutôt, je vous en reparlerai... A propos, puisque Georges se dégourdit avec vous, dites-moi donc un peu : Mme Demaille ? qu'est-ce qu'elle lui représente, à Georges ?

Maillac hésitait à deviner le sens de ce « qu'est-ce qu'elle lui représente » ?

— Allons bon ! c'est vous, madame, qui allez faire travailler son esprit ! Pour Georges, Mme Demaille est « une vieille innocente », une *orpheline*, comme dit maître Aymeris.

— Vraiment ? Rien de plus, n'est-ce pas ? s'était écriée Mme Aymeris. Ce qui me crucifie, ce sont nos explications devant Georges. M. Aymeris fait le saint Martin, il coupe son

manteau en deux, devant vous. Mais avec moi !... — et elle avait ajouté : J'étais pourtant sa collaboratrice naturelle, intelligente, je crois, ou pas plus sotte qu'une autre ! l'humble alliée de cet homme supérieur. Ne suis-je pas assez habile? Je lui fais peur : on dit que je suis *frémissante*. N'en a-t-on pas rebattu nos oreilles, de ma sensibilité frémissante ! Enfin, mettons que nos caractères dans l'âge mûr fussent trop formés : M. Aymeris ne pouvait pas plus se refaire que moi. Parfois j'ai la mort dans l'âme, mais céder, non! Alors, il s'en va, court ailleurs, à son apostolat ! Je ne demanderais qu'à en être, de ses charités !...pourvu que ce ne fût pas à la façon *guimauve*. Vous me trouvez bien ridicule ? Mon ami, il y a des êtres qui aiment jusqu'à la mort... comme à vingt ans ! J'en suis.

— « Ne laisse jamais une place vide, tôt ou tard quelqu'un s'y glisse », — dit Léon Maillac, qui citait volontiers des dictons comme Mme Demaille.

— S'y glisser, ce n'est pas la manière de Marianne Demaille, la pauvre bonne ! Si son genre de bonté répond aux besoins de Pierre, tant mieux pour elle ; moi, je juge, je tiens à décider, *j'ordonne* même, dit-on. Alors M. Aymeris dissimule pour n'en faire qu'à sa guise, et le tour est joué ! Il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat, si l'avenir de Georges... Enfin, je tiens les cordons de la bourse... Pourquoi complotent-ils ? Pourquoi retire-t-on les clefs du classeur, où *ils* rangent les lettres de quête ? Ils complotent comme des gamins !...

On ne complotait pas rue de la Ferme et Mme Aymeris le savait mieux que quiconque.

★

L'avocat s'y rendait avant le dîner. Mme Demaille allait ouvrir la porte, dès que les roues de la voiture grinçaient contre le trottoir, et elle riait dans l'escalier : — C'est vous, monsieur ? Vite ! Vous m'abandonnez donc ? Je croyais que vous ne viendriez plus ! Hier, dix minutes en retard, aujourd'hui un quart d'heure ! D'où venez-vous, si je ne suis pas indiscrète? Encore de chez vos serruriers aux quatorze enfants, ou de chez quelque autre de vos indigents... Et moi, ne suis-je pas une indigente aussi ?

M. Aymeris, une fois dans le salon, déboutonnait sa pelisse, déposait son chapeau sur la table, mettait une calotte de soie, car il était chauve et craignait les refroidissements.

— Ah ! ma bonne, des reproches ?

Et Mme Demaille, le faisant asseoir près du feu, déficelait devant lui des paquets noués de faveurs bleues ou roses, qu'elle enroulait à ses doigts.

Mme Demaille rendait compte de sa journée :

— J'ai fait un tour de visites à mes contemporaines, puisqu'elles ne sortent plus. A notre âge on ne doit pas se laisser engourdir. Nous ne sommes plus que trois de chez Mlle Sauvant ! Donc, j'ai été chez Mélanie, et puis, en revenant, j'ai pris un petit fiacre, oui, monsieur, pour faire vos emplettes : un brave homme de cocher, un cheval boiteux — ils n'allaient pas trop vite, rassurez-vous ! Voici vos commissions, monsieur : des gants du Tyrol, la spécialité de la rue Chauveau-Lagarde, la petite boutique près du marché...

— Oui, je sais, ma bonne !...

Ils sont un peu plus clairs que les derniers, monsieur ; de plus il n'y a plus de bretelles souples en tricot rouge : il a fallu les faire faire chez Aucoc. Enfin les voici. Vous plaisent-elles ? Ça a pris du temps ! Chauffez-vous les pieds, mon ami, vous devez les avoir froids,il n'y a rien de mauvais comme le froid — (t) — aux pieds...

— Ma chère, on ne lie pas le *d* de froid !

— ... Thonérieux ne fabrique plus de ses grosses semelles doubles cousues,comme jadis; ces fournisseurs sont tout à la moderne ! Quelle farce ! Enfin ! mais, dites-moi, vos gens de Vaugirard, *comment que ça va*, monsieur ?

— Ah ! ma bonne ! Je vous en prie, qu'est-ce que cela vous coûterait de dire *ça va-t-il ?* Vous faites encore le bébé !

Me Aymeris fait retomber sa calotte de soie sur son nez. Mme Demaille minaude :

— J'en r'deviens peut-être un de bébé ! C'est pour ça que j'ai besoin de vous, mon jeune papa !

— Ah ! ma bonne ! non !... *de* bébé !... pourquoi *de* ?

M. Aymeris coupe court à ces badineries par des questions qui comportent des réponses nettes, mais anodines :

— Josselin a-t-il porté les caleçons de laine aux pauvres petits diables de tuberculeux de la femme Cauches ? J'ai préféré faire faire la chose par vous, ma bonne, par vous qui avez des jambes de quinze ans ! voilà ce que c'est d'avoir été étendue autrefois.

— Elles me sont revenues en *rajeunissant* alors, monsieur ?

— Ah ! cette fois, non, ma bonne, assez du genre bébé !

Mme Demaille prend peur.

— C'est bon : tout ce que vous voulez ! je suis à votre disposition, toujours et chaque fois qu'Alice fait des objections. En ce moment Alice « en a » après les Cauchès, ça passera comme c'est venu. Mais on ne sait jamais, avec ses bizarreries... elle fait du « chichi » !

M. Aymeris implore du geste ; encore un mot qui ne figure pas dans le dictionnaire !

— Ah ! non, ne parlez pas ainsi, ma bonne ! Alice est aussi charitable qu'on peut l'être, mais avec *ses* indigents ; elle a les siens, elle a *ses* œuvres, elle dit que je ne compte pas assez. C'est peut-être vrai...

A cet aveu Mme Demaille se trouble.

— Eh ! quoi, monsieur le richard ? quand vous serez à sec, je vous passerai ma bourse, elle est plate... mais tout de même !

M. Aymeris n'aime point non plus cette plaisanterie.

Josselin salue et prononce comme un maître de cérémonie qui invite la famille d'un mort à partir pour l'église :

— *Madame est servie !*

Mme Demaille courbe son bras en anse de panier :

— La main aux dames, monsieur !

M. Aymeris profère un long « ma chè...ère ! », obsédé par le retour de cette formule et de la révérence qui la souligne. On mange le potage à la crème de riz ; la maîtresse de maison astique, à l'indignation de Josselin, une cuiller où l'on se mirerait ; le convive la retire du poing de Mme Demaille et repose la cuiller sur la nappe, en faisant des excuses à Josselin : — Vous connaissez votre maîtresse, mon brave !

Et l'on mange en silence.

Du temps du lycée, on composait le menu de Georges pour le lendemain. Me Aymeris se tournait vers Josselin : — Monsieur Georges a-t-il un peu déjeuné aujourd'hui ? Il n'a pas d'appétit, le pauvre enfant ? Il est si nerveux ! Je ne sais ce qu'il a ! Il ne cause qu'avec sa mère.

Josselin fait hum ! hum ! tousse, et son larynx étant dégagé :

— Monsieur Georges a eu de la salade qu'on avait pour nous

à la cuisine, i'n'mange que des cochonneries, sauf vot' respect, monsieur... »

— Josselin, vieux nigaud, dites pas ça à M. Aymeris; on ne peut pas faire mourir de faim cet enfant, quand il refuse des nouilles et de la laitue cuite. Aviez-vous lavé la salade à l'eau filtrée, Josselin ?

— On tuera mon fils ! conclut papa.

Tels étaient les propos de l'avocat chez sa vieille amie, comme nous les rapporte Georges dans ses cahiers d'enfance.

Mme Demaille aurait en ce temps-là — c'était hier encore — voulu « posséder » Georges, du matin au soir, et le faire marcher, manger, engraisser, « forcir ». Georges (une autre des remarques quotidiennes de la bonne dame) était « tout du côté d'Alice »; ce n'était pas le bon cher Jacques ! — Celui-là avait votre cœur, votre bonne humeur de jadis, enfin vos perfections, monsieur ! D'ailleurs les nerfs de Georges et ceux de sa mère font une mauvaise combinaison...

Quand Mme Demaille blâmait Alice, M. Aymeris lui rappelait les égards dus à sa femme, car le professeur Blondel appuyait sur ce point : Alice était malade. Aussi M. Aymeris se taisait-il ou s'absentait-il plutôt que de contredire son amie.

Maintenant qu'il n'était plus à Fontanes, Mme Demaille avait recours aux réserves de sa collection pour affriander le jeune artiste. Elle fouillerait à l'intention de Georges des cartons à estampes; elle lui donnerait un jour ses Delacroix ; si ce n'est qu'Aloïsius y tenait tant, elle s'en fût, il y a beau temps, défaite ; « ça vaudrait de l'argent qui irait aux pauvres ». Le papier se piquait dans l'armoire.

— Je les garde encore, disait-elle, les vieilles comme moi ne sont pas « ragoûtantes », mes trésors attirent Georges et l'occupent, le dimanche, en vous attendant, monsieur, pour aller dîner à Passy... car vous n'êtes pas toujours exact, vilain ! Mais on vous pardonne ça aussi !

Dès le lendemain du dîner dominical, elle pensait au dimanche prochain. Georges ayant pris l'habitude d'aller au Conservatoire, chaque quinzaine, et les autres dimanches au concert Pasdeloup, il se rencontrait rue de la Ferme avec M. Aymeris, qui venait prendre Mme Demaille dans un coupé aussi vieux que le cheval et que le brave Octave.

C'avait été, au temps du lycée, c'était encore et ce serait toujours le même rite hebdomadaire qu'on accomplissait avant de quitter l'appartement : éteindre le gaz, allumer une bougie. M. Aymeris fermait le compteur à gaz, flairait dans les coins, s'assurant qu'il n'y eût pas de *fuite*. Mme Demaille tirait les verrous sur l'escalier de service, Josselin et la cuisinière devant être dehors jusqu'à neuf heures. Georges remettait les clefs au concierge, que Mme Demaille priait de regarder de temps en temps par la cour si l'appartement n'était pas en flammes :

— Madame Jules, je dîne à Passy, vous savez l'adresse en cas de sinistre !

Dans le coupé aux vitres toujours closes, le vétiver du shall des Indes, la bouillotte sous les pieds, la pelisse encombrante de M. Aymeris, les paquets de « douceurs » (Tanrade et Gouache étaient les voisins de Mme Demaille), c'en était trop pour Georges ! Craintif pour son genou, ses longues jambes repliées sous lui, il étouffait, priait qu'on le laissât monter sur le siège avec Octave : à quoi on répondait par un refus, hebdomadaire comme la demande, comme les mots Mme Demaille, et comme la fonction. Georges devait sourire et, vite, il répétait la plaisanterie de peur qu'on ne la recommençât ; M. Aymeris imposait sa main sur celle de « l'espiègle ».

— Chère bonne !!! soupirait-il, et cela signifiait : encore cette éternelle phrase ! nous la connaissons !

Sur le quai Debilly : — Tiens ! disait Mme Demaille — la Pompe à Feu est donc à côté de la Manutention ? Plus loin : — Tiens !! le Trocadéro n'a donc plus ses bois épais ? De mon temps c'était un repaire de voleurs... Georges n'a pas connu ça, lui !

Et Georges affirmait : — Mais oui, madame, j'ai connu ces sombres forêts, où vous faillîtes être assassinée...

— Vraiment, tu te rappelles ?... Tu te vieillis déjà, Georges ? comme Antonin ! L'exposition universelle de 1867, moins belle que celle de 1858, aura tout de même servi à l'hygiène. M. le Baron Haussmann nous aère, — mais on ne s'y retrouve plus, dans son Paris. L'exposition de 1867 était trop vaste ; je n'y suis allée qu'une fois pour voir les Algériens ; on m'avait dit qu'ils vendaient de la vraie essence de rose, mais comme ça sentait tant la friture là-dedans... je cours encore !

Octave mettait le cheval au pas pour la côte, et c'était Passy. Ouf ! Georges respirait.

Dans le salon, trois lampes carcel de cuivre, des fauteuils, une demi-obscurité. On aperçoit les cheveux d'argent, le profil à la Houdon de M. le Président Lachertier ; sa sœur Sybille — une nonne de Philippe de Champaigne — coiffée d'un bonnet à fleurs que d'un dimanche à l'autre elle laisse chez les Aymeris, dans une boîte de carton bleu. Près du feu, M. Diogène Christophe Fioupousse, de Toulon ; il lit *les Débats* en ramenant sur une tache de vin frontale une longue mèche en baguette de tambour ; certains dimanches on aperçoit les deux grosses moustaches cirées, « l'impériale » du général et du colonel Du Molé, cousins des Aymeris, ex-polytechniciens ; parfois le professeur Blondel, neurologue, et philosophe, et toujours à son poste, courbé, l'air de souffrir, l'omniscient Léon Maillac vient d'amener le terrible Vinton-Dufour et sa femme, un couple d'artistes reclus dans le faubourg Saint-Germain, qui se sont fait une règle de ne pas sortir à moins que le baromètre ne soit au beau fixe. On se demande pourquoi ce ménage, plus timide que les tantes Lili et Caro, quitte sa retraite en faveur de Passy ; peut-être M. Vinton est-il attiré par le souvenir de Berlioz, de Delacroix, les anciens hôtes d'Emmanuel-Victor, l'illustre bâtonnier... les ombres de ces génies doivent rôder la nuit sous les hautes corniches du « château ».

Georges dit à sa mère en l'embrassant :

— Vous me placerez entre M. Fioupousse et M. Maillac, ou je me couche !

Ces deux messieurs semblent s'intéresser à Georges. Ils favorisent ses goûts de peintre, montent dans la chambre-atelier pour voir ses dernières études, lui donnent des livres rares et le conduisent au salon des Champs-Elysées. A la vérité, l'intelligence de Georges les enchante.

Le Président Lachertier prie Mme Aymeris de lui faire connaître le menu du jour ; il fait claquer sa langue quand elle lui dit : le potage Crécy, les ris de veau financière, des truffes magnifiques, un cadeau de Fioupousse, mon cher, et *des vraies* du Périgord ! le turbot sauce crevettes — avec le persil frisé pour vous, mon Président ; un rôti... et je ne sais plus quoi !

— Et l'entremets?

— Les profiterelles au chocolat.

A-t-elle « mis » un canneton? alors Mme Aymeris fait la moue : — Aujourd'hui, — dit-elle, — le repas va s'éterniser, puisque c'est l'avocat qui officie.

— Animal immonde ! proteste M. Aymeris, car Mme Demaille en redoute pour Georges l'indigestibilité, — cet animal se nourrit d'excréments, et un usage haïssable l'associa aux petits pois, légume de plomb, ou bien aux navets qui empestent, ou encore à une farce d'intérieurs hachés. Coquin de palmipède lamellirostre!... Et M. Aymeris menace cette volaille amphibie comme cet autre misérable : le soleil.

Mais la cloche a sonné. Antonin a ouvert les deux battants de la porte ; bras dessus, bras dessous, les premiers couples procèdent à la salle à manger. Mme Demaille fait observer, *hebdomadairement*, qu'il y aura « des messieurs sans dames, les dames étant trois et les messieurs plus nombreux ; chaque dame devrait donc prendre au moins deux cavaliers — M. Aymeris couvre cet ana d'un : — Antonin, ne baissez pas trop les carcels, vos lampes vont sentir. Mme Demaille s'écrie : — Monsieur ! Avez-vous mis le pare-étincelles? je retourne voir au salon... la grosse bûche dégringolera. Ah! nous ne faisons pas le feu de même, Alice et moi !

— Allons, madame ! vous savez bien qu'Antonin l'a couverte, dit Mme Aymeris, et elle hausse les épaules.

On s'assied devant douze compotiers de fruits, quatre assiettes de « fours » et une jardinière de plantes vertes. M. Aymeris écarte les revers de son habit, remonte sa serviette à mi-plastron (plastron mol et qui bouffe), et sert le potage, comme d'ailleurs tous les plats ; mesure la part de chacun, selon les préférences et l'importance du convive. Mme Aymeris fait des recommandations à Antonin, se penche pour voir au travers des branches de yucca si M. Aymeris a fini de palper le petit pain riche de Mme Demaille, lequel on réchauffe au four, et s'il épinglera encore la serviette de son amie, ce qui est si ridicule!

C'est aujourd'hui « soir de cannetons ». Il y en a trois sur le réchaud. Avant les cannetons, ce furent les paupiettes de veau, les merlans pochés au riz, une poularde au blanc et des pâtes, pour le « patron » et la chère Mme Demaille. Antonin découpe cette volaille de valétudinaire sur un dressoir, tandis que son maître ciselle « au bout de la fourchette » les im-

mondes palmipèdes pour les gourmets : prodigieux tour d'adresse et de force, interrompu par une « anecdote de Palais », qui impatiente Mme Aymeris, car ces histoires ne sont point courtes.

— ...Et ce misérable confrère, dont j'ai honte de prononcer le nom, dégrade l'ordre des avocats ! c'est vous, monsieur le Président, c'est vous mes chers amis, qui l'excusez ? cette femme... ce collier de perles... Mme de Païva que j'ai connue me racontait...

— Servez-nous donc, maître Aymeris, au lieu de balancer cette aiguille comme un baladin à l'Hippodrome ! le jus fige dessus ! — ordonne Mme Aymeris agitée, et fait enlever le yucca, qui l'empêche de voir les cannetons.

— Vous n'avez encore effilé que quatre aiguillettes, M. Aymeris ? C'est comme cela qu'on mange froid. Pierre s'est habitué à la patience de Mme Demaille ! Pour moi, un repas n'est jamais assez court !

Les femmes de chambre pouffent de rire.

— Poli pour nous, merci ! dit le Président Lachertier.

— Pardon, mes amis ! je vous aime beaucoup, mais dans le salon ! Les histoires du Palais n'en finissent plus !... M. Aymeris va encore nous attendrir sur quelqu'un... Nous connaissons les *chéris* de Pierre, n'est-ce pas, mon Président ? tous, des saints du Paradis... allons ! allons, faites vite ! M. Aymeris, le canneton, s'il vous plaît ! ou si l'on ne nous sert pas, je retourne à mon fauteuil.

M. Aymeris s'interrompt encore.

Sa femme décide : — Allons tous nous asseoir confortablement, mes amis ! notre avocat est comme Deldevez, le chef d'orchestre qui ralentit tous les mouvements. Servons chaud !

Mme Aymeris, d'un trait juste et pittoresque condamnait et louait implacablement, provoquant des rires approbatifs, des réticences de la part des timides, ou une grimace de Mme Demaille qui glissait au maître de la maison un regard d'entente et de pitié.

— Alice est infernale ! murmurait-elle entre ses dents. Ce soir — disait parfois le Patron — nous nous passerons du concours d'Antonin : il a sa crise !

Antonin prétendait souffrir de la goutte comme son maître ; et Mme Aymeris ajoutait : — Rhumatisme sympathique, goutte par dévouement ! Antonin a peur de passer pour le fils de sa

dondon de femme, puisqu'il a été assez sot pour épouser Domenica; son Italienne a vingt ans de plus que lui... et ils sont amoureux! c'est ridicule! Elle devrait se calmer, cette « goule »!

Mme Demaille regardait Mme Aymeris de travers, et lui jetait : — Ces mots! Antonin est las, ma chère! on ne conserve pas toujours l'aspect des tendrons!

— Parlez pour vous, ma belle, avec vos cheveux noirs! La vie ne creuse pas de sillons dans vos joues. En effet, j'envie votre sérénité, Marianne!

Mme Demaille s'apprêtait à répondre. Un coup de coude de M. Aymeris voulait dire : — Ma bonne amie, chère bonne... vous écoutez *encore* Alice?...

Alice levait les yeux au ciel ou prenait à témoin le Président, tandis que Mlle Sybille toussait, buvait pour feindre d'engloutir quelque chose qui ne passait pas; nerveuse, elle n'avait plus goûté à un poisson, depuis une fameuse arête difficilement extraite de sa gorge par Nélaton, avec des pinces que la vieille demoiselle portait dans un étui, en cas de récidive...

— C'est que nous n'avons plus de Nélaton! — disait-elle pendant que les colères grondaient au loin.

— Bataille de dames! Hé -là, Monsieur Berryer! Où sont vos confrères? Il y a bien quelque repas de corps, ce soir, à la Galerie Montpensier! On vous y attend... au moins vous ne vous disputerez pas, là-bas...

C'était le Président et ses cruelles plaisanteries.

— On m'insulte à ma propre table! — songeait M. Aymeris, en resserrant sa cravate de satin noir qui, en trois tours, pressait un col carcan dont les coins entraient dans des bajoues encore grasses.

Lors des « piques » trop vives, le général louait le moelleux sans pareil des sauces, les carpes à la Chambord, les escalopes Vatel, les charlottes russes; mais cela ne rassérénait point l'atmosphère :

— Vous faites toujours venir de chez Petit, le pâtissier de la Place de Passy, ma cousine?

Mme Aymeris s'écriait :

— Mais non! Domenica pinxit! mon cousin, vous n'êtes donc plus connaisseur?

Georges s'ennuyait à mourir, même à côté de M. Maillac et de Fioupousse.

Il y avait des dîners réussis ; des « dîners ternes » ; il y en avait où des discussions s'élevaient entre Fioupousse et le Président; il y avait les repas où l'irritation silencieuse du maître faisait perdre à Mme Aymeris tout contrôle sur elle-même. Le plus souvent, routine, redites ; le Président grommelait alors :

— Monsieur Aymeris, rajeunissons les cadres ! qu'en pensez-vous, mon général ? et vous, mon colonel ? Nous avons la jambe cotonneuse !

Ceux-ci amèneraient des sous-lieutenants ; on ferait venir les tantes Lili et Caro. Ceci, d'un effet comique toujours sûr.

Après le dîner, le Président jouait avec le colonel au trictrac dans le salon rouge ; deux bougies à abat-jour verts vacillaient sur la table. Dans le cabinet de l'avocat, infusait la camomille. Mme Demaille et Mlle Lachertier s'endormaient. M. Aymeris faisait une partie de cartes avec les autres. Mme Aymeris regardait la pendule. Georges appelait M. Maillac au piano ; c'était une partition à quatre mains de Wagner, un oratorio de Schumann, ou quelque œuvre nouvelle à déchiffrer. Diogène-Christophe Fioupousse racontait Delacroix, Théophile Gautier, Baudelaire, une visite à son ami Manet, ou les curieux tableaux de théâtre d'un certain Degas. Georges, d'après des descriptions de « peinture au pétrole », à la façon des décors, avait fini par se représenter l'artiste comme un ouvrier, quoique Fioupousse eût dit :

— M. Degas est comme Edouard Manet, un fils de famille.

Vinton-Dufour, du *Salon des Refusés*, aimait Manet comme un frère, mais, « sur sa nouvelle manière », se réservait. Il reconnaissait qu'Edouard avait fait de la nouvelle peinture jadis, avant que Claude Monet ne le dévoyât. Georges avait peur de Vinton et l'admirait tout de même, car Léon Maillac l'avait élevé dans le culte de cet *ours ;* mais Vinton était trop dédaigneux des études de Georges, de ses essais de gamin. On demandait à Vinton : — Avez-vous vu ce que Georges a peint cette semaine, là-haut ? Qu'en pensez-vous ? Il me semble en progrès ?

Vinton-Dufour rechignait à répondre. Une fois il dit au Président : — On devrait décourager Georges ; il réussirait mieux

dansla carrière diplomatique; plus tard on regrettera de l'avoir entretenu dans son erreur.

Mlle Sybille Lachertier rapporta le propos à Lili et à Caroline en prenant une tasse de chocolat, ou « le doigt de Marsala » de ces demoiselles. Elles se réjouirent, souhaitant que Georges servît la France, sinon par les armes, du moins dans la diplomatie, qui dispose de leur emploi. Elles attendaient le verdict du prochain conseil de révision : une hantise pour les Aymeris !

★

Georges fut exempté du service, son genou ayant encore gonflé ; le mal s'aggravait à chaque promenade à cheval qu'il s'offrait en cachette du chirurgien, et pour le plaisir d'être seul avec le cher Patrick de Jessie. Son épanchement chronique de synovie le faisait boiter assez bas. Définitivement libre, qu'allait-il faire ? Il le savait mieux que jamais, malgré les avis de Vinton-Dufour.

Lili et Caroline ambitionnaient que Georges, s'obstinant à peindre, étudiât avec Detaille ou Alphonse de Neuville — presque des soldats, ma chère ! — Elles s'avisèrent qu'une dame de Versailles, amie du général Du Molé, était la sœur du peintre virtuose, l'Alsacien Beaudemont-Degetz. Elles obtinrent une introduction auprès de lui et se rendirent à son hôtel de la rue Jouffroy.

Un valet de pied à boutons d'or introduisit ces demoiselles dans une salle ennoblie d'armures, de drapeaux et d'uniformes, où un canon historique menaçait de sa gueule le traîneau de l'impératrice Joséphine ; une esquisse du Baron Gros remplissait le fond de la pièce ; c'était un musée de souvenirs napoléoniens réunis par le peintre militaire.

Une portière de velours à aigles d'argent, soulevée par le serviteur, donna passage à un homme, jeune encore, en dolman de peluche noire, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière; ces demoiselles furent du coup conquises, le maître avait l'air d'un capitaine de chasseurs à cheval ! Il n'y aurait pas, chez M. Beaudemont, de ces modèles féminins dont elles appréhendaient, pour Georges, le commerce ; mais d'anciens turcos, peut-être un ex-Cent-Garde, des cuirassiers, de vieux braves. Il parut qu'on trouverait un terrain d'entente, car Beaudemont voulait être agréable au grand avocat, et ferait

une exception puisqu'il ne « professait » pas. Georges objecta qu'un tel arrangement offrait à un élève peu de chance d'étudier le nu. Mme Aymeris, de même avis, inclina pour la classe de Jullian. Georges s'y fit inscrire, mais, le lundi qu'il s'y rendait, il fut intimidé par les cris que poussaient les rapins. Les brimades étaient terribles ; la moindre consistait à renverser un baquet d'eau sur le « nouveau », quand il dépassait le vestiaire ; le cœur manquant à Georges, il s'enfuit.

Or, M. Beaudemont ayant plusieurs ateliers dans son hôtel, il en céderait un à mon ami, avec toute licence de prendre des modèles « d'ensemble », lesquels Mme Aymeris paierait. Beaudemont dessinait « anatomiquement » ; ses conseils seraient précieux, car, avant d'être « peintre militaire », il avait gravi tous les échelons à l'Ecole des Beaux-Arts, jusqu'au prix de Rome ; il « connaissait donc son métier » et la structure des corps, hommes et animaux.

Restait à choisir : M. Beaudemont, ou rien du tout ! Georges accepta Beaudemont et ce fut un an de fêtardise dans l'hôtel de la rue Jouffroy, peut-être temps perdu pour le futur peintre, mais une expérience qui tira l'abeille de son alvéole. Beaudemont, comme un chroniqueur parisien, déjeunait au restaurant avec des femmes galantes et des journalistes, — pourquoi n'en était-il pas un ? — bavardait au café, puis se rendait dans les salles de rédaction ; Georges rentrait sans lui, étant attendu par un modèle, tandis que le patron faisait des visites à des ministres et à des conseillers municipaux. Quand est-ce que Baudemont travaillait ?

L'ambitieuse et naïve Mme Aymeris trouva de saison que Georges, à qui l'on aurait défendu un mastroquet du quartier latin, devînt, à vingt et un ans, l'habitué de la Maison-d'Or et de « l'Américain », rien « de chic » n'étant indigne de son fils. Et M. Beaudemont était si bien habillé ! Il n'avait pas l'air d'un peintre !

Léon Maillac fit de suprêmes efforts pour que Vinton-Dufour autorisât Georges à lui porter les mieux-venues d'entre ses études ; il ne fallait pas abandonner un « fils de famille » dans les petits hôtels de l'avenue de Villiers. Maillac savait ce que pourrait être l'influence des peintres à la mode, des succès de coterie et des récompenses. Lié avec les premiers « Impressionnistes », comme nous le savons, sa petite collection ne

comprenait que des morceaux de choix offerts à lui par Vinton-Dufour, Renoir, Claude Monet, Cézanne. Les colorations aigres, les verts saumâtres, les roses et les rouges mats de Cézanne, la gaucherie savoureuse d'une exécution qui parut alors sauvage, Georges les préférait aux adresses mignardes des Beaudemont-Degetz, des Jacquet, des Duez, des Heilbuth et autres propriétaires de la Plaine-Monceau. Chez Maillac, les multiples perspectives de l'art moderne s'ouvraient en même temps à lui ; il fut à même de choisir entre le Vice et la Vertu, qui se dressaient devant lui comme pour le jeune Hercule. Il comprit que son père et sa mère, cependant plus avertis que tant d'autres bourgeois, avaient confié leur fils à Beaudemont pour les raisons qui leur eussent fait préférer une banque à une autre : respectabilité, réputation irréprochable, bel immeuble.

Georges, inquiet, inaugura son deuxième cahier, le jour de la reculade au Passage des Panoramas. Le soir, presque endormi, il se pince, se ranime et écrit :

C'est un soulagement, que des confidences au papier blanc, puisque je n'ai plus mon camarade Michel pour les lui faire. Michel est à Bruxelles dans la librairie.

20 novembre.

Puisqu'on y tient tant, va pour Beaudemont-Degetz ! Papa et maman insistent, mais je sens que c'est une boulette. Si ses petits soldats dont on compte les boutons sont de la peinture, celle des amis de M. Maillac qu'est-elle donc ? Mes maudits nerfs ! Si j'avais au moins pu me forcer à franchir le vestiaire, aux Panoramas, c'eût été le travail, au milieu de garçons de mon âge. Je sens que Beaudemont va démolir les artistes que M. Maillac me fit connaître. Je veux peindre comme eux, point comme Beaudemont. M. Vinton, hier, a tenu dans sa main mon petit portrait de Maillac, avec le cache-nez orange, — mais il ne demanda pas à voir d'autres études. Je suis malheureux, ce soir. Ceux à qui je voudrais me donner ne veulent pas de moi, et ce sera celui dont je ne veux pas qui me prendra. Autant potasser l'examen des Affaires étrangères, alors ! Mais, non, non, non ! Je suis peintre, je ne suis même que cela...

Trois mois plus tard.
(Février 1884.)

Beaudemont-Degetz est fort gentil. Quand mes parents me demandent si je me plais rue Jouffroy, il faut bien répondre : « Oui, assez ! » A l'heure du thé, la maîtresse du patron, Florence Pack, distribue

des toasts et du chocolat aux journalistes. Qui est-ce qui ne passe pas rue Jouffroy ? C'est un bureau de rédaction, une agence de renseignements, on y prépare les scrutins de l'Institut, du Jury, des dîners des *Pris de Rhum*, et le retour de l'Empereur. Je me dégèle, je parle, on pouffe de ce que je dis, mais ils veulent voir des malices dans mes jugements loyaux ; comme maman, je ne puis mentir, si ce n'est par amplification verbale. Florence Pack me présente à des femmes. Elles m'invitent, mais chez elles... je n'ai pas encore le ton. L'hôtel du boulevard de Courcelles me fait mal au cœur, comme un entremets à la crème. Cette Florence n'a chez elle que de la foutue peinture : celle de ses adorateurs. Elle a bien quelque part son pastel par Manet, mais il est difficile de le voir, dans l'ombre. Maman, tu me jettes dans les bras des cocottes ! Le sais-tu ? Passer de Vinton à l'atelier Beaudemont-Degetz... j'aurais préféré les petits goûters à la Suisse des Vinton, autour du poêle, quand les trois ou quatre personnes présentes ont l'air d'un tableau du maître. Il y a des tailleurs pour la rue Visconti, et d'autres pour la rue Jouffroy. Florence veut que celui de Beaudemont m'habille. C'est comme pour la peinture : une résolution grave ! Mais Beaudemont m'a l'air faux-chic, surtout en veste de chambre prune, à brandebourgs bleu-turquoise. J'ai envie de pleurer, quand il empoigne sa mandoline et chante des airs napolitains d'Henri Regnault.

Je donnerais n'importe quoi pour visiter, avec Fioupousse, l'antre de M. Degas; il ne veut voir personne, surtout les jeunes gens qu'il déteste et trouve stupides. Je pourrais, peut-être, l'amadouer ? J'ai tant besoin d'admirer, d'aimer, de suivre quelqu'un de fort à qui je dirais : « Tenez, je me livre à vous ! » Seulement, il ne faut pas qu'on se moque ! On est camarade avec Beaudemont ; et moi, je ne sais pas être camarade avec un patron. A mon âge, il faut subir une discipline. Personne n'a pu, ou personne n'a encore voulu m'en donner une. Quel malheur qu'il n'y ait plus, comme jadis, racontent les livres, des ateliers où le patron s'entourait d'apprentis qui fabriquaient les couleurs, les toiles ! Beaudemont ne me laisserait pas faire un calque, pas même préparer un de ces panneaux d'acajou où, avec des martres à dix francs pièce, il peint ses tourlourous d'opéra-comique ; je suis *sous son toit !* je suis son *pensionnaire !* mais cela ne sert de rien. Chez Jullian, j'aurais pu me faire des amitiés. Ah ! avoir un ami ! Des amitiés !

Quand M. Alfred Stevens ou M. Manet viennent rue Jouffroy, ils causent peinture, mais Beaudemont en a vite assez. M. Manet m'a dit : « Viens voir comment je peins. » Je l'ai aperçu l'autre jour.

Beaudemont dit souvent : « Si Manet avait su dessiner, il aurait fait quelque chose. » Et moi qui trouve ses tableaux plus beaux que ceux du Louvre ! De moi-même, c'est comme cela, il me semble que

je peindrais. Il faut absolument voir aussi M. Degas et sa technique pour la détrempe.

★

Georges ne tarda pas à faire la connaissance, chez son « patron », d'un autre jeune maître à grand succès, Ange Matoire, l'auteur de « Délire de Volupté » et de « Valse enivrante ». Matoire, un grand homme brun, l'allure d'un chef de rayon du Bon Marché, qui aurait été tambour-major ; il est lié avec Manet, « qui lui donne du talent ». Degas dîne chez lui. Matoire est le peintre moderne des « ullsters », et des habits noirs, des jupes de tarlatane d'où émergent des épaules anguleuses. Il « pille » Manet, lequel « il assaisonne, sans trop de vinaigre et de moutarde, au goût de M. Bouguereau », écrit Aymeris quelque part : « Il nous donne ce que Manet aurait peut-être peint, s'il avait su son métier, dit-on chez Beaudemont.

Ange Matoire faisait parfois profiter Georges de son modèle (la fameuse Marie Renard de Madeleine Lemaire et d'Heilbuth), ne méconnaissant pas les avantages matériels qu'offrirait à un roublard comme lui une famille Aymeris ; s'il ne « vola » pas Georges à Beaudemont-Degetz, il le lui emprunta.

Il insinua à Mme Aymeris, en déjeunant à Passy :

— Bientôt il sera temps que Georges expose au Salon. Avec mon concours et la bonne volonté de quelques collègues, « *nous enlèverons ça haut la main* ». Seulement, vous devriez offrir des dîners, vous qui avez des relations, et peut-être acheter un peu de peinture, habilement, à droite et à gauche. Ne craignez pas d'être généreuse ! Votre cuisine comptera pour beaucoup, et votre Mouton-Rothschild aussi.

La fille de Matoire, Germaine, n'avait pour dot que son profil et l'influence de son père. Mme Matoire assiégea Georges, « l'enfant-tunique », et créa une apparence d'intimité avec les Aymeris.

Lili et Caroline se retiraient, si la femme du peintre à la mode se montrait à Passy. — Ma chère Alice, avec ces gens, ton salon prend un aspect d'hôtellerie suisse. Eh ! quoi, ne peux-tu pas fréquenter chez eux, s'il te plaît de voir des bohèmes ? Vous aurez bientôt des modèles chez vous, de ce train-là !

Mme Aymeris, plus tolérante, estimait les Matoire amusants, « si vivants » ! M. et Mme Aymeris se faisaient vieux ;

Mme Demaille était octogénaire ; Mme Aymeris appréciait la fidélité .. mais Passy, disait-elle, n'est pas « folichon ».

Mme Aymeris n'eût jamais deviné que les Matoire osassent, songer à Georges « pour leur Germaine » : et M. Aymeris disait-elle, le vertueux Pierre, marierait son fils *illico!!!* Selon Pierre, on ne se marie jamais trop tôt... Eh bien, non ! Pas de mon vivant, l'hymen de Georges ! Pas de filles d'artistes ! Puisque nous l'avons ravi à la mort, *qu'il s'amuse ! mais « sans hyménée » !*

*

Ange Matoire et son confrère Ulysse-Auguste Charlot, de l'Institut, « corrigèrent » alors dans une classe organisée dans leur quartier par quelques jeunes hommes riches qui faisaient, comme tout le monde, de la peinture. Georges y alla, sur le conseil de Beaudemont lui-même.

Quelqu'un possède des lettres de Georges à Léon Maillac, non datées, mais qui doivent être de 1882 ou 83.

En voici quelques-unes :

(*Lettre à Léon Maillac.*)

Cher grand ami,

Il y a du nouveau, depuis votre départ pour Arcachon. Quand vous reviendrez (et que ce ne soit pas trop tard), vous me retrouverez un rapin. J'ai échappé à Beaudemont, à Jullian, mais voici un autre atelier public, où je suis en blouse, à la bouche une pipe qui me fait mal au cœur, après des déjeuners chez le bistro de l'avenue de Villiers, avec des camarades bruyants, stupides, pas artistes pour un sou. Adieu les uniformes et les panoplies de Beaudemont ! Ange Matoire a une académie passage Geoffroy, avec Charlot de l'Institut : une classe pour quartier neuf. Mes parents ne désapprouvent pas, et maman désormais aura moins d'occasions pour donner des pièces d'argenterie aux Matoire, acheter des croûtes et me défendre contre les demoiselles à marier. Le mariage se présente déjà pour moi comme un dégoûtant marchandage.

Nous ne sommes que vingt, à l'atelier, dont treize amateurs (et quelques professionnels enlevés à Jullian). Un ancien fabricant de tabliers métalliques pour devantures de magasin, un Hollandais septuagénaire et paillard, un associé d'agent de change, des oisifs, le massier, certain Paul Mulot, clubman, abonné de l'Opéra ; leurs maîtresses servent des boissons à quatre heures, on chante, on rit et je continue d'étonner par ma réserve ce drôle de monde. Ce sont des rapins de comédie. Ma tenue, mes habits, ma façon de parler, il

paraît que rien en moi n'est assez « rapin » pour ces gens chics. Je vous assure que j'ai de la bonne volonté. Je voudrais faire comme eux, je sens que je suis *impossible;* j'ai l'air plus gourmé, à mesure que je voudrais être plus libre.

L'attaché d'ambassade est mon surnom. Tout de même, je crois être plus artiste que ces pauvres types, amateurs ou professionnels. Que font-ils là ? Pas une idée, pas une lecture, ils n'ont jamais vu un tableau, ils ne parlent jamais du métier. Je suis leur tête de Turc, parce que je n'ai pas été au régiment. Ils me font faire l'exercice sur les fortifications. D'où migraine. Ils voudraient m'emmener au b... Si j'y vais ce ne sera pas avec eux. Peut-être avec vous ?... Le samedi, après la correction, les camarades partent pour Montmartre, le Moulin de la Galette, la mode étant aux croquis *vécus,* qui veut dire *canailles.* La journée s'achève chez l'un des camarades, dans ces ateliers à éventails japonais où ils reçoivent des femmes (car de voir « de la peau » est tout le but de leur carrière);— on a « un modèle », la peinture est un prétexte à pelotage, l'atelier un pince-c... Et ce qu'ils font ? Je me fais haïr, car rien ne m'empêche de leur dire que c'est mauvais. Ma réputation de dessinateur me pose, ils me blaguent, mais ils m'admirent. Ça m'effraie ! Eux ? total manque de dons, totale incompréhension. Ils savent se la couler douce, dans l'existence, mais point d'ambition, nul autre idéal que « les femmes », les femmes, la noce ! Pourquoi ne sont-ils pas à la Bourse? Vins de Champagne, refrains cochons, blagues...

Mais je vous ennuie avec cette académie. Revenez, vous mon seul ami, depuis que Michel, le fils de l'emballeur, est en Belgique. J'espère que monsieur votre père va mieux. Je manque de livres. La *Princesse de Clèves* et la *Mme de Lafayette* me ravissent, mais, du moderne, s. v. p. Ecrivez-moi.

Votre G. A.

(*A Léon Maillac.*)

(un an plus tard, *date manquante.*)

Cher grand ami,

« Si vous étiez ici ! What a scrape I have got in ! Les palettes et les appuis-mains tombent sur moi, mon père prend un air de martyr, maman aussi, ils sont tous contre moi ! Voici les faits :

Vous vous rappelez que j'ai peint un portrait de ma cousine Camille, pour le Salon, puisque Ange Matoire ordonne que j'expose. Le portrait est refusé au premier examen du jury, puis à la révision. Tout de même, la poste m'apporte ma carte d'exposant; je crois à une plaisanterie. Le jour du vernissage, Camille est accrochée aux frises, comme un « navet ». Les camarades de l'atelier me conspuent: Ça ne se passerait pas ainsi : j'avais dû soudoyer les gardiens, l'atelier était compromis...Bref, le massier fit des recherches, ses démar-

ches aboutirent à un lavage de tête formidable que je viens vous conter.

Donc M. Bouguereau m'a fait venir chez lui, hier matin. Il était en séance. L'air aussi furieux que M. Degas ou M. Vinton, il m'introduit dans le sanctuaire où pose une femme nue, italienne, un gosse nu aussi, dans des draperies groseille, et perchés sur des matelas qui simulent des nuages. J'ai même constaté que, par un artifice d'éclairage, les modèles, la *nature*, ressemblent chez le Président de la Société des Artistes aux tableaux de ce maître. M. Bouguereau est un *réaliste* (qui l'eût cru ?); il est sincère et exact comme un appareil de photographie.

La scène commence. M. Bouguereau est debout devant les portraits de M. et Mme Boucicault, du Bon Marché. Il me regarde comme un juge regarde un prévenu, et me dit : « M. Aymeris, vous rendez-vous compte de la faute grave, très grave, dont vous vous êtes rendu coupable dans un moment d'aberration ? Votre ouvrage a été par deux fois refusé, et il figure sur le catalogue officiel, *il est accroché*, Monsieur ! Le gardien chef et trois autres employés vont être admis à faire valoir leurs droits à la retraite, c'est la moindre punition pour eux. Votre cas, monsieur, est un des plus pénibles auxquels j'aurai été mêlé dans ma carrière. Vous avez été singulièrement privilégié dès votre naissance, par votre entourage et votre éducation ; vos parents ont mis sous vos yeux l'exemple des vertus de la bourgeoisie la plus distinguée de France, vous n'avez eu aucun des soucis matériels sous lesquels cèdent des vocations bien plus remarquables que la vôtre, monsieur ; enfin, monsieur, ce vénérable Emmanuel-Victor Aymeris, de l'Académie des Sciences morales et politiques, a mis autour de votre nom un halo lumineux que son fils, l'éminent M. Pierre Aymeris, n'a pas éteint (*sic*), mais auquel, loin de là, il a ajouté les palmes de la philanthropie, de la charité, des vertus civiques et privées ; enfin, monsieur, je n'insiste pas... Vos camarades, les élèves de mon collègue Charlot, vous excluront de leur sein, si vous ne faites pas une confession publique des actes de corruption et de vénalité que vous avez commis et favorisés... »

Le William Bouguereau de l'oléographie m'humilia pendant une demi-heure ; je n'y comprenais rien ! et mon portrait de Camille est, hélas ! si mauvais, que je n'ai même pas de consolation ! Cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Papa, comme toujours, me soupçonne et se tait. Si j'étais accusé d'un assassinat, il se demanderait si ma raison... Mais il me soupçonnerait. Maman aussi ! A quoi, à quoi donc est-il bon d'être un « enfant gâté » ?... Moi, j'aurais cru que maman m'avait trop « recommandé ». A l'atelier on me déshabille, on me fait un chahut dans le passage Geoffroy, la police nous pige, on nous mène au poste... »

Je ne donne que ces fragments, ils me dispenseront de reconstituer par mes propres moyens cette phase de la vie de Georges dans sa famille et parmi ses camarades. A force de recherches du massier Mulot, on sut que « le portrait de la Mlle Camille A. par Aymeris (Georges-Emmanuel-Victor), élève de M. Charlot, membre de l'Institut, et de M. Matoire, avait été accroché en échange d'une toile crevée, dont l'auteur était un Aimery (Georges), élève de M. Gérôme, membre de l'Institut, demeurant à Nantes (Loire-Inférieure) ». Les gardiens furent expulsés; M. Aymeris leur alloua une pension à vie. A cette occasion le nom de Georges parut dans un journal de Nantes; le titre de l'article était : *Concussion artistique.*

*

(un an plus tard ?)

Autre lettre.

Cher ami,

Un autre grand événement ! Ange Matoire m'a fait connaître M. Degas; j'ai été chez lui; il m'a montré mille dessins, pastels, de chevaux de course, de danseuses, et toutes ses œuvres anciennes, son *Jeu de jeunes Spartiates, la Sémiramis. C'est incroyable !* S'il voulait m'accueillir plus paternellement que M. Vinton ? Il a l'air aussi terrible. Qu'ils sont sévères, les hommes de ce temps-là ! Je sens déjà que je l'aime, je le respecte, c'est un ancêtre, non pas qu'il soit vieux, mais c'est un Maître. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long aujourd'hui, d'ailleurs vous revenez, dites ?

Je vous embrasse.

G. A.

Autre lettre.

Cher ami,

Depuis que je connais M. Degas, je ne peux plus me voir à l'impasse Geoffroy et pourtant je n'ose pas aller embêter Degas. Je suis encore plus seul qu'avant, seul comme pendant mon enfance à Passy, seul au milieu de tous ces grossiers, dont les plaisirs crapuleux me donnent des haut-le-cœur. Ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que je les amuse ; ils me trouvent comique, un pince-sans-rire. Toujours parce qu'ils ne comprennent pas. C'est à vous dégoûter de l'esprit. Je pense qu'ils appellent spirituel ce qu'ils n'entendent pas. Je ne me croyais pas si drôle. Ils sont si peu cultivés, qu'ils me consultent comme un dictionnaire. Vous savez ma faiblesse : incapable de mépriser ou de faire de la peine. Je les suis, je sors avec eux. Tout cela est absurde. Les élèves amateurs ne sont pas les moins vulgaires : le genre « cercleux » baccarat-courses, c'est pis encore que les autres qui rappliquent de chez Jullian. Je blesse ces fêtards

et ils me disent : « Tu en es un, toi aussi, de fils de famille. » Et je veux plaire ! Maudit besoin de plaire ; maudit besoin de confiance et de sympathie ! je biaise, je louvoie, j'essaye de m'abaisser à leur niveau. Ils sont très bons, au fond, mais c'est le volontariat, la caserne ! La veille des deux jours de correction, par Ulysse-Auguste ou par Matoire, je recale les dessins des camarades, je remodèle un biceps ou une cuisse, car ils sont tous des « mazettes ». Nouveau prestige pour moi, comme dessinateur, parce qu'Ulysse-Auguste Charlot, bombardé peintre d'histoire, d'habitude portraitiste d'Américaines, obtint une commande pour l'Hôtel de Ville. Membre de l'Institut depuis peu, il lui faut exécuter en six panneaux, pour l'Hôtel de Ville l'histoire d'Etienne-Marcel. Il me charge des dessins d'après le nu. Trop occupé par ses belles madames, il s'en remet au plus sérieux de l'Atelier, à votre Georges. Dans une exposition d'ensemble Ulysse-Auguste m'a fait l'honneur d'épingler, avec les siens, quelques croquis de moi. Vous imaginez l'effet produit à l'impasse Geoffroy. Fureur des camarades !

Vous vous attardez à Arcachon, grand ami. C'est trop long, pour moi, sans M. Maillac et sans le brave Michel. Vous devriez amener monsieur votre père à Paris pour consulter. Je sais qu'il est faible... Serais-je donc égoïste ? Revenez-moi !

GEORGES.

P. S. — Michel m'envoie de Bruxelles des Catulle-Mendès qui ne me plaisent pas du tout. Michel tourne mal. Il voudrait que je trouvasse une fin à son sonnet :

> Que fais-tu donc penchée ainsi sur cette vasque ?
> Tu médites, ô chère ! à l'azur de tes yeux.

Cher ami,

Ne racontez à personne ce que je vous ai écrit sur les panneaux de l'Hôtel de Ville, cela pourrait faire du tort à ce brave Charlot, j'en suis honteux pour lui. Et il est si bon !

L'été vient, Beaudemont part pour Londres en juin, il emmène des collègues du jury et l'on voudrait que je fusse « cicerone », parce que je parle anglais. Matoire s'étonne de ce que je ne le tutoie pas. Oh ! les jeunes maîtres ! Vous me voyez toujours « *à côté* » ; donc, je suis indiscret avec Degas, mais point assez camarade avec l'autre ! Ce n'est pas facile d'être un étudiant, à notre époque. Merci de vos lettres, elles sont toutes écrites comme par Saint-Simon (pour m'amuser ?...) Mais, quant à mes peintures, on dirait qu'il est question de tout excepté d'elles. — Vous aussi ? Enfin, attendez, vous verrez.

Votre G. A.

P. S. — Je compose un essai sur le scepticisme. *Je suis à une heure où on se vomit.*

*

Pourquoi Georges, dont la position aurait dû lui rendre ses débuts faciles, était-il abandonné à l'absurde sort commun des élèves d'académies publiques ? Georges se plaignait à Léon Maillac, sur l'amitié duquel il pouvait faire fonds, mais l'opinion de Maillac, quant au talent de l'artiste, Georges devait toujours en douter : doute cuisant, à l'heure présente où il aurait eu besoin d'un secours, et qui allait être, dans l'avenir, une hantise quand Maillac ne serait plus là !

Celui-ci inspirait les lectures du jeune peintre et lui racontait les hommes célèbres ou méconnus. Il était resté en relations avec des poètes du Parnasse, des « Impressionnistes », des philosophes et des musiciens. Ses lettres d'érudit, d'un style un peu apprêté du XVIIe siècle, étaient pleines de préciosités et d'amusants archaïsmes. On l'avait pressé d'écrire ses mémoires; d'aucuns espéraient les découvrir après sa mort. Engagé dans des liaisons et des aventures galantes, M. Maillac avait consacré aux femmes, et à sa « culture », le temps que lui laissait un modeste emploi dans un ministère, où il avait connu Verlaine, et l'enfant prodige, Arthur Rimbaud.

Dans une masure du Quartier Latin, Maillac vivait, depuis ses études à l'Ecole de Droit, avec une femme qui jadis dînait avec lui à la même pension d'étudiants méridionaux. Trente ans plus tard, il partageait encore, sous l'édredon d'andrinople, la couche de Florette, maritorne acariâtre, querelleuse, dans des draps bis d'hôpital, où Georges ne pouvait concevoir que, la nuit prochaine, Florette allait ronfler à côté de cet homme exquis.

Flore ouvrait la porte, Georges lui serrait la main. Il passait vite au travers de la petite antichambre, dont le papier de tenture sali était à peine caché par des tableaux et quelques pastels de Boudin ; il évitait la salle à manger aux relents d'huile frite, la table couverte d'une toile cirée poisseuse, et marquée des ronds qu'y faisaient les tasses à café de midi ; les verres et les assiettes encore sales à cinq heures. A côté, c'était le cabinet où Maillac se reposait sur une ottomane, deux gros chats angora sur son ventre. La terreur de Georges c'était, surtout en hiver, que Flore, avec ses tics et ses grimaces, ne vînt, en caraco de pilou, près de l'unique Chouberski, repriser des gilets de flanelle. Elle mordait ses joues, se rongeait les

ongles, et crachait une chique. Méditant, sa belle main osseuse appuyée contre son nez fin, Léon fermait les yeux que la cécité menaçait.

A cinquante ans, il en paraissait soixante et dix, ne se faisait pas d'illusions sur les progrès d'une implacable ataxie ; et des secousses, comme les décharges d'une pile électrique, tiraient de lui des gémissements.

— C'est bien laid de souffrir, Georges : *je tiendrai*. Ce triste état est la revanche de l'amour, dont la privation est la seule dont on ne se console point. Tu verras, entre trente-cinq et quarante-cinq ans !... le triomphe, alors, pour nous autres ! Les arts, la littérature. c'est bien peu, sans... ce que je n'ai plus !

Georges écoutait, contemplait le portrait de Florette, en costume de canotière, comparant l'image au modèle, la pieuvre encore attachée à sa proie. Ainsi perçait-il un de plus des mystères de la vie, entre cette hideuse représentation du beau sexe et les débris masculins d'une pauvre victime de Vénus.

Maillac jetait sa ligne de fond dans une eau trouble, et la réserve de Georges cédait auprès de son grand ami, qui, presque un cadavre, parlait encore d'amour avec regret, et sans rancune, comme un qui, après un accident où il a perdu les deux jambes, voudrait remonter en voiture et revoir immédiatement un paysage admirable !

— Expliquez-moi à maman, monsieur Maillac,— suppliait Aymeris. Et il chargea Maillac de délicates ambassades auprès de ses parents.

Avant ou après le dîner, ce sont des conciliabules, de prudentes conversations à voix basse entre M. et Mme Aymeris et Maillac. A ces parents trop âgés « *il explique* » leur fils que séparaient d'eux des décades pendant lesquelles tout s'est modifié, si bien que les deux générations d'Aymeris n'ont, aujourd'hui, un air de famille qu'à peine. Du moins, croit-on cela.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

J.-H. Rosny : *L'Appel du bonheur*, E. Flammarion. — André Godard : *Le Fléau*, Perrin. — René Benjamin : *Grandgoujon*, Fayard. — Jehanne d'Orliac : *Madeleine de Glapion*, E. Flammarion. — Marc Elder : *Jacques Bonhomme et Jean Leblanc*, Calmann Lévy. — Edmond Cazal : *Joë Rollon*, Edition française illustrée. — René Pujol : *L'homme qui gagne*. Edition française illustrée. — Pascal Forthuny : *Icare, l'as de cœur*, Albin Michel. — Paul Colin : *Le Cadran solaire*, Cahiers indépendants. — Delphi Fabrice : *L'homme de Joie*, Albin Michel. — Gilbert Stenger : *Le retour à la terre*, Perrin. — Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Les hommes de bonne volonté*, Calmann-Lévy. — Louis Delluc : *La Danse du scalp*, Grasset. — Jérome et Jean Tharaud : *Une relève*, Emile Paul. — Binet-Valmer : *Le mendiant magnifique*, Flammarion. — Jean des Vignes-Rouges : *Sous le brassard d'Etat-Major*, Flammarion.— Edmond Sée : *Confidences*, Flammarion. — Henri Ardel : *Le rêve de Susy*, Plon. — Gustave Rouger : *Une découverte sensationnelle*, Emile Paul. — André Birabeau : *Le guerrier posthume*, l'Œuvre. — Alice-Georges Breuillhet : *Comme en un rêve*. Grasset. — Georges Fabri : *La vilaine bête*, Flammarion. — Noëlle Roger : *Terres dévastées et cités mortes*, Foi et Vie. — Pierre Mac Orlan : *La fin*, Edition française illustrée. — Dorsenne et Boisyvon : *Le corsaire galant*, Romans fantaisistes. — Raoul Stoupan : *Contes de l'arrière*, Maison française. — Albert Nast : *L'enfant dans la lumière*, Crès. — Pierre Sichel : *Le cœur dévisagé*, La Forge.

L'Appel du bonheur, par J.-H. Rosny. Si les hommes ne savent pas au juste ce que c'est que le bonheur, les femmes le savent encore moins ; mais elles ont, sur leurs compagnons... d'infortune cette supériorité, c'est qu'elles sont très capables de remplacer un sentiment par une sensation et la plénitude de la dite sensation remplace également pour elles la recherche de l'absolu ou de l'infini qui tourmente toujours l'homme incapable de se donner le change. Aussi ces dames se déclarent satisfaites quand elles ont enfin rencontré leur mâle, ce qu'elles dénomment *l'âme sœur* par antiphrase ! Lucienne-Liane cherche un appui sensuel et, ressemblant à toutes les désordonnées de ce genre, elle a épousé sans choisir le seul mâle qui ne lui convenait pas, ce petit homme faible, amoureux, ridicule avant la lettre. Cette Liane ravage naturellement la forêt où elle pousse, escaladant tous les obstacles et cassant les meilleures branches sous le poids lourd de ses fleurs vénéneuses. L'appel du bonheur pour elle, c'est la voix de celui qui éveillera le mieux ses sens ; mais elle n'en conviendra pas facilement. Trahir sa meilleure amie, bafouer son mari et tromper l'un après l'autre ses amoureux n'est qu'un jeu pour elle, un jeu sans perversité, car elle a une liberté d'allures qui l'empêche de dissimuler longtemps. Elle avoue

comme une corolle s'ouvre. Or, le mâle qui s'adapterait le mieux à son tempérament, ce serait peut-être l'oncle Gaume, qui découvre, après dîner, que l'ennui le plus grand est de douter de Dieu. Ce vieil égoïste, très intelligent, en est venu à cette idée, parce qu'au fond *il a peur*. Il a peur de la mort. Névrose que l'humanité a justement inventée après avoir renoncé à la très saine naïveté de croire en une puissance réparatrice, qui, tout en lui enlevant le mérite du libre arbitre, lui laissait la consolation d'être absout. Lucienne-Liane, elle, a peur de la vieillesse, et c'est cette crainte qui la jette aux bras du premier venu ; elle veut connaître, avant de cesser d'être, de se survivre. Ce roman, suivant *Et l'amour ensuite*, représente *l'amour d'abord*. Pas plus, pas moins immoral que l'autre, il n'est pas fait pour les femmes. Elles ne peuvent y rencontrer que des excuses à leurs mauvaises pensées. Même le personnage sympathique et un peu sot de Geneviève, la compagne fidèle et dévouée, ne sera pas compris, parce que faire un personnage de dupe n'est pas enviable, malgré le bon motif. C'est un livre écrit pour les hommes, leur démontrant certains mobiles de leurs faiblesses et aussi de leurs noblesses, un miroir où, sans se voir flattés, ils peuvent saisir, par-ci, par-là, un fil de l'écheveau emmêlé des passions et se conduire dans le labyrinthe de leurs propres contradictions. La plus intéressante silhouette est certainement celle de ce vieux Gaume, épouvantail genre corbeau crevé, qui est à la fois très fort, très spirituel, très lâche et qui cherche Dieu non pas comme un amour plus fort, mais comme un remède contre la mort. Ce type-là entend *l'appel au bonheur* pour se laisser couler à pic dans une dernière illusion... ou plutôt il souhaite ne plus rien entendre que sa propre voix intérieure lui répétant que tout est bien dans le meilleur des mondes, qu'il a aidé à la pacification de Geneviève et que cela lui sera compté au jour du jugement. Pour ce vieux monstre idéaliste, Dieu... c'est le coton dans l'oreille ! Ce bonhomme-là, c'est le Parisien fuyant les bombes.

Le Fléau, par André Godard. J'étonnerais peut-être l'auteur en lui avouant que l'humanité, le seul grand fléau de ce globe, est de tous points digne de l'autre, moins grand : la guerre, moins grand en ce sens qu'il la diminue de chaque côté. Ce Lucien dilettante, cette Hélène Riancourt mystique et froidement illuminée, ce Maurice libre-penseur, caractère faible qui ne sait ce qu'il veut, ce père jésuite, bon soldat et bon prêtre sans trop de prévoyance, tous ces gens mis à nu devant nous, détaillés avec un art très, trop scientifique, sont autant de pauvres sires qui cependant représentent une élite sociale. La guerre ne change pas leur mentalité. La femme continue à être sournoisement attirée par la vie sensuelle malgré son apparence de veuve et de mère sérieuse. Le plus intéressant de tous est ce

Lucien, si franchement épris de son bien-être et si désireux de s'utiliser selon des préjugés courants. Ecrit par quelqu'un qui a énormément lu, très psychologiquement documenté, ce roman s'apparente, par le côté religieux, aux études de Huysmans. Il est gros de petits détails très savoureux. Toutes les pages sur la destruction systématique des oiseaux utiles à l'agriculture sont d'un curieux enseignement. Qu'on ne se laisse pas rebuter par la gravité de son style. Il est attachant parce que l'on sent qu'il est construit... comme une cathédrale.

Grandgoujon, par René Benjamin. Quel type, ce pauvre Grandgoujon, et comme on le prend à n'importe quel appât! Je ne sais pas s'il est vraiment bien réel, mais il paraît bien parisien, et, s'il n'existe pas, on a fait une bonne action et un bon livre en l'inventant. Les pages de la mort de cette mère, si bonne et si parfaitement dupe de son gros enfant, qui meurt d'avoir trop ri au cirque, ont une force vraiment extraordinaire de comique macabre. On dirait volontiers comme le héros : « C'est prodigieux. »

Madeleine de Glapion, par Jehanne d'Orliac. Le portrait intime d'une énigmatique figure historique : Mme de Maintenon, et, dans son ombre, la douce miniature de cette enfant de Saint-Cyr que voue aux pires supplices moraux la discipline de ce qu'on a le droit d'appeler, pour ce temps-là, l'étiquette religieuse. L'ombre d'une silhouette de page glisse au fond de ce vitrail. On entend l'amour qui appelle à son secours, un cliquetis d'épées, une tache de sang sous un bouquet de fleurs, puis, la jeune fille, devenue l'humble servante de la fatalité, a peine à reconnaître, en ce dur capitaine qui passe, devant sa fenêtre longtemps après, cet enfant terrible qui la troubla jadis. Mme de Maintenon dépossédée et oubliée expire sous les yeux de sa fille préférée, dont elle avait pris soin... jusqu'à en murer pieusement le possible bonheur... Mais un bonheur entrevu n'est-il pas plus durable qu'une joie réelle ?

Jacques Bonhomme et Jean Leblanc, par Marc Elder. Un type de paysan très sincèrement décrit avant et pendant la guerre. Il s'occupe de l'idée de patrie comme il pense à son blé. Il faut battre l'ennemi, mais le plus certain c'est que son grain, à lui, n'est point battu et que sa femme reste seule pour tout faire. On parle peu. On agit et je trouve cette ligne terrible; en sa réalité vengeresse, à propos de tous les supplices endurés par les chevaux pendant la guerre *voulue* par les uns et *adoptée* par les autres, ce qui ne laisse aucune place pour *l'innocence* absolue des deux humanités : « Le Français ignore ou méprise la bête qu'on ne lui apprend pas à aimer. » L'auteur ne prend pas de gants pour dire ça et il a raison. Jean Leblanc, c'est un marin. Il est naïf. Il meurt sur un radeau après avoir accompli des prouesses lors du torpillage de son

vieux bateau et parce que : «... acharnée au combat, la terre a répondu au sans-fil qu'elle n'avait pas de navire disponible pour aller à leur secours ».

Joë Rollon, par Edmond Cazal. L'auteur des *Voluptés de guerre* donne un pendant à *l'Homme invisible* de Wells. Celui-là ne se borne pas à des choses vulgaires ; il veut, par tout l'effet de sa puissance, connaître les joies défendues aux mortels ordinaires... Mais cependant il arrive, à l'exemple des gens qui n'ont pas d'histoire, à se contenter d'être heureux et de faire des enfants avec la femme qu'il a conquise de haute lutte. Roman d'aventure fort amusant, philosophique et sain, malgré certaines libertés prises par le héros transformé en... *voyeur;* mais, vraiment, quel est celui de ses lecteurs qui n'en aurait fait autant !

L'Homme qui gagne, par René Pujol. Remplie de détails bien vivants très amusants, cette idylle d'un Monsieur qui gagne aux courses avec une femme relativement facile gagnant aux aventures est d'une lecture fort attachante. Toute la partie de campagne, l'achat d'une maison dans le midi et la vie rustique entre une gardeuse de vaches et une parisienne légère, se déroule avec la vivacité d'un film d'une rare intelligence littéraire. Ce qui fait surtout le charme de ce livre, c'est qu'il est écrit, sur des sujets scabreux, très sainement.

Icare, l'as de cœur, par Pascal Forthuny. Il faut s'y faire ! Si c'était accompagné de la musique d'Offenbach, ça paraitrait peut-être plus nature, mais c'est franchement, irrésistiblement amusant et, quand on a pris son parti de ce mélange de légendes antiques racontées en argot de Montmartre, on finit par ne plus s'en soucier. Du reste, les hommes, y compris les dieux, ont une tendance à se moquer des choses les plus sacrées. Quiconque a pénétré dans le sanctuaire du paganisme s'aperçoit vite que la majesté des plus chastes déesses a vite fait de céder à la plus burlesque tentative d'un chèvre-pied. Médée, cette funèbre figure, nous semble aussi vivante devant le Dédale inventeur de la colle forte qu'en présence de toutes les malédictions des poètes. L'idylle du jeune Icare avec la fille de Minos Ariane (qui joue au *diabolo* ayant trouvé un fil !) n'en est pas moins touchante et quand l'as de cœur tombe du haut de son rêve sur le bûcher préparé par son père, notre frisson est aussi intense que devant un poème classique.

Le Cadran solaire, par Paul Colin. Type de dangereux libertaire, ce Paul Surmont commence par trahir son maître, un universitaire qui s'efforce d'inculquer une morale religieuse à son disciple, tout au moins une ligne de conduite; mais l'élève, au moment de parler au public auquel on le présente sous les meilleurs auspices, est tout à coup tenté par le démon de la perversité, c'est-à-dire par l'i-

dée néfaste de dire non ce qui est permis, mais ce qu'il pense. Naturellement, son professeur est furieux, rompt tout commerce littéraire avec lui. Plus tard, ayant vécu dans toute la liberté de son amour pour la vérité nue, Surmont abandonnera le dernier lien social, sa femme légitime, pour une maîtresse, d'ailleurs indigne de lui ; de liberté en liberté, grisé par ses instincts qui sont ceux de la brute la plus civilisée et obligé au travesti des grands sophismes, il descend (ou il monte) tous les degrés qui mènent à la révolution dite sociale. Il trouve enfin sa récompense dans une balle perdue, et n'aura pour tout cortège, le jour de son pauvre enterrement, que la fidélité désolée de sa femme, la pitié de son vieux maître. La morale à tirer de ce roman hardi et d'ailleurs bien bâti est que l'homme absolument libéré ne doit pas chercher à libérer les autres. Il serait peut-être plus habile de pousser à l'esclavage des foules et alors... mais ça ne me regarde pas du tout !

L'Homme de joie, par Delphi Fabrice. Ce livre, qui sent son Jean Lorrain par certain chapitre : celui de *l'homme à l'ombrelle*, est un peu désuet de style et de sujet, car maintenant nous avons passé le Rubicon des horreurs sociales et les quelques crimes au patchouli des rôdeurs nocturnes ne sauraient guère nous émouvoir. Cependant il y faut noter un argot d'avant-guerre dont la saveur ne le cède en rien à celle de l'argot des poilus. Cela préparant ceci.

Le Retour à la terre, par Gilbert Stenger. Vous apprendrez dans ce roman rural, où il y a tout de même un enfant naturel d'une comtesse aux prises avec un brave paysan, comment on fume des terres *froides* ou argileuses, comment on peut élever ses poules, ses lapins et même faire épouser sa femme de chambre au brave paysan revenu des grèves de l'usine, ce qui est la meilleure manière de le faire radicalement changer de domesticité. Livre instructif où, de temps à autre, ça sent bon la nature.

Les Hommes de bonne volonté, par Madeleine Clemenceau-Jacquemaire. C'est du Georges Duhamel vu par une femme ; c'est moins littéraire, mais peut-être plus vrai, surtout moins porté sur cette fatalité religieuse qui commence à hanter tous nos écrivains éprouvant le besoin de se respecter devant l'histoire. Il y a la page des T. F. évacués sur l'ambulance après un terrible marmitage. Mme Berton, l'infirmière, n'est plus ni femme du monde, ni femme de lettres, mais elle a une poigne redoutable d'où le gant de la coquetterie semble absolument exclu. Son image de la course de taureaux où l'on *empaille* le cheval blessé, pour qu'il puisse s'exposer de nouveau à des coups de plus en plus certains, est parfaitement choisie... Seulement les chevaux, eux, ont l'excuse d'avoir les yeux bandés

La Danse du scalp, par Louis Delluc. Beaucoup plus fort que

du Barbusse et bien plus amusant, car nous découvrons dans ce livre plein de trouvailles des plus inattendues deux *toubibs* qui lancent par la portière d'un train en marche un soldat qui n'était pas dans son compartiment réglementaire. De deux choses l'une : ou il faut faire passer ces *toubibs* farceurs en conseil de guerre ou... se dire que, lorsqu'on veut faire le procès d'une chose inique, il faut peut-être choisir ses pièces à convictions. A part ça, du talent, une orgie de talent !

Une Relève, par Jérôme et Jean Tharaud. C'est correct, c'est froid, c'est tout à fait bien. Je veux citer ceci qui semble dit par un étranger: « Le Français est charmant d'esprit et de sociabilité. Quel dommage que ces vertus ne puissent s'exprimer autrement que par des paroles...» Mais toutes les vertus s'expriment par des paroles... seuls les vices et les crimes s'expliquent par les faits. Il y a, en outre, de jolis tableaux : les bêtes lâchées dans les inondations, et la mort du pigeon qu'on enterre dans le cimetière des soldats. A cause de la belle tenue de ces récits militaires et de leur sage réserve, il faudrait souhaiter qu'ils fussent les seuls surnageants dans l'épouvantable flot de papier noirci, autre vague d'assaut, qui est en train de culbuter le bon sens général... Mais la guerre est un état d'âme !

Le Mendiant magnifique, par Binet-Valmer. Un homme de lettres trouve, mourant dans un hôpital, un de ses *chers maîtres*, le romancier de génie qui n'a pas réussi, aux yeux des éditeurs et des commerçants du journalisme. Ce pauvre diable de grand écrivain raconte à son fervent admirateur qu'il meurt content, car il a reçu la suprême aumône de la gloire dans une famille d'inconnus qui lui a demandé... la suite du feuilleton ou plutôt le contenu, des pages arrachées. Et ce fut pour ce romancier une page inoubliable de son propre roman, car il reçut l'anonyme couronne. Je ne veux pas contrarier l'auteur, mais il est arrivé à Villiers de l'Isle-Adam un conte cruel de ce genre : une jeune fille lui a demandé un jour si une œuvre de Ponson du Terrail n'était pas de lui, parce que (ici, laissons parler le cher Maître) : « *ça ressemblait beaucoup à une de mes histoires* ». Je crois que le public, celui des *Annales* ou celui des bibliothèques choisies, ne connaît jamais les chers maîtres qui meurent incognito à l'hôpital, parce que..., naturellement, ce seraient les autres qui y crèveraient.

Sous le brassard d'état-major, par Jean des Vignes-Rouges. Les jeunes officiers passant en automobile auprès des troupes du front craignent de les éclabousser... Mais ils ne négligent point pour cela l'idylle avec la jeune fille d'une honorable famille, ambulancière bénévole ; lire *les préoccupations du 2e bureau* où il y a un déserteur ivre qui raconte, en fin *boche*, tout ce qu'on veut lui faire dire : c'est de très fine satire.

Confidences, par Edmond Sée. Mme Ganine, femme adultère, raconte des choses... parce qu'aujourd'hui: « Rien !... tu comprends, je viens du cimetière, de fleurir la tombe de mon père et alors !... » Alors, elle en profite pour confier à son amant que le père en question fut trompé par sa mère dont elle a, un peu plus haut, certifié la vertu. L'amant est embêté, mais il ne veut point rester en arrière sur un si beau chemin et il confie à son tour que son frère s'est suicidé. Ah ! ils n'ont pas perdu leur journée... mais tout de même, c'est bien excitant, ces histoires-là, et ça finit par où ça aurait dû commencer, c'est-à-dire par la morale de toutes ces différentes psychologies. Dans tout ça je ne vois qu'un malheur, c'est que l'auteur y puisse mettre du talent !

Le Rêve de Suzy, par Henri Ardel. Un joli roman bien propre et bien peigné comme une pelouse anglaise. La jeune fille s'éprend au tennis du jeune homme séduisant, mais trop fortuné pour elle. Réduite au rôle de petite maîtresse de piano chez la riche Américaine, elle voit son rêve s'évanouir ; mais le jeune homme sérieux, l'autre héros, sauve son père de la misère. Elle accepte son dévouement, sa main et son amour discret. Tout finit très convenablement. A ne pas faire lire aux jeunes filles à qui ça tournerait la tête et pour lesquelles c'est bien plus dangereux que du Lautréamont.

Une Découverte sensationnelle, par Gustave Rouger. Un conte qui commence comme *une fantaisie du docteur Ox*. Ce n'est pas un gaz accélérateur qui se répand dans la petite ville par ses conduites, mais un fluide révélateur. On lit les pensées du voisin à cerveau ouvert et il en résulte quelques troubles.

Le Guerrier posthume, par André Birabeau. On arrive à matérialiser l'esprit de Napoléon Ier pendant la guerre et, comme on a besoin d'un homme de génie... on s'aperçoit que l'époque n'est sans doute plus au génie. Amusantes fantaisies dont la plus drôle est Napoléon parlant le plus pur argot des poilus.

Comme en un rêve, par Alice Georges-Brouillhet. Jeune fille très honnête, mais élevée assez librement, puisqu'elle va prendre le thé avec son amoureux sans sa mère. Elle hésite longtemps, finit par épouser, et, comme la guerre arrive, l'idylle s'achève en drame. Son jeune mari se tue pour ne pas finir devant elle d'une mort effrayante et il rêve de l'entraîner avec lui. Ce n'est qu'un rêve, hélas, pour elle qui subsiste.

La vilaine bête, par Georges Fabri. L'histoire de l'aviateur qui tourne le dos à son but est plus amusante que la première.

Terres dévastées et cités mortes, par Noëlle Roger. Les images de ces villes qui ne sont plus et qu'on tourmente encore par les visites bien organisées, comme dans les foires on organise les jeux de massacres. Encore l'auteur nous parle de l'époque où l'on

pouvait payer d'un obus sur le crâne sa triste curiosité ; mais, aujourd'hui, alors qu'on ne peut même pas changer des aspects, pourquoi y porter son oisiveté ? « Nous qui sommes encore heureux, songeons au village envahi. » Mais nous ne sommes pas heureux, madame, nous ne pouvons plus l'être.

La Fin, par Mac Orlan. Je ne peux m'empêcher de sourire en songeant que Mac Orlan est l'auteur des *Contes de la pipe en terre* et qu'il est en train de fumer sur le Rhin le calumet de la paix avec un air grave, comme il en arbore un dans les rues de *Mayence*.

Le Corsaire galant, par Dorsenne et Boisyvon. Les aventures de la *Belle petite poule*, navire invisible, sont tellement extraordinaires que je préfère ne pas vous les analyser. Il y a une île aux sirènes très enchanteresses, et, comme les héros de l'histoire y restent pour la plupart, j'espère que l'auteur nous fera les y retrouver dans le prochain volume.

Contes de l'arrière, par Raoul Stoupan. Un poilu trompé par sa femme et qui devient fou jusqu'à ne pas vouloir attendre la bonne blessure qui le guérirait normalement.

L'Enfant dans la lumière, par Albert Nast. Dans un joli album de Crès, une apothéose, paroles et musique de la petite nouvelle-née Dynn-Dynn.

Le Cœur dévisagé, par Pierre Sichel. Des pages qui sont comme des eaux-fortes. *Le portrait* dans le miroir, la trouvaille *du plat*, qui semble comme un camée sur une poitrine, et le beau duo de sensualité de la fin seraient vraiment ternis par une représentation du crayon ou du pinceau. Toutes les phrases sont en une telle valeur de ton que l'on voit ce que l'auteur a voulu montrer et peu importe le sujet, car, seule, la vision en est miracle.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

J. Benda : *Belphégor*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Emile-Paul, 1918. — *Le Bouquet de glycère*, 1 br., Emile-Paul, 1918. — Georges Duhamel : *La Possession du Monde*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Mercure de France, 1919. — Gonzague Truc : *Le Retour à la Scolastique*, 1 vol. in-18, 2 fr. 50, la Renaissance du Livre, 1919.

L'œuvre de M. Benda offre une belle unité. On pourrait dire de lui qu'il est non pas *homo unius libri*, mais *homo unius ideæ* Cela ne serait d'ailleurs pas pour le déprécier. En ces jours, où tant d'écrivains semblent en proie à une sorte de papillonne idéologique, ce n'est pas une mince originalité que la puissance de « tenir » une idée, d'en épuiser le contenu, d'en développer toutes les conséquences ; surtout quand il s'agit d'une idée véritable, d'une idée importante, comme celle à laquelle est accrochée toute l'œuvre de M. Benda : l'antithèse de l'intelligence et du sentiment. Introduite d'abord dans

un cadre temporel et mise en scène dans un roman : *l'Ordination* et dans le *Dialogue d'Eleuthère*, puis intégrée à la philosophie de M. Benda comme sa substance et sa base, soit dans la critique du bergsonisme et la recherche des causes de son succès, soit dans l'analyse de la sensibilité française contemporaine, voici que cette idée nous montre une nouvelle face d'elle-même dans **Belphégor**, où elle devient l'antithèse de la sensibilité *plasticienne* et de la sensibilité *musicale* (distinction qui rappelle un peu celle faite par Ribot entre l'imagination plastique et l'imagination diffluente). — Encore M. Benda reconnaît-il dans la seconde forme une sous-espèce, celle de la musique plasticienne, ce qui prouve une fois de plus que les genres se pénètrent et se mêlent, comme le voulait déjà Platon et comme l'exige la pensée *souple* définie par M. Benda (p. 208). — Cette antithèse est encore symbolisée par M. Benda sous les noms de deux divinités : Belphégor et Yahveh ; ce qui ne laisse pas de surprendre un peu. Ce que nous savons d'Yahveh ne le désigne pas pour incarner l'Intelligence. N'est-ce pas Renan qui parle d'Yahveh comme d'un être assez borné, tonitruant à propos de chèvres en chaleur, un dieu toujours furibard et un peu loufoque? — Ces deux divinités sémitiques pourraient, ce nous semble, être renvoyées dos à dos. Pourquoi ne pas opposer à Belphégor, au lieu d'une autre divinité barbare, une divinité hellénique : la classique Pallas-Athénée ou le non moins classique Apollon ? — Aussi bien M. Benda se propose-t-il moins de confondre le belphégorisme que d'expliquer la vogue de la religion nouvelle (nouvelle, pas tant que cela). M. Benda reconnaît qu'il y a un belphégorisme comme un romantisme éternel, et qu'entre notre temps et d'autres, dits classiques, la différence à cet égard n'est que de degré. — Peut-être pourrait-on reprocher à M. Benda de se donner la partie trop belle, en proposant une formule outrée du belphégorisme, de façon à le rendre évidemment insoutenable et même inintelligible : conception toute affective de l'art réduit au pur sentir et exclusif de tout moyen de représentation et d'expression. Si l'on en juge d'après certains textes cités par M. Benda (p. 4) et empruntés à des philosophes ou critiques contemporains, la gageure aurait été vraiment tenue. On peut douter toutefois qu'elle l'ait été dans toute sa rigueur par M. Bergson. D'après ce penseur, en effet, la fonction du romancier ou du poète ne serait-elle pas d'arriver, par d'ingénieuses combinaisons de mots, à suggérer ou insinuer au lecteur quelque chose de ses états d'âme profonds? Et c'est là une activité au moins en partie intellectuelle, ce qui ferait de M. Bergson plutôt un théoricien du symbolisme que du pur affectivisme ou amorphisme esthétique, conception qui, aussi bien, ne semble pas réalisable. — Quoi qu'il en soit, M. Benda oppose à l'esthétique belphégorique une esthétique intellectualiste définie

par lui, selon une formule empruntée à un jugement de Mme de Sévigné sur *Esther* : « la perfection des rapports ». — M. Benda, qui n'est pas seulement un critique d'idées, mais un historien des mœurs et un observateur sagace, nous donne de piquantes et parfois assez misogyniques notations sur l'esprit féminin, sur l'influence féminine, le mépris des mondaines d'aujourd'hui pour la structure mentale masculine ; mépris qui en vient à être partagé par les hommes eux-mêmes (p. 213). En somme, *Belphégor* se ramène à une théorie des valeurs intellectuelles, une théorie de la décadence et une recherche des causes de cette décadence.

Le Bouquet de Glycère est un recueil de trois dialogues où, soit dans un cadre athénien, soit sur les bords de l'Amstel où passe l'ombre de Spinoza, sont discutés quelques problèmes que posa la guerre : la nature du courage ; la responsabilité de l'intellectuel dans les malheurs ou les dangers de la patrie ; le conflit entre la « passion moraliste » symbolisée dans le juif Isaac et le détachement transcendental du pur spéculatif (le Dr Snyders) occupé de « choses graves », entendez des problèmes de cosmologie et de connaissance pure. — A propos de la question de savoir s'il est exact que la guerre ait révélé l'existence d'espèces « moralement différentes » au sein de l'humanité, un des interlocuteurs commémore l'affaire Dreyfus et insinue que cette affaire aurait eu une signification philosophique particulière en ce sens « qu'elle aurait déclenché des sentiments que le psychologue a rarement l'occasion d'observer, du moins à l'état collectif : la passion pour la vérité, la faculté de s'exposer pour elle ». — A notre avis, c'est bien surfaire la portée de la fameuse affaire. Celle-ci n'a mis en jeu, de part et d'autre, que d'assez banales influences collectives : luttes de races, de partis, d'intérêts ; quelque chose comme la lutte des corbeaux noirs et des corbeaux bleus ou encore celle des deux fourmilières dans l'apologue de Remy de Gourmont (1).

Ces deux livres de M. Benda posent devant l'exégète maintes questions : Dans quelle mesure M. Benda est-il sérieux, dans quelle mesure ironise-t-il quand il parle des « choses graves » auxquelles son intellectuel borne systématiquement le champ de sa vision ? D'une façon plus générale, quelle portée, quelle valeur M. Benda attribue-t-il à la connaissance ? Sa doctrine ne se réduirait-elle pas à un pur formalisme intellectuel, analogue au formalisme moral : amour des règles pour les règles, de l'ordre logique pour l'ordre logique, comme dans certaine morale la volonté de faire son devoir suffit, indépendamment de l'objet de cette volonté ! — Bref, en quoi consiste exactement l'intellectualisme de M. Benda ? En quoi se différencie-t-il d'autres philosophies qui se décorent du même titre et se réclament

(1) R. de Gourmont : *Fable* (*Pendant l'Orage*, p. 198).

du même souci intellectuel ? Dans quelle mesure est-elle une théorie de l'agnoscibilité ou de la non-agnoscibilité de l'univers ? — Quels sont les antécédents, les limites, les difficultés, les écueils de cette philosophie ? Ce n'est pas le lieu d'agiter ces problèmes. Qu'il nous suffise aujourd'hui de constater l'influence de premier plan qu'a prise la pensée de M. Benda dans la philosophie française et la maîtrise d'un talent qui éclipse maintes renommées officielles.

Ce n'est pas parmi les sectateurs de M. Benda, parmi ces hautains dissociateurs de concepts, ces contempteurs de tout ce qui n'est pas pure clarté idéologique et parfaite rigueur logique, que la sagesse moyenne et toute pratique de M. Georges Duhamel (**la Possession du Monde**) recrutera des adeptes. — Et sans doute cette sagesse n'est pas complètement aphilosophique. M. G. Duhamel énonce une vérité, négative il est vrai, quand il nous dit que l'intelligence ne suffit pas à tout, qu'elle ne saisit pas tout. (Il exagère et tombe dans l'arbitraire quand il nous dit avec Bergson que l'Intelligence se caractérise par l'incompréhension de la vie; car, alors, quelle faculté s'arrogera la mission de comprendre la vie ?) Il énonce encore une vérité quand il nous affirme que le progrès scientifique n'assure pas le progrès moral; que la connaissance des choses extérieures ne fait pas avancer d'un pas la connaissance du monde intérieur ni la science du bonheur. — Mais à son tour il omet de nous apprendre en quoi consiste la vie et la science de la vie; le bonheur et la science du bonheur. Il nous donne là-dessus des recettes vieilles comme la philosophie et dont il est permis de douter qu'elles aient jamais réconcilié avec leur destin les âmes souffrantes ou inquiètes.

Le sentiment d'insatisfaction logique et philosophique éprouvé par l'esprit humain en présence de ses conquêtes les plus récentes et dont il était le plus fier ; son découragement devant les problèmes que les dogmatismes d'autrefois ne craignaient pas d'affronter se retrouvent à chaque page du petit livre de M. Gonzague Truc : **Le Retour à la Scolastique**. — Comme M. Benda, M. Truc crie à la décadence ; il dénonce « la baisse générale de l'intelligence ». Et voici qu'il nous propose un remède que M. Benda n'a pas ignoré : le retour à la Scolastique. Mais lui-même est-il bien sûr de l'efficacité de ce remède ? Il voit bien la pierre d'achoppement : la suspicion légitime qui s'attache de prime abord à cette philosophie :

> Ceux, dit-il, qui consentent à prêter encore quelque attention à la scolastique s'empressent de lui accorder une valeur de discipline comme pour se défendre aussitôt de ne lui reconnaître aucun intérêt de fond. (p. 140.)

M. G. Truc est-il bien sûr de n'être pas lui-même de ceux-là ? Il reconnaît que la scolastique commence par poser un grand postulat : Dieu. Refusez-lui ce postulat, tout s'écroule. Avec Dieu disparaît l'objectivité de la science, l'objectivité de la philosophie, comme

l'avait bien vu ce grand scolastique: Descartes. Le retour à la scolastique aboutit ainsi à un formalisme intellectuel analogue à celui dont nous nous sommes demandé s'il n'était pas la doctrine profonde de M. Benda : formalisme qui réduit la philosophie à un jeu spéculatif, astreint à des règles étroites, comme le jeu d'échecs ; mais où l'enjeu de la partie n'est que le mérite de la difficulté vaincue et qui n'a d'autre intérêt que de prouver l'habileté du joueur.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Edouard Herriot: *Créer*, 2 vol., Payot, 11 fr.— Jean Desthieux : *Produire*, Bossard, 4 fr. 50. — Jules Méline : *Le Salut par la terre et le programme économique de l'avenir*, Hachette, 8 fr. — Georges Hersent : *Une politique de la Construction après la guerre : travaux publics et bâtiments*, Payot, 10 fr. — Memento.

Le nombre des ouvrages qui se consacrent à la reconstruction générale de la France est déjà considérable, et chaque mois presque en voit paraître de nouveaux. Tel le très sérieux et très fouillé programme en deux volumes que M. Edouard Herriot, sénateur et maire de Lyon, vient de publier sous le titre **Créer** : titre aussi bref et vif que le précédent : *Agir* et que le prochain : *Vouloir*. C'est un hymne scientifique à l'exaltation du travail obscur et persévérant qui doit maintenant et désormais remplacer les poussées d'héroïsme, splendides et brèves. L'auteur commence par le problème en effet primordial de la protection de la race : natalité, mortalité, alcoolisme, tuberculose, éducation physique, et tout ce qu'il dit, d'après les maîtres de la science démographique, est à approuver sans réserves. Ensuite il étudie, et c'est le gros et personnel morceau de sa Somme nationale, les richesses et les forces naturelles du pays : minerais, houille, forces hydrauliques, travaux publics et transports, tourisme. Ensuite il passe en revue nos diverses industries, agricole, maritime, métallurgique ; notre organisation commerciale et financière ; notre enseignement et notre administration ; les questions de la femme et de l'art ; et il termine par des pages chaudes et lumineuses sur le rôle créateur de la France au dehors. J'aurais mauvaise grâce à ne pas trouver excellent cet ordre que j'avais à peu près exactement suivi dans ma *Nouvelle Cité de France*, avec moins de développements sur les énormes questions économiques, et par contre des indications sur les réformes politiques dont M. Herriot s'abstient par prudence ; à distance je regrette un peu de ne pas avoir consacré, comme lui, un chapitre à la renaissance de l'art, mais la place m'était si mesurée par mon éditeur, 300 pages, alors que l'auteur de *Créer* avait licence pour deux volumes ! Il en a profité et a pu donner à sa pensée tous les développements qu'elle comportait. C'est ainsi qu'il a brossé un tableau vraiment remarquable de la puissance industrielle

future de la France. Nous avons en effet devant nous un avenir splendide, si le dieu des bolcheviks nous prête vie ; dans ses forces hydrauliques, dans ses gisements de fer, dans ses anciennes richesses en phosphate et ses nouvelles en potasse, la France a de quoi jouer un des premiers rôles dans l'Europe de demain, et ces ressources matérielles ne sont rien à côté du prestige intellectuel et moral que nous ont valu notre long héroïsme et notre combat acharné pour la liberté et le droit des peuples ; jamais nous n'avions connu fortune aussi merveilleuse. Puissions-nous tous en être dignes et inaugurer cette Quatrième république que demande M. Herriot et qui ne gardera de la Troisième que les bonnes choses en laissant tomber dans le barathre tout ce qu'elle avait de médiocre et même, hélas ! de déplorable.

§

Sous un titre presque semblable, **Produire**, le livre de M. Jean-Desthieux traite un sujet différent, puisqu'il se consacre à l'*Evolution régionaliste* et précise, en sous-titre, qu'il ne s'occupe que « d'une organisation économique du pays ». L'auteur a parfaitement raison de dire que, pour vivre, la France doit avant tout produire, et savoir comment il faut produire et ce qu'il faut produire ; or la réponse à ces questions dépend, en effet, du sol et du sous-sol, du climat et de la race, et ainsi le problème de la production rejoint la question du lieu, comme aimait à dire Edmond Demolins, du régionalisme, comme préfère s'exprimer M. Jean Desthieux. On sait que ce régionalisme économique est en train de se constituer positivement avec les groupements de chambres de commerce provoqués par M. Clémentel. En ce moment-ci le territoire national se trouve réparti entre un certain nombre (encore un peu flottant de 17 à 19) de groupements départementaux, mais déjà ce mode de formation régionaliste n'a pas la faveur de M. Desthieux qui regarde le département comme une entité tout à fait artificielle et voudrait que les régions nouvelles se formassent spontanément par libre obéissance à l'attraction de grands centres. De ceux-ci, sur sa carte, il en marque près d'une trentaine ; peut-être trouvera-t-on que c'est beaucoup ; une région n'a chance de vivre d'une vie économique puissante que si elle dispose de grandes ressources en hommes et en argent, donc si elle est vaste elle-même ; et peut-être aussi trouvera-t-on que la question de savoir s'il faut conserver ou non le département, sur quoi nous différons l'auteur et moi, n'a pas grande importance. En somme, ce qui domine tout, M. Jean Desthieux a raison, c'est produire, et exploiter les richesses du sous-sol, développer la fécondité du sol, intensifier les échanges, exécuter de grands travaux publics, faire régner dans les âmes le goût du travail, le souci de la concorde, le culte de la justice. Maintenant, les futures régions seront-elles plus propres à cette œuvre décisive que l'Etat centralisé d'aujourd'hui ? Je le sou-

haite, mais, hélas ! je n'en suis pas sûr ; et même je crains fort que non, si certaines réformes profondes, plus profondes que la représentation politico-professionnelle en quoi l'auteur, à la suite de M. de l'Estourbeillon, député et apôtre aussi du régionalisme, met toutes ses espérances, n'interviennent pas ; ces réformes, je les ai proposées ailleurs, et M. Jean Desthieux pourra les discuter dans un prochain livre aussi sérieux et judicieux que celui-ci, puisqu'il se consacre si louablement à la question du régionalisme.

§

En fait de production, aucune n'est plus importante que l'agricole, et M. Jules Méline a raison d'intituler son livre **Le Salut par la terre et le programme économique de l'Avenir**. Quelque brillantes que soient les perspectives de notre prochain développement industriel, c'est dans notre vieille terre française qu'il faut enraciner notre profonde force nationale. C'est du sol plus encore que du sous-sol que nous tirons nos moyens d'existence, nos causes de vraie richesse et jusqu'à nos qualités morales. Jamais on ne rendra assez justice au travail des champs, base solide des véritables prospérités, même celle de Carthage autrefois, même celle des Etats-Unis aujourd'hui. Aussi faut-il louer grandement le vénérable M. Méline d'avoir consacré à l'agriculture un livre aussi chaleureux, aussi documenté et aussi judicieux. Je laisse seulement de côté la question protectionniste sur quoi l'ancien président du conseil reste toujours aussi intraitable que jadis ; ces droits protecteurs auxquels il attribue le salut de notre industrie agricole ne m'ont jamais semblé avoir joué ce rôle miraculeux, et j'aurais tendance au contraire à les rendre responsables d'une bonne partie des défauts qu'on reproche à nos producteurs ruraux, leur routine, leur peu de goût pour les études scientifiques, leur paresse à trouver des débouchés extérieurs; si nos agriculteurs avaient vraiment de l'initiative et de la hardiesse, que ne tireraient-ils pas de leurs vins, de leurs fruits, de leurs primeurs, de leurs basse-cours, de leur cheptel, même de leurs céréales ! La France est vraiment arriérée à bien des points de vue. Ceci dit, il ne faut d'ailleurs pas exagérer les choses ni s'hypnotiser sur la comparaison des rendements à l'hectare de l'agriculture nationale et des agricultures étrangères. M. Méline fait justice, après bien d'autres, des éloges excessifs qu'on a si souvent donnés aux cultivateurs allemands ; si ceux-ci obtiennent 20 à 22 quintaux de céréales à l'hectare, alors que nous n'en récoltons que 13 à 15, c'est que l'Allemagne n'a qu'un petit nombre d'hectares, donc d'excellente qualité, qu'elle cultive en céréales ; nous aussi nous obtenons des rendements aussi élevés et même davantage sur telles terres de choix, mais cultivant le blé en grand et avec des produits totaux supérieurs aux siens, nous avons une moyenne forcément inférieure à la sienne,

comme les pays plus grands producteurs encore que nous, Etats-Unis, Canada, Argentine, etc... en ont une inférieure à la nôtre.

§

Le grand ingénieur civil qu'est M. Georges Hersent était tout à fait qualifié pour exposer **Une politique de la Construction après la guerre** en matière de bâtiments privés et de travaux publics. Nous nous trouvons, en effet, en face d'une œuvre vraiment colossale à accomplir ; d'abord la remise en état des pays envahis où les destructions commises par les Allemands ont transformé telles grandes villes en simples tas de décombres (l'auteur évalue les frais de cette reconstruction pour les seules maisons privées à 10 ou 15 milliards) ; ensuite l'arriéré à regagner dans les constructions des régions non envahies où tout le travail a été interrompu pendant la guerre, soit encore une dizaine de milliards ; enfin l'exécution des grands travaux publics indispensables à notre renaissance économique et comprenant à la fois la réfection de ceux qui ont été ruinés par la guerre et la confection des nouveaux qui sont à prévoir, probablement une dizaine de milliards pour les premiers, c'est le chiffre que donne le rapporteur de la Commission du budget à la Chambre, et une autre dizaine pour les travaux neufs ; donc au total de 40 à 45 milliards, dont la moitié seulement devrait être supportée par l'Allemagne d'après le traité de paix (mais paiera-t-elle ?) M. Hersent estime qu'heureusement nous avons, en matériaux et même en main-d'œuvre, les ressources suffisantes pour faire face à cet énorme programme ; quant aux ressources financières il faudra se les procurer sans se laisser arrêter par des scrupules d'économie ; quand un grand pays se trouve chargé déjà d'une dette de 150 à 180 milliards, il a tout intérêt à l'augmenter de 15 à 20 milliards pour développer suffisamment sa puissance productrice et se mettre ainsi à même de supporter facilement le tout. Sur le programme de réalisations qui constitue la troisième partie de son livre et la plus intéressante, M. Hersent entre dans les détails les plus précis (organisation du marché des matériaux, de la main-d'œuvre et de l'entreprise, technique de la reconstruction, amélioration de la propriété bâtie), mais le manque de place ne me permet pas de le suivre ; qu'il suffise de dire que « la politique de travaux publics » qu'il préconise est celle qui, sans le moindre doute, devrait être adoptée par le gouvernement : routes, chemins de fer, voies navigables, ports maritimes, forces hydrauliques, tout est à entreprendre à la fois suivant un plan d'ensemble étudié et hiérarchisé, et mettant en jeu toutes les forces nationales, tant publiques que privées, tant centrales que locales, et tant métropolitaines que coloniales. Nos ministres économiques, MM. Claveille, Clémentel, Loucheur et Klotz, ou leurs successeurs, devraient vraiment bien s'inspirer des idées de M. Georges Hersent,

lequel est, on ne l'ignore pas, un de nos plus grands et plus remarquables entrepreneurs de travaux publics en France et à l'étranger.

MEMENTO. — Paul Gruet, député de la Côte-d'Or : *Vers la Constituante*, Plon, 6 fr. Les idées qu'expose l'auteur sont celles de l'A.N.O.D. (Probus) ; combinées avec celle de l'Action régionaliste (Jean Hennessy) ; elles sont donc en principe très approuvables. Ceci dit, je crois qu'on peut obtenir de très efficaces améliorations politiques sans recourir à la convocation toujours un peu dangereuse d'une Constituante. L'ouvrage est suivi d'une bibliographie étendue sans être toutefois complète. — Edouard Amanieux, *L'Armature sociale : la guerre économique de demain ; l'évolution corporative ; vers le syndicalisme de production*, Albin Michel, 4 fr. 50. Comme le montre le sous-titre, il s'agit d'un acte de foi dans les vertus des syndicats de production. Le mouvement se prouvant en marchant, il n'y a qu'à attendre ; mais je reste pour ma part sceptique ; produire sera toujours l'œuvre des individus (inventeurs et chefs d'entreprise) plus que des associations ; celles-ci peuvent d'ailleurs jouer un rôle très louable soit comme coopératives de production, soit comme unions et fédérations de syndicats patronaux. L'auteur conclut en demandant un ministère de la production, qui me semblerait pas mal dangereux, et en approuvant le rôle des consortiums qui a soulevé pourtant de grosses critiques. On commence à voir que l'argument sentimental de la liberté de commerce ne doit laisser froid personne, contrairement à ce qu'il pense. — Dr Toulouse : *Comment utiliser la guerre pour faire le monde nouveau*, La Renaissance du Livre, 5 fr. Reproduction d'articles au jour le jour où l'on trouve de bonnes choses, mais les auteurs devraient vraiment bien se donner la petite peine de reprendre ces bonnes choses et d'en faire un livre qui se tienne, ou sinon d'en extraire un petit nombre d'aperçus, brefs et substantiels ; les articles quotidiens simplement reproduits et mis à la queue leu leu perdent de leur intérêt à quelques trimestres ou semestres de distance. — André Chéradame : *Comment éviter les impôts nouveaux*, La Pensée française, 4 fr. L'auteur propose d'imposer à l'Allemagne une charge annuelle de 10 milliards pendant 60 ans ; d'une part, l'Allemagne peut supporter, paraît-il, cette charge, et, d'autre part, cette annuité permettrait en 60 ans de payer et d'amortir les charges résultant du service des pensions de guerre et des emprunts de guerre ; un vaste tableau, dressé par Henri Balu, membre de l'Institut des actuaires français, permet de voir d'un simple coup d'œil que la combinaison est faisable. Elle serait bien désirable pour nous : pas d'impôts nouveaux et tout à la charge de l'Allemagne, ce qui ne serait que justice. Mais une contribution de 600 milliards, serait-ce possible ? Et puis la question est maintenant tranchée. — Edmond Buron : *Donnez des terres aux soldats. L'exemple de l'Angleterre*, Bossard, 3 fr. L'idée n'est pas aussi facile à réaliser chez nous qu'en Angleterre où l'on disposait des *latifundia* aristocratiques, ni surtout que dans les Dominions, où les terres vacantes abondent, mais on pourrait essayer quand même ; nous avons encore 7 à 8 millions d'hectares de terre inculte ; pourquoi ne généraliserait-on pas dans les dunes du littoral le système des lots viagers qui a donné de si beaux résultats à Fort-Mardyk pour la culture et la repopulation ? —

Sertillanges : *Paroles françaises*, Bloud et Gay, 3 fr.50. Recueil d'allocutions et de sermons, d'un sentiment très patriotique et très libéral. L'auteur, on le sait, a été dernièrement élu membre de l'Institut.—Jean Sokori : *Le Retour des Pauvres*, Stock, 3 fr. Autre son de cloche ; on part de l'amour et du pardon magnanime pour aboutir à la haine et à la guerre civile ; car il paraît que les riches ont fait et continuent à faire tout ce qu'ont fait les Allemands ! Que répondre à de pareilles choses ?— Georges Deherme : *La France victorieuse en péril. Comment agir*, Groupe Auguste Comte. Au sortir du bolchévisme on aime à retrouver, quelque acariâtre qu'elle soit parfois, la parole virile, saine et forte de Deherme. — Paul Gaultier : *Notre examen de conscience*, Union française, 4 fr. Encore de la haute et belle morale politique et sociale. Je n'approuve pas toujours l'auteur ; il m'est notamment impossible de me ranger à son avis en matière d'éducation que « le fouet judicieusement administré à la moindre désobéissance souligne avantageusement les conseils », mais, sur bien d'autres points, heureusement, il n'y a nulle réserve à faire.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Paul Reboux : *Blancs et Noirs*, Flammarion, 4.75. — Jérôme et Jean Tharaud : *Rabat ou les Heures Marocaines*, Emile Paul, 3.50. — Marc Henry : *Villes et paysages d'outre-Rhin*, 4.50. — Memento.

Parmi les dernières publications on peut signaler le curieux volume de M. Paul Reboux, **Blancs et Noirs**, voyage en Amérique (*Haïti, la Jamaïque, Cuba, Etats-Unis*), qui est une des bonnes publications de ces derniers mois. — Parti sur *l'Olympic*, un des navires gigantesques effectuant la traversée de New-York, il commence par dire du mal de la cuisine anglaise. Balancé par les lames, houspillé par le vent malgré sa masse, le navire a d'ailleurs une traversée pénible, mais parvient à bon port. L'impression d'arrivée n'est du reste pas favorable. Quant aux buildings on ne les voit guère, mais la boue des rues, qui sont de véritables fondrières, du fait de la neige tombée les jours précédents. Les gratte-ciel apparaissent bientôt et l'on n'en dit pas trop de mal. En fait le voyageur n'apprécie guère les restaurants de la ville, sauf les « bouillons » où l'on peut d'ailleurs déjeuner pour quinze sous, boisson comprise. Comme curiosité il signale à Wall Street la Bourse que tiennent les courtiers, abrités quand il pleut sous des carapaces de caoutchouc, tant qu'ils semblent un meeting de phoques. Le peuple américain, qui s'amuse assez facilement, goûte beaucoup les réclames à mécanique, « roues qui tournent, gens qui remuent, chat dont la queue va et vient et qui joue avec une bobine de fil, cadre où des serpents courent, où des balles circulent, où des ronds flamboient, s'entrecroisent, tracent des dessins variés ». Le journalisme américain est un autre feu d'artifice et souvent aussi puéril. — M. Paul Reboux file cependant sur

Key-West pour gagner Cuba, et sur la route ne trouve à décrire que de tristes paysages de Beauce et des Landes, où les rivières portent des noms baroques tels que l'Apalachicola, et où l'on ne rencontre que de tristes villes, sales ,aux rues défoncées. A Key-West, il remarque pourtant les bizarres costumes de la population nègre, et, lorsqu'il arrive à la Havane, la cocasserie de l'hôtel où il se trouve descendre. Nous sommes en pays espagnol, et quand les Américains entreprirent de nettoyer la ville, « ils tirèrent jusqu'à dix-sept tombereaux d'ordures du palais gouvernemental ». D'autres faits qu'il raconte d'ailleurs peuvent faire comprendre que la Havane a surtout perdu de son pittoresque avec le régime protestant des Etats-Unis. On a supprimé ainsi les exhibitions de la Calle San Isidoro, la rue chaude où les dames se mettaient en loterie, et il ne peut assister qu'à une représentation de petit théâtre, qu'il qualifie de « naïve et obscène », ainsi qu'à une danse dite « la ruba », c'est-à-dire « la frottaison », et dont il n'est pas utile d'indiquer autrement le caractère. — Mais les promenades à l'intérieur de Cuba sont pleines de détails curieux, si l'histoire d'une palissade qui reprend racine paraît venir un peu trop directement de Marseille. Ce qu'il note aussi, c'est la fécondité prodigieuse de la terre, — la terre rouge qu'on rencontre à Ceylan, dans le sud de l'Extrême-Asie. — Il passe ensuite à Haïti et se trouve avec un jeune savant luxembourgeois qui lui raconte les pires horreurs sur la population nègre de l'île, dont les maléfices et crimes seraient à faire dresser les cheveux. Haïti offre d'ailleurs la caricature, la contrefaçon tragi-comique de notre organisation d'Europe. A Port-au-Prince il y a un simili-gouvernement qui semble avoir été imaginé un jour de carnaval. Chez le ministre de l'Instruction Publique, que le cocher interpelle de son siège, il est accueilli par un colonel qui somnolait devant la porte et demande ensuite « son petit pour lui », c'est-à-dire un pourboire, mais assez modique, car il se contente d'un « gourde » (1 fr. 25). Aux Relations extérieures, le ministre s'appelle Sardinne. Les noms cocasses sont toujours d'usage dans le pays, et rappellent ceux de la cour haïtienne de 1819, dont il reproduit un état où se trouvaient des ducs de la Limonade ou de la Marmelade, un écuyer Tonton Cimetière, un capitaine Michel Montauciel, un baron Rôti et un M. Rigolo, « directeur du dépôt d'étalon au haras de pâture de bronze ». — Il montre ensuite la population haïtienne sous un autre jour, mais on peut toujours penser qu'elle est bizarre. Le nègre a de la bravoure et doit en faire preuve assez souvent ; les dames de la société sont charmantes, savent porter la toilette et s'habillent surtout à Paris. Il est vrai que certaines sont de véritables « personnages de cirque ». — Plus loin il donne la physionomie du « fort Caca », terrain de détritus qui gagne chaque jour sur la mer, et où l'on trouve un marché

et des divertissements pour le peuple. Il raconte encore un bal de la mi-carême, bal costumé, — plutôt convenable, malgré quelques détails saugrenus, comme le costume d'un seigneur Louis XIV qui avait des bottines jaunes. — Ce sont ensuite des histoires sur la police ; un aperçu de la littérature qui offre bien des pauvretés à côté des pièces jolies ou curieuses comme le petit poème intitulé : *Choucoune*. — Il raconte enfin une excursion au mont Furcy et donne quelques détails sur le *Vaudou*, ensemble de croyances où l'on retrouve l'imagination nègre ainsi que des danses de convulsionnaires. Dans la même note se trouve la rencontre sur la route de Port-au-Prince d'un « ouanga », maléfice ou sortilège auquel le peuple croit *mordicus*.

Le voyageur passe ensuite à la Jamaïque, mais arrive le dimanche et ne trouve qu'un marché de ferblanterie et un exercice de l'Armée du Salut. La nature tropicale autour de Kingston, note le récit, donne des paysages qui font penser à certaines illustrations de Jules Verne. — De la Jamaïque on passe à Santiago de Cuba et à la Havane pour regagner la grande terre. M. Paul Reboux arrive en Louisiane, — des marais qui s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; un pays et une ville qui n'ont pas d'intérêt, et où il en est réduit à visiter la fumerie d'opium, une sorcière et le quartier des maisons closes, qui s'appelle « le district », et où les putains n'habitent pas, mais viennent seulement « faire des heures ». — C'est l'occasion cependant de donner quelques détails curieux sur les origines de la guerre de Sécession et de parler de la question nègre. — Le volume enfin s'achève avec certaines indications sur la boustifaille, — l'art culinaire ne perdant jamais ses droits. Il contient d'autres choses d'ailleurs, — voire des conclusions générales, — et se lit avec intérêt, ce qui est bien le meilleur éloge, en somme, qu'on puisse faire d'un livre.

§

De Jérôme et Jean Tharaud, qui ont publié autrefois un curieux travail sur la *Tragédie de Ravaillac*, on peut indiquer encore, sur notre nouvelle possession française : **Rabat et les Heures Marocaines**, un livre de promenades, de flâneries, d'observations curieuses sur le décor, le costume, les usages, habitudes et croyances des indigènes, dans un des derniers pays restés indépendants de l'Islam. Rabat, Salé, sont deux villes proches, voisines d'un fleuve que contrarie la mer, et cependant restent des centres distincts, gardant leurs murailles, tours, portes, palais, bicoques. De la terrasse de la maison qu'ils habitent à Rabat les auteurs assistent à des scènes du Ramadan ; ils décrivent avec les coins pittoresques de la ville de mystérieuses demeures où l'on aperçoit, lorsque la porte s'ouvre, un vestibule au pavement de mosaïque,

des colonnes, des arcs à jour. Plus loin, c'est un tombeau de saint musulman gardé par des mendiants et qui montre à l'intérieur un catafalque couvert de velours et de soie parmi des étendards, — mais aussi de la pacotille d'Europe : des boules de verre argenté, doré, venant d'une baraque de foire, à côté d'une légion de pendules, coucous, — marquant comme ceux de l'horloger de Paul Hervieu « des heures ridicules et contradictoires ». A côté c'est le quartier juif, celui des dames galantes, les souks, — le bazar de la ville. Plus loin le récit donne des aspects de la rue, avec l'étal du fruitier, du bijoutier, l'échoppe du marchand de beignets. Ce sont encore des aspects du soir près des mosquées entr'ouvertes, où brillent les veilleuses ; puis des scènes d'incantation, de magie, avec musique et danses, et plus loin des aspects de Salé, la cité voisine, — mais où il raconte davantage que la physionomie du lieu, sur lequel il fournit toutefois quelques indications, les idées et croyances des habitants. C'est, ensuite, un jour de marché, la cour d'un foudouk ou caravansérail, qu'occupent, près du puits, des ânes, chevaux, mulets, moutons, etc., tandis qu'à l'étage, des prostituées, qu'on appelle ici « les filles de la douceur », s'exhibent ou conversent, prennent le thé avec l'amoureux du moment. — Le Maroc est d'ailleurs un des héritiers des mœurs du vieil Orient et, du côté de Marrakech on trouve encore des gourbis où se pratique la prostitution sacrée. Le volume de Jérôme et Jean Tharaud apporte encore d'autres tableaux de la vie marocaine et des décors du pays. C'est la fête de Aïn Srir, la fin du Ramadan, le cortège pittoresque du sultan Moulay Youssef et la cérémonie où les tribus viennent prêter hommage, un pardon ou pèlerinage au tombeau de Sidi Moussa, avec tout un exode de tribus, de confréries et cercles, la fantasia près de la mer, le campement et des agapes sous les tentes. Ils racontent ensuite une promenade aux ruines de Chella, la vieille cité historique maintenant disparue, qui ne garde que de rares vestiges du passé, des tombeaux et le souvenir des choses d'autrefois. — Le récit de Jérôme et Jean Tharaud a pris soin d'éliminer autant que possible des choses entrevues ou contemplées l'apport de notre civilisation d'Europe, dont nous savons trop l'encombrement et les ravages. Ce qui les réduit, c'est le décor du passé, les choses et les êtres d'un Orient de légende qui subsiste encore sur cette terre d'Afrique restée si longtemps à l'écart, et dont ils ont essayé pieusement de rendre la séduction et le charme prêts à disparaître.

§

Les **Villes et Paysages d'Outre-Rhin**, de Marc Henry, donnent encore un volume de descriptions et souvenirs dont il est agréable de suivre la fantaisie, et où l'on voit défiler Hambourg,

Brême et Lubeck, les vieilles villes hanséatiques, la Saxe avec Leipzig et Dresde, Prague en Bohême, les bords du Rhin avec leur cortège de cités et d'anciens manoirs, Francfort, Cologne, Dusseldorf. — Hambourg est une cité d'orgueil, de vanité commerciale, aux monuments fastueux et lourds, mais sur lesquels pèse un continuel brouillard ; ville de canaux où la mer s'avance à la rencontre de l'Elbe, de docks, de bassins où viennent s'abriter des flottes entières. Malgré son rattachement à la confédération germanique, Hambourg a gardé son caractère de ville libre, — particularisme qui se retrouve communément en Allemagne, — et M. Marc Henry donne d'intéressants détails sur son organisation municipale. Le milieu est peu intellectuel, mais la vie populaire est curieuse. — Brême est beaucoup plus « province » et garde des quartiers pittoresques : des ruelles tortueuses avec des maisons à pignon, à encorbellement, des hôtels du XVIIe siècle, des locaux d'anciennes ghildes, des églises romanes, comme la cathédrale, dont un caveau a la propriété de conserver les cadavres, l'Hôtel de ville, qui date du XVe siècle, devant lequel s'élève une statue de Roland (1404), le *Essighaus* (maison du vinaigre). —.Plus vieille ville encore, discrète et somnolente, est Lubeck, ancienne capitale de la Hanse, qui possède d'anciennes églises, de vieilles portes, un Rathaus ou Hôtel de ville construit entre 1250 et 1517. A chaque pas on y rencontre « des maisons du XIVe et du XVIe siècles, des portes féodales, des édifices gothiques, des façades anciennes. Les églises que la Réforme épargna, comme à Nuremberg, abritent des trésors du moyen âge. Le *Dom* (cathédrale), terminé au début du XIIe siècle, garde un beau triptyque de Memling, une chaire en pierre du XVIe siècle dans l'abside, des fonts du XVe siècle, un autel en bois sculpté aux figures de taille humaine. On cite encore la Marienkirche (1280), qui possède « un chœur circulaire », des tours de 143 mètres et une horloge où les sept Electeurs viennent saluer César ; la Katherinenkirche, dont on a fait une galerie d'antiquités ; la Jakobikirche, qui renferme de belles peintures. — Je ne puis m'arrêter davantage, malheureusement, sur ce livre qui apporte sur les vieilles villes allemandes, sur les cités d'outre-Rhin des indications qui méritent d'être retenues : Leipzig, qui est bien la foire du livre ; Prague, au décor si curieux, capitale du mouvement jeune-tchèque ; Cologne, dont il étudie rapidement le passé et les édifices pour donner ensuite des souvenirs personnels. — J'ai oublié de dire, en effet, que M. Marc Henry ne voyageait pas en Allemagne uniquement pour voir des choses intéressantes ou curieuses. Il s'occupait de journalisme, d'art et de représentations théâtrales.

MEMENTO. — Dans les derniers numéros de l'*Intermédiaire*, j'ai plaisir à signaler diverses curiosités : des communications à propos de la *basilique de Sainte-Sophie à Constantinople; l'hôtel Duguesclin à Paris* ; le personnage

de *Barbe-Bleue* (Gilles de Rais) ; *l'abbaye du Fontfroide ; les souvenirs de Charlemagne à Vienne* ; *les prisonniers masqués du donjon de Vincennes* ; *Triboulet* ; *l'Impératrice Eugénie et l'armée de Metz*, etc. — On parle également des crododiles gardés en *ex-voto* dans les églises ; on en voit un à Saint-Bertrand-de-Comminges, accroché au mur de la nef,et un autre à Saint-Wulfran d'Abbeville. Il fut pris, dit-on, « se promenant dans les combles de l'église ». — Un correspondant encore discute sur l'âge d'Adam et d'Eve. Çette fois nous remontons plus haut que le déluge.

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Gand* a recommencé sa publication, et, après avoir donné divers articles en flamand,nous parle de la découverte de stations néolithiques à Evergem (Flandre orientale). Il donne également un aperçu des travaux de la Société en 1915 et 1916, où il est question de la légende attachée à la maison du quai de la Gare, dite le *Mannekenpis*, communication de M. L. Maeterlinck.

Au dernier numéro de *Sports et Tourisme* je signalerai un curieux article de M. R. Mathieu-d'Auriac sur *Cuiculum*, — une des villes romaines qui ont été retrouvées, — et déblayées, — en Algérie.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

La crise de l'édition et la pensée française (Le Figaro, 11 août). — *Le livre français. Une lettre d'un jeune médecin de Liège* (L'Œuvre, 15 juillet.) — *Le typhus au camp de Cassel* (Le Petit Marseillais, 24 août). — *L'avion sur l'eau douce. — Lutetia et l'Heure, journaux littéraires.*

M. Eugène Montfort poursuit,dans le **Figaro**, son enquête et ses réflexions sur l'état actuel de la librairie française. Son article précédent se terminait par ces mots : « Les Allemands s'empareront de notre librairie. »

Hélas ! nous ne sommes pas le seul à envisager cette solution. La « Renaissance du Livre » a publié, voici quelques semaines, les résultats d'une enquête qu'elle a menée chez nos principaux éditeurs. Lisez l'opinion dé M. Louis Hachette :

— Les éditions allemandes de langue française sont annoncées, dit-il, à des prix infiniment plus abordables que les éditions françaises correspondantes... Tous nos grands classiques seront édités et vendus par l'étranger à des tarifs défiant de très loin la concurrence française.

M. Malexis, directeur de l' « Edition française illustrée », s'exprime en ces termes :

— Aujourd'hui, c'est Edimbourg, c'est-à-dire un allié, qui vient sur le marché français; mais n'est-il pas évident que, d'une façon plus ou moins déguisée, demain ce sera Leipzig ?

Quant à M. Gillon, de la Librairie Larousse, il cite un fait très récent que voici :

— Quand, pour obéir aux suggestions de nos services de propagande, nous avons introduit dans le Palatinat des livres classiques, ils se sont trouvés en état d'infériorité au point de vue du bon marché vis-à-vis des productions similaires allemandes en langue française.

Voilà pour nos classiques.

Quant aux livres nouveaux, ceux qui ne sont pas dans le domaine public, et que l'étranger ne peut donc pas librement fabriquer, leur prix élevé les empêchera de se répandre.

— Le livre trop cher sera *un désastre* pour l'expansion de la pensée francaise, conclut M. Gillon.

M. Montfort ne s'occupe ici ni des romans ni des ouvrages littéraires, mais des livres de science, d'érudition et de culture générale, de ceux, écrit-il, « qui expriment au plus haut degré l'intellectualité de notre race et qui maintiennent notre prestige à l'étranger auprès de tous les hommes de savoir ».

Pour ces livres-là le péril est considérable. On va s'en rendre compte. Un éditeur qui publie la plupart des bulletins des Sociétés savantes, le *Bulletin de la Société de Biologie*, par exemple, ou le *Bulletin de l'Académie de Médecine,* se trouve cette année — à cause du prix excessif du papier et de l'impression — en face de déficits tels, pour chacune de ces publications, qu'il se voit sur le point de les suspendre.

Les communications et le résultat des recherches de nos savants, qui étaient publiés dans ces bulletins, ne verront donc plus la lumière. La science francaise deviendra secrète. A l'extérieur, il semblera qu'elle est paralysée, qu'elle s'est endormie. Les étrangers croiront qu'elle ne produit plus rien.

La Faculté de médecine songe à ne plus faire imprimer les thèses. Il en est de même — et cela est encore plus grave — pour la Faculté des lettres. On passerait le doctorat sur manuscrit. C'est bien là un désastre, comme disait M. Gillon. Qu'on songe, en effet, qu'une thèse de doctorat ès lettres est toujours le fruit de longues et patientes années de travail, que cette thèse reste souvent l'œuvre capitale de son auteur, qu'il n'en est, pour ainsi dire, pas une qui n'apporte quelque chose de nouveau et qui ne fasse progresser l'érudition francaise. Mais l'impression d'une thèse de doctorat ès lettres, qui est généralement un très gros livre, revient aujourd'hui à douze ou quinze mille francs !

M. Montfort continue :

A présent, je vais imprimer des chiffres très impressionnants. D'après les statistiques du commerce suisse pour le premier semestre de 1919, la Suisse, pendant cette période, a importé pour *2.140.000 francs* de livres imprimés venant d'Allemagne contre *909,625 francs* venant de France. L'importation d'Allemagne représente *70 o/o* de la valeur totale des livres importés en Suisse et l'importation de France *26 o/o.*

Voilà où nous en étions hier, pendant l'armistice, et dans un pays qui est à notre porte. Quand nous aurons les chiffres pour l'Amérique, nous serons épouvantés.

Mais à présent l'Allemagne se réorganise et retrouve son activité du temps de paix : où en serons-nous demain ? Les cercles des éditeurs, des libraires et des commissionnaires en librairie de Leipzig ont fondé une *Société allemande de librairie d'exportation.* Pendant ce temps-là nos

éditeurs et nos libraires se disputent, se lamentent, lèvent les bras au ciel et semblent attendre de l'Etat une aide providentielle.

C'est entendu : le gouvernement peut faire baisser le prix du papier, en laissant entrer en franchise le papier étranger. Cette mesure, s'ils sont unis, je suis convaincu que les éditeurs l'obtiendront. Mais le papier n'est qu'un des facteurs du livre cher, l'autre facteur important, c'est le prix élevé de l'impression. Voilà sans doute où la bonne entente entre les éditeurs pourrait avoir d'heureux résultats. Que ne mettent-ils en commun leur expérience, leur bonne volonté, leur activité ?

Vous me dites qu'à Edimbourg on est outillé pour fabriquer des livres bon marché. Allez à Edimbourg. Etudiez le système écossais, adoptez-le.

— Mais, en France, les frais d'impression sont trop chers ?

— Alors montez vos imprimeries à l'étranger. Remuez-vous. Agissez. Créez.

Montrez-vous dignes enfin de votre beau métier. Vous êtes des commerçants, mais vous êtes davantage aussi. Car c'est sur vous que nous comptons pour sauver ce qu'il y a de plus précieux au monde : la pensée française !

Mais si, maintenant, on regarde la situation des jeunes romanciers et des jeunes littérateurs, qui sont tout autant que les érudits l'expression de la « pensée française », on est inquiet et navré. Seuls, désormais, ceux qui se sont déjà fait un nom et un public pourront se faire éditer. Quant aux jeunes écrivains de talent qui se risqueront à porter à un éditeur un roman ou un livre de critique, ils recevront invariablement cette réponse : « Étant donné que je ne puis tirer votre ouvrage à 4.000 exemplaires, chiffre qui me couvrirait de mes frais, je me vois obligé de le refuser. » C'est donc, en littérature, d'ici de longues années peut-être, la perpétuation des ancêtres. Rien de nouveau ne pourra sortir ; et quelques éditeurs me semblent même en prendre trop facilement leur parti, en disant qu'après tout ils vivront sur leurs auteurs déjà célèbres. Nous aurons un roman nouveau de Paul Bourget tous les huit jours, et Pierre Loti sera très demandé dans les gares. Mais cela, c'est la stagnation et la mort : c'est le Pompéi de la littérature.

M. Alfred Vallette me disait, il y a quelques jours :

« Si, aujourd'hui, Remy de Gourmont débutant nous apportait un de ses romans ou même un de ses recueils de critique, nous ne pourrions pas le prendre ! !.. » En effet, les premiers livres de l'auteur des *Epilogues*, *les Chevaux de Diomède*, par exemple, peut-être le plus pur et le plus subtil de ses romans, ont été tirés à un millier d'exemplaires, et je crois bien que *les Chevaux de Diomède* en sont encore à leur première édition. Nous sommes loin des 4.000 exemplaires réclamés désormais par tout éditeur sérieux. Il ne faut tout de même pas trop s'inquiéter : le talent, et le génie même, trouveront le moyen de fleurir. Déjà, certaines revues se dis-

posent à publier plus de nouvelles, de contes et de romans de jeunes, parmi lesquels les éditeurs pourront choisir quelques élus. Ce ne sont pas les gros tirages qui mènent à la vraie gloire, et il faut dissocier les deux idées de talent et de fortune commerciale.

§

M. André Billy, rédacteur à l'*Œuvre*, où il tient avec une autorité qui s'accroît la critique des livres, a reçu, d'un jeune médecin de Liége, au sujet de cette question actuelle du livre français, cette lettre d'un pessimisme un peu exagéré :

... Il y a, dans cette résolution des éditeurs parisiens de porter le prix du livre à 7 francs, un pitoyable mélange de timidité et d'infatuation. Timidité : si l'on *sait* envoyer à l'étranger les livres français, les conditions morales sont telles que la France en achètera beaucoup moins que les autres pays de langue française, les pays latins et les pays anglais. Infatuation : quelle que soit la force d'expansion du français, elle ne suffira pas à maintenir, dans les pays qui ont leur littérature propre — technique et littéraire — et des éditeurs intelligents, l'ordinaire livre français, mal mprimé sur mauvais papier, vendu au prix du livre de luxe.

Puis-je vous citer comme exemple des résultats nécessaires de cette maladresse commerciale mon cas personnel ? C'en est un exemple minimum. Ma bibliothèque ne comprend guère plus de deux mille volumes, dont cinq cents volumes environ sont des livres de médecine.

Les deux tiers de mes livres de médecine sont français ; ceux d'aujourd'hui sont d'un prix insensé ; malgré leur qualité, les traités français sont d'un maniement, d'une pratique égale, sinon surpassés par leurs analogues anglais, américains et allemands, qui sont beaucoup moins chers. Mes autres livres sont français pour les neuf dixièmes. Dans quinze ans, tous mes volumes du *Mercure* et de Calmann-Lévy seront réduits en poussière; mes Ribot et tous leurs « confrères » sortis de chez Alcan, mon Sainte-Beuve sont déjà jaunis ; tous les volumes brochés de Hachette sont en accordéon. Comme je ne puis pas acheter tous mes livres chez Pelletan, chez Ferroud, chez Crès, ou en exemplaires sur papier de luxe, j'emprunterai désormais le plus possible les livres français aux bibliothèques publiques. D'autre part, mon Spencer et mon Shakespeare, sortis modestement de chez Macmillan, et mon Shelley, et tous les autres anglais, d'Oxford ou de Cambridge, ou d'ailleurs, sont en si bon état qu'ils feront encore les délices de mes petits-enfants.

— Je connais mal les lettres anglaises, je vais les étudier. Et quand je serai en relations suivies avec les libraires anglais ou même, hélas ! oui, allemands, au lieu de compléter en traductions Spencer, Kant, Nietzsche et W. James, je les lirai dans le texte. D'ailleurs, les Anglais et les Américains font d'excellentes rééditions de textes français, et il faut bien avoir recours aux éditions allemandes pour la littérature française antérieure au xve siècle, dont je suis curieux. Sur les quinze mille volumes que j'aurai dans vingt ans, si le bon Dieu et les bolcheviks me prêtent vie, il pourrait se faire ainsi que le tiers, tout au plus, fussent des livres français venus

de France. Et le français (belge) est ma langue maternelle ! Qu'en serait-il, qu'en est-il, monsieur, je vous le laisse à penser, pour ceux de mes pareils qui parlent habituellement le flamand, l'anglais ou l'espagnol, tout en connaissant et en aimant aussi le français ? Que l'on pense, par contraste, à l'efficacité de la propagande allemande, avant la guerre, par les grandes librairies de Leipzig, et les étonnantes maisons allemandes d'éditions littéraires et surtout scientifiques.

Le plus grand bonheur pour la France, dans ces conditions, ce serait — et je l'imagine comme très possible — qu'un des innombrables Allemands qui étaient établis chez vous ou chez nous allât fonder en Chine ou au Mexique, avec l'esprit d'entreprise qu'ils ont souvent, une maison d'édition qui inonderait le monde de livres français de contrefaçon. Si je trouvais l'homme qu'il faut, peut-être le commanditerais-je. Voulez-vous, monsieur, que, dans l'occasion, je vous avertisse ? nous pourrions, s'il vous plaît, collaborer ensemble à cette œuvre utile. — MAURICE DUBOIS.

Il y a un certain illogisme, il me semble, dans ces récriminations du jeune médecin de Liége. Qu'il accepte de payer ses livres 7 fr. (ce qui, après tout, ne constitue pas une majoration supérieure à celle qu'ont subies les autres choses de la vie ; et pourquoi, seul, le livre, au milieu de la marée montante des prix, resterait-il immuable !) — et peut-être lui donnera-t-on des volumes qui résisteront aux années, sinon aux siècles. On ne peut que s'indigner devant la stupidité du snob qui accepte de payer vingt francs un déjeuner médiocre et d'une volupté si éphémère, et refuse de donner sept francs pour posséder l'œuvre d'un écrivain ou d'un philosophe dont la pensée pourrait éclairer son âme obscure.

§

M. Georges Maurevert, dans l'**Eclaireur de Nice**, nous engage à relire *La Paix* d'Aristophane, qui fut représentée devant les Athéniens, l'an 419 avant J.-C., pièce d'une actualité saisissante :

Le sujet en est simple. La Paix a été précipitée dans un puits profond par son ennemie la Guerre.

L'Athénien Trygée, monté sur un escarbot, escalade les cieux pour la délivrer. A l'aide de câbles et de treuils, empêché plutôt que secondé par les Béotiens et les Argiens, bons neutres de l'époque « qui ne font que se moquer de nos peines, alors qu'ils reçoivent des deux mains » ; puissamment servi, en revanche, par les Laconiens, laboureurs « qui tiennent d'ordinaire le manche de la charrue, alors que les armuriers entravent leurs efforts », Trygée parvient à délivrer la Paix, qu'il ramène sur terre.

Tout le monde se réjouit de revoir enfin la bonne déesse. Tout le monde, sauf ceux qui vivaient de la Guerre... Ah ! la plaisante satire que fait Aristophane de tous ces profiteurs, de tous ces mercantis !... Le marchand de casques et de cuirasses, le fabricant d'aigrettes et de trompettes, le polisseur de lances se lamentent auprès de Trygée de la fin de leur bon commerce... Le fabricant d'aigrettes solde pour rien sa marchandise : « Qu'en offres-tu ? » demande-t-il à Trygée, qui répond : « Ce que j'en offre !...

Oh! j'ai honte de te le dire!... Je t'en donne trois mesures de figues sèches... Tes aigrettes me serviront à nettoyer la table... »

Par contre, les fabricants de faulx et les marchands de tonneaux n'ont jamais fait d'aussi belles affaires; tonneaux et faulx ont décuplé de prix: il en est offert à Trygée autant qu'il le veut: « Accepte-les; c'est sur le gain de nos ventes que nous t'offrons ces présents... »

Il y a encore des choses bien curieuses dans *La Paix* d'Aristophane, d'une effarante analogie avec celles qui se passeront 2.338 années plus tard... Et l'épilogue et la moralité seront toujours d'ordre éternel:

«... Quand nous aurons trinqué, dansé et Hyperbolus à la porte, nous reporterons aux champs tous les instruments de culture et nous prierons les dieux de donner la richesse aux Grecs et de faire que nous récoltions tous beaucoup d'orge et de vin, que nous mangions de bonnes figues, que nos femmes soient fécondes, que nous retrouvions enfin tous les biens perdus... »

Ah! lamentable humanité! Pour changer quelque chose dans ton esprit, dans ton cœur, faut-il donc admettre, avec Byron, que la Paix ne pourra régner sur le monde que le jour où tout homme tiendra dans sa main l'explosif capable de le faire sauter!...

§

Un écho du *Mercure* (1er septembre): *Le typhus au camp de Cassel* nous a dit que les Alliés ont signifié au major Kruska, qui faisait la guerre à sa manière en cultivant le typhus chez les prisonniers, sa mise en accusation et sa prochaine extradition.

M. Henry Céard nous donne sur ce sujet, en première colonne du **Petit Marseillais**, un résumé et un commentaire du livre d'Emile Zavie, publié à la librairie Chapelot et intitulé *Prisonniers en Allemagne*.

On se souvient que *Prisonniers en Allemagne* a été publié par le *Mercure* en 1915. A cette époque la censure crut devoir défendre la publication des deux chapitres concernant précisément l'épidémie du typhus, et qui figurent dans le volume publié chez Chapelot:

C'est à la page 123 de *Prisonniers en Allemagne* que Kruska, avec son chien, apparaît en compagnie d'officiers allemands chargés de lire, au départ, les lettres des prisonniers. Tous parlent notre langue. Tous ont longuement vécu en France et ne doutent pas qu'ils y retourneront après la guerre. Tous ont quitté des emplois qu'ils comptent reprendre. L'un, à Paris, était commis dans une maison de coulisse. Un autre, dans le même pays, exerçait la profession d'horloger. Celui-ci tenait hôtel sur la Côte-d'Azur. Cet autre travaillait, à Reims, dans une maison de vin de Champagne. Dès l'abord, ce personnel se manifeste avec plus de morgue et de ridicule que d'active méchanceté. Mais des Russes sont envoyés dans le camp de prisonniers où végètent des Français, et l'arrivée des Russes détestés soudainement rend féroces Kruska et ses subordonnés.

Les Russes défilèrent, un jour, au nombre de quatre mille, fatigués, blessés, malades, et dans un état de misère physiologique les prédisposant aux pires infections. Ils étaient couverts de vermine, au point que les poux

semblaient les faire marcher. Quelques docteurs avisés se doutèrent du danger et tentèrent d'une vaccination, ils ne savaient au juste contre quelle contagion. De cette précaution résulta peut-être tout le mal, car, dit le narrateur : « Je ne sais si les principes de l'asepsie furent bien exactement observés ; car il y eut, par la suite, à la place même de la piqûre, plusieurs phlegmons qui se produisirent. »

Faut-il incriminer aussi la mauvaise qualité de sérum de hasard ? Toujours est-il que son effet ne fut guère préventif. De quoi mourait-on dans ce camp où des grilles entouraient dix-neuf mille prisonniers ? de la peste ? du choléra ? du typhus ? On ne savait, et l'on ne tombait guère d'accord que sur le nombre des victimes. Et c'est alors que fut commise la scélératesse.

Les Russes contaminaient les Français, et comme des sous-officiers français faisaient respectueusement remarquer à Kruska, gouverneur du camp, les dangers qui pouvaient résulter du mélange des prisonniers malades avec des prisonniers sains, c'est alors que Kruska répondit : « C'est une manière à moi de faire la guerre. »

Et l'épidémie, alors, grossissant les statistiques et dépassant l'épouvante, se développa chaque jour avec un surcroît d'intensité.

Emile Zavie nous montre encore ses compagnons « hâves, amaigris, méconnaissables, les yeux chassieux, le nez plein de sang coagulé » :

« Ils avaient trente-neuf degrés de fièvre, matin et soir. Ils ne mangeaient pas et n'entendaient rien : et, quand il signait la feuille de décompte des manquants, Kruska pouvait vraiment se féliciter de la manière dont il faisait la guerre.

L'impéritie des auxiliaires servait, naturellement, la barbarie personnelle du chef. A mesure qu'on parcourt le livre de M. Emile Zavie, de page en page, on perd toute illusion sur la science des médecins et sur la prévoyance des organisateurs allemands. Pour combattre le fléau, les médecins se contentent de se mettre en grand uniforme et d'isoler les patients derrière un rideau de fils de fer barbelés. « Dénués d'initiative, incapables de s'organiser promptement, pris au dépourvu devant le danger, ces hommes méthodiques ne savaient pas par quel bout commencer, cependant que cinq majors français, aidés de tous les sanitaires également français, réclamaient avec insistance des médicaments au pharmacien du camp, hostile et méprisant, et demandaient au général gouverneur la séparation des prisonniers par nationalité, ce qui, du reste, fut toujours refusé. »

Il me semble, ajoute Henry Céard, que ce pharmacien anonyme aurait tous les droits pour rejoindre devant les juges son complice Kruska.

§

Un philologue distingué, qui désire garder l'anonymat, m'écrit au sujet du mot cherché pour désigner le fait qu'un avion se pose en eau douce :

Aquatir, hydrir me semblent presque aussi barbares que alaquir; mais que penseriez-vous de *adaiguir*, dont l'étymologie et la formation sont acceptables et transparentes pour le public ? A ce terme, je préférerais

cependant son doublet *adévir*, plus harmonieux, me paraît-il, et qui, par l'absence de consonnes dites explosives, rend le moelleux du choc de l'oiseau sur la surface d'un lac ou d'un fleuve. — *Adévir* serait sans doute moins immédiatement intelligible pour le public, sauf dans les régions où les Eves (aives, aquas), Entraives ou Entrèves, etc., font encore partie du patois ou de la toponymie locale. Mais est-ce bien là un obstacle? Philologiquement, les deux vocables sont réguliers.

Je pense beaucoup de mal d' « adaiguir », mais « adévir » est, en effet, un mot vivant, puisé dans un patois vivant. Qu'un écrivain lui donne la consécration.

Mais, m'écrit encore avec beaucoup de bon sens un correspondant de Bruxelles : « Pourquoi pas « mouiller », tout bêtement, comme pour les navires? Cela me semble faire image tant pour l'aviateur que pour l'avion. »

En effet, pourquoi pas « mouiller » tout simplement?

§

La Revue *Lutetia*, qui s'est métamorphosée en journal, publie un conte de Rachilde, un subtil billet d'Aurel, et une critique littéraire du poète Louis de Gonzague-Frick. Il faut saluer la naissance de ce journal de vrais littérateurs.

Noter encore que l'*Heure* a publié en feuilleton la nouvelle de Gaston Picard : *Remy Basto*, qu'il écrivit à vingt ans et qui est déjà fort remarquable par ses qualités de précision, de sensualité et d'ironie. Ce conte fait partie de la *Confession du chat*, qui valut au jeune écrivain le prix national de littérature.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Wendel : *Heinrich Heine. Ein Lebens-und Zeitbild*; Dresden, Kaden u. C° — Alfred Wolfenstein : *Die Erhebung, Jahrbuch für neue Dichtung und Wertung*; Berlin, S. Fischer.

Les Allemands vont enfin avoir une édition critique des œuvres complètes de Henri Heine. Entreprise par la vieille maison d'édition Campe, de Hambourg, elle se dénommera « Edition du Centenaire », pour commémorer l'apparition des premières œuvres du poète, et sera, paraît-il, conforme à ses dernières volontés. On prévoit que cette entreprise monumentale comprendra une douzaine de volumes de 500 pages qui coûteront 20 marks chacun.

Cet hommage tardif s'explique assez bien. Sous le régime des Hohenzollern, Heine avait toujours passé pour un réprouvé. On se rappelle les démêlés qu'il y eut à propos de ses statues! Ces incidents et ces polémiques servaient chaque fois de prétexte aux naïfs de chez nous pour couvrir de fleurs l'auteur des *Reiselbider* et pour affirmer qu'il n'était pas allemand. Depuis la guerre nous sommes

devenus un peu plus prudents. Tombé dans le domaine public depuis plus de trente ans, Heine n'avait pas même son édition critique, et cela dans le pays des philologues, où la découverte de quelques variantes suffit généralement à établir la réputation d'un homme. Mais la Révolution est venue et, si invraisemblable que cela puisse paraître à première vue, le doux poète fait maintenant figure d'annonciateur et de porte-parole de la nouvelle Allemagne. « Nous autres hommes d'aujourd'hui, pouvait-on lire dans le *Berliner Tageblatt* (24 juillet), nous sommes plus près de Henri Heine que toutes les générations du siècle passé. » Henri Heine partage à l'heure qu'il est avec Karl Marx l'honneur d'avoir préparé l'avènement du prolétariat germanique. Ne criez pas au paradoxe! Chez Henri Heine le poète ne fut qu'un accident. Le véritable Henri Heine, c'est l'écrivain politique.

On pourra s'en convaincre en lisant l'ouvrage que M. Hermann Wendel a consacré à situer dans son temps et dans son milieu l'illustre polygraphe auquel l'Allemagne doit quelques-unes de ses plus belles poésies. Hermann Wendel est ce député, qui, l'année d'avant la guerre, cria *Vive la France !* en plein Reichstag. Ses amis ne s'en scandalisèrent point, parce qu'ils savaient comment il l'entendait. La France, pour les démocrates allemands, c'est la terre classique des révolutions, la patrie de toutes les licences. Né à Metz, bien que de parents allemands, M. Wendel eût pourtant pu trouver mainte occasion pour voir notre pays sous un jour différent. Mais il est député de Francfort (ses électeurs, qui l'avaient envoyé au Reichstag, l'ont réélu pour l'Assemblée nationale); il ne faut donc pas s'étonner que ses conceptions soient celles qui ont cours à Francfort, plutôt que celles dont s'honore Metz. Ayant choisi délibérément, pendant toute la guerre, le parti de l'opposition, il était assez naturel que son esprit se rencontrât avec celui du plus populaire des révoltés allemands. Entre temps, il s'était occupé de la Macédoine et avait défendu le point de vue serbe contre celui des Bulgares. Hermann Wendel fit donc la découverte de Henri Heine, non pas du poète, auteur du *Buch der Lieder*, que tout le monde sait à peu près par cœur en Allemagne, mais du saint-simonien, fuyant la réaction allemande, pour vivre libre à Paris. Son volume a été écrit il y a plus de trois ans, alors que l'Allemagne vivait encore sous le régime de la terreur militaire. Il porte même le millésime 1916, mais la censure en interdit alors la publication.

Heinrich Heine, ein Lebens-und Zeitbild est une apologie de Heine libertaire. « Même dans ses poésies les plus dévoilées sur les baisers il y a quelque chose comme la délivrance des liens traditionnels », écrit M. Wendel, qui, penché sur l'œuvre de Heine, se dérobe à sa beauté littéraire, pour n'y recueillir que les cris de révolte du patriotisme allemand. Il explique le culte que

Heine vouait à Napoléon, non pas par une admiration sincère du génie militaire, mais par un culte presque maladif du mythe libertaire.

La doctrine de la liberté et de l'égalité, écrit M. Wendel, avait jailli, aux jours de la grande Révolution française, de « cette source générale de la connaissance que nous appelons raison » et, à cause de cela, à côté de l'amour des belles femmes, l'amour de la Révolution française habitait dès l'origine au cœur de Henri Heine.

On s'est fortement trompé, quand on a pris pour de l'amour de la France les sympathies que les Allemands du commencement du siècle dernier vouaient à nos institutions. M. Wendel s'en explique en parlant des idées de jeunesse de Heine :

Heine, non seulement comme Rhénan, mais encore comme juif, avait fait l'expérience, sur son propre corps, des bienfaits du régime napoléonien ; il avait été en outre difficile pour lui de respirer dans l'atmosphère épaisse et chaude de l'Allemagne d'après le Congrès de Vienne. Dans la capitale de la Prusse il rencontra ces hobereaux arrogants, avec leur haine féroce du Code Napoléon, « ce mauvais Code qui ne permet pas de gifler une servante ». Comme Hegel, aux jours d'Iéna et d'Auerstaedt, voyait dans l'Empereur, « l'esprit du monde assis sur son cheval en dominateur », de même Heine admirait en Napoléon « l'homme de l'idée », « l'homme devenu idées », et le poète, qui s'était entièrement donné à l'idéal de la liberté bourgeoise salua naturellement en lui le précurseur de la liberté, l'exécuteur testamentaire de la Révolution bourgeoise, l'homme nouveau et l'homme du temps nouveau. D'une façon absolue, il ne voulait l'aimer à cause de cela que jusqu'au 18 brumaire, car « alors il trahit la liberté ». Mais le poète ne sut pas maîtriser son cœur ; il aima aussi le manteau de Marengo, le soleil d'Austerlitz, les nuages de poudre de Waterloo, et, de toute son âme ardente, il aima le tombeau de Sainte-Hélène. De même que l'Empereur n'était pas pour lui un homme comme un autre, mais l'égal d'un dieu, — « chaque toise chez lui est un dieu », — de même il compara la souffrance et la mort du fils de la Révolution avec celle du Christ, et Sainte-Hélène devint pour lui « le lieu saint où les peuples de l'Orient et de l'Occident feront un pèlerinage... » Mais le prisonnier de Sainte-Hélène ne fut toujours pour Heine que l'homme du peuple, dont les rois se vengent secrètement de ce que le peuple a commis publiquement sur l'un d'eux, le 21 janvier 1793.

Le messianisme de Henri Heine, qui a ses racines dans les idées de la Révolution, s'est fortifié plus tard au contact des théoriciens socialistes qu'il fréquenta à Paris. Il faut éplucher ses lettres à la *Gazette d'Augsbourg*, dans leur texte original, pour juger à quel point l'écrivain était ancré dans les utopies de son temps. On n'a connu ces textes qu'il y a quelques années par l'édition qu'en a fait le *Insel Verlag*. Il y avait à Augsbourg un fonctionnaire bavarois, décoré de la Légion d'honneur (alors déjà !) qui faisait office de censeur et qui rayait implacablement tout ce qui lui paraissait subversif.

En fin de compte, si l'on veut savoir à quoi toute cette idéologie a abouti, il suffira de relire la préface de *Deutschland, ein Wintermaerchen*. Et, du même coup, on comprendra pourquoi les Allemands d'aujourd'hui sont si friands de Henri Heine. Cette préface du *Conte d'hiver*, que M. Camille Latreille a reproduite ici même, dans un excellent article (*Mercure* du 16 janvier 1919), est tout un programme politique (1). « Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences : quand nous aurons devancé les Français par l'action, comme nous les devançons déjà par la pensée, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge... » La période est trop longue pour la donner ici dans son intégrité. « Le monde sauvé tout entier », si l'on en croit Henri Heine, sera un jour à l'Allemagne.

Laissons les Allemands se consoler de leur défaite en évoquant ces perspectives! Un M. Paul Leutwein a fait récemment des conférences sur « Heine et le germanisme », au cours desquelles il évoquait des idées analogues à celle que M. Hermann Wendel met en circulation.

> Aucun écrivain allemand, a-t-il dit, n'a su si brillamment manier la langue des deux nations (l'Allemagne et la France), aucun n'a pris racine si profondément dans l'âme des deux pays, aucun ne s'est occupé d'une façon si étendue de leur politique, en se plaçant au point de vue d'une entente et c'est pourquoi aucun n'est approprié comme lui à servir de lien entre les deux nations, dans un avenir commun.

Pour qui a vu, dans l'original, les manuscrits français de Henri Heine, la première assertion de M. Leutwein paraîtra assez ridicule. Quant à la fraternité qu'il nous propose, relisons encore une fois la préface du *Conte d'hiver*, en y ajoutant une autre excellente lecture, celle du chapitre de l'*Allemagne*, où Heine nous annonce les ravages dont nous menace « la brutale ardeur batailleuse des Germains » :

> Qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France.

La vérité sort parfois de la bouche des poètes, même quand ils font métier d'écrivains politiques.

§

Les jeunes écrivains allemands ne perdent pas de temps. On s'est demandé quel rôle ils allaient jouer dans l'Allemagne défaite. Les voici qui publient déjà une anthologie, laquelle est précédée d'un

(1) Je l'avais moi-même signalée précédemment au *Journal des Débats* du 7 octobre 1914.

manifeste, et c'est, bien entendu, un manifeste de l'Ecole « expressionniste ».

Ces messieurs ne se font cependant pas beaucoup d'illusions. **Die Erhebung** (qu'on peut traduire par « l'élévation »), malgré son titre orgueilleux, ne leur paraît pas avoir rénové complètement la production artistique et littéraire de notre époque. On peut lire en manchette :

> Un monde intellectuel veut faire sentir la réalité de ses forces rénovatrices. En créant l'image d'un homme sans limites, d'un homme fraternel et qui lutte, il conduit le chaos à travers les bouleversements et les constructions vers un monde de bonté.

M. Wolfenstein, inspirateur du groupe, nous annonce, en outre, dans sa préface, la rénovation prochaine de l'humanité, « signe et preuve de l'existence d'une sphère invisible, où la vérité attend sa régénérescence éternelle ».

On s'étonne un peu de voir des artistes comme Rilke et Werfel prêter l'autorité de leur nom aux balbutiements de ces novateurs. Otto Flake fournit aussi sa contribution qui s'intitule « Souveraineté » et où il est dit entre autres choses : « Je ne puis imaginer l'art qu'en le mettant en même temps en question. »

Le délicieux ironiste qu'était Guillaume Apollinaire préparait, au moment où il est mort, un article sur le *Dadaïsme*. Quel dommage qu'il n'ait pas pu l'écrire ! Peut-être nous aurait-il fait comprendre les effusions lyriques de ces entrepreneurs de balbutiements.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

Au moment de reprendre ces chroniques fréquemment interrompues, je ne puis mieux faire que de consacrer celle-ci à un de nos plus grands écrivains, à mon sens même le plus grand écrivain de la Hollande, **Louis Couperus**.

Sa vie n'offre guère d'événements saillants. Il naquit à la Haye, le 10 juin 1863, pendant un congé qu'y passait son père, lequel occupait une haute fonction dans la magistrature coloniale. Sa famille comptait parmi les plus considérées de la résidence. A l'âge de neuf ans, Louis Couperus partit avec ses parents pour les Indes où il demeura cinq années et revint ensuite pour de bon en Europe. Ce n'est que plus tard, dans son âge mûr, qu'il visita encore les Indes, attiré par la magie de ces contrées qui obsédaient ses souvenirs d'enfant et il en rapporta entre autres les éléments d'un beau roman : *Stille Kracht* (*Puissance occulte*). Pour le reste, sa jeunesse s'écoula à la Haye et son penchant précoce pour la littérature amena sa famille à lui donner pour professeurs deux personnalités du monde littéraire

d'alors, le Dr Jan ten Brink, plus tard professeur à l'Université de Leyde, et A. W. Stellwagen. Ces maîtres furent chargés de le préparer à l'examen d'Etat pour l'enseignement de la langue et de la littérature néerlandaises.

A quiconque ne connaît pas l'esprit de la société hollandaise cette éducation doit paraître tout au moins singulière. Pourquoi, si le jeune homme tenait tant, ainsi qu'il en avait déjà témoigné, à devenir écrivain, ne le laissait-on pas se consacrer à sa vocation, si nettement prononcée, et pourvoir à sa propre formation littéraire ? Pourquoi le préparer à la carrière de l'enseignement, alors que sa famille, certes, ne tenait guère à ce qu'il s'y engageât ? Mais il faut tenir compte de ce goût qu'a le Hollandais pour le solide et surtout pour les titres officiels. Un diplôme procurait en tout cas au jeune homme une sorte de façade sociale, et il serait, au surplus, homme de lettres ou artiste, s'il lui convenait. S'il n'était que cela, peut-être courrait-il le danger de passer pour un déclassé. Et quant à gagner sa vie comme tel, c'était, à l'époque de la jeunesse de Couperus, une chose qui ne se concevait point.

Et pourtant Couperus s'est fait de la littérature une carrière ; mais il appartient d'ajouter que ses succès ont été exceptionnels. Et, de tous les écrivains modernes de la Hollande, il est celui qui a à son actif la production la plus considérable.

Non pas que je veuille prétendre que son principal mérite réside dans le grand nombre de ses volumes. Nullement. Mais cette fécondité témoigne de la vivacité et de la puissance de son inspiration, ainsi que de son labeur ininterrompu. On connaît trop, de Louis Couperus, ses airs de lassitude dédaigneuse et distante et son dandysme un peu efféminé, il n'est donc pas mauvais, par contraste, d'insister sur la constance de son travail et l'ampleur de sa production.

A l'exemple de presque tous les jeunes auteurs, Louis Couperus débuta par des vers. Ils étaient sans grande valeur. On peut s'étonner qu'un homme qui, par ailleurs, eut une idée très nette des limites de son talent, se trompât tellement en ceci ; car ce n'est pas seulement à ses débuts qu'il écrivit des poèmes ; plus tard, vers la quarantaine, il s'y remit encore.

Occupons-nous de ses œuvres en prose. Après qu'eurent paru de lui quelques courts récits, le journal le *Vaderland* publia en feuilleton un roman, *Eline Vezre*, qui remporta aussitôt un succès considérable et qui, chose assez rare en Hollande, eut jusqu'ici huit éditions. Nous y voyons la vie d'une jeune fille désœuvrée et un peu fantasque appartenant aux milieux de la haute bourgeoisie que Louis Couperus connaissait bien pour y avoir grandi. Ce livre n'est pas seulement remarquable par la rare pureté de son style, par

ses qualités descriptives et l'art avec lequel sont tracés les caractères, mais il est aussi original. Le naturalisme hollandais a été généralement une imitation du naturalisme français et, comme dans toute imitation, l'emploi des procédés s'y trahit aussitôt. Couperus n'a pas ce défaut, il se montre personnel par le choix de son milieu et la façon dont il le voit. Dans la suite aussi, Couperus suivra toujours son propre chemin, sans s'affilier jamais à un groupe déterminé et en se distinguant sans cesse de son entourage par un talent aux multiples aspects.

Multiples en effet. Le genre du roman bourgeois par lequel il débuta si brillamment, il l'a repris plus tard dans *Noodlot* (*Fatalité*), *Extaze* et surtout dans l'admirable cycle de romans où il décrit une même famille et qui sont réunis sous le titre *De Boeken der Kleine Zielen* (*Les livres des petites âmes*). Entre temps, il écrivit des romans fantastiques, puis des romans où il décrit des milieux de cour comme *Majesteit* (*Majesté*) et *Wereldvrede* (*Paix universelle*). Ces deux derniers ont été traduits en langue française et ont dû beaucoup de leur notoriété à la divination de certains événements de la fin du siècle dernier. Dans un roman *Metamorfoze* (1897). Louis Couperus nous décrit, sous le voile d'une fiction, l'histoire de ses œuvres dans leur rapport avec sa vie. Il y a encore toute une série de récits, longs ou courts, évoquant l'antiquité et le moyen âge. Ces derniers ont principalement leur action en Italie, pays que Couperus considère comme sa seconde patrie. Car Louis Couperus, jusqu'au moment où la guerre l'obligea de rentrer en Hollande, a beaucoup vécu à l'étranger, tantôt en Italie, tantôt en Espagne, tantôt en France, mais surtout l'Italie l'attacha. Il a décrit ses voyages dans un recueil *Reisimpressies* (1894) (*Impressions de voyage*), ainsi que dans un grand nombre d'esquisses qu'il publia en dix volumes sous le titre général *Van en over Alles en Iedereen*, titre presque intraduisible et dont deux volumes traitent de Rome et les autres de Genève, de Florence, de la Sicile, de Venise, de Munich et de l'Espagne. Dans ses recueils : *Uit Blanke Steden onder Blauwe Lucht* (*Des blanches cités sous un ciel bleu*), c'est principalement le connaisseur d'art qui parle. Mais les pays méridionaux ont aussi nourri sa verve créatrice. Nous leur devons un livre imposant, évocation à la fois délicate et puissante du monde antique : *De Berg des Lichts* (*La Montagne de Clarté*), description de la Rome d'Héliogabale. Puis son *Antiek Toerisme* (Tourisme antique), voyage d'un patricien romain visitant l'Egypte pour se distraire de ses déceptions amoureuses, qui témoigne d'une façon éclatante avec quelle subtile pénétration Louis Couperus a réussi à s'identifier avec l'esprit des époques lointaines et révolues. Et il y a encore ce récit délicieux : *De Komedianten* (*Les Comédiens*) dépeignant la vie des mimes et

des histrions romains sous l'Empire, aussi animé — et cru — que le roman d'Héliogabale, mais si plein de joie de vivre, tellement baigné de lumière et de volupté ! Et les histoires comme *De verliefde Ezel* (*L'Ane amoureux*), les *Antieke Verhalen van Goden en Keizers, van dichters en hetaeren* (*Récits antiques de Dieux et d'Empereurs, de poètes et d'hétaïres*) et un récit tout récemment paru sur les jeux olympiques : *de Ode* (*l'Ode*).

Au genre précédent s'apparentent les romans mythologiques, livres idylliques, où palpitent les grands souffles du printemps du monde et les grandes ivresses et les transports des dieux, tel son *Dionysos* et cette œuvre en deux volumes *Herakles*, le récit des douze travaux d'Hercule. Ce sont des mythes, enveloppés d'une atmosphère féerique et lumineuse ; l'abondance et la finesse des détails n'y nuisent jamais à la robustesse des grandes lignes. Rien, dans ces livres, ne rappelle la conception académique, exsangue et froide, de l'antiquité ; non, c'est une vision neuve, à la fois puissante et ingénue, qui nous incorpore, pour ainsi dire, à la grande nature primitive et à ses forces élémentaires,

J'ai cité beaucoup d'œuvres, je suis loin de les avoir citées toutes. A la fin de 1918, d'après un catalogue de librairie que je viens de feuilleter, l'œuvre de Louis Couperus comptait quarante-huit ouvrages, parmi lesquels un grand nombre en deux volumes et plusieurs en huit et dix.

Louis Couperus est notre grand écrivain et notre grand romancier, quoique la qualité subtile et rare de son talent, son caractère souvent exotique aient empêché jusqu'ici qu'il jouât, chez nous, le rôle d'un écrivain national. Si la langue hollandaise avait une diffusion plus grande ou que les livres de Couperus se fussent mieux prêtés à des traductions dans les langues étrangères, il aurait pris rang parmi les grands romanciers européens.

Louis Couperus a témoigné de sa piété pour la littérature française en traduisant des fragments de la *Tentation de saint-Antoine* de Flaubert.

J.-L. WALCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Claude Anet : *La Révolution russe*, Payot, 4.50. — Serge de Chessin : *Au Pays de la démence rouge*, Plon-Nourrit, 4 fr. — *Le Bolchévisme en Russie* (Livre blanc anglais), Berger-Levrault, 3.50. — Charles Rivet : *En Yougoslavie*, Perrin, 3.50. — Raoul Labry : *L'Industrie russe et la révolution*, Payot, 4.50. — Boris Eliacheff : *Les Finances de guerre de la Russie*, Giard et Brière, 5 fr. — Wladimir Zenzinov : *Souvenirs d'un révolutionnaire* (en russe), s. n. d'éd. — Paul Darcy : *La République pangermaniste et l'Autriche*, Paris, Chiron, 3 fr. 50. — *** : *La Question romaine*, A. Vix, Strasbourg, 20, rue du Dome. — Montijn : *Un principe nouveau de droit international public*, Belinfante, La Haye. — Dr Ludwig Heyde : *La Politique sociale dans le Traité de paix et la Ligue des*

Nations, Van Looy, Amsterdam, — Joseph Declareuil : *Kant, le Droit public et la Société des Nations.* Pédone, Paris, — Aguelli et Cabiati: *Fédération européenne ou Ligue des Nations,* Giard et Brière, Paris.

Voici le quatrième et dernier volume de **la Révolution russe** de Claude Anet, qui, témoin des événements dont Pétrograd fut le théâtre, depuis la chute du tzarisme jusqu'à l'apogée du bolchévisme, les a notés au jour le jour. En outre, Claude Anet eut la chance de voyager avec Kerensky, quand celui-ci, alors dans toute sa gloire, alla sur le front pour entraîner l'armée russe, qui commençait à se disloquer, dans une suprême offensive contre les Allemands. Grâce à son éloquence persuasive, Kerensky obtint de l'armée cette offensive à laquelle s'opposaient tous les généraux russes qui insistaient sur la nécessité de régénérer d'abord l'armée, disant que l'offensive était une affaire militaire et non politique. Dans des pages saisissantes Claude Anet raconte cette visite de Kerensky aux armées, qui fut l'occasion de nombreuses scènes émouvantes et tragiques.

Le dernier volume de *la Révolution russe* embrasse les faits compris dans la période qui va de janvier 1918 à juin 1919, c'est-à-dire depuis la paix de Brest-Litowsk jusqu'à l'agonie de Pétrograd et de Moscou sous le régime de Lénine. Surtout très intéressantes sont les pages où est décrite la première explosion du bolchévisme, après la conclusion de la paix de Brest-Litowsk, quand il menaça d'englober non seulement toute la Russie, mais encore la Finlande. Comme tout écrivain indépendant, qui dit la vérité sur le régime des soviets, Claude Anet a fait connaissance avec la prison bolchéviste, et il n'a jamais pu savoir, même après son élargissement, le motif de son arrestation ; l'ordre d'écrou portait cette seule mention : *nié gavorit po rousski* (ne parle pas le russe).

Le livre de Serge de Chessin : **Au Pays de la démence rouge,** est également l'œuvre d'un témoin oculaire ; seulement, tandis que Claude Anet évite de tirer des conclusions, de discuter les théories et se borne à laisser parler les faits, M. de Chessin les commente et prend parti.

Un des chapitres les plus intéressants de ce livre — recueil d'articles publiés dans *l'Information* et dans quelques revues, qui embrasse deux années : 1917 et 1918 — est l'avant-propos où, en quelques pages, est résumée la marche du développement de la pensée révolutionnaire russe. « La Russie agonise, dit l'auteur dans cet avant-propos, elle a 40° de fièvre, elle délire et se consume de douleur. Il importe de diagnostiquer sa maladie et de stigmatiser au fer rouge les charlatans accourus à son chevet qui ont versé le poison dans la potion et entretenu artificiellement un mal abominable. » On voit par ces lignes dans quel esprit est conçu le livre de M. de Chessin. Mais si sa critique du bolchévisme est assez juste, il faut dire que

l'auteur se montre trop indulgent pour le régime précédent, pour le tzarisme; car, quelque fléau que soit le bolchévisme, il n'eût pas été possible sans ce fléau non moins grand que fut le règne des deux derniers Romanoff.

Encore un livre de documentation : **Le Bolchévisme en Russie**, édition française du livre blanc anglais. C'est probablement le document le plus remarquable qui ait paru sur le bolchévisme. Dans ce compact volume de 240 pages il n'y a pas un seul commentaire, il n'y a que la correspondance officielle entre le gouvernement anglais et ses agents consulaires et diplomatiques en Russie et dans les pays limitrophes. Parfois cette correspondance est accompagnée de rapports faits sur place par les soins de ces agents. Parmi ces rapports plusieurs ont trait à la fin tragique de Nicolas II, massacré avec sa famille près d'Eketerinbourg. Parfois aussi ils y joignent les caractéristiques des principaux personnages du régime bolchéviste : celles de Lénine, de Trotsky, de Lunatcharsky, entre autres, sont des modèles du genre.

Le livre blanc anglais contient un appendice non moins instructif que le corps du volume, constitué par des extraits de la presse bolchéviste. Nous nous contenterons de citer quelques lignes d'un article intitulé *Sang pour sang :* « Nous rendrons nos cœurs cruels, durs, inexorables, de manière qu'aucune pitié n'y ait accès et qu'ils ne frissonnent pas à la vue d'une mer de sang ennemi. Nous ouvrirons les digues de cette mer sans pitié ; sans les épargner nous tuerons nos ennemis par centaines; que par milliers ils soient noyés dans leur propre sang ; que pour le sang de Lénine et d'Ouritzky, de Zinoviev et de Voladarsky coulent des flots de sang bourgeois, encore plus de sang, autant que possible ! »

L'édition française de ce livre blanc anglais a été faite par les soins du bureau de la presse russe *L'Union*, et il est à souhaiter qu'elle soit largement répandue.

L'auteur du *Dernier Romanoff* a été envoyé par le *Temps* dans les pays slaves libérés du joug autrichien, et il a rapporté de ce voyage un livre très intéressant : **En Yougoslavie**. C'est une enquête approfondie dans les pays qui maintenant sont appelés à se développer et à vivre indépendamment. Charles Rivet critique sévèrement la politique des Alliés qui « n'ont jamais rien entendu au problème balkanique ». Les Alliés, dit-il ailleurs, « se sont bornés, croyant ainsi ne se point compromettre, à suivre la politique sautillante de M. Sazonoff, au bon temps du tzar, ou l'entêtement traditionaliste de l'Anglais à l'époque moins lointaine des tergiversations à Athènes. »

Pour Charles Rivet, qui a su voir les gens et les choses, de tous les pays de la nouvelle Yougoslavie, le plus sympathique, le plus

digne d'intérêt, c'est la Serbie. Charles Rivet critique la politique de M. Pachitch, qui ne vise qu'à élargir les frontières de son pays par l'incorporation de quelques terres serbes d'Autriche, et « la camarilla militaire de Belgrade », qui, « mise en appétit, a considérablement étendu ses prétentions ». L'auteur avertit les hommes politiques de l'Entente que la Yougoslavie ne doit pas signifier la grande Serbie balkanique, et, quelque sympathie qu'il ait pour le peuple serbe, il préconise chaleureusement l'indépendance et la liberté économique et politique des autres peuples qui composent la Yougoslavie : les Croates, les Slovènes, les Monténégrins.

Les auteurs qui, ces derniers temps, ont écrit sur la Russie, se sont attachés surtout aux questions politiques et historiques au développement du bolchévisme et ont négligé presque systématiquement les questions économiques. Le livre de M. Raoul Labry, membre de l'Institut français de Petrograd, l'**Industrie russe et la révolution**, remplit cette lacune. L'industrie qui ne faisait que commencer à se développer en Russie au moment de la guerre fut terriblement ébranlée par celle-ci ; la révolution acheva de la mettre à mal ; le bolchévisme lui porta le coup de grâce. Dans son livre plein d'observations et de données prises sur place et puisées aux sources mêmes — car M. Labry fut mêlé de très près aux événements les plus importants de la révolution russe, — l'auteur arrive à cette conclusion que l'histoire de l'industrie russe est à chacune de ses étapes la défaite des éléments modérés et la mainmise sur chaque affaire des éléments les plus violents, ce qu'il résume excellemment dans cette formule : « C'est une marche certaine vers les extrêmes. » Le résultat est que la production tend vers zéro et que la Russie retourne à l'état primitif et rural.

Cependant l'auteur de l'*Industrie russe et la révolution* ne désespère pas de l'avenir de l'industrie russe. Il pense seulement qu'il faut, pour son développement, procéder de toute autre manière que le ministre Witte, qui, le premier, donna à l'industrie russe une impulsion considérable. La Russie est essentiellement un pays agricole ; son industrie doit donc s'attacher surtout au relèvement et au développement de son agriculture. M. Labry étaye ses considérations de nombreuses données scientifiques excessivement intéressantes, qu'on ne trouve pas ailleurs.

L'ouvrage de M. Eliacheff, **Les Finances de guerre de la Russie**, est une tentative analogue à celle de M. Labry. L'auteur essaye de faire le tableau des dépenses militaires de la Russie pendant la guerre et le bilan des recettes qui servirent à les couvrir. Le premier chapitre contient, en outre, un exposé sommaire de la situation économique et financière de la Russie, à la veille de la guerre. Evidemment les difficultés que doit rencontrer en ce moment un

pareil travail sont énormes et l'ouvrage de M. Eliacheff s'en ressent. La vérification de plusieurs données est actuellement impossible. Toutefois, tel quel, cet ouvrage présente un très grand intérêt, surtout dans la partie historique, compte rendu assez complet des débats financiers dans les quatre Doumas. La conclusion de l'auteur est que la force productrice de la Russie s'est développée lentement, mais d'une manière continue, en dépit des entraves de toutes sortes, la vie étant, malgré tout, la plus forte. La guerre a ébranlé l'état économique et financier de la Russie, le bolchévisme le ruine complètement. Si l'auteur est optimiste quant au développement économique de quelques pays détachés de la Russie, la Pologne, par exemple, il se montre au contraire très pessimiste pour l'avenir financier de la grande Russie.

M. Eliacheff donne dans l'annexe de son livre une très suggestive déclaration des principes et des mesures qui s'imposent pour assurer le rétablissement des forces financières et économiques de la Russie. Cette « déclaration », qui fut faite à la Conférence de la paix, au nom de la Conférence politique russe, contient seize principes dont le huitième concerne les dettes de la Russie, que la Commission financière russe divise en « dettes antérieures à la guerre » et « dette contractée pour les besoins de la guerre envers les Etats étrangers ». Si, pour la première, la Commission envisage des mesures tendant à une reprise aussi rapide que possible du service de la dette, pour l'autre elle demande des délais à longue échéance. Dans cette « déclaration » la commission dit, entre autres, que les sacrifices consentis par la Russie pendant la guerre ont été si grands, que ses forces productives ont été anéanties à tel point que l'Etat russe a le droit d'obtenir l'égalité de traitement avec les autres Etats alliés, en ce qui concerne les réparations et dommages dus par l'ennemi, et que ses revendications doivent être envisagées au même titre que celles de la France, de la Belgique et des autres pays envahis.

Dans notre dernier article nous avons parlé d'une brochure très intéressante de M. Argounov, membre de la Constituante russe. Ces jours derniers est paru, en langue russe, un petit volume d'un autre élu à cette Constituante, M. Zenzinov. Ce livre, qui a pour titre **Souvenirs d'un révolutionnaire**, est une autobiographie qui abonde en renseignements précieux pour l'histoire du mouvement révolutionnaire russe pendant les quinze dernières années. L'auteur, qui fut trois fois déporté en Sibérie et trois fois s'évada, fait de ses évasions mouvementées un récit qui n'est pas moins passionnant que la description de la révolution de 1917 et du coup d'Etat bolchéviste. Les *Souvenirs d'un révolutionnaire* paraîtront prochainement en français.

J.-W. BIENSTOCK.

§

M. Paul Darcy soutient dans son livre **La République pangermaniste et l'Autriche** cette thèse pour nous intéressante que le pangermanisme aussi bien républicain qu'impérial a toujours visé la destruction de l'indépendance autrichienne, et que si nous voulons maintenir cette indépendance nous devons nous appuyer sur les forces conservatrices et même dynastiques du pays. C'est ce qu'avouait implicitement Naumann dès 1900 : « Il y a deux partis en Autriche qui doivent se partager la sympathie des Allemands de l'Empire : les Allemands nationaux et les social-démocrates ; il est possible qu'ils se querellent parfois ; au fond, ils agissent ensemble. » Le jugement est exact, mais malheureusement les autres partis autrichiens, même les plus conservateurs, n'avaient que trop de droits à se partager eux aussi la sympathie des « Allemands de l'Empire ». Le Kaiser de Vienne était devenu un simple féal du Kaiser de Berlin, tout comme les sous-kaisers de Dresde ou de Munich, et si nous avions été vaincus l'indépendance autrichienne se serait réduite à quelques babioles d'étiquette ou d'uniforme comme l'autonomie bavaroise après 1870. Si cette indépendance subsiste, c'est uniquement grâce à nous qui avons abattu l'Allemagne et l'avons jusqu'ici empêchée de s'annexer dans la défaite presque autant de « matériel humain » qu'elle s'en serait annexé dans la victoire. Ceci dit, on peut admettre, en effet, que cette indépendance maintenue trouvera plus de tenants dans les partis traditionnels (l'Autriche est d'une gloire plus ancienne que le Brandebourg) et aussi religieux (le catholicisme danubien et rhénan sait qu'il n'a pas de pire ennemi que le luthéranisme saxon ou prussien) que dans les partis républico-impérialistes à l'Ebert ou judéo-bolchevistes à la Liebknecht, encore qu'Eisner en Bavière ait été à la fois très socialiste et assez antipangermaniste ; mais faudra-t-il aller jusqu'à souhaiter une restauration des Habsbourg ? Il ne semble pas que ce soit indispensable. Une république autrichienne très démocrate, donc très conservatrice, car il n'y a rien de plus conservateur que le suffrage universel, maintiendra suffisamment son existence contre les menées pankaiséristes ou panbolchevistes sans avoir besoin d'une dynastie qui serait fatalement entraînée à reprendre ses vieilles traditions dominantes et conquérantes, surtout si elle se trouvait seule au milieu de petites républiques qui ne sont pas et ne veulent pas être organisées pour ce genre de travail. A ce point de vue la perspective d'un royaume de Hongrie rétabli au profit d'un archiduc autrichien, et se tenant à l'affût perpétuel entre des républiques polonaise, ukrainienne, tchèque, slovaque, etc., peut présenter un très réel danger pour nous et nous ne saurions trop surveiller le nouveau porte-sceptre de Budapest, s'il parvient à s'installer.

De la question d'Autriche on passe tout naturellement à **La Question romaine**, le Kaiser d'Autriche ayant toujours été le grand défenseur du pouvoir temporel des papes. La brochure anonyme que j'ai sous les yeux a été imprimée et éditée à Strasbourg, ce qui la rend tout d'abord sympathique ; et avec une loyauté parfaite elle demande à la fois le rétablissement de ce pouvoir temporel et l'internationalisation du Saint-Siège. Ce sont deux questions connexes mais différentes. L'internationalisation est tout à fait louable ; d'une part « la loi des garanties » accordée par l'Italie à la Papauté devrait faire l'objet d'une confirmation des autres puissances catholiques stabilisant le statut pontifical ; d'autre part le Sacré Collège devrait perdre son caractère national romain; il est intéressant de remarquer ici que Pie X avait pris pour secrétaire d'Etat un cardinal espagnol, et que. sur 36 cardinaux qu'il avait faits, il avait nommé 13 Italiens et 23 étrangers ; si son successeur suivait la même route, le Sacré Collège deviendrait vite une véritable assemblée représentative des églises locales, ce qui serait vraiment excellent. Quant à la question du pouvoir temporel, elle est fort différente ; la création d'un véritable Etat pontifical, comme en 1815, se heurterait au refus absolu des intéressés ; même la ville de Rome et sa banlieue jusqu'à Civita-Vecchia ne voudraient pas cesser d'être italiennes ; un tout petit Etat à la monégasque, comprenant le quartier transtéverien et la rive droite du Tibre jusqu'à Fiumicino, pourrait lui-même être mal accueilli et occasionner au Saint-Père plus de difficultés que de satisfaction. La seule solution possible serait l'érection en Etat indépendant du palais du Vatican avec reconnaissance par la Société des Nations d'une nationalité vaticane qui serait accordée au Souverain Pontife, à son Secrétaire d'Etat et à quelques douzaines de ses agents. Le Pape serait ainsi plus indépendant cent fois que s'il était maître du Patrimoine de Saint-Pierre et des Légations adriatiques.

M. Montijn, avocat près de la Cour de Cassation des Pays-Bas, a inventé **Un principe nouveau de droit international public** et il a tenu à ne pas frustrer l'humanité d'une découverte aussi sensationnelle. Mais, à vrai dire, cette nouveauté est bien vieille et les juristes allemands s'étaient chargés, depuis plusieurs générations, de nous en rebattre les oreilles ; elle consiste à biffer du droit public tout ce qui touche de près ou de loin à la liberté, à la justice et au droit des nations, et à remplacer ces niaiseries par la Science, la science entendue à la tudesque comme bien on pense et consistant à troquer, déplacer, ligotter et menotter lesdites nations pour le meilleur profit de la race allemande. L'auteur s'appuie sur l'anthropo-géographe Ratzel, mais s'il est vraiment en droit de faire fonds sur lui, cela ne fait pas l'éloge de ce savant. La grande idée de

M. Montijn consiste à accorder à la France un léger accroissement de territoire en Lorraine et « dans la partie plate » de l'Alsace, et à laisser l'Allemagne en compensation s'étendre à peu près tant qu'elle voudra à l'orient. Et si les gens de Pologne et des provinces baltiques protestent, on leur prouvera anthropogéographiquement que leurs protestations n'ont pas le sens commun : « La question d'un nouvel Etat souverain polonais semble peu raisonnable au point de vue de l'anthropo-géographie... La Pologne forme un territoire sans issue vers la mer et manque donc d'une condition essentielle pour la constitution d'un Etat indépendant et durable. Dans son état actuel, appartenant à trois puissances possédant des frontières maritimes, elle se trouve au point de vue géographique-anthropologique dans une situation meilleure que si elle formait un Etat indépendant entièrement fermé. » J'ai tenu à citer ces quelques lignes pour montrer à quelles aberrations peuvent se laisser entraîner d'honnêtes gens sous l'influence du pédantisme et de l'apachisme boches. Certes, ce M. Montijn, avocat à la Cour de Cassation des Pays-Bas, doit être un très sérieux et très moral personnage, et il devrait être, en sa qualité justement de Hollandais, épris de toutes les nobles résistances à la tyrannie ; or il s'exprime sur le compte d'autres peuples qui ont bien le droit, tout de même, de vouloir se délivrer de leurs ducs d'Albe et de leurs tribunaux-du-sang à eux, en termes qui dénotent le plus incroyable et le plus déplorable aveuglement : « Le principe des nationalités, pontifie-t-il, ne comporte nullement un retour vers le passé et n'entraîne pas le rétablissement de tous les peuples et tribus qui se sont au cours des âges absorbés dans des unités supérieures. » Vraiment, quand un neutre, quand un Hollandais ose énoncer de pareilles monstruosités, et ce à la date du 15 octobre 1918, donc après avoir lu nos protestations à nous civilisés et les appels magnanimes du Président Wilson, comment veut-on qu'un Allemand pur sang ne s'en tienne pas à ses théories de brigandage et d'esclavage ? Ah ! nos frères de race germanique ont du chemin à faire pour nous rejoindre!

On peut s'en rendre compte en lisant le livre du Dr Ludwig Heyde sur **La Politique sociale dans le Traité de paix et la Ligue des Nations**. Ce Heyde est secrétaire général de la *Société pour la Réforme sociale*, et cette Société n'est elle-même que la *Section allemande* de *l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs*. Son mémoire, quoique publié à Amsterdam, est donc de la pure idéologie tudesque et, en effet, on y chercherait vainement le moindre regret, la moindre gêne, le moindre blâme pour la politique allemande et la guerre d'épuisement mondial qui en est résulté.

Et l'on s'en rend compte mieux encore en étudiant, avec M. Joseph Duclareuil, professeur à la faculté de droit de Toulouse, **Kant, le**

droit public et la Société des Nations. Il semble bien que sous la surface des idées très nobles et très désintéressées qu'il avait empruntées en partie à Jean-Jacques, en partie au vieux christianisme (il était de souche écossaise et puritaine), Kant cachait pas mal de concepts dangereux, dont ses disciples ont tiré le plus fâcheux parti contre ses propres affirmations. Maintenant faut-il rendre Kant responsable de ce qu'a écrit Fichte, et Fichte lui-même de ce qu'ont écrit Treitschke et Bernhardi ? Ce serait peut-être excessif, mais il est toujours bon de voir en quoi certaines philosophies séduisantes sont au fond inquiétantes.

Sur cette question de l'internationalisation du monde, on lira avec fruit le travail de deux Italiens, un industriel, M. Agnelli, et un économiste, M. Cabiati : **Fédération européenne ou Ligue des Nations** ? Les auteurs demandent la constitution d'une « force supérieure qui aurait l'autorité et les moyens de nous apprendre à tous la modération », et ils n'ont pas tort, mais comment actuellement faire accepter cette autorité par des Etats qui s'y refuseraient ? Ce n'est que peu à peu que la Société des Nations acquerra ce pouvoir, et il faudra pour cela qu'à la prudence et la longanimité dont elle a fait montre jusqu'ici elle joigne un peu de décision et d'énergie ; le bolchévisme est un danger plus grave encore pour la civilisation que le kaisérisme.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Mermeix : *Joffre. Première Crise du Commandement*, Ollendorff, 5 fr. — Lieut.-colonel de Thomasson : *Le Revers de 1914 et ses causes*, Berger-Levrault, 4 fr. 50. — Raymond Recouly : *Foch, le vainqueur de la guerre*, Hachette, 5 fr. — Mgr Landrieux : *La Cathédrale de Reims*, Laurens, 14 fr. 40. — Jacques Boulanger : *En Escadrille*, La Renaissance du livre, 3.50. — R.-A. Reiss : *Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises pendant la première invasion de la Serbie*, Bernard Grasset, 7.50.

M. Mermeix a abordé le sujet le plus capable de piquer la curiosité publique dans son livre : **Joffre. Première crise du Commandement**. Il l'a traité au surplus avec une impartialité complète, au moins en apparence, et ceux qui ne veulent rien retrancher de la haute idée qu'ils se sont faite de notre premier généralissime, aussi bien que ceux qui ne voient en lui que le chef militaire dont le type répondait le mieux à des préoccupations avant tout d'ordre politique, peuvent entreprendre la lecture de ce livre avec la même sérénité d'esprit. Les uns et les autres y trouveront des satisfactions, bien que les seconds puissent y puiser de leur côté de solides arguments.

On ne nous a pas donné, je crois, de portrait de Joffre approchant

davantage de la vérité que celui qu'en trace M. Mermeix. « A son entrée au Conseil supérieur de la guerre, on avait attribué à Joffre, à la mobilisation, la direction de l'arrière, organisme plus administratif que militaire, dont le fonctionnement exige un homme à l'esprit ordonné et méthodique... » En 1911, le ministre de la Guerre, M. Messimy, après avoir échoué auprès des généraux Pau et Galliéni, « fit passer Joffre de cette grande direction au commandement des armées ». Le ministre faisait ainsi choix « d'un officier savant, d'un homme sage aux facultés bien équilibrées, d'un militaire familiarisé avec les affaires administratives ; il savait encore que ce choix donnerait satisfaction aux plus ombrageux de ses amis politiques ». Citons encore : « Puisqu'il fallait confier à un général les armées de la République, elles ne pourraient être en des mains plus sûres que dans celles de ce loyal républicain ; la victoire ne le corromprait pas : il ne la rendrait pas redoutable aux institutions. » Et M. Mermeix de rappeler le mot de Jaurès, la veille de sa mort ; « Ce qui est affreux dans cette guerre, c'est que vaincus, nous perdons la France, et vainqueurs nous perdons la liberté. » M. Anatole France n'avait-il pas dit lui-même, plusieurs années avant : « La République est forcément pacifiste, car, victorieuse ou vaincue, elle est menacée de disparaître (1). » Préoccupations assurément d'ordre peu élevé. Engagé dans une grande partie, l'homme doit accepter tous les risques du jeu. Au surplus, vraiment, de pareilles craintes apparaissent quelque peu chimériques. Quoi qu'il en soit, « Joffre était républicain. Il avait passé par la franc-maçonnerie ». Cela ne devait pas empêcher plus tard qu'on ne lui adressât le reproche de favoriser des personnalités fortement réactionnaires. Peut-être, en s'élevant vers les hauts échelons de la hiérarchie, avait-il lui-même suivi cette évolution, dont on connaît tant d'exemples.

M. Mermeix ne s'est pas attaché à la critique, même objective, des erreurs militaires du premier généralissime : il s'est gardé de toucher à un sujet aussi épineux. Il se borne à nous décrire les fluctuations par lesquelles passa le haut commandement, sous l'effet des reproches qui lui étaient adressés de sources diverses, à travers les intrigues de couloirs, les séances des commissions, les comités secrets du Parlement, ainsi que les manœuvres des différents ministres pour concilier les intérêts les plus opposés. La « question Joffre » fut posée pour la première fois, nous dit-on (est-ce bien exact?) parmi le monde politique à l'occasion de la situation injuste faite au général Galliéni par le G. Q. G., après la Marne. Puis vinrent les deux Mémoires secrets, adressés aux Parlementaires, au

(1) Je cite de mémoire ; il se peut que ma citation ne soit pas littérale ; mais je suis sûr du sens.

cours du premier semestre de 1915, par un anonyme. Celui-ci s'exprimait ainsi à la fin de son premier envoi :

Je crois pouvoir dire que si, pour 15 jours, le général Joffre était indisponible et que l'on donnât le commandement supérieur au général Sarrail, je ne mets pas en doute que les Allemands seraient chassés du territoire national, car il y aurait une conception de mouvement, une exécution brutale qui nous coûterait certainement moins cher que la guerre d'usure que nous subissons depuis cinq mois...

Ces mémoires sont suivis, dans le second semestre 1915, de l'intervention de M. Accambray, député de Laon, ancien officier d'artillerie. Il est à peine besoin de la rappeler. M. Accambray resta invariable dans son attitude. Ceci se passait dans les premiers jours du ministère de M. Briand. Celui-ci, nous dit M. Mermeix, « plastique et sinueux », traita la question Joffre à sa manière, « qui consiste à ne pas irriter les oppositions par des attitudes hautaines, mais à les dissoudre momentanément par des concessions d'apparences et par l'espérance qu'il fait concevoir d'autres satisfactions dans le plus proche avenir ». La première mesure prise par M. Briand pour apaiser les réclamants fut de reconstituer le Conseil supérieur de la Défense Nationale, où le général en chef était appelé à siéger aux côtés de certains ministres. Malgré cette présence, le Conseil n'en prenait pas moins l'apparence d'un « comité de contrôle du Haut Commandement ». Ce contrôle était estimé nécessaire. En effet, le 25 juillet précédent, le général Sarrail, à la suite de l'échauffourée de Boureuilles, avait été relevé du commandement de la IIIe armée par Joffre, sans que le gouvernement en fût avisé. Grande émotion parmi les amis du général Sarrail. Le 6 août, celui-ci était nommé au commandement en chef de l'armée d'Orient. Vive irritation chez Joffre, qui, désormais, disposant seul des effectifs et du matériel, fait de l'obstruction à toutes les demandes du commandant en chef de l'armée d'Orient. Pour faire cesser cette obstruction, M. Briand imagina d'intéresser directement Joffre à l'armée d'Orient, en plaçant celle-ci sous ses ordres. Un décret du 3 décembre 1915 élevait le général en chef des armées du Nord-Est au commandement de toutes les armées françaises. Il était, vers la même époque, question de la création d'un état-major interallié, dont la présidence serait exercée par Joffre, ce qui l'éloignerait du Grand Quartier Général, en le retenant à Paris. En attendant que cette création fût devenue une réalité, le gouvernement imposait à Joffre un coadjuteur, dans la personne du général de Castelnau, avec le titre de major général des armées. « Foch avait été écarté, tout d'abord, écrit M. Mermeix, parce qu'on ne trouvait pas en lui assez de souplesse, assez de liant pour être le second dans une collaboration de tous les jours, parce que le vainqueur de l'Yser était trop grand chef. » La nomi-

nation du général de Castelnau comme *ad latus* du généralissime était de nature, en inquiétant certains hommes politiques, à renforcer la position de Joffre. Il importait, en effet, pour ces derniers, que la succession du généralissime ne tombât pas entre les mains de celui qu'on appelait le « capucin botté ». Ces petites manœuvres sont-elles assez édifiantes ? C'est dans ces circonstances que survint l'attaque de Verdun, le 21 février 1916. Cette attaque avait été précédée par un incident qui mit aux prises le Grand Quartier Général avec le ministre de la Guerre.

Le commandant Driant, qui commandait une unité sur le front de Verdun, s'était plaint, au cours d'un voyage à Paris, du défaut d'organisation du terrain aux avancées de la place. Le ministre de la Guerre, général Galliéni, auquel étaient parvenues ces plaintes, avait demandé des explications au Grand Quartier Général à ce sujet. Joffre répondait à la date du 18 décembre que, par une circulaire du 22 octobre, il avait prescrit les travaux de défense nécessaires sur toute l'étendue du front ; il se plaignait ensuite assez vertement d'être l'objet de dénonciations, et il demandait qu'on lui en désignât les auteurs. En fait, ses instructions étaient restées lettre-morte, au moins sur le front de Verdun, où commandait le général Herr, sous les ordres du général de Langle de Cary, commandant le groupe des armées du Centre. Le général de Castelnau, envoyé en mission à Verdun (janvier 1916), put vérifier le bien fondé des accusations portées par le ministre de la Guerre, et il ordonna de procéder immédiatement à l'organisation du terrain. Celle-ci était à peine commencée que se produisait la fameuse attaque du Kronprinz, qui faillit nous enlever Verdun. Nous étions alors en plein dans ce qu'on a appelé si justement « l'angoisse de Verdun » (22-24 février 1916). A ce sujet, M. Mermeix nous donne le récit d'un autre incident, dont le Grand Quartier Général fut le théâtre, le 24 février au soir :

Dans la soirée du 24 février, à son habitude, le général Joffre s'était retiré de bonne heure, laissant le major général de Castelnau pour assurer le service du Grand Quartier Général. C'est donc le général de Castelnau qui reçut, à partir de sept ou huit heures de la nuit, les communications du général de Langle de Cary. Elles présentaient les choses sous un aspect si inquiétant que Castelnau, vers 10 heures, demanda à voir Joffre pour prendre ses ordres. Mais l'officier d'ordonnance de service fit à l'introduction du major général auprès du commandant en chef des objections auxquelles Castelnau se rendit. Quelques instants plus tard un dernier message arriva où le général de Langle de Cary, s'inspirant des mauvaises nouvelles qu'il recevait de Herr, exprimait l'opinion qu'il était peut-être encore temps de sauver les fractions de l'armée qui opéraient sur la rive droite de la Meuse, mais qu'il fallait au plus vite passer la rivière si on voulait échapper à un désastre. Devant cette grave perspective, Castelnau retourna chez Joffre et exigea d'être introduit auprès du général en chef.

Ayant pris connaissance des messages de Herr et de Langle de Cary, Joffre reconnut qu'il était urgent d'aviser : « Partez tout de suite, dit-il à Castelnau, vous avez tous les pouvoirs pour ordonner les mesures nécessaires. Mais d'évacuation il ne faut pas parler. Coûte que coûte on doit tenir en attendant l'arrivée de nouvelles forces. Avertissez le général Herr que sa responsabilité est gravement engagée.

Sommes-nous ici dans l'histoire ? Duquel des deux interlocuteurs en présence, Joffre ou Castelnau, M. Mermeix tient-il de semblables précisions ? Le général Joffre a-t-il vraiment prescrit de ne consentir aucune évacuation ? Nous laissons à M. Mermeix l'entière responsabilité de son récit. Il ajoute qu'après l'incident de Verdun, le ministre de la Guerre lut au Conseil des ministres une longue note, qui concluait à relever Joffre de son commandement. M. Briand s'y opposa. Le général Galliéni remit sa démission, et le général Roques, ami personnel de Joffre, fut investi du portefeuille de la guerre. Mais, au cours de l'année 1916, les maigres résultats de l'offensive de la Somme et plus encore les déboires de la Roumanie, enfin entrée en guerre, firent revenir sur l'eau la « question Joffre ». On lui imputait, pour une part, l'insuccès des armées roumaines. L'opposition s'exprimait comme suit, d'après M. Mermeix :

Nous avions envoyé en Roumanie une mission militaire (général Berthelot) et un nombreux contingent d'officiers. Comment cette mission n'avait-elle pas retenu l'état-major roumain de s'engager follement en Transylvanie ? Comment Joffre n'avait-il pas imposé à nos nouveaux alliés de se tenir du côté de l'Autriche sur une solide défensive et de jeter toutes leurs forces contre la Bulgarie, dont Sarrail aurait attaqué l'armée devant Monastir ? S'il avait approuvé ce plan de campagne initial des Roumains, il était convaincu d'impéritie ; si ce plan avait été adopté, sans qu'il l'eût approuvé, c'était donc que son autorité dans les conseils militaires de l'Entente, que Briand invoquait sans cesse, était inexistante ; c'était qu'on nous trompait en nous disant qu'il était pour tous les alliés un mentor écouté. Dans les deux cas, il n'y avait plus aucune raison pour le maintenir à un poste au-dessus de ses talents.

A la vérité, le gouvernement de M. Briand était doublement embarrassé : 1° par le fait d'avoir à remplacer Joffre ; 2° par le choix à faire parmi ses successeurs possibles. Or, le 15 novembre 1916, un nom, jusque-là à peine connu, celui du général Nivelle, prenait une immense et rapide popularité. Sous ses ordres, le général Mangin venait de reprendre le fort de Douaumont. L'opinion lui en témoignait aussitôt une vive reconnaissance. Le général Nivelle devint le grand favori de l'opposition ; le gouvernement lui-même, en présence de l'aménité de son caractère, envisagea la possibilité de le faire succéder à Joffre, tout en le maintenant dans la dépendance de ce dernier. Il restait à faire accepter par le commandant en chef d'être remplacé dans ses fonctions. La chose n'alla pas sans rencontrer une

vive résistance. Cependant, après bien des démarches, le général Joffre accepta d'être nommé, par décret du 13 décembre, « conseiller technique auprès du gouvernement en ce qui concerne la direction de la guerre ». Le général Nivelle était nommé, le même jour, mais sans que sa nomination parût à l'*Officiel*, au commandement des armées du Nord-Est. Les difficultés n'étaient cependant pas terminées. D'après M. Mermeix, le général Lyautey, qui avait été appelé à ce moment à prendre le ministère de la Guerre, exigea d'être le seul conseiller technique au sein du gouvernement. Le Comité secret du Sénat, dans les cinq séances du 19 au 23 décembre, exigea de M. Briand, par la voix de M. Doumer, une définition claire et précise des nouvelles attributions du général Joffre. M. Briand, devant l'opposition qui lui était faite, déclarait que le général Joffre « siégerait au comité de guerre comme membre consultant ; qu'il n'aurait aucune mesure à ordonner,... que son installation n'aurait pas lieu à Neuilly avec un état-major, mais aux Invalides, avec un simple secrétariat... » Joffre, froissé de ces limitations qui étaient apportées à ses nouvelles fonctions, quelques jours après le décret du 13 décembre qui l'avait investi de ces fonctions, aurait demandé comme réparation d'être promu au maréchalat, — c'est du moins ce que nous dit M. Mermeix tout en faisant remarquer qu'il ne peut pas être aussi affirmatif sur ce point qu'il l'est dans beaucoup d'autres. Cette haute satisfaction fut accordée au général Joffre par un décret, inséré au *Journal Officiel* du 27 décembre. Depuis ce jour, le général Joffre ne devait plus sortir de sa retraite que pour son voyage en Amérique, au printemps de 1917. Il devait enfin être élu à l'Académie française le 14 février 1918 par 22 voix sur 23 votants ; le 23e suffrage était allé au général Foch.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur le livre de M. Mermeix, en raison des questions d'un intérêt si élevé qu'il contient pour nous. Chaque lecteur appréciera, suivant son tempérament et ses idées personnelles, l'utilité ou le danger d'un tel travail, au lendemain même d'événements qui nous étreignirent avec tant de force. Il est remarquable que la censure n'en ait rien retranché.

§

De son côté, M. le lieutenant-colonel de Thomasson, dans une étude intitulée **Le Revers de 1914 et ses causes**, après avoir exposé que les raisons de nos humiliants revers d'août 1914 sont de trois ordres : social, politique et militaire, et qu'en bonne justice ces trois ordres sont inséparables, relève avec autant de précision que de clarté les erreurs du G. Q. G., en ce qui concerne notre concentration et les opérations qui aboutirent à la fameuse bataille des frontières. Bornons-nous à énumérer quelques-unes de ces erreurs : 1° Estimation gravement erronée des forces ennemies, qui comprenaient 34 corps

au lieu des 22 supposés en première ligne ; 2° Défectuosités de notre concentration et mauvaise répartition de la densité de nos forces ; 3° Inexistence de toute idée de manœuvre : on attaquerait sur toute la ligne « en se précipitant tête baissée sur l'ennemi » pour le culbuter là où l'on pourrait, « après quoi l'on verrait... » ; 4° Emplacement défectueux choisi pour la 5e armée, même après avoir admis l'invasion par l'Ardenne belge. Cette armée aurait dû être placée dans le bec formé par la Sambre et la Meuse, dès le 5 ou 6 août. Cet emplacement répondait à la double hypothèse de l'invasion par la rive droite ou par la rive gauche de la Meuse ; 5° Irrésolution marquée des offensives en Alsace, en Lorraine et sur le front des Ardennes ; 6° Erreur commise en croyant retenir devant nous, comme on l'a affirmé plus tard, des forces importantes en Lorraine et en Alsace, alors que ce sont nos propres forces qui ont été retenues, dans une proportion inconsidérée, là où elles se sont trouvées le moins nécessaires par des forces inférieures en nombre ; 7° Evaluation erronée des forces ennemies sur le front des Ardennes devant les 3e et 4e armées ; 8° Erreur commise en modifiant l'ordre de bataille de la 5e armée au dernier moment ; 9° Idées préconçues sur la limitation du mouvement débordant de la droite allemande en Belgique et évaluation erronée jusqu'au 23 août des forces menaçant l'armée anglaise ; 10° Avoir consenti, sous la pression des autorités civiles, l'abandon de Lille, dès le 24 août, alors que la place ne fut occupée par l'ennemi que dans les premiers jours d'octobre...

Arrêtons là cette énumération. Le lecteur se reportera avec fruit à la discussion à laquelle s'est livré, sur tous ces points, avec une complète indépendance de pensée, M. le lieutenant-colonel Thomasson. Une appréciation, qui paraît tout à fait fondée, de l'utilisation que fit le général Lanrezac des forces placées sous son commandement complète cette discussion, en achevant de lui donner un cachet d'impartialité.

M. R. Recouly, qui a fait le début de la campagne avec la division marocaine, à l'état-major de son chef, le général Humbert, nous donne un livre sur **Foch, le vainqueur de la Guerre**. C'est, à notre connaissance, le troisième ouvrage qu'on ait écrit jusqu'ici sur le maréchal, sans compter l'étude parue dans le *Correspondant* sous la signature de Miles. La division marocaine faisait partie de la 9e armée à la bataille de la Marne, et plus tard, l'auteur ayant suivi la fortune de son chef, nommé au commandement du 32e corps, envoyé dans les Flandres, se retrouva sous les ordres du général Foch, pendant la bataille de l'Yser. Il témoigne qu'au cours de ces journées d'angoisse, les « décisions essentielles, celles dont tout dépend, furent prises directement ou inspirées » par Foch. Sur l'offensive en Artois (1915), M. R. Recouly est particulièrement concis.

Il s'étend davantage sur l'offensive de la Somme (1er juillet 1916), conduite par Foch et Douglas Haig, en collaboration. En décembre 1916, Foch est relevé de son commandement, par le gouvernement, nous dit M. R. Recouly, par le général Joffre, affirme de son côté M. Mermeix, dans son livre cité plus haut. De quel côté est la vérité ? M. Painlevé rappelait Foch à un poste de premier plan, le 15 mai 1917, en le nommant chef d'Etat-major de l'armée. Foch devenait le véritable conseiller technique du gouvernement. Le 26 mars 1918, sous la pression des événements, le général Foch était nommé généralissime des armées alliées. Une nouvelle phase de la guerre commençait. On sait comment elle s'est terminée : par la défaite militaire de l'armée la plus fortement organisée qui fut jamais. La relation de M. R. Recouly sur cette dernière partie de la guerre est un peu rapide. Nous sommes encore loin de l'époque où l'on pourra, en toute sérénité, écrire l'histoire.

JEAN NOREL.

§

Monseigneur Landrieux, évêque de Dijon et curé de l'église de Reims, a consacré à la dévastation de l'édifice un volume dont le témoignage est à retenir, car il a excellemment résumé les faits. Le massacre de **la cathédrale de Reims** reste un crime et *un crime allemand*, — commis pour rien, pour le plaisir, pour montrer la force allemande, la brutalité et la méchanceté de la race qui s'attribue tous les droits lorsqu'elle se croit la plus forte. « Jamais, dit très bien Mgr Landrieux, on ne lui pardonnera l'incendie de la cathédrale de Reims, et le pis c'est que tous, de l'autre côté du Rhin, ont été d'accord pour l'admirer. » — Le volume qui a été consacré aux événements raconte l'occupation de la ville en septembre 1914, et d'abord le bombardement du début, — sous prétexte que deux officiers envoyés en parlementaires avaient disparu, — deux officiers de la garde, personnages de poids, et valant mieux, à eux seuls, déclarait au maire un envoyé de von Bulow, « que vos cent mille c... de Rémois ». — La cathédrale fut atteinte lors de cette première agression, mais qui n'était qu'un prélude. Il y avait eu toutefois des vitraux brisés ; les sculptures de l'admirable façade avaient été atteintes et leurs débris jonchaient le sol ; la statuaire, en particulier, était abîmée. — Mgr Landrieux donne ensuite le tableau de l'occupation, avec le bivouac installé sur le parvis et des blessés dans l'église. L'avance des nôtres, après la bataille de la Marne, fit déguerpir l'ennemi. Mais il n'alla pas loin. Installé dans les forts, sur les hauteurs environnantes, il put de là tirer à son aise sur la ville. — On nous raconte longuement, dès lors, ce que fut la dévastation de Notre-Dame de Reims, — où la vie continua d'abord en partie, malgré les projectiles. Mais bientôt l'échafaudage, qui avait été laissé

devant la tour du nord pour des réparations, fut atteint et s'enflamma, élevant jusqu'en haut de la façade l'incendie criminel qui devait calciner toute la sculpture atteinte et faire éclater les pierres. La grande rose du portail avait en partie sauté ; l'imagerie des contreforts, les anges des voussures se trouvaient cassés, arrachés ; l'échafaudage consumé s'écroula enfin dans un fracas formidable, un nuage de fumée et des tourbillons d'étincelles. — Le feu, presque en même temps, prit dans les combles de l'abside ; mais on put déménager le trésor qu'abritait la sacristie. Les flammes bientôt environnèrent le clocher à l'Ange qui s'élevait au chevet, rongeant le plomb des toitures qui fondit, laissant à nu le brasier des poutres. Les cloches tombèrent, tandis que le plomb liquéfié coulait par les gargouilles. Mais le comble ne fut pas incendié par l'échafaudage qui brûlait sur la façade ; le bombardement mit le feu à la cathédrale en deux endroits différents. — Mgr Landrieux donne du reste le nom de l'incendiaire. L'église de Reims a été bombardée et atteinte par les batteries de la 7e armée allemande, sous le commandement du général Josias von Heeringen. — Le récit revient ensuite sur l'incident des prisonniers, des blessés, qui étaient restés dans la cathédrale et qu'il fallait évacuer. Ils allaient être tués « par ordre », en représailles du crime de leurs congénères, lorsque Mgr Landrieux s'interposa. On décida enfin de les conduire à l'Hôtel de Ville ; mais l'attitude de la population força à les faire entrer à l'Imprimerie coopérative qui se trouvait sur la route. Dans l'église, où l'on avait répandu de la paille qui prit feu et contribua à la dévastation de l'édifice, l'incendie avait dévoré les tambours des portes et calciné les sculptures qui décorent le revers de la façade, les chaises accumulées dans le chœur et une partie des stalles. On y retrouva trois cadavres de prisonniers allemands qui avaient été calcinés ; d'autres étaient dans le chantier qui s'étend au flanc sud de la nef, du côté de l'archevêché. Certains, qu'on ramassa sous les décombres d'un hangar, n'avaient d'ailleurs plus forme humaine. Mais les Allemands déclarèrent ensuite que les blessés avaient été massacrés par la foule et par les troupes. — Le soir du 19 septembre, toujours est-il, la ville entière semblait en feu, tant le bombardement s'était accéléré. La fumée de l'incendie de la cathédrale s'étendait jusqu'à Saint-Remi, qui est à l'autre extrémité de Reims, — et primitivement constituait un bourg séparé. Le clocher à l'Ange de la cathédrale s'était abattu ; toute la forêt de la toiture était détruite ; le bloc d'acajou massif servant de noyau au Sagittaire juché au-dessus du transept sud achevait de se consumer (1) et cette destruction de l'église de Reims, de la ville même des sacres,

(1) Ce sagittaire, croit-on, provenait de la cathédrale romane comme le petit portail de la rue Robert de Coucy, et visait autrefois un cerf placé dans la cour de l'évêché.

les Allemands, on doit bien le dire, l'avait projetée, exécutée de sang-froid, — s'en réjouissaient hautement même, — et, n'ayant pu s'y maintenir, travaillaient avec rage à son anéantissement. Plus tard, sans doute, ils ergotèrent, et pour un peu nous auraient accusés d'avoir mis nous-mêmes le feu à l'église. — Nous passerons en attendant sur les hautes considérations de philosophie religieuse qu'expose à ce propos Mgr Landrieux, car il nous faut revenir aux faits. On a maintenant des détails sur ce que fut le massacre définitif du vieil édifice. Longuement on nous en expose la suite, — le récit presque heure par heure. Le bombardement de Reims devait durer presque trois ans, — 1.051 jours, a-t-on compté, — et tout mettre à l'état de décombres. Mais si la cathédrale perdit son clocher à l'Auge et les petites cloches des tours, les deux bourdons qu'on appelle à Reims « les voix solennelles de Notre-Dame » ne furent pas touchés et l'on a pu même les sonner le 11 novembre 1918, à la signature de l'armistice. — La cathédrale, expose Mgr Landrieux, avait continué cependant à recevoir les obus comme toute la ville. Quand l'ennemi éprouvait un échec ailleurs, il se vengeait sur Reims, resté sous le feu de ses canons. Certains jours il y eut jusqu'à 1.500, 2.000 projectiles. — La cité fut enfin dégagée le 5 octobre 1918 ; mais la cathédrale, on peut le penser, est dans un triste état. Elle reste debout, ce qui prouve que la bâtisse d'autrefois était solide ; toutefois, avec sa toiture disparue, ses voûtes sont percées en huit ou dix endroits et laissent passer l'eau du ciel. Le pavage est défoncé. Il n'y a plus guère de vitraux. L'abside offre l'image de la dévastation, — et l'édifice, en somme, doit subir, une réfection complète. L'auteur voudrait qu'on imposât à l'Allemagne, par le traité de paix, sa remise en état. Malheureusement, il y a un fait contre lequel on argumentera inutilement, — c'est que l'art ogival, qui dura du XIIIe au XVe siècle, est parfaitement mort, et les vagues imitations qu'on en peut faire demeurent si loin des originaux, que c'en est presque la caricature. C'est toujours à cela qu'il en faut revenir quand on nous parle de restaurer la cathédrale de Reims. En art les bonnes intentions ne suffisent pas, et l'on doit toujours se rappeler que les grandes époques d'architecture sont, en somme, exceptionnelles. On peut, certes, réparer l'édifice et le rendre au culte ; mais c'est tout. Ce qui a été anéanti n'est pas remplaçable.

En terminant j'ai à présenter une observation encore sur l'ouvrage de Mgr Landrieux, et qui concerne l'illustration. On a eu l'idée plutôt malheureuse de la placer à la fin, — toute d'un bloc, — ce qui donne au volume un aspect plutôt désagréable et oblige continuellement à le retourner quand on veut recourir à la documentation figurative.

En Escadrille, de Jacques Boulenger, est un intéressant récit

de choses de l'aviation, mais qui apporte sur la matière des constatations plutôt réalistes et susceptibles de mettre au point les enthousiasmes excessifs de la badauderie. — « Quand il vole, dit M. Jacques Boulenger, jamais l'homme ne jouit d'un instant de détente et de repos nerveux ; pas une seconde il ne se sent en sûreté, il faut imaginer cela. Certes, on s'habitue à l'émotion de voler ; on arrive même à la trouver passionnante, mais jamais agréable, et ceux qui prétendent le contraire se vantent. » — Après ce préambule, il se trouve parler du rôle de plus en plus important de l'aviation dans la guerre ; donne les impressions d'un nouveau venu ; dont il raconte ensuite la vie, les incidents, de même que quelques combats de l'escadrille, des tableaux et souvenirs. Il y a encore des anecdotes, — comme sur les ordonnances de ces Messieurs, — la vie du front. C'est ensuite le passage en Champagne, puis à Verdun, où l'un des aviateurs se trouve blessé. Le volume a parfois l'allure d'un roman. Il y a ainsi une histoire de marraine qui ne serait pas déplacée dans *la Vie parisienne*. Mais l'ensemble constitue une intéressante lecture, et c'est bien, je crois, ce qu'on doit surtout considérer lorsqu'on présente un livre.

Du Dr R.-A. Reiss, dont nous avons eu déjà plusieurs publications analogues, j'indiquerai encore un **Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises pendant la première invasion de la Serbie**, où l'auteur insiste sur des faits sans doute déjà connus, mais qu'on ne saurait préciser trop abondamment. Ce sont les agissements surtout des troupes allemandes, hongroises, croates, durant l'invasion de septembre-novembre 1914, et les faits mêmes n'avaient pas été totalement réunis, car une partie du territoire se trouvait encore occupée et il était impossible d'y procéder à une enquête. Beaucoup de civils s'étaient enfuis de même, et le dénombrement des victimes ne pouvait être fait que partiellement. Les faits constatés sont donc encore au-dessous de la réalité, s'ils restent édifiants. Le rapport établit d'ailleurs que les Allemands se servaient de balles explosibles. Après leur défaite du Jadar et au Tsir, on en ramassa de pleines cartouchières. Les prisonniers confirmèrent non seulement que les troupes employaient ces cartouches, mais que les mitrailleuses ne tiraient pas avec autre chose. Les officiers racontaient que c'était pour apprécier et vérifier les distances. En même temps on répandait le bruit que les Serbes brutalisaient les prisonniers, leur coupaient le nez, les oreilles, la verge, etc. Chez les Austro-Allemands on accuse toujours les autres de ce qu'on fait ou veut faire soi-même. Un sergent des leurs, qui rapporte les faits que nous citons, ajoute ces paroles du lieutenant : « qu'il se fichait de la culture et qu'il préférait ses couilles (*sic*) à mille cochons serbes qui ne méritaient pas mieux que des balles

dum-dum ». Le rapport de M. R.-A. Reiss revient ensuite sur le bombardement des villes ouvertes, Belgrade, Chabatz, Loznitza. Belgrade fut bombardée pendant 36 jours, et, naturellement, les obus tombaient n'importe où, sur les fabriques, les maisons aussi bien que les bâtiments de l'Etat. A Chabatz, le centre de la ville fut presque complètement détruit par les projectiles incendiaires ; l'endroit avait d'ailleurs été pillé antérieurement au passage des troupes. A Loznitza, ce furent des dévastations analogues, ainsi que dans la plupart des villages. Le maire de Petkovitza put affirmer que l'ennemi badigeonnait les murs des maisons avec le contenu de petits pots en fer blanc et qu'on les enflammait ensuite. — On arrive au chapitre qui concerne surtout le massacre des blessés et des prisonniers, et c'est un monde d'horreurs, l'atrocité systématique, sans doute ordonnée, mais que les troupes accomplissent comme une chose toute naturelle. Ce sont des captifs autrichiens qui déposent, parfois des Serbes incorporés, déclarant que les officiers excitaient leurs hommes, leur affirmant que l'adversaire martyrisait les prisonniers, leur crevait les yeux. Dans les villages personne n'avait tiré sur ceux qui arrivaient ; mais quand même ils enlevaient tout ce qui pouvait avoir de la valeur, y compris le bétail. On montra à l'auteur la photographie d'un jeune soldat serbe auquel les Autrichiens avaient arraché la peau du menton, « du maxillaire inférieur », précise le texte. Les civils étaient massacrés de même, et l'un des prisonniers affirme qu'il a vu des parties de corps humains, mains, pieds, bras, têtes, essaimés près de Zvornik ; un autre, que, près de Dinovatz, les officiers autrichiens ont fait une chaîne avec vingt-six personnes autour d'une maison, puis ont mis le feu à l'immeuble et brûlé les vingt-six prisonniers. Quand les troupes arrivaient dans un village, la plus grande partie ou même tous les otages étaient tués. A Kronpainj, on citait une jolie fille de 16 ans qui avait été violée par un officier et ensuite par cinquante hommes. Un des prisonniers déclare que les troupes avaient l'ordre de tuer et brûler tout ce qu'ils rencontreraient et d'anéantir jusqu'au nom serbe. A Chabatz, soixante civils furent tués près de l'église, à la baïonnette, pour épargner les munitions ; les soldats bourreaux étaient au nombre de huit. A Touzla, lorsque des femmes serbes, prisonnières, traversaient la ville, les Croates crachaient dessus. Un témoin encore dit avoir vu des soldats hongrois massacrer à coups de baïonnette onze ou douze enfants, des petits de six à douze ans, dont la mort fut commandée par un officier; un autre, que vingt ou trente femmes et vieillards furent mis devant la ligne de combat et tués par les balles autrichiennes ou serbes. C'est le système du « bouclier », qu'ont inauguré les Allemands. Plus loin, une femme de 68 ans dépose ; elle a eu les bras cassés à coups de crosse de fusil et les huit personnes de sa famille ont été tuées devant

elle. A Chabatz encore, dans l'église, derrière l'autel, les officiers violaient les jeunes filles ; puis on les plaçait dans les rues, pendant le bombardement, espérant qu'elles seraient atteintes par les projectiles. Plus loin, on cite le cas d'un homme de 75 ans, qui fut tué à coups de fusil ; sa verge coupée lui fut mise dans la bouche ; et l'énumération continue longuement ; un tel a été fusillé, percé de coups de baïonnette ; un autre, les yeux crevés et remplacés par des boutons ; un troisième, les oreilles et une main coupées, les dents enfoncées ; ailleurs, un homme de soixante ans fusillé, le visage déchiré, etc. A Losnitza, une femme de 81 ans est lardée de 17 coups de baïonnette ; une autre, la poitrine défoncée, les seins coupés ; une fille de 21 ans est violée par 40 soldats ; on lui coupe les organes génitaux et ses cheveux sont introduits dans le vagin ; pour finir, on l'éventre. Un homme de 90 ans eut la peau coupée en lanières ; un témoin encore, âgé de 60 ans, raconte que l'ennemi a lardé de coups de baïonnette une femme nommée Mirosova et qu'elle mourut pendant qu'on la violait ; les soldats lui crevèrent les yeux, lui coupèrent les oreilles et taillèrent des lanières dans sa peau. Un autre vient dire que le corps de Kosta Maditch fut embroché et rôti. Au village de Banievatz, quarante femmes subirent les outrages de la soldatesque, « chacune environ quatorze fois ». Au village de Bela Kaka, une nourrice bohémienne se plaint que des hommes « l'aient tétée, — accusation bizarre, qui se renouvelle plus loin et pour d'autres personnes. A Gachich, dans une chambre où l'on tuait des soldats serbes, il y avait tant de saug qu'il arrivait jusqu'à la cheville. Outre le massacre des blessés, il faut indiquer enfin qu'après une exécution hâtive on enterrait des vivants. Dans les provinces étudiées par M. R.-A. Reiss, on a parlé de 3.500 à 4.000 victimes ; mais ces chiffres sont certainement au-dessous de la réalité. En général, les paysans qui ne sont que blessés n'en font aucun cas, ne l'annoncent même pas aux autorités ; mais le rapport mentionne l'assassinat de 80 enfants au-dessous de dix ans, car ce que poursuivait l'Autriche, c'était l'extermination, l'anéantissement de la race qui osait lui tenir tête. La population civile était massacrée de même que les soldats, et comme il ne faut jamais négliger les profits immédiats, on trouve fréquemment la mention de coffres-forts éventrés, ouverts par effraction ; avec les dévastations on indique aussi qu'on coupait les arbres fruitiers. Les troupes enfin étaient suivies par des paysans musulmans de Bosnie chargés du pillage, de véritables brutes, qui se jetaient en hurlant dans les maisons, et, comme chez les Allemands il faut toujours qu'on retrouve le détail scatologique, des témoins indiquent qu'officiers et soldats, au lieu de se servir des cabinets, déposaient leurs ordures partout : dans les lits, dans la vaisselle, dans les baignoires, par terre, etc., tandis que la femme de ménage de

Dragomir Petrovich, avocat et capitaine de réserve, raconte que trois officiers hongrois logés dans la maison « ont déféqué sur la table et dans la vaisselle, emporté les objets de valeur, 48 couverts en argent, des bijoux ; éventré et vidé le coffre-fort », s'habillant en outre avec les robes de la maîtresse du lieu.

Des planches photographiques, malheureusement d'une reproduction assez médiocre, montrent plusieurs des choses qui sont relatées par le Dr R.-A. Reiss, dont la publication, qui mentionne bien d'autres faits encore, constitue un des documents les plus précieux de la série, et, je crois bien, malheureusement, inattaquable.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

FIN DE SESSION. — L'Assemblée nationale de l'Empire allemand a tenu sa dernière séance à Weimar, le 21 août. Quand elle se réunira de nouveau, le 30 septembre prochain, c'est à Berlin, dans le palais de l'ancien Reichstag, qu'elle espère pouvoir siéger, à moins que des événements imprévus ne jettent encore une fois le trouble dans la capitale.

La période weimarienne de la vie parlementaire allemande s'était ouverte le 6 février dernier. Depuis cette époque, la première Assemblée constituante a tenu 85 séances et adopté un nombre considérable de projets de lois. Il s'agissait, avant tout, de consolider les bases politiques et économiques d'un état de fait créé par la défaite et la révolution. Les difficultés étaient considérables et l'observateur impartial ne peut faire autrement que de constater que, grâce à l'esprit discipliné qu'ils avaient hérité de l'ancienne monarchie, les représentants du peuple s'en sont assez bien tirés. Néanmoins, la presse, dans ses articles rétrospectifs, ne leur a pas ménagé ses critiques.

Le travail était difficile, écrit la *Gazette de Francfort* dans sa revue financière du 23 août, parce que la guerre, la révolution et le traité de paix ont provoqué un tourbillon de désordres et de bouleversements qui ont conduit l'Allemagne tout près du chaos général, si ce n'est à sa perte. Comme il s'agissait d'accomplir des tâches difficiles, à une époque où les esprits étaient en effervescence, l'activité de l'Assemblée nationale fut rendue d'autant plus difficile. Ce fut en partie pour cette raison que les travaux législatifs accomplis dans les derniers mois portent la marque de la précipitation, du manque de clarté, qu'on y reconnaît le produit de la misère des temps.

La *Gazette de Cologne*, qui, au cours de ces dernières semaines, a de nouveau fortement évolué vers la droite, est plus sévère encore. Elle écrit, en date du 24 août :

Tous les partis se sont livrés à Weimar à un travail soutenu et zélé,

mais le succès de ce travail ne suffit pas pour permettre au peuple allemand de regarder dans l'avenir avec tranquillité et espérance, car son attente a été déçue, l'attente de voir l'Assemblée nationale éveiller le sentiment de *communauté nationale* et faire l'union entre toutes les couches de notre peuple, dans le travail fécond et positif qui seul peut nous sauver du chaos La discorde des partis s'est mêlée d'une façon durable aux discussions pratiques du Parlement et les a rendues stériles ; elle règne aujourd'hui avec autant d'intensité que lorsqu'elle est née des journées de la Révolution. On ferait tort aux dirigeants de l'Assemblée nationale, si l'on voulait leur dénier la conviction que ces querelles de partis sont nuisibles et mettre en doute le louable effort qu'ils font pour y remédier.

Dans le sein du gouvernement, aussi bien que dans les groupes, de multiples tentatives ont été faites pour écarter ce qui sépare au bénéfice de ce qui peut unir, mais, après de courtes trêves, ces efforts se sont brisés contre l'obstacle de notre organisation politique actuelle, ce que l'on appelle aujourd'hui le *système parlementaire*.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse faire de ses méthodes de travail, les principaux obstacles que l'Assemblée nationale ait eu à surmonter lui vinrent de l'obstruction pratiquée à gauche et à droite. Les conservateurs, inconsolables d'avoir perdu le rôle dirigeant qu'ils jouaient jadis dans l'empire, n'ont cessé de provoquer des incidents, dont le plus retentissant aboutit à la riposte de M. Erzberger et aux révélations qui s'y rattachèrent. En semant des troubles en dehors de l'Assemblée, en encourageant les manœuvres des communistes, les indépendants ont, à plusieurs reprises, compromis le fonctionnement de la vie parlementaire en Allemagne. A certains moments l'existence de l'Assemblée nationale fut si précaire qu'on pouvait se demander si elle ne serait pas balayée par le flot révolutionnaire des Conseils d'ouvriers.

Les parlementaires de Weimar ont néanmoins accompli deux tâches essentielles : ils ont voté le traité de paix et doté le pays d'une nouvelle Constitution. De nombreux projets de loi leur étaient en outre soumis, dont quelques-uns, à vrai dire, sont restés en suspens, comme celui qui concerne les *Betriebsraethe* et qui n'a pas dépassé la première lecture, mais dont les plus importants, ceux qui ont un caractère fiscal, vont immédiatement entrer en vigueur. Les projets financiers de M. Erzberger, bien qu'ils eussent été âprement critiqués par les spécialistes, ont tous été votés : impôts sur les bénéfices, impôts sur la fortune, contributions et taxes de toute nature qui enlèvent définitivement aux Etats particuliers toutes leurs ressources fiscales. Enfin, l'émission d'un emprunt à lots de 9 milliards a été approuvée au cours de la séance du 20 août. Pour récompenser la ville de Weimar de son hospitalité, l'Assemblée a alloué une somme de 300.000 marks au théâtre national, où elle avait siégé pendant près de sept mois, « en vue d'organiser des représentations populaires

modèles ». Les hommes de la Révolution ont tenu à marquer ainsi, un peu naïvement, qu'ils ne se désintéressent pas complètement des arts.

Pour couronner leur œuvre, les députés de la nouvelle Allemagne ont mis en scène une petite cérémonie qui a vivement impressionné le public. Le 21 août, ils ont fait comparaître devant eux le président provisoire Fritz Ebert, pour lui faire prêter serment sur la Constitution. Ce fut, si l'on en croit les journaux, une belle fête, malgré son cérémonial tout militaire, emprunté aux plus pures traditions du régime déchu. « Pour les solennités le peuple allemand ne possède pas les formes appropriées », écrit avec mélancolie la *Gazette de Francfort*, qui ajoute :

La prestation de serment du président d'empire est la conclusion de la Constitution. Ce n'est plus dans la salle du trône d'un château, mais devant la représentation populaire que, dans l'Allemagne nouvelle, le détenteur de la plus haute autorité publique doit prêter serment sur la Constitution, dont la durée et l'exécution est garantie par le peuple tout entier. Il n'y a plus de pouvoir par la grâce de Dieu ; le dépositaire de la plus haute souveraineté est le peuple lui-même.

Une compagnie de chasseurs en uniforme de parade, culottes blanches et casque d'acier, avec tout son paquetage, vint s'installer, peu après quatre heures, musique en tête, sur la place du théâtre. Le président Ebert arriva en automobile et fut reçu devant le portail principal par le bureau de l'Assemblée. Aux sons de l'orgue, qui jouait une cantate de Bach, il entra dans la salle, accompagné du président. La scène était ornée d'une profusion de fleurs et la table présidentielle drapée de tentures aux couleurs du nouvel empire. Rien n'avait donc été négligé pour donner à la manifestation un caractère particulièrement solennel. Pourtant, si les tribunes étaient bondées, il y avait des vides dans la salle, car les députés conservateurs et socialistes indépendants négligèrent de paraître. Quand le président Ebert eut mis ses lunettes pour prêter le serment (détail donné par le *Berliner Tageblatt*), on s'aperçut que l'exemplaire de la Constitution avait été oublié. Il y eut une courte pause assez pénible. Ensuite la cérémonie se déroula selon le protocole. Tous les députés s'étaient levés. Le président Fehrenbach tint un long discours, auquel Ebert répondit, en s'aidant d'un petit papier qu'il avait tiré de sa poche. On entendit encore des morceaux d'orgue, entrecoupés d'autres discours, dont celui du député démocrate et ancien ministre impérial Payer, qui parla au nom de l'Assemblée. Il fallut aussi assermenter les ministres et sous-secrétaires d'Etat, et ceux-ci remplirent cette petite formalité entre les mains du président de l'Empire.

Pendant ce temps la foule s'était amassée devant le théâtre. Le

président Ebert parut au balcon et prononça une allocution, au cours de laquelle il rappela que l'Assemblée nationale constituante venait de terminer sa tâche et que, ce qui, le 9 novembre, était apparu comme « de la musique de l'avenir », appartenait maintenant déjà au passé historique. Puis, tournant son regard vers la double statue de Schiller et de Gœthe qui orne la place, il poursuivit :

Devant nous se trouve le signe de ralliement de Weimar, le double monument des deux grands hommes. Pour nous, qui avons réalisé le rêve caressé pendant des dizaines d'années, qui avons réalisé la démocratie allemande, une troisième figure s'associe à ces deux figures augustes, celle de Ludwig Uhland. C'est lui, l'immortel orateur de l'église Saint-Paul de Francfort, qui fit les vers intrépides sur le bon vieux droit, pour le rétablissement duquel il fallait lutter contre le parjure et l'arbitraire. Nous prenons pour notre compte la parole d'Uhland.

Après ce rappel des traditions du Parlement de Francfort, en 1848, des acclamations accueillirent un *vivat* en l'honneur du peuple allemand et la musique des chasseurs joua le *Deutschland über alles*, dont la foule se mit à chanter les paroles. Geste significatif qui en dit long sur le véritable état d'esprit de l'Allemagne !

En ce moment, le gouvernement paraît être maître de la situation. Noske a fait arrêter à Berlin les chefs du communisme, mais les courants révolutionnaires ne sont pas partout étouffés et l'agitation s'organise contre un pouvoir qui ne s'appuie que sur la force. C'est grâce à l'armée que M. Ebert et son ministère se maintiennent. Or, cette armée est travaillée par les menées monarchistes, et les conservateurs n'attendent l'ordre que du rétablissement de la dynastie. M. Théodore Wolff a fait allusion à cet état de choses dans son article hebdomadaire du *Berliner Tageblatt*, le 25 août :

Le lendemain du serment de Weimar la *Gazette de la Croix* a écrit de singulières choses sur la Constitution. Elle déclare que ce sont « les trois partis internationalistes » qui ont fait cette Constitution et oublie qu'elle avait conclu un accord intime et fructueux avec l'un de ces partis, le Centre, en vue des élections à l'Assemblée nationale. Elle prétend que « l'armée populaire a été ravalée au rang d'une troupe de police républicaine » et fait semblant d'oublier que ce qu'elle appelle « l'armée populaire » a été supprimé par l'Entente dans le traité de paix. Les corps de volontaires, dont on forme la *Reichswehr*, sont-ils toujours aussi républicains qu'ils devraient l'être ? C'est là une question à laquelle on ne répond pas toujours par l'affirmative.

S'il veut maintenir l'ordre et écarter de l'armée les éléments turbulents qui ont fait la Révolution, le gouvernement devra nécessairement confier le soin de le protéger aux forces contre-révolutionnaires. C'est ce que le *Vorwaerts* appelle par euphémisme « de la dictature du milieu ». Ebert n'a été élu que provisoirement président de l'Empire.

Conformément à la Constitution, il faudra procéder, tôt ou tard, à des élections définitives. Or, l'article 41 prévoit que le président est élu par le peuple tout entier. « On regrettera un jour, écrit encore M. Th. Wolff, d'avoir inscrit dans la Constitution cette élection par le peuple. C'est là du dilettantisme poétique, ce n'est pas de la politique pratique qui tient compte des faits. » Déjà le spectre du césarisme se dresse devant les démocrates allemands, qui se rappellent l'aventure de Napoléon Bonaparte. Si les conservateurs persistent dans leur dessein de présenter le maréchal de Hindenburg comme candidat à la présidence, Ebert aura en lui un concurrent redoutable. Les Allemands n'ont pas encore profité de la leçon des événements, et l'homme de Tannenberg, dont les révélations sur les incidents de 1917 n'ont guère diminué la popularité, apparaît aux yeux de bien des bourgeois comme l'homme de l'heure qui sauvera l'Allemagne de l'anarchie.

Avant de quitter Weimar, les membres du « parti populaire allemand » (ancien parti national-libéral) ont adressé un « appel au peuple allemand », pour lui demander de réagir contre la lutte des classes.

A cette heure terrible de la destinée, y lit-on, nous appelons tous ceux qui veulent surmonter cette misère à poursuivre des buts nouveaux. Peuple allemand ! crois en toi-même ! *La guerre n'est pas encore perdue !* Le peuple qui est encore capable de la gagner, c'est celui qui, au milieu de l'épouvante de la guerre civile, dont tous les peuples sont envahis, sera le premier à se ressaisir, pour affirmer sa volonté de vivre, pour revenir énergiquement au travail.

Après tout ce qu'elle a subi depuis un an, l'Allemagne ne consent pas à se résigner. « La guerre n'est pas encore perdue », lui disent des représentants de sa bourgeoisie conservatrice, et Noske poursuit ses arrestations.

HENRI ALBERT.

§

Italie.

L'ENQUÊTE SUR CAPORETTO. — Le 17 août dernier, la *Stampa* de Turin se faisait envoyer une nouvelle de Paris, 16, au soir, en tête de laquelle il était dit : « *Pochi giornali commentano sinora i risultati dell'inchiesta di Caporetto...* » On ne saurait affirmer qu'il en ait été de même en Italie. Commentaires et déclamations remplissent les colonnes des journaux, et il n'est point aisé de dégager, de ces proses passionnées et partiales, une leçon objective. Jamais, peut-être, en ce pays de verbalisme outrancier, pareille éclosion de sophismes ne s'épanouit au soleil d'une publicité affranchie des entraves guerrières de la censure. Jamais, peut-être, aussi, ne fut-il donné à un juge désintéressé de mieux étudier sur le vif cette machiavélique

et bien italique facilité de conférer aux thèses les plus scabreuses une apparence juridique, grâce à un art inné et véritablement supérieur pour le déformement systématique des faits et des plus concrètes réalités au profit de fins partisanes adroitement fardées des couleurs du vrai. Aux deux extrêmes de cette sarabande s'agitent les organes de la coalition socialisto-giolittienne : *Avanti* et *Stampa* en tête. Mais, d'une part, le parti socialiste italien est, à l'heure actuelle, si profondément enlisé dans la fange maximaliste que de tels éclats ne constituent pour lui qu'un moyen pour bolchéviser les foules, tandis que, de l'autre, les cris de la feuille de Turin représentent la revanche longtemps remâchée de violences qu'elle dut subir, mais ne pardonna jamais, quand, son patron mandé aux gémonies, elle s'avisa, pour sauver la mise, d'adopter provisoirement l'autre face de Janus. *In medio stat virtus*, et, fort heureusement, il ne manque pas, en Italie, de journaux où l'on sait poser et discuter le problème avec modération et sang-froid, sans rien des déformations sectaires de l'un et l'autre des partis ci-dessus mentionnés.

Et d'abord, quelle criminelle sottise que de vouloir limiter à Caporetto l'histoire de ce que nos voisins appellent toujours, un peu ingénument, *la nostra guerra !* Ce petit groupement de demeures qui donna son nom au plus grave et, sans doute, au plus immérité des désastres italiques, suffirait-il donc à obscurcir l'issue glorieuse de la lutte voulue et soutenue par tout un peuple? Il apparaît, au contraire, que Caporetto marque non pas un terme, mais un arrêt, ou, pour mieux dire, un nouveau point de départ, et, en quelque façon, un recommencement. Jusqu'alors, l'Italie, trop confiante en l'inexpugnabilité de ses propres lignes de défense, grisée aussi par ses succès du début, n'avait pas conçu pleinement les conditions de cette guerre. Sa défaite fut pour elle, par le caractère irréparable de son recul, une école de discipline, d'énergie, un instrument de rééducation morale. Si une nécessaire liquidation du passé — à laquelle, malgré les huis-clos, n'échapperont pas davantage les responsables de France — devait conduire à cette enquête ; si les pages de cette publication officielle ouvrent une douloureuse parenthèse de honte et d'infortune, la conscience du pays n'en sort-elle pas purifiée et faut-il, parce que des ergoteurs défaitistes, avec leur coutumière absence de scrupules et de mesure, se sont rués sur cette proie facile, que le citoyen d'Italie, tout frémissant encore de la passion de ces années de guerre, en vienne, lui aussi, à l'injustice d'inscrire au compte de la fatalité un désastre manifestement dû à des manquements humains et à des erreurs de systèmes ?

Le *Secolo* milanais du 15 août a vu et loyalement dénoncé ce péril. En un article aussi judicieusement pensé que sobrement écrit : *Caporetto, il valore della verità*, il s'attache à démontrer que la

question primordiale de la guerre est en dehors et au-dessus du but douloureux que s'est imposé le pays en recherchant les facteurs généraux et les responsabilités individuelles d'une catastrophe militaire qui, un moment, mit en danger les destinées de la patrie et menaça l'intégralité territoriale de la France au sud-est. L'enquête, dit-il, reste un acte de sincérité et de force, un document de farouche justice, de cette justice qui n'abat point, mais qui élève, qui n'obscurcit pas les consciences, mais qui les éclaire. Et il écrit ces belles affirmations, que la sophistique de la *Stampa*, telle qu'elle s'offre impudemment dans un chef-d'œuvre d'arrogance intitulé : *Abbagliati dalla verità* et imprimé dans le numéro du 19 août, ne saurait en rien amoindrir :

Laisser sans recherches ni sanctions un événement aussi tragique que la déroute de Caporetto, simplement parce que le défaitisme en aurait tiré parti pour l'exploiter indignement, en poursuivant de sa haine des vedettes et chefs de la guerre, eût été une absurdité. En agissant de la sorte, l'Italie eût fourni une preuve de débilité inconcevable; débilité dont l'interventionnisme à son tour serait coupable, s'il s'obstinait, sur la foi d'espérances mises autrefois dans la vaillance de chefs et par amour d'une cohésion purement formelle, à identifier la cause et les fortunes de la guerre avec les mérites et les fautes du général Cadorna. Mais cela n'est point. Une fois de plus, l'Italie s'élève au-dessus de sa propre infortune et recherche courageusement les voies de la justice, isolant dans le mépris les éléments du neutralisme survivant qui mettent les douleurs de la patrie au service des rancœurs et des intrigues défaitistes. Une fois de plus, notre patrie apparaît aux yeux du monde — grâce à son intime salubrité morale — comme capable de scruter les plaies les plus profondes, de rechercher les causes lointaines d'un désastre militaire, après l'avoir racheté et vengé sur les champs de bataille. Des hommes, des méthodes, des coutumes, des traditions, des habitudes mentales sont amenés à témoigner, à la lumière d'une sévère enquête, de leurs manquements, de leurs imprévoyances, de leurs incompréhensions. Des idoles, déjà abattues par la tempête, reviennent sur la scène politique, talonnées par l'esprit d'un réquisitoire inspiré par les faits et les témoignages, par les précédents et les proportions de l'infortune nationale à laquelle leurs noms sont indissolublement liés. De rudes sillons sont ouverts. Des détails extrêmement graves sont mis à jour. Le procès de la phase de notre guerre qui précéda Caporetto est ouvert. Qu'importe? L'interventionnisme a le devoir de veiller, afin que l'histoire de la guerre ne soit pas falsifiée. Il a le devoir de défendre contre l'assaut neutraliste les valeurs spirituelles de la guerre libératrice et l'intégrité de la victoire. Mais il sait, aussi, se réjouir qu'à l'occasion du désastre de Caporetto soient offerts au pays tous les éléments de la vérité.

Quelle est, se demandera-t-on, l'attitude du principal inculpé, de celui même que des organes, tels que le *Secolo*, livrent à ses destinées, de l'ex-généralisssime comte Luigi Cadorna ? Si difficile qu'apparaisse une réponse précise à cette épineuse question, elle n'est pas, cepen-

dant, impossible. Et c'est précisément à un collaborateur de ce même *Secolo* que nous en sommes redevable. Le comte Cadorna, né, comme on sait, à Pallanza, — petite cité industrielle de Piémont, sur un promontoire à l'ouest du Lac Majeur, derrière un hémicycle de montagnes et en face des îles Borromées, — résidait habituellement, aux lointaines années d'avant-guerre, alors qu'il commandait la brigade Pistoia, à Aquila, capitale de la Province d'Abruzze ultérieure 2ème, dans l'Italie Centrale. Aujourd'hui, il se cache dans la vallée du Pellice, à 8 kilomètres de Torre, tout près de la frontière française, dans la villa Michelin, à Villar. Pour le trouver là, dans ce modeste hameau et cette demeure basse, écrasée, de rustique apparence, il fallait ou toute la malchance d'une carrière si brillamment inaugurée, ou tout le flair d'un journaliste, ou, plus vraisemblablement, l'un et l'autre. Vêtu du costume civil, avec, aux pieds, ces grosses chaussures bruyantes qu'il avait coutume de porter au Grand Quartier Général, le condottiere presque septuagénaire a considérablement vieilli. Ses épaules s'infléchissent légèrement aux extrémités ; une ride tenace coupe son front impérieux ; sa voix est âpre, inégale. Déjà, précédemment, un reporter lui joua le mauvais tour de l'interviewer (1). Il conserve de cet incident un mauvais souvenir. Son visage pâle, à l'épiderme diaphane que parcourt un dense réseau de petites veines serpentantes et serrées, en devient tout enflammé. Et seuls les yeux au coloris étrange — on les dirait jaunis par le temps — conservent leur impassibilité. Cependant l'heure est si tragique qu'il se laisse aller à parler. Et ses déclarations, parues dans le *Secolo* du 19 août, nous le montrent sans émoi, bien que les attaques de la *Stampa* — qu'il attribue à « *una divisa ed un nome assai noti* » et qu'il qualifie de « *piccole vendette postume* » — l'irritent fort, quoi qu'il en prétende.

« *Certainement, elles ne m'empêchent pas de dormir ; elles ne réussissent pas même à me fâcher.* » Ce que disant, il rit, de ce rire coupant, presque flagellant, qui lui fait tronquer, d'un trait, la manifestation de sa pensée. Et seules les lèvres minces restent ouvertes un instant sur la clôture des dents robustes, puis se referment lentement, avec cette si caractéristique moue d'altier dédain, un peu atténué cependant et ayant perdu son ancienne rigueur, pour laisser place à quelque douloureuse amertume. Et Cadorna se divertit à observer « *que la Commission elle-même m'a fait l'honneur* — ici il allonge les bras en s'inclinant — *de juger sereine mon attitude durant les heures les plus tragiques de Caporetto.* « *Sangue freddo* » : *tels sont ses propres termes.*

(1) Le général Porro, ex-sous-chef d'Etat-major, rappelait les ennuis de cette interview, — tout en se laissant interviewer lui-même par un journal milanais. Voir la *Stampa* du 17 août, p. 2.

Et il vous semble possible que justement maintenant je perde la tête ? » Mais la Chambre décidera-t-elle de réunir le Sénat en Haute Cour de justice pour juger ceux que l'enquête a proclamés coupables ? Le général n'en sait rien, n'étant pas assez versé en ces matières juridiques pour se livrer à des pronostics là-dessus. En revanche, il confirme l'intention qui lui avait été prêtée d'écrire ses *Mémoires*. Dieux immortels, quels déluges de littérature auto-apologétique nous menacent, malgré le livre cher ! Cadorna, dans ses *Mémoires*, nous dira-t-il les arcanes de cette Trinité que composaient, à sa droite le R. P. Semeria, à sa gauche l'honorable Bissolati et lui-même, au centre, en 1917 ? Nous dira-t-il l'étrange nature de la correspondance entre Udine et Paris, laquelle, en cette même année 1917, évitait si gravement le détour par Rome ? Ah ! que de choses mystérieuses pourrait nous révéler Cadorna en ses *Mémoires*, qu'il laissera, nous le craignons fort, à d'autres le soin d'éclaircir.....

Mais la personnalité de Cadorna, pour si intéressante qu'elle soit — se rappelle-t-on combien nos propres journaux l'exaltèrent, le représentant à peu près comme le plus grand général de la grande guerre ! — n'est pas l'âme de l'enquête sur Caporetto. Ce qui constitue pour nous sa valeur essentielle ce sont ses conséquences dans la vie sociale et politique italienne. Mussolini prétend, dans le *Popolo d'Italia* du 19 août, que ce n'est là qu'un autre épisode de la guerre civile qui, depuis août 1914, a miné l'existence de la nation : lutte non plus de partis, mais de mentalités adverses, de forces antithétiques au-dessus et au-delà des catégories économico-politiques où l'on pourrait les cataloguer. Le vieux dualisme classique entre bourgeoisie et prolétariat, écrit-il, où les théoriciens du nationalisme historique voudraient étourdiment enfermer toute l'histoire de l'humanité, s'écroule ici pour céder la place à une autre antithèse, non plus seulement d'intérêts, mais surtout d'idéals. Interventionnisme et neutralisme marqueraient donc les deux flux opposés de ce double et hostile courant qui se partage l'Italie et la divise. Bien que désormais périmés quant à leur signification première, ces vocables ne sont anachroniques qu'en apparence, parce que les groupements qui se formèrent, d'août 1914 à mai 1915, autour d'eux continuent d'exister et d'imposer leurs directives au pays.

Mises en déroute en mai 1915, dispersées en octobre 1917 quand la voix solennelle de tout un peuple s'éleva pour accuser les responsables moraux du désastre, battues par la triomphale victoire d'octobre 1918 et par la révolte populaire du 15 avril et des 20-21 juillet 1919, les tristes neutralistes marchent aujourd'hui à la revanche. Vainement ! Car ces forces contraires existent toujours, sont toujours combatives et savent que la lutte ne pourra se conclure que par l'écrasement de l'ennemi in-

térieur. Ce n'est point là lieu commun, malgré l'usage, voire l'abus qui en est fait...

« *La lotta non potrà concludersi che collo schiacciamento del nemico interno* » : voilà où nous en sommes, tous, peu ou prou, en cette belle Europe, après quatre ans de « guerre à la guerre ». Et fallait-il que tant de sang coulât pour aboutir à cette conclusion ?

MONTE CITORIO.

VARIÉTÉS

Sur la non-publication du « Journal des Goncourt ». — Après bien des hésitations, bien des consultations, prises tant auprès de son avocat, Me Léon Devin, qu'auprès des « Conseils » du ministère de l'Instruction publique, l'Académie des Dix va vraisemblablement ajourner *sine die* la publication intégrale du *Journal des Goncourt*.

Une lettre ministérielle sera prochainement adressée à la Bibliothèque Nationale, afin d'interdire officiellement la communication — partant la publication — de l'ouvrage réputé, à tort ou à raison, diffamatoire. L'affaire Goncourt sera de nouveau en sommeil pour une période de vingt années, peut-être davantage ; et les membres actuels de l'Académie seront enfin débarrassés de l'irritante question que leur pose, à chaque anniversaire d'Edmond de Goncourt, d'indiscrets publicistes.

A défaut d'autres renseignements sur ce que contiennent ces mémoires secrets de la vie littéraire pour la fin du XIXe siècle, il faudra donc nous contenter de relire ce qu'Edmond de Goncourt a cru pouvoir, sans danger, en extraire de son vivant. (Il ajoutait : « et du vivant de ceux que j'ai étudiés et peints *ad vivum*. »)

Nous savons qu'ayant ainsi fait un partage entre la vérité *agréable*, qu'il livrait à la publicité, et la vérité *désagréable*, dont il réservait l'édition à ses héritiers, l'auteur n'en demeura pas moins toujours très hésitant sur ses droits à l'indiscrétion. Certes il disait bien dans une interview à Jules Huret : « Depuis que le monde existe, les Mémoires un peu intéressants n'ont été faits que par des indiscrets » ; sans doute il protestait que ces indiscrétions n'étaient pas des divulgations de la vie privée, mais tout bonnement des divulgations de la pensée, des idées de ses contemporains ; tout cela ne l'empêchait point de répéter par précaution oratoire, dans la préface du premier volume, que ce Journal ne devait paraître que vingt ans après sa mort et qu'en donnant des fragments au *Figaro* il n'avait fait que céder à l'amicale sollicitation de Daudet.

Déjà, à la mort de son frère, n'avait-il pas pris la résolution de *cacheter* le journal à la date du 20 janvier 1870, aux dernières

lignes tracées par la main de Jules ? « Mais alors, observe-t-il, j'étais mordu du désir amer de me raconter à moi-même les derniers mois et la mort du pauvre cher, et presque aussitôt les tragiques événements du siège et de la Commune m'entraînaient à continuer. »

De nouveau il veut s'arrêter après la publication du tome VI (1878-1884) : « Ce volume du Journal des Goncourt est le dernier que je publierai de mon vivant », dit-il encore.

Même note, datée du 15 mars 1896, en tête du tome IX : « Le neuvième volume du Journal des Goncourt est le dernier que je publierai de mon vivant », affirme, une fois de plus, l'écrivain que la mort devait, cette année-là, délivrer des incertitudes qui n'auraient pas manqué de le tenailler pour la publication des volumes suivants.

Ce souci est maintenant celui de son Académie, laquelle excelle d'ailleurs en l'art d'éloigner le péril.

« Publierai-je, monsieur le Ministre ? questionne-t-elle en se tournant vers celui à qui elle vient de demander officieusement d'interdire la communication. Et, sur une réponse négative :

— « Vous voyez bien que nous ne pouvons publier », conclut-elle en se retournant vers le public.

Et, à la réflexion, comment ne pas approuver cette attitude prudente ?

Lorsqu'on se rappelle que la vérité, même agréable, avait, du vivant de M. de Goncourt, désobligé tant de « braves gens », on imagine ce que pourrait produire la publicité d'une vérité désagréable.

Cette seule considération a suffi pour que les héritiers littéraires ne veuillent même pas prendre connaissance du texte qu'ils ont pourtant reçu mission de livrer à Fasquelle. L'adjectif : « désagréable » autorisant la présomption que des personnalités pourraient être mises en cause, afin d'éviter, pour elle aussi bien que pour la mémoire de son fondateur, les inconvénients qui en résulteraient, l'Académie demande à la postérité (en l'espèce au ministre) l'application du sursis. Ayant obtenu cette faveur, elle pousse la précaution jusqu'à refuser de se laisser conduire par un conservateur de la Bibliothèque Nationale devant l'ouvrage dont elle a la propriété littéraire. Elle ne veut pas le voir. Elle tient à n'en rien connaître. Ainsi les indiscrétions, qui seront commises un jour ou l'autre, ne seront sûrement pas son fait. — « Vérité désagréable », c'est son « tarte à la crême ». Elle devine trop que les ennuis supportés par M. de Goncourt vers la fin de sa vie, à cause de certaines insinuations touchant la mémoire respectée de George Sand, ne manqueraient pas de se répéter. Elle sait aussi (bien qu'elle n'ait pas ouvert le manuscrit) que tel passage du Journal publié, et dans lequel une dame (une parente de Goncourt) est représentée en posture amou-

reuse, s'aggrave dans le texte à paraître du nom de cette personne, etc., etc.

En résumé, le délai de vingt ans ne paraît pas suffisant à la sagesse de l'Académie qui préfère laisser à d'autres la responsabilité — avec le profit — de cette publication. Ne sachant pas exactement où sont les susceptibilités, elle estime qu'il ne faut pas les provoquer.

Le respect dû au maître d'Auteuil se complique chez ses disciples d'une méfiance bien légitime et que chacun comprendra, chacun, vous, moi, les académiciens d'Auteuil eux-mêmes, figurant peut-être sans excès d'honneur dans ce redoutable document.

Mais est-il possible au moins de savoir comment se présente ce manuscrit ? Peut-on, par exemple, en donner la description sans risquer de tomber sous le coup des articles 29, 30, 31, 32, 33, 34 et 35 de la loi du 29 juillet 1881 ?

Nous le croyons d'autant plus volontiers que ce travail a été fait par le savant M. Henri Omont, membre de l'Institut, inspecteur général des Bibliothèques, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, dans le tome IV de son catalogue général des manuscrits français. (Edition Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, 1918.)

Nous lisons aux pages 485 et 486 du catalogue de M. Henry Omont les indications suivantes :

Journal et Correspondance des frères Edmond et Jules Huot de Goncourt.

22439-22449

Journal de la Vie littéraire, par Edmond et Jules de Goncourt. (11 volumes.)

I (22439). Décembre 1851-août 1855. — 98 feuillets.
II (22440). Mars 1855-juillet 1858. — 101 feuillets (1).
III (22441). Juillet 1858-novembre 1860. — 101 feuillets.
IV (22442). Novembre 1860-février 1863. — 161 feuillets.
V (22443). Février 1863-janvier 1871. — 432 feuillets.
VI (22444). Janvier 1871-juin 1874. — 117 feuillets.
VII (24445). Juillet 1874-décembre 1879. — 132 feuillets.
VIII (22446). Années 1880-1889. — 476 feuillets.
IX (22447). Années 1890-1893. — 364 feuillets.
X (22448). Années 1894-1896. — 300 feuillets.
XI (22449). Double. — Copie ayant servi à l'impression, avec table alphabétique des noms, imprimée. 241 feuillets.

Qu'ajouter à ce précieux inventaire, sinon des renseignements d'ordre général ?

Le manuscrit a été pris en charge par la Bibliothèque en 1901. C'est le notaire, Me Duplan, 11, rue des Pyramides, qui l'a apporté

(1) Nous croyons savoir que la partie inédite commence dans ce volume.

après avoir levé les scellés. Le *Journal* et la *Correspondance* se trouvaient dans des boîtes-cartonniers où ils avaient déjà reçu un premier classement par Goncourt.

Suivant leur méthode habituelle, les Conservateurs n'inscrivirent le manuscrit sur les fiches d'entrée qu'après avoir compté les feuillets qui leur étaient remis et s'être assurés sommairement que le texte correspondait bien à celui qui leur était annoncé.

Si le *Journal* et la *Correspondance* ont été cachetés, c'est seulement chez le notaire qui a procédé à la levée des scellés dans les formes légales, avant de venir faire le dépôt à la Bibliothèque.

Notons, pour ne rien omettre de ce qui peut être dit, que les onze volumes du *Journal* et les trente volumes de la *Correspondance* des Goncourt (cotes 22450 à 22479) sont placés entre l'*Histoire* et *les Particularités de la ville et du diocèse de Clermont* et les *Œuvres dramatiques et la correspondance de Scribe*. Enfin voici l'aspect extérieur des volumes : huit sont de gros carnets in-octavo, dos en parchemin et se trouvent dans l'état où Goncourt les a laissés ; et trois, de format in-quarto, ont été reliés en demi-chagrin vert foncé (reliure de la Bibliothèque), de même que les trente volumes de la correspondance dont l'énumération alphabétique commence aux mots : ABOT-BARDOUX et finit aux mots XAU-ZUNICA.

Le tout rentre maintenant dans la catégorie des nombreux manuscrits qui doivent attendre avant d'être mis au jour et dont la garde est confiée à la vigilance autant qu'à la discrétion de MM. les Conservateurs.

De même que M. de Goncourt, sinon pour les mêmes causes, MM. de Talleyrand, Honoré de Viel-Castel, le chancelier Pasquier, le maréchal de Castellane, Philarète Chasles, Maxime du Camp, Victor Cousin, Mmes de Rémusat et de Boigne sont classés dans cette « Réserve » et constituent non l'Enfer, mais en quelque sorte le Purgatoire de la Bibliothèque Nationale.

LÉON DEFFOUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

J.-L. Courcelle-Seneuil : *Alsina ;* Edit. du livre mensuel. 5 »

Histoire

P. de Pardiellan : *Nos ancêtres sur le Rhin ;* Flammarion. 5 »

Littérature

Marcel Boulenger : *Apologie du duel ;* Messein. » »

Fernand Divoire : *Le Grenier de Montjoie ;* Carnet critique. » »

Carlos Larronde : *Essai sur le Lyrisme ;* L'Affranchi. 0 90

Carlos Larronde : *L'initiation à la joie ;* L'Affranchi. 0 60

Georges Pierredon : *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam ;* Messein. » »

Léon Ruth : *Sur du théâtre d'hier ;* Imp. Bénard, Liége. » »

Musique

Col. G. Jouvin et Capit. Gillet : *Marches et chansons des soldats de France ;* recueillies par F. Vidal, chef de musique. Dessins du s.-lieut. Peulevey; Plon. 12 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

James-Mark Baldwin: *Paroles de guerre d'un Américain, 1914-1918 ;* Alcan. 5 50

M. D. Skopiansky : *Les atrocités serbes d'après les témoignages américains, anglais, français, italiens, russes, serbes, suisses, etc. etc ;* Libr. centr. des Nationalités, Lausanne. 5 »

Maurice Thiéry : *Le nord de la France sous le joug allemand ;* Boccard. 3 50

Philosophie

Georges Mossé : *L'âme des pierres ;* Imp. Guiglion, Cannes.

Léon Robin : *Etudes sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon ;* Alcan. 4 40

Poésie

Marcel Angenot : *Les litanies des petits belges ;* La Belle Edition, Bruxelles.

Louis Boumal : *Le jardin sans soleil ;* Les Cahiers, Liége. 3 »

Raphaël Damedor : *Les mélancolies, 1866-1889 ;* Messein. 3 50

Jacques Feschotte : *La vie fervente ;* Stock. 3 50

Paul Forgeoux : *Au bout du monde ;* les Argonautes, Niort. 1 50

Rose Léna : *La légende mystique des villes mutilées, 1914-1918 ;* Messein. 3 50

Emile Marnet : *Finalités poétiques ;* Messein. 2 50

Henri Pairault : *Voix d'exil ;* Messein. 3 50

Charles Patris : *Fleurons gothiques ;* Figuière. 3 50

Ch. Perceval : *Poésie ;* Messein. 2 50

Henriette Sauret : *L'amour à la géhenne;* Soc. mutuelle d'édition. 4 »

Politique

Louis Barthou : *Le traité de paix ;* Fasquelle. 4 90

Arved Berg : *La Latvia et la Russie ;* Payot. 2 50

Léo Claretie : *Nos frères roumains ,* Berger-Levrault. 0 90

Prof. Thomas Jonnesco : *La question roumaine.* Lettre-préface de M. Louis Barthou ; Payot. 5 »

F. Maurette : *Atlas de la paix, 1914-1919,* avec texte explicatif; Hachette. 2 50

Général du Moriez : *France et Pologne. La paix française dans l'Europe orientale.* Avec 3 pl. et 1 carte ; Payot. 12 »

René Puaux : *L'Egéide ;* Payot. 2 50

Publications d'art

Georges Bouche : *Peinture ;* Figuière. 1 25

Questions militaires

Comm. A. Grasset : *Le maréchal Foch.* Avec un portrait et 6 cartes ; Berger-Levrault. 2 »

Roman

Berthem-Bontoux : *Ames de France ;* Messein. 3 50

Cami : *Le fils des trois mousquetaires.* Illust. de l'auteur ; Edition franç. illust. 2 50

Pierre Coutras : *Les Impressions d'un nouveau-né ;* Edit. Revue des Indépendants. 2 »

Dix Montmartrois : *Histoires montmartroises.* Avec 41 grav. et 10 portraits charge ; Edition française illust. 4 50

Armand Flourens : *Tartarin s'en va-t-en guerre ;* Les Argonautes. Niort. 2 »

André Geiger : *L'amant soldat ;* Renaissance du livre. 4 50

Raymond Hesse : *Bouzigny, ville de paix et de guerre, 1900-1918 ;* Payot. 4 50

C.-F. Ramuz : *Les signes parmi nous ;* Cahiers vaudois, Crès. 5 »

Sociologie

Joseph Barthélemy : *Le gouvernement de la France* ; Payot. 4 50

Cte de Canisy : *La question ouvrière dans le bassin de Briey.* Préface de M. André Lebon. Avec une carte ; Payot. 4 50

Jean Finot : *Prolongeons la vie ;* Figuière. 2 »

Jules Froelich : *Le pangermaniste en Alsace.* Avec 16 dessins de Hansi ; Berger-Levrault. 1 »

S. Herzog : *Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne* ; Payot. 4 50

D. Micheff : *L'instruction publique en Suisse et dans les Etats balkaniques*; libr. centr. des Nationalités. Lausanne. 1 50

Remy-Boyer : *Les masques-de-fer* ; Edition et Librairie. 2 50

J. Romanet du Caillaud : *Les disparus de la guerre. Ce que vont devenir leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, leurs créanciers, etc.* Préface de M. Georges Leredu, député ; Kra. 3 »

R. de Traz : *Gustave Ador* ; Payot. 2 50

J. Wilbois et P. Vanuxem : *Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes.* Préface de M. Henri Fayol ; Payot. 4 50.

Théâtre

Rose Léna : *Pour le drapeau,* drame en un acte en vers ; Messein. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jean Jullien. — Doit-on l'écrire ? — La famille d'André Chénier. — André Chénier et Lamartine. — Colberg ou Kolberg ? — Une lettre de Mme Aurel. — Le mystère des statistiques. — Le conflit des croyances. — La collection Lamberty. — Mme de Sévigné et la Navigation aérienne. — Le lieu et les caractères dans la « Novel ». — Encore l'Apocalypse. — Contribution à l'esthétique de la langue française. — La statue de Polichinelle. — Traitements d'artistes. — Bouvard et la flanelle. — Les « colombins ».

Mort de Jean Jullien. — Le 3 septembre, Jean Jullien est mort à Ville-d'Avray, dans la petite propriété qu'il y possédait. Son nom a sa place marquée dans l'histoire des Lettres comme celui de l'un des plus probes et des plus actifs parmi ceux des auteurs dramatiques qui firent la fortune littéraire du Théâtre Libre. Grand admirateur de Becque, Jean Jullien fut l'écrivain, qui, vers 1889, parut comme devant être le chef de file des jeunes écrivains dramatiques dont l'ambition était de conquérir le théâtre au naturalisme.

Le programme du cinquième spectacle du Théâtre Libre — celui du 22 septembre 1887 — se compose de : *Le Baiser,* de Théodore Banville ; *Tout pour l'Honneur*, un acte, tiré par Henry Céard du *Capitaine Burle* d'Emile Zola, et de : *La Sérénade*, trois actes de Jean Jullien.

La critique accueillit par des « haros » cette dernière pièce qui bouleversait toutes les conventions reçues tant en fait de psychologie que de procédés dramatiques. Rendant compte de la représentation, Sarcey demandait s'il fallait rire ou pleurer, et quand ? Le bruit fut grand autour de l'ouvrage. Sur ce même Théâtre Libre Jean Jullien affirma, la saison suivante, sa réelle valeur dramatique en y faisant jouer *Le Maître*. Cette fois ce ne sont plus des bourgeois qu'il met en scène, comme dans *La Sérénade*, mais des paysans de Beauce, et ce avec la même observation amère et juste. Porel reconnaît la réelle valeur de cet écrivain et monte à l'Odéon, qu'il dirige, *La Mer,* pièce en trois actes, où Jean Jullien atteint à la maîtrise parfaite de ses moyens. Peut-être un jour dira-t-on de *La Mer* qu'elle est le chef-d'œuvre du Théâtre naturaliste à cause de la grandeur où elle atteint

autant par sa simplicité que par le sens poétique de la nature qui y est inclus.

En 1888, Jean Jullien fonde une revue hebdomadaire : *Art et Critique*. Elle a pour objet de défendre la nouvelle formule dramatique. Le chercheur y trouvera un projet de Théâtre populaire qui ne laisse pas d'être curieux.

Plus tard Jullien réunit *La Sérénade*, *Le Maître*, *La Mer*, auxquels il joint un acte : *L'Echéance*, fait précéder le tout d'une partie doctrinale où il indique les moyens et les principes de la nouvelle formule dramatique et publie l'ensemble sous le titre de *Théâtre Vivant*. Un second volume suivra à quelques années de distance, qui contient les articles écrits au *Paris* dont Ch. Canivet lui avait confié le feuilleton dramatique.

De Jean Jullien, le Gymnase joua *La Poigne*, et Gémier, qui en tenait le rôle principal, débuta au Théâtre de la Renaissance, dont il affermait la direction, avec *l'Ecolière*.

En dépit du réel succès de ces œuvres, la réputation de Jean Jullien n'atteint point le grand public. Peut-être est-ce parce qu'il dédaigne l'intrigue et les compromissions. Lugne Poë, désireux de réparer cette injustice, entreprend une série de représentations de *l'Oasis*, ouvrage dramatique aux nobles et grandes aspirations, où Jean Jullien s'est efforcé d'incarner sa philosophie de la vie. Le résultat fut que l'on voulut bien oublier que l'auteur, au temps où il était critique au *Paris*, avait refusé d'être décoré. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Depuis on a vu de lui sur la scène : *Les Plumes du Geai*, comédie satirique et fantaisiste d'une saine gaieté, et *Les Etoiles*, étude du monde militaire. Le Grand Guignol joua d'innombrables fois un petit acte : *La Mineure*, qui est un modèle du genre dit « Théâtre rosse ».

Il existe aussi deux livres de nouvelles de Jean Jullien : *Trouble-cœur*, recueil de jeunesse où se trouve traité le sujet de *La Mer* et *Les Petites Comédies*, recueil de contes publiés dans divers journaux.

C'est à Jean Jullien que l'on doit la formule topique : « Une tranche de vie mise à la scène avec art. » Les deux derniers mots sont généralement omis par ceux qui critiquent sa doctrine littéraire du Théâtre vivant. Et c'est une cruelle injustice envers un écrivain qui fut tout particulièrement dévoué à l'art, qui vécut avec intransigeance pour son idéal dramatique, qui fut un grand honnête homme, dans toute l'acception que ce mot « honnête » avait au temps des classiques, et dont *La Sérénade*, *Le Maître* et *La Mer* forment, avec le Théâtre de Becque, ce que le réalisme dramatique offre de plus parfait comme réalisation. — LOUIS RICHARD MOUNET.

§

Doit-on l'écrire?

Au directeur du « Mercure de France ».

Paris, le 2 septembre 1919.

Mon cher ami,

Je ne crois pas servir une simple et banale formule de politesse en remerciant le *Mercure de France* d'avoir publié *Nach Paris!* La publication de ce récit vous a valu, en effet, un certain nombre de protestations, que vous m'avez communiquées. A part une ou deux lettres, négligeables, de lecteurs mécontents que l'on ose rappeler les crimes allemands, ces pro-

testations ont toutes trait à la scène du viol d'une jeune fille par une bande de soudards germaniques. Cette scène a stupéfait et indigné vos correspondants. Il en est ainsi chaque fois que, dans ce pays, dont la littérature va de Rabelais à Mirbeau et au grand Zola, on touche à la question sexuelle, autrement que pour en faire un objet de gaudriole et de basse grivoiserie. On vous traite aussitôt de pornographe. C'est ce qui n'a pas manqué. « Ecœurant ! scandaleux ! lecture pour maison Tellier ! » s'écrie un de vos correspondants dégoûté, qui se demande comment le *Mercure de France* peut publier une littérature aussi « inouïe », et auquel il y aurait seulement à répondre que le *Mercure de France*, s'il avait existé à l'époque, eût sans doute été très honoré de pouvoir publier *la Maison Tellier*, de Guy de Maupassant. Une jeune fille de 21 ans, qui n'ose pas signer, « ne voulant pas qu'on sache qu'elle a lu cette horreur », vous exprime sa « répulsion », sa « stupeur » devant « cette chose révoltante de grossièreté » et se déclare « honteuse », « salie moralement » d'avoir jeté les yeux sur ce « tissu d'obscénité et d'exagération ».

C'est bien sur quoi les Allemands avaient compté. « Allons-y ! ont-ils dit. Livrons-nous à tous les excès ! Terrorisons jusqu'à l'épouvantable ! Plus ce sera odieux, plus ce sera effroyable, moins on pourra le raconter. Ils ont spéculé sur la pudeur, et ils ont réussi. « Les victimes elles» mêmes *n'oseront pas se plaindre !* »

Et c'est exact. J'ai moi-même vu, en Suisse, au passage des réfugiés, de malheureuses femmes violentées par les Allemands, ayant assisté à des spectacles horribles, qui ne voulaient rien dire, *par pudeur*, et auxquelles il était impossible d'arracher une parole. Ce n'est que plusieurs semaines après, une fois reposées, calmées, que certaines victimes de viols consentaient, quelquefois, à donner des précisions.

MM. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle (aujourd'hui commissaire de la République à Metz), G. Simon, maire de Nancy, G. Keller, maire de Lunéville, dans leur brochure *Leurs Crimes* (Berger-Levrault, 1916), publiée sous le patronage des maires de Belfort, Epinal, Châlons-sur-Marne, Bar-le-Duc, Château-Thierry (pour Laon), Beauvais, Amiens, Arras, Dunkerque (pour Lille), Saint-Dié, Baccarat, Pont-à-Mousson, Lunéville, Gerbéviller, Nomény, Reims, Verdun, Sermaize, Senlis, Albert, Clermont-en-Argonne, commencent ainsi leur chapitre sur les viols de femmes et d'enfants :

Nous pourrions écrire, sur ce sujet douloureux, un long et poignant chapitre. Nous l'avions écrit, mais, au dernier moment, un scrupule nous l'a fait supprimer : nous voulons en effet que cette brochure puisse être et soit mise sous les yeux de tous et de toutes, notamment sous ceux de nos enfants des écoles. Qu'il nous suffise donc de dire ceci : Les attentats contre les femmes et les jeunes filles *ont été d'une fréquence inouïe*.

Sans doute, la plupart de ces crimes resteront toujours inconnus ; il faut un concours de circonstances spéciales pour que l'acte ait été public, mais trop souvent, hélas ! ces circonstances mêmes se sont présentées.

Parmi les quelques faits que croient cependant devoir signaler succinctement les auteurs figure celui-ci : « A Mélen-la-Bouxhe, Marguerite W... est martyrisée par 20 soldats allemands avant d'être fusillée aux côtés de son père et de sa mère. »

Si les viols individuels ou par 2 ou 3 ont été extrêmement nombreux,

les viols collectifs par 10, 15, 20, accompagnés ou suivis de meurtre, compliqués parfois de tortures invraisemblables, n'ont pas été rares. C'est une des caractéristiques de l'invasion allemande, et je me suis bien vu obligé, pour être complet, d'en tenir compte. Je n'en ai pas abusé. J'ai consacré à ce sujet une seule scène, mais il fallait qu'elle y fût. Ma conscience m'eût reproché de la sacrifier aux nerfs de mes lecteurs. J'y ai apporté la modération compatible avec le souci de la vérité; j'ai atténué, estompé, dans la mesure où la vraisemblance n'en souffrait pas. Mais non, cela encore, paraît-il, était de trop. Il fallait faire le silence!

Pauvres victimes de la lubricité et de la sauvagerie germaniques, pouviez-vous penser, pendant que vous agonisiez sous les tortures de vos bourreaux, et que tout votre sang, toute votre âme expirante criait vengeance, pouviez-vous penser qu'un jour viendrait, jour prochain, où vous ne seriez plus qu'un objet de scandale, qu'une chose honteuse dont on détourne les yeux? La « pudeur » de vos sœurs, qui ont eu la chance de ne pas se trouver sur le passage des brutes déchaînées, ne veut pas que l'on parle de vous. Vous n'existez plus, vous n'avez jamais existé. Votre martyre aura été vain. Au nom de la morale, au nom de la bienséance, au nom de la vertueuse hypocrisie sociale, il faut jeter sur vos douloureux corps suppliciés la décence d'un voile discret!

MM. L. Mirman, G. Simon et G. Keller terminent ainsi leur brochure :

Envers tous nos martyrs nous avons un devoir sacré : nous souvenir! Sans doute, là où ils sont tombés, nous graverons leurs noms dans la pierre ou le bronze. Mais plus loin? Quand, après les longues souffrances de cette guerre, l'humanité libérée reprendra son pacifique labeur, on verra les Germains réapparaître en toutes les régions, à tous les carrefours — commerciaux ou industriels, financiers ou scientifiques, prolétariens ou mondains, — partout où les hommes de tous les pays, de toutes les races, de toutes les couleurs se rencontrent et se coudoient : que ferons-nous devant eux? Nous répondons ceci : Aussi longtemps que la Nation au nom de laquelle et par laquelle ces atrocités ont été commises n'aura pas, de façon solennelle, repoussé elle-même de son sein les misérables qui l'ont entraînée à une telle déchéance, nous considérerons que ce serait trahir nos saintes victimes que de frayer avec leurs bourreaux et que, jusqu'à ce jour — s'il doit venir — d'une éclatante réparation morale, *l'oubli serait une complicité!*

Aucun des innombrables bandits et criminels de droit commun que l'Allemagne a lâchés sur le monde n'a encore été arrêté, ni poursuivi. Libres et insolents, ils continuent à déverser sur ceux qu'ils ont assaillis, à défaut de leurs bombes et de leurs gaz empoisonnés, le venin de leur haine et de leurs calomnies. Et c'est à cette heure que de malheureux inconscients et de délicates effarouchées parlent déjà d'oublier?...

Je n'en suis pas.

Recevez, mon cher ami, etc...

LOUIS DUMUR.

§

La famille d'André Chénier. — Sur l'initiative de M. Pierre Louys on a fêté, le 28 août dernier, le centième anniversaire de l'apparition des premières poésies d'André Chénier. A cette occasion un buste du poète a été inauguré en Grèce.

Et pourtant ce n'est pas en Grèce, mais à Constantinople qu'André Chénier est né ainsi que sa sœur et ses frères.

La Grèce, il est vrai, a quelque droit à le revendiquer comme l'un des

siens, puisque sa mère, Elisabeth Santi l'Homaka, était une Grecque, bien que née elle-même en Turquie, et une Grecque de grande beauté, a-t-on dit. Elle prétendait descendre de la famille royale de Lusignan, qui régna sur l'île de Chypre, et se montrait fort orgueilleuse de cette origine.

Par son père, André Chénier était originaire de la Saintonge. Sa famille tire en effet son nom d'un petit hameau, situé dans l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, et nommé Chénier ou Chepnier. Elle se transporta en Poitou à une époque indéterminée, et sa filiation n'est pas établie avec certitude.

L'ancêtre le plus lointain serait un Pierre Chénier qui était né vers 1560 et fut porte-enseigne dans l'armée de Henri IV. Il trouva la mort sous les murs de Paris pendant le siège de cette ville. Ce Pierre Chénier, qui portait pour armes « *d'argent à un chêne de sinople fruité de trois glands d'or naissant d'une terrasse de sinople et acosté de trois coupeaux de sable issant de la terrasse* », était protestant. Avec Henri IV, ses descendants se convertirent au catholicisme. Son arrière-petit-fils était un certain Pierre Chénier de la Durandière.

L'ancêtre direct de l'auteur de la *Jeune Captive* est Claude Chénier, qualifié de bourgeois, qui vécut dans la première moitié du XVIIIe siècle. Il résidait à Chalandray (Poitou), où il avait épousé Françoise Pelletier, dont il avait eu un fils nommé Pierre, lequel fut secrétaire et conseiller du Roi.

Le père d'André Chénier était né le 3 juin 1722. Son peu de fortune l'avait obligé à s'expatrier et à chercher fortune à Constantinople.

Il fut par la suite chargé d'affaires et consul général auprès de l'empereur du Maroc. A sa mort, pendant la Révolution, on lui fit des obsèques nationales.

Il avait eu plusieurs enfants, une fille Hélène et quatre fils : Constantin-Xavier qui devint consul de France en Espagne, consul général en Italie, en Grèce et en Prusse ; André-Marie, le poète ; Joseph-Marie-Blaise, appelé Marie-Joseph ; et Louis-Sauveur. Les trois derniers embrassèrent la carrière des armes. Leur père, qui avait fait du commerce à Constantinople, était, de ce fait, déchu de sa noblesse et se heurta à quelques difficultés pour les faire admettre comme cadets-gentilshommes : — « Je descends de parents militaires, écrivait-il à ce sujet, en 1774, à M. de Loynes, alors ministre de la Marine, et ce n'est que par des vicissitudes de fortune que je n'ai pas suivi la même carrière. »

Il parvint à lever cet obstacle et ses fils portèrent l'épée. André servit au régiment d'Angoumois-Infanterie, où il se trouva le compagnon d'armes de la Tour d'Auvergne-Corret, qui devait devenir célèbre sous le nom de « premier grenadier de France » ; Marie-Joseph était au régiment des dragons de Montmorency et Louis-Sauveur au régiment de Bassigny-Infanterie.

A cette époque, leur situation et leurs relations — André était alors très lié avec les frères de Pange et les Trudaine — leur firent une obligation de s'anoblir ; André se fait appeler « Chénier de Saint-André » et Marie-Joseph se nomme « le chevalier de Chénier » et scelle ses lettres d'un blason où on voit un chêne et une tour surmontée d'une étoile.

Leur frère, Louis-Sauveur, resta dans l'armée. Après avoir été attaché pendant la Révolution à la division du général Houchard, il se vit suspen-

dre de ses fonctions par ordre du comité de Salut Public, arrêter, emprisonner et; enfin réintégrer dans l'armée. Il servit avec Bonaparte en Italie fut de nouveau destitué, puis, une fois encore, réintégré. Finalement il était sous-inspecteur aux revues quand il mourut en 1823.

Son fils fut le dernier du nom. Il s'appelait Louis-Joseph-Gabriel de Chénier et avait été avocat au barreau de Paris et chef du bureau de la justice militaire au ministère de la Guerre. Il se trouvait en possession de tous les manuscrits de son oncle et s'en montrait extrêmement jaloux, ne les montrant que de loin et se refusant à en laisser approcher qui que ce fût. — ANDRÉ CHESNIER DUCHESNE.

§

André Chénier et Lamartine. — Si l'on veut se rendre compte de l'influence que les premiers vers publiés de Chénier sur le développement de la poésie française, il faut relire un court passage de Lamartine dans son *Cours familier de la Littérature* (Entretien XXIII, pages 436-437 du tome IV) :

M. de Chateaubriand, écrit Lamartine, fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès mon enfance le grand horizon de la poésie moderne. Les poètes antipoétiques du dix-huitième siecle, Voltaire, Dorat, Parny, Delille, Fontanes, La Harpe, Boufflers, versificateurs spirituels de l'école dégénérée de Boileau, furent ensuite mes modèles dépravés, non de poésie, mais de versification. J'écrivis des volumes de détestables élégies amoureuses avant l'âge de l'amour, à l'imitation de ces faux poètes.

Andre Chénier n'avait pas encore été recueilli en volume ; je n'en connaissais que la sublime et divine élégie de la *Jeune Captive*, citée en partie par M. de Chateaubriand.

Bien qu'André Chénier, dans son volume de vers, ne soit qu'un Grec de paganisme et par conséquence un délicieux pastiche, un pseudo-Anacréon d'une fausse antiquité, l'élégie de la *Jeune Captive* avait l'accent vrai, grandiose et pathétique de la poésie de l'âme. L'approche de la mort, qui attendait le poète à la porte de sa prison sur l'échafaud, avait changé le diapason de ce jeune Grec en diapason moderne. L'amour et la mort sont deux grandes muses ; grâce à leur inspiration réunie, la manière trop attique d'André Chénier était devenue du pathétique. Ces vers avaient coulé, non plus de son imagination, mais de son cœur, avec ses larmes. Voilà le secret de cette élégie tragique de la *Jeune Captive*, qui ne ressemble en rien à cette famille d'élégies grecques que nous avons lues plus tard dans ses œuvres.

Je m'écriai tout de suite en la lisant : *Voilà le poète !* Cette révélation donna malgré moi le ton à plusieurs des essais de poésie vague et informe que j'écrivais au hasard dans mes heures d'adolescence.

Et Lamartine nous cite, comme exemple de cette influence de Chénier sur lui, une élégie, *la Fille du Pêcheur*, où l'on peut lire ces vers :

Il regardait son front de honte coloré,
Et l'eau que le bouquet de Tamarisque étanche
Ruisselait de sa lèvre et de sa barbe blanche,
Comme à travers les joncs s'écoule l'eau d'un pré.

Ne voyons-nous pas, maintenant, d'où vient en partie la molle douceur de Lamartine, ce romantique dont Emile Despax disait que beaucoup de ses beautés sont déjà dans Léonard, — Léonard, cet autre, ce petit André Chénier ?

GEORGES PIERREDON.

§

Colbert ou Kolberg ?

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 16 août dernier, votre *Revue* publie un *Echo* sur les

« origines exactes » du grand ministre de Louis XIV, où il est dit que Colbert est « fils d'un marchand rémois à l'enseigne du *Loup* (*sic*) *vestu* », et où l'on insinue qu'il faudrait peut-être « plutôt chercher à l'Est » — c'est-à-dire à Kolberg, ville de la Baltique — les aïeux du célèbre homme d'Etat. L'auteur de cette note, en voulant compléter Jal — dont l'article sur *Colbert* n'avait pu résoudre l'énigme de son ascendance — ne nous en voudra certainement pas si, correspondant à son vœu final, nous abordons à notre tour le « petit problème étymologique » par lui posé, encore que nullement résolu.

Notre autorité sera irrécusable. C'est celle, en effet, d'un arrière-petit-neveu de Colbert, M. le comte de Colbert-Turgis. Voici donc, à la lettre, le texte des déclarations de ce garant :

Ce qui a pu faire croire et dire que son père était marchand de draps à Reims, c'est qu'Edouard Colbert, écuyer, seigneur de Saint-Pouange, de Villacerf, de Turgis et de Drosnay, secrétaire du Roy en 1612 et mort à Troyes en 1640, cousin issu de germain de Jean Colbert — grand-père du ministre, — profitant de ce que l'article 16 de la coutume de Troyes, ville près de laquelle il habitait, permettait de se livrer au commerce sans déroger, eut pendant quelque temps (avec peut-être quelques-uns de ses parents) de gros intérêts dans la maison du *Long-vêtu*, à Reims, ainsi que dans des maisons semblables, à Lyon et à Milan. Or un des fils de cet Edouard Colbert, Jean-Baptiste Colbert, chevalier, seigneur de Saint-Pouange et Villacerf, marié à Claudine Le Tellier en 1628, était conseiller d'Etat en 1657 et eut lui-même un fils, Edouard Colbert, marquis de Villacerf et des Payens, surintendant des bâtiments et premier maître d'hôtel de la Reine, qui jouait à la Paume avec le Roi, avait une haute situation à la Cour et fit venir son cousin chez les Le Tellier en 1648.

M. le comte de Colbert-Turgis affirme, en outre, que la généalogie, dûment établie, de sa famille remonte à « Edouard Colbert, seigneur de Castle-Hill, venu d'Ecosse en France en 1285, père du chevalier Richard Colbert, dit l'Ecossais, enterré dans l'église des Cordeliers, à Reims, en 1300, » et que l'origine écossaise en est prouvée : 1° par un arrêt du Parlement d'Ecosse du 15 juin 1686 ; 2° par des lettres patentes de Jacques II d'Angleterre (Jacques VII d'Ecosse) de mai 1687 ; 3° par une attestation généalogique sous le seing et le sceau de Lord Lyon, roi d'armes d'Ecosse, en date du 24 août 1816.

Dès lors, à quoi bon vouloir nous faire avaler cette *coluber* d'une ascendance germanique ?

Recevez, etc.

HISTORICUS.

§

Une lettre de Mme Aurel.

27 août 1919.

Cher Monsieur,

Jusqu'ici, je me refusais à croire à la furieuse jalousie que soulevait, me disait-on, ce que mes ennemis appellent « mon salon », et que j'appelle mon boulet. Je leur offre, s'ils veulent, mon armée de poètes et on verra si elle est commode à mener !

Mais voilà du nouveau : votre collaborateur Boissard imagine de fausser le chiffre de mes amis : « On était là, dit-il, une douzaine. »

J'attire donc les feuilles de présence, et je trouve pour le jour minimum : jeudi 1er mai, jour déserté par excellence (grève de véhicules) : 69 audi-

teurs — et venus à pied, s'il vous plaît ! — puis 129 pour le jeudi le moins couru de l'année, 210, 189, 230, etc. En voulez-vous encore ? Il y a mieux. Et d'une !

2o Votre fossoyeur prétend que je fête surtout des morts. Merci bien pour Guerber, Divoire, Jean Desthieux et tant d'autres, qu'il enterre. « Des morts ? » Il est temps de faire cesser ce bluff. Je n'ai fêté que la valeur. Il y eut, hélas, trop de morts, mais j'en fêtai de rudement vivants : Gasquet, Giraudoux, Cendrars, hier Canudo et tant d'autres qui ne devraient pas me le laisser répondre, puisqu'ils sont là pour le dire.

J'espère avoir, en plus, découragé quelques poètes pâles, et vous ne me remerciez pas !

3o Ce n'est pas moi « qui ai tenu » — comme me le fait dire M. Boissard — « à élargir le cadre de mes *nécrologies* » (il y tient); c'est *le Comité d'initiative de l'Odéon,* dont fait partie Rachilde, qui me désigna pour parler d'Apollinaire.

4° M. Boissard bafouille en prêtant à Apollinaire une de mes définitions. Mon texte est là. Résumons, pour me débarrasser d'un seul coup des autres calomnies que contient cet article : quand je n'invite pas chez moi M. Boissard (ce à quoi il devra se résigner), il s'en venge en écrivant que personne n'y vient. Et quand il vient à une de mes conférences publiques, il entend par le nez. C'est une opinion.

Quant à le laisser fulminer jusqu'à lui voir salir Apollinaire, qui, ayant profité de mes jeudis, y ayant été fêté, ayant demandé à y parler de René Dalize, c'est-à-dire après avoir tiré de ma maison tout le possible, m'aurait, *selon Boissard,* bafouée ? *Non* et *non*, cela, nul de nous ne peut le laisser dire, ni croire ; faire parler un mort, et pour lui faire faire cette figure !! Pouah ! Que deviendraient les lettres si j'allais riposter en racontant qu'Apollinaire ne me parla jamais de Boissard sans l'appeler : « le Crapaud » et... je me tais.

Confraternellement,

Et veuillez insérer, selon mon droit.

AUREL.

P. S. — M. Boissard, qui se mêle de censurer ma syntaxe, ne craint pas d'écrire « un portrait *sur* quelqu'un » (*Mercure de France,* 16-VIII-19, page 713) ; «il sait quelque chose *sur* quelqu'un » (*ibidem*, page 741), et il nous fait savoir « qu'une question l'occupe » (*ibidem,* p. 714). Qu'un pareil cacographe ose encore faire le pédant, cela dépasse la mesure et notre goût de France.

§

Le mystère des statistiques. — M. Doizy a déposé à la Chambre un long rapport sur l'encouragement à la maternité, et parmi les documents qu'il y donne on trouve une statistique émouvante, celle des abandons d'enfants depuis 1898 jusqu'en 1913.

Deux choses frappent celui qui prend la peine de lire ces listes : contrairement aux dires de nos moralistes, on abandonne moins les enfants aujourd'hui qu'autrefois, et l'année 1898 fut, dans tous les départements français, ou presque, celle où on en abandonna le plus.

Pourquoi en 1898 ? Quel sociologue pourra dire les raisons qui, précisément cette année-là, ont, en France, rendu la vie si difficile qu'un enfant

était une charge trop lourde pour une mère? Ainsi, dans le Maine-et-Loire, 146 enfants furent laissés au soin de l'Assistance publique en 1898. En 1913, il n'y en eut que 13. Dans le département de la Seine, il y en avait 4.886 en 1898, et 3.270 en 1913.

Ce qu'il y a d'ailleurs de plus navrant, c'est que 40 o/o de ces malheureux enfants meurent avant d'avoir un an.

§

Le Conflit des croyances. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article « le Conflit des croyances et les mœurs littéraires », de votre collaborateur Georges Guy-Grand.

J'ai bien compris que la lutte entre la France *du plus ancien passé* et celle *du plus vaste avenir* n'était pas terminée quand vint la guerre. Je crois qu'elle ne l'est pas davantage maintenant. On continue à chercher les architectes de la nouvelle France, les héritiers des Michelet et des Proudhon.

Puisque ce ne peuvent être Anatole France, trop artiste pour être un guide, trop parfait pour être un *constructeur* ; ni Romain Rolland, pour qui *les problèmes de la politique et de l'économie sont trop précis, qui ne connaît que des aspirations ou des velléités* ; ni Maurice Barrès, ni Charles Maurras, le premier pleurant sur les ruines : *sur la grande pitié des églises qui s'écroulaient*, le second *bon disciple de Machiavel, traitant le spirituel et le mystique en choses purement temporelles* ; puisque ce ne peuvent être, hélas, ni Jaurès, ni Charles Péguy, ni Verhaeren, quels seront les architectes du monde nouveau, de la société moderne ?

Voilà ce que votre collaborateur a omis de nous dire, et ce que bien des jeunes désireraient apprendre.

Il y a deux attitudes logiques, hautement dignes de respect, écrit M. Georges Guy-Grand. *L'une consiste à condamner la démocratie et le socialisme, à les condamner radicalement, sans appel...*

L'autre qui, *sachant que toute mystique ne se réalise que par des institutions nécessairement imparfaites, travaille à les insérer dans les sociétés humaines, au moyen de mécanismes qu'il faut bien appeler, puisqu'il n'y a pas d'autres mots, démocratiques et socialistes...*

Ou la monarchie ou la démocratie, ou la Révolution ou l'Eglise. Il faut choisir. Voilà votre conclusion.

On peut encore, je crois, choisir une troisième attitude. On peut être — et c'est très bien porté actuellement ! — farouchement individualiste. Il n'est pas prouvé que cette attitude soit la plus mauvaise.

Les chefs, les conducteurs, les architectes n'existent pas. Peut-être, lorsqu'ils se seront révélés, seront-ils suivis par ces mêmes individualistes qui gardent en eux leurs inquiétudes, leurs réflexions et, il faut bien le dire, leurs dégoûts.

En tous cas, rester soi-même, acquérir une valeur personnelle, être son propre chef, se conduire tout seul, édifier le temple intérieur, n'est-ce pas noble aussi ? Plus peut-être que la lutte vaine et stérile.

Quant à la politique, elle n'est peut-être pas nécessaire à la vie d'un homme, et je plains ceux — dont je suis — qui ne peuvent s'empêcher d'en faire.

Et parmi les individualistes, les catholiques peuvent songer davantage au repos de leur âme, et les autres à leur bonheur *temporel*.

Qu'en pense votre collaborateur ?

Je vous prie d'agréer, etc.

MAURICE CAILLARD.

§

La collection Lamberty. — Une vive émotion s'est emparée du monde artistique de Bruxelles à la nouvelle de la prochaine mise aux encans, pour de vulgaires raisons basochiennes, de la galerie d'un amateur éclairé, à la fois homme de goût et bienfaiteur des artistes, M. Ivan Lamberty. Sous le

titre « un acte de vandalisme », M. Lucien Solvay, le critique d'art bien connu, écrit à ce propos dans la *Gazette* du 23 août :

C'est un véritable musée, le Musée de Saint-Gilles, — ainsi que le désigne son propriétaire lui-même, qui avait exprimé l'intention, naguère, de faire don à la commune de plusieurs des œuvres qui le composent.

Il y a là, exposées dans une suite de trois salles, au rez-de-chaussée de la maison de M. Lamberty, rue de Mérode, plusieurs centaines de toiles des maîtres les plus renommés de l'école belge et de l'école française. Il y a là aussi une collection de dessins originaux et d'eaux-fortes tout à fait précieuse, — notamment presque toute l'œuvre de Steinlen, d'exquis dessins de Rops, etc. Puis d'admirables bronzes de Victor Rousseau, des livres rares, que sais-je encore ?

Parmi les œuvres exposées au musée Lamberty figurent encore des De Greef, des Stolbeerts, des Courbet, toute une série de Poulbot, des éditions de Jehan Rictus rehaussées de dessins.

Or, nous avons appris avec stupéfaction, continue M. Lucien Solvay, que cette remarquable galerie est à la veille d'être dispersée — aux enchères publiques, — non par la volonté du mécène, mais par le fait d'un méchant procès, intenté sans vergogne, dans le seul but de nuire, par des gens intéressés !

L'émotion que cette menace a causée dans le monde artistique s'est produite par des protestations indignées, exprimées, dans une sorte d'appel à la justice, par tout ce que Bruxelles compte d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques, etc.

Ces protestations seront-elles suffisantes pour arrêter le « cours de la justice » ?

§

Madame de Sévigné et la navigation aérienne. — Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, fut, elle aussi, préoccupée par le problème des transports aériens. Mais elle ne cherchait pas à le résoudre par quelque ingénieuse mécanique : elle souhaitait tout bonnement l'utilisation du fabuleux animal des romans de chevalerie : l'hippogriffe.

Si vous n'étiez point grosse, et que l'hippogriffe fût encore de ce monde, écrit elle à Mme de Grignan, le 15 juillet 1671, ce serait une chose galante et à ne jamais oublier que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois. Ce ne serait pas une affaire : il parcourrait la terre en deux jours. Vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici, à cause de la promenade où je serais bien aise de vous avoir ; et, le lendemain, vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

De Paris à Grignan (Drôme) ce serait aujourd'hui l'affaire de quelques heures pour nos modernes hippogriffes.

§

Le lieu et les caractères dans la « Novel » —. Le succès du genre littéraire que nos alliés nomment « novel » a donné lieu récemment à une intéressante controverse entre plusieurs écrivains anglais. Certains Anglais, en effet, regrettent que la « novel » se soit écartée du but que lui avait fixé Zola. « La nouvelle, disent-ils, n'est plus un compte rendu de la vie, éternelle représentation de l'activité d'une époque définie. Le « novelist », le conteur ou le chroniqueur ne se soucie plus de la topographie ou de la géographie, et M. Hardy lui-même n'a jamais décrit que le comté de Dorset. « Le chroniqueur, répondent les partisans de la modern novel », n'est pas un topographe ; d'ailleurs que nous importe le nom du village, le nom de la ville, si les femmes y sont belles et les hommes intelligents ? Ce que nous voulons, c'est que le lieu s'harmonise

avec les exploits et les émotions du héros : le lecteur de Don Quichotte peut faire fi de la carte ! » Et pour soutenir leur argument, ils rappellent la définition de Smollett : « La « novel » est une peinture des caractères de la vie, disposés en groupes variés et en différentes attitudes sur un plan uniforme. »

Conflit de passions et développement du caractère, voilà ce que nous attendons de la « novel » ; le costume, le lieu n'ont qu'une importance relative, ajoutent-ils, et si nous louons le talent d'un Walter Scott et d'un Dickens, c'est surtout parce que nous trouvons dans leurs ouvrages des caractères ; la seule description des lieux ne saurait plaire. D'ailleurs le plus grand des « novellistes », Balzac, disent-ils enfin, se vantait de connaître toutes les régions de la France et si nous pouvons lui faire un reproche, c'est bien d'avoir « surchargé » ses ouvrages de descriptions topographiques, qui toutefois ne réussissent point pourtant à nuire à la beauté des caractères.

§

Encore l'Apocalypse.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous signaler un fait qui intéressera, sans doute, les lecteurs du *Mercure de France*.

On lit dans l'Apocalypse de saint Jean, versets 1, 2, 3, 7 et 8 du chapitre XI : « Levez-vous et mesurez le temple de Dieu... Pour le parvis..., ne le mesurez point, parce qu'il a été abandonné aux Gentils et ils fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-deux mois... Je donnerai à mes deux témoins de prophétiser durant mille deux cent soixante jours... Après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête... les vaincra et les tuera, et leurs corps demeureront étendus dans les places de la grande ville, où leur Seigneur même a été crucifié ».

C'est évidemment Jérusalem qui est désignée dans ces passages.

Jérusalem a été prise par le Kalife Omar en	637
42 mois font 3 ans 1/2. 365,24 × 3,5 = 1278,35 jours, ci	1278
Si l'on additionne ces deux nombres, on obtient	1915

C'est en 1915 que les Alliés ont remis les pieds sur le sol de la Palestine et qu'y a commencé la fin de la domination musulmane. Espérons que la Conférence de la Paix n'infirmera pas cette interprétation de la célèbre prophétie de saint Jean !

Veuillez agréer, etc.

A. CHATIN.

§

Contribution à l' « Esthétique de la langue française ». — Dans ce beau livre Remy de Gourmont révèle la naissance du mot *lirlie*, transformation populaire de l'anglais *early*, qui désigne une pomme de terre rose. Il peut être intéressant de constater qu'en Bourgogne le mot anglais a donné *arlie* (féminin). Sans doute la forme lirlie vient-elle de l'anglais parlé (ea = i; agglutination de l'article), tandis que la forme bourguignonne a évolué d'après l'anglais écrit (*a* dans *ear* ne se prononçant pas). Ainsi, en des lieux différents où a pénétré le vocable anglais, la langue populaire

se l'est assimilé harmonieusement. L'histoire de ce mot nouveau dans les diverses provinces serait pleine d'intérêt ; car la pomme de terre arlie, répandue un peu partout, a dû être nommée selon le génie de chaque dialecte.

Remy de Gourmont mentionne aussi le mot *carbonate* employé par le peuple au féminin et signifiant le carbonate de soude. On peut en rapprocher le mot *sulfate,* également féminin,qui désigne en Bourgogne le sulfate de cuivre dont on fait grand usage pour le traitement de la vigne.

Ce ne sont là qu'exemples illustrant l' « esthétique de la langue française ».

JEAN-JACQUES THOMASSET.

§

La statue de Polichinelle. — Il s'est constitué à Londres un comité pour l'érection d'une statue de Polichinelle « pour les services rendus à la cause nationale pendant la guerre ». Ne croyez pas que ce soit un trait d'humour de nos alliés, et qu'une ironie quelconque se cache sous cette proposition ; la lettre qui réclame ce monument est signée d'hommes sérieux, comme lord Milner, le président de la Chambre des Communes, le ministre de la Marine, Rudyard Kipling, etc.

Et tous ces signataires veulent uniquement honorer la gaiété britannique, la bonne humeur anglo-saxonne qui permit à la population de la Grande-Bretagne et aux Tommies de « tenir » jusqu'au bout, jusqu'à la défaite de l'Allemagne.

Polichinelle, Pulcinella, est arrivé de Naples en Angleterre il y a quatre siècles. Les enfants anglais d'alors ne purent prononcer correctement son nom, le dénaturèrent et en firent Punch, Mister Punch, et *Punch* c'est le titre d'une des plus célèbres publications humoristiques de Grande-Bretagne. Polichinelle devenu Punch et devenu anglais, insulaire, ses facéties sont bien à lui, ses plaisanteries sont marquées du sceau de son esprit.

C'est lui que Londres veut voir dans le bronze. Et c'est une idée qui méritait l'approbation des meilleures intelligences et des meilleurs cœurs d'outre-Manche.

§

Traitements d'artistes. — Quand les artistes se plaignent de gagner plus difficilement leur vie que les ouvriers, ils sont souvent embarrassés pour indiquer le montant exact de leur salaire. Mais quand ces artistes sont, en même temps, fonctionnaires, on peut se rendre compte des conditions matérielles qui leur sont faites par une République qu'on voudrait plus athénienne.

Jusqu'à ce jour un artiste peintre ou sculpteur de la manufacture de Sèvres gagnait de 1.400 à 5.000 francs par an ; un sculpteur chargé de la direction des travaux de biscuit 3.500 francs ; le bibliothécaire de l'Opéra 2.200 francs ; un artiste tapissier des Gobelins de 1.200 à 3.600 francs ; un professeur de dessin de 1.200 à 2.400 francs ; un professeur chef d'atelier de gravure à l'eau-forte à l'Ecole des Beaux-Arts 2.000 francs; un correcteur des galeries à la même Ecole 1.000 francs ; un professeur des Arts décoratifs de 1.200 à 1.600 francs.

Un projet de loi va modifier ces traitements ; certains seront doublés, d'autres presque triplés, car on s'est aperçu que la vie était chère pour tous. Mais encore le sort du malheureux chartiste, qui, sorti bibliothécaire à vingt-sept ans, gagnera 4.500 francs annuellement, sera-t-il enviable ?

§

Bouvard et la flanelle. — Bouvard avait raison lorsqu'il disait à Pécuchet :

« A votre place, j'ôterais ma flanelle. »

Le docteur Guelpa explique aujourd'hui dans la *Gazette des hôpitaux* que la flanelle de laine, excitant les glandes sudoripares et exagérant la sueur, mouille le vêtement et transforme son état de mauvais conducteur de la chaleur en celui de trop bon conducteur.

Le praticien énumère ainsi toute une série d'inconvénients imputables à la flanelle qui se feutre, se rétrécit, se refroidit, gêne les mouvements respiratoires, etc., etc. La flanelle est, par lui, condamnée sans appel.

Il était donc juste que Pécuchet, ayant suivi le conseil de Bouvard, rendît hommage à celui-ci, qui, comme l'on sait, — « par là fut placé dans son estime à une prodigieuse hauteur... »

§

Les « colombins ». — A propos de l'emploi de ce mot au pluriel, et particulièrement, dans l'expression : « avoir les colombins », signalons à M. Jehan Rictus qu'un des plus curieux parmi les journaux du front, *La Fine équipe* (feuille tirée à la polycopie et qui n'eut que deux numéros datés de 1915), a publié le quatrain suivant :

Qu'on chante sur la lyre et rythme sur les sistres
La gloire de Zézette, émule de Plébins,
Qui sous les tauben, ces colombes sinistres,
N'a jamais eu les colombins.

Ces vers sont signés de M. Jean Pellerin, l'auteur du *Copiste indiscret* et de *la Jeune fille aux pinceaux*.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

L'EXPRESSION DE L'AMOUR
CHEZ LES POÈTES SYMBOLISTES

—

> Je n'établis pas la vérité. Je la cherche.
>
> SOCRATE.

> Le devoir du critique est moins de juger que de comprendre.
>
> ERWIN ROHDE.

La génération qui précède immédiatement la génération symboliste s'était signalée par son caractère misogyne. Aux préventions romantiques, dont elle avait hérité à l'endroit de la femme fatale, s'ajoutait l'influence de Schopenhauer, qu'elle venait de découvrir, et qui déniait à la femme toute vertu d'intelligence et de beauté. Schopenhauer entendait démontrer que la séduction de la femme est en nous. Ce qui nous la rend attrayante, c'est l'appel de l'instinct. Son pouvoir est emprunté. « Elle en use insolemment », ajoutait Baudelaire, qui ramasse les préjugés et les méfiances du dogme et reste obsédé par l'image de l'Eve fatidique, l'éternelle tentatrice, dont le sourire est l'artisan de notre damnation, la source du Péché,

> Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde.

Avec moins d'emphase mais la même insistance, Charles Cros, tout en cédant à son éblouissement, dénonce la férocité de la femme, Corbière sa fausseté, Rimbaud ses infirmités et sa sottise. Verlaine la montre conduisant son troupeau de dupes et le sentimental Coppée lui-même l'assimile aux soldats bourreaux, qu'elle aime, parce qu'ils font aussi couler le sang des cœurs.

A l'envi des poètes, les romanciers, les dramaturges de l'heure renchérissent sur ce thème. Les Goncourt s'inquiètent de l'intrusion de la femme dans la vie de l'artiste, lui reprochent d'amollir les courages, d'éteindre l'inspiration, d'étouffer le libre génie. Ils prêtent à l'éternel féminin la figure d'une Manette Salomon, et cette idée de la femme ennemie est si ancrée chez eux que même les héroïnes qu'ils veulent sympathiques (Renée Mauperin, Sœur Philomène) nuisent à leur insu à ceux qui les approchent et déchaînent inconsciemment les catastrophes autour d'elles. Prosper Mérimée, renouvelant la leçon de *Manon Lescaut*, avec plus de tragique encore, montre dans *Carmen* jusqu'à quel point d'avilissement la femme peut amener un honnête garçon. Emile Augier, Sardou ne se font pas faute d'étaler au théâtre ses perfidies et ses astuces et nous mettent en garde contre ses batteries sournoises. Zola symbolise dans *Nana* toute la force dissolvante du vice, fait de la femme un instrument de décomposition sociale. Alexandre Dumas fils nous conseille froidement : « Tue-la ! »

C'est qu'à ce moment la courtisane règne et les faux ménages. Au spectacle de tant de ruines accumulées, Alphonse Daudet tremble pour ses fils. Il écrit *Sapho* à leur adresse et jette son réquisitoire à la méditation de leur vingt ans. Précaution bien inutile. La génération qui vient ne s'embarrassera guère du scrupule de ses aînés, et si la femme doit encore chez eux exercer ses ravages, du moins ils auront cessé d'en être dupes. L'aventure ne risquera plus de tourner au tragique. Ce n'est pas là, pour eux, que sera le danger. Les jeunes hommes auront un sens plus sûr des réalités et cesseront de rendre la femme responsable de leurs propres vices. Si le poète Edmond Haraucourt, reprenant l'idée de Schopenhauer, allègue que

La Beauté de la femme est dans les nerfs de l'homme

sa génération n'aura plus les nerfs assez solides pour conférer à cette beauté un pouvoir irrésistible. La race, épuisée par une longue période de bien-être et les holocaustes répétés, les coupes sombres des guerres et des révolutions antérieures, se montrera moins sensible aux maléfices. Que les pères cessent de trembler et d'agiter l'épouvantail des magiciennes perverses. « Ces demoiselles n'ont rien de si démoniaque, je vous assure », leur rétorque l'un des premiers manifestants du sym-

bolisme, le poète René Ghil. Jules Laforgue, qui vient ensuite, est trop averti pour leur demander l'impossible. Il n'exige plus d'elles l'héroïsme et le dévouement. Il suffit à son amie d'être belle :

Deux yeux café, voilà tous ses papiers.

Il est sage de s'en tenir à ces formalités sommaires, puisqu'au fond « tout n'est que célibat ».

De même Henri de Régnier sait l'abîme qui sépare les sexes et qu'il est fou d'essayer de le combler. Ce n'est plus à la Bible qu'il emprunte ses images, mais au mythe hellénique, et il sait ce qui se cache de vérité sous la fable des Sirènes. A contempler notre civilisation, il apparaît d'ailleurs que si la femme est corrompue et vénale, une large part de responsabilité en revient à l'homme, et qu'importe, au surplus, que sa Beauté ne soit qu'une illusion de nos sens, comme la saveur du fruit ou l'odeur de la rose ? « Cette illusion nous suffit », déclare Jean Moréas (*Notes sur Schopenhauer* — *Revue indépendante*, mars 1885), et puisque l'homme ignorera toujours l'essence propre des choses et ne connaîtra que la manière dont elles affectent son organisation, ne serait-il pas prudent d'accepter sur la Beauté de la femme le *phénomène* que l'instinct amoureux nous présente, sans chercher à pénétrer la *noumène* indéchiffrable ? » L'azur du ciel aussi n'est qu'un trompe-l'œil, cela ne gâte en rien l'allégresse qu'on en reçoit ! Stéphane Mallarmé est un sage qui nous invite, dans l'*Après-midi d'un Faune*, à nous éblouir de l'Univers, en le contemplant à travers le Désir, comme à travers la pulpe lumineuse des raisins vides. Qu'importe qu'il n'y ait chez la femme que la vie inconsciente des choses, des bois mouvants, de l'eau courante et des fleurs, puisque son sourire c'est pour nous, affirme Gustave Kahn,

... la clarté sur les îles,
Les îles blanches du lointain
Qui s'éveillent sous le frais matin
De toutes leurs gerbes éblouies.

Qu'importe qu'elle ne soit qu'une créature animale et perverse, puisque sa présence nous emplit d'aise, et qu'autour d'elle fleurissent les songes. Accueillons-la comme une trame délicieuse où broder nos fantaisies.

O douce chose printanière,
O jeune femme, ô fleur superbe,
Epanouis ta nudité
Royale, emmi tes sœurs de l'herbe.

Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches,
Ouvre tes grands yeux puérils
Où rit l'orgueil de tes chairs blanches.

Ainsi chante Francis Vielé-Griffin, qui, restreignant l'Amour à la seule joie contemplative, se garde, comme Stéphane Mallarmé,

du parfum de tristesse
Que même, sans dégoût et sans déboire, laisse
La cueillaison d'un rêve aux doigts qui l'ont cueilli.

C'est contracter une solide assurance contre les déceptions que de s'attacher comme Ulysse au mât du navire, et c'est jouir sans danger de la douceur des voix perfides. Les poètes de l'heure sont enclins à la prudence et à n'aimer qu'en imagination et en décor.

§

« Ardente et découragée », a dit justement Maurice Barrès, de sa génération. Nulle ne fut plus dévorée d'appétits, d'élans, d'ambitions. Nulle ne fut plus pénétrée de l'inutilité de l'effort et de son impuissance à changer quoi que ce soit à l'ordre établi du destin. Ses poètes rêvent de vivre intensément. Ils se fouettent à l'action. Ils ne cessent de s'admonester comme Charles Guérin :

Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie !

Et toujours, au dernier moment, ils reculent devant son contact glacé. « Agir ! Agir ! » criait déjà Baudelaire, puis il revient à la sagesse des hiboux immobiles, sachant qu'on porte toujours le châtiment d'avoir voulu changer de place. Albert Samain se résigne à la solitude. Il ferme sa porte au bruit de la rue (1) et, le front collé à la vitre, comme une infante reléguée dans son Escurial lointain, ne veut voir que son rêve nostalgique et doré fleurir à l'horizon. Par dépit de ne pouvoir pétrir le monde à sa guise, il se taille dans les nuages un vaste empire de rêve :

Pense, domine l'Age et respire l'espace;
N'espère pas. L'espoir est un oiseau rapace.
Vis, si tu peux, dans l'éternel, l'heure qui passe.

(1) « Ah ! ce bruit affreux de la vie ! » (Charles Guérin).

Avant lui, Corbière et Laforgue s'étaient exilés de la cohue. Ce que la muse de Samain soupire en cérémonieuse robe de parade, la muse de ces derniers le sifflote en oripeaux pailletés de clownesse, avec des culbutes et des grimaces :

Et je laisse la vie
Pleuvoir sans me mouiller.

Agir n'est pas seulement inutile, renchérit Jules Tellier, agir est dangereux. A gesticuler à tâtons dans le noir du destin, on risque toujours de blesser quelque puissance occulte et mystérieuse et d'en déchaîner la colère vengeresse. C'est folie que de courir après la fortune. Vivons donc *Tel qu'en songe*, décide Henri de Régnier. Puisque tout n'est qu'apparence et illusion, épargnons-nous d'aller « cueillir des remords dans la foule servile ». Vivons dans le recueillement au fond de notre tour d'ivoire (1). Nous avons, pour nous consoler, les fleurs, la musique et les livres. Choisissons, dans l'histoire, un héros à notre humeur dont nous répéterons les gestes devant la glace. Soyons César, Cyrus, Hamlet, et, s'il nous prend fantaisie d'être Don Juan, le passé est assez riche en héroïnes de tout genre pour que nous puissions y cueillir des trophées à loisir. A douze ans, dans un grenier, Rimbaud a connu toutes les femmes des anciens peintres. C'est à feuilleter des magazines que Francis Jammes s'éprend de Clara d'Ellébeuse, la petite écolière des anciens pensionnats. Les belles mortes nous appellent du haut de leurs cadres dorés ou nous sourient de leur bouche de marbre. Voici Phryné, Aspasie, Cléopâtre. Aimons-les. Leur fantôme se pliera docile à nos caresses, et s'il nous faut un semblant de vérité, prions la première venue de nos contemporaines d'aider à l'illusion, en remplissant pour un moment leur personnage. Nous lui soufflerons le rôle, mais, pour Dieu ! qu'elle n'aille point se piper au jeu, et croire à la réalité de notre hommage. Nous ne lui demandons qu'un simulacre, et qu'elle sache bien que si nous nous réfugions dans les yeux vivants, c'est toujours pour nous réfugier hors

(1) Nous ne les avons jamais aimées
Ces amusettes du dehors;
Nous nous faisons à nous-mêmes nos décors
Et nos impudeurs y dansent en almées.

(Camille Mauclair.)

du monde. Des deux rames dont je navigue, dit Albert Samain.

> L'une est langueur, l'autre est silence.

Le silence est cher aux poètes de l'heure, surtout en amour. Un mot malencontreux aurait si vite fait de rompre le charme! « Tais-toi, tais-toi ! » ne cessent-ils d'adjurer leur bonne amie.

> A cette heure un langage humain serait profane. (Louis le Cardonnel.)
> Je te disais « tais-toi » quand tu ne disais rien. (Francis Jammes.)

Donne-moi la main. Asseyons-nous sous l'ombrage. C'est l'heure du crépuscule. Ecoutons jaser la brise et rêvons :

> Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur
> Ne valent pas un long baiser même qui mente. (Paul Verlaine.)

Ne vous inquiétez pas de ce long baiser. C'est le baiser au front des mères et des sœurs aînées. Il est sans brûlure. Il correspond au mot d'ordre :

> De la douceur, de la douceur, de la douceur !

Et encore le poète s'y refuse-t-il parfois :

> Vers elle je penchais ma lèvre mais sans prendre
> Le baiser qu'elle s'attendait à recueillir. (Francis Jammes.)

Le poète souffre. Il a besoin d'être bercé. Il se laisse aller comme un enfant sur le sein maternel. La chair ne compte plus. Ce n'est pas une femme, c'est un ange qui veille à ses côtés. Son étreinte est spirituelle :

> Et je baise ta chair angélique aux paupières. (Albert Samain)

Il cède à l'extase mais sans perdre pied. Il sait que tout est leurre et mensonge :

> O parcourons le plus de gammes,
> Car il n'y a pas autre chose.

soupire Jules Laforgue.

On vient à l'amour tranquillement comme à une fenêtre pour contempler des horizons. C'est, pour les uns, motif à se distraire du monotone ennui de vivre et pour les autres matière à enrichir leur sensibilité et vivre un chapitre de la « Culture du moi ». Le partenaire n'est plus qu'un prétexte. Il figure un personnage muet. Tandis que le soliloque se déroule, il peut s'endormir, les choses n'en iront que mieux. C'est dans

la posture du sommeil que Francis Jammes évoque de préférence sa bonne amie :

Tu serais nue sur la bruyère humide et rose,
Tu dormirais en ne rêvant d'aucune chose.

Et il lui plairait de se laisser aller aussi à la contagion :

Je voudrais me coucher et je m'endormirais.
. . . .
Laisse-moi t'endormir et tu m'endormiras.

« Je t'aime parce que tu dors », dit Charles Guérin à la dame de ses pensées. La dame pourrait s'éclipser à certaines heures sans que l'amant s'en aperçoive et interrompe le cours de sa rêverie. Même indolence dans l'autre camp. Là aussi Schopenhauer a passé et ces dames lui rendent la monnaie de sa pièce.

Mme de Noailles ne sait plus si c'est au paysage ou à l'adolescent que va sa tendresse. Si un jeune cœur était près de mon épaule, confesse-t-elle,

Je lui dirais : ce n'est pas vous,
C'est toute la nuit qui me tente.
. . . .
Vous n'êtes qu'un adolescent ;
C'est à la nuit que je dévoile
Mon cœur qui fond l'or de mon sang,
Et mon cœur triste jusqu'aux moelles.
Ne dites rien ! Je ne réclame
De vous que vos regards meurtris...

L'amour est de « l'égoïsme à deux », prétendait Mme de Staël, mais les contemporains font l'économie du partage autant par prudence que par orgueil :

Je repousse le cœur qui m'attend et m'appelle,
Et je suis, cette nuit, amoureuse de moi,
De mes yeux sans espoir, de ma voix immortelle,

dit encore Mme de Noailles. Pour se bercer de l'illusion de l'amour ils n'ont plus besoin de sortir d'eux-mêmes. Ils savent déclencher l'extase automatiquement.

§

L'impuissance d'aimer ! c'est le titre que Jean de Tinan donne au récit de son aventure sentimentale, publiée en 1894 à Paris (11, rue de la Chaussée-d'Antin). Il prend soin de nous avertir que ce document vaut pour l'ensemble de sa génération : « Je

vais vous parler un peu des jeunes filles et des jeunes gens... le décousu de leurs sentiments factices... Ah! l'insignifiance de tout cela! » Le livre s'orne d'un frontispice de Félicien Rops : une femme hiératique soupèse l'enfant amour qu'elle respire comme une proie au milieu d'un paysage stylisé d'arbres, de fleurs et d'ibis. En voici l'argument :

Jean de Tinan a rencontré dans le monde deux yeux magnétiques. La dame est belle et disposée à accueillir les hommages. L'aventure est tentante. Pourtant il hésite à s'engager. Il a vingt ans à peine. Il aime aimer et il hésite : « Sitôt que je commence à aimer, je n'ai de cesse, avant d'avoir si bien retourné les sentiments de l'amie et les miens, que tout amour soit devenu impossible. » La définition de Tolstoï le décourage : « Aimer, c'est préférer autrui à soi-même. » Il ne s'aveuglera jamais jusque-là. Sa passion reste clairvoyante et, sous les perfections de l'amie, découvre ses défauts. Il redoute l'aventure, ses suites, les complications. « Je ne pourrai que m'y énerver ou m'y amoindrir », et il se désole. « Ah! ces mois passés à prendre son élan pour ne jamais sauter. »

Il s'engage pourtant, vaille que vaille, mais, tandis que le flirt se poursuit, il s'aperçoit de l'accord impossible et que tous deux chantent le même air sur un ton différent. L'amie s'étonne de ses réticences, de ses timidités. « Que voulez-vous donc ? » demande-t-elle un jour, inquiète, et lui de confesser : « Je ne sais pas ce que je veux. » C'est la vérité. Il ne peut se débrouiller de tant d'impressions confuses et diverses. Il a peur d'être obligé de se dire : « Je m'emballais, j'ai rencontré un caillou. » Il se sent attiré vers sa beauté, mais une amertume secrète gâte tous ses plaisirs présents. Il ne les retrouve plus qu'à l'état de souvenirs. Il s'exalte alors dans la solitude de ses pensées. Il aime en images. Il revoit l'aimée assise au clavecin, découpée par la lampe, dans l'atmosphère intime de la chambre, tandis que le rideau de la fenêtre s'agite aux souffles de la nuit d'été, et il s'éprouve fortement épris, mais il a des retours si capricieux et si injustes! Il lui échappe de dire : « Elle était charmante, mais je n'étais pas d'humeur à éprouver du plaisir » ; et il conclut : « Tout cela est trop compliqué. J'aime vraiment les gens qui aiment tout simplement. Nous avons lu trop de volumes à 7 fr. 50 pour aimer comme tout le monde. »

« Nous paralysons le cœur à force de lucidité, et puis, après tout, pourquoi exiger des femmes ce que nous ne leur offrons pas en échange : la sincérité (1). » Et il ajoute cette phrase désolante : « nous serions très infâmes si nous n'étions pas si niais. »

Tout cela est déjà contenu dans Baudelaire, mais dévoile avec quelle ampleur et quelle célérité il a fait tache d'huile. En somme, Jean de Tinan est né blasé comme l'élite de ses contemporains. Il ne sait comment concilier tant d'impulsions contradictoires. Et l'atavisme religieux pèse aussi sur lui : « Tous ces baisers ont un goût de terre. » A la même heure, Charles Guérin écrit :

Toute chair à ma bouche a le goût du Péché.

« Nous ne nous aimons pas, pense Jean de Tinan, mais serait-ce si différent, si nous nous aimions ? » Cela à l'heure même ou Remy de Gourmont concède : « J'aime l'inaction, le différé ; il n'y a pas grande différence entre les rêves et leur réalisation. » Alors à quoi bon pousser l'aventure ? Que tout demeure en possibilités. Rêvons un rêve. Flaubert a raison : « Les âmes s'étreignent mieux que les corps. » Tinan tourne au délire mystique. « Si j'avais une sœur, comme je l'aurais aimée ! » Il dit à son amie : « Je veux voir votre âme que me cachent vos pensées. » Pour exprimer ses émotions, il lui vient aux lèvres les frêles et merveilleuses métaphores liturgiques :

Causa nostræ lætitiæ
Stella matutina.

Il perd pied. Il déraille. « Je voudrais que sa beauté nue me manifeste la beauté métaphysique du dieu-monde... Concevoir l'absolu en spécialisant ses attributs symbolisés par des impressions d'elle... Trouver des révélations flamboyantes aux mystères des analogies !... »

Encore, toujours Baudelaire ! A se crisper ainsi, les nerfs s'usent vite. Jean de Tinan n'a plus qu'une préoccupation : se dégager. Il annonce un beau matin qu'il part en voyage et l'amie elle-même, depuis longtemps désillusionnée, reçoit cette communication avec soulagement. Elle avait dit la veille en confidence à une tierce personne : « Malgré le plaisir que j'ai

(1) Cf. Ephraïm Mikhaël :
Chère, je t'ai dit des messes hautaines
Sans y croire......................

de voir Marcel, je voudrais bien le voir partir. On ne sait pas ce qui peut arriver à jouer ainsi avec le feu. »

C'est l'époque où se dénouent sans douleur les liaisons éphémères. Jean Ajalbert nous montre, dans l'un de ses romans un amoureux s'éloignant de sa maîtresse, qui implore un rendez-vous, avec ces simples mots : « Je t'écrirai ! » et l'idée de n'en rien faire. Il n'y a plus à craindre chez les plus passionnés que l'amour les livre aux coups de tête et aux folies. Déjà les Parnassiens s'étaient sentis, pour les mêmes causes, inclinés à la sagesse. Il y a comme un aveu d'impuissance dans le renoncement d'un Sully Prudhomme. L'heure est venue des pamoisons sans conséquence et, comme dit Corbière, « des petites morts pour rire » :

Dodelinette à nos petits péchés.

C'est Charles Vignier qui pousse ce refrain émancipateur. Et s'il y avait encore péril à s'engager dans le sillage des belles, ce poète nous suggère le moyen de nous libérer d'emblée de l'illusion :

Or l'autre, voilé par la nuit des brocatelles,
Vit se magnifier un rêve inattendu,
Mais, dans son pur dédain, il l'a bientôt, par tels
Insolites secrets, à son néant rendu (1).

§

Ces amitiés intellectuelles, à quoi les poètes de l'âge symboliste veulent réduire l'Amour, laissent trop d'aspirations naturelles en souffrance pour ne pas aboutir à une déception. Jean de Tinan l'éprouve qui suppose : « Il n'y a sans doute que la débauche de vraie, parce que c'est elle qui laisse le moins de rancœur. » Il en vient à « souhaiter le charme des sens... de l'ivresse bestiale quand la pensée ne s'y mêle plus ». Baudelaire aussi avait espéré endormir sa douleur sur « les lits hasardeux ». Mallarmé y souhaitait trouver « le lourd sommeil sans songes », et, avant eux, Musset avait tenté l'expérience. Demandez-leur ce qu'ils en pensent ! C'est, nous dit Remy de Gourmont, qu'ils n'ont pas éliminé le « poison syrien ». Le monde s'est affranchi du dogme chrétien, mais sa morale pèse toujours sur les consciences. Nietzsche s'en étonne qui s'emploie à la détruire pour délivrer la vie. Ses disciples pullulent et

(1) Charles Vignier : *Centon* (Vanier).

se jettent sur le vieux monde les armes à la main. Les revues d'avant-garde sont pleines de manifestes où l'on s'élève contre le préjugé des mœurs. M. Chevrier, dans la *Revue indépendante* (numéros d'août 1884 et de février 1885), réclame la liberté de la chair comme corollaire de la liberté de conscience et propose que tout être humain soit maître souverain de son être et de son corps comme de sa pensée, que le goût de l'individu soit la seule loi de ses passions, et décrète que la morale, définie règle des mœurs, est une atteinte à la liberté. Remy de Gourmont nous invite à retrouver la joie païenne, l'innocence première, à chercher le repos dans la pure délectation sensuelle. Il nous montre pour modèles, dans sa *Nuit au Luxembourg* deux amants, dont l'unique satisfaction consiste à « jouer avec leur corps », mais Remy de Gourmont s'illusionne. Il reste, lui-même, intoxiqué du poison syrien et préoccupé du péché. Le corps n'est pas relevé de son exil infâme. Il flotte toujours autour de ses joies une odeur de carnage et de bûcher, un reflet des brasiers de l'enfer.

§

Jean de Tinan nous a donné pour raisons de la passivité indolente de ses contemporains l'excès de fatigue qui ne leur permet plus d'appareiller pour les aventures du large (1) et l'excès de lucidité qui les empêche de s'y leurrer. Sans doute, il effleure le scrupule religieux quand il parle des « baisers au goût de terre », mais il y a, dans les préventions dont la jeunesse fait preuve à l'égard de la passion, peut-être autre chose qu'un relent superstitieux. Je sais bien qu'on n'efface pas aisément un pli vingt fois séculaire. Tout de même l'interdit de l'Eglise pèse peut-être moins dans leurs hésitations que la qualité de leur nature et une sorte d'orgueil propre à leur génération. Ils ont ce roidissement fanatique de l'*Hérodiade* de Mallarmé : « J'aime l'horreur d'être vierge... » C'est déjà une noble ambition que de vouloir départager, comme ils le font, les joies de l'âme et celles du corps, mais la mesure est insuffisante. Le conflit demeure. Il faut que tout s'absorbe dans l'unité. Il faut ou spiritualiser la chair ou matérialiser l'esprit. Les poètes marchent à l'unité spirituelle. C'est une étrange chose que la nature ait mélangé, comme dit Montaigne, nos ordures et nos plaisirs et qu'un homme délicat ne puisse s'y exposer sans nausées. Ce

(1) *Lassitudes*, c'est le titre que Louis Dumur donne à son premier recueil de vers.

ne sont pas seulement des chrétiens qui y apportent un sentiment de répugnance, mais des hommes d'une autre confession et sur toute l'étendue de la terre. Ecoutez le poète hindou Rabindranath Tagore :

J'essaie d'étreindre la beauté. Elle m'élude, ne laissant que le corps entre mes mains. — Confus et lassé, je retombe. — Comment pourrait le corps toucher la fleur que l'âme seule peut toucher (1).

Nous sommes arrivés à un point de civilisation où l'élite sélectionnée, l'aristocratie des esprits, même purgée de tout souci dévot, rougit des sollicitations de la chair et s'irrite de l'impôt du sang comme d'une déshonorante servitude. Rimbaud a raison : L'amour est à réinventer !

§

Quand serai-je enfin maître et dieu de mon haleine ?

se désole René Ghil, harcelé de désirs troubles et de migraines. Pourtant René Ghil sait que l'homme n'a pas reçu sa loi des mains du créateur. Il a lu, j'imagine, Darwin, Haeckel... Il a étudié les mystères de notre origine, suivi notre évolution depuis la monère primitive. Il a traversé, en imagination, les marais carbonifères, les forêts de l'âge misozoïque. Il sait que notre existence fut représentée à l'âge carbonifère par quelque chose, — quelque chose au sang froid et à la peau visqueuse, — qui se cachait entre l'air et l'eau et fuyait devant les gigantesques amphibies de l'époque. Il est instruit, j'imagine, de notre genèse paléontologique et sait quels liens nous rattachent aux mammifères pithécoïdes. Il sait que la nature n'use de nous qu'à titre de ferments nourriciers, et de poussière prolifique, afin d'assurer la perpétuité de l'espèce : *Totus homo semen est, tota mulier in utero*. Il sait que la morale n'eut d'autre fondement, au début, que des nécessités d'hygiène ; que l'homme poursuit ses métamorphoses et qu'il viendra peut être un jour où, comme l'insinue Wells, des êtres « qui sont maintenant latents dans nos pensées et cachés dans nos reins, se dresseront sur cette terre, comme on se dresse sur un tabouret, et éclateront de rire, en étendant la main au milieu des étoiles (2) ».

(1) Rabindranath Tagore : *L'Offrande lyrique*, traduite par André Gide (*Nouvelle Revue française*).
(2) Wells : *Anticipations*, traduction de Davray et de Kozakiewicz (*Mercure de France*).

« Ah ! fuir ! s'évader ! » supplie Jules Tellier, qui étouffe dans ses liens de chair. Pourtant Jules Tellier ne s'impressionne guère des raisons des théologiens. Il les a percées au défaut de la cuirasse. « Expliquer le monde par Dieu, songe-t-il, c'est reculer seulement la difficulté. Il reste toujours à expliquer l'existence, sous la forme d'un dieu comme sous celle du monde. »

Albert Samain n'a pas mis son espoir dans le ciel vide. Pour lui la Vierge à clos les yeux, et les Anges défunts

> Reposent les doigts joints au tombeau de leurs ailes.

Il n'en est pas moins dévoré d'une fureur de chasteté :

> Je veux que mon corps vierge, ainsi qu'un diamant,
> A jamais comme lui soit splendide et stérile.

Le douloureux Charles Guérin, replié sur lui-même au fond de sa province étroite et mesquine, se souffle : « Sois athée » ! et pourtant sa jeunesse fumeuse l'importune. Il aspire à déposer

> Le bracelet pesant des voluptés humaines.

Ce n'est pas la foi qui le pousse à étouffer ses désirs et à se mutiler, c'est, au contraire, l'écœurement du plaisir et le besoin de « se purifier dans l'air supérieur » qui le fera, tout à l'heure, retrouver les vestiges de la foi perdue et s'y cramponner avec l'énergie du désespoir :

> Je suis le plus méchant des mauvais serviteurs,
> O Jésus, qui prêchais la sagesse aux docteurs !
> J'ai détourné le sens divin des paraboles.
> J'ai, d'un grain vil, semé le champ de tes paroles.
> Malheur à moi ! car dans les vers que j'ai chantés
> La prière se mêle au cri des voluptés :
> J'ai baisé tes pieds nus comme une chair de femme,
> Et posé sur ton cœur ouvert un cœur infâme.
> L'iniquité fut ma maîtresse. Et me voilà.
> Tes yeux que le péché de l'univers scella
> Me brûlent de leurs pleurs de sang...
> Ah ! ne le laisse pas mourir dans son Péché
> Cet errant qui s'enlace à ta croix et qui pleure,
> Las d'avoir tant cherché l'Amour, qui, seul, demeure (1).

La conviction de Stuart Merrill est que « les morts sont bien morts ». Ce n'est point la peur du châtiment futur qui

(1) Charles Guérin : *Le Semeur de Cendres* (*Mercure de France*).

l'écarte des voluptés grossières. Ce n'est point dans l'espoir d'une récompense posthume qu'il se cloître, en fin de compte, dans les songes

> Qui font oublier sans retour
> Tous les masques et les mensonges
> Dont se leurre le pauvre Amour.

et où il attend « le seul baiser maternel de la mort ».

« Des lys ! des lys ! des lys » ! implore Laurent Tailhade, qu'on n'accusera point de révérence eucharistique et qu'inspire, seul, un souci de dignité humaine.

« Soyez chastes », ordonne à tous Germain Nouveau du fond de son exil errant :

> Couronnement divin de la sagesse humaine,
> La chasteté sourit à l'homme et le conduit.
> L'Homme avec elle est roi ; sans elle tout le mène.
>
> La Sagesse ! Sans elle, un baiser la détruit :
> Nul n'a contre un baiser de volonté suprême
> Nul n'est sage le jour s'il n'est chaste la nuit...
>
> Aimez la chasteté, la plus douce victoire
> Que César voit briller, qu'il ne remporte pas,
> Dont les rayons, Hercule, effaceront ta gloire.
>
> Le monde est une cage où le mal, au front bas,
> Est la ménagerie, et la dompteuse forte
> Est cette chasteté portant partout ses pas.
>
> Elle entre dans la cage ; elle en ferme la porte ;
> Elle tient sous ses yeux tous les vices hurlants.
> Si jamais elle meurt, l'âme du monde est morte.
>
> Mais elle est Daniel sous ses longs voiles blancs.
> Daniel ne meurt pas, car Dieu met des épées
> Dans ses regards qui sont des feux étincelants.
>
> Dans les fleurs, aux plis blancs de sa robe échappées,
> Suivez sa chevelure au vent, comme le chien
> Suit la flûte du pâtre au temps des épopées...
>
> Elle cueille humblement dans la joie en éveil
> Les lauriers les plus verts des plus nobles conquêtes,
> Sans vieux fracas d'acier ni dur clairon vermeil.
>
> Elle rit aux dangers comme on rit dans les fêtes,
> Devant ployer un jour tout sous sa volonté,
> Plus grande, ô conquérants, que le bruit que vous faites,
> Et sans elle il n'est pas d'entière majesté !

Et l'ami de Germain Nouveau, Louis Le Cardonnel, fulmine

aussi contre le « néfaste amour, ravisseur du sommeil ». Il dit « le poison de son charme illusoire » :

La haine sourdement mêlée à ses transports,
La jalouse fureur qu'on nomme sa victoire,
Et les cœurs séparés quand s'enlacent les corps.

Lui aussi dénonce « l'énervante et charnelle Aphrodite », « ses nuits de honte », et se met, touché par la grâce, à rouvrir des chemins vers la cité de Dieu, préludant ainsi aux conversions multiples qui vont suivre (Adolphe Retté, Francis Jammes, Charles Morice.....) et à cette renaissance de ferveur évangélique que nous voyons s'épanouir, de nos jours, avec la doctrine du *Sacré-Cœur*, nouvelle formule de quiétisme dont s'accommode notre Eglise opportuniste, mais qu'elle eût considérée comme une hérésie redoutable et condamnée au temps de Bossuet, preuve que la qualité de la foi s'est étrangement altérée au cours des âges.

§

Donc tous, athées et croyants, s'essayent à la chasteté, mais l'escalade est dure et parfois le pied leur glisse. Ils connaissent de terribles rechutes. Verlaine en prend son parti. Désespéré de l'accord impossible, il se résigne, avec son fond de solide bonhomie, à vivre en partie double, parallèlement, et s'assied entre le vice et la vertu. Lavé, séance tenante, de ses écarts par ses contritions, il y gagne de n'y point se perdre dans les brumes et de n'y laisser ni sa verte humeur ni sa raison. On ne pourra pas lui appliquer l'apostrophe de Louis le Cardonnel à Louis II de Bavière :

Vous fûtes entraîné par le sabbat vainqueur,
Poussant votre cheval à travers les bois sombres,
Les mânes et la nuit vous ont pris votre cœur,
Car ce n'est pas en vain qu'on provoque les ombres.

Verlaine ne connaîtra pas les hallucinations terribles des chastes, ce supplice du saint ermite qui voit surgir à l'horizon du désert

Les seins nus et pourprés de ses tentations.

Il échappera au suicide de Nerval, à la folie de Baudelaire, aux nuits de fièvre d'Albert Samain, aux apparitions sinistres d'une Salomé féroce, venue du fond des temps pour « réclamer

l'agneau blanc de son cœur et l'égorger ». Il ne se surprendra pas à psalmodier les litanies de la luxure :

Fruit défendu qui fait claquer les dents d'envie,

et jamais il ne roulera aux crises d'animalité :

J'étais tigre parmi des tigresses lubriques.

Certes, ce n'est là chez Samain qu'un orage passager. Il sentira bientôt remonter dans son cœur l'Astre argenté des rêves paisibles, mais il souffre horriblement. S'il arrive à Verlaine de s'égarer la nuit, comme Charles Guérin, dans les quartiers déserts

Où la prostituée écume les ténèbres,

il n'y portera ni son inquiétude aiguë, ni ses tortures, ni son âme désorbitée. Il lui suffira de se remémorer le vieil adage (car Verlaine espagnolisait en diable) *Defienda me dios de my*; et, s'il sort quelque peu mal en point de l'aventure, il se consolera avec le vers d'Ovide, qu'il aimait :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.

C'est qu'aussi la chasteté n'est pas l'innocence. C'est une vertu militante. Elle ne se manifeste qu'à travers les ruines et les blessures.

§

Ah ! que le monde est malade, et qu'il le prouve par cette obstination à revenir sans fin sur son infirmité sexuelle.

Déjà Alfred de Vigny se désolait du serpentement incessant autour de l'homme, de la vipère dorée :

Toujours, ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur.

Il prévoyait l'heure où, las de ce duel sans merci :

Et se jetant de loin un regard irrité
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

Sa plainte revit chez les Parnassiens :

Misérables vivants que le baiser tourmente.
(Sully Prudhomme.)

En vain les brutalistes s'essayent à donner le change et parlent de franches lippées et de corps à corps éperdus. En vain s'essayent-ils à nous convaincre de leurs reins solides et de

leurs joies satisfaites à barboter dans le bourbier des paillardises. En vain Richepin s'écrie :

L'Amour que je sens, l'Amour qui me cuit
N'est pas un amour chaste et platonique,
Sorbet à la neige avec un biscuit,
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique !

On sent bien, ne serait-ce qu'à l'artifice du style, qu'il n'y a là que rodomontades et vantardises. Ces messieurs sont incapables de se livrer à d'autres excès qu'à ceux de la rime-calembour, et, sous leur masque insolent de fiers-à-bras, d'hercules infatigables et d'ogres rabelaisiens, sont aussi peu voraces que le frugal Auguste Dorchain, l'auteur de la *Jeunesse pensive*, qui s'épouvante des mots que la tentation lui murmure à l'oreille et qui tremble à la seule idée d'y pouvoir basculer.

Tout le long du livre, écrit Jules Tellier (1), M. Dorchain se pose cette seule question : s'il doit ou non perdre sa candeur et s'il peut se permettre de consommer l'œuvre de chair en dehors du mariage. Le « Baiserai-je papa ? » du jeune Diafoirus, c'est à lui-même que le poète l'adresse et il n'obtient pas sa propre autorisation.

Les propos enflammés de d'Arcy à l'Abbesse de Jouarre, c'est à lui-même que ce rimeur les tient et il ne parvient point à se détourner du devoir. Ce n'est pas qu'il ne se donne de bonnes raisons : « Tu seras plus tranquille ensuite, tu auras la tête moins lourde et tu travailleras mieux », mais tout de suite après, il s'interrompt et se tance :

Ah, sophiste éhonté, cœur fragile, âme lâche,
Tu glisses, malheureux !

Le plaisant, c'est que Jules Tellier, qui juge bon ici de se moquer de Dorchain, connaît absolument les mêmes débats et qu'il se désole avec la même âcreté des mêmes nécessités. La seule différence est qu'il attend, pour se plaindre de la tentation, d'y avoir succombé. Même contradiction chez Remy de Gourmont qui juge la chasteté « une aberration », mais qui y conforme ses humeurs et qui, après avoir raillé, comme puérils, ces scrupules de conscience, y revient avec une telle insistance, qu'il ne fait que les renforcer, et redouble son anxiété avec la nôtre. Il juge la morale simple affaire de convention, de mode, et de préjugé, nuisible surtout à l'œuvre d'art, ce qui ne l'empêche pas de condamner, en son

(1) Jules Tellier : *Nos poètes* (A. Dupré, édit.).

nom, les « mauvaises mœurs » à travers les écrits de son temps. Il va jusqu'à prétendre que l'instinct sexuel est le pôle intellectuel de l'humanité. Il est vrai que l'Amour est le thème éternel de toute poésie et qu'à l'inverse de sa pratique, immuable dès l'origine, son expression littéraire diffère et varie au cours des âges, au point de marquer la valeur du groupe social. Or, à ne l'envisager qu'à ce dernier point de vue, on peut dire que l'Amour ne fut jamais si mêlé d'aigreurs, de fiel, de troubles et de remords qu'à l'âge symboliste. Il s'est singulièrement compliqué dans sa marche à travers le temps. Il n'est plus la fiction allégorique, rapportée des croisades, au contact de l'Orient chevaleresque et galant. Il a cessé d'être cette simple fluxion de nos conteurs gaulois, dont parle Mathurin Régnier et dont Villon s'accommodait auprès de la grosse Margot. Il n'est plus comme au XVIe siècle, après les guerres d'Italie, matière à rébus, à charades, à épigrammes, à concetti et à madrigaux. Il n'est plus simple prétexte à jeux d'esprit, quand les amants n'avaient à craindre d'autres rigueurs que celles de leur Dame. C'est qu'alors son expression est libre, à travers les secousses et le désordre de l'Etat et l'indifférence de l'opinion, embesognée ailleurs. La sérénité le prouve avec laquelle ce brave Amadis Jamyn et l'excellent abbé Desportes, lui-même, reprennent pour complaire à Sa Majesté très-chrétienne, Henri, roi de France et de Pologne, troisième de nom, les couplets antiques de l'Amour alterné et «pétrarquisent» indifféremment en l'honneur des belles dames et des mignons de la Cour. L'Amour est un félin domestique en liberté ; la contrainte le rend féroce. Il va rugir, captif, au siècle suivant, quand Corneille lui mettra la bride du devoir et Racine celle des convenances. Le XVIIIe siècle matérialiste lui rend la clé des champs et la douceur de l'agneau, mais il s'ennuie et la mélancolie entre dans son cœur. Il passe sa vie à étouffer des bâillements, et le voilà pris du mal de poitrine. Après l'orgie révolutionnaire, l'Ordre rétabli le remet à l'attache. Les hurlements recommencent, mêlés de pleurs et de soupirs nostalgiques, selon que l'écrou se visse ou se détend. A l'exaltation succèdent des crises de spleen et de découragement. Voici venir le troupeau des amants romantiques et ténébreux, fils de Werther et de Lara. Voici René, Adolphe, Rolla, Antony qui, comme des en-

fants rageurs, s'amusent à se faire mal. L'ombre où ils errent reçoit d'étranges soupirs. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent (1). Les uns chuchotent des mots mystérieux qu'ils osent à peine confier au vent. Les autres s'étourdissent de déclamations vides et sonores. Ils fuient l'objet de leurs désirs ou, s'ils l'étreignent, rêvent d'autre chose. Ils souffrent à la fois de doute et de ferveur mystique. Gœthe, ouvrant les bras au ciel, attend que l'infini l'aspire. Il se rêve, comme Ganymède (2), emporté par une force surnaturelle, à travers l'espace, où il brûle :

> Enlaçant, enlacé, d'aller se fondre en Dieu.

Byron, impuissant à contenir les battements de son cœur trop vaste, ne tient plus en place et s'exile en quête d'une cause sainte où s'immoler en sacrifice. A son exemple, Keats, Shelley, Platen cherchent, de rivage en rivage, un soulagement à leur anxiété. Tous, excédés de platitude et d'ennui, la tête pleine de visions et de fumées, partent :

> Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Ils reviennent sans cesse au bord de cette mer d'azur où Vénus prit naissance, avec l'espoir d'y rencontrer l'idéal qui les obsède. Un fantôme éblouissant leur fait signe de loin et disparaît à leur approche. Swinburne le regarde se fondre dans l'eau : « Quel étrange dieu t'a parée de toutes les séductions du monde, ô toi, la créature des heures stériles ? » C'est à la même image que Théophile Gautier offre son encens :

> Chimère ardente, effort suprême
> De l'Art et de la Volupté,
> Monstre charmant, comme je t'aime,
> Avec ta multiple beauté !

C'est le monstre éclos, comme dit Albert Samain :

> Au ciel supérieur des formes plus subtiles.

Il porte le reflet de

> L'ardent soleil païen qui l'a fait naître un jour
> De ton écume d'or, ô Beauté suraiguë !

(1) Nos modernes ne le savent pas davantage :

> Je ne sais pas ce que je veux (Baudelaire à Mme Sabatier).
> Je ne sais pas ce que je veux (Jean de Tinan).
> Je t'aime et ne sais pas ce que je voudrais (Francis Jammes).

(2) Cf. : Ernest Raynaud : *Les Deux Allemagne* (Mercure de France). N.D. L. R.

C'est « l'Eros aux formes frêles et saintes d'androgyne divin » qui hante les nuits de Tinan ; le Parsifal qu'escorte le bruit triomphal des trompettes de Wagner. C'est on ne sait quel front étincelant de Walkyreau virginal ou de pucelle casquée, Siegfried qui s'ignore ou Jeanne d'Arc. C'est le messager du mystère, l'Archange impénétrable et scellé, entrevu aux bords du ciel ouvert. Tous y volent, comme Icare, au soleil, au risque de partager le désastre de ses ailes fracassées.

« Je n'atteindrai pas l'idéal et je ne puis retourner vers le réel », déclare Jules Tellier, et il se compare aux crabes, retombés sur le dos, qui s'agitent désespérément sans pouvoir se redresser et contemplent avec effarement ce ciel lointain qui n'est pas fait pour eux. Comment l'amour innocent de nos pères, l'amour des bergeries en est-il parvenu à ce point tragique de n'être plus qu'une source de désespoir et « le seul émoi de ceux que n'émeut pas l'horreur de vivre » (Paul Verlaine) ?

§

Excès de civilisation, pensera-t-on. Les cerveaux surmenés battent la campagne. Détraquement des sensibilités. Indice d'une dissolution prochaine. Le fruit trop mûr vacille sur la branche. D'autres, au contraire, comme le savant genevois, M. Camille Spiess, y voient poindre une aurore nouvelle. Il n'y a là, pour eux, que le malaise fécond des enfantements, une crise salutaire de métamorphose. M. Camille Spiess, « parti de l'histologie du tube digestif de la sangsue pour arriver à une conception biologique de l'âme », a suivi les leçons de Gobineau et de Nietzsche. Il a pris, de ses maîtres, le goût des spéculations hardies. Il s'ingénie, comme eux, à réformer l'échelle des valeurs et à dégager les traits essentiels du « surhomme » (1). Il ne s'inquiète plus de la race, comme faisait Gobineau, ni des seules vertus de décision, comme faisait Nietzsche ; il ne s'adresse qu'aux inclinations sexuelles. Or voici, à la suite de son exposé et de ses recherches sur la parthogénèse expérimentale les réflexions qu'il nous suggère :

L'humanité, issue de sa larve primitive, n'est arrivée à la conscience d'elle-même qu'après bien des avatars et il lui en

(1) Camille Spiess : *Impérialismes* (Figuière, édit.).

reste davantage à parcourir avant qu'elle n'ait rempli ses destins et réalisé un point de perfection. D'âge en âge, et degré par degré, à travers les générations successives, qui ne sont que des ébauches, un type accompli d'homme nouveau ne cesse de s'élaborer dans ses moelles. Au-dessus de l'homme et de la femme vulgaires, simples animaux reproducteurs, tend à s'élever un Etre, d'une finalité plus haute, résumant en lui les vertus du couple, spiritualisées, à leur plus haut point d'expression. C'est à ce type suprême d'aristocratie humaine que marchent les poètes symbolistes, alors qu'ils s'imaginent simplement reprendre, par dilettantisme, un rêve de décadence. Ils ne retournent point en arrière. Ils anticipent. Le monde s'étonne, et eux-mêmes s'étonnent, peut-être, plus encore de ces réflexes qui les poussent, à chaque instant, à détourner la tête vers les brumes du passé :

> Où rêvent, fraternels, les éphèbes antiques
> Et Narcisse au grand cœur qui mourut de s'aimer.

Eux-mêmes ne s'expliquent guère cette obsession à rouvrir

> L'ère auguste des dieux et des amours bizarres.

« Bizarres », c'est le désaveu qu'ils jugent prudent de s'infliger. D'autres y affichent l'orgueil satanique de damnés et y viennent avec une sorte d'exaspération, de bravade, de défi qui ne fait que renforcer les préventions ambiantes et leur propre discrédit. Ils concèdent la perversité de leurs inclinations. « J'ai la passion de la ligne jusqu'à la dépravation », écrit Jean de Tinan. Combien de ses contemporains pourraient dire la même chose, et bien que Baudelaire avance que

> La beauté du corps est un sublime don
> Qui de toute infamie arrache le pardon,

ils semblent peu convaincus et respirent mal hors des sentiers battus. Dans le concert des voix confuses qui résonnent en eux et où se brouillent, comme chez toute créature vivante, leur ascendance et leur postérité, ils ne savent pas démêler le passé de l'avenir. Ce Narcisse qu'ils croient un legs des anciens âges, c'est « le cadeau des temps futurs », son baiser est celui du génie. Loin de les diminuer,

> Cette soif d'infini dont leurs grands cœurs sont pleins

atteste leur noble origine. Ils marchent à tâtons dans la nuit, faute d'avoir su identifier la force qui les pousse à « s'affranchir

de la lourde nature ». Cette force, c'est l'Eros de Platon, qui n'a rien de commun avec l'Eros charnel, et chez qui la passion brûle plus haut que le désir. C'est l'affection virile et désintéressée qu'entrevoit l'américain Whitman et qu'il invoque résolument, parce qu'il est né d'un pays neuf, dégagé de routine et de faux-plis. C'est cet amour affranchi des hontes du sexe que Nietzsche saluait en déclarant : « Nous voulons vivre au-dessus des impurs, comme les vents forts, voisins des aigles, de la neige et du soleil. »

Voilà ce que dit ou du moins ce que nous fournit à dire M. Camille Spiess, car, si, au lieu de l'interpréter librement, je le suivais à la lettre, je n'aurais que mépris pour les poètes symbolistes qu'il trouve trop ennuagés de vapeurs judéo-chrétiennes. Parce qu'ils n'ont pas su répondre à l'Idéal spécial qui, selon lui, les appelait, M. Camille Spiess leur reproche rudement leur aveuglement ou leur pusillanimité. Il les accuse d'avoir dérogé. Il les traite de dégénérés et de bien d'autres noms encore; mais M. Camille Spiess, comme tous les disciples de Nietzsche, est de ceux qui entrent en fureur, dès qu'ils flairent quelque part, un relent de catéchisme. Péchés! remords! contritions! « signes d'esclavage intellectuel », « râles d'impuissants et de vaincus », « folie d'imbéciles ». Cela est bien vite dit. Il faudrait pourtant s'entendre. Je veux bien que nous pensions *Par delà le Bien et le Mal*, mais si c'est pour nous réunir dans la chasteté, à quoi bon nous disputer sur les moyens d'y parvenir? « Le christianisme, dit Nietzsche, avec son profond ressentiment contre la vie, a fait de la sexualité quelque chose d'impur. Il jette de la boue sur le commencement, sur la condition première de notre vie. » A merveille, et je comprendrais cela dans la bouche d'un énergumène décidé, coûte que coûte, à « vivre sa vie » et à suivre, en dépit du gendarme et des lois, ses inclinations orageuses; mais que signifie cette protestation chez Nietzsche, qui nous ramène à l'ascétisme et prescrit l'abstinence avec rigueur? Quelle étrange anomalie! Vous m'invitez à mettre toutes voiles dehors, à me réaliser dans la plénitude de mes pires instincts, à me ruer envers et contre tous : vous me jetez pour mot d'ordre : « liberté entière et complète! licence absolue! » tout cela pour me brider, au premier élan, avec le frein de Sénèque :

Imperare sibi maximum imperium est.

« Dompter ses passions, les rendre obéissantes », mais le christianisme, encore qu'il n'ait pas le mérite d'avoir inventé la formule, n'a jamais dit autre chose. Les poètes symbolistes, pour n'avoir pas su tresser, d'une main tranquille et décidée, l'apothéose du *Neutre*, peuvent donc supporter, d'un cœur léger, la réprobation de M. Camille Spiess. Ils ont, d'ailleurs, pour se consoler, le certificat de génie qu'il leur décerne, à son insu, quand, après avoir rappelé ces paroles de Nietzsche :

Le meilleur auteur est celui qui a honte d'être un homme de lettres. Qu'importe un livre qui ne sait pas nous transporter au delà de tous les livres? Ecris avec ton sang et tu apprendras que le sang est esprit.

Il ajoute :

Le génie créateur est l'homme tragique, le poète hermétique qui délivre au monde le livre vivant, le message qui lui a été confié à sa naissance et qui a été imprimé dans tout son être.

Les chefs de file du mouvement symboliste, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Samain..., comme d'ailleurs tous les poètes dignes de ce nom, n'ont jamais fait autre chose.

ERNEST RAYNAUD.

POUR GAGNER LA PAIX

—

Nous croyons que l'on n'a rien écrit de plus juste et de plus profond, à propos des conditions de la paix, que le très bel article de M. Th. Lindenlaub paru dans le *Temps* du 21 mai sous ce titre : « Le traité de paix vu du Rhin ». Nous nous excusons par avance de la longueur des citations que nous allons en faire, mais une analyse risquerait de le déflorer, et nos lecteurs comprendront le puissant intérêt qu'il comporte à l'égard du problème que nous nous proposons d'étudier.

Pour M. Th. Lindenlaub, il ne faut pas demander aux maîtres de l'heure qui ont collaboré à l'établissement du traité de paix plus qu'ils ne pouvaient donner. En effet,

> ils ont été dépassés par des événements dont nul n'avait pu prévoir ni calculer l'amplitude, et ils ont été forcés tout d'un coup d'en chercher au plus vite le règlement sous peine de ruine universelle.

D'autre part,

> le duel européen, parti de causes très matérielles, a été transporté et haussé peu à peu sur le plan idéal, les chefs d'Etat et conducteurs de peuples qui mettent fin à la guerre sont mis en demeure de trouver des solutions qui concilient les points de vue aussi divergents que celui d'une certaine mystique du droit et cette « nature des choses » où Montesquieu voyait le seul fondement réel d'institutions solides. La nature des choses, c'est-à-dire les situations géographiques et les conditions économiques qui plient tout finalement à leurs nécessités, et les hérédités historiques, — onze siècles pour l'Europe entre les remue-ménage des races et des nations, depuis la première constitution de l'occident sous Charlemagne jus-

qu'à son plus récent chaos sous Guillaume II, — onze siècles, dont les effets, bons ou mauvais, ne peuvent être biffés d'un trait de plume.

Partant,

le nouveau Décalogue qui inspire les parties morales de la paix ne saurait s'adapter, tant s'en faut, aux conditions d'une Europe ainsi faite. C'est cette contradiction foncière entre l'idéal préconçu d'un monde à naître et les nécessités de très vieilles formations historiques qui font la faiblesse du traité. Mais, encore une fois, était-il possible de faire autrement...?

Cela posé, que vaut le traité de paix? se demande M. Th. Lindenlaub, et il répond :

Il ne peut pas être, n'est pas la consécration d'un état de choses arrêté et fixe. Mais c'est le point de départ d'un long et beau progrès, si l'esprit occidental, qui a conduit et soutenu la guerre, trouve maintenant les méthodes d'action, les institutions qui feront la paix.

Quel sera le rôle de la France dans cette action de l'esprit occidental?

La France devra, dans cette tâche, prendre le rôle de maître de l'œuvre. Pourquoi? Par désir de gloire? Nous tenons à le répéter, pas une fois le mot « gloire », amour et fierté d'autrefois, n'a été dit ou écrit en France au cours de ces années épiques. Est-ce un bien? Ce fut du moins une preuve de plus de notre désintéressement. Alors, par amour de l'humanité? Ce fut toujours notre penchant. Mais, avant tout, par nécessité. Car, la condition de la paix, c'est la reconstitution de l'Allemagne, et les condamnés au voisinage de l'Allemagne, c'est nous, la Belgique et la France.

Moins dangereux aujourd'hui tant que nous bordons le Rhin, notre voisinage vaudra, pour la sûreté, ce que vaudront dans quinze ans non point nos armées respectives, mais nos institutions, notre économique, nos forces morales, nos organisations, nos deux sociétés, qui vont fatalement réagir l'une sur l'autre. Dès demain, en Alsace et en Lorraine, sur la Sarre, dans toute la région rhénane, la force, l'organisation, le dessein allemands, vont se trouver en concurrence avec la force, l'idée, l'invention, l'attraction propre de la France. C'est cela qui est au fond du traité, inexprimé, mais en puissance, car les politiques ne pouraient savoir et déterminer où le monde social et moral en sera dans dix ans chez les deux plus grands Etats du continent. Quelles en seront les richesses en hommes et en industries? Quelles en seront les réformes et les volontés de transformation, et quels en seront les facteurs dirigeants? C'est

le nœud vital du problème, et, avec ce système des mandats, qui est un des moyens principaux de la politique nouvelle, on peut dire que le principal va échoir à la France, encore qu'il ne soit écrit nulle part dans le traité : la mission de contenir l'Allemagne, — oh ! sans armes, bien entendu, — la mission de transformer l'Allemagne, de la décider à observer la paix.

M. Th. Lindenlaub expose ensuite que « le réveil du sens historique et les conditions géographiques et économiques agissant en fonction les unes des autres », notamment dans les pays rhénans que nous occupons, et en Alsace-Lorraine reconquise, y donneront au traité la valeur qu'auront notre administration et notre esprit.

Si l'Allemagne occidentale — et on peut y ajouter la Bavière — voit les Français d'après-guerre reprendre ces luttes intestines qui ont obscurci notre beau naturel et stérilisé trente ans de notre histoire ; si un Allemand peut nous relancer avec quelque apparence de raison le fameux sarcasme d'un Bebel à un Jaurès : « Vingt ans de Hohenzollern ont plus rapporté à l'ouvrier allemand que quarante ans de République » ; si, en un mot, nous recommençons à nous diffamer par action et par inaction, nous aurons perdu la partie ; nous serons, aux yeux de l'ennemi, la fausse grandeur avec laquelle on peut tout se permettre. Alors, et déjà sans coup férir, l'idée prussienne aura reconquis et le Rhin et toute l'Allemagne. Mais si nous donnons le spectacle de la concorde civique, si nous apportons à l'Europe le mot qui résoudra son premier souci, l'organisation équitable et libre du travail, si nous prenons la tête du mouvement social, si nous formulons en politique, en économique, en tout domaine de la vie et de l'esprit, des idées françaises, comme au milieu du siècle dernier, c'est nous qui aurons gagné la partie et conquis l'Allemagne sur les vieilles idoles des camps et de la révolution, du militarisme et du marxisme. Le sanglant débat du Rhin aura cessé, et c'est bien plus loin des frontières d'Occident que les causes de guerre reporteront leurs drapeaux.

Et M. Th. Lindenlaub conclut :

C'est là le danger que les sages des deux mondes ont négligé de prévenir. Et la charge maintenant nous incombe tout entière. Il nous faut changer l'Allemagne, et par le seul ascendant des idées et de l'exemple. Nous ne pouvons vivre en ayant à notre flanc un Empire, même sans Empereur, où le socialisme a hérité de toute l'organisation administrative et économique de la Prusse... Les socialistes officiels qui sont devant nous et nous disent : « Nous sommes l'Allemagne », devraient dire, s'ils étaient sincères : « Nous sommes

l'Etat prussien. » Or, c'est l'Etat prussien qu'il faut abattre et l'Allemagne qu'il faut refaire.

Jamais, pensons-nous, le problème de la paix n'avait été posé avec autant de lucidité et de précision. L'organisation d'une force internationale au service de la Société des Nations n'a pas pu triompher des difficultés que nous avions prévues dans notre article « Le Pacifisme et la guerre ». (1) MM. Wilson et Llyod George ont promis, il est vrai, de soumettre à leurs Parlements respectifs une résolution aux termes de laquelle les Etats-Unis et l'Angleterre s'engageraient à venir au secours de la France attaquée. Le 21 juillet les Communes ont voté ce pacte de garantie, mais il faut qu'il le soit également à Washington. Nous n'en restons pas moins en contact direct avec une Allemagne inquiétante, qui n'a rien abdiqué de son esprit pangermaniste, dirigée par des socialistes marxistes qui ont participé à l'éclosion et au développement du bolchévisme russe, et qui, s'ils le répudient aujourd'hui, sont fort capables de s'en servir demain pour exploiter la Russie et l'asservir à leurs desseins, car le bolchévisme n'est autre chose que le marxisme lui-même. Nous demeurons, en outre, sous la menace de l'inexécution d'un traité compliqué, à longue échéance, et dans lequel les points de friction abondent. Situation dont il serait maladroit de se dissimuler la délicatesse et les dangers.

Nous avons donc, comme le dit M. Th. Lindenlaub, un intérêt majeur à ce que l'Allemagne se transforme « par l'ascendant des idées et de l'exemple ». Pour qu'elle perde sa mentalité de nation de proie, il faut lui montrer que l'Idéal latin est supérieur à la Kultur prussienne dans l'organisation de la paix, ainsi qu'il le fut dans l'organisation de la victoire. Il faut réveiller le sens historique de leur indépendance dans la conscience des Allemands des divers Etats de la Confédération germanique et leur prouver qu'ils ont intérêt à se débarrasser de l'hégémonie morale de la Prusse. Ce n'est peut-être pas ce qu'avaient rêvé les partisans de la manière forte, et il est évident qu'une bonne armée internationale au service de la Société des Nations eût simplifié la solution du problème; mais, si même cette armée avait pu être constituée, il eût tou-

(1) Voir le *Mercure* du 16 juin 1917.

jours fallu envisager la nécessité de la transformation de la mentalité allemande.

Cependant, il convient d'observer que la guerre a fait éclore des nécessités nouvelles qui auront fatalement leur répercussion, en tous les pays, sur la politique et l'économique. M. Th. Lindenlaub indique que « le premier souci de l'Europe est l'organisation équitable et libre du travail ». Rien de plus compréhensible au sortir de la formidable désorganisation économique engendrée par la guerre. Toutefois, cette question n'est pas seulement d'ordre national pour chacun des peuples en particulier, et spécialement pour la France : elle est aussi d'ordre international. Il faut, par conséquent, tenir compte de cette double considération et rechercher, en même temps, quelle est la position de la France au regard des formules économiques et sociales qui s'imposent désormais à la conscience universelle, et dont l'application est seule capable de lui faire gagner la paix.

§

Observons d'abord que, d'une façon générale, la guerre a consacré l'évidence de la nécessaire coopération des peuples en fonction de leur interdépendance, et on doit concevoir cette coopération dans son acception la plus large.

Le principe de l'interdépendance des peuples avait été déjà sanctionné par un certain nombre d'accords internationaux : tels, dans le domaine des intérêts économiques, ceux qui ont codifié les règles des échanges postaux, télégraphiques et téléphoniques, établi les usages maritimes, défini l'utilisation réciproque des réseaux ferroviaires, et il est facile de prévoir pour demain le statut de la locomotion aérienne ; des conventions bilatérales d'Etat à Etat rentraient également dans cette catégorie, celle, par exemple, qui est intervenue en 1904 entre la France et l'Italie au sujet des retraites ouvrières, de la réduction du travail des femmes et des assurances contre le chômage. C'est aussi en vertu du principe de l'interdépendance des peuples que furent édictées les mesures internationales visant la prophylaxie des grandes maladies épidémiques. Dans le domaine des intérêts moraux, il a présidé à l'interdiction de la traite des nègres, à la réglementation de la protection de la propriété littéraire et artistique, et l'on peut dire que les Conventions de La Haye, qui avaient pour but de ré-

duire au minimum les occasions et les cruautés des conflits armés, en procédaient pareillement.

La guerre a fait tirer toutes les conséquences sociologiques du principe de l'interdépendance des peuples. Elle a démontré que nul peuple n'était capable de se suffire par lui-même. La longueur des hostilités et les énormes dépenses qu'elles ont entraînées ont prouvé que les guerres futures mettraient en péril la subsistance et la fortune de toutes les nations. Les actes de barbarie commis par les Allemands et le nombre considérable des tués et des mutilés ont indigné et épouvanté la conscience du monde civilisé. La certitude que les nations devaient s'associer pour éviter le retour d'un aussi grand péril et de semblables abominations est née de l'immensité et de l'horreur du cataclysme. Mais, du même coup, cette exaltation de la moralité universelle s'est accompagnée d'un universel besoin de Justice. Concomitamment, le principe de l'interdépendance des peuples s'est élargi jusqu'à l'évidence de l'indispensable coopération internationale en vue d'un plus juste règlement des conditions sociales dans une humanité pacifiée.

C'est ainsi que le statut de la Société des nations comporte, en annexe, la charte internationale du travail en ses grandes lignes directrices, charte qui n'avait pu être promulguée ni par le Congrès de la protection ouvrière réuni à Zurich, il y a quelques années, ni par celui de la Législation du travail, qui s'est tenu à Bruxelles en 1907.

En conformité de ce principe de l'association nécessaire des peuples, la Conférence de la paix a été conduite à mettre en vigueur le nouveau concept de la souveraineté internationale, sous les espèces du mandat évoqué par M. Th. Lindenlaub, dont certaines puissances reçoivent délégation de la Société des nations, laquelle en contrôlera l'exécution, pour la gérance de diverses contrées dont la répartition ethnique extrêmement compliquée, ou l'état peu avancé de leur développement politique et économique, ne permettent pas, pour le moment du moins, de proclamer l'autonomie.

En réalité, et c'est là un fait des plus curieux et des plus intéressants, nous assistons à l'instauration d'un nouvel internationalisme qui renforce l'idée de patrie en laissant à chaque peuple la liberté de son propre épanouissement, sous la réserve

qu'il s'associera à la défense de la civilisation et à un plus juste et plus rationnel aménagement de l'Humanité.

Cette dernière préoccupation se retrouve dans le message que M. Wilson a adressé au Congrès américain, avant son retour aux Etats-Unis, et qui, s'il était besoin de le désigner par son objet principal, pourrait s'appeler « le message sur les conditions du travail ». Il est utile d'en reproduire le passage le plus caractéristique.

Le problème qui domine tous les autres dans toutes les contrées au milieu du grand réveil actuel, écrit M. Wilson, est le problème du travail.

Par le problème du travail, je n'entends pas le problème d'une bonne production industrielle... Je touche à une question plus importante et plus vitale : comment les hommes et les femmes qui accomplissent quotidiennement le travail du monde peuvent obtenir une amélioration progressive dans les conditions de leur tâche, afin d'être rendus plus heureux et d'être mieux traités par les communautés et par les industries qui vivent et se développent grâce à leurs efforts ? Comment va-t-on leur donner leurs justes droits comme citoyens et comme humains ?... Nous ne pouvons pas vivre notre vie honorable comme nation ou achever notre succès comme communauté industrielle, si le capital et le travail demeurent antagonistes au lieu d'être associés, s'ils s'efforcent à chercher à se dominer l'un l'autre... Cela ne conduit qu'à une impasse... La législation actuelle du travail est principalement affaire des Etats séparément... Ceux qui réellement souhaitent que de nouvelles relations s'ouvrent entre le capital et le travail peuvent aisément trouver une solution, et la législation fédérale est capable de faire mieux que n'a fait jusque-là la législation des Etats.

Le but spécial sur ce sujet essentiel doit être une sincère démocratisation de l'industrie, basée sur une entière reconnaissance des droits de ceux qui travaillent, quel que soit leur rang, à participer d'une manière systématique à toutes les décisions touchant leur bien-être ou le rôle qu'ils jouent dans l'industrie. Une législation précise là-dessus est parfaitement possible. Le Congrès a déjà pris les devants pour une réforme qui devrait être universelle, en fixant la journée de huit heures comme base d'une durée de labeur dans les branches du travail sur lesquelles il peut exercer son contrôle. Le Congrès a cherché le moyen de supprimer le travail de l'enfance, et j'espère qu'il le trouvera bientôt.

En opposition avec le socialisme et l'internationalisme marxistes, M. Wilson s'empresse d'ailleurs de spécifier :

La législation ne peut faire qu'une très petite partie du chemin, en ordonnant ce qu'il faut réaliser. L'organisation de l'industrie est une question d'initiative corporative et individuelle, et d'arrangements pratiques sur le terrain des affaires.

C'est également en vertu de cette conception antiétatiste que M. Wilson annonce que les chemins de fer américains réquisitionnés seront rendus à leurs propriétaires à la fin de 1919, et qu'il en sera de même, le plus tôt possible, des réseaux télégraphiques et téléphoniques.

M. Wilson répond ainsi aux préoccupations de M. Th. Lindenlaub, dont on voudra bien nous permettre encore cette citation :

Il s'agit de savoir si cette Allemagne factice et violente du pangermanisme intellectuel, industriel et sozialdémokratique, que la guerre n'a bouleversée qu'en apparence, sera aidée et sauvée par nos irrésolutions, par la complicité des révolutionnaires marxistes qu'on voit se mobiliser un peu partout au cri de détresse de Berlin, ou bien si l'Allemagne native, dont nous voyons réapparaître certains linéaments mal effacés, reprendra conscience d'elle-même et vie réelle.

S'il est, en effet, indiscutable, comme l'affirme M. Wilson, que la question des conditions du travail « domine tous les autres problèmes », si elle est une partie essentielle du plus juste et plus rationnel aménagement d'une humanité pacifiée, il n'est indifférent pour aucune nation de savoir dans quel esprit et par quelles méthodes elle la résoudra, mais cela a une importance capitale pour nous, eu égard au rôle que nous devons remplir vis-à-vis de l'Allemagne,

De connivence avec la Sozialdémokratie, l'Allemagne impériale s'était servie du socialisme marxiste comme de l'un des supports du caporalisme prussien et du pangermanisme. L'Allemagne socialiste marxiste n'est que l'étiquette fallacieuse de l'Allemagne impériale. Par surcroît, elle a, à l'endroit du bolchévisme, une attitude qui s'explique naturellement en raison de l'identité de celui-ci avec le marxisme, mais que l'on est en droit de suspecter en raison de l'intérêt qu'elle peut éventuellement avoir de s'appuyer sur lui. Chez nous-mêmes, des éléments révolutionnaire internationalistes font la plus active et la plus audacieuse propagande en faveur de la République des Soviets. On conçoit dès lors l'importance qu'a notre conception du problème des conditions du travail.

Mais l'expérience du bolchévisme russe est concluante et décisive. « La dictature du prolétariat », dont s'enorgueillit Lénine ne saurait aboutir qu'à la ruine de la Russie, et s'épanouit présentement dans la tyrannie d'une minorité sans scrupules, qui ne se maintient que par le crime et la misère du peuple. Quoi qu'en pensent les Spartakistes et ceux qui, chez nous, sont à genoux devant les beautés du régime léniniste, le socialisme marxiste intégral s'est avéré le plus grand et le plus féroce ennemi du prolétariat et de la civilisation. Il est, d'ailleurs, en opposition formelle avec nos traditions, nos idées, notre tempérament et notre état social. Nous le répudierons, par conséquent, avec énergie. Mais comment améliorerons-nous les conditions du travail en France ? Comment prouverons-nous à l'Allemagne que notre idéal économique est supérieur au sien ? Comment amènerons-nous les peuples allemands, suivant l'expression de M. Th. Lindenlaub, « à se débarrasser de l'idée prussienne » ? Y sommes-nous préparés ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

§

Il est manifeste que le problème qui se pose à la France est à la fois d'ordre moral et d'ordre économique. Au cours d'un article que nous avons publié dans le numéro de mai de *la France nouvelle* sous le titre : « La bonne tenue nationale de demain », nous en avons défini ainsi la directive générale : « L'union nationale en vue de l'intérêt national » , autrement dit l'union nationale dans les âmes « et l'intérêt national dans la pratique » . Nous en indiquions comme principales conditions : l'unité politique par le constitutionnalisme intégral, c'est-à-dire l'adhésion sans arrière-pensée de tous les Français au régime républicain ; l'apaisement moral ; la renonciation à nos habitudes de dénigrement systématique ; la substitution de l'intérêt national à l'intérêt de clocher et la prédominance de l'intérêt général sur l'intérêt particulier ; l'amélioration des rapports entre le capital et le travail et du sort des travailleurs ; l'adaptation du capitalisme et du commerce aux besoins nationaux et au progrès moderne ; la réorganisation administrative et l'abandon de notre manie du fonctionnarisme ; l'éducation de nos enfants dans un sens et dans un but vraiment nationaux ; la réforme du parlementa-

risme et, par suite, la revision de la Constitution. Ce sont des idées qui, sans que nous puissions le savoir, nous étaient communes, pour la plupart, avec M. Th. Lindenlaub. Expliquons-nous d'abord au point de vue moral.

La nécessité de l'apaisement moral s'impose ainsi qu'une obligation indiscutable. Ce sera, avec l'aide du constitutionnalisme intégral, « l'union sacrée » prolongée pendant la paix. Car il sévissait en France, avant le mois d'août 1914, une guerre morale dont l'acuité n'était pas douteuse, et qui procédait directement de nos divisions politiques. La lecture des journaux d'opinions opposées suffisait à démontrer que la dispute dite des « manuels scolaires » se poursuivait avec acrimonie. D'un camp à l'autre, on s'objurguait copieusement, et, au nom de la morale, on s'accusait réciproquement d'immoralité. Que de blessures qui s'envenimaient chaque jour !

Or, le 5 août 1914, tout le monde se trouva prêt au dévouement et au sacrifice ,c'est-à-dire « moral » au sens du patriotisme sinon au sens philosophique intégral, mais la modalité patriotique du devoir moral n'est-elle pas, incontestablement, de la moralité ? Il est permis de supposer que les croyants, les libres-penseurs et les athées, qui, côte à côte, affrontèrent la mort dans les tranchées ou sur les champs de bataille, ne purent se dispenser de sourire ironiquement au souvenir des invectives qu'ils s'étaient lancées, et ne tardèrent pas à s'estimer.

Eh bien, il est indispensable que nous prolongions dans la paix cet apaisement moral si heureusement réalisé devant l'ennemi. On parle de paix universelle ? Il semble singulièrement contradictoire de l'établir entre les peuples et de se déchirer entre citoyens d'un même pays. Et, au surplus, que de bonnes et fortes raisons plaident en faveur de l'apaisement moral !

Il apparaît d'abord que le simple bon sens devrait induire les croyants, les libres-penseurs et les athées à une sage modestie au sujet de la possession exclusive de la vérité morale. Pour nombreuses qu'aient été les théories éthiques, pour vives et passionnées les controverses d'écoles philosophiques et religieuses, un fait demeure, à savoir que les règles de la morale n'ont guère varié dans tous les temps.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'étude des socié-

tés humaines, on constate qu'elles se sont développées dans le cadre de préceptes moraux qui ont tous un air de famille. « La morale chrétienne, a écrit M. Salomon Reinach dans *Orpheus* (1), n'est pas originale, pas plus qu'aucune morale religieuse ou laïque ; elle est celle des écoles juives d'alors, d'un Hillel ou d'un Gamaliel », et ce serait un jeu de rapprocher les textes concordants du Décalogue, des philosophes de la Grèce ou de Rome, et des livres sacrés des religions les plus diverses.

Dès lors, qu'un peuple se déchire à propos de l'origine de la morale, n'est-ce pas la preuve qu'il n'a qu'une insuffisante conscience des saines règles de la conduite sociale? L'essentiel est qu'on soit d'accord sur l'ensemble des lois morales, et il ne peut y avoir sur ce point aucune divergence entre civilisés qui entendent vivre en société. Quand l'homme, d'ailleurs, fait intervenir la Divinité au service de ses intérêts ou de ses passions, il risque presque toujours de l'outrager. Les Allemands prétendaient que Dieu était avec eux. « Gott mit uns ! », ne cessait de proclamer le Kaiser, et c'était au nom de leur Kultur supérieure de « race élue » qu'ils violaient abominablement les règles morales. Du coup, Dieu se trouvait en bien irrévérencieuse posture ! Reconnaissons donc que la question de l'origine de la morale est affaire de spéculation philosophique et théologique, et le temps n'est plus où l'on s'entretuait pour ce que les Eglises appellent des hérésies. L'orthodoxie, a dit spirituellement un ironiste, est ma doxie à moi, et l'hétérodoxie est la doxie des autres.

L'apaisement moral ne doit-il pas être, ensuite, une conséquence logique de la guerre ? S'il y a une leçon à retenir de l'unanime héroïsme national, n'est-ce pas celle de la nécessité de la tolérance réciproque ? Nous sommes d'honnêtes gens ; nous pouvons nous rendre un mutuel témoignage de bravoure et d'esprit de sacrifice ; personne n'a donc le droit d'attribuer à sa moralité une supériorité quelconque sur celle du voisin qui ne professe pas les mêmes idées philosophiques ou religieuses.

Enfin, il convient d'observer que chaque Français s'est battu pour le salut de la patrie, non pas seulement parce qu'elle

(1) Salomon Reinach : *Orpheus, Histoire générale des religions*. Alcide Picard, édit., 1909.

représente ses intérêts matériels particuliers, mais aussi parce qu'elle incarne son patrimoine historique et social, c'est-à-dire ses intérêts moraux. Il a frôlé la mort pour que ne soient pas rompus les liens de toutes sortes qui l'attachent au sol de ses aïeux, pour une certaine manière d'être, de sentir, de penser et d'agir, qui est la caractéristique morale des fils de la France et de la France elle-même. Cette France, qui a paru à chacun de nous mériter l'offrande de sa vie, est, par conséquent, un bien précieux que nous devons souhaiter de conserver intact.

Or, ici, les raisons raciales et morales sont d'accord avec les intérêts matériels. L'économique d'une nation est influencé par l'ordre général intérieur, qui dépend lui-même de la paix sociale. Nous devons, par suite, répudier nos discordes, de quelque nature qu'elles soient, puisque toute dépréciation de nos énergies serait une entrave à la prospérité commune et individuelle. Il en découle qu'il convient de ne plus nous diviser et nous déchirer et qu'il nous faut pratiquer une tolérance réciproque.

Voyons à présent dans quel esprit et avec quelles méthodes nous semblons prêts à aborder le problème des conditions du travail.

§

Et tout d'abord, que réclament les travailleurs eux-mêmes ? Nous n'avons qu'à le demander à la C.G. T., qui, bien qu'elle ne représente qu'une minorité du prolétariat manuel, n'en est pas moins l'organisme central du syndicalisme, c'est-à-dire du prolétariat organisé.

Ce fut assurément une erreur du patronat d'avoir voulu d'abord ignorer le syndicalisme et de l'avoir tenu ensuite en suspicion, quand il était obligé de traiter avec lui. Mais l'ouvrier a justifié en partie cette attitude parce qu'il ne voyait dans le syndicat qu'une arme de guerre économique, et dans le patron que l'ennemi qu'il désignait sous le nom de « capitaliste ». Nous savons ce qui est résulté de cette animosité réciproque. Seulement, la leçon des événements ne doit pas être perdue. On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que le syndicalisme peut et doit être un instrument de progrès économique. Il faut qu'il soit aussi un instrument de paix sociale. Le Parlement vient d'étendre la capacité civile des syndicats et la Chambre a reconnu le droit syndical pour les fonctionnaires

eux-mêmes. Nous regrettons, pour notre part, que la loi, en ce qui concerne ces derniers, ne leur ait pas expressément refusé le droit à la grève, parce qu'il est inadmissible que la vie nationale puisse être suspendue : le ministre a fait des réserves, mais il eût été préférable que l'interdiction figurât dans la loi. De son côté, le patronat commence à comprendre, lui aussi, combien il est nécessaire qu'il se serve de ce moyen légal du syndicat pour la défense de ses intérêts. Quelle est, à l'égard des conditions du travail, la position respective des ouvriers et du patronat ?

La C. G. T. a publié un « programme minimum » qui expose, en principe, que « le travail ne doit plus être une marchandise que le capital accepte ou refuse à son gré en lui imposant ses exigences ». De ce principe découlent les revendications que voici : « journée de travail de huit heures et semaine anglaise ; reconnaissance du droit syndical pour tous, ouvriers et fonctionnaires ; institutions de bordereaux de salaires sous forme de contrats collectifs, avec application contrôlée des syndicats ; législation protectrice de la femme et de l'enfant ; interdiction générale du travail de nuit, sauf réglementation pour les usines à feu continu ; constitution d'un fonds de chômage national avec participation des syndicats à sa gestion ; institution d'un Conseil national économique composé de délégués patronaux et ouvriers, de délégués techniques, de représentants du gouvernement et de conseillers juridiques. » Telles sont les principales revendications contenues dans le « programme minimum » de la C. G. T. Elle a synthétisé sa directive dans cette formule : « *maximum de production dans le minimum de temps pour un maximum de salaires.* » On a envisagé par ailleurs la participation des ouvriers aux bénéfices sous la forme d'actions du travail qui donneraient à leurs délégués entrée aux assemblées générales et dans les conseils directoriaux.

Quelques-unes des revendications de la C. G. T. sont déjà réalisées ou en voie de réalisation. La journée de huit heures a été consacrée par la loi ainsi que le droit syndical pour tous, et la semaine anglaise pour un certain nombre d'industries. Nous verrons tout à l'heure que l'application des contrats collectifs a commencé. La Chambre a refusé de voter un ordre du jour de MM. A. Thomas et Aubriot visant la constitution

d'un Conseil national économique, mais elle n'en a pas repoussé le principe, et il faut noter que M. Lloyd George a récemment présidé en Angleterre la première séance de la Conférence du travail dont il avait pris l'initiative et qui répond aux suggestions mêmes de la C. G. T.

Il est nécessaire de faire remarquer ici que la formule de la C. G. T. comporte un élément moral sans lequel elle irait contre le but qu'elle se propose. Le « maximum de production dans un minimum de temps pour un maximum de salaires » suppose, en effet, que l'ouvrier ne produira pas moins en un temps plus court. C'est une question de conscience, à laquelle, dans son intérêt même, il ne peut pas se dérober. Le syndicat des cheminots catholiques, à l'occasion de l'application de la journée de huit heures, a voté un ordre du jour dont voici la teneur :

Camarades, si nous devons nous réjouir de l'aboutissement de revendications absolument désirables, il faut bien nous mettre dans l'idée que ces augmentations de traitement, loin de résoudre les difficultés, ne feront peut-être que les augmenter par les répercussions qu'elles auront dans les autres professions et par le renchérissement de toutes les denrées de consommation qu'elles amèneront.

La vraie solution se trouve dans les conditions morales dont ces améliorations matérielles doivent être doublées. Ces conditions, nous les résumons à deux : 1° esprit d'économie qui écartera de nos foyers le gaspillage et un luxe déplacé ; 2° travail consciencieux qui, en un temps réduit, nous fera produire une tâche aussi conséquente et mieux faite que durant les longues heures d'hier. Tous nos camarades catholiques entendront cet appel et se montreront soucieux de le remplir.

En dehors de là, c'est à la stérilité et à la ruine que nous courons.

M. Marcel Laurent, secrétaire adjoint de la C. G. T., a fait observer avec raison que, dans ces dernières années, la France était un pays « à longues journées de travail, à bas salaires et à produits manufacturés chers », tandis que les Etats-Unis, par exemple, étaient un pays « à journées de travail courtes, à hauts salaires et à produits manufacturés bon marché » ; mais si cette constatation est juste, elle emporte que l'organisation rationnelle du travail, d'une part, et, d'autre part, le maintien, voire l'intensification de la capacité de production

du travailleur, donc sa volonté de production loyale, sont également nécessaires à la réalisation de cet idéal.

On peut concevoir, il est vrai, une telle extension du machinisme que le nombre des heures de travail serait encore diminué, les salaires plus élevés et le prix des produits manufacturés plus bas. Nous sommes, toutefois, fort loin de cette éventualité. Si elle se réalisait, il ne serait pas impossible d'éviter la surproduction par des ententes internationales, mais l'extension du machinisme serait vraisemblablement enrayée auparavant, parce que son extrême perfectionnement même supprimerait le stimulant de la concurrence et, en rendant les nouvelles inventions totalement inutiles, découragerait les inventeurs; de plus, naîtrait le délicat problème de l'emploi du temps pendant de très longs loisirs, dans un intérieur que nous n'avons pas encore su adapter aux besoins moraux des prolétaires, et celui aussi des dépenses inutiles ou dangereuses, qu'intensifierait l'augmentation des gains, problème que les moralistes et les économistes se posent déjà en présence de l'application de la journée de huit heures, laquelle servira de champ d'épreuve.

En tous cas, si la diminution des heures de travail et l'augmentation des salaires devaient correspondre à une diminution de la production, il est évident que la formule de la C. G. T. jouerait contre les ouvriers eux-mêmes, puisque l'accroissement du coût de la vie en serait l'inévitable conséquence. A cet égard, il faut reconnaître que ce qui se passe en Angleterre n'est pas très encourageant. D'après une brochure analysée par le *Spectator* à l'occasion des récentes grèves dans l'industrie houillère, on a constaté que

la production moyenne des mines britanniques, par ouvrier et par an, était de 299 tonnes en 1887, avec un salaire moyen de 52 livres sterling. Elle s'est abaissée en 1908 à 248 tonnes, avec un salaire de 91 livres. En 1914, elle n'atteignait plus que 243 tonnes, avec un salaire de 99 livres. En 1918, on est arrivé à 224 tonnes, avec un salaire de 197 livres. Si l'on contestait cette statistique, voici une autre comparaison qu'on ne pourrait guère mettre en doute, car elle a été apportée par un député ouvrier, M. Hartshorn, à la réunion syndicale des mineurs, le 17 juillet : « En septembre, a dit ce député, la production individuelle correspondait à une moyenne de 237 tonnes par an. Désormais, si on la calcule d'après les vingt premières se-

maines de 1919, et si l'on fait entrer en compte la diminution des heures de travail, elle ne sera que de 193 tonnes. » Ce phénomène désastreux n'est d'ailleurs pas limité à l'Angleterre. A Berlin, le 16 juillet, un commissaire du gouvernement, qui s'occupe de répartir le charbon, a publié des informations qui nous apprennent notamment ceci : dans la Ruhr, et en Haute-Silésie, la production de houille, pendant les cinq premiers mois de l'année courante, n'a atteint qu'environ 60 o/o de la production obtenue pendant les mêmes mois de l'année précédente.

Quoi qu'il en soit, le « programme minimum » de la C.G.T., s'il exige la loyauté professionnelle du travailleur, réclame du patronat une claire notion du droit moderne du travail, et une bonne volonté adéquate. Tout permet de croire qu'il ne se dérobera ni à l'intelligence avertie des nécessités nouvelles, ni à ses devoirs envers la prospérité nationale et la paix sociale.

De grandes Unions professionnelles patronales sont dès maintenant constituées et sont entrées en conversation amicale avec des syndicats ouvriers. L'Union des industries métallurgiques et minières a signé avec la Fédération des métaux un contrat collectif qui sera, jusqu'à nouvel ordre, la charte du travail dans l'industrie métallurgique française.

Un autre accord a été signé entre la Fédération nationale du bâtiment et des travaux publics et la Fédération nationale des travailleurs des mêmes industries. Il établit l'application de la journée de huit heures et de ses diverses modalités, sans réduction de salaires. Il spécifie que d'autres stipulations seront déterminées concernant les dérogations en certains cas. Il stipule qu'aucune modification ne sera appliquée sans avoir été d'abord discutée et convenue entre patrons et ouvriers, et que, à cet effet, sera créé un Comité permanent, composé en nombre égal de délégués des Chambres syndicales patronales et des syndicats de travailleurs. Il prévoit, en outre, l'introduction de la main d'œuvre étrangère et les modalités d'application de la journée de huit heures au travail aux pièces.

La Chambre syndicale patronale de la couture parisienne a également signé une convention avec les syndicats ouvriers. La Commission paritaire des fabricants de pianos en a signé une autre qui envisage même la baisse des salaires corrélativement avec la diminution du coût de la vie.

Il faut signaler, dans l'accord des Fédérations patronale et ouvrière du bâtiment, la stipulation relative à l'introduction de la main-d'œuvre étrangère. Cette question est, à dire vrai, d'initiative gouvernementale et parlementaire, mais elle est de celles pour lesquelles l'avis des professionnels est fondamental, et il est intéressant que les patrons et les ouvriers du bâtiment en aient réglé la modalité pour leur industrie. C'est la première manifestation, en un sujet d'ordre intérieur et international, et en quelque sorte avant la lettre, de la représentation professionnelle qui finira bien par se réaliser dans les Conseils régionaux que nécessitera la décentralisation.

Ce qu'il est indispensable, toutefois, de noter ici, c'est que, s'il faut pouvoir compter sur la loyauté de production de l'ouvrier, il n'est pas moins nécessaire que ses organisations syndicales respectent scrupuleusement les contrats qu'elles ont signés et ne déchaînent pas des grèves à l'heure même où des pourparlers sont engagés par elles avec les organisations patronales. C'est ce que n'ont pas compris le Comité d'entente des syndicats des métaux de la région parisienne et l'Union syndicale des ouvriers et ouvrières de la voiture et de l'aviation, lorsque, le 1er juin dernier, sans préavis, leurs délégués ont brusquement rompu les pourparlers engagés avec le groupe des industriels de la région parisienne, qui devait donner sa réponse les 5 et 6 juin. Ces industriels ont protesté contre les procédés dont ils étaient victimes, et l'on ne peut que les approuver quand ils écrivent :

> Les patrons ont fait ressortir aux délégués ouvriers qu'il n'y avait plus d'accords possibles entre organisations patronales et ouvrières s'il était loisible de se mettre en grève dans les conditions où ils s'y sont laissé entraîner par des meneurs, au cours de conversations engagées entre les deux parties.

Le *Temps* observait avec raison à ce propos que

> le scrupuleux respect des conventions conclues entre patrons et ouvriers est, en effet, la première condition du maintien de la paix sociale, et les travailleurs doivent se convaincre que des procédés dans le genre de ceux par lesquels on les a entraînés au chômage compromettent singulièrement l'action ouvrière.

Ils compromettent également l'industrie nationale, car elle ne peut vivre dans l'incertitude constante du lendemain et sous la menace de grèves répétées et injustifiables.

En concordance avec la reconnaissance du droit syndical pour tous, le syndicalisme semble prendre un développement inattendu. Les professionnels du théâtre, artistes et personnel ouvrier, se sont syndiqués, les chantres d'églises en ont fait autant, et il est probable que le mouvement s'étendra. A telles enseignes que l'on s'est demandé si cette généralisation du syndicalisme ne finirait pas par devenir oppressive. Un de nos confrères du *Temps* a traduit cette préoccupation en des observations d'une ironie non exempte d'amertume, et qui valent d'être reproduites :

Le métier, auquel on paraissait échapper le plus possible, écrit-il, on le retrouve partout au fond des professions les plus indépendantes hier encore, les plus vagues, les moins classées.

Cette sujétion au métier, qu'on n'apercevait pas dans certaines carrières libérales, on ne va pas tarder à la ressentir avec rudesse quand elle se manifestera par des prescriptions, par des empêchements ou des ordres impératifs. On sera tout surpris de trouver des barrières à l'extrémité d'un champ qu'on croyait sans bornes. Malgré l'étendue de celui-ci, on sera poursuivi par cette idée qu'il est déterminé à jamais, et un peu de la joie du labeur en sera gâtée.

Même chez ceux qui, depuis toujours, sont embrigadés dans de strictes limites, le métier va prendre une importance plus grande encore. Le pli dont les occupations journalières et mécaniques avaient marqué leur esprit va se creuser et devenir le plus profond des sillons. Désormais, plus rien ne comptera pour eux qui ne se rattache étroitement à leurs petits intérêts, à leur petit avancement ou à leur petite retraite. L'esprit de corps tendra à redevenir un dogme plus indiscuté que jamais et dont on se targuera chaque matin davantage. Au lieu de s'élargir, l'horizon pourrait bien se rétrécir chez la plupart des hommes.

Le danger est-il aussi grand que le redoute notre confrère? Nous ne le pensons pas. S'il était inévitable, « l'horizon pourrait bien », en effet, « se rétrécir chez la plupart des hommes ». Mais il faudrait admettre que la défense des intérêts implique nécessairement la perte de « la joie du labeur » et nuit au développement de l'activité intellectuelle et de l'habileté professionnelle. La sociologie croit, au contraire, que les facultés de l'intelligence s'épanouissent mieux lorsque « la matérielle » est assurée. De même, les corporations des siècles révolus, les jurandes et les maîtrises, bien qu'elles aient intensément, et abusivement souvent, exacerbé l'esprit de corps, n'étaient pas

des obstacles à la valeur de l'artisan et au progrès industriel. La manufacture des Gobelins, où le travail est essentiellement spécialisé et réglementé, reste l'un des plus admirables ateliers où l'art soit en honneur. L'intérêt particulier, en fonction des aptitudes et de la conscience au labeur, n'est pas incompatible avec le syndicalisme. Nous savons bien que celui-ci a tendu pendant longtemps au nivellement des capacités, donc à leur abaissement, par l'égalité du salaire, mais c'est une erreur dont il semble revenu. Observons, d'ailleurs, que le système américain de l'appréciation, par les syndicats, du salaire que peut gagner l'ouvrier d'après ses capacités permet d'écarter ce péril. Concédons, toutefois, qu'il faut veiller attentivement à ce que le métier ne devienne pas « oppresseur ».

Il faut veiller aussi à ce que le producteur ne puisse exercer une véritable tyrannie sur la consommation publique. M. Marcel Laurent appuyait les revendications des ouvriers principalement sur leur qualité de producteurs. Les agriculteurs sont également des producteurs et, cependant, s'ils se coalisaient, ils pourraient peser démesurément sur les conditions de l'existence matérielle. Nous avons vu, depuis la guerre, combien leur âpreté au gain, et celle de l'intermédiaire, ont gravement contribué à l'augmentation de la cherté de la vie. Le syndicalisme ne doit pas aboutir, lui non plus, à la tyrannie de la production.

L'état d'esprit du patronat et les méthodes qu'il compte employer dans la question des conditions du travail nous semblent avoir été parfaitement définis par M. Eugène Schneider, le grand industriel du Creusot, dans le discours qu'il a prononcé récemment au banquet offert au Guidhall de Londres à l'occasion du centenaire de l'*Iron and steel Institute*. Voici comment il s'est exprimé :

Nous chercherons à donner comme champ d'action à nos cellules sociales l'immensité de la puissance politique, car bien peu de ceux qui les composent seront alors victimes de l'ennui, de la lassitude et du doute ; ils verront, en effet, directement le résultat de leurs efforts ; ils toucheront du doigt le fruit de leur travail ; ils sentiront l'action efficace et nécessaire de tous les éléments d'ordre qui font différer leur association vivante et heureuse du simple troupeau humain auquel les bolchévistes réduisent la cellule élémentaire. Et le progrès à réaliser est d'accroître encore cet intérêt direct que les membres d'un de ces organismes ont à assurer sa prospérité. Il faut

que, dans nos grandes entreprises industrielles, le dernier des manœuvres ou le plus obscur des employés sente, d'une manière effective, la solidarité qui l'unit avec les dirigeants et les participants, et qui les lie tous au destin de l'affaire. Il faut que les vicissitudes qu'elle traverse, les succès qu'elle obtient, les transformations qu'elle subit, le touchent personnellement et deviennent le sujet de ses préoccupations.

Certes, on est loin de toucher au but. Il s'écoulera beaucoup de temps avant que la grande masse du monde ouvrier puisse évaluer d'une façon précise et sans préventions les rapports qui doivent exister entre le capital et la main-d'œuvre. Il s'agit, en effet, bien plus d'une véritable transformation des esprits et des habitudes, que de la recherche de formules de salaires plus ou moins ingénieuses. Mais il faut aussi que cette transformation soit acceptée sans contrainte, sous la seule impulsion du bon sens, sous la suggestion des faits et loin des écueils redoutables de la pédanterie et de la fausse science. C'est là une tâche complexe, exigeant infiniment de délicatesse et de tact de la part de ceux qui auront à la mener à bien, et qui sont nos jeunes ingénieurs d'aujourd'hui. Je suis persuadé, pour ma part, que la sociabilité naturelle des races celtiques, leur désir inné de franchise et de loyauté, leurs facultés d'enthousiasme, sont les gages très sérieux de réussite de ce nouvel apostolat auprès des ouvriers britanniques et français. Il nous faut souligner les erreurs fondamentales du communisme. Il faut que le bon sens reprenne ses droits en construisant le nouveau monde social sur une base de recherches impartiales.

Nous voyons donc que, de quelque côté que l'on aborde la question sociale, l'appel à l'expérience donne toujours la même réponse : le rêve communiste conduit à une dégradation systématique de l'énergie humaine et à l'extinction progressive de la flamme de la vie. Mais il faut aussi montrer que nous pouvons faire l'effort de direction et de discrimination indispensable et que nous sommes prêts à servir de guides. La meilleure méthode à suivre est de laisser parler les faits.

La liaison nécessaire entre la foule ouvrière et les patrons ne peut être assurée qu'en instruisant parallèlement les deux classes. Les futurs chefs d'industrie doivent apprendre à connaître leurs subordonnés et les ouvriers doivent être rendus capables de juger leurs patrons autrement que par ouï-dire. Les deux catégories doivent apprendre à se connaître mutuellement et à avoir une confiance réciproque.

Mais combien de nos compatriotes ont appris le maniement de l'âme humaine et la psychologie des foules ? Nos chefs militaires doivent une partie de leur succès à ce fait que la psychologie des sol-

dats, dans les armées modernes, avait été enseignée dans les écoles militaires. Un écrivain militaire, tel que le colonel Ardant du Picq, devrait servir d'exemple à nos futurs capitaines et généraux d'industrie. Pour obtenir le résultat cherché, il n'est qu'un seul moyen : il faut d'abord que nos jeunes ingénieurs insèrent dans leurs programmes d'études un stage effectif dans les ateliers, au titre de simples ouvriers ; il faut ensuite qu'ils ne perdent jamais le bénéfice de ce premier contact, et qu'ils restent en relations directes et faciles avec leurs subordonnés. Il leur faudra faire preuve de beaucoup de tact pour surmonter la méfiance naturelle des ouvriers et pour capter leur sympathie. Mais toutes ces difficultés peuvent être surmontées par des hommes intelligents et doués de ce que Pascal a appelé « l'esprit de finesse », et qui est plus utile à nos futurs chefs d'industries que le plus solide des bagages scientifiques. D'ailleurs, les qualités naturelles de nos ouvriers occidentaux leur permettront certainement d'apprécier sainement les chefs dignes de leur commander qui viendront ainsi s'offrir avec crânerie à leur examen et à leur jugement.

Réciproquement, l'ingénieur de l'avenir a beaucoup à apprendre auprès des ouvriers. Ce sont parfois de meilleurs observateurs que les physiciens professionnels eux-mêmes. Mais surtout nos jeunes ingénieurs apprendront à connaître leurs idées, voire leurs erreurs, et avec le temps, par l'interpénétration des deux classes, un grand progrès aura été réalisé vers une meilleure harmonie du monde.

Si nous nous excusons encore de la longueur de cette citation, on nous accordera, pensons-nous, que nous aurions eu tort de ne pas la faire. M. Eugène Schneider a formulé, en quelque sorte, le bréviaire du patronat français, et il faut en admirer la largeur des idées, la justesse des vues, la générosité de l'esprit, la pénétrante psychologie sociale, la compréhension d'humanité. C'est, en somme, le programme de « l'interpénétration des classes », en opposition avec « la lutte des classes », dont il faut espérer que la C. G. T. cessera de se réclamer, et cette « interpénétration des classes » est parallèle à l'interpénétration des peuples en fonction de leur interdépendance pour un plus juste et plus rationnel aménagement de l'Humanité dont nous parlions au début de cette étude.

§

Tout compte fait, si l'on adopte le point de vue de M. Th. Lindenlaub, — et il est vraiment difficile de le répudier, — la France ne paraît pas en mauvaise posture pour gagner la paix. Après avoir démontré à l'Allemagne que l'organisation milita-

riste à la prussienne n'était pas un instrument infaillible de conquête et de domination mondiale, il nous reste à lui prouver que le génie latin est assez souple pour organiser l'Humanité nouvelle en vue du bonheur humain. Nous avons, en somme, à réaliser notre Idéal dans la liberté et par la liberté. Et peut-être, le succès de cette épreuve décisive, en concordance avec l'interdépendance matérielle et morale des peuples clairement établie par la guerre, à l'abri du pacte de la Société des nations, si incomplet soit-il, provoquera-t-il la transformation de la mentalité allemande et assurera-t-il, suivant l'heureuse expression de M. Eugène Schneider, « une meilleure harmonie du monde ».

LOUIS NARQUET.

POÈMES

—

POÈME D'UNE NUIT

(Une Ombre parle :)

Ire PARTIE

« *O Nuit, ô mon tombeau que peuple le silence!*
De quel sommeil, quelle beauté, de quel amour,
Sur ce cœur déserté de la splendeur des jours,
Vous jetez à flots la semence...

Qu'il est bon le sommeil que je dors sous vos yeux,
Loin des désirs du soir et des lèvres rieuses !
Et comme enfin dans tout mon corps je suis heureux,
Par vous étoiles captieuses !

Je ris au souvenir de mes aubes altières,
De ces tempêtes que mon jour connut et fut,
Et je dors allongé, ce soir, sur la poussière
Des deuils que j'ai vécus!...

Car jamais la Victoire aux prunelles fleuries,
Aux heures où le soir compte les fruits du Jour,
N'a défait sa sandale en un geste qui rie,
Captive enfin de notre amour...

... Ainsi la seule Mort fait le bonheur humain:
Nous le cherchions au fond des yeux les uns des autres!
Je n'ai plus nul souci que délier nos mains
Pour ton bonheur et pour le nôtre.

L'amer bonheur est donc, loin des rosées, ainsi
Que sentir dans ses yeux danser l'eau des étoiles...
Que pour toujours je sois, sous les ombres assis,
Un marin qui dort sur ses voiles.

Peut-être valait-il, ô Chevelure d'or,
Liens d'un jour, Soleil! Soleil, ô ma cité,
D'avoir vécu l'amour pour bien vivre la mort
Au loin des belles voluptés.

Ah, nos tourments voulaient faire à jamais fleurir
L'instant qui meurt ! Nos doigts, tragiques et tissant
La lumière, ont senti son fil s'évanouir
Et sa rose se faire sang.

Qu'est le monde aujourd'hui sans nos pas anxieux ?
La tempête, le vent, la face de la nue
Sont l'ombre sur la mer de celle de nos yeux :
Ombre qui meurt et s'atténue... »

IIe PARTIE

« *Mais je porte ce soir dans mes deux mains muettes*
Où fut la vie, avec son effort incessant,
Loin du temps mensonger et loin des fleurs du sang,
Un long sommeil de violettes.

J'ai la beauté, hélas! des forêts hivernales.
Mon désir s'amoncelle en feuillage qui meurt.
Mon soir s'endort. Je fus. Mon heure vespérale
N'a plus de cimes dans mon cœur.

Mon soir s'endort en mer obscure et qui balance
Sa paix déserte. Et j'ai — loin de mes chemins las,
Aux limpides tombeaux que parcourent mes pas —
Pour cœur à jamais le silence.

Le Passé même, qu'on maudit en ses décombres,
S'envole de mes yeux! Les arbres m'ont versé
Le parfum de l'étoile avec le vin des ombres
Où les désirs sont dispersés.

Les Jours, ronde épuisante, et dont la chevelure,
Les flancs traînaient l'odeur de l'aube prisonnière,
N'offrent plus à mes yeux leur danse encore obscure
Et leurs couronnes de lumière.

Mais ta blanche caresse, ô froide fleur des nuits,
Sur ce cœur déserté des battements du monde,
Pourra-t-elle à jamais, comme en terre féconde,
Verser sa semence et ses fruits ?

Je suis heureux! ô mon bonheur, prenez en moi
Ces pleurs soudain !... et jetez-les au seuil des jours
Comme la fleur, ouverte enfin, de mon amour
Envers la vie et ses émois... »

LES MAINS

Ce soir j'attends des mains dont ont frémi les doigts
Parmi l'or éploré de l'eau qui dort au bois,
M'apportant, doux Présents, pour que je pusse y boire,
Leur mystère vivant, leur douleur et leur gloire.

Ce soir j'attends des mains légères et muettes,
Chair obscure et pensive aux veines de violettes,
Dont la paume eût gardé le son rauque des heures,
Où vécut le frisson de ces eaux bleues qui meurent.

Ce soir j'attends la main pieuse à mon visage,
Dont le charme, semeur de Beauté sans partage,
Va, sous l'effort muet d'un suprême frisson,
Briser l'arc éperdu du rêve de mon front...

APOSTROPHE LINÉAIRE

La cendre dans le vent des roses incertaines,
Ni le sable, couvrant d'un linceul qui frémit
L'éblouissante mort dont votre chair est pleine
De sa nuque blessée à ses pieds endormis,

O Pauvre Soir ! ni le déclin du Jour trop beau
Qui retombe en poussière à votre cœur inerte,
Ni le cri sans échos des forêts entr'ouvertes,
Aux ailes de la nuit, de la mort, du repos,

Ni l'automne tremblant d'entendre, sans cesser,
A son haut bouclier heurter le front du vent,
Ni la douleur de voir, aux lointains décevants,
Couler le fleuve d'or de leurs beaux sangs blessés,

Ni le songe de l'eau qui parle du ciel nu
En y mêlant l'écho des Passés qu'il recèle
Ne feront que je sente en un frisson connu
La peur mordre ma nuque ou grandir ma prunelle.

Car je sais — parmi l'aube ou dans l'obscurité —
Qu'en ce monde menteur où je mène ma vie
Tous ces mâles trépas et ces morts que j'envie
Sont les jeux incessants de la grave Beauté :

Et l'ombre qui, d'un doigt que l'on pourrait maudire,
Ecrase en cette rose, ô soir, ton cœur sonore,
Rit de la course obscure et heurtée qui chavire
Du pétale emporté vers les mers de l'Aurore.

— Mais la vie lamentable, à ce monde hautain,
Ne fut pas sans mêler quelquefois sa mémoire
Et des vers me sont nés d'un rythme plus humain,
Tout alourdis de pleurs et de gestes sans gloire...

Pourtant je ne veux pas, aux couronnes noueuses
Que je pends à vos doigts, Rois de mes destinées :
Aubes, Midis et Soirs aux courses alternées,
Mêler l'amer raisin des branches tortueuses.

Je sais que le chagrin fait de l'âme une cendre,
Que les yeux sans bandeaux s'alourdissent de pleurs,
Que — plus à fuir surtout quand elle se fait tendre —
Sans mensonge la vie est indigne du cœur.

APOSTROPHE LINÉAIRE

... Car celui qui vous dit sur la pelouse obscure
Qu'il a vu se cabrer près des hautes corbeilles, —
Et les flancs harcelés par l'ombre et les abeilles
Qui mordent à son cœur les chaudes aventures,

Le Soir ! dont les sabots se crispent aux parterres,
A peut-être, malgré le sombre éclat des pages
Que laisseront ses doigts douloureux ou volages,
Vécu dans un tourment que l'orgueil lui fait taire.

Il parle haut du vent et se plaît à courir
Peut-être, aux entrelacs des allées assoupies,
Pour n'entendre jamais sa faiblesse qui crie
Ou son désir qui monte — et pour ne pas mourir.

— Et cependant, parfois, la bouche des fontaines,
Et bien que leur beauté s'enclose dans la nuit,
A trompé son espoir en dressant contre lui,
Qui la voulait divine, une chanson humaine !

Peut-être il a pleuré ses audaces brisées
Quiparmi ses dieux morts lui permettent d'entendre
Une voix dont les jours devront faire une cendre
Sans repos et sans gloire, à jamais dispersée ;

Il a pressé sur lui et sa poitrine vaine,
— De ses mains défendant ses lourdes destinées,
Le front ailé du vent et l'Aurore étonnée,
Entassant sur son cœur toute l'ombre des plaines,

Tous les échos obscurs des galops alourdis
Du soir fuyant parmi les roses et les ombres,
Afin que n'entre pas en sa cuirasse sombre
Le trait qu'il eût aimé et qu'il s'est interdit.

Car il redoute moins de poursuivre les songes
Dont la cendre fera sa marche plus chagrine
Chaque jour, et de nouer à sa poitrine
Destinée à l'espoir et vouée au mensonge,

Le mensonge divin que celui de la vie.

LA DOUBLE AURORE

Lumière, ô mon Enfant matinale et furtive,
Ah, j'ai cherché pourquoi votre course est craintive
Et je sais... Car j'ai vu, Enfant pieuse et bonne,
— Bercée dans vos regards et à jamais plaintive,
La face morte d'Antigone.

Vous avez recueilli celle qui vous aima
Au point qu'au dur matin sa lèvre malheureuse,
Interrompant un peu sa mort trop généreuse,
D'un mot à jamais s'anima...

Lumière, ô mon Enfant douce à cette autre enfant
Plus vivante que morte et plus belle que pâle,
Je sais en ce matin votre sein méfiant
Et votre crainte triomphale...

★

De nos cœurs inconnus, ô Visage, ô Miroir,
Mes deux yeux te sourient, ô Vierge, à toi qui dors,
Antigone ! et je crie que tu ne peux avoir
Rien de commun avec la Mort.

O Pieuse qui fais la beauté des humains,
Ah, viens, parmi leur sang et leur amour sauvage...
Réveillant tes sommeils, fruits lourds de ton courage,
Viens vers le vide de nos mains.

Nos courses sous le jour voient leurs ailes brisées.
Renouant le beau fil des tâches accomplies,
O Sœur des cendres nues, Antigone, ô Rosée,
Viens vers la cendre de nos vies !

Pour toi les lys et les parfums : tous les réveils,
Tous les matins, toutes les aubes te sont dues.
Ecarte de tes yeux où ta jeunesse est nue
Les noirs feuillages du sommeil,

Afin qu'en l'onde double de vos yeux d'enfants,
Tout le sol somptueux de ce monde si las,
Sœurs unies désormais par qui l'ombre se fend,
Se lève et suive un double pas !!!

FRANÇOIS BERTHAULT.

PHYSIOLOGIE DE L'ADOLESCENCE

—

A Monsieur le Docteur Jacquemin.

I

DURÉE DE L'ADOLESCENCE

Au début d'une étude sur l'adolescence, il est nécessaire de fixer la durée de cette période de la vie, car, sur sa détermination, les auteurs ne sont pas d'accord. Pour les uns, c'est l'époque qui s'étend depuis l'enfance jusqu'au moment où l'on cesse de grandir (1). Pour d'autres, c'est la période qui va de l'enfance à la puberté (2). Littré l'a définie : « l'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté » ; l'Académie française : « l'âge qui suit la puberté et qui forme la première période de la jeunesse ». Mais, en général, on fait coïncider son début avec l'apparition des manifestations physiques de la puberté ; quant à sa fin, elle ne peut être délimitée exactement. Tous les chiffres que l'on donne ne peuvent donc qu'être arbitraires, et c'est ce qui explique qu'ils diffèrent avec les auteurs. Dans un traité hippocratique *Sur les chairs*, l'adolescence se trouve comprise entre 14 et 21 ans ; Ambroise Paré ne la fait commencer qu'à 18 ans et ne se terminer qu'à 25 ans ; Cabanis ne la fixe que très approximativement, la faisant se confondre avec l'époque des hémorragies nasales... « On peut la considérer comme renfermée entre l'âge de 7 et celui de 14, seconde période climatérique des anciens, mais (elle) peut se prolonger souvent jus-

(1) C'est l'étymologie même : Adolescence de *ad-olescere* : grandir.
(2) Fleury, dans son *Cours d'Hygiène*, plaçait l'enfance de 2 à 7 ans ; l'*adolescence* de 7 à 15 ; la puberté de 15 à 20, et l'âge adulte de 20 à 30.

qu'à 21 ans. » Enfin Mgr Dupanloup place « l'âge ingrat » de 12 à 15 ans. Il faut remarquer d'ailleurs que cette période varie aussi avec les climats. La puberté, — qu'il ne faut pas confondre avec la nubilité, comme on le fait souvent, — apparaît en général, chez l'homme 2 ou 3 ans plus tard que chez la femme. En Asie, en Afrique, dans les contrées chaudes, les hommes sont pubères de 10 à 12 ans, et les femmes de 8 à 10. Dans les parties septentrionales de la Russie ou de la Suède, cette période ne commence que vers l'âge de 15 à 17 ans chez les garçons, de 13 à 15 ans chez les filles. Le genre de vie des sujets peut aussi avoir son influence : l'inaction, l'abus de l'alcool, la fréquentation des bals, des spectacles, la lecture de romans, peuvent hâter l'apparition de la crise pubérale ; une vie animale, sauvage, la retarder (1). Mais, en général, dans les régions au climat tempéré, la puberté apparaît vers 14 ans chez les garçons, et 12 ans chez les filles. Aussi est-ce sur ces chiffres que nous nous baserons pour délimiter l'adolescence. Nous la fixerons, chez le jeune homme, entre 14 et 21 ans ; chez la jeune fille entre 12 et 18 ans, tout en faisant remarquer, une fois encore, que ces limites, si rationnelles qu'elles soient, ne peuvent être qu'approximatives.

II

CROISSANCE PHYSIQUE. — FORME EXTÉRIEURE

L'adolescence, au point de vue physiologique, se manifeste, surtout extérieurement, par la croissance physique, l'accentuation des formes, et, intérieurement, par le développement des organes.

Pendant toute cette période, les cellules du cartilage osseux se multiplient d'une manière intensive ; elles élaborent une nouvelle matière cartilagineuse, allongent ainsi le cartilage et par suite l'os tout entier. Ce n'est qu'à la fin de l'adolescence que la diaphyse se soudant aux épiphyses ne permet plus aucune croissance. Parallèlement les tissus s'enrichissent. M. Stanley-Hall, nous dit M. Compayré, a consacré à l'étude de cette croissance physique les deux premiers chapitres de son important ouvrage (2) et a examiné les observations qui ont porté

(1) Ed. de Goncourt signalait dans son roman *Chérie* qu'à Paris la puberté chez les jeunes filles apparaissait à un âge beaucoup plus précoce qu'en province et surtout qu'en campagne.

(2) Stanlev-Hall : *Adolescence, its psychology, and its relations to physiology,*

sur plus de 100.000 enfants de tous pays, âgés de 5 à 18 ans (1). Quoique les observations que nous avons pu faire, sur un nombre de sujets d'ailleurs beaucoup plus restreint, ne concordent pas toujours exactement avec celles de M. Stanley-Hall, nous ne pouvons cependant que reproduire certaines des conclusions auxquelles il est arrivé, en remarquant comme lui qu'elles sont encore très indécises. Dans les deux sexes, la croissance en hauteur précède l'augmentation de poids. La croissance des filles devance celle des garçons. C'est plus dans l'augmentation du poids du corps que dans celle de la taille que se manifeste la poussée de l'adolescence. En revanche, il nous paraît difficile à admettre — du moins pour notre pays — que la vie confortable des jeunes gens riches favorise leur développement physique. Les résultats de nos conseils de révision nous permettent de contester cette affirmation. Mais il faut dire aussi qu'en France, les jeunes gens des classes aisées négligent beaucoup plus qu'en Angleterre, en Amérique ou en Allemagne les sports (2). Voici quelques chiffres pour les poids (3). Entre 11 et 12 ans, chez les garçons, l'accroisse-

anthropoly, sociology, sex, crime, religion and education, 2 vol. in-8°, New-York, Appleton et Cie, 1904.— Compayré : *L'Adolescence*, Paris, Alcan, 1910.

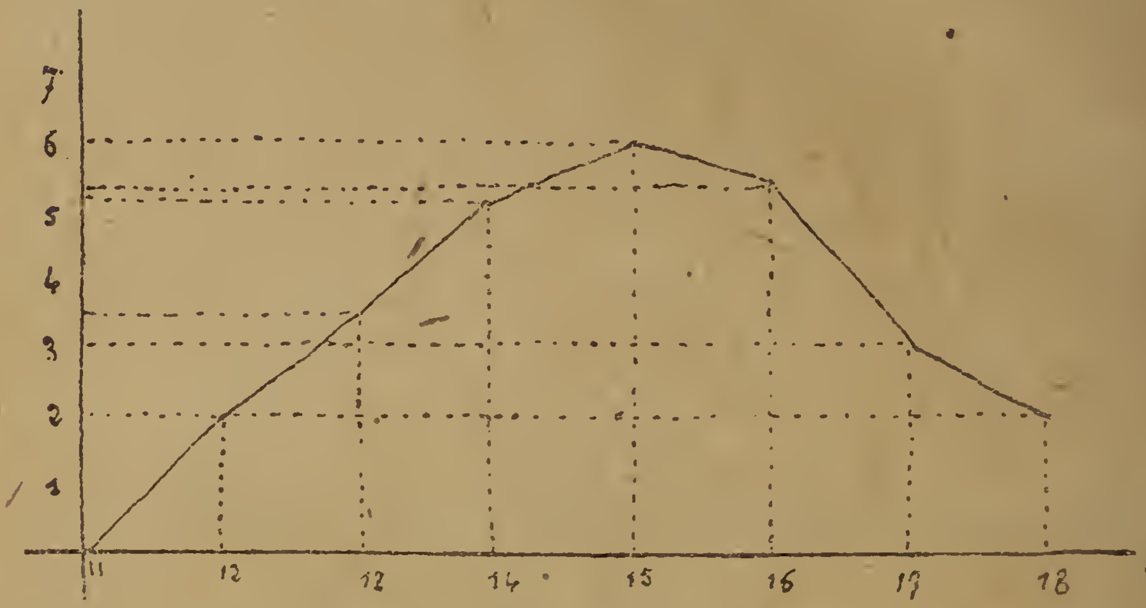
(1) A cet effet M. Compayré croit devoir remarquer que si la France ne « figure même pas parmi les nations européennes dont il (Stanley-Hall) donne la liste, c'est parce que l'on ne s'est pas occupé chez nous de l'anthropométrie juvénile. Or, c'est une erreur. Dans tous les lycées et collèges de garçons, de l'Etat tout au moins, il est procédé chaque trimestre à la mensuration des internes (hauteur, poids, périmètre de la cage thoracique). Cette même opération commence, en outre, à se pratiquer dans nombre de collèges de jeunes filles. Ce qu'il faut dire, et ce qu'on doit regretter, c'est que cette mensuration ne soit pas encore obligatoire. Les tableaux que nous avons pu constituer pour les garçons portent sur près de 500 adolescents.

(2) En moyenne, le contingent annuel donné par les campagnes surpasse de 1/20 le contingent donné par les villes. Dans les régions industrielles, à cause de l'alcoolisme qui sévit dans les milieux ouvriers, la proportion augmente sensiblement, alors qu'au contraire elle diminue pour les régions agricoles où la population citadine participe souvent aux travaux de la campagne.

(3) Les chiffres que donne M. Stanley-Hall sont les suivants : De 5 ans 1/2 à 12 ans 1/2, l'accroissement pour les garçons serait d'environ 30 livres; de 12 ans 1/2 à 16 ans, il dépasserait 45 livres. C'est à 15 et à 16 ans que la croissance annuelle atteindrait son maximum, 12 0/0 à 15 ans et 13 0/0 à 16 ans. Pour les jeunes filles, qui sont plus précoces, c'est avec la 12e année et la 13e année que se produit ce maximum d'accélération. Elles gagnent en moyenne 9 livres à 12 ans, 10 livres à 13 ans, 9 encore à 14, 8 à 15, 5 à 16, enfin l'augmentation n'est que de 5 livres dans la 18e année. En ce qui concerne la taille, l'enfant de 5 à 12 ans a pris une grande avance, puisque pendant ce laps de temps il a grandi de 14 pouces; sa taille est de 47,7 à 5 ans; de 55,4 à 12 ans 1/2. Mais, en six ans, l'adolescent grandit presque autant que l'enfant en 8 ans : à 18 ans 1/2 il mesure 67 pouces 1/2, soit une augmentation de 12 pouces. C'est de 14 à 15 ans pour les garçons et de 12 à 13 ans pour les filles que la rapidité de croissance est la plus grande : 3 pouces pour les garçons ; près de 2 pouces 1/2 pour les filles. — Cf. Compayré, ouv. cit., pp. 38 et 39.

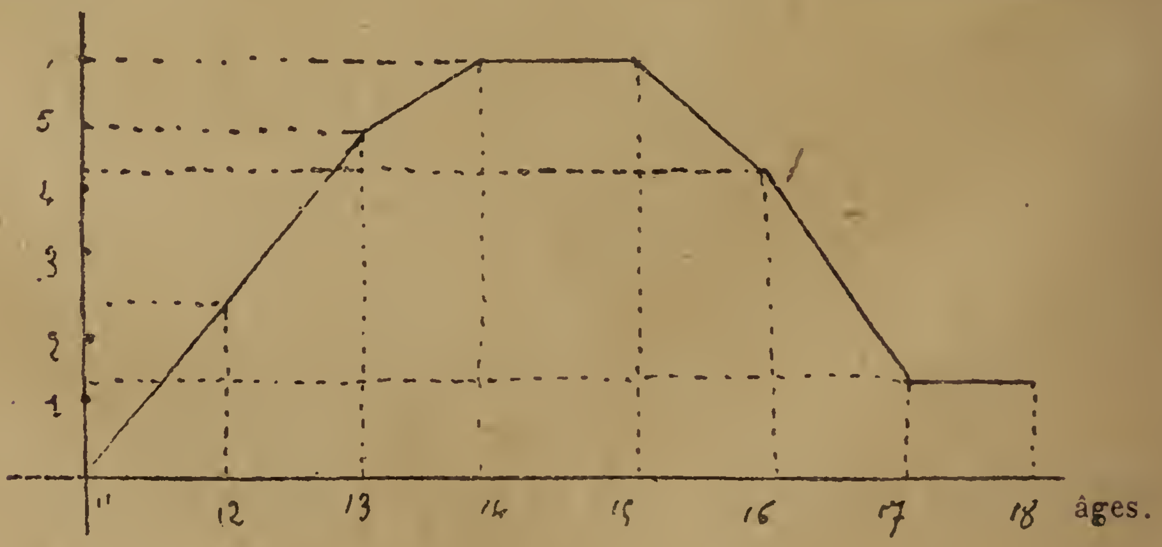
ment est de 2 kil. ; entre douze et treize, de 3 kilos, 5 ; entre treize et quatorze, il est de 5 kilos, 2 ; et il atteint son maximum, 6 kilos, entre quatorze et quinze ans. Entre quinze et seize ans, il est de 5 kilos, 3 ; il tombe à 3 kilos entre seize et dix-sept et n'est plus que de 2 kilos entre dix-sept et dix-huit ans ; chiffres qui nous donnent le graphique suivant :

kilos.



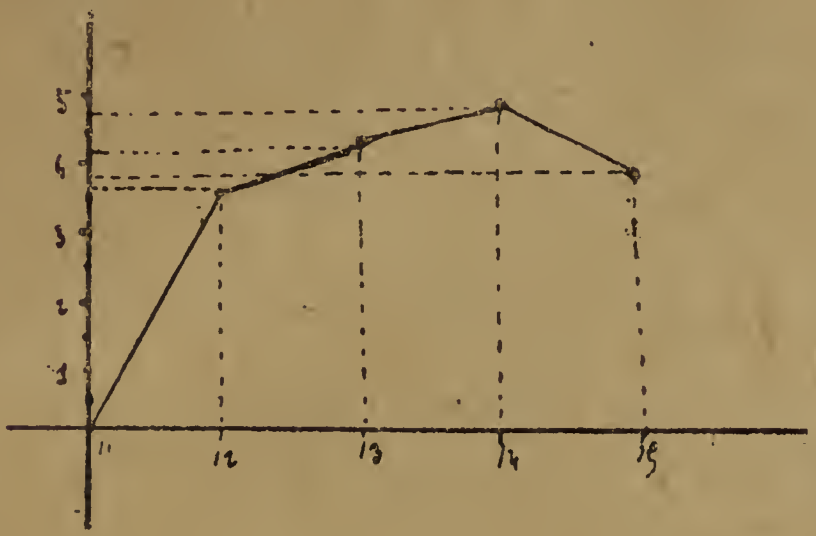
En ce qui concerne la hauteur, toujours pour les garçons, les résultats sont les suivants : de onze à douze ans, 2 cent., 5 ; de douze à treize, 5 cent. ; de treize à quatorze, 6 cent., maximum, que l'on retrouve d'ailleurs de 14 à 15 ans. De quinze à seize, la croissance est encore de 4 cent., 3 ; mais elle tombe à 1 cent., 5 entre 16 et 17 ans, se maintient entre 17 et

centimètres Garçons. Hauteur.

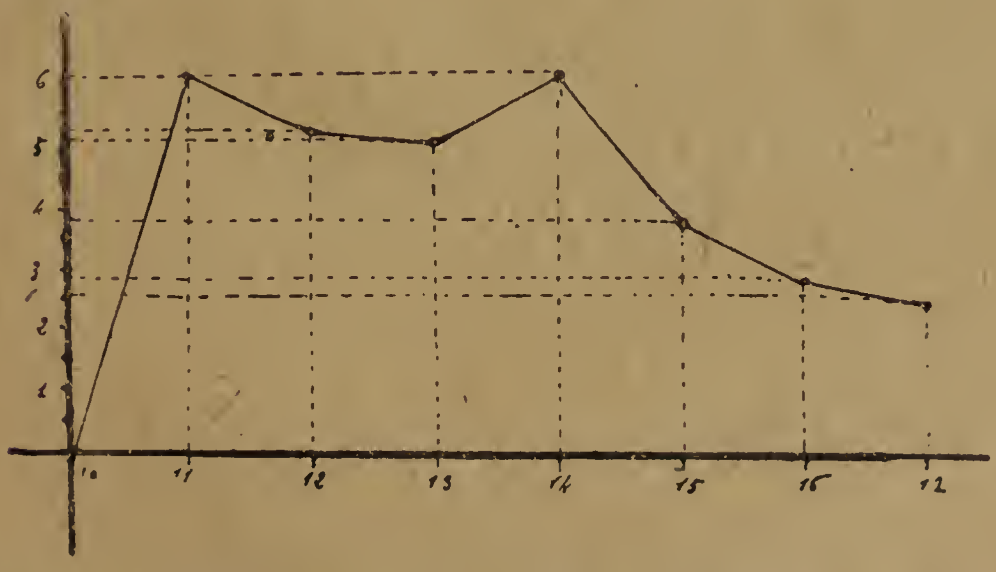


18, pour n'être plus que de 1 cent. à 19 et être à peu près nulle de 19 à 20 ans.

Pour les filles (1), les chiffres obtenus sont, quant au poids: de 3 kgr., 6 entre 11 et 12 ans; de 4 kgr., 15 entre 12 et 13 ans; de 4 kgr., 72, maximum, entre 13 et 14 ans et de 3 kgr., 82 entre 14 et 15 ans.



Pour la hauteur, il semble que la jeune fille subisse, à deux époques, vers 11 ans et vers 14 ans, des poussées de croissance assez fortes, et à peu près égales (6 cent., 2). Alors que, entre 11 et 12 ans, l'augmentation n'est que de 5 cent., 36, elle est de 5 cent., 25 de 12 à 13 ans, puis de 13 à 14 ans remonte à 6 cent., 2; elle tombe ensuite entre 14 et 15 ans à 3 cent., 63, puis à 2 cent., 83 de 15 à 16 ans et n'est plus enfin que de 2 cent., 52 entre 16 et 17 ans.



En général la taille de la jeune fille est moindre que celle du

(1) Les tableaux que nous avions dressés pour les jeunes filles ne nous ayant pas semblé suffisants, nous nous sommes servis à titre complémentaire de ceux

jeune homme, et son squelette est aussi plus léger. Ses os sont moins volumineux et les saillies où viennent s'attacher les muscles sont moins prononcées Par suite de la forme de son bassin, les fémurs qui s'y articulent forment un angle presque droit avec leur col, deviennent obliques, rapprochent les genoux et donnent à la jeune fille une oscillation particulière pendant la marche. Mais alors que chez l'adolescent l'ossature et les muscles, recouverts par une faible couche adipeuse, s'accusent, chez la jeune fille le tissu cellulaire très abondant vient arrondir ses formes, leur donner la grâce et la souplesse. En outre le développement sexuel de la puberté implique une apparition de poils en plusieurs endroits du corps, qui, jusque-là, n'en étaient pas couverts, ce qui démontre une sécrétion plus abondante des glandes sébacées. Signalons encore que dans les régions où le système pileux n'existe que sous forme de vestiges, et notamment au visage, l'effort des follicules capillaires et de leurs appendices sébacés à produire des poils tend seulement à la désorganisation, et il n'est pas rare de voir apparaître des boutons pustulaires d'acné qui disparaissent lentement pendant l'adolescence (Ellis).

Enfin, à cette époque, il y a une faible hyperémie du larynx accompagnée d'un développement rapide des cordes vocales qui deviennent plus grandes et plus épaisses, tandis qu'il se produit un changement correspondant de la voix, qui devient plus grave; elle baisse d'au moins une octave, et ce changement, faible chez les filles, est très prononcé chez les garçons. Ellis déclare que le rapport direct de ce changement avec le développement sexuel général est démontré non seulement par le fait qu'il a lieu à l'époque de la puberté, mais aussi par le fait que chez les eunuques, si la castration a été faite avant la crise pubérale, la voix conserve son timbre enfantin (1).

publiés par le Dr Marthe Francillon dans son ouvrage (*Essai sur la puberté chez la femme*, Paris, Alcan, 1906).

Quételet proposait pour les jeuness fille ce tableau :

10 ans.....	1 mètre,	248	23 kgr.	52
15 —	1 —	499	40 —	37
20 —	1 —	572	52 —	28
25 —	1 —	577	53 —	28

L'accroissement le plus grand était donc entre 10 et 15 ans : 25 cent. et 16 kgr.85, contre 7 cent. 3 et 11 kgr. 91 de 15 à 20 ans. De 20 à 25 ans, l'augmentation ne serait plus que de 0 cent., 5 pour la hauteur et de 1 kgr. pour le poids.

(1) C'est le cas des fameux chanteurs de la Chapelle Sixtine.

III

DÉVELOPPEMENT DES ORGANES

Des modifications profondes se manifestent aussi à cet âge dans tout l'organisme.

Pour le sang, les recherches de Sabrazis ont montré entre 10 et 15 ans une diminution légère des hématies (moins de 5 millions par millimètre cube), et un abaissement du taux de l'hémoglobine (75 o/o). D'autre part, si, dans l'enfance, l'artère pulmonaire est relativement large pendant que l'aorte est étroite, vers le moment de la puberté les deux artères deviennent égales. La tension artérielle passe de 97 millimètres (à 4 ans) à 113 millimètres (de 12 à 14 ans). Il en résulte que la circulation prend une activité qu'elle n'avait pas encore. Les mouvements vitaux sont plus impétueux, souvent des hémorragies se produisent. Chez l'adolescent, les pulsations sont en moyenne de 80 par minute, plus vives de 10,12 et même 14 pulsations chez la jeune fille (1). Le cœur s'accroît très rapidement, ce qui souvent amène des troubles. Entre 15 et 20 ans, on peut dire que le cœur d'un jeune homme est hypertrophié normalement (Germain Sée). Il est plus petit et plus léger chez la jeune fille (la différence est d'environ 50 grammes), « ce qui suffirait à prouver, dit le Dr de Varigny, que le volume de cet organe n'a rien à faire avec les capacités affectives ».

La circulation lymphatique s'accélère pareillement. Les glandes des aines, des mamelles, des aisselles, du cou se gonflent et souvent deviennent douloureuses. Cabanis a même observé que cette augmentation de volume des glandes mammaires pouvait se produire chez de jeunes garçons et former des sortes de tumeurs inflammatoires.

En ce qui concerne la respiration, le Dr Marthe Francillon a constaté que le nombre de respirations par minute était en moyenne de 30 à 11 ans, de 28 à 12 ans, qu'il diminuait dans les années suivantes et n'était plus que de 22 à 15 ans (2). Chez la jeune fille la capacité thoracique et pulmonaire de l'appareil respiratoire est moindre que chez le jeune homme. La respiration est plus fréquente, mais non plus active chi-

(1) Elles sont environ de 75 chez le jeune homme et de 85 chez la jeune fille.
(2) Dr Marthe Francillon, ouv. cit., p. 113.

miquement. En outre, les modes d'inspiration ne sont pas les mêmes dans les deux sexes. Alors que chez le jeune homme c'est le diaphragme qui a la plus grande part au mouvement d'inspiration, chez la jeune fille la respiration est plus pectorale (1). L'élévation de la cage thoracique y entre pour une plus grande part, et cela indépendamment de l'usage du corset, qui, exerçant une pression sur la base de la poitrine et de l'abdomen, gêne le jeu du diaphragme. Quelques auteurs ont voulu induire de ces différences que la température de la jeune fille était notablement moindre que celle du jeune homme ; il ne semble pas que l'expérience ait corroboré cette assertion. Si la jeune fille, et en général la femme, produit moins de chaleur, en revanche, en raison de son enveloppe de graisse, elle en perd moins, d'où compensation.

Un autre développement important à considérer est celui du cerveau. M. Richet, dans son Dictionnaire (2), a résumé dans un tableau nombre de travaux contemporains sur la croissance de l'encéphale en volume depuis la première enfance jusqu'à la vieillesse avancée.

Croissance de l'Encéphale en volume

	SEXE MASCULIN		SEXE FÉMININ	
	Nombre des cas	Pds. absol. en grammes.	Nombre des cas.	Pds. absol. en grammes
A la naissance........	42	331	39	283
Naissance à 3 mois....	16	493	20	452
3 à 6 mois............	15	603	25	560
6 mois à 1 an.........	46	777	40	728
1 an à 2 ans..........	34	942	33	844
2 à 4 ans.............	29	1097	29	991
4 à 7 ans.............	29	1140	19	1136
7 à 14 ans............	22	1302	18	1155
14 à 20 ans...........	19	**1374**	16	**1244**
20 à 30 ans...........	59	1357	72	1238
30 à 40 ans...........	110	1366	89	1218
40 à 50 ans...........	137	1352	106	1213
50 à 60 ans...........	119	1343	103	1221
60 à 70 ans...........	127	1315	149	1207
70 à 80 ans...........	104	1289	148	1167
80 à 90 ans...........	4	1284	77	1125

Résultat général de la statistique de Boyd, (1861) d'après les résumés de Thurnam, 1866, et de Topinard, 1885, donnés par Manouvrier, ouv. cit., p. 681.

(1) A l'heure actuelle, certains docteurs commencent à contester ce point ; la question reste donc incertaine.

(2) *Dictionnaire de physiologie* de Richet, t. II. Article « Cerveau », de M. Manouvrier, Paris, Alcan.

A la naissance le poids de l'encéphale serait plus lourd pour les garçons que pour les filles, 331 gr. contre 283. De 14 à 20 ans le cerveau atteint son maximum de développement. A 14 ans, le poids cérébral est 1.302 gr. pour les garçons et s'élève, à 20 ans, jusqu'à 1.374 gr.; puis il y a une légère diminution, qui continue pendant l'âge mûr, et s'accentue pendant la vieillesse. Pour les jeunes filles, à 14 ans, le poids du cerveau est de 1.155 gr., et à 20 ans de 1.244, maximum. On voit donc par ces chiffres qu'en général le cerveau de la femme est plus léger que celui de l'homme (1). D'ailleurs il est un fait que Gustave Le Bon a remarqué, à savoir que, sans parler des différences de forme, le crâne de la femme à tous les âges est plus petit que celui de l'homme; et cela d'autant plus que l'on considère les populations plus civilisées, car si le crâne de l'homme croît avec la civilisation, celui de la femme change à peine. « C'est à peine si elle a le crâne, chez nous aujourd'hui, plus volumineux que ses sœurs préhistoriques. » Si nous passons à l'anatomie du cerveau, nous constatons, d'après les observations des anthropologistes, que chez la femme il est plus lisse; ses circonvolutions sont moins amples, moins nettes, et ses plis moins profonds. Les lobes frontaux, où l'on s'accorde à localiser l'intelligence, sont moins développés que les lobes occipitaux, siège des sensations. Enfin la substance grise serait moins abondante et moins dense, et l'irrigation sanguine moins développée (Baistocchi). Cependant il ne faudrait pas tirer de ces différences une preuve convaincante de l'infériorité intellectuelle de la femme par rapport à l'homme. Une anecdote assez piquante, citée par Marion dans sa *Psychologie de la femme* et que nous reproduisons ici, suffirait à la démontrer (2). « Th.-L. Bischoff, le

(1) Voici les chiffres donnés par Debierre dans son ouvrage : *Moelle épinière et Encéphale*, Paris, Alcan, 1894 :

Age	*Poids absolu du cerveau*	*Accroissement.*
Nouv. né	381 gr.	1...
5 ans	1263 » 4	3,32
10 ans	1408 » 3	3,70
15 ans	1490 » 2	3,91
20 ans	1444 » 5	3,72
25 ans	1430 » 6	3,76

(2) Marion, *Psychologie de la femme*, Paris, A. Colin, 1900, p. 55, note 1. Compayré, dans *l'Adolescence*, cite aussi cette anecdote. A l'encontre de la thèse que soutenait Bischoff, il serait peut-être intéressant de relever dans les Facultés le nombre de candidates présentées et reçues en le comparant au nombre de candidats.

célèbre professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, publiait en 1872 un pamphlet antiféministe contre « l'étude et la pratique de la médecine par les femmes ». Il y affirmait que la femme était physiquement impropre aux hautes études, le cerveau féminin étant, d'après ses recherches, inférieur à celui de l'homme et incapable d'un aussi grand développement. En savant consciencieux, Bischoff voulut confirmer sa théorie par les faits. Il exigea par testament que son cerveau fût pesé, et donna, comme résultat probable, un poids de 1.350 gr. En exécution de ce testament, la boîte cranienne de Bischoff a été ouverte tout récemment, et l'encéphale soigneusement pesé. A la surprise générale, on a constaté que le cerveau du savant professeur était inférieur de 5 gr. au poids moyen du cerveau de la femme. Les féministes sont dans la joie! » Mais sans vouloir contester l'aptitude intellectuelle de la femme, ce que l'on peut dire, c'est qu'en général l'homme vit davantage sous l'influence directe de son cerveau, et par conséquent de sa volonté, alors que la femme agit le plus souvent sous l'influence du système nerveux ganglionnaire, c'est-à-dire sous la prédominance du sentiment qui ne raisonne pas.

En ce qui concerne le cervelet, certains physiologistes avaient cru constater qu'il acquérait pendant l'adolescence un volume considérable, et Gall avait admis un rapport entre cet organe et les parties sexuelles; c'est ce qu'il appelait « l'amativité du cervelet ». Or, on a reconnu que le développement de cette partie du cerveau, comparé à l'encéphale, atteint son maximum vers quatre ou cinq ans. Flourens a même établi que la castration ne déterminait aucune atrophie de cet organe et qu'inversement son ablation totale laissait persister l'instinct et l'acte de la propagation. Il suffit de relater ces observations et ces expériences pour réduire à néant la thèse du trop souvent fantaisiste phrénologue.

Il nous reste à parler maintenant du développement de la fonction et des organes sexuels. Pendant toute cette période, chez les jeunes filles, les seins se développent, le mamelon et l'aréole apparaissent; les ovaires augmentent de volume et prennent leur forme bosselée; les vésicules de Graaf commencent leur évolution périodique et les menstrues apparaissent. Chez le jeune homme, les testicules deviennent plus volumineux, ainsi que les organes de la copulation; les corps caver-

neux et spongieux s'hypertrophient, les vésicules séminales grossissent et des spermatozoïdes apparaissent dans le liquide spermatique. En même temps, dans les deux sexes, une aptitude nouvelle se fait sentir qui influe sur les caractères et les sentiments et se manifeste par ce que nous appelons l'Instinct sexuel (1).

En résumé, nous voyons que pendant toute cette période, les jeunes gens subissent des modifications physiques importantes. La jeune fille, dont l'accroissement dans le total est moindre que celui du jeune homme, parvient à son développement en moins de temps. Elle conserve toujours quelque chose de la constitution physique propre aux enfants ; ses muscles perdent peu de leur mollesse primitive, sa peau reste fine et transparente. Herbert Spencer prétendait que si la nature arrêtait plus tôt le développement individuel de la femme, c'était pour la préparer à sa fonction maternelle en lui permettant de mettre en réserve la grande provision de force dont elle aurait besoin pour y suffire. Quelque ingénieuse que soit cette hypothèse, elle n'explique rien. Ce que nous pouvons dire, c'est que les fibres des organes de la femme étant plus souples, plus délicates que celles de l'homme, ne peuvent produire que des impressions conformes à leur nature. Ce n'est pas ici l'intensité du mouvement, mais la qualité qui donne des différences. Le Camus pour faire sentir ce fait donne un exemple physique :

On peut exécuter sur la chanterelle d'un violon, dit-il, les mêmes notes que l'on fait sur la troisième corde : la différence est d'une octave. Ici le son est plus aigu et plus gracieux, là il est plus grave et plus mâle : cependant il est le même pris intrinsèquement. L'une et l'autre corde peuvent donner un juste rapport de la différence des fibres de l'un et de l'autre sexe.

Et cette différence correspond, comme nous le verrons, à celle que l'on trouve dans leurs attributs moraux. En général l'homme, plus fort, plus vigoureux, résiste mieux à la fatigue ; la femme, plus faible, mais aussi plus mobile, supporte mieux la douleur.

(1) Il est à remarquer que chez beaucoup de sujets mâles c'est à la suite d'un rêve érotique avec éjaculation de sperme que se révèle l'éveil de la fonction géniale.

IV

L'INSTINCT SEXUEL

William James, dans un de ses ouvrages, donne de l'Instinct en général cette définition : « La faculté d'accomplir certains actes, en vue de certaines fins, sans prévision de ces fins, sans éducation préalable de ces actes. » Cette définition pourrait à la rigueur nous suffire pour déterminer ce qu'est l'instinct sexuel; mais il semble qu'à cause justement de la diversité des théories qui essayent d'expliquer cette impulsion, si forte pendant l'adolescence, il est préférable d'adopter la définition plus complète et plus détaillée qu'a donnée de l'Instinct M. Lloyd Morgan dans son traité *Animal Behaviour* :

La conduite instinctive comprend ces groupes compliqués d'actions coordonnées qui, lors de leur occurrence première, sont indépendantes de l'expérience; qui contribuent au bien être de l'individu et à la préservation de la race; qui sont dues à la coopération de stimuli extérieurs et intérieurs; qui sont accomplies de manière semblable par tous les membres du même groupe, plus ou moins restreint, d'animaux, mais qui sont sujettes à variation et à modification subséquente sous la direction de l'expérience.

Voilà ce qu'est l'instinct en général, l'instinct sexuel en particulier, que nous retrouvons dans toutes les espèces animales, et que nous, hommes, nous transformons, nous raffinons, le faisant passer par les rouages complexes de l'idéation pour en tirer les « sublimes accents de l'amour ».

A l'époque de la puberté il y a, chez les adolescents des deux sexes, une sorte d'impulsion vague, de besoin indéfini, qui les pousse les uns vers les autres. Dans les classes inférieures, cela se manifeste le plus souvent par un désir de sensations nouvelles; dans celles d'un niveau moral plus élevé, par une sorte de curiosité qui pourra être réfrénée ou tout au moins modifiée par le bon goût et les influences de la tradition, du milieu, de l'éducation. De tous temps, ces faits furent remarqués et l'on chercha à expliquer leur cause déterminante.

Une première théorie est celle qui veut considérer l'impulsion sexuelle comme *l'impulsion de reproduction*. C'est celle qu'a si clairement développée et mise au point Remy de Gour-

mont dans son ouvrage : *La Physique de l'Amour* (1). « Quel est le but de la vie? Le maintien de la vie. » Aussi, « entre tous les actes possibles, dans la possibilité que nous pouvons connaître ou imaginer, l'acte sexuel est donc le plus important de tous les actes. Sans lui, la vie s'arrêterait : mais il est absurde de supposer son absence, puisque, dans ce cas, c'est la pensée même qui disparaît » (2). Et, rigoureusement implacable, il poursuit :

... En principe, la seule occupation de l'être est de rénover, par l'acte sexuel, la forme dont il (l'animal) est revêtu. C'est pour cela qu'il mange, pour cela qu'il construit. Cet acte est si bien le but unique et précis qu'il constitue toute la vie d'un très grand nombre d'animaux cependant merveilleusement complexes (3) !

Sa thèse s'appuie sur des observations indéniables; c'est l'éphémère qui naît le soir, s'accouple, dont la femelle pond pendant la nuit, et qui meurt avec elle au matin, « sans même avoir vu le soleil ». Ce sont les papillons du ver à soie, « lourds et gauches », qui battent des ailes un instant, quand ils naissent, puis s'accouplent et meurent... et bien d'autres.

Certes, il semble bien que primitivement l'instinct sexuel, pour nous, fut cela : ce qu'il est encore chez les animaux, l'impulsion à donner la vie. Mais, est-ce à dire que notre civilisation, avec ses préjugés, ses raffinements, ses pudeurs, ne l'a pas transformé ? Si, autrefois, aux premiers âges, il faisait tendre les adolescents à l'accouplement, et s'il en est encore de même maintenant chez certaines peuplades aux mœurs animales, peut-on soutenir avec certitude que c'est ce désir de nature qui, dans nos nations policées, pousse inconsciemment, mais fatalement un jeune homme vers une jeune fille ? Peut-on affirmer, ainsi que le veut Delbœuf, qu'ils sont entraînés l'un vers l'autre par ces cellules microscopiques, l'ovule et le spermatozoïde, qui se cherchent et s'attirent (4) ?

(1) Rémy de Gourmont : *La Physique de l'Amour*. Essai sur l'Instinct Sexuel, Paris, Mercure de France, 14e édition, 1917. — Signalons que la théorie de de Gourmont est celle que Socrate enseigna.

(2) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 15 et 16.

(3) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 17.

(4) « Cette jeune fille et ce jeune homme (en tendant l'un vers l'autre) obéissent à la volonté, chez l'un et chez l'autre obscure, d'un spermatozoïde, d'un ovule. Mais, tenez-le pour certain, cette volonté n'est obscure ni dans le spermatozoïde, ni dans l'ovule ; ils savent tous deux ce qui leur manque et ils le cherchent. A cet effet, ils donnent des ordres à leur cerveau respectif par l'intermédiaire du cœur, et le cerveau obéit sans savoir pourquoi. Quelquefois il se figure avoir raisonné, il

Non, et c'est peut-être là, justement, que l'homme arrive dans son impulsion à se différencier d'avec les autres animaux. La définition rigoureuse qu'a donnée de lui de Bonald, « une intelligence servie par des organes », justifie cette assertion. Parce qu'il est sous la dépendance tyrannique de son système nerveux, l'homme s'apparente étroitement à tous les autres animaux, mais parce que son intelligence et sa raison en ont fait, de siècle en siècle, un être de plus en plus civilisé, affiné, il diffère, sinon par la finalité de ses actes, du moins par sa capacité de diriger ses impulsions, de tous les autres vertébrés.

Une seconde théorie est celle de « *l'impulsion d'évacuation* ». Déjà formulée au moyen âge, elle fut reprise par Montaigne dans ses *Essais*. « Venus n'est autre chose que le plaisir à descharger ses vases comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'aultres parties (1). » C'était la théorie de Luther, de Thomas More, c'est celle du Docteur Féré (2) et de Keiffer qui, dans son *Essai de Physiologie sexuelle générale*, explique ce « besoin » par des secrétions internes spéciales. L'ovule et le spermatozoïde, possédant à un haut degré l'activité nutritive et l'activité reproductrice transmettent vraisemblablement ces activités à tous les éléments cellulaires issus de la fusion nucléaire. Il s'ensuit que dans l'organisme tout entier, ce n'est pas seulement l'appareil génital qui est le dépositaire exclusif de la fonction sexuelle, mais tous les tissus intervenant dans la succession des phénomènes, dont la fécondation est le but dernier. Quel est le mécanisme de l'intervention des appareils autres que l'appareil générateur ? Dans notre conception de la physiologie sexuelle nous admettrons qu'à chaque groupe de tissus, qu'à chaque organe sont dévolues deux fonctions. La première serait une fonction nutritive spéciale à chaque organe. La seconde serait générale

s'explique à lui-même son choix. Au fond, il n'a été qu'un instrument *inconscient* dans la main d'un imperceptible ouvrier qui savait ce qu'il voulait et ce qu'il faisait. » Delbœuf, *Revue Philosophique*, mars 1891, p. 257.

Peut-être, au point de vue de cette sorte d'*inconscience* du cerveau qui se figure avoir raisonné avant d'agir, y a-t-il lieu de faire un rapprochement avec la théorie de Le Dantec, qui, lui, ne reconnaît pas à l'homme la liberté de ses actes et de ses choix. « L'homme est une marionnette consciente, qui a l'illusion d'être libre. » Voir *Science et Conscience*, le dialogue entre M. Vieilhomme et M. Mesure.

(1) Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. V, Edit. Hachette, 1896, t. II, p. 174.

(2) Féré, *L'Instinct sexuel*, Paris, Alcan, 1899.

et déterminerait l'activité fonctionnelle de l'appareil génital. D'où deux fonctions d'ordre chimique : l'une réalisant la nutrition générale éliminerait ses produits excrémentiels par l'intestin et les reins; l'autre, excitant l'acte reproducteur, éliminerait ses excréta par l'utérus chez la femelle, la prostate chez le mâle. Le besoin sexuel est ici assimilé au besoin de manger (1). Malgré les données physiologiques sur lesquelles cette théorie s'appuie, il semble que les faits qu'elle invoque sont insuffisants. Le domaine de l'hypothèse y tient encore une trop grande place. En outre, des physiologistes éminents, comme Goltz, le professeur Tarchanoff, ont montré que l'impulsion sexuelle était dans une certaine mesure indépendante des organes sexuels. Guinard, dans le *Dictionnaire de Physiologie* de Richet (2), à l'article *Castration*, signale que l'instinct sexuel se retrouve chez des hommes castrés, chez des femmes après la ménopause et dans l'absence congénitale de glandes sexuelles. Le besoin génésique ne peut donc plus être, dans ce cas, « un besoin général de l'organisme, basé sur la sensation d'être plein, un besoin d'évacuation » (3).

Aussi, Havelock Ellis propose-t-il, dans ses études de Psychologie sexuelle une troisième théorie : celle de la *tumescence*, c'est-à-dire du gonflement, de la congestion des organes. Dans l'impulsion se trouvent deux facteurs, unis d'une manière tellement intime, qu'ils forment deux phases d'un même procès.

Dans la première phase — généralement sous l'influence parallèle de stimulants intérieurs et extérieurs, — les images, les désirs naissent dans le cerveau, tandis que l'organisme est chargé d'énergie et l'appareil sexuel congestionné de sang. Dans la seconde phase, l'appareil sexuel est déchargé au milieu d'une excitation sexuelle profonde, suivie d'un soulagement organique intense. Le premier procès crée la tension que le second procès soulage (4).

A vrai dire, cette théorie ne résoud pas le problème même de l'instinct sexuel. Elle explique comment il se manifeste

(1) D'après le Dr H. C. Reymond : *Physiologie et Evolution de l'amour sexuel*, Paris, Librairie des Publications artistiques.
(2) Richet, ouv. cit., tome II.
(3) Féré, ouv. cit., p. 6.
(4) Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle*, tome III : *L'impulsion sexuelle*, Edit. franc., trad. van Gennep, Paris, Mercure de France, 3e édit., 1909.

en nous, mais ne nous renseigne en rien sur *sa cause ;* son mérite est surtout d'avoir essayé de faire entrer dans l'explication de cette impulsion l'influence directe (première phase) de nos mœurs et de notre civilisation.

Il semble bien d'ailleurs que le tort de ces diverses théories soit de vouloir expliquer l'instinct sexuel comme étant le résultat d'un seul phénomène : génération, ou expulsion, ou tumescence, alors que, selon nous, il paraît procéder des trois. Lequel l'emporte en influence ? Est-ce celui qui veut la préservation de la race ? Celui qui tient au bien-être de l'individu ? Nous n'en savons rien, et dans ces conditions affirmer, surtout avec la rigueur de certains auteurs, équivaut à se tromper, il faut savoir le reconnaître.

Une remarque intéressante à signaler à propos de cet instinct, et qui, à notre connaissance, ne figure encore dans aucun traité, c'est la périodicité de ses manifestations, dans *les deux sexes*. Si, en effet, cet instinct revient et s'affirme surtout chez la jeune fille à des époques mensuelles déterminées, il semble qu'il en soit de même chez le jeune homme. A certains intervalles variant entre deux, trois semaines, le jeune homme paraît éprouver de soudaines crises de tendresses, de désirs, de passions qui toujours s'accompagnent d'une sensibilité plus vive et d'une irritabilité plus grande. A cette période en succède une autre de lassitude physique et morale et d'indifférence sexuelle. Chez certains individus, cette indifférence peut même aller jusqu'au dégoût. C'est ainsi qu'un jeune homme en arrivait pendant ce laps de temps à baisser les yeux en passant près des femmes à cause du sentiment de dégoût que leur vue lui inspirait. Sans doute, dans cette alternance de sentiments, faut-il faire la part d'influence de l'alimentation, des lectures, et, en général, de toutes les circonstances extérieures, mais il n'en reste pas moins qu'il y a là — à notre avis — une certaine analogie avec le retour périodique des troubles physiques de la jeune fille.

L'instinct sexuel a une importance très grande dans la vie des adolescents où il se présente pour la première fois, alors que, par suite de notre éducation trop pudibonde, ils ignorent tout de ses manifestations. Les appétits liés à la satisfaction de ses besoins sont, peut-on dire, les premiers de tous après les besoins nutritifs. Que le cerveau soit mal équilibré, et l'on

voit le cas, cité par M. Debierre, d'une « jeune femme chaste et pure trahissant par ses gestes et ses paroles un désir effréné de satisfaire l'instinct sexuel ». Que le cerveau soit au contraire bien constitué, et ce désir subit une élaboration complexe dans la conscience, mais les formes mentales en seront encore revêtues et porteront sa trace.

C'est par lui que nous pourrons expliquer la naissance d'un grand nombre de sentiments, de désirs, de sympathies, d'habitudes. L'affection, l'amour sont sous sa dépendance, et son influence se retrouve non seulement dans la psychologie, mais encore dans la morale des adolescents.

V

DÉVIATION ET EXAGÉRATION DE L'INSTINCT SEXUEL

Souvent l'instinct sexuel, au lieu de se développer normalement, donne naissance à des tendances anormales. Nous ne parlerons point ici de l'inversion sexuelle congénitale, c'est-à-dire de cette impulsion vers une personne du même sexe, par suite d'une anomalie constitutive innée, mais de la simple déviation de l'instinct sexuel qui se manifeste par l'attraction entre personnes du même sexe, due uniquement à l'absence accidentelle des objets naturels de l'attraction. Ce n'est pas alors surtout le plaisir qui est demandé de préférence au même sexe, mais en quelque sorte la satisfaction d'un besoin que l'on sent impérieux. Cette déviation se rencontre fréquemment pendant l'adolescence dans les pensions de filles et de garçons et chez les individus de caractère timide, mais de tempérament sensuel, qui n'osent contenter leur désir par des pratiques naturelles, et qui ne peuvent lui résister. Ces traces « d'homogénie », suivant l'expression d'Edward Carpenter, ne sont pas encore un vice, mais peuvent y être une prédisposition. Leurs causes? Metchnikoff veut les voir dans la désharmonie de la nature humaine : la sensibilité sexuelle se manifeste et se développe chez les jeunes gens à une époque où il ne peut encore être question de rapprochement sexuel, et dès lors les filles et garçons, par une sorte d'instinct, en arrivent à se satisfaire eux-mêmes (1).

(1) Chez certains peuples l'onanisme est tellement entré dans les mœurs qu'on ne cherche même pas à le dissimuler. « Ainsi les jeunes filles, chez les Khoi-Khoin (Hottentot), se masturbent si souvent qu'elles ne désirent même pas se cacher pendant cet acte, dont on parle ouvertement dans les conversations et les légendes. » Elie Metchnikoff : *Études sur la nature humaine*, 3e édit., Masson, 1905.

Il se trouve toujours dans les pensions des jeunes gens, filles et garçons, au tempérament vicieux ou trop ardent, qui cherchent à initier leurs camarades à leurs pratiques, afin d'y trouver un surcroît de jouissance. Trop souvent, malheureusement, ces camarades, presque toujours plus jeunes, se laissent entraîner et quelquefois même y prennent goût. A la vérité, la plupart du temps, le nouvel initié, s'il est de tempérament normal,en a vite honte, mais, s'il continue, il peut en avoir pour longtemps, parfois jusqu'au mariage, dans certains cas pour toute la vie. Cette impulsion anormale, qui sévit entre 12 et 15 ans chez les filles, 13 et 15 chez les garçons, est entretenue par l'ignorance dans laquelle les jeunes gens se trouvent sur cette matière. Ils prennent du plaisir dans l'exercice de cette pratique — solitairement ou par couple — sans quelquefois se rendre compte qu'ils se dégradent moralement et physiquement. C'est ainsi qu'un jeune homme de caractère timide, interrogé sur ce sujet, nous avouait ingénument qu'en agissant de cette manière il croyait « faire comme tout le monde » ! Cette aberration serait peut-être bien moins fréquente, si les habitudes morales permettaient d'abord la connaissance à cet âge de tout ce qui touche la question sexuelle, ensuite la satisfaction toute simple de ses besoins, qui seraient moins fréquents parce qu'exempts de l'excitation que produit toujours le désir de « savoir ».

L'ordre humain, écrit Remy de Gourmont, est souvent un désordre pire que le désordre spontané, parce que c'est une finalité forcée et prématurée, une dérivation inopportune du fleuve vital (1).

Rien n'est plus exact. Nous en voyons des preuves troublantes dans toutes les enquêtes faites sur la déviation de l'instinct sexuel dans les collèges français, anglais, italiens. En 1829, Balzac écrivait déjà :

Lapeyrouse, Cook ou le capitaine Peray, ont-ils jamais eu autant d'ardeur à naviguer vers les pôles que les lycéens vers les parages défendus de l'océan des plaisirs?

Les filles étant plus rusées, plus spirituelles et plus curieuses que les garçons, leurs rendez-vous clandestins, leurs conversations, que tout l'art des matrones ne saurait empêcher, doivent être dirigés par un génie mille fois plus infernal que celui des collégiens. Quel homme a jamais entendu les réflexions morales et les aperçus malins

(1) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 232.

de ces jeunes filles? Elles seules connaissent ces jeux où l'honneur se perd par avance, ces essais de plaisir, ces tâtonnements de volupté, ces simulacres de bonheur qu'on peut comparer aux vols faits par les enfants trop gourmands à un dessert mis sous clef. Une fille sortira peut-être vierge de sa pension, chaste, non (1) !

Phrase lapidaire, malheureusement trop exacte, et qui pourrait, quoi qu'en pense Balzac, s'appliquer aussi aux garçons. Obici et Marchesini (2) ont fait des enquêtes dans les écoles normales, et ont reçu, d'anciennes élèves, des réponses souvent fort intéressantes. Alors que les jeunes filles anglaises appellent sous le nom de « *raves* » et de « *spoon* » leurs amies intimes, les jeunes filles italiennes donnent dans leur argot scolaire le nom de « *fiamma* » (flamme) à la fois à la personne aimée et au sentiment éprouvé. Ce même qualificatif de « *flamme* » existe d'ailleurs avec la même signification dans l'argot scolaire français ; quelquefois il est remplacé par le terme « *béguin* ». Cette amitié très passionnée est une sorte d'institution autour de laquelle se cristallisent toutes les manifestations sexuelles de l'adolescence féminine (Ellis). Au point de vue purement physique elle se distingue surtout de l'amitié ordinaire par le besoin qu'ont ces « *intimes* » de se voir sans cesse, de se caresser, de se serrer les mains, de s'embrasser. Et ce qui prouve bien que ce n'est là qu'une déviation momentanée de l'instinct sexuel, c'est que ces attachements sont beaucoup plus rares dans les écoles privées où ne se trouve pas d'internat, et manquent entièrement dans les écoles où fréquentent les filles pauvres, sans doute parce qu'elles se mêlent plus librement aux garçons (3). Signalons encore qu'ils se rencontrent très peu dans les Universités où se pratique la coéducation des sexes.

Un autre témoignage, qui a son importance, est celui d'une dame anglaise qui s'est occupée beaucoup d'éducation.

La majeure partie des filles, dit-elle, ignorent complètement les questions sexuelles et n'y comprennent rien. Mais elles s'étonnent à leur sujet et en causent sans cesse... Il faut déplorer cette ignorance. Dès qu'on a pensé à ce sujet, on y repense et on en reparle et l'information cherchée s'obtient d'ordinaire d'une manière regrettable. Je sais par expérience le mal qui résulte de cette ignorance et

(1) Balzac : *Physiologie du mariage*, Edit. Flammarion, p. 173.
(2) Obici et Marchesini : *Amicizie di collegio*, Rome, 1898.
(3) Cf. Ellis, ouv. cit., t. II, Appendice C.

comment les recherches agissent sur l'esprit et le corps des filles. Si les parents expliquaient avec soin à leurs enfants les lois simples et naturelles de la création, on préviendrait beaucoup de maux et la conversation ne roulerait pas sans cesse sur la question sexuelle (1).

Oh ! combien ces paroles devraient être méditées par les éducateurs des deux sexes. Tous ceux qui ont été élevés dans les pensions, tous ceux qui en ont dirigé, savent les aberrations qui s'y contractent, et les adversaires de l'internat ont alors beau jeu. Combien avons-nous entendu de professeurs déplorer cette ignorance dans laquelle, par une pudibonderie exagérée, on laisse les jeunes gens à l'époque de la puberté ? Là se trouve une grave lacune dans notre enseignement : elle demande à disparaître. Certes, il se rencontrera des Arsinoés, des Tartuffes et des Basiles pour insinuer ou pour crier que l'on veut dépraver officiellement la jeunesse. Ce pourra être, à nouveau, le point de départ d'une campagne contre l'école et l'Université laïques, que nous importe ! « Les chacals aboient, la caravane passe ! » La santé morale de nos jeunes gens, voilà vers quoi doivent tendre tous nos efforts. La manière la plus efficace de combattre le vice, c'est de le prévenir, et, pour le prévenir, il faut le connaître.

De l'exagération de l'instinct sexuel, c'est-à-dire de la débauche, nous dirons peu de chose. Outre qu'elle ne peut être pratiquée, par suite de l'internat ou de la vie familiale, que par un petit nombre d'individus, elle porte en elle-même, beaucoup plus que la déviation que nous avons étudiée, sa sanction : délabrement physique et lassitude morale. De plus, par suite de l'instinct si humain de préservation, elle est plus facile à guérir. Mettez sur la table de travail d'un jeune homme qui commence « à faire la noce » un ouvrage traitant des maladies vénériennes et de leurs conséquences, il y a gros à parier que cet avertissement suffira. Oh ! c'est entendu, sa conduite ne sera pas irréprochable du jour au lendemain, mais il aura réfléchi à toutes les suites que son bref plaisir peut entraîner, et comme, par suite de son âge, il n'est pas encore perverti, il s'amendera, non pas tant par honte morale, que par égoïsme. Pour l'onanisme il n'en est

(1) Ellis, ouv. cit., t. II, p. 331. — Voir en outre l'opuscule de Mme Georges Stodel, sur la nécessité d'apprendre des notions d'hygiène sexuelle à nos filles.

pas de même, et cela justement parce que, lorsqu'on veut agir, souvent il est trop tard. Si, d'eux-mêmes, le jeune homme et la jeune fille ne cessent pas leurs pratiques, ni leçons, ni exemples ne pourront les en déshabituer. Nous avons indiqué le mal, c'est aux parents, aux éducateurs, à la société qu'il appartient de prendre leurs responsabilités (1).

VI

HALLUCINATIONS ET NÉVROSES

La crise pubérale s'accompagne toujours d'une augmentation notable de sensibilité. En général, chez la jeune fille, les manifestations physiques ne sont pas réellement des phénomènes morbides, et le plus souvent se bornent à des symptômes généraux, tels que pesanteur ou douleurs de reins, dégoûts, abattement, légère altération du visage, gonflement et sensibilité du mamelon et des organes de la génération. Cependant on peut noter avec le docteur Sicard (*Evolution sexuelle dans l'Espèce humaine*) que son état mental, sous l'empire de ses troubles fonctionnels « peut varier du simple

(1) Mais le jeune homme doit aussi prendre ses responsabilités, chercher le plus possible à éduquer sa volonté, afin de savoir résister aux tentations qui bien souvent viennent de ses camarades eux-mêmes. « Les ennemis à combattre sont souvent les camarades et les relations. » (Payot : *L'Education de la Volonté*, Alcan.) Le jeune homme, qu'il soit aux écoles, étudiant, ou jeune ouvrier ailleurs, il n'importe, devrait lire et méditer la belle page de Michelet dans l'introduction de son ouvrage sur *l'Amour* : «... Commence déjà, dans tes jours de repos, à réfléchir, à préparer, à arranger de loin ta vie. Profite de ces moments, et si, par hasard, ce livre tombait entre tes mains, lis-en quelques pages et songe. Il a entre autres défauts celui d'être extrêmement bref... Mais, comme on ne fait tout cela qu'avec un même élément (le même en moi et en toi, l'amour et le cœur de l'homme), tu peux déjà, sur ces données sèches encore te composer d'avance le livre de ta vie.

« Penses-y le soir du dimanche, lorsque l'étourdie bacchanale de tes bruyants camarades, déroulant par l'escalier, frappera rudement à ta porte et dira : « Eh ! que fais-tu encore ? . Es-tu un ours !.. On t'attend. Nous allons à la Chartreuse, à la Chaumière, aux Lilas. Nous partons avec Amanda, Héloïse et Jeanneton. »

« Réponds-leur : « Un peu plus tard... J'ai encore quelque chose à faire. »

« Si tu dis cela, je t'assure qu'entre les deux pâles fleurs que tu nourris sur ta fenêtre, parmi les fumées de Paris, une troisième apparaîtra, une fleur et pourtant une femme... l'image vaporeuse et légère de ta future fiancée.

« Elle est un peu bien jeune encore. Elle a peut être treize ans, toi vingt. Il faut qu'elle grandisse. Mais toute jeunette qu'elle est, si tu penses beaucoup à elle, elle te gardera bien mieux que ton père et que ta mère, car elle est sévère, la petite, elle ne permet pas de folie. S'il t'en passe par la tête, elle te dira très bien sans parler : « Non, mon ami, reste et travaille pour moi. »

« Je te donne cette ombre charmante pour gardien et pour Mentor, pour précepteur et gouverneur. Quand elle aura dix-sept ans, dix-huit ans, les rôles changeront. Epouse, elle entrera chez toi et trouvera très bon, très doux, que tu sois son maître à ton tour.

« Tu remercieras Dieu alors, dont la tendresse inventive a fait la femme pour toi, la femme, le miracle de la divine contradiction. » Michelet : *l'Amour*, Paris, Hachette, 1858, Introduction, p. XLII.

malaise, de la simple inquiétude de l'âme, jusqu'à l'aliénation, à la perte complète de la raison, en modifiant la moralité des actes depuis la simple aliénation jusqu'à l'irresponsabilité absolue ».

Aussi peut-on expliquer qu'à l'âge de la puberté, sous l'influence de l'atavisme, du milieu et de l'alimentation, facteur important, certains individus aient des hallucinations visuelles ou auditives.

Cependant, chez le jeune homme, il est rare que de pareils phénomènes apparaissent. Plus fort, plus occupé aussi, il sait mieux en effet résister à ces troubles dont la différence avec ceux de la femme est d'ailleurs notable.

L'histoire nous rapporte deux exemples typiques d'hallucinations féminines. Ce sont les voix de Jeanne d'Arc, les visions de Bernadette Soubirous.

C'est à treize ou quatorze ans, en effet (1), que Jeanne d'Arc, « la sérieuse enfant, réservée, un peu sauvage », entendit pour la première fois ses voix. Elevée à une époque de fermentation religieuse intense, alors que des prédicateurs comme Thomas Couette, le carme breton, parcouraient la France avec des troupes de disciples, que des visionnaires, comme Marie d'Avignon, prédisaient qu'une jeune fille viendrait qui délivrerait de ses ennemis le royaume, elle subissait l'influence de l'attente du prodige qui régnait. Bercée de légendes, elle croit percevoir dans son enfance « les formes incertaines des fées dans les vapeurs du crépuscule ». Secouée par le trouble et la terreur que lui causaient « les lamentables récits qu'on faisait à la veillée sur les calamités du beau royaume de France, du « royaume de Jésus »... un sentiment exclusif, unique, la pitié et l'amour de la patrie, envahissait peu à peu tout entière son âme passionnée et profonde » (2).

Quoi d'étonnant qu'à l'instant de la crise pubérale tous ses sentiments, par suite d'un désordre nerveux commun à nombre de jeunes filles, se soient concrétisés dans cet ordre :

Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, sois bonne et sage, fréquente

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns disent pendant l'été de 1424, les autres, comme Henri Martin, pendant l'été de 1425.

(2) Tous ces détails sont empruntés à *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, par Henri Martin, Paris, Courbet et Cie, éditeur.

l'église, mets ta confiance au Seigneur ! Jeanne, il faut que tu ailles en *France* (1).

Qu'on veuille bien ne pas traiter cette explication de sacrilège. Elle n'enlève rien de la noblesse, de la pureté, de l'héroïsme qui restent et resteront toujours attachés à la mission de la bonne Lorraine. Qu'elle ait entendu les voix, *ou qu'elle ait cru les entendre*, sa tâche en est aussi belle et Jeanne d'Arc sera toujours l'incarnation de l'âme populaire française si active, si brave, si gaie et qui sait se sacrifier et s'immoler pour un Idéal de Justice, d'Amour et de Foi.

C'est à treize ans encore, en 1858, que Bernadette Soubirous, « chétive enfant », toute frêle, à qui l'on aurait donné onze ans à peine, eut ses apparitions. Congénitalement elle était fort débile. Sa mère n'avait pu l'allaiter ; mise en nourrice, elle avait passé toute son enfance hors la maison paternelle employant « toutes ses journées dans la solitude, sur les coteaux déserts », à garder, comme Jeanne, des brebis. Lorsqu'elle eut sa première vision, Bernadette, en plus de la crise pubérale qu'elle subissait, était sous l'empire d'un asthme qui l'oppressait et la faisait beaucoup souffrir, donc moins capable de résister aux troubles nerveux qu'une enfant ordinaire. Aussi n'est-il nullement étrange de la voir en proie à des hallucinations d'abord visuelles, puis visuelles auditives, l'inverse de celles de Jeanne d'Arc. Est-ce à dire, comme l'ont voulu certains auteurs, qu'elle n'était pas sincère dans ses récits ? Nullement. Nous signalons simplement les influences sous lesquelles les visions ont pu se produire en elle (2).

La science, d'ailleurs, a pu étudier d'autres hallucinations de ce genre. Le docteur Janet cite le cas d'une jeune fille, qui, à différentes périodes, avait des visions de sainte Philomène. Sous l'influence de l'instinct sexuel, cette vision fit peu à peu place à celle d'un jeune homme nu. Ce fait n'est pas isolé. Il paraît même, d'après Leuba (3), qu'il est d'observation

(1) Henri Martin, ouv. cit., p. 20. Les Champenois, les Picards, les Bourguignons appelaient encore spécialement *France* l'antique duché de France, la région centrale de l'Ile de France et de l'Orléanais.

(2) Les détails de l'histoire de Bernadette sont empruntés à ses deux historiens : M. Lasserre : *Bernadette*, et Reynès-Monlaur : *La vision de Bernadette*, Paris, Grasset, 1914.

(3) Leuba : *Tendances fondamentales des Mystiques chrétiens*, Revue Philosophique, juillet 1902.

courante que des hallucinations analogues, c'est-à-dire d'abord mystiques et devenant érotiques et obscènes, se produisent chez des adolescents.

D'autre part, Cabanis, dans son ouvrage sur le *Rapport du physique et du moral de l'homme*, fait cette remarque :

La folie ne se montre presque jamais dans la première époque de la vie. On rencontre avant l'âge de la puberté des imbéciles, des idiots, des épileptiques, mais on ne rencontre point avant cette époque, du moins que je sache, de fous proprement dits.

C'est la constatation que font, en effet, les médecins aliénistes (1). Il est rare que chez des enfants les tares héréditaires apparaissent nettement. Elles existent, mais à l'état latent, en germe. Pour les faire éclater, il leur faut une cause : la puberté avec les troubles physiques qui l'accompagnent la leur offre. Non seulement pendant cette période l'organisme se trouve dans un état de moindre résistance, mais encore tous les centres nerveux sont dans un état d'excitation telle que le moindre défaut de conformation produit une rupture d'équilibre. Aussi, tous les accidents hystériques, attaques d'agitation motrice, troubles de l'alimentation, etc., se montrent-ils fréquemment à l'apparition de la puberté. Tout ce qui se trouve en puissance chez l'enfant passe chez l'adolescent en acte.

VII

HYGIÈNE ET ÉDUCATION PHYSIQUE

En présence de tous ces faits, la conclusion qui s'impose naturellement à l'esprit, c'est que, pendant toute cette période, parents et éducateurs doivent surveiller attentivement les enfants : c'est une nécessité. Généralement toute l'attention, tous les soins vont aux jeunes filles, et cela se comprend. Anxieux de les voir traverser ce moment critique sans danger, tout leur entourage fait preuve de plus de patience pour supporter leurs excentricités, leurs colères, leurs émotions : mais

(1) Voici les chiffres qu'a bien voulu nous communiquer, à titre de renseignements, le docteur Bourdin, médecin aliéniste de l'Asile Départemental de la Sarthe.

Année 1910. Sur 200 entrées.
De 1 à 10 ans, 1 garçon, 1 fille.
De 10 à 20 ans, 8 garçons, 4 filles.

Année 1911. Sur 180 entrées.
De 1 à 10 ans, 1 garçon, 1 fille.
De 10 à 20 ans, 9 garçons, 2 filles.

Année 1913. Sur 200 entrées.
De 1 à 10 ans, 1 garçon, 1 fille.
De 10 à 20 ans, 3 garçons, 3 filles.

faut-il pour cela négliger les garçons ? Non pas, et c'est là le tort de trop de familles. Parce que les manifestations de la puberté sont moins apparentes chez eux, elles n'en sont pas moins profondes et moins pénibles, moralement surtout, ne l'oublions pas. Mais il est un moyen d'enrayer les troubles fonctionnels de la puberté, d'empêcher qu'ils s'exagèrent et deviennent douloureux ou même morbides, c'est de développer chez les jeunes gens, garçons et filles, la pratique des exercices physiques, c'est de leur faire suivre une hygiène rigoureuse (1). Il est, en effet, d'observation courante que ceux dont l'exercice du corps a été développé sont ordinairement exempts du malaise général, des engourdissements et des troubles éprouvés à cet âge par les individus faibles et inactifs (2).

Tout d'abord, pour les jeunes filles, plus de corsets qui leur étranglent la taille, leur compriment et souvent déforment l'abdomen : une ceinture élastique, tout au plus. Des vêtements amples qui leur laissent le libre usage de leurs membres et favorisent une large ventilation du corps ; et, tout comme pour les jeunes gens, l'hydrothérapie et les exercices corporels (3).

Depuis 1880 pour les garçons, depuis 1882 pour les filles, l'éducation physique a été rendue « obligatoire dans tous les établissements d'instruction publique dépendant de l'Etat, des départements et des communes ». Mais, ainsi que l'établit M. Maurice Boigey (4), les programmes d'exercices ne furent arrêtés qu'en 1890 ; les maîtres ne furent instruits de leur tâche spéciale que depuis la création, par décret du 30 sep-

(1) Les jeux de plein air sont à préconiser. D'après le Dr Héricourt (*l'Hygiène moderne*, Flammarion, Collection de philosophie scientifique), le tennis est le type des jeux convenant à la femme pour respirer amplement au grand air, ventiler ses poumons, faire jouer ses articulations relativement ankylosées par des allures un peu trop repliées et compassées.

(2) Le Dr C. Engelman constate que sous l'influence des exercices physiques et d'une vie plus rationnelle, la femme américaine souffre bien moins de cette périodicité physiologique que les jeunes filles et les femmes européennes. Le même auteur rappelle, à cette occasion l'état d'invulnérabilité auquel sont parvenues les femmes et les filles d'acrobates ; grâce à leur entraînement méthodique, elles ne ressentent point les accidents mensuels qui bouleversent les autres femmes. Cf. Jean Finot, *Préjugés et Problèmes des sexes*, Paris, Alcan, p. 227.

(3) Mais il faudrait que les municipalités ne continuent pas dans leurs errements. Sait-on combien il y a en France de piscines municipales ? Les 36.000 communes de France possèdent 29 piscines à eau tempérée, et 155 à eau froide, soit 184 établissements municipaux !

(4) M. Boigey : *L'Elevage Humain*. Paris, Payot, 1917, 2 vol.

Éducation

Par G.

Le Perfectionnement

Pour être complet, le Perfectionnement physique comprend les qualités particulières suivantes :	SANTÉ	BEAUTÉ
Ces qualités consistent respectivement dans les acquisitions ci-contre :	Augmentation de la *force musculaire*. Faculté de produire une *grande somme* de *travail* sans fatigue. *Résistance aux maladies.*	Développement normal de la *taille* et des *proportions* du corps. — *Musculature moyenne* et renforcement des *parties faibles*, le dos et l'abdomen, pour *fixer l'épaule*, *amplifier la poitrine et fortifier les parois du ventre.*
Elles sont le résultat pratique de l'exercice convenablement dirigé et de ses effets particuliers sur notre organisme, savoir :	**Effet Hygiénique** (GÉNÉRAL ET PASSAGER) Dépend : De la quantité de travail dépensé dans un temps donné. ——— *L'organisme s'habitue à une dépense croissante d'énergie et conserve son équilibre au fur et à mesure de cette dépense.*	**Effet Esthétique** (LOCAL ET DURABLE) Dépend : Du genre d'exercice habituel. ——— *La répartition du travail sur un groupe particulier de muscles peut, en les développant, déformer ou redresser le corps suivant les cas.*
Ces effets utiles s'obtiennent si l'exercice remplit les conditions suivantes :	Il faut s'exercer et dépenser journellement une certaine quantité d'énergie; éviter la sédentarité comme les excès de travail. Vivre au grand air et à la lumière, se bien nourrir en demeurant sobre. Proscrire les excitants du système nerveux. S'entraîner avec la progression la plus douce sans jamais dépasser la limite de ses forces. Régler et éduquer sa respiration ; cesser l'exercice quand l'essoufflement et les palpitations de cœur apparaissent. Eviter les efforts musculaires trop intenses et trop prolongés; rechercher les efforts modérés souvent renouvelés qui activent et régularisent la respiration et le cours du sang, comme la marche, la course moderne, les jeux, la danse, etc... Pousser l'exercice jusqu'à la sudation et la fatigue légère. User de l'ablution d'eau froide au saut du lit, et, après l'exercice, friction à sec après cette ablution. Régime régulier de vie. Se coucher et se lever de bonne heure.	Veiller à la bonne attitude du corps debout, assis et en marchant. Eviter la nonchalance dans le maintien et la démarche. Proscrire les vêtements serrés et les chaussures trop petites. Pratiquer souvent des exercices actifs de redressement qui demandent un effort volontaire des muscles extenseurs du rachis, spécialement de la région cervicale et lombaire, effort tendant à raccourcir les muscles du dos et du ventre. Conserver dans les divers mouvements de gymnastique de développement une attitude correcte : épaules effacées, poitrine ouverte, ventre rentré, sans exagération. Exécuter les mouvements des bras, les coudes restant dans le plan des épaules. La station debout correcte est prise contre un mur : les épaules, la nuque, les fessiers, les talons appuyés contre la paroi.

physique
DEMENY
Physique

ADRESSE	VIRILITÉ
Affinement des sens et des mouvements. Habileté à *utiliser sa force* et à l'employer intelligemment. — *Souplesse. Savoir travailler et se reposer* à temps.	Formation du *caractère* : développement de la *volonté* et de la *confiance en soi.* Direction utile de son energie *au point de vue social.* Savoir se tirer d'affaire et aider les autres.
Effet économique (DURABLE) Dépend : De la qualité d'exécution des mouvements.	**Effet moral** Dépend : Du but que l'on se propose en s'exerçant.
Les contractions musculaires s'associent et s'adaptent au genre de travail à exécuter. *Les contractions inutiles disparaissent (économie). Tout s'harmonise pour l'utilisation intelligente de la force avec le minimum de déchet (adresse et souplesse).*	*L'habitude d'agir et de diriger notre activité vers notre perfectionnement contribue à notre moralité et augmente la valeur du capital d'énergie sociale.*
S'habituer à ne contracter que les muscles *indispensables* au travail. Exercices de plus en plus difficiles et compliqués exerçant la souplesse et demandant l'agilité du corps, c'est-à-dire l'indépendance des contractions musculaires. Equilibre à des hauteurs croissantes pour combattre le vertige. Exercices d'applications utiles à la locomotion, à la défense et aux sauvetages. Apprentissage des métiers manuels. Travailler bien, avec ténacité; cesser le travail dès que la fatigue se fait sentir. Ne pas précipiter ses mouvements pour ne pas se raidir, et n'en accélérer le rythme que lorsque l'exécution lente est parfaite. Pour continuer longtemps le travail, choisir un rythme convenable et alterner dans une bonne mesure les périodes d'activité avec les périodes de repos.	Pratiquer les jeux où l'entrain, la gaité, l'initiative et la solidarité s'éveillent. Se livrer aux exercices sportifs demandant de l'énergie et du sang-froid. S'endurcir aux coups et à la douleur. Persévérer dans le travail. Ne jamais perdre de vue le but élevé de l'Education physique. Chercher sa récompense dans les bienfaits de l'exercice et son plaisir dans la conservation de la vigueur et de la santé, au lieu de prendre l'exercice lui-même comme but, de le regarder comme un moyen de se procurer des avantages pécuniaires ou honorifiques et comme une vaine satisfaction de vanité.

tembre 1907, d'un certificat d'enseignement de la gymnastique. Enfin, il a fallu une demande faite par une délégation du Congrès international d'éducation physique, en 1913, pour que les leçons de culture physique prennent effectivement place dans l'horaire des classes.

Malgré ces lenteurs, nous pouvons dire, à l'heure actuelle, que le temps n'est plus, où, ainsi que le rappelait Richepin (1), « aux distributions de prix on accueillait avec joie les noms de ceux qui étaient beaucoup couronnés, qui l'avaient été au Concours général, qui représentaient leur lycée, qui faisaient honneur à leurs camarades ; et puis, lorsqu'on arrivait, à la fin de la distribution des prix, tout à fait en dernier, lorsqu'on arrivait au prix de gymnastique et qu'on disait : « Prix de gymnastique », le malheureux qui avait ce prix se présentait au milieu des huées générales. On le considérait comme une brute épaisse. Il est certain que, la plupart du temps, c'était un malheureux qui n'avait que ce prix-là ! » Aujourd'hui, ce sont souvent les meilleurs en lettres, en sciences, en langues qui, là encore, donnent l'exemple à leurs camarades ; mais l'exemple ne se trouve pas assez suivi ! On ne fait pas suffisamment comprendre aux jeunes gens que l'éducation physique a toujours un but précis et effectif. On ne cherche pas assez à persuader aux parents l'importance *capitale* de cette partie du programme scolaire et trop nombreux sont les adolescents qui, avec la complicité de leurs familles, sous le fallacieux prétexte « qu'à la gymnastique ils perdent leur temps », se font dispenser d'assister aux rares séances que l'horaire des classes comporte (2).

Dans chaque collège, dans chaque école devrait être affiché le tableau composé par M. Demeny dans un but de vulgarisation et que nous reproduisons ici (3). Si chacun s'en pénétrait, alors sans doute l'exercice physique qui est, ne nous lassons jamais de le répéter, nécessaire et salutaire à l'individu et à la société, deviendrait plus en honneur. S'adonner aux jeux de plein air, faire de la marche, de la course, pra-

(1) Richepin : *La Jeunesse de demain*, Conférence faite aux «Annales » le 5 mai 1913. Reproduite dans le « Journal de l'Université des Annales » le 15 juin 1913, n° 13.

(2) Signalons en outre qu'il serait profitable que chaque chef d'établissement ait à cœur de développer dans son lycée ou son collège le groupe sportif. Trop de proviseurs et de principaux se désintéressent de ces groupements si utiles.

(3) Cf. le tableau annexé ci-joint, pp. 462-463.

tiquer la natation, l'escrime, c'est faire œuvre sociale et patriotique. Ce qu'il nous a fallu hier, ce qu'il nous faut aujourd'hui pour défendre notre sol, pour reconstituer notre pays si épuisé, ce sont des jeunes gens robustes et vigoureux. Ce qu'il nous faudra demain, ce sont des jeunes filles saines qui deviendront des mères resplendissantes de vitalité et qui transmettront à leurs fils, à leurs filles, leur force et leur énergie. Il y a une morale des sports. Les Athéniens de l'ancienne Grèce l'ont su, et c'est pourquoi ils sont devenus le peuple qu'aujourd'hui encore on admire ! Qu'on se souvienne de ceux qui gravaient sur le tombeau d'Eschyle cette épitaphe : « Ce monument recouvre Eschyle, fils d'Euphorion, Athénien. S'il fut brave, le Bois sacré de Marathon et le Mède aux longs cheveux en savent quelque chose. » Qu'on se souvienne de ceux qui, arrivés à l'âge d'homme, prêtaient ce serment : « Je jure d'obéir aux lois, de respecter la foi de mes ancêtres, de ne point déshonorer mes armes, de ne jamais abandonner mon compagnon de rang dans la bataille, de combattre jusqu'au dernier soupir pour défendre ton sol, ô Patrie, de faire enfin tous mes efforts pour te laisser en meilleur état que je ne t'ai trouvée. »

F. GENESLAY.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Avant ou après le dîner, ce sont des conciliabules, de prudentes conversations à voix basse entre M. et Mme Aymeris et Maillac. A ces parents trop âgés « *il explique* » leur fils, que séparent d'eux des décades pendant lesquelles tout s'est modifié, si bien que les deux générations d'Aymeris n'ont plus aujourd'hui qu'à peine un air de famille. Du moins, croit-on cela.

★

Quand ses douleurs n'étaient pas trop en éveil, l'ataxique se traînait avec Georges au Louvre, avec le professeur Blondel, un autre amateur du « beau sexe ». M. Blondel, qui n'était pas un romantique comme Maillac, mais un fervent de la *Madone Sixtine* par Raphaël, se cachait la face, comiquement, si l'on prononçait le nom de Michel-Ange, lequel il appelait, par dérision, Signor Buonarotti.

— Tu me dégoûtes, Bibi, avec ton « rotulard » !

Bibi, c'était Georges, qui se retournait alors vers Léon, pour implorer son aide. Georges et lui allaient aux antiquités égyptiennes, comme brouillés avec le savant (surtout à propos d'Ingres ou de Delacroix), car ils tenaient pour le classique et le romantique à la fois, au scandale de l'ingrolâtre et exclusif Blondel. Et ces galeries du Louvre, Georges s'y revoyait enfant, avec Nou-Miette, Miss Ellen et Jessie.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 510.

Georges suivait aussi, avec le professeur Blondel et Léon Maillac, les concerts Colonne.

Musique, de quelle précieuse assistance n'êtes-vous pas aux adolescents ! Vous exprimez, mieux encore que la poésie leurs désirs, leurs rêves. Vous reliez, par une chaîne mélodique, les mille étapes d'une existence.

Après la *Symphonie* de Beethoven, la *Damnation de Faust*, *L'Enfance du Christ*, *Manfred* ou la *Vie d'une Rose*, Georges marchait avec ses vieux amis jusqu'au café de la gare Saint-Lazare, où ses cousins, le général et le colonel, venus de Versailles et de Saint-Germain, attendaient, en prenant une absinthe, l'heure du train pour Passy, et esquivait autant que possible les retours en voiture, entre son père et Mme Demaille. Les cousins engageaient Georges à se libérer, maintenant qu'il était « majeur » ; ils croyaient qu'il y avait du « tirage » entre le fils et le père.

Il n'y avait pas de « tirage », mais la sollicitude de M. Aymeris paraissait à Georges trop raisonnée et moins naturelle que chez Mme Aymeris ; l'imagination de celle-ci la rapprochait de son fils, il y avait entre eux des ressemblances imperceptibles pour autrui, de celles-là qui lient, quand même ils se font du mal l'un à l'autre, certaines mères et certains fils. Il est dans l'ordre spirituel comme un cordon ombilical que rien ne coupe.

Tel qu'une précieuse bouture, Georges avait été mis à l'abri d'un coup de soleil sur la serre et du moindre fléchissement du thermomètre. Maintenant, il est en plein air, il se sent vivace, à son midi. Il appelle la pluie, les grands vents et l'orage. L'indomptable volonté de Mme Aymeris, qui est sans doutes quant à la valeur de ses opinions, a dirigé Georges, le force encore à travailler, développe des dons qu'elle n'analyse point, mais qu'elle devine; l'inquisitoriale surveillance qu'elle relâche à peine, ses rodomontades, ses emportements maternels, combien préférables, ces feux de paille, aux soupirs qui bombent le plastron blanc du grand avocat ! Si Mme Aymeris boude, Georges enlace son cou, baise son front, la caresse et, comme effarouchée dans sa pudeur, maman repousse l'étreinte :

— Laisse-moi, grand niais ! Prends ma main, si tu veux ! Baise-la !

Et Georges la saisit, la porte à sa bouche comme pour la dévorer. Pourquoi avec un père si aimé, jamais, dans une phrase l'étincelle qui l'allume et l'éclaire ?

M. Aymeris se lamentait, se disait, comme Georges de Jessie : Suis-je aimé ? M'aime-t-il ?

★

Georges s'était-il interrogé sur l'existence double de M. Aymeris, à Passy et rue de la Ferme ? Léon Maillac en doutait et cela le « tracassait » : Georges commence-t-il à imaginer quelque chose ? Que lui aura-t-on dit ? Il me demande si je me doute de ce que fut son enfance ? Pauvre enfant !

En vérité l'âge et la respectabilité des « figures du Cabinet des Antiques » drapaient sur elle leur manteau majestueux ; comme Georges, les tantes Lili et Caroline estimaient tout naturel que, pendant les étés à Longreuil, M. Aymeris fût retenu par ses occupations même pendant les vacances qui vident Paris, et M. Aymeris prétendait que le soleil est plus « coquin » à la campagne, où l'avocat portait, comme à la ville, son chapeau de soie haut de forme et sa redingote à roulette (c'est-à-dire jusqu'aux pieds).

En août, Mme Demaille avait jadis pris l'agréable coutume de s'installer dans le pavillon des Gonnard, une fois Gabriel parti pour Trouville avec son manège, et elle tenait compagnie à Me Aymeris. Moins qu'à cette séparation du père et de la mère Georges repensait avec horreur à Ellen et Jessie, toujours anxieuses d'aller à Trouville faire d'inutiles emplettes, pour rejoindre l'écuyer avec qui elles passaient sans doute la nuit. Georges comprenait enfin ses attentes sur la plage, ses rendez-vous manqués avec les deux Anglaises, toujours en retard pour prendre le train de Pont-l'Evêque ; Georges rentrait seul à Longreuil, elles y revenaient le lendemain ; et c'étaient les tantes chuchotantes, soupirantes et des phrases acerbes et des insinuations. Tout un passé dont Georges voudrait parler à son père, et combien de choses dont il lui tardait de l'entretenir !

Léon Maillac raconta à son élève la tragédie du ménage Gonnard et de Jessie. A cette époque, le naturalisme était à son apothéose.

— C'est du Zola, dit-il.

Les coucheries de l'ancien adjudant excitaient l'imagination de Maillac et révoltèrent Georges qui écrivait : « *Là-bas, dans son couvent de Remagen, le Rhin entre elle et les misérables, pacifiée, repentante, Jessie ne pense plus à moi, elle est hors de la vie, loin de nos turpitudes.* » Et la maison de Passy lui apparaissait comme un théâtre où l'on n'aurait monté que des spectacles mélancoliques auxquels assistait Mme Aymeris. Il sentait bouillonner en lui une passion pour cette mère toujours pâle, pitoyable, seule, le soir, dans le cabinet paternel, tricotant des chaussettes pour les pauvres, lisant *la Patrie* et ses alarmantes dernières nouvelles, en attendant que son vieil époux, « mondain par profession », gravît les marches du perron. Il revenait à pied depuis la station d'omnibus, après avoir dîné en ville. Des agents de police, ses protégés, l'accompagnaient jusqu'à la grille, de peur d'une attaque. On savait que sa poche était pleine.

« *Je ne quitterai plus maman ! Je passerai les dernières années de sa vie mélancolique, ses mains dans les miennes, ma bouche plaquée sur ses joues amaigries, cette chair qui est la mienne et qui se décompose sous mes yeux* », écrit Georges, un soir de 1885, où il a trouvé sa mère évanouie, seule chez elle.

Que ne pût-elle pas, — mais elle était trop vieille, — fière et heureuse, accompagner dans les salons et produire dans le monde son fils dont la fougueuse tendresse se brisait comme l'océan contre une digue et dont elle eût voulu épandre les flots sur des terres fertiles !

Il continue : « *Elle retire ses bésicles, redresse sa petite taille comme pour le combat ; elle me dit : « Sors, mon enfant, va-t'en, amuse-toi ! Va dans le monde, moi j'ai besoin de repos. » Ce que maman appelle le « monde », est-ce encore des « centenaires », ou de ces fantoches qui paradaient chez Ange Matoire ? Des dîners et des dîners, moins intéressants que ceux de Passy ? Mes modèles suffisent pour mes besoins présents. Angèle est délicieuse. Avec Angèle on a des conversations rafraîchissantes, humaines. Les femmes du monde ont-elles cette spontanéité-là ? A être dans mon atelier, je ne préfère rien. Des amis, oui ! je veux en faire, j'en trouverai. N'ai-je pas Léon Maillac ?* »

★

Mme Aymeris est près du feu, sous l'abat-jour en porcelaine de sa lampe Carcel ; toujours avec son caraco bordé de crêpe. Elle a fini de lire *la Patrie*. Elle prend les aiguilles d'ivoire, le peloton de laine grise, et songe : Les temps sont mauvais. La République s'installe mal en France, on persécute les prêtres. Les impôts augmentent. La Commune n'aura rien été auprès des secousses de la prochaine révolution. Où va l'argent de M. Aymeris ? Ses charités sont obérantes, elles absorbent tout et il faut penser à Georges, aux hasards de sa carrière. Et dire que le moindre mal serait encore l'horreur d'une guerre ! La Revanche !

Elle passe sa main sur son visage blanc, quoique congestionné ; elle brûle ; à peine sortie de table, elle a déjà soif. Elle sonne pour Antonin : — Donnez-moi une infusion ! du tilleul !

Antonin est venu à son appel, le fidèle Antonin qui courbe le dos pour ressembler à son maître ; Antonin taquine ses favoris, sévère, respectueux et familier. Antonin fait le double service de maître d'hôtel et de gouvernante de curé, pendant que Nou-Miette est au pays avec ses enfants et son mari.

— Non, madame ! pas encore ! Monsieur défend à Madame les boissons avant dix heures, rapport que c'est mauvais pour Madame. Monsieur a caché le sucre.

— Antonin, vous êtes un monstre ! Voulez-vous que je me consume comme cette bûche ? Donnez-moi tout de suite à boire et mettez du sucre sur le plateau ! M. Aymeris vous a défendu de m'en donner peut-être ?... Je ne veux pas de cette sale saccharine, vous entendez ! Ils me feront croire que je suis diabétique ! Ah ! si j'avais ma chère Nou-Miette auprès de moi ! Un de ces jours je la rappellerai... elle m'a promis de revenir quand j'aurais besoin d'elle.

Et Mme Aymeris retient Antonin ; elle veut en causant entendre sa propre voix : elle aurait envie de chanter, « pour s'entendre » ! Elle s'ennuie. Elle a contraint Georges à dîner dehors ; « Monsieur » est retenu ailleurs, « Madame » est ici toute seule avec ses pensées.

— Puisque je n'ai que vous, venez, Antonin, vous, le fidèle ! Je vous autorise à dire ce que vous savez sur Georges.

— Quoi, madame ?

— Allons ! vous me comprenez Antonin... Avez-vous

jamais découvert quelque chose ? Ses modèles... dans l'atelier ; enfin, dites, que se passe-t-il là-haut !

— Ah ! je comprends ! Madame veut dire... la bagatelle... l'affaire des femmes, quoi ?

Antonin réfléchit, puis, fermant le poing et tapant sur une table : — Mon Dieu, Madame m'engage à dire, eh bien ! madame, on serait content si ce pauvre Monsieur Georges prenait les plaisirs de son âge ! Parbleu, il y a bien la petite Angèle, la Belge, qui a l'air de rire quelquefois avec lui, mais je mettrais la main au feu qu'il n'y a rien entre eux que, comme qui dirait, de modèle à peintre. Mais on n'sait pas ! C'est-i dommage, tout de même, que la Miss n'aye pas perdu son innocence avec Monsieur Georges, non pas qu'avec le Gonnard !

— Merci, merci, mon brave, merci ! C'est bien, vous pouvez vous retirer ; retournez à vos lampes. Il y en a deux qui filent, c'est une infection ! Bonsoir. Vous pourrez vous coucher.

Antonin s'incline et souhaite bonne nuit ; mais Mme Aymeris le rappelle, la bouche sèche, la voix blanche : — Non, non ! Et mon tilleul ? A boire, j'ai si soif ! Si vous ne m'en apportez pas, j'écris à Nou-Miette... et je sais à qui ça ne fera pas plaisir de la revoir ici !...

Antonin sous cette menace s'enfuit et va désobéir à M. Aymeris en préparant la boisson et le sucre.

Mais une voiture s'arrête à la grille. Georges a donc quitté de si bonne heure ses amis ? Il jette son chapeau et son pardessus dans le vestibule entre les mains d'Antonin. Il tourne le bouton de la porte, s'avance dans le cabinet où tout est noir, sauf le coin du feu où sa mère fait semblant de lire.

— Toi déjà, mon grand ? Pourquoi si tôt ? Tu t'es ennuyé ?

— Non, mais je ne puis rester plus longtemps loin de toi.

— Tu es insupportable ! Je suis sûre que tu t'es encore inquiété...

✶

Georges remarquait chez sa mère un amaigrissement continu et des fringales concomitantes. Des menus son père supprimait certains aliments que Mme Aymeris faisait rétablir par Domenica. Antonin avait dit à Georges :

— Monsieur me défend de vous en parler, mais je sais que

Madame a le diabète ; alors plus de macaroni, plus de pommes de terre, chut ! chut ! Monsieur m'attraperait !

Georges avait cherché des renseignements dans le dictionnaire de médecine, comme pour la phtisie de Jessie, et s'était acquis des demi-notions trop vagues pour être opérantes, mais suffisantes pour que son imagination y puisât des sujets d'inquiétude immédiate. Or, en rentrant, il voit un morceau de sucre auprès du tilleul.

— Maman ! moi, je défends ! Qu'est-ce qui vous *en* a donné? Papa n'est jamais ici, et, quand il est dehors, Antonin en sert donc ? Il est aussi bête que Nou-Miette... Non, décidément, on ne peut plus vous quitter...

— Tu défends ? Es-tu le maître ici, par hasard ? Le professeur Blondel t'aura conté de ses fariboles. Ce que j'ai ? Un peu de nerfs... On vit très vieux avec ce mal-là. J'ai les épaules solides ! Seulement on me dit d'éviter les émotions, ce qui est, comme à un pauvre, d'ordonner des biftecks et du Bourgogne ! Tiens ! on lit le journal, par exemple, *la Patrie* — eh bien ! on ne peut plus comprendre ce qui se passe ! Si je me tracasse, ce n'est ni pour moi, ni pour ton père, mais bien pour toi, mon pauvre chéri ! Qu'est-ce qui t'attend ? Que ne verras-tu pas ? Qu'est-ce qu'on appelle les temps nouveaux ? Je crois les voir : des horreurs ! Moi qui suis du bon vieux temps, je ne voudrais point partir avant que je ne t'aie calé et que tu ne sois *arrivé*. Je crois que tu seras un grand artiste... mais nous marchons à la ruine, à la révolution... et l'on ne te fait pas de « commandes ». Nous ne te laisserons presque rien, du train dont on va, On te fait passer pour un amateur ! il serait bon de te répandre, au lieu d'être toujours là, auprès de ta vieille, à compter ses os sous ses rides. On dirait que je change à chaque minute, aux yeux dont tu me regardes...!

Puis, haussant les épaules, scandant ses mots :

— Georges ! *laisse-moi donc tranquille!* Tu finiras par m'inquiéter sur moi-même. Quand je penserai à ma personne, ce sera la fin ! Va, sors, ce n'est pas chez nous qu'on viendra te découvrir !

Georges sent une boule qui se forme dans sa gorge; à chaque retour auprès de sa mère, il ne sait que baiser cette peau flottante, sur la frêle charpente qui lui est si chère. Il feuillette les journaux, inspecte le bureau, la serviette en maroquin de

l'avocat, ses dossiers. Il aperçoit les ordonnances de Blondel. Les lira-t-il ?

— Mon père n'est pas encore rentré ? Il m'avait promis d'être plus tôt ici, ce soir ! Pourtant, il a une grosse affaire demain au Palais.

— Ne devait-il pas aller chez la Princesse Mathilde, mon enfant ? C'est aujourd'hui mercredi. Il y aura, j'espère, fait un tour. Si Mme Demaille était un peu plus fine, elle l'y aurait envoyé... Au moins, là, il cause, se renouvelle. C'est abêtissant, le tête-à-tête !

Mme Aymeris fait le geste de prendre des béquilles.

— Vois-tu, mon chéri, les êtres ne devraient pas tant dépendre les uns des autres. Je sais bien qu'avec les meilleures intentions, nous t'avons coupé les ailes... Ne me fais surtout jamais plus tard des reproches, ils seraient injustes, car nous n'aurions pas pu agir autrement... Suppose que nous sommes tes grands-parents ! Aime-moi tout de même... comme une aïeule !

Georges sent des larmes lui monter aux yeux. D'un baiser il clôt la bouche de sa mère.

— Taisez-vous, madame ! tais-toi, mon adorée. Inutile de *dire les choses*, c'est assez de les penser. Gardons le laid au fond de notre cabinet noir, ma chérie ! Je serais heureux, parfaitement heureux, si vous deux l'étiez, comme doivent l'être des braves êtres chéris avec leur enfant chéri. Puissé-je au moins communiquer avec Papa ! Mais comment ?... Il faudrait qu'il ne me surveillât pas sans cesse, comme si j'étais un criminel !

Mme Aymeris semble ne pas saisir, remet ses besicles, prend un bouton de l'habit de Georges, et, le secouant :

— Ton père, mon pauvre amour ! Lui te croire un criminel? C'est moi, la « femme terrible », qui dirais cela ! mais ton excellent père !... Moi, je détruis tout autour de moi... je ne te cache rien, si je te rappelle toujours à l'ordre. Tes tantes me grondent, d'ailleurs, elles me disent que je suis souvent avec toi comme si tu avais mal agi. Il paraît que j'ai l'air trop sévère ! On n'a pas idée de ça ! Est-ce vrai ? Je te juge et je te donne souvent tort, mais je te connais à fond, mon chéri, je connais si bien ton imprudence, ta confiance de nouveau-né en les autres, et ta maladresse de malagauche ! Et ce terrible ins-

tinct qui, toi et moi, nous force à parler, quand il vaudrait (me dit-on) mieux... Mais moi, j'ai l'âge : chez un jeune homme il n'en va pas de même. Comme moi, mon enfant, tu blesses sans le vouloir!

Les bustes de Cicéron et de Démosthène, sur les bibliothèques d'acajou, se perdent dans l'ombre de la pièce revêche, où Georges, dans sa tenue du soir, avec sa cravate blanche, semble être un intrus. Il s'assied sur un tabouret devant sa mère, dont il regarde les belles mains, essaye l'anneau de mariage, trop petit pour son petit doigt.

— Ma chérie, si je souffre parfois de votre manque de patience, de vos jugements aussi, je te comprends, même quand tu me heurtes, ma gentille ; et puis, *tu parles*, toi... Mais papa !... cette façon de me regarder en silence ! Ce n'est pas poli d'appeler cela ses manies, — mais pourtant, comment nommerais-tu ça ?

— Veux-tu me dire vous, Georges !

— Ah ! non, tant pis ! Je t'aime trop !... Mais écoute une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais : maintenant, quand on repasse un plat, ou si c'est du vin de Champagne, papa fait signe aux serveurs de ne pas m'en offrir. Avec Antonin, chose convenue, mais, si nous dînons en ville, j'apprends que papa prévient les maîtres d'hôtel ; à table, il fait des gestes, les arrête quand ils viennent à moi. Que s'imagine-t-il donc ? Moi qui suis un « teatotler »... C'est grotesque, je perdrai la tête !

Mme Aymeris avait une façon à elle de rire sans bruit, comme secouée intérieurement ; son rire muet était une sorte de grimace douloureuse ; elle lève les bras au ciel, hoche la tête, puis redevient grave :

— Ton père te voit encore comme l'enfant misérable que tu fus. Ne me force pas à évoquer des souvenirs qui pèsent sur la vie de tes parents. Vois-tu, Georges, il y a des décrets de Là-Haut devant lesquels une chrétienne courbe la tête, mais leurs effets sont stimulants pour les forts. Nous autres, hélas ! nous n'avions plus la force... Tu te plains du regard de ton père ? Et moi, donc, que dirais-je ? Il y a des instants où je devine qu'il craint pour ma raison ! Il me reproche mon « émotivité », c'est ainsi que Blondel désigne les nerfs. Evidemment, je ne suis pas en carton, je crois que mon cerveau fonctionne

encore régulièrement. Encore une fois, n'en veuille pas à ton papa ! Sois bien tendre pour lui...

– Oui ! Il est si bon, il nous aime tant ! Pourquoi faut-il qu'on ait envie de lui faire des reproches ?

— De quoi ? Il n'y a jamais de reproches à lui faire, mon petit. Ton père a besoin d'exercer son dévouement, comme auprès de notre vieille amie. Moi, je ne lui ai pas donné l'occasion de m'en prodiguer ; j'ai toujours été une indépendante ; c'est ma manière de crier, comme c'est la tienne de te renfermer, dès que tu sens qu'on t'observe. Ma parole « incoercible », ton père ne s'y est jamais fait ! Mme Demaille ; a répondu, par sa faiblesse même, aux besoins de ton père, et puis... maintenant, il est la Nou-Miette de Mme Demaille ; je déplore tout cela, mais je t'assure que je ne lance la pierre à qui que ce soit : ni à elle, ni à lui... les pauvres chers ! C'est la vie !

Mais Mme Aymeris ne peut refouler une autre plainte.

— Si, au moins, elle était moins lente ! Je t'assure qu'elle retombe en enfance ! Après tout, elle aura tantôt 80 ans !...

— Est-ce qu'elle fut belle ?

Mme Aymeris se redresse.

— Que t'importe ? On la trouvait belle comme une madone de Raphaël, et moi, je n'apprécie pas la Vierge à la Chaise ! Enfin du vieux jeu, de l'Hippolyte Flandrin ! tu connais son crayon par Amaury Duval ?... Pour moi, elle a toujours eu un visage inanimé, c'était un glaçon. Son appartement sans un grain de poussière, *c'est tout elle !* Ce que Mme Demaille sait le mieux faire ? La préparation des purées, cette insipide nourriture qu'ils croient l'aliment nécessaire à leurs entrailles. Elle ne croquerait pas un bonbon, pour ménager ses dents : des perles, tu sais !

Georges en était là avec sa mère ; une camaraderie, toute de tendresse et de pitié, lui faisait aborder des questions jusqu'ici tacites ou vagues, mystérieuses comme l'avait été, dans son enfance, l'idée de la mort.

Les soucis maternels de Mme Aymeris avaient une autre cause qu'elle avait cachée jusqu'à ce que sa maladie ne la rapprochât de son fils : la vie privée du jeune homme.

Des mois et des mois, elle hésita, s'informant d'ailleurs auprès de Léon Maillac et du professeur Blondel.

Plutôt que de feindre ou de se rendre odieuses à un fils,

certaines mères préfèrent d'ignorer toute fredaine juvénile. La vie de Mme Aymeris (si peu modérée dans son langage), sa conception austère et janséniste même, des exercices religieux, l'avaient éloignée depuis trente ans du confessionnal, au déplaisir de son époux, ennemi des bizarreries et qui disait : « Il ne suffit pas de lire la messe tous les matins dans un livre, madame, si l'on ne communie pas. » La pudeur et la vertu n'avaient point préparé Mme Aymeris à jouer un rôle dans les choses de l'amour; mais, d'autre part, comment son goût des êtres, sa curiosité l'y eussent-ils laissée indifférente? Elle devait bien, parfois, se demander : Qu'est-ce que fait Georges? Aime-t-il les femmes? Elle savait que, de ces années-ci, dépendait l'avenir de la famille, du nom qu'elle portait doublement, et auquel elle attribuait une valeur sociale, comme ces bourgeois de très ancienne souche, qui sont plus sûrs de leur lignée que maints aristocrates. Alors qu'elle destinait Georges à la diplomatie, elle avait eu, quant au mariage, des vues ambitieuses pour lui; si, par la suite, son maternel égoïsme devait transformer un désir en une volonté ferme que Georges ne se mariât pas tant qu'elle vivrait, comment être certaine que son fils ne se laisserait point « *piper* »? Alors elle ne s'avoua encore que ceci : — Je ne consentirais qu'aux risques flatteurs d'une cérémonie à Sainte-Clotilde! — Son cousin Joseph de Maurepas, dit Pinton, l'entretenait insidieusement de siennes cousines, nobles et pauvres Tourangelles, dont la description la faisait bondir. Mme Aymeris, ignorante « du grand monde », se l'imaginait à la façon d'un provincial auteur de « romans parisiens », ou d'après ce que lui disait du « gratin » le professeur Blondel. Dût-elle subir la présence d'une bru, elle la voudrait élégante, les cheveux frisés, un peu de fard autour de ses yeux bleus, « une poitrine luxuriante, le genre enfin que les hommes semblent préférer à nous autres ».

Elle ne s'était oncques regardée dans la glace, elle n'était jamais sortie. Une seule fois, Georges se la rappelait, vêtue de moire grise, comme il avait, avec son frère Jacques, accompagné jusqu'au pont d'Iéna, par une soirée de juin, papa et maman dans la calèche ouverte qui convoyait M. et Mme Aymeris au Théâtre lyrique où la Baronne Haussmann leur avait offert la loge du Préfet de la Seine. Madame Christine Nillson

interpréterait le rôle de « la Reine de la nuit », dans la *Flûte enchantée*. C'était comme d'hier, et Georges revivait les moindres circonstances de ce gala. Un de ces longs crépuscules où la nature est rose et verte, où l'Est se teinte de mauve, et le couchant fulgure d'orangers incendiaires. Par cette soirée froide et chaude comme les glaces que l'on sert avec une sauce de crème bouillante, c'était une maman de jour de noces, une Mme Aymeris en robe magnifiquement ample, relevée de dentelles, ses quelques diamants dehors, et des épis d'argent dans une coiffure d'apparat.

Hormis cette fonction unique et mémorable, la Janséniste n'avait mis que des toilettes quelconques; ensuite les bandes de crêpe qui ne le cédèrent plus, ou rarement, au jais, à quelque soutache mate sur une étoffe noire et aussi terne que la garniture.

Mme Demaille lui en touchait quelques mots, quand son amie Aymeris parlait « du monde ».

— Alice, vous devez me trouver bien *perruche!* Vous vous moquez encore de mon corset et de ma robe de velours améthyste. Du reste, ma chère, je n'achète plus rien, mais, ma foi, quand on a été *pas trop mal* de sa personne, on ne tient pas à s'enlaidir en vieillissant. Oui, j'aime les malines, et l'irlande, un shall des Indes bien drapé par Laferrière; au lieu de les faire dormir dans des coffres, n'est-il préférable de s'en servir en les retapant? J'ai toujours mes fournisseurs; pour les chapeaux, je ne comprends pas que vous ne veniez pas avec moi chez Mme Félix, je vous ferais faire un *retapage* pour rien!...

— Qui a été belle, belle veut le rester, ma chère amie. Ce n'est pas mon cas, et M. Aymeris ne m'y a jamais encouragée...

Ces propos s'échangeaient tandis que Mme Demaille, devant la psyché, faisait bouffer sa jupe, se redressait pour ne rien perdre de ses avantages.

A Mme Aymeris, en faute d'ailleurs avec la vérité historique, le nom de Demaille évoquait une existence brillante, le théâtre, les salons, les plaisirs légers; elle demanda à Marianne Demaille comment « les fils de famille s'approchaient des jeunes femmes du monde ». Georges ne tarderait plus à s'émanciper. Une liaison — le professeur Blondel et le président Lacher-

tier l'avaient assez souvent soutenu — était l'épisode nécessaire des années dont le premier chiffre est un 2.

Maillac déclarait : — La liaison avec une femme mariée, c'est pour les chiffres 3 et 4. Madame, de vingt à trente, on caresse ses modèles, si l'on est peintre comme Georges.

Plus pressée pour Georges était Mm Aymeris, car son amour maternel éclipsait sa très étrange austérité janséniste.

Elle renouvela sa tentative auprès du président : — Mon cher, vous qui êtes, quoi qu'en dise Mlle Sibylle, un endiablé, un galantin, un coureur de duchesses, quand emmènerez-vous Georges dans leurs boudoirs ? Je me désole de le sentir acoquiné à notre reps et à notre acajou Louis-Philippe. Son père refuse de le conduire chez la princesse Mathilde. Allons! mon bon farceur, dégourdissez Jojo-Bibi, donnez-lui des occasions de mettre son gilet blanc; rien ne lui va bien comme son frac, avec son gardénia à la boutonnière. Houp! un bon mouvement, l'ami!

Le Président refusa obstinément. Mme Aymeris harponna alors Evariste Blondel, possesseur, dans l'aristocratie, d'une position solide, quoique sa solennité, ses longues boucles blanches et trop calamistrées, n'allassent pas sans lui prêter un certain ridicule. Il citait trop volontiers des titres, comme s'il n'avait parmi ses clients que des grands seigneurs, et ignorait le commun des mortels.

Blondel était l'ami d'une princesse Peglioso, dont il avait soigné la sœur; son prestige, comme écrivain-neurologue à la mode, était entretenu auprès de la Princesse par l'amour que cette étrangère lui avait inspiré, obsession sénile qui transformait le professeur à la Salpêtrière en un jouet incassable aux mains d'une Lucrézia.

Par quel miracle Mme Aymeris eût-elle imaginé le professeur Blondel comme un bouffon qui prend un autre masque en dehors de son « sacerdoce », et des manières équivoques pour servir la Princesse? Cependant Mme Aymeris, toute à ses plans de campagne, ne pouvait prévoir un second refus, pensant : il finira par entendre raison, notre Blondel ! Il cédera, puisqu'il ne faut pas, dit-il, contrarier la malade que je suis ; il se chargera de Georges, pour me faire du bien, ou alors qu'il ne me soigne plus !

★

La Princesse Peglioso s'était mariée à seize ans. Née à Séville, d'un Polonais, le comte Sabrinszki, et d'une Grecque, ex-danseuse à la Scala de Milan, sa grand'mère paternelle avait été élevée à Washington, où son père était ministre plénipotentiaire de la jeune reine Victoria.

Mme Peglioso avait donc du sang slave, de l'hellénique et de l'anglais.

La peau mate, les cheveux blonds-roux, frisés par devant, très tirés sur les tempes, à la manière de la princesse de Galles, cette cosmopolite mélangeait à la lourde saveur d'une Orientale la fine distinction d'une Anglo-Saxonne, sans qu'on pût définir ce qui des deux l'emportait sur l'autre, hors l'accent qu'elle avait fortement britannique. Ses mots homicides étaient colportés de salon en salon. « Libre comme l'air »,disait-elle, « free as air », elle était captive volontaire en un cercle d'adorateurs, parmi lesquels le monde eût été bien aise de désigner au moins *un* amant. Or ceci était impossible. Qu'on la divertît, elle n'en demandait pas davantage.

Mme Peglioso vivait seule dans l'hôtel du Prince. Celui-ci lui abandonnait voitures, serviteurs, pourvu qu'elle le laissât à Florence, dans sa villa des Collines avec les *pianistes du Prince*, qui se croyait compositeur et chantait ses abscons opéras.

Si plus capable de supporter l'ennui de ceux qu'elle appelait les « Rasoirs », la Princesse eût été la reine de Paris, un trait d'union entre le faubourg Saint-Germain, le gratin des douairières et ses amies américaines, dont beaucoup n'avaient que leurs dollars comme truchement.

« Cette princesse » inspirait à Mme Aymeris une curiosité faite d'admiration et d'effroi : les ardeurs d'Evariste Blondel s'exaspéraient par une fréquentation quotidienne, tour à tour avouée, ou dont il se défendait. Comment, en plus de ses travaux scientifiques, Blondel en trouvait-il le temps ? Il déjeunait, il dînait avenue Montaigne ; tel un héiduque, suivait Lucia dans ses promenades à pied, ou disparaissait au fond du landau : un chaperon toléré par des soupirants qui s'entre-soupçonnaient, se haïssaient et l'employaient à l'occasion comme intermédiaire habile.

Certaines perfides chuchotaient que si un homme avait

jamais eu la chance de voir Lucia nue, c'était Blondel, le page bientôt septuagénaire de la princesse, ou son chapelain — un Espagnol du Venezuela.

Elle appelait Blondel « Socrate ». La Princesse le tutoyait et lui avait choisi ce surnom. Habituée des cours de Renan au Collège de France, « le vice » de Lucia était l'étude de la médecine ; elle insistait, quoiqu'il y répugnât, pour que Blondel la conduisît à la Salpêtrière ou lui fît suivre des opérations chirurgicales dans les cliniques d'hôpitaux, comme si, jalouse de la pureté de son corps, d'autant plus tînt-elle à savoir comment se corrompait celui des autres. Elle protégeait ses narines d'un mouchoir parfumé, contre des émanations trop fétides de la chair, mais ne reculait pas à la vue du sang.

Evariste Blondel prit un extrême déplaisir à la proposition de Mme Aymeris.

— Je vous serais obligé, madame, de ne pas me poser des questions indiscrètes sur la princesse Lucia. Mes rapports avec elle sont de savant à élève intelligente... La princesse n'a rien pour vous plaire, ni à Aymeris. Très artiste, elle désire, tant on lui parle de Georges, le connaître aussi. Si je ne vous ai jamais dit cela, c'est que je ne veux pas endosser vis-à-vis de mes vieux amis et de leur fils des responsabilités trop lourdes. La princesse est un candélabre où les papillons de nuit se brûlent les ailes. Laissez donc la jeunesse avec la jeunesse. Mme Peglioso est déjà trop mûre pour un débutant.

Mme Aymeris avait dans sa chambre une lithographie de Chérubin et de la Comtesse, par Nanteuil.

— Mozart, Beaumarchais : *Le nozze di Figaro !* fit-elle. Ce serait charmant.

— Non, ne parlons plus de cela, répliqua le professeur, c'est sérieux !

Georges, qui vit cette scène se dérouler, je ne sais comment, dans la glace, je crois, imitait les gestes de sa mère toute ragaillardie et s'évertuant à gagner Blondel.

Mme Aymeris prenait tous ses convives à témoin :

— Mes amis, n'est-ce pas que Blondel nous parle sans cesse de sa Lucia ? Il n'est question que de la princesse, de ses faits et gestes. S'il veut nous dérider, c'est toujours d'elle qu'il raconte mille choses ! Voyons, M. Lachertier ? et vous autres ? dites le contraire ! moi je la trouve ravissante ! Georges a des

photographies d'elle dans sa chambre, dans son atelier, partout. Est-ce moi qui les lui donne ?... Et personne ne veut lui présenter mon fils ! Voici qu'on prépare le Salon prochain ; il faudrait que Georges eût un portrait de la princesse Peglioso sur la cimaise, ce qui serait la médaille et les commandes assurées ! J'y songe, au succès, moi la seule personne pratique chez nous ! Georges est peintre de figures, saperlipopette ! On ne peut pas toujours faire poser des pommes, des torchons, de ternes visages d'inconnus ! Un artiste doit vivre dans le monde, obligation, c'est partie de son métier, comme pour un grand avocat...

Le professeur donnait de son veto de raisonnables motifs : on ne devrait être admis à l'avenue Montaigne qu'après trente ans. Georges l'inquiétait, il ne savait quelle direction prendrait son vol. L'atelier Baudemont n'avait pas été bien heureux !... un peu plus, c'était la culbute.

Mme Aymeris proteste :

— C'est encore là qu'il fit quelques connaissances parisiennes.

— Moi, dit Blondel, je le ferais voyager, madame ! Lachertier conseille pour Georges une visite à Rome, un tour d'Italie. Il a raison.

Sur quoi, Mme Aymeris se met à trembler, puis menace et implore comme en face d'un assassin qui pénétrerait chez elle nuitamment.

— Vous voulez me tuer ! C'est bien simple, Blondel veut me tuer ! Comment ? Vous ? C'est vous, le savant, l'illustre médecin des nerfs, qui..... Alors pourquoi chuchoter avec mon mari et, par les moyens les plus sots, m'éviter des émotions, ce que vous appelez des *crises* ? Les médecins passent comme les autres à côté du mal sans le voir. Vous me tuerez, après m'avoir rendue idiote ! Ayez pitié de moi ! Georges, voyager ? Attendez donc ! je ne serai bientôt plus une de trop sur cette triste terre, Georges sera libre ensuite de vivre au Kamtchatka, s'il lui plaît !... Mais maintenant !!! Moi dans ce fauteuil ; M. Aymeris faisant cuire les bouillies de Mme Demaille, et Georges à Rome ? Vous vous moquez ! Et moi ?... Seule avec Antonin et les lampes qui fument et les veilleuses qui empestent ?... Voilà ce que vous m'offrez, au lieu d'arranger des séances de

portrait avec la plus belle femme de Paris, au lieu d'aider Georges à percer ?

Evariste Blondel résistait en même temps aux prières de la princesse Peglioso.

Lucia voulait appeler dans sa ménagerie ce Georges Aymeris, dont la peinture était discutée, et son imprudence de langage, ses opinions en art, l'antipathie même qu'il inspirait à ses camarades feraient de lui une bombe, un explosif de plus dans le riche arsenal de l'avenue Montaigne.

Blondel, se sentant prêt à capituler, osa répondre :

— Princesse, le fils de mon vieil ami ne verra pas ce que vous avez fait du professeur Blondel. Si je vous l'amène, son entrée chez vous sera le signal de ma sortie.

L'histoire qui va suivre offrirait la matière d'un roman dans une existence romanesque que je raconterai jusqu'à sa fin, mais je ne donnerai ici que certaines pages du journal de mon héros : le lecteur de ce livre remplira les intervalles.

★

Du journal de G. Aymeris.
(vers 1885.)

Que s'est-il passé ? Excellent M. Blondel ! Quel brusque changement d'attitude ! Le président avait refusé ; M. Blondel était intransigeant aussi. De moi-même, je n'y aurais plus songé. Et me voici, au bout d'un mois, plus différent du Georges d'avant Pâques, que ce Georges-là ne l'était alors du Georges de sa première communion. Si cela devait toujours ainsi durer ! Si je pouvais mener de front les deux existences, chez nous et à l'avenue Montaigne ! Maman l'aura voulu : après les cocottes de Beaudemont-Degetz, la plus divine des femmes ! Je ne ferai donc pas défaut à maman ? Mais, M. Blondel, comment a-t-il fait cela ? Mènerai-je de front ces deux vies ? Je sens que l'avenue Montaigne absorbe déjà une part de mon être. Mais pourquoi ainsi l'ont-ils voulu, pourquoi ?

Je suis invité à dîner pour mardi, mercredi, vendredi. Je dois même déjeuner avec la Princesse tous les matins, tant que dureront les séances de pose. Je fais des croquis, des masques au pastel, comme Latour, pour m'y préparer. On ne résiste pas à cette Sirène.

Récapitulation : pour moi-même, si je dois jamais relire ces notes quotidiennes, il me faut consigner, ici, le premier, l'énorme premier jour, la rencontre, ce qui s'ensuivit. J'entre dans une phase de délire, j'oublierai Passy, mes devoirs, mes serments filiaux. Le rideau se lève, je vois l'Univers par la fenêtre ouverte sur ce printemps qui

n'est plus « maladif » comme dans les vers de Mallarmé, mais où tout n'est que volupté, plaisir, amour !

★

Je ne m'attendais à rien de tel ! Le Professeur Blondel a voulu me convaincre de la pureté d'Ingres, du « toc » de Delacroix. Nous avions été au Louvre; comme c'était un mardi et que M. Blondel n'a pas de service à la Salpêtrière ce jour-là, il déjeuna avec moi, à midi.

Sa tête détachait de fines boucles de cheveux en argent sur une gravure de la Chapelle Sixtine, par Ingres et Calamatta, non pas la composition en longueur, mais celle dont le premier plan est rempli par des têtes de prélats : de *l'essence d'Ingres*. Un vase étrusque était au-dessous du cadre. Sur la table sans nappe, l'acajou bien poli par la bonne (qui ressemble tant à une servante de curé), le couvert est à peu près celui de mes tantes. Quelques fruits, un compotier de quatre mendiants, les carafes dans des seaux à rafraîchir ; une « desserte » entre le professeur et moi. Nous avons eu des rillettes de Tours ; les confitures de mirabelles étaient excellentes. Tous ces détails me seront chers plus tard. Dans ce rez-de-chaussée, rue de Varenne, on se croit chez les tantes, mais il y a partout quelque chose qui plaît à la vue.

Ensuite au Musée. Le professeur ne me convaincra pas. Ingres est admirable, mais Delacroix est admirable aussi. Nous avons traîné à la sculpture, dans les salles où il fait humide. Dehors c'était une température d'août, mais avec des marronniers en fleurs, un de ces jours où l'on a envie de causer avec les passants, de sauter, d'embrasser les femmes. M. Blondel se retournait constamment. Au coin de la rue de Bellechasse, Blondel reconnaît, de loin, un équipage qui s'avance sur le boulevard Saint-Germain, un équipage qui a l'air d'un Constantin Guys, l'ami, je crois, de M. Manet ; un attelage comme ceux de la cour impériale. Il n'y en a plus beaucoup ainsi. M. Blondel me pince le bras et me dit :

— Regarde, Bibi-Jojo, la voilà, la divine Princesse, la voilà, « la jolie femme » ! Elle sort de la séance à l'Institut, où Renan parlait. Elle a commandé son huit ressorts, ses hommes poudrés en mollets, sa paire d'alezans de 100.000 francs.

La calèche approche, se balance comme une gondole, suspendue au col de cygne de ses huit ressorts. Le valet de pied se retourne pour prendre un ordre, les chevaux stoppent, appuient sur la gauche vers le trottoir. Je vois une ombrelle bleu de ciel, un flot de gaze, un gant blanc. On nous appelle. Blondel va à la rencontre de tout cela.

— Tiens, Lucia, voici Bibi-Jojo. — Et à moi : — Tiens, voici la belle Princesse, embrasse !

On lit dans les journaux le récit d'un accident. Quelqu'un a été renversé par un vélocipède, on l'a emporté, il a perdu connaissance. Ensuite, il se réveille dans un endroit inconnu, il ne se rappelle rien, on le presse de questions, mais il ne sait plus. — Eh bien ! j'en suis là ; je serais incapable de *revoir* les premières minutes. Ai je embrassé ? N'ai-je pas embrassé ? J'ai entendu une voix étrangère et des mots français ? Je suis rentré à Passy dans la calèche, en face de la princesse Peglioso et d'une autre dame que je ne reconnaîtrais pas. J'ai dû leur faire visiter mon atelier.

Comme elle est intelligente, la princesse ! Quelle femme !...

10 juin.

Je suis un autre homme. J'ai peur. Je néglige notre maison. Maman est fière et a l'air heureux. Après tout, c'est peut-être un peu de joie qu'il lui fallait. Elle répète : « Je suis contente, je suis contente ! » et me donne toutes les permissions. Elle augmente ma pension. Papa est froid au sujet de la princesse. Il me regarde encore plus fixement. Qu'est-ce qu'il peut bien s'imaginer ? S'il savait ce qu'est l'hôtel Peglioso, il se rendrait à l'évidence : je n'y jouerai d'autre rôle que celui d'un gosse. Et encore ! Tous ces vieux à ses trousses ne laissent guère de place pour l'intrus. Nous verrons bien, quand les poses de portrait auront commencé pour de bon. La princesse voudrait les remettre à l'automne. Dans ce moment, pleine saison de Paris, pas moyen ! dit-elle. On entre, on sort, c'est un va-et-vient continuel. Hier, il y avait vingt-deux couverts à déjeuner. En plus des fidèles, deux ou trois étrangers. Est-ce cela, un salon *cosmopolite* ?

Dans le fumoir, nous étions assis, avant le repas ; une jeune femme entre, dans une pelisse de skung, comme en hiver, les cheveux courts, elle est pâle, elle a une voix de séraphin ; un paquet sous le bras. En passant dans la salle à manger, elle dit quelques mots au maître d'hôtel, lui remet le paquet.

Au café, de retour dans le fumoir, il y avait un trapèze pendu à l'anneau du lustre. La dame, qu'on appelle Nina, laisse tomber sa pelisse, et apparaît en maillot de soie noir, comme un gymnaste ; deux appels de mains, un « reddy », et elle s'élance sur le trapèze, elle fait un rétablissement. Grand succès. Cela a paru tout naturel. Les cosmopolites sont de drôles de corps. L'hôtel Peglioso est plein d'étangers, car, outre les parents pauvres, la princesse a toute une clientèle d'Américains fixés à Paris ; des ex-secrétaires, des lectrices, des gouvernantes qu'elle pensionne, des prêtres, comme chez papa. Une salle leur est réservée. Elle va à la messe tous les matins dans son oratoire. Elle a un chapelain. Sa charité est inépuisable.

Dans un autre salon fonctionne une sorte d'agence des étrangers, avec directeur, livres de comptes, registres. Le secrétaire actuel de

Madame Peglioso m'y a introduit, en faisant des plaisanteries de sous-officier : il me rappelle Gabriel Gonnard et il doit y avoir des Ellen et des Jessie aux étages supérieurs. Une aile de la maison est déserte depuis que le Prince est à Florence. Le Prince a fait numéroter dans une galerie les trente portraits, tous mauvais, de sa femme, pour laquelle il a dû avoir un sentiment, au moins un caprice, quoi qu'on raconte de ce grotesque qui s'est fait peindre en Orphée par Böcklin ; dans une autre, le portrait de tous les Sbrinski, des Mittford et même une gravure représentant l'étoile de la Scala, en tutu, la propre mère de notre amie.

Saurai-je jamais ce qui se passe dans les trois étages du palais Peglioso ? Lucia y vaporise ses parfums les plus entêtants. Dès le premier vestibule, au bas d'un escalier monumental, aussi grand que celui de l'opéra, je suis pris d'un malaise. Des hommes en livrée bleue et rouge, un Suisse, dès qu'il y a réception, ont failli me faire fuir. J'ai envie de leur dire : allez retirer ces hardes ! C'est une honte, ce luxe, devant les parents pauvre du prince. Mais, sans doute, ils aiment le faste, ces fils de Princes à la panne, cette livrée les rehausse à leurs propres yeux. On parle toutes les langues, dès l'antichambre. Dix lévriers gigantesques aboient en haut, sous la coupole, dès que j'arrive, ils dégringolent dans l'escalier, la voix de la princesse les lance sur moi. Mais cette voix ! . . . . . C'est la Sirène, elle sort de sa chambre qui n'a ni verrous ni clef, car ses chiens sont les seuls protecteurs de son. . . . tabernacle. On la dit vierge !

Je manque de m'évanouir quand j'entends cette voix d'argent, là-haut, dans la coupole du Monsalvat. Vers de Verlaine. Ceci ne se passe pas dans la vie réelle, et ce n'est point de la comédie non plus. La voix d'argent éclate en un rire de Kundry, dès l'instant où Lucia m'a reconnu. Cette Reine, sans rien perdre de sa majesté, parle. Ce qu'elle dit ? Ah ! il faut s'habituer à ce ton-là ! A l'atelier du passage Geoffroy on emploie de ces mots crus. Ils me glacent. Si jamais la Reine m'accordait quelques faveurs, je la supplierais de renoncer à l'argot. Elle, si belle et qui a tant de compréhension et d'esprit, pourquoi parle-t-elle à la façon de Florette ? Le professeur nous la décrivait comme la « Grande Dame ». Je ne suis pas encore à même de comparer. Madame Nina, la trapéziste, est aussi, dit-on, une *très* grande dame. Il doit y en avoir d'autres, différentes de celles-ci, ou alors, maman serait « refaite », comme dit Lucia à propos de moi. Etait-ce pour aboutir à l'avenue Montaigne que j'ai reçu une éducation si chaste ?

★

M. Evariste Blondel retourne chez la princesse. Jusqu'à présent il avait pris soin de n'y point apparaître quand j'y étais. Quelle récompense aura-t-elle pu lui promettre s'il m'amenait à elle ?

Ah ! le jour du boulevard Saint-Germain, la calèche, le baiser (car je crois, décidément qu'il y en eut un). Qu'a-t-elle pu lui promettre ? Un baiser ? Ou l'a-t-elle battu ? Lucia doit le fouetter avec sa cravache aux lévriers. Si je n'avais autant de raison d'être secret, si je racontais aux miens, à mon père, l'Evariste Blondel de l'hôtel Peglioso ! d'abord on ne me croirait pas ; ou bien l'on me défendrait d'y retourner. Entre le Blondel de *chez nous*, prudent, pompeux et encapuchonné dans son quant-à-soi, et le Blondel de Lucia, il y a la différence d'un acteur en train de défaire sa tête dans sa loge, et le Roi qu'il était tout à l'heure en scène, la main sur le pommeau de son épée. Hier, on ne m'attendait pas, j'entre dans le fumoir. Blondel, à genoux, soufflant, rouge, ébouriffé, cherche sur le tapis les perles du collier dont la princesse a rompu le fil.

— Socrate ! tu n'auras pas ton verre de thé à la russe, tant que tu ne me rapporteras pas la trente-sixième perle ! Cherche sous le piano, mon toutou, c'est une bonne occupation pour un savant et un Sage de l'Antiquité !

Socrate me voit, blémit. Lucia répète :

— Allons, ma trente-sixième perle ! Replonge, Simbad le marin ! *Ce n'est personne !* Simplement Georges Aymeris ! donc inutile de te repeigner ; ce désordre sied à tes tempes géniales...

Et elle me prend à partie :

—Vous n'avez pas, chez Mme Aymeris, de ces exercices hygiéniques qui rendent la jeunesse aux membres de l'Institut ?

Et elle me siffle, comme ses chiens, pour ouvrir le piano. Elle et moi allons jouer la réduction d'un des derniers quatuors de Beethoven. Tremblant, ravi, je fais des fausses notes, je n'observe pas la mesure. Elle jette le cahier au milieu de la chambre, ordonne à Blondel de prendre dans les casiers le même quatuor, à deux mains ; dès qu'elle l'a saisi, elle s'installe au piano, une merveille d'Amérique.

— Ceci, c'est pour le peintre ! Socrate, voici l'heure de tes consultations, laisse-nous !...

Ses traits s'immobilisent en une merveilleuse beauté, noble, pure, de Vierge. Et l'adagio de l'*opus 107* déroule son ample mélodie d'espérance et d'amour, après les hoquets et les spasmes, les arrêts et les reprises, les battements du cœur.

Ce n'est pas une pianiste qui l'interprète, ce sont les notes qui s'animent, comme d'elles-mêmes. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau. Lucia n'est plus ici-bas, tout à coup elle s'envole dans la nue. C'est sainte Cécile. Je n'ose souffler mot quand elle a fini. Elle attaque un autre quatuor. Cela pourrait durer infiniment. Elle est incomparable, aussi, dans le Chopin. La Ballade ! Elle me dit :

— Ceci pour vous, Georges (mon nom dans sa bouche !), *pour vous seul*. Vous savez que je ne joue sous aucun prétexte en *pré-*

sence de quelqu'un. La musique est pour moi seule. Supposez que je croie que vous n'êtes pas là.

Elle a des façons de dire ce qu'elle ne veut pas dire. Est-ce que je me trompe ? Les femmes se complaisent au brouillamini. Avant de connaître Lucia, je ne faisais guère de différence entre une femme et un homme, du point de vue moral ; les femmes, c'étaient les mères, les épouses, les modèles, comme il y a des pères, des époux, des Italiens dans les ateliers ; chacun ayant sa fonction et son rôle. Tout d'un coup, l'Ennemie, l'incompréhensible Créature du Mystère, sort de son enveloppe de brouillard. Serait-ce là ce que M. Vinton, dans ses lithographies, tente de réaliser ? Un homme (généralement au bas de la composition), noir dans l'ombre, les bras suppliants, la tête tendue, s'étire vers une apparition ; une image féminine, diaphane, mi-réelle, vaporeuse, se forme dans la lumière : c'est une *théophanie,* mot que Christophe Fioupousse affectionne. On sent que, dès que le saint Antoine va la toucher, la bulle lumineuse se crèvera. L'homme veut *prendre ;* il ne saisira que de l'air entre ses doigts. Et Mme Vinton, avec sa robe de mérinos, ses lunettes, fait bouillir le lait, prépare les rôties, tandis que Vinton boutonne sa vareuse, de peur des coryzas, et souffle comme un chien courant après une chienne.

Je deviens assez « naturaliste ». C'est le commerce de l'hôtel Peglioso. Guy de Maupassant, qui y fréquente, est pourtant d'une correction parfaite.

★

Je retranche deux cahiers de Georges (hiver-printemps) qui feraient un volume. Il nous faut poursuivre l'histoire de notre héros.

Longreuil, 6 juillet.

Cette année, mon père viendra plus souvent nous voir. Il a loué pour Mme Demaille une maisonnette près d'ici, le Dr Brun ordonnant à papa d'interrompre ses œuvres charitables de Paris. Papa n'est pas bien portant, il change physiquement ; maman se tourmente à son sujet. Bien heureux que Mme Demaille se soit, après quarante ans, sans en sortir, décollée de la ville, et qu'elle soit si robuste pour son grand âge.

A quelques kilomètres de Longreuil, c'est une ancienne chaumière adoptée par ces folles d'Anglaises qui étaient venues y faire de la gymnastique eurythmique, avec leurs petites élèves de Drury Lane. Elles furent expulsées à la suite de leurs bains trop eurythmiques dans la mer.

Il est plaisant que Mme Demaille ait pris leur place. Le vieux Josselin nettoie, époussette, peste, en attendant sa patronne. Dans une

quinzaine de jours, il faudra que je m'absente. La Princesse est encore avenue Montaigne, elle m'a fait promettre de retourner la voir pendant les vacances. Elle sera peut-être moins entourée ; on l'approchera dans d'autres conditions. Nikko, le mystérieux Slave, doit aller faire sa cure au Mont-Dore, moment opportun pour fréquenter l'hôtel Peglioso ; moi, je crois à Nikko ! c'est lui le *véritable, le redoutable !*... Quelle raison valable donnerai-je de mon départ, moi qui ne voulais plus prendre le train, dès que nous étions à Longreuil ? Un camarade malade ? Il faudrait que j'inventasse quelque stratagème avec Maillac. Mais non ! il me trouve trop jeune pour l'aventure...

Les avoines sont bleues, la campagne a l'air toute en zinc peint. Mes tantes méprisent ces « fastes de l'été » et soupirent après l'automne. Moi, je n'ai jamais rien préféré au plein été, mais cette fois, je ne sais pourquoi, l'automne me sera moins hostile que de coutume.

Je commence un groupe : Lili, papa et maman (pas Caroline, qui déchire ses photographies, pour ne pas laisser après sa mort le moindre vestige d'elle-même, ni lettres, ni papiers). *C'est une forme de l'orgueil*, cela. S'imagine-t-elle donc qu'on s'amuserait à construire des romans ? Mais la princesse ? Pensons à l'amour. L'amour, la tendresse, il me semble que cela se donne plus simplement, à bras ouverts, sans préoccupation des autres. Mme Peglioso *a-t-elle de la tendresse ?* Pour ses lévriers, nulle hésitation, oui ! Mais les hommes ont l'air d'être ses ennemis. Elle me fait penser à tante Caroline, qui, à sa manière, dit aussi de ces mots violents, méprisants, durs, cruels. L'une et l'autre ont-elles jamais aimé ? Volcans éteints ? Quoi ? Quoi ?...

J'écris à Jessie, je la félicite de son élévation au grade de Supérieure. Elle ne m'aura jamais donné le moindre témoignage de sensibilité. Puis-je, maintenant qu'elle est dans son couvent, lui écrire : Dear Jessie, did you ever care for your old friend ? I fear I am for ever left out ?

Juillet 20.

Ma vie de travail s'installe bien : je peins d'après des gens du bourg. Peu pittoresques. Un peu de paysage. Le paysage me semble plus difficile que tous autres motifs; je crois le *sentir* et pourtant, si je plante mon chevalet devant un de ces horizons qui me touchent si profondément, je ne tire rien de mon étude, et, rentré à l'atelier, me désespère. Il n'y a que Corot et Constable, qui me rappellent la nature, parce qu'ils sont sincères : d'où leur variété, leur manque de formule et de maniérisme. Le président m'a écrit une belle lettre à ce sujet ; il n'admire que les Corot de Rome ; il veut retourner, dit-il, à Rome avant de mourir, le pauvre cher vieux ; la

princesse a promis de lui payer, à moi aussi et à quelques autres ce voyage avec elle. Les autres ? Voilà ce qui serait moins engageant ! Eux avec leurs plaisanteries, leurs charges, cela ne me convient pas. Bien mieux pour le bétail de Circé. Ils y sont habitués, ces drôles-là. Et Nikko *en* serait-il ?

Si maman savait, si maman savait ! Mais enfin, les mères, à quoi pensent-elles donc ?

Je rêve de ce voyage en Italie.

Lucia n'est pas une fidèle correspondante. Des bouts de lettres sabrés d'une longue, haute écriture à l'anglaise, pointue, et qui en quelques lignes couvre la page de douze mots. Elle ne répond point aux questions. Ce ton de persiflage, que j'ai tant de mal à comprendre, vous cingle dans la correspondance ; ces lettres ne vous donnent aucune joie, et l'on ne sait pas tout à fait quand la feinte commence, ni quand elle cesse.

Ce matin Lucia m'écrit :

— M. l'abbé trouve que vous êtes froid avec moi. Je ne l'avais pas remarqué, mais, en effet, vous ne m'avez pas encore embrassée, mais là... ce qui s'appelle embrasser. Le baise-mains ne fait que salir le poignet, raison pour laquelle je porte des gants de Suède dans la maison *à cause des faméliques*. Les lèvres des « monstres », chacun sait que je ne les aime pas, ni les autres d'ailleurs... jusqu'à présent. Quand vous peindrez votre chef-d'œuvre (car les premiers essais étaient ridicules, n'est-ce pas ?) vous verrez ce que sont mes « monstres », l'un, au moins, de ma suite. Je crains qu'il ne soit collant, et vous savez, Bibi-Jojo, gare à la jalousie ! Les Slaves ne sortent pas sans un revolver dans la poche de derrière, si j'ose m'exprimer ainsi... Peut-être que vous renoncerez au chef-d'œuvre, à cause du revolver que l'on charge... Le Slave assistera aux séances. Et il est fou : *très dangereux* pour le modèle et le peintre !

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Elle ne m'a jamais donné le moindre signe qu'elle m'eût « distingué ». Elle rit trop de moi pour que j'ose jamais..., ni pour rendre jaloux le Slave. En somme, jusqu'à présent, c'est une « maison où je vais », rien de plus. Pourtant, une femme qui a dix ans de plus que moi me ferait-elle cette plaisanterie sur le baiser, si elle ne voulait pas que je lui répondisse ? Si Maillac était *parfait*, il me conseillerait. Il n'en fera rien. Essayons de nous faire désirer par la Belle Dame.

Juillet, 21.

Dans ce carton je garderai la copie de mes lettres à Lucia.

A sa lettre d'hier, cette réponse :

Je ne crois plus pouvoir m'absenter comme j'y comptais. Ma mère a besoin de moi et Longreuil aussi. Vous connaîtrez un jour, *de visu*, mes tantes et ma mère, dont le Président et le professeur vous

parlent assez pour que vous n'ignoriez pas combien elle est nerveuse. Impossible de la quitter, chère princesse. Je pense beaucoup à votre portrait et j'espère que vous y pensez encore. Puisse-t-il être d'une meilleure réussite ! Je crois vous voir avec les yeux de l'âme... Vous êtes un mélange de deux ou trois des plus belles têtes de l'école italienne. Vous rendez-vous compte (mais j'ai peur que non) du sentiment de respect que je vous ai voué, à vous, la première Dame qui ait abaissé son regard sur moi ? Le professeur ne voulait pas m'introduire dans votre Temple et vous m'êtes apparue dans un rayon de gloire ! Si je pouvais un jour vous prouver ma dévotion respectueuse, je serais le plus heureux des hommes...

★

Réponse de Lucia.

Je n'aime pas les vieilles têtes dans les tableaux du Louvre. Si c'est à une madone que vous songez en me regardant, sinon à la Vénus de Milo, mon cher, vous feriez mieux de ne pas me le dire. Vous songez à la bonne amie de votre père, « son ancienne », la fameuse Vénus d'Amaury Duval. Je vous assure que vous ne savez pas encore écrire aux femmes ; cela s'apprend. Des leçons, mon Bibi-Jojo, pas pour moi, mais pour celles que vous seriez assez ambitieux pour courtiser, si cela était en votre pouvoir ; car vous savez qu'on a des doutes sur vous ; il serait temps de vous *afficher*. Nous vous y aiderons quand vous voudrez.

Qu'est-ce que vous faites là-bas ? La campagne n'a pas de charmes pour moi et je trouve Paris un endroit exquis en été. Suivez l'exemple de M. votre père : un passé de bourreau des cœurs. Venez donc. Les mères n'ont aucun besoin de leur fils. Vos tantes suffisent pour préparer les potions et promener le fameux carlin que j'ai fait engraisser pour Mme Aymeris. Les bains de mer, je l'espère, feront du bien à votre *légère* claudication.

A bientôt...

30 juillet.

Les lettres de la Princesse me font froid dans le dos. Je n'ose plus ouvrir l'enveloppe, quand elles arrivent, je les garde sous mon traversin la nuit. M'en apporte-t-on la nuit? Dès qu'Antonin apparaît dans le salon, je rougis, je la reconnais sur le plateau de correspondance. Je feins d'avoir une commission à faire, qui me force de sortir, mais je m'enferme dans ma chambre, je regarde l'enveloppe, la tiens levée entre mes yeux et la fenêtre; je la cache dans un tiroir, inquiet d'une joie ou d'une déception. La nuit vient, je me couche et souvent m'endors sans connaître le contenu de la lettre qui est sur mon cœur, prometteuse d'un lendemain calme ou agité...

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Yves Blanc : *Le long de la Route*, préface d'André Salmon ; à la belle Edition. — Baronne A. de Brimont : *Mirages* ; Emile-Paul. — Guy Lavaud : *Sur un vieux livre de Marine* ; Les Marges. — Alexandre Gaspard-Michel : *Desseins des Sources;* Emile Paul. — René Kerdyk : *Les Oiseaux Tristes* ; éditions de la Sirène. — Roger Allard : *L'Appartement des Jeunes Filles* ; Camille Bloch. — Georges-Armand Masson : *La Mille et Unième Nuit* ; Revue Intellectualiste. — Jules Supervielle : *Poèmes*, préface de Paul Fort ; Eug. Figuière, 3 fr. 50. — André Tian : *Poèmes* ; Maison des Deux Collines, Lyon. — Jean Tenant : *La Bonne Tâche*, éditions du Divan, Coulonges-sur-l'Autize. — J. Bal : *Trois Poèmes* ; Paris-Revue, 1 fr. — Charles de Guerville : *L'Offrande à l'amour* ; Revue des Indépendants, 4 fr. — Charles Bauby : *Les Reflets du Miroir* ; Association des jeunes littérateurs et artistes français, Perpignan, 3 fr. 50. — Adrien Chevalier : *Avant et après l'orage* ; Sansot, 3 fr. — Mélot du Dy : *L'Idole portative* ; Cahiers Indépendants, Bruxelles, 4 fr. — Jean Roux : *La Lampe devant l'autel* ; « Les Tablettes », Saint-Raphaël (Var), 4 fr. — Marcel Théry : *Le Cœur et les Sens* ; Printing C°, Liége. — Gabriel Nigond : *Le livre de Thomas Gagnepain* ; Ollendorff, 4 fr. 55. — Boyer d'Agen : *Les Sept Paralipomènes à la Divine Comédie* ; E. Chiron, 3 fr.

Une vingtaine de poèmes de longueur variable, se réduisant en sonnets, ou, la plupart, formés d'une suite de quatrains en alexandrins à rimes croisées, sont chantés d'une voix fièrement mélancolique et ardente, **le long de la Route**, par Mme Yves Blanc. Elle est prise entre le souvenir pieux de son père, qui vient de mourir, et la joie d'avoir vu naître son enfant. Aux jardins « couronnés d'oliviers, d'amandiers et de vignes » du Bas-Languedoc à la franche lumière, elle prolonge une rêverie nostalgique, de pitié pour ceux-là qu'a ravis la destinée, ceux dont elle aima le visage, comprit l'exemple exaltant, l'enseignement de sagesse pure et haute, dont elle goûta la tendre et apaisante présence ; pour ceux aussi, plus lointains, les inconnus jeunes et saints, qu'a fauchés la guerre, pour leurs mères, pour les esseulées qu'ils laissent, pour les petits qu'ils ne verront point grandir... Elle songe à ses amis dans la tourmente, et adresse — en 1916, hélas ! et qui eût pu prévoir un néfaste avenir, si proche ? — des vers de gratitude au « casque qui préserva du trépas le porte-lyre Guillaume Apollinaire ». C'était Apollinaire, nous apprend dans la préface, autre bon porte-lyre, André Salmon, qui aurait présenté au public, sous les feux réels de leur franche lumière, ces vers mesurés et délicats, ces vers nonchalants, comme dit elle-même la poétesse, qui se souviennent avec douceur, emplis d'un

charme très discret ; parfois ils s'essaient à un élan dont bien vite ils abandonnent l'effort et la fatigue, qui rendrait incertaine leur harmonie toute classique, encore qu'un peu molle.

Mirages, de Mme la baronne de Brimont, poèmes où se jouent de musicales visions, reflets parmi les eaux, nostalgies, rêves, visions, avec une recherche, le goût des rythmes variés, d'une harmonie fluide et évasive. Mme de Brimont parfois se satisfait, principalement dans ses plus longs poèmes, de dictions dont l'élégance commence à s'user : « Blanc paon, qui déployez ainsi qu'un éventail votre queue » : quel poète affiné n'éviterait le rapprochement de ces mots trop familiers à tout le monde ? Ah, que mieux faite aux derniers vers la même image, quand simplement l'auteur écrit, les intermédiaires supprimés : « Pour vous, blanc Paon royal, éventail noctambule. » Mais le domaine de Mme de Brimont est sur l'eau qui flotte, recueille la lumière et la renvoie en prestiges. Là elle se trouve à l'aise ; son âme, comme jadis l'âme de Samain, s'y fleurit et s'y mire avec plus de nonchalance sans doute, mais tout aussi éprise de ce mystère ondoyant et magique.

Peu de poétesses ont autant le souci de varier la forme et la consistance de leurs vers au gré de leur chanson, et moins encore y réussissent aussi pleinement. Son vers est plein d'une sûre harmonie facile, mais préconçue et calculée avec justesse par une artiste experte, consciente des ressources de son métier et qui les sait mettre en valeur, où il convient. Et puis il y a le poème initial; distiques de treize syllabes assonancés, *Méditation au miroir*, que beaucoup parmi les plus grands peuvent lui envier.

Le volume est imprimé de façon exquise, bon papier, beaux caractères, sans prétendre à un luxe tapageur, à ce faux luxe d'apparat sans équilibre qui déshonore tant de livres de nos jours.

Les Marges, avec trois délicieux bois, décoratifs, mouvementés, par le bon peintre André Lhote, nous présentent, de M. Guy Lavaud, un poème érudit, sur **un vieux livre de Marine**. Différentes formes, allures, voilures des beaux vaisseaux d'antan s'éveillent en l'esprit du poète, qui feuillette un album vieilli aux gravures précises. Et il énumère quelques-unes des légendes naïves qu'on y découvre sous les images :

Frégate appareillant des ris dans les huniers...
Corvette anglaise vue par le travers en panne...
Vaisseau vent arrière et bonnettes dehors...
Sacolève, bâtiment grec, courant vent largue...

Quel sortilège s'essore aux termes antiques de la marine, pour que tant de rêve heureux s'en dégage, épris d'aventures et de fougueux espoirs ? Et M. Guy Lavaud songe au marin qui composa cet album :

aimait-il ces voiles qu'il dessinait? aspirait-il à l'aventure ? revoyait-il comme les souvenirs d'un amour tremblant dans le lointain, tel appareillage et la tristesse d'un soir?

Le livre que je tiens ne le dit pas, mais l'âme
Respirée aux feuillets de l'album achevé
Semble gémir encore en un soupir léger :
« O voiles, ô vaisseaux » et taire un nom de femme !

D'un raffinement plus creusé, tourmenté, dans le délice de se rendre rare, accessible au plus petit nombre d'esprits avisés, M. Alexandre Gaspard-Michel dédie *Paulo Valerio poetæ* ses **Desseins des Sources**, sept sonnets, comme il dit, en vers cadencés par sept. Ils évoquent par images juxtaposées non sans malice les mots en somme simples, élus pour des offices les plus précieux. Il y a là un charme parfois un peu roide et guindé, mais qui s'offre à sourire à d'autres instants et à frémir au baiser de la brise plus vraie ; le poète se contraint, et maîtrise ce retour à de l'ingénuité.

Elégant volume celui-ci encore ; de cette maison d'édition d'art, *la Sirène*, volière somptueuse, ont pris leur vol **les Oiseaux Tristes**, de M. René Kerdyk. Ce titre appartenait au maître musicien Maurice Ravel, le poète le lui emprunte et lui en présente en retour le précieux hommage. Parenté justifiée, M. Kerdyk se complaît aux mesures impaires, avec des jeux de rimes brisées, en suspens, pour se reprendre ou se compléter au vers qui va venir. Il y a, là, une fraîcheur juvénile et audacieuse du métier qui s'apparie avec charme à la délicatesse aiguë de sentiments vraiment plus ingénus que le poète ou l'amant n'aimerait qu'on ne le soupçonne. C'est d'un chant infiniment discret, les élans, les lassitudes, leurs gestes, et des yeux qui boivent la beauté de la femme, et des doigts prêts à étreindre ou dont le lien soudain s'est détendu, des joies de fierté, un attendrissement, des tristesses — sont-elles profondes ? le sait-on ? qui le sait ? le poète le veut, il s'en veut défendre, et avec une sorte d'ironie envers lui-même ou les autres, il n'y croit pas lors même qu'il en souffre. Des ferveurs aussi fraternelles et confiantes, à demi-mot, pour n'être point dupe, un ton de franchise émue et de douceur amicale. Parfois une tache, le sentiment, à peine plus qu'une idéalisation rapide des sensations, l'entraîne au delà de la ferveur qu'il voudrait exprimer, et on a eu raison, sans doute, de railler, en la pièce XIV du recueil, l'étrangeté de « nos mains *jointes* dont il fallait *bâtir* une maison » ! Mais il est d'autres pièces, la plupart, d'une pureté verlainienne si neuve à la fois, et si subtile, où rien n'atteint

La grisante illusion que j'ai,
Quand vient le soir et que mes doigts serrent
L'air, de frôler sous ta robe lunaire
Ton corps trouble, odorant et léger.

« Aux fantômes fidèles de ses éphémères amies », M. Roger Allard fait présent, « en souvenir des vacances dieppoises », de ces poèmes, l'**Appartement des jeunes Filles**, écrits de 1912 à 1914. Qu'en dire, sinon qu'ils ne sont pas indignes de porter l'épigraphe que M. Allard y a attachée ? Elle est de Tristan L'Hermite et avertit de bien ménager le temps qui emporte toutes les belles choses où il s'en va,

Et faire ces bouquets en la saison des roses.

M. Roger Allard n'y aura point manqué. Et ses bouquets au parfum de fraîche sensualité, si adorablement jeune, perverse et ensemble ingénue, sont d'une main adroite composés dans un goût volontairement tardif et suranné, mais avec quelle grâce, le plus souvent, nerveuse et d'un dessin précis de vigueur qui se contient. Eluder la mièvrerie dans des souvenirs de cette sorte, tout en dire sans fadaise ni fausse honte, ne point mentir à la sentimentalité de l'instant et ne pas brusquer d'expressions brutales la puérile hardiesse d'heures qu'ont enchantées tant de lèvres, de bras nus, de corps adorablement tendus en quête des délices pressenties, M. Roger Allard aisément s'est joué de ces obstacles, et son livret est plein de lumières, de chants heureux alternés de regrets qui soupirent ingénieusement, de couleurs vives ou tendres, d'effusions radieuses et de sourires fraîchement amoureux. Je considère telles de ces petites compositions, *Marie-Antoinette ou les Plaisirs solitaires*, par exemple, comme en leur genre des chefs-d'œuvre accomplis, et cette *Clara* étrange et tentante :

Parmi nos fêtes balnéaires,
Tentes d'ocre, écharpes, drapeaux,
Vierge maigre à l'œil cinéraire,
Tu promènes l'or de ta peau.

Martyre des saisons ferventes,
Le vent, le soleil, les embruns
Cinglent de lanières ardentes
L'ombre élastique de tes reins...

Evocation visuelle des plages en été, que n'eût point démentie la finesse du peintre Boudin, vers de familiarité presque héroïque qui classerait l'auteur entre son cher Tristan et Théophile... Mais M. Roger Allard sait emboucher d'autres cuivres glorieux, et nous avons récemment, dans une revue, lu avec joie une noble et ardente *Ode à la Paix Française;* nous aimerons nous en souvenir.

Délassement intellectuel, avec la pratique avisée des rythmes libres enlaçant l'alexandrin rompu, le caprice de M. Georges-Armand Masson traduit le rêve, les espoirs, les visions enchantées des treize sultanes dans l'ombre voluptueuse de **la Mille et Unième**

Nuit. Elles sont un peu savantes, pourrait-on le leur reprocher ? des termes techniques les plus récents, mais l'une a dérobé la lampe avec l'anneau « dans la chambre d'un géomancien », une autre a pour instruments de son art une balance et un miroir, et la troisième est tout extasiée encore d'un fervent rêve maritime. Ainsi chacune exalte sa figure de songe, d'harmonie, de douleur, de fureur, de douceur ou d'espoir. Douze sultanes mortes déjà, quand la treizième qui résume des autres la fièvre, la suave beauté, la science et la malice, se lève et danse, et tous ses voiles se détachent, et elle se montre nue ; tout naît d'elle, les mondes dansent d'un égal mouvement, elle n'est que lumière et mouvement. Mais lui ne répond pas, elle le regarde,

> Et quand il tourne ses regards
> Vers les yeux qui l'interrogent avidement,
> Elle lit sur ses lèvres froides
> Un sourire si irrévocable
> Qu'elle courbe la tête en frissonnant.

Une préface fraternelle, hautement laudative de Paul Fort nous présente M. Jules Supervielle et ses **Poèmes**. M. Supervielle partage avec Jules Laforgue cette particularité d'être un Français, essentiellement Français, né à Montevideo. Mais M. Supervielle a vécu en Uruguay, il a fréquenté, il aime les pampas. Paul Fort, avec justesse, remarque que les vers de M. Supervielle ne chantent pas dans les pampas une nature qui soit apparue étrange, exceptionnelle au poète ; il n'est pas un poète épris d'exotisme, séduit par l'exotisme. Il chante la pampa tout naturellement, comme Paul Fort l'Ile de France, parce qu'il y a toujours vécu, l'a toujours vue et admirée sans surprise. Et, de fait, quelques-unes de ces évocations les plus lumineuses, les plus tendres datent de là-bas :

> Je suis dans le silence et dans la solitude,
> L'immobile horizon m'emplit de lassitude.

Cela a quelque chose de mélancolique et de pesant qui éveille de longues nostalgies ; mais voici le retour vers la France, la traversée, l'escale, les paysages de l'arrivée et des villages de Béarn, *Avril en Montagne :*

> Comme une femme, aux champs, porte de tièdes œufs,
> Couleur de rose tendre et mouillés de campagne,
> Ainsi l'on voit au loin que la mère montagne
> Garde au pli de sa robe un village frileux ;
>
> Et les toits curieux qu'un haut clocher surveille,
> Disséminant sur eux l'appel du bronze noir,
> Ont l'air de se pousser l'un l'autre pour mieux voir
> La toujours différente et champêtre merveille...

Ainsi M. Supervielle imagine des horizons bizarres avec un bonheur de composition qui captive, en dépit de tout ce que la facture de son vers retient d'un peu épais, d'un peu difficile et lent, d'un peu inhabile ou de trop vite accepté. Il semble se contenter d'une idée séduisante, dont la mise en œuvre ne le préoccupe pas suffisamment ; cela ira toujours, cela vient comme cela peut venir, le poète laisse faire ; l'idée reste amusante.

Et c'est cette nonchalance au mieux faire qui, dans *les Poèmes de l'humour triste*, place M. Supervielle tant à l'écart du divin, tant profondément douloureux en ses gaietés d'espiègle même, Jules Laforgue, dont il paraît vouloir retrouver la trace, mais *la Filanzane, l'Arbre de grand restaurant, le Sonnet Capital* demeurent des fantaisies de choix et vraiment réussies.

Il manque à M. Supervielle, je le crains, un peu de recueillement, de contrôle de soi-même et d'âpreté plus minutieuse dans l'élaboration de ses poèmes : tout cela, question de volonté, d'application. Il lui serait possible d'acquérir ce qui lui manque, très aisément.

Quelle raison suffisante a imposé à M. André Tian d'écrire des **Poèmes** ? à M. Jean Tenant de réunir poèmes et stances en ce recueil **la Bonne Tâche** ? à M. J. Bal de publier ses **Trois Poèmes**, *l'Alouette de France, la Rose du Liban, Elégie ?* à M. Charles de Guerville de dédier de ses vers **l'Offrande à l'amour**, à M. Charles Bauby d'assembler **les Reflets du miroir**, à M. Adrien Chevalier de relier en un bouquet ses souvenirs et impressions d'**Avant et après l'orage** ? Versificateur, chacun d'eux, plus ou moins rompu à un métier docile, aucun d'eux n'a senti ou fait sentir ce frisson du large, n'ouvre au vent éloquent ce coup d'aile qui fait le poète : M. André Tian est banal, M. Jean Tenant est banal, quoique différemment, avec des apparitions soudaines de dons aussitôt éteints, et la hantise des poètes relus ; mais Moréas a dans ses *Stances* concentré l'expérience amère d'une vie douloureuse et secrète ! Rien à dire de M. Bal, et pas beaucoup plus de M. de Guerville, sinon s'émerveiller qu'il ait, dédaigneux des sceptiques, des méchants, des jaloux et des ignorants de la Poétique, en dehors du présent volume, entrepris une nouvelle *Franciade :* deux volumes en ont paru, dont un « poème en douze chants à la gloire de Jeanne d'Arc ». Du moins le recueil de M. Bauby forme-t-il un spicilège de beaux vers : on en rencontre de Verlaine, abondamment, de Gregh, de Bataille, de Sully Prudhomme en masse, de Richepin, d'Albert Samain, de Baudelaire, d'Armand Silvestre, de Rostand, de Charles Baudouin, de Gérard d'Houville, de je ne sais quels catalans et de Charles Bauby lui-même, piqués en épigraphe ; on rencontre aussi, après un sonnet auquel prépare une citation de Verlaine :

Est-elle brune, ou blonde, ou rousse ? Je l'ignore...

un autre sonnet, *la Femme de mon Rêve*, contenant, entre autres, ces vers où il est question d'une âme-sœur.

> Qui me comprend, me parle, et m'aime, tour à tour,
> Me sourit, m'encourage et me loue et me blâme,
> Qui m'aime et me conseille...

Et il y a aussi un certain *Eventail pour elle*, démuni des plumes d'aucune épigraphe, où on lit :

> ... Ne sens-tu pas une caresse
> Venir à chaque battement ?
> . . . .
> Cette aile, en ta main qui frissonne...

Il est vrai que celui que M. Bauby appelle assez cavalièrement Stéphane figure dans la bibliothèque où sont ses auteurs favoris, nous apprend-il, avec Samain et avec Verlaine...

Préférable la bonhomie de M. Adrien Chevalier, qui nous met au fait de ses voyages, de ses séjours, de ses lectures et de ses goûts ; s'il n'avait point tant le souci de tout expliquer, s'il s'en fiait à la suggestion, des morceaux comme ceux où il tente de moduler les musiques diverses que fait le vent dans les feuilles seraient d'un poète, mais il est partout pétri d'intentions littéraires ; trop de rappels et d'allusions, que ne se trouve-t-il soi-même ?

M. Mélot du Dy se débat, lui, pour être original. Il n'y réussit pas partout. Laforgue, Jammes, et Rimbaud et Claudel, que n'a-t-il étudié ? mais ses pas l'essoufflent sur la trace des maîtres ; il parodie ce qu'il prend chez eux pour de la désinvolture ; il oublie que leur apparent laisser-aller n'est qu'une effusion de spontanéité. Et puis quelle sveltesse dans l'allure est ici nécessaire ; M. Mélot du Dy nous fait trouver lourde à ses épaules l'**Idole Portative** : il danse, d'une danse, alors, bien accablée, bien que se fassent jour à travers le fatras du volume quelques pages sincèrement venues, où l'auteur ne songe plus à s'égaler à d'autres, et le final poème en prose (*Et Dieu sait qu'il y a des choses !*) est construit sur un ton grave qui donne à penser et impressionne.

Allumée par M. Jean Roux, **la Lampe devant l'Autel** n'est ni fumeuse ni sans clarté. Ces petits poèmes amoureux sont parfaits. Il n'y manque que de la nouveauté, forme, sensation, présentation, sentiment. On a lu et relu cent fois ces choses, également parfaites. Ah, comme un grand cri ferait bien, ou un paroxysme de passion !

De même M. Marcel Thiry, descriptif et doux à la manière de son compatriote Fernand Séverin, évoque l'amour dont tressaillent en lui **le Cœur et les Sens**, avec une sûreté de métier calme, indiscutable et, par endroits, charmante. Il a beau parcourir le monde, dater ces compositions successivement de Liége, de l'Océan Atlan-

tique 1915, de la vallée de la Strypa 1916, de l'hôpital de Kiew, de Kharbine : cela donne à penser qu'il a rempli noblement un rôle de soldat vaillant durant la guerre, mais l'émotion ne surgit pas de ces poèmes bien faits, un peu comme ceux des bons parnassiens de second plan.

M. Gabriel Nigond, par amour de son Berry, patoise en vers : le soldat de la guerre rentre dans son village, raconte ce qu'il a vu, s'enchante de ce qu'il voit ; c'est **le Livre de Thomas Gagnepain**, vers menus et, me semble-t-il, fervents et de sympathie profonde pour la terre, ceux des campagnes, les choses de la terre et de la famille, les espoirs humains. Je n'en puis dire davantage ; que vaut la langue paysanne de M. Nigond ? Je la suppose excellente et vraie, je n'en saurais juger.

Dante Alighieri, « Florentin de naissance », guidé, cette fois, non plus par Virgile, mais par le prophète Daniel, parcourt l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, à nouveau, durant la guerre de 1914-1918. De la sorte M. Boyer d'Agen développe **les Sept Paralipomènes à la Divine Comédie**. Cette fiction, séduisante, audacieuse, fait chanter pour des desseins nouveaux la triple rime aux lèvres de Dante ; plus d'un courage eût reculé. En en modifiant la disposition, M. Boyer d'Agen espérait-il atténuer la difficulté ? Il est amusant de voir passer dans ces tercets les noms de Foch, de Pétain, de Castelnau, de Venizelos et même de Péguy, d'y entendre exalter l'Alsace, honnir le Kaiser ou von Kluck, et, selon les subtilités verbales chères à celui qu'illumina la Béatrice, louer

> ... les présidant, noble orgueil de la France,
> Celui qui par son nom évoque la Clémence
> Et dont la vieille ardeur serait d'un lionceau...

« *Onorate l'altissimo Poeta !* »

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE

Gustave Flaubert : *Premières œuvres. Tome troisième 1843-1845 ; l'Education sentimentale* (*Première version*), 1 vol. 3.50 maj., Fasquelle. — Dr Charles Ladame : *Guy de Maupassant*, 1 vol. s. pr., « Edition de la Revue romande, Lausanne ». — Jean Vic : *Les idées de Charles Rivière Dufresny*, 2 vol., s. prix, Hachette. — *De qui est-ce ?* avec une préface de Paul Reboux, 1 vol., 5 fr., Crès. — Jean Pellerin : *Le Copiste indiscret*, 1 vol., 4.50, Albin Michel.

Voici le tome troisième des **Premières œuvres** de Gustave Flaubert : la première version de l' « Education sentimentale ». Cette œuvre, écrite de 1843 à 1845, est très différente de celle éditée en 1859. On y rencontre, nous dit une note de l'éditeur, « comme dans *Les mémoires d'un Fou* et dans *Novembre*, des réminiscences personnelles et le caractère de Jules offre plus d'une ressemblance avec

celui de Gustave Flaubert ». Après avoir lu ce livre, roman tout à fait nouveau, j'admire la conscience littéraire de Flaubert, qui eut le courage de ne pas publier cette œuvre, pourtant très belle, et se remit au travail jusqu'en 1869. Mais, cette première version de « l'Education sentimentale » nous est aussi une révélation, et une sorte de confession, de Flaubert, et on se demande si quelquefois l'auteur de *Salammbo* n'a pas gâté quelques-unes de ses œuvres en voulant les impersonnaliser. Mais, quel exemple, ou plutôt quels remords pour les Paul Bourget et pour les Paul Margueritte qui publient ou publiaient un roman éphémère tous les ans, tandis que les romans de Flaubert, bâtis et construits comme des cathédrales, dureront aussi longtemps que notre langue vivra. Flaubert sera demain un de nos grands classiques, et les professeurs de rhétorique feraient bien de le faire étudier à leurs élèves plutôt que certaines tragédies de Voltaire, déjà fanées et désuètes.

§

Guy de Maupassant, qui fut le disciple bien-aimé de Flaubert, usa de la même méthode et atteignit une presque égale perfection de langue et... d'impersonnalité. On a voulu démontrer que cette œuvre si sage était, dès les premiers contes, entachée de ce déséquilibre mental, de cette folie qui devait terrasser Maupassant. Le Dr Charles Ladame, privat-docent de l'Université de Genève, se révolte contre cette insinuation et prétend rendre à l'œuvre de Maupassant, comme il dit, « un témoignage de santé morale et psychique ». Le mal dont mourut prématurément le grand écrivain n'atteignit pas son œuvre :

Si, écrit le Dr Ladame, l'état mental de Maupassant avait été aussi gravement atteint qu'on l'a dit en lui attribuant les symptômes de ses propres personnages, on peut être certain que ses contes non plus que ses romans n'auraient vu le jour dans la forme admirable que nous savons. Avec un cerveau pareillement détraqué, mû alors par son seul talent d'écrivain, et sa plume de scribomane, à l'instar de tant d'autres pensionnaires des maisons de santé, il aurait rempli les tiroirs d'un aliéniste d'écrits sans queue ni tête, sans corps et sans âme ; peut-être, çà et là intéressants par des associations d'idées inattendues, mais toujours bizarres, incohérentes et franchement pathologiques. Il suffit, pour s'en persuader, de questionner ceux qui sont en commerce journalier avec les aliénés.

Comment se fait-il, alors, que Maupassant marque une telle prédilection pour des sujets de pathologie mentale comme dans le *Horla*, et qu'il ne se lasse point « de produire des héros et des héroïnes aux tares psychiques graves, voire des candidats à la maison de santé?... » C'est en répondant à cette question, que se pose lui-même le Dr Ladame, qu'il résout le cas de Maupassant. Il nous le montre comme l'aboutissant d'une hérédité convergente et chargée. Il est,

écrit-il, ce qu'on est convenu d'appeler un psychopathe, un dégénéré. Ses diverses facultés sont loin d'être bien équilibrées :

Trop intelligent et analyste, trop averti pour ne pas sentir d'une façon aiguë ses manques, ses insuffisances, son impossibilité d'établir ou de rétablir l'équilibre de son budget affectif, Maupassant en souffre cruellement, Faible en ce sens, il se saisit de l'arme des faibles, il se venge, il méprise, il gouaille, il salit. De là les cent contes où la bêtise humaine est mise à nu...

Attitude de défense ; mais, conclut le Dr Ladame, ce qui est pathologique, ce n'est pas la forme de la réaction, mais bien les causes qui la provoquent. Et l'*œuvre littéraire de Maupassant est*, écrit encore le Dr Ladame, *un effort*, *resté vain*, *de libération ;* elle est « la symphonie douloureuse d'un être violemment déçu et comme brisé, désadapté de son milieu, qui lutte pour retrouver son harmonie, se cherchant en vain lui-même et ne trouvant pas « l'autre moitié de lui » dans sa course incertaine au bonheur ». Dans une lettre inédite, citée par Neveux, Maupassant dit ses pensées désolées :

Penser devient un tourment abominable quand la cervelle n'est qu'une plaie. J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes idées ne peuvent remuer sans me donner envie de crier... je suis de la famille des écorchés. Mais cela je ne le dis pas, je ne le montre pas, je le dissimule même très bien, je crois. On me pense sans aucun doute un des hommes les plus indifférents du monde, je suis sceptique, ce qui n'est pas la même chose, sceptique parce que j'ai les yeux clairs. Et mes yeux disent à mon cœur : « Cache-toi, vieux, tu es grotesque », et il se cache.

Le Dr Ladame conclut que Maupassant a été blessé, « traumatisé » ; il a été froissé dans sa conception de l'amour, et n'a pas pu réagir et se libérer. Quel fut son bourreau ? mais il ne faut sans doute accuser aucune femme. Les êtres ainsi blessés sont leurs propres bourreaux à eux-mêmes, et c'est de leurs propres mains qu'ils se déchirent le cœur.

§

En m'adressant ces deux petits volumes qu'il a consacrés aux **Idées de Charles Rivière Dufresny**, M. Jean Vic m'écrit souhaiter que cette étude plaise aux lecteurs du « *Mercure* », dont Dufresny fut le Directeur au XVIIIe siècle, car jamais l'ancien « Mercure » ne fut aussi semblable au nouveau que lorsque Dufresny le dirigeait : « Les initiatives fécondes du « Mercure » d'aujourd'hui, écrit M. Jean Vic, renouent une tradition que Dufresny instaura jadis. »

Cette étude sera, en effet, une révélation pour beaucoup qui ne connaissent, et si peu, que le Dufresny, homme de théâtre :

Lorsque la critique moderne veut bien s'occuper de Dufresny, elle s'at-

tache surtout à déterminer la place qu'il a tenue parmi ses contemporains ; elle voit en lui un homme de théâtre parmi beaucoup d'autres, un rival malheureux des Regnard ou des Dancourt... Cet esprit si varié ne s'est point enfermé dans les limites étroites d'une période assez terne et stérile : il se dépasse lui-même et il devance son temps. Il est un « précurseur », le mot n'est pas trop fort : cet homme du grand siècle finissant, d'origine royale et favori du Grand Roi, pressent et annonce les luttes de l'âge qui suit. Par son activité de journaliste il fait songer plus d'une fois aux esprits les plus subversifs du XVIIIe siècle : à Voltaire et à Beaumarchais. Il est en même temps un « inventeur », qui crée en foule les idées neuves, et qui en approvisionne les écrivains d'écoles nouvelles : par ses œuvres de théâtre il se trouve avoir fourni à ce même Beaumarchais, pour ses chefs-d'œuvre d'intrigue, de nombreuses et fructueuses inspirations.

Ces remarques de M. Jean Vic sont fort intéressantes : elles nous montrent une fois de plus qu'en littérature comme en biologie il n'y a pas de génération spontanées, que les idées s'engendrent les unes les autres, et que les chefs-d'œuvre ne sont que la mise au point d'essais antérieurs. Je souris toujours lorsque de jeunes ou même de vieux écrivains prétendent n'user que d'idées neuves, que l'on retrouverait dans Platon, Aristote ou Confucius. Il ne faut pas craindre de perfectionner et de clarifier les idées des autres, et si Dufresny fut un « précurseur », il ne fit lui-même que préciser des idées déjà en formation. Si bien que pour comprendre le mouvement d'idées de la fin du XVIIIe siècle, il faudrait étudier toute l'histoire de France, et même remonter jusqu'à l'homme des cavernes.

Mais voici Dufresny, directeur du « Mercure », recueil déjà « vieilli et tout empêtré de traditions ».

Il succède à M. de Vizé (juillet 1710), écrivain lourd et embarrassé dans son style, discret compilateur, dont la compilation « dédaignée des précieux, plaisait aux gens raisonnables et aux beaux esprits de province ».

Dufresny, constate M. Jean Vic, qui a compulsé la collection des « Mercures », « change tout dans la forme du recueil, jusqu'à la présentation typographique ; il fait du « Mercure » quelque chose de vivant et d'imprévu. Il ne craint pas de « parler de soi » avec autant de sans-gêne qu'un romantique, de citer ses œuvres avec complaisance, d'interpeller son lecteur pour s'imposer à lui ».

Il prend sur lui d'adopter de nouveaux caractères dont « la grosseur énorme » réduit chaque page du « Mercure » à cinq ou six lignes d'une page ordinaire de même format, et il s'excuse ironiquement : « Plusieurs personnes ont la vue basse : j'ai fait attention à leur commodité, mais plus encore à la mienne à moi, car pouvoir aisément remplir un livre avec peu d'ouvrage c'est une commodité essentielle à un paresseux. »

Cette paresse, écrit M. Jean Vic, Dufresny la proclame et en fait

montre dans chacun de ses « Mercures » : il affirme et répète qu'il est insouciant, nonchalant, négligé. Il garnit le plus spirituellement qu'il peut la partie traditionnelle de sa revue, mais, partout où il peut, il « innove sans hésitation ».

« Il s'avise — idée qui a fait fortune de nos jours — d'un article de « Réponses aux anonymes », où il bavarde librement avec les personnes qui lui ont écrit. On y voit ses efforts pour exploiter le lecteur le plus qu'il est possible. » Et peu après il invente une nouvelle manière de faire des « extraits », c'est-à-dire des comptes rendus. N'est-ce pas, en effet, la meilleure méthode pour faire connaître un ouvrage que d'ouvrir le livre au lecteur ? Il y a encore actuellement de brillants critiques, capables d'écrire dix pages de critique sur un livre de vers, sans citer un seul de ces vers. Mais la prose d'un écrivain est d'une personnalité plus accusée encore, et comment parler d'un roman même, sans nous montrer le style, c'est-à-dire l'accent, le sourire, les gestes et la race de l'auteur ? Il suffit souvent de cueillir dans un volume une phrase pour juger l'homme et l'œuvre. »

Mais Dufresny va plus loin dans l'innovation, remarque M. Jean Vic : « Au lieu de faire lui-même la critique des pièces nouvelles — besogne ingrate et dangereuse — il imagine de la faire faire par les auteurs en personne : et ce n'est pas là autre chose qu'une première forme de nos modernes interviews. » M. Jean Vic note que M. Lanson, qui a oublié de feuilleter le « Mercure », signale dans sa « Littérature française » comme caractéristique de notre temps ce goût « de faire causer l'auteur sur son œuvre ». Dufresny commence par Crébillon, auquel il demande la critique de *Rhadamiste et Zénobie*, le grand triomphe du moment (que Dufresny trouvait sans doute fort ennuyeux !) et, avant de la publier, « il raconte, tel un « reporter » d'aujourd'hui, la conversation qu'il a eue avec l'auteur ».

Le « Mercure » de Dufresny eut une grande vogue ; J.-B. Rousseau a félicité le directeur de son succès, d'autres encore, mais il y eut aussi des détracteurs, des jaloux peut-être, enfin des récalcitrants, fidèles aux vieux préjugés, qui fondèrent un « Nouveau Mercure », si raisonnable et si ennuyeux qu'il mourut au bout de six mois.

Ce fut dans son recueil que Dufresny publia son *Parallèle burlesque d'Homère et de Rabelais*, qui était la continuation de la querelle des anciens et des modernes. Dufresny plaisante, mais, écrit-il, « un badinage a cela de bon qu'il peut éclairer certaines vérités qu'une dispute sérieuse ne ferait qu'obscurcir ». Et M. Jean Vic observe très justement : « Que manque-t-il maintenant pour faire de ces idées, de ce programme d'action, celui d'un Voltaire ou d'un Beaumarchais ? Il suffit de les transporter du domaine littéraire au domaine religieux et au domaine social. » Et M. Vic nous prouve

encore, avec de nombreuses citations à l'appui, que Beaumarchais doit beaucoup au théâtre de Dufresny. Il ne faut pas en faire un reproche à Beaumarchais, qui a su choisir ses inspirations. Beaumarchais a recueilli la gloire, sans qu'il l'ait cherchée peut-être. Dufresny s'est contenté du plaisir désintéressé de prodiguer ses idées et de les semer à travers le monde, sans même savoir si elles germeraient. Et, peut-être qu'en homme sage qu'il était, ne désirait-il pas qu'elles s'épanouissent avec tant d'exubérance ».

Une autre partie fort curieuse de l'étude de M. Jean Vic est celle où il nous montre Balzac puisant « des idées fécondes dans les *Nouvelles* ou dans les *Amusements sérieux et comiques* » de Dufresny, ces *Amusements*, livre tout à fait inconnu aujourd'hui et qu'un éditeur érudit et intelligent devrait bien rééditer. Si l'on remarque encore avec M. Jean Vic que le *Diable boiteux* de Lesage doit encore plus aux *Amusements* que les *Lettres persanes*, on peut donc « soutenir avec fondement que les *Amusements* ont eu leur part d'influence sur la « Genèse » du roman de mœurs.

On trouvera dans cette étude l'exposé de l' « Aventure du diamant », épisode imité par Balzac, qui pensa « réaliser une bonne affaire » en prenant au petit livre oublié de Dufresny le plus important de ses épisodes pour en faire tout un roman, la *Paix du ménage*. M. Jean Vic nous donne de longues citations des deux œuvres, et il peut écrire :

Voilà une imitation qui touche de bien près au plagiat ! d'autant plus qu'une comparaison impartiale ne serait peut-être pas toujours, pour cette scène, à l'avantage du copiste. Il est permis de préférer le style de Dufresny « naturel et négligé » (comme il l'apprécie lui-même) aux exagérations précieuses et prétentieuses de notre grand romancier : des extases, des enivrements, des heures célestes, et, tout à côté, les « formes célestes » de la comtesse, l' « éclat surnaturel » de son visage, c'est beaucoup pour une aventure de ce genre...

Mais tout de même, Balzac reste original dans son roman : seulement, d'une plaisanterie de théâtre, du badinage d'un livre « d'amusements » il fait une « grave leçon de morale ». On peut préférer l'ironie de Dufresny.

§

Je veux signaler ce livre curieux, qui sera pour ses lecteurs un jeu et une sorte d'exercice de critique littéraire : **De qui est-ce ?** Oui, de quels auteurs ces pages choisies avec malice et érudition par M. Paul Reboux (1)? Je me suis amusé à ce jeu avec moi-même et je n'ai pas toujours gagné. Ce qui me console, c'est que, ayant lu

(1) Une table des auteurs sert de livre du « Maître ».

à un critique très érudit, éditeur d'une cinquantaine de volumes de poètes français, depuis les poètes de la Renaissance jusqu'aux poètes d'aujourd'hui, — ces vers célèbres :

Je suis le ténébreux — le veuf — l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie.
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Il n'a pas su m'en dire l'auteur. Et je souris en pensant que les écrivains sont parfois moins reconnaissables dans leurs œuvres mêmes que dans les pastiches qu'en firent un jour MM. Reboux et Muller dans leur livre célèbre *A la manière de...*

§

C'est une sorte d'*A la manière de* que vient de composer M. Jean Pellerin, dans ce **Copiste indiscret** où l'on trouvera nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui jusqu'à Jean Giraudoux, Francis Carco et Henri Duvernois. Ce sont des pastiches amusants et ironiques, qui démontent devant nous les rouages du talent et même du génie.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les grands principes et les théories scientifiques. — La question du sommeil. — Charles Richet : *La sélection humaine*, Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 6 fr.

Depuis la guerre, contrairement à ce qu'ont craint certains, on s'intéresse beaucoup au mouvement des idées. Les nombreuses lettres que j'ai reçues depuis quelques mois — je m'excuse de ne pouvoir répondre à toutes — semblent indiquer que les problèmes scientifiques sont au nombre des préoccupations des lecteurs d'une revue littéraire.

Les **Grands principes** et les **théories scientifiques** ont toujours séduit les esprits cultivés. Dès qu'on s'attaque à un de ces principes, à une de ces théories, on voit de tous côtés surgir des protestations. Récemment j'ai critiqué ici et le *Principe de la relativité*, introduit depuis peu en physique par un savant allemand, et le *Principe de la division du travail*, qui règne en biologie depuis Milne-Edwards. J'ai été bien imprudent : on m'a accusé d'être injuste vis-à-vis de ces principes. Pour ce qui est du second, étant biologiste, je maintiens ferme mes critiques. En ce qui concerne le premier, je tiens à signaler le savant article de M. H. Varcollier paru dans la *Revue générale des Sciences* (28 février et 15 mars 1918).

D'une façon générale, les hommes de science ont cherché dans les principes scientifiques, dans les théories scientifiques, le repos de l'esprit. Les jeunes savants ont presque tous l'esprit inquiet ; ils

poussent leurs investigations dans toutes les directions, et le plus souvent la vérité fuit devant eux. Arrivé à un certain âge, on se fatigue facilement, on ne se contente plus d'incertitudes..., on érige un principe, on édifie une théorie, où tout se tient logiquement et qui satisfait l'esprit, parce qu'elle dispense désormais de chercher autre chose que ce qu'elle contient. Lamarck avait 65 ans lorsqu'il a publié sa *Philosophie zoologique*. Le darwinisme est également l'œuvre d'un vieillard.

§

Mais voici que moi-même — serait-ce déjà l'effet de l'âge? — j'ai imaginé **une théorie du sommeil**. Je l'ai exposée ici d'une façon très sommaire.

Un certain nombre de mes lecteurs m'ont demandé des renseignements complémentaires sur cette théorie. Je lui ai consacré un article dans la *Revue philosophique* (avril 1919, pp. 251-269). Pour répondre à une objection qui m'a été faite, j'attirerai l'attention sur quelques points qui me paraissent essentiels.

Si on compare le cerveau à une machine, on peut dire que de temps à autre le cerveau fait machine en arrière, et c'est alors qu'il dort. Au lieu de recevoir en abondance les multiples impressions des organes des sens et d'envoyer aux muscles les influx nerveux qui donnent à ceux-ci la tonicité, il reçoit presque exclusivement les sensations ayant pour point de départ les muscles plus ou moins relâchés. Le sommeil apparaît comme la conséquence d'un changement de signe de la polarité du cerveau, impliquant le changement de signe de la polarité de ses nombreux neurones, dits les uns sensitifs, les autres moteurs.

Mais, fait important, le sommeil peut, ou bien n'intéresser que le cerveau proprement dit, ou bien s'étendre progressivement aux autres segments du système nerveux central : cerveau moyen, bulbe, partie antérieure de la moelle épinière, partie postérieure de cette moelle. Rojansky, élève de Pavlov, dans un travail expérimental de grande valeur, a bien mis en évidence ce fait chez le chien. Alors que le cerveau proprement dit dort seul, les réflexes de la moelle se trouvent exaltés : il y a *hyperexcitabilité réflexe*, comme dans le cas de la grenouille décapitée. Mais à mesure que le sommeil s'étend au bulbe et à la moelle, à l'excitation des réflexes ordinaires succède leur affaiblissement progressif. Le sommeil se présente comme un mouvement de modalité spéciale qui se propage de l'avant à l'arrière de l'axe nerveux, et on peut parfaitement concevoir qu'il reste limité à une région de cet axe, et même à un territoire restreint : groupe déterminé de neurones « sensitifs » et « moteurs ».

On me fait observer que maintes fois on a constaté que « des sol-

dats, au cours d'une étape de nuit harassante, dorment, durant des kilomètres, dans le rang, en marchant». Vraisemblablement, si ce fait est exact, chez ces soldats le sommeil est purement cérébral et non médullaire ; la marche se fait « automatiquement », comme la natation chez les grenouilles privées des hémisphères cérébraux. Ces organes ne font que gêner l' « automatisme » des mouvements d'origine médullaire. Que les hémisphères soient supprimés, ou que les mouvements qui se passent dans l'intimité de leurs cellules nerveuses ne soient plus accordés avec les mêmes mouvements dans les cellules de la moelle épinière, le résultat est le même : les réflexes médullaires prennent plus d'importance, les activités automatiques se placent au premier rang. Et il y a certainement lieu de tenir compte de ceci pour comprendre le cas des somnambules.

On conçoit également que, pendant certaines périodes du sommeil, les réflexes dit de défense continuent à se produire.

Ainsi les mouvements ne sont pas absolument abolis pendant le sommeil : on peut chasser une mouche inopportune, on peut marcher... Mais il est intéressant de remarquer que, toutes les fois que les images motrices, *cérébrales*, deviennent assez fortes pour déclancher un mouvement, il y a cessation, au moins momentanée, du sommeil. On rêve qu'on fait un effort pour sauter dans un tramway en marche, pour ouvrir une porte, pour repousser un ennemi qui s'approche, et cela suffit souvent pour provoquer le réveil. Rojansky n'a-t-il pas montré chez le chien que les causes excitatrices des mouvements amènent la cessation du sommeil ?

Une forme de sommeil assez fréquente est la *forme oscillante*. Il arrive qu'on tombe soudainement dans un sommeil profond ; au bout de deux heures ,par exemple, on se réveille, on ne ressent plus aucunement le besoin de dormir ; c'est pour deux heures environ l'insomnie complète ; tout à coup on se rendort pour se réveiller, pour se rendormir, etc. Ces alternatives de sommeil et d'insomnie sont des plus curieuses ; or, c'est vers la fin de chaque période de sommeil que les images motrices prennent le plus d'intensité.

§

Pour avoir nié ici le rôle de la sélection dans l'évolution des êtres organisés, j'ai eu à subir des critiques assez vives, tant est grand l'attachement aux idées darwiniennes. Est-ce parce qu'elles ont permis aux « libres penseurs » de combattre les « croyants » ? Toujours est-il qu'on n'aime pas beaucoup dans certains milieux qu'on critique le darwinisme. Et pourtant cette théorie ne tient plus guère debout. La plupart des biologistes contemporains l'ont abandonnée ; seuls quelques physiologistes lui restent fidèles. Parmi eux est Charles

Richet, qui vient de publier un ouvrage d'une lecture attachante, **la Sélection humaine**.

J'ai dit ici à plusieurs reprises mon admiration pour ce savant si original, et à l'esprit si cultivé. Aujourd'hui je ne puis partager ses idées sur la toute puissance de la sélection.

Pour Charles Richet, « le but de la vie; c'est d'être heureux ». Georges Duhamel est arrivé à la même conclusion : « Il m'a fallu dépasser le milieu de l'âge, dit-il dans *la Possession du Monde*, pour acquérir la certitude que le bonheur était le but de ma vie, comme il est le but de toute l'humanité, comme il est le but de tout le monde vivant. »

Pour Charles Richet, « le bonheur des êtres humains contient toute la morale », et « le progrès, c'est une plus grande somme de bonheur répartie entre nos frères humains ».

Le professeur Richet croit au *progrès* et à la *sélection*, facteur du progrès. A-t-il raison ? Il est intéressant de rappeler les opinions à cet égard de notre regretté Remy de Gourmont.

De Gourmont, comme le rappelle d'ailleurs l'auteur de *la Sélection humaine*, a soutenu le principe de la *constante de l'intelligence*. « Ce qui augmente, c'est le matériel avec lequel s'exerce l'intelligence de l'homme ; quant à l'intelligence elle-même, elle est invariable ; elle ne peut pas varier. » Richet rappelle l'œuvre des Grecs, « œuvre de jeunesse », avec ses erreurs, ses illusions, ses enfantillages, ses discussions oiseuses, mais aussi œuvre géniale ; il accorde à de Gourmont que, depuis les Grecs, il n'y a pas eu de progrès, mais il se garde d'en déduire que le progrès est impossible.

> *Il n'y a pas eu de progrès, parce que l'homme n'a pas cherché le progrès.* Les unions ont été livrées à tous les hasards. Il s'est fait des mélanges de toutes les races ; les barbares se sont mêlés aux civilisés ; les criminels et les imbéciles n'ont pas été écartés. Une anarchie effroyable a dirigé les procréations. Toutes les races, toutes les cultures, toutes les individualités, les meilleures et les pires, se sont accouplées sans guide ni loi. Et pendant deux mille ans l'humanité a erré à la dérive, sans gouvernail ni boussole.

Il y aura progrès, lorsque l'homme pratiquera la *sélection humaine*.

> Que la sélection puisse aboutir à des résultats aussi merveilleux pour l'espèce humaine que pour les espèces animales, il n'est pas permis d'en douter un seul instant.

C'est bien là la croyance en la toute puissance de la sélection. Remy de Gourmont se montrait, lui, fort sceptique lorsqu'il écrivait :

> Pendant une quarantaine d'années, le monde savant, puis tout le monde, crut que Darwin avait trouvé la clef du problème de l'évolution ; mais maintenant le monde savant conçoit des doutes, et tout le monde en concevra bientôt.

Cette clef darwinienne, c'était la sélection naturelle. La clef s'est rouillée ; elle n'ouvre plus aucune porte. Mais, chose curieuse, elle ferme celle de l'évolution : on avait cru qu'elle expliquait la transformation des êtres et voilà qu'elle explique leur constance. La sélection, si elle avait lieu, expliquerait merveilleusement la fixité des espèces.

Du fait que la sélection n'a pas agi chez l'homme, le professeur Richet ne conclut pas à l'inefficacité de la sélection en général, bien au contraire. Il cherche à prouver, dans son livre, que la sélection humaine est possible, qu'elle est désirable, qu'elle est nécessaire, qu'elle sera l'unique souci et le grand effort des générations futures.

Quelles seront les « formes sociales de la civilisation future » ? — On cherchera le progrès dans deux directions différentes : celle du *socialisme*, celle de l'*anarchie*.

La société socialiste, hiérarchique, despotique, uniforme, assurera le bien-être à tous ses membres, elle ne sera pas très malheureuse, ni très heureuse non plus. A cet idéal *d'égalité* la société anarchique oppose l'idéal de *liberté*. La liberté tue l'égalité. Il faut donc choisir. Charles Richet n'hésite pas : « Puisque la liberté est l'élément essentiel du progrès individuel, je lui sacrifie immédiatement l'égalité. »

Pour l'éminent physiologiste le mot d'*égalité* est lui-même un non-sens.

Charles Richet consacre tout un chapitre à combattre le dogme de l'égalité des races humaines ; il fait le procès de la race noire ; il se montre peu enthousiaste pour la race jaune : les Chinois considèrent la science et l'industrie comme des exercices inférieurs, indignes de fixer l'attention d'un sage ; il est vraisemblable que ce dédain cache une impuissance réelle pour la science ; chez les Japonais il y a une puissance extraordinaire d'assimilation et d'imitation, mais cela ne prouve aucunement leur force créatrice.

Conclusion : il faut interdire le mariage des civilisés avec les races inférieures. Il faut également interdire le mariage aux malvenus, aux criminels, aux difformes, aux débiles.

Le mariage devra être réglementé d'une façon très sévère.

Dans les sociétés futures, les individus auront donc toutes les libertés, sauf celle de procréer des hommes qui ne soient pas vigoureux, intelligents, sains et beaux.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

L'Opinion : une prophétie de M. Gabriel Hanotaux en juillet 1914 ; le but de Probus : organisation de la démocratie. — *L'Europe nouvelle :* la mort frappe surtout, parmi les enfants, ceux des pauvres. — *La Revue critique des Idées et des Livres :* ce qu'elle a fait et veut faire. — *Revue des Deux Mondes* : M. Pierre Loti amoureux de l'impératrice Eugénie. — *La Revue de Paris :* lettres d'Abel Ferry.— *Littérature :* poèmes inédits de Charles Cros. — *Les écrits nouveaux :* un poème de M. Guy-Charles Cros. — Memento.

Les revues sont (plus que les journaux et pour cent raisons déri-

vées la plupart du mercantilisme des administrateurs de quotidiens et de la faiblesse morale des écrivains qui permet cette domination) ce que l'historien futur de notre époque pourra consulter avec le plus de fruit, pour en décrire les courants d'idées avant, pendant la guerre, et depuis la signature de cet interminable armistice qui finira peut-être par devenir la paix.

Sous la plume de Mme Marie-Louise Pailleron, l'**Opinion** (9 août), évoquant le 2 août 1914, rappelle ceci :

Quelques-uns de nos écrivains, et non des moins illustres, avaient certifié pourtant que l'assassinat de Serajevo « ne saurait troubler la paix de l'Europe » (25 juillet 1914), et aussi que « François-Joseph désirait ardemment cette paix ». Ah ! nous pouvions être tranquilles ! Bons prophètes !

Ce « bon prophète » fut, en l'espèce, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des Affaires Etrangères, l'un des fondateurs de cette alliance française avec le tsarisme germanophile, qui avait disqualifié notre République aux yeux de la nouvelle Russie par des complaisances policières infamantes pour un régime démocratique. Le bolchévisme actuel n'a été possible que par les suites de cette politique de cour suivie à Saint-Pétersbourg sous l'inspiration d'un Hanotaux, si clairvoyant toujours qu'il a entrepris d'écrire, au jour le jour, l'histoire de la guerre, et par la faute des petits hommes qui lui ont succédé au Quai d'Orsay. On ne saurait trop redire que, le 25 juillet 1914, dans *la Revue hebdomadaire*, M. Gabriel Hanotaux garantissait la paix de l'Europe et répondait des sentiments pacifiques de François-Joseph.

Aujourd'hui, les revues sont toutes émues des couleurs que prendra l'avenir immédiat. Nous avons déjà parlé ici du groupement *Probus*. Il en peut sortir de l'excellent. Du moins, est-on sûr que les jeunes forces qu'il associe secoueront la tutelle des vieillards si chargés d'honneurs qu'ils semblent aujourd'hui, tel un Gabriel Hanotaux, n'avoir été officiellement récompensés que pour leurs lourdes erreurs dans les charges d'Etat où ils s'étaient hissés.

Voici en quels termes Probus se présente pour recruter de nouveaux adhérents :

Faire l'Union raisonnable après l'Union Sacrée, — ouvrir la grande époque démocratique de la France en construisant l'avenir de la nation au-dessus des partis, — organiser le « bon Etat » nécessaire à l'œuvre sociale et morale qui doit aller de pair avec l'œuvre économique, — rassembler les forces puissantes du syndicalisme, du régionalisme et de la liberté victorieuse, pour le plus grand profit d'une France renouvelée dans ses méthodes comme dans son esprit, dans les pouvoirs publics comme dans les œuvres individuelles, enfin dans sa volonté de vie, — tel est le but de Probus et des fondateurs de l'A. N. O. D., Association Nationale pour l'Organisation de la Démocratie (3, rue Tronchet, VIIIe).

L'œuvre économique, on le voit, est ce qui, tout d'abord, sollicite l'examen de ceux qui veulent être les organisateurs de la paix. A ceux-là, nous dédions la lecture de cet entrefilet emprunté à l'**Europe nouvelle** (16 août) :

Il y a quelques années déjà, les recherches d'un biologiste et sociologue italien, le professeur Niceforo, démontrèrent que les diverses classes sociales se différenciaient réellement par le poids, la taille, la longévité et divers autres caractères physiologiques.

Une confirmation poignante des rapports entre la richesse et la santé, entre la situation économique des individus et de leur force vitale, nous est donnée dans le rapport pour 1918 du bureau des enfants qui fonctionne au Ministère du Travail américain.

D'après ce document, on voit qu'il existe une relation directe entre le taux des salaires et la mortalité infantile, l'une s'abaissant lorsque l'autre s'élève, et inversement. On a trouvé que, là où le chef de famille gagnait moins de 450 dollars par an, 16 o/o des enfants mouraient; là où le salaire varie de 450 à 550 dollars, la mortalité s'abaisse à 13,4 o/o ; pour une moyenne de salaire de 850 à 1.050 et de 1.050 à 1.250 dollars, le taux de la mortalité s'abaisse à 8,4 et 6,4 o/o respectivement.

Pour établir ces chiffres, 23.000 enfants ont été enquêtés ; près de 27 o/o d'entre eux avaient des pères gagnant moins de 550 dollars, tandis que les pères de 12 o/o seulement gagnaient plus de 1.250 dollars.

R. P.

Toute la question sociale tient là-dedans. Ces chiffres condamnent à mort, — et à mort brève, — une société dont ils démontrent la cruauté : l'enfance d'autant plus menacée qu'elle est engendrée dans la pauvreté. Le règne est fini, ou il faut qu'il le soit, des économistes qui établissent de pareilles statistiques et vont s'asseoir dans un fauteuil académique pour y « conserver » des sciences morales et politiques « incapables de guérir une telle plaie ». La paix ne doit plus être aussi meurtrière que la guerre et, plus lâche, plus inhumaine, encore tuer surtout les enfants pauvres.

La démobilisation a permis à quelques colonels de la meilleure volonté de belles harangues d'adieu aux soldats rendus au foyer. La plupart de ces discours préconisaient la repopulation. Elle est une nécessité vitale, soit. Les organisateurs de demain le reconnaissent tous. Qu'ils songent d'abord à écarter des berceaux pauvres, remplis par la seule joie laissée au pauvre, la mort qui les vide.

§

La Revue critique des Idées et des Livres a repris en juillet sa publication suspendue depuis août 1914. Ce numéro est un hommage aux 17 tués à l'ennemi, aux 3 disparus, aux 3 morts sous les drapeaux, qui comptaient parmi ses collaborateurs, et, en particulier, à Pierre Gilbert, le plus brillant d'entre eux. Ce numéro est aussi un résumé de l'œuvre accomplie par la Revue depuis sa

fondation, dans un « parti pris de lucidité » qui lui a permis de « concilier une rigoureuse discipline intellectuelle et une pratique assez libérale, une hardiesse de tous les jours ».

Voici la conclusion d'un éditorial :

La guerre a dispersé les écrivains aux quatre vents de l'Europe et sur tous les champs de bataille. Ceux qui en reviennent, et celui qui, retenu loin des combats, a vécu consciemment ces quatre années, ont à produire une incomparable expérience. Les leçons sont à éclaircir d'une guerre plus grosse d'événements et de conséquences que cinquante années de paix. Une somme inouïe d'observations tant personnelles que générales veut être dressée et analysée. Conseillant de partir des expériences les plus claires et de la sagesse la plus empirique, *la Revue critique* a confiance que l'ordre, s'il est d'abord rétabli dans les esprits, ne peut manquer de se traduire dans les idées et dans les faits.

M. Jean Rivain expose « la direction de la revue » : « essentiellement, notre revue est une revue de critique générale », dit-il.

Entendons par là qu'elle s'appuie solidement sur une méthode critique et un parti pris réaliste qui ont fait leurs preuves et que, par ces moyens éprouvés, tout ce qui vient au plan de l'actualité ou mérite d'y être mis, doit passer au crible d'une intelligence aiguisée de telle façon que le lecteur en garde une idée claire et saillante.

La Revue critique s'adresse à « l'élite ouverte et cultivée », une élite dont les éléments sont, dans l'esprit de M. Jean Rivain, « *l'honnête homme* du grand siècle ».

§

Une page de *Prime jeunesse* où M. Pierre Loti, — **Revue des Deux Mondes** (15 août) — se raconte avec un charme extrême, avec un peu d'apprêt aussi, comme les mémoires féminins les plus sincères en révèlent toujours :

XLIII

En mai, je tombai tout à coup très amoureux de l'Impératrice. (C'est un accident qui arrivait à beaucoup d'hommes de ce temps-là.) Elle allait souvent du côté du Champ-de-Mars, pour inaugurer différentes choses, et je perdais des heures de travail à attendre le passage de sa voiture, très obscurément confondu parmi la foule. A demi-couchée dans son landau, qui avait une autre allure que les autos des princes de notre époque, elle était idéale à voir passer, et aucun profil de femme n'était comparable au sien. Pendant la fin de mon séjour à Paris, son image suffit à me préserver complètement des filles que mes camarades fréquentaient.

Dans ces notes, où j'ai déjà ouvert tant de parenthèses sur l'avenir, je puis bien parler aussi de ma présentation à cette souveraine qui n'eut lieu que trentes années plus tard, après sa déchéance effroyable. A l'Hôtel Continental, le hasard m'avait fait habiter tout auprès de son appartement de louage, et elle avait bien voulu m'accorder gracieusement une

audience. Mon émotion fut grande quand je la revis là, devant moi, belle toujours, mais si changée, dans son éternelle robe de deuil en laine noire. Jadis, qui m'eût dit qu'il me serait donné un jour de baiser cette main, alors si inaccessible pour moi et que j'avais tant de fois regardée de loin, à peine distincte au milieu des dentelles du costume d'apparat et passant si vite, au grand trot des chevaux magnifiques ! Dans ce simple salon d'hôtel, Sa Majesté était assise à contre-jour près d'une fenêtre et son profil de septuagénaire, resté charmant, se détachait en ombre sur le jardin des Tuileries, sur les plates-bandes de fleurs qui remplaçaient aujourd'hui son palais d'Impératrice. Elle daignait sourire avec une bienveillance amusée, quand je lui contai discrètement les enthousiasmes du pauvre petit lycéen d'autrefois perdu dans la foule pour l'apercevoir...

§

La Revue de Paris (15 août) publie des lettres d'Abel Ferry, écrites d'août 1914 à mars 1916, au milieu des soldats. L'auteur était d'éducation essentiellement bourgeoise, le neveu de Jules Ferry, le fils du sénateur Charles Ferry. « Député, ministre et soldat, il fut une sorte de synthèse concrète et douloureuse de la nation armée », lisons-nous. Et encore, qu'il était « le bourgeon terminal » de « plusieurs générations de parlementaires ».

Le témoignage d'Abel Ferry, en faveur de la vérité sur la guerre est de ceux qu'on ne saurait négliger.

Retenons celui-ci :

17 avril 1915. — 2e C. A.

Le plan allemand n'a pas échoué autant qu'on se plaît à le dire. Il s'est tout au plus déformé. La France n'est pas désarmée, mais elle est partiellement conquise. La volonté allemande est de nous amener, après nous être vainement usés sur ses tranchées, à traiter, l'ennemi étant encore en possession du territoire conquis. Or, ce que j'ai pu voir de la guerre pendant huit mois, sublime par en bas, inquiétante par en haut, me conduit à penser que si le G. Q. G. continue à grignoter dans ses attaques fragmentaires les forces d'offensive de ce pays, le jour est proche où l'armée française devra renoncer à rompre le front.

La guerre d'usure. — Tous les officiers de tous grades qu'il m'a été donné, en tous lieux, de voir, déclarent : « La guerre d'usure, *elle se fait contre nous.* »

L'homme qui condamnait ainsi le généralissime de 1915 n'a jamais été un révolutionnaire, un antimilitariste, un défaitiste, pour employer un des mots en usage dont on discrédite les témoins, en faveur d'une certaine orthodoxie laïque. Abel Ferry a écrit : « Comme il est vrai que tout Français naît soldat ! » Il a écrit aussi :

27 novembre 1914. — 166e R. I. 4e Cie.

J'assiste fortuitement à la conversation de deux grands chefs, dont l'un est notre général de division. Ils discutent opérations. Je traduis : ils discutent nos vies. Le général X... se montre d'ailleurs précis et méthodique. Il monte son affaire en horloger, d'un peu loin, mais minu-

tieusement. Il compte sur ses doigts ses coups de canons, car les approvisionnements sont si raréfiés que la place est obligée de compter ses obus comme un vieillard ses dépenses.

Mais pourquoi le général emploie-t-il ce « je » ? Ce « je » me déconcerte, qui annexe tant de jeunes gens à cette tête blanche. « J'ai été attaqué à Pintheville-Riaville. » Eh non ! ce sont mes camarades, mes hommes, nous, qui avons subi le bombardement. « J'irai à Marcheville », et « je », ce sont des hommes qu'il n'a jamais vus, dont il sait tout juste le nombre, le numéro de régiment, qui iront. Et pourtant ce « je » accapareur et sinistre est légitime. Il exprime l'inégalité nécessaire du cerveau qui doit penser et des membres qui doivent agir. Il exprime la supériorité du chef sur l'exécutant, la gloire comme l'électricité s'accumule aux sommets, et nous, nous sommes l'innombrable et anonyme forêt.

Et voici la dernière lettre publiée d'Abel Ferry :

30 mars 1916. —91e R. I.

Le capitaine Lambert est nommé commandant du 66e bataillon de chasseurs à pied. J'en suis heureux pour lui, je le regrette pour moi.

Il y a deux catégories d'officiers : les fonctionnaires, et ceux qui aiment la guerre. Ceux qui aiment la guerre seront tués, mais ils auront donné la Victoire ; les autres, les fonctionnaires, l'écriront. Oui, ils écriront la guerre à la gloire des états-majors. Qu'importe ! la terre de France saura reconnaître les siens. On saluera éternellement les petites tombes dans les champs et les bois jusqu'à ce que peu à peu elles disparaissent dans l'éternelle nature.

Les autres, des cimetières de bourgeois avec des allées sablées, une concession perpétuelle, un bel enterrement, sur leurs vieux jours, ils auront même peut-être des discours ; les autres, auront le regret rapide de ceux qui les auront connus et compris.

Qu'importe, l'homme qui aime son pays retourne naturellement à la soupe, à la bataille, à la souffrance, à la victoire, qui se fait comme le sang va au cœur... Lambert, Mistarlet, voilà les vrais vainqueurs. Je les aime et je tremble pour eux...

§

Littérature (août) publie ces deux poèmes inédits de Charles Cros communiqués par M. Ernest Raynaud à qui l'auteur les avait donnés :

SUR LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

Elle est morte, la duchesse,
La duchesse aux cheveux longs,
Mêlés, roux, châtains et blonds,
Sa plus réelle richesse.

On l'a tuée avec soin,
Au nom de toutes les frimes.
Moi, je trouverai des rimes
Qui s'en vont bien loin, bien loin...

Pour écraser, joie amère,
La vieille affreuse qui mord
Et poursuit jusqu'à la mort
Cette femme, cette mère !

Ils s'aimaient bien tous les deux :
Et puis, la vieille est venue,
Puis une histoire inconnue,
Et deux tombes restent d'eux.

Je bénis vos derniers hôtes,
Belle morte en satin blanc :
Dans votre regard troublant
Ils n'ont pas cherché de fautes.

Cheveux roux, châtains et blonds,
Notre réelle richesse,
Vous la leur léguez, duchesse,
En allant où nous allons,

Où nous avons l'espérance,
Après le passage noir,
De retrouver, de revoir
Les belles dames de France.

MADRIGAL

Belle, belle, belle, belle,
Que voulez-vous que je dise
A votre frimousse exquise ?
Riez, rose sans cervelle.

Vos yeux de saphir, grands et clairs,
Inquiètent comme les ondes
Des fleuves, des lacs et des mers,
Et j'en ai des rages profondes.

Mais je suis pourtant désarmé
Par la bouche, rose de mai,
Qui parle si bien sans parole,

Et qui dit le mot sans pareil,
Fleur délicieusement folle,
Eclose à Paris, au soleil.

Et M. Guy-Charles Cros, le fils de Charles Cros est lui-même un des poètes les plus remarquables de ce temps, donne aux **Ecrits nouveaux** (juin-juillet) des poèmes d'une pensée, d'une plastique, d'une musicalité très admirables.

Amour, gloire, bonheur, mots dorés et sonores
qui prenez à la glu tant de cœurs trop ardents,
combien d'années, mots vains, nous tiendrez-vous encore
captifs de votre tendre et tiède enchantement ?

Pourtant nous connaissons les hommes et les femmes;
ce qui se cache en nous, nous l'avons deviné,
et nous savons que rien, ni les corps ni les âmes,
ne nous donnera plus qu'il ne nous fut donné.

Nous sommes cependant, et continuons d'être,
comme un fleuve qui va par sa masse entraîné;
nous avons beau savoir, nous avons beau connaître,
le soleil nous enivre autant qu'un nouveau-né.

Nous ne nous lassons point, malgré l'âge et les rides,
de traquer le plaisir d'un long et dur effort,
et si la joie échappe à notre étreinte avide,
l'espérance nous verse un philtre doux et fort.

Ainsi qu'un moribond se tourne vers la lampe,
vers un jeune idéal nous tendons tous les mains;
tandis que les cheveux blanchissent à nos tempes,
nous brûlons les relais... Demain, vienne demain!

Ah, quitte enfin ce jeu et cesse ces voyages!
Toi, qui toujours vécus d'espoir déçus, apprends
à regarder la vie au vrai de son visage.
Rien n'est plus éternel qu'un fugitif instant.

Rien n'est plus éternel et rien n'est aussi nôtre;
tant d'innocentes joies fleurissent parmi nous!
Beaux mots vides, bonheur, gloire, amour et tant d'autres,
il faudra bien pourtant qu'on se passe de vous!

§

MEMENTO. — *Les Mouettes*, « revue lyonnaise, mensuelle, illustrée », a 19 signatures au sommaire de son 1er numéro (août). Son directeur, M. Gaston Clopeau, y signe pour sa part huit fois.

Les Mouettes sont placées sous le patronage des dix-sept cent mille morts et des millions de cœurs brisés qu'a coûtés la libération de la Patrie,

écrit M. Gaston Clopeau.

Lumière (no 1-août) paraît à Anvers: 160, avenue d'Amérique. C'est « l'effort d'une poignée de jeunes vers des buts de clarté ». Son directeur, M. Roger Avermaete, proclame son « Rêve de paix et de concorde ». M. René Vaas parle de « la grotte adamantine du vers de Racine ». M. Ch. Plisnier donne un poème qui n'est pas sans vigueur : « Siècle du Poing Levé! »

The Anglo-French Review (15 août): « Dernières aventures de Crusoe », par M. Charles Derennes. — « Le chant de Charing-Cross », par M. Paul Morand. — « Un hôtel anglais à Paris en 1792 », par M. Ludovic Fortolis.

La Revue hebdomadaire (16 août) : « Le retour à l'autel », par M. de Poncheville, abbé. — « Albert Dastre », par M. Gaston Bonnier.

Revue bleue (2 et 9 août): M. A. Chuquet : « Les chants allemands de 1870 ». — « Les chevaliers teutoniques », par M. F. Pascal.

Le Correspondant (10 août) : « Silhouettes de la guerre : M. Knox », par Miles.

Le Carnet critique (août) vient de publier « Le Grenier de Montjoie! », par M. Fernand Divoire, où est relaté l'effort de M. Riciotto Canudo avant la guerre.

Je sais tout (15 août) : « L'amitié d'un grand homme », roman nouveau de M. Henri Duvernois. — « Le chef d'Escadre », poème de M. Abel Bonnard.

Le Feu (1er août) : M. A. Erlande : « Ode au Pugiliste vainqueur ».

Les Cahiers de Provence (août) : M. Cecil Marfred : « La littérature et la guerre ».

La jeunesse nouvelle (juillet, Louvain, 89, boulevard de Tirlemont) : M. G. Doutrepont : « Les débuts littéraires de Verhaeren à Louvain ».

Le Crapouillot (15 août) : « Son nom », nouvelle de M. Louis Roubaud. — « Isadora Duncan », par M. J. Bernier. — « La guerre au Théâtre », par M. J. Galtier-Boissière.

Les Temps nouveaux (15 août) : « Le sophisme anti-idéaliste de Marx », par M. Paul Gille. — « Le problème russe », par M. Ch. Cornelissen. — « Défilé », un beau poème de M. Henry Jacques.

Notre voix (17 août) : « Jusques à quand? » par M. Genold, abrégé par la Censure. — « Le collier de Bellone », recueil fait par Ermenonville de phrases écrites ou prononcées par les personnages officiels à propos de la guerre, — recueil d'un extrême intérêt. — « Essai sur la guerre », par Verax.

Les Tablettes (15 juillet-15 août) : « Bret Harte », par C. Otis-Cox. — « Trois légendes romaines », par Mme Françoise Rémy.

La Minerve Française (15 août) : « Villiers de l'Isle-Adam », par M. Emile Baumann. — « L'autre Béatrice », poème de M. Ch. Derennes. — La fin du « Paul Claudel » de M. P. Lasserre. — « Les petites trilogies », des poèmes en proses de M. A. t'Serstevens où s'affirment la nouveauté d'inspiration et l'art savant de ce bel écrivain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

ODÉON : *La Princesse*, pièce en quatre actes, de MM. Paul Géraldy et Robert Laveline (5 juillet). *Loyauté*, pièce en trois actes de MM. Maurice Léon Kerst et Eugène Berteaux. *Les Trois Masques*, pièce en un acte de M. Charles Méré (1er août). — Un quatrain d'André Rouveyre.

Ce n'est pas toujours drôle d'aller au théâtre. Je crois l'avoir déjà dit, du moins l'avoir déjà donné à entendre. J'ai le bonheur d'habiter une maison tranquille, isolée, loin du bruit, des visites et des conversations. Par les fenêtres, pas d'autre vue que celle de jardins se succédant, séparés par de légères clôtures, n'en formant tous, pour la vue, qu'un seul. Tout alentour, le silence, et pour le troubler à de rares moments, seulement le bruit d'une auto sur la route de Paris à Robinson, ou celui des trains allant et venant entre ces deux points. Pour dire le vrai, je ne suis pas fou de la nature. Malgré un grand jardin, charmant d'abandon, où tout, depuis les arbres jusqu'aux herbes, pousse et fleurit à son gré, je vis plutôt perpétuel-

lement dans cette maison paisible, et, dans cette maison, de préférence dans une pièce au premier, d'où la vue s'étend assez loin. Ce n'est pas un endroit bien somptueux, cette pièce. La littérature, non plus qu'aucun autre travail, ne m'a encore bien enrichi. Ce n'est pas non plus un endroit absolument pauvre. Je vous la décrirai, pour vous amuser. Cette description me permettra aussi, plus tard, si je viens à la quitter, de la revoir avec plus d'exactitude que par le souvenir. L'ameublement en est peut-être un peu disparate. Il est celui que le hasard et les fortunes successives m'ont donné. Qu'on ne croie pas que j'y tienne beaucoup. Je n'ai pas du tout l'instinct de la propriété. Vivre dans des meubles à moi ou à d'autres m'importe peu. Si ce n'étaient la promiscuité, le manque de silence et d'isolement, je vivrais aussi bien à l'hôtel. Au reste, de cet ameublement, je n'ai pas acheté grand'chose. Une maîtresse que j'avais avait la passion du mobilier. Elle achetait, achetait sans cesse, de vieilles choses, souvent très bien. Un jour, elle s'envola, emportant ce qui lui plaisait, me laissant le reste. Je m'en suis accommodé. Je me rappelle, quelques jours après son envolement, elle revint, pour une demi-douzaine d'armoires qu'elle avait oubliées. Un nouveau chien était entré chez moi depuis son départ. Elle le vit. — « Tiens, me dit-elle, vous avez un nouveau chien? — Chère amie, lui répondis-je, une bête s'en va, une autre arrive! » Mais que je vous fasse mon inventaire. Comme bureau, une table Louis XVI, en merisier ciré, simple, un peu abîmée, un peu négligée, mais encore d'un assez bel œil. Pour m'asseoir à cette table, quand je travaille, une chaise de je ne sais quel style, mais fort commode pour son emploi, achetée, dans ma jeunesse, à la vente de Camille Doucet. Seigneur Dieu! écrire assis sur la chaise de Camille Doucet! J'espère bien que ce que j'écris ne s'en ressent pas? Auprès de cette table, un fauteuil sans intérêt, au siège défoncé, tout rembourré avec de vieux numéros du *Mercure*, de préférence des numéros contenant des chroniques de théâtre. Sur la cheminée en marbre blanc, devant une grande glace qui réfléchit toute la pièce, entre deux chandeliers Louis XVI, à côté d'une reproduction d'un dessin de Berthe Morizot, un petit secrétaire, meuble de poupée, qui appartint à une sœur que j'eus, que je n'ai jamais connue, et qui était en même temps ma cousine, car mon père eut pour maîtresses les deux sœurs : je suis né de l'une et cette sœur de l'autre. Cela commence à remonter un peu loin : 1872 pour moi, quelque chose comme 1865 ou 6 pour cette sœur. J'ai eu, dans le même genre, beaucoup plus tard, du côté de mon père, un frère, du côté de ma mère un autre frère et une autre sœur, quand ces deux personnages, tous les deux presque à la même époque, séparés depuis plus de vingt ans, se marièrent chacun de leur côté. Curieuse famille! Elle a ce grand mérite de ne pas m'avoir embarrassé. Mon père n'était jamais chez lui, j'ai bien vu ma mère,

dont j'ai été si amoureux, elle était fort jolie! et je regrette bien ma timidité, quand je la revis, quand j'avais trente ans, — en tout dans ma vie la valeur de huit jours, et de tous ces frères et sœurs un seul m'est connu, que je vois environ tous les deux ou trois ans. Contre l'autre pan de mur, une commode Louis XVI, aux tiroirs ornés de bronzes dorés, bondés de livres que je n'ai jamais lus. Sur cette commode, un étroit casier à livres. Là sont les livres que depuis longtemps je relis toujours. Ils ne m'ont rien appris : les livres n'apprennent rien. Ils m'ont seulement donné de grands plaisirs. Donner des plaisirs, d'esprit ou d'émotion, c'est tout l'objet des livres. Je me suis retrouvé, je me suis reconnu dans ceux-là, ils sont à ma ressemblance. Quand je dis que je les relis ?... Ce n'est pas tout à fait exact. Je les connais par cœur. Quelquefois, le soir, je me dis : lisons un peu. Je prends un de ces livres, je m'assieds, je l'ouvre au hasard, je lis dix lignes, vingt lignes, une demi-page... et je ne lis plus, mon esprit part, je rêve, et les heures du matin arrivent que je rêve encore. Ce ne sont pas des livres de déclamation, de lyrisme, de grand style, à périodes pompeuses et savantes. De tels livres me sont toujours tombés des mains aussitôt qu'ouverts. Ce ne sont pas des livres romanesques, entraînants, dans lesquels l'illusion et l'invention grandissent à chaque page. De ces livres-là j'en lis quand je veux éclater de rire. Ce sont des livres d'observation, de moquerie, de sarcasme, d'émotion profonde mais cachée, maîtrisée et qui se change en raillerie. Ils sont à l'image de la vie, comiques et amers comme elle. Ils la peignent telle qu'elle est, fidèlement, sans tirades, sans rien des tromperies de l'art et du sentiment. J'aime beaucoup les biographies. Il y a aussi dans ces livres les biographies d'individus curieux à des titres divers et dont l'existence aventureuse, bizarre, piquante ou scandaleuse est pour moi un ravissement. Sur le plateau de cette commode, devant le petit casier à livres, une reproduction du Diderot en terre cuite de Houdon, qui trône là au milieu de livres et de papiers en piles, considérant tout ce qui l'entoure d'un regard vif et attentif. Accrochés aux murs, deux ou trois portraits de famille : un cadre de photographies me représentant quand j'étais enfant (ôtez-moi mes lunettes, la friperie de la vie, les cheveux gris qui éclairent mes cheveux noirs : j'ai encore le même visage) ; les portraits de deux de mes chats morts, l'un dessiné par Rouveyre ; un exemplaire du médaillon de Beyle par David (David d'Angers, pas le David l'odieux peintre de la Révolution et de l'Empire) ; une reproduction du La Tour par lui-même du Louvre, cadeau de Rouveyre ; deux vieilles peintures dans de charmants vieux cadres ovales en bois doré, autre cadeau de Rouveyre ; une autre reproduction d'un masque de La Tour ; un médaillon en vermeil de Molière ; enfin, une assez jolie gravure ancienne de Boilly, montrant deux êtres charmants

au sortir de faire l'amour : quand on le fait très peu soi-même, l'image du plaisir est une compensation. Mais tout cela n'est pas le plus beau. Le plus beau, le voici. Représentez-vous-le, si vous le pouvez. Sur ma table de travail, sur une autre petite table ancienne, au milieu de la pièce, sur la cheminée, sur les piles de livres et de papiers de la vieille commode, de chaque côté du Diderot, sur le fauteuil, sur le tapis, par terre, auprès des deux chiens qui vivent avec moi au premier (ils ne sont plus que deux aujourd'hui, depuis que le petit Singe et le cher Pataud sont morts), jusque sur ma chaise de travail, au point qu'il ne m'est pas toujours commode de m'asseoir : trois, cinq, neuf, onze, quinze, vingt chats, ou plus, selon le nombre auquel il prend fantaisie de venir me tenir compagnie. Représentez-vous cela, vous avez alors le tableau complet. Même quand elles s'écoulent dans ce que j'appelle mes mauvaises rêveries, que les soirées sont agréables que je passe là ! Que j'ai passé là, dans le travail, la lecture ou la songerie, des soirées qui m'ont enchanté ! C'est là que je vis, que je rêve, que je vieillis, que je me regarde vivre, rêver, vieillir, là que je songe aux plaisirs que j'ai eus, à ceux que j'ai manqués, à ceux que je n'ai pas, à ceux que j'aurai peut-être ? là que je jouis, avec délices, du comique et de la bêtise de la vie. J'ai écrit là, aux premiers temps de mon installation, quelques-unes de mes chroniques de théâtre qui m'ont le plus amusé. Pendant ce temps-là, cette maîtresse, dont j'ai parlé plus haut, filait la romance, dans le voisinage, avec un bellâtre barbu sur le retour qui fut finalement le motif de son envolement. Je ris de bon cœur quand je me rappelle cela : je rendais compte de comédies, sans me douter qu'eux deux, de leur côté, m'en jouaient une autre. C'était bien le moins que j'aie quelques meubles ! Il y a quelques années, je venais de faire, en me moquant, la conquête d'une femme adorable, — elles le sont toutes, au début ! — et c'est là aussi, pendant toute une soirée, que j'ai noté, en quelques pages, les petites étapes de ma conquête, et ma surprise et mon plaisir de mon succès. On ne devrait vivre que la nuit. Partout le silence. Tout dort. L'imbécillité humaine fait trêve. Comme les idées sont claires, la rêverie profonde, l'esprit actif, la sensibilité vive et éveillée, la solitude encore plus savoureuse ! Je ne rentre pas une fois chaque soir sans me le dire en mettant la clef dans la serrure de ma porte : « Quel bonheur de n'être attendu par personne, de ne trouver là ni femme questionneuse, ni enfants bruyants, ni parents empressés ! Non. Personne. Seul. Le silence. » Et pourtant, quelquefois, une belle catin libertine ?... Brune ! j'aime beaucoup les brunes. Blonde ! j'aime aussi les blondes. Rousse ! les rousses ne me déplaisent pas. L'une ou l'autre m'enchanterait !... Et je dis cela, alors que le vrai c'est qu'il n'en est qu'une au monde... Il y a des soirs où j'y pense un peu... Ces merveilleuses épaules,

ces seins parfaits, ce visage si charmant quand il veut, ce corps resté si voluptueux, cette admirable et spirituelle impudeur... et j'ajouterais bien... ce qu'il ne serait pas convenable d'ajouter!... Baste! la sagesse a bien aussi son charme. Je couche avec mes chats : le nombre remplace le genre. Ce que je perds en plaisir, je le gagne en tranquillité. Orages du cœur, vous n'êtes pas du tout mon affaire! Les chats et les chiens comptés, moi compté, et la bonne comptée, qui vit de son côté au rez-de-chaussée, la maison est vide. Je vais, je viens à mon gré. Je me tais si je n'ai rien à me dire. Je me parle tout haut si j'ai à m'entretenir. Je m'essieds, je me lève à ma fantaisie. Je ne gêne ni n'ennuie personne. Personne ne me gêne ni ne m'ennuie. Et on peut sonner à la porte de la grille, là-bas, à une trentaine de mètres de la maison : on sonnera pendant des heures. Je n'attends jamais personne et jamais on ne répond. Tout cela dit, qu'on se représente alors l'obligation d'aller au théâtre. Quitter cette maison tranquille, cet horizon silencieux, ce jardin touffu et libre, cette chambre où vivent encore tant de rêveries, ces livres, ces papiers, la chaise de Camille Doucet, ces excellents portraits de famille, le La Tour sous son verre et le Diderot sur sa commode, et la compagnie délicieuse de tous ces animaux aussi gracieux qu'affectueux! Gagner Paris, parcourir des rues! Aller s'asseoir dans un théâtre, au milieu de gens venus on ne sait d'où, aux figures impossibles, aux physionomies respirant le néant le plus complet, qui tiennent de ces propos qui font regretter amèrement que les neuf dixièmes de l'humanité ne soient pas muets! Et tout cela pour entendre des pièces, le plus souvent !. . Heureusement que je sais en rire ! Quand je rentre d'un de ces spectacles remarquables à tant de titres, et que je retrouve, dans ma chambre à coucher, dans ma pièce de travail, même dans le jardin si la nuit est belle, ma compagnie à quatre pattes qui m'attend, je le lui dis : « Mes pauvres enfants, encore une riche soirée! Ce n'était vraiment pas la peine que je vous quitte. Toutes bêtes que vous êtes, vous avez encore plus d'esprit que tous ces auteurs. » Je m'adresse au Diderot aussi, toujours attentif sur sa commode : « Mon cher maître, quelle époque! Comme vous avez eu de la chance de vivre à la vôtre! Epoque délicieuse, charmante, la plus belle que le monde ait connue, la plus belle qu'il connaîtra jamais! Le règne de l'esprit, de l'originalité, de la fantaisie! On savait rire, se moquer, fuir les choses sérieuses, autant dire les choses bêtes, être libre autant qu'un homme peut l'être. Quelle légèreté, quelle clarté, quelle volupté dans les arts! Quelle variété, quel pittoresque dans les individus! Quelle facilité, quel agrément dans les mœurs! Quel dédain des préjugés dans la société! Et sous ces dehors de plaisir, de moquerie, de libertinage, quelle générosité, quelles qualités de cœur jointes à celle de l'esprit ! Comme on savait écrire,

aussi! de quelle manière prompte, nette, courte! amusée, négligée, frondeuse! si fine, si profonde, si sensible en même temps! chaque phrase si près de l'idée, du sentiment, de la sensation! Pas de couplets, pas de tirades, pas de grandes phrases. On ne pensait pas à la vertu. On ne songeait pas à enseigner. On écrivait pour son plaisir, pour plaire, pour amuser, pour donner des nouvelles, conter une anecdote, raconter une aventure. On avait du talent sans y penser, de l'esprit sans le chercher. Un livre était une causerie, spirituel comme elle, aussi aisé, aussi facile, aussi osé. On eût rougi de vouloir être utile, de vouloir convaincre, et de chercher, en écrivant, autre chose que son agrément. Monde divers, piquant, vif, galant, indiscret, insouciant, malicieux! Nous avons joliment changé tout cela. Quelle époque, Seigneur! Quel monde de gribouilles! Tout le monde aujourd'hui veut apprendre quelque chose à son voisin. On n'entend parler que de science, que de devoir, que de morale, que de progrès. Les solennelles niaiseries qu'on nous a inventées débordent partout. La littérature est devenue sociale, humanitaire, même pis: civique! On enseigne, on prêche, on moralise, on catéchise. Et quant au style?... C'est à croire que tous les cordonniers se sont mis à écrire. Avoir de l'esprit est subversif. Dire ce qu'on pense est inconvenant. N'écrire que pour son plaisir est immoral. Refuser d'être dupe... je ne dirai pas le mot, il est trop à la mode. Ne pas être amusant, ne pas être spirituel, ne pas être hardi, ne pas attirer l'attention, se taire ou ne parler que comme les autres, ressembler à son voisin par l'esprit comme on lui ressemble par le costume, être grave, fade, sérieux, moral, ennuyeux, pédant, prudent, bête comme tout le monde, ménager les gens, se taire sur ceux-ci, dire du bien de ceux-là, écrire pour ne rien dire, voilà le talent aujourd'hui. Que de gens que je connais n'en ont jamais montré d'autre! Il faudra que je fasse le portrait de l'un d'eux, un de ces jours! Je les rencontre de temps en temps. Voilà encore un muet qui passe, me dis-je. Il a écrit dans tous les genres, traité tous les sujets, parlé de beaucoup de gens! Qu'a-t-il dit? Rien. Pas un mot. Tout ce qu'il a écrit pourrait se passer dans la Lune!... Où est le plaisir?... Quelle chance j'ai! Malgré les années, je n'ai pas vieilli par l'esprit. Je me moque encore plus des mêmes choses dont je me moquais quand j'étais jeune. Je ne suis pas devenu grave, prude... Je ne songe qu'à mon plaisir... Regarder, écouter, retenir, raconter, jouir de la comédie, être vrai!... J'aimerais mieux ne pas écrire, sans cela!... Vous-même, d'ailleurs, — et je m'adresse alors directement au Diderot, — vous n'avez pas été si brillant!... Vous avez gardé pour vous, pendant votre vivant, votre chef-d'œuvre. On ne l'a connu qu'après votre mort. Vous auriez fait un excellent membre de l'Académie Goncourt, pour mettre, par peur, sous le boisseau,

le *Journal* que vous auriez reçu mission de publier. Et cette sensibilité que vous affichiez, cet amour de la vertu ?... Vous étiez encore une bonne âme!.. » Ainsi je monologue, plus ou moins, amusé ou amer, selon mon humeur. J'ai des côtés de comédien. J'exprime très vivement sur ma physionomie, paraît-il, et de façon assez amusante, quand je parle, les sentiments, les circonstances, l'aspect de ce que je raconte. J'aurais fait, paraît-il, je n'en sais rien, on me le dit, un excellent acteur dans le genre comique, et je ne manque pas d'un certain brillant pour me moquer des gens et leur dire, en riant, des choses désagréables. Quand je rentre ainsi d'un mauvais spectacle et que je converse avec moi-même pour célébrer mon époque, c'est là, entre les quatre murs de ma chambre, toute une petite scène que je me joue. J'en ai eu récemment deux belles occasions avec deux pièces jouées à l'Odéon, **La Princesse**, de MM. Paul Géraldy et Robert Laveline, et **Loyauté**, de MM. Maurice Léon Kerst et Eugène Berteaux. On n'imagine pas pareilles niaiseries, pareilles invraisemblances, et d'un ton à la fois aussi plat et aussi prétentieux. Ces messieurs savent ennuyer les gens, c'est une justice à leur rendre. Au théâtre même, j'en étais émerveillé au point de ne plus pouvoir bouger de mon fauteuil. Le soir de *La Princesse*, le rideau venait de tomber sur le deuxième acte, et je restais assis, plongé dans mon étonnement, quand je me sentis frapper sur l'épaule. Je me retournai, et je reconnus une jeune femme que je savais fort malade et en train de se soigner à Nice. « — Comment ? lui dis-je, vous êtes là ! Je vous croyais dans le midi ? — Ne m'en parlez pas, me répondit-elle, faisant allusion aux mauvaises heures passées. Je devrais être au cimetière. — Au cimetière ! répliquai-je. Mon Dieu ! ce ne serait pas plus triste qu'ici. »

On a lu les épîtres que des dames ont bien voulu m'adresser ou adresser au Directeur du *Mercure* à mon sujet. Avouez qu'elles ne valent pas ce quatrain que m'a envoyé André Rouveyre :

On croyait que de voir Pasteur
Les mordus se trouvaient guéris,
Mais Boissard, par un grand malheur,
Eut la rage lorsqu'il le vit.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Quelques concerts. — Wagner aux Tuileries.

A en juger par ses programmes, on éprouve qu'il n'y aurait pas eu peut-être beaucoup d'inconvénient à ce que la **Société Musicale Indépendante** fusionnât avec *la Nationale*. On n'y rencontra guère d'ouvrages qui, selon le mot de M. Charles Kœchlin, « n'eus-

sent pas été compris par le comité de cette dernière ». Il s'y trouvait, en revanche, pas mal de compositeurs *ejusdem farinæ*, sinon même communs aux deux groupes, et un « nationaliste » me disait un jour malicieusement : « Nous, nous n'avons tout de même pas Léon Moreau. » Il est de fait qu'à l'audition de quelques mélodies de M. Moreau, on se demandait comment l'auteur avait le courage inconscient de les accompagner lui-même. Il faut reconnaître pourtant qu'il est bien difficile de donner un aussi grand nombre de concerts chaque année en n'y exécutant, non pas que des chefs-d'œuvre, mais rien que des œuvres remarquables. Ce n'était d'ailleurs pas l'intention initiale de la *S. M. I.*, dont la fondation eut pour but de protéger les « jeunes » auxquels les préjugés scholistes fermaient les portes de *la Nationale*. Si la *S. M. I.* n'a pas très bien tenu ses belles promesses, peut-être fut-ce surtout à cause de sa propension excessive à jouer les ouvrages des membres de son comité, dont fort peu sont de la première « jeunesse », et certains approchent où ont franchi présentement la cinquantaine. Grâce à une complaisance, au surplus, assez naturelle et peut-être insue pour un art d'analogues tendances, il en résulte que la *S. M. I.* occupe actuellement dans notre musique la position d'un centre gauche qui rejoint, par degrés insensibles, le centre droit que constitue *la Nationale*, les nuances extrêmes et opposites étant représentées par les avant-gardistes de la rue Huyghens et les emperruqués nouvellement présidés par M. Charles Widor, « de l'Institut », dans une société dont je ne me rappelle plus le nom. Cette uniformité de tendances « juste milieu » n'allait pas sans quelque monotonie trop souvent décevante de la part d'artistes assurément sincères et fréquemment talentueux, mais d'un âge où on a le droit d'exiger d'eux mieux que des variations sur le même air entremêlés de quelques exercices d'apprentis ingénus.

Il semble que la *S. M. I.* en ait eu vaguement conscience en priant nos alliés d'outre-Manche de s'en venir corser son répertoire. Et, quoique, d'une façon générale, la jeune école anglaise ne s'accuse rien moins que révolutionnaire, c'est là pourtant qu'on ressentit la satisfaction la moins douteuse avec des *Fragments psychologiques* de M. Gerald Tyrwhitt et un très, très intéressant *Quatuor* à cordes de M. Eugène Goossens que MM. Pascal, Grosel, Siohan et Dangréaux interprétèrent de la plus admirable manière. Il faut retenir les noms de ces quatre excellents artistes qui, à peu près inconnus jusque-là, se sont du premier coup révélés hors de pair. C'est aussi à la *S. M. I.* qu'on entendit pour la première fois *le Tombeau de Couperin* de M. Maurice Ravel. Cette composition est un demi-pastiche où les anciennes formes de la *Suite* se présentent habilement modernisées. Elle évoque bien plutôt le brillant Scarlatti que le

doux et profond musicien à qui en est dédié l'hommage. La *Fugue* s'y distingue par un charme original et une facture des plus intéressantes. Je confesse que le *Menuet* et la *Forlane*, qui pourtant fut bissée, m'ont paru éveiller à l'excès le souvenir de M. Saint-Saëns. Il y a, en particulier, dans la *Forlane*, un passage (page 12 — lignes 3 à 6) dont le simplisme déconcerte un tantinet sous la plume qui l'écrivit. L'ensemble néanmoins atteste l'indéfectible maîtrise et la verdeur de pensée qui sont propres aux productions de M. Maurice Ravel. En temps normal, cette œuvre n'eût compté, de la part d'un tel artiste, que pour un agréable intermède, un délassement spirituel. A l'heure où elle arriva, elle marquait la reprise de son activité créatrice après cinq ans d'interruption tragique remplis par les fatigues de la guerre et la maladie qui s'ensuivit, et cela légitimait certes la chaleureuse ovation dont on salua l'ouvrage et son auteur. Par ailleurs, on m'apprend qu'à Londres, au Covent-Garden, *l'Heure espagnole* a obtenu un succès formidable. On m'a parlé d'une quinzaine de rappels. Pendant ce temps, cette partition exquise d'un maître français, dédaignée par M. Carré, est remplacée sur ses affiches par l'ineptie roublarde des véristes italiens, tandis que M. Jacques Rouché préfère à *Adélaïde* les rossignols les plus défunts et empaillés de l'héritage de feu Pedro Gailhard. Heureusement que *Ma Mère l'Oye* nous est promise par M. Gheusi dont le Vaudeville-Lyrique n'aura pas grand mal à concurrencer avantageusement ses puissants, mais indolents rivaux.

Salle Gaveau, M. Inghelbrecht a consacré à l'œuvre de Claude Debussy des concerts qui eussent été absolument parfaits si l'excellence de l'exécution avait égalé celle de la direction ; mais il semble qu'un peu partout nos instrumentistes aient instauré le syndicat du jemenfichisme. J'y fis une remarque curieuse et significative. *La Mer*, malgré sa valeur, m'a toujours paru déceler un arrêt dans l'évolution du génial musicien, déjà sourdement atteint peut-être par le mal qui devait l'emporter après l'avoir longtemps miné. En dépit de tous mes efforts, l'intérêt purement musical de *Jeux de Vagues* m'échappait tout spécialement, et ce morceau, si j'ose l'avouer, m'indifférait à un rare degré. J'eus tout à coup l'idée, en l'écoutant aux **Concerts Inghelbrecht**, au lieu de m'en tenir exclusivement à l'impression spécifiquement musicale, qui m'est avec le temps devenue quasiment instinctive, de penser au spectacle suggéré par le titre, et qui surgit soudain devant mes yeux dans le saisissant réalisme d'une fantaisie innombrable et vraiment prestigieuse. Toutefois ce n'est pas un compliment. On en peut mesurer la dose de pittoresque et de « programme » infus dès ce moment dans l'art du novateur et qui devait s'accroître sans cesse jusqu'à l'émiettement d'*Iberia* et l'amenuisement perlé des *Préludes*. Jadis,

lorsque M. Saint-Saëns en possédait encore quelque bon, il opina judicieusement, dans *Harmonie et Mélodie* : « La musique est-elle, en elle-même, bonne ou mauvaise ? Tout est là. Qu'ensuite elle soit ou non *à programme*, elle n'en sera ni meilleure ni pire. » Evidemment ; et on ne saurait guère prétendre que la musique de Debussy ait jamais été « mauvaise ». Seulement le programme y apparaît de plus en plus le « but » et la matière sonore un simple « moyen » insciemment peu ou prou subalterne ou, pour le moins, subordonné, au service de ce but étranger à son essence. Il est fatal que l'œuvre d'art en pâtisse spécifiquement et sans doute est-ce là pourquoi, depuis les *Nocturnes*, le génie de Claude Debussy n'a plus musicalement évolué ; — ou bien, ce qui revient au même, c'est sans doute parce que le musicien avait touché au terme de l'évolution dont il était capable, qu'il eut inconsciemment de plus en plus recours à l'expédient du pittoresque et du « programme ».

La Société Nationale, à son tour, nous révéla une *Troisième Symphonie*, de M. Vincent d'Indy qui, pour être nouvelle, ne nous apporta cependant rien de nouveau. Une sorte de scherzo solidement bâti, mais beethovenien à l'extrême, en soulignait le tardigradisme convaincu. La notice prenait la précaution superflue d'avertir que cet ouvrage fut composé de 1916 à 1918. On l'aurait deviné sans peine aux multiples fanfares guerrières à quoi s'essoufflaient les trompettes et au tumulte de bataille que l'auteur y voulut très ostensiblement décrire. C'est ici pourtant que quelques lignes de « programme » explicatif eussent été les bienvenues afin de préciser les velléités de l'artiste. On se sentait tout dérouté devant ce kaléidoscope anonyme, et d'autant mieux que la péroraison de l'œuvre était formée d'un triomphant *choral* dont le flagrant luthérianisme se divulguait plutôt interloquant. Il semble certain, néanmoins, que ce fut bien notre victoire que le compositeur eut l'intention d'y magnifier.

La vérité oblige à reconnaître que **M. Félix Delgrange** a besoin de faire quelques progrès dans l'art de diriger et sans doute y parviendra-t-il par la pratique. N'empêche que les concerts d'orchestre qu'il organisa Salle Gaveau en fin de saison ne méritent tous les compliments pour la diversité hardie de leurs tendances, qui vont jusqu'aux plus téméraires « avant-gardistes ». Il est infiniment probable que M. Darius Milhaud eût difficilement réussi à faire exécuter ailleurs la partition qu'il écrivit pour *les Choéphores* d'Eschyle, sur la traduction de M. Paul Claudel, et il aurait été dommage qu'on ne la connût pas. Cette œuvre, à tous égards « de jeunesse », est une composition de vastes dimensions, et M. Milhaud se montre le seul de sa génération à se risquer à une tentative de cette envergure et de ce caractère. Il faut le louer d'avoir osé l'entreprendre. A

l'audition, l'ouvrage produit une impression de richesse généreuse, de verve, de puissance et de souffle. Ce sont là rares qualités. *Les Choéphores* m'intéressèrent si vivement que je priai l'auteur de m'en prêter le manuscrit que je ne me contentai pas de lire et de relire au piano : j'en copiai la plus grande partie, afin d'en mieux pénétrer la teneur purement musicale. A l'analyse, les qualités demeurent, mais on est amené à des réserves importantes. L'harmonie, des plus audacieuses, se décèle le fruit d'une systématisation préconçue en réalité assez simpliste, et dont l'obstination fleurerait aisément le « procédé ». En outre, cette harmonie complexe apparaît comme une sorte de placage adapté assez arbitrairement à la mélopée vocale qui n'en est nullement issue, — du moins pour autant qu'elle affecte la forme thématique, car, dès qu'elle tourne au récitatif lyrique, elle ne fait qu'emprunter certaines notes de l'harmonie qui la soutient, et la combinaison, au surplus, en est adroite. L'œuvre qui, au concert, revêtait des allures de fresque largement brossée, se dénonce plutôt, à l'épreuve, une ébauche brillante, mais hâtive. Sans doute, tout est sensation, mais, de même que la sensibilité se cultive, la sensation n'atteint à la profondeur que longuement ruminée et fouillée dans la contemplation réfléchie. La musique des *Choéphores* est avant tout décorative. Ces critiques peuvent sembler sévères à l'endroit d'un jeune débutant dont les aspirations ne sauraient être trop encouragées, mais on y est incité précisément par la valeur de ses promesses. M. Darius Milhaud est d'une fécondité peu commune, et il est assez singulier, à l'heure où le contraire sévit, d'avoir à lui conseiller d'y prendre garde. Qu'il se défie pourtant de sa facilité. Sa *Sonate de Violon*, que la *S. M. I.* fit entendre, et une *Sonate* pour le piano, qu'il me communiqua, ne sont guère qu'improvisations aléatoires. D'après son manuscrit, M. Darius Milhaud composa le premier chœur des *Choéphores* en huit jours, du 30 juin au 7 juillet 1915. Il aurait été préférable qu'il employât huit mois à le parfaire et essayât d'en créer une œuvre accomplie, au lieu de se satisfaire d'un décor à grand effet. Sa hâte y a gâché maintes précieuses choses. Elle n'y put cependant supprimer la force ni le souffle et, encore une fois, ce sont des qualité trop rares pour qu'un tel ouvrage ne soit digne de la plus sympathique attention et n'autorise des espérances exceptionnelles. M. Delgrange a donné aussi, de M. Charles Kœchlin, un poème symphonique qui peut-être n'eût pas été non plus commodément accueilli autre part. *La Nuit de Valpurgis* est la transposition sonore d'un des *Poèmes saturniens* de Verlaine. Le musicien, écartant ici tout pittoresque, a découvert surtout dans son sujet une heureuse occasion à de la musique pure. Il en est résulté une composition délicate et fine, d'une teinte grisâtre évidemment voulue, et démontrant harmonieusement

que M. Kœchlin, qui ne se classe plus parmi les « jeunes », n'arrête pas cependant de chercher, d'évoluer, et parfois de la plus captivante façon. Transportée de la scène au concert, la *Pétrouchka* de M. Igor Strawinsky démasque une surprenante vacuité musicale où ne surnage plus que de la virtuosité orchestrale. Privé de son application comico-dramatique, le pastiche d'une mazurke de la Méthode Carpentier n'est pas plus drôle que la mazurke originale en personne, si on peut dire, et une imitation de l'orgue de Barbarie par les timbres est d'autant plus odieuse qu'elle est plus ressemblante. Je confesse que cet instrument m'exaspéra toujours jusqu'à des idées homicides que j'aurais certainement mises à exécution, n'était la crainte du gendarme, principe et fondement de la morale sociale et de toute civilisation. L'imitation de M. Strawinsky est d'une inexorable perfection. Le reste de l'ouvrage ressasse, pulvérisé en parcelles de trois à quatre mesures, les empiternel folklore russe ou son sosie, de quoi M. Strawinsky ne peut décidément se dépêtrer. Sa pauvreté d'invention mélodique, en effet, est étrangement remarquable, et quand par aventure on rencontre chez lui un thème un peu frappant, comme celui de « la Mort » dans *le Rossignol*, on s'aperçoit bientôt que c'est une réminiscence de *Daphnis et Chloé*. Le talent de M. Strawinsky, qui frisa quelquefois la génialité, semble de plus en plus se fourvoyer dans une impasse. La puérilité de son folklore national, dont il apparaît ligoté, ne lui laisse d'autre ressource que la sensation brute instantanée. Ses menues pièces de *Pribaoutki* sont d'étincelants brimborions. Il a l'air d'un chimiste ingénieux qui fabriquerait des couleurs éblouissantes et neuves, desquelles on pourrait faire des chefs-d'œuvre, mais ne les livrerait qu'en cartes d'échantillons. *Parade*, dans les mêmes conditions, étalait au concert son inanité musicale. Ici, ni sensation ni intérêt intellectuel. C'est tout bonnement enfantin.

§

La place m'est mesurée pour relater le dernier incident wagnérien. M. Camille Servat, le fondateur des intéressantes **Auditions lyriques du Jardin des Tuileries**, après, depuis le 27 juin, plusieurs exécutions isolées qui ne soulevèrent aucune réclamation, avait annoncé pour le vendredi 22 août un concert composé d'ouvrages de Wagner et de Berlioz. Les nombreux mélomanes qui se présentèrent ce soir-là aux diverses grilles du jardin les trouvèrent défendues par les agents de M. le Préfet Raux, lequel avait interdit le festival. J'y rencontrai personnellement, Place de la Concorde, quelques poilus ou tout frais démobilisés qui ne se gênaient pas pour exprimer crûment leur façon de penser sur cette affaire. Il paraît qu'il avait suffi « d'*une* lettre *anonyme* » et « menaçante » pour motiver cette décision que la presque unanimité de la presse a d'ail-

leurs condamnée. Ainsi, une lettre anonyme à la police, tel est le suprême argument des wagnérophobes qui, quoique nullement obligés d'aller écouter du Wagner, persistent néanmoins à vouloir empêcher les autres d'en entendre. M. Raux fut mal inspiré en cédant à cette sommation sans signature. On ne voit pas bien le danger des disputes ou même des batailles au concert : elles n'ont pas de caractère politique, puisque des gens d'opinions variées ou opposées y fraternisent dans les deux camps, et, à l'heure où nous sommes, elles constitueraient bien plutôt un innocent dérivatif. Quand on se serait un peu cogné aux Tuileries, cela n'aurait pas renversé le gouvernement, mais on en eût oublié un instant la vie chère. N'était-ce pas Charles X qui répondait en pareille occurrence qu'au théâtre il n'avait, comme chacun, que sa place au parterre ? M. Raux n'y a point songé et sa conduite nous dicte la nôtre. Nous n'aurons qu'à lui démontrer par le fait que « l'ordre » est tout autant ou encore plus « troublé » quand on ne joue pas du Wagner — et aussi quand on joue du M. Saint-Saëns. L'événement s'est passé à une époque de vacances où on pouvait difficilement se concerter. Mais on m'a parlé d'une protestation publique des meilleurs de nos musiciens ou artistes français et d'un projet de « Ligue » destinée à trancher ce nouveau nœud gordien en y employant toutes les manières y compris la forte. Je tiendrai les lecteurs du *Mercure* au courant. Il n'est peut-être pas indifférent de noter que, malgré l'assassinat de nos soldats à Fiume, la camelote des véristes italiens continue à embouteiller notre Opéra-Comique et à y rafler les tantièmes à la barbe de nos compositeurs. Enfin, le 31 août dernier, neuf jours après le geste de M. Raux, l'Etat-Major du général Mangin communiquait aux journaux la note suivante :

Les théâtres de Mayence et de Wiesbaden annoncent une série de représentations lyriques combinées, pour lesquelles des places pourront être retenues dès à présent, à Paris, 38, avenue de l'Opéra.

Echelonné du 15 septembre au 7 octobre, ce cycle comprendra toutes les œuvres de Wagner et les trois opéras les plus célèbres de Richard Strauss. *Obéron* et *la Flûte enchantée* seront intercalés dans ce brillant programme.

Comme on voit, l'imbroglio n'est pas banal. Vivrions-nous dans le pays du roi Pétaud ?

JEAN MARNOLD.

BIBLIOTHEQUES

Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Réformes à accomplir. — De nos jours, on cherche par tous les moyens possibles à donner plus d'air, plus de lumière, plus d'hygiène, plus de liberté, plus de bien-être matériel en un mot, à la

classe ouvrière, par la création de toute une législation sociale en sa faveur.

C'est de cet ordre d'idées que procèdent la loi sur l'obligation du repos hebdomadaire, l'application du régime de la semaine anglaise, la loi réprimant les fraudes alimentaires, la limitation de la durée du travail journalier, l'édification d'habitations à bon marché, etc.

Or, n'est-il pas surprenant de constater que l'on ne fait rien, ou presque rien, pour la population au point de vue éducatif et intellectuel ?

Une démocratie soucieuse de ses devoirs et du rôle social qu'elle a à jouer se devrait, après avoir fait le peuple « souverain », de l'éduquer, de parfaire son instruction, de développer son intelligence, de lui permettre d'accroître ses connaissances professionnelles, de lui inculquer le goût du vrai, du beau et du bien.

En effet, l'être humain n'a pas seulement besoin de bon air et de lumière, d'aliments sains et réconfortants, de repos réparateur après le labeur de la journée, toutes choses qui ne visent, somme toute, que le côté matériel, physiologique de l'existence ; il lui faut encore alimenter, substanter, si je puis employer ces termes, son esprit ; il lui faut pourvoir à ses besoins psychologiques et ceux-ci, pour être d'un caractère moins impérieux et moins immédiat que ceux-là, ne méritent pas moins d'être satisfaits.

Il ne peut le faire que par la fréquentation des bibliothèques.

Il semble donc que le degré intellectuel d'une collectivité, d'une ville, puisse être apprécié d'après le nombre de ses bibliothèques et leur fonctionnement.

Quelle est, à cet égard, la situation de Paris, de Paris qui se flatte d'être la Ville-Lumière, la ville intellectuelle par excellence ?

Paris possède bien le nombre, puisqu'il compte quatre-vingt-quatre bibliothèques municipales — 20 bibliothèques de mairie et 64 bibliothèques de quartier ; — mais, comme on l'a dit si humoristiquement, « elles sont toujours fermées ».

En effet, à l'heure actuelle, sur ces 84 bibliothèques, 82 n'ouvrent, parcimonieusement, le soir, que durant deux heures, rarement quatre (d'une manière générale de 18 à 20 heures ou de 20 à 22 heures).

Deux seulement, la bibliothèque installée à la mairie du XIe arrondissement et la bibliothèque d'art Forney, rue Titon, 12, sont ouvertes durant la journée (de 11 à 17 heures) et ensuite pendant deux heures, dans la soirée, comme les autres bibliothèques.

Il faudrait que la bibliothèque de chaque mairie, tout comme les autres services administratifs municipaux, soit ouverte au public durant toute la journée, tout en continuant à l'être dans la soirée.

De plus, elle devrait s'offrir au lecteur, se présenter à lui, se trouver sur son passage.

A cet effet, il serait bon qu'elle fût installée au rez-de-chaussée, au lieu d'être perchée au septième étage, comme l'est celle du onzième arrondissement; elle devrait se trouver dans un local clair et aéré — j'ai conscience de dire là une lapalissade, mais les faits m'y autorisent, — contrairement à celle du quatrième arrondissement installée dans un local obscur.

Au surplus, on devrait y trouver toutes les commodités, tout le confort moderne, soit comme spaciosité de local, soit au point de vue des facilités à offrir pour les recherches de livres — je fais allusion au système des échelles, peu pratique, et à leur remplacement par un balcon circulaire, — soit comme éclairage naturel durant le jour ou éclairage artificiel le soir — je vise par là l'éclairage électrique.

J'ai cru bon de signaler, en passant, ces quelques exemples à l'appui de la thèse que je soutiens, à savoir que la plupart des bibliothèques municipales de la Ville de Paris, loin de posséder ce confort moderne que la population serait en droit d'y trouver — n'est-ce pas, en effet, dans une bibliothèque que l'on devrait trouver le summum du progrès? — sont, pour la plupart, installées d'une façon défectueuse.

A un autre point de vue, si le but de la bibliothèque n'est pas seulement d'instruire, mais encore de *distraire*, les journaux amusants, les publications humoristiques devraient y prendre place (ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle), parce que « rire est le propre de l'homme », a dit Rabelais, parce que l'esprit a besoin de se détendre après la tâche journalière.

Pourquoi n'y trouverait-on pas également les principaux quotidiens, aussi bien ceux de caractère politique, sans distinction de nuances bien entendu, que ceux dits d'information?

Ce serait là, me semble-t-il, une excellente innovation pour éviter cette déformation de l'esprit public causée par les articles tendancieux des journaux de parti.

Il est juste de reconnaître que depuis que M. le Préfet de la Seine a mis à la tête du service des bibliothèques municipales un technicien, ancien élève diplômé de l'école des Chartes, les bibliothèques de la Ville de Paris ont perdu ce caractère vieillot et désuet qu'elles avaient auparavant.

Sous l'impulsion active et féconde de ce nouveau chef, elles se sont transformées, modernisées; elles sont devenues un « organe indispensable de la cité moderne », un centre d'information pratique.

C'est ainsi qu'on y trouve, aujourd'hui, la plupart des grandes revues littéraires et des périodiques illustrés dont la faveur croît sans cesse auprès des lecteurs, les divers *Bottins* d'un usage si courant

dans la vie journalière, les indicateurs de chemins de fer, les guides touristiques des innombrables syndicats d'initiative, etc., etc...

Mais, la grande réforme, la plus grande réforme, — à savoir l'ouverture durant toute la journée des bibliothèques centrales, c'est-à-dire des bibliothèques installées dans les mairies, — reste encore à accomplir.

A l'étranger, voire dans certaines villes de France, de beaucoup moins importantes que Paris, telles que Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, etc., on a compris tout l'intérêt moral et intellectuel qui s'attache à la fréquentation des bibliothèques, et celles-ci sont ouvertes la journée entière et non pas seulement quelques heures, le soir, comme nous le voyons, hélas! dans la capitale (1).

Et quel bénéfice inestimable en retirerait la population parisienne, au moment surtout où l'application de la réduction de la durée du travail journalier va lui créer des loisirs!

L'Administration préfectorale et le Conseil municipal peuvent faire en sorte que le cabaret, ce salon du pauvre, comme on a dit si justement, soit abandonné au profit des bibliothèques, pourvu qu'elles soient largement ouvertes et que leur transformation et leur modernisation, déjà commencées ces dernières années, soient poursuivies résolument.

Et ainsi, après cette heureuse constatation faite plus haut de la création de toute une nouvelle législation sociale qui a pour but d'améliorer le côté matériel de l'existence, le côté moral et intellectuel serait, lui aussi et à son tour, assuré.

Et les bibliothèques municipales parisiennes rempliraient ainsi leur véritable objet, qui est de devenir un centre d'attraction et un foyer d'enseignement populaire, au lieu d'être, comme elles le sont à l'heure actuelle, une sorte de cabinet particulier fréquenté, en majeure partie, par de vieilles filles qui viennent y chercher, dans de vagues romans d'amour, de platoniques satisfactions..... (2).

A.

(1) A Lyon, la bibliothèque municipale de la rue Gentil est ouverte de 10 h. à 12 h. et de 2 h. à 6 h.; celle de la place des Terreaux de 10 h. à 5 heures.

A Marseille, la bibliothèque municipale du boulevard du Musée est ouverte de 9 h. à 12 h., de 2 h. à 5 h. et de 8 h. à 10 h. du soir.

A Bordeaux, la bibliothèque municipale de la rue Mably est ouverte de 9 h. à 12 h., de 2 h. à 5 h., et, en outre, de 8 h. à 10 h. du soir du 1er septembre au 30 mai.

A Lille, la bibliothèque municipale, installée à l'Hôtel de Ville, est ouverte de 9 h. du matin à 10 du soir, etc.

(2) La Commission des bibliothèques du VIe arrondissement, que préside avec sa haute autorité et sa grande compétence M. Simon Juquin, l'avocat bien connu, maire du VIe, a, dans une récente réunion, émis le vœu que les bibliothèques centrales, autrement dit les bibliothèques installées dans les mairies de Paris, fussent ouvertes au public aux mêmes heures que les autres services des mairies, c'est-à-dire durant toute la journée, tout en continuant à ouvrir le soir.

Un vœu semblable a été émis également par la Commission des bibliothèques du XVIIIe arrondissement.

LEXICOLOGIE

Le poilu tel qu'il se parle (1). — M. Gaston Esnault, agrégé de grammaire, a eu l'heureuse idée de recueillir les mots — pittoresques, énergiques, touchants — dont se sont servis les poilus de la grande guerre. Il leur attribue une langue, et cette langue, il l'appelle le Poilu. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce langage ait jailli spontanément des tranchées et qu'il soit né de la guerre. Le dictionnaire même qu'a établi M. Gaston Esnault est là pour montrer que, sur près de deux mille mots recueillis, c'est à peine si cinq ou six de ceux qui doivent rester ont été formés depuis le 1er août 1914. Quelques-uns de plus, une vingtaine peut-être, existant depuis longtemps, ont pris, il est vrai, depuis la guerre un sens particulier ou, connus jusqu'alors seulement dans certains milieux restreints, sont entrés actuellement dans l'usage courant ou du moins ne sont plus mystérieux pour personne, et à ce point de vue, on peut les considérer comme nés du grand moment historique. Mais le grand nombre, — si l'on excepte encore les termes d'emploi éphémère, créés par les événements, qui tomberont forcément dans l'oubli, parce que leur usage n'a plus lieu, comme par exemple *érème* (R. M.), autrement dit Ravitaillement Moral, pour signifier le vaguemestre ; *lâcher ses crottes*, pour dire, en parlant d'un aviateur, laisser tomber ses bombes ; *Pécéer* (P. C. R.), pour dire une dame (lisez poule) de la Croix-Rouge, etc., et encore d'autres d'ordre technique, comme la *queue de rat*, qui signifie certaine grenade boche se lançant au fusil, ou *le rapide d'Asie*, qui est un obus de gros calibre, venant de l'Est, qui tombait en Macédoine et qui portait aussi le nom de *Sud-Express ;* comme le *pot de chambre*, qui a servi pendant un temps à désigner le casque du combattant, et *la boîte à camembert*, qui a signifié le nouveau képi de lieutenant, comme bien d'autres du même ordre ; — excepté, disons-nous, ces termes d'usage éphémère ou technique, la très grande majorité des mots recueillis dans *le Poilu tel qu'il se parle* étaient employés avant la guerre. Ils constituaient l'argot des casernes noté depuis bien des années par Courteline, et popularisé par les chansons de Polin, à quoi vinrent s'ajouter des expressions plus récentes, nées dans les bars et les bals de barrière qu'a si artistement entendues l'auteur de *Jésus-la-Caille*. L'argot de caserne de Courteline et de Polin ne renferme que bien peu de provincialisme ; il est fait principalement de mots algériens et de balourdises grammaticales ; celui de Carco est remarquable par ses raccourcis, par ses tropes rapides et cinglants, et aussi par l'introduction de certains vocables britanniques (*afnaf*, *bizness*, *olrède*, etc.), qui viennent des bars, du turf et des milieux sportifs.

(1) Editions Bossard, Paris, 1919, un fort vol. in-16 de plus de 600 pages.

Ces considérations ne sont pas proposées par l'auteur du *Poilu tel qu'il se parle*. M. Gaston Esnault s'est attaché, et il faut lui en avoir une grande reconnaissance, à reconstituer, d'après des textes authentiques, contemporains, d'après des lettres du front plutôt que d'après des récits imprimés, et d'après la parole même plutôt que d'après l'écrit, la manière de s'exprimer du soldat français de 1914-1918. « Ce livre, dit-il, désire être un tableau des jeux de la langue et de la pensée, des *Sémantismes* en usage chez le combattant de la grande guerre. » L'auteur a pu ainsi constater des variations d'une année à l'autre. Ses notes, prises de première main, patiemment et consciencieusement, ont fourni un précieux répertoire qui rendra de grands services et sera souvent consulté pendant longtemps. Aucun historien de la grande guerre ne pourra l'ignorer. Il est complété très heureusement par un appendice d'une cinquantaine de pages consacrées à la grammaire, au folk-lore et au sottisier du poilu, où sont consignées des observations du plus haut intérêt.

Ceci dit, revenons à notre première idée. En prenant connaissance du livre de M. Esnault, — et nous l'avons examiné page à page, la plume à la main, — nous nous sommes amusé à chercher les mots du poilu qui, nés de la guerre, lui survivront en entrant dans le langage courant, et nous n'en avons trouvé qu'un nombre fort limité. Il y a d'abord le plus beau, le plus noble de tous, le mot *Poilu*. Il existait avant la guerre, mais la guerre lui a donné son sens définitif, et l'emploi officiel qu'en a fait récemment M. le président de la République dans un discours célèbre appelle son entrée dans le dictionnaire de l'Académie. Il y a ensuite le plus laid, le plus ignoble, celui qui évoque l'image la plus repoussante et la plus abjecte qui puisse être au monde, le mot *Boche*, avec tous ses dérivés, plaisants, méprisants, bouffons ou simplement familiers, *Bochie*, *Bochenie*, *Bochard*, *Bocheton*, *Bochaillon*, *Bocherie*, *Bochonnerie*, etc. Il existait aussi avant la guerre, mais la guerre l'a popularisé dans le monde entier, et il restera à tout jamais, marque d'ignominie ineffaçable, au fer rouge. Il ne fut pas toujours d'usage général; aux premiers mois de la guerre, certains esprits jugeaient son emploi vulgaire et répugnaient à s'en servir. Mais, petit à petit, les événements l'ont imposé même aux plumes les plus délicates.

Il y en a de jolis, comme *les bonhommes*, il y en a de vilains, comme *embusqué;* il y en a de plaisants, comme le *jus*, la *gnole*, le *pinard*. Ils existaient tous aussi avant la guerre, mais la guerre les a mis en circulation et personne aujourd'hui ne les ignore. Il y a *marraine*, qui a pris un sens spécial.

Et puis, il y a encore *faire camarade*, et *limoger*, qui sont incontestablement des mots nouveaux ; et encore le dernier n'est-il

pas à proprement parler un mot des tranchées ; il appartient plus exactement au sabir journalistique et parlementaire de l'arrière.

P. DUCORBOT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Deux morts : Edouard Tavan, poète ; Edouard Morerod, peintre.

De nouveau, l'art suisse et les lettres romandes sont en deuil. Chargé d'œuvres à un âge où tant d'autres en sont encore à compter leurs essais, le peintre Morerod, à quarante ans, vient de mourir. A soixante-seize, le poète Edouard Tavan est sorti, pour entrer dans la mort, de la retraite silencieuse où il se confinait.

Je voudrais dire tout d'abord ma respectueuse admiration pour le vieillard, qu'une seule fois dans ma vie j'eus l'honneur de rencontrer.

Né à Genève en 1842, **Edouard Tavan**, fils de toute une lignée d'horlogers genevois, fut un bon artisan de poésie. Tout son labeur d'orfèvre tient en deux volumes, *Fleurs de rêve* (1889) et *La Coupe d'Onyx* (1900). Ce solitaire, dont l'enveloppe terrestre était d'un bourgeois paisible, cachait sous son visage débonnaire une âme fière et tourmentée. Toujours il méprisa la prose et demeura fidèle à la hautaine esthétique parnassienne. Ses vers, cependant, montrent que, s'il goûtait par-dessus tout Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia, il n'était point insensible au charme de Verlaine, de Rodenbach ou de Samain.

Son œuvre de poète n'est sans doute pas de celles qui s'imposent, dès la première lecture, par une qualité de lyrisme dont on ne saurait trouver ailleurs l'équivalent, mais elle retient l'attention, elle force l'estime par la parfaite probité d'un métier tout à la fois exact et souple. Je ne crois pas qu'elle ait marqué d'une empreinte bien visible les œuvres des poètes romands de notre siècle. Mais l'auteur des *Fleurs de rêve*, excellent latiniste, enseigna longtemps les humanités au collège Saint-Antoine et nombreux sont les Genevois lettrés qui lui doivent le meilleur de leur culture. Pour beaucoup d'entre eux, les conseils et l'amitié de cet homme modeste, sincère, désintéressé entre tous, furent et demeurent une aide précieuse. Louis Duchosal, ce disciple stoïcien de Verlaine, fut aussi celui de Tavan. Et notre cher Henry Spiess, qui est peut-être un des plus purs lyriques de l'heure présente, n'évoque jamais sans une profonde gratitude la dette contractée envers le bon maître de sa jeunesse (1).

D'**Edouard Morerod**, qui fut un ami cher, il m'est difficile

(1) Sur Tavan, Duchosal et Spiess, lire l'élégante plaquette de M. Louis Piachaud : *Trois poètes* (Genève, Albert Kundig, 1917). — M. Piachaud est lui même un des mieux doués parmi nos jeunes poètes.

de parler. Plus difficile encore de juger cette œuvre abondante, mais inachevée, dont j'ai suivi durant tant d'années les progrès. Et comment pourrais-je séparer de l'artiste l'homme, l'homme que j'ai vu vivre mais non mourir, l'homme que seul un douloureux effort de ma raison arrive à me montrer exilé à jamais du monde des vivants.

Il convient, cependant, d'essayer.

Morerod était Vaudois. Pour le deviner, au temps de nos premières rencontres, il fallait voir son nom écrit et reconnaître, à cette désinence en *od*, la marque du terroir. Prononcées par des Parisiens, privées par eux de la consonne finale, les trois syllabes avaient un accent espagnol. Le masque, glabre et sec, éclairé par deux yeux vifs, faisait songer à un toréador. Et Morerod était le peintre des gitanes. A ce titre, en France, en Espagne, en Belgique, en Autriche, il avait déjà connu le succès. Mais son propre pays l'ignorait.

Orphelin de bonne heure, il était venu à Paris, pour y chercher, comme tant d'autres, la gloire. Il avait voulu, tout d'abord, la demander aux lettres et publia chez Vanier un recueil de vers, grandiloquent et un peu gauche, *Le Chemin rayonnant de jeunesse*. Cette incursion dans la poésie n'est pas à négliger : Morerod eut toujours un faible pour la « littérature » : je ne songe pas à le lui reprocher, mais j'explique par là ses erreurs de peintre, celle du moins qu'il a commise parfois, à l'instar d'ailleurs des plus grands maîtres, et qui consiste à charger la peinture de traduire des émotions ou des idées auxquelles serait mieux approprié un autre mode d'expression. Il passa, en divers pays, par les écoles et les académies, mais sans y apprendre grand'chose. Des artistes marquants qu'il fréquenta, Steinlen seul paraît avoir exercé sur lui une influence durable. Morerod s'est choisi lui-même son *écriture*, il l'a élaborée lentement, à mesure que se développait sa sensibilité.

En 1913, à propos d'une exposition d'ensemble au Musée Rath, j'eus la joie de présenter aux lecteurs du *Journal de Genève* le pèlerin qui revenait dans sa patrie. Après avoir indiqué l'application hésitante, la sécheresse un peu étriquée de ses premiers ouvrages, je disais la révélation que fut pour lui l'Espagne :

A chaque voyage nouveau, l'Andalousie lui révélera quelque beauté nouvelle. L'un après l'autre, les voiles tomberont. De saison en saison, l'artiste verra transparaître, toujours plus clairement, à travers les sites et les hommes, l'âme d'un pays et d'une race. En même temps, le crayon, le pastel et la pâte traduiront pour nous ses découvertes avec toujours plus de souplesse et d'acuité. Pour exprimer l'âpre grandeur, la sécheresse magnifique et la désolation d'un paysage de Cadix — terres ocreuses, rochers aux formes fantastiques, clartés si pures et si froides qu'on les dirait lunaires, — Morerod retrouve la manière des Primitifs, tout ensemble abondante et minutieuse. Mais l'humanité, plus que la nature, le sollicite. Il la

dépouille de tous les accessoires anecdotiques, de toutes les puérilités « pittoresques » auxquelles s'arrête d'ordinaire la curiosité du passant. Dans les Sévillanes aux cheveux noirs tachés d'une fleur écarlate il ne voit que l'ardente caresse des yeux sombres ; les gitanes au teint de bronze clair l'attirent surtout par le mystère de leurs prunelles verdâtres ; les Arabes de Tanger lui révèlent, par la noblesse de leurs attitudes, les plis de leurs burnous et l'expression de leurs visages, le rêve millénaire que poursuit d'âge en âge leur farouche indolence. Oui, c'est bien à s'être penché obstinément sur des âmes différentes des nôtres, pour deviner l'énigme humaine sous les masques et les oripeaux, que l'artiste a pu découvrir et faire passer dans ses œuvres ce frémissement par quoi se révèle la vie.

Ces lignes expliquent, me semble-t-il, assez exactement ce qu'était jusqu'à ces dernières années l'art de Morerod. Je ne m'excuse donc point de les citer ici : on verra du reste à l'instant que, si je me permets de rappeler mon opinion d'alors et d'en confirmer une part, je n'obéis, ce faisant, ni à un instinct de paresse ni à un sentiment de vanité. On peut sans crainte répéter ce que l'on persiste à croire vrai : on en est quitte pour confesser ses erreurs.

Je confesse la mienne : je me trompais, en 1913, en présumant que désormais Morerod, arrivé au point où un artiste risque de se plagier lui-même, cesserait d'être surtout un dessinateur adroit pour devenir un coloriste. Non, jusqu'au dernier jour, le fusain et le crayon Raffaëlli restèrent ses instruments de prédilection. Les ressources de son dessin, à peine rehaussé çà et là d'une note de couleur, demeurèrent plus abondantes et plus dociles que celles de sa palette. S'il eût vécu, peut-être nous eût-il donné, — enlevée en pleine pâte, éclatante et drue — cette synthèse de l'Andalousie que nous rêvions de le voir réaliser.

Hélas! depuis cinq ans, la maladie le minait, cet incendie intérieur, cet « embrasement » qui détruit lentement les métaux les plus robustes. Mais Morerod se défendait avec une si farouche énergie, s'acharnant à vivre et à créer, que la mort, plusieurs fois, parut battre en retraite et que nous conservions, aux heures les plus sombres, l'espoir de garder notre ami.

Ce long combat contre son sort d'homme mortel l'empêcha sans doute d'accomplir toute sa destinée d'artiste. Mais il le sauva du danger, que Morerod courut, de s'enfermer dans une formule : ses dernières œuvres, dont les procédés matériels ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'il employait jadis, révèlent un prodigieux renouvellement de l'âme. Ce sont des figures de femme — j'en connais cinq, toutes inspirées d'un unique modèle, — des figures allongées, presque déformées à la manière du Greco, mais qui sont parfaitement « expressives », tout en atteignant au vrai style. Morbidesse peut-être, mais qui va si loin et si profond que l'on s'arrête interdit,

presque saisi de vertige, comme au seuil de l'antre sacré où se tient la Pythie.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

João de Castro, etc.: *Manifesto Nacionalista*; Edition « Lusitania », Lisbonne. — L'Ame nationale. — Aquilino Ribeiro : *A Via Sinuosa* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — A. Ribeiro : *Terras do Demo* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Teixeira de Queiroz : *A grande Quimera* ; Antonio Maria Pereira, Lisbonne. — Manoel de Souza Pinto ; *As Mãos da Vida* : « Portugalia », Lisbonne. — Antonio Patricio : *Pedro O Crù*, drame; « Atlantida », Lisbonne. — Jayme Cortesão : *Egas Moniz*, drame ; « Renascença portuguêsa », Porto. — Memento.

Parmi les nations combattantes, il en est peu qui aient consenti à faire aussi peu de bruit que le Portugal à la Conférence de la Paix. L'avenir dira s'il faut l'en louer ; car l'époque est aux marchandages, et l'excès de discrétion n'est pas le meilleur moyen de se faire faire justice. Il convient de remarquer, au surplus, que la jeune République lusitanienne s'efforce depuis des mois de sortir honorablement d'une pénible crise intérieure. Là-bas, comme ici, on cherche des idées directrices, une méthode, un plan. Or, la guerre a violemment opposé deux tendances contradictoires : nationalisme et internationalisme. Et l'on aurait tort de croire que tous les tenants du second principe se sont toujours trouvés à l'extrême gauche. Le récent **Manifeste Nationaliste** lancé par MM. João de Castro, Carlos da Cunha e Vasconcellos et Manuel de Figueiredo peut servir à montrer comment, sur le terrain de l'évolution politique et sociale, s'opèrent certaines transmutations de valeurs qui accusent l'étroite parenté des extrêmes et qu'un examen superficiel reconnaît mal.

Ainsi, le nationalisme, tel qu'il est conçu en Allemagne et même en Italie, c'est-à-dire comme une fusion étroite de l'idée de *nationalité* organique et de l'idée d'*Etat souverain*, s'affirme essentiellement impérialiste et conquérant, et se sépare nettement du principe de justice qui l'aida momentanément à trouver sa force dans l'unité.

C'est que la notion d'Etat souverain lui permet de se soustraire à la Loi morale, qui est universelle par nature, et que ni les individus ni les collectivités ne sauraient transgresser impunément. Ainsi de basses cupidités masquées de programmes généreux ont pu précipiter les unes contre les autres des multitudes humaines dans le plus cruel des conflits. Et maintenant que les massacres ont cessé, ces multitudes se sentent quelque peu déçues dans leurs espoirs de restauration des principes universels de la Conscience humaine. Le dépit des vaincus cherche naturellement à aviver chez les autres l'amertume de cette déception et, pour mieux sauvegarder dans son

sein le principe nationaliste, l'Allemagne s'efforce de ruiner hors de ses frontières le prestige de l'idée de patrie.

A notre tour, nous devons nous demander si nous avons assez affiné cette idée pour la diviniser et pour exiger perpétuellement en son nom tous les sacrifices. Les auteurs portugais du *Manifeste Nationaliste* n'en veulent aucunement douter ; il considèrent que la seule organisation possible de salut social doit se faire aujourd'hui autour de l'idée de patrie, et cette idée — nous l'avons proclamé nous-même — était au centre du mouvement républicain de 1910, comme on peut s'en convaincre en feuilletant les numéros d'une revue dirigée à cette époque par le nouveau Président élu de la République portugaise, M. Antonio José d'Almeida. Cette revue portait un beau titre : **Ame nationale**, et, tout en affirmant que cette âme représente la somme naturelle des énergies ancestrales passionnées d'indépendance, son éloquent Directeur disait que l'amour de la patrie ne devait pas être synonyme d'égoïsme envers les pays étrangers.

Au contraire, insistait-il, l'âme nationale portugaise fut toujours internationaliste, comme le prouvent ses aventures maritimes, qui ouvrirent au monde entier la voie du progrès.

Les nationalistes d'aujourd'hui semblent plus exclusifs, et, défiants de toute idéologie, proclament la nécessité de recourir à la force pour *éliminer* tous les dissidents du dogme national, supérieur à tout. C'est une attitude de conservation sociale, qui s'explique, mais qui n'entend pas faire mieux que le bolchévisme au regard des droits de l'intelligence. Et nous préférons le Sermon sur la montagne, qui a l'avantage de s'adresser à tous les hommes.

Nous ne saurions nier cependant que le principe nationaliste demeure mieux apte que tout autre à l'organisation d'un Etat, surtout si on lui confère un caractère en quelque sorte sacré, ce qui est la tendance présente. Mais alors il s'avère, devant la conscience, inférieur au principe divin universaliste, qui organisa les sociétés du passé et, de par l'égoïsme qui le caractérise, il ne peut qu'engendrer de perpétuels conflits. R. Tagore ne s'y trompe point, qui nous donne de la Nation cette définition au moins inattendue :

Au sens d'union économique et politique d'un peuple, une nation est une organisation mécanique en vue d'accumuler des richesses. La vérité est que l'esprit de conflit et de conquête est au centre du nationalisme occidental ; aucune idée de coopération sociale ne lui sert de base ; il a développé une parfaite organisation de puissance ; il n'a rien fait pour l'idéal.

Il faut donc en revenir à la loi morale, qui est la même pour l'humanité tout entière et qui doit assurer la coopération des patries, quel que soit le régime interne qu'elles se donnent. Les nationalités sont

indestructibles, et elles tendront de plus en plus à faire corps avec une langue, avec un territoire ; mais pourquoi organiserait-on ces patries avec cloisons étanches ; pourquoi ces collectivités n'auraient-elles pas entre elles les mêmes devoirs que les individus entre eux ; pourquoi ne tendraient-elles pas à trouver le rythme qui harmonisera leurs activités disparates ? A cela sans doute peut coopérer l'Art, qui sera néanmoins d'autant plus savoureux et vivant qu'il reflétera davantage l'âme d'une patrie, mais qui, en réalisant de la beauté, offrira en même temps à tous les hommes un symbole d'universalité. A l'instar de la plupart des nations occidentales, le Portugal se trouve en état de crise ; il abandonne une discipline morale usée, et voilà qu'il hésite sur le choix de celle qui devra le guider dans l'avenir ; car aux individus comme aux collectivités il faut une idée centrale, qui serve de règle supérieure. Nul doute que la discipline morale nouvelle, qui doit assurer les destins du Portugal, n'ait à correspondre avant toutes choses au caractère lusitanien. Largement humaine dans ses fins, elle a donc besoin d'être nationale dans le choix primordial de ses activités créatrices.

C'est ce que vient démontrer précisément l'œuvre révélatrice d'Aquilino Ribeiro : **La Voie sinueuse**, où toute l'anarchie mentale du Portugal contemporain s'incarne en de saisissantes figures ingénieusement tirées de la réalité la plus directe, et ces figures prennent un relief d'autant plus impressionnant qu'elles évoluent au sein d'un paysage étroitement apparié à leur âme.

Autant que Camillo, dont il a la pénétration psychologique, autant qu'Eça de Queiroz, dont il possède la puissance de suggestion et de style, M. Aquilino Ribeiro s'affirme créateur de types. Sans attenter à la vérité de leurs attitudes, il excelle à les pousser jusqu'au symbole, et en cela peut-être dépasse-t-il Anatole France.

Ainsi dans le personnage central de Liborio Barradas, prêtre manqué, bibliomane, libertin et révolté d'occasion, homme inquiet qui hésite et qui est plus indolent que mystique, mais épris sincèrement de sentiments généreux, le romancier incarne le Portugal d'aujourd'hui, anxieux de créer, mais qui souffre d'un certain défaut de principes auxquels il puisse se donner en toute ferveur. Le drame angoissant qui se joue dans l'âme de Liborio est celui de tout un peuple : c'est le drame de l'hésitation. L'âme de Liborio est pleine d'atavismes « provinciaux », dit M. João de Castro. C'est ce qui augmente la signification de la synthèse tentée par M. Aquilino Ribeiro qui, mieux que tout autre avant lui, excelle à peindre les détails pittoresques de la vie régionale portugaise.

Certains visages vont jusqu'à la caricature, tels Bento Chinoca et D. Henriqueta. Et que dire du personnage de Padre Ambrosio, sinon qu'il résume toute une époque et tout un monde ?

Aquilino Ribeiro possède la qualité suprême : il sait voir; de là procède le don du style qui chez lui est de forte sève. Son dernier roman, **Terres du démon**, nous montre que le meilleur de son talent est fait de l'amour qu'il porte aux sujets qu'il traite. Ainsi, à travers les gestes et les attitudes, nous apparaît l'âme, et cette âme a la couleur du paysage. Jamais les paysans, les montagnards, qui mènent leur dure vie à travers les genêts et les pins, n'avaient été peints en Portugal avec cette vérité, et nous savons maintenant de quelles ressources est capable ce vieux sol rocheux, qui a par endroits quelque chose de breton, du moins dans les sentiments qu'il suscite. Et c'est vers l'amour du sol, si bornées que semblent ses manifestations chez les simples, qu'il faudra toujours remonter, chaque fois que l'on voudra établir les bases d'une société viable.

Investigateur minutieux, M. Teixeira da Queiroz sut créer, lui aussi, dans sa *Comédie des Champs* et dans sa *Comédie Bourgeoise*, une admirable galerie de types portugais; mais, docile au canon réaliste, il avait soigneusement refoulé les élans lyriques de son tempérament primesautier. Il leur donne libre cours aujourd'hui et, dans **La grande Chimère**, se plaît à dresser devant nous deux figures presque antithétiques : Manuel de Sà, qui symbolise le travail acharné jusqu'à l'angoisse, et Maria, emblème vivant de la grâce féminine et de l'innocence reconquise. Ainsi s'affrontent la Science et la Beauté, la force et l'amour.

Dans **Les Mains de la Vie**, Manuel de Souza Pinto, qui de chroniqueur élégant et de critique d'art érudit s'est fait romancier, met aux prises l'Art et l'Amour, et se montre fin psychologue autant qu'habile peintre de mœurs ; mais ici nous sommes loin des foules. Martin Gralheira, le sculpteur, et Marta Rosal, la pécheresse aux belles mains, mettent une sorte d'aristocratie dédaigneuse en chacun de leurs gestes, et l'on sent chez l'auteur une préoccupation constante d'écarter de sa vision tout ce qui pourrait paraître grossier et vulgaire.

Nous l'en louerions volontiers, si l'ensemble du récit n'en gardait parfois quelque chose de trop artificiel ou de recherché. C'est le défaut inévitable de hautes qualités.

Antonio Patricio est également un passionné de la Beauté, et il vient de l'affirmer magistralement par son drame étrange, visionnaire et shakespearien de **Pierre le Cruel**, qui nous montre, à travers un développement scénique où les choses elles-mêmes ont une voix, le triomphe de l'amour sur la mort.

Drame injouable certes, mais qui a figure de chef-d'œuvre et dont la forme musicale est un enchantement.

Les beaux dons d'éloquence et d'émotivité manifestés par M. Jayme Cortesão dans son drame historique d'**Egas Moniz** sont de nature assez différente ; ils n'ont peut-être pas réussi à tirer d'un sujet assez

peu dramatique en lui-même une œuvre de haute portée humaine ; mais ils font vibrer d'un bout à l'autre les plus généreux sentiments dont se nourrissent les individus et les patries, et le premier acte est admirable. Toute l'histoire de Portugal jusqu'aux plus récentes batailles témoigne d'une inépuisable vertu d'héroïsme. Dans cette vertu la Lusitanie trouvera sa rédemption.

MEMENTO. — A la suite des *Contos Escolhidos* du maître Julio Brandão, qui sont de véritables élégies en prose, la collection *Lusitania* publie *Os Sacrificados,* contes de guerre de João Grave, qui sont une suite d'épisodes émouvants, simples de style, mais à qui l'on peut faire le reproche d'être quelque peu idéalisés.

Les notations impressionnistes d'André Brun dans *A malta das Trincheiras* ont plus de sel et d'humour; celles que réunit le lieutenant Pina de Morais sous le titre de *Parapeito* sont un hommage impressionnant aux vertus du soldat portugais, auxquelles les Français doivent apporter les premiers leur tribut d'admiration.

Il faut placer ce petit livre à côté de *Nas trincheiras de Flandres,* d'Augusto Casimiro. Les *Memorias da grande Guerra* (1916-1919) de Jaime Cortesão sont également une œuvre de sincérité, en même temps que d'ardente foi patriotique ; mais l'auteur, de par les fonctions qui lui étaient dévolues près des lignes, ne se contente pas de noter ce qu'il ressent ; il analyse et juge en poète et en philosophe.

Ont paru *Caminho do mar,* poème de Vaz Passos ; *Verbo antigo*, poème d'Angelo Ribeiro avec préface de Leonardo Coimbra ; *Le Portugal contre l'Allemagne*, par F. de Homem Christo, qui valent d'être lus.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Yovan Radonitch : *Histoire des Serbes de Hongrie*, Bloud et Gay, 3,50. — Arthur Rotsaert : *L'Escaut depuis le traité de Munster*, G. Van Oest, 1,50. — Olof Höijer : *Le Scandinavisme dans le passé et dans le présent,* Bossard, 1,80. — Paul Verrier : *La question du Slesvig*, Alcan, 1,10. — Edouard Soulier : *La Hollande amie,* Berger-Levrault, 3 fr.

Chez Bloud et Gay, M. Yovan Radonitch a publié une **Histoire des Serbes de Hongrie** qui s'arrête présentement à 1699, — au seuil de l'époque moderne, — ouvrage touffu, très documenté et d'une lecture forcément laborieuse, car il parle de faits, de personnages, d'événements qui nous sont en général assez peu familiers. Mais il apporte d'abord des indications précieuses sur les origines des peuples de la région danubienne, dont on sait les revendications et les querelles. — Les Magyars sont d'origine turco-finnoise, et, partis des pays que traverse la rivière Irtich en Sibérie, atteignirent à la fin du IXe siècle la Hongrie qu'occupait une population yougoslave très dense et dominée par des chefs militaires bulgares (1). On

(1) « Au Xe siècle, ajoute l'auteur, ce sont les Roumains qui arrivent dans la péninsule balkanique. » On sait d'autre part que les Roumains prétendent descendre des anciens Romains, des cohortes laissées en Dacie par Trajan et en Mœsie par l'empereur Aurélien.

admet aujourd'hui que le sang des Slaves, parmi lesquels les Magyars n'étaient qu'une minorité, a modifié profondément leur caractère ethnique. — M. Yovan Radonitch étudie cependant le rôle des Serbes, qu'on voit apparaître bientôt (XIe s.), et qui se maintinrent dans la Hongrie méridionale. Un curieux chapitre étudie en même temps l'organisation féodale et le particularisme de certaines provinces comme la Transylvanie, qui resta constituée militairement (XVe s.). — Les prétentions magyares sur les Serbes commencèrent après la bataille perdue à Kossovo contre les Turcs (1389), qui amena l'émigration des vaincus en Hongrie, tant que leur despote Stevan Lazarevitch dut se reconnaître vassal du roi Sigismond et en reçut du reste des possessions importantes. — Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur dans le détail qu'il trace des événements ou le rôle des personnages qu'on voit défiler depuis lors; mais on peut toujours affirmer qu'avec les rois de Hongrie, comme ensuite avec les empereurs d'Autriche, les Serbes ont été continuellement sur la brèche, sont restés le bouclier de la chrétienté dans la lutte contre les Turcs. L'histoire de la région montre le flux et le reflux des populations. On les appelle pour batailler contre les Turcs; on les établit dans les provinces frontières; mais les Osmanlis finissent par en incorporer dans leurs bataillons. Un chapitre est consacré à l'histoire de la noblesse serbe, les chefs militaires de cette longue période, dont certains comme le tsar Iovan ou Paul Bakitch jouèrent un rôle important, intervenant même dans les affaires de la Hongrie ou celles des Turcs (XVIe s.), et l'on sait que les Serbes se trouvaient en tel nombre dans la Hongrie du Sud (1538) qu'ils constituaient la moitié de la population. — Avec l'avance des armées ottomanes les Magyars s'étaient retirés vers le Nord, laissant aux Serbes « leurs territoires avec le souci de les défendre ». Les Turcs occupèrent la Hongrie centrale avec Buda en 1541 et d'ailleurs la plus grande partie du pays. Ils devaient s'y maintenir jusqu'à la fin du XVIIe s., mais la lutte commença de suite pour les en chasser. — Divers chapitres du livre de M. Yovan Radonitch indiquent la situation, donnent des détails sur l'organisation des territoires occupés, — état économique et système d'impôts, revenu des spahis, administration et juridiction, etc..... de même qu'il apporte nombre d'indications sur l'Eglise serbe et les monastères, ainsi que sur les populations catholiques romaines. On nous parle ensuite de la situation des Serbes de Hongrie pendant les XVIe et XVIIe s.; de la Hongrie sous les Habsbourg et de la guerre turque après le siège de Vienne; de la nouvelle émigration qui suivit la prise par les Turcs de Belgrade révolté (1690) et du rôle joué par le despote Georges Brancovitch, ainsi que de la victoire du prince Louis de Bade à Slankamen (19 août 1691), victoire à laquelle contribua fortement l'armée serbe. — L'empereur d'Autriche, avec l'antago-

nisme irréductible des deux races magyare et serbe, avait toujours cherché à tenir en respect l'une par l'autre. Mais le peuple batailleur des Serbes ne rêvait depuis longtemps que de reconquérir son indépendance, de se rétablir sur les terres dont il avait été dépouillé. On sait que non seulement il est parvenu à reconstituer maintenant la plus grande Serbie, mais qu'avec l'agression autrichienne il lui a été donné d'administrer aux troupes de François-Joseph, — dont les conseilleurs oublièrent un peu trop la valeur historique de ceux qui avaient été leurs défenseurs et qu'ils se donnaient bénévolement pour adversaires, — une des plus magistrales tripotées qui puissent laisser souvenir dans les mémoires humaines.

L'ouvrage de M. Yovan Radonitch comporte en appendice de nombreuses pièces diplomatiques, et doit comprendre un deuxième volume qui nous conduira sans doute jusqu'à la période actuelle.

La question de la liberté de l'Escault domine l'histoire de la Belgique, dit M. Arthur Rotsaert dans l'aperçu historique qu'il a publié sur **l'Escaut depuis le traité de Munster** (1648), — et cela depuis les débuts du xive siècle (1323), époque à laquelle Louis de Nevers, comte de Flandre, donna en fief à Guillaume de Bavière les îles de Zélande et notamment celles qui forment la rive droite du fleuve. Dès ce moment, on constate que les habitants de Walcheren et de Beverland réussissent peu à peu à se rendre indépendants et tentent d'exercer des droits de contrôle fiscaux et militaires sur l'embouchure du fleuve et sur le trafic maritime qui commence, par suite de l'ensablement du Zwyn, à quitter Bruges pour s'établir à Anvers. Vers la fin du xvie siècle les Provinces Unies, — la Hollande, — non seulement s'emparent de Flessingue, mais s'établissent solidement sur la rive gauche de l'Escaut et près de la mer, — à l'Ecluse, Sas-de-Gand, Terneuzen et Hulst, et la prise d'Anvers par Alexandre Farnèse leur fournit un bon prétexte pour bloquer complètement l'embouchure de la rivière. Ce fut dès lors la prospérité d'Amsterdam, de Rotterdam ensuite, qu'assura le traité de Munster en même temps que la possession de la zone maritime occupée. Or « la liberté de l'Escaut est en rapport direct avec la sécurité militaire et même l'indépendance de la Belgique ». Le traité de Munster a contrarié le développement du pays, — et, de fait, supprimé l'État tampon qu'il se trouvait être entre la France, dont on redouta bien inutilement l'impérialisme, et les ambitions de l'Allemagne. En 1784, et grâce à l'intervention de Catherine II, qui cherchait une base pour sa flotte, et jetant son dévolu sur Anvers avait réussi à circonvenir l'empereur d'Autriche, Joseph II, on fut bien près de la solution. Mais les intrigues de la Hollande, l'alliance conclue en 1795 avec Louis XVI détournèrent l'orage. Le traité de Fontainebleau confirma l'occupation, et si la Belgique se trouva délivrée à l'époque révolutionnaire, l'affran-

chissement de l'Escaut ne dura pas. Il fallut l'intervention de la conférence de Londres, — malgré la protestation du roi de Hollande en 1831, — pour obtenir la liberté de la navigation sur l'Escaut, dont le traité des xxiv articles régla le statut (1839). Quand même, en 1907 encore, les Pays-Bas soutenaient que le Bas-Escaut était leur propriété, — et qu'en somme le trafic d'Anvers n'y passait que par tolérance. On a pu voir, lors du siège de la ville, en 1914, les conséquences d'un tel état de choses. La question de l'Escaut, de la liberté du fleuve, qui a déjà fait couler des flots d'encre, a bien été évoquée de nouveau à la Conférence de la paix, mais reste toujours en litige, semble-t-il, car on ne nous a rien communiqué des résolutions prises, — ou plutôt de la seule solution qu'elle comporte.

Le petit volume de M. Olof Hijör, **le Scandinavisme dans le passé et dans le présent**, étudie les rivalités et l'antagonisme des peuples de Suède, Norvège et Danemark, et fait l'historique de leurs tentatives de rapprochement. Autrefois ce fut la jalousie de l'Angleterre, qui intrigua pour éviter une entente susceptible de fermer au trafic la mer commandée par les détroits, et, en 1807, « entrevoyant la possibilité d'une union du Danemark avec d'autres puissances pour sauvegarder sa neutralité », envoya sa flotte bombarder Copenhague. La Russie avait alors, du reste, un fort parti dans le pays, tandis que la Norvège se tournait vers les Anglais. L'idée d'une union des peuples scandinaves apparut à peu près dans le même temps que se produisaient des tentatives analogues dans toute l'Europe, car le principe des nationalités et des parentés de races n'est pas d'hier. On peut y ajouter ici les avantages et l'intérêt d'une littérature qui est l'héritage commun des trois peuples nordiques. Les empiétements de la Prusse dans « l'affaire des Duchés » intéressèrent de même tout le monde scandinave, et, lors de la guerre qui éclata et devait réduire le Danemark, une armée suédoise intervint à Malmoé. Mais c'était la lutte du pot de fer contre le pot de terre. Le Slesvig, qui était danois, et le Holstein, peuplé d'Allemands, finirent par passer à la Prusse. — Après une longue période de séparatisme et de suspicion, l'union des Etats scandinaves a été préconisée de nouveau en 1912. Mais leurs forces sont très inégales. Le Danemark et la Norvège arrivent à mettre en ligne environ 200.000 hommes avec le système actuel, tandis que la Suède à elle seule en peut mobiliser de 5 à 600.000. Une conférence a été tenue à Copenhague en 1916 par les souverains des trois pays scandinaves, mais n'a guère donné de résultat, non plus que d'autres qui suivirent à Christiania, puis à Stockholm. Actuellement les dangers que présentaient les appétits de l'Allemagne sont bien atténués. La Russie est en décomposition et la Finlande, vers laquelle regardait toujours la Suède, s'est constituée en Etat indépendant. L'individualisme foncier des

populations danoise et suédo-norvégienne, qui est une des forces de leur nationalisme, paraît bien, toutefois, être également une faiblesse, — et l'obstacle à leur union sincère, —qui se ferait peut-être devant un danger commun, mais auquel on peut souhaiter qu'ils échappent de longues années encore.

La question du Slesvig est justement traitée d'autre part dans une publication de M. Paul Verrier, qui s'élève d'abord contre l'habitude depuis longtemps prise de toujours parler du Slesvig-Holstein, — des « duchés » comme de « frères siamois, indissolublement liés l'un à l'autre, tant par la nature et par la nationalité que par un regret égal d'avoir été arrachés à la même patrie ». Or le Slesvig est danois et le Holstein est allemand. Avant 1864, les duchés étaient réunis avec le Lauenburg sous le gouvernement du roi de Danemark, mais le Slesvig appartenait à la monarchie danoise comme terre de la couronne, tandis que le Holstein, ancien fief d'Empire, se rattachait à la Confédération germanique. — Un des faits sur lesquels insiste M. Paul Verrier, c'est le travail lent de l'Allemagne depuis plusieurs siècles pour changer les idées de la population, principalement de l'aristocratie. Il y eut des révoltes du parti allemand (1848), qui voulait se rattacher au Deutschland, et qui durèrent trois ans. En 1864, la Prusse et l'Autriche se jetèrent sur le Danemark pour lui enlever les deux provinces, — ce que l'Europe, inconsciente, laissa faire. Depuis, la germanisation du pays a été poussée et la guerre qui débuta en 1914 a fourni le prétexte de nouvelles persécutions. Mais la déconfiture de l'Allemagne a fini par modifier les choses. On a parlé d'un plébiscite, — mais qui accorderait le droit de vote aux Allemands et dès lors serait à leur avantage. On a proposé de consulter d'abord le Slesvig septentrional qui a gardé plus fortement la nationalité danoise ; mais partout il y a un fort courant, et puisqu'il est toujours question d'affaiblir l'Allemagne, la logique serait peut-être de remettre tout simplement le Slesvig au Danemark, qui ne ferait en somme que rentrer dans son bien. C'est une solution que l'auteur, discutant impartialement le pour et le contre, hésite encore à adopter ; mais on sent qu'il en a bien envie.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Edouard Soulier, **La Hollande amie**, est, comme son titre le fait deviner, une mise en lumière de toutes les sympathies agissantes que nous a montrées ce pays pendant la guerre. « La Hollande, disait alors le R.-P. Raymond, lieutenant, dans une phrase que l'auteur a mise en épigraphe à son livre, sacrifie sans compter à l'amitié française et son cœur, et son or et son sang, l'âme de la Hollande communie à la nôtre dans la même foi

nationale et dans les mêmes espoirs. » Ses fondations hospitalières, ses asiles pour les réfugiés, ses secours à ses voisins belges ont été aussi chaleureux que précieux, et même sur les champs de bataille le concours de ses fils ne nous a pas fait défaut; sur 1.400 volontaires hollandais, 300 seulement survivent. Dès le premier jour la Hollande s'était d'ailleurs décidée à un grand effort militaire, mobilisant 350.000 hommes portés ensuite à 500.000, forces qui ont dû certainement détourner le Kaiser de certaines entreprises. Si la Hollande s'était confiée à l'amitié de cet homme, ou même à son système d'écluses, comme la pauvre Belgique se fiait aux traités, elle aurait subi le même sort. Ce qui augmente pour nous le prix de ces manifestations ardentes en notre faveur, c'est que l'unanimité n'était pas absolue et que divers éléments, les mêmes que dans les autres pays neutres, inclinaient bien fâcheusement vers nos ennemis, éléments officiels, l'Allemagne était si puissante! éléments militaires, l'armée allemande avait un tel prestige! éléments royalistes et nobiliaires, les cours princières allemandes étaient si séduisantes! (pourtant le vrai traditionalisme hollandais est républicain), éléments cléricaux enfin, et ici aussi bien protestants que catholiques, car le virus kaiserien a, de la façon la plus déplorable, contaminé également toutes les confessions. Dans une récente conférence qu'a publiée le 20 mai la revue *Foi et Vie*, le pasteur Krop de Rotterdam rappelait que, « seul contre tous » dans son entourage, il avait eu foi dès le premier jour en notre victoire et qu'il avait toujours protesté contre cette lâche conception de la neutralité qui empêche chaque conscience de dire où est le droit. Et sans doute dans cette étonnante inclination de tous ces milieux religieux pour les régimes absolutistes il y a de la faute des révolutionnaires, et une fois de plus les terroristes montagnards ou bolchévistes se trouvent faire le jeu des terroristes tsaristes ou kaisériens contre les simples bons citoyens; mais vraiment il y a de la faute aussi des partis rétrogrades. Je voudrais bien savoir, par exemple, si les trois belles *Lettres ouvertes aux protestants de Hollande*, que le pasteur Doumergue, doyen de la faculté de théologie protestante de Montauban, a publiées, dans la même revue en novembre dernier, ont convaincu leurs destinataires, et si M. Groen van Prinsterer maintiendrait les jugements si sévères qu'il portait sur la Révolution française dans tel de ses livres. La différenciation entre 1789 et 1793 a toujours été si facile, si banale, que beaucoup, par haine de cette banalité, soit profonds penseurs comme Taine, soit dogmatistes intransigeants, comme Mgr Pie, sans parler de simples journalistes, ont adopté la vue contraire; mais vraiment il y a des cas où il faut avoir le courage de la vérité même banale, et maintenir cette différenciation entre 1793 et 1789. Cela permettra, à la question que se posait, paraît-il, en 1914, la grande majorité de la

Hollande religieuse, tant catholique que protestante : « Ne serait-ce pas le juste châtiment d'une France incrédule et révolutionnaire » ? de répondre au moins par un sourire?

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Paul Ginisty : *Les Artistes morts pour la patrie,* Alcan, 2 fr. 50. — Pierre La Mazière : *L'H. G. F.*, Albin Michel, 4 fr. 50. — M. Laurentin : *Le sang de France*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Ernest Robidet : *Croquis de guerre*, Librairie de la « Démocratie », 2 fr. 25. — Le colonel Bujac : *Anvers* (1914), Van Oest, Bruxelles. — Arthur Train : *L'Amérique et la secousse de la guerre*, Hachette, 3,50. — M. Gabé de Champvert : *Six mois en Lorraine*, Berger-Levrault, 2,75. — Vernon Kellogg : *Mes soirées au Grand-Quartier*, Payot, 3 fr. — Dr Lucien-Graux : *Les Fausses nouvelles de la Grande guerre,* l'Edition Française illustrée, 30, rue de Provence, tomes III, IV et V, chaque volume 6 francs.

Voici une nouvelle liste d'artistes divers tués au front ou morts de maladies qu'ils avaient contractées pendant la campagne. C'est une liste imposante que M. Henri Barbusse devrait étudier conjointement au « Bulletin des Ecrivains ». Il se rendra compte alors que les intellectuels ont payé de leur personne, beaucoup trop même, hélas ! pour l'avenir de la France. Il pourra ainsi rectifier ses appréciations injustes et balourdes, qui font croire à beaucoup que ce remarquable romancier n'est qu'un primaire aigri.

Ce pieux « in memoriam » comprend des peintres, des graveurs, des sculpteurs, des musiciens, des artistes lyriques et dramatiques, des architectes, des ressortissants de l'école des Arts Décoratifs, des Manufactures de l'Etat et de l'Administration des Beaux-Arts. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas encore connus du grand public. Certains avaient déjà donné des promesses. Il y en a qui ne se se seraient pas évadés de l'art officiel. Ceux-là suivaient l'enseignement médiocre de Cormon, de Bonnat, de Gabriel Ferrier. Parmi les peintres que l'on peut tout particulièrement regretter, il faut mentionner Michel Cazin, le fils du délicieux paysagiste, paysagiste lui-même, mais aussi graveur en médailles et céramiste, Jean Brulat, le dessinateur Ricardo Florès. Parmi les sculpteurs, Emile-Marcel Baudot, et surtout Raymond Duchamp-Villon, l'artiste le plus marquant de tous ceux que ce livre signale. Cette disparition est une lourde perte pour l'art français. Audacieux et cultivé, Duchamp-Villon avait vraiment une personnalité. Je me souviens avec émotion de la façon discrète et souriante dont il accueillait ses visiteurs, dans son jardin de Puteaux. C'est là que j'ai admiré son « Baudelaire ». Et je me rappelle aussi sa collaboration avec André Mare pour un ensemble décoratif de maison moderne que l'on put voir en 1913 au Salon d'Automne. Occupé sans cesse à sa renouveler, il était de ceux sur lesquels on compte, de ceux qui se réalisent par des œuvres originales, passionnantes, fortement construites. Et la cha-

leur qu'il mettait à défendre ses idées ne l'empêchait pas, bien au contraire, de soutenir avec une flamme au moins égale des conceptions très diverses, pourvu qu'elles fussent jeunes, vivantes, nouvelles. Il n'était circonscrit par aucune théorie préconçue. De telles morts sont doublement à déplorer, car la phalange des artistes novateurs n'est jamais assez nombreuse. Il aurait participé comme chef de file au renouvellement de l'art qui succédera à la guerre. Mais la maladie consécutive aux fatigues de la campagne à laquelle il prit part comme médecin auxiliaire (car il avait fait des études de médecine) nous l'a enlevé.

Pour chacune de ces catégories d'artistes disparus, MM. François Flameng, Sicard, Alfred Bruneau, Gémier, Gustave Geffroy, etc., ont écrit des introductions. M. Pierre La Mazière a fait la guerre en qualité d'infirmier à bord de l'**H. C. F.** (Hôpital Chirurgical Flottant). Son navire est allé de Moudros à Athènes, des Dardanelles à Salonique. Nous n'avons pas beaucoup de récits de l'existense vraiment mouvementée d'un navire hôpital. Le livre de M. La Mazière comble agréablement cette lacune. Affecté à la salle d'opérations il en voit de rudes. Il note tout d'abord, après l'inévitable mal de mer, l'impatience des majors pris de prurit opératoire « et attendant fiévreusement les premiers blessés ». Mais ses occupations, d'une réalité poignante et macabre, ne l'empêchent pas d'ouvrir les yeux sur les paysages, ni de se délasser au contact d'une vie plus normale. Il décrit avec une sensibilité de peintre et de poète cette île de Moudros, où il rencontre quelques Grecs « vêtus d'une chemise sale, le chef couvert d'un feutre grisâtre en forme de chapeau de brigand ». Les plus jeunes lui rappellent Moréas « du temps qu'il était symboliste..., et les marchands de nougat de la fête de Neuilly ». « Ils sont tristes comme leur pays, misérables comme leurs maisons. » M. La Mazière ne se laisse pas influencer par les souvenirs classiques qu'évoque l'antique Lemnos. Ces impressions d'un voyageur sont coupées par des récits contant l'arrivée ou l'agonie de blessés. L'auteur nous fait part de la sensation douloureuse que l'on éprouve à entendre clapoter le cadavre du mort que l'on immerge cousu dans un sac, puis entraîné par les courants. Il raconte avec une ironie shakespearienne les « combine » des infirmiers.

Ce soir, écrit-il, nouvelle immersion. Il y a eu deu décès dans la journée, mais comme les deux infirmiers qui procèdent à la cérémonie reçoivent chaque fois une bouteille de vin et que, très judicieusement, ils ont compris qu'on ne leur en donnerait pas davantage, s'ils faisaient plusieurs immersions le même jour, ils ont conservé un mort pour demain — afin de pouvoir trinquer deux fois de suite.

Comme il est sympathique, ce pauvre petit nègre dit « Printemps », que l'on apporte amputé du bras droit et la jambe gauche bandée

de l'aine jusqu'à la cheville. Il meurt quelques jours après. Ces nègres ont des noms étonnants, ils s'appellent Socrate, Aglaé, Printemps. M. La Mazière éprouve pour eux une compassion plus grande encore que pour les autres blessés. C'est à eux qu'il « souhaite le plus épargner la douleur, faire plaisir. Il sont de telles victimes ignorantes des raisons pour lesquelles ils ont été meurtris ». La vue du Parthénon lui donne la plus intense sensation artistique qu'il ait jamais éprouvée. Mais l'Orient n'est pas toujours lumineux. Il y a des jours froids, une mer jaunâtre et boueuse, un brouillard et une humidité visqueuse qui rappellent ceux de Lille.

Au cours de son livre, M. La Mazière croque les silhouettes de quelques-uns de ses camarades et de ses chefs. Voici un infirmier, pasteur protestant dans le civil, qui se choque et qui veut quitter la table lorsqu'on parle avec désinvolture des mollets de madame X..., infirmière à bord ; voici, par opposition, un autre infirmier, gros vicaire ardéchois au parler savoureux et qui cependant ne jure jamais — sauf en patois, parce qu'alors ça ne tire pas à conséquence.

Les récits de guerre que M. Laurentin intitule : le **Sang de France**, et qu'il illustre lui-même de dessins très nets et très « enlevés », ont trait aux combats qui se déroulèrent dans les Flandres, à Ypres, à Zonnebeke, puis devant Verdun, au Bois Eponge, à la fameuse cote 304 et au Bois Camard. M. Laurentin n'y a mis aucun pathos, aucune déclamation. Mais une incomparable grandeur se dégage de ces pages. Voilà vraiment les récits de guerre d'un officier combattant, qui a su voir, qui raconte ce qu'il a vu avec précision et sans fioritures. Grâce à des livres de ce genre on se rend compte de plus en plus de ce que furent le martyre quotidien et la prodigieuse valeur de l'infanterie française. Comme toute décoration apparaît vaine et même injuste, lorsqu'on met devant nos yeux tant de sacrifices obscurs, tant de bravoure simple dont on ne parlera peut-être plus jamais.

Un livre comme celui de M. Laurentin nous fait mieux saisir cette incertitude et ce désordre, apparent ou réel, qui tant de fois furent la seule règle des combats de cette guerre. Non seulement l'infanterie doit soutenir les chocs les plus furieux de l'ennemi avec tout ce qu'ils comportent de bombardements, de surprises, de gaz délétères, mais encore c'est elle qui paie toute les erreurs de ses propres chefs.

> Il faudrait avoir servi dans les bureaux et la troupe, nous dit un officier d'état-major, pour imaginer dans quelle ignorance de la situation peuvent rester de grands chefs, à quelles singulières transformations sont quelquefois soumis les renseignements venus des combattants et leurs demandes.

L'officier de troupe et le soldat, voilà les grands vainqueurs de

cette guerre. Ne disons pas qu'ils ont tout fait, mais il aurait fallu un bien prodigieux génie pour que la conception pût égaler les réalisations de tous ces modestes combattants. M. Laurentin nous en montre un, entre autres, au moment où il va quitter la zone dangereuse :

Sale, crotté, la barbe hirsute et l'air goguenard, il regarde tomber çà et là autour de nous de grosses marmites qui semblent vouloir nous poursuivre, tant que nous serons à portée... Mais les obus sont trop peu nombreux pour émouvoir ce vieux brisquard... Avant même d'être hors de danger, il sourit de nouveau à la vie. Peut-être obscurément aperçoit-il aussi l'étendue de ses souffrances, la férocité des Boches que son fusil a tués, le prix du sol qu'il a gardé intact, et lui, pauvre fantassin ignoré, qui n'aura ici-bas d'autre récompense, il cueille une églantine au buisson et l'accroche à sa capote terreuse.

Quelle profondeur n'y a-t-il pas dans cette réponse d'un sergent à une jeune recrue qui déclare :

Je ne peux plus marcher, j'aime mieux mourir tout de suite.
— Mon petit, tu dis cela parce que tu n'as pas l'expérience de souffrir ; écoute bien ceci : entre l'instant où l'on ne peut plus marcher et celui où l'on tombe il y a bien du temps; pendant ces heures-là, quand on suerait du sang, on fait la besogne et la route.

Lorsqu'on arrive au bout du livre de M. Laurentin, on se dit qu'il n'est pas possible vraiment que de telles vertus, tant de qualités ne soient pas mieux mises en valeur, mais cette fois pour les œuvres de paix. Une refonte totale de la France politique s'impose, un grand balayage salubre, afin que l'avenir supposé pacifique soit au moins aussi fécond que le passé guerrier.

Un enseignement à peu près pareil se dégage des **Croquis de guerre** d'Ernest Robidet. Ce sont de brefs récits des deux dernières années de guerre, 1917, 1918. M. Robidet rapporte de nombreuses réflexions de poilus, qui n'ont pas besoin de commentaires; presque toujours c'est la note juste.

— On est grand, dit l'un d'eux, pac'qu'on est des naïfs, vraiment désintéressés dans cette lutte.
— Et pis, quand ça s'ra fini, si ça finit jamais, s'écrie un autre, qui c'est qui criera contre la guerre : ses victimes ? Les morts resteront morts, les estropiés seront, malgré tout, la minorité, et nous, si on en r'vient, on s'ra trop content d'avoir not'peau. On nous donnera un bout de ruban, on nous appellera « héros de la grande guerre », on en s'ra fier et on oubliera tout pour songer à r'faire sa vie.

Le dernier chapitre, qui est du mois d'avril 1919, raconte comment nos soldats, prisonniers récemment rapatriés, se vengent sur les prisonniers allemands qu'ils doivent surveiller. C'est une belle leçon d'humanité.

PAUL AESCHIMANN.

§

La reddition d'Anvers est l'un des événements de la guerre qui ont le plus déconcerté l'opinion et n'est pas loin de rester pour tous une énigme. On s'était habitué à considérer cette citadelle comme imprenable avec ses prodigieuses défenses, et l'on demeure d'autant plus troublé de la facilité avec laquelle elle se rendit que les Allemands ne semblaient pas se porter contre elle avec la dernière vigueur, soit qu'ils aient hésité un moment devant une tâche qu'ils estimaient trop lourde, soit que le kaiser, en temporisant, ait essayé d'amadouer le roi des Belges et de l'amener à composition. Les Allemands pressaient si peu la place que lorsque les Belges voulurent parlementer, ils eurent du mal à se mettre en rapport avec l'ennemi qu'ils ne trouvaient pas. Cela ne pouvait manquer de donner lieu à des commentaires malveillants. On savait que trente mille hommes de troupe et quatre cents officiers, chargés de défendre Anvers, avaient passé la frontière et s'étaient réfugiés en Hollande. On s'étonnait aussi que les Allemands aient pu cueillir un butin si considérable : 4.000 tonnes de grains, dix millions de marks de laine, du bétail. Je ne parle pas des cinq mille prisonniers. La situation d'Anvers permettait facilement de sauver au moins une partie de ces approvisionnements. C'est pour élucider tant de points obscurs que M. le colonel Bujac publie son livre **Anvers (1914)**, qui est le cinquième volume de ce qu'il appelle ses « premières contributions à l'histoire de la grande guerre ». Pour nous prouver son impartialité, il a épinglé en tête du livre cette pensée de Montaigne : « Ce n'est pas l'histoire, c'est seulement la matière de l'histoire, nue et informe. Chacun peut en faire son profit autant qu'il a d'entendement » ; c'est dire qu'il n'entend pas imposer la vérité, mais nous donner les moyens de la découvrir. Il nous apprend que, contrairement à l'opinion commune, la citadelle d'Anvers n'était pas défendable pour cette triple raison que ses ouvrages étaient incomplétement aménagés, son armement était de médiocre valeur et sa garnison insuffisante. Il nous apprend aussi que, dès le 8 septembre, l'emploi de gouverneur de la place forte d'Anvers avait été supprimé. C'est le lieutenant-général de Guise, remplaçant le lieutenant-général Dufour qui en prenait le commandement avec le titre de commandant de la position fortifiée et (pour ne pas porter ombrage) des pouvoirs moins étendus que ceux fixés par les règlements.

Il ajoute que les secours de France et d'Angleterre furent dérisoires. L'un des plus experts professionnels, le colonel anglais Murray, écrit : « La défense d'Anvers ne paraît pas avoir été bien organisée. Les Belges placèrent trop de confiance dans leurs forts, trop peu dans la défense mobile. Le secours anglais fut envoyé trep tard et n'était pas ce qu'il aurait dû être. On se demande

pourquoi Lord Kitchener, auquel revenait la haute direction de la guerre, n'a pas suffisamment apprécié l'importance d'Anvers et pourquoi la tâche de secourir la place fut laissée à l'amirauté, qui ne disposait que de moyens imparfaits, alors que l'armée eût été à même de le faire avec plus de chance de succès. » A ce propos, le colonel Bujac fait observer que l'armée anglaise, en ces premiers jours d'octobre, avait une peine extrême à se soutenir. En somme, la conclusion du livre, c'est qu'il était bien difficile aux défenseurs d'Anvers de résister, et qu'en allant au-devant de l'inévitable, ils épargnaient bien des désastres et bien des vies humaines. La responsabilité de ce dénouement, survenu avec une effarante rapidité, n'incombe, selon l'auteur, ni au lieutenant-général de Guise ni à ses troupes. L'histoire, dit-il, leur accordera mieux que les circonstances atténuantes ; ils méritent absolution entière. Il ne fallait pas moins que cette affirmation pour nous délivrer d'un doute angoissant.

ERNEST RAYNAUD.

§

Le volume qui a été publié par Arthur Train, « un des écrivains les plus réputés des Etats-Unis » : **l'Amérique et la secousse de la Guerre**, dont nous avons maintenant une traduction française, est surtout intéressant parce qu'il a essayé de traduire l'impression et les sentiments divers des Américains en présence du conflit où ils se décidaient à prendre part. Pour l'agrément de ses lecteurs d'outre-mer il a même introduit dans son livre quelques personnages, sinon une affabulation, avec John Stanton, négociant et tripoteur de New-York, envoyé faire un voyage autour du monde pour sa santé et qui raconte, d'après les nouvelles reçues en route, la préparation de la grande aventure où vont se lancer ses concitoyens. Il revient hâtivement et trouve le pays en plein enthousiasme. La situation nouvelle, les divers changements sociaux qui se produisent invitent chacun à réduire ses dépenses. La maison du trafiquant s'organise dès lors sur un nouveau pied, vise à l'économie, d'abord en supprimant de la valetaille. Mais notre homme veut mettre les mains à la pâte et faire fonctionner lui-même le calorifère auquel il ne connaît rien. Il y a ensuite tout un chambardement parmi les domestiques, — et une longue dissertation venant prouver qu'en Amérique comme bien ailleurs, on jetait volontiers l'argent par les fenêtres. Cependant il peut constater dans son entourage, le monde où il vit, nombre de modifications ; la plupart des médecins ont pris du service, — sont partis eux aussi pour « l'armée de la guerre » et il est très difficile de se procurer celui dont on a besoin. Dans la rue, à chaque pas, on peut s'apercevoir des modifications survenues, suivre le grand mouvement qui a saisi le pays ; partout sont des drapeaux, où des étoiles indiquent, par leur nombre, combien de jeunes hom-

mes sont en campagne; partout on voit des uniformes, partout des femmes remplacent, comme en France, ceux qui sont déjà partis pour le front. Notre commerçant, qui reste, car il a passé l'âge, se trouve plutôt dépaysé, — et d'ailleurs constate que l'enthousiasme du moment fait surgir bien des idées bizarres; mais,en somme, l'Américain considère que son devoir est de passer en Europe et de « crever le ventre à tous les Allemands ». — Le récit revient ensuite sur tous les services dont se chargent les femmes, et en particulier du ravitaillement des trains chargés de troupes, dont il raconte les scènes curieuses. John Stanton nous apprend que sa fille veut apprendre la sténographie pour se rendre utile et que son fils est soldat. Il va le voir par le train de Long Island et le trouve heureusement transformé. Nous apprenons comment fut alors recrutée, organisée, éduquée l'armée américaine, qui s'exerce dans un pays de pluie dans la boue, sur des terres qui rappellent furieusement la zone des Flandres où se battaient les nôtres. Le père et le fils se séparent très simplement bientôt, lorsque le navire lève l'ancre pour gagner l'Europe, et il raisonne longuement sur la campagne entreprise, les raisons qui la déterminent, comme sur la transformation des idées dans le pays à l'égard de l'Allemagne en si peu de mois, — en somme pourquoi les Américains ont dû se décider à la guerre et comment on peut justifier la propagande qu'ils ont organisée. C'est pour étudier ensuite ce que vaudra l'expédition, — quels changements peuvent en sortir pour la société moderne, et en particulier pour les Etats-Unis. La moralité de cette histoire, il la donne en effet en quelques lignes : « Nous étions tous installés dans l'hypothèse confortable que notre vieux monde, après toutes les secousses du passé,avait pris une forme définitive. Nous croyions que les relations internationales et commerciales étaient devenues si complexes que la guerre était une impossibilité. Cependant le sol trembla, et nous roulâmes à terre comme un jeu de quilles. — Ils sont en effet quelques-uns, aujourd'hui encore, dans le Vieux comme dans le Nouveau Monde, qui se demandent comment cela a pu arriver, — et beaucoup plus encore qui n'ont combattu que dans l'idée de détruire à jamais la guerre. Illusion généreuse, sans doute, mais dont l'avenir montrera le néant. — Je n'ai voulu indiquer d'ailleurs que la trame et quelques points de vue de ce livre,— abondant, touffu, tout en restant méthodique, où l'on montre le point de vue de ceux, nos partisans, qui entraînèrent tout le pays dans la grande aventure, — magnifiant d'enthousiasme l'élan du peuple américain dont les dirigeants ont jeté dans la balance toutes ses forces et les ressources merveilleuse de ses terres lointaines pour nous aider à refouler l'Allemand, — qui n'a pas encore très bien compris d'ailleurs comment et pourquoi ses petites combinaisons ont été dérangées.

A côté de ce livre à thèse, M. Gabé de Champvert, dans le récit qu'il a intitulé : **Six mois en Lorraine**, donne des indications sur les tournées qu'il dut faire en Meurthe-et-Moselle, la dernière année de la guerre, et d'abord sur la physionomie de Nancy, qui fut aux premières loges pendant les cinquante et un mois que durèrent les hostilités, — en plein sous le bombardement par les canons à longue portée et les aéroplanes. Une statistique officielle indique que 1.105 obus sont tombés sur la ville où l'on a compté 176 habitants tués et 291 blessés grièvement; 174 maisons furent peu à peu démolies, mais par chance les coins les plus remarquables de la ville: le palais ducal, la place Stanislas, l'église des Cordeliers, ont peu souffert. On a même affirmé que ce résultat ne fut obtenu que par l'intervention de l'empereur d'Autriche, dont la famille eut des liens de parenté avec les ducs de Lorraine. Plusieurs de leurs sépultures, en effet, se trouvent à Nancy, principalement dans l'église des Cordeliers. M. Gabé de Champvert dut circuler beaucoup aux environs et dans la zone départementale, et nous donne à mesure ses observations ; ainsi trouve-t-on dans son volume des renseignements sur les localités curieuses de la région, comme Viziglise, les approches de Pont-à-Mousson, Sainte-Geneviève, d'où l'on découvre Metz ; plus loin le vieux château de Villeneuve-au-Val ; Gerberviller, que massacrèrent les Allemands dans leur ruée de 1914 et dont il raconte longuement le martyre. A Rozelieures, où il passe ensuite, ce fut une jeune fille de 17 ans qui alla ramasser nos blessés après le combat du 25 août et les ramena dans une carriole. En quittant Dombasle-sur-Meurthe, il passe à Toul dont il confesse n'avoir pu goûter l'intérêt, puis raconte les faits dont Lunéville a été le théâtre (1). Arrive l'armistice, et il se rend à Metz en passant par Pont-à Mousson, qui n'est plus que ruines, mais indique que le résultat de nos fameux bombardements à Frascaty et la gare de Metz-Sablons ont été fort exagérés. Pour la ville même, il montre aussi peu d'enthousiasme, et raconte qu'en revenant par Toul, il dut déjeuner dans un restaurant américain, où, comme boisson, on n'avait que du café au lait. Il pousse un moment jusqu'à Domremy et donne quelques détails sur le village natal de Jeanne d'Arc devenu un lieu de pèlerinage, et la maison habitée par l'héroïne qu'on a encombrée d'une pacotille soi-disant artistique où l'on retrouve, une fois encore, la pucelle de Paul Dubois. Il y a, pour finir, diverses anecdotes, dont la destruction de Nomeny, où le curé qu'on allait fusiller ne fut sauvé que par l'humanité providentielle d'un officier allemand. Une fois n'est pas coutume, et l'on a plaisir à citer ce qui se trouve, par hasard, à l'avantage

(1) Sur l'occupation de *Gerberviller* et de *Lunéville* je renvoie aux relations publiées dans le *Tour de France* en 1915. Cf. *Mercure de France*, numéros des 16 mai et 1er août.

de l'ennemi. — Mais M. Gabé de Champvert regrette qu'on ne soit pas allé chez les Boches leur rendre une partie de ce qu'ils ont fait chez nous, et peut-être n'est-il pas seul de cet avis. Les politiciens ont bâclé la fin de la guerre et nous souhaitons de tout cœur qu'on n'ait jamais à le regretter.

M. Vernon Kellogg, citoyen des Etats-Unis, s'est trouvé parmi les Allemands durant la première partie de la guerre en qualité d'administrateur délégué de l'*American relief Commission* pour le nord de la France et, sous la surveillance des autorités, a pu circuler dans la zone envahie. Il a fréquenté l'Etat-major, s'est trouvé mêlé au monde militaire d'outre-Rhin et a donné ses impressions dans un curieux petit volume : **Mes soirées au grand quartier**, *des conversations et aventures aux quartiers généraux de l'armée allemande en France et en Belgique.* Parmi les chefs qu'il se trouva fréquenter est un professeur d'outre-Rhin avec lequel il chicane le plus souvent, car ce personnage tient surtout à lui prouver que le triomphe de l'Allemagne est nécessaire au point de vue biologique. C'est l'apothéose de la « kultur », dont on nous a quelque peu rebattu les oreilles, et l'un des dangers auxquels est exposé le monde du fait des Allemands, peut-il dire ensuite, c'est qu'à ce propos ils pensent véritablement ce qu'ils disent. Cependant il se trouve parmi l'état-major quelques hommes de bon sens, comme ce parent du kaiser qui estime stupides les randonnées de zeppelins sur l'Angleterre et qualifie d'imbéciles ceux qui les ont commandées. M. Vernon Kellogg doit continuellement parcourir la zone dévastée par la guerre, comme les approches de Reims, et en décrit la désolation et la tristesse. Le pays occupé, on annonce bien qu'on continue à faire marcher les usines, mais c'est pour fabriquer des choses comme de la tôle ondulée qu'utilise l'armée allemande, de même qu'on coupe les arbres pour en faire des madriers ou des planches, à l'usage des fortifications de campagne. — M. Vernon Kellogg nous parle ensuite du quartier général de Von Bissing à Bruxelles et constate l'incapacité foncière de l'Allemand à saisir ce qui dépasse quelque peu ses idées étroites. Le gouvernement de la Belgique, affirme-t-il ainsi, était admirablement organisé, et cependant inefficace. Il n'obtenait rien qu'en usant de brutalité. Le Belge qui a subi l'Allemand l'a toujours méprisé et le lui a ostensiblement fait voir. La commission américaine, du reste, l'ennemi s'en méfiait, mais n'osait l'empêcher d'agir, se bornant à des tracasseries continuelles. Et il termine en évoquant toute la rancœur et toute la haine qui se sont levées chez les Américains, surtout au spectacle des atrocités de l'ennemi, de ses procédés odieux, comme les camps de représailles où l'on déportait la population civile, et qui les déterminèrent enfin à prendre les armes. « Nous n'avons jamais songé à rendre aux Allemands le mal

qu'ils ont fait, déclare-t-il à ce propos, toutefois il est indispensable de leur enlever à jamais le désir de recommencer à faire le mal.» — Mais, pense-t-on que ce résultat a été réellement obtenu ?

De l'ouvrage abondant publié par M. le Dr Lucien-Graux, **les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre**, trois volumes ont encore paru qui ont consigné les racontars fantaisistes ayant trait cette fois à l'offensive de la Somme (juillet 1916) ; à l'entrée en guerre de la Roumanie ; plus tard à la vague de pessimisme et aux mirages de paix dont on put suivre le développement en 1917, à côté des nouvelles qui parvenaient de la Révolution russe. On nous parle ensuite des batailles de 1918 : bataille de Picardie (21-30 mars) ; batailles de l'Aisne (27-30 mai) ; batailles entre Aisne et Marne (31 mai) et bataille de Montdidier-Noyon (4-13 juin) ; enfin deuxième bataille de la Marne avec le commencement de l'offensive qui devait décider de la guerre et pendant que les feuilles allemandes répétaient encore que « les prétendues masses américaines venues à notre aide n'étaient pas au front et que Foch se trouvait incapable de former une armée de manœuvre ». Un dernier chapitre du volume concerne les « Godasses » et « Gothons » ; l'explosion de la Courneuve où l'on annonça de suite 1.500 morts (?) et les exploits des canons monstres, qui causèrent certainement de la surprise, mais dont les projectiles, en atteignant la ville, n'empêchèrent jamais la circulation des Parisiens, s'ils cassèrent quelques vitres et démolirent plusieurs immeubles. — Avec le dernier volume paru, l'auteur passe en revue les faits moraux, les deux courants de l'opinion, du côté allemand et du côté français ; il donne les « dernières nouvelles de Potsdam, où l'on annonçait la dictature militaire en même temps, ô déchéance ! — qu'on chansonnait le Kaiser et qu'on annonçait jusqu'à la folie de l'Impératrice. Le Dr Lucien-Graux parle ensuite des prophéties sur la fin de la guerre, qui tinrent une belle place dans les préoccupations générales, et brusquement disparurent de la circulation, — et des étalages des libraires, — quand on eut constaté que les choses n'arrivaient jamais comme on l'avait annoncé. Parmi les nouvelles fantaisistes on peut ranger encore beaucoup des circonstances qui ont été racontées de la Révolution russe, du sort de l'empereur Nicolas et de sa famille ; il y eut également des nouvelles plutôt hasardées concernant la grippe espagnole, la paix bulgare ; d'autres sur Clemenceau, puis le « scandale » Caillaux, Humbert et Cie, etc.

La publication du Dr Lucien-Graux reste curieuse, en somme, et l'on y prend intérêt ; mais — nous l'avons dit déjà — peut-être eût-il été préférable de lui donner une moindre étendue, son extrême abondance risquant d'indisposer le lecteur, qui n'est plus habitué, comme au vieux temps, à des ouvrages de telle envergure. Ce-

pendant on doit convenir que les éditeurs, en l'entreprenant dans la période difficile que nous traversons, ont donné un bel exemple de courage..

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LA CONDAMNATION DES DEUX ACTIVISMES. — C'est un jury flamand, dont un des membres déclarait ne pas comprendre un seul mot de français, qui vient, *à l'unanimité*, de condamner à mort Auguste Borms, un des chefs de l'activisme flamingant.

On se souvient du fameux discours dans lequel l'ancien chancelier Bethmann-Hollweg traitait les Flamands en frères de race et soutenait qu'un des buts principaux de l'occupation allemande de la Belgique était de soustraire cette partie de la race germanique à l'oppression de la civilisation latine. Je fis observer, à cette occasion, aux lecteurs du *Mercure de France*, que la majorité des Flamands ne nourrit aucune espèce d'hostilité à l'égard de la France et de sa culture.

Comment le pourraient-ils ?

L'influence française dans les Flandres, est séculaire. Les ducs de Bourgogne ne tenaient-ils pas alternativement leur cour à Dijon et à Bruges ?

Rubens n'était-il pas illuminé du génie de la Renaissance à une époque où la sombre et dure pensée de Luther régnait sur les Allemagnes ?

Quand la France s'annexa définitivement une partie des Pays-Bas du Sud, ne parvint-elle pas rapidement à transformer en excellents Français ces Flamands de Lille, Dunkerque, Hazebrouck, Saint-Omer, de qui Lamartine devait dire, deux siècles plus tard, qu'ils constituaient en quelque sorte le Latium de la France contemporaine ?

Et dans ce cadre français les Wallons et les Flamands, que d'aucuns prétendent inconciliables, ne se sont-ils pas parfaitement amalgamés : quelle différence existe-t-il aujourd'hui entre un Wallon de Valenciennes et un Flamand de Lille ou d'ailleurs ?

L'élite flamande de Belgique a-t-elle jamais cessé de tenir, par-dessus toute autre, à la culture française ? N'est-ce pas en langue française que ses meilleurs écrivains et poètes continuent de se manifester ?

Je faisais également observer l'horreur et l'indignation que l'invasion allemande, le sac de ses villes, les massacres de ses enfants avaient suscitées parmi les populations flamandes de la Belgique et

comment cette sainte haine s'était traduite en enrôlements volontaires et en tenace résistance contre l'oppresseur.

Et j'eus le plaisir de pouvoir noter, et durant toute la guerre, que l'attitude des chefs qualifiés du mouvement flamand, même les plus ardents, ne cessa pas d'être absolument correcte du point de vue national.

Malheureusement, des individus de demi-plan, des trublions de cénacle, des illuminés, sans parler de quelques hommes tarés, ne résistèrent pas à l'occasion de tenir enfin un rôle de quelque importance ; l'attrait de la sportule allemande ne fut pas non plus un élément négligeable.

Pour les amis de la littérature flamande, ce fut une sincère douleur de voir participer à l'activisme le grand romancier et conteur Styn Streuvels et le beau poète René de Clercq. De ce dernier, il faut bien dire que si ses vers sont parmi les plus remarquables de la poésie flamande, rien ne dépassa l'abjection de sa trahison et de sa platitude envers les Boches. L'attitude de Raphaël Verhulst, barde populaire plein de lyrisme, fut aussi profondément déplorable.

Mais à part ces trois hommes, l'activisme, qui puise son origine dans le discours de Bethmann-Hollweg, ne parvint à recruter que des médiocres et des déchets sociaux.

Le misérable Borms fut un des chefs de cette tourbe. C'est lui qui présida, sous la sauvegarde des baïonnettes allemandes, à la parade de la proclamation de l'autonomie des Flandres. Les Flandres autonomes, alors qu'y campait l'ennemi et que les ruines étaient encore fumantes de Louvain, Termonde, Ypres, Nieuport et de tant de petites cités flamandes !

C'est ce même Borms qui accepta l'invitation d'assister à Berlin à une « soirée de bière » (bierabend) chez Bethmann-Hollweg ; c'est lui qui se rendait dans les camps de prisonniers et d'internés belges en Allemagne pour prêcher aux Flamands l'amour de la Germanie ; c'est lui qui, stupide, infatué, recevait des Boches le portefeuille de ministre de la Défense nationale des Flandres ; c'est enfin Borms qui, par vengeance, fit déporter en Allemagne trois des courageux magistrats qui n'avaient pas hésité à exercer des poursuites contre ce traître et à le faire enfermer à la prison de Forest, d'où, sur son appel, ses amis allemands ne tardèrent pas, bien entendu, à le tirer pour exercer ensuite, de connivence avec cette Excellence crapuleuse, des poursuites contre les magistrats patriotes.

Comme presque tous les activistes, Borms s'enfuit honteusement en Hollande dès la signature de l'armistice. Il revint en Belgique peu de temps après, le visage dissimulé sous une fausse barbe, dans l'espoir d'y poursuivre clandestinement ses menées criminelles contre la patrie. L'attitude de Borms, devant les assises flamandes, fut

lamentable et grotesque. Jamais cuistre dévoré de prétention n'atteignit au ridicule de ce petit professeur sans talent qui se compara à Marie-Madeleine pour avoir, disait-il, « autant aimé sa race qu'elle aima le Christ » ; ou bien encore des lapalissades renforcées de coups de poings sur le cœur : « Si je n'avais pas été vaincu, je ne serais pas ici. »

Sans doute, traître professeur Borms, si vos amis allemands avaient remporté la victoire, vous et les vôtres seriez personnages gratissimes à Berlin et terroriseriez actuellement notre malheureux pays ; évidemment, vous continueriez votre besogne d'occupation où la force n'était pas de notre côté...

Mais dans l'argumentation du vilain bonhomme, certains points sont à souligner particulièrement et à retenir, parce qu'ils démontrent d'une manière saisissante le parallélisme entre le flamingantisme activiste et cet autre activisme, le wallingant, que je fus un des premiers à dénoncer ici, trahison analogue à l'autre, mais plus sournoise, plus captieuse, se dissimulant sous des dehors d'amitiés et de sympathies pour la France, encore que procédant d'un plan identique sorti des mêmes officines allemandes.

« La Flandre libre dans la Belgique libre », s'écriait Borms. « La Wallonie libre dans la Belgique libre », affichaient les activistes wallingants dans le journal qu'ils publiaient à Paris pendant la guerre. Les journaux allemands et les correspondants des feuilles neutres germanophiles ne manquaient pas de commenter les déclarations des uns et des autres : « Vous le voyez bien, surenchérissaient ces bons apôtres, la séparation administrative est dans le vœu de tous les Belges aussi bien wallons que flamands. »

« Une paix blanche, déclarait Borms, eût fait admettre notre droit d'autonomie par la Conférence de la Paix. » Les activistes wallingants, réfugiés à Paris, après avoir séjourné en Hollande et en Suisse, n'osaient pas en terre française tenir ouvertement un pareil langage, qui les y eût fait tenir tout de suite pour suspects. Seulement, bizarre coïncidence, ces publicistes d'occasion ne fréquentaient que les salles de rédaction ou ne plaçaient leur copie que dans les journaux classés comme défaitistes. C'est qu'en effet, l'émiettement de la Belgique, souhaité par l'Allemagne, ne pouvait devenir une réalité qu'en cas de défaite de l'Entente.

« Nous sommes des Belges, claironnait Borms, mais, avant tout, nous sommes des Belges flamands. » Semblable manœuvre séparatiste s'observait chez les activistes wallingants, qui sous-intitulaient leur méprisable petit canard : « Organe de la Belgique française. » Comme s'il n'y avait pas qu'une seule Belgique unie dans une haine commune contre les traîtres ! Comme si les Flamands ne condamnent pas les tentatives de déchirement de la patrie au même titre que la

dernière Assemblée wallonne qui, tout en se prononçant en faveur d'une extension des autonomies provinciales, refusait d'inscrire la séparation administrative dans son programme !

Borms a dû convenir qu'il se livrait parmi nos soldats à une propagande de lutte des races. N'est-ce pas notre ministère de la guerre, d'abord, le général de Couninck, qui a dû prendre des mesures contre la contagion de l'activisme wallingant et le ministre actuel de la guerre, un pur Wallon, M. Masson, n'a-t-il pas reconnu, au cours d'une interpellation à la Chambre des représentants de Belgique, le bien fondé des critiques formulées contre l'ancien organe parisien de l'activisme wallingant ?

Borms prétend que les Flamands sont traités comme des parias dans leur propre pays. Même tactique chez les activistes wallingants qui osent soutenir que le gouvernement belge n'agit que dans l'intérêt flamand et fait des Wallons des citoyens de seconde classe.

Et n'a-t-on pas maintenant la preuve que les agents allemands favorisaient les deux propagandes avec le même zèle ?

Je n'écris pas ces lignes pour le vain plaisir de montrer à l'évidence que je ne m'étais pas trompé dans mes précédentes chroniques sur ces deux fléaux du flamingantisme et du wallingantisme. Non. Mais je tiens à faire en quelque sorte toucher du doigt notre véritable sentiment national à ceux des lecteurs du *Mercure* qui veulent bien s'intéresser aux choses de Belgique.

Que les Français ne considèrent jamais les Flamands comme des ennemis et que les consuls français dans des villes flamandes comme Anvers s'abstiennent de prendre parti en faveur de ceux qui combattent de légitimes et raisonnables revendications d'ordre linguistique. Que les Français sachent aussi que la culture latine possède des défenseurs résolus dans le haut clergé des Flandres. Je tiens d'autant plus à cette constatation que je suis anticlérical.

Que, dans leurs sympathies pour la Belgique, nos alliés français ne séparent pas les Flamands des Wallons. L'agitation créée autour de la question des langues est un fait qu'on ne peut négliger. Il n'est pas sans danger. Mais l'origine est artificielle, essentiellement politicienne et de la plus basse politicaillerie. Si le peuple flamand était plus instruit, si nous possédions chez nous l'enseignement obligatoire, cette agitation n'existerait pas. C'est leur profonde ignorance qui fait des pauvres paysans illettrés des Flandres la proie et l'instrument des agitateurs qui savent user de leur jargon pour les induire en des aventures d'exaltation stérile.

Par contre, les ouvriers wallons, plus instruits, élisaient le flamand Anseele député de Liége à une époque où le socialisme n'existait qu'à l'état rudimentaire dans les Flandres. De même, les ouvriers wallons du Borinage viennent de choisir comme un de leurs

candidats aux prochaines élections législative notre ami Louis Piérard qui, durant la guerre, porta de si rudes coups à l'activisme wallingant et fut si copieusement injurié, en ma compagnie, par leur organe officiel.

Malgré la victoire qui a fait échouer toutes leurs louches combinaisons, les activistes continuent leurs menées contre la patrie. De Hollande, ils aident à la propagande contre la révision des traités de 1839.

Où en est-elle, cette révision ? On sait que l'influence anglo-américaine est intervenue contre nos revendications territoriales, malgré le désir exprimé par les Limbourgeois annexés de redevenir Belges. Cependant les Anglais et les Américains conviennent que les traités de 1839 doivent être révisés. Or,ce n'est que par un retour de ce qui nous appartenait que cette révision pourra être effective. Le reste ne sera que chiffon de papier. Il semble malheureusement qu'un nouveau chiffon de papier sera à peu près tout ce que nous obtiendrons. On nous congratule,on nous encense, on nous plaint,mais on ne nous rend pas la justice élémentaire que nous réclamons. Nous avons, paraît-il, le droit d'empêcher l'ensablement de l'embouchure de l'Escaut et nous pourrons même y faire passer librement la marine de guerre que nous projetons de créer. Mais nos alliés auront-ils ce même droit si les circonstances leur commandaient de venir à notre secours ? C'est là une clause essentielle de la revision des traités de 1889 et que le Conseil des Cinq semble laisser dans l'ombre.

Je sais bien qu'il est question d'étendre à la Belgique le traité de garantie qui unira la France aux Etats-Unis et à l'Angleterre. Mais pourquoi nos bons alliés anglo-américains ne commencent-ils pas par nous mettre en mesure de renforcer notre propre défense par la restitution des moyens défensifs que nous devions à notre constitution géographique et aux longs siècles de notre histoire ?

Nous n'aimons pas beaucoup le rôle de « protégés », nous qui avons servi de bouclier protecteur au début de la campagne.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Itàlie.

LA RÉFORME ÉLECTORALE. — Le 14 août dernier, le Sénat italien adoptait, en une seule séance, après un examen et une discussion d'une heure à peine, le texte, approuvé par la Chambre, d'un projet de loi de réforme éléctorale. Cet empressement, alors que l'on s'attendait à voir la *Camera vitalizia* consacrer à ce si important sujet plusieurs journées, pourrait s'expliquer simplement du fait que les pères conscrits, n'étant pas touchés par l'ordre électoral nouveau, ont sans doute opiné qu'ils eussent eu mauvaise grâce à empê-

cher la Chambre de procéder à un remaniement de son recrutement comme bon lui semblait. En réalité, s'ils ont émis 70 votes favorables contre 9 contraires, il ne faudrait pas, pour autant, oublier qu'ils n'avaient nullement eu, dès l'origine, ce bel enthousiasme pour la réforme en question et que l'opposition sénatoriale ne s'était point du tout limitée, alors, à l'enceinte du Palais *Madama*. On put voir, en effet, aux jours où la réforme était discutée à la Chambre, un nombre considérable de ces mêmes pères conscrits s'agiter, dans les corridors de *Montecitorio*, contre la représentation proportionnelle et le scrutin de liste. Mais quel enchantement merveilleux les a subitement convertis aux raisons de M. Nitti, président du Conseil? c'est ce qu'il serait oiseux de vouloir interpréter ici. Quant au contenu de la nouvelle loi, on avait eu soin de leur distribuer préalablement un exposé succinct du sénateur Alberto Dallolio, rapporteur de la Commission des Cinq, à laquelle ce même Sénat avait confié l'examen du projet. Et cet exposé, précisément, concluait sur la proposition d'approuver « *senza modificazione alcuna il testo approvato dalla Camera dei Deputati* ». Une fois la promulgation royale passée, l'Italie se trouvera donc — la date probable des élections générales oscillant entre la limite précise de la première quinzaine de novembre — en face d'un système électoral nouveau, mûrement préparé — sans intervention modificatrice du Sénat, comme on vient de le voir — par ses anciens représentants au profit des mandataires de ses jeunes espoirs, de ses appétits postguerriers de rénovation.

Soyons franc. Il serait d'une mauvaise méthode de prétendre que le pays, dans son ensemble, se soit aucunement intéressé à cette refonte de son système représentatif direct. A peine sorti de cette terrible guerre qui a consumé le meilleur de ses énergies, il s'est trouvé en face du plus angoissant problème économique qu'il ait connu depuis la réalisation de l'unité, et la solution que les masses lui ont, provisoirement, donnée n'est pas de celles qui ouvrent sur demain une riante perspective. On sait — ou l'on ne sait pas, en France, qu'au commencement de juillet dernier, des syndiqués de la Spezia et de Forli ont inauguré le système, éminemment simpliste, du pillage des marchés et magasins, et que ces « réquisitions » populaires forcées se sont, après Florence, propagées à la façon d'une traînée de poudre, en cinq ou six jours, jusqu'à Taranto.

Cet essai de bolchévisme alimentaire — et, dans certaines villes, des commissions ouvrières ont joué, durant une semaine, le rôle de *soviets*, avec, sous leurs ordres, des gardes rouges surveillant la distribution des marchandises pillées, et entassées dans les Bourses du Travail ! — a entraîné de sanglantes bagarres, mais a bien vite avorté, après ces fâcheuses expériences, lesquelles, d'ailleurs, ont obligé les boutiquiers à réduire de moitié leurs prix et contraint le

gouvernement à prendre enfin quelques mesures destinées à enrayer l'effroyable hausse du coût de la vie dans la péninsule. Mais les nouveaux prix ainsi imposés par le peuple, et acceptés — par crainte du pire — par les autorités locales, étant généralement au-dessous du prix réel des denrées, la moitié des boutiques s'est aussitôt, après liquidation du stock en magasin, fermée. On a rétabli les *marchette*, les *tagliandi*, dont le mécanisme est beaucoup plus rigoureux et restreint que celui de la *carte d'alimentation* française — même en sa période la plus critique, — et l'on peut voir de nouveau, dans les cités italiques, comme pendant la guerre, ces interminables queues de messagères attendant la distribution d'une maigre pitance.

Dans ces conditions, on concevra que les douceurs de la représentation proportionnelle et les suavités du scrutin de liste laissent froid un peuple aussi sensible, irrité, désabusé qu'est présentement le peuple italien.

Cependant la réforme électorale a été — de l'aveu même de M. Nitti — conçue comme un dérivatif à cet ordre de préoccupations particulièrement troublantes. Et deux partis surtout s'en sont déclarés les enthousiastes partisans : le parti socialiste officiel et le parti populaire italien — soit donc les rouges et les noirs. Or ce sont là les deux seules organisations politiques sérieusement et traditionnellement organisées; qui, par conséquent, peuvent tout espérer — étant sûres, au demeurant, de n'avoir rien à y perdre — d'un changement du système électoral. L'hostilité des députés de la présente législature s'explique par un instinct trop naturel de *self-conservation*. Est-il besoin, en effet, d'écrire, en France, que le système de l'arrondissement — disons, pour conserver la couleur locale italienne : *du district* — uninominal, avec ses possibilités de corruption, ou, si l'on veut, de pressions officielles et, tout au moins, de mise en valeur des influences personnelles sur des clientèles plus ou moins avouables, offre des garanties beaucoup plus tangibles de réélection que le système de la R. P ? Aussi n'a-t-on pas lieu de trop s'étonner si, grâce à une obstruction sournoise et des amendements multiples, l'actuelle Chambre a réussi à enlever, en grande partie, à la réforme son caractère radical. On a conservé, nous voulons bien l'admettre, les noms et peut-être l'esprit du scrutin de liste, mais la substance a été escamotée.

M. Giovanni Bovio a fort bien décrit, pour l'Italie, les vices du scrutin uninominal. Ils sont pires encore que chez nous, à cause du plus bas étiage intellectuel de la plèbe électorale — nous risquerions presque le mot des Junkers prussiens : du *Stimmvieh*, — dans la péninsule. Qu'il nous suffise de constater que c'était le triomphe du système des groupes, au détriment de la formation de ces vastes partis politiques, indispensables au bon fonctionnement d'un régime par-

lementaire. La représentation proportionnelle, par contre — et c'est ce qu'a excellemment marqué le professeur Bandini, secrétaire du parti radical et proportionnaliste convaincu, — entraîne, de par l'ampleur même de la circonscription, la submersion des intérêts particularistes en obligeant les candidats à la députation à formuler des programmes politiques clairs et précis, à donner, en un mot, la préférence aux idées sur les individus, en orientant la lutte électorale vers une élévation morale totalement absente du système jusqu'alors en usage. Pour cela, il faut, de toute évidence, que la base de cette circonscription soit mesurée dans des conditions d'extension territoriale considérables. Or, l'article 17 de la loi nouvelle, bien qu'admettant e collège électoral provincial — soit donc constitué par plusieurs provinces contiguës, aux fins d'élection d'un nombre de députés non inférieur à dix, — contient la réserve que, pour les premières élections, on permettra la formation de collèges uniprovinciaux élisant pour le moins cinq députés : porte ouverte à l'abus des influences personnelles.

Lors de la trop brève discussion au Sénat, dont il a été rendu compte plus haut, le sénateur Mariotti ayant recommandé que l'on usât le moins possible de cette dernière facilité, « *per evitare attriti e difficoltà* », M. Nitti lui répliqua que « *l'esperienza soltanto dirà quali saranno i ragruppamenti più convenienti* ».

En attendant, il saute aux yeux que les réformateurs de la Chambre italienne, dans l'impossibilité de s'opposer à la volonté décidée des partis qui proclamaient la nécessité de la réforme, ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour en amoindrir la portée rénovatrice. Le résultat de cette manœuvre a été la procréation d'un produit hybride, dont l'application représente une inconnue, et, par suite, un péril (1). On s'imagine, de la sorte, jeter le discrédit sur le nouveau système et ramener à vau-l'eau le vieux procédé de scrutin uninominal. Vains espoirs, car un retour en arrière est exclu des aléas de l'Histoire. Et où l'on ira, ce sera, au contraire, à la R. P. vraie, celle dont M. Paolo Orano, sans doute, avait fait miroiter l'illusion aux personnages français qu'il ne nomma pas, dans son article : *La riforma elettorale italiana vista di Francia* et inséré au n° 226 du *Popolo d'Italia.*

Il n'en est pas moins vrai que la transformation du régime électoral italien et ses conséquences politiques et sociales méritent de notre part l'attention la plus éveillée. La France, si voisine géographiquement de l'Italie, en est fort éloignée du point de vue de l'orienta-

(1) Le gouvernement de M. Nitti a fait, d'ailleurs, procéder à un mouvement de préfets en vue des prochaines élections et sous prétexte d'un rajeunissement des cadres. On trouvera dans la *Stampa* (dans les notes romaines de son correspondant S...) tous détails à ce sujet.

tion politique. Voyez par exemple la simple questiou du *vote* des femmes...

La tradition révolutionnaire, qui est toujours à la base de notre vie politique, est lettre morte chez nos voisins. La métaphysique des Droits de l'Homme et du Citoyen y a fait place à l'Evangile moderniste du maximum de développement de la race; sur les bases d'un avenir de productivité intense, organisé à l'américaine. Foin donc d'idéalismes vieillots !

C'est le réalisme le moins romantique qui domine. A notre idéologie de conventionnels arriérés s'oppose le pragmatisme le plus agissant. Et c'est peut-être l'opposition fondamentale des deux démopsychologies qui fait que les Italiens cultivés attachent tant d'importance aux jugements que portent sur eux les Français spécialisés dans l'étude de l'Italie moderne. Les sachant d'une orientation si opposée à la leur, ils se disent que leurs écrits représentent à peu près la manière de voir de la postérité...

MONTE CITORIO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Géographie historique

J. M. Tourneur-Aumont : *L'Alsace et l'Alemanie ;* Berger-Levrault. 10 »

Histoire

Léon Dubreuil : *L'idée régionaliste sous la Révolution*; Millot, Besançon. » »

Littérature

France Ardel : *Petites notes sur de grandes heures*; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Arnold Goffin : *Emile Verhaeren* ; Etabl. Brepols, Turnhout. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

José Roussel-Lépine : *Les champs de l'Ourcq, septembre 1914*. Avec une grav. et 14 croquis ; Plon. 5 »

Edgar Tant : *Exode*, octobre 1914 ; Lebègue. » »

Pédagogie

Cahiers de Probus : *L'Université nouvelle*. II : *les applications de la doctrine par les Compagnons* ; Fischbacher. 5 »

Poésie

Pierre Aguétant : *A fleur de chair*. Lettre-préface de Camille Saint-Saëns ; Plon. 3 »

Nathalie Cellérier : *Légende de Saint-Christophe* ; Julien, Genève. 2 50

Léon Denizet : *Sanglots et soupirs*. Préface de Henry Brongniart ; Revue des Indépendants. 2 50

Pierre Girard : *Mon royaume est en fleurs* ; Kundig, Genève. » »

Pierre Girard : *Le pavillon dans les vignes* ; Edit. Sonor, Genève. » »

Emmanuel d'Is : *Guénola* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. 4 »

Raoul Odin : *Musette*; Revue litt. et artistique. 1 »

Raoul Odin : *Les quatre géants ;* Revue litt. et artistique. 1 »

Planière : *Vers l'aurore* ; Jouve, 3 »

Politique

V. Colocotronis : *La Macédoine et l'Hellénisme.* Avec planches et cart.; Berger-Levrault. 30 »

Comte L. de Voinovitch : *La Dalmatie, l'Italie et l'Unité yougo-slave, 1797-1917* ; Georg, Genève. 4 »

Roman

A. Ballot-Beaupré : *L'idée de Crésus ;* Albin Michel. 4 50

Daniel Barrias : *Les aventures amoureuses d'Eustache Leroussin* ; L'Edition. 3 50

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles.* Illust. de Marie Laurencin ; Renaissance du livre 4 50

Jeanne Landre : *Madame Poche ou la parfaite éducatrice;* Albin Michel. 4 50

M. C. Poinsot : *Le cœur ailé* ; Renaissance du Livre. 4 50

Jean Tedesco : *La première illusion du Capitaine Tramp.* Frises de Tito Saubidet ; Crès. 4 50

Horace Van Offel : *Suzanne et son vieillard* ; Albin Michel. 4 50

Sociologie

Dr Binet-Sanglé : *Demain* ; Figuière. 1 25

André Gayot : *La politique de demain.* Préface de M. René Viviani ; Albin Michel. 4 50

Georges Hoog : *A l'épreuve de la guerre,* extrait de l'œuvre de Marc Sangnier, avec une introduction ; La Démocratie. 3 50

A. de Rochebrune : *La croisade de l'A. R. C.* ; Figuière. 3 50

Voyages

Guides bleus : *Le Maroc.* Avec un autographe du Général Lyautey, 10 cartes et 19 plans ; Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre ouverte à M. Charles-Henry Hirsch. — Léonide Andreieff. — Une lettre de M. Maurice Boissard. — Le Journal des Goncourt. — L'œuvre inédite de Charles Morice. — Gabriele d'Annunzio parle aux volontaires. — Thyssen à Jérusalem. — Un apôtre des idées françaises en Serbie au xviiie siècle : Dosithée Obradovitch. — Une lettre de Marie Delna. — Encore les Colombins. — A propos de « Nach Paris ». — Zola en Italie. — En marge de Brillat-Savarin.

Lettre ouverte à M. Charles-Henry Hirsch.

La Guimorais, 2 septembre 1919.

Mon cher Charles-Henry Hirsch,

Est-ce bien vous, mon vieux camarade, vieux compagnon des luttes premières, des fièvres et des espoirs d'antan, est-ce bien vous qui dites que nous avons aimé Rimbaud par protestation contre les sarcasmes des boulevardiers? Est-il possible que, dans votre mémoire, l'enchaînement des causes et des effets soit à ce point bouleversé? Qu'est-ce, en vérité, qui a attaché l'attention des boulevardiers, des chroniqueurs, à la fin du xixe siècle, sur l'œuvre de Rimbaud, sur l'œuvre de Laforgue, sur l'œuvre de Mallarmé et même sur l'œuvre de Verlaine, si ce n'est, tout au contraire, précisément, l'admiration que nos jeunes revues manifestaient avec tant d'enthousiasme et tant de conviction?

Vous n'aimez pas Rimbaud ni Laforgue. Je ne vous conteste pas ce droit. J'espère que vous vous détournez d'eux d'instinct ou par des motifs plus solides que ceux de M. Lasserre. Laissez-lui la responsabilité d'avoir découvert un « génie précoce » qui n'en est pas moins un « génie raté », et

définissons, si vous le voulez bien, les termes. Ou l'œuvre — interrompue si tôt — de Rimbaud est une œuvre de génie, ou elle n'est pas une œuvre de génie. Si elle est une œuvre de génie, elle n'est pas ratée, elle n'est pas d'un raté. Le génie est précoce, parce que Rimbaud avait seize et dix-sept ans lorsqu'il écrivait son œuvre. Cela ne diminue ni n'augmente la valeur de son génie; cela augmente simplement l'étonnement que ce génie peut nous inspirer; mais le génie est, ou il n'est pas; choisissez; mon choix est fait. Un génie, quoi qu'en pense M Lasserre, ne se débat pas contre l'impuissance, fût-elle physiologique, de la pensée. Un génie s'exprime, et, s'il ne s'exprime pas, rien ne saurait nous révéler qu'il y ait eu un génie.

Je passe sur l'habituelle accusation d'obscurité. Comment les critiques n'en sont-ils pas las, eux-mêmes, depuis longtemps? Cela *prend* toujours, je le sais bien. Mais vous, mon cher Hirsch, de qui j'apprécie l'esprit si fin, si nuancé et si délicat, pouvez-vous douter que cette prétendue obscurité, qu'on objecte à toutes les recherches audacieuses ou rares, peut se trouver en nous, les lecteurs inhabiles ou grossiers, mais non dans une œuvre de génie précoce ou non précoce, de génie raté ou non raté, car qu'est-ce que le génie, sinon une lucidité supérieure?

Et puis, comment laissez-vous passer sans protester la phrase sur Mallarmé? « Mallarmé, à qui Rimbaud révéla *certainement* sa vocation, nous a légué une douzaine de petits bouts de poésie délicieux en ce genre chinois où il savait mettre un sel de mystificateur... » Il n'est pas, dans cette phrase, une assertion qui ne soit fausse! Mallarmé, avant 1870, avait donné des poèmes au *Parnasse*; quand furent publiés *les Poètes maudits* de Verlaine et les premières éditions de Rimbaud, la majeure partie de cette « douzaine de petits bouts de poésie délicieux » faisaient déjà l'admiration d'un grand nombre de jeunes gens; et qu'est-ce que c'est que « ce genre chinois »? qu'est-ce que c'est que le « sel de mystificateur » de l'auteur d'*Hérodiade*, du *Sonnet à Edgar Poe* ou des *Fenêtres?* — Je cite, vous le voyez, les titres du quart environ de ces « petits bouts ».

N'est-il suffisant qu'un poète tel que Claudel ne néglige aucune occasion de rendre hommage au génie de Rimbaud et de reconnaître l'importance de Rimbaud sur sa propre formation, pour que, aimant ou détestant Rimbaud, il nous apparaisse que ce génie *précoce* et *raté* ait, au moins une fois, été fécond, et, dès lors, qu'est-ce donc qui empêche qu'il le puisse être une seconde fois?

Vous le savez comme moi, mon cher Hirsch, de tous temps la « grande critique », comme vous l'appelez avec une heureuse ironie, se paît d'affirmations hasardées, de rapprochements qu'un respect suffisant de la chronologie interdirait, de suggestions ou d'insinuations sottement méprisantes et doctorales, mais vous n'êtes pas un « grand critique »; vous avez gardé de vos jeunes années quelque considération pour la vérité et l'amour désintéressé de la justice, même envers ceux que vous n'aimez pas. Croyez-moi : laissez M. Pierre Lasserre à *la Minerve française*, et, si vous avez de bonnes raisons de détester Rimbaud, ou Laforgue, ou Mallarmé, et pour nous les faire détester, donnez-les, plutôt que les raisons contestables de M. Lasserre, au *Mercure de France*, où nous les lirons, attentifs, pour notre plus grand profit.

Pardonnez-moi, mon cher Hirsch, la longueur de ma lettre. J'ai con-

servé de ma jeunesse le culte de mes héros; je l'ai purifié en prenant, d'année en année, une plus nette conscience des motifs de ce culte. Je suis sûr de n'être pas seul à aimer profondément, à exalter, à admirer, avec Claudel, l'œuvre de Rimbaud. Je voudrais que vous vous rendiez compte que ce n'est pas par dilettantisme irréfléchi ni par caprice, mais par conviction sincère et par reconnaissance.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Léonide Andreieff. — Les dépêches du 15 septembre venues de Suède, nous ont appris la mort de Léonide Andreieff, qu'on peut considérer comme un des plus grands écrivains russes du commencement du xxe siècle, et auquel nous devons des livres forts, tragiques, qui sont parmi les meilleurs que nous connaissions de la littérature slave.

C'est en 1905 que M. Serge Persky donne les premières traductions de l'œuvre du jeune conteur, qui avait alors trente-quatre ans. Ce fut l'*Abîme* d'abord, puis le *Rire rouge*, cette épopée guerrière qui restera comme le livre le plus caractéristique de l'horreur des grandes batailles modernes. Le *Silence*, le *Gouverneur*, les *Sept pendus*, qui sont de longues nouvelles, nous montrèrent ensuite un écrivain psychologue d'une hardiesse et d'une sensibilité qui furent pour nous une véritable révélation.

Andreieff n'avait pas la grande mélancolie de Gorki, ni surtout le prodigieux instinct poétique de l'auteur des *Vagabonds*, mais il savait faire un conte aussi bien que Maupassant, construisait une intrigue avec infiniment d'art, et avait une puissance d'évocation dramatique qu'il semblait tenir d'Edgar Poe.

En 1905, Andreieff fut emprisonné par les fonctionnaires du Tzar parce qu'il avait des opinions suspectes, mais il fut relâché assez rapidement. Le bolchévisme ne le conduisit pas dans les geôles, mais le tourmenta de mille façons. Andreieff adressa au monde des appels éloquents en faveur de son pays martyrisé par la tyrannie des Soviets. Il est mort victime des émotions que lui prodiguèrent les délégués et les soldats rouges. Il avait quarante-huit ans.

§

Une lettre de M. Maurice Boissard.

Paris, le 15 septembre 1919.

Mon cher Directeur,

Un tout petit mot, je vous prie, au sujet de la lettre de Mme Aurel, que vous avez publiée dans le dernier numéro.

Mme Aurel me reproche d'avoir prêté à Apollinaire une de ses définitions. J'ai écrit exactement ceci : « Elle (Mme Aurel) nous a donné notamment sa définition de l'écrivain (Apollinaire), *telle, paraît-il, qu'elle la lui formula à lui-même.* »

Mme Aurel écrit élégamment que je *bafouille*. Je n'ose lui retourner le mot.

Cordialités.

MAURICE BOISSARD.

§

Le Journal des Goncourt. — Comme le faisait prévoir l'article sur la non-publication du *Journal des Goncourt* paru dans le *Mercure* du

16 septembre, l'Académie Goncourt a obtenu du ministre de l'Instruction publique un nouveau délai — de six années cette fois — pour publier la seconde partie des *Mémoires de la Vie littéraire*.

M. Lucien Descaves, interviewé à ce sujet par le *Petit Parisien*, le 21 septembre, a déclaré qu'en 1925 la publication ne pourra pas plus avoir lieu qu'aujourd'hui et pour les mêmes raisons, car, suivant l'expression de M. Descaves, ce *Journal*, édité, serait un véritable « nid à procès ».

« Les personnes visées seraient en droit d'attaquer en diffamation non seulement l'éditeur, mais les membres de l'Académie Goncourt. Toute la fortune des Goncourt ne suffirait pas à payer les frais. »

Il est piquant que ce renseignement si précis soit donné par M. Descaves, qui, d'après ses propres déclarations, « depuis deux ans ne prend plus part aux délibérations de l'Académie ».

Plus curieux que ses collègues, M. Lucien Descaves aurait-il consenti à feuilleter le mystérieux *Journal* ?

§

L'œuvre inédite de Charles Morice. — Sur de grandes feuilles, d'une écriture soignée, s'inscrivent des poèmes multiples que nous ne connaissons pas encore, mais que des mains pieuses ont gardés. Charles Morice était très difficile pour soi-même. Il travaillait beaucoup, avec peine, avec soin, et n'était jamais satisfait. Obligé à des besognes quotidiennes, qu'il faisait très consciencieusement, il se réfugiait dans la poésie et mettait toute la délicatesse de son cœur dans ses œuvres qu'il ne montrait qu'à ses intimes amis.

On publiera sans doute son livre dans quelques mois. Et tous ceux qui l'ont aimé, qui ont éprouvé les bienfaits d'une amitié charmante et toujours dévouée, liront avec ferveur les meilleures pensées de ce poète, qui eut le respect de l'art auquel il se consacra comme un prêtre à sa religion.

§

Gabriele d'Annunzio parle aux volontaires. — Avant que d'entreprendre son expédition de Fiume, le poète de *la Nave*, tel un généralissime, adressa aux volontaires qui l'ont suivi cet ordre du jour :

« Il faut se compter, se discipliner, aller vite. Le mot d'ordre, le voici : prendre les armes et ne pas parler. Le salut de la patrie demande notre suprême effort. Il exige l'immolation. Qui peut être avare de son sang après Caporetto ? Qui peut être avare de son sang après une honte plus grave, plus sombre, plus longue que celle-là ? L'heure de comprendre est venue. Ce n'est pas le hasard qui est aujourd'hui maître de la bataille, mais l'esprit. Les martyrs se lèvent en criant : Je crois ! C'est un cri implacable... J'ai confiance en chacun et en tous. »

§

Thyssen à Jérusalem. — Dans les premiers jours de janvier 1919, des soldats français du détachement de Port-Saïd, en permission de quelques heures à Jérusalem, cherchaient un guide pour visiter le Saint-Sépulcre. On leur indiqua le père M..., à ce moment-là soldat territorial du groupe détaché dans la Ville-Sainte. Le Père M..., qui fait partie des « Pères Blancs », prenait tous les trois jours le planton au Saint-Sépulcre. Les deux autres jours, la garde était assurée par un soldat anglais, puis

par un soldat italien. Le Père M... connaît depuis longtemps Jérusalem. Il aime cette ville, il en commente avec fougue les beautés et accompagne habituellement, pendant les deux jours où il n'est pas de service, les pèlerins qui viennent visiter le Saint-Sépulcre.

Nos troupiers allaient donc avoir recours à son obligeance, lorsqu'ils l'aperçurent en compagnie de cinq médecins français à deux ou trois galons, qui partaient pour la tournée habituelle Nos fantassins, à qui ne manquent ni la notion des différents grades, ni le souci de la hiérarchie, n'insistèrent point, mais, à respectueuse distance, accompagnèrent ce groupe de visiteurs.

Dans la cour du Saint-Sépulcre, près de la pierre sous quoi repose ce chevalier français qui s'était « croisé » et que piétinent des générations de pèlerins, nos soldats rencontrèrent de fortune un brave homme de prêtre, le Père F..., à qui ils contèrent leurs peines et leur souci des hiérarchies. Le Père F... s'offrit à les accompagner.

Et de fait ils visitèrent en sa compagnie les stations, les tombeaux, les différentes chapelles, le Mont des Oliviers, le jardin de Gethsémani. Cette visite dura deux jours. Ils rencontrèrent plusieurs fois la caravane du Père M... et des médecins qu'ils saluèrent.

A Bethléem, ils trouvèrent encore le Père M... en calot bleu, en grande capote, ayant à la main un noueux bâton, et autour des reins une musette. Le Père M.., solide, pareil à un riche paysan, montrait avec un orgueil légitime son large domaine, expliquait la ville et ses alentours au groupe des médecins.

Advint le troisième jour, qui était le dernier. Quelques-uns de ces jeunes soldats voulaient emporter un certificat de pèlerin. Ils avaient ouï parler que l'on délivrait ce diplôme à tout pèlerin contre cinquante piastres pour les frais de chancellerie et gratuitement aux infortunés militaires.

— Adressez-vous au Père M..., leur dit-on, c'est lui qui décerne les brevets.

Ingénument, ils exposèrent leur requête au Père M..., qui, depuis la veille au soir, était libre, les médecins étant repartis par le train du matin.

— Evidemment, dit le Père, l'air fort embarrassé, et qui ne répondait que pressé de questions... Evidemment... oui, je sais bien, répétait-il, les yeux baissés, en se frottant les mains, d'un geste habituel... Oui, vous avez visité les Lieux-Saints. Je vous ai rencontrés, comme vous dites. Oui, plusieurs fois, avec le Père F... Mais, n'est-ce pas ? je suis censé ne rien savoir. Je ne sais pas, si vous avez bien accompli tout ce qu'il fallait. Je n'en doute pas, mais voyez le cas de conscience où vous me placez : je n'en suis pas sûr tout de même Puisque vous vous êtes promené avec le Père F... adressez-vous donc à lui...

Et il les renvoya. Le Père F.... apprenant ces faits, haussa les épaules. Il savait bien que, pour les pèlerins français, c'était le Père M... qui tenait à délivrer les brevets. Il n'y avait là qu'une petite jalousie, oh! toute petite, parce que le Père M... et le Père F..., bien que de culte latin, n'appartiennent pas à la même congrégation et que leurs deux compagnies, établies à Jérusalem, occupent des emplacements distincts et s'attribuent des fonctions différentes... Le Père F... comprenait, mais il dit seulement :

— Je vous les ferai obtenir quand même.

Nos soldats eurent en effet leurs fameux diplômes. C'est un large et imposant chromo où le bleu tendre, le jaune, le vert de prairie et le rouge cru dominent. On y voit la vue générale de Jérusalem ; sur un même plan et sous une branche, on dirait des roses trémières, en lettres gothiques, s'inscrit la formule :

In Dei nomine ! Amen !

Omnibus et singulis has litteras visuris fidem facimus ac testamur Dominum...
Jérusalem feliciter pervenisse et Sacra Loca expiatum visitasse.
Datum Jerosolymis e conventu SSmi Salvatoris die II mensis Januarii anni 1919.
De mandato Paternitatis Suæ Romæ
Fr. (Signé) : JOSEPH THYSSEN,
Secretarius Custodialis Terræ Sanctæ.

Et, en bas, sous la marge qui encadre le dessin, ces simples lignes, en petits caractères : *B. Kühlen, Typogr. Apost. M. Gladbach. Germania.*

Or, — nos soldats l'apprirent par la suite, — ce Joseph Thyssen, haut surveillant des Lieux saints et signataire du diplôme, est le propre cousin de l'ancien conseiller privé de l'Empire Allemand, Auguste Thyssen, le métallurgiste qui avait réussi, en 1914, à s'installer dans nos bassins miniers du Calvados et de Meurthe-et-Moselle. C'est en parlant d'Auguste Thyssen que M. Louis Bruneau disait dans son livre *L'Allemagne en France* (publié en 1913) :

On prétend que les congrégations expulsées du territoire français auraient trouvé en lui un dépositaire fidèle, auquel elles auraient remis, avec la mission de les faire fructifier, les fonds par elles soustraits aux investigations indiscrètes d'un gouvernement hostile. (Page 71.)

Et ceci explique peut-être l'embarras du père M...

§

Un apôtre des idées françaises en Serbie au XVIIIe siècle : Dosithée Obradovitch. — Au moment où la question du Banat met aux prises les revendications du jeune Royaume yougoslave avec les prétentions roumaines, il convient d'évoquer le souvenir de Dosithée Obradovitch, qui naquit à Tchakovo, dans le Banat du Nord, et qui est considéré à bon droit comme le père de la littérature serbe.

La petite ville de Tchakovo (Csak), située au sud-ouest de Témesvar, possède encore la maison — désignée par une plaque commémorative — où naquit le premier apôtre intellectuel de l'unité yougoslave.

Dosithée Obradovitch, qui a laissé des lettres et des mémoires du plus haut intérêt, fut un *self made man* dans toute l'acception du terme.

Orphelin, sorti des derniers rangs du peuple, il fut recueilli par un oncle qui le destina à la prêtrise. De précoces lectures firent concevoir à l'enfant une étrange vocation : celle de devenir un saint. Entré au couvent d'Opovo sur la Frouchka Gora, il y rencontra un higoumène, qui était un brave homme et qui, trouvant l'élève déjà plus savant que le maître, conseilla au jeune Dosithée — de son vrai nom Dimitri — de jeter le froc aux orties pour se donner tout entier à l'étude.

Chasse de ta tête tes pensées de prêtre, lui dit-il ; cherche à t'instruirce ; brave pour cela la faim, la soif et le froid. J'aimerais mieux te savoir maître d'école d'un petit village qu'archimandrite ou higoumène d'Opovo.

Alors commença pour le jeune homme un pèlerinage tourmenté à travers les divers pays qui pouvaient passer pour des centres de culture. Dosithée s'en alla, donnant des leçons, écoutant les maîtres les plus célèbres, apprenant et enseignant les langues, écrivant, traduisant, de Zagreb à Cattaro, de l'Athos à Smyrne, d'Athènes en Albanie, à Corfou, à Venise, à Trieste, à Vienne.

Puis il retourne à Constantinople, se réfugie en Moldavie, arrive à Lvov, se fait inscrire à l'Université de Halle, séjourne à Leipzig, s'embarque pour l'Angleterre, passe en Russie, vient s'initier chez nous à notre culture, et se met à propager chez ses compatriotes les idées de liberté humaine, qui commençaient à mettre la France en ébullition.

Dosithée Obradovitch arriva sur notre sol en 1784, et son premier soin fut de faire pèlerinage au tombeau de Fénelon. Admirateur passionné de Molière, de Mme de Sévigné, de Voltaire, de Rousseau, de La Bruyère, de La Fontaine, qu'il traduisit, il conçut l'idée de s'adresser directement au peuple dans une langue accessible à tous. Rompant avec les traditions scolastiques, il fut ainsi le premier écrivain réellement national et s'inspira d'un idéal purement démocratique, qui devait porter les plus beaux fruits.

Pour lui, ce dont ses compatriotes avaient le plus besoin, c'était d'instruction. Il rêvait de les affranchir, de les réunir en un seul Etat, et voici ce qu'il écrivait dès 1780 :

> J'ai cherché, j'ai appris à connaître divers peuples, mais surtout notre Serbie slave du Banat à l'Albanie. En Serbie, en Bosnie, en Dalmatie, en Slavonie, en Herzégovine, partout les habitants offrent le même caractère ; quels qu'ils soient, ils ne forment tous qu'une même famille.

Dosithée Obradovitch devint ministre de l'Instruction publique et précepteur des enfants de Kara Georges en 1807 ; son action marque le début de la Renaissance serbe, et nous ne devons pas oublier qu'il se fit le champion des idées d'affranchissement qui sont des idées françaises. Toute sa vie fut une longue lutte contre l'ignorance et l'intolérance, sources de misère.

Récemment, un groupe de savants et de lettrés yougoslaves adressait une pétition à la Conférence de la Paix, pour que sa bourgade natale de Tchakovo fût rattachée au nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

PH. LEBESGUE.

§

Une lettre de Mlle Marie Delna.

M. Charles Régismanset, ayant reproduit dans son feuilleton littéraire de la *Dépêche coloniale* l'anecdote sur Mlle Marie Delna parue dans une récente chronique de théâtre du *Mercure*, a reçu de la chanteuse la lettre suivante qu'il nous communique :

Montmorency,
rue du Marché, 13.

Monsieur,

Je ne veux pas laisser passer cette stupide anecdote que cite M. Maurice Boissard et que vous reproduisez dans votre « Chronique des livres ».

Je sais que, depuis deux ans, se promène dans toutes les grandes villes d'Europe une femme se faisant passer pour moi et se servant de mon nom, ce qui est plus grave.

Si M. Maurice Boissard a vu cette femme dernièrement à Londres, ne pourrait-il pas me donner des renseignements sur elle ?

Ne pourriez-vous lui demander aussi de bien vouloir rectifier cette énorme balourdise sortie de la bouche d'un sosie ?

Vous, monsieur, ne m'avez pas fait l'injure de croire que j'ignorais « Shakespeare ».

Miss Quickly se révolte sous la plume de Marie Delna.

Je tiens à vous remercier en vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

MARIE DELNA.

§

Encore les « Colombins ».

Yport, 7 septembre 1919.

Mon cher Vallette,

Etant ici en villégiature, je n'ai pas les documents nécessaires pour appuyer ma remarque touchant le mot « colombins » relevé dans le roman de Louis Dumur.

Il est possible, après tout, qu'on dise : « *Il a* ou *ils ont les colombins* ». Mais ce ne peut être que par extension de l'expression primitive et, dans ce cas, il signifie « flemme » ou « paresse » et non la peur, comme l'a voulu certainement écrire Dumur.

Je répète encore une fois qu'un « colombin » est un étron, une « sentinelle ». Ce ne peut être le résultat causé par la peur, laquelle se traduit par « la foire », la « colique », et leurs synonymes argotiques : la « chiasse », la « trouille », etc., etc.

Maintenant, contrairement à ce que croit Louis Dumur, « colombins » ne date nullement de la guerre.

Il faisait partie de l'argot militaire employé au régiment.

La guerre n'a peut-être pas apporté un seul vocable argotique nouveau. Des expressions neuves, des locutions ? Certes. Mais pas un vocable nouveau. Tout le langage « poilu » avait cours avant la guerre et faisait partie de ce que les pédants ont qualifié (on se demande pourquoi ?) de « bas langage ».

Dans le sens de « paresse », j'ai entendu dire :

— Moi d'corvée de foin, penses-tu, j'me défile, « j'ai les colombins » !

Dans le sens d'excrément solide, si j'ose dire, voici une anecdote qui, pour scatologique qu'elle puisse être, n'en est pas moins sublime.

C'était, je crois, à Verdun.

Une compagnie, avec son jeune lieutenant, était en réserve à l'abri d'un ravin, sous un bombardement effroyable et attendait, depuis un certain temps déjà, l'ordre de monter en ligne ou de venir en renfort.

De temps à autre des hommes s'éloignaient pour satisfaire leur besoins naturels, puis s'en revenaient prendre rang.

Soudain ce fut le tour du jeune lieutenant, qu'une réputation bien méritée de sang-froid et de bravoure avait précédé à son arrivée à la compagnie.

Donc, en venant reprendre son poste, il crut remarquer chez ses « poilus » des sourires ironiques et crut deviner leurs réflexions :

— « Ah ! Ah ! lui aussi, le jeune lieutenant, « ça lui fait de l'effet, il a les intestins délicats », etc., etc.

Ce que voyant, l'officier appela le plus tranquillement du monde :

— Caporal, prenez quatre hommes et venez avec moi !

Ceux-ci obéirent et le lieutenant les mena à la place qu'il venait de quitter.

Arrivé là, de sa badine touchant ce que j'appellerai le résultat de sa courte absence, l'officier leur dit :

— Je vous prie de remarquer qu'*il* est dur.

Les hommes constatèrent et en s'en revenant dirent à leurs camarades :

— C'est un colombin ! voulant signifier ainsi : ce n'est pas un résultat causé par la peur ou la colique.

Je conte mal cette magnifique histoire, car je suis tout de même embarrassé pour le faire. Mais elle est authentique. Je la tiens d'un de ceux qui la vécurent.

Quelque temps après, le lieutenant fut tué. Je puis fournir son nom, si on en doute.

Et voilà, mon cher Vallette. Je souhaite que cette petite discussion porte bonheur au roman très-beau de Louis Dumur.

Bien cordialement à vous,

JEHAN RICTUS.

§

A propos de « Nach Paris ».

7 septembre 1919.

Monsieur le Directeur,

J'ai admiré, comme il le mérite, le roman de M. L. Dumur, *Nach Paris !* qui constitue une tentative originale, fort méritoire, et un document historique de beaucoup de valeur, car je ne doute pas que la scène du viol horrible de la jeune fille, dans un village non dénommé, ne soit la relation d'un fait rigoureusement exact.

1. M. Dumur n'a pas voulu abuser des citations des auteurs allemands ; j'aurais souhaité qu'il fît aussi quelques citations d'auteurs anciens, de ceux que mes maîtres appelaient les géants de la philosophie, qu'il montrât Kant préconisant le triple mensonge du prêtre, du professeur et du prince, comme moyen de fonder et de faire vivre le futur Etat allemand, dans : *Was ist Aufklaerung* et Hegel louant l'ignorance, l'abêtissement et justifiant la guerre. Il aurait ainsi contribué à déraciner une erreur tenace : trop de nos contemporains s'imaginent que la mentalité allemande est un accident momentané remontant tout au plus à Bismarck, alors qu'elle est au contraire l'aboutissement de toute la littérature allemande depuis 150 ans, c'est-à-dire depuis que Lessing l'a affranchie de l'imitation de la littérature française.

2. Un détail qui pourrait trouver place dans la description de la bataille de l'Ourcq : je tiens de plusieurs habitants d'Oissery, village voisin de Saint-Soupplets et de Saint-Pathus, qu'avant de se retirer, les Allemands traînèrent dans les cours et dans les rues les meubles, les matelas, oreillers, édredons et les misérables hardes des paysans, et, n'ayant pas le temps d'y mettre le feu, éventrèrent le tout à coups de crosse et de baïonnette ou de couteau : le village était plein de plume et de laine trempant dans le purin. Il semble que cet acte ait été spontané, car, s'il avait été ordonné, le commandement y aurait employé les pastilles incendiaires et les pompes à pétrole. Dans l'un ou l'autre cas, il y a là une manifestation de ces senti-

ments essentiellement allemands, *schadenfreude*, *schadenfroh*, qu'il serait fâcheux de ne pas évoquer un peu.

3. Un peu partout, il est fait mention de la précaution que prennent les Allemands de faire leurs ordures à l'endroit le plus propre du lieu de leurs déprédations et de leurs pillages. Mais si la chose est dite, l'explication n'en est pas donnée : elle est constante et vaut pour chacune des 28 invasions allemandes qui se sont succédé en France depuis celle de Clovis jusqu'à la 29e et dernière, en date de 1914. C'est que *cela porte bonheur et assure l'impunité* aux déprédations commises pour donner satisfaction à la *Schadenfreude.*

J'ai remarqué que nos cambrioleurs, dans les faits divers, suivent quelquefois la même pratique, qui est chez nous d'importation allemande.

4. Je n'ai pas vu d'allusion aux mains coupées à de jeunes enfants et à des femmes en Belgique aux débuts des hostilités. M. Dumur trouverait dans un auteur libéral allemand, traduit chez Dentu en 1873, Johannès Scherr (*La Vie et les Mœurs en Allemagne*), la relation que, pendant la guerre de Trente ans, des soldats de l'armée Wallenstein avaient dans leur poche une main de femme, d'enfant, ou de préférence de fœtus, dans le but de se rendre invulnérables. L'Allemand est encore un primitif, ou tout au moins un demi-civilisé, beaucoup attardé dans ses superstitions d'un autre âge. On s'en rend compte en lisant les Folkoristes tels que Mannhardt (Baume-Kultus) et autres : et cela influe sur la Koultour.

4. Une autre notion qu'on verrait avec plaisir dans le roman, c'est celle de l'honneur allemand. Ce n'est pas comme chez nous un sentiment interne qui commande à la conscience de belles actions et des résolutions altruistes. L'honneur allemand est extérieur et se mesure à la profondeur du coup de chapeau, à la raideur du salut. C'est une erreur de nos journaux d'avoir traduit par *paix honorable* la paix *ehrenvoll* de Bethmann-Hollweg : il s'agissait d'une paix pleine d'honneurs (extérieurs). Batocki remarquait, il y a quelques mois (c'est l'ancien commissaire aux vivres), que l'allemand et le français sont deux langues irréductibles : le même mot y a le plus souvent deux sens exactement opposés.

L'allemand nous a emprunté plus de 3.000 mots (Reynaud, *l'Influence française en Allemagne*, Hachette, 1913). Il les a d'abord traduits et défigurés graphiquement et il n'a pu que leur attribuer le sens que lui prêtent son génie ethnique et son stade de civilisation.

Encore une fois, tous mes compliments à M. Dumur. Salutations empressées à lui et à vous.

J. MICHAUT.

§

Zola en Italie. — C'est un fait signalé par tous les journaux italiens, d'après les statistiques récentes, que l'on ne lit plus Zola en Italie. Il y eut, paraît-il, il y a vingt ans, une énorme vogue et depuis cette époque, ni dans les conversations, ni dans les bibliothèques, ni chez les éditeurs, ni chez les libraires le nom de Zola n'est plus prononcé.

Pourquoi, se demandait dernièrement, dans le *Secolo* M. Paolo de Giovanni, pourquoi cet oubli ? Il avoue ne pas pouvoir l'expliquer et il a fait dans le grand journal de Milan un appel à la jeunesse pour demander

qu'elle relise celui qu'il considère comme un des plus grands auteurs français.

La Débâcle, écrit-il, et beaucoup d'autres romans de Zola ont des qualités qui pourraient être encore mises à profit dans cette heure de bouleversement mondial. Il serait bon que la jeunesse lût et que les anciens reprissent ses livres au moins pour les feuilleter. Stendhal aurait voulu pouvoir aller tous les ans en Italie et lire tous les mois les Mille et une Nuits et Don Quichotte.

Espérons que la jeunesse italienne voudra au moins une fois par an relire Zola.

§

En marge de Brillat-Savarin. — Il y a quelques années, *les Annales*, faisant une enquête sur les plats préférés de nos plus notoires contemporains, Courteline répondit qu'il aimait exclusivement le pain de ménage et le fromage de Brie. Mais il semble bien que l'ami de Lidoire et de la Biscotte ne se soit pas toujours contenté de repas aussi bourgeois, si l'on en juge par cette lettre que mettait en vente récemment un libraire de la rue de l'Ancienne-Comédie (page 58 de son catalogue de novembre 1918) :

698. Courteline (Georges). Lettre autog., sig., s. d., 3 pp. 1/2 in-8. 15 fr.

« ... Se mettre à table à une heure du matin, pour en quitter à l'aurore, rien de fait ! Je ne peux plus, hélas ! et ma santé ne veut plus rien savoir... et puis, j'ai si peu, mais si peu d'appétit, que l'idée de m'asseoir en pleine nuit devant une volaille froide ou devant une tranche de rosbeef me rend malade d'avance. J'ai la haine de la table, et quand, à 2 heures au plus tard, je ne suis pas dans mon plumard, j'en ai pour deux jours à promener dans la vie un hébètement dont je ne finis par avoir raison qu'avec 15 heures de sommeil. Voilà ce que c'est que d'avoir trop fumé de cigarettes, bu trop de saletés et fait trop de bêtises... Je tombe de plus en plus dans la maladie noire, redoutant le monde et me calfeutrant dans la routine de mes vieilles habitudes. Tout ce qui n'est pas cela m'embête, m'assomme, m'irrite, m'énerve au point que j'en pleurerais comme un enfant, sans pouvoir au juste dire pourquoi. »

Document à verser au dossier : « Psychologie de l'auteur gai. »

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Au prix de 5 fr. l'un : les nos 8, 13, 35, 41, 44.
Au prix de 4 fr. l'un : les nos 61, 62, 69, 70, 72, 75, 85.
Au prix de 3 fr. l'un : les nos 106, 108, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 147, 170, 173.
Au prix de 2 fr. l'un : les nos 416, 493, 494, 495.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

CHARLES BAUDELAIRE

CRITIQUE D'ART ET ESTHÉTICIEN

—

1. — Antécédents.

Voici quelques années, étant de séjour à Paris, je fus surpris dans la rue par une *giboulée*, et je me réfugiai sous une porte cochère. J'en avais à peine franchi le seuil que j'étais salué dans l'ombre par une voix; et en même temps se présentait à moi, un mince paquet sous son bras, un de ces courtiers qui vont d'artistes en amateurs, de brocanteurs en marchands.

Celui-ci, par sa mine triste, annonçait un homme qui *ne réussissait pas*: — Etes-vous acheteur d'une peinture de Baudelaire? me demanda-t-il avec anxiété. — Serait-ce un de ces dessins lavés, dans le genre de ceux de Constantin Guys? questionnai-je... — Vous allez voir! et aussitôt il développa le paquet qu'il tenait précieusement. C'était une gouache encadrée.

La pluie ruisselait au dehors, transformant la rue en un lac couvert d'éclaboussures.

— Voyez-vous, — me dit-il, en me désignant un des coins du cadre, — c'est signé Baudelaire!

Rien ne ressemblait moins à un dessin de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Cela représentait une vertueuse jeune fille en robe directoire, faisant une offrande à un cippe couvert de fleurs. Illustration patiente, philosophique et froide de quelque sen-

timentalité à la Jean-Jacques. — Ceci ne peut être de Charles Baudelaire, dis-je. C'est sans doute une œuvre de son père, lequel fut peintre et laissa plusieurs gouaches, comme en témoigne l'inventaire de son mobilier. Le courtier eut une grimace de désappointement.— Une autre raison, péremptoire celle-ci, repris-je, c'est le nom de Baudelaire écrit *Beau* et non *Bau* (orthographe adoptée seulement par le traducteur d'Edgar Poe), quoique celui de son père s'écrivît originairement tel que vous le voyez sur ce tableau.

La pluie se ralentissait, le soleil revenait en longs rayons rigides qui transformaient ses grandes traînées en chevelure d'or. Le placier d'œuvres d'art emballa son petit cadre en murmurant : — Alors ce serait du père de Charles Baudelaire?

Sur ces derniers mots, il se remit en route, après m'avoir salué, et se perdit dans la foule que le soleil avait ramenée, magnétiquement, au bout de ses fils magiques.

A peine fut-il disparu que je regrettai de ne lui avoir point acquis, malgré son insuffisance artistique et sa niaiserie, ce précieux souvenir.

Ne se rattachait-il pas au plus original de nos poètes, au plus perspicace de nos critiques d'art ?

Je me consolai, en me réjouissant d'avoir vu une œuvre de Joseph-François Beaudelaire, père de l'auteur des *Curiosités esthétiques* et de l'*Art Romantique*.

Sur son enfance Charles Baudelaire a laissé cette note suggestive : « *Vieux mobilier Louis XVI* (1). *Antique, Consulat, pastels, Société XVIII*e *siècle*. » «Mme Aupick, ancienne Mme Joseph-François Beaudelaire, la mère du poète, écrivait à Asselineau, en se remémorant son premier mari :

M. Beaudelaire était un homme très distingué sous tous les rapports... Il avait connu tout le monde d'élite qui fréquentait chez le Duc de Praslin, quand il y était précepteur... M. Beaudelaire jouissait là d'une grande liberté, recevait du monde, donnait des dîners et souvent au duc et à la duchesse. La Révolution française mit fin à cette existence facile. Le précepteur sauva les biens de ses maîtres ; et les Praslin, reconnaissants, obtinrent pour lui, sous l'Empire, la nomination de secrétaire à la Chambre des Pairs. Il était conservateur du Palais et des jardins... C'était lui qui commandait à des

(1) *Fusées*, Baudelaire posthume.

artistes de son choix les tableaux et les statues pour l'ornement du Palais (1).

Sur l'acte de baptême de son fils, daté du 7 juin 1821, François Beaudelaire ne porte plus que le nom de *peintre*. Quoiqu'il l'eût perdu, à six ans, Charles n'oublia rien des premiers goûts que lui infusa son père ; après la mort de ce dernier il fut probablement élevé au milieu du mobilier et des objets d'art dont il s'était entouré. Un stage au collège de Lyon et un autre au Lycée Louis-le-Grand achevèrent ses études ; Charles Baudelaire fit alors un voyage aux Indes, resté mystérieux, qui eut une grande influence sur ses prédispositions plastiques. On peut dire que dès ce jour il était formé pour l'art.

Rentré à Paris, et résolu d'être *auteur*, il fréquenta assidûment le *Louvre*, où, selon M. Prarond, — un de ses amis biographes, — il aimait surtout les espagnols ; — il fut aussi le premier à se préoccuper d'un certain Théotocopuli, dont les œuvres en ces temps bienheureux se vendaient vingt francs à l'Hôtel des Ventes ; alors personne, sauf l'étrange Charles Baudelaire, ne daignait apprécier ce peintre à sa rare valeur spirituelle (2).

En possession de soixante-quinze mille francs, sa part sur l'héritage de son père, le futur auteur des *Curiosités esthétiques* loue un appartement dans l'Ile Saint-Louis, qu'il orne de meubles anciens et de tableaux de l'Ecole vénitienne. En même temps il se préoccupe de Goya, de Daumier — son voisin, — de Reynolds, de Gainsborough et de Lawrence ; un peu anglais par sa mère, qui savait cette langue et avait été élevée à Londres Charles Baudelaire ajoutait à ses goûts artistiques le *dandysme*, « aristocratie suprême ».

2. — Les Théories d'Eugène Delacroix.

En 1845, Baudelaire atteignait vingt-quatre ans, il avait déjà écrit ses plus belles *Fleurs du Mal*, et venait d'être présenté

(1) Madame Aupick à Asselineau (lettre).

(2) « Depuis deux jours un amateur impatient lorgnait un petit tableau... Il ne fut vendu que le lendemain. Il l'eut au prix de *vingt* francs. Ce tableau est du *Greco*. Quatre personnes dans Paris connaissent peut-être des tableaux de ce peintre : l'acquéreur prétend que c'est le suprême de la folie en peinture. » *L'Artiste*, 1er février 1861, signé « Héraud » ; le tout est à lire, j'ai abrégé beaucoup. A la même vente un *Lenain incontestable* faisait 80 francs.

à Eugène Delacroix. C'est sur les théories de ce dernier qu'il se fixa d'abord un programme critique. Il est donc juste, avant de passer à l'analyse de ses œuvres d'esthéticien, d'en référer au grand peintre qui fut son guide.

Pour Delacroix la nature est un Dictionnaire auquel l'artiste demandera les mots de ses poèmes.

Un dictionnaire, écrit-il dans son journal, n'est pas un livre, c'est un instrument, un outil pour faire des livres.

Quant à l'idéalisation de la nature, elle se produit en nous, selon le maître, par le souvenir :

J'admirais encore ce travail involontaire de l'âme qui écarte et supprime, dans le ressouvenir des moments agréables, tout ce qui en diminuait le charme au moment où on les traversait. Je comparais cette espèce d'idéalisation — car c'en est une — à l'effet des beaux ouvrages de l'imagination. Le grand artiste concentre l'intérêt en supprimant les détails inutiles ou repoussants ou sots. Sa main puissante dispose et établit, ajoute et supprime, et en use ainsi sur des objets qui sont siens ; il se meut dans son domaine, et vous y donne une fête à son gré (1).

Pour Delacroix, peindre est écrire une pensée.

Quand j'ai fait un beau tableau, — note-t-il, — je n'ai point écrit une pensée. C'est ce qu'ils disent... Qu'ils sont simples ! Ils ôtent à la peinture tous ses avantages. L'écrivain dit presque tout pour être compris. Dans la peinture il s'établit comme un pont mystérieux entre l'âme des personnages et celle du spectateur. Il voit des figures de la nature extérieure, mais pense intérieurement de la vraie pensée qui est commune à tous les hommes... L'art du peintre est d'autant plus intime au cœur de l'homme qu'il paraît plus matériel ; car, chez lui, comme dans la nature extérieure, la part est faite franchement à ce qui est fini et à ce qui est infini : c'est-à-dire à ce que l'âme trouve qui la remue intérieurement dans les objets qui ne frappent pas les sens (2).

Cette distinction que je recopie tout au long est précieuse ; elle marque une différence bien nette entre ce que l'on peut appeler la *peinture littéraire* et la peinture proprement dite. Ici ce n'est point autre chose que les moyens de l'art qui parlent. La peinture use de ses forces pour atteindre à l'âme, elle

(1) *Journal* d'Eugène Delacroix.
(2) *Journal* d'Eugène Delacroix.

dit ce *qu'elle seule* pouvait dire : par le spectacle *visible* elle témoigne de *l'invisible.*

Nourri de lectures, abreuvé aux chefs-d'œuvre littéraires les plus célèbres, Delacroix n'est jamais *illustrateur.* Les images qu'il fait passer à travers sa forme et sa couleur sont suggestives de sa spiritualité. Après avoir vu la leçon des siècles, il s'écrie : « La nouveauté est dans l'esprit qui *crée* et non pas dans la nature qui est peinte » ; puis il ajoute :

Toi qui sais qu'il y a toujours du neuf, montre-le leur dans ce qu'ils ont méconnu. Fais-leur croire qu'ils n'avaient jamais entendu parler du rossignol, et du spectacle de la vaste mer et de tout ce que leurs grossiers organes ne s'entendent à sentir que quand on a pris la peine de sentir pour eux d'abord (1).

Où trouver une plus magnifique proclamation de l'originalité, puisée au foyer même de l'intelligence et de la sensibilité de l'artiste? C. Baudelaire s'autorisera, plus tard, de ces paroles pour nous crier, comme un écho, que la vie moderne est pleine d'un merveilleux que le vulgaire n'y saurait voir, mais que l'artiste découvrira à la lueur de sa spiritualité.

Les opinions littéraires que formulera Delacroix sur V. Hugo ne seront pas sans impressionner Baudelaire.

Delacroix avait été choisi par les romantiques comme le représentant pictural de leur Ecole. Loin de s'en réjouir, le grand peintre s'en plaignait ; il ne voulait surtout pas être assimilé à Victor Hugo, qu'il n'appréciait que médiocrement :

Les ouvrages d'Hugo, écrit-il, ressemblent au brouillon d'un homme qui a du talent ; il dit tout ce qui lui vient.

Et plus loin il note :

Le principal attribut du génie est de coordonner, de composer, de rassembler les rapports, de les voir plus justes et plus étendus.

Enfin il trace :

Les Berlioz, les Hugo, tous les réformateurs prétendus ne sont pas encore parvenus à abolir toutes les idées dont nous parlons. (Les lois éternelles de goût et de logique qui régissent les arts). Mais ils ont fait croire à la possibilité de faire autre chose que vrai et raisonnable (2).

Poussant encore plus loin le sentiment de l'ordre, de la sagesse et du respect classique, E. Delacroix émet cette opinion :

(1) *Journal.*
(2) *Journal.*

Les Anglais, les Allemands, tous ces peuples anti-latins n'ont pas de littérateurs, parce qu'ils n'ont aucune idée du goût et de la mesure (1).

Enfin, semblant désireux de condamner sans restriction tout ce qui lui paraît relever de la fausse originalité, laquelle a pour marque certaine le désordre et le mépris des Règles, le maître dit :

Je compléterai cette définition de la vraie supériorité en art. Comme je l'ai dit quelque part dans ces petits souvenirs, *elle n'admet aucune excentricité.* De prétendus hommes de génie, comme nous en voyons aujourd'hui, remplis d'affectation et de ridicule, chez lesquels le mauvais goût le dispute à la prétention, dont l'idée est obscurcie par des nuages, qui portent même dans leur conduite cette bizarrerie qu'ils croient un signe de talent, sont des fantômes d'écrivains, de peintres et de musiciens.

On ne saurait être plus sévère pour ses contemporains. Que leur reprochait Delacroix ? De s'attarder aux détails niais, de croire faire du nouveau en faisant du mauvais, de vivre de poncif, ou de décalquer la nature.

La froide exactitude n'est pas l'art, — affirme-t-il encore.— L'ingénieux artifice, quand il *plaît* et qu'il *exprime*, est l'art tout entier. La prétendue conscience de la plupart des peintres n'est que la perfection apportée laborieusement à l'art d'ennuyer.

Voici un résumé aussi succinct que possible des opinions d'Eugène Delacroix. C'est elles que Charles Baudelaire va adopter d'abord, et qu'il va marier aux siennes, ensuite, pour apprécier plus sûrement les artistes qu'il lui arrivera de rencontrer, dans la *cohue* des Salons et des expositions de Peinture.

3. — La défense d'Eugène Delacroix.

L'œuvre capitale de la critique de Baudelaire, c'est la défense d'Eugène Delacroix. Son admiration pour le grand peintre va si loin qu'il s'oublie souvent lui-même, pour n'exposer plus que les théories picturales recueillies à cette bouche auguste.

Dans son appétit de justice pour une œuvre si grandiose et si mal appréciée, il emploie les arguments qui lui semblent les meilleurs : ceux de la volonté qui a produit et organisé cette œuvre. Assidu de l'atelier du maître, il l'admire sans réserve,

(1) *Journal.*

car il connaît les moindres parties de cette intelligence unique, de ce génie étrange et frileux. C'est par le nom de Delacroix que Baudelaire commence son Salon de 1845 (son premier) : « M. Delacroix, y écrit-il, est décidément le peintre le plus original des temps anciens et modernes... » Enthousiasme d'un jeune génie pour un génie mûri et arrivé à la perfection, enthousiasme qui n'est possible qu'aux natures supérieures qui sentent leurs affinités, et qu'il faut saluer comme la rencontre de deux astres au ciel de l'art contemporain. Dans le salon de 1845, C. Baudelaire parle surtout des tableaux qu'expose le grand peintre et qui sont : *La Madeleine dans le désert. Les dernières paroles de Marc Aurèle. Une Sibylle qui montre le rameau d'or. Le Sultan du Maroc entouré de sa garde et de ses officiers.* Le poète y constate l'harmonie parfaite des couleurs, le dessin excellent, « qui est non celui des dessinateurs, mais celui des coloristes », et enfin le génie partout.

Après d'assez longues considérations sur les *bourgeois*, la *Critique* et le *Romantisme*, c'est encore par le nom d'E. Delacroix que commence le Salon de 1846. Baudelaire y rappelle l'article de M. Thiers sur la *Barque du Dante*, article daté de 1822, et qui est positivement remarquable; il prouve une fois de plus que les hommes supérieurs n'ont pas d'âge, car Thiers avait alors 25 ans et Delacroix 23. Le critique examine la carrière de l'artiste et constate qu'il a tenu ses promesses en développant toujours sa personnalité, en marchant vers la perfection, d'œuvre en œuvre. Baudelaire relate que devant la réputation grandissante de Delacroix, M. Sosthène de La Rochefoucauld, alors directeur des Beaux-Arts, demanda le grand peintre « afin de l'inviter à mettre de l'eau dans son vin ». Ce dernier s'y étant refusé, fut sept ans en disgrâce. Enfin, en 1830, M. Thiers reprit la parole, et fit dans le *Globe* « un nouvel et très pompeux article ». Le voyage au Maroc avait achevé l'éducation du coloriste en lui inspirant la *Noce Juive* et les *Femmes d'Alger*. Théophile Gautier, autre défenseur du peintre, écrit dans son *Histoire du Romantisme* : « On ne saurait imaginer au milieu de quel tumulte, dans quelle ardente poussière de combat a vécu Delacroix. Chacune de ses œuvres soulevait des clameurs assourdissantes, des orages, des discussions furieuses. On invectivait l'artiste avec des

injures telles qu'on ne les eût pas adressées plus grossières et plus ignominieuses à un voleur ou à un assassin. Toute urbanité critique avait cessé pour lui... Le Jury, choisi alors parmi l'Institut, se donnait tous les ans le plaisir de lui refuser un ou deux tableaux. On renvoyait, marqués au dos de l'infamante lettre R, comme des barbouillages de rapin, ces cadres si estimés aujourd'hui. » J'ai recueilli ces paroles d'un *témoin*, afin que la chaleur d'enthousiasme de la critique de C. Baudelaire se comprenne mieux. Rien ne produit des défenseurs ardents et généreux comme l'injustice qui accable les hommes doués de quelque supériorité; l'hyperbole des éloges est la compensation de celle des invectives (1).

En 1846 cette ardeur des partis, malgré le triomphe du Romantisme, n'était pas encore calmée. Il y a dans le génie quelque destinée mystérieuse qui entretient la haine de ses ennemis et les rend irréductibles; bien plus, en s'affirmant davantage, il la voit s'accroître. Tant il est vrai que le génie est toujours une damnation. C. Baudelaire, voulant défendre Delacroix, reprend au Salon de 1846 chacune des accusations portées contre lui. « S'il fait quelque chose de bien, dit-on, c'est un effet du hasard », et le critique répond : « Un tableau est une machine dont tous les systèmes sont intelligibles, où tout a sa raison d'être, si le tableau est bon. » Quant à Delacroix, « qui a passé alternativement sous le joug secoué de tous les grands maîtres », il ne saurait être question de hasard dans son œuvre; personne plus que lui n'est l'esclave de la raison, de la logique, de l'ordre et de l'harmonie; un de ses ouvrages est le résultat d'une volonté infaillible, qui conduit à la perfection toutes les parties de l'art. Baudelaire expose ensuite consciencieusement l'emploi que le peintre fait de la nature, et déroule les théories que nous avons pu lire dans le Journal du maître : La nature est un dictionnaire; l'imagination c'est l'homme; le souvenir fait l'idéal. Quant à la ligne,

(1) Baudelaire lui-même fut-il compris et l'est-il aujourd'hui? Ses écrits difficilement imprimés, ses *Fleurs du Mal* publiées seulement *par un ami*, son procès, les railleries qu'il essuya pour avoir défendu Wagner, le refus que Méryon fit des poèmes destinés à ses eaux-fortes, sa réception en Belgique, sa misère, sa maladie, sa mort, et jusqu'à sa tombe — celle d'un chrétien! — *souillée* par une allégorie monstrueuse! De nos jours les absurdités des *moralistes* à bon marché et des *professeurs d'énergie* qui haïssent en lui l'authentique image de la Poésie Pure. Enfin l'aveuglement des catholiques, s'obstinant à voir dans ce génial démonstrateur du Péché originel, de la Perversité native, de l'Enfer et de l'Impiété du siècle, un satanique malfaiteur moral... Que de mouches autour du lion! Que de pierres contre un arbre couvert de fruits savoureux!

à la couleur, ce sont des abstractions que l'artiste dirige à son gré pour exprimer sa pensée. Il y a un dessin graphique, celui d'Ingres, et un dessin de génie, celui des maîtres, des coloristes. Passant à l'effet que produit sur l'âme un tableau de Delacroix, C. Baudelaire écrit, à propos de la *Pieta* de Saint-Louis au Marais : « Ce chef-d'œuvre laisse dans l'esprit un sillon de profonde mélancolie; d'ailleurs le *Saint-Sébastien*, *le Christ aux Oliviers*, témoignent de sa capacité pour les tableaux de religion. » La tristesse sérieuse de son talent convient parfaitement à « la religion de la douleur universelle ». Un des grands mérites de Delacroix est d'avoir compris la Décoration, art tout à fait perdu. Il a résolu le grand problème. « Il trouve l'unité dans l'aspect sans nuire à son métier de coloriste. » La Chambre des députés, la Bibliothèque du Luxembourg témoignent de sa maîtrise en cette voie.

A ce Salon de 1846, Delacroix montrait : *L'Enlèvement de Rebecca*, les *Adieux de Roméo et de Juliette*, *Marguerite à l'église* et un *Lion* à l'aquarelle. Baudelaire constate à propos de ces œuvres que ce n'est pas le public qui est hostile au maître, mais les peintres ; enfin il conclut :

Il me reste, pour compléter cette analyse, à noter chez Delacroix une dernière qualité, la plus remarquable de toutes, et qui fait de lui le vrai peintre du XIXe siècle : c'est cette mélancolie singulière qui s'exhale de toutes ses œuvres, et qui s'exprime et par le choix des sujets, et par l'expression des figures, et par le geste, et par le style de la couleur.

Baudelaire, on le voit, ne concevait pas l'art moderne sous l'aspect de la gaîté, que tant de *satisfaits* se croient en droit de lui réclamer. Et qui donc, de nos jours, peut être assez sot, assez vide, assez vain pour se réjouir sous l'écrasement de la matière toujours plus puissante et de la Bêtise toujours plus triomphante ? Plaignons les peintres gais, ils ignoreront à jamais l'art.

En général, poursuit Baudelaire, Delacroix ne peint pas de jolies femmes au point de vue du monde, toutefois : presque toutes sont malades et resplendissent d'une certaine beauté intérieure. Il n'exprime point la force par la grosseur des muscles, mais par la tension des nerfs. C'est non seulement la douleur qu'il sait le mieux exprimer ; mais surtout — prodigieux mystère ! — la douleur morale.

... C'est à cause de cette qualité *toute moderne et toute nouvelle*

que Delacroix est la dernière expression du progrès dans l'art... Héritier de la grande tradition.. et digne successeur des vieux maîtres, il a plus qu'eux la maîtrise de la douleur, la passion, le geste. C'est vraiment là ce qui fait l'importance de sa grandeur...

Dans une élogieuse analyse du *Musée classique du Bazar Bonne-Nouvelle*, Baudelaire s'écrie, en terminant : « Nous n'avons rien vu de M. Delacroix, et nous croyons que c'est une raison de plus pour en parler. » Si on ne l'a pas appelé à figurer dans ce sanctuaire de l'art français, à la suite de David, de Guérin, de Girodet, de Gérard, de Prud'hon, de Gros, de Géricault, « c'est que ceux qui l'ont organisé ne comprennent pas la parenté mystérieuse qui l'unit à cette Ecole, dont il sort. » Cet évincement est l'œuvre des artistes bourgeois, « chose mille fois plus dangereuse que le bourgeois » et à côté de qui l'épicier est « un homme céleste, qu'il faut respecter, *homo bonœ voluntatis* ».

L'Exposition Universelle de 1855 fut la victoire définitive de l'auteur de la *Barque du Dante* sur le public. Je dis sur le public, et non pas sur les peintres, ceux-ci restant aveuglés par leurs préjugés ou leur obstruction naturelle. La grande médaille lui fut offerte, et on le nomma commandeur de la Légion d'honneur. Baudelaire, à cette même date, sortait de ses cartons *Les Fleurs du Mal*. La *Revue des Deux Mondes* en publiait une suite de seize, et Poulet Malassis songeait à imprimer le volume, qui parut deux ans plus tard.

Devant l'Exposition de 1855, où Delacroix avait trente-cinq tableaux, Baudelaire, qui n'avait jamais retenu son enthousiasme, est heureux de ce triomphe du peintre comme du sien propre :

Dès les productions de sa jeunesse, écrit-il, M. Delacroix fut grand, quelquefois il a été plus délicat, quelquefois plus singulier, quelquefois plus peintre ; mais il a toujours été grand.

Il conclut :

La preuve est faite, la question est à jamais vidée : le résultat est là, visible, immense, flamboyant.

Eugène Delacroix a abordé tout et il a réussi dans tout. Il a fait d'imposantes machines et d'exquis tableautins, rien ne lui est étranger ; il appartient aux domaines les plus divers. C'est un peintre à la fois très peintre, très coloriste, très imaginatif et très poète ; il réunit la réalité et le rêve, l'humain

et le surhumain ; c'est un corps doué d'un esprit éternellement agissant, et la Postérité reconnaîtra en lui « l'accord des facultés les plus étonnantes ». Enfin le grand critique se résume ainsi :

Delacroix peint surtout l'Ame dans ses belles heures. Cet homme me donne quelquefois l'envie de durer autant qu'un patriarche... pour assister aux enchantements et aux louanges qu'il excitera dans l'âge futur.

Cela s'est accompli et s'accomplira de plus en plus ; malgré le calme dû à la platitude artistique que nous traversons, Delacroix grandira au fur et à mesure que les yeux s'ouvriront. S'il a pris sa place dans les musées, il ne l'a pas encore dans les âmes. Il aura son triomphe définitif dans le sanctuaire intérieur ; et Baudelaire aura contribué, plus que tous les admirateurs romantiques du peintre, à la lui conquérir ; parce que c'est à lui qu'il a été donné de le *sentir* le plus profondément, avec son triple tempérament de poète, de peintre et de surnaturaliste. On ne verra plus désormais une œuvre du génial artiste sans lui associer le nom de son défenseur.

Le Salon de 1859 rappelle les colères que soulève en tous temps le génie, *malgré tous ses triomphes*, et passe en revue la carrière de Delacroix. Il a accompli d'immenses travaux, vaincu toutes les difficultés de l'art, sans désarmer l'opinion, les distinctions officielles mêmes, si puissantes sur l'ignorance, ne lui ont servi à rien. Ainsi Delacroix est un « homme *privilégié* », il ne sera jamais un *parvenu*, il aura toujours de nouveaux obstacles à franchir « pour triompher encore ». Non seulement il égale les anciens maîtres, mais il s'est développé dans une atmosphère hostile à l'art, où ces artistes d'un *âge d'or* n'auraient peut-être pas pu vivre.

Lorsque Delacroix mourut, Charles Baudelaire fit paraître dans l'*Opinion Nationale* une apologie du grand peintre sous le titre : *L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix*. Il y parle de ses relations de date ancienne (1845) avec « l'illustre défunt » (1). Il y examine d'abord le « rôle providentiel » du grand artiste ; car tout génie est un *envoyé* : Pourquoi s'est-il produit après Raphaël, Titien, Rembrandt, Rubens ? C'est parce qu'il avait à nous révéler, pour la gloire de notre siècle, les nerfs, le rêve, l'âme dont la peinture est susceptible. Et il l'a fait sans autres moyens que « le contour et la couleur ».

(1) Delacroix mourut en 1863.

Il est le plus peintre, le plus poète, le plus suggestif de tous les artistes, il est, pour Charles Baudelaire, « une espèce de mnémotechnie de la grandeur, et de la passion native de l'homme universel ». Pour s'en rendre maître il s'est créé un système de travail analogue à ses aspirations : la rapidité, la sûreté que permet la science et que facilite l'exécution, les règles, point d'appui de l'originalité, ailes qui l'emportent sûrement dans le ciel. C. Baudelaire répète ensuite ce qu'il a exposé maintes fois : que le peintre selon Delacroix doit faire de la nature son dictionnaire et non le modèle de son ouvrage : que la première qualité de l'artiste est l'Imagination, par laquelle l'homme se substitue à la réalité, extériorisant ainsi son âme, sa vraie personnalité ; que la couleur doit être cherchée en tant qu'expression et non qu'imitation ; qu'il faut s'appuyer sur l'ordre, la logique, les lois de l'art, qu'il faut avoir une culture universelle, que l'œuvre doit avant tout : « *faire penser* et *faire rêver* ».

Baudelaire analyse ensuite le caractère du maître, la dualité de nature qui se rencontrait en lui : ses opinions classiques, qui le portaient à vanter sans cesse La Fontaine, Racine, Boileau, et son tempérament passionné qui le poussait vers Shakespeare, et lui faisait emprunter aux poètes du Nord la plupart de ses inspirations.

Delacroix admirait les Latins par éducation et par bon sens, les Germains par sentiment. Critique profond, il écrivait avec une plume sévère, dans un style bref, mais non dénué de poésie. D'origine révolutionnaire, il était aristocrate, et « ne connaissait la passion et le surnaturel que par la fréquentation avec le rêve » ; haïsseur des multitudes, il ne les considérait guère que comme des « briseuses d'images ». Au dehors parfait *gentleman*, sans préjugés ni passions, il était au dedans un véritable volcan.

Je ne suivrai pas Baudelaire dans les pages qui composent : *L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix;* le monde artiste les a lues à l'heure qu'il est ; elles sont justement classiques. L'auteur ne fait qu'y répéter ce qu'il a cent fois dit, partout où il a pu parler (1) ou écrire sur un homme qu'il était seul peut-être à aimer, à comprendre tout entier, et qui le remplissait de son génie comme un prophète l'est d'un esprit divin.

(1) Conférence sur Eugène Delacroix, Bruxelles, 1864.

4. — Les Salons et les découvertes.

Le Salon de 1845, le premier que publia Baudelaire, parut en plaquette. Il tient plus du compte rendu que de l'esthétique; il est écrit en vue de Delacroix surtout. Signalons cependant le grand éloge qu'il fait de l'envoi de William Haussoulier : la *Fontaine de Jouvence*. L'élégance et la distinction sont partout le signe de ce tableau, nous dit le poète des *Fleurs du Mal*. Les noms de Janmot, Corot, Bartolini et de Clésinger y sont mis en relief.

En revanche le Salon de 1846 est tout à fait hors de pair avec sa préface aux *Bourgeois*, ses considérations, son étude des causes de la décadence artistique et sa définition du Romantisme spiritualiste, que C. Baudelaire semble sournoisement opposer au Romantisme théâtral et artificiel, alors triomphant. Parlant de la critique, il dit que la meilleure est celle qui naît du tableau « réfléchi par un esprit intelligent et sensible ». Il la veut partiale, passionnée, déterminée dans ses buts et ses actes, pourvu qu'elle ait pour objectif d'ouvrir le plus vaste horizon. C'est la peinture devenue poésie, et propageant dans l'intellect les échos de sa propre musique. Qu'est donc le Romantisme spiritualiste que Charles Baudelaire arbore soudain en ce Salon? « Il n'est ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la *manière de sentir*. » On l'a cherché *au dehors* et c'est *au dedans* de l'individu qu'il se trouve; il est « intimité, couleur, aspiration vers l'infini » exprimées par tous les moyens que contiennent les arts. Victor Hugo et ses disciples semblent visés par le profond critique, en cette levée de drapeau ; on pourrait croire que, cédant aux réclamations de Delacroix, qui s'indignait d'être comparé au chef de la littérature d'alors, Baudelaire ait résolu de montrer par quoi ils se séparent et demeurent à jamais irréconciliables tous deux. L'un est un peintre en poésie, dit-il, l'autre un grand poète en peinture. Il juge V. Hugo, « un compositeur de décadence..., qui se sert de ses outils avec une dextérité véritablement admirable et curieuse » ; il le déclare « naturellement académicien avant de naître » et « dépourvu de spiritualité ». Nous avons vu que l'opinion d'E. Delacroix était semblable. C'est d'ailleurs dans le Salon de 1846 que C. Baudelaire a étalé sans réserve les opinions du grand peintre, son ami. La nature,

dictionnaire de l'artiste, la théorie de l'imagination recréant le monde et manifestant *l'idéal individuel*, la distinction du dessin des coloristes d'avec celui des dessinateurs, tout porte ici la marque de l'inspirateur qui dirigeait la plume du critique. Je signale dans ce Salon un magistral et définitif éreintement d'Horace Vernet, « l'idole du Français », comme l'est Béranger. Baudelaire déclare haïr « ces toiles badigeonnées au galop, cette peinture fabriquée à coups de pistolet...., cette masturbation agile et fréquente ». L'analyse de l'Ecole des éclectiques, victimes du Doute, est très remarquable ; c'est le doigt mis sur la plaie de l'art contemporain ; un éclectique y est peint par cette phrase inoubliable : « C'est un navire qui voudrait marcher avec quatre vents ». L'éclectique cherche l'art partout hors de lui, et c'est en lui-même qu'il est. C'est l'homme qui a perdu son âme ou plutôt qui ne l'entend plus sonner dans sa personne. L'alliance bâtarde de la littérature et de la peinture fournit de belles pages de démolition sur les *Singes du sentiment* : Ary Scheffer y est ridiculisé comme de droit. Chenavard durement traité. Ensuite, à propos du Paysage, le poète critique s'indigne contre le *réalisme* et le *poncif*, ces deux ennemis de l'imagination créatrice et de la fantaisie. Si un paysage n'est qu'un assemblage de matières diverses mis devant nos yeux, à quoi sert-il ? Sa raison unique est d'être beau, irréel, poétique.

La fin du Salon de 1846 est une diatribe contre les peintres qui veulent être originaux et qui n'ont pas d'originalité. A ceux-là il conseille de se ranger parmi les disciples d'un bon maître et de l'aider dans l'exécution de ses œuvres.

> L'Etat actuel de la Peinture, dit-il [désarroi et décadence], est né d'une liberté anarchique qui glorifie l'individu, quelque faible qu'il soit, au détriment des associations, c'est-à-dire des Ecoles.

Baudelaire découvre au Salon de 1846 Catlin, le peintre des Peaux-Rouges et des Savanes, Théodore Rousseau, Penguelly. Et il signale comme d'excellents artistes Philippe Rousseau, Planet et surtout Tassaërt.

Le Salon de 1859, écrit après une courte visite d'ensemble, et imprimé dans la *Revue Française* — est le plus complet et le plus esthétique des trois que fit Ch. Baudelaire. Après treize ans, il continue les idées précédemment émises, mais leur donne le développement de la maturité. Il y constate la décadence

rapide du peintre, son ignorance du passé, son abandon de l'étude, son manque de lecture et de culture générale, sa répulsion de tout effort, son indigence d'imagination. Jadis Lebrun et David, comme Delacroix, étaient des érudits, n'ignorant rien de ce qui les avait précédés, possédant l'amour du grand et du beau. Aujourd'hui l'artiste est un imbécile *enfant gâté* qui a hérité des privilèges de ses devanciers, dont il a usurpé la place.

Il ne peut plus *bien faire*, alors il veut *étonner* par des moyens étrangers à l'art. Le peintre naturel est devenu un monstre aussi rare que le poète né ; le goût du vrai a détourné de la création ; on n'imagine plus, on copie ; on n'interprète plus, on photographie ; la croyance ou plutôt la crédulité à la nature a ruiné tout, il n'y a plus d'art. En des pages immortelles le poète flagelle, avec l'indignation sacrée d'Orphée, le Progrès, la dévotion idiote à la matière, et propose la « Reine des Facultés ». C'est l'imagination, toujours active, toujours créatrice et qui exalte les vertus ; elle est le véritable progrès, c'est à elle que les arts et les hommes doivent faire appel pour trouver le chemin perdu de l'Eden.

Ce Salon, déjà le triomphe du Réalisme sur le Romantisme, indigne le poète tout au long, il y marque au front le naturisme étroit d'Ingres qui pour lui présente, malgré ses prétentions au style, un danger analogue aux théories de Gustave Courbet.

L'éloge de Delacroix s'étend comme une sorte de consolation à travers de nombreuses pages inspirées, qui se terminent par un regard attristé sur les gloires romantiques, déjà abandonnées. Les seuls artistes que Baudelaire découvre en ce Salon sont : Alphonse Legros, Armand Gautier, Ricard, Lavieille et Chifflart.

Quels qu'aient pu être les partis-pris du poète, il s'en est débarrassé sans entêtement chaque fois qu'une œuvre lui a prouvé que la beauté peut avoir mille formes inattendues. Si, théoriquement, nous l'entendons s'indigner contre Ingres, il devient sensible à ses mérites aussitôt qu'il voit l'*Exposition classique du bazar Bonne-Nouvelle*. Il lui reconnaît « la peinture la plus éclatante et la plus voyante », et même « une grande recherche de tons ». Il dit que la *Stratonice* « eût étonné le Poussin », la *grande Odalisque* « tourmenté Raphaël ». Il admire sans réserve les images de M. Bertin, de M. Molé, de

Mme d'Haussonville, comme des œuvres de haute pénétration psychologique, de « vrais portraits ». L'éloge de l'Ecole impériale (ou révolutionnaire, puisque David en était le chef) est fait avec une incontestable perspicacité. Et C. Baudelaire apparaît ici un critique véritablement hors de pair. Sa manière de juger le *Marat tué*, de vanter cette grande et héroïque peinture qui se prive volontairement « du charme et du ragoût malsains, et qui vit surtout par la pensée et par l'âme », vous prend par sa sincérité, son amour de la grandeur et de la force, son ignorance des mesquineries de parti, son élan spontané vers les cimes de l'art. Il gronde les Romantiques qui sont insolemment venus emplir de leur « fou-rire » irrespectueux les salles du *Musée classique*, et les nomme de « jeunes vieillards ». Guérin, Girodet, Prud'hon sont situés en termes précis et éclairés. Il loue dans le dernier « ce dessin gras, invisible et sournois qui serpente sous la couleur ». Cette étude fut publiée en 1846 — en plein romantisme hugolâtre, — dans le *Corsaire-Satan*.

C'est dans le *Pays* que parut l'Exposition de 1855. Baudelaire y déclare le « Beau toujours bizarre »,c'est-à-dire le contraire de la platitude. Le Progrès y est écrasé sous une réfutation sans réplique, définitive. Delacroix triomphe à cette exposition, et c'est pour Baudelaire l'occasion de réviser ses qualités, toutes de premier ordre, et qui le rangent parmi les plus grands maîtres de tous les temps.

Attentif à chaque manifestation d'art, l'auteur des *Curiosités Esthétiques* écrit sur l'*Essence du Rire* des pages de la plus avisée profondeur. Elles semblent avoir été destinées à une préface sur les caricaturistes, qu'il nous peint à leur suite. Ce qu'il dit de Daumier, « un des hommes les plus importants de l'art moderne », de Goya, de Hogarth, est inoubliable, et montre avec quelle clairvoyance il préparait leur gloire, aujourd'hui indiscutée.

Enfin c'est à C. Baudelaire que revient l'honneur d'avoir découvert Edouard Manet, Whistler, Méryon. Admirateur de l'école anglaise, de l'école espagnole, il fréquentait aussi les gravures anciennes, dont il possédait pour sa songerie une collection. Qu'on se souvienne des poèmes qui, dans les *Fleurs du Mal*, ont le sous-titre: « d'après une gravure ou d'après un dessin », comme l'*Amour et le Crâne*(tableau de Goltzius),

ou *A une martyre*, un de ses chefs-d'œuvre. Les *Bohémiens en voyage*, quoique n'ayant pas le sous-titre révélateur de l'inspiration, sont visiblement sortis de la planche de Callot ornée de ces deux vers du graveur lorrain :

Ces pauvres gens pleins de malaventures
Ne portent rien que des choses futures.

Rappellerai-je ici : le *Masque*, la *Danse macabre, Sur le Tasse en Prison*, *Lola de Valence*?... Pièces qui justifient pleinement l'idée critique de Baudelaire, « que le meilleur compte rendu d'un tableau pourra être un sonnet ou une élégie ». .

Enfin, et chacun le sait, l'a constaté de ses yeux, C. Baudelaire a « mis la main à la pâte » et a laissé des dessins qui témoignent de l'intelligence artistique avec laquelle il savait voir, pénétrer et rendre.

5. — L'Art moderne.

Le grand artiste fait des portraits qui, aussi approchants qu'ils soient de son modèle, sont surtout semblables à lui-même.

Par bien des côtés, Baudelaire avait des affinités avec Eug. Delacroix, et en le peignant il a eu occasion souvent de le doter de ses propres qualités : le dandysme, la spiritualité, l'Amour de l'infini, etc... Mais il y avait dans le poète, outre l'imaginatif, un sensualiste, amoureux des apparences, sensible à toute manifestation immédiate, et qui avait besoin de trouver un homme qui répondît à cette face de son « moi », afin de se peindre en lui, à son tour. Cet homme, C. Baudelaire le rencontra dans Constantin Guys, dont il fit *le Peintre de la Vie moderne*. Constantin Guys était un modeste et médiocre artiste anglais qui faisait l'humble métier de la Documentation pour les journaux illustrés de Londres. Il devint un thème pour Baudelaire, qui l'éleva à la hauteur d'un précurseur. Disons la vérité à ce sujet : l'imagination du poète surpassait de beaucoup la valeur du peintre. C. Baudelaire a fait un chef-d'œuvre de *son peintre de la Vie moderne*, alors que Guys — Gavarni en sous-main, Grévin avant la lettre — n'a laissé que d'imparfaits et souvent informes croquis. Mais qu'importe, puisqu'il en est sorti l'évangile de l'art moderne !

C'est qu'en effet, le point culminant de la partie esthétique de l'œuvre du poète des *Fleurs du Mal* c'est l'enfer, d'où il a tiré ses peintures du vice, de la tristesse, du découragement, du blasphème, du crime, de la passion sous toutes ses formes. Il s'y montre *l'homme des Foules*, le *Dandy* mystérieux, qui porte froidement son âme dans tous les milieux avec l'aristocratique orgueil d'éviter les contacts, le *parfait comédien* qui se mêle à la vie,pour la connaître en la jouant, quoiqu'il la déteste et ne désire que sortir « des nombres et des êtres ».

S'établissant sur le sentiment du Beau et du bonheur, le poète analyse les raisons de la mode, et les découvre dans l'idée que l'homme se fait, en chaque siècle, de la beauté visible. Au-dessus donc du beau absolu, recherche du grand art, il peut, il doit exister des artistes que cette recherche de la beauté multiple passionnera. Gavarni et Daumier ont fait, l'un, les filles, l'autre, le bourgeois ; mais personne n'a embrassé l'ensemble de la vie présente, n'a ouvert sur elle les yeux sincères et naïfs d'un enfant avide de *tout voir*.

M. Guys, dandy, observateur passionné, l'a fait. A toute heure de jour et de nuit, il est en route ; il va, il court, il guette ; puis, rentré chez lui, s'enferme et crayonne furieusement ses souvenirs. Que cherche-t-il ainsi ? La modernité : c'est-à-dire cet élément passager, transitoire, fuyant comme les êtres, et plus qu'eux encore. Il poursuit les avatars du Protée de la mode, les couleurs du caméléon féminin, les nuancements de l'arc-en-ciel universel ; et, demain, ces détails, aujourd'hui terre à terre, banals, courants, s'étant évanouis, l'œuvre, loin d'être éphémère, apparaîtra avec la magie évocatoire d'une création.

L'artiste universel embrasse tout ; il n'y a rien qui ne puisse intéresser son œil et son esprit : les guerres, les grandes cérémonies politiques ou religieuses, les peuples étrangers, les types, du dandy au criminel, de l'aristocratique beauté qui se prélasse dans une loge de l'Opéra à la fille qui se vend dans un bouge, tout est motif à exercer sa faculté sensible et son pinceau. Parmi tant de choses, la femme, maîtresse du monde contemporain, drapeau de la mode, exemplaire de la beauté, sera sa préoccupation fervente ; il la suivra partout ; et c'est par elle qu'il pénétrera dans l'âme de son temps. Il y a dans

ces pages du *Peintre de la Vie moderne* des chapitres qui sont des chefs-d'œuvre. Au rang de ceux-ci je mets *l'Éloge du maquillage*, et *les Femmes et les filles*.

La femme a le devoir de se spiritualiser. Un de ses moyens, c'est la parure, c'est le fard. La femme est dans son véritable rôle poétique « en se faisant magique et surnaturelle ». Le noir artificiel qui cerne l'œil, le rouge, la poudre, ont pour but d'ajouter à celle qui les porte « la passion mystérieuse de la prêtresse », de l'éloigner de la nature, de la femelle. Une femme maquillée est, comme un tableau, une œuvre d'art rendue semblable aux aspirations de l'idéal. Soit dans la lumière des lustres, dans les allées d'un jardin public, à la rampe des petits ou des grands théâtres, chanteuse, actrice ou ballerine; soit à la porte d'un café ou à celle d'un lieu suspect, la femme fardée attire l'artiste qui l'épie et qui la suit comme sa divinité :

Sur un fond d'une lumière infernale ou sur un fond d'aurore boréale, rouge, orangé, sulfureux, rose (le rose révélant une idée d'extase dans la frivolité), quelquefois violet (couleur affectionnée des chanoinesses, braise qui s'éteint derrière un rideau d'azur), sur ces fonds magiques imitant diversement les feux de Bengale s'enlève l'image variée de la beauté interlope. Ici majestueuse, là, légère, tantôt svelte, grêle même, tantôt cyclopéenne, tantôt petite et pétillante, tantôt lourde et monumentale. Elle a inventé une élégance provoquante et barbare, ou bien elle vise avec plus ou moins de bonheur à la simplicité usitée dans un meilleur monde. Elle s'avance, glisse, danse, roule avec son poids de jupons brodés qui lui sert à la fois de piédestal et de balancier; elle darde son regard sous son chapeau, comme un portrait dans son cadre. Elle représente bien la sauvagerie dans la civilisation. Elle a sa beauté qui lui vient du mal, toujours dénuée de spiritualité, mais quelquefois teintée d'une fatigue qui joue la mélancolie. Elle porte le regard à l'horizon comme la bête de proie; même égarement, même distraction indolente et aussi parfois même fixité d'attention.[1]

Parue au *Figaro* en 1863, une telle étude ne manqua pas d'impressionner les artistes. C'était un appel capable de leur faire ouvrir les yeux sur leur époque. Tracée avec ce soin rare que C. Baudelaire apportait à tout ce qu'il écrivait, éloquente, raffinée, chaleureuse, elle ouvrait des horizons inconnus, dépouillant de son caractère apparent de trivialité l'*immédiat* des choses, en proposant leur spiritualité.

Mais dans cette voie de l'art moderne, quels sont ceux qui ont compris le grand poète, qui ont rempli le rôle auquel il les appelait ? Avons-nous fait de l'art moderne quand nous avons représenté une *fille* ou une marquise, une bourgeoise ou une cuisinière ? N'aurons-nous qu'à dresser notre chevalet (comme le paysagiste se campe devant un motif) là où l'on mange, s'amuse, prie, boit ou discute ; là où l'on s'habille et où l'on se déshabille, pour avoir fait œuvre d'art moderne ? Si nous nous répétons les paroles mêmes de C. Baudelaire, nous saurons de suite que non.

Le romantisme (qui est l'art moderne), dit-il, n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, *mais dans la manière de sentir*... Le romantisme (ou art moderne) est l'expression la plus récente, la plus actuelle du *Beau*.

Le peintre de la vie moderne n'est donc pas fatalement le peintre de ce *qui est laid*. Son but doit être de créer, de découvrir le *beau moderne*, qui consiste à rechercher de préférence « l'intimité, la spiritualité, la couleur, l'aspiration vers l'infini ». Devant de telles déclarations il est permis de croire que l'art moderne n'est pas encore né, et qu'il surgira un artiste qui prouvera, par des œuvres suffisamment supérieures, que tout ce qui a été tenté en cette voie n'est qu'un composé de niaiseries, de grossièretés et d'impuissance. Seuls Ricard et Whistler semblent en avoir jusqu'ici témoigné quelque chose dans le sens spirituel où l'entendait Baudelaire (1) ; mais ils n'ont fait que des portraits. L'art moderne attend son peintre héroïque, celui qui exprimera nos « beautés de langueur », nos souffrances cachées, mélancoliques et muettes, qui défilent avec une mortuaire tristesse, sous l'habit égalitaire, comme une nuée de croque-morts.

6. — Esthétique de Charles Baudelaire.

Baudelaire a dit lui-même :

J'ai entendu il y a longtemps déjà un homme vraiment savant et

(1) Le nom de *Manet* me vient ici. Ce beau peintre a malheureusement manqué de spiritualité ; nous lui devons des aspects de la vie de son temps exprimés avec une grande force de synthèse. Il restera. De nos jours un réaliste imaginatif très puissant, qui sait se tenir toujours *dans et au-dessus* de son sujet, M. Ignacio Zuloaga, a atteint au spiritualisme baudelairien avec son magistral *portrait de Madame la comtesse de Noailles ;* c'est inoubliable. Enfin le nom de *Fantin-Latour* s'impose encore, malgré une tenue parfois un peu froide et une peinture à petits moyens et sans maîtrise. Le charme de *Renoir* est sans profondeur et la rigidité de *Degas* reste un document réaliste, impersonnel, sans passion.

profond dans son art...Quand je le vis pour la première fois, je n'avais d'autre expérience que celle que donne un amour excessif, ni d'autre raisonnement que l'instinct.

On a deviné qu'il s'agit de Delacroix. Avant de connaître le maître, « ses yeux étaient remplis d'images peintes ou gravées ». Quoiqu'il ait épousé avec un enthousiasme sans bornes les opinions du peintre dont les tableaux faisaient une si bonne preuve de leur efficacité, Baudelaire avouera pourtant, plus tard,« qu'il a essayé plus d'une fois de s'enfermer, comme tous ses amis,dans un système pour y prêcher à son aise ; mais que son système était une espèce de damnation qui le poussait à une abjuration perpétuelle ». Pour éviter ce« châtiment », il s'est résolu à se laisser prendre tout simplement par ce que lui fait éprouver « un produit spontané de la vitalité universelle ». Il s'en remet au pouvoir du Beau. Il s'écrie :

Le Beau est toujours bizarre ; car le beau ne saurait être banal.

Pour le poète critique, le Beau est multiforme, et c'est affaire à la sensibilité de le reconnaître; car la morale des arts est tout entière dans leur expression.

Le Beau a sa source dans le goût et dans l'imagination ; la nature n'est que leur très humble servante; le peintre qui prend celle-ci pour l'art est une sorte de monstre comparable à la brute la plus primitive; il lui manque la personnalité, présent magistral du Créateur, reflet de son âme, par lequel il se distingue des animaux. Le gouvernement de l'œuvre d'art est contenu tout entier dans les rhétoriques et les prosodies « qui aident à l'éclosion de l'originalité » et qui sont nées des nécessités spirituelles. Sans elles l'Imagination n'a pas de fondement et sans l'imagination elles sont des formes vides. C'est à l'influence d'Edgar Poe sur son traducteur qu'il faut attribuer l'assertion : « le Beau est toujours bizarre », la métaphysique et l'étrangeté logique du grand Américain ayant toujours excité l'admiration la plus humble de Charles Baudelaire. Il est vrai que Poe est un esthéticien hors ligne qui a écrit :

Divisant le monde de l'Esprit en ses parties les plus sensibles et les plus immédiatement reconnaissables, nous avons la Pure Intelligence, le Goût et le Sens Moral, parce que c'est juste cet espace intermédiaire qu'il occupe dans l'esprit. Il est l'anneau reliant la triple chaîne, il sert à maintenir l'accord naturel entre les deux extrêmes...

Mais le rôle des trois est clairement marqué. De même que la Conscience ou le Sens Moral reconnaît le Devoir, de même que l'Intelligence s'occupe de la Vérité, de même c'est la part du Goût seul de nous faire connaître la Beauté; et la Poésie est la servante du Goût (1).

Voilà la définition sur laquelle C. Baudelaire s'appuiera chaque fois qu'il faudra démontrer la nature de l'art vis-à-vis du Réalisme, vis-à-vis de la Morale, vis-à-vis de l'Utilité. En définitive, selon Poe, selon Baudelaire, l'art comme la poésie ne dépend nullement de la vérité ou réalité, il s'en sert, mais son rôle n'est pas de la subir, de la copier, de s'y soumettre; il ne serait en ce cas qu'un esclavage. « Etant la création rythmique du Beau », il a atteint son but quand il a satisfait le Goût dans ce qu'il a de meilleur et de plus pur. « Si la vérité — dit encore Edgar Poe — est le but le plus haut de la peinture, Jan Steen est un plus grand artiste que Michel-Ange (2). » C'est cette admirable et subtile distinction des trois principes de notre nature humaine que Baudelaire expose dans maints endroits de ses *Curiosités Esthétiques* et que T. Gautier recueille en la préface des *Fleurs du Mal* comme étant l'exposé personnel de la doctrine de leur auteur. En vérité il la tenait entièrement d'Edgar Poe, et ne l'avait formulée qu'en la traduisant presque littéralement.

Il y a dans *Fusées*, œuvre ébauchée de Baudelaire, publiée par les soins de M. Crépet, une page tout à fait explicite sur le Beau tel que le comprenait l'auteur des *Fleurs du Mal*. Je la recopie ; elle est précieuse :

(1) Essence de la Poésie. Edgar Allan Poe. *Mercure de France*, avril 1894.

(2) Qu'on me permette un bref exposé personnel : acceptons la *Raison* comme la metteuse en ordre de nos aperceptions sensuelles; l'*Esprit* comme l'accoucheur des Idées contenues sous ces aperceptions, et l'*Ame* comme une intuition divine qui conduit ces idées de leur *effet* à leur *fin* ; aussitôt toutes les faces de l'art nous deviennent claires. Un *rationnel* n'est pas un *spiritualiste*, un *spiritualiste* n'est pas un *mystique*. La Raison montre, établit l'ordre et la Beauté, la Spiritualité dégage le moi imaginatif, le Mysticisme découvre le Sublime. Titien est du domaine de la Raison, ainsi que Poussin, ainsi qu'Ingres (il y a plus ou moins de froideur selon la sensibilité). Vinci est du domaine spirituel, Michel-Ange du monde Sublime. Chez les Grecs l'Art n'atteignit à son total — Phidias — que grâce au mysticisme platonicien. Le Beau est circonscrit, le Sublime non. Il y a débordement dans les *Parques*, ce sont des femmes devenues des monuments. L'Art chrétien n'a rompu le Beau grec que pour l'étendre jusqu'au Sublime : Michel-Ange, les cathédrales... *Dieu est le Sublime même*. L'artiste qui voit Dieu dans la nature ne peint plus de la matière; il est — s'il fait du paysage — Claude Lorrain ou Corot. Raphaël a commencé par la Grâce, continué par le Beau, fini par le Sublime. Voilà les *progrès* d'un homme de génie, il remonte des Sens à l'Esprit et de l'Esprit à l'Ame.

J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau. C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, mais d'une manière confuse, de volupté et de tristesse; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire; c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau. Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, excepté peut-être aux yeux d'une femme, cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger à ce sujet), quelquefois aussi, et c'est un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique) le *malheur*.

Cette définition est en parfait accord avec la beauté que le poète nomme au long de ses ouvrages tour à tour « moderne, romantique, spirituelle », et c'est celle qu'il félicitait Delacroix d'avoir traduite. Elle prend sa source dans *René*.

C'est le dandy qui était en C. Baudelaire qui a écrit le *Peintre de la Vie moderne*, et c'est aussi *le parfait comédien qui a façonné son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions* (1). L'esthétique qui s'en dégage, c'est l'amour non pas du réel et du transitoire, mais du Beau considéré dans ses nuances infinies. Tout n'est pas à retenir de notre vie, mais nous pouvons capter les rayons les plus brillants de ce prisme illusoire; nous passons, et l'heure rapide emporte les fragiles apparences du temps. Pourquoi ne pas doter les plus séduisantes de notre attention? Notre souvenir n'en retient-il pas malgré lui les rayons? Papillons merveilleux, elles peuvent devenir demain l'objet de l'admiration et de la pensée. Ne sont-elles pas une portion de l'éternité de l'Esprit qui les anime, qui

(1) Avertissement de la partie intitulée : *Révolte*, première édition des *Fleurs du Mal*.

les quitte, qui les reprend, sans jamais être semblable à lui-même dans sa multiforme persistance?

Quoique les raisons apportées à l'esthétique du *Peintre de la Vie moderne* soient moins élevées que celles qui remplissent la critique des Salons et des Expositions, quoiqu'elles paraissent moins péremptoires que les distinctions métaphysiques de la philosophie d'Egar Poe et d'Eugène Delacroix, elles sont une excitation et un défi à la création artistique, elles ouvrent une voie qui pourrait être féconde, si on la comprenait enfin, puisqu'elles désignent sous le pittoresque du luxe et de la corruption, comme sous la raideur macabre de l'Ennui, *la Spiritualité.* Et ce beau mot, trop souvent oublié par *l'art moderne*, cachant sous sa sonorité magique l'art tout entier, résume à lui seul l'esthétique, traditionnelle par le fond et nouvelle par les aperçus, de l'auteur si profondément original des *Fleurs du Mal.*

ÉMILE BERNARD.

INTERPRÉTATION BIOLOGIQUE DES GRANDES CATASTROPHES

ESQUISSE DE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

I.

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

—

TOURNANTS DE L'HISTOIRE

Un grand tournant de l'histoire ! Evidemment cette périphrase-là nous pouvons l'appliquer aux jours que nous vivons, — et on ne s'en fait pas faute, dans les journaux, les revues, les livres. C'est une préoccupation du moment.

Vous rappelez-vous qu'au début de la guerre beaucoup de gens sages n'en étaient pas encore là ? Dans les premiers mois, quand on cherchait fiévreusement à deviner l'issue, les sceptiques ricanaient : « Mais c'est bien simple, on reviendra au *statu quo !* »

Ils n'ont pas tout à fait désarmé aujourd'hui, les sceptiques. Ils constatent qu'au lendemain de l'armistice on s'est remis à danser le tango, et ils soupçonnent que nos âmes n'ont pas été renouvelées du jour au lendemain d'un coup de baguette magique. Dans ces limites-là on peut les suivre sans inconvénient. Mais, hors le domaine de l'âme et de la psychologie, dans l'aspect extérieur, l'organisation matérielle de l'humanité, il est loin, le *statu quo ante bellum*. Il n'est vraiment plus possible de se le dissimuler. Il n'est pas vrai que le changement soit toujours lent, progressif, évolutif; il y a des changements immenses et brusques, cap pour cap, du jour au lendemain, comme des catastrophes géologiques, des éruptions du Mont Pelé, des révolutions enfin. Nous le savions bien théoriquement, mais c'est tout autre chose d'en vivre une soi-même, avec sa chair et ses nerfs. La planète, sous nos yeux, est en train de

prendre une figure nouvelle. Laquelle, grand Dieu ! Celui qui saurait d'avance, dès aujourd'hui, serait formidablement armé pour les luttes de demain. Jamais le don de prophétie n'aurait été d'un meilleur rapport. Mais tous les matins à peu près, quand nous ouvrons le journal, avec une attention émoussée par la lassitude de tant de nouveautés, les événements d'aujourd'hui donnent généralement un soufflet aux prophéties d'hier.

Ne pas essayer de deviner ce qui vient, évidemment, assurément, c'est la sagesse. Ne pas regarder vers l'avenir, puisque ça ne sert à rien. Mais si, inversement, on se retournait vers le passé, qui se laisse, lui, embrasser d'un coup d'œil, saisir à pleines mains. Après tout, l'avenir et le passé ont peut-être tout de même un peu un air de famille, se reflètent peut-être un peu l'un l'autre. Si on cherchait, dans le passé, à isoler et à comprendre les autres tournants de l'histoire, les moments où l'humanité mue, les catastrophes ? Peut-être dégagerait-on très vaguement quelque chose qui ressemblerait à des lois ?

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

C'est, il est vrai, de la philosophie de l'histoire, et c'est extrêmement discrédité. Ça été pratiqué jadis par un petit nombre de grands écrivains : Aristote, Vico, le Bossuet de *l'Histoire universelle*. Ça peut-être bien laissé tout de même, dans l'acquis de l'esprit humain, un faible résidu, par exemple que l'histoire recommence, qu'il y a des cycles qui reviennent, comme celui qui, de la démocratie, mène à l'anarchie et au despotisme ; des mots comme tyrannie, césarisme, empruntés à l'histoire de l'antiquité, sont d'emploi courant dans la nôtre.

Mais tout cela est très peu de chose, et, au moment précis où nous vivons, depuis un siècle environ, les généralisations historiques sont tout à fait hors d'usage. Quand un homme sérieux s'y laisse aller incidemment dans un coin de livre, il ne manque pas de faire ses réserves. Gaston Boissier n'écrit pas dix pages de généralités sur les causes de la ruine de l'Empire Romain sans s'en excuser.

> Il n'y a pas, dit-il, de science plus aventureuse que celle qu'on appelle « la philosophie de l'histoire ».

L'histoire telle qu'on l'écrit actuellement a horreur des

aventures; elle avance pas à pas de document d'archives en document d'archives, elle ne décolle pas des faits, elle analyse, on remet la synthèse à plus tard, beaucoup plus tard.

Cette tournure d'esprit a naturellement rendu des services immenses; pour une part, cependant, elle est venue d'Allemagne, et elle subira peut-être le contre-coup des écroulements actuels. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour se risquer à de la synthèse historique) il faut n'avoir aucune réputation d'historien à perdre. C'est du travail d'amateur.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

Dans le passé, le tournant de l'histoire le plus présent à notre esprit est peut-être bien la chute de l'Empire Romain. Est-ce un événement trop vieux pour lui demander des leçons ? Y a-t-il un pédantisme abominable à en parler à propos d'actualité ? Mais c'est une actualité. Quand nous cherchons à reconstituer le bloc latin, de quoi donc s'agit-il, sinon de l'ancienne Rome ? L'invasion boche a été guidée consciemment par la volonté systématique de recommencer les invasions barbares.

La chute de l'Empire Romain, mais toute la génération des quinquagénaires a vécu avec cette préoccupation sourde; elle nous a hantés depuis la guerre de soixante-dix. C'est elle qu'il y a derrière des expressions comme « fin de siècle », derrière nos neurasthénies de décadents supposés ou réels.

C'est tellement vrai qu'il y a une bibliographie moderne du sujet. Malgré leur horreur des généralisations, les historiens n'ont pas pu s'en abstenir tout à fait sur ce sujet-là.

On a déjà cité Gaston Boissier; dans son livre sur *La Fin du paganisme*, il y a tout un chapitre (tome II, livre 6, chapitre 3) sur les « causes de la ruine de l'empire ».

Incidemment, avec une prudence extrême de techniciens, Fustel de Coulanges et Renan ont laissé échapper des vues sur le même sujet.

Il y a même là-dessus tout un livre moderne de philosophie de l'histoire avouée. Naturellement il n'est pas d'un historien professionnel, mais d'un propagandiste socialiste, G. Sorel, *La Ruine du monde antique*.

Sur cette question : pourquoi l'Empire est-il mort ? de quelle

maladie? aurait-il pu être sauvé, et par quels remèdes ? les historiens donnent des réponses détaillées, à peu près concordantes, au moins en ce qui concerne les symptômes, le processus de la maladie.

Pour Boissier, Fustel, Renan, la responsabilité du christianisme n'est pas directement engagée. Le développement du christianisme et la décomposition de l'Empire sont des aspects concomitants d'un même phénomène profond, qu'il s'agirait précisément d'expliquer, très complexe et très obscur.

Boissier consacre un long alinéa à l'affaiblissement de l'esprit militaire, évidemment très grave dans un empire qui reposait tout entier sur l'armée. Il fait pourtant cette observation juste et amusante que l'Empire a, jusqu'à la fin, remporté de très grandes victoires, celle, par exemple, d'Aétius sur Attila : Rome est, pour ainsi dire, morte comme elle avait vécu, victorieuse.

Boissier consacre un autre alinéa à la décadence des lettres. Là aussi pourtant il fait des réserves fines et justes. N'y a-t-il pas eu plutôt éclipse momentanée, suivie de renaissance et de transformation ? Au moment précis où Rome va mourir, nous voyons, groupés autour de saint Augustin, un lot de gens qu'il faut bien appeler de grands écrivains, et qui pourraient bien ne pas le céder aux écrivains des meilleures époques. A considérer les choses sans parti pris, Rome a l'air d'être morte en pleine gloire littéraire, c'est-à-dire en plein épanouissement intellectuel.

Cela signifierait, n'est-ce pas, que, plus on regarde de près cette mort de l'Empire, et moins on la comprend, du moins avec notre stock d'idées courantes.

Boissier a fait tout un chapitre sur l'instruction publique dans l'Empire Romain, jusqu'à l'agonie. Il montre que l'instruction était organisée, qu'elle jouait un rôle énorme, qu'elle rendit des services immenses, et même qu'elle fut quelque chose comme l'âme de l'État, à la façon même de l'école et de l'université dans l'État moderne. — Et voici la conclusion du chapitre :

Ce qui prouve bien qu'il ne faut pas accorder trop de confiance à ce préjugé démocratique que l'instruction est une sorte de remède universel, et qu'en la répandant on guérit tous les maux d'un Etat,

c'est que tout cet effort ne parvint pas à retarder la ruine de l'Empire et le triomphe de la barbarie.

Boissier et Fustel, d'accord tous les deux, localisent la maladie mortelle qui a emporté l'Empire dans le même organe du corps social. — Ils insistent sur ce que Boissier appelle « la fuite des magistratures municipales ». Le mal serait dénommé peut-être moins exactement et plus clairement : la disparition de la classe moyenne, disons de la bourgeoisie.

Il semble bien d'un avis unanime que ç'ait été là, au cours des siècles d'empire, la grande transformation mortelle, le point précis où il y a effondrement. A la fin de l'Empire, on ne voit plus dans la Société Romaine qu'une masse énorme de serfs au-dessous de quelques sénateurs gros propriétaires fonciers. Le Sénat, corps politique, n'est plus depuis longtemps qu'un mot, mais le sénateur, comme individu, est la seule réalité sociale subsistante. En dehors de cette classe, il n'y avait plus que poussière. Les historiens sont d'accord là-dessus, et cela semble incontestable. La mort est venue dans l'Empire par la disparition de cette classe, qui nous est, il est vrai, très sympathique sous le nom de classe moyenne, mais qui est odieuse à beaucoup, dès que nous l'appelons bourgeoisie. C'est intéressant, et ça prend un peu, en ce moment, figure d'actualité. En Russie bolchévique, dans un cas très concrêt et très actuel, nous croyons bien, n'est-ce pas ? avoir sous les yeux un spectacle qui précise nos notions courantes sur la bourgeoisie. Tout se passe comme si en tuant une bourgeoisie on tuait l'âme d'un peuple, le peuple lui-même ; c'est la source de vie, le cœur et le cerveau ; dans le corps social le meurtrier frappe d'instinct cet organe-là, et immédiatement, en effet, la vie s'arrête.

Ça ne nous dit pas pour quelles raisons précises la bourgeoisie romaine est morte.

Fustel suggère une explication : « l'absence du capital mobilier » ... « L'Empire, au bout de trois siècles, n'avait pas plus de capitaux qu'au premier jour » ; la terre, les biens fonds étaient la seule forme connue de propriété. Or, dans une société sans capital, « le pauvre ne peut être qu'esclave, le prolétaire est à la merci du propriétaire du sol ».

Renan propose une autre explication. Les programmes d'instruction publique furent les grands coupables :

Il n'y était question que de littérature; la grande discipline de l'esprit, qui vient surtout de la science, tirait de ces chaires peu de profit.

La bourgeoisie romaine est donc morte faute de capitaux et faute de science. Il est bien entendu qu'aujourd'hui les uns jugent notre propre société bourgeoise menacée par l'existence du capital, et d'autres par le développement et la diffusion de la science. Ce contraste est peut-être amusant, mais il n'éclaircit pas le problème.

Il serait dommage de ne pas emprunter à Fustel des vues ingénieuses sur la nature du danger auquel l'Empire a définitivement succombé. — Cet État militaire avait toujours eu à combattre d'autres États et d'autres armées. Contre les périls de cette nature l'Empire était fort. Mais les barbares furent un péril tout différent.

A la fin de l'Empire,

sous Honorius, la Germanie est devenue presque un désert, dans lequel toutes les hordes nomades des Slaves et des Huns circulent à l'aise, et c'est à ce moment même que l'invasion est dans toute sa force.

C'est à peu près ainsi que la Russie bolchévique nous est représentée dans les journaux comme une masse confuse, mourant de paralysie au centre, et qui a « toute sa force à la périphérie » ; un mal phagédénique.

La lutte, dit Fustel, était entre l'Empire Romain et le régime de la bande guerrière ; c'est-à-dire entre l'état sédentaire et l'état instable. Le théâtre de cette lutte avait été d'abord au delà du Rhin, et les peuples germains en avaient été les premières victimes. Quand le mal eut dévoré la Germanie, il attaqua l'Empire.

Les sociétés en dissolution sont toujours un dangereux voisinage.

Il est curieux de toucher ainsi du doigt combien la chute de l'Empire Romain est une question encore brûlante.

C'est encore Fustel qui a dit sur le sujet les choses les plus profondes, ou qui me semblent telles du moins.

Il relève comme un symptôme infiniment grave l'attitude du Romain vis-à-vis de l'Empire : une attitude passive, étrangère ; l'esprit est ailleurs occupé d'autre chose. Contre le Gouvernement l'individu « ne manifeste aucune haine, n'en sent même aucune... il l'aime sincèrement... mais en même temps lui refuse ses forces..., le concours de ses volontés ».

Cela revient à peu près à dire que l'Empire n'intéressait plus vivement personne, il n'avait plus de drapeau adoré, de programme passionnant, de raison d'être profonde. Cela fait songer au mot de Gœthe (je crois), qu'on meurt seulement quand on y consent ; et c'est ce qui a dû se trouver primitivement de sagesse instinctive sous le cliché banal et usé : « se laisser mourir ».

Seulement c'est trop vague et trop mystique pour être une explication.

D'explication, les historiens professionnels n'en proposent aucune, ils déclarent ne pas savoir, ils n'imaginent pas de quelle façon le mal mystérieux aurait pu être enrayé.

Renan n'a aucun reproche à faire aux « grands empereurs qui ne réussirent pas dans la tâche impossible de sauver la civilisation antique ».

Boissier est très net :

L'Empire était si profondément atteint que, sous quelque régime religieux ou politique qu'on l'eût fait vivre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sa fin était inévitable.

C'est assurément l'opinion de tous les historiens professionnels, gens prudents et sages, liés par leurs habitudes d'esprit critique. Mais ce mot d'inévitable irrite G. Sorel, qui n'est pas un historien, qui est au contraire un propagandiste socialiste, tout à fait hors de la tour d'ivoire ; et précisément pour cela il a chance de n'être pas un isolé, il représente une façon de sentir et de penser très répandue et très naturelle.

La ruine du monde païen, dit Sorel, s'est produite en causant une perte effroyable de forces ; je comprends la fureur qui a souvent saisi les historiens qui réfléchissaient à la destruction d'une civilisation si merveilleuse. Fallait-il donc que tant d'efforts accumulés fussent anéantis ? que le monde rétrogradât jusqu'à la barbarie des Peaux-Rouges ? etc...

Qui ne sympathiserait avec cette façon de sentir? On est consterné d'un gâchage aussi extravagant. Y aurait-il eu un moyen de l'éviter ? et lequel? G. Sorel le connaît, il nous l'indique sans hésiter.

Le coupable, ç'a été l'« idéologie chrétienne ». Sorel n'entend pas le christianisme tout court, en lui-même, nécessairement.

Il entend cette forme spéciale de christianisme qui a triomphé, et qu'il appelle idéologique.

> Elle a brisé la structure du monde antique..., elle a semé partout des germes de quiétisme, de désespérance et de mort. Cette action malfaisante est la loi de toutes les idéologies.

Ceci pourrait paraître un peu vague, mais la thèse devient tout de suite parfaitement précise :

> Le socialisme utopique (dit Sorel, et le contexte établit duquel il s'agit : le socialisme français de 1848, celui de Proudhon, de Fourier) aurait produit des effets aussi désastreux s'il avait eu une influence durable...
>
> Le *Marxisme* se présente, au contraire, comme une doctrine de vie, bonne pour les peuples forts ; il réduit l'idéologie au rôle d'artifice pour l'exposition abrégée de la réalité, etc.

A la bonne heure, voilà qui est parfaitement clair. L'Empire Romain est mort parce qu'il ne s'est pas trouvé, en ce temps-là, un Karl Marx pour le sauver. On ne croit pas caricaturer la pensée de Sorel. C'est bien là exactement ce qu'il dit.

On peut, à sa suite, préciser un peu davantage. Sorel croit que la maladie « portait sur les institutions militaires ». Il incrimine « la politique pacifiste » ; on n'a « jamais fait de tentatives sérieuses pour réorganiser l'armée ».

Nous savons bien, en effet, maintenant, de la connaissance la plus immédiate, combien sont étroits les liens entre le marxisme et l'organisation militaire.

Sorel pense des Germains des choses qui appartiennent assurément au lot scientifique d'outre-Rhin.

> Les Germains ne détruisirent pas l'Empire ; le christianisme n'avait pas laissé grand'chose à détruire; mais il restaurèrent la société en apportant leurs rapports de fidélité et de compagnonnage.

Ce que Sorel dit de la Révolution française achève de situer sa pensée dans un cadre allemand.

> Au XVIIIe siècle, dit-il, des idéologues travaillèrent à ruiner tous les rapports sociaux... mais la Révolution prit vite un caractère guerrier.

Et ce fut la guerre, la réalité violente, qui a sauvé la société d'alors. Provisoirement, du moins, car le salut ne fut acquis définitivement que plus tard.

C'est seulement en 1870 que l'Allemagne a été en état d'entrer dans la voie vraiment moderne.

Il faut rappeler que Sorel, outre la *Ruine du Monde Antique,* a écrit un ouvrage intitulé *Réflexions sur la violence,* qui est naturellement un panégyrique de la violence.

Tout cela est parfaitement clair. Depuis cinq ans, tout ce cercle d'idées nous est devenu, hélas! horriblement familier. Cette idéologie, qui avait, comme d'habitude, la prétention de ne pas en être une, semble bien en train de crouler sous nos yeux, en ce moment même, au contact des faits. Cependant, pour l'objet que nous poursuivons, il n'est pas nécessaire d'anticiper sur les événements.

De la mort de Rome il est tout à fait certain que Sorel nous présente une explication qui est celle d'un parti, non pas même d'un parti, d'une chapelle. Et cette explication ne peut donc pas nous satisfaire, à moins que nous ne nous trouvions appartenir précisément à cette chapelle. On n'a pas la prétention de réunir sur elle l'assentiment universel.

N'en a-t-il jamais été fourni d'autres ? On n'oserait pas affirmer qu'on ait tout à fait épuisé la bibliographie du sujet. Mais on espère n'avoir rien oublié d'essentiel. Le peu qu'on a dit conduit à cette conclusion qu'on croit incontestable : la ruine du monde antique est un phénomène dont il n'existe aucune explication officiellement évidente. On ne sait pas, on ne comprend pas.

HISTOIRE ET PALÉONTOLOGIE

On n'a pas l'intention, assurément, d'apporter au débat des faits ou des considérations historiques qui aient échappé à l'attention de Boissier, de Fustel et de Renan.

Mais on croit qu'il serait possible de sortir utilement de l'histoire, quoique ça ne se fasse jamais, et de demander un peu de lumière à une autre discipline. On veut dire la paléontologie, la science naturelle qui a Cuvier pour fondateur ; elle aussi est une histoire, n'est-ce pas ? l'histoire des animaux.

Avant d'aller plus loin, pour fixer tout de suite les idées par un cas concret, choquera-t-on beaucoup, si on dit ceci :

Parmi les fossiles les plus connus, les moins exclusivement renfermés dans les manuels de paléontologie, l'ammonite est au premier rang. C'est presque un fossile mondain. Rappelons

que c'est une coquille, souvent énorme, parfois géante, enroulée sur elle-même à la façon d'un escargot aplati, dont l'habitant et l'architecte était un mollusque voisin de la pieuvre, d'une famille complètement éteinte depuis des âges. Il y a d'innombrables espèces d'ammonites, qui ont été étudiées de très près et classées par ordre chronologique. Les plus anciennes ont des coquilles simples. A mesure que la famille des ammonites a duré, les coquilles se sont ornées davantage, couvertes de tubercules, et surtout d'un dessin compliqué, une dentelle de festons, que les techniciens appellent la ligne suturale. Les dessins de ces dentelles ont été copiés méticuleusement ; il suffit d'avoir ouvert un traité de paléontologie pour en avoir eu sous les yeux des séries.

Pour être bien sûr que nous ne quittons pas, entraînés par la phrase littéraire, le terrain solide des réalités, il faut donner le texte même d'un paléontologiste.

M. Depéret écrit ainsi :

> La complication graduelle et de plus en plus grande du dessin de la ligne de suture. Des cloisons successives sont secrétées par le manteau de l'animal dont le bord plus ou moins découpé...traduit sa forme dans la ligne suturale de la coquille... La complication progressive des lobes et des selles de la ligne suturale se présente comme une règle dans tous les phylums des ammonites, etc...

Au moment où les coquilles sont le plus extraordinaires, disons le plus évoluées (à la fin de l'âge que les géologues appellent *secondaire*), c'est alors que la famille des ammonites, qui remplissait le monde, disparaît brusquement et à tout jamais.

Peut-on, maintenant, se déclarer frappé d'une analogie? Nos cathédrales, de l'époque romane au gothique flamboyant, ont suivi la même évolution que les coquilles d'ammonites. L'église romane a des lignes sobres; on est tout naturellement conduit, dans le langage courant, à l'appeler modestement une église. Mais, quand elle devient gothique, l'association d'idées conduit naturellement au mot cathédrale. Et enfin, au moment où la cathédrale flamboie, quand elle s'est progressivement couverte de clochetons, d'arcs-boutants, de voussures, de rosaces, c'est alors que le genre s'éteint brusquement, tombe en un laps de temps prodigieusement court dans l'incompréhension et la mort.

Ces généralisations ont chance de paraître provisoires et floues. Elles paraîtront de la mauvaise littérature à prétentions scientifiques. Brunetière, quand il parlait de l'évolution des genres, ne l'entendait pas dans un sens aussi strictement physiologique. Et il est bien possible, après tout, que la comparaison soit absurde. On en a le sentiment. Pourtant, quand on essaie de remonter à l'origine de ce sentiment, on ne trouve pas grand'chose. Entre un céphalopode et le plus élevé des mammifères, au point de vue physiologique, il y a bien une différence de degré, mais non pas essentielle, de toute évidence. Il est vrai que le céphalopode bâtit sa coquille par sécrétion ; l'homme construit évidemment par d'autres procédés. Il y a peut-être là un abîme. On est tenté de n'en être pas tout à fait sûr. Ces deux familles d'êtres vivants, que nous savons incontestablement soumises à tant de lois physiologiques communes, est-il inconcevable qu'elles obéissent instinctivement à une loi de plus, dans la construction de leurs abris, et, si on peut dire, dans leurs rapports avec le carbonate de chaux.

On se laisse entraîner à donner à l'idée une expression caricaturale, parce qu'il faut pourtant bien prendre le droit de souligner ce qu'on veut dire. Mais on éprouve le besoin de donner l'assurance qu'on ne développe pas un paradoxe. — On ne tire pas un coup de pistolet.

Un essai d'application à l'animal humain des lois paléontologiques ne peut être tout à fait une nouveauté. Je crois qu'on en trouverait un dans Le Dantec.

Mais Le Dantec fait de la métaphysique, il veut dégager le sens profond de la vie. Il est bien entendu qu'on se propose ici un but beaucoup plus terre à terre.

Que la vie soit, en dernière analyse, ce qu'on voudra ; qu'on ait sur elle les opinions de Le Dantec, ou celles, si l'on veut, du catéchisme ! Qu'on mette ou qu'on ne mette pas entre l'homme et l'animal une différence essentielle de substance, on voudrait que la question fût ailleurs. Entre l'animal et l'homme il y a toujours en commun la chair, le protoplasma, le mystère de la naissance et de la mort. C'est précisément cela dont il s'agit.

Une formule courante comme celle-ci : « Les bêtes, nos frères inférieurs », ne choque personne. L'énorme succès dans le

grand public du délicieux entomologiste Fabre atteste combien le sentiment profond de notre solidarité avec les bêtes a fait de progrès, même avec les bêtes les plus humbles, les insectes, avec tout ce qui vit, comme nous-mêmes.

On sait d'ailleurs combien Fabre a été jugé sévèrement par beaucoup de biologistes, pour ses préoccupations anthropomorphiques, soupçonnées capables de fausser l'observation. Et sur ce point aussi on se garderait bien de prendre parti.

Ce qu'on veut dire est ceci.

Nos programmes scolaires sont des choses d'immense conséquence dépassant beaucoup les limites de l'école, s'étendant à toute la vie : l'adulte n'arrive jamais à s'en dégager tout à fait. Or les programmes scolaires mettent une cloison étanche entre les sciences et les lettres ; dans nos universités, sans aucune exception, il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il ne peut pas y avoir un seul adolescent étudiant à la fois l'histoire, qui s'enseigne à la Faculté des Lettres, et l'histoire naturelle, qui s'apprend dans un laboratoire à la Faculté des Sciences. — C'est sur ce grand fait négatif, tout à fait indéniable, qu'on attire l'attention. Il explique notre répugnance instinctive à prendre au sérieux un rapprochement entre des faits historiques et paléontologiques.

Il est légitime de se soustraire à l'influence des programmes scolaires. Il est absurde de supposer *à priori* que l'humanité doive nécessairement échapper aux grandes lois générales qui régissent la vie.

LA MORT DES ESPÈCES ANIMALES

Si on admet ce point de vue, on est conduit à voir sous un jour nouveau la croissance, l'épanouissement et la mort de l'Empire Romain.

La paléontologie est sans doute un monde spécial, clos au grand public ; tout le monde pourtant a présent à la mémoire quelques noms d'énormes animaux disparus, ne fût-ce que celui du mammouth. Ceux du mastodonte, voire même du diplodocus, ont fixé un moment l'attention, et se sont glissés dans le langage courant. Ils évoquent le souvenir de squelettes immenses, dont on se rappelle avoir eu sous les yeux des reproductions dans les journaux illustrés, ou même qu'on a vus remplissant de leurs masses, au Museum par exemple,

la plus grande salle d'une galerie d'histoire naturelle. On peut se souvenir de vertèbres dont chacune est beaucoup plus grosse que la tête d'un homme. C'est tout ce qui nous reste des plus magnifiques animaux qui aient vécu sur la planète. Il y en a un grand nombre d'espèces.

Comment et pourquoi ces superbes espèces ont-elles disparu ? Les paléontologistes se sont posé la question ; ils ont dégagé une loi ; on va en emprunter l'exposé sommaire à M. Charles Depéret: *Les transformations du monde animal.*

Pour les « rameaux phylétiques » (c'est-à-dire ce que nous appellerions les espèces dans le langage courant), une évolution qui se termine par la mort, c'est la règle générale.

On cite bien quelques exemples du contraire. Les lingules, par exemple, qui sont des brachyopodes, certains oursins, certaines balanes, les moules marines communes, ou bien encore nos scorpions et notre araignée lycose ; ce sont là des animaux fort anciens, qui se retrouvent, avec des formes voisines de l'actuelle, à des époques extrêmement reculées, jusqu'à l'âge primaire.

Mais ce sont des exceptions qu'on cite, qu'on énumère. Tout au rebours d'elles, on voit communément :

En suivant l'histoire paléontologique du globe... les espèces, les genres, les familles, les groupes... apparaître, évoluer avec une richesse de formes variable, puis décroître et disparaître presque toujours assez brusquement. Parmi ces innombrables rameaux phylétiques il en est relativement très peu qui aient été doués de la sève suffisante pour parvenir jusqu'à nous.

On ne connaît pas les causes mêmes de ces morts ; mais quand on examine tous ces rameaux phylétiques défunts, on leur trouve des caractères invariablement communs ; on dégage « les conditions habituelles dans lesquelles se produit le phénomène » ; les lois ou, si l'on veut, les symptômes de la mort.

« Deux de ces conditions essentielles », qui accompagnent l'extinction, sont le gigantisme et la complexité.

Il semblerait *a priori* que les rameaux phylétiques les plus susceptibles de conservation dussent être ceux où les individus sont parvenus le plus rapidement à une forte taille, à une adaptation parfaite à leurs besoins, à une puissante armure offensive ou défensive.

Eh bien ! c'est le contraire, les formes géantes, qui sont en même temps hautement spécialisées, ne se rencontrent jamais au début, mais seulement à la fin des rameaux...

C'est au moment même où les espèces d'un groupe ont acquis le maximum de puissance, soit par les dimensions de corps, soit par la perfection des armes offensives ou défensives, qui semblent devoir mettre des êtres à l'abri de tout ennemi, que ces espèces sont à la veille de disparaître.

Et voici une conclusion de M. Depéret qui est intéressante par sa généralité, par son caractère abstrait :

Toute évolution en apparence progressive, toute adaptation nouvelle, sont un danger de plus pour la survivance du type.

Cela s'applique au mammouth, au mastodonte, au diplodocus, et à bien d'autres superbes bêtes fossiles que M. Depéret énumère : le Mastodonsaurus, le Brontosaurus, le Titanosaurus, le Titanotherium, etc... tous animaux,

dont les dimensions colossales annoncent la fin d'autant de phylums... Il serait facile d'après cette loi de prédire l'extinction naturelle prochaine des éléphants, de l'hippopotame, de la baleine, et de quelques autres espèces de grande taille de la nature actuelle, si l'homme n'était intervenu pour hâter cette disparition.

Il ne faut pas trop essayer de comprendre; et, par exemple, l'explication darwinienne de la lutte pour la vie n'est pas satisfaisante :

La lutte directe avec les autres espèces paraissant inapplicable, dit M. Depéret, aux grands mammifères et aux gigantesques Dinosauriens, Darwin se rejette sur la difficulté pour ces êtres géants de trouver une quantité de nourriture suffisante : — explication d'une faiblesse presque enfantine, alors qu'il s'agit d'herbivores ayant habité des continents à peu près sans limites.

On choquera moins, peut-être parce qu'on restera davantage dans le vague, si on se borne à rappeler qu'un mécanisme complexe est par cela même délicat, périssable. Mais il serait inexact de prétendre qu'on comprend ; ce n'est pas de comprendre qu'il s'agit ; les paléontologistes se bornent à enregistrer des faits, qui se groupent d'eux-mêmes en loi naturelle.

Nous constatons que la durée d'existence des rameaux phylétiques n'est pas indéfinie, comme le voulait la logique... Chaque rameau phylétique parcourt une sorte de carrière géologique, dans laquelle on peut distinguer une phase de jeunesse, une phase de

maturité, et enfin une phase de sénilité ou de dégénérescence, préparant l'extinction du type.

Chacun de ces rameaux aboutit avec une vitesse variable à des mutations de grande taille et à caractères très spécialisés qui s'éteignent sans laisser de descendants. Lorsqu'un rameau disparaît par extinction, il est pour ainsi dire relayé par un autre rameau à évolution jusque-là plus lente, qui traverse à son tour les phases de maturité et de vieillesse qui doivent le conduire à sa fin.

On sent bien la comparaison qui s'impose à l'esprit. Un grand empire, une grande civilisation, comme le monde Romain, est un « rameau phylétique » à la phase de sénescence.

Une comparaison? N'est-ce rien d'autre qu'une comparaison ? Un empire, une nation, une race, qu'est-ce donc autre chose qu'une chaîne de générations, une variété de l'espèce humaine, un « rameau phylétique »? Est-il sérieusement possible d'apercevoir entre les deux une différence fondamentale?

Un rapprochement entre Rome et, par exemple, le rameau phylétique des *diplodocus ;* l'assimilation d'un peuple évoluant dans sa civilisation, comme les Grecs, les Romains, à une variété zoologique ; on sent très bien que c'est horriblement choquant; ça paraît un blasphème, et, qui pis est, une absurdité, voire une blague.

C'est entendu ; une assertion de ce genre froisse des sentiments, notre vanité d'hommes, nos croyances, ou plutôt, non! pas nos croyances, qui ne sont pas en cause ; mais des préjugés, des susceptibilités, des pudeurs, qui ont une origine métaphysique ou religieuse.

Mais enfin sont-ce là des choses dont il soit impossible de faire abstraction ? et, si on en fait abstraction, ce qu'on vient de dire est-il autre chose que l'évidence toute nue? Comment peut-on imaginer que l'homme matériel, en chair et en os, ne relève pas de la zoologie? et qu'est-ce donc que l'humanité, sinon un composé d'hommes en chair et en os ?

DES CONCLUSIONS PRATIQUES

Notez que des infiltrations importantes se sont déjà produites du domaine de la paléontologie dans celui des idées historiques : — des infiltrations d'une importance pratique. Et d'ailleurs on n'a pas besoin de montrer que les idées, qui sont des suggestions, ont une importance pratique redoutable.

Nous ne sommes que trop familiers avec l'idée que notre

société vieillie est en décadence. Et si on doute que les sentiments de cet ordre aient une parenté avec les sciences zoologiques, le doute sera levé apparemment, si nous observons que la conception dela décadence est associée couramment à des formules empruntées au langage des naturalistes : la lutte pour la vie, la survivance du plus apte, le surhomme. Ces formules traduisent, pour une large part, des idées allemandes; surhomme est une traduction littérale d'*uebermensch*, qui fait un peu violence aux lois de notre langage. En ce moment ces idées nous dégoûtent un peu sentimentalement; et même elles nous répugnent intellectuellement. Le surhomme vient de faire, de toute évidence, le fiasco le plus effroyable que l'histoire ait enregistré.

Il faut noter pourtant que ces conceptions, comme beaucoup d'idées allemandes, surtout dans le dernier quart de siècle, le quart de siècle boche, n'ont pas des contours nets et n'ont pas été cherchées avec un souci tout à fait sincère de la réalité. Ce sont des approximations faussées par l'hypertrophie de la vanité collective : un peu des monstres.

Avec prudence ne serait-il pas possible d'emprunter à la paléontologie des idées historiques qui ne seraient pas des monstres ? Ces idées ne seraient-elles pas susceptibles de rectifier d'une façon intéressante nos façons de regarder le présent et d'imaginer l'avenir ?

On peut essayer de préciser un peu davantage. — Tout le marxisme, le socialisme à base scientifique, avec G. Sorel, admet comme un postulat que notre société moderne, au rebours de la société antique, doit continuer à vivre indéfiniment, si elle évolue dans le sens de la bonne doctrine. Il ne voit pas d'inconvénients à accoupler les deux concepts « *vivre* » et « *indéfiniment* ». Le plan est de distinguer dans notre société le bon et le mauvais. Le bon, c'est notre haute civilisation ; le mauvais, c'est ce que nous appelons notre corruption, notre décadence, ce que notre examen de conscience révèle en nous-mêmes de défectueux. Or, pour le paléontologiste, n'est-ce pas, dans un rameau phylétique, les symptômes de mort, ce sont précisément la taille gigantesque, l'armement admirable, la haute spécialisation, tout ce qui fait la beauté, la perfection de l'animal. C'est cela même qui est le signe infaillible de l'extinction.

Le grand romancier socialiste anglais Wells a, plus peut-être qu'aucun autre contemporain, essayé d'imaginer l'avenir. Il l'a fait dans des ouvrages de doctrines comme *Anticipations* ; dans des nouvelles ou des romans comme *la Machine à explorer le Temps* ou *Quand le dormeur s'éveillera*. Leur caractère commun le plus curieux est que l'auteur voit toujours l'avenir dans la prolongation indéfinie du présent.

Dans *la Machine à explorer le Temps*, nos deux classes sociales, capitaliste et ouvrière, sont devenues deux humanités distinctes, également dégénérées, mais chacune à sa façon ; il serait plus juste de dire deux animalités.

Quand le dormeur s'éveillera nous transporte dans un avenir moins lointain, mais qui ressemble au présent comme une caricature au modèle. Les deux classes ont évolué dans le sens actuel, en droite ligne, si on peut dire : elles sont devenues plus étrangères et plus subordonnées l'une à l'autre, dans un monde plus industrialisé, où la décadence physique, intellectuelle et morale a fait de grands progrès.

La merveilleuse fantaisie de Wells, extraordinaire de précision et de vie dans les menus détails évocateurs, se révèle pauvre dans le canevas général, emprunté à la doctrine socialiste, et qui, par conséquent, n'est pas de Wells. C'est un simple reflet de conceptions générales courantes.

Dans ces moments de l'avenir que Wells dessine on ne voit nulle part la succession éternellement répétée de la naissance, de la maturité, de la vieillesse et de la mort, qui semble bien la loi de la vie, non seulement pour les individus, mais aussi pour les espèces.

Cette loi de la vie, si nous l'empruntons à la paléontologie, et si nous essayons d'en tenir compte pour l'intelligence du passé, l'image que nous nous faisons de ce passé ne s'en trouvera-t-elle pas modifiée ?

Il faudrait voir.

(*A suivre.*)

E.-F. GAUTIER.

NIOBÉ

—

Une meule de blé flambe dans l'heure sombre! —
Rien n'est plus morne, ici, que la chute du jour!
La nuit n'est plus la nuit ; mais une masse d'ombre
Qui tombe, lourdement, des cieux sur les labours !

« O gerbes qui brûlez près des maisons en cendre
Où vous deviez entrer sous la forme du pain !
O Champs ! l'Eté qui vient ne verra pas descendre
Le Maître des moissons, sa faucille à la main !

« Cérès ! Toi qui donnais l'opulence à la Terre,
J'entends, j'entends tes pleurs près des meules en feu !
Aux ronces disjoignant le dallage de l'aire
Se déchirent les plis de ton vêtement bleu !
Tes pieds nus ont heurté l'acier des faux rouillées ;
Un vol de corbeaux noirs t'accompagne ; et, pourtant,
Sous les herbes des cours par notre sang souillées,
Un narcisse étoilé s'est ouvert, au printemps !
O Déesse par qui la Terre fructifie,
Toi qui mûris le blé, toi qui produis le vin,
Prends ce gage sacré de la terre meurtrie :
Promesse des moissons qui surgiront demain ! »

★

Astres des nuits et jours d'immuable lumière !
Saisons qui renaîtrez, bornes du Temps qui fuit,

Vous me donnez le goût et le sens du mystère,
Car de grandes douleurs m'ont fait digne de lui !
Que me sont, désormais, les désirs, les pensées
Et les sombres transports de tout le monde humain ?
Qu'importent les remords pesants, les chairs blessées ?
Des sens plus purs m'ont fait percevoir le Divin !

— Psyché, tu m'as donné la clef de tes domaines,
Leurs hautes portes d'or ont tourné devant moi !
J'ai baigné mon corps las dans l'eau de tes fontaines
Et me suis allongé, dans les fleurs, près de toi !
Et tu changeas, alors, le parfum de tes roses
En un philtre inconnu qui, soudain, dévoila
La splendeur de la face immortelle des choses,
Dans un ciel que ta main de Déesse étoila !

★

La face par ton aile et ton voile assombrie,
Tu nous restes fidèle, encore, ô Rêverie !
A l'heure où la Beauté s'efface dans le noir,
Sans consolations, sans désir, sans espoir,
Quand la nuit nous surprend au milieu des décombres,
Ta présence est sensible ; et, bleuissant les ombres,
Ton Seuil s'ouvre, devant ton foyer allumé.
Et le coude posé sur le livre fermé,
Les yeux mi-clos, la main brillant contre la tempe,
Dans la chaude lueur qui glisse de ta lampe,
Dont la clarté qui meurt te rend visible encor,
Fantôme deviné parmi les brumes d'or,
Toi que la mer voyait sur ses flots et ses rives,
Le printemps dans les bois, les monts sur leurs sommets,
O Déesse, faut-il aujourd'hui que tu vives
Languissante et laissant, peut-être, pour jamais,
Sur la Terre du sang, traîner, comme des voiles,
Tes ailes que gonflaient la brise des étoiles,
Les souffles de la lune et les vents embaumés ?

★

Clos l'amphore de grès ! Laisse la coupe creuse
Se remplir, désormais, de cendres et de pleurs !
La grappe se flétrit sur la vigne terreuse,
Et le vin n'aura plus son arome de fleurs!
S'il n'étincelle plus dans la coupe brillante
Que le bouillonnement de l'écume mouillait,
Laisse les cordes d'or de ta Lyre croyante
Sous tes pleurs incessants mollir et se rouiller!
Laisse tout ce qu'aimait, jadis, ton cœur avide!
Le temple de Psyché par le Sang est souillé !
Plus un écho! Le ciel est nu ! Le monde est vide!

ALBERT ERLANDE.

Champagne, 1915, Ouvrage des « Marquises ».

LE PRAGMATISME, L'ART ET L'ESTHÉTIQUE DE L'INTUITION

Nous écarterons d'abord, et immédiatement, une certaine condamnation du pragmatisme à laquelle on pourrait songer ici ; nous l'écarterons, parce qu'en vérité elle est trop simple, et que nous nous défions des réfutations faciles.

On pourrait dire que le pragmatisme, étant une forme subtile et raffinée de l'utilitarisme, ne peut laisser aucune place à l'art qui en est la négation.

L'utile, dit Schiller (1), est la grande idole de l'époque ; toutes les forces s'emploient à son service ; tous les talents lui rendent hommage. Dans cette balance grossière, le mérite spirituel de l'art n'est d'aucun poids et, privé de tout encouragement, il disparaît du marché bruyant du siècle.

Certes, il est parfaitement exact qu'à force de vouloir considérer en toutes choses le rendement, et le résultat qui paie, on déshabitue peu à peu les esprits du désintéressement et d'une certaine noblesse qui sont les conditions essentielles de la production esthétique ; il est exact aussi que l'art, en un sens, c'est l'inutile, sinon dans ses effets, du moins dans sa recherche ; il est vrai, enfin, qu'une certaine forme de civilisation industrielle ou platement trafiquante rend difficile l'avènement et l'épanouissement de l'œuvre d'art ; le rêveur devient l'être vain ou dangereux; le poète est secrètement méprisé; la société qui absout parfois le criminel ne pardonne pas à

(1) Schiller : *Lettres sur l'éducation esthétique*. Lettre II, traduction Regnier. Chez Hachette, *Œuvres de Schiller*, t. VIII, p. 189.

l'artiste d'essayer l'annexion du royaume d'Utopie. Qu'a-t-elle besoin de chanteurs, de gémissements distingués ou d'exaltation lyrique ? elle se rit de l'émotion d'un Stendhal sortant halluciné, malade, brisé, de Santa-Croce et se répétant avec délices des vers de Foscolo ; que lui font les battements de cœur d'un Flaubert, qui vient de contempler un mur de l'Acropole, ou les effusions douces de François d'Assise louant le Seigneur d'avoir fait au ciel :

Claires, précieuses et belles

nos sœurs les étoiles ou, sur la terre, l'eau humble et chaste ? Cela est-il utilisable ? peut-on capter ces sources de lumière, ou convertir en action rémunératrice ces forces liquides ? Voilà toute la question.

On pourrait continuer et pousser à bout l'opposition de l'utile et de l'art, du pragmatisme et de l'esthétique ; mais le jeu serait trop aisé ; il ne vaudrait que contre le pragmatisme grossier des foules, contre les formes inférieures d'une doctrine dont le châtiment premier est d'être, inévitablement et légitimement, exposée à certaines déviations où la conduisent, par une pente insensible, ses origines, ses inspirations, le dédain des principes, et l'entreprise équivoque de justifier la pratique par des raisonnements dont la finesse ne saurait faire oublier la vulgarité (1).

La tentation est donc grande, et, après tout, naturelle, de prendre ici le pragmatisme en flagrant délit de bassesse ; nous ne le ferons pas ; il convient de chercher ailleurs ; c'est dans ce qu'elles ont de plus haut et de plus essentiel qu'on doit juger les doctrines; ce qu'il faut examiner, ce sont les rapports précis du pragmatisme philosophique et de la création esthétique; ce qu'il faut confronter, c'est l'attitude pragmatiste :

avec la conception de l'art qui en découle;
avec l'explication génétique qu'elle propose d'une œuvre;
avec les moyens de la réaliser qu'elle recommande;
avec les caractères généraux des productions qu'elle inspire.

I

Et d'abord, si le pragmatisme autorise l'art, ce ne peut être,

(1) Taine a remarqué avec pénétration que la bassesse n'exclut point une certaine finesse. *Voyage en Italie*, Hachette, t. II, p. 357.

conformément à sa définition, qu'en le soumettant, comme toute activité humaine, à la préoccupation de l'utile, qui lui donnera sa direction, son sens et sa loi. Au nom de l'utile on pourrait le condamner ; si on le laisse vivre, c'est assurément à condition qu'il se rapproche du profitable, et qu'il essaie de servir, qu'il installe, par exemple, dans les esprits ou dans les cœurs, des idées fécondes ou des sentiments efficaces ; c'est à la condition expresse qu'il cherche la correspondance avec un public. L'artiste, même s'il a vécu solitairement, doit dépasser, par son œuvre, la solitude qui en fut peut-être la condition, et retrouver la foule innombrable. Il doit franchir le cercle des initiés et communiquer à tous le tourment de ses nobles inquiétudes et la passion de ses rêves.

Nous retrouvons là l'essentiel de ce qu'on pourrait appeler la doctrine de l'art pour la foule, de l'art pour le peuple, de l'art pour tous... sauf pour l'artiste.

Nous n'aimons guère qu'on mêle les genres et qu'on fasse rentrer dans la catégorie de la prédication les formes multiples et autonomes de l'activité artistique. Nous n'aimons guère, en général, qu'on cultive sournoisement une discipline *pour* une autre (1), et qu'ici la morale soit le prétexte ou l'excuse de l'art.

Il y a là un rôle subalterne imposé à l'art qui ne lui laisse le choix qu'entre la médiocrité esthétique ou l'exaltation vertueuse, inefficace et fausse. Il n'y a là de quoi contenter ni les artistes, ni les moralistes. Nous ne reprendrons pas les éternels arguments qu'on a donnés contre une certaine conception de l'art, — propre peut-être à satisfaire la piété prude des pensionnats, ou le formalisme austère de certaines sectes, — mais éminemment apte à dégoûter à la fois de la vertu et de l'art les gens qui se piquent de ne rien confondre, et qui ne prennent pas pour des chefs-d'œuvre les romans destinés à l'édification de celles qu'on nomme en Angleterre les « *bread and butter girls* » (2).

Nous avons dit ailleurs que l'art est utile, dans la mesure où il ne cherche pas l'utilité, et que son efficacité la plus franche naît de son apparente inutilité ; nous le pensons encore, et nous le redisons ; mais qu'on nous entende bien : l'utilité de

(1) L'histoire pour la morale par exemple, ou la géographie harmonieusement arrangée pour la louange d'une Providence bienfaisante et tutélaire, etc.

(2) Les « demoiselles Tartines ».

l'art ne peut être qu'une utilité de surcroît, et cette utilité, d'ailleurs considérable, ne peut être assurée que si on ne fait pas préalablement à l'artiste l'injure de le considérer comme un oblique serviteur du Beau. Le Beau est, à lui seul, une fin assez haute ; sur les sommets, il n'y a pas de hiérarchie. Si l'art n'est qu'un moyen pour une fin qui le dépasse, il n'est rien qu'une technique sans grandeur ou qu'une morale honteuse d'elle-même, peureuse de s'affirmer.

II

Nous n'aimons guère non plus cette idée pragmatiste qui tend à expliquer la genèse de l'œuvre d'art par le seul recours aux puissances profondes et troubles de l'inconscient.

Certes, ce ne sont pas toujours des concepts clairs qui font surgir le chef-d'œuvre :

> Quand je m'assieds pour écrire une poésie, ce que je vois le plus souvent devant moi c'est l'élément musical du poème et non pas le concept clair du sujet sur lequel souvent je ne suis pas d'accord avec moi-même (1).

Mais Schiller, dans ce passage, voit encore quelque chose : il n'est point la proie délirante de forces obscures et dionysiaques ; et l'affirmation d'une certaine spontanéité inconsciente, et l'aveu que ce rythme est parfois antérieur à l'idée, tout cela n'abolit point la lucidité.

Il y a certes des dangers à éviter. Il ne faut point recourir, pour l'explication génétique de l'œuvre d'art, à un mécanisme un peu étriqué, à cet intellectualisme atomistique du XVIIIe siècle qui aurait volontiers réduit le travail esthétique à une somme de raisonnements discursifs pleinement lumineux. La tentation est grande, pour certains esprits analytiques, de faire tenir une œuvre d'art dans quelques formules, dont la juxtaposition épuiserait la richesse ; mais il faut savoir se résigner ; le génie a une originalité que ne sauraient enfermer ni contenir les cadres étroits d'une explication causale, si elle se prétend exhaustive. Sur ce point un Nietzsche a raison contre un Montesquieu ou un Taine ; il y a des nouveautés imprévisibles ; il y a des jaillissements spontanés ; l'esthétique n'est point une mécanique.

Mais ces réserves faites, nous n'irons pas jusqu'à dire que

(1) Schiller, cité par Basch : *Essai sur l'Esthétique de Kant*, pp. 462, 463.

l'œuvre d'art est toujours une sorte de révélation auguste qui déborde la personne de l'auteur, à son insu, et contre son gré, qu'elle est le fruit d'une certaine innocence et d'une naïve candeur.

Nous nous placerions plus volontiers dans la catégorie des professionnels de la clarté, dont ont parlé, trop dédaigneusement, certains esthètes contemporains et même certains philosophes. Pour eux, l'œuvre d'art n'est que le résultat d'une explosion, — de l'explosion des forces latentes qui se sont lentement accumulées dans l'âme de l'auteur :

Nous ne pouvons pas pénétrer dans sa conscience, qui est plus cachée encore aux regards de l'étranger que ne l'est celle des autres hommes : lui-même *il n'a de génie que dans la mesure où il ne se connaît pas* (1).

Il y a là, nous semble-t-il, des affirmations gratuites. Nous avons des témoignages qui nous prouvent à quel point il faut croire à la collaboration consciente et volontaire de l'auteur. Nous savons comment un Michel-Ange ou un Beethoven composaient leurs chefs-d'œuvre, — comment un Corneille écrivait *Polyeucte*, un Racine sa *Phèdre*, et même un Lamartine sa huitième vision. Il y a peut-être du génie, avec, d'ailleurs, bien des défaillances, mais il n'y a pas de grand art sans application volontaire. C'était, croyons-nous, l'avis de Hugo, lorsqu'il écrivait dans *Toute la Lyre* ces vers extraordinaires auxquels il faut toujours revenir :

Où donc m'entraîne-t-on dans ce nocturne azur ?
Est-ce que j'obéis, est-ce que je commande ?
Ténèbres, suis-je en fuite ? Est-ce moi qui poursuis ?
Tout croule ; je ne sais, par moments, si je suis
Le cavalier superbe ou le cheval farouche ;
J'ai le sceptre à la main et le mors dans la bouche...

Il y a là, certes, dans cette ardente chevauchée, un état d'exaltation presque indicible ; — mais au délire du poète s'allie, de son propre aveu, une raison encore lucide (2).

(1) G. Sorel : *La valeur sociale de l'art* (Revue de Métaphysique, mai 1901, p. 251).

(2) C'était l'opinion de Sully Prudhomme rapportée par A. Dorchain. L'auteur des *Vaines tendresses* pense que l'état de création est un *état de grâce* ou plutôt « une sorte de dédoublement de la personnalité qui, poussé à son degré suprême, semble créer et faire coexister en lui, pendant quelques minutes ou pendant quelques heures, deux personnes réelles, à la fois dépendantes et détachées, alliées ou adverses... état d'équilibre sublime dans lequel *l'inconscience est lucide*, et *la passivité dirigée* ».

Et ainsi il est bien vrai qu'aucune création ne se laisse saisir, tout entière, dans ses profondeurs : la reconstruction analytique est toujours, en un sens, artificielle ; mais cela ne signifie point que l'artiste crée dans le désordre, dans l'égarement et dans la folie.

III

Supposons toutefois l'œuvre d'art inspirée, conçue, élaborée au sein même de l'inconscient, ou dans et par la clarté fiévreuse de la réflexion et de l'application volontaire, ou, ce qui est plus vraisemblable, grâce à ces deux forces convergentes ; comment la réaliser ?

L'esthétique de l'intuition paraît avoir là quelques idées précises en ce qui touche six procédés essentiels : les mots, la ponctuation, le style, les images, l'allusion, le silence.

Il s'agira d'abord pour traduire *l'inexprimable originalité du geste de changer* (1), ou pour exprimer la mobilité universelle, qui est une des thèses essentielles de la philosophie nouvelle, de saisir, par l'emploi judicieux de quelques consonnes, la fluidité de certains états psychologiques.

On trouve déjà, chez Stéphane Mallarmé, qui comparait les mots à

Une virtuelle traînée de feux sur des pierreries (2),

des indications très curieuses.

Le désir satisfait par *l* exprime avec la dite liquide, joie, lumière, etc... De l'idée de glissement on passe ainsi à celle d'un accroissement par la poussée végétale ou par tout autre mode ; avec *r* enfin, il y aurait comme saisie de l'objet désiré avec *l*, ou besoin de l'écraser et de le moudre (3).

On a dit (4) avec un peu de préciosité, mais avec assez de justesse, que chez Mallarmé : « le mot est toujours pris de profil ». Il n'y a rien de plus juste. Voici, semble-t-il, comment il faut l'entendre. Le mot, de face, est dense et plein, et, par la force même des choses, immobile ; de profil, il est coupé, travaillé par le mouvement, et il exprime, outre lui-même qui apparaît incomplet, des possibilités multiples,

(1) Vilbois, *Revue de métaphysique*, mai 1902, p. 334.
(2) Mallarmé : *Divagations*, p. 246.
(3) *Id. : Les mots anglais*, p. 89.
(4) A. Thibaudet : *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Edition de la *Nouvelle Revue française*, p. 180.

car il y a plusieurs profils, mais il n'y a qu'une face. Il est donc infiniment plus près de la pensée mouvante, et sans prétendre la contenir toute, pas plus qu'un miroir ne contient une personne, il en exprime, par le choix de l'attitude oblique, des tendances, c'est-à-dire qu'il fixe le moins possible le mobile dans l'immobile. Il a l'air de commencer quelque chose plutôt que de finir ; et puis il reste toujours qu'un profil nous donne le désir de contempler le visage, face à face, au lieu que le contraire ne se produit pas. Un profil est donc un mouvement fixé, mais pas assez pour se détruire lui-même, puisqu'il en exige d'autres.

Par là s'explique la prédilection qu'ont tant de poètes pour le verbe à l'infinitif comme moins insistant, — moins pesant, moins lourd d'affirmations, — ou encore, l'emploi du substantif qui n'exprime aucune action, et que l'on fait suivre ou précéder d'une simple exclamation :

> Fuir là-bas, fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
> d'être parmi l'écume inconnue et les cieux (1)...
>
> . . . .
>
> Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles (2)...
>
> . . . .
>
> Rester gai quand le jour, triste, succède au jour,
> être fort, et s'user en circonstances viles (3)...
>
> . . . .
>
> Douceur du soir, douceur de la chambre sans lampe !
>
> . . . .
>
> Douceur du soir, douceur qui fait qu'on s'habitue
> A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
>
> . . . .
>
> Douceur, ne plus se voir distincts, n'être plus qu'un !
> Silence ; deux senteurs en un même parfum !
> Penser la même chose et ne pas se le dire (4) !
>
> . . . .
>
> Chagrin d'être un sans gloire qui chemine (5) !
>
> . . . .
>
> O vent où se défont les Angelus légers (6) !

Ce sont là des procédés familiers aux poètes qui aiment à saisir l'insaisissable et à enfermer dans des mots qui ne soient

(1) Stéphane Mallarmé.
(2) P. Verlaine.
(3) On peut étudier à ce point de vue cette pièce VIII de *Sagesse*, de P. Verlaine. Il n'y a dans tout le sonnet qu'une seule *affirmation*.
(4) G. Rodenbach : *Le règne du silence*, Charpentier, p. 186.
(5) *Id.*
(6) Fr. Jammes : *Le deuil des primevères*.

pas des prisons le frémissement de la vie ou de l'émotion fugitive.

Quelquefois même, l'écrivain ne nous fournit pas le verbe, pas même la forme diminuée du verbe : l'infinitif. C'est alors à nous, et suivant la direction de notre sensibilité, à préciser par l'affirmation, ou par le doute, ou à rester dans l'indécision et dans le flou :

> Oh ! les athlètes nus sans l'azur clair d'Hellas !
> O palme néméenne, ô laurier d'Olympie :
>
> . . . .
>
> Ah ! les oarystis ! les premières maîtresses (1) !

Parfois, enfin, on se sert de petits mots, de monosyllabes discrets, vocables réduits, « sortes de gestes brefs, peu appuyés, nerveux par les consonnes, ennemis des voyelles et des diphtongues », qui sont, selon une fine remarque de Mallarmé, comme la chair voluptueuse et grasse des mots :

> Mets ton front sur mon front, et ta main dans ma main (2).
>
> . . . .
>
> A vous ces vers de par la grâce consolante
> De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux (3).
>
> Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au moins
> Exhalent celles-là qui vont fanant les foins (4).
>
> . . . .
>
> Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous (5).
>
> . . . .
>
> Elle voulut aller sur les flots de la mer...
>
> . . . .
>
> Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or, etc. (6).

En résumé les mots seront d'autant plus tolérables qu'ils seront affaiblis, diminués, dilués, réduits, ouatés, et qu'ils se rapprocheront davantage du geste ou de l'interjection.

Taine, en Italie, devant le *Triomphe de Venise* par Véronèse, avait déjà senti, mais avec mesure, la difficulté et parfois l'insuffisance de l'expression verbale :

Le misérable instrument que la parole ! Un ton de chair satinée, une ombre lumineuse sur une épaule nue, un frémissement de clarté sur une haie mouvante, attirent, retiennent, rappellent les yeux

(1) Voir toute cette pièce, *Vœu*, dans *Melancholia* de P. Verlaine.
(2) *Id. : Lassitude.*
(3) *Id. : A une femme....*
(4) *Id. : Un dahlia.*
(5) *Id. : Green.*
(6) *Id. : Beams.*

pendant un quart d'heure, et on n'a qu'une phrase vague pour les exprimer. Avec quoi montrer l'harmonie d'une draperie bleue sur une jupe jaune ou d'un bras dont la moitié est dans l'ombre et l'autre sous le soleil ? Et pourtant presque toute la puissance de la peinture est là, dans l'effet d'un ton près d'un ton, comme celle de la musique dans l'effet d'une note sur une note. — L'œil peint corporellement comme l'ouïe, et l'écriture qui arrive à l'esprit n'atteint pas jusqu'aux nerfs (1).

Sans doute, mais le sentiment de cette tare n'allait point jusqu'à paralyser la description de Taine, qui se continue, abondante et *expressive*. Taine se rendait parfaitement compte que, malgré leurs imperfections, les mots sont à la pensée ce que les pratiques et les œuvres sont à la vie intérieure.

D'ailleurs, n'est-ce point avec des mots qu'on proclame l'insuffisance des mots ? Un bergsonien écrit :

Un pressentiment d'aurore me remplit toute l'âme ; ma pensée se meut alors sans divisions ni contours dans le silence intérieur. Tout discours est impossible, non point que mes représentations soient troubles ou incomplètes. Elles sont, au contraire, trop riches, trop complexes, trop vivantes et vibrantes, trop lumineuses, trop concrètes pour que je les puisse enfermer en des mots (2).

Admettons un instant ces effusions ; mais la revanche du mot n'éclate-t-elle pas dans l'impossibilité d'étaler son impuissance autrement que par lui-même? En le niant, on l'affirme.

IV

Les mots sont donc inévitables. La question se pose, alors, de savoir comment les assembler. C'est le problème de la ponctuation d'abord, — de la syntaxe, et du style ensuite.

Sur la ponctuation, l'attitude est simple ; on la supprime ou l'on ne la laisse subsister qu'appauvrie et raréfiée. On sait que Mallarmé l'avait, à peu près, proscrite, parce qu'il y voyait une manifestation de l'esprit logique, amoureux de l'ordre et de la clarté.

Elle est, en effet, la consécration légitime des arrêts, des pauses, et en un sens la négation du mobile et par conséquent de ce fameux « courant de la pensée » si cher à Jammes, — qu'il s'agit de reproduire, avec son jaillissement continu. Dans la

(1) *Voyage en Italie*, Hachette, t. II, p. 259-260.
(2) E. le Roy. *Revue de métaphysique*, mars 1901, p. 152.

réalité, dit Bergson, il n'y a pas de moments distincts les uns des autres; à le croire, on confond d'abord la durée et le temps, puis le temps et l'espace. La ponctuation a donc le tort de jalonner de bornes fixes la route mouvante du devenir; tout se tient; isoler les mots par des virgules ou par des points, c'est tomber dans une conception spatiale de la vie psychologique. On doit donc, ou supprimer la ponctuation, ou, du moins, la réduire à exprimer les conditions strictes « de l'association subjective ».

Il y a là un sophisme, ou un malentendu. Le but de l'écriture n'a jamais été, et n'est pas de reproduire, avec toute la fidélité possible, le rythme continu de la pensée créatrice. Il y a là ce que nous appellerons volontiers : *l'obsession de la coïncidence*, que nous avons dénoncée ailleurs.

Pas plus que la science n'a pour but de supplanter la réalité et de se confondre avec elle, pas davantage l'écriture n'a pour mission de remplacer ou de traduire le devenir ininterrompu, ou la complexité mouvante de la vie.

L'essentiel n'est pas de présenter liées les idées qui nous sont venues ensemble, ou à de très courts intervalles, mais bien plutôt de les délier, de les dissocier, pour mettre en relief, par une opposition habile, leur valeur et leur différence.

Un psychologue l'a remarqué très finement :

La liaison objective des mots prononcés par celui qui parle ne représente pas toujours exactement les conditions de l'association subjective qui s'est produite dans son esprit entre les idées correspondantes; ainsi je dirai ou écrirai d'un trait : *L'homme est un vertébré*, bien qu'il m'ait fallu assez longtemps travailler pour acquérir la connaissance, c'est-à-dire l'association d'idées qu'exprime cette phrase, et qu'actuellement même cette association d'idées ne se fasse pas chez moi très aisément (1).

C'est la vérité même ; il s'agit précisément, dans tout travail littéraire, de traduire le simultané confus de la pensée par le successif clair des mots ; la ponctuation en est un des moyens.

On demandait autrefois dans les examens ou concours scolaires s'il faut écrire comme on parle. Demandons-nous ici s'il faut écrire comme on pense. On peut répondre hardiment : *non*, pour plusieurs raisons, dont la première est l'im-

(1) B. Bourdon : *L'expression des émotions et des tendances dans le langage*, pp. 117, 119.

possibilité absolue d'une pareille prétention. On arriverait tout droit à ne pas écrire, par la conscience progressive que l'on prendrait de la difficulté de faire passer dans l'écriture noire l'inspiration candide; — ou alors, on serait conduit à remplacer les mots par des points, ou par des dispositions typographiques toujours bizarres, qui ont le tort, elles aussi, de vouloir fixer ce qui, par définition, échappe à la ligne et au contour rigide (1).

Nous dirons la même chose de la syntaxe et du style ; ils ne sont possibles que par un souci de clarté et d'élagage qu'ont connu tous les grands maîtres.

Il y a, certes, aujourd'hui, quelques admirateurs de Bergson qui essaient, peut-être inconsciemment, de reproduire par leur phrase toutes les hésitations infinies de la pensée, ses scrupules, ses doutes, ses répétitions, ses remâchements, ses approximations successives, ses associations imprévues surgissant de la brusque apparition d'un mot, ses reprises sans légèreté, ses ébauches et ses tâtonnements. Sous couleur de respecter la réalité on déverse sur nous toute la hotte d'un verbalisme pittoresque et pesant. Je sais bien qu'on essaie par là d'échapper à cette odieuse limitation de l'infini que représente l'écriture par rapport à la pensée vivante (2) ; mais l'accumulation sans choix de tous les détails et de toutes les gaucheries de la pensée, est-ce bien un moyen de l'exprimer ? Peut-on penser dans la confusion, dans l'ignorance des alinéas, dans le mépris des coupures, ouvrières de clarté, dans le chaos, dans le fourmillement, dans la redondance et, qu'on nous pardonne le mot : dans le grouillement ? — Il est très remarquable, d'ailleurs que le style que nous caractérisons ici soit le style de quelques bergsoniens, mais nullement celui de M. Bergson. Nous avons le droit d'invoquer, contre ses disciples intempérants, l'exemple littéraire de ce philosophe subtil. Sa phrase est celle d'un intellectualiste avisé ; en un sens, il n'y a pas de style moins bergsonien que celui de M. Bergson. Phénomène

(1). Voir dans *Cosmopolis* de mai 1897 la singulière typographie de la p. I. de l'œuvre de Mallarmé :

« *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard.* »

(2) Il faut en prendre son parti. *Si cor non orat,* dit un distique monacal, *in vanum lingua laborat.* Cela certes est parfaitement juste ; mais le style ne peut jamais traduire toute la richesse lyrique et la complexe abondance du cœur.

fréquent : la psychologie des « partisans » est d'être plus « royalistes » que le roi.

— Mais tout cela, insiste-t-on, c'est la vie, la vie profonde, auguste et divine. Nous n'inventons pas l'objection ; nous ne forçons point les rapprochements. A. Thibaudet consacre dans *La Poésie de Stéphane Mallarmé* un chapitre au sentiment bergsonien de la durée, et cite à la fois l'auteur de *Matière et Mémoire* et W. James. Il distingue de la *succession brute* le *rétablissement du temps vrai*. Nous avions lu auparavant dans le *Règne du silence* de Rodenbach une pièce que nous appellerions volontiers, — et sans malice —, *l'Heure bergsonienne;* c'était déjà, par anticipation, tout l'intuitionnisme :

Heures tristes de l'âme, états intermédiaires,
où l'âme ne sait plus définir ses ennuis,
ni trier l'ancien buis fané du nouveau buis.
Heures vagues où monte un chant de lavandières.
Mais quels linges leurs mains trempent-elles dans l'eau ?
Nappes d'autels, rochets des grand'messes pascales,
ou batistes de nos armoires conjugales ?
Heures d'aspect confus, automne ou renouveau ?
Est-il du soir, ou du matin, ce crépuscule ?
Il neige, mais c'est-il des fleurs ou des flocons ?
Est-ce un malheur qui vient, un malheur qui recule ?
Quel est le clair obscur où nous équivoquons ?
Heures où l'âme voit à travers les persiennes,
tandis qu'elle s'éveille en sa chambre, sans bruit,
filtrer et s'écouler des clartés mitoyennes.
Entre-t-on dans le jour, entre-t-on dans la nuit ?

Toute la *Nachtseite der Natur*, tout le côté nocturne de l'âme, si cher à certains romantiques, est dans ces vers curieux. Il y a là aussi quelque chose d'analogue à la transition célèbre dans Schelling, de la nature au sujet, de l'inconscient au conscient. La vie de l'âme succède à l'agonie du monde ; ou, plutôt, toutes deux s'impliquent et se pénètrent.

Ce n'est point cependant une raison pour s'épuiser en gémissements sur l'impossibilité de débrouiller l'écheveau et de loger dans le dessin géométrique des mots la richesse trouble de la sensibilité confuse. Il faut répéter que l'art n'est point, et ne peut pas être la sténographie de la vie. L'expression artistique, en général, et l'écriture, en particulier, c'est la pensée, sans doute, mais filtrée, délivrée de toutes les lourdes et pesantes démarches qu'elle implique ; ce n'est pas, et ce ne

doit pas être *toute* la pensée au sens quantitatif de ce mot; mais c'est la pensée dépouillée de ses scories, et qui a jeté bas l'échafaudage pour apparaître enfin dans sa réalisation glorieuse ; c'est la pensée en qualité.

Nous serions même tentés de dire que le meilleur moyen de spatialiser la pensée et de la matérialiser, c'est de la noyer sous l'avalanche roulante des mots. Que sont tous ces tâtonnements, toutes ces énumérations verbales, sinon le signe que la pensée est impuissante à jaillir, qu'elle est empêtrée dans le bagage des mots, arrêtée par l'accessoire, incapable de percer, emprisonnée dans des sonorités serves qui se recommencent, murée dans des enfilades sans issue, recouverte de terre à mesure qu'elle essaie de se dégager, déjà vaincue en se débattant, prétentieuse ambition de fleur qui ne peut éclore, ruminage pathologique d'enfant, de fiévreux, ou de fou, et, par-dessus tout ruminage ennuyeux (1) ?

La littérature devient une sorte de photographie : pis encore, une photographie sans mise au point ; un appareil dont l'objectif est constamment ouvert. Nous retrouvons ici le procédé cinématographique que nous avons déjà dénoncé (2).

Chateaubriand, devant un Allemand qui d'une fenêtre en écoutait un autre, s'écria plaisamment : *Il attend le verbe.* Et nous, nous attendons, devant une phrase qui essaie le paradoxe de traduire la durée pure, — la fin, la conclusion, l'affirmation, trop heureux quand on nous la donne, et quand nous n'avons pas, nous-mêmes, la charge de la fournir.

V

Même erreur en ce qui concerne les images, — que les apologistes nouveaux ne cessent de recommander parce qu'ils les trouvent plus aptes à saisir la fluidité, à s'adapter au mobilisme. Cela ne va pas sans quelque préjugé, ou sans une analyse qui reste courte.

J'ai toujours pensé, pour ma part, que c'est l'image qui est statique, et l'idée dynamique. Malgré l'apparence, l'image est, en quelque sorte, la conclusion de l'idée ; elle est ce qui ramasse la pensée ; la découpe et la fixe ; elle est l'immobi-

(1) Considérant la simple délectation littéraire, Boileau a dit :
« Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. »
(2) Cf. *Grande Revue*, 25 juillet 1913 : *Pour l'intellectualisme*.

lisation plastique de la pensée ; elle n'est pas le courant ; elle est le terme et le récipient. L'image est un arrêt.

C'est ce que semble avoir compris un Stéphane Mallarmé, par exemple. Se rendant compte de ce qu'a de figé et de mort l'image, et principalement l'image visuelle, il essaie d'en trouver qui expriment la continuité mouvante du geste. Dans un sonnet célèbre (1), il compare le front à l'orient de la chevelure, et il tente d'expliquer que l'Amour invisible a pour mission de la dérouler, vers son occident, par le désir moteur, flottant déjà dans le regard.

Et ainsi, il n'élit que des images glissantes, pour ainsi parler, de celles qui, comme on l'a dit, ont :

> une tendance à se mobiliser... vers l'image correspondante d'un autre sens, l'accent portant, non sur les points de départ et d'arrivée, mais sur cette trajectoire même (2).

Ce sont donc proprement des images motrices qu'il faudra au poète, des images qui se détruisent à chaque stade de leur évolution, et qui se fondent dans une succession de gestes fins et continus, qui imposent à l'esprit la référence significative de la danse et du ballet (3). On connaît cette idée curieuse de Mallarmé, d'après laquelle la succession harmonieuse des mouvements aurait pour fonction précise d'évoquer, et même de définir, en dépit ou à cause de l'imprécision, une chose ou un objet. Le ballet devient ainsi la forme suprême de l'art.

A cette limite, c'est la faillite du mot, du verbe, de tout langage articulé. Le poète abdique au profit de la danseuse. Le poème pur est celui qui est libéré de toute expression, parce que toute expression est fausse, dans la mesure où elle est précise.

Et si l'on repousse cette conclusion, il ne reste plus qu'une alternative : celle de dériver la poésie et l'art tout entier vers une autre forme que l'on choisira, elle aussi, parce qu'elle est plus vague et plus soluble, plus grise, plus nuancée, plus indécise.

Si toute image plastique, même l'image du mouvement, est

(1) *Déclaration foraine.*
(2) A. Thibaudet : *op. cit.*, p. 150.
(3) Quelques peintres, comme Véronèse ou Tintoret, ont essayé de saisir les « rondeurs ployantes », les « courbures mouvantes » et, en quelque sorte, le « mouvement au vol ». Cf. *Taine, op. cit.*, p. 343. Mais ce sont des Vénitiens sensuels, voluptueux et lascifs qui risquent, si on les suit trop loin, de faire sombrer l'art dans la caresse molle et dissolvante.

immobile, c'est dans le discontinu qu'elle s'étend. Et, en effet, les images, surtout chez un visuel, comme Hugo, sont si précises, qu'elles se succèdent spatialement comme les divers aspects d'un film qui ne tournerait pas, juxtaposées, incapables par un déroulement, si rapide soit-il, de donner l'illusion de la continuité mouvante. Elles vibrent comme de successifs cliquetis d'épées. Où se prendre ?

N'y aurait-il pas alors des images qui s'enroulent ? Oui, certes ; mais ce ne sont plus des signes visuels ; ce sont des notes dont nous ne disons pas qu'elles s'enchaînent, car cette idée de maille nous replonge dans le spatial et dans le discontinu, mais qu'elles retentissent les unes dans les autres, comme les accords d'une mélodie. Nous aurons par là le moyen de corriger ce qu'a de trop brutal ou de trop carré l'image visuelle ; et, de fait, c'est un procédé qu'a employé quelquefois Mallarmé, de compléter et, en quelque sorte, de racheter l'image qui s'adresse aux yeux par celle qui flatte l'oreille. Qu'on lise dans *Apparition* le quatrain célèbre :

> La lune s'attristait ; des séraphins en pleurs
> rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
> vaporeuses, tiraient de mourantes violes
> de blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

Et ainsi, tout doucement, un certain impressionnisme mystique aboutit à la musique. Des critiques, et même des philosophes proclament depuis quelques années qu'elle est un allié souverainement efficace contre l'intellectualisme. Comme certains vers modernes elle paraît avoir pour mission d'éloigner de nous la pensée. Il faut croire que cette dernière est une grande coupable, puisqu'on l'a toujours accusée des pires méfaits. Ceux mêmes qui en vivent lui tiennent parfois rigueur. Ravaisson disait, avant Bergson, que l'intelligence n'est encore, à certains égards, que *le physique de l'esprit*. Noire ingratitude. On la tolère chez les poètes. Un jour que Lenau était en train de lire son manuscrit des *Albigeois* à Frankl, il saisit son violon en s'écriant :

Les sensations suprêmes et les plus profondes ne peuvent être exprimées par des mots.

L'esprit doit, comme un vaisseau, s'élancer loin du rivage aride et pierreux des idées, et s'abandonner aux vagues incertaines de l'océan des sentiments, à la musique. C'est dans la musique qu'est-

caché le grand mystère qu'on ne peut d'ailleurs ni traduire ni expliquer (1).

Et Verlaine plus tard renchérissait :

En avant la musique et l'impair, et le vague, et le soluble ; — arrière ce qui pèse ou pose !

Or, il n'y a que deux choses en art qui ne « pèsent » ni ne « posent » : le silence d'abord ; — et on est allé jusqu'à dire que les âmes ne peuvent s'éveiller que lorsque les lèvres dorment :

Les paroles que nous prononçons n'ont de sens que grâce au silence où elles baignent. Si je dis à quelqu'un que je l'aime, il ne comprendra pas ce que j'ai dit à mille autres peut-être ; mais le silence qui suivra, si je l'aime, en effet, montrera jusqu'où plongent aujourd'hui les racines de ce mot, et fera naître une certitude silencieuse à son tour, et ce silence et cette certitude ne seront pas deux fois les mêmes dans une vie... Qui de nous n'a connu ces minutes muettes qui séparaient les lèvres pour réunir les âmes (2).

Ici, l'expression, toute expression artistique, se détruit elle-même, au profit du gémissement auguste et solitaire de la vie profonde. La parole non seulement ne traduit pas la pensée ou le sentiment, mais elle les empêche (3).

Comme cependant on ne peut aller en art jusqu'à se taire, on choisit souvent un procédé subtil, qui est l'allusion. L'allusion est proprement un demi-silence : c'est le silence qu'on peut obtenir en se servant des mots, c'est le silence par la parole. Voilà le fin du fin : se taire tout à fait est impossible ; parler est le lot des êtres inférieurs qui ne pensent ni ne sentent ; se taire en parlant, voilà l'élégance suprême. « *Je crois qu'il faut qu'il n'y ait qu'allusion* (4). »

Et ainsi s'achève l'exposé des moyens qui servent pour les partisans de cette esthétique à réaliser l'œuvre d'art.

(1) Cité par Louis Regnaud, *Lenau*. G. Bellais, 1905, p. 84.

Sur le danger qu'il y a, pour la santé physique et mentale, à faire abus de toutes les sensations, et en particulier des sensations musicales, à vivre sans économie, dans une atmosphère de douleur et de mélancolie, on consultera utilement l'exemple des romantiques, et de Lenau. Cf. *op. cit.*, chap. III de la 1re partie.

(2) Maurice Mæterlinck : *Le Trésor des Humbles* (Le Silence.)

(3) Cf. l'affirmation contraire de Numa Roumestan : *Quand je ne parle pas, je ne pense pas.*

(4) Mot de Mallarmé.

VI

Elle naît de la juxtaposition ou de la fusion de sensations choisies, de sensations rigoureusement individuelles, dont le pragmatisme recommande l'accueil. Ce n'est point dans l'enchaînement, dans l'ordre logique par quoi se manifeste la puissance liante de la raison, et peut-être de l'imagination, qu'il faut chercher l'absolu ; c'est dans l'éphémère et dans l'instantané qu'on essaiera de saisir l'éternel.

Mais y a-t-il encore un éternel ? L'intuition ne va-t-elle pas nous enfermer dans le royaume des différences strictement spécifiques, et par conséquent inatteignables, puisque la pensée est suspecte dans la mesure où elle est ouvrière de ressemblances, et créatrice d'identités ? L'univers de Jammes, même son univers esthétique, n'est-il pas, à la limite, une sorte de monadisme sans harmonie préétablie ? Quel art, dès lors, peut y fleurir, sinon, un impressionnisme distingué, soucieux de la coïncidence, jusqu'à abdiquer, devant l'impossibilité de saisir l'écoulement et le rythme du devenir ailleurs que dans la musique (1), le silence ou l'allusion ?

Il demeure vrai, certes, que le pragmatisme a pour l'art une certaine valeur de rajeunissement ; qu'il lui apporte le secours d'une certaine fraîcheur, d'une incessante circulation de vie spontanée et jaillissante ; il demeure vrai qu'il est l'ennemi des mornes conventions, des tristes exercices scolaires. — Jammes veut qu'on aille, directement, s'installer au centre des choses, toujours changeantes, toujours mobiles, toujours vivantes. Des poètes il dirait volontiers comme Hugo :

> Ils tâchent de saisir quelque chose de nu.

Cela nous préserve d'une certaine austérité janséniste, de la forme usée, loqueteuse et étriquée d'un classicisme poudreux, et de ce qu'un Latin appelait la *mœstitia orationis*. Il demeure vrai que Jammes est sans indulgence pour un certain fatras d'érudition, qui reste trop souvent à la surface de l'âme ; il veut

(1) Nous accepterions peut-être cette conclusion si la musique ne se réduisait pas, pour la nouvelle école à une sorte de quiétisme nonchalant, dédaigneux de logique et de clarté, visant seulement à exprimer la rêverie vagabonde et souple d'une sensibilité fuyante. Nous faisons le plus grand cas du *debussysme*, de *Pelléas*, et peut-être, surtout de *l'Après-midi d'un Faune* ; mais ce n'est pas là *toute* la musique. Il y a, à côté de la musique *médullaire*, la musique architecturale et *corticale* ; il y a Shéhérazade, mais il y a aussi la quatrième symphonie d'Albéric Magnard.

des esprits alertes et vifs, les yeux ouverts sans interposition d'écran.

Mais qu'y a-t-il là qui appartienne *en propre* à l'attitude pragmatiste ? Tout cela n'est-il pas — avec quelque profondeur en plus — dans Shakespeare, dans Molière, dans Voltaire, dans Musset ?

Au total, il y a dans le pragmatisme des notations subtiles ; mais toute la doctrine côtoie le réel bien plus qu'elle ne le comprend et l'exprime ; elle chemine parallèlement à lui ; mais nous voudrions moins de scrupules, plus de confiance dans les forces de liaison claire, plus de lucidité, plus de raison, plus de fermeté, et peut-être plus de travail.

Nous sommes tentés de redire, à propos de tout cela, le mot profond de Montaigne, impressionniste lui aussi, mais déjà rationaliste et classique :

L'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement (1).

L. BOISSE.

(1) Montaigne : *Essais*, III, 9.

LES ÉDITIONS KISTEMAECKERS ET LE « NATURALISME »

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

—

Aux limites de Passy et d'Auteuil. Une maison de rapport située non loin du boulevard de Montmorency et du logis des Goncourt. L'immeuble est d'aspect bourgeois. Deux grandes céramiques qui représentent, l'une, des paons, l'autre des hérons, décorent le vestibule.

— M. Kistemaeckers ?

— Au fond de la cour, deuxième étage, porte en face.

M. Henry Kistemaeckers, le père de l'auteur dramatique, ouvre lui-même et fait entrer le visiteur dans un petit salon-bibliothèque.

Les fauteuils sont recouverts de housses.

Aux murs, de beaux dessins originaux de Steinlen, de Rops et de Willette.

Une bibliothèque en chêne contient les 300 livres que l'éditeur a publiés pendant ses trente années de librairie.

Dans un coin, un grand vase chinois de forme cylindrique, à col peu allongé, et rehaussé sur fond blanc de dessins vert-d'eau et roses.

M. Kistemaeckers ne paraît pas ses soixante-huit ans. Il est vif, nerveux. Son teint est coloré. Ses yeux bleus (les yeux des riverains du Bas-Escaut) à la fois perçants et doux s'emplissent parfois de colère. Toute la physionomie dégage une impression de révolte, tantôt contenue, tantôt exubérante.

Il s'anime rapidement lorsqu'il évoque les diverses péripéties de son existence mouvementée.

Sa famille était anversoise, et il a fait toutes ses études à Anvers. A 18 ans, il sortait de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers et entrait dans la marine, au service de la Cie générale de Navigation de Londres, en qualité de « purser » (commis au manifeste, sorte de commissaire-comptable chez les Anglais). En 1874, son tempérament combatif, voire révolutionnaire, l'entraîne à donner sa démission pour devenir l'éditeur des Communards proscrits qu'il a rencontrés à Anvers et à Londres. Tous ceux qui n'ont pu trouver d'éditeur en France, et même en Belgique lui apportent leurs manuscrits. Avec une première mise de fonds de 13.000 francs, il publie des livres de discussion religieuse, de politique, d'histoire ou de sociologie, signés de Benoît Malon, le fondateur de la *Revue socialiste* ; de Jourde, l'ancien ministre des Finances de la Commune ; d'Arnould, qui lui donne son *Histoire populaire et parlementaire de la Commune* ; de Lissagaray (*Histoire de la Commune de 1871*) ; de Ranc (une étude sur *l'Assommoir*) ; de Paul Strauss (un livre sur le suffrage universel) ; de Charles Beslay (*La Vérité sur la Commune*) ; de Jules Guesde (*Le Catéchisme socialiste*), etc.

Pour les ouvrages qu'il éditait alors, il ne cherchait à rejoindre qu'un public : le public français. Il lui fallut user de différents subterfuges pour faire passer la frontière à ces œuvres de proscrits, toujours interdites par le gouvernement de l'Ordre moral. La réussite ne fut pas assez éclatante pour permettre de payer intégralement l'imprimeur. Cette première période de la vie de Kistemaeckers s'acheva sur un déficit, vers l'année 1878.

C'est aussi la période des premières poursuites judiciaires engagées par le Parquet de Bruxelles contre l'éditeur, qui fut toujours acquitté, mais non sans dommages pour le « bon renom » de sa maison, et, surtout, pour son capital social.

M. Kistemaeckers se sentit à ce moment tourmenté d'aspirations nouvelles. On était en plein mouvement littéraire naturaliste et aussi en pleine période de pudibonderie officielle.

En France, le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, présidait aux destinées de la République ; M. Jean-Casimir Périer régentait l'Instruction publique ; M. de Marcère, ministre de l'Intérieur, et M. Lefèvre, sous-secrétaire d'Etat, qui lui avait été adjoint pour cet office, à la date du 19 décembre 1877,

déployaient une grande vigilance afin d'empêcher le passage en France des « mauvais livres » édités en Belgique.

A cette époque d'officiel rigorisme, *les Mémoires de Casanova* étaient interdits en France. C'est tout dire. Bien entendu des amateurs obstinés trouvaient moyen de lire Casanova en dépit, ou à cause de toutes les interdictions ; de même que, malgré la réprobation publique, bien des honnêtes gens, moins raffinés, peut-être, mais plus nombreux que les fidèles du hâbleur libertin, lisaient Zola, quittes à s'indigner ensuite du « scandaleux succès de cette littérature ». Et les amis de Zola, ceux qu'on appelait alors ses « disciples », bénéficiaient de ce scandale et de ces indignations.

D'instinct, Kistemaeckers s'emballa pour les naturalistes avec autant de fougue qu'il s'était emballé pour ses Communards. Dans le même temps, un heureux hasard lui avait permis d'acheter un stock de livres édités par Rozez, — autre proscrit, de 1848 celui-ci, — qui s'était établi en Belgique; ce stock se composait de livres interdits, et, partant, fort recherchés en France : Casanova, Faublas, le recueil de Maurepas, les pièces condamnées de Baudelaire, etc...

Pour ce commerce, qu'il devait par la suite développer par ses recherches personnelles sur les auteurs ignorés ou dédaignés du XVIIIe siècle, Kistemaeckers se prodigua, venant toutes les semaines à Paris, visitant les libraires, les revues et les journaux.

Aux directeurs de quotidiens, à Laffitte, du *Voltaire;* à Dumont, du *Gil Blas ;* à Vaughan, le sagace administrateur de *l'Intransigeant;* à Lalou, de *la France ;* à Magnier, de *l'Evénement*, il offrait l'ingénieuse combinaison suivante.

En échange des critiques et des extraits que ces journaux donnaient des livres de la maison Kistemaeckers, celle-ci s'engageait à prendre 4 ou 5.000 exemplaires du journal et à les répandre en Belgique, assurant ainsi une large diffusion à la presse française qui était alors relativement peu répandue dans ce pays.

Cette activité, ces procédés nouveaux n'allaient pas sans mécontenter certains éditeurs parisiens; Kistemaeckers était déjà trop connu au gré de beaucoup de gens par ses éditions de la Commune; on jugea expédient de se débarrasser du rebelle, qui, méconnaissant toutes les traditions de la librairie,

consentait à faire des remises de 50 o/o à ses dépositaires, dans le but de les intéresser à la vente de ses livres.

D'ailleurs, comment autoriser l'accès d'honnêtes bibliothèques françaises à des livres édités en Belgique ? Edités en Belgique, cela ne répondait-il pas à toutes les protestations possibles de l'intéressé ? Une coalition puritaine se dressa contre l'éditeur belge, qui donnait d'autant mieux prise à la calomnie que ses éditions, bien présentées et le plus souvent illustrées par des maîtres, comme Félicien Rops et Froment, des livres galants du XVIIIe : les Nerciat ; le *Théâtre et le nouveau Théâtre Gaillard;* les *Priapées* de Cantel ; les Rétif de la Bretonne ; *Thémidore*, de Godard d'Aucourt ; les *Tableaux des mœurs du temps*, par le fameux financier Le Riche de la Popelinière ; et des livres plus modernes, tels que l'*Enfer de Joseph Prudhomme*, d'Henri Monnier ; *Les contes du Vidame de la Braguette*, par Albert Glatigny ; le *Théâtre érotique de la rue de la Santé*, permettaient une fois de plus de mésuser à satiété des mots licence, pornographie, immoralité, des grands mots et des gros mots.

Le pire, c'est que ces livres-là, édités avec soin, furent tout de suite appréciés grandement des bibliophiles. En dépit des doctrines orthodoxes d'Etat, établies, après discussion des principes du bien et du mal, par des Conciles de boutiquiers, les livres réputés licencieux qu'éditait Kistemaeckers se vendaient. Et les profits réalisés avec cette littérature galante permettaient à l'éditeur de poursuivre la publication, infiniment moins rémunératrice, des écrivains naturalistes, alors à leurs débuts.

M. Kistemaeckers n'a jamais eu le loisir d'établir un catalogue complet de ses éditions. On peut le regretter, car ce catalogue, augmenté de quelques notices, aurait à lui seul constitué un chapitre plein d'intérêt pour l'histoire du mouvement naturaliste.

Appelons-en aux souvenirs de M. Lucien Descaves, dont les premiers livres, *Le Calvaire d'Héloïse Pajadou* (1883), écrit à 18 ans ; *Une vieille rate* (1) (1883), avec un portrait en taille-douce par A. Descaves, le père de l'auteur ; *La Teigne* (1886)

(1) Lucien Descaves tira d'*Une vieille Rate*, en collaboration avec Paul Bonnetain, une pièce en trois actes : *La Pelote*, qui fut représentée pour le 7e spectacle du *Théâtre Libre*, le 23 mars 1888. Ce furent les débuts de M. Descaves comme auteur dramatique.

partirent de l'accueillante maison de la rue Dupont, à Bruxelles. L'auteur devait arriver bientôt à la plénitude de son talent d'observateur et d'écrivain, et son ami Huysmans a pu dire avec raison : « Il a largement payé les avances d'hoirie que les promesses de ses débuts permirent. » Ces promesses mêmes étaient singulièrement savoureuses, en particulier dans l'Histoire de la Vieille Rate, cette servante-maîtresse d'un petit rentier égoïste, qui, non contente de se carrer seule dans le fromage, y fait immigrer toute la lignée de ses nièces et de ses cousines, en flattant les manies du Géronte.

Et puisque, plus haut, nous citions J.-K. Huysmans, peut-on oublier que la première édition de *A Vau-l'Eau* (1882) parut dans la petite collection du Bibliophile, en l'un de ces volumes in-12 carré qui font prime aujourd'hui chez les amateurs ? « Il n'y a que Kist qui sache faire la couverture d'un livre, disait Huysmans ; il n'y a que lui qui ait eu l'audace typographique de mettre des bas de casse sur un titre ! »

En cette même collection in-12, Maupassant publia *Mademoiselle Fifi* (1882) et six autres contes parmi lesquels *Marocca;* Léon Hennique deux de ses meilleures nouvelles : *Les funérailles de Francine Cloarec* et *Benjamin Rozes* (1881) ; Paul Alexis, *le Collage* (1883), avec un portrait à l'eau-forte par Théodore Hannon, le poète des *Rimes de Joie* (1) ; Léon Cladel ses *Petits Cahiers* (1879), cinq nouvelles, parmi lesquelles *La Maudite*, qui valut à l'auteur trois mois de prison et 500 francs d'amende ; Francis Enne, *D'après nature* (1879-1883), deux volumes, deux séries d'essais parus presque tous dans le journal *La Rue*, de Jules Vallès ; Camille Lemonnier, *Le Mort* (1882), et *Un Mâle* (1881), ce tableau, formidable en sa vérité pittoresque, des mœurs et du pays wallon ; Edouard Rod (que Maupassant jugeait « pâle et triste à donner le spleen »), *La Chute de Miss Topsy* (1882) ; Harry Allis, *Les Pas-de-Chance* (1883), un titre que l'on ne peut répéter sans mélancolie lors-

(1) La première édition de *Rimes de Joie* parut en 1879, chez J. Gay, avec une préface de J.-K. Huysmans, très violente contre les Parnassiens, et qui fut supprimée de l'édition définitive à la demande de Théodore Hannon. Parmi ces vers qui témoignent d'une incontestable virtuosité, le poème intitulé *Opoponax* fut en son temps célèbre. Hannon avait fondé à Bruxelles le journal *l'Artiste*, qui publia, le premier, différentes œuvres de J.-K. Huysmans et de Céard, notamment *Sac-au-dos* et *Une belle journée*. Il est mort à Bruxelles en 1916 (voir à ce sujet l'*Intransigeant* du 18 octobre 1916 et le *Paris-Midi* du 22 octobre 1916). L'édition définitive de *Rimes de Joie* augmentée de 12 pièces inédites fut imprimée par Kistemaeckers, en 1885.

qu'on se rappelle la fin tragique de l'auteur dans le duel du 28 février 1895 ; Pierre Elzéar, *La Femme de Roland* (1882); G. Godde, *Le Scrupule du père Durieu* (1883), etc., etc.

Bref, une bibliographie méthodique pourrait seule, nous le répétons, restituer tout ce que représentaient alors d'ardeur combative et de foi littéraire les groupes d'écrivains, qui, sous la devise : *In naturalibus veritas* (1), faisaient de leur mieux pour ne pas ressembler à leurs devanciers, et s'amusaient de l'irritation témoignée par le public devant ces auteurs qui, littérairement, semblaient se complaire en crapuleuse compagnie, parmi les mauvais garçons et les filles, dans des scènes d'hôpital, de maison close ou de voirie, avec un irritant parti pris de pessimisme.

Mais il faut se défier des devises ou des formules qui embrigadent, pour les querelles de mots, des artistes dont les aspirations, le talent ou les ambitions ne sont pas moins variés d'aspect que de qualité.

Georges Eekhoud, avec ses *Kermesses* (1884), son *Cycle patibulaire* (1892), ses *Communions* (1895), sa *Nouvelle Carthage* (1888), concentrait en lui tous les caractères de sa race, l'âme pensive des riverains de l'Escaut attachés à la glèbe mélancolique, qui, dans la torpeur des brouillards et des marais des *polders*, s'étend depuis Anvers jusqu'à la mer du Nord (2).

Robert Caze, avec ses histoires de filles, *le Martyre d'Annil* (1883) ; *la Sortie d'Angèle* (1883), révélait une remarquable personnalité, une des meilleures que puisse revendiquer l'école naturaliste, par la composition de l'œuvre, l'ajustement des phrases et la saveur des mots.

Marius Renard, fils d'un porion du Borinage, devenu sur le tard ingénieur au pays du charbon, concevait avec son livre *Gueule rouge* (1894) un complément de *Germinal*, qui peut encore soutenir la comparaison avec le roman de Zola.

Hector France dressait un violent réquisitoire contre

(1) Kistemaeckers utilisait, pour ses couvertures, différentes compositions. Généralement, elles se résumaient dans les trois suivantes gravées par Rops : *In naturalibus veritas* pour les éditions naturalistes ; *Péché caché est pardonné*, pour les réimpressions du XVIIIe siècle ; et un dessin sans devise représentant le Diable adossé contre un livre : Kistemaeckers, éditeur (voir le catalogue de l'œuvre de Rops par Ramiro).

(2) Georges Eekhoud est en outre l'auteur de *Escal Vigor*, roman publié par le *Mercure de France* et qui, poursuivi en Belgique, fut acquitté par la justice.

l'Homme qui tue (1878); il connaissait bien, par sa propre expérience, les faits et gestes du soldat conquérant, pacificateur et civilisateur, aux Bureaux Arabes.

Francis Poictevin s'exaltait sur l'écriture artiste de M. de Goncourt et arrivait à stupéfier son maître en lui présentant une *Ludine* (1883), chargée « d'épithètes nuancées ».

Emile Bonnetain, le frère de l'auteur de *Charlot s'amuse*, se plaçait lui aussi, par une épigraphe de tête, sous la protection d'Edmond de Goncourt pour tenter d'expliquer la vérité documentaire de *Mon petit Homme* (1885), étude d'un milieu cher aujourd'hui à Francis Carco.

Boyer d'Agen ne se recommandait que de lui-même pour analyser jour par jour, abjection par abjection, la vie crapuleuse d'un imbécile, qui, commençant par aimer une vieille femme, *La Gouine* (1887), dont les cheveux déteignent dans ses mains brûlantes, finit en vampire.

Henri Nizet, ancien répétiteur à l'Université de Bruxelles, agrégé et docteur ès lettres, étudiait, dans un style miroitant, les *Béotiens* (1) (1884) du petit journalisme de Bruxelles ; et, sans faire oublier Huysmans, il se plaisait à reprendre, dans *Bruxelles rigole* (1883), les thèmes ordinaires de l'aimable bougon : existence à vau-l'eau, forces s'en allant à la dérive dans l'abrutissement des besognes quotidiennes.

Adolphe Tabarant, dans *Virus d'amour* (1886), disait, avant Brieux, les origines, les ravages et l'aboutissement de l'avarie chez une fille malchanceuse. Pour pittoresque que soit cet essai, il ne laisse pas encore pressentir le puissant écrivain de *l'Aube*.

Léon Gandillot, plus connu par la suite comme vaudevilliste, analysait les misères d'un ménage désuni. La fin d'*Entre Conjoints* (1888) semble inspirée de l'humour particulier à M. Henry Céard. Une femme ayant pris en grippe son mari, — qui ne comprend rien à ses mauvaises lubies, — lui interdit l'accès de la chambre conjugale. Et le pauvre conjoint, étonné de cette mesure, que rien ne justifie, passe sa vie à se demander : « Qu'a-t-elle ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? »

Henry Kistemaeckers fils, plus connu lui aussi comme homme de théâtre, publiait à 18 ans chez son père un bon

(1) *Les Béotiens* furent l'objet de poursuites du Parquet de la Seine. Après quatre mois d'instruction, il y eut un non-lieu.

roman de débutant : *Lit de Cabot* (1892), l'odyssée d'une troupe de comédiens qui transportent à Bruxelles les mœurs bizarres ramassées au hasard des tournées et des vadrouilles.

Oscar Méténier, dans *La Chair* (1885), *La Croix* (1886), rapportait sans affectation apparente ses histoires d'inspecteur de la Sûreté. Son argot et son français étaient également singuliers.

Le Cadavre (1891) et la *Rage charnelle* (1890), de J.-F. Eslander, sont difficilement analysables. Le Parquet de la Seine d'abord, celui de Bruxelles ensuite, s'y essayèrent sur *le Cadavre* comme il convenait pour un essai. Celui de la Seine y renonça ; celui de Bruxelles s'obstina, traîna l'auteur et l'éditeur en cour d'assises, où tous deux furent renvoyés absous par le jury.

D'ailleurs l'éditeur avait depuis longtemps l'oreille des jurés belges, puisque, poursuivi dix-huit fois en cour d'assises, il fut dix-huit fois acquitté, malgré toutes les « embûches juridiques » (le mot est d'Edmond Picard, le savant jurisconsulte bruxellois) qui lui étaient tendues.

Cela constitue probablement le record de l'acquittement aux assises. Chose plus stupéfiante encore : poursuivi cinq fois en correctionnelle il n'y fut condamné que deux fois.

Finalement, pour des annonces publiées à la quatrième page de son journal *Le Flirt*, et dont on le déclara responsable en tant qu'éditeur-gérant, il fut condamné avec rigueur en 1902.

Dégoûté de la « judicature » de son pays, il se réfugia en France; son extradition fut alors demandée aux autorités françaises, qui s'honorèrent en la refusant, le 2 juin 1905.

Deux des procès les plus célèbres intentés à M. Kistemaeckers sont ceux de *Charlot s'amuse* et de *Autour d'un clocher*.

Les premières éditions de *Charlot s'amuse* (1883) comportaient une préface de M. Henry Céard, dans laquelle l'auteur d'*Une Belle Journée* déclarait faire bon marché de tous les égouts, de toute la vidange dont les puanteurs soufflent arbitrairement au début du livre pour ne retenir de l'œuvre que « son air de thèse pathologique » et cette « effroyable analyse de la condition de l'homme tout en besoins, courant Paris sans le sou, rêvant au vice sans espoir de satisfaire son rêve... et emmagasinant à chaque pas des désirs qu'aucun sexe

n'apaisera et dont sa main seule lui donnera la désespérante réalité ».

Lorsque le livre fut incriminé par le Parquet, cette préface fut supprimée pour les éditions à suivre, sur la demande de Bonnetain, et remplacée par une reproduction de l'acte d'accusation.

Cité en cour d'assises de la Seine, le 27 décembre 1884, l'auteur se borna à répondre et à répéter : « J'ai fait une œuvre scientifique. » Ce qui était vraiment d'un bon disciple de Zola et, plus particulièrement, du Zola qui écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin :*

« J'en ai décrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant... »

Car, dans ce temps-là, les écrivains naturalistes abusaient des mots *science* et *savant*, comme leurs adversaires des mots *pornographie* et *stercoraire.*

Défendu par Me Cléry, Paul Bonnetain fut acquitté. En Belgique, l'éditeur Kistemaeckers fut cité devant le jury du Brabant, et fut également acquitté par les juges belges.

L'histoire qui suit est plus pénible.

Zola et Goncourt gardèrent longtemps un souvenir, fait de fraternelle affection, à Louis Desprez, l'auteur, avec Henry Fèvre, de *Autour d'un clocher*. « Desprez, avec sa pauvre figure anémiée, son toupet en escalade, ses béquilles, me semble, en chair et en os, le bois de Tony Johannot détaché de la couverture de son *Diable Boiteux* », écrit Goncourt dans son Journal, le 8 février 1885.

« Je l'ai connu et je l'ai aimé..., dit Zola dans *le Figaro* (9 décembre 1885). Dans ce corps chétif d'infirme brûlait une foi ardente. Il croyait à la littérature, ce qui devient rare. Il avait le plus haut des courages, le courage intellectuel... »

Autour d'un clocher fut d'abord publié en édition ordinaire, puis en édition de luxe avec quatre eaux-fortes de Zilken et de Zwart ; puis encore en livraisons in-8° illustrées par A. Lynen. C'est un des romans types du naturalisme, un des plus sincères. S'il est inférieur à *la Terre* par la composition des personnages qui sont trop sur le même plan, il lui est peut-être supérieur par l'observation minutieuse des mœurs paysannes, de la vie au village. Une gaieté, une ironie rabelaisienne, y courent allégrement d'un bout à l'autre.

Le Parquet de la Seine, s'appuyant sur l'article 28 de la loi de 1883, assigna en cour d'assises l'auteur et l'éditeur sous inculpation d'outrages aux bonnes mœurs. Henry Fèvre ne fut pas poursuivi, parce qu'il n'était pas majeur.

M. Kistemaeckers, que sa qualité de Belge, éditant en Belgique, mettait à l'abri de ce contre-sens juridique, accepta volontairement de comparaître en France, pour ne pas renier ses convictions littéraires, et abandonner la cause de son auteur. Il imprima toutefois un Mémoire juridique signé par six des plus célèbres parmi les jurisconsultes belges, y compris Paul Janson, le bâtonnier bruxellois, et fit hommage d'un exemplaire de ce Mémoire, sur papier de Hollande van Gelder, aux magistrats de la Cour et à chacun des jurés.

Desprez, lui, dans une courageuse défense (publiée en 1885 sous le titre : *Pour la liberté d'écrire*, Kistemaeckers, éditeur), déclina la compétence du jury en matière littéraire, et qualifia ses juges de *bonnets de coton*.

Cette offense fut vivement ressentie par un jury composé d'un marchand de futailles, d'un vérificateur de bâtiments, d'un charpentier, d'un emballeur, d'un maître-maçon, de trois propriétaires, d'un ingénieur, d'un épicier, d'un négociant et d'un maître-couvreur (1). Le 20 décembre 1884, Desprez fut condamné à 1 mois de prison et 1.000 francs d'amende ; son éditeur fut gratifié de 1.000 francs d'amende.

« On mit Desprez avec les voleurs, dans l'enfer du droit commun », dit encore Zola (2), qui, soutenu par Alphonse Daudet, Goncourt, Geffroy et Clemenceau, tenta vainement de faire adoucir le régime de son ami. En sortant de Sainte-Pélagie, Desprez dut s'aliter. La bronchite et la coxalgie, dont il souffrait, s'étaient aggravées aux rigueurs de la prison. Il mourut le 8 décembre 1885.

Goncourt traduisit ainsi l'émotion que ce décès provoqua dans le monde littéraire :

> Desprez, cet enfant, cet écrivain de vingt-trois ans, vient de mourir de son enfermement avec des voleurs, des escarpes, de par le bon plaisir de ce gouvernement républicain, lui un condamné littéraire ! On ne rencontre pas le fait d'un assassinat comme celui-ci, ni sous l'ancien régime, ni sous les deux Napoléon (3).

(1) *Correspondance d'Emile Zola*, t. II, page 2?5 et suivantes.
(2) *Ibidem*
(3) *Journal des Goncourt*, t. VII, page 89.

N'était-ce pas fatal? conclut Zola. La loi inepte qu'on a votée pour empêcher le trafic malpropre d'une douzaine de polissons ne devait-elle pas égorger d'abord un pauvre enfant qui promettait un écrivain de race ?...

§

Ces souvenirs, mêlés d'amertume et de bonne humeur, M. Kistemaeckers les évoque d'abondance dans un verbe plein de vivacité ; s'il consentait à les écrire un jour, ils offriraient un réel intérêt documentaire, car l'homme est de ceux qui, ayant su voir, savent aussi conter ce qu'ils ont vu.

Il aime tous ses « édités », à l'exception de Bonnetain et d'Alexis, sur lesquels il s'exprime sans ménagements :

— Bonnetain n'était pas un garçon sincère ; Alexis n'était jamais content ; il m'appelait un rat bruxellois, un bourgeois parvenu !

— Et les autres écrivains des *Soirées de Médan?* Vous les avez tous connus ?

— Oui, Zola m'a paru un peu dur. Je l'ai entendu répondre à quelqu'un qui parlait devant lui des jeunes écrivains : « Les jeunes n'ont qu'à faire comme moi, manger de la vache enragée. » Par contre, Maupassant était le meilleur garçon du monde. Nous dînions souvent ensemble alors qu'il habitait rue des Dames. Un soir, comme j'avais été le chercher au *Gil Blas*, il me présenta, sur le boulevard, à Paul Hervieu qui venait de faire paraître *Diogène le chien*. Maupassant décida de nous emmener dîner chez lui. Et nous voilà en quête de provisions. Nous achetons du vin, une terrine de foie gras, une volaille froide. Mais, tout à coup Maupassant s'arrête sur le trottoir : « Ah ! nom de Dieu, s'écrie-t-il, j'oubliais que j'avais une femme à dîner ! » Et, en s'excusant de son mieux, il courut, avec des victuailles plein les bras, à son rendez-vous.

— Et Huysmans ?

— C'est celui avec Maupassant, que j'aime le plus. Mais je ne comprends bien que le Huysmans de la première manière, le Huysmans du *Drageoir à Epices*, de *Marthe*, de *A Vau-l'eau*, de *Sac-au-Dos*, des *Sœurs Vatard*, de *En ménage* et des *Croquis parisiens*. Je suis entré en relations avec lui à l'occasion de son roman *Marthe*, qu'il avait fait éditer à ses frais, sous la firme du libraire Jean Gay. Je trouvais un jour à l'imprimerie Callentaert (aujourd'hui veuve Momnom), dont

le directeur, un proscrit, s'appelait Ayraud-Degeorges, un tas d'exemplaires de *Marthe*. « Ça ne se vend pas », me dit Ayraud, qui était mon ami. Il y en avait 350. Je les rachetai ; d'accord avec Huysmans, je remis le volume en circulation et l'écoulai rapidement. A la suite de quoi j'ai publié *A Vau-l'eau*.

« Henry Céard, je l'ai rencontré pour la première fois au Palais-Royal, à la librairie Arnaud et Labat. Je lui ai demandé une préface pour Bonnetain, lequel, en manière de remerciement, s'efforça de nous brouiller, sans y réussir. Enfin je dois à Léon Hennique, qui était lecteur chez Charpentier, d'être en relations avec un grand nombre d'écrivains qui sont devenus mes amis. »

Aujourd'hui M. Kistemaeckers relit volontiers les articles plus particulièrement violents qui lui ont été consacrés et qu'il a collés sur de grands registres, les registres que l'interruption de ses entreprises commerciales ont laissés en blanc et qu'il utilise pour cet usage.

Cet éditeur de bonne volonté passe auprès de gens mal renseignés pour s'être spécialisé dans la publication des livres licencieux. D'aucuns lui reprochent surtout d'avoir pris sous sa tutelle — et peut-être n'est-ce pas ce qu'il a fait de plus heureux — un journal dans le goût du *Fin de siècle ;* ce journal « littéraire, artistique, théâtral, mondain et antibérengiste » était *Le Flirt* ; on lui reproche aussi d'avoir assumé la direction du *Frou-Frou belge*.

Sans être « bérengiste » ou « antibérengiste », il est permis de croire que ces sémillants journaux répondaient moins à des préoccupations littéraires ou politiques qu'à des nécessités commerciales. Au demeurant, rien que de très légitime chez cet homme aux trois quarts ruiné, que ce souci d'équilibrer les profits et les pertes, les entreprises qui payent, sans plaire, et celles qui plaisent sans payer.

Et dira-t-on qu'elles corrompent « les masses », ces publication tirées à petit nombre et qui circulent sous le manteau, comme par exemple le *Parnasse satirique du XIXe siècle*, tiré à 175 exemplaires de luxe (1881) ,plus 300 exemplaires sur papier moins beau ?

Les trois volumes de ce recueil, composé de « pièces facétieuses et scatologiques, piquantes, pantagruéliques, gaillardes et satiriques, des meilleurs auteurs contemporains »,

sont imprimés sur papier teinté vergé et sont enrichis de frontispices de Rops. Ils restent, parmi les œuvres de ce genre, l'une des plus estimées en raison du nom et du nombre des poètes et des écrivains qui y ont contribué : Hugo, Musset, Glatigny, Baudelaire, Banville, Monselet, etc.

Dans le tome troisième, on trouve, à la page 121, la note suivante de l'éditeur : « Voici les pièces des naturalistes. Après tout ce qu'on a écrit sur les auteurs des *Soirées de Médan*, nous ne devons plus craindre de lancer par le monde ces spécimens de leurs péchés mignons. »

Ce sont : trois poèmes de Maupassant : *Ma Source*, *69* et *La femme à barbe ;* deux sonnets de J.-K. Huysmans, *Le Sonnet saignant* et *Le Sonnet masculin ;* deux ballades : *La Ballade à la Vierge* et la *Ballade des Pauvres Putains*, d'Henry Céard, et un sonnet du même auteur, *Retour d'âge ;* deux poèmes de Léon Hennique : *Entre Cocus* et *Melnus propos d'un moyne bon braguard et fort en gueule dessus ;* enfin *Les Lits*, de Paul Alexis, pièce moins gaillarde que réaliste, et que l'éditeur faisait précéder de cet avertissement : « Cette pièce de vers est datée d'Aix-en-Provence (mai 1867). Aujourd'hui M. Paul Alexis habite Paris et ne fait plus que de la prose. »

Seuls *Les Lits*, les poèmes de M. Hennique et *le Retour d'âge* pourraient circuler autrement que sous le manteau, pareils en cela à maint poème de nos vieux auteurs qui n'ont jamais passé pour nuire aux bonnes mœurs non plus qu'à l'ordre public. Il faut se faire une singulière idée de la morale pour bouder contre ces aimables œuvres et pour résister à leur charme.

M. Kistemaeckers ne résista pas. Bien au contraire, curieux d'étudier la morale dans la variété de ses usages et coutumes suivant le temps et les latitudes, il s'est persuadé que les tentatives de discipline ont peu de prise sur l'évolution des mœurs. Ses « expériences » de librairie sont, en quelque sorte, représentatives des combats engagés par toute une génération d'écrivains. Et il serait injuste de ne pas mettre son nom parmi ceux des bons ouvriers de l'édition, non loin de Lacroix et de Poulet-Malassis, — ces autres éditeurs belges.

LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Le lecteur, en lisant du cahier de Georges Aymeris les pages suivantes, se demandera ce à quoi mon ami fait allusion: une aventure dont un homme moins jeune et moins sensible n'eût pas été si profondément atteint, une fois son dépit et son orgueil calmés.

Je ne pouvais plus y tenir ! J'y suis allé ! Quarante-huit heures à Paris, à l'hôtel Vouillemont. *Ceci fut ma première nuit passée hors de chez nous*, puisque je dois toujours embrasser ma mère avant de gagner mon lit.

Lucia est bonne, mais elle possède un génie taquin. Elle n'avait aucune intention, j'en suis sûr, en me faisant faire cette ballade autour de Paris, sur le haut de l'omnibus. Nous aurions pu, aussi bien, être en bande, pour ce que je rapportai de cette escapade, enivrante, épouvantable et humiliante ! Mais non, Lucia m'a fait croire que c'était une faveur, ce tête à tête. Tout de même, dès le départ, sa conversation fut trop brillante, pour une personne qui eût des desseins sur moi. Quand on a envie de quelque chose, on n'en parle pas. Cependant l'arrêt devant l'hôtel borgne de La Villette...

Par terreur que quelqu'un ne lise mes notes, et pour moi-même, je ne vais pas ici consigner les détails de cette humiliante scène ! Oui, humiliante, et c'est là le pire...

Dois-je voiler ? Non ! si je relisais un jour ? Ou bien déchirerai-je ceci ? Il faut que j'écrive, c'est plus fort que moi...

Donc Lucia m'a mis au défi d'avoir le courage d'entrer devant elle, *oui*, *devant elle !*

(1) Voy. *Mercure de France* nos 510 et 511.

Si je n'y étais pas entré ?

Mais je suis entré, et me suis trouvé seul...

Enfermé !

Elle m'avait d'abord suivi. Mais alors, quel sens eut sa fuite ? Femmes, femmes,... être né de vous ! Mourir de vous ! Vous avoir connues ! Femmes !

2 heures du matin.

Jean de Marguerille assure qu'*Elle* désire toujours *d'oser*, qu'elle en grille et *n'ose* pas. S'il en est ainsi, nous serions, elle et moi, logés à la même enseigne. Non, cette fois, puisque je suis entré...

3 heures du matin.

Quelque jour, je la jetterai à terre, dans une de mes colères d'imbécile, je lui casserai ma canne sur le dos, elle s'expliquera...

7 août.

Je me sens devenir furieux, je ne me reconnais plus. Parfois je me demande ce qui se passe entre le professeur et elle ; et son chapelain ? *Qu'est-ce qui se passe ?*... Hier, j'ai écrit qu'elle était *bonne*. Or, elle est pleine de malignité.

Trop longtemps Blondel a remis, pour me présenter, et qu'a-t-il fait en me lançant dans *Ses* bras, ce jour de printemps où j'ai perdu la tête ? A-t-il perdu la tête, lui aussi ? Ou voulu *L'*amuser, ou encore pire ? Ou plutôt, — j'y suis, — *m'exciter*, parce qu'il ne sait aucune de mes histoires. Les vieillards devraient laisser les jeunes gens dans leur mystère et leur réserve de lévite. Ces choses-là ne regardent pas les ancêtres, ils n'ont qu'à se préparer pour la mort.

Ce tutoiement, comme de nourrisson à nurse, ces attouchements du Professeur, *devant moi*, et toujours cette excuse macabre : le privilège de l'âge canonique ! Je n'y comprends rien. Je ne retournerai plus à Paris avant la rentrée. Les allusions de Lucia à Papa et à Mme Demaille sont intolérables. J'y *re*pense. Je regarde maman, papa, Mme D. et c'est angoissant (*rétrospectivement*), mais odieux tout de même.

Le soir.

Les camarades du passage Geoffroy se ficheraient de moi. C'était peut-être une de ces farces que les femmes jouent aux amants ? Pareille chose doit arriver souvent. Mais... amants ? Quand on aime, l'on est, ou bien très susceptible, ou alors on accepte tout... Dois-je faire semblant de rire ?

Quand on aime, comme j'aime, on ne sait plus rire. Je suis bien malheureux. On ne peut pas être plus malheureux ! Et puis, ça me monte le long de l'épine dorsale, ça gagne ma tête. C'est horrible ! C'est horrible, ne nous trompons pas...

15 août.

L'éloignement, seul, calme les plaies cuisantes. Je ne Lui écris plus et, quand Elle ne reçoit pas de lettres, Elle ne pense plus à écrire ou n'en a pas l'énergie, car Elle a l'indolence des Orientales. Le train-train de Longreuil me fait du bien, il faudrait vivre à la campagne, toute l'année, pour travailler et se recueillir, peut-être aller de temps en temps à Paris... et encore !

Heureux, M. Nivelle, mon premier maître de dessin, qui, depuis 1848, n'a pas quitté la province et ne pense même plus à voir de la peinture moderne ! Il en est encore aux admirations de sa jeunesse, Bonnington, les paysagistes anglais, dont il collectionne des gravures, celles qui m'enchantaient dans son atelier, à Trouville.

De belles natures-mortes que nous arrangions lui et moi, dans les coins sombres, près de la grande cheminée faux gothique! des coquillages, des coffrets, surtout, et des miroirs, de ceux qu'on fabrique au Havre ou à Boulogne pour toutes les plages, selon un canon fort ancien.

Le Père Nivelle avait un talent pour grouper les objets en pyramide, selon les règles classiques, avec des étoffes que nous chiffonnions en vue *d'accrocher* la lumière, et des replis d'ombre; des fruits auss ou des fleurs, un collier de fausses perles, des objets absurdes ou délicieux. Mme Nivelle, de quarante ans plus jeune que mon professeur, avec sa marmaille; la hideuse Pulchérie Nivelle, pleurnichante, suppliait son mari d'aller à Paris peindre des portraits. La misère et la saleté du logis! Le bonhomme, comme un Père Noël, à la barbe blanche, soupirait : « Les femmes ! les femmes ! Mais, ma chère, soyez donc une ménagère! faites la soupe pour les petits, tenez-les donc propres, recousez leurs boutons, au lieu d'ambitionner des commandes de portraits ! Je vis de mes natures-mortes!.....

Mme Nivelle ! Maman ! l'*Ambition !* Mme Nivelle, Florette, L'amour ! Est-ce donc la comédie qui recommence, pareille, toujours partout? Ce que j'aurai vu dans ces vingt dernières années ! Et je ne sais rien encore !

L'Amour ???????

L'acariâtre Mme Nivelle vit encore près d'ici. Je l'ai rencontrée hier et elle a de nouveau gémi :

— On n'a rien fait pour empêcher votre vieux maître de s'endormir dans sa province. Il avait du génie, à Paris il se serait tenu au courant. Il aurait pu avoir du succès auprès *des grandes dames*. La campagne: c'est la mort de l'artiste, mon pauvre monsieur Georges.

« Que non pas ! ma bonne dame ! C'est là qu'on est le mieux, loin de Lucia, des Sirènes. Se répéter : *tout mouvement est inutile*. Rien n'empêche rien. Je commence à croire que Maillac n'eut pas tort de *conserver* sa Florette.

Mais, je comprends donc la vie, depuis Lucia? La comprendrais-je, enfin, la Vie?

Maman et moi avec son carlin faisons des promenades dans la victoria. Après mes séances, je l'accompagne, et elle aime à faire toujours le même tour ; les mêmes paysages suscitent les mêmes réflexions : Saint-Marin aux Chartrains, la route de Pont-l'Evêque, Touques, retour par le champ de courses de Deauville. Depuis mon enfance, ces campagnes d'un vert lourd, uniforme, assoupissant, sont le décor où maman et moi passons, assis à côté l'un de l'autre, souvent sa main gauche blottie dans ma main droite. Je voudrais éternels ces instants d'atonie, et je sais que peut-être, l'an prochain, maman ne sera plus là. Pourquoi faut-il, quand on aime, ainsi rêver d'éternité ? L'intolérable souci : fuite du temps ; gaspillage, Néant ! Vins-je au monde pour assister à des adieux, à des fins d'existence, voir des vieux se détruire, incapable par moi-même de rien construire à mon propre usage ? Sais-tu, Jessie, encore un peu quel j'étais ? Mon souvenir de toi, Jessie, s'efface..... Et Lucia envahit mon horizon.... Si j'en finissais tout de suite ? Quand le cheval de maman, au pas, s'endort le long des talus, l'envie me prend parfois de me jeter dans la Touques. Être à l'âge de mon père, moi peintre, être un père Nivelle? Non. En finir ! En finir !

★

J'ai cru que Lucia pourrait remplir mes jours. Mais c'est déjà fini, je ne la reverrai plus! Il est sans doute des êtres pour qui la solitude est une nécessité. Elle est partout et dans la foule. *Far from the madding croud.* Cher poète humain, ô Thomas Hardy !

A la minute où les gens rient, je sens qu'ils donnent à mes propos un sens qui me révolterait. De moins en moins, puis-je me rendre compte de ma *drôlerie,* et les gens disent : « Il est méchant, mais il est amusant ! » Dis-je une vérité ? Alors, ils s'écrient : « Quel esprit paradoxal ! Il manque d'enthousiasme, *les jeunes gens d'aujourd'hui n'en ont plus!* »

S'ils savaient, ceux qui parlent ainsi !...

Et je brûle d'amour, je frissonne d'enthousiasme et d'amour, j'ai la fièvre pour toutes choses. Ce soir, j'ai amené la table près de la fenêtre. Seul, debout dans le manoir, j'écoute le souffle des vaches dans la nuit, continuant leur éternel repas d'herbes et de rosée sous les pommiers dont un fruit, de temps en temps, se détache, tombe avec un son mat et dense.

La voie lactée saupoudre de son écume d'argent le dôme violâtre des châtaigniers, une cohue de mondes et de vies qui se recherchent, se poursuivent, puis crèvent comme des cloques d'eau sur un étang.

Une lanterne vacille au bout de la cour; c'est le vieux vacher

borgne et bancal, qui s'en va retrouver la grosse bonne Séraphine. Ces deux, au moins, savent ce que c'est que de *se posséder*. Sur le fumier, sur les ordures !.....

Demain matin ils mangeront la soupe dans la cuisine, sans se regarder même. On appelle cela, aussi, *aimer*...

Nous sommes épinglés sur une pelote en forme de sphère, et les pieds maintenus en terre par la force centripète : singulière position ! Une sorte de hérisson, de porte-épic, cette terre et les hommes ! Les yeux de là-haut, s'il y en a, voient, comme, cette nuit, je vois les mondes dont pullule la voie lactée. Dans ce formidable système, je suis là, seul à ma table, conscient d'une fatalité qui pèse sur nous,— je suis un dieu.... et donnerais pourtant la science, les découvertes de M. Leverrier et d'Arago, pour une cigarette, car Antonin oublia, tantôt, d'en refaire provision. Je ne dormirai pas bien cette nuit, sans ma cigarette, je penserai au comique de ma position horizontale, à mon nocturne parallélisme avec quelque habitant de l'Australie, que je taquinerai en perçant le globe terrestre; mais pour cela, faudrait-il avoir une tige de fer aussi longue que le diamètre de cette terre ; et ce mystère m'intéresse moins que de savoir *qui* a dîné, tout à l'heure, dans l'hôtel de l'avenue Montaigne ! Dans ce moment, Lucia doit reposer. Sa chambre toute en or, comme celle de Louis XIV à Versailles, sent la vanille de sa chair et le « Shaw's caprice », son affolant parfum de Guerlain. Ses lévriers sont étendus contre la balustrade, au bas des marches qui conduisent au grand lit solitaire. Le veilleur de nuit fait sa ronde dans le jardin, de peur qu'un de nous n'approche, gonflé des désirs du vacher pour la bonne de la ferme.:... Si l'on pouvait ne point, cette nuit, rêver !

Septembre.

Qu'est-ce qui se serait passé dans l'hôtel borgne de La Villette, si deux, au lieu d'un, y fussent restés? Bruit des clefs..... qui donc les lui avait données ? Où les avait-elle prises? Etre enfermé, seul..... appeler à l'aide !

Aventure fatale ! Oui ! C'est de cela que toute la suite dépendra. Au fond de moi-même, quelque chose me dit que c'était une des mauvaises brimades de la Sirène, et pourtant? Fus-je criminel en acceptant l'invite ? J'ai encore des doutes, malgré l'expérience des autres, sur ce qu'on appelle une « réputation bien établie ». J'ai cru la ruiner, cette *réputation*, puisqu'elle me couvrait de ridicule. Et point !

Chacun des « monstres » a dû passer comme moi, le plus jeune, par les épreuves de cette franc-maçonnerie de notre étrange confrérie des « monstres ». Ce n'est pas à tort qu'elle les nomme les « pourceaux », et le cochon d'or, la breloque qu'elle distribue aux dîneurs du samedi (tant ambitionné, ce bijou emblématique) avec

l'inscription : *Qui m'aime en meurt* — je ne l'avais pas encore mérité ! Crut-elle que j'en deviendrais digne ? Et à présent ?

★

Ils ont fini par se ressembler, les « monstres », une même expression fige leurs visages quand ils écoutent, après avoir cessé d'être sur la sellette. Ces dîneurs du samedi : *la Confrérie des pourceaux, ou des monstres*, je ne sais que trop, aujourd'hui, pourquoi M. Blondel m'en a tenu au loin, jusqu'à ce jour de folie où il me jeta dans la calèche à huit ressorts.

Sur douze de ces dîneurs, il y en a huit de mariés, et qui ont des enfants, un intérieur comme le nôtre, des occupations graves, mille intérêts ; pourtant, l'avenue Montaigne est l'objet de leurs constants désirs, ils inventent les plus saugrenus prétextes pour filer vers la *Sirène*, ils manqueraient des rendez-vous d'importance, laisseraient leur famille se noyer. Quand le voile d'Isolde s'agite et éteint la torche du perron.....

O lamentable Petriani, avec tes soixante ans, tes grand fils, ton passé de Conseiller d'Etat, et vous, Bamboche, Coco, Marcellin, et toi, Brédius, philosophe à la longue barbe de fleuve ! Et vous, ambassadeurs, Excellences, faites-vous comme moi le tour de Paris sur l'impériale de l'omnibus ? A votre mine tirée, à votre langue pendante, nul doute que vous ne soyez restés à la porte, mais en dehors, non pas comme moi, *dedans*, non pas comme moi !

De même que Cartel-Simon, l'homme des Trirèmes, me gava en trois mois de notions nécessaires pour le bachot, alors que six ans de collège n'avaient de rien servi, j'ai appris, entre Pâques et l'été tout ce que vingt-cinq ans de soins maternels me célèrent. Il y en a qui sont nés *professeurs*. Lucia, Lucia, tu es un maître ès-arts de la Femme ! Impénétrable m'était, avant de t'avoir connue, le grand Mystère, et ce pour quoi les bonnes femmes se signent, quand elles entendent certains noms d'autres femmes.

Maladie, mort, — La femme ! — on vous entoure d'un voile assez lourd pour que les enfants ne le soulèvent pas, plus tard. Les parents fussent-ils sages, sinon que de faire le silence quand Elle approche, ne serait-ce pas le devoir de la mère que d'illuminer, pour le cortège de la Reine de Saba, et de dire : « Regarde, mon enfant, mais n'y touche pas ! »

Et le père, le père (réfléchissons), que dirait donc le père à son fils ?...... Tout le contraire !

Mme Demaille *a eu de la beauté*. Réfléchissons : donc Mme Demaille eut des traits réguliers, « elle passait pour jolie », dit maman. Elle est là, à 80 ans, toute puissante encore et qui pèse sur la vie du

meilleur des hommes. Reine, mais Reine du Silence, elle. Il en est donc, de toutes façons?

Les éboulis jonchent le sol, je les écarterai du pied pour procéder plus avant! Le chemin ne fut point jusqu'ici très élastique, ni bien uni; mes semelles y collent un peu quand elles n'y restent pas tout à fait prises. Jusqu'à la porte de l'hôtellerie... Je me demanderai longtemps, peut-être toujours, ce qui se serait passé si je n'étais pas entré dans l'hôtel borgne de la Villette; et si Elle m'y eût précédé.... Car enfin? Mais combien plus honteux serais-je, si l'auteur de la farce, c'eût été moi? Mais ce n'eût point été « une farce ». Sait-on en faire à qui l'on aime? Amour, tu rends stupides tes dévots.

O mon corps, je t'ai respecté, je t'ai gardé intact contre mille offensives et les plus redoutables assauts! Et vous, Lucile, peut-être aussi, peut-être réservâtes-vous votre sanctuaire comme *Une* qui sait le prix de *l'acte* auquel on n'attache point (en général) l'importance que, sous son anodine apparence, il détient! Pour vous, Lucia, tous les trésors de mes réserves! Mais fût-ce contre moi que vous fîtes garder *les vôtres* par votre meute de lévriers?

Orgueilleux Moi, qui ne crus pas en être indigne! Pourquoi suis-je entré dans le bouge de la Villette? L'attitude socratique, ironique, eût été, en ce cas, de saison. Mais quand on a vingt et bien peu d'ans.... il n'y a tel que d'entrer le premier...

Septembre.

Vivian, jadis, m'a raconté ceci :

Comme il avait atteint ses douze ans, sa mère décida qu'étant un gentleman, il serait envoyé à Eton College; la veille du départ, elle va le rejoindre dans sa chambre, où il dormira sa dernière nuit de petit garçon. Mrs Vivian s'assied près de lui, l'embrasse et lui demande s'il y a des choses qu'il désirerait savoir, ou dont il fût intrigué de n'en pas connaître le sens. Tom ne comprend pas les questions de sa mère. Elle est jeune, elle est belle. Elle demande à Tom : « Savez-vous comment naissent les petits chiens, les petits frères, les « babies »? Dans les légumes?

Tom s'enfonce dans les couvertures et prie Mrs Vivian de le laisser dormir.

Elle n'en fit rien, posa la question à nouveau, et quand Tom, le lendemain, descendit chez le master à Eton, il ne savait pas de quelle façon miss Mabel, la fille de son master (laquelle il va d'ailleurs épouser), avait été *faite*, par Mr. et Mrs Marsh.

Mais la mère de Tom l'avait prévenu qu'il est des garçons dont on doit *se méfier*, et le lendemain, chez le même master, Tom comprit ce que sa mère avait eu la bêtise de lui dire.

Les parents se trompent toujours par excès de zèle, ou par prétérition.

Je fus très choqué par cette histoire, quand elle me fut dite. Mais si maman m'avait tout décrit de l'affaire Ellen-Jessie-Gonnard, *réfléchissons :* Eh bien! quoi?..... Eh bien! non! Il n'y aurait tout de même rien eu de changé pour moi. Ce n'est pas *cela* qui eût, en rien, modifié les circonstances du drame de la Villette. Comment peut-on croire à *l'Education?* Elle me semble une fameuse balançoire, l'Education dans les familles! deviendrais-je sceptique? Je ferai, plus tard, *un Traité de l'Education.*

Les liserons envahissent à leur gré la haie que taille si patiemment Jules, au potager.

Septembre.

De son album, j'ai arraché une photographie de la Princesse et la conserve dans mon buvard. Lucia, comme une pensionnaire, est vêtue d'une robe toute simple, avec un tablier noir, et porte un ruban autour du cou, un cœur d'onyx. J'ai volé dans l'album de Longreuil, parce qu'on ne le regarde jamais, un portrait de moi, en culottes courtes, complet de velours, bas écossais, chapeau ridicule, l'air minable; et ma poupée Séhka sur les genoux. Je les ai sous les yeux ici, et sérieusement compare. Où était alors Lucia déjà grandelette, quand j'étais en maillot? A Pétersbourg, Londres, Naples, Varsovie? Fort loin, certes, du Passy où Juste, le concierge, m'a photographié. Quelle ligne mystérieuse suivirent dans l'éther ces deux êtres qui se rencontrent sur un point sublunaire et terraqué, à une minute que, peut-être, déterminèrent la position des astres, mille courants invisibles et inconnus des savants? Malgré, malgré tous, le huit ressorts vint affleurer le trottoir d'un boulevard à Paris. Ces deux enfants de jadis, ces quatre yeux, comme des phares de deux trains fous, se sont confondus l'un dans l'autre au coin de la rue Bellechasse, un certain jour de printemps. Ces deux enfants, dans la photographie, avaient l'air de nigauds ; elle, avec déjà ses lèvres minces, dont l'inférieure incline à gauche, la prunelle que mange à demi une trop lourde paupière. Son nez n'avait rien encore de la Vénus de Milo.

Quant au garçon, c'est indescriptible, la tristesse de son visage! Un élève des frères ignorantins, un futur frère ignorantin. Toutes lignes tombantes, un pli qui part du lacrymal et descend jusqu'au menton, des yeux si pâles, qu'ils ne marquent pas en photographie. L'arcade sourcilière gauche recouvrait l'un de ses yeux, — mais point comme le croissant de Diane, qui est celle de Lucia.

J'ai un visage pathétique.

Tandis qu'Elle décrit sa trajectoire, ce diamant se dégangue qui semble, d'un outil fin, avoir été taillé.

Non! Lucia est un de ces oiseaux qui happent les plus petits qu'eux dans leur vol. Elle s'alimente de chair vive, elle appartient à la faune

des cimetières (en me relisant, ces deux phrases me semblent *rosses*, comme l'on dit à Paris. Deviendrais-je méchant ? à force de.....).

Autre portrait : Celle *d'aujourd'hui*. Je les dresse entre les deux cartons pâlis, ces photos de nos enfances, et m'examine dans la glace-trumeau de la cheminée. Horreur! Je suis le même, sinon la moustache tombante aussi ; l'arcade sourcilière, le pli, tout tombe : Mais *Elle* a redressé la tête, depuis, et sa bouche s'est épanouie, ses yeux se sont enfoncés et brillent dans leur grotte. On ne sait quoi la rêveuse regarde; l'opérateur la gêne, qui compte les secondes avec son chronomètre, et elle a l'air d'un grand Sphynx d'Egypte avec une esquisse de sourire, comme pour dire : « Le petit oiseau va sortir ! »

Je me rappelle le stéréoscope de Passy, un présent de Fioupousse. Ce qui me fascinait, c'était toujours le désert; l'île de Philœ, les gigantesques têtes de Pharaons en granit avec, auprès d'elles, un homme petit comme une mouche pour nous donner « l'échelle » des géants. J'ai lu le roman de la *Momie*. Quand on débute, telle est la littérature qui vous fait comprendre l' « art plastique ». Je suis un double « *monstre* », car je n'ai jamais aimé que les belles choses, parfois attiré par ce que je ne comprenais point, d'avance vaincu par ce qui éloigne les autres. « *Monstre* » chez mes parents ; à Passy, « *monstre* » au milieu de mes camarades à l'atelier, cette tour de Babel ; « *monstre* » à la Villette (1) ? Et, peut-être, simplement ridicule.....

Septembre.

Les tantes avec leurs regards sont des personnes terribles. Elles affectent la discrétion, mais elles devinent chez moi quelque inquiétude. Dans la maison du malade, on vient d'apprendre la gravité du cas ; ce mal se forme, se développe à côté de vous, mais l'on n'en *prononce* pas le nom. De même ici, mille giries pour parler, rire et faire des projets futiles, avec trop d'animation et un effort pour paraître enjoué, jusqu'au moment où je me retourne du côté du mur et bâille sans qu'on me voie... bâillement qui s'achève en un soupir d'irrépressible ennui.

Propos de table à Longreuil :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie, dis ?

— Rien, mon amour, à l'ordinaire... Je vais bien, je t'assure, peut-être un peu de mal à la tête. Je me disais : si l'on faisait tantôt une visite à la Générale? C'est son jour, et il y a trois semaines qu'on n'est allé à Yanville. Georges, viendras-tu ? Il me semble que tu as un goût pour la campagne, cette année ! Tu oublies Paris, cette fois ! N'est-ce pas qu'on est bien tous en famille ?

(1) J'emploie le mot monstre dans son sens étymologique (Dict. Littré, t. II, p. 612), et non pas comme la Princesse.

Et je bâille.

Malgré que Mme Demaille soit ici, papa ne vient pas souvent à Longreuil. Nous nous partageons tous la surveillance de son amie. Papa a dû parler à M. Blondel. Je suis sûr qu'il se doute de quelque chose! Il n'a pas prononcé le nom de la Princesse, depuis deux mois. Rien d'impossible à ce qu'il fît tenir à l'œil mon courrier par Antonin. Les lettres ne sont pas fréquentes, mais, enfin, je reçois des lettres. Si papa savait comme elles sont d'un mince intérêt ! A les lire, il me semble qu'on n'y verrait qu'une simple camaraderie (peut-être point toujours d'un ton parfait, mais les étrangères ne sont point comme nous) ; le professeur a dû faire quelque nouvelle allusion au voyage de Rome. Ni papa, ni maman ne m'en parlent et quand on ne parle pas d'une chose aussi scandaleuse que mon absence d'un mois avec la princesse et le professeur, c'est qu'on ne pense qu'à cela. Tout le manoir et tout Passy doivent être gourds de cette gêne qui crée une catastrophe probable, « sûre », inévitable même, et dont on laisse toute la responsabilité à celui qui l'a rendue telle par son imprudence, et ce qu'on appelle dans mon cas « *sa* folie ». Si jamais Lucia « me plaque », maman et papa croiront que j'ai fait quelque chose d'incongru ! N'est-ce pas, Georges a toujours tort ?

Mais là, pourraient-ils faire quelque chose, quoique j'aie vingt-cinq ans ?

Pourquoi est-il fou, de la part d'un jeune homme « qui marche sur sa trentaine » (quoique n'en étant pas encore très proche), de souhaiter faire un voyage à Rome avec une très jolie femme et un vieil ami de la famille ? Il y a trois mois, maman en eût été joyeuse. Aujourd'hui, est-ce les tantes, est-ce mon père ? Elle a dû être *travaillée*, comme dit Mme Demaille. On ne cesse de me dire que j'ai mauvaise mine. Il faut avouer que je ne suis pas très bien. L'estomac ne va plus du tout.

★

L'heureuse vache, là-bas, se roule dans l'herbe de la cour, aux pommiers, elle s'englue de sa propre bouse, comme se vautre un chien dans une belle crotte puante, pour le plaisir de la sentir sur soi, en soi, de la pénétrer. Ce sont les derniers jours de l'été. Les clématites duvètent encore les treillages du jardin, ou des boutons de roses veulent s'ouvrir, que le soleil couchant safrane. L'herbe n'a pas été fauchée ; ce soir, je m'y roulerai, j'y verdirai mon complet neuf en flanelle blanche de chez Nicoll, pendant que les tantes seront allées à l'église.

Me fondre avec l'humus !

25 septembre.

Rien de plus intéressant à observer que les visages, pendant le

repas de midi à la campagne, quand nous sommes réunis, par nécessité ; à moins que, se sentant incapable de jouer la comédie, au second coup de cloche on n'envoie dire à l'office : « Je ne me mettrai point à table. » Alors un petit tumulte se produit :

— Antonin, fais-je, qu'est-ce qu'a donc ma tante Caroline, elle ne descend pas ? Et maman ?

— Ne le demande pas à Antonin ! Tu sais que Caro est mécontente parce qu'il n'y aura pas de voiture pour aller à Yanville. La maison de Mme Demaille sera, aujourd'hui, le but d'une excursion à pied. Ton père a envoyé de Paris les boules de gommes Tanrade et j'ai promis de les faire tenir, avant ce soir, à notre voisine. Tu les porteras avec tes tantes.

Alors Caro descend. On remet son couvert : elle nous regardera manger. Dès qu'on est seuls, le spectacle commence. Sur chaque visage je lis ce que fut la nuit, puis la matinée, pour chacune des hôtes. Caroline regarde Lili, en face d'elle, avec une tendresse éplorée, une compassion de Madeleine. Son nez, sec et pointu, se courbe comme un arc, les coins de la bouche « à l'Aymeris » retombent comme les miens, le visage devient concave. La peau se fripe, des pigments d'ocre chassent ce qui pourrait y rester de blanc. La tête se penche sur une épaule. Silence. Lili, qui ne ressemble pas à Caroline, finit par lui ressembler, si elle est en « dépression » parce qu'il n'y aura pas de voiture pour aller à Yanville, et que ça les embête, comme moi, de porter les boules de gomme. Au fond, serions-nous tous pareils ? L'ennui !

Maman, depuis qu'elle a commencé de maigrir, à cause de son régime (sur la valeur duquel j'ai mes doutes), les cartilages de son nez ont pris une direction nouvelle, le nez s'affine et grossit à la fois, la bouche, à la moindre pensée noire, se déforme jusqu'en une grimace mauvaise : juste le point où l'extrême douleur, l'extrême colère, le désespoir et la cruauté se rejoignent. Est-ce là maman, avec son cœur incomparable, derrière tout cela ?

Eh bien, non ! Ce ne sont ni les gommes, ni le *pas de voiture*, ni le régime antidiabétique : les visages se détournent de moi, chacun veut déjeuner dans sa chambre, *parce que le voyage à Rome !...* Enfin, il fallait bien en reparler, puisque je me débats contre mon désir, mais que mon désir arde en moi. J'en ai, fichu maladroit, reparlé devant ces dames ! Tout me conduit à Rome, tout me ramène à Elle, même ces visages autour de la table, tout, tout, tout, Caro, Lili, Tanrade et la saccharine !

26 septembre.

Je relis ma page d'hier soir. Ah ! oui, tout, tout, tout !

27 septembre.

Cruauté de l'idée fixe ! Elle vous rend méchants.

On raconte que mon arrière-grand-père de 1789 mit le feu au théâtre de Rouen, pour faire griller ensemble sa maîtresse, la prima dona et le directeur, avec qui cette chanteuse trompait Georges-Célestin Aymeris du Houssoy.

Eh bien, moi, je brûlerai la maison avec ceux qui y sont renfermés, savais-je qu'après avoir commis cet acte stupide, j'obtiendrais ce que je désire de toute la force de mes sens. *Je n'ose me regarder en passant près d'un miroir*, ou bien j'y jette un coup d'œil furtif, de peur d'y voir une face monstrueuse, dégradée, une caricature de Vinci, car *on ne peut* pas être en l'état de possédé où je suis depuis quinze jours, sans qu'il y ait quelque chose en vous qui vous *dépersonnalise*. Ces mains, cette main qui tient ce porte-plume bleu, sont-ce celles qui caressaient les joues de maman, dans les jours de mélancolie et d'insipide désespoir en face de l'avenir ? Se sentir seul ? Je faillis en crever. Aujourd'hui, rien ne compte plus pour moi, en dehors de... écrirai-je Son nom ?

Etre seul sur une terre rase ?... Mais qu'Une y fût avec moi ! Adam et Eve, mais avant le remords. Ah ! le remords ! Le désir ! Un besoin de se ruer, de posséder et de tuer. Ah ! il n'est ni de tendresse ni d'abnégation, dans le sentiment qui m'envahit dans l'hôtel de La Villette ! Ce que j'ai lu dans les livres d'amour ne ressemble guère à mon état présent. Oubli de soi-même, don de soi-même, hommage d'esclave à la maîtresse ? Allons donc ! Cela ? une humble forme de l'amour, un sentiment de femme, celui d'une mère pour son enfant, peut-être même d'un amoureux sénile. Mais le mien ? Salut, mon plein été ! Je flambe comme une meule dont la fumée s'étale sur la plaine et empoisonne, une lieue à la ronde. Je la veux, je *te* veux, je *te* veux, quitte à te battre jusqu'à te faire crier, je t'écraserai contre moi, je t'étoufferai ! Si les autres, qui rient là-bas, en inspirant ses dernières lettres, faisaient pour Lucia un rempart de leur corps, alors, tel le jeune David, — oui ! je m'en sens capable ! — les affronterais-je avec un glaive d'acier, froid comme ma rage, haut brandi dans ma dextre exterminatrice. A nous deux ! J'ai vingt-cinq ans !

Prière du soir.

Seigneur, en qui je crus, Dieu de mon enfance débile, que voulûtes-vous de moi, quels furent vos desseins ? M'élûtes-vous pour que je connusse toutes les formes de la peine ? Voici le sang qui bouillonne en moi, avec l'impétuosité de la sève dans un chêne géant. Hélas ! au lieu de la joie du printemps, c'est la douleur qui me crispe, comme si j'étais doublé de chairs à vif !... Seigneur, faites, du moins, qu'ils n'entendent point mes hurlements !...

★

(Trois mois après.)

Georges est couché. Dans l'alcôve, son lit, loin de la muraille, donne plus facile accès à la ruelle, pour la religieuse qui le soigne. On a dû le laisser à Longreuil pour le temps de sa maladie.

L'automne tire à sa fin. Par sa fenêtre, pût-il regarder, Georges ne verrait que désolation. De grands froids immobilisèrent les derniers sursauts de la sève. L'herbe, dans la cour de ferme, est un paillasson jaune, les pommiers sont des squelettes, et le soleil pâle de décembre glisse un long rayon terne au travers de la chambre du malade, livré, tel un enfant, aux offices feutrés de la bonne sœur. Un feu de bois fait siffler l'eau de la bouilloire.

Nou-Miette, revenue « du pays » pour soigner Georges, a dû être écartée ; elle n'entre que rarement chez lui, et quand il dort, car Georges en la voyant l'appelle, l'ancienne nourrice lui évoque de mauvais souvenirs, Jessie, Ellen, le siège, la Commune, et, après ces conversations défendues par le médecin, il parle tout haut, la nuit. Nou-Miette juge qu'il est temps de reprendre pied dans la famille Aymeris. Elle rôde autour de Jojo, s'offre à remplacer la sœur, pour que celle-ci puisse accomplir ses exercices religieux. Les Aymeris ne savent plus comment la traiter, la Miette étant *en visite* à Longreuil ; Miette prend ses repas à table, fréquente le salon, puisqu'elle « s'est sacrifiée », a tout quitté, pour accourir et disputer une fois de plus à la mort l'enfant qui « est autant le sien que celui de sa maîtresse ». Une maîtresse ? Non, une amie. Dans toutes les circonstances graves, n'a-t-elle pas promis d'être auprès de Mme Aymeris ?

Georges l'avait réclamée ; la bavarde ranimait sa mémoire engourdie et toute douloureuse, au début de la convalescence, d'avoir à se rééduquer. Il préféra bientôt le silence, coupé par les plaintes ou les aboiements du chien de ferme, qui supplie qu'on le délivre de ses chaînes. Deux fois le jour, les vaches traversent la cour ; le clapotis de leurs sabots dans la boue et les feuilles mortes est comme un frou-frou soyeux de jupes. Mme Aymeris a fait abattre le noyer où perchaient les corneilles, importunes par leurs sinistres cris. Georges n'aper-

çoit du ciel que ce que lui en renvoie la vitre des photographies pendues sur le papier blanc à losanges bleus, qu'il fit venir d'Angleterre, et, parfois, l'ombre d'un des gros oiseaux de deuil passe de droite à gauche, reflété dans la glace d'un trumeau. La chambre basse et exiguë s'orne d'une série de paysages italiens que le président Lachertier rapporta jadis de la Ville Eternelle, où Georges devrait, à l'heure présente, accompagner Lucia ; mais il ne pense plus à *Elle*.

A quoi pense-t-il dans son alcôve ? M. le Curé est venu lui faire des visites. Le malade s'était d'abord leurré de l'espérance qu'il *croirait* peut-être de nouveau ; sa foi ne résista point à une sincère analyse, pendant les heures et les heures de méditation, dans la concentration de l'être et cette confiance animale que donne aux jeunes gens le retour à la santé.

Il se fait lire la Bible qu'il connaît mal, et quelques pages de la Vie des Saints qui, s'ils lui paraissent — écrit-il dans son journal — « des personnages très sympathiques », lui semblent peu différents d'un athée ou d'un simple croyant qui veut *bien faire*. Il avait toujours cru *bien* agir et quand M. le Curé l'avait exhorté à faire de petits examens de conscience, Georges, très franchement, avait répondu : « Je ne sais de quoi me confesser ! »

Il m'a dit que dans son égoïsme de convalescent il adressait plus de reproches à sa mère et à M. Maillac qu'à la Princesse ou au professeur Blondel, se croyant redevable à ceux-ci de son émancipation, donc de joies et de peines dont il était fier. Il méprisa le luxe et la richesse. Il envia le sort des fils nés orphelins et ce Melchisédech de la Bible « qui n'eut pas de descendance ». L'inégalité des conditions humaines lui réapparut plus inique qu'au temps de Jessie, et il revécut son enfance, son adolescence, comme un calvaire. A ces époques-là, pas une seule fois il n'avait eu la sensation de l'indépendance : à quoi lui avait donc servi d'être né ce qu'on appelle *indépendant*? N'importe lequel de ses camarades d'atelier sans famille, sans fortune, avait été plus libre que lui pour choisir son chemin. Ils lui disaient : « Quand on a des parents calés, pourquoi prendre un métier ? Si j'étais toi, je ne ficherais rien ! » M. Ulysse Charlot, qui aurait dû être un homme d'expérience, ne lui avait point caché les embûches où se laissaient prendre ceux qui, pouvant être des amateurs, veulent

être reconnus comme des professionnels. « On vous souhaiterait même, avait-il dit, quelque revers, et d'avoir à gagner votre pain. » « Il faut avoir mangé de la vache enragée ! » Ce mot aujourd'hui lui paraissait avoir une saveur exquise ; celle de la nouveauté. Tout l'enchantait, le ravissait. Que n'allait-il pas faire dans l'avenir, espace sans limites et qui s'ouvrait radieux devant lui ?

Etait-ce une méningite, ou la fièvre typhoïde, que Georges Aymeris avait eue ? Il n'aimait point qu'on le questionnât sur cette maladie.

Dès qu'il put tenir une plume, ou plutôt un crayon, il griffonna à son ordinaire, sur des carnets reliés en peau violette, un genre d'inutiles petits album que Klein et Susse, les maroquiniers du Second Empire, ajoutaient aux papeteries de voyage, où des bâtons de cire à cacheter, de toutes couleurs, et du papier de toutes tailles, restaient comme des ornements sur un bureau de parade. L'amie et dernière confidente d'Aymeris me soumit ces notes en grisaille. Je ne tirai pas grand profit de ce grimoire, presque illisible. Honteux de son cynisme innocent, Georges a dû redouter les fureteurs ; il employa des abréviations et s'exerça même à renverser les mots. Certains paragraphes, « *notations* », selon la manière d'alors, valent comme renseignement sur l'impérieux besoin de jouissance du « rescapé » qu'était Georges.

(*Extrait de ces notes.*)

1° — Je *Le* place partout (le Bonheur, ou Dieu, que certains *voulurent* voir sous cette majuscule ?) Il est partout ! Ne jette rien dans la corbeille à papier, comme la bonne les journaux, en faisant le salon...

2° — Je m'écartai des Temples — ou m'en écarterai, — car *Il* ne veut qu'on le traite comme fait la dévote qui tempête si son petit pain de gruau n'est pas chaud à quatre heures — mais qui jeûne, sans qu'elle croie en Dieu.

3° — *Il* est à chacun et chacun *se le doit*, sans faire de tort aux autres, et si tu l'imposes aux autres (comme tu le conçois), tu me dénies, presque, le Mien à moi.

4° — Tu brises quelque chose, dès que *tu veux* ; donc, *voulant*, tiens-toi au-dessus de tous, et ne brise que toi-même si..... (car l'on se raccommode.)

5° — Revenir de si loin ? Pour la peine faudrait-il que cela servît à quelque chose : *Faire tout servir à Lui*...

Ah ! le premier seau, dont le métal tinte, aux granges, avant le lever du jour ! Joie du réveil !...

Je me demandais en été, à cette même place, à cette fenêtre que je vois dans les sous-verre, sur les losanges bleus et blancs : comment peut-on vivre ici en hiver ? Tout n'est que mort, ce décembre, dehors. Sœur Carméline sent la toilette des morts, et je nage dans mes draps comme dans une mer tiède, épanoui, si heureux, que ça ne peut être décembre qui renifle sous la porte...

Encore une porte ouverte ! Ma Sœur, je ne veux pas les entendre, en bas, ou je ne pourrais plus nager...

Faire comme si l'on était sûr qu'*Il* existe. Et d'abord, puisque *je le veux* ! Mais on dira : « *enfant gâté, va !* »

Peut-être, ma Sœur, et comment donc ? Oui certes, j'en suis un, puisqu'Il est partout, même dans vos tisanes et vos cataplasmes, dans vos bains, odieux quand on y entre...

Ailleurs :

Je ne crains plus les cauchemars, ou ce que j'eusse appelé cauchemar, il y a deux mois. Je me suis vu ruiné, « sans le sou », et « sur la paille humide des cachots », dont maman me menaça jadis, comme j'étais dernier en histoire. Et de rire aux éclats m'a réveillé. Je suis « fire proof » (à l'abri du feu). Un soir, pendant ma maladie, j'ai entendu quelqu'un derrière ma porte ; on disait (était-ce Nou-Miette ?) : « C'est fini ! c'est fini ! Ce sera pour cette nuit ! Se voit-il ? »

Je me faisais tout petit, je ne bougeais pas, je sentais les draps collés à mon corps, je n'osais pas un mouvement, comme si le moindre déplacement eût laissé la vie s'échapper...

Un soir, papa m'a demandé : « Tu es mal ? tu souffres ? » Il paraît que je lui ai répondu : « Je n'ai pas mal, c'est bien pire que ça. » Etait-ce le soir que la Religieuse récita, avec les tantes et Miette, les prières des morts ?

Or ce n'était pas pour *cette nuit*, comme on avait dit dans le cabinet de toilette. Et j'ai vu l'aurore, d'abord sur une serviette, près de la commode. Une aurore de plus !

On devrait vous laisser, le nez contre le mur. Il ne faut ni bouger, ni parler, quand on meurt.

Eh bien, j'y réfléchis tout le temps : *la mort n'existe pas !* La mort est une invention des prêtres. Du moins, *nous ne la pouvons concevoir*. La preuve ? (J'en reviens, donc je sais, moi !) *Non, ça n'existe pas !* L'après-mort c'est encore *ici-bas*.

Ils nous font une peur atroce, avec leur mort !

J'ai dit à M. le curé (mais il ne comprend pas puisqu'il *croit !*) : « M. le Curé » — (ceci bien après une crise de purification, lectures

pieuses, Vie des Saints) — « M. le Curé, on conçoit mal les tortures de l'Enfer, la *punition* » (punition de quoi ?) « et les *félicités éternelles* ? »

— Elles sont *morales*, mon enfant !

— M. le Curé, je ne puis concevoir les délices que sous le rapport des sens !

La Lumière Eternelle est pour moi une belle promenade dans les champs, quand le soleil bas vous baise ; et encore, si tu l'as dans les yeux, il est assez gênant, et tu auras envie de marcher en sens contraire, de lui tendre le dos.

— Regarder le Bon Dieu face à face, mon enfant ! Voilà la félicité !

— M. le Curé, Dieu ne peut pas être plus beau que le Soleil ! Décidément, je ne conçois pas les félicités du Paradis...

Je n'ai pas confessé mes terreurs ! Je pensais : dans cet Inconnu d'après, si tout était *autrement ?* J'imaginais parfois, pendant ma convalescence, que je parlais à un Concile des Dieux en courroux (les Dieux de l'Olympe, furieux de ce que nous les tournions en ridicule aux Variétés; Jacques Offenbach brûle peut-être dans l'Enfer). J'eus d'abominables cauchemars, pleins de Divinités de l'Olympe, de foudres d'opéra-bouffe, de Walhalla de Bayreuth, des Père Eternel *volant* dans la nue, « le pollice verso » de la Sixtine. Ah ! ce doigt dont nous menace ce terrible Centenaire, « le Père Eternel », avec ses draperies si bien concertées (dans le sens décoratif) ! Non, non ! la vie ne serait pas possible, si tout cela n'était pas une *convention*, une *restriction* morale que les prêtres nous imposent ; tout revit ici-bas, les jeunes gens semblent mourir, et en reviennent, ils revivent et j'écris aujourd'hui, en revenant de la mort. Et si prodigieux que ce soit, tout le monde ne meurt pas en automne, on vit même très bien quand les *arbres* sont des bûches consumées, quand tout est pourriture dans la ferme !

Donc je me suis levé, ce matin, et par la fenêtre, apercevant ce spectacle de dévastation, là où ce fut tout vert, tout beau, quand je tombai malade, je ne fus point effrayé, puisque je connais la mort. Je me suis remis au lit avec *délices*. — Oui, M. le Curé, la bouillote bouillait, la sœur disait son rosaire... — M. le Curé, c'est une plaisanterie, votre mort, ou bien expliquez-moi, *chrétiennement*, je vous prie, l'Hiver, l'Eté — et les Félicités éternelles, les Béatitudes spirituelles...

Certains croient à la métempsychose et à la théosophie. Mais, si je ne conserve pas ma personnalité... alors c'est comme les arbres, les pommiers de la ferme...

Je me relis, et crains que ma tête ne soit encore faible un peu trop, ou plus assez, pour que je raisonne.

Je ne veux plus voir M. le Curé !

L'idée de la mort, telle que les prêtres et les parents nous la présentent, me semblent faire partie des « restrictions » de l'ordre moral, et détruire l'existence de l'homme, à mesure qu'il la construit.

Ah! non! non! pas de ça, Lisette!

La chienne Trilby est restée dans ma chambre. Pauvre bonne bête! Maillac m'a envoyé un poème exquis, par un garçon du midi : *A l'angelus du soir.*

La pensée du chien :

O mon cher maître aimé! Quand tu me donnais des coups,
je t'aimais! Près de toi, j'ai passé de longs jours,
mais maintenant ta voix ne sait plus m'appeler,
je me souviens des jours où j'étais à tes pieds,
et que tu me regardais avec tristesse. Quand j'étais
un tout petit chien, tu me donnais du lait tiède.
Chassez le chien! (il fait du bruit)... (on chasse le chien).

Le poète :

Si je pouvais
parler, je sais que le pauvre chien resterait,
il a le droit de me voir mourir...

Mais, c'est que je ne meurs plus du tout! La situation n'a plus rien de pathétique.

Est-ce si vilain de revenir à la vie?

*

Aymeris, déjà, s'était « fait une raison ». L'aventure de la Villette lui était apparue risible : à quel jeune homme n'arrive-t-il pas d'attendre à un rendez-vous, et d'en revenir bredouille? Quoi? mortification pénible à son orgueil? Se moquant du lyrisme enfantin avec lequel Georges invraisemblablement peu formé, avait répondu à ses avances, Lucia l'avait mis sous clef comme un « gigolo », et le « gigolo » était sorti, bien près, croyait-il aussi puérilement, d'être un *surhomme*. Avec sa philosophie due à l'expérience, allait-il en devenir un homme?

Le retour à la santé, c'est, pour un être jeune, après une très grave maladie, comme s'il renaissait; il lui semble, dans sa surprise, découvrir toutes choses. Aussi bien, la bienveillance universelle, l'optimisme de Georges Aymeris n'étaient alors que la joie d'Adam encore ignorant de la Faute. Il m'a dit : *j'oubliai vite au point que si je n'avais noté mes impressions au jour le jour, je ne me serais rien rappelé.*

Il me conta ce que fut pour lui son premier potage, puis sa première côtelette, après qu'un interne, mandé au paroxysme de la fièvre, venait de repartir. Le médecin de Trouville et celui de Caen ne viendraient plus qu'une fois la semaine. On donna à mon ami tous les livres qu'il demandait. La *Bible* et la *Vie des Saints* disparurent de sa table, Maillac envoya des romans et des poésies dont Georges s'éprit au point de ne plus vouloir faire de la peinture ; il esquissa un traité en vers de la « Joie de Vivre », dont il parle plus tard comme d'une des compositions les plus ambitieuses et les plus mélancoliques que pût inspirer à un jeune Français la rencontre de Nietzsche (traduit en anglais).

Je pense que jamais personne ne se sera mieux moqué de soi-même que Georges Aymeris, — et cela, le lendemain du jour où il s'était cru Lovelace ou Pindare.

Durant cette résurrection, et jusqu'à ce qu'on pût, au milieu de l'hiver, le ramener à Passy, la famille Aymeris, y compris l'avocat, était demeurée à Longreuil, maison froide, en dépit de ses deux poêles et des vastes cheminées. M. Aymeris n'allant que rarement à Paris, pour ses affaires, avait établi Mme Demaille au manoir, après la fermeture de sa villa ; cette présence, qui eût hier obsédé tout le monde, fut agréée comme celle de Nou-Miette et de l'un des secrétaires. Ces dames tricotaient dans le salon ; Mme Aymeris marchait, prenait l'air et se portait mieux : comme son Georges, elle était encore une fois sauve.

Si elle s'aventurait dans la chambre bleue et blanche, elle s'asseyait quelques secondes près de son fils, qui la congédiait, lui parlât-elle de *certaines choses*, feignant d'être trop faible encore, pour en discuter.

— Et ces livres, pourtant ? Et ces cahiers ? Tu écris trop. Ne te fatigue pas.

Georges ne répondait plus.

M. Aymeris venait l'embrasser, lui tâtait le pouls, puis redescendait à son travail. Les tantes passaient par la chambre, sur la pointe des pieds, et ne s'entretenaient qu'avec la religieuse. Mme Demaille apporta au convalescent son fameux parfum d'Houbigant, des sachets de vétiver. Georges, qui se retrouvait avec elle, comme jadis à la rue de la Ferme, lui emprunta en cachette un vaporisateur et ses instruments de

manucure, certain polissoir à ongles dont la vieille coquette ne se séparait point. Le coiffeur de Pont-l'Evêque tailla la barbe de Georges : elle avait crû aux proportions de celle d'un sapeur.

Un jour Mme Aymeris apprit que Georges, encore au lit, maniait la lime, s'enduisant d'une pâte rouge le bout des ongles, la chambre était toute imprégnée d'« une odeur qui vous renverse », un parfum que Mme Demaille avait fait acheter par Josselin chez Guerlain, selon le désir de Georges, ce contempteur du luxe et de la richesse. Le mangeur volontaire d'une encore invisible « vache enragée » jouait à l'enfant gâté ; de sa couche, il régna sur tous les habitants de Longreuil ; les rôles furent à l'envers, et chacun s'en trouva mieux. La maladie de Georges avait réuni en un seul corps les membres épars de la famille. Après la tempête, c'était une bonace inespérée. Les tantes rouvrirent le piano et, « avec leurs pattes rouillées et sur l'Erard aux cordes détendues, M. Aymeris leur fit jouer la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

« ... Sentiments de reconnaissance après l'orage. »

*

Georges Aymeris ne reprit son journal que deux ans plus tard. Dans cet intervalle, je le retrouvai, et nous liâmes, pendant un séjour à Cannes, où j'eus l'occasion de le mettre en rapport avec un jeune médecin roumain, qui venait de découvrir l'origine du diabète nerveux ; Mme Aymeris, et à l'insu de son mari, qui ne croyait qu'aux vieilles méthodes, suivit un traitement auquel elle dut les quelques ans de survie que Georges allait prendre trop tôt pour la guérison.

Il se jette alors dans le travail comme un forcené. De retour à Paris, il s'enferme avec des modèles et il semble que la crise dont il sort ait grandi son talent, qui prend une aisance à la fois et une pondération que Vinton-Dufour lui-même remarque, et dont il loue celui qu'il avait naguère si dédaigneusement découragé.

Léon Maillac espère, mais n'est pas encore « convaincu ».

L'hiver 91-92 s'acheva dans un calme relatif. La Princesse Peglioso, pour la première fois, avait consenti à s'éloigner de Paris ; l'une de ses cousines, qui vivait à Saint-Pétersbourg, la retenait chez elle, pendant que le palais de l'avenue Montaigne était aux mains des ouvriers. Un gros héritage, inattendu de

Mme Peglioso, lui avait fait acquérir des tentures et des boiseries flamandes qu'elle voulut mettre en place. « Socrate » eut la main haute sur les travaux, y occupa son temps, rendu vide par l'absence de la Sirène.

Aux questions de « Socrate », Georges ayant évasivement répondu qu'il n'irait plus dans le monde, il ne fut plus question, entre eux, de la Princesse ; le peintre, tout à son métier, connut enfin les joies d'un labeur régulier et productif. Petersbourg, avec des séductions nouvelles, retint la Princesse jusqu'à l'été suivant, qui ramena les Aymeris en Calvados, comme de coutume. Ces mois furent les seuls unis que Georges devait vivre.

Un succès, au dernier Salon, améliore sa situation vis-à-vis de sa famille et de la « critique » ; son tableau, *La plage de Trouville*, attire l'attention des peintres par une hardiesse de coloris et une acuité de dessin qui, déplaisant à Beaudemont et aux autres maîtres d'Aymeris, font admettre par Vinton que Georges Aymeris est peut-être *parti !* S'était-il donc trompé ?

Est-ce le fruit de ses méditations sur l'oreiller entre ses gardes-malades ? Georges fait un acte courageux d'émancipation : il renonce à son atelier de Passy, en loue un assez modeste dans une impasse des Ternes, où trente peintres et sculpteurs font alors colonie ; et c'est pour lui le début d'une période, la plus active à la fois et la plus périlleuse de ses « expériences ».

Dans les fins de vie, il est des phases où les vieillards semblent oublier que le terme approche ; les choses paraissent, comme en certains jours d'automne, doux et sans vent, ne point bouger ; Mme Aymeris se sentait mieux portante. M. Aymeris eût été heureux tout à fait, puisque, pour Georges, à la tourmente succédait une embellie ; mais l'indépendance du jeune homme devint vite suspecte, car des lettres anonymes apprirent à l'avocat que, depuis quelque temps, son fils fréquentait des *anarchistes*, à la vérité des hommes de lettres, des poètes, des musiciens et des peintres, dans les bureaux d'une Revue « décadente », qui, quel qu'en fût le titre, n'étant pas la *Revue des Deux Mondes*, ne pouvait être « rien de bon ». Antonin sut que le soir son jeune maître se rendait rue de la Michodière, au bureau de cette *revue anarchiste*,

qu'il dînait « au bistro », rentrait plus tard que de coutume ; il lui arriva même de ne point rentrer du tout, et excipant d'un rendez-vous de camarades, qui le retiendrait « dans Paris » trop tard pour le dernier train, M. Georges coucherait à l'atelier, dans l'alcôve de la soupente.

Georges n'osa point y faire porter son lit, mais un sofa en tiendrait lieu ; dans une autre pièce, on pouvait prendre un repas.

Seules, Caroline et Lili, très aises de cette audace virile, se firent inviter à un thé par leur neveu.

— Emmenez-moi avec vous ! supplia Mme Aymeris.

Ces trois dames s'exclamèrent sur la décence des lieux, le mobilier « simple, mais de bon goût », un peu effarouchées cependant par des toiles étranges, des nus sans ces draperies classiques qui donnent le style et la noblesse au corps humain, et elles s'émurent d'être les convives de Georges, ailleurs qu'à Passy. Elles n'en revenaient pas ! Telles des bourgeoises de province, rien ne comptait, rien n'existait, pour les tantes, hors de la famille, de la *maison*, de ce « qui nous appartient ». Elles revinrent de chez Georges en querellant Mme Aymeris, *l'émancipatrice*, qui ne riait non plus, étant surtout mécontente qu'il habitât cette impasse « fétide ».

Caroline avait choisi pour faire le ménage et surveiller son neveu une matrone de confiance, que Georges congédia dès le lendemain de ce gala familial et commandé. Georges *appartenait* à ses tantes, il s'était senti, depuis son premier jour de conscience, comme ce petit ballon captif dans la boule en cristal du presse-papier, un lot gagné par lui dans une loterie à la foire de Saint-Cloud ; ses mouvements ne feraient donc jamais éclater cette prison diaphane et sphérique, qu'après sa fièvre typhoïde il s'était résolu à briser ?

Encore et toujours le fait odieux des traditions ! Ah ! zut ! il ne serait plus le petit ballon bleu et jaune, blanchi par des flocons en corne de cerf, qui tourbillonnent et simulent la neige, quand on agite la boule de cristal.

De plus en plus, en son for intérieur, remercia-t-il Lucia d'avoir secoué les chaînes, puisqu'il se croyait guéri d'elle, comme de sa mauvaise fièvre d'octobre. Un désir violent, comme une aspiration de l'air marin, lui avait élargi le thorax, il se sentait vivre physiquement à plein, l'équilibre de

ses sens lui donnait une joie qu'il appela *dionysiaque.*

Je l'entends encore, qui vaticine à Cannes : « Le chardon pousse sur des ruines, mais il descellera les pierres entre lesquelles sa graine est tombée... » Ce qui était une mauvaise image, un peu forcée pour le moins.

Passy s'enfonça sous la ligne d'horizon, comme Longreuil ; Paris revêtit pour lui le manteau de Peau d'âne, et celles du soir devinrent toutes semblables aux premières heures d'un beau matin

J'avais un atelier au fond de la même impasse, curieux observatoire d'où je pus suivre de près mon confrère frétiller comme un poisson dans l'eau, avec les pires peintraillons, ne choisissant plus, dépensant ses réserves de sympathie ; il ne demandait qu'à s'ouvrir, qu'à se donner, sans savoir au juste qui méritait sa confiance. Alors, son imagination généreuse peuple les ateliers voisins de personnages poétiques, charmants et exceptionnels, il frappe à toutes les portes, veut causer, voir, être reçu, invite de la jeunesse chez lui, même un certain Makowski, du n° 8, qui sifflote dans la cour, un béret de velours sur la tête, en blouse d'encadreur, et qui, d'après des agrandissements photographiques, peignit sous nos yeux plus de trois cents portraits d'inconnues défuntes du quartier. Au n° 17, un peintre amateur, botté comme pour la chasse, une trompe autour de son torse, faisait poser des chevaux de manège, dont les piétinements et le crottin furent cause que je résiliai mon bail, ne pouvant lutter contre ce monsieur de Charmozan, qui payait son terme avec des portraits au fusain où notre propriétaire apparaissait en officier de territoriale, chamarré de décorations de fantaisies et même — après un long retard du locataire à payer son terme — d'une rosette de la Légion d'honneur. Nous avions, au 19, le caricaturiste Sec-Pett, chez qui des filles du quartier, avec leurs souteneurs, menaient un train infernal jusqu'avant dans la nuit ; si je me barricadais pour être seul, quelqu'un s'introduisait par un vasistas.

Georges se lassa bientôt des visites de porte à porte, toute l'impasse venant chez lui, selon l'usage, quand un nouveau propriétaire s'y installait. Il sentit le néant, la tristesse des pseudo-artistes, succédané de l'académie Charlot-Matoire. Nul de ces *artistes* n'exerçait son métier « pour le plaisir de peindre », me répétait Georges Aymeris, et comme moi, il se barricada.

S'il a joui un instant du va et vient des jolies filles et des joyeux garçons dont les rires emplissaient l'avenue, il travailla avec rage. Tout lui fut alors sujet d'étude, il fit poser tous ceux qu'une boîte de cigarettes égyptiennes et une cave à liqueurs faisaient rester immobiles sur la table à modèle.

Ici s'esquissa une aventure, qui détermina l'avenir de mon ami Aymeris; s'il m'est d'ailleurs difficile de choisir parmi « ses histoires », comme disait sa mère, je dois ici découper la silhouette de la personne autour de qui la plupart de ces « histoires » se formèrent : Darius Marcellot, directeur de quatre revues, romancier, dramaturge, philosophe-social, qui concevait le monde parisien « *à peu près* comme Balzac ».

Georges, à propos de ce Darius et de ses lyriques entreprises financières, a dû tirer à boulets rouges sur le papa Aymeris.

Nous suivrons désormais le sillage de Darius, l' « irréaliste transcendental », jusqu'au bout de notre croisière.

Ce Marcellot était venu voir Aymeris après l'ouverture du Salon, sous prétexte de lui faire illustrer la *Fille aux yeux d'Or* et, peut-être, les œuvres complètes d'Honoré de Balzac. Georges parla des éditions d'Aloïsius Demaille, des dessins de Delacroix. Quoi ? Georges connaissait le nom du grand Aloïsius Demaille ? Mais Aloïsius était « *le père spirituel de Darius* » *!* En vérité, les plans de Marcellot devaient être d'ordre financier ; Georges, fils de Me Pierre Aymeris, petit-fils d'Emmanuel-Victor, pourrait devenir utile à la *Revue Mauve* qui manquait d'abonnés pour « le grand format de luxe à 500 fr.». Les Aymeris bailleraient les fonds.

Ce Darius Marcellot, qui était-il ? D'où venait-il ? On le disait Arménien. Or il était né d'une Alsacienne et d'un journaliste de Toulouse. Sa mise rappelait l'époque romantique. Son gilet flamboyant, de velours ponceau, à double rang de boutons d'acier, se mariait périlleusement avec un veston de « tweeds » à carreaux verts; ses pantalons, comme taillés dans un plaid d'Ecosse, avaient des sous-pieds. Un feutre tyrolien, une plume de paon piquée dedans, surplombait des yeux clairs de jeune fille, toujours humides d'un rhume des foins ; le gauche s'ornait d'un monocle. Une bouche aux grosses lèvres sensuelles dénonçait de terribles appétits. L'accent de Marcellot,

dur et traînant, rappelait l'Est, et sa voix grasse le Midi.

Sa première visite à l'atelier de l'Impasse déconcerta Georges. Embarras du quémandeur pour expliquer le but de sa démarche. Georges lui refusa de faire des dessins, mais désira le revoir souvent, causer avec cet homme qui possédait « le portrait de la *Malabraise* de Baudelaire ».

Marcellot avait déjà vu beaucoup plus de choses et de gens que n'avait fait Georges son aîné. Il tutoyait tout Paris, depuis les derniers survivants du Parnasse, jusqu'à des entraîneurs et des plus bas dans le monde des courses. Journaliste, brasseur d'affaires, chanteur et impresario, son information était illimitée, sa culture très jolie, mais surtout germanique. Enfin, Darius était un homme à femmes. Il en traînait avec lui toujours une, à laquelle il demeurait un ou deux ans fidèle, dans l'espérance d'en avoir un enfant. Il était féru d'une ambition innocente : être le père d'un génie qui réalisât *l'œuvre* que Darius portait dans son cerveau sublime et empêché.

Je n'ai jamais connu d'être meilleur que cet agneau de *Périsymboliste*, auteur d'essais abscons et d'inoffensives éthiques. Une frénésie de gloire, d'élégance et de fortune, un sens pratique (partiel) et une totale inintelligence du réel cohabitent en ce grand corps, maladroit et dégingandé, qui échappait aux contingences par sa myopie.

— Quelles sont les démarches , me demanda-t-il chez Georges Aymeris, un soir qu'il avait perdu son dernier sou à Auteuil, — que doit-on faire pour être reçu au Jockey Club, et accéder à ces tribunes si enviables, dans le pesage de Longchamp ? Vous êtes membre du Jockey Club, n'est-ce pas ? Combien paye-t-on ce vert carton rond que les gentlemen du turf portent à leurs jumelles accroché ? Mais il y faut une couronne, au moins, de vidame ?

Il ne me crut pas, quand je lui répondis que je ne serais pas admis au club, même achèterais-je un titre du Pape. Nous savions que Darius attendait cet honneur, récompense pour un ouvrage de théologie qu'il dédierait à Sa Sainteté.

A peine une affaire avait-elle réussi, qu'il l'abandonnait pour en entreprendre une autre : il avait déjà publié des journaux comiques, une revue philosophique, un *Courrier des sports*, et un magazine, *la Danse*. Darius Marcellot fut un précurseur, dans le genre *Femina* et *Excelsior*.

Quand il rencontre Georges, Marcellot en est à la troisième année de la *Revue Mauve*, qu'il tirera dorénavant en deux formats : l'un à 2 fr. 50, l'autre à nombre restreint d'exemplaires, s'il se fait une clientèle de riches bibliophiles et *d'amateurs mondains*. Ce périsymboliste devinait-il le « snobisme artistique » qui allait faire des ravages dix ans plus tard ? Sa combinaison, alors prématurée, allait encore lui causer maints déboires, car il employa la somme des cent premiers abonnements à l'essai d'un système scientifique de martingales, construit sur le tarot, pendant une saison à Aix-les-Bains.

Georges se passionna pour cette *Revue Mauve*, où les meilleurs écrivains d'avant-garde collaborèrent ; mais ce ne serait pas parmi les relations de sa famille qu'il récolterait une liste de noms tentaculaires à imprimer sur la dernière page de ces brochures. Je crois qu'il regretta, en cherchant en vain autour de lui des *Patrons d'honneur* pour l'édition de luxe, d'avoir rompu avec l'hôtel de l'avenue Montaigne, et ce fut sous l'influence de ce rêveur de Marcellot qu'il réintégra « le monde », quoique décidé à ne plus voir Lucia, et se rapprocha de certains amis de la Princesse, auxquels il recommanderait Darius Marcellot.

Par le Directeur de la *Revue Mauve* il fit la connaissance de poètes symbolistes, des peintres « indépendants », dont les œuvres lui étaient familières, mais qu'à lui seul il n'aurait su comment joindre. Quand il n'allait pas aux *soirs* de la Revue, il organisait dans son atelier des réunions, qui bientôt devinrent trop nombreuses.

En hiver et au printemps, il aperçut tous les « espoirs » de l'art français et les Maîtres, fréquenta chez Mme Judith Gautier, Leconte de Lisle, Heredia et chez M. de Goncourt, qu'il reconduisait parfois à Auteuil, avec M. Aymeris, après les mercredis et les dimanches de la princesse Mathilde.

En un tour de main, Darius Marcellot avait fait de Georges un homme en passe de devenir, plutôt qu'un producteur, une *figure parisienne*; ses œuvres déplairaient de plus en plus aux amateurs élégants que Mme Aymeris attendait. Parmi les peintres, ses aînés firent « la conspiration du silence ». En une chronique du *Figaro*, un de ces *premiers Paris* qui à cette époque cassaient les reins d'un maître, ou, en un jour,

permettaient à un inconnu d'hier de louer un hôtel dans la plaine Monceau, Albert Wolff choisit Georges Aymeris comme type de l'amateur qui étouffe les professionnels. M. Aymeris voulut faire un procès au *Figaro*; on l'en dissuada, et le mutisme d'Albert Wolff fut *acquis* par un Corot que M. et Mme Aymeris achetèrent chez Goupil pour augmenter la collection du chroniqueur tudesque.

Les avanies publiques couvaient.

Darius Marcellot talonna Georges pour qu'il fît le siège de ces millionnaires israëlites, si intelligentes, si « averties » et que les romanciers à gros tirage mettaient en scène, au milieu des bibelots du XVIIIe siècle, de collections moyenageuses; une nouvelle aristocratie parisienne de la culture et de la fortune, les héroïnes de Paul Bourget et de Maupassant, fidèles à la rue de Berri, où S. A. I. Mme la Princesse Mathilde les recevait avec Sardou, en tête des auteurs dramatiques, avec les académiciens, les savants, les historiens parmi lesquels Goncourt avait la contenance du précepteur qui ouvre la bouche pour parler, mais qu'on n'écoute pas.

Georges, le dimanche soir, dans les pièces basses tendues de soie rouge, causait avec Goncourt, de Péronneau, de Tiepolo, des maîtres de jadis, hérités par la nièce de Napoléon Ier et dont elle célébrait moins souvent les mérites, auprès de ses hôtes, que l'esprit des tableaux de chevalet, par son amitié choisis depuis cinquante ans aux vernissages du Palais de l'industrie, ou parmi les « envois » des prix de Rome, « ses protégés », dont les noms aujourd'hui sont tombés dans l'oubli. Quelques-uns vivaient encore, dont les habits noirs et les plastrons blancs tournoyaient dans le jardin d'hiver-galerie, entre les épaules endiamantées, les aigrettes et les éventails. Mme de Galbois, la dame d'honneur de Son Altesse, rabattait les cohues du dimanche vers la « serre du palmier » et les rafraîchissements, afin que la princesse, déjà fort âgée, s'entretînt tête à tête sous l'abat-jour de « son coin à elle » avec un diplomate ou un intime.

Un soir, M. Gérôme, devant un cercle de femmes, fit à Georges, dans le jardin d'hiver de la Princesse Mathilde, qui tenait grand cercle, une scène que racontèrent les journaux. Une des toiles de mon ami avait été, en milieu de panneau, accrochée sur la cimaise. L'importance de cette cimaise, à

cette époque! C'était, je crois m'en souvenir, à l'Exposition Universelle du *Centenaire*, en 1889.

— Vous, jeûne pôseur, lui dit Gérôme qui avait l'air d'un général de division, vous ne seriez pas fichu de modeler l'ossature d'un cheval, et pour cacher votre ignôrance, vous flanquez des rayons de soleil sur un mânnequin en plein aîrrr... et vous appelez *ça l'Allée des Pôteaux!* jeûne hômme! Vous nous foutez ça comme un défi : son Altesse Impériâle vous pistônne et voilà votre nâvet en face de la belle figure nue de mon collègue Jules Lefebre! L'an prochain, on vous serrera la vis! — Et s'adressant à vingt personnes dont les yeux flambaient de joie : Mesdâmes, vous êtes coupâbles!... »

M. Aymeris, de loin, entendit le roulement francomtois de M. Gérôme et Mme de Galbois vint lui demander, en clignotant, pourquoi Georges était si entouré. Il faisait sans doute des mots d'esprit?

— Allons, bon, — dut-il se dire, — Georges aura parlé de Manet à ce brave Gérôme, malheureux enfant! Encore les remontrances d'un vénérable académicien! Et cela, après M. Bouguereau!

Il respectait trop l'Institut, pour mettre en balance la sagesse d'un maître très cher à la Princesse Mathilde et les excuses en faveur de Georges, telles que Mme de Galbois, après information rapide, les lui rapporta de derrière le palmier et le pouf.

M. Aymeris rentra chez lui, enfouit cette histoire en sa cravate, comme disait sa femme. Mais Georges m'assura que cette scène si ridicule avait développé chez son père un pessimisme morbide, qui allait détruire ce qui restait de force en cet homme trop craintif et trop bon.

Georges « ne se laissa point désarçonner », quoiqu'on le tînt pour un « faux confiant en soi », qui, un de ces jours, jetterait le manche après la cognée... Je jugeais, au contraire, que ses amis et la mauvaise fortune pourraient devenir ses meilleurs collaborateurs.

Dans le caractère double de Georges Aymeris, je discernais des germes de volonté chez l'artiste, que l'homme n'avait point dans la vie sociale. Ma conviction s'accrut qu'il avait « quelque chose à dire », et il inclina devant le chevalet son dos de piocheur, comme un toit sur lequel glissèrent les averses, tant

que Darius ne le réquisitionna pas pour un racolage mondain !

Mme Aymeris avait en Darius, et sans le connaître, un compère que fascinait, comme elle jadis, l'hôtel de l'avenue Montaigne. La lutte, les injures reçues, comme les *ratages*, longtemps firent la joie de mon ami. Il rebondissait à chaque insuccès, soutenu par sa rare puissance de travail, auquel il se remettait à volonté, comme un chien à dormir, n'importe où, et n'importe quand. Darius prétendait que Georges, habile de ses mains, devrait peindre plus vite, « en faire davantage », en dépit de quoi je lui vis en effet recommencer trente-deux fois une étude qu'il peignit d'après ma tête, si bien que je n'osai plus, de tout un hiver, me faire tailler les cheveux, afin que je me ressemblasse à moi-même. Il fit des calques, des dessins au pinceau et n'était jamais satisfait, alors qu'à la première indication, il avait juré qu'il ne toucherait plus à son esquisse.

Et il continuait, et il continuait, après d'incessantes interventions de l'entraîneur Marcellot, qui me mettait en colère et m'eût, à la place de Georges, complètement paralysé.

Mais je ne veux pas m'étendre sur le peintre, si ce n'est en relation avec cette histoire : les lecteurs ne connaîtront pas les ouvrages de mon ami, il les détruisait en une sorte de divination du sort futur qui attend l'artiste moderne. Quelques-uns sont en Amérique. Georges n'aurait pas su lui-même dire où. Avec quelle mélancolie ne parla-t-il pas de ces bordures « à canaux » du jardin d'hiver, rue de Berri, qui, à la mort de la princesse Mathilde, vendues aux enchères, devaient encadrer déjà d'autres toiles, pires encore que les Heullant, les Lobrichon, les Boulanger, les têtes de Romaines au teint de malaria, les truands et les ribaudes d'Adrien Moreau et les femmes libellules de Louis Leloir ! A quel collectionneur de documents napoléoniens était échu certain panneau de quelques centimètres, un James Tissot de 1866, que Georges ne se lassait pas de regarder : c'était l'entrée des Tuileries à la grille de l'enclos où jouait le Prince Impérial. Des tambours de la Garde, en bonnet de poils, battaient la retraite du soir. Quelques oiseaux, autour du groupe de marbre *l'Enlèvement des Sabines*, s'envolaient vers des arbustes sans feuilles au travers desquels se distinguait « le château » ; des enfants cessaient

leurs jeux, garçons et fillettes vêtus comme l'étaient alors Georges Aymeris et Jessie. Nul, hormis Georges et Goncourt, n'avait déniché ce délicieux tableautin; une draperie le recouvrait près d'une bouche de chaleur, qui, depuis vingt ans, le cuisait comme un pain.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles*, La Renaissance du livre — Jeanne Landre : *Madame Poche ou la parfaite éducatrice*, Albin Michel. — Francis Carco : *Bob et Bobette s'amusent*, Albin Michel. — Alfred Machard : *Poucette ou le plus jeune détective du monde*, E. Flammarion. — Léon Daudet : *Dans la lumière*, E. Flammarion. — Jean Aicard : *Gaspard de Base*, E. Flammarion. — Fred Cousse-Mail : *Jolicœur canadien*, E. Flammarion. — Georges van Lokeren : *Le Pierrot*, Fasquelle. — Paulette Pax : *Journal d'une comédienne française sous la terreur bolchévique*, L'Edition. — Raymon Flesse : *Bouzigny !* Payot. — O. Henry : *Martin Burney*, Edition française illustrée. — Jean Perdriel : *Journal de bord d'un matelot*, Les Gémeaux. — Berthe Bontoux : *Ames de France*, Messein. — Cami : *Le fils des Trois Mousquetaires*, Edition française illustrée. — Pierre Coutras : *Les impressions d'un nouveau-né*, Revue des Indépendants. — Claude Chauvière : *La vie, les autres et moi*, E. Figuière.

Ces choses qui seront vieilles, par Louise Faure-Favier. Toutes les catastrophes du monde ne peuvent rien changer à l'Amour, et, depuis la création des légendes mythologiques, il nous apparaît supérieur par son animalité à toutes les complications de la psychologie humaine. Je crois fermement que sa force vient justement de ce qu'il n'a pas d'*âme*. Donc, plus ça change, plus c'est la même chose, et on peut présumer qu'en 2019 ce sera encore la même chose : sur deux ou trois amoureux il y aura toujours une dupe. Il arrivera peut-être qu'il y en aura trois si l'anémie cérébrale qui guette l'humanité gagne du terrain, c'est-à-dire transforme ou déforme le physique... alors... alors, la femelle cherchera normalement à améliorer la race et, pour trahir l'homme, il lui restera le singe. Comme elle a commencé par le serpent... ce sera, en effet, une légère amélioration, si j'ose dire, un progrès réel !

Ces choses qui seront vieilles, ce sont les souvenirs d'une époque de j' m'enfoutisme, qui va de 1900 à 1914 en passant par une période d'art nouveau qui semble terriblement ancien déjà. Art fragile, mœurs en décadence, littérature façonnée et bien trop à façon, exaspération du couple qui entend dominer l'un par l'autre en des complications amenant généralement des ruptures sensationnelles. Les poètes sont légers (de bagage littéraire surtout), et les pauvres amoureuses, en essayant de fonder sur eux un espoir ou en eux une famille, bâtissent en sables mouvants. Pascaline Langeac se tue pour ne pas survivre à l'amour de Jérôme de Tyane. C'est une amoureuse sincère qui prend au sérieux l'échange de deux fantaisies.

Une centenaire, gardienne du phare de Rosédo, possède la dernière correspondance de cette pauvre désespérée et elle la transmet au descendant du poète François de Tyane. Ce François, *passéiste*, comme le sont tous les rêveurs, même ceux qui ne riment à rien, se complaît dans les souvenirs de cette même époque 1914 dont, au fond, il ne retrouve bien que la très petite catastrophe d'un amour fidèle sombrant en pleine horreur de la trahison. Il est, lui, l'héritier de cette Pascaline désolée, bien plus que celui de son glorieux ancêtre. Et il aime une Aline mariée, femme de son époque très pratique, volant d'un continent à l'autre en pilotant son petit avion personnel qui lui sert aussi à s'élancer de son mari à son amant ou le contraire. Femme garçon, elle est libre, porte la culotte, cultive des fleurs sous tous les climats, n'a pas du tout le sens des complications, parce que son ménage à trois lui suffit, et... elle est toujours exacte aux rendez-vous, ne mettant pas des heures à nouer sa voilette. « La femme de maintenant a un sens de l'honneur plus viril », lui concède son amant qui me paraît, lui, garder, de cet ancien temps qui le hante, un sens de l'ironie des plus raffinés.

Il fallait toute la malice d'une femme jeune et très avertie en art pour nous conter ce conte des époques prochaines. Elle a tiré d'une explosion formidable cette gemme précieuse et par la sertissure et par le choix de sa taille toute en facettes et facéties délicates. Les deux mannequins représentant Dufayel et un président de République rendu célèbre par la date de son règne sont un passage bien amusant. Ne pas s'y tromper. Ce livre, d'apparence léger, sort d'un travail énorme, un effort vers une épopée classique et ne s'en détache que parce qu'il préfère l'esprit à la lettre. Il n'avait peut-être pas besoin d'illustrations. Cependant le capricieux pinceau de Mme Marie Laurencin y apposa çà et là le cachet d'une excentricité toujours gracieuse, d'imageries originales où se confondent en une harmonieuse fantaisie la ligne de l'oiseau qui s'envole, de la branche qui plie, du lévrier qui saute et du bras de la femme qui semble tout enlacer, au hasard.

Madame Poche ou la parfaite éducatrice, par Jeanne Landre. Peu, très peu de femmes de lettres ont le sens du comique. Voici un livre qui m'a fait rire aux larmes... parce que dans le vrai comique, dans le comique humain comme celui de Molière, il y a aussi de quoi pleurer. Madame Poche, c'est la créature gendarme née. Il y en a une qui dort au fond du cœur de toutes les honnêtes mères ou épouses. La femme *à mission*, la femme redresseur de torts, l'institutrice, la dévote, la suffragette, etc..., peuvent toutes se reconnaître, au moins pour un trait, dans cette effarante physionomie. Mme Poche, c'est le bourreau naturel de tous les enfants et de tous les militaires en retraite. Et elle a les meilleures inten-

tions du monde. C'est celle qui se salit elle-même à force de nettoyer... et qui en arrive à « défendre aux mouches de poser culotte sur la suspension ».

Jeanne Landre, auteur de *La Gargouille*, devait oser ce portrait, cette caricature formidable d'*une femme de bien*. Par quelle suite d'exaspération en est-elle arrivée à la voir ainsi à la loupe et nous en montrer, tellement grossis que nous les reconnaissons, tous les défauts? C'est drôle, si on veut... Car cela, c'est absolument réel, et, si l'auteur ne riait pas lui-même de ce qu'il nous raconte, ce serait tragique. Où Jeanne Landre a cru exagérer elle est tombée juste. Quant à l'accordéon qui fait si bien sur la couverture, je l'ai entendu remplacer par de simples romances sentimentales qui suffisaient, paraît-il, à tout apprendre à une jeune fille... surtout les refrains de jadis : « Ah! le bel oiseau, maman! » car les femmes de bien n'y regardent pas de si près, puisqu'elles sont, naturellement, aveugles de naissance. Jusqu'à la venue de Napoléon, les bonnes se succèdent et s'en vont enragées. Napoléon, c'est l'*homme de ménage* qu'invente le capitaine Choudasse pour en finir avec l'éternel féminin qui gâte les meilleures sauces, et un peu plus Mme Poche l'épouserait pour être bien sûre de le garder comme domestique. La plus à plaindre, c'est encore la pauvre Juliette Poche, enfant martyre et purgée, ingénue capable de tout endurer sans chercher à comprendre, peut-être moins bête qu'abêtie. Je n'ose remercier Jeanne Landre de son officielle dédicace trop flatteuse; mais, quand elle me racontait des anecdotes tirées de son manuscrit, elle me voyait déjà dans une telle jubilation qu'elle en a sans doute conclu que je devais avoir connu des Mme Poche et que je serais capable de garantir l'authenticité de la sienne. Dont acte, oui. Le génie (ce mot n'est pas trop fort) découvre la vérité sans avoir besoin de l'avoir vue, et les grands, les réels comiques sont humains. Il y avait déjà *La Gargouille*. Il y aura *Mme Poche!*

Bob et Bobette s'amusent, par Francis Carco. Ce livre-ci est la suite de *Bob et Bobette* de Jeanne Landre. Ces jeunes enfants terribles du ruisseau parisien en sont arrivés à l'âge du plaisir moins innocent que celui de la simple vadrouille, et ils s'associent pour exploiter le passant attardé. Ils n'ont eu aucun bon exemple à suivre et ne sont entravés par aucune morale bourgeoise. Cependant Bob aboutit logiquement à une tendance humaine qui veut qu'on supprime le rival, instinct vieux comme le monde. M. Noir est un *bourre* (je crois avoir compris qu'un bourre, c'est un sergent de ville) et il a tiré Bobette d'une rafle, d'où reconnaissance de la jeune personne. La fille née aime la preuve de la puissance, peu importe laquelle. Bob est amené tout naturellement à écarter cette mauvaise ombre de son tableau particulier. J'ai déjà dit que je ne chicane

personne sur le choix d'un sujet. Francis Carco s'attarde aux bas-fonds sociaux. C'est son affaire ; mais je me demande, quand je lis les journaux pleins des scandales que vous savez, si les vils bas-fonds ne sont pas moins criminels que les hauts-fonds, car, enfin, une *Bobette*, ça m'a l'air plus propre et plus honnête qu'une maîtresse de députés... et, en outre, Francis Carco a joliment plus de talent qu'un député éloquent, car il ne fait pas de discours, il sort des faits avec une netteté de procédé que les conseils de guerre peuvent lui envier.

Poucette ou le plus jeune détective du monde, par Alfred Machard. Oserai-je dire à l'auteur, malgré sa préface, qu'il a eu tort d'écrire un feuilleton, et que son feuilleton n'aura pas le succès que doit avoir ce genre d'ouvrage, parce que (tenez bon la rampe, ô Trique !) *ça manque de bêtise*. La bêtise bien conduite mène à tout. Il y faut un tour de main nécessaire, et ce tour-là ne s'apprend ni dans la grammaire, ni dans le monde où l'on écrit. Poucette se contentant d'être invraisemblable passerait comme une lettre à la poste, mais Poucette se mêlant d'avoir de l'esprit et de découvrir la clé... des boîtes de sardines, le peuple de lecteurs assis au rez-de-chaussée n'admettra jamais ça ; l'enfant perdu que sa mère abandonne ne doit pas plus se ficher des gens que se ficher de lui-même. Quant au type d'acteur qui cite tous ses rôles pour corser celui de la justice, il contient une satire si violente du rôle de la police en général que je ne serais pas étonnée de voir Alfred Machard traité de perturbateur de l'ordre public. Ceci déclaré à la charge du délinquant, je consens à vous avouer que ce conte est charmant, vivant, et souvent palpitant, car les ressources imaginatives de son créateur sont illimitées. Un film tiré de cette humoristique féerie fera certainement courir tout Paris, car, lorsqu'on en aura soigneusement extirpé l'esprit critique et les mots vraiment psychologiques, il restera tout de même *Poucette*, une figure de gamin de Paris ressemblant à son père, s'il n'est pas trop le fils de sa mère, la navrante Sylviane.

Dans la lumière, par Léon Daudet. Dans les rutilants et somptueux cadres d'or de la Provence, une histoire d'amour simple, mais hardie comme la vie de ces temps de risque-tout, où la mort est si près de l'homme qu'il s'efforce de lui échapper par tous les moyens mis à sa portée. De l'idylle si connue, trop connue, du grand blessé avec son infirmière, l'auteur a pu tirer une œuvre ardente, bien vivante et neuve par certains détails qui sentent la vérité.

Le Breton blond Brécéan s'éprend de Norade Pertus, fille brûne à la fois libre et bien élevée. Cette créature, faite pour la vie intellectuelle, car elle sait par cœur tous les poètes de son pays : Mistral, Aubanel, est promise à un idiot, son cousin. Une sorte de fatalité l'entraîne, lui fait parcourir un cercle radieux d'aventures d'amour

sur des terres de légende (lire le séjour au village mort des Baux) et revenir à son point de départ : cet idiot qui voulant se tuer s'aveugle pour recouvrer seulement l'entendement de sa passion. Un père, très partisan de l'union libre, permet tout l'amour à sa fille, puis la logique même de cet amour qui se détruit par ses propres excès veut que le bonheur de l'ordre, le mariage, n'unisse les amants qu'au moment de la mort. Veuve Norade se résignera peut-être à consoler le cousin aveugle. Les paysages sont vraiment lumineux et la saveur, à la fois âpre et sucrée, de la vie provençale donne un goût très curieux à cette très humble histoire d'amour.

Gaspard de Basse, par Jean Aicard. Ce fut un bandit à la française... qui pourrait, aujourd'hui, tant les morales changent, nous servir de type de héros et même nous défendre contre les injures de la vie chère permises par notre cher gouvernement. Gaspard de Besse, avec trois bons lurons, font baisser pavillon aux gens du parlement et de la noblesse, qui se permettaient, eux, des farces du genre de celle qu'on relate en l'*histoire de la révolution à Marseille et en Provence*. Par manière de jeu, on juge et on pend un innocent paysan avec le licou de son âne. Ces petites plaisanteries-là servent de joyeuse préface à la sombre révolution de 89. (Et elles n'excusent pas du tout les plaisanteries non moins joyeuses de ladite révolution.) Aujourd'hui, on peut d'autant plus regretter le beau Gaspard de Besse, détrousseur du riche pour servir le pauvre, que l'on ne pend plus personne... probablement parce que le nombre des gens bons à pendre dépasse de beaucoup celui des mètres de corde disponible !

Jolicœur, tommy canadien, par Fred Causse-Maël. Ce brave garçon fut vierge et martyre, et ce ne fut pas tout à fait de sa faute, car lui et sa compagnie, les camarades Comtois, Larose, Corneloup, font toutes les prouesses possibles qui nous prouvent que ce sont bien des hommes. A lire le passage du célèbre *raid* du ballon entraînant les tommy à sa suite dans la passion du jeu national et l'inconscience du danger. Jolicœur est amoureux de temps en temps. Cela ne lui réussit pas, jusqu'au jour où un médecin l'ayant déterré dans un éboulement le délivre à jamais de ses souffrances d'amour-propre. Racontés en style vif, qui ne redoute ni le mot ni le geste, ce roman d'action est intéressant, tout à la gloire des *Canadiens*.

Le Pierrot, par Georges van Lokeren. Un roman psychologique où l'on ne rencontre *le Pierrot*, un avion nouveau modèle, que sur la fin, ce qui déroute un peu le lecteur. Lulu est une petite fille des rues parisiennes qui s'exerce à devenir chanteuse de café-concert et demeure surtout une femme entretenue ; elle rencontre successivement le gros commerçant enrichi, très vulgaire, mais généreux, M. Magne, puis elle le lâche pour un mécanicien, un inventeur qui a la malencontreuse idée de la croire régénérée par la vie de famille.

Elle le trompe pour un petit jeune homme, son neveu, et le pauvre créateur du *Pierrot* file dans l'infini pour ne plus souffrir. Des qualités psychologiques fort remarquables et quelques longueurs, mais certainement une grande sincérité dans les procédés.

Journal d'une comédienne française sous la Terreur bolchévique, par Paulette Pax. D'où il résulte qu'on peut jouer la comédie, au théâtre Michel, malgré la fusillade dans les rues et les menaces de la garde rouge. Cette femme jeune et courageuse affronte les balles, traverse les nids de mitrailleuses, pour aller trouver les autorités et demander des choses que notre ambassadeur lui-même n'obtiendrait pas, puis finit par sortir de l'enfer sans trop de plumes brûlées. Ces bolchévistes sont peut-être plus courtois qu'on ne saurait le dire.

Bouzigny ! par Raymond Hesse. Des croquis très rapidement faits et des satires de gens de petite ville, qui, naturellement, en temps de guerre, accentue ses défauts naïfs, aux grandes lueurs de l'incendie. Je retiens le prisonnier *boche*, qui, lénifié par cette ambiance, est rencontré au coin d'un champ effeuillant une marguerite.

Martin Burney, par O. Henry. Il s'agit d'un écrivain américain nommé O. Henry, lequel est *mis en français* par Maurice Beerblock. Pourquoi pas : *traduit ?* Les illustrations de Gus Bofa sont encore ce qu'il y a de plus américain. Maintenant, les histoires, ces très petits contes humoristiques, sont des merveilles. Si cet O. Henry ne devient pas célèbre chez nous, c'estque nous ne comprendrions rien à aucune littérature. Il publia de 1900 à 1910 des contes gais (1). Comment ne l'a-t-on pas traduit plus tôt ? Le récit de l'enfant qu'on prend à son père pour en tirer une honnête (?) rançon et que son père consent à reprendre moyennant une forte somme, tellement ce petit phénomène est insupportable, me semble le chef-d'œuvre du genre. Il y a aussi la *Passion de Martin Burney* ou la moralité de la fumée d'un cigare vénéneux, qui serait à méditer devant la crise du tabac... Pour un homme de génie, ce O. Henry en est un.

Le Journal de bord d'un matelot, par Jean Perdriel. Ces notes sont d'un poète, d'un vrai poète, car il y a toujours l'essentiel de l'action et la lumière d'une phrase courte, très pure autour du geste. Par petites touches, ces petits tableaux funèbres sont peints comme à regret d'employer des couleurs... mais ils sont si sincèrement pensés. Comme je voudrais pouvoir citer ce poème, par exemple : « Si tu n'as peur de rien, marin... aie peur du vent ! »

Amies de France, par Berthe Bontour. La mort de Mersine par quelqu'un, qui, sans doute, l'a... vécu. Il y a une descente en

(1) Voir l'article de O'Sullivan du *Mercure* du 1er juillet 1919.

draps de lits par la fenêtre d'un hôtel qui s'effondre qui ferait un film admirable. Et puis il y a la reine d'Italie elle-même sauvant des blessés.

Le Fils des trois mousquetaires, par Cami. La douce Yolande, le valet musclé accompagnent *le fils des trois mousquetaires* dans des pérégrinations effrayantes au cours desquelles l'honneur de la douce Yolande subit soixante-quinze assauts... Mais je me hâte d'ajouter que le fils des trois mousquetaires ayant trois pères pouvait bien... d'ailleurs ça ne me regarde pas.

Les impressions d'un nouveau-né, par Pierre Coutras. Ayant trait à la repopulation et absolument moral, car on y réprouve l'allaitement artificiel !

La vie, les autres et Moi, par Claude Chauvière. J'extrais de ce petit missel cette pensée : « On est seul toute sa vie ! » Est-ce pour cela qu'on a inventé Dieu ?...

La découverte de l'Amérique, par Rachilde. Nouvelles ornées de dessins par Gustave François, dont il faut citer une admirable vision d'un cheval malade dans le conte intitulé : *Le Cheval qui rêve*. Ce livre, d'une édition très luxueuse, a paru dans les *Maîtres et jeunes d'aujourd'hui*, chez Kundig, collection de l'*Eventail*, dirigée par François Laya.

RACHILDE.

HISTOIRE

Commandant Weil : *La Morale politique du Grand Frédéric, d'après sa Correspondance*, Plon-Nourrit, 12 fr. 50.

Dans la **Morale politique du Grand Frédéric** (1), la politique du Roi de Prusse avec la France se trouve être, à la distance où nous sommes, et après les événements que nous savons, le point le plus important et en quelque sorte fatal. L'ouvrage de M. le commandant Weil, où l'on trouve la correspondance de Frédéric avec commentaires, est, là-dessus, d'un intérêt de tout premier ordre. J'apporte ici l'analyse spéciale de cette partie de l'ouvrage, analyse annoncée dans ma précédente chronique (qui était consacrée à l'affaire de Silésie).

Au lendemain de la victoire de Mollwitz, remportée sur l'Autriche, nous voyons, dans ces notes et dépêches, Frédéric II continuer, avec un redoublement d'activité, sa politique de bascule à l'égard de la France et de l'Angleterre, obtenant, d'une part, la médiation de l'Angleterre à Vienne, se ménageant, d'autre part, un recours du côté français, pour le cas où cette médiation aurait l'air d'échouer. C'est ce qui arriva d'abord ; et dans sa lettre à Fleury du 30 mai 1741,

(1) Voir *Mercure de France* du 1er septembre 1919.

où il annonçait au Cardinal la conclusion de l'alliance avec la France, le roi de Prusse disait, entre autres gentillesses : « Je vous dispute à présent, monsieur le Cardinal, d'être meilleur Français que je le suis. »

On s'interroge, — voyant ce qui en est advenu, pendant près d'un siècle et demi, — sur cette première rencontre de la France et de la Prusse. Du côté français, Fleury avait des doutes sur l'alliance ; du côté prussien, le ministre Podewills n'en était guère partisan (voir, page 200, le curieux rapport de celui-ci).

Quelles étaient les vues de Frédéric II? Il n'en eut point d'autres que l'intérêt de son Etat. Et il agit, dans ce but, en pur Mécanicien politique plein de précision et de sécheresse, — le plus étonnant des mécaniciens politiques, mais pas autre chose (sinon une espèce de grandeur aride et morne, vers la fin) (1). Du côté adverse, on n'était pas des anges, non plus. Je vois, avec beaucoup de sympathie mais sans aucune illusion, M. le commandant Weil engager la Morale dans cet engrenage.

La rivalité de la France et de l'Angleterre était alors le fait dominant de la situation de l'Europe. Elle a beaucoup influé sur la politique du roi de Prusse. L'Angleterre et la France avaient chacune son point de vue et son *intérêt* en ce qui concernait l'Empire (c'est ce qui explique que la Guerre, limitée d'abord à la Silésie, à la question d'une simple possession de territoire, devint une Guerre de Succession). George II était Electeur de Hanovre (2), et il prenait personnellement ombrage de l'ambition de Frédéric ; ses ministres, eux, concevaient ainsi les termes d'une combinaison d'Empire : Maison d'Autriche (avec le Duc de Lorraine comme empereur), Prusse, Angleterre, etc. La France, de son côté, sur le dos de laquelle se serait effectuée cette combinaison, était amenée à adopter, dans la Succession d'Autriche, une attitude telle que l'influence anglaise fût neutralisée.

Frédéric II, tout en ménageant la France, avait flatté d'abord le point de vue anglais, arrangeant en conséquence de ceci l'équilibre européen. Le lecteur me permettra de citer de nouveau le fameux passage de sa lettre au roi d'Angleterre :

> ... Je suis prêt d'entrer avec Votre Majesté, la Cour de Vienne, la Russie et les Etats-Généraux dans toutes les mesures qu'on pourra juger convenables et dans une alliance des plus étroites pour maintenir l'équilibre de l'Europe, conserver le système de l'Empire, garantir les Etats de la Maison d'Autriche contre quiconque voudra les envahir et faire tomber

(1) Je parle ici sur la foi de Carlyle.

(2) Le Hanovre formait alors l'article essentiel du point de vue continental anglais, bien qu'ayant le désavantage, pour le libéralisme anglais, d'être lié à des idées dynastiques. La Belgique, depuis, a remplacé avantageusement le Hanovre.

l'élection d'un empereur sur la tête du duc de Lorraine pour rétablir l'ancien système.

Mais comme j'ai des avis certains, à n'en pas douter, que la Cour de Vienne, conseillée par des gens qui jusqu'ici se sont portés à toutes les extrémités les plus fâcheuses, est prête à se jeter dans les bras de la France pour renverser ce qui pourrait rester encore d'espérance de sauver l'Empire et la liberté de l'Europe, j'ai cru qu'il ne fallait point perdre de temps en négociation inutile, mais se servir des moyens les plus efficaces, etc... (invasion de la Silésie).

Au lendemain de Mollwitz, disons-nous, l'Angleterre proposa sa médiation à Vienne. Ici, l'on eût souhaité que M. Weil eût pu consulter les State Papers aussi bien que la correspondance de Frédéric. L'Angleterre s'est toujours servie de l'Autriche, dans les questions européennes, d'une façon... unilatérale. Etait-elle sincère? L'on aurait voulu connaître plus complètement les causes de l'irritation montrée, vers cette époque, par Frédéric II contre les diplomates anglais. George II pensait beaucoup à son Hanovre, et ne savait s'il n'était pas, ici, menacé par le roi de Prusse au moins autant que par le Roi de France. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre attachait (« il est vrai », dit M. Weil) à sa médiation cette réserve, « que la cour de Vienne ne paraissait pas bien disposée à cet accommodement, et que son souverain (George II), voulant dans ce cas agir vigoureusement en faveur de Marie-Thérèse, il fallait délibérer sans délai, mais en secret, sur un double plan : l'un, si l'accommodement avec le roi de Prusse et son accession au grand concert pouvaient encore avoir lieu, et l'autre, s'il fallait absolument en venir à agir de concert par les armes combinées contre ce prince. » M. Weil, là-dessus, présente la conduite de Frédéric II comme une suite de ruses, de biais. Diable! on eût biaisé, temporisé à moins. Devant une telle médiation, que Frédéric II voulût ne point se fermer la porte française, qui justement s'ouvrait pour l'envoi du Maréchal de Belle-Isle, et qu'il fît ce qu'il pouvait dans des circonstances aussi malaisées, on ne s'en étonnera point trop, et l'on ne fera pas trop appel à la Morale. Il faut se dire cela, en jetant un coup d'œil sur les documents que M. Weil, au nom de cette Morale, présente ici au lecteur, — documents fort empreints de cet embarras de Frédéric II. L'un est une lettre au Marquis de Valory (envoyé de France), pleine de déclarations rassurantes touchant le projet de traité entre la France et la Prusse; l'autre, une communication au ministre Podewills, annonçant l'intention de « traîner l'affaire ». Et M. Weil de dire : « S'il était possible de conserver l'ombre d'un doute sur « la sincérité et la loyauté » du grand roi de Prusse, il suffirait, je pense, de lire ces deux dépêches... écrites, pour ainsi dire, au même moment, pour être à tout jamais fixé sur le cynisme sans borne de leur auteur. » Hélas, l'histoire diplomatique est remplie de dépêches de ce genre!

On peut remarquer seulement que la communication à Podewills n'est pas très nocive. C'est un acte intérieur qu'il ne faut pas s'exagérer, Podewills sachant toujours, avec Frédéric II, ce que parler voulait dire. Le même Podewills, d'ailleurs, peu après, quand il s'agit de préparer le traité, crut n'avoir pas assez de secrétaires pour satisfaire l'impatience de Frédéric II.

Que cette impatience ne fût point de « l'enthousiasme », et que Frédéric II n'en ait « jamais eu », c'est ce dont on conviendra volontiers. Les formes et la diplomatie, au XVIIIe siècle, sont plus ou moins empreintes de la « sensibilité » alors à la mode; mais, en réalité, « l'enthousiasme » ne fut, nulle part, la vertu ou le défaut de cette diplomatie. En ce qui concerne la France, la diplomatie de Versailles avait deux buts : achever le classique abaissement de la Maison d'Autriche, et surtout mettre en échec l'Angleterre sur le Continent. Frédéric II n'a jamais, sans réserves, donné les mains à la deuxième partie de ce plan, craignant, autrement, de laisser la France devenir trop puissante; et de même il ne s'est jamais, d'autre part, lié à fond avec l'Angleterre, ne voulant pas non plus qu'elle eût une politique continentale (1) prépondérante. Voilà, selon moi, la raison de cette politique de bascule, où tantôt c'est l'Angleterre, qui est le poids léger, et tantôt c'est la France; où Frédéric II n'est jamais complètement ni avec l'une ni avec l'autre, s'engageant et se dérobant à l'improviste, et d'ailleurs rapportant tout à soi. Il y a là, certainement, de quoi contrister les belles âmes et même les honnêtes gens, — sauf ceux qui, sans en être réjouis non plus, loin de là, n'ont jamais eu d'illusion sur la part de la morale et du droit dans les événements du monde.

La Convention de Klein-Schnellendorf (juin-octobre 1741) qui, un moment, parut devoir mettre fin à la guerre, est un fait si typique du procédé de Frédéric II, qu'on pourrait se dispenser d'aller plus loin. La France fut complètement tenue en dehors de ces négociations. (Goltz, pour Frédéric, Neipperg pour l'Autriche et lord Hyndford pour l'Angleterre, sont seuls là.) Enfin les préliminaires de Breslau, à la fin des hostilités, furent engagés de même à l'insu de la France; et Frédéric II décrivait en ces termes au fidèle Podewills la mine de l'ambassadeur français Valory en apprenant la nouvelle : « Aucun polichinelle ne peut imiter les contorsions de Valory; ses sourcils ont fait des zigzags, sa bouche s'est élargie, il s'est trémoussé d'une étrange façon, et tout ceci sans avoir rien de bon à me dire. Sa plus grande inquiétude roulait sur le parti que je prendrais après la paix. Je l'ai fort rassuré sur cet article; que mes armes ne tourneraient jamais contre la France », etc., etc. Valory n'était pas trop

(1) La politique de l'Angleterre est continentale, ou elle n'est pas.

rassuré. Valory, ni la France, ni personne; ni même Frédéric, qui, au cours de cette guerre, pressentit le fameux renversement des alliances, l'alliance de l'Autriche avec la France contre la Prusse.

Cette guerre de Silésie, c'est certain, ne sera pas l'école des moralistes. Frédéric n'y connut jamais que ses intérêts; et le spectacle, d'ailleurs, ne fut nulle part enchanteur : je crois que M. le commandant Weil ne trouverait pas, de quelque côté que ce soit, de motifs d'être ravi. L'Allemagne, quand s'ouvrit la succession de l'Empereur, fut prise d'un prurit de curée ; l'Angleterre et la France se disputèrent furieusement l'influence dans les grandes et petites intrigues électorales. Frédéric II, qui avait donné le branle, abandonna la partie, dès qu'il vit que la guerre lui avait procuré, à lui, ce qu'il voulait, la Silésie, en ne procurant à son alliée, la France, que la défaite. C'est ce que l'on appelle justement sa défection.

Il est très beau d'épiloguer là-dessus, et je sais que les événements récents donnent une nouvelle actualité à l'histoire des tromperies historiques. Mais l'indignation des historiens va-t-elle devenir une fonction viagère et même transmissible? En ce cas, tant pis pour la paix du genre humain! La France et la Prusse, c'est certain, et cela résulte assez de ce livre, ont lié partie pour la première fois à peu près, sous Louis XV et Frédéric II, dans des conditions troubles, et ce fâcheux début a pesé sur la suite de leurs relations. Une question serait de savoir quand la passion s'en est mêlée. Je ne la trouve pas encore au moment de la guerre de Sept Ans, ni même après Rossbach, car les hommes de la Révolution envisagèrent, avec un certain sens politique, la possibilité d'une alliance avec la Prusse contre l'Autriche. Napoléon aurait pu reprendre cette politique après Austerlitz, sans la sottise du roi de Prusse, qui, servile imitateur du Grand Frédéric, se perdit dans de lourdes subtilités et se mit à jouer, sans profit pour personne, sa « fugue pédante et morne », comme dit Albert Sorel, entre la France et l'Angleterre. Cela lui valut Iéna, et c'est à ce moment-là que les choses commencèrent à se gâter. La haine, aujourd'hui, est... ce que nous la voyons. Mais je m'adresse à M. le commandant Weil : le genre humain peut-il vivre dans la haine? Il faut cependant une solution : la haine n'en est pas une. Si l'état de choses actuel doit durer, je ne vois point d'avenir possible pour la civilisation. La littérature historique augmentera-t-elle les difficultés de cet avenir? C'est la question que je me permets de poser.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

Dr L. Dartigues : *La mission sanitaire chirurgicale française du Caucase* ; Maloine, 1919. — Dr René Monpin : *L'avortement provoqué dans l'antiquité* ;

Vigot, 1918. — Dr Naamé : *La dyscytogénèse hypocytopoïétique dyseutrophique ou cancer ;* Maloine, 1919. — Dr Charles Fiessinger : *Formules d'expérience humaine* ; Maloine. — Dr Cabanès : *La salle de garde ;* Montagu.

Le Dr L. Dartigues fut médecin chef et chirurgien de **la mission sanitaire chirurgicale française du Caucase** (1er juillet 1917-15 juillet 1918).

Il en raconte l'histoire dans un livre très vivant. L'hôpital chirurgical français de Tiflis fut pour notre pays un admirable agent de propagande. Officiers et soldats ne ménagèrent pas leurs peines. Par le fait, par la presse, par les conférences, par une action soutenue dans le monde cosmopolite du Caucase et dans la haute société géorgienne, ils firent respecter et aimer la France... Lés dangers ne leur ont pas été ménagés et le Dr Dartigues a le droit de se montrer fier d'avoir pu ramener tout son monde sain et sauf des péripéties de voyage qu'il conte d'ailleurs d'agréable façon... Le retour, à travers la Russie bolchévisée, est assez émouvant... Le chirurgien observateur a noté l'influence de l'alcool sur un peuple en délire et la page suivante est singulièrement suggestive :

Une sagesse instinctive en même temps que raisonnée m'avait fait économiser pendant le séjour de Tiflis notre provision de fine champagne. Nous lui dûmes souvent des facilités et même parfois notre salut. L'alcool en Russie était la toute puissance, après le Tsar et Dieu. Le Tsar n'est plus, Dieu est momentanément obscurci, mais le troisième élément, l'alcool, de la Trinité slave, a gardé et même accrû de ce fait l'omnipotence entière. On a pu dire, avec juste raison, que si Nicolas II n'avait pas supprimé l'alcool à son peuple, il règnerait encore ! Il règnerait et l'ordre aussi, et la discipline et la force ! Il règnerait par la vertu dominatrice de l'ignoble vice. L'alcool versé en torrents dans les veines de ce peuple aurait évité les torrents de sang d'une guerre prolongée par sa défection. O paradoxe ! la *suppression brusque* de la liqueur de feu a presque tué la race géante empoisonnée. Nous savons bien, nous, les médecins, qu'on ne cesse pas impunément son toxique à l'alcoölique sans lui occasionner un accès de *delirium tremens* et quelquefois la mort. La Révolution bolchévique a été la crise de *delirium tremens* du colosse slave qui n'est pas tout à fait mort et qui revivra à cause de la vitalité ethnique primitive qui est en lui.

En Russie, celui qui, dans sa droite, tient une bouteille de vodka et surtout d'alcool où rayonne la marque de France, et dans sa gauche un flacon de parfum (parce qu'apparenté aussi à l'alcool) est maître absolu des êtres et des choses ; il détient un plus impérial pouvoir que le globe et le sceptre. C'est grâce aux fameux Martel et Hennessy de France que nous avons pu arriver au rapatriement !

§

La thèse que le Dr René Monpin a consacrée à **l'Avortement provoqué dans l'Antiquité** est fort bien documentée... Cette étude rétrospective prend, paradoxalement, un intérêt d'actualité.

Le code d'Hammurabi et la loi Mosaïque n'interdisent pas l'avor-

tement, mais prévoient simplement une indemnité pour le préjudice causé au mari par les violences d'un tiers.

Les Stoïciens et les Cyniques ont permis et parfois recommandé l'avortement au même titre que l'onanisme et le suicide.

Si chez les Grecs, puis chez les Romains, dit M. Monpin, le législateur est intervenu pour réprimer l'avortement, c'est dans l'intérêt de la société ou, plus souvent pour sauvegarder les droits du mari ; ainsi le fœticide hors du mariage n'est pas mentionné. En aucun cas l'interdiction ne repose sur un principe moral ou religieux.

Les Védas, la loi de Manou, l'Avesta, l'Orphisme et à sa suite le Christianisme, ont condamné l'avortement et, fait remarquable, même hors mariage ; c'est qu'il était pour eux un tabou violé, un crime envers Dieu ; l'intérêt de la collectivité n'est pour rien dans cette interdiction.

M. Monpin n'a trouvé de textes sur les procédés mis en œuvre pour provoquer l'avortement dans l'Antiquité, que chez les Grecs et les Romains. Je n'irai pas avec lui rassembler des citations trop explicatives. Les auteurs latins, en particulier, sont remarquablement avertis du sujet. Ils employaient surtout les substances abortives et cherchaient à provoquer les contractions utérines par l'application de tamponnements vaginaux, imbibés de substances irritantes. La perforation de l'œuf semble avoir été moins fréquemment pratiquée. Les cas d'intoxication par absorption de préparations abortives et ceux d'infection de la cavité utérine étaient fréquents, suivis souvent d'une terminaison fatale...

Il en est de même aujourd'hui. Avis aux « amatrices ».

§

M. le Dr Naamé, qui paraît sacrifier à cette marotte qu'ont les médecins de se gargariser de mots bizarres, appelle le cancer une « dyscytogénèse hypocytopoïétique dyseutrophique ». Il y a certes là de quoi impressionner tout lecteur de son intéressante brochure, qui m'a irrité tout au long par la profusion des mots prétentieux... dont il n'est pas, disons-le, seul responsable, nos Maîtres lui donnant l'exemple.

En style moins sibyllin, l'auteur attribue le cancer à une vicieuse formation de cellules anarchiques favorisée par un déséquilibre des fonctions glandulaires de notre organisme. Il résume ce que nous savons de l'action de l'âge sur certaines glandes : mamelle, ovaire, thyroïde, testicule, etc..., ce qui expliquerait l'apparition des tumeurs malignes, surtout dans la vieillesse, et nous dit que la femme offre une résistance moindre « à cause du surmenage que subissent ses organes maternels par les menstrues, la grossesse et l'allaitement ». L'ablation de la thyroïde, du thymus, du testicule augmente la réceptivité au cancer. — L'auteur n'aime pas la thérapeutique

du cancer par extirpation qu'il qualifie de pis-aller et qu'il considère comme « illogique », « puisqu'elle prive le malade d'un organe utile par ses sécrétions et son fonctionnement et dont l'extirpation amoindrit l'organisme et ne le met pas à l'abri d'une récidive ».

Mettant en épigraphe du chapitre spécial sur le traitement la phrase suivante de Jean Lorrain : « un malade abandonné est toujours plus intéressant qu'un grand sculpteur ou qu'un critique », il donne des observations d'amélioration et, dit-il, de guérison, à la suite d'un régime alimentaire approprié et d'une opothérapie glandulaire opportune.

§

M. le Dr Charles Fiessinger est un des esprits les plus vastes et les plus ouverts de notre science médicale. Ses ouvrages de thérapeutique et de diététique sont classiques. Sa contribution à l'étude des maladies du cœur, du rein et des infections est déjà immense. Dans le *Journal des Praticiens* il écrit des bulletins qui sont des chefs-d'œuvre de finesse. Philosophe, il nous a donné des livres sur « la Science et le spiritualisme » (1906), « Erreurs sociales et maladies morales » (1908), « la Formation des caractères » (1913), « les Maladies des caractères » (1914)...

Ses **Formules d'expérience humaine** sont savoureuses avec une pointe d'amertume terminale qui nous en laisse longuement le goût au palais...

« S'estimer petit, c'est concevoir la grandeur. L'amour-propre aveugle, l'humilité permet de voir clair. »

« Domine tes titres et ne te laisse pas dominer par eux. »

« Considère la reconnaissance comme un sac qui écrase les épaules; les deux tiers de l'humanité s'en déchargent en le jetant à la tête de celui qui le leur a imposé. »

« L'expérience est souvent la méditation d'une sottise. »

« Tout homme qui opère sa percée dans la vie compte pour ennemis ceux qui, demeurant bras croisés, d'avance escomptaient sa défaite. »

« La sottise prononce avec solennité des oracles sur de petites choses. »

« Ne te flatte pas d'imposer les leçons de l'expérience. Chacun les cueille à son tour sur les pentes étagées de la route, et, quand il a atteint le sommet du calvaire, alors seulement il regarde et comprend. »

« L'imbécile est toujours grave ; s'il est médecin, il inspirera confiance aux gens peu intelligents ou trop engoncés dans leurs jugements pour laisser pénétrer une lumière d'autrui. »

On voudrait tout pouvoir détacher de ce livre riche comme un verger. Les réflexions consacrées aux savants et aux médecins sont parfois d'exquises trouvailles...

Voici l'*invidia medicorum :*

« En médecine, l'homme de valeur n'est apprécié que par des pairs dont parfois l'esprit d'envie émousse la pénétration du jugement. »

Les deux pensées suivantes feront froncer bien des sourcils doctoraux :

« Les titres sont parfois les béquilles de l'esprit. »
« Dégonflées sous les coups d'épingle de la critique, les suffisances solennelles ont recours aux titres pour obstruer les fissures. »

J'aime ce dernier livre du Dr Charles Fiessinger, membre de l'Académie de Médecine.

§

L'histoire anecdotique des salles de garde des Hôpitaux de Paris, que le Dr Cabanès donne sous le titre : **La salle de garde**, est une de ses plus agréables publications... L'excursion qu'il nous fait faire séduirait les plus difficiles.

D'abord, quelques pages sur « les ancêtres de l'internat » et les concours du début. Le premier eut lieu en 1802 et le triomphateur en fut Alin, dont Lamartine, dans *Raphaël*, a retracé l'histoire. En 1819, Véron fut reçu suppléant. Une saignée malencontreuse l'obligea d'interrompre sa carrière médicale. Sainte-Beuve fut « roupiou », c'est-à-dire interne suppléant à l'hôpital Saint-Louis. Littré appartint au corps de l'internat.

Puis la vie et les hôtes des internes, les histoires d'invités et *d'invitées* dans cette salle de garde où la liberté se change en licence... toujours spirituelle ; les visites des Goncourt à la Charité et la genèse de *Sœur Philomène ;* les relations de Charcot et de Daudet, qui vit dans la salle Saint-Jean-de-Dieu Raoul D..., le *Jack* du livre ; les excursions de Michelet à Bicêtre ; les longues stations de Paul Bourget à la Pitié, à la Maternité, à Bicêtre, etc...

Le Dr Cabanès consacre des pages charmantes aux relations des internes et des artistes : Achard, Stéphane Baron, Gustave Doré, Droz, Hippolyte Fauvel, Feyen, Flahault, Doulongne, Français, Gassies, Edmond Guet, J.-L. Hamon, Harpignies, Nazon, Vernier, Axenfeld, Willette, Toulouse-Lautrec, Bellery-Desfontaines, etc...

Il nous mène d'hôpital en hôpital, reproduisant les tableaux muraux des salles de garde dont la plus justement célèbre est celle de la Charité, véritable musée ; il nous montre les internes acteurs et auteurs et termine son charmant livre par un chapitre sur l'humour à la salle de garde, les bals de l'internat, les drôleries et mystifications...

Je me suis longuement attardé à ce dernier chapitre et j'ai souri en lui à ma folle et déjà lointaine jeunesse.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

André Thiers : *Administrateurs et administrés*, Grasset, 3,50. — Justin : *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement*, Bossard, 1,80, — Emile Bugnon :

L'Ecole primaire et les leçons de la guerre, Berger-Levrault, 2 fr. — Dr Philippe Tissié : *L'Education physique et la race*, Flammarion, 3,50. — Etienne Flagey : *Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine ?* Payot, 4,50. — Memento.

C'est un livre remarquable que M. André Thiers, porteur lui-même d'un nom illustre, a consacré, sous le titre **Administrateurs et Administrés**, à la question du Contrôle de l'administration. Ce contrôle se fait par les administrés eux-mêmes sous forme de recours au Conseil d'Etat, annulation de l'acte pour excès de pouvoir et indemnisation des intérêts lésés, et devrait se faire aussi par le Gouvernement, mais ce dernier contrôle n'existe pas, et c'est à l'organiser que s'attache M. André Thiers. Actuellement le fonctionnaire n'est soumis qu'à l'autorité hiérarchique, ce qui est insuffisant, surtout quand il ne s'agit pas de fonctionnaires de carrière, élevés dans de stricts principes de moralité professionnelle, mais de ces mobilisés, fonctionnaires d'occasion, dont la guerre avait rempli les bureaux et qui apportèrent dans l'administration leurs habitudes antérieures fort intéressées et fort peu soucieuses du bien général. Il y a bien dans certains ministères des corps de contrôle, les inspecteurs des finances par exemple ou les contrôleurs de l'armée et de la marine, mais ce sont des personnels limités, hétérogènes et insuffisants. Pour organiser un contrôle gouvernemental sérieux, il faudrait développer dans un grand réglement d'administration publique les principes posés par les articles 150 et 151 de la loi du 13 juillet 1911 et qui n'ont reçu aucune application, sauf le décret, d'ailleurs anodin, du 7 mai 1918, pris pour les Travaux publics par un haut fonctionnaire que l'auteur traite assez irrévérencieusement de Don Quichotte, c'est-à-dire créer un vaste corps de contrôleurs variés à recrutement mixte, les uns venant de chaque administration contrôlée, les autres d'une source extérieure, comme le Conseil d'Etat ; il faudrait de plus rattacher ce corps non pas au ministère des Finances, système de la loi de 1911, mais à la Présidence du Conseil, elle-même, déchargée de tout département ministériel. C'est au surplus ce que j'ai moi-même proposé dans ma *Nouvelle Cité de France*, et je suis heureux de me trouver d'accord avec M. André Thiers. Je me range également à son avis en ce qui concerne la réforme intérieure du Conseil d'Etat. Ce grand corps a trop glissé vers le champ juridique et a perdu de vue le rôle pratique d'administration qui lui incombe ; il importe de le lui rendre, non pas toutefois en allant, comme le demande l'auteur, jusqu'à le substituer aux nombreux Comités techniques de nos ministères, mais en lui donnant une mission de surveillance et coordination de tous ces Comités ; on peut ne pas aller non plus jusqu'à la division absolue du Conseil d'Etat en tribunal administratif et conseil de gouvernement ; les diverses sections de ce grand corps, même celle des

Contentieux, gagnent à s'interpénétrer, mais elles gagneraient plus encore à se plonger mieux qu'aujourd'hui dans la réalité vivante, dans l'administration pratique; on voit assez facilement ce qui serait à faire ici et ce que M. Thiers, après peut-être quelques résistances, finirait, je crois, par accepter.

§

La question traitée par Justin dans une plaquette au titre un peu facétieux, **Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement**, se rattache à la précédente, puisqu'elle traite des rapports de l'administration et du gouvernement; la question est sérieuse et l'auteur, en dépit de son ton badin, la traite sérieusement, comme il avait fait dans un autre essai dont il a été parlé ici : « La responsabilité du Parlement sous le régime parlementaire. » L'administration est chose indispensable, difficile et ingrate ; quand tout marche bien, personne ne pense à lui en faire honneur, et quand quelque chose marche mal, c'est à elle qu'on s'en prend tout d'abord. Que de gens qui la rendent responsable de tout, même de la hausse des prix ! Pourquoi pas aussi de la hausse du thermomètre ? Même quand elle semble en cause, il faudrait d'ailleurs voir si les critiques doivent s'adresser à elle ou à la législation qu'elle ne fait qu'appliquer et qui est l'œuvre du Parlement et du Gouvernement. Il est vrai que Parlement et Gouvernement ont intérêt à avoir un Bouc émissaire, et que c'est un peu à eux qu'est due la mauvaise réputation de la bureaucratie. Ceci dit, d'ailleurs, la bureaucratie a bien ses défauts et certains ronds-de-cuir sont bien impatientants, pour ne pas dire exaspérants. Mais il ne serait pas impossible de les corriger de leurs plus gros défauts. En ayant des fonctionnaires avant tout intelligents, c'est-à-dire comprenant bien leur rôle social et leur métier technique et adaptant celui-ci à celui-là, on aura une administration elle-même intelligente, c'est-à-dire forte, souple, silencieuse, laborieuse, donc utile et efficace au plus haut point. Et pour avoir des fonctionnaires intelligents, il faut les bien recruter, les bien traiter, les bien laisser travailler et les bien contrôler. Tous ces points demanderaient à être développés et l'auteur indique suffisamment comment ils devraient l'être : un vaste recrutement homogène à la base, une sélection constante en cours de carrière, de l'initiative, de la moralité, de la largeur d'esprit, de la bonne volonté, de la cordialité tant entre fonctionnaires rivaux qu'avec le public, tout cela n'est pas impossible à obtenir, mais jusqu'ici le Parlement a tout fait pour ne pas l'obtenir ; au fond, c'est lui le grand coupable. M. Justin a raison.

§

Le substantiel travail de M. Emile Bugnon, **l'Ecole primaire et les leçons de la guerre**, ouvre louablement une Collection

de *Pages d'après-guerre* qu'entreprend la maison Berger-Levrault. Cette question de l'éducation nationale, car c'est bien elle que traite l'auteur sous un titre un peu étroit, est tout à fait primordiale et dominante. M. Bugnon a raison de demander que le problème soit repris en entier et résolu dans son ensemble par l'union de l'enseignement technique à l'enseignement livresque, tant primaire que supérieur, sans oublier l'enseignement moral qui devrait consister avant tout dans le culte de la sincérité envers soi-même et envers les autres. Une demi-journée de classe et une demi-journée de travaux pratiques constitue un programme parfait pour des enfants. Pour faire de l'école primaire un véritable organe d'union sacrée et d'amélioration nationale, l'auteur propose de créer des conseils d'administration scolaires pour chaque groupe municipal ou cantonal d'écoles, qui seraient composés d'élus des familles, d'instituteurs et de délégués de l'Administration, et de modifier dans ce sens le Conseil supérieur de l'Instruction publique, qui, actuellement, n'étant composé que de professeurs, a un caractère trop professionnel ; je suis tout à fait de cet avis et j'ai seulement proposé, au lieu d'un seul Conseil supérieur, d'en avoir quatre ou cinq ou même sept, correspondant aux grandes régions du pays et mettant un peu de variété dans une organisation morale qui doit être très souple comme tout ce qui touche à la psychologie. Les idées de M. Bugnon sont donc très sages, et comme elles ont obtenu l'adhésion à la fois de M. Gabriel Séailles et de Mgr Ginisty, évêque de Verdun, qui ont tous deux préfacé son livre, on peut espérer qu'elles seront acceptées par tout le monde, y compris le ministre maître de l'heure.

§

Dans l'éducation nationale de demain, le souci de la santé physique sera au premier rang. De là l'importance du livre du Dr Philippe Tissié : **L'Education physique et la Race : Santé, Travail, Longévité.** Le docteur Tissié est le président de la « Ligue française de l'Education physique » et nul n'était mieux qualifié que lui pour écrire ce livre. Son programme : la force par la santé, s'oppose à celui des gymnastes : la santé par la force, et il s'élève avec décision contre les excès des athlètes, des chasseurs de records pour jeux olympiques et des acrobates de tous genres ; je crois qu'il a pleinement raison et que la première règle de l'exercice physique doit être de ne fatiguer ni le poumon, ni le cœur, ni même le muscle. Les Grecs avaient un proverbe : bon athlète, mauvais hoplite, que j'ai toujours été étonné de ne pas voir citer à satiété par les partisans de la vraie gymnastique rationnelle (qu'on devrait bien cesser d'appeler suédoise) et je sais bien que l'athlète complet du lieutenant Hébert n'a pas les défauts de l'athlète spécialisé des tours de force, mais il n'en constitue pas moins un type exceptionnel qui

ne doit pas être donné en exemple à nos enfants ordinaires. Mais tout en suivant le docteur Philippe Tissié, je plaiderais toutefois les circonstances atténuantes pour les esthètes qu'il désapprouve autant que les athlètes, parce qu'en réglant musicalement le geste, ils fatiguent le cerveau ; le cerveau étant, suivant le mot connu de Taine, le sens qui se fatigue le moins, il n'y a pas lieu de se préoccuper trop de lui ; l'exercice rythmé me semble devoir être, au contraire, la base de l'éducation physique, et si nous voulons innover une gymnastique française qui se différencie nettement de la suédoise, nous n'aurions qu'à rendre au rythme toute son importance : la marche processionnelle, la danse, l'aviron, surtout par équipes, devraient être les exercices fondamentaux de l'éducation physique.

§

C'est encore à l'éducation, mais à une éducation très spéciale, que se rapporte le livre de M. Etienne Flagey : **Comment devenir ingénieur, par l'école ou par l'usine**? Nous autres Français nous répondrions plus volontiers : par l'école ; et c'est ainsi que nos ingénieurs n'entrent dans la vie pratique que vers 27 ou 28 ans, après de longues années passées à Polytechnique ou à Centrale. Les Américains répondraient au contraire par l'usine, et M. Flagey, qui s'occupe surtout d'eux (son livre reproduit un rapport de mission aux Etats-Unis), donne de nombreuses réponses de grands industriels ou savants d'outre-Océan. Mais, chose curieuse, la plupart de ces spécialistes sont plutôt élogieux pour notre formation par l'école, et il semble bien que l'idéal devrait être une combinaison des deux systèmes. Les opinions notamment de M. Mann, directeur des fondations Carnegie, et de M. Stillwall, président de la Chambre des ingénieurs civils de New-York, me semblent pleines de sagesse. L'ingénieur devrait d'abord avoir une très réelle et solide culture générale, et ceci réhabilite même les humanités, et en tous cas les études scolaires que certains Américains dédaignent trop ; ensuite il devrait recevoir une instruction technique moins prolongée que chez nous (il est vraiment excessif de demander de six à huit ans pour faire un simple lieutenant d'artillerie), moins livresque que chez nous, mais pourtant pas mal théorique, aussi théorique que pratique ; enfin il devrait continuer à travailler bien après sa sortie de l'école et son entrée dans la vie pratique ; comme le dit un des interviewés de l'auteur, la fonction d'ingénieur est une étude assidue qui dure toute la vie. Les spécialistes trouveront dans le livre de M. Flagey des détails très précis sur l'organisation des études scientifiques dans les principales universités américaines ; certaines sont aussi longues que chez nous ; l'université de Cornell, qui est le plus important institut d'électricité des Etats-Unis, demande cinq ans d'études à ses électriciens diplômés ; ils liront avec fruit également ce que

l'auteur dit des écoles pratiques installées dans les usines. Mais ce qui est plus important encore, quoique en dehors du domaine technique, c'est le chapitre sur l'ingénieur commercial ; l'ingénieur complet ne doit pas être seulement un mécanicien, mais aussi un économiste, un psychologue, un géographe, et ici nous revenons à cette nécessité de l'intelligence dont je parlais pour les gens de l'administration ; en sus de la compétence technique d'ailleurs indispensable, c'est entendu, connaissance des textes pour l'administrateur, des sciences pour l'ingénieur, il faut, si on veut faire vraiment partie de l'élite nationale, avoir cette culture générale qui n'est certainement pas liée à la rhétorique et à la philosophie, mais qui se donne ou devrait s'acquérir dans ces classes et les classes analogues, savoir ordonner, clarifier et exprimer ses idées, savoir se bien conduire avec ses semblables, chefs, ouvriers, clients, savoir le rôle que nous devons jouer dans notre pays, dans notre temps, dans notre globe et même au delà, un ingénieur parfait comme un administrateur parfait ne doit être étranger à rien, ce qui ne veut pas dire qu'il doit connaître tout, au contraire ! L'homme parfait est celui qui sait combien de choses il ignore. Mais la culture générale dont je parle est l'art de forger l'esprit plus que de le meubler. Un des interviewés de M. Flagey raconte ceci, et je termine par ce trait d'humour américain : « Un ingénieur m'écrivait un jour : Si j'étais plus instruit, et si j'avais le temps, je vous écrirais une lettre plus courte... » Ceci est très fin ; l'intelligence ne supprimerait-elle que le verbiage que ce serait déjà beaucoup.

MEMENTO. — Albert Devèze : *Aujourd'hui, étude sur l'après-guerre économique*, Berger-Levrault, 4 fr. L'auteur, député de Bruxelles, se met au point de vue de ses compatriotes belges ; mais ce point de vue est-il si différent du nôtre ? Nous ne pouvons que lire avec profit ce que l'auteur dit sur les leçons économiques de la guerre, sur les facteurs de l'organisation prochaine et sur ce qu'il appelle, d'un mot excellent, l'hygiène économique, laquelle est, on le devine, à base de liberté ; les pages sur la représentation économique à l'étranger de la Belgique et sur la nécessité pour elle d'une marine marchande sont à lire ; mais comme Belges et Français devraient en toutes ces matières conjuguer étroitement leurs efforts ! — *Lettre de Mgr l'Archevêque de Toulouse sur la Paix sociale par l'organisation chrétienne du travail,* Toulouse, Privat. D'excellentes choses que devraient bien lire, même s'ils ne les approuvaient pas complètement, les syndicalistes du bord opposé ; suivant le mot de l'auteur, l'ouvrier moderne est un chrétien qui trop souvent s'ignore. Il est vrai que c'est un chrétien susceptible et qui rechignera toujours à une organisation cléricale de son travail. — H. Beaunis : *L'Après-guerre ; considérations sur les conséquences morales et physiques de la guerre et sur les moyens de réaliser l'union sacrée de la paix,* Le Cannet. Encore de très bonnes choses. L'auteur propose une *Union française* dans laquelle prendraient place toutes les bonnes volontés pour la restauration physique et morale du pays. Cette

union existe déjà, c'est la *Ligue française* de Pau et Lavisse, ou encore *l'Union des grandes Associations* de Robelin. — Jean Hennessy : *Réorganisation administrative de la France*, Berger-Levrault. Rapport déposé à la Chambre par l'auteur, qui est député, on le sait, au nom d'une Commission chargée d'étudier le régionalisme. J'ai déjà dit les reproches qu'on pouvait faire à la thèse de M. Jean Hennessy. Sa proposition de loi n'en est pas moins très intéressante et peut servir de base à une discussion sérieuse. — Simkhovitch : *Marxisme contre Socialisme* (traduction Roger Picard), Payot, 4 fr. 50. C'est une réfutation (une de plus !) des pesants théorèmes de Karl Marx sur la valeur, le paupérisme, la lutte des classes, etc. De l'œuvre scientifique de Marx, il ne reste absolument rien, mais de son œuvre politique, haines et violences, tout, malheureusement, subsiste, et il est à craindre que la leçon des atrocités bolchévistes ne convertisse nullement les tenants de la dictature du prolétariat, pas plus que le spectacle des atrocités bochistes ne convertira les fidèles de la dictature des kaisers. — *Ce que peuvent nous apprendre les disciplines françaises : Saint-simonisme, fouriérisme, proudhonisme*, Libres Entretiens, 21, rue Visconti. On est stupéfait de voir nos compatriotes s'enticher de cette non-valeur que fut Karl Marx quand ils ont parmi eux des esprits aussi diversement puissants et séduisants, même dans leurs erreurs, que Proudhon, Fourier et Saint-Simon ; mais c'étaient tous trois de belles âmes, tandis que Marx ne respirait que la haine envieuse et méchante et pour certains, hélas ! c'est là une séduction plus forte encore ! — Cuvillier : *Un journal d'ouvrier : l'Atelier 1840-1850*, Alcan. Contribution intéressante à l'étude du mouvement déterminé par Buchez sous la monarchie de Juillet. Buchez était un socialiste catholique dont on peut certes désapprouver les apologies géminées de la Saint-Barthélemy et des Massacres de Septembre, mais tout de même c'était un autre esprit que Karl Marx, fleur du judéo-bochisme ! — Gilbert Chinard : *La Doctrine de l'Américanisme, des Puritains au président Wilson*, Hachette, 2 fr. Enfin on respire ! Quelle grandeur morale et patriotique et humanitaire dans ces hommes de là-bas ! Et comme on sait gré à M. Chinard, professeur à l'Université de Californie, de nous avoir précisé cette beauté ainsi que ses rapports avec la magnanimité de notre propre patrie !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieutenant-colonel de Chambrun et capitaine de Marenches : *L'Armée américaine dans le Conflit Européen*, in-8, Payot, 10 fr.

L'événement le plus considérable de la guerre fut incontestablement l'entrée des Etats-Unis dans le conflit, le 6 avril 1917. Rien ne permettait de le faire figurer dans les prévisions qu'on se plaisait à imaginer pendant les deux premières années de la guerre. Tout faisait croire alors à l'observation rigoureuse d'une neutralité qui entraînait de si gros profits pour les hautes classes de la nation. On ne pouvait compter, il est vrai, sur le concours inespéré que

devaient nous apporter nos ennemis eux-mêmes, et qui aurait pour résultat de provoquer un revirement d'opinion aussi formidable parmi une nation qui ne leur avait d'abord montré que des sympathies. Leur absence totale de finesse psychologique, l'indiscrétion d'une ambassade de matamores abusant du privilège de l'immunité diplomatique pour se transformer en agence véreuse, la cruauté persistante autant qu'inutile d'une guerre sous-marine qui, bien conduite, leur aurait attiré l'admiration du monde entier, enfin, leur mauvaise foi devenue proverbiale, tout cela devait aboutir à déterminer chez un peuple épris de liberté et de loyalisme la résolution de prendre parti dans les affaires d'Europe. A partir du jour où cette résolution fut prise, l'effort accompli par les Etats-Unis présente un haut intérêt. Nous sommes ici, nous Français, dont la reconnaissance envers nos alliés de la dernière heure devra rester vivace, en présence d'une leçon de choses qui doit avoir pour nous une valeur éducative toute particulière.

Cette leçon de choses, nous avons occasion d'en étudier les aspects variés, les différentes modalités et la grandeur dans un ouvrage que MM. le lieutenant-colonel de Chambrun et le capitaine de Marenches viennent de publier sous le titre : **L'Armée américaine dans le conflit européen.**

Un premier point, qu'il est important de souligner, est que, dès la décision prise d'entrer dans la lutte aux côtés des Alliés, il fut arrêté que le concours qu'on nous apporterait ne consisterait point, comme beaucoup ont pu le craindre en France à ce moment, à nous apporter seulement une assistance, certes précieuse, en matériel, en matière financière et en spécialistes de toute sorte. Ce n'était pas simplement un état de guerre qu'un gouvernement, appuyé sur les prérogatives constitutionnelles, décrétait de son propre vouloir. Il s'agissait d'une guerre nationale. Le pays tout entier l'acceptait, la voulait même d'enthousiasme. L'effort déployé dans de telles conditions atteint des proportions qu'il est intéressant d'étudier, avec des chiffres à l'appui.

Le 6 avril 1917, l'armée américaine permanente comptait 190.000 hommes. Le 28 avril, le principe de la conscription était adopté par les Chambres. Au 1er novembre 1918, l'armée constituée atteignait le chiffre de 181.095 officiers et 3.483.444 hommes, dont exactement 2.076.000 furent transportés en Europe. La nation, dans la fièvre de son enthousiasme, acceptait ainsi la transformation subite de ses institutions, de ses mœurs, de ses habitudes les plus invétérées. Elle suivait unanimement la ferme volonté de ses dirigeants de jouer dans le conflit un rôle en rapport étroit avec la grandeur politique du pays.

Du 5 juin au 24 août 1917, 10.481.000 citoyens furent inscrits

sur les listes de recensement. Plus tard, lorsque la limite d'âge d'appel fut portée à 45 ans, le chiffre des inscriptions atteignit 23.709.000. Mais il était, bien entendu, inutile d'appeler sous les drapeaux tous ces recensés, comme on l'avait fait, par exemple, en Russie, la nation inorganique par excellence, où l'on avait ruiné du coup toute vie économique. — Le service militaire obligatoire *par sélection* avait donc été décrété. Il s'agissait de procéder au triage, parmi ces innombrables recensés, des éléments les plus sains et le moins indispensables à la vie économique du pays. A cet effet, chaque Etat fut divisé en circonscriptions de 30.000 habitants environ. Dans chaque circonscription, une commission de trois membres, — un juge de paix, un médecin, un secrétaire, — devait procéder aux opérations de recensement, en éliminant une première portion du contingent.

En seize jours, ces commissions avaient achevé leurs travaux : le pouvoir central était en possession d'une liste de 10 millions d'hommes, bons pour le service, chiffre que nous avons indiqué plus haut et dont l'âge était compris entre 21 et 30 ans. Des commissions d'incorporation se substituèrent alors aux commissions de recensement, et dans chaque circonscription l'appel se fit par la voie du tirage au sort, jusqu'à concurrence de la quote-part fixée par le pouvoir central pour chacune des circonscriptions. Dès les premiers jours d'août 1917, l'encadrement des premières recrues commençait, en utilisant les formations existantes de l'armée permanente. Le premier contingent demandé par le pouvoir exécutif fut de 687.000 hommes. Dans la suite, le chiffre des incorporations atteignit 2.800.000 hommes. Les volontaires furent nombreux ; il est regrettable que les auteurs d'un ouvrage aussi documenté n'aient pu nous en faire connaître le nombre.

Mais il fallait encadrer ce nombre formidable de recrues. Il était besoin d'un nombre d'officiers imposant : il s'agissait à la fois de les trouver et de les former dans le plus court délai. Nous ne pouvons entrer dans le détail des méthodes qui furent mises en usage. Si nous nous sommes arrêté devant le mécanisme de la conscription pour en montrer la simplicité et la rapidité, c'est que la perfection du sens pratique avec laquelle il fut monté fut le point de départ heureux dont la réalisation permit tout ce qui suivit. M. Baker, ministre de la guerre, auquel remonte le succès d'une pareille entreprise, a pu dire, avec raison, en novembre 1918 :

S'il nous avait fallu créer une nouvelle organisation d'employés fédéraux salariés pour mettre en vigueur la loi de conscription, nous n'aurions pas aujourd'hui deux millions d'homme en Europe.

La leçon n'est-elle pas éloquente ? Notre haute administration gouvernementale en retiendra-t-elle quelque chose ?

§

Le général John J. Pershing quittait New-York le 28 mai 1917. Il devançait toutes ses troupes en Europe. Une douzaine d'officiers seulement l'accompagnaient. MM. de Chambrun et de Marenches ont fait de la personne du commandant en chef des armées américaines une sorte de figure centrale, autour de laquelle tout gravite dans leur ouvrage. Figure étrangement sympathique et captivante. Ancien cavalier, soldat dans l'âme, après de brillants états de service au Mexique et aux Philippines, le général Pershing avait reçu les étoiles en 1906, passant brusquement du grade de capitaine à celui de général de brigade, ainsi que le permet exceptionnellement la constitution américaine sur le simple avis du ministre de la Guerre. Heureux pays, où une démocratie vivante, mais nullement niveleuse, défiante et soupçonneuse, comme chez nous, permet de telles sélections.

Le général Pershing arrivait en France pour y présider à l'organisation d'une armée américaine autonome, dont les éléments allaient lui arriver par échelons, et pour inculquer à cette armée un « esprit offensif poussé à l'extrême ». La doctrine du général Pershing, adaptée à la situation qui était alors celle du front occidental, s'exprimait ainsi dans un document communiqué à tous ses officiers :

... L'emploi d'engins nouveaux exigés par la guerre spéciale de tranchées porte certains officiers à penser que nous tendons à nous éloigner de notre ancienne conception de la bataille. Pareille disposition d'esprit doit être combattue. Chacun doit être pénétré de l'objet définitif de toute opération débutant dans les tranchées et qui est de conduire à la guerre de mouvement ; et celle-ci sera menée selon les principes exposés dans nos règlements.

Le général Pershing, après qu'il eut arrêté, en accord avec le général Pétain, le terrain d'action de sa future armée, fixa son quartier général à Chaumont (sept. 1917).

§

Le transport des forces américaines en Europe mériterait une étude spéciale. Il avait été décidé, en principe, que les troupes seraient transportées par phases successives, à raison, pour chaque phase, d'une armée de 300.000 hommes, pourvue de tous les services nécessaires. Les événements devaient imposer plus d'une dérogation à ce principe. Le premier convoi arrivait le 26 juin à Saint-Nazaire. L'amiral Sims l'avait précédé et s'était rendu à Londres pour y organiser la protection des convois, à leur arrivée dans les eaux européennes. Son intervention fit admettre que les convois seraient, à 600 milles au large de nos côtes, « pris en charge par des escortes de contre-torpilleurs ». Le reste de la traversée s'effectuait sous la protection de grands croiseurs. On réussit ainsi à transporter

2.080.000 hommes et 5.160.000 tonnes de matériel, en dix-sept mois (juin 1917-novembre 1918), dont 79.000 tonnes seulement furent perdues en mer. Aucun transport américain ne fut coulé pendant cette période. Or, on était en juin 1917, au moment le plus critique de la guerre sous-marine. Que conclure de cela? sinon à l'efficacité des méthodes mises en œuvre par l'état-major naval américain, comparée à la puérilité des errements, suivis jusque-là par les marines alliées. Les auteurs ont toute raison de dire que :

l'organisation des lignes de communication de l'armée américaine, sur l'Océan comme en France, a été réalisée par des hommes pratiques.

Oui, par des hommes pratiques et non, comme chez nous, par des forts-en-thème et des bêtes à concours, dont la malfaisance a eu des effets si prolongés.

§

Il nous faut négliger une foule de détails, hautement instructifs, lumineusement exposés par MM. de Chambrun et de Marenches. Nous arrivons à l'utilisation des forces américaines sur le front français. La première division (Div. Sibert) — 4 régiments — arriva en France le 26 juin et fut envoyée en cantonnement dans la région de Gondrecourt. En septembre, cette division montait en ligne, dans le secteur de Sommerviller, à l'est de Nancy, ses bataillons intercalés dans les unités françaises. C'est là qu'elle reçut le baptême de feu, près du village de Béthélemont, où sont enterrés les premiers morts américains. La division fut relevée le 21 novembre. Après une période d'instruction, elle remonta en ligne, entre le bois Carré et Bouconville, dans la Woëvre méridionale. A la suite de l'offensive allemande du 21 mars 1918, la division était transportée par voie ferrée dans la zone de l'armée britannique, violemment attaquée. A ce moment, le général Pershing disposait de quatre divisions, les 1re, 2e, 26e et 42e, soit 100.000 hommes, qui avaient pris, dans les tranchées de première ligne, le contact avec l'ennemi. Dès que le général Foch fut nommé généralissime des armées alliées (27 mars), le général Pershing accourut auprès de lui mettre à sa disposition toutes les forces dont il disposait. La 1re division, nous venons de le voir, fut envoyée sur le front britannique. La 2e division suivit en mai ; mais, en cours de route, elle était arrêtée à Lizy-sur-Ourcq ; l'offensive allemande du 27 mai venait de se déclancher sur le Chemin des Dames. La 2e division combattit pendant plus d'un mois, sans arrêt : elle avait 1.250 tués et 8.500 blessés. Elle fut relevée le 10 juillet par la 26e division, venue de la Woëvre. Une autre division, la 3e, arrivée plus récemment en France, et dont l'instruction s'achevait au camp de Châteauvillain, entra en ligne le 31 mai et reçut le baptême du feu, le lendemain, à Château-Thierry. A partir

du 15 juillet, le nombre des divisions engagées augmente rapidement. Cinq nouvelles divisions entrent en ligne, après la bataille du 18 juillet, pendant la poursuite jusqu'à la Vesle, ce qui porte le chiffre des troupes américaines lancées dans la mêlée à 225.000 hommes. Les 1re et 2e divisions eurent l'honneur de faire partie de la Xe armée (Mangin), qui avait pour mission d'enfoncer les lignes allemandes entre Aisne et Ourcq, en poussant sans arrêt dans la direction de Fère-en-Tardenois, tandis que la VIe armée se lierait à cette progression. On sait comment cette mission fut magistralement accomplie et détermina la rupture du dispositif allemand. Les divisions américaines, encadrées par le 20e corps et la division marocaine, firent preuve d'un mordant remarquable. Elles eurent 10.000 hommes hors de combat, pendant les deux jours que dura la bataille. Elles ramenèrent plus de 6.000 prisonniers et 146 canons, lors qu'elles furent relevées entre le 20 et le 24 juillet.

Au début de septembre, le général Pershing disposait de 1 million 400.000 hommes, dont 1 million de combattants. Le moment des grandes opérations approchait. La 1re armée américaine était constituée et rassemblée dans la Woëvre méridionale. L'enlèvement du saillant de Saint-Mihiel se préparait, avec le concours de 12 divisions américaines, 4 françaises et 2.900 bouches à feu. Le plan d'attaque, dû à l'état-major américain, était tel, nous disent les auteurs, que, présenté au général Pétain, il ne souleva aucune critique et ne subit aucune retouche. Il comprenait deux attaques conjuguées sur les flancs de la position, qui devaient se rejoindre dans la région de Vigneulles. L'action se déclancha le 12 septembre. Elle réussit complètement, bien que Saint-Mihiel fût en voie d'évacuation au moment de l'attaque. L'armée américaine faisait 16.000 prisonniers et capturait 443 canons, dans la seule journée du 12 septembre.

Quatorze jours plus tard, le 26 septembre, la 1re armée américaine, avec un nouvel apport de neuf divisions, participait à l'offensive de notre IVe armée, en occupant le front d'attaque entre Meuse et Argonne. Toutes les positions des premières et secondes lignes allemandes furent enlevées pendant les derniers jours de septembre. Puis la lutte se stabilisa. Une seconde phase de l'offensive générale commença le 4 octobre. De cette date à la fin d'octobre se livra sur tout le front de la 1re armée américaine une bataille d'usure incessante. L'ennemi se cramponnait au terrain. Pendant ce temps, une 3e armée américaine était constituée dans la région de Toul, sous les ordres du général Bullard Le 1er novembre commence la phase de la poursuite, et le 11, quand l'armistice vint mettre un terme aux manœuvres de nos armées, le corps expéditionnaire américain couvrait toute la ligne qui s'étend de Port-sur-Seille à Sedan, où il se liait à la droite de notre IVe armée ; ses trophées comprenaient

37.000 prisonniers et 850 canons, ses pertes s'élevaient à 100.000 hommes, sur 22 divisions engagées, soit près de 700.000 hommes.

L'armistice surprit l'armée américaine, au moment où celle-ci se disposait à exécuter un nouveau plan. Le général Pershing, nous disent MM. de Chambrun et de Marenches, avait proposé au maréchal Foch, — qui partageait sa manière de voir, — de prendre l'offensive entre Meuse et Moselle, en direction de Longwy et de Briey.

« Des ordres d'exécution avaient été rédigés en conséquence. » En outre, six divisions américaines devaient prolonger la droite des 1re et 2e armées, « pour se relier à une offensive que le général Mangin se préparait à prendre avec sa Xe armée, dans la trouée de Château-Salins ». Je crois qu'on ne regrettera jamais assez l'avortement d'une pareille manœuvre.

Tel est le résumé trop rapide de la magnifique tâche accomplie sur notre territoire par l'armée américaine. Il faudrait ajouter bien des détails encore pour donner une idée plus complète de ce qu'a été ce splendide effort de toute une grande nation, dans la voie où elle s'était engagée. Nous ne citerons encore que quelques chiffres, qui nous paraissent précieux à retenir. Avant l'armistice, l'Amérique nous avait envoyé 1.145 locomotives et 17.000 wagons. Les sapeurs américains réparèrent, pendant le même temps, pour le compte de notre pays, 1.423 locomotives et 48.000 wagons. On est quelque peu absourdi par ces chiffres, lorsqu'on les ajoute à la liste du matériel roulant, livré par l'Allemagne, et que l'on songe qu'ils ne nous ont pas préservés d'une crise des transports.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Le problème asiatique — Maurice Rondet-Saint : *Les randonnées asiatiques*. Préface de M. Lacour-Gayet, 1 vol. Paris. Plon-Nourrit, 1919. — Jean Rodes : *La fin des Mandchous* (Dix ans de politique chinoise), 1 vol., Paris, Félix Alcan, 1919. — Memento.

Peu à peu, sans même que nous nous en rendions un compte bien exact, l'Univers, le vaste « Univers » se limite. Les terribles convulsions de ces dernières années ont pu retarder cette « limitation » et, encore, n'en suis-je pas bien certain. Ne l'ont-elles pas au contraire précipitée ? Voici la guerre de 1914 finie. Elle laisse le grand champ clos européen profondément bouleversé, mais là, quelles que soient les transformations finales, et quoi qu'il puisse advenir, par exemple, des Polonais et des Yougoslaves, notre curiosité n'a plus grand'chose à apprendre et à connaître. Nous savons les dessous et les apparences des êtres et des choses. Même les mouvements sociaux qui pourraient constituer l'événement singulier et grandiose de cette époque évo-

luent au milieu de manœuvres et d'intrigues, qui, pour leur garder leur caractère humain, trop humain, n'en grandissent cependant pas l'intérêt. Le vieux continent s'épuise dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel. Alors, dans celui-là, c'est la hantise de l'exotisme, le goût de la « belle aventure », hantise et goût qui se traduisent suffisamment dans telles œuvres littéraires récentes ; et, dans celui-ci, la recherche des matières premières et des terres encore inexploitées. L'Amérique, les deux Amériques, nord et sud, — Monroë en décida ainsi, — constituent un monde à part, une *terra clausa*, chasse gardée à l'usage des U. S. A. et, tout nous autorise à présumer que les conflits et luttes à venir entre Yankees et Hispano-latins se dérouleront en dehors du contrôle européen.

L'Afrique, la voici, sinon complètement connue, du moins totalement répartie. A côté des colonies des puissances de l'Entente, terres possédées en pleine souveraineté ou sous la fiction du mandat, il ne demeure plus rien de vacant. Plus de *res nullius !* Terres à coton, à oléagineux ou à diamant, tout est loti ; l'Allemagne est écartée. Des êtres, nous savons ce qu'il y a à savoir ou, — si cette affirmation paraît trop catégorique, — nous pressentons, d'ores et déjà, les évolutions possibles ou nécessaires.

Où demeure-t-il encore, à cette heure, du « vierge », de l'inédit ? En Asie : l'Asie, voilà bien le seul continent demeuré mystérieux et impénétré.

Laissons même de côté la Sibérie, en proie ou non au bolchévisme, et l'Inde avec ou sans les Anglais — encore que la révolution qui s'y prépare sourdement, sous les auspices de la théosophe Annie Besant, ne soit pas un phénomène à négliger. Laissons tout cela et contentons-nous de considérer la Chine. Ici, le champ des hypothèses, aussi bien politiques qu'économiques, est resté infini. Ici, tout est encore possible. Il y a bien, au point de vue territorial, les emprises européennes, américaine et japonaise. Mais rien n'est définitivement délimité. On voit le terrain préparé pour les luttes de demain, mais de ces luttes qui sortira vainqueur et quelles phases, quelles péripéties présenteront-elles, parmi quelles réactions locales se produiront-elles, qui, aujourd'hui, pourrait le dire ? C'est qu'en effet, la Chine, si lontemps fermée à la pénétration européenne, nous est encore quasi inconnue, choses et gens. — Les choses, le peu que nous en savons, dépasse et confond les imaginations, et des richesses qu'elles recèlent l'inventaire n'est même pas commencé. Un des plus récents explorateurs de la Chine, le savant docteur Legendre, me contait un jour qu'un des grands fleuves du pays, à plus de deux mille kilomètres de son embouchure, coulait par des fonds de plusieurs centaines de mètres. Ce simple détail évoque un « Ordre de Grandeur » auquel nous ne sommes guère habitués. Les gens ? Il semble bien qu'au

point de vue moral, et quelles que puissent être les imitations ou les parodies des *Jeunes chinois*, il semble bien qu'ils soient encore « inentamés », si j'ose dire. Dans ses *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine* (1), Jean Rodes écrit à ce sujet :

Si, à quelques points de vue essentiels, l'état de la Chine est resté d'un archaïsme barbare, à d'autres égards, notamment, pour l'éducation, la tenue et un certain raffinement de sensibilité, sa civilisation est supérieure à la nôtre. Les êtres et les choses de ce pays ont, dans tous les cas, à nos yeux, l'inappréciable avantage d'être pittoresques et marqués au sceau d'une race puissamment originale. Le voyageur leur doit des visions singulièrement évocatrices de civilisations anciennes vers lesquelles la pensée se reporte toujours avec une curiosité ardente et une véritable nostalgie.

Ici, le pittoresque et l'originalité des autochtones et du cadre dans lequel ils vivent n'ont pas été touchés. Que les curieux « d'aventures » évoquent telles villes comme Sanghaï ou Canton, et, sans se tromper, ils pourront y placer les types humains les plus divers de caractère et de race évoluant de la vieille ville chinoise aux concessions européennes, « champ d'asile » des plus extraordinaires aventuriers de tous les pays. A la veille de la guerre, M. Maurice Rondet-Saint, globe-trotter de marque, doublé d'un écrivain clair, précis et verveux, poursuivait là-bas ses **Randonnées asiatiques**. Du mystère chinois, notamment, au point de vue politique, il nous donne une idée suffisante lorsqu'il écrit :

Sous l'influence de causes diverses, le nationalisme chinois, à peu près inexistant jusqu'ici, est indéniablement en voie de formation : la notion de la nationalité, déjà vivace dans la classe cultivée, ira sans doute en s'implantant chaque jour davantage, dans les couches profondes de la nation. Que naîtra-t-il de cette évolution ? Un autre Japon, cinq ou six fois plus peuplé, plus puissant, avide d'expansion, nouvel et redoutable facteur de la production générale ? Ou bien, privée de l'unité de direction, de l'application inflexiblement soutenue d'une doctrine longuement étudiée et qui a présidé à la transformation japonaise, la Chine sera-t-elle incapable de supporter le choc des divers courants qui se heurtent en elle ? Trouvera-t-elle, parmi sa propre élite, un noyau de dirigeants capables de s'imposer à leurs compatriotes assez longuement pour mener la tâche à bien ? De faire dominer entre eux, au-dessus de toutes les questions de personnes ou d'ambitions privées, le souci du pays, de suppléer par leur désintéressement, leur patriotisme, leur abnégation, à la direction souveraine qui fut si décisive au Japon ? De réunir en un bloc un et indivisé les fractions flottantes de la nation chinoise ? De leur donner l'homogénéité et la vie nationale ? Là est le redoutable point d'interrogation...

M. Rondet-Saint va visiter l'arsenal de Kiang-Nan, et à son retour à Shanghaï, distant d'une heure, il traverse l'innombrable défilé, la formidable foule des jonques de toutes tailles et de toutes

(1) Plon-Nourrit, éditeurs, 1 volume, Paris, 1917.

les provinces de la Chine, amarrées dix à quinze par rang et parmi lesquelles se distinguent celles de Foutchéou au gaillard d'arrière peinturluré, démesurément surélevé. Certains de ces bateaux sont flanqués d'énormes faisceaux de bois ou de bambous, fixés extérieurement à leur flancs, et M. Rondet-Saint interroge :

Comment ces bateaux peuvent-ils naviguer dans de telles conditions en ces mers parfois si dures ? Ils le font, pourtant, couramment sans qu'aucun de leurs équipages ait, certainement, le sentiment d'accomplir un exploit. Et j'éprouve, une fois de plus, à parcourir cette Chine si mystérieuse encore, s'éveillant à la vie moderne qui l'a seulement effleurée, à peine, l'impression fort nette des incalculables ressources d'énergie, des forces latentes qu'elle renferme et qui déborderont quelque jour, pacifiques ou guerrières, sur le monde. Les problèmes contemporains de notre politique intérieure ou européenne, que nous considérons comme formidables, sont peu de chose auprès de ceux que les prochaines générations auront à résoudre en Chine...

Tel est bien mon avis, et si, dans cette rubrique coloniale, je me suis attardé si longtemps à la Chine, c'est que je considère celle-ci *du point de vue indochinois*, dans les grandes parties mondiales, politiques et économiques qui se joueront là-bas dans les temps à venir, peut-être plus proches que ne le pensent certains.

L'étude du problème chinois devrait donc être au premier plan des préoccupations de ceux qui dirigent notre politique extérieure en liaison avec notre politique coloniale. M. Jean Rodes, qu'il faut toujours consulter quand on s'occupe de ces questions, auxquelles il a consacré une série d'études remarquables, M. Jean Rodes, dans la plus récemment parue de ses études sous ce titre **La fin des Mandchous**, constate que si, actuellement, la Chine se trouve dans un dangereux état de faiblesse, d'autre part :

C'est le pays le plus peuplé de la terre, le plus riche en matières premières, en même temps que *le plus formidable débouché*. Il y a dans cette double situation contradictoire toutes sortes de possibilités inquiétantes. *C'est le plus redoutable problème de l'avenir* : il est d'autant plus nécessaire de lui trouver une solution que, dans les convulsions qui ont marqué les étapes de ce véritable écroulement, on trouve l'intervention tantôt ouverte, tantôt secrète, d'un peuple dont la politique patiente, tenace, souple et à vaste envergure, plus encore de race que nationale, mérite toute notre attention...

Et plus loin, M. Jean Rodes remarque que :

L'absolu silence gardé à la Conférence de la Paix par les représentants du pays qui visait à l'hégémonie asiatique *sur des prétentions hautement affichées ces dernières années* doit signifier qu'on y renonce jusqu'à nouvel ordre ou que l'on se propose pour les réaliser, — ainsi que le feraient croire la lecture de certains journaux de là-bas et les avances amicales réitérées à la Chine, — de remplacer la contrainte par la persuasion.

Ce point de vue ne saurait échapper à quiconque, compétent et averti, suit la question d'Extrême-Orient. Dans un article de haute tenue littéraire paru dans les « Annales » (1), M. Jean Ythier considère égalcment que « bien des symptômes conduisent à se demander si, avant un demi-siècle, l'Extrême-Orient ne sera pas un des centres de l'équilibre mondial. Déjà les Etats-Unis, l'Angleterre elle-même, y développent, après le Japon, une action dont se manifeste progressivement la patiente et méthodique obstination. Nous ne saurions en rester les spectateurs indifférents ». Certes. J'estime même qu'il faut aller plus loin et conclure hardiment que nous devons, sous peine de déchéance, être les acteurs ardents, tenaces et obstinés, nous aussi, de la pièce dont le prologue à peine s'élabore, à cette heure, en Extrême-Orient. Ne seront vraiment, comme je l'ai déjà indiqué ici même, notamment à propos des rêves africains d'Onésime Reclus, ne seront vraiment de grandes puissances, au cours du xxe siècle et de ceux qui suivront, que celles qui seront représentées dans cette vaste partie au cours de laquelle se disputeront les champs d'hommes et de matières premières les plus considérables, les débouchés les moins limités de l'Univers. La France possède là-bas un merveilleux ambassadeur : son Indochine. Il faut y penser et ne cesser de considérer cette colonie en fonction de son colossal voisin. Or, il ne semble pas que les esprits chez nous soient toujours suffisamment préparés à cette conception. Peu nombreux sans doute sont ceux qui se soient ralliés à la thèse paradoxale d'Onésime Reclus qui s'analysait en cette formule : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! » Mais beaucoup, malheureusement, s'alarment de l'éloignement de l'Indochine, des difficultés que nous pouvons rencontrer pour y maintenir notre autorité politique et nos avantages économiques. En admettant même qu'il y ait quelque fondement à ces craintes et que les ambitions japonaises puissent représenter un réel danger pour l'avenir, nous ne devons pas nous arrêter à ces difficultés. Dès maintenant nous devons nous organiser pour les prévenir et les combattre victorieusement. Il y a des possibilités qu'*à priori* nous ne devons pas admettre.

Notre éviction du grand champ d'action extrême-oriental est un fait dont nous devons résolument nous interdire d'accepter l'éventualité. L'accepter, en effet, ou le subir, ce serait signer délibérément le revers, souscrire à la chute immédiate de notre influence dans le monde, ce serait nous écarter sans lutte des grandes rivalités de l'avenir, nous enlever la raison de vivre et d'agir, ce serait, en un mot, comme on dit là-bas, *perdre la face*. Un autre point de vue est à considérer : du fait de sa défaite, l'Allemagne est privée de ses colonies. Il serait assez vain d'imaginer « qu'elle va s'en tenir là »,

(1) 27 juillet 1919.

qu'elle va renoncer à ses ambitions coloniales d'antan, ambitions qui tenaient une si grande place dans ses préoccupations d'hégémonie mondiale. Je me souviens d'un rapport au Reichstag en 1917 sur la perte de ses établissements de Kiaotchéou conquis par les Japonais et dont le ton douloureux aurait ému un... Tigre ! L'Allemagne va donc, dès qu'elle en aura la possibilité, reprendre sa politique d'outre-mer, sa *weltpolitik*. Où cela ? En Amérique ? En Afrique ? Je l'ai exposé plus haut : là toutes les portes sont closes. Reste l'Asie ou plutôt la Chine. C'est là que ses commerçants feront leurs premières tentatives. C'est-là que sa diplomatie posera ses premiers jalons. Et quel beau champ d'action, quelles belles manœuvres en perspective parmi les ruées des appétits anglais, japonais et américains ! Je reprends l'expression de M. Jean Ythier : « Demeurerons-nous simples spectateurs (1) ? »

Un programme d'action en Extrême-Orient, il ne m'appartient pas de l'exposer ici. D'autres, j'espère, y pensent et s'en préoccupent en vue des réalisations nécessaires. En tous cas, que les responsables, à cet égard, prennent connaissance et s'inspirent des ouvrages de M. Jean Rodes. Ils trouveront dans cette importante série publiée sous le titre général : *Dix ans de politique chinoise* et dont le quatrième volume vient de paraître, toutes les informations, toutes les suggestions utiles. L'esprit dans lequel l'auteur, qui connaît à merveille et *de visu* les questions de Chine, a écrit ses ouvrages est objectif. Avec un sens politique profond, une expérience des choses et des hommes parfaite, il s'est attaché surtout à mettre en valeur « les réalités » chinoises. De l'exacte appréciation de ces réalités dépend le sort de notre Indochine, qui, ne l'oublions pas, et toute discussion est inutile à cet égard, est la plus riche, la plus belle de nos colonies et mérite, par suite, entre toutes, d'être connue, aimée et... gardée !

MEMENTO. — *Le Temps* a consacré son supplément illustré de septembre à la *République Chinoise*, brochure officieuse, qui contient quelques renseignements administratifs et économiques intéressants, mais sans aperçus politiques qui vaillent. — M. le Gouverneur général Garbit publie une conférence sur *l'Effort de Madagascar pendant la guerre*, au point de vue finances, économique et militaire. (Challamel, éditeur.) — Chez l'éditeur Emile Larose viennent de paraître, de M. Henri Boulanger, une étude sur les *Bovidés coloniaux*, et de M. Goulven, un consciencieux ouvrage sur *le Maroc*, les ressources de ses régions et sa mise en valeur. Préface de M. Auguste Terrier. — Enfin, dans le Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, un article de M. Maurice Rondet-Saint sur *l'Organisation touristique des Antilles françaises*.

CARL SIGER.

(1) Au moment même où j'écris ces lignes, la presse annonce que le département d'Etat de Pékin, par déclaration officielle du 15 septembre, proclame la Chine en état de paix avec l'Allemagne. Le fait est à noter.

LES JOURNAUX

Le sport, éducateur de l'esprit (L'Ouest-Eclair, 16 septembre). — *Un inquiétant « parti de l'intelligence »* (Le Figaro, 19 juillet et 15 septembre). — *Le Moratorium Goncourt* (Echo de Paris, 24 septembre). — *Pour ne pas perdre la guerre intellectuelle* (L'Intransigeant, 16 septembre).

A propos du livre de Probus qui s'intitule « l'Université nouvelle », M. Robert Rey épilogue, dans **l'Ouest-Eclair** sur le sport, éducateur de l'esprit... et, pourrait-on dire, agent de moralité et de religiosité laïque.

L'éducation de l'enfant ne consiste pas seulement, comme on le pense, écrit M. Rey, à lui apprendre la bonne tenue ; elle est, « en un mot, toute la morale sociale et tout l'enseignement; et l'*Instruction* elle-même n'en constitue qu'un des chapitres ».

Il faut donc renverser les données habituelles du problème, si l'on veut le remettre sur pied. Mais pour ne point trop l'étendre, prenons une définition plus restreinte et voyons d'abord en l'Education la science d'apprendre aux enfants la manière de vivre humainement en commun.

Disons-le franchement, cette éducation-là n'existe pas en France. J'ignore si davantage on peut la constater chez nos voisins ; et au surplus ceci m'importe peu.

Après avoir constaté la « déconcertante violence de langage et d'expression dont les élèves, souvent marmots encore, font preuve entre eux », la brutalité de leurs jeux, etc., M. Rey conclut que rien ne leur avait révélé « quels liens unissaient leurs enfances ; et de tout leur cœur, dit-il, ils cultivaient en leur petite âme un individualisme tout d'instinct... »

N'est-ce pas curieux cette nouvelle propagande évangélique qui espère tuer l'individualisme dans les jeunes âmes par l'exercice du sport ? Le sport devient une sorte de macération et de « discipline », et c'est presque cela. Loin d'être un éducateur de l'esprit, le sport intensif que l'on prêche comme un nouvel évangile est et sera le destructeur de l'intellectualité et de la mysticité amoureuse de la race, destructeur aussi de toute poésie et littérature.

Mais M. Rey continue son rêve d'apprendre, enfin ! aux hommes l'art de vivre humainement qui n'a encore jamais été atteint :

Cette notion sociale que j'affirme manquer à nos enfants, elle peut leur être aujourd'hui donnée, bien plus et bien mieux qu'il y a seulement trente années. Comment ? Par une voie naguère ignorée, par le sport en commun, qui n'était même pas soupçonné aux beaux jours de M. Georges Ohnet. Depuis le temps que les hommes ont des jambes et des bras, ils n'avaient pas encore songé que ceux-ci pussent devenir des instruments d'éducation morale. Il n'y a point lieu d'en rire, mais au contraire de s'en féliciter : c'est un des meilleurs gages de l'existence de cette entité qu'on appelle le Progrès. Et ceci n'a rien en somme d'inouï. Autre exemple : Depuis le

temps que les hommes ont des jambes et des bras, ils n'avaient point encore eu l'idée de s'en servir, d'une certaine façon, pour avancer dans l'eau tout aussi vite qu'un poisson, en nageant l' « over arm » ou le « crawl ».

Si donc, dans les mêmes mois où la liste des sous-préfectures leur était ingurgitée, mes petits garçons de tout à l'heure avaient appris, sous la direction de vrais maîtres, conscients de leur tâche spirituelle, des jeux où leur jeune organisme eût fonctionné d'ensemble, à normal et plein rendement; si ces mêmes maîtres, véritables pédagogues, avaient su donner à ces petites âmes le respect de l'effort réciproque, le mépris de toute compétition acerbe, ces gamins fussent rentrés, l'autre soir, manger soupe respective, les muscles détendus et le cœur en repos.

L'avenir du sport, éducateur de *l'Esprit*, m'apparaît immense. Pour avoir vécu quelques mois comme instructeur auprès des troupes américaines, j'ai vu, de mes yeux, la profonde influence qu'il peut avoir sur tout un peuple et de quelle force infinie il est susceptible de le doter.

Cette conception n'est qu'à peine entrée dans les idées universitaires et point encore dans les mœurs scolaires; à ceux qui commencent à se convaincre de sa puissance éducatrice de poursuivre la croisade.

Est-ce bien par l'intellectualité que brille la race américaine, et ne serait-il pas temps que ces beaux jeunes hommes s'arrêtent un peu de lancer leurs ballons pour réfléchir et s'initier enfin à notre vieille culture? Les Américains, d'une si puissante musculature et d'une si haute moralité sportive, ne sont pas encore nés à la philosophie, car le pragmatisme s'arrête où la vraie philosophie commence.

§

Il est vrai qu'il est peut-être préférable pour un peuple de se trouver ainsi au seuil de la clairière intellectuelle que d'être immobilisé dans le cul-de-sac philosopho-religieux, où M. Paul Bourget a engagé son « parti de l'intelligence ». Dans ce couloir obscur et sans issue il clame son programme de « reconstitution nationale et de relèvement du genre humain ». Je pense à Don Quichotte. Ecoutez, et ne riez pas : « Réfection de l'esprit public en France par les voies royales (ou royalistes) de l'intelligence et des méthodes classiques, fédération intellectuelle de l'Europe et du monde (connu et inconnu) sous l'égide de la France victorieuse, gardienne de toute civilisation... et cela par « souci des intérêts de *l'espèce* » !

Si l'on consulte les signatures de ce manifeste, paru, comme tout manifeste sérieux, dans le **Figaro**, on est un peu inquiet de n'y voir guère que des noms de convertis, depuis M. Paul Bourget jusqu'au nouveau néophyte Henri Ghéon. Un parti de l'intelligence qui grouperait toutes les intelligences françaises, ce serait beau peut-être, quoique inutile, mais ce petit parti de l'intelligence, qui n'est en somme qu'une succursale de l' « Action française », c'est un peu

étroit, et d'une actualité douteuse, au moment où un monde nouveau s'organise douloureusement.

Ce manifeste intellectuel n'est qu'une réclame pour l'unité religieuse et politique :

La nation française a, dans son passé, des principes d'organisation incomparable. Ceux d'entre nous qui professent la religion catholique sentent quelle étrange force elle ajoute à cette première disposition. Elle implique, en effet, « l'unité de la foi, c'est-à-dire l'unité de la pensée dans les matières essentielles, l'unité de l'obéissance à une loi explicite et fondamentale qui devrait être l'âme de tous les codes humains bien conçus ; l'unanime soumission enfin qui s'attache à une hiérarchie qu'elle considère comme sacrée ». Et à cette œuvre de reconstruction intellectuelle qui nous fait unir, on ne s'étonnera pas que nous associions la pensée catholique. Une des missions les plus évidentes de l'Eglise, au cours des siècles, a été de protéger l'intelligence contre ses propres errements, d'empêcher l'esprit humain de se détruire lui-même, le doute de s'attaquer à la raison, gardant ainsi à l'homme le droit et le prestige de la pensée.

Nous avons défendu, dans cette guerre, la cause de l'*esprit*. C'est pour que cette grandeur ne disparaisse pas que des hommes se sont fait tuer. Il nous faut continuer ce service en renouvelant la vie intellectuelle de la France. Cela est nécessaire quand on songe à la haute mission humaine, à la grande élection spirituelle qui domine toute son histoire, à cette destination qui est la sienne et dont la victoire nous restitue le sentiment profond.

Le parti de l'intelligence, c'est celui que nous prétendons servir pour l'opposer à ce bolchévisme, qui, dès l'abord, s'attaque à l'esprit et à la culture, afin de mieux détruire société, nation, famille, individu.

Nous n'en attendons rien de moins que la reconstitution nationale et le relèvement du genre humain.

Commentant ce manifeste dans **l'Intransigeant**, M. Etienne Rey écrit, avec une parfaite sagesse que c'est une chose grave de ne voir dans un fait universel (la tendance démocratique) que ses imperfections, ses excès et ses dangers. Les émigrés, ajoute-t-il, ont inutilement, eux aussi, maudit la Révolution française. Et je crois bien que M. Bourget est à cet âge où l'on n'apprend plus rien, etc.

Entre les écrivains qui, ayant puisé dans l'étude et le respect du passé une grande force intellectuelle et morale, veulent aussi lui être socialement asservis, et certains autres, qui se jettent tête baissée sur toutes les occasions de détruire, de bouleverser, et font l'effet de « bolchévistes de la pensée », n'y a-t-il pas place pour un autre « parti de l'intelligence » aussi soucieux des intérêts spirituels français et d'une culture hautement nationale, mais plus préoccupé des solutions fatalement démocratiques des grands problèmes de l'avenir et, par là même, plus apte à exercer une plus grande influence ?

Mais, au sujet de la défense de cette culture française et du rôle qu'elle doit jouer dans le monde, l'accord est aisé à établir, pense

M. Etienne Rey, et « il est facile aux écrivains de se grouper et d'agir énergiquement en vue de cette défense ».

La restauration du classicisme et des humanités, le retour aux anciennes disciplines et à nos meilleures traditions littéraires, la reconstitution d'une véritable aristocratie intellectuelle sont les bases les plus sûres de la réforme à réaliser et de l'ordre nouveau à établir, au sortir d'une trop longue période d'anarchie.

Oui, si restauration du classicisme ne signifie pas néo-classicisme, c'est-à-dire imitation d'une chose morte. Il ne faut pas qualifier d'anarchie tout ce qui est nouveau et qui sera classique demain. Et quant à l'ordre nouveau, il s'établira de lui-même. Ce qu'il faut crier aux jeunes écrivains et aux jeunes artistes, ce n'est pas : copiez, copiez, copiez du classique, mais du nouveau, du nouveau, du nouveau, dût-il paraître anarchique à MM. Bourget et Maurras.

§

Au sujet des inédits du *Journal des Goncourt*, M. Jean Ajalbert, membre de l'Aéropage, nous donne ces précisions dans l'**Echo de Paris**, en un petit billet intitulé : *le Moratorium Goncourt :*

Que d'encre sur le *Journal des Goncourt*, pendant et depuis l'apparition, à *l'Echo de Paris*... Aussi comprend-on la curiosité excitée sur les *Inédits* : « La *vérité absolue* se compose d'une *vérité agréable*, dont on veut bien, mais presque toujours tempérée par une *vérité désagréable*, dont on ne veut absolument pas », écrivait le survivant des auteurs ; et, pour celle-ci, il fixait délai, vingt ans après sa mort — survenue en 1896. Aussitôt 1916, des amateurs aigus, de qui les tragiques réalités n'obscurcissaient pas la mémoire, talonnaient les héritiers... Les ombres des deux frères n'auraient-elles pas gémi d'une mise en vente au temps de Verdun? Quand leur « Confession de chaque soir » s'ouvre, le 2 décembre 1851, au premier volume, pour se plaindre de l'éditeur qui n'a pas osé afficher : « En 18... », leur livre de début, parmi les proclamations du Coup d'Etat... Il fut sursis jusqu'à la paix... Maintenant le ministre de l'Instruction publique, pour la Bibliothèque Nationale, dépositaire des autographes, et l'Académie Goncourt reculent à 1925 l'examen de l'affaire : non que l'on redoute des indiscrétions trop vives : nul n'a pris connaissance des fragments retardés, mais des raisons de convenances qui avaient fait hésiter Edmond de Goncourt subsistent. Vingt ans, qui lui apparaissaient un long espace de vie, ne sont qu'une brève distance pour des susceptibilités humaines. On a jugé sage et bon, en ces heures douloureuses, d'éviter de désobliger personne ; et n'est-ce pas obéir au vœu de l'illustre écrivain que de proroger une échéance qu'il n'a pas voulue impérative?

En effet, dans son testament, E. de Goncourt n'a pas écrit que son *Journal* intégral *devrait*, mais POURRAIT être publié vingt ans après sa mort.

On a jugé sage d'éviter de désobliger personne. C'est d'un excellent naturel, mais est-il bien exact que nul n'ait pris connaissance « des fragments retardés » ? Alors, quelles sont ces raisons de

convenance : attend-on la mort de certains personnages qui devront être morts d'ici 1925? Je propose au ministre et à l'Académie des Goncourt cette solution qui satisferait tout le monde : que l'on fasse, en attendant la mort de ces personnes, qu'il ne faut pas blesser, une édition avec quelques coupures. L'édition intégrale suivra. Ce serait, en outre, un amusement pour les bibliophiles.

En un article de l'**Intransigeant** qu'il intitule : *Pour ne pas perdre la guerre intellectuelle,* M. Eugène Montfort écrit :

M. de Bury, commentant dans le *Mercure de France* un de nos articles du *Figaro,* qui se terminait sur la perspective que nous offrions au lecteur des Allemands s'emparant de notre librairie, ajoute : « Et les Allemands auraient gagné la guerre intellectuelle. »

Nous semblons bien mal préparés à cette guerre. J'ai cité ailleurs les chiffres d'importation en Suisse des livres français et des livres allemands pour le premier semestre de 1919 : 2.140.000 francs de livres venant d'Allemagne, contre 909.625 francs de livres venant de France! Je reçois à ce sujet une lettre d'un écrivain suisse, M. Robert de Traz, dont je demande la permission de reproduire ici ces lignes instructives :

« Savez-vous que, depuis plusieurs années, l'importation en France des livres suisses, même écrits en français, est interdite ? Cependant toute propagande, pour être féconde et cordiale, doit être réciproque. Comment voulez-vous que le public d'ici apporte beaucoup d'entrain à faire venir les livres français quand il sait que votre gouvernement empêche officiellement et formellement les livres suisses d'être lus par le public français? Poètes, romanciers, philosophes, sont mis à l'index : ont-ils mérité ce traitement ? La France refuse l'accès de son territoire à Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Vinet, Tœpffer, Amiel, Cherbulioz, Rod — sans compter les contemporains — s'ils sont édités et imprimés dans leur pays natal. On ferme violemment la porte à ces cousins du dehors, dont la lignée n'est pourtant pas sans honneur. Des Français eux-mêmes, plus intelligents et plus généreux que l'administration des douanes, ont protesté : l'ostracisme subsiste. Croyez-vous que les Allemands ne commencent pas d'en profiter ?... »

Que penser de cela? Nous voulons exporter des livres français en Suisse, mais nous défendons aux livres suisses d'entrer chez nous ! Voilà qui explique lumineusement et lamentablement les chiffres impressionnants que j'ai cités plus haut.

On ne s'explique pas, en effet, pourquoi le gouvernement français s'oppose à ce que les livres suisses soient lus en France? Se méfie-t-il de la littérature suisse.

Mais ce qui nous importe surtout, c'est que les livres français soient lus à l'étranger, et M. Montfort, se souvenant de cette grande librairie française qui fut fondée à l'étranger pendant la guerre, écrit :

Cette librairie a donné des résultats très satisfaisants. Elle a rendu des services. Eh bien, je pense que, dans chaque pays étranger, il serait infi-

ment utile de créer des librairies françaises, de trois à dix, selon l'importance du pays et son goût pour les choses de l'esprit. Ce qui ferait peut-être une centaine d'établissements, dont les premiers frais pourraient être couverts par l'Etat. Je ne suppose pas que cela entraînerait celui-ci bien loin, ni que ces frais grèveraient démesurément le budget. Et il paraît possible de trouver une centaine de libraires jeunes, actifs, entreprenants, prêts à s'expatrier et qui se donneraient entièrement à leur tâche, étant capables d'en mesurer l'importance et d'en prévoir les conséquences.

Et voilà déjà au moins un moyen pratique de faire rayonner l'esprit français à l'étranger et de livrer aux Allemands la bataille intellectuelle.

Ainsi soit-il.

R. DE BURY.

ART

M. Jacques-Emile Blanche : *De David à Degas, propos d'un peintre*, Emile Paul. —M. Jacques Boucher : *Peinture*, Figuière.

Un livre de peintre sur la peinture, qu'il soit de théorie pure ou d'anecdotes pittoresques, qu'il soit même armé en pamphlet, est toujours une bonne fortune pour les lecteurs, et notamment pour les critiques d'art. Peu importe que l'artiste qui nous livre les confidences de sa vision et de ses opinions partage le moins du monde notre conception de l'art dans son essence et nos avis sur les peintres! Ses dires auront toujours valeur précieuse de documents. De plus, les livres de peintres sont presque toujours, on pourrait dire toujours, bien écrits, et cela d'autant plus que les peintres se livrent, qu'ils caractérisent franchement, en phrases brèves, les hommes et les paysages. Je ne dis pas qu'ils s'en tirent mieux que les littérateurs; ils procèdent autrement; c'est déjà beaucoup. Les **Propos d'un peintre** de M. Jacques-Emile Blanche s'associent heureusement à une petite bibliothèque, pas encore assez volumineuse, où figurent les noms de Delacroix, de Fromentin, de Raffaelli, de Bracquemond, d'Henri Duhem, de Paul Signac, de Caro-Delvaille, d'Aman-Jean, sans négliger Amaury Duval, ni même Jean Gigoux.

Parallèlement à ce trésor documentaire, il existe, sur l'art, une bibliothèque très drue dont les auteurs sont des écrivains professionnels. Les uns ont fait de l'histoire de l'art. M. J.-E. Blanche ne s'en occupe point ; il est probable qu'il leur accorde une utilité. Les autres sont des critiques d'art apportant sur l'afflux quotidien de la peinture leurs avis. Parmi eux Baudelaire, et un jour Banville, et aussi Zola, et aussi Duranty, puis presque tous les poètes ou romanciers artistes. M. Jacques-Emile Blanche, dans les premières pages de son livre, qui sont de polémique, ne remonte pas dans le passé pour faire le procès de la critique d'art ; ce sont ses contemporains immédiats dont il juge le rôle mal tenu, oiseux et néfaste.

Il ne cite point de noms, mais il apparaît nettement que les critiques qui portent leurs admirations à M. Cormon, ou à M. Flameng, même à M. Albert Besnard, ne lui importent pas. Il s'adresse à ceux qui ont soutenu les mouvements nouveaux. Il circonscrit en visant ceux qui considèrent la critique d'art comme une branche de la sociologie; et voici le terrrain fort bien délimité par lui et le débat saisi à son point essentiel.

Ce n'est point que M. J.-E. Blanche néglige les détails de petite guerre. Il plaint les critiques d'être noyés par le flot d'incessantes manifestations des artistes... il les plaint « d'être peu lus, sauf des artistes qui leur apprêtent de la copie ». Cela, on n'en sait rien ! les livres où sont réunis des articles de critique d'art n'obtiennent jamais de bien gros tirages, mais cela peut provenir aussi bien de l'indifférence du grand nombre vis-à-vis des peintres que vis-à-vis des critiques. Second point : qui peut délimiter le nombre des lecteurs qui, dans une revue ou un journal, passent ou lisent les comptes rendus d'expositions? Il faudrait un referendum pour fixer la vérité ; on ne se croirait pas tenu d'y répondre.

M. J.-E. Blanche accuse les critiques d'art de se cramponner à quelques points de repère fort connus, à *l'atelier des Batignolles*, ou au *Coin de Table* de Fantin-Latour. Le reproche ne porte pas. Les témoignages de peintres comptent pour beaucoup aux yeux des critiques d'art. Ils ne considèreront point les assertions de M. Blanche comme négligeables; ils n'ont donc point de raison à refuser crédit aux propos d'autres peintres sur leur esthétique, leurs rapports confraternels ou leurs opinions des années de jeunesse. Il s'est accumulé une tradition verbale, contrôlable, assez riche. Degas, pour citer un nom, a souvent parlé. M. Blanche en fait état. Degas ne s'est point entretenu de peinture qu'avec M. Blanche. D'autres peintres ont répondu à la curiosité des critiques sur des points de fait, de date, de théories. Cela constitue un fond qui s'ajoute à *l'atelier des Batignolles*. L'information peut être utile en matière de critique d'art. Certes il y faut de la prudence. Précieux pour le détail, les peintres seraient dans l'ensemble de mauvais guides, car ils sont partiaux. C'est infiniment naturel. Le chemin qu'ils connaissent le mieux, c'est leur propre route. Il existe nombre de beaux peintres absolument dégagés de toutes petitesses, qui ne songent point, dans leurs propos aux critiques, à pourfendre des rivaux. Mais ils ont les opinions de leur art. Les critiques, qui sont les critiques d'un peintre, qui défèrent trop à son enseignement, sont toujours incomplets. On le vit, par exemple, à de vives campagnes menées contre Gustave Moreau, contre les préraphaélites par des gens qui jugeaient très sainement de l'impressionnisme. L'opinion du peintre contient toujours des parcelles de vérité, bien rarement la vérité générale. Cette vérité générale,

avec la mise en place de l'artiste dans l'histoire de l'art et parmi la culture contemporaine, il se peut que personne ne la détienne, mais peut-être même M. Degas ne le possédait-il pas plus que les autres.

Autre point secondaire, qui a tout de même quelque importance! M. J.-E. Blanche croit que l'Allemagne a exercé une influence sur une partie de la critique d'art française, définie assez banalement critique d'avant-garde par des lecteurs, peut-être par des critiques eux-mêmes, ce jour-là, mal inspirés. Notez, mon cher confrère (car vous êtes mon confrère comme critique d'art et romancier), que je ne veux pas laisser croire un seul instant que je vous confonde, l'ombre d'une minute, qui serait malencontreuse, avec ces balourds, qui, faute d'avoir notion des tentatives hardies de nos peintres et des efforts de nos artistes de l'art décoratif, croient voir dans l'art moderne un immense effort des Munichois ou se figurent que le cubisme est né entre Darmstadt et Berlin. Vous savez, comme moi, que l'organisation supérieure de l'art industriel en Allemagne a permis aux Allemands de s'inspirer de nos modèles, en les accommodant aux goûts ou aux nécessités de clientèles étendues; vous savez que leurs jeunes peintres, qui ne sont pas tous sans valeur, ont été préoccupés des tentatives les plus hardies de nos artistes et se sont conformés rapidement à leurs théories et à leur manière, suivant l'exemple de Liebermann, appliquant les méthodes de l'impressionnisme français; les collectionneurs allemands et les musées allemands furent plus hardis que les nôtres ; en général, le collectionneur français est un peu prudent, ne parlons pas des musées ! Les critiques allemands ont imprimé bien des erreurs. Ce n'est pas tout à fait leur faute. Ils venaient à Paris aux renseignements un peu à l'aveuglette et leur besogne s'en ressentait. S'ils avaient trouvé des indications plus justes, il les auraient reflétées avec la même impersonnalité. Ce n'est pas l'Allemagne qui a exercé une influence sur notre art et notre critique. C'est tout à fait le contraire.

La critique d'art est-elle devenue, comme vous le dites, une branche de la sociologie ? Là, vous êtes un adversaire trop généreux. Il serait à souhaiter que cela fût vrai, que les efforts tentés en ce sens aient complètement abouti. On y tâche; c'est déjà beaucoup. Le principe est excellent et c'est l'objet principal de la critique d'art. La critique d'art a d'autres possibilités d'être utile. Elle peut signaler les bons artistes débutants. Elle peut essayer d'imposer au public un artiste méconnu, l'expliquer, le transcrire, redire son nom, tenter d'ouvrir les yeux des indifférents. Elle y a réussi quelquefois.

La gloire des Impressionnistes de la grande époque est un peu son fait. Elle peut se tromper, laurer trop vite; c'est quelquefois la faute de l'artiste, dont le labeur ne maintient pas les espoirs donnés à ses débuts. L'impartialité s'y rencontre; les comptes rendus de

salons en sont les preuves, même à l'état de sèches nomenclatures où les réduit le peu de place qui leur est concédé ; on y trouve, appréciés avec justice, des artistes qui n'appartiennent point aux groupes les plus frémissants et les plus en vue, et les isolés de bonne foi trouvent des défenseurs ou des commentateurs.

Mais ceci, c'est la petite tâche combative de la critique. Avoir mis un artiste à son rang, parmi ses contemporains, c'est très bien, mais le devoir de la critique, c'est d'expliquer la parité d'une volonté d'art pictural avec la vie générale. Le peintre qui fait de la critique raisonne autrement ; il a ses moyens d'analyse du tableau ; il sait parfois mieux que le critique d'art découvrir la raison des accords de tons, d'atmosphères générales, de choix du sujet ; le tableau lui parle mieux. Réussit-il souvent à en donner l'idée ? Explique-t-il la mentalité du peintre ? J'entends bien que des peintres disent que cela ne fait rien à l'affaire. Cela y fait beaucoup. La mise en place des artistes s'effectue à distance, à grande distance de temps ; la critique actuelle a cru qu'il n'était pas inutile de l'essayer du vivant même des peintres.

Cette critique d'art actuelle, est-elle sans défauts ? je me garderai de le prétendre... ce ne sont pas les mêmes que ceux de la critique des peintres. Les littérateurs ne se trompent-ils jamais dans leurs opinions sur l'art plastique ? On ne saurait leur conférer l'infaillibilité. Elle n'existe pour personne dans aucune branche de l'action ou de la connaissance. Peut-on leur accorder les mérites de la bonne volonté ? Je crois que oui, de la sincérité et de quelque utilité... Naturellement, quand je parle des littérateurs critiques d'art, il ne s'agit que des écrivains réels, ayant signé des œuvres d'imagination originales, poèmes ou romans, et dont la tentative de transposition peut avoir quelque intérêt. Le travail, le but n'est point de donner aux artistes des conseils techniques, mais peut-être des directions intellectuelles ; le but est de combattre la sottise esthétique, de montrer la vanité de l'art d'imitation, des perpétuelles copies du musée, des concessions à un faux aspect littéraire qui, avec une mauvaise couleur et un dessin pompier, menait encore, il y a peu de semaines, aux plus grands honneurs. De plus, comme un écrivain est, en général, doué de mémoire plastique, quand il reconnaît, dans un tableau nouveau quelque vieux tableau de maître ou une combinaison d'éléments très connus, il peut dire que ce n'est pas là l'indication d'un esprit inventif.

Mais que pense de la critique d'art M. Bouche, un bon peintre qui vient de donner, sous le titre **Peinture**, une brève, mais substantielle brochure, fondée sur une idée très juste : à savoir que ce qui importe en peinture c'est le *don* ?

Il prie, en somme, la critique de ne point expertiser. D'accord !

Il confine la critique à la description, ce qui est, à son avis, lui concéder un champ immense ; le tout est alors de savoir si le critique peut reconnaître le don chez un artiste. Il est probable qu'un critique artiste y peut réussir. Cela se prouverait par la liste des défenseurs qu'ont pu rencontrer à leurs débuts les artistes doués. On n'y trouve guère que des poètes. Mais, à propos, qui furent donc les ennemis les plus acharnés de ces artistes doués ? Il se pourrait bien que la profession ordinaire de ces gens malgracieux fût d'être peintres et leur occupation momentanée de faire partie des jurys de peinture.

J'arrive à la fin de cet article sans avoir considéré dans le livre de M. Jacques Blanche ses jugements sur les peintres du passé. Je ne m'y associe pas souvent, quoique nous admirions, pour des raisons diverses, les mêmes peintres parmi ceux dont il traite. Ses jugements sont parfois un peu paradoxaux. Son préfacier, M. Marcel Proust (qui lui a donné d'ailleurs la plus jolie des préfaces), lui reproche de montrer des qualités et des défauts à la Sainte-Beuve, lequel était savant et informé, mais fouinard, et, tranchons le mot, potinier. M. Proust ne va pas jusqu'à ces qualificatifs ; peut-être se fait-il une autre image de Sainte-Beuve et simplement, sans doute, il caractérise la méthode avouée par Sainte-Beuve pour étudier ses contemporains, faite d'inductions de l'homme à l'œuvre, pour reprocher à M. Jacques Blanche de s'être laissé quelquefois influencer par les défauts ou les ridicules privés de son modèle, en jugeant la qualité de sa pensée et de sa rêverie, en caractérisant son essence. Je suis porté à regretter que M. Jacques Blanche, tout en sachant fort bien quel peintre fut Fantin, ait conclu de ses aspects de petit bourgeois à la bourgeoisie de son art. Certes, le petit bourgeois se voyait, il aveuglait, — mais les lithographies, mais la *Féerie*, cela se voyait aussi, et le Fantin supérieur coexistait avec l'autre ; on ne peut les séparer. C'est donc un trait de son caractère ; c'était un grand peintre qui avait des allures de petit rentier ; il n'a pas été le seul : pour un Rubens, l'histoire anecdotique de l'art compte quelques Fantins.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La mort d'Amado Nervo. — José Nunez y Dominguez : *Holocaustos*, Editions littéraires de la « Revista de Revistas », Mexico. — B. Fernandez Moreno : *Antologia*, Editions Minimas, Buenos Ayres. — José M. Eguren, *La Cancion de las figuras*, Typographie de la Penitentiaria, Lima. — M. Marasso Rocca : *Presentimientos*, Bibliothèque des Ecrivains Argentins, Buenos-Ayres. — Carlos Acuña : *Vaso de Arsilla*, Imprimerie Zig Zag, Santiago (Chili). — Alfonsina Storni : *La Inquietud del Rosal*, Juan Roldan, Buenos-Ayres. — Luisa Luisi : *Sentir*, « Renacimiento », Montevideo. — Memento.

Un nouveau deuil afflige notre littérature. Le grand poète mexicain Amado Nervo est mort en Uruguay, où il était depuis peu comme

ministre plénipotentiaire de son pays. Après la disparition de Ruben Dario, Amado Nervo était le premier lyrique de notre littérature, et, en général, des lettres castillanes. Nous avons présenté ce poète dans le *Mercure* (numéro du 16 février 1917),étudiant toute son œuvre à propos de son livre *Serenidad*. Nous reparlerons de lui quand ses livres posthumes paraîtront. Un deuil aussi imprévu nous frappe doublement : Nervo était pour nous, outre un confrère admiré, un ami cher. Depuis des années nous entretenions avec lui une correspondance ininterrompue, et nous ne pouvons oublier les phrases aimables qu'il consacra à l'un de nos livres, jusqu'à présent mal compris par la critique.

Si la plupart de nos amis, Amado Nervo entre eux,ont adhéré à l'idéal mondonoviste, presque tous les jeunes poètes le suivent, certains inconsciemment, avec le plus grand enthousiasme. M. S. José Nunez y Dominguez, mexicain, qui se ressent encore de l'influence du modernisme, appartient en réalité au courant nouveau. C'est un poète sentimental, plus encore, romantique au sens éternel de ce mot, mais en même temps c'est un visuel et un homme du Nouveau Monde qui sait nous rendre ses sensations légèrement bleutées de fantaisie. En vers délicats, au vocabulaire choisi, aux images brillantes, il célèbre les bien-aimées, les femmes douces, mélancoliques ou félines, qui lui donnèrent avec leurs baisers l'enchantement de la vie ; ou il esquisse ses impressions de l'existence quotidienne : la suavité des « crépuscules intimes », l'allégresse des jardins publics, l'humble douceur des quartiers populaires. Son livre, **Holocaustos**, qui enclôt la sélection de son labeur lyrique,suggère en général l'image d'un de ces parcs de nos vieilles cités, qui accueillent « les enfants avec le même sourire crépusculaire qu'un aïeul ». Ici le sentimental voit passer la femme indo-américaine aux « yeux liquides où se réfléchit une illusion lunaire »,et le rêveur croit apercevoir le « séraphin du soir », qui passe « le long des fleurs » du *Jardín de l'Infante*. Dans un de ses poèmes, notre auteur se plaint du « terrible mal », qui afflige la poésie lyrique moderne : l'imitation. Ah ! comment nous en délivrer après tant de siècles de création, appartenant à une civilisation qui compte tant de grands poètes? M. Dominguez le comprend. Il répète donc, parfois, les cadences des maîtres, mais sans manquer de faire dominer son accent personnel. Ce poète est en outre un critique et un homme d'action : il dirige une publication d'actualités, *Revista de Revistas*, qui accorde une large place aux lettres, prêtant ainsi un service positif à notre développement intellectuel.

M. B. Fernandez Moreno, Argentin, est un de nos jeunes poètes qui représentent l'idéal mondonoviste avec la plus grande ferveur. Idéaliste et réaliste, sentimental et ironique, il interprète lyrique-

ment la vie de son époque et de son milieu, à travers son cœur tantôt tendre comme celui d'un enfant, tantôt amer comme celui d'un paria. De là la profonde suggestion sympathique qui émane de ses livres. Ses poèmes sont des croquis de la réalité peu dessinés et à peine harmonisés, qui, sous leur apparente vulgarité, cachent un suc abondant de poésie et offrent, parfois en un seul vers, en un seul trait, cet élément que Guillaume Apollinaire réclamait comme indispensable à l'art moderne : la surprise. Ainsi, dans son premier livre, *Las Iniciales del Misal*, il nous dit ses souvenirs d'enfance ou nous traduit ses sensations quotidiennes avec une sincérité transparente et une émotion contenue et pour cela plus pénétrante. Tandis que dans *Intermedio Provinciano* il note ses visions de la petite ville de son pays en tableautins tantôt tendres, tantôt ironiques, toujours suggestifs. Dans son dernier recueil, *Ciudad*, il stylise ses impressions de la grande cité hispano-américaine. Nous ne connaissons pas ce livre, mais par les morceaux que nous en avons trouvés dans une petite **Antologia** de l'auteur, récemment parue, nous croyons que le poète est ici plus heureux que jamais. Qu'il dise la gaieté factice des cafés à « une heure du matin », qu'il exprime l'angoisse des aubes d'orgie où le ciel et les visages se teintent de vert, qu'il révèle son « rêve de ville ». (« Je voudrais avoir une petite chambre — mystérieuse, en pénombre —. Elle ne te manquera pas, poète, — tu auras ton joli cercueil »), il nous semble toujours un chantre de la réalité, intense et délicat, qui sait fixer les lignes essentielles des choses et mêler aux visions l'émotion de son âme. Naturellement, M. Fernandez Moreno, tout jeune encore, n'est pas sans défaut. Quelquefois, il tombe dans la vulgarité, ne fait que de l'improvisation, se perd dans l'inharmonie.

M. José Eguren est, au contraire du précédent, fantaisiste et déraciné, amant de toutes les chimères et de tous les procédés étranges. Dans la littérature de son pays, qui n'a pas accompli d'une manière totale l'étape du modernisme, il est ce qu'étaient, il y a quelque quinze ans, J. Herrera y Reissig dans celle de l'Uruguay, et, auparavant, nous-même dans celle du Chili : l'interprète exalté de ce qu'il y a, en cette tendance, de plus raffiné, de plus lointain. Dans son premier recueil, *Simbolicus*, il chante les « rois rouges », les walkyries, les « déesses ambrées », les femmes du Nord, les marionnettes, en poèmes de dissonance voulue et de vocabulaire extravagant. Dans son dernier livre, **la Cancion de las Figuras**, il soutient son goût et sa technique, mais précise deux tendances que l'on notait déjà dans *Simbolicus* : l'une d'interpréter l'émotion sincère, l'autre de s'inspirer du merveilleux de son propre milieu. Ceci, surtout en un de ses poèmes « Antigua », dans lequel il célèbre à la fois la magie du temps de la domination espagnole et le charme de la campagne

printanière. Néanmoins, l'auteur de la préface de la *Cancion de las Figuras* salue M. Eguren comme un poète unique en Amérique latine, car il serait notre premier symboliste. Il faut en finir une bonne fois avec la question de priorité sur ce point. Tous nos principaux aèdes modernistes, Dario, J.-A. Silva, Lugones, Herrera y Reissig, etc., ont été, en une bonne partie de leur œuvre, de véritables symbolistes, et l'un d'eux, Jaimes Freyres, l'a été en toute son œuvre lyrique. Nous pouvons le dire : nous connaissons le symbolisme français.

M. Eguren montre des influences de presque tous ces poètes, particulièrement de Dario : sa « Niña de la lampara azul » n'est qu'une variations de « la Hembra del pavo real ». Toutefois, nous devons le reconnaître, ce jeune poète paraît en général différent de tous. C'est qu'il a été plus loin que personne, employant une métrique de dissonance irritante ; une syntaxe pleine d'ellipses et de transpositions chinoises, un lexique gonflé de termes de son invention ou de vocables étrangers pour exprimer les choses les plus simples (ne dit-il pas nez en français et *fancciula* en italien) ? Puis c'est qu'il a donné à ses créations certain aspect puéril et étrange de jouets fantastiques qui n'a pas chez nous d'antécédents, sinon les «contes» pour enfants de Rafaël Pombo, qui, à notre avis, sont ce que ce poète a fait de plus beau. Mais c'est surtout parce que M. Eguren est un poète authentique et rare qu'il a l'intuition du fantastique et le sentiment de la vie mystérieuse des choses.

Malgré ses défauts, j'éprouve une véritable sympathie pour lui, — peut-être parce qu'il me rappelle l'artiste halluciné de *Esmaltines*, que j'étais à dix-huit ans. Je me permets donc de lui conseiller d'oublier ses sylphides et ses princesses nordiques, et de se laisser conduire par ces deux « sotas de copas » (valets de cœur), qui, en un de ses poèmes, composent une liqueur diabolique ; ils le conduiront à la chambre bleue de sa maison, le grenier où s'entassent les belles vieilles choses des grands-parents, il y trouvera le salut, j'y ai rencontré le mien.

M. A. Marasso Rocca, Argentin, s'est révélé dernièrement comme un poète aussi élevé que cultivé, bien que de plus de pensée que d'émotion, de plus de volonté que d'intuition. Ses poèmes réunis sous le titre de **Presentimientos** sont des méditations lyriques sur les plus hautes questions : le mystère de la vie, l'énigme de l'au delà, le désir infini d'idéal et de pureté, tournés sous forme dialoguée, propice à de tels motifs, et en vers pleins, harmonieux.

Sans doute, il s'est assimilé assez des poètes antiques et de quelques modernes, comme Hugo et le maître du « Coloquio de los Centauros » (M. Céjador ne l'a-t-il pas remarqué?...) Mais je crois qu'il a davantage appris de sa terre natale, la province de la Rioja, remplie

de montagnes et de précipices. Il est vrai que parfois son ton paraît un peu lourd, parce que ses idées ne sont pas bien imprégnées de sensibilité, son vers peu expressif à cause de la régularité soutenue, mais en général son accent est suffisamment lyrique, sa strophe assez ailée. Son livre fait penser, fait sentir, et, quant à la forme, nous console de cette versification amorphe que certains nouveaux poètes espagnols ont mis à la mode.

M. Carlos Acuña, Chilien, vient de se manifester comme lyrique émotif et délicat, enthousiaste de l'idéal nouveau. Dans son livre, **Vaso de Arcilla**, il interprète les suggestions du terroir en visions qui montrent toute la fraîcheur sauvage de la campagne du Chili, ou en chansons sentimentales, qui ont toute la ferveur farouche de l'âme juvénile. Par malheur ce jeune poète paraît adopter l'attitude de quelques autres jeunes poètes de son pays : celle de se confier entièrement à l'intuition, dédaignant la culture. Excellente méthode pour les génies, mais pour les simples mortels... Ainsi, en certains cas, il ne découvre pas les traits éternels, et en d'autres il tombe dans le pittoresque vulgaire, au point de recourir à des termes régionaux pour trouver des rimes. M. E. Barrios, dans la préface de *Vaso de Arcilla*, approuve l'auteur sans réserves, il ne fait pas de critique, lui-même nous le dit ; ici nous ne faisons que cela.

Mlle Alfonsina Storni, de l'Argentine, nous apparaît comme un poète d'une sincérité délicieuse. Dans un petit recueil, **La Inquietud del Rosal**, elle nous révèle tout son cœur, toute sa pensée, avec une franchise que certains pourraient croire téméraire, mais qui nous semble charmante. C'est véritablement l'inquiétude de l'arbuste fleuri, donnant à tous les vents la beauté de ses pétales. Cela nous fait excuser les nombreux défauts de cette jeune poétesse : défauts de conception, de versification, de vocabulaire, oh ! surtout de vocabulaire...

Autre poétesse, Mlle Luisa Luisi, Uruguayenne, vient de donner un recueil, **Sentir**, d'une simplicité choisie et d'une émotion très sincère. Malheureusement ce pur poète cède à la tentation de nous offrir quelques pièces en français. Quand en finirons-nous avec un snobisme aussi ingénu ?

MEMENTO. — F. Alejandro Lanza : *El Cuento de Pedro Corazon*, L. y M. Perez, Montevideo. Poèmes corrects et délicats dans lesquels on remarque, toutefois, les influences de maîtres caducs, comme le malheureux Campoamor ; préface du vigoureux critique uruguayen D. Martinez Vigil. — Octavio Hernandez : *Cristo y la mujer de Sichar*, « Esto y Aquello », Panama. Très beau petit poème qui fait voir un haut poète de la pensée émue. — Julio Casal : *Nuevos horizontes*, J. Pueyo, Madrid. Dernier recueil de ce fervent poète uruguayen auquel on doit déjà divers livres lyriques. —Rogiero Sotela : *La Senda de Damasco*, imprimerie Alsina, San José de Costa-Rica. Beaux vers qui montrent un poète fervent, plein

de l'amour de la race. — A. Mendez Brabo : *Senderos*, Santiago (Chili). Poèmes délicats parfois très vivants ; on peut attendre beaucoup de leur jeune auteur. — A. Vasquez Cey : *La Doble Angustia*, « Martin Garcia », Buenos-Ayres. Troisième livre de ce poète argentin avisé, plein de vigueur et de sentiment. — P. Leandro Impuche : *Engarce*, « Renacimiento », Montevideo. Poèmes du terroir ou simplement du cœur qui ne peuvent que mériter une franche approbation. — R. Brenes Mesen : *Pastorales y facintos*, « El Convivio », San José de Costa-Rica. Dernier recueil lyrique de cet intéressant poète et prosateur dont nous avons parlé dans ces chroniques. — F. Silva Valdes : *Humo de Incienso*, « Renacimiento », Montevideo. Poèmes vibrants qui annoncent un poète d'une belle fantaisie. — Arvède Barine : *Una Santa Espanola*, imprimerie Lahuré, Paris. Etude psychologique de Sainte-Thérèse, très curieuse, traduite avec une grande ferveur par M. Renato Sanchez, qui descend d'un des frères de la célèbre sainte. — A. G. de Araujo Jorge : *Ensaios de historia e critica*, Imprimerie Nationale, Rio de Janeiro. Remarquables études critiques sur des diplomates ou des écrivains nationaux ou étrangers, comme A. de Gusmao, P. Groussac, G. Ferrero. — Francisco Amunategui : *Un obus sur la ville*, Paris. Petit tableau délicat des jours de la guerre de ce jeune écrivain, fils du Consul général du Chili en France. — José Marti : *Granos de Oro* (pensées). — Estrada Palma : *Desde el Castillo de Figuras* (lettres). — C. Loveira : *Los Inmorales* (roman). — C. de Velasco : *A las Mujeres Cubanas*. Intéressants volumes de la Bibliothèque des Auteurs Cubains qu'a fondée la revue *Cuba Contemporanea*.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Barthou : *Le Traité de Paix*, Fasquelle, 4 fr. 90. — Professeurs Hazen, Thayer, Lord et Coolidge : *Three Peace Congresses and Claimants to Constantinople*, Cambridge, Harvard Press, 75 cents. — Grand-Duché de Luxembourg : *Neutralité du Grand-Duché pendant la guerre de 1914-1918*, Victor Buck, à Luxembourg, 3 fr. 50. — J. Ursu : *Pourquoi la Roumanie a fait la guerre*, Payot, 4 fr. 50. — St. Stanoyévitch : *Le rôle des Serbes de Hongrie dans la vie nationale du peuple serbe*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — A. Chaboseau : *Les Serbes, Croates et Slovènes*, Bossard, 1 fr. 80. — Henri Mazel : *Psychologie du Kaiser*, La Renaissance du Livre. 2 fr. 50.

Sous le titre **Le Traité de paix**, M. Louis Barthou a publié le *Rapport général* qu'il a rédigé au nom de la Commission élue par la Chambre pour examiner le projet de loi portant approbation du traité de Versailles, et nulle occasion ne peut être meilleure pour réfléchir à son tour sur cette clôture de la plus formidable lutte de nations qu'ait connue l'histoire.

Ce traité de paix n'a été attaqué chez nous, mais alors violemment, que par deux petits groupes politiciens : les gens d'extrême gauche, qui ont affecté de le considérer comme un monument de violence et d'injustice, et ceux d'extrême droite, qui l'ont proclamé au contraire œuvre de faiblesse et de maladresse.

Aux premiers il est à peine nécessaire de répondre. Loin d'être une

machine de guerre impérialiste et capitaliste, le traité de paix a au contraire appliqué très loyalement les quatorze points du Président Wilson, qu'avait expressément acceptés l'Allemagne. Le droit de libre disposition des peuples n'a nulle part été méconnu. S'il n'a été question de plébiscite ni pour la Posnanie, ni pour l'Alsace-Lorraine, c'est que la volonté de délivrance de ces provinces était évidente. Dès que la situation pouvait paraître plus ou moins douteuse, le plébiscite a été admis. On peut même trouver que le droit de domination allemande a été parfois maintenu, comme pour le Slesvig du sud, quand on aurait bien dû prendre l'avis de la population sur ce maintien; aucun plébiciste de sécession, notamment, n'a été permis, pas plus pour le Hanovre que pour le Holstein ou la Frise orientale. — L'occupation militaire de la région du Rhin, le mandat donné à la Société des Nations sur les colonies allemandes ne sont que des mesures temporaires. La réparation des dommages causés par l'Allemagne ne sera même pas intégrale, et aucune des mesures qui lui sont imposées n'a de caractère pénal. En somme, le sort que les Alliés et associés ont réservé à l'Allemagne est mille fois plus doux que celui qu'elle leur aurait infligé et celui qu'elle nous avait infligé en 1871. Donc aucun des reproches de dureté ne subsiste.

Mais ceux en sens opposé sont beaucoup plus sérieux, et il convient de les examiner avec attention.

Un premier reproche formulé par M. Barthou se réfère à la façon subreptice dont le traité a été fait : « La Commission rend hommage à la bonne volonté et au patriotisme des plénipotentiaires français; mais elle ne peut manquer de regretter, et elle m'a donné le mandat de le regretter formellement, que les Commissions de la Chambre aient été tenues pendant sept mois en dehors des négociations. » Ce regret est très justifié; si l'opinion publique avait été tenue au courant des pourparlers, elle aurait donné à notre gouvernement une force très réelle pour faire soutenir et peut-être triompher certaines conceptions. On comprend difficilement que nos plénipotentiaires n'aient pas insisté pour obtenir une publicité aussi grande que possible et que le Président Wilson ne leur eût certainement pas refusée; il s'était fort bien trouvé, auparavant, de traiter avec l'Allemagne en armes par des « communiqués à la presse ». Si ce sont les diplomates qui ont fait maintenir la tradition secrète, ils ont été mal inspirés, à mon humble avis.

Une critique beaucoup plus grave, et sur laquelle certains partis républicains s'accordent, avec les partis anti-républicains (à la différence du point précédent), concerne le statut politique intérieur de l'Allemagne :

Aucun des quatorze articles proclamés par le Président Wilson, dit M. Barthou, ne s'opposait à la dissociation de l'Allemagne... En traitant

avec chacun des Etats confédérés, les Puissances alliées et associées auraient isolé la Prusse... On peut regretter que l'armistice les ait prises au dépourvu ; mais de l'armistice au projet de paix soumis à l'Allemagne il s'est écoulé sept mois. La question n'a-t-elle pas été posée ?... En traitant avec l'Empire allemand, les Puissances ont donné à la constitution militaire de l'Allemagne une consécration officielle que le Chancelier de Fer n'aurait pas osé rêver... La Constitution qui s'élabore tend à diminuer les droits des Etats ; la Bavière, en particulier, risque de connaître, sous la République, une autonomie moindre que celle dont elle jouissait sous Guillaume II.

Le problème est nettement posé et l'on comprend combien, nous, Français, nous regrettons qu'il n'ait pas été résolu dans le sens indiqué ; une douzaine d'Allemagnes indépendantes et étrangères les unes aux autres, c'eût été une autre garantie pour la paix européenne que cette Allemagne unitaire et plus centralisée que jamais. Mais le morcellement de l'Allemagne n'était possible que si les Allemands le voulaient bien, et ils ne le voulaient pas. M. Barthou joue un peu sur les mots en disant qu'aucun des quatorze points wilsoniens ne s'opposait à une dissociation de l'Allemagne ; tous les quatorze en bloc s'opposaient au fait de violenter la volonté de ses habitants, et du moment qu'ils ne voulaient pas, à tort ou à raison, se dissocier, nous étions tenus, sous peine de nous conduire en simples Boches, de respecter leur vouloir. M. Barthou demande ici : La question, du moins, a-t-elle été posée ? On comprend combien il est difficile, pour ceux auxquels il s'adresse, de répondre. Nous devons supposer que nos plénipotentiaires ont pensé à tout ce à quoi nous pensons nous-mêmes et ont posé toutes les questions voulues. D'ailleurs, on nous a dit que la paix avait été une paix de solidarité comme la guerre avait été une guerre de solidarité; cela implique bien des choses et émousse bien des critiques.

En outre, ce qui atténue nos regrets, c'est que cette dissociation n'eût rien changé au fond des choses. Si elle avait été imposée par la force, il aurait fallu la maintenir par la force, et du coup l'avenir se noircissait singulièrement. Exiger même la signature des Etats particuliers à côté de celle de l'Allemagne aurait été assez fâcheux ; c'eût été reconnaître l'intégrité de la Bavière et nous lier les mains sur la question du Palatinat, et reconnaître aussi par contre-coup celle de la Prusse et nous lier les mains sur la question rhénane. Aurait-on été jusqu'à demander la signature des provinces, par exemple celles du Palatinat, de la Franconie et de la Souabe à côté de celle de la Bavière ? Cela aurait pu se faire, en dénonçant les traités de 1866 et de 1815 et même le recez de 1803 ; et vraiment rétablir le Hanovre aurait valu la peine de revenir sur les violations du droit germanique d'après Sadowa. Mais encore une fois nous n'étions pas les seuls, et si les autres puissances alliées et associées ne voulaient pas rétablir le Hanovre, comment pouvions-nous les convaincre ?

D'autant qu'on se fait de bien grandes illusions sur ce particularisme allemand. Tous ces petits princes, aussi fourbes que le Kaiser, jouaient la comédie, en 1869 comme en 1865, en nous assurant de leur amitié; et même en supposant qu'ils fussent sincères comme les rois de Saxe ou de Wurtemberg en 1813, leurs peuples les auraient vite entraînés dans le sens pangermaniste et prussien. Les petites intrigues puériles de la diète de Francfort d'entre 1815 et 1866 étaient vraiment pour nous une garantie bien inférieure à celles que nous avons établies avec nos alliés d'aujourd'hui. On peut donc penser que nous avons eu raison d'assurer solidement le présent par les moyens qu'on sait et de faire confiance à l'avenir. Que la génération présente chez nos ennemis reste imbue de passions brutales et cupides, cela n'a pas de quoi nous surprendre après une intoxication plus que séculaire, ni nous effrayer ; quant à la génération prochaine, rien ne dit qu'elle sera la même. Peut-être, notamment, verrons-nous se constituer cette Rhénanie celto-germanique que nous souhaitons et qui serait aussi heureuse, indépendante et respectée que la Belgique, la Hollande et la Suisse.

Le livre de M. Louis Barthou contient en annexe le *Mémoire* sur la rive gauche du Rhin adressé à la Conférence, le 25 février 1919, par le Gouvernement français, d'accord avec le maréchal Foch, et la *Note* du 29 juillet suivant, dans laquelle ce même Gouvernement explique à la Commission de la Chambre les raisons pour lesquelles il n'a pas maintenu la thèse de son Mémoire. Il s'agissait, en effet, de choisir entre deux solutions que la Note expose très clairement : ou bien occuper la rive gauche, séparée de l'Allemagne, pour une durée non définie mais avec nos seuls moyens, ou bien ne l'occuper que pour quinze ans au plus, et sans la détacher de l'Allemagne, mais avec tout un ensemble de garanties très précieuses, comme l'alliance armée de l'Angleterre et des Etats-Unis en cas d'agression. Et l'on comprend très bien que nos gouvernants se soient prononcés pour ce second parti. Qui peut affirmer, toutefois, que nos descendants ne regretteront pas l'autre ? Une Rhénanie indépendante eût eu chance de se constituer d'une façon durable, et qui sait si plus tard ses habitants ne fussent pas devenus d'aussi bons « occidentaux » que les Alsaciens? La vraie raison d'en douter, c'est qu'un Etat borné par le Rhin n'eût pas été viable ; les fleuves de nos jours ne sont pas des barrières, mais des traits d'union ; une véritable Rhénanie eût dû être à cheval sur le Rhin, comme l'était justement la Prusse rhénane; et du coup où s'arrêter? et pourquoi la Westphalie n'aurait-elle pas suivi le sort de la Rhénanie? Mais alors cette Allemagne rhénane eût été de nouveau entraînée par son propre poids vers l'Allemagne hercynienne. Tout bien considéré, le traité de paix du 28 juin, prudent, modéré et respectueux de tous les droits,

est aussi bon qu'une œuvre humaine peut l'être, et on devrait, au lieu de le critiquer, l'acclamer bien haut, surtout quand on pense à la Société des Nations qu'il instaure! C'est vraiment une ère nouvelle qui s'ouvre pour le monde (1).

HENRI MAZEL.

§

Le petit livre de MM. Hazen, Thayer, Lord et Coolidge s'occupe de la capitale turque. **Claimants to Constantinople** est la partie traitée par le Professeur Coolidge, qui, on peut le dire en passant, n'est pas un inconnu dans les milieux universitaires et diplomatiques à Paris. Dans cet essai historique M. Coolidge examine avec beaucoup de savoir et d'impartialité les titres de tous les prétendants à l'héritage de la Sublime Porte. On voit qu'il penche pour l'internationalisation de « cette ville fameuse entre toutes ».

La première partie de cet ouvrage porte le titre **Three Peace Congresses**. Due à l'effort réuni de MM. Hazen, Thayer et Lord, professeurs ou anciens élèves de Harvard, elle a été écrite avant la réunion de la Conférence de la Paix et nous aide beaucoup à comprendre les difficultés rencontrées actuellement au Quai d'Orsay. On nous présente un tableau des précédents grands congrès européens, ceux de Vienne, Paris et Berlin ; une description de leur organisation et des portraits des principaux acteurs. On y trouve des aperçus nouveaux, des conclusions originales, quelquefois un peu hardies, et des présentations de faits tout à fait dignes d'attention.

THÉODORE STANTON.

§

La neutralité du Luxembourg, qui ne pouvait avoir « ni fortifications, ni armée », avait été reconnue depuis 1867 et à nouveau en 1872 à propos du chemin de fer allemand Guillaume-Luxembourg, dont la convention même fut renouvelée avant terme, en 1902. On a fait également remarquer qu'à la conférence de La Haye les délégués suisses et luxembourgeois avaient demandé que les dispositions relatives « à toute occupation en général ne soient pas appliquées aux pays neutralisés », — c'est-à-dire qu'ils espéraient demeurer en dehors de tout conflit. Mais la convention relative au Grand-Duché devait être pour l'Allemagne un autre « chiffon de papier ». Une publication officielle : **Neutralité du Grand-Duché de Luxembourg pendant la guerre de 1914-1918, attitude des pouvoirs publics**, a réuni les pièces officielles du

(1) A l'heure où je corrige ces épreuves, la Société des Nations vacille, les Etats-Unis faisant mine de s'en retenir. Raison de plus pour nous de la maintenir. Noblesse française oblige! Je crois, d'ailleurs, que les Etats-Unis finiront par suivre leur grand et magnanime président.

débat et devra prendre place dans la série des documents relatifs au conflit. — Dès la fin de juillet 1914, dit la notice placée en tête de ce recueil, le ministre d'Etat put signaler des préparatifs sur la rive allemande de la Moselle et de la Sure, et, sans crier gare, le 3 août, « des officiers et soldats allemands vinrent prendre de force possession de la gare de Trois-Vierges et couper les rails du chemin de fer sur une longueur de 150 mètres. Le Luxembourg protesta, ne pouvant faire mieux. Le détachement s'était retiré, en prétextant d'une erreur, et déjà l'on proposait de faire sauter tunnels et ponts sur la route d'Allemagne, quand, la nuit même, les troupes allemandes passant la frontière, envahirent le Grand-Duché. Il y eut encore des protestations, mais bien inutiles. Tout au plus l'Allemagne déclara que les mesures prises ne constituaient pas un acte hostile, mais une précaution contre l'attaque éventuelle d'une armée française sur les chemins de fer affermés à l'Empire. Le Boche n'est jamais chiche de mensonges lorsqu'il s'agit de son intérêt. On ajoutait, du reste, que le Grand-Duché serait indemnisé. D'autres explications furent données ensuite concernant la marche des troupes françaises sur la ville même de Luxembourg. Mais la proclamation qui arguait de ces faits avait été apportée *toute prête d'Allemagne* et fut affichée le lendemain 3 août. On y déclarait que la France avait ouvert les hostilités en attaquant des troupes allemandes sur le sol luxembourgeois et que l'Empereur n'avait fait que « céder à l'amère nécessité en occupant le pays » et que le séjour des troupes serait temporaire. Le Grand-Duché fit entendre sans doute que l'accusation concernant une menace de la France était toute gratuite et que les rails du chemin de fer avaient même été enlevés de notre côté sur la ligne Longwy-Mont-Saint-Martin, de même qu'il démentit le bruit répandu par les Allemands que 650 cyclistes français avaient franchi la frontière le soir du 1er août. Mais tout fut inutile. L'Allemagne qui voulait passer avait envahi le territoire et s'y conduisit comme en pays conquis — jusqu'à la dernière offensive qui l'obligea enfin à déguerpir. — Le général Maitrot rappelait dernièrement les coquetteries de la Grande-Duchesse avec les Boches ; mais divers changements avaient fini par intervenir, dont l'historique, plus tard, ne manquera pas d'intérêt. — Le recueil que publie la chancellerie du Luxembourg suit les événements et mérite de prendre place parmi les pièces officielles qui ont été données sur la guerre. On en peut même citer de curieuses comme « les arrestations opérées par l'occupant et les condamnations prononcées contre des Luxembourgeois par les Conseils de guerre allemands » ; ou encore « le contrôle et la surveillance des étrangers résidant sur le sol du Luxembourg ; l'enrôlement dans l'armée allemande de Luxembourgeois » ou de sans-nationalité résidant sur le territoire du Luxembourg, etc....

à côté de la proclamation allemande du général commandant le 8e corps, et d'autres, édifiantes, concernant la moralité de l'envahisseur et les circonstances de l'occupation.

Il est toujours intéressant dans un procès de recueillir les témoignages des parties,et c'est de ce point de vue surtout, je crois, qu'on doit considérer le livre de J. Ursu : **Pourquoi la Roumanie a fait la guerre**. L'Autriche-Hongrie, dont l'expansion avait été arrêtée vers l'Occident, et qui s'était tournée du côté de Salonique, devait fatalement s'en prendre à la Roumanie après la Serbie. En 1908 elle avait annexé adroitement la Bosnie et l'Herzégovine, tandis que Ferdinand de Cobourg, qui était un des pions de l'échiquier,se proclamait Tsar d'une Bulgarie indépendante (5 octobre). La Bulgarie, en effet, ne fut qu'un instrument de l'Autriche contre les Serbes et finit par les attaquer, ainsi que les Grecs, après la guerre victorieuse contre la Turquie. Le traité de Bucarest ne donna d'ailleurs à la Roumanie que des rectifications de frontière, mais empêcha le développement de la Bulgarie et gêna les petites combinaisons autrichiennes. Le gouvernement de François-Joseph avait essayé plusieurs fois déjà de rendre inévitable une nouvelle guerre, quand l'assassinat du prince héritier, « qui provoqua une joie indécente à Vienne comme à Buda-Pest », vint donner l'occasion d'intervenir. — Comme l'Italie, la Roumanie avait un traité avec l'Autriche, mais elle fit savoir qu'elle garderait « l'expectative armée », car elle ne pouvait approuver l'agression. La guerre des Balkans était dirigée contre la Serbie ; pourtant la Roumanie, du fait, se sentit menacée ; ses intérêts, d'ailleurs, étaient d'accord avec ses sentiments ; elle avait devant elle les Bulgares ennemis, qui étaient alliés aux empires centraux, et elle revendiquait des provinces occupées par l'Autriche-Hongrie.

Après ce préambule, qui indique la situation, M. J. Ursu fait un long historique du peuple roumain, afin de rappeler ses droits. Sans doute il a raison de revendiquer les terres qu'il habite et de déclarer que la Transylvanie n'est qu'une de ses provinces, de même que la Crisana ou le Banat; sans doute les Hongrois sont « un peuple parasite et qui a usurpé leurs terres » ; un peuple dont on peut déplorer la malveillance, la sauvagerie asiatique, les persécutions savamment ourdies, — et l'on peut regretter le caractère barbare dont il a donné de trop nombreux exemples. Mais c'est l'état de fait, et les guerres d'indépendance sont toujours venues corriger des situations analogues. Entre temps,il nous montre la main mise de l'Allemagne sur le marché roumain ; le rôle de ses banques, surtout dans l'industrie du pétrole ; de ses agents, consuls et vice-consuls, et leurs agissements au cours de la guerre récente, — de même qu'il peut dénoncer plus loin les prétentions hongroises qui auraient voulu faire de la Roumanie un Etat-tampon entre les Slaves du sud et ceux du nord.

La configuration malheureuse de la Roumanie, Etat disposé « en croissant », et auquel manque sa forteresse centrale naturelle, la Transylvanie, la mettait dans un état d'infériorité stratégique dont l'ennemi profita. Le Danube même est une mauvaise défense, car sa rive est plus basse du côté roumain que du côté bulgare. — Entre temps M. J. Ursu a fort bien caractérisé le personnage de François-Joseph, « qui n'était en réalité qu'un Allemand, et, comme Allemand, haïssait tout ce qui était slave et surtout ce qui était latin ; qui s'était enfin soumis aux Magyars, dont il attendait la consolidation de son trône ». Après un chapitre sur la situation des Roumains de Hongrie, à la veille de la guerre actuelle, il parle des attentats autrichiens en Bucovine et de la politique traditionnelle de la Roumanie, ainsi que de « l'affinité de la race avec la France et l'Italie » pour arriver à la responsabilité de la dernière guerre ; à l'influence de la politique de l'Angleterre sur l'esprit des Roumains ; à l'idéal des Alliés et à l'intervention de la Roumanie, trahie par les Russes et qui eut le résultat malheureux que l'on sait.

Il termine en revendiquant avec les négociations actuelles la Transylvanie, le Banat, Crisana, Maramures, la Bucovine et la Bessarabie, ce qui lui donnerait ses limites naturelles, c'est-à-dire la Tisa, le Danube et le Dniester avec le plateau transylvain comme place d'armes et une population de 16 millions d'âmes. C'est la réponse à la question que pose le titre du volume ; la Roumanie a fait la guerre pour les avoir. C'est surtout une des pièces du grand procès des nationalités que réveilla l'agression de l'Austro-Allemagne et que les négociations actuelles doivent essayer de résoudre, — autant, du moins, qu'il est humainement possible.

A la librairie Bloud et Gay, M. St. Stanoyevitch a retracé **le Rôle des Serbes de Hongrie** *dans la vie nationale du peuple serbe*, qui avait été établi dans la Batchka, le Banat et le Srem, — trois provinces que traverse le Danube, — depuis la fin du VIe siècle. Persécutés lors de l'invasion des Magyars au Xe, les Serbes se retrouvèrent en nombre lors de l'invasion turque, qui chassait devant elle les populations chrétiennes et finit par gagner jusqu'à la Save et au Danube (XVe s.). C'est alors que fut établie la frontière militaire, peuplée surtout de Serbes qui avaient pour mission d'endiguer le flot musulman. Au XVIe siècle, toutefois, la Batchka, le Banat et le Srem furent conquis par les Turcs, dont les Serbes devinrent tributaires. Ils demeurèrent dans le pays et s'y trouvèrent même renforcés après sa libération. L'empereur Léopold Ier en appela de nouveaux, mais qui firent leurs conditions, — conditions que l'Autriche aussi bien s'empressa d'éluder. Ce fut le début d'une longue lutte concernant l'indépendance religieuse, nationale et économique, que M. St. Stanoyevitch a retracée longuement. Les Serbes demandaient

la réunion des trois provinces en un seul duché ou Voïvodina ; mais la lutte, qui eut des alternatives diverses, durait encore au XIXe. D'autres chapitres de cette étude retracent la lutte des Serbes de Hongrie pour la reconnaissance de leur vie nationale et parlent de la civilisation des Serbes de Hongrie.

Le petit volume de M. A. Chaboseau : **les Serbes, Croates et Slovènes**, qui vient encore dans cette série, a l'avantage de ne pas avoir été écrit par quelqu'un des peuples en chicane. Il peut donc voir la situation du dehors et l'expose d'une façon beaucoup plus impartiale. Il épilogue sur les conséquences excessives et absurdes qu'aurait l'application intégrale du principe des nationalités. Le président Wilson, en effet, a oublié d'éclairer sa lanterne, ce qui l'a empêché de voir plus loin que le bout de son nez, et M. Chaboseau a parfaitement raison de dire que ce qui est en cause ce sont des ambitions beaucoup plus que des nécessités ou même des intérêts. D'ailleurs il ne peut jamais y avoir que des solutions d'espèce, relatives et temporaires, et dans les revendications de cette sorte, les frontières à attribuer à l'un ou à l'autre diffèrent selon les cas et les circonstances. Il discute ensuite sur l'origine des divers peuples de l'Europe centrale et apporte sur eux, leurs ambitions et leur avenir des renseignements beaucoup plus précis que ceux qu'on rencontre d'habitude. Ce sont des Yougo-Slaves ou Slaves du Sud, — les Serbes, dont il raconte le passé héroïque, la période de vassalité puis l'indépendance, la guerre de 1912 à 1918, — tandis qu'à côté d'eux vivent des Roumains et Koutzo-Valaques, Albanais, Bulgares, Turcs, Grecs. C'est la question du Monténégro, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, la Slavonie-Sirmie, la Slovénie et, en Transleithanie, la Médioumourie, la Baranya et le Banat. C'est aussi la Dalmatie et son archipel ; la question de Fiume, de Trieste et de l'Istrie, de Goritz et Gradisca, ainsi que l'avenir de la Yougo-Slavie, etc... Ce travail, en somme, substantiel, a été donné dans les collections de la librairie Bossard.

CHARLES MERKI.

§

J'ai soutenu le premier (et dans le *Mercure* du 16 septembre 1916) que Guillaume II avait toujours voulu la guerre, et que seule l'absence d'un allié consentant à marcher avec lui l'a empêché de la faire jusqu'en 1914. Depuis, A. N. Davis, dentiste du Kaiser, a révélé que des Allemands (évidemment de l'entourage du Kaiser) eux-mêmes avouaient que si la guerre n'avait pas eu lieu plus tôt, c'était parce *qu'il avait été considéré comme dangereux de provoquer la guerre sans la coopération de l'Autriche*. C'est exactement ce que j'avais expliqué dans mon travail sur *la Diplomatie de Guillaume II*. M. Henri Mazel consacre un livre intitulé **La Psychologie**

du Kaiser à soutenir les thèses suivantes : « Guillaume II a toujours voulu écraser la France ; loin d'être entraîné par les Pangermanistes, c'est lui qui a provoqué et attisé leurs haines ; il doit donc supporter la responsabilité d'une guerre qu'il a conçue, préparée et déclarée. » Les conclusions de M. Mazel sont donc les mêmes que les miennes. Son livre diffère cependant notablement du mien. Je me suis attaché avant tout à exposer en détail le mécanisme de la politique du Kaiser ; M. Mazel, au contraire, s'en tient à des généralités. Il ne recherche pas les précisions ; il se borne à prouver à l'occasion de chacun des épisodes de la diplomatie du Kaiser qu'il a agi comme s'il avait cherché à faire éclater la guerre.

Son livre est d'ailleurs fort bien écrit, très agréable à lire, et témoigne d'une connaissance approfondie de la littérature du sujet.

Un chapitre seulement appelle une mention spéciale : celui relatif à l'affaire Dreyfus. M. Mazel croit que l'auteur du bordereau est le colonel allemand Schwarzkoppen, dans la corbeille duquel il fut trouvé ! Il pense que cette opinion aura « l'avantage de mettre tout le monde d'accord » ! Assurément, mais d'accord sur ce point qu'elle est la plus rocambolesque des explications de cette affaire célèbre, depuis longtemps connue dans ses plus petits détails. M. Mazel paraît d'ailleurs assez mal la connaître, et c'est évidemment une circonstance qui explique en partie son erreur. C'est ainsi qu'il donne comme premier argument : « que l'écriture du bordereau soit forgée, c'est ce qui résulte du papier pelure dont son auteur fait usage ». On a fait observer dès l'origine que c'était pour pouvoir mettre un grand nombre de feuilles dans une lettre de poids ordinaire que le traître avait fait usage de papier à décalquer (il est, en effet, d'un poids très léger). De plus, le papier du bordereau est d'un genre très spécial. Henry et du Paty de Clam n'ont pu trouver un papier identique lors du procès, et en revanche la Cour de cassation fit saisir chez M. Rieu, tailleur, rue Richelieu, deux lettres d'Esterhazy écrites sur ce même papier.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Henri Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis : *Mémoires (vingt-six mois en Turquie)*, Paris, Payot, 10 fr. — Auguste Marguillier : *La Destruction des Monuments sur le front occidental*, Paris, Van Oest, 5 fr. — F. Engerand, député : *Le fer sur une frontière. La politique métallurgique de l'Etat allemand*, Edit. Bossard, in-8, 6 fr. 40. — Lieutenant F. Maury : *L'apogée de l'effort militaire français*, in-8, Union des grandes associations.

M. Henri Morgenthau est né en Allemagne, où il passa les neuf premières années de sa vie. Il n'en représenta pas moins, avec zèle et loyauté, les intérêts de sa patrie d'adoption, pendant les vingt-six mois qu'il passa à Constantinople. Quand, au retour de sa mission,

l'ambassadeur des Etats-Unis s'arrêta à Berlin, le 3 février 1916, il eut un entretien avec M. de Jagow, au cours duquel il fit nettement comprendre au secrétaire d'Etat impérial que les Germano-Américains entreraient comme un seul homme dans la guerre, si le président Wilson la décidait. Ce patriotisme des Allemands d'Amérique, qui devait s'affirmer dans la suite avec tant d'éclat, M. Morgenthau en fournit la preuve vivante tout au long de ses **Mémoires**, dont une version française vient de paraître.

Témoin attentif des événements, M. Morgenthau fut mis en mesure de suivre de près tous les incident qui précédèrent la mainmise de l'Allemagne sur l'empire ottoman. Il arriva à Constantinople en 1913, alors que le baron de Wangenheim était déjà installé dans la place, peu de semaines avant que le général Liman von Sanders n'eût entrepris la « réorganisation » de l'armée turque. Les desseins des empires centraux lui apparaissent clairement, et, s'il loue l'aménité de l'ambassadeur autrichien Pallavicini, représentant traditionnel de la vieille diplomatie, il s'aperçoit bien vite que ce gentilhomme désabusé suit docilement les directives de son collègue allemand. Wangenheim, vantard et brutal, ne cache du reste pas son jeu, et c'est par sa bouche que M. Morgenthau fut renseigné sur les décisions prises à Potsdam, au commencement du mois de juillet 1914. Il faut noter la précision de ce portrait du diplomate de sac et de corde que l'auteur dessine au début de son volume :

> En réalité, il savait allier le jovial enthousiasme de l'étudiant à la rapacité du diplomate prussien et au laisser-aller de l'homme du monde. Je le vois encore, assis au piano, improvisant d'après quelque beau thème classique, puis, soudain, tapant à tour de bras la plus échevelée des chansons à boire d'étudiant, ou quelque banale mélodie populaire. Je me le rappelle aussi, jouant au polo, éperonnant sa splendide monture, la poussant aux efforts les plus rapides, — jamais assez rapides pour ses ambitions sportives. En vérité, dans toutes ses actions, importantes ou futiles, perçait le même esprit d'acharnement. Aussi bien, quand il flirtait avec les belles Grecques de Péra, ou passait des heures autour de la table de baccara du Cercle d'Orient, ou pliait les représentant officiels de la Turquie à sa volonté, selon les intérêts de sa patrie, toute sa vie n'était qu'un jeu, qu'il fallait risquer avec plus ou moins d'insouciance, car la chance favorisait l'audacieux, le téméraire, capable d'acheter le succès ou la défaite sur un simple coup de dé. Et le jeu le plus important de tous, — celui sur lequel était « misé », suivant l'expression de Bernhardi, « l'empire du monde ou l'écroulement », — celui-là Wangenheim ne le jouait pas languissamment, encore que ce fût le simple devoir qui lui avait été assigné.

D'un bout à l'autre, les *Mémoires* de l'ambassadeur Morgenthau ne sont, en somme, que la chronique des faits et gestes du baron Wangenheim, tant ce personnage parvint à se placer au centre des intrigues turques pendant les premières années de la guerre. Mais

il y a dans ce volume d'autres portraits : celui du cruel et voluptueux Enver Pacha, ministre de la Guerre ; celui de l'indolent Talaat Bey, ministre de l'Intérieur ; celui de l'ambitieux Djemal Pacha, ministre de la Marine, organisateur de l'expédition d'Egypte. A côté des dirigeants du Parti Union et Progrès, qui menèrent la Turquie à sa perte, voici l'hésitant Saïd Halim, grand vizir ; le retors Bedri Bey, préfet de police de Constantinople, qui mit tant d'obstacles au départ des colonies étrangères, au moment de l'entrée en guerre de l'Empire turc et que M. Morgenthau parvint à se concilier, en faisant publier son portrait sur le *New-York Times*. L'auteur nous raconte avec bonne humeur ses démêlés avec tous ces personnages, qu'il fit céder à maintes reprises devant sa volonté tenace, pour les contraindre à mener la guerre avec plus d'humanité. M. Morgenthau, qui ne savait pas le français, devait le plus souvent avoir recours à un interprète, mais Talaat *baragouinait* l'allemand, et l'ambassadeur américain le relança plus d'une fois à son domicile particulier pour lui arracher des décisions.

Constantinople fut, en plusieurs occasions, le véritable centre de la guerre. C'est là qu'elle aurait pu finir au bout de quelques mois, si les Alliés avaient fait preuve de plus de clairvoyance, et c'est de là aussi que partirent, en janvier 1915, les premières tentatives de paix. En mettant la main sur la Turquie, les Allemands savaient ce qu'ils faisaient. Ils se souciaient peu alors d'entreprendre d'éphémères conquêtes en Orient, et l'expédition d'Egypte ne fut jamais qu'une diversion sans portée générale. Ce qui importait pour eux, c'est d'enfoncer un « coin » entre la Russie et les Alliés, et ils y réussirent si bien que l'empire des tsars s'effondra, simplement parce que nous étions coupés de la mer Noire. La tâche était facile, du reste, préparée comme elle l'était dès avant les hostilités. M. Morgenthau le constate. « Il s'agissait simplement, dit-il, d'imposer sa domination à un gouvernement corrompu et dégénéré. »

A deux reprises, une intervention énergiques des Alliés, si elle se fût produite au moment opportun, eût été à même de mettre un terme aux visées germaniques sur le Bosphore et de modifier en même temps l'aspect des opérations. Dans l'un comme dans l'autre cas, le témoignage de M. Morgenthau est formel. Si, le 21 août 1914, les croiseurs de bataille anglais avaient poursuivi le *Gœben* et le *Breslau* jusqu'à l'entrée des Dardanelles, c'en était fait de la politique de Guillaume II à Constantinople.

Supposons, écrit l'auteur, supposons que, forçant le détroit, ils (les croiseurs) aient attaqué et coulé leurs adversaires dans la mer de Marmara. Certes, ils auraient pu agir ainsi, et conscients de tout ce que nous savons maintenant, ces procédés eussent été légitimes. Il est probable que l'anéantissement des navires eût empêché l'entrée en guerre de la Turquie ; car

leur possession imposait, le moment venu, l'union des armées turques aux armées allemandes. La flotte du Sultan devenait, de ce fait, plus puissante que la flotte russe de la mer Noire et mettait celle-ci dans l'impossibilité d'attaquer Constantinople. Ainsi le *Gœben* et le *Breslau* assuraient pratiquement aux forces turco-allemandes le contrôle de la mer Noire. De plus, ils pouvaient tenir en respect Constantinople et offraient à la marine allemande toute facilité, l'occasion échéante, de terroriser les Turcs.

L'historien impartial qui analysera cette guerre et ses conséquences constatera, j'en suis convaincu, que le passage du Détroit par ces navires allemands riva la destinée de la Turquie à celle de l'Allemagne et décida du sort de l'Empire turc.

Mais il n'était pas trop tard pour agir. Le forcement des Dardanelles, même sans le concours d'une armée de terre, pouvait être considéré comme possible, au moment où les vieux forts de la côte n'avaient pas encore été organisés par les Allemands. « Si l'Angleterre y voit une manœuvre importante se rattachant à la guerre, disait Wangenheim, elle pourrait réussir en sacrifiant dix navires et arriver jusqu'à la mer de Marmara en moins de dix heures ! » Et l'amiral britannique sir John Fisher (si l'on en croit le rapport Crowner) avait évalué le succès de l'entreprise à douze navires, estimation qui ne différait pas beaucoup de la précédente. Le 18 mars 1915, la flotte alliée effectua sa plus forte offensive, dont les résultats parurent alors désastreux : la perte du *Bouvet*, de *l'Océan* et de l'*Irrésistible*, plus quatre autres navires endommagés. Des seize bâtiments engagés dans cette bataille, il y en eut sept mis hors de combat, soit temporairement, soit d'une façon définitive. Fallait-il s'arrêter là ? On a répété souvent depuis quatre ans que si la flotte britannique avait consenti à des sacrifices dans la même proportion que la flotte française, le succès de l'opération eût été assuré.

M. Morgenthau est encore plus précis. Le 18 au soir, raconte-t-il, le général Mertens, alors chef du Service technique du Détroit, disait au correspondant de l'*Associated Press*, M. Georges A. Schreiner, qu'il s'attendait à une seconde attaque de la flotte ennemie, et qu'il craignait de ne pouvoir tenir que quelques heures. Le journaliste américain put constater, par lui-même, que le fort Hamidié, sur la côte d'Asie, n'avait plus que dix-sept obus perforants, tandis que le fort Kilid-Ul-Bahr, sur la côte d'Europe, en avait juste dix. Si donc les Anglais avaient renouvelé leur tentative, ils auraient, avec des pertes minimes, atteint Constantinople, où un train était sous pression pour éloigner les représentants du Gouvernement. M. Morgenthau affirme qu'une révolution eût été inévitable à la vue des premiers navires ennemis.

Cependant l'attaque ne se renouvela pas. L'ambassadeur américain entrant huit jours plus tard, « par hasard », à l'ambassade d'Allemagne, fut témoin de la stupéfaction que provoqua cette abstention.

« *Es ist ausserordentlich* », ne cessait de répéter von der Goltz. « *Es ist unerhoert* », confirmait Wangenheim. Finalement les Allemands trouvèrent une explication à l'attitude de la Grande-Bretagne :

L'Angleterre, décidèrent-ils à l'unisson, n'avait en réalité aucun enthousiasme pour l'entreprise des Dardanelles, parce qu'en cas de succès elle devait céder Constantinople à la Russie, ce qui n'était point dans ses intentions.

Les *Mémoires* de M. Morgenthau sont muets sur la suite de l'expédition. Pourtant, le malencontreux débarquement dans la baie de Suvla aurait encore pu fournir prétexte à maint épilogue. Par contre, on trouvera dans les révélations de l'ambassadeur américain des détails précis sur les persécutions des chrétiens, et en particulier sur les massacres des Arméniens, auxquels il dut assister en spectateur frémissant et impuissant. Son livre est le seul document authentique sur la Turquie pendant la guerre que nous possédions jusqu'à présent ; il n'en est que plus précieux.

Il n'est jamais trop tard pour parler des crimes allemands. Louis Dumur a eu raison de mettre en scène, avec une vérité si poignante, les atrocités commises par la race incivilisable, et il nous faut louer M. Auguste Marguillier d'avoir mis en lumière les dévastations accomplies par nos ennemis pendant plus de quatre ans. Il le fait en artiste consciencieux, en savant qui connaît le sujet dont il parle. **La destruction des monuments sur le front occidental** est une réponse aux plaidoyers allemands. On connaît la tâche hasardeuse entreprise par un Paul Clemen, professeur à Bonn et conservateur en chef des monuments historiques des provinces rhénanes, pour justifier (tout en les déplorant) les destructions commises en France et en Belgique, faisant observer combien il était impossible qu'un peuple ayant fourni, comme la nation allemande, tant d'admirateurs et d'historiens de nos créations architecturales, eût pu se livrer contre elles à des attentats aussi sacrilèges, mais ne rougissant pas d'ajouter que « ce culte des monuments apparaît comme un étonnant anachronisme et une intempestive sentimentalité dans un moment où il s'agit de la victoire ou de la chute de la pensée allemande dans le monde ». On sait comment l'inénarrable Grautoff, qui fut notre hôte pendant de longues années, s'efforça de montrer que les Allemands, loin de détruire les monuments, se sont efforcés de les conserver, comment M. Joseph Sauer nous fit le reproche de ne pas avoir assez mis à l'abri nos monuments pour les soustraire à l'atteinte des obus allemands.

M. Marguillier répond victorieusement à tous ces sophismes. Il passe en revue les méfaits successifs des armées allemandes, depuis

l'incendie méthodique de Visé et les ravages de Louvain, jusqu'aux dévastations de la Somme ; il s'arrête longuement au martyre de Reims, pour conclure par un aperçu des destructions en Italie. Son ouvrage, divisé en huit chapitres, établit, pour chaque région, le bilan des méfaits allemands que la « doctrine de guerre » de nos ennemis devait justifier devant l'Histoire si les chances des batailles ne s'étaient pas tournées en notre faveur. Ce livre sobre et consciencieux, où les faits sont présentés dans leur exacte et tragique réalité, est accompagné de nombreuses photographies qui rendent plus saisissante encore la tristesse contenue qui imprègne le texte.

HENRI ALBERT.

§

La question de Briey, malgré tous les efforts qui ont été tentés pour apporter autour d'elle les éclaircissements désirables, reste irritante et enveloppée de mystère. Que de fois, au cours de l'âpre lutte, sur le front de Verdun, parmi les rangs de notre armée, on s'est demandé les raisons que l'on pouvait avoir de s'abstenir de toute entreprise contre ce centre de production, où l'ennemi puisait le plus clair de ses ressources en minerai de fer pour alimenter sa guerre. Au moins jusqu'en février 1916 nous tenions presque sous notre canon ce véritable trésor de guerre de l'adversaire. La rage au cœur, avec un douloureux point d'interrogation dans l'esprit, on assistait par les nuits sombres à l'embrasement du ciel par les hauts-fourneaux, signalant l'activité de la fabrication de l'ennemi. Il semblait qu'il y eût un mot d'ordre pour ne pas troubler cette activité. Sans doute nous devions rentrer en possession un jour de cet eldorado de la métallurgie ; il importait de ne pas en consommer la ruine nous-mêmes. Du moins, ce sont les raisons que l'on se donnait, à défaut de plus satisfaisantes. Mais un bombardement même systématique n'eût pas suffi à assurer cette ruine : tout au plus aurait-il pu gêner le travail de production intense qui s'y accomplissait. Observait-on la même abstention sur d'autres points de notre territoire, tombés en possession de l'ennemi ? Ne continuions-nous pas à détruire avec notre artillerie d'autres centres importants que nous espérions également reconquérir ? Alors ? En 1916, certains journaux, l'*Echo de Paris*, l'*Œuvre*, *Paris-Midi*, s'inquiétaient d'un état de choses aussi paradoxal. La Commission de l'armée du Sénat s'en émouvait à son tour et « appelait de la manière la plus pressante l'attention du gouvernement sur cette question vitale... ». C'est à ce moment, si nos souvenirs sont exacts, que parut dans *le Temps*, sous la signature de M. Max Hoschiller, sujet autrichien, une série d'articles destinés à rassurer l'opinion, en prétendant nous montrer que nos ennemis ne tiraient de la région de Briey qu'une infime partie du minerai nécessaire à leur outillage

de guerre. C'en était fini de la « légende de Briey » que M. F. Engerand avait si courageusement mise en lumière, dès 1915, dans *le Correspondant*. Et le silence se fit. Il nous fallut arriver aux environs de l'armistice pour voir paraître le livre de M. Engerand : *Le Secret de la frontière*, dont nous avons parlé dans un numéro précédent. Puis, le 31 janvier 1919, ce fut l'interpellation de M. Barthe, qui éclata comme une bombe et détermina la nomination d'une commission d'enquête sur l'ensemble de la question de Briey. M. F. Engerand, nommé rapporteur, a mission de répondre à deux questions : 1° Comment, laissa-t-on se concentrer la presque totalité de notre production métallurgique sur la frontière, sous le canon de l'ennemi? 2° Comment, dès les premiers jours de la guerre, la région de Briey fut perdue pour nous ? Il restera à répondre à une troisième question : que fut-il fait pour reconquérir la région de Briey après son occupation par l'ennemi, et que fut-il tenté pour lui interdire ou lui rendre plus difficile l'usage du minerai de cette région ? Cette dernière question, semble-t-il, compte au nombre de celles auxquelles doit répondre la Grande Commission, nommée par le Sénat, sur la proposition de M. Doumer, au lendemain de l'interpellation de M. Barthe, pour enquêter sur les faits de la guerre.

Il nous a paru utile de préciser l'état de la question de Briey, avant d'aborder l'examen de la nouvelle étude que M. F. Engerand vient de nous donner sous le titre : **Le Fer sur une frontière. La Politique métallurgique de l'Etat allemand.** A vrai dire, cet ouvrage est une sorte d'avant-propos de la question de Briey proprement dite. Pour nous convaincre de l'utilité pour un Etat de poursuivre une politique métallurgique, aujourd'hui que la houille et le minerai de fer sont le substratum de la guerre, M. F. Engerand a pensé qu'il ne pouvait mieux faire que de nous apporter la preuve que le gouvernement allemand n'a pas cessé de son côté de pratiquer à cet égard une politique prévoyante, même en entrant en lutte avec des intérêts privés formidables. On nous montre la volonté formelle avec laquelle l'Etat allemand s'est constamment opposé à la concentration de sa métallurgie sur la frontière lorraine, où l'appelaient les gisements de minerai. Il réussit ainsi à maintenir toute sa métallurgie de guerre sur la rive droite du Rhin. « Il s'y employa par des roueries et de vrais tours de Scapin, nous dit M. Engerand, sabotant systématiquement la fabrication du coke de la Sarre et le rendant inemployable par les hauts-fourneaux, refusant obstinément la canalisation de la Moselle et de la Sarre. » L'Etat français aurait donc pu, de son côté, poursuivre une politique plus prévoyante, liée aux nécessités auxquelles nous aurions à faire face en temps de guerre. Mais qui donc s'en inquiétait chez nous ? Il y avait bien quelques esprits avertis ou inquiets que troublait quelque

peu l'existence d'une sorte de consortium entre nos industriels lorrains et ceux d'au delà de la frontière, basé sur des échanges réciproques des matières premières, dont ils avaient l'exploitation. Les premiers cédaient aux seconds le minerai qu'ils avaient en abondance ; ils recevaient en échange le charbon qui leur faisait défaut. Quant au monde militaire, il faut bien l'avouer, rien ne l'inquiétait dans une pareille question. Il me souvient qu'en 1913, au cours d'un voyage le long de notre frontière lorraine, on me remit une brochure, écrite par un officier qui désirait garder l'anonyme, et intitulée : *30 kilomètres de frontière à couvrir*. Cette brochure avait précisément été imprimée à Briey. Je l'ouvris avec une vive curiosité. L'auteur y préconisait l'installation de 2 bataillons de chasseurs à Briey et à Audun-le-Roman, simplement pour servir de flancs-garde à un bataillon chargé de la protection du dépôt de locomotives de Conflans et d'assurer l'écoulement de celles-ci sur Verdun. Ces trois bataillons devaient d'ailleurs se replier eux-mêmes sur Verdun, à la suite des locomotives. Du bassin de Briey, il n'était pas le moindrement question. Ceci prouve que nos officiers, trop souvent étroitement confinés dans leur spécialité, restent en général étrangers à toutes les questions contemporaines. M. F. Engerand écrit : « En gardant strictement la frontière de Longwy à Briey, l'armée française tenait sous le canon près des 2/3 du minerai de fer allemand. » Il semble, en effet, qu'on aurait pu organiser cette région, qui représentait de si gros intérêts, comme on le fit plus tard pour la région de Verdun, lorsque le régime des régions fortifiées succéda à celui des places fortes. Il eût été logique que la concentration de nos armées fût liée à un objectif qui visât à conserver en notre possession le bassin de Briey. Il y avait là une organisation défensive à prévoir. Mais, avant la guerre, en France, on ne se souciait guère que de faire des affaires. Il ne paraît pas, d'ailleurs, qu'il y ait grand'chose de changé à cet égard.

L'étude de M. Engerand nous intéresse davantage encore dans ses conclusions, qui visent l'avenir. Il demande que la Conférence de la Paix impose à l'Allemagne de concentrer sa production métallurgique, contrairement au passé, sur la rive gauche du Rhin, qui, d'après le traité de paix, doit être désarmée. Elle se trouverait ainsi sur ce glacis « en position d'otage ». Il est nécessaire, conclut M. Engerand, que « la métallurgie allemande, qui eut de telles responsabilités dans cette guerre, renonce à tout esprit offensif ». A cet effet, rien ne vaudrait comme de la concentrer dans la zone où se livreraient les premiers combats. « Quand elle sentirait que sa destruction pourrait être le premier enjeu de la guerre, il y a gros à parier qu'elle deviendrait rapidement pacifiste. » Telles sont les conclusions de cette intéressante étude.

Je signale avec plaisir une brochure de M. le lieutenant Fr. Maury, de l'armée territoriale : **L'apogée de l'effort militaire français**. L'auteur y montre que « seule ou presque seule la France a tenu tête sur le front occidental, en 1914, 1915 et durant une partie de 1916 » aux armées allemandes ; et que du 15 juillet au 8 août 1918, c'est elle encore qui vainquit l'élite des forces impériales, — 76 divisions de choc. Ce sont vérités bonnes à connaître et maintenir, sans nous empêcher de rendre justice à nos alliés.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Espagne.

LE CONGRÈS DES SCIENCES DE BILBAO. — Le dimanche 7 septembre dernier s'inaugurait à Bilbao un *Congrès des Sciences*, dont S. M. Alphonse XIII prononça le discours d'ouverture. Après un déjeuner officiel au Palais de Zabàlburu, le monarque, qu'entouraient S. M. la Reine, S. E. le ministre de l'Instruction publique, l'évêque du diocèse, le gouverneur militaire de la province, M. Dato et d'autres personnalités, parla comme hôte illustre de la *Asociación Española para el Progreso de las Ciencias*, et à la suite de D. Leonardo Torres Quevedo. Contrairement à une habitude qui lui fait souvent, en ces occurrences, revêtir le costume civil, le roi portait l'uniforme de général des hussards. M. Torres Quevedo avait entretenu la docte assemblée, réunie au *Teatro de Arriaga*, d'une question technique assez compliquée : celle de la construction d'un type spécial — par lui inventé — de dirigeables transatlantiques, qui seraient chargés d'un service régulier de voyages entre l'Espagne et l'Amérique, et qui, modification du type *Astra-Torres* actuel, s'appelleraient *Hispania*. La péroraison du savant ingénieur civil avait été la suivante :

Mais la question que je viens de traiter présente encore un aspect pour nous plus intéressant, parce que d'un caractère général et qu'il convient qu'il en soit toujours tenu compte dans nos labeurs. Je fais allusion à l'accueil glacé que toute nouveauté — technique ou scientifique — rencontre en Espagne. Il est certain que quelques-uns d'entre nous avons obtenu aides et facilités supérieures à celles qu'en justice nous eussions été en droit de réclamer. Il est certain aussi que les journalistes espagnols — et point seulement eux — confèrent avec une lamentable prodigalité les superlatifs élogieux à quiconque parle de choses nouvelles. Il est certain, enfin, que ni dans les académies, ni dans les milieux techniques, il n'existe d'hostilité contre les innovateurs. Cependant, c'est un fait qu'ils ne créent pas d'ambiance. Le désir de les voir réussir est général, mais minimes sont ceux qui suivent de près et avec intérêt leurs travaux, qui les animent et les stimulent à les poursuivre, et c'est là un mal immense, parce qu'il

détourne beaucoup de vocations — chez les jeunes, s'entend, car pour qui a vieilli sous le harnois, pas n'est besoin de stimulants pour continuer et que changer de carrière est chose impossible. Et c'est contre ce mal que doit s'élever sans trêve notre Association, si elle veut véritablement travailler pour le progrès des sciences.... Si nous voulons améliorer notre situation internationale sur les terrains technique et scientifique ; si nous voulons progresser industriellement et économiquement ; si nous voulons obtenir une vraie autorité en matière de technique, il faut que nous dirigions tous nos efforts à provoquer et développer l'esprit d'initiative. Nous ne devons pas nous contenter de démontrer rhétoriquement dans les journaux et les revues que nous sommes à la hauteur des pays les plus avancés. Il importe de renforcer l'argument en cessant de nous considérer comme des mineurs, en prenant vaillamment place dans la lutte pour le progrès, en exposant les problèmes d'intérêt mondial et en les résolvant, dans la mesure du possible, de notre propre effort. C'est de cette façon seulement — par la collaboration au travail universel, en un combat harmonieux avec l'étranger — que nous obtiendrons, au delà de nos frontières, le respect et le prestige nécessaires à la renaissance scientifique et technique de l'Espagne.

Il était, certes, piquant d'entendre, après cette harangue, couronnée d'une ovation prolongée, le roi d'Espagne se prononcer à son tour sur cette si vitale question de la renaissance scientifique du pays. Il le fit en ces termes, que nous traduisons, scrupuleux, du texte publié par *El Sol* du 8 septembre, p. 2 :

Ce n'est point la première fois que j'ai la satisfaction très vive d'adjoindre ma personne à l'action méritoire de cette *Association Espagnole pour le Progrès des Sciences*. Mais le Congrès que vous célébrez cette année possède une signification spéciale, qui augmente mon plaisir de l'inaugurer. Dans les vastes problèmes que la guerre a posés au monde, comme dans les problèmes sociaux que le même phénomène a exacerbés, la science doit être, sans doute, l'un des instruments principaux dont se servira la Providence pour remédier à ces grandes préoccupations de l'humanité à l'heure présente. La science, par le moyen de ses adeptes, doit trouver les formules permettant de rétablir le développement de toutes les énergies créatrices contribuant au bien-être des hommes et que la guerre a détournées de leur cours normal. En sa qualité de médiatrice entre le capital et le travail, c'est la science aussi qui, sous les ordres de la morale, devra trouver également la formule d'une féconde harmonie entre ces deux éléments, harmonie sans laquelle toute production est impossible. La science, qui est allée si audacieusement de l'avant au cours de la guerre en résolvant, sous l'aiguillon de la nécessité, et mue par la ferveur patriotique, des problèmes qui n'avaient pas été posés pendant de longues années, ne correspondrait pas à la miséricorde de la bonté divine, qui a rendues accessibles ses vérités à l'intellect humain, si, dans ces complexes et transcendantales questions surgies à l'aube de la paix, elle ne servait de lumière et de guide pour continuer et accroître le progrès des peuples. Elle qui, aux heures terribles du combat et de la destruction, favorisa prodigieusement les progrès de la mécanique et de la chimie, qui a tiré de toutes les disciplines

mathématiques un rendement maximum, qui en matière de succédanés a réalisé des découvertes inouïes, comment ne trouverait-elle point — maintenant où il s'agit de reconstruire les ruines, de récupérer l'énergie et la vie perdues — le même pouvoir fécond, la même persévérance stupéfiante et héroïque? C'est donc cet espoir que je salue en vous, en assistant à cette Assemblée, digne de celles par vous célébrées dans cette dernière décade et dont l'uiversel rayonnement est bien attesté par le nombre et la splendeur des représentations étrangères venues s'adjoindre à vous (1). Que vos hôtes reçoivent ma cordiale et sincère bienvenue. Il se chargeront, demain, de proclamer comment on travaille en notre Espagne, comment on y sent et cultive cette discipline ennoblissante de la science, qui unit tous les hommes dans des liens de paix et d'amour...

Belles paroles, auxquelles on ne saurait qu'applaudir de tout cœur, encore qu'elles résolvent de façon peut-être un peu trop conforme à la solution théologique traditionnelle l'ardu problème des rapports de la science et de la morale. Combien d'entre nous qui, dans leur prime jeunesse, ayant lu *Le Disciple*, se sont rappelé, au spectacle des scientifiques atrocités de la dernière guerre, qu'il existait, dans l'ordre social comme dans l'ordre individuel, d'infranchissables barrières dressées par la loi morale à l'encontre d'une pseudo-liberté devenue meurtrière du fait même de son affranchissement des vieilles normes qui conditionnent la vie morale de l'homme isolé comme l'existence des agrégats sociaux? Et il n'était pas superflu qu'une tête couronnée, non suspecte de participation à l'affreux déchaînement, vînt réaffirmer, en plein congrès de savants, que ce n'est pas en vain que l'on prostitue la science en en faisant l'exécutrice des basses œuvres de la barbarie. Si, dans le laboratoire, aucun obstacle métaphysique, aucune préoccupation dogmatique ne doivent s'interpôser entre le savant et sa recherche, par contre, dans l'application pratique des formules par lui découvertes doit intervenir le considérant moral, ou, si l'on préfère, le facteur humain. Or celui-ci ne se confond-il pas, en somme, avec l'essence de la pure doctrine chrétienne? Au contact journalier avec les réalités de la guerre, beaucoup ont dépouillé de vaines idéologies et se sont aperçus que, pour bien vivre, la solution chrétienne était encore le meilleur formulaire. Certes, il sera toujours loisible de jouer avec les idées, d'évoquer nous ne savons quelles morales interplanétaires à l'usage de snobs d'intellectualisme qui, dans la pratique, se sont révélés, plus d'une fois en ces quatre tragiques années 1914-1918, de piètres humains, de fort vulgaires bipèdes. Nous nous souvenons, à ce propos, que lorsque, en 1904, M. Fernand Baldensperger publia son *Gœthe en France* — où l'on

(1) A la séance de clôture du Congrès, le 12 septembre, M. Rodriguez Carracido, Recteur de l'Université de Madrid, se complut à adreseer à M. Arthur Chenin, venu pour la première fois représenter l'Association Française pour l'avancement des sciences en 1908, lors du Congrès du Centenaire de Saragosse, les témoignages d'une ardente sympathie pour la France.

peut lire le curieux passage que nous transcrivons en *note* (1), — le critique littéraire du *Times*, analysant ce remarquable ouvrage de bibliographie raisonnée dans le *Supplément Littéraire* du 15 août 1904 (n° 118), ne put s'empêcher de remarquer que le dit passage lui avait causé « *an agreable stock of astonishment* », ajoutant qu'hélas ! aucun de nous, pas même Gœthe, n'avait songé à se régler — sauf, sans doute, M. H.-G. Wells — sur « *the reading public of the planets* »... Mais laissons ces « points de vue de Sirius » et revenons à notre Congrès de Bilbao.

Il eût été difficile de choisir, pour ces assises, période plus propice, lieu plus adéquat. Nous avons, il y a quelques années, chanté la louange de Bilbao dans un journal quotidien de Bretagne (2). Bilbao a été, d'ailleurs, présenté au public européen par le grand romancier Blasco-Ibáñez, dans ce pamphlet virulent qui s'intitule *El Intruso*, et dont la tendance anti-jésuitique ne doit pas nous faire oublier les merveilleuses pages purement descriptives. C'est, croyons-nous, en ce moment, la cité d'Espagne la plus riche d'avenir, davantage peut-être que Barcelone, qui passe par une crise dont l'issue est difficile à prévoir. Et, d'autre part, cette Espagne, qui, du 7 au 13 septembre, y a fait alterner les doctes conférences aux visites, tantôt instructives, tantôt purement récréatives, à des lieux aussi variés et sociologiquement distincts que le sanatorium de Gorliz, les *Altos Hornos*, la *Sociedad Vizcaya*, la *Constructora Naval*, l'université commerciale de Deusto, la *Sociedad Española de Explosivos* de Guadalcano — cette Espagne-là n'est-elle pas celle qui peut et doit passionner, en même temps que la jeunesse de *tras los montes*, le public français instruit tout entier, parce qu'elle possède le secret de ces radieuses espérances d'un prochain avenir lumineux dont il n'est pas un hispanologue véritable qui n'appelle de ses vœux les plus ardents l'aube prochaine et bienheureuse ? Le *Sol* du 9 septembre, dans un *leader* intitulé : *La otra España*, nous apprend « qu'il y a très peu de jours, à l'occasion d'une cérémonie qui eut lieu à Caen (France), un des grands financiers français terminait son discours sur ces mots : « *Il faut que nous fassions de Caen le Bilbao de la France !* »... Il est dommage que le nom du financier n'ait point été donné avec plus de précision. On aimerait, en effet, à rendre hommage à ce précurseur, qui, sans doute, a pu étudier la cité du Nervion et ses industries, durant la guerre, dans des conditions meilleures que M. Bréal, dont le souvenir — grâce aux articles

(1) « Gœthe ne s'est guère occupé de la situation de l'homme des classes moyennes—que vis-à-vis de la société et en face de la nature terrestre... et qui sait quels Prométhées resteront à déchaîner dans les siècles à venir ? qui sait si d'autres races humaines, d'autres règnes animés, si d'autres mondes célestes n'élargiront pas, plus que Gœthe n'en a sans doute prévu la possibilité, le champ de l'énergie et de la poésie futures ? »

(2) Voir notre *Lettre d'Espagne* dans *l'Ouest-Eclair* du mercredi 24 août 1910.

du *Liberal*, de ce même Bilbao — n'est peut-être point encore complètement perdu là-bas ! Mais l' « autre Espagne », — pour reprendre, à la suite du grand journal madrilègne, le mot de M. Torres Quevedo, — n'a jamais rien eu de commun avec celle qui fit jeter dans une geôle flottante le descendant de l'illustre philologue, coupable simplement d'être Français aux yeux d'une oligarchie militaire germanophile alors maîtresse de l'Espagne (c'était en 1917 que les choses se passaient). L' « autre Espagne », si elle n'a pas perdu ce culte révérencieux qu'elle se plaisait, par la bouche et par la plume de quelques-uns de ses représentants les plus distingués, à afficher pour une Allemagne qui était, hélas ! déjà devenue l'Allemagne au-dessous-de-tout que nous savons, n'a cependant jamais cessé, même aux heures les plus désespérées de la lutte, de vibrer aux destins de la France, obscurément pressentie, par les plus âpres fauteurs de la Germanie, comme restant et devant rester, en dépit des haines et des préjugés, la grande sœur spirituelle de l'Espagne en gésine, qui ne verra le jour que grâce à la collaboration de cette même France victorieuse.

Nous nous associons donc sans arrière-pensée aux vœux de tous ceux qui, chez nos voisins transpyrénaïques, voient en des manifestations comme celle qui fait l'objet de cet article le gage certain d'une prochaine renaissance. Il n'est plus permis désormais — et l'existence d'organes nouveaux comme, pour le domaine littéraire, *Hispania*, et, pour le domaine économique, la *Revue d'Espagne* bi-mensuelle, dirigée par M. de Monzie (1), rendrait inexcusable toute allégation d'ignorance — de resservir, chez nous, les antiques clichés sur une Espagne de tambour de basque, dont les danseuses et les toreros constituent les fermes piliers. Certes, qu'il y ait beaucoup à faire pour amener le pays à un véritable modernisme, nos précédentes chroniques l'ont montré et leur suite le montrera plus clairement encore. Mais il suffit que l'œuvre soit commencée pour que nous augurions bien de son issue. Le *Sol* écrit très justement à ce propos :

De l'étranger nous arrivent chaque jour des bruits admirateurs à l'endroit des possibilités espagnoles. Les grands économistes, et même les grands hommes politiques, connaisseurs des réalités de ce pays, en chantent l'avenir avec enthousiasme. Notre sol et notre sous-sol recèlent des trésors non exploités. Et nos hommes de science apparaissent chaque jour plus fermement aptes à mettre en relief toutes ces richesses, en élaborant le demain de l'Espagne. Malheureusement, et pour notre infortune, l'œuvre de ces hommes de science perd de son efficacité dès qu'elle entre

(1) Son numéro double (nos 2-3) des 15 août, 15 septembre 1919 contient un notable article de M. Cambó : *L'Intérêt commun d'une politique commune*, que le *Sol* du 8 septembre a traduit en première page, sous le titre : *Los Intereses franco-españoles*. Voir notre article : *Le chemin de fer de Canfran*, dans la *Dépêche de Toulouse*, du dimanche 28 septembre dernier.

en contact avec la politique. L'organisation gouvernementale, restée ici sans modifications essentielles depuis l'époque de nos désastres, est en train de rendre inutiles tous les efforts réalisés par quelques milieux plus modernes. C'est là ce qui nous fait craindre que le résultat du Congrès des Sciences de Bilbao ne soit aussi élevé que nous devrions, tous tant que nous sommes en Espagne, le souhaiter. Sur la périphérie péninsulaire, un petit nombre de villes ont acquis, par leur propre effort, un prestige universel. Elles sont touchées d'une inquiétude mondiale et sentent le désir, le besoin de contribuer à la création d'une Espagne grande, riche, puissante, en contact avec toutes les nations de premier ordre, avec toutes les civilisations. Vigo, Gijon, Valence, Barcelone en sont des exemples. Mais la routine espagnole, les vieux péchés qui oppriment l'orientation de nos destinées font obstacle à tout moyen capable d'incorporer adéquatement aux éléments gouvernementaux ces forces dispersées à travers l'extension côtière de l'Espagne. Bilbao elle-même, de quelle influence ne pourrait-elle pas peser sur le gouvernement du pays, et avec quel fruit, si elle n'était elle-même quelque peu victime de toutes les routines, de toutes les fautes ? Et combien plus grande serait notre félicité nationale, si, par une sérieuse organisation des diverses forces intérieures, étaient appelés à converger dans la direction de notre patrie ces éléments patriotiques qui dépensent tant de foi et de compétence à en agrandir les domaines les plus modernes ? Il est triste de le confesser, mais la vie présente de l'Espagne implique un élément d'isolement, de solitude. Il semble que le rythme universel nous laisse froids, que les curiosités cosmopolites nous soient étrangères. Une grande muraille spirituelle nous sépare du reste des peuples...

Pour l'abattre, il n'est qu'un moyen : ne pas limiter les bienfaits de la science aux seuls savants et aux rares disciples qu'accueillent leurs officines. Les journaux de Bilbao nous ont appris qu'avec le Congrès avait coïncidé une angoissante et humiliante invasion de mendiants madrilègnes. M. Félix Lorenzo rappelle à propos, dans le *Sol* du 9 septembre, à la ploutocratie bilbaïne et aux savants que la munificence du marquis de Comillas avait logés dans deux luxueux transatlantiques cette leçon d'humilité chrétienne. Il leur recommande de ne pas oublier l'urgent problème de la mendicité, plaie immonde de l'analphabétisme espagnol, et leur jette, pour finir, en exemple, le cas de la Russie.

Quand les savants — telle est la moralité affixée à son article : *Los pobres y los ricos* — ne procurent pas à manger aux pauvres, ce sont les pauvres qui viennent, eux, manger les savants : non parce qu'ils auraient raison sur eux, mais simplement parce qu'ayant sur eux la supériorité du nombre...

Mais l'immense troupeau de snobs qui constituent la masse sombre de l'Espagne réactionnaire entendront-ils cet appel à la raison ? Ils sont, cet été, accourus par centaines de mille de leurs résidences coquettes de la côte cantabrique à un petit village de la *Montaña*

santandérine, Limpias, où une effigie de Christ due à Pedro Mena était censée s'animer, se colorer, remuer les lèvres, promener des yeux de verre sur l'assistance hallucinée, et ils ont rempli des registres de leurs attestations qu'ils avaient bien vu, ce qui s'appelle vu, le miracle du « *Cristo que mueve los ojos* ». Mais le Christ, c'est aussi le Fils de ce même Dieu qui, jusqu'à présent, sert, à tout Espagnol qui se respecte, à résoudre de façon aussi élégante que simpliste ce même urgent problème de la mendicité transpyrénaïque. Contre l'importun quémandeur, le *pordiosero* qui s'obstine, un « *Dios le ampare, hermano !* » restera-t-il indéfiniment la seule arme qui vaille, du cap Finisterre à la pointe de Tarifa ?

CAMILLE PITOLLET.

§

Italie.

LES PROBLÈMES URGENTS. — La discussion sur Caporetto n'aura pas eu les conséquences parlementaires qu'en espéraient les giolittiens et les socialistes. Un vote de confiance au gouvernement y a mis fin ; c'est une manœuvre habile du Président du Conseil que de l'avoir provoqué avant les élections. « Caporetto » n'aura plus désormais la même force comme instrument de bataille : les polémiques violentes ont eu lieu en juillet et en août, à l'époque où fut publié le rapport de la Commission d'Enquête : l'intérêt en est dès maintenant épuisé : il faudra que l'opposition trouve d'autres armes contre le ministère.

Les élections sont, en effet, une des préoccupations essentielles de la politique italienne actuelle. Tout porte à croire que c'est M. Nitti qui les fera. Malgré les manœuvres des giolittiens, qui ont tant fait pour porter leur chef au pouvoir, M. Nitti reste au Palais Braschi. Quiconque l'a vu garde l'impression d'une physionomie très intelligente, où brillent deux yeux pénétrants. Il est jeune, remuant ; il a l'ambition de gouverner, et non de se laisser gouverner. Dans un moment où les problèmes à résoudre sont surtout d'ordre économique et financier, ce n'est pas un danseur qui dirige le gouvernement, c'est un calculateur, un économiste. C'est une première garantie, et de quelle importance. Il y en a une autre : c'est que M. Nitti ne se paye pas de mots : en cela il s'oppose radicalement à son prédécesseur, M. Orlando, qui était dupe de sa rhéthorique sicilienne ; dans l'ancien ministère, M. Sonnino ne savait que se taire, et M. Orlando ne savait que parler : aucun n'agissait. A présent, par bonheur pour l'Italie, les deux successeurs agissent plus encore qu'ils ne parlent. Et c'est pourquoi l'avènement de M. Nitti doit être considéré comme une date capitale dans l'histoire de la politique italienne. Désormais c'est vers une politique de réalisations que va l'Italie.

La première réalisation, et elle est très importante, a été la modification du régime électoral. La campagne pour la représentation

proportionnelle n'a pas été aussi longue qu'en France. On n'en parle guère que depuis quelques mois : la discussion en a été commencée au Parlement au début d'août seulement ; en septembre la loi était votée; depuis plusieurs semaines les Italiens savent avec précision d'après quel système électoral ils voteront. Il n'y a eu aucune des manœuvres abortives auxquelles se complaît depuis des mois le Parlement français. Tout fut liquidé en quelques jours ; le succès aurait été moins rapide sans l'intervention personnelle du Président du Conseil.

M. Nitti, disait le *Corriere della Sera*, en parlant avec clarté à la Chambre de ses devoirs, et en engageant sérieusement le Gouvernement en faveur de la réforme, a décidé de sa réussite. Sans l'activité déployée par M. Nitti, il était assez douteux que la réforme électorale pût arriver au port.

Clemenceau, dit de son côté l'*Avanti*, est plus effrontément réactionnaire que Nitti, parce qu'il est plus victorieux. La loi qui règle les droits électoraux des prolétaires français est beaucoup moins libérale que l'italienne, parce que les Français ont vaincu davantage. Cela semble un paradoxe, ce n'est que la simple vérité.

Et de son côté, l'antiparlementaire *Popolo d'Italia* décerne, pour une fois, un compliment à la Chambre, qui, « ayant vécu sans gloire, et entourée d'une mauvaise réputation, a accompli en ce crépuscule de législature une bonne action et s'est préparée à mourir en paix ».

Le système qui a été adopté par le Parlement italien se rapproche du système belge : il s'y ajoute seulement le vote préférentiel et la possibilité du panachage. L'un et l'autre ont d'ailleurs leurs limites. Sur la liste qu'on lui présente et qu'il choisit l'électeur ne peut indiquer sa préférence que pour un candidat sur cinq, pour deux sur six ou sept, pour trois sur 10 à 15, pour 4 sur 16 à 20. De même il ne peut remplacer les noms des candidats que dans une proportion semblable (un sur cinq députés à élire, deux sur 6 ou 7, trois sur 11-15, 4 sur 16-20). Telle qu'elle se présente, cette loi est loin d'être parfaite : c'est dans le sectionnement surtout qu'elle apparaît défectueuse. M. Turati avait proposé d'adopter le chiffre de dix comme celui du minimum de députés à élire dans une circonscription. Mais à ces circonscriptions à base élargie on a préféré les anciennes provinces, sans se soucier de la disproportion qu'il y aurait dans le nombre des députés à nommer (19 dans la province de Turin, 5 dans celle de Teramo). Ce sectionnement est évidemment favorable aux députés sortants ; son adoption a été la revanche des giolittiens, qui avaient été battus sur le principe même de la loi.

Les élections prochaines (1), faites d'après ce nouveau mode de scrutin, offriront beaucoup de surprises. Dans un pays où les partis ne sont pas organisés, il faudra un semblant d'organisation. Le grand

(1) Elles sont fixées au 16 novembre.

parti libéral qui se meut de la droite à la gauche aura besoin de fixer quelques principes de gouvernement autres que ceux du giolittisme. Avoir été pour ou contre la guerre en 1915 jouera évidemment un rôle. A défaut de Caporetto, on parlera de la crise de l'alimentation, de la cherté de vie, du mauvais état des finances. On exploitera les incidents de Fiume, la mauvaise volonté de l'Amérique dans la question adriatique. Les anciens neutralistes ne manqueront pas d'arguments pour mener contre les anciens interventistes une campagne féroce. Ils n'oublieront pas dans leurs réquisitoires MM. Nitti et Tittoni, qui n'ont pas voulu faire leur politique. Car beaucoup d'entre eux sont maintenant devenus partisans des annexions maxima. Ceux qui renonçaient en mai 1915 ne renoncent plus à présent. Il y a quatre ans ils se contentaient du « parecchio » ; et ils sont intransigeant à l'heure actuelle sur Fiume et sur la Dalmatie. Leur politique, étant en effet hostile à tout ce qui peut rapprocher étroitement l'Italie de l'Entente, doit profiter de tous les éléments de discorde, même s'ils sont, à quelques années de distance, tout à fait contradictoires.

Mais, à côté de ceux qui sont devenus intransigeants, il y a les modérés : autour de M. Nitti se formera peut-être le parti de la conciliation, de la liquidation faite avec le moins de pertes possible. De nombreux Italiens se rendent compte en effet que leur pays a avant tout besoin de repos, et qu'il lui faut par-dessus tout travailler. Les idées qu'a exprimées le Président de Conseil dans une circulaire fameuse adressée aux Préfets sont des idées de modération et d'économie en politique intérieure (et elles valent non seulement pour l'Italie, mais encore pour la France : c'est pourquoi j'en cite les passages essentiels) (1).

L'Italie n'a pas la conscience du péril qu'elle court. La plus grande partie du public continue à vivre comme avant. Il y en a même beaucoup qui, au lieu de travailler avec plus d'intensité, désirent en faire moins et être payés davantage. Ce fait ne caractérise pas seulement la classe ouvrière ; il caractérise toutes les classes...

Après l'armistice nous avons eu la paix, mais nous ne sommes pas encore entrés dans la véritable ère de paix. C'est ainsi que dans les six premiers mois de cette année, nos achats ont dépassé nos ventes de sept milliards : jamais on n'avait atteint un chiffre pareil. Dans ces conditions, la grève devient une armée de destruction, tout comme l'incendie ; toute abstention de la part des travailleurs est coupable ; toute indifférence de la part des exploiteurs devient un crime. Mais qui a conscience de ces dangers ?... La vérité simple, qu'il faut proclamer, c'est que nous devons travailler beaucoup plus qu'avant la guerre ; il faut payer le passé et songer au présent.

(1) Cf. *Corriere della Sera*, 23 août 1919.

Et à ce propos, M. Nitti fait un tableau assez sombre de la situation alimentaire. Pour suffire aux besoins du pays il faut importer environ 32 millions de quintaux de blé. Le gouvernement jusqu'ici a fait payer le pain à un prix très inférieur au prix de revient. D'où : un déficit de deux milliards et demi par an pour les finances publiques. L'Etat ne peut plus continuer à vendre à perte. Maintenant que la guerre est finie, il faut donner au pain sa valeur réelle. Ce n'est pas là le seul problème préoccupant. On importe en outre deux millions de quintaux de viande de bœuf et de porc, 300.000 quintaux d'huile, sans compter les corps gras dont la moitié vient de l'étranger.

Or il faut du crédit pour acheter. Et seuls les Etats-Unis d'Amérique sont aujourd'hui en état de fournir ce crédit, en même temps que les marchandises. De là une sujétion, pénible peut-être, mais qui n'en est pas moins réelle :

Nos grands aïeux, les Romains, dit M. Nitti, disaient : *alienum aes acerba servitus*. C'est une servitude amère. Mais c'est pour nous le salut, si nous en faisons un usage prudent, et si nous nous en servons pour augmenter la production. Pour que le public ait une idée nette des conditions présentes, on peut dire que la nourriture et tout ce qui sert le plus à la vie sont fournis par l'étranger, et surtout par les Etats-Unis, à 15 ou 18 millions d'Italiens (sur 38). Aussi faut-il bien se garder de troubler l'état de choses actuel. Quiconque parle en Italie de révolution est un ennemi du peuple et un empoisonneur. L'Italie doit subordonner tout au maintien de l'ordre interne. Il ne peut pas y avoir production et crédit sans ordre. C'est une condition de vie ou de mort. Une expérience révolutionnaire en Italie aurait pour résultat de condamner à la faim au moins la moitié de la population.

Ce qui doit donc dominer en ce moment-ci la politique étrangère, ce ne sont pas des considérations purement diplomatiques, mais aussi des nécessités économiques. L'Italie est obligée de tenir le plus grand compte des volontés de l'Amérique et de l'Angleterre, puisque ce sont les deux maîtresses du marché mondial. Aussi M. Tittoni ne peut-il compter que sur la persuasion pour remporter une victoire diplomatique. Nous avons dit, dans une précédente chronique, dans quelle situation fausse cela mettait l'Italie ; les Alliés devraient le comprendre et examiner les problèmes italiens avec beaucoup plus de sympathie pour l'Italie. Sans quoi ils se préparent des surprises amères. Le Conseil suprême de Paris a quelquefois des allures de Zeus Olympien, qui irritent profondément les peuples intéressés. Ceux-ci acceptent provisoirement les solutions bâtardes qu'on leur offre ; mais ils espèrent bien, le jour venu, faire leurs affaires eux-mêmes. Des avertissements nombreux viennent d'Italie ; les organes qui furent autrefois germanophiles rêvent à la politique de demain.

Si nous nous lions, dit M. Bellonci, à une France impérialiste, maîtresse dans la Méditerranée depuis la mer Tyrrhénienne jusqu'à l'Adriatique, nous nous trouverons dans la situation que nous avions dans la Triple Alliance : nous remplacerons simplement l'Allemagne par la France, l'Autriche par les peuples danubiens et balkaniques à sa solde ! En cas de guerre — et l'insurrection nécessaire des Allemands contre les clauses annexionnistes sur la Sarre et les incroyables restrictions du droit civil en Allemagne suffiront pour la faire éclater — les Italiens ne se battraient pas ; nous aurions une semaine de « radieuses journées » et nous briserions nos nouvelles chaînes comme nous avons brisé les anciennes (1).

Et M. Carlo Scarfoglio, dans *la Nazione* (11 août 1919), abonde dans ce sens.

Entre la France et l'Allemagne, dit-il, il y aura un Etat rejeté de toute alliance, que la France affirme officiellement ne pas vouloir diminué, et auquel elle opposerait une alliance continentale avec un peuple de douze millions d'habitants (Yougoslavie). Que fera cet Etat ? Pliera-t-il la tête ? Souffrira-t-il la protection de ceux qui récompensent si mal les services rendus, en créant contre lui un encerclement d'hostilité ? Cela n'est pas possible. Cet Etat, qui est l'Italie, attendrait évidemment des jours meilleurs. La vision du danger, de l'isolement où l'a plongée la malignité d'autrui, lui donnera la force intime de guérir ses blessures de guerre. Agrandi comme il l'est, en dépit de toutes les mauvaises volontés, ce pays continuera à croître, jusqu'au jour où il sera devenu une valeur européenne de première grandeur. Le sentiment de l'injustice endurée par lui le poussera à faire une politique active d'alliances et d'ententes.

Ainsi parlent ceux qui ne furent jamais de grands amis de la France. Le langage de ceux qui admirèrent notre pays n'est guère différent. M. Giovanni Papini, dans un des derniers numéros de *la Vraie Italie*, ne nous ménage guère : et ses épithètes étonneront plus d'un ami de l'ancien directeur de *la Voce* et de *Lacerba* :

Mainte et mainte fois, écrit un de ses collaborateurs, nous avons exprimé notre façon de voir les choses ; nous avons dit comment l'Italie, en entrant en guerre à côté de la France, et en le faisant, comme elle le fit, avec une pleine sincérité de sentiment fraternel, se promettait de cimenter de la sorte une amitié que ni affronts ni injustices de votre part n'étaient parvenus à éteindre. Comme, pendant les années de la lutte commune, des communes douleurs, des communs triomphes et jusqu'à la victoire, ce sentiment n'avait jamais langui ; bien au contraire ! Comme, la guerre finie, et l'heure de la justice étant venue, l'Italie fut douloureusement étonnée de découvrir dans la France non cette « sœur » amoureuse qu'elle s'attendait de voir à ses côtés pour jouir ensemble du fruit de tant d'efforts et de sacrifices, et trouver en elle un fort appui contre quiconque eût tâché de chicaner sur ses droits, *mais bien une rivale, froide et hargneuse, plus acharnée que toute autre à la contrarier dans ses requêtes, prête à l'intrigue et à la trahison,* et seulement soucieuse d'établir à son avantage

(1) *Resto del Carlino*, 12 août 1919.

cette hégémonie qu'on avait cru anéantir en terrassant nos ennemis (1).

Et l'auteur de l'article signifie nettement à « M. le Français » que les sentiments de l'Italie à l'égard de la France ne sont plus désormais que *méfiance*, *mépris* et même *haine*.

Nous avons cité ces passages caractéristiques pour qu'en France on se fasse une idée claire de la situation telle que la présentent de nombreux Italiens. Leur raisonnement est le suivant : « Pour le moment nous acceptons ce qui se fait, les clauses du traité qu'on nous impose. Mais, lorsque l'Allemagne aura repris sa place dans le monde, nous nous souviendrons ; nous verrons où est notre intérêt ; et nous le suivrons. » De là de fréquentes allusions à une alliance possible entre l'Italie et l'Allemagne. La France doit s'en préoccuper beaucoup. Rien ne lui est si nécessaire que l'alliance avec l'Italie. La contrepartie, à vrai dire, c'est la nécessité pour l'Italie d'être unie à la France. Sans quoi les deux pays latins perdront leur force. La presse italienne ne sert pas la cause de l'Italie en se laissant aller aux anathèmes injustifiés contre un peuple qui a acclamé les soldats italiens partout ils sont passés. La presse française ne sert pas la cause de la France en ne donnant pas au facteur italien l'importance qu'il a — et surtout qu'il aura — dans la politique européenne. Il y a de chaque côté de graves responsabilités. Pour qu'on les aperçoive, il faut liquider au plus vite, et de la façon la plus sereine, et la plus équitable pour nos Alliés de Rome, la question adriatique. Une fois ce mauvais pas franchi, les industriels et commerçants des deux pays sauront, avec le concours des gouvernements, résoudre les problèmes économiques. Car les *mots* n'ont plus de valeur. L'alliance franco-italienne n'aura de sens et de portée que si c'est une solide *alliance économique et financière*.

JEAN MUROL.

VARIÉTÉS

La « Prise de Thonon » en 1860. — L'expédition du poète Gabriele d'Annunzio sur Fiume a réveillé le souvenir des grands épisodes de la carrière de Garibaldi. Dans le *Journal de Genève*, notamment, M. William Martin s'est empressé de rattacher l'imagination de cette entreprise à celle des « Mille » sur Marsala et Palerme. On pourrait la rattacher tout aussi bien à une autre expédition, dont Genève, à peu près seule, a dû garder le souvenir, car cette ville fut le théâtre du premier et dernier acte de la pièce. Je n'ose dire « parodie », car outre qu'une parodie ne saurait précéder l'œuvre, l'équipée dont je vais retracer les phases n'en devait prendre l'allure que par suite de son échec.

(1) *La Vraie Italie*, n° 5. (L'article est signé : A. S.)

Celui-ci fut d'ailleurs complet, car l'esprit discipliné et le caractère rigide des Suisses se prête aussi mal à la fantaisie que la prudence avisée du vieil Allobroge.

Vers le commencement de l'année 1860, à l'heure où la Savoie allait être détachée du domaine de l'antique maison qui conserve son nom, le Conseil fédéral (Gouvernement central de la Confédération suisse) s'était efforcé de démontrer respectueusement à Napoléon III :

1° Que l'intérêt suisse comme l'équilibre européen s'opposait à l'annexion à la France de ces provinces neutralisées contre cette puissance elle-même ;

2° Que l'annexion laisserait sans défense et priverait de leurs frontières naturelles, Vaud, Valais, et Genève surtout, qui deviendrait ainsi une enclave française ;

3° Que la Suisse préférait le *statu quo ;* mais qu'en cas d'annexion, la Confédération demandait la réunion des provinces neutralisées à son territoire, dont elles avaient déjà formé une partie intégrante au XVIe siècle et auquel elles avaient demandé et demandaient encore à être incorporées (1).

Ces préoccupations, que pouvaient justifier les dispositions de la France impériale de 1860, devaient perdre bientôt de leur portée, et, du reste, il faut dire que l'opinion, même en Suisse Romande, était alors très partagée. Ainsi, quoique la Savoie du Nord eût réclamé par 13.000 signatures son incorporation au corps helvétique, la crainte d'un nouveau Sonderbund rendait les protestants suisses circonspects. Par exemple, le canton de Vaud refusait de se laisser adjuger le Chablais qui demandait à lui être uni. Le Faucigny et le Genevois opinaient pour Genève, dont le gouvernement radical d'alors leur eût certainement été favorable, mais dont les protestants, qui formaient la classe cultivée, se souciaient peu de perdre la direction des esprits par cet accroissement de population cléricale (2).

On en était à de telles hésitations, qui ne devaient pas rester étrangères aux résolutions impériales de s'adjuger la Savoie tout entière, lorsque, le 31 mars, à 4 heures du matin, un chef d'atelier d'horlogerie, John Perrier, dit « le Rouge », le grand énergumène du régime radical de James Fazy, vint, à la tête d'une cinquantaine d'hommes, s'emparer du bateau à vapeur l'*Aigle* amarré au Grand Quai de Genève. Après avoir contraint l'équipage de se mettre sous ses ordres, le chef de l'expédition fit cingler l'*Aigle* droit sur Thonon, dans le but d'y opérer un débarquement et de soulever la population de cette ville en faveur de son annexion à la Suisse. L'armement était aussi sommaire que la formation de la troupe : 23 fusils,

(1) A. Daguet, *Histoire de la Confédération Suisse*, t. II, pp. 499-506.

(2) De son côté le clergé savoyard, qui comptait trouver dans le régime impérial un appui autrement sûr que dans le régime fédératif des cantons, travaillait de préférence pour l'annexion à la France.

3 carabines, une caisse de munitions, un sabre, un tambour, un drapeau fédéral et un drapeau genevois, le tout sans omettre une forte provision de bouteilles de vins du pays. Hâtons-nous d'ajouter que la pudeur des Argonautes leur suggéra de s'en tenir au débarquement de ces provisions, et de laisser le surplus à bord, dans l'attente des effets de leurs prédications solennelles et patriotiques.

Ainsi, la prise de Thonon se limita à l'occupation d'un cabaret de la rive, c'est-à-dire du lieu nommé quartier de Rives, où gîtaient pêcheurs et bateliers, pour la plupart grands amis des Genevois. Il n'en devait rester que des souvenirs de libations, de chansons et de bravades.

Un peu plus tard, lors du passage du bateau *Italie*, qui accomplissait sa course régulière de Genève au Bouveret par la côte savoyarde, un détachement de l'expédition s'y embarquait à destination d'Evian, en laissant l'*Aigle* barrer droit sur Ouchy (Lausanne), d'où il viendrait la reprendre au Bouveret (terre suisse).

Pour bizarre qu'elle eût dû paraître, l'entreprise n'en suscita pas moins une émotion considérable en Suisse, principalement à Genève, où le gouvernement cantonal, dont Perrier s'était réclamé avec d'autant plus de facilité qu'il passait pour en être l' « homme d'action », s'était empressé de protester par une proclamation contre *une violation aussi impudente que coupable des devoirs qu'imposent à la fois la neutralité suisse et les sympathies bien entendues des Genevois pour la cause savoisienne.* Dès la matinée, le colonel Ziegler était dépêché à la poursuite des séditieux à bord du bateau *Guillaume-Tell*, tandis que l'*Hirondelle* emportait, de Lausanne, le major Lecomte à la tête d'un détachement de gendarmerie. Ces deux bateaux parvinrent à rejoindre l'*Aigle* et l'*Italie* dans le Haut-Lac, à les cerner et à ramener l'expédition à Genève, où elle devait subir une détention de plusieurs mois.

Même, pour être assuré contre toute possibilité d'une tentative semblable, le gouvernement fédéral délégua à Genève les commissaires Aepli, de Saint Gall, et Welti, d'Argovie, plus tard président de la Confédération.

§

Or, comme nous l'indiquions plus haut, cet événement venait à peine de s'accomplir que se préparait, dans une autre ombre, devant le décor autrement vaste de la Méditerranée, une expédition de tous points semblable — hormis les proportions... et la consécration du succès.

En effet, trente-cinq jours à peine se sont écoulés depuis cette affaire de Thonon, lorsque, dans la nuit du 5 au 6 mai, après avoir réuni à Gênes un millier d'hommes, très jeunes pour la plupart, et venus des diverses parties de l'Italie, voire de France et d'autres

contrées, Garibaldi s'avise de capturer dans le port de cette ville deux navires de la Cie Rubattino, le *Lombardo* et le *Piemonte*, et de diriger son expédition sur la Sicile, où, cinq jours plus tard, il débarquera à Marsala, enlèvera le 17 la ville de Calatafimi et le 27 celle de Palerme.

Ainsi établi dans la capitale de la grande île, il y affermit sa victoire, double son armée, et, le 7 septembre suivant, le voici maître de Naples, où régnait le faible et docile François II.

Par cette hardie initiative, l'union de l'Italie du sud à celle du nord est un fait accompli. Rome seule manquera encore à l'appel pendant dix ans pour mettre le sceau définitif à l'œuvre du *Risorgimento*.

Comme les préparatifs de cette expédition des « Mille » étaient certainement en cours à l'heure où la tentative de Perrier-le-Rouge se perpétrait, il serait sans doute absurde de vouloir établir un rapport entre l'inspiration de l'entreprise de Thonon et de celle de Marsala.

Contentons-nous de tirer de ce parallèle singulier la conclusion que ce que nous honorons du nom de « génie » n'est le plus souvent que l'adaptation plus ou moins heureuse d'une idée courante, capable de germer sous des crânes inconnus ou ignorés.

LOUIS COURTHION.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Arthur Conan Doyle : *La nouvelle révélation;* Payot. 5 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Louis Mairet : *Carnet d'un combattant.* Préface de Gustave Geffroy. Lettre du général d'Amade; Crès. 4 55

Jean Marot : *Ceux qui vivent;* Payot. 4 50

Henry Pouvereau : *Devant la mort.* Illust. de Cerm ; Libr. Breuiller, Coulommiers. 4 50

Alphonse Séché : *Les Noirs, d'après des documents officiels.* Préface du général Mangin ; Payot. 4 50

Poésie

Jean Azaïs : *Pages héroïques;* Art et Littérature. 2 »

René de Saint-Gilles : *L'idée souveraine ;* Figuière. 3 50

Politique

Jacques Ancel : *L'unité de la politique bulgare, 1870-1919.* Avec une carte ; Bossard. 2 40

V. Dédecek : *La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques.* Préface de M. J. Chopin ; Bossard. 3 90

Ch. Guernier : *La question du Pacifique;* Paris. 2 »

P. Vidal de La Blache et L. Gallois : *Le Bassin de la Sarre.* Avec 4 cartes ; Colin. 5 »

Questions coloniales

Louis Barthou : *La bataille du Maroc;* Champion. » »

Henry Dugard : *Le Maroc de 1919;* Payot. 4 50

Roman

Albert Adès et Albert Josipovici : *Le livre de Goha le simple;* Calmann-Lévy. 4 90

J. Bruno-Ruby : *L'exemple de l'Abbé Jouve.* Préface de Julien de Narfon; Albin Michel. 4 50

S. de Callias : *La malle au camphre;* Libr. des lettres. 4 »

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles.* Illust. de Marie Laurencin; Renaissance du livre. 4 50

Jean de Granvilliers : *Le prix de l'homme;* Calmann-Lévy. 4 90

Rita Harry : *Le divin amour;* Ollendorff. 4 55

Emile Henriot : *Le diable à l'hôtel ou les plaisirs imaginaires;* Emile-Paul. 4 55

Francis Jammes : *La Noël de mes enfants;* Edouard-Joseph. » »

Maurice Level : *Mado ou la guerre à Paris;* Flammarion. 5 »

Jean Montargis : *Le grand amour de M. Delormeau;* Renaissance du livre. 4 50

René Morax : *Des faits;* Cahiers Vaudois. 3 »

A. T'Serstevens : *Les sept parmi les hommes;* Albin Michel. 4 50

Jean Louis Vaudoyer : *Les papiers de Cléonthe;* Albin Michel. 4 50

Villiers de l'Isle-Adam : *Nouveaux Contes cruels* et *Propos d'au delà* suivis de *Fragments inédits*; Crès. 4 55

Sociologie

Marie Carmichael Stopes: *L'amour et le mariage*; Trad. par Cecil Georges-Bazile; Attinger. 6 »

Jeanne Leroy-Allais : *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité.* Préface du Dr Poraki Maloine. 2 »

André Thiers : *La politique de demain*; Ollendorff. 5 »

Théâtre

J.-W. Bienstock et Ch. Martel : *Guerre et Paix*, pièce en 5 actes et 10 tableaux, d'après le roman de Tolstoï; Payot. 5 »

Georges Duhamel : *Lapointe et Ropiteau*, comédie, avec 9 bois dessinés et gravés par Frans Masereel; le Sablier, Genève. » »

Varia

Georges Hébert : *L'éducation physique féminine : Muscle et beauté plastique*; Vuibert. 10 »

Second-Petit : *Le bridge aux enchères*; Maloine. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Réponse ouverte à M. André Fontainas. — Une lettre de M. Georg Brandès. — Edmund Gosse et « les jeunes ». — Flaubert et le service militaire. — Demande d'interpellation sur le « *Journal des Goncourt* ». — Clemenceau et le triptyque à 4 volets. — Mains coupées et femmes violées. — Toujours les « colombins ». — Le Soleil des Morts.

Réponse ouverte à M. André Fontainas.

Paris, 3 octobre 1919.

Mon cher André Fontainas,

En lisant, dans le 1er octobre, la lettre ouverte que vous m'y adressez au titre d'un « vieux camarade, vieux compagnon des luttes premières », j'ai eu grand'peur de ce que j'avais pu écrire dans ma chronique du

1er septembre, à propos de Rimbaud. Mon texte m'apparaît sans erreur maintenant comme lorsque j'en ai renvoyé à la revue les épreuves corrigées.

L'honneur d'avoir découvert Verlaine et Mallarmé inconnus, puis Rimbaud, par l'admiration que lui portait Verlaine, revient aux premiers poètes symbolistes, *mes aînés :* Gustave Kahn, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Charles Morice, Moréas, Ernest Raynaud, Saint-Pol-Roux, etc. Pour Laforgue, c'est Gustave Kahn, son ami, qui fut le jeune et l'ardent parrain de sa renommée.

Les jeunes revues d'alors, que j'ai connues par ma rencontre avec Paul Fort, m'ont appris le nom et l'œuvre des uns et des autres que raillait férocement la presse dite « littéraire ». Ainsi, quand j'écris : « Les chro- « niqueurs des années finales du siècle dernier *nous* firent aimer Rimbaud « par réaction contre leurs sarcasmes de boulevardiers, plus que *nous* ne l'eussions aimé de *nous*-mêmes », — ce *nous* signifie : les cadets des fondateurs du symbolisme. J'ai cru souligner cela en ajoutant, par opposition à ce *nous :* « En toute sincérité, les *premiers* symbolistes ont choisi leurs maîtres par protestation. » Et c'est tellement vrai ! J'en appelle à vos souvenirs, mon cher Fontainas : à qui allaient les honneurs, toutes les réussites sociales, quand le poète de *l'Après-midi d'un faune* était modeste professeur d'anglais au petit lycée Condorcet ; Verlaine, si pauvre ; Rimbaud, si loin ? Les *premiers* symbolistes les ont nommés leurs maîtres par choix littéraire d'abord et par besoin justicier de les mettre au rang dont ils étaient frustrés. On peut, à ce propos, consulter avec fruit *l'Enquête littéraire* de Jules Huret. L'attaque y accompagne partout la louange.

C'est tellement vrai, pour Rimbaud, par exemple, qu'il n'a pas formé un seul vrai disciple parmi les premiers symbolistes. M. Paul Claudel appartient au deuxième groupe.

« Vous n'aimez pas Rimbaud ni Laforgue », constatez-vous. Et même vous renchérissez : « Si vous avez de bonnes raisons de détester Rimbaud, ou Laforgue, ou Mallarmé... » Rien de ce que j'ai écrit le 1er septembre, ni jamais auparavant, ne permet votre déclaration ni votre hypothèse, mon cher Fontainas. Elles proviennent l'une et l'autre de ce que le texte de M. Pierre Lasserre vous a frappé beaucoup plus que le commentaire que j'en ai fait.

J'aime Laforgue infiniment et je garde un religieux souvenir de Mallarmé, que j'ai eu l'honneur et le bonheur de voir chez lui, rue de Rome, le mardi. J'y allais le cœur battant. J'en revenais ébloui. Quand l'heure viendra d'écrire mes mémoires, je conterai comment Paul Fort et moi nous n'osions pas sonner à la petite porte de l'appartement, telle était notre admiration, notre respect pour Mallarmé.

Mais il s'agit présentement de Rimbaud. J'ai cité la page que lui consacre M. Pierre Lasserre, et j'ai dit : « On ne saurait tracer une image plus exacte de Rimbaud. » Je maintiens cette appréciation. Tout ce qui est admirable dans Rimbaud, son critique le discerne et l'explique. Tout ce que M. Lasserre condamne chez Rimbaud, je le condamne pareillement. Le génie de Rimbaud est incontestable, dans une œuvre fragmentaire où il y a du meilleur et du pire. Si cette œuvre a contribué à pro-

duire un poète tel que M. Paul Claudel, elle est, par ce qu'elle offre de bizarrerie facile à imiter, un agent de déformation très dangereux.

Notre langue est la plus claire du monde. Il importe qu'elle le demeure. Il est temps — il n'est que temps, mon très cher Fontainas ! — de signaler à nos cadets, — qui ont si peu lu, hélas ! — l'importance d'un Stendhal par exemple, d'un Balzac, et celle de Victor Hugo. Leur génie, à eux, est « une lucidité supérieure ». Voilà des maîtres robustes, complets, hauts sur leur siècle et devant l'avenir, par le don qu'ils ont fait à la littérature française. Voilà des « phares » selon Baudelaire. Rimbaud est un navire en mer : on peut courir les risques avec lui. Il suffit d'une lame et on le perd de vue. Les autres montrent la route sûre ; ils dominent les plus fortes houles. Au XVIIIe, les phares sont Diderot et Rousseau.

Nous devons être d'accord là-dessus, mon cher Fontainas, du même côté de la barricade, maintenant comme naguère.

Je ne mériterais pas la confiance que me fait le *Mercure*, depuis tant d'années déjà, si mon analyse des Revues était subordonnée à des préférences de partisan. J'ai vu un intérêt littéraire général dans le fait de citer un portrait de Rimbaud, qui est intelligemment tracé, et, à mon avis, d'une exactitude absolue. Rendre hommage à un adversaire est un plaisir qu'il ne faut jamais dédaigner. Vous le savez autant que nos meilleurs esprits libres, mon cher Fontainas.

Permettez-moi de vous quitter sur ce mot, y ajoutant l'expression de ma vieille et cordiale amitié inspirée par votre caractère, vos travaux et votre personne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Une lettre de M. Georg Brandès.

Copenhague, 23 septembre 19.

Monsieur le directeur,

Dans les lignes que M. Henri Albert m'a fait l'honneur de me consacrer se trouvent quelques inexactitudes.

Il y est dit : « Voici trente ans que M. Brandès écrit au *Berliner Tageblatt*, et l'homme retourne toujours à son vomissement. »

Depuis trente ans je n'ai rien écrit au *Berliner Tageolatt*. Dans l'année 1890 la direction de ce journal m'avait demandé un article par mois. Je n'en écrivis que dix, et ma collaboration cessa.

Pendant une dizaine d'années mon nom fut même boycotté au *Tageblatt* à cause de mes combats pour les Danois du Slesvig.

Quant à l'article du 3 août, j'ai été plus étonné que M. Henri Albert de l'y voir et j'ai exprimé par lettre mon étonnement au rédacteur en chef. Cet article était un fragment d'un essai politique paru à Copenhague le 1er mai. Une traductrice l'avait envoyé au *Tageblatt* sans me le dire.

M'appeler « ce pauvre Monsieur Georges Brandès » n'est guère flatteur, mais appeler M. Th. Wolff « mon rédacteur en chef » est légèrement comique.

M. Wolff m'a fait une visite en 1897 ou 1899, et je ne l'ai jamais revu. J'ai l'impression que c'est un parfait honnête homme, et l'on m'a dit que c'était un homme de beaucoup de talent. J'en suis mauvais juge, car je

n'ai jamais lu un article de lui, comme je n'ai jamais travaillé sous lui.

M. Henri Albert voudrait m'écraser en rappellant la polémique de M. Clemenceau contre la nation danoise qu'il caractérisait comme « une nation sans fierté » et contre moi (qui la défendais) parce que je ne désirais pas la victoire du czarisme. Néanmoins on pourrait peut-être me peindre d'une manière plus frappante qu'en m'appellant, comme M. Albert, « un bolcheviste avant la lettre ». Si je n'ai pas répondu aux attaques de M. Clemenceau, c'est que je me suis souvenu du mot de Voltaire : De vieux amis qui se brouillent se déshonorent.

GEORGES BRANDÈS.

§

Edmund Gosse et « les Jeunes ». — Un nouveau confrère doit paraître en Angleterre le 1er novembre. C'est le *London Mercury* (Mercure de Londres) auquel le *Mercure de France* se doit de souhaiter la bienvenue, ne serait-ce qu'en raison de leur parenté de nom.

Cette revue nouvelle se propose de réserver une très large place à la critique, — sans exclure toutefois les productions originales.

Le *London Mercury* n'appartiendra, d'après son programme, à aucune faction ; il pourra donc rendre compte, sans esprit de parti, des ouvrages littéraires et politiques.

Le théâtre, la musique, la peinture auront aussi leur place dans ce périodique, auquel doivent collaborer, auprès de jeunes écrivains, dont les noms sont encore à peine connus, des hommes de lettres et des professeurs notoires. Parmi ceux-ci on remarque les noms de MM. Saintsbury, Birrell, le professeur Gilbert Murray et Edmund Gosse.

Il n'est pas, à vrai dire, surprenant de trouver M. Edmund Gosse coudoyant des « jeunes ». On sait en quelle estime il les tient. Ne déclarait-il pas, en effet, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance célébré dernièrement :

« Il me semble que le fait marquant de l'heure présente soit la production tout à fait admirable des plus jeunes poètes. Le niveau général de cette production est extraordinairement élevé. Quand je commençai d'écrire, il y a de cela une cinquantaine d'années, nous avions une demi-douzaine de grands poètes, — le reste était sans valeur. Mais aujourd'hui vous avez ces jeunes gens, hommes et femmes pareillement, qui écrivent de bons vers, d'excellents vers. Je ne puis vous dire, poursuivait Mr Gosse, combien je suis intéressé et impressionné par leurs œuvres. Je connais un certain nombre d'entre eux, ils viennent me voir, causent avec moi, nous avons de grandes discussions concernant la poésie, nous controversons violemment et nous passons ainsi de bien bons moments. »

§

Flaubert et le service militaire. — Dans l'étude « Flaubertisme et Bovarysme », feu Lefebvre-Clerembray a indiqué (page 34) que Flaubert tira au sort le 19 mai 1841. R. Descharmes et R. Dumesnil ont reproduit cette assertion dans leur excellent ouvrage « *Autour de Flaubert* » (Cf. : t. II, p. 126).

Or, cette date est entièrement inexacte quant à l'année, au mois, au quantième.

En effet, d'après le Registre officiel du Recrutement de l'armée (ville de Rouen), que j'ai pu consulter par moi-même et à fond, c'est le *mercredi 2 mars 1842* que Gustave Flaubert, « Etudiant en droit », appartenant à la classe 1841, tira au sort le n° 548, par quoi il se trouvait exempté (contingent 168, dernier numéro du contingent 427). Le registre mentionne : « Absent tiré par M. le Maire. » Le maire de Rouen était alors Henry Barbet, pair de France.

Ce même document spécifie la taille de Flaubert, à cette date, soit 1 mètre 810 millimètres. Voilà bien la stature carabinière du « bon géant des lettres ».

Détail complémentaire : est porté au même registre, comme ayant tiré le même jour et dans la même journée le n° 333, un autre Gustave, né à Bernay en 1821, « absent et représenté par son père Louis-Pierre-Jules Maupassant, propriétaire à Rouen, 26, rue Beauvoisine », lequel pris bon pour le service, fut exonéré ultérieurement par l'achat d'un remplaçant, ainsi que le mentionne le registre : « Le sieur Maupassant (*sic*) a été remplacé par le nommé Jost (Etienne) dirigé sur le 3e régiment d'artillerie. » Or, ce Gustave-François-Albert Maupassant ou de Maupassant fut, on le sait, le père de Guy de Maupassant. Le destin associa donc, le même jour, devant l'urne attributive de l'impôt du sang, le père réel et le père littéraire de l'auteur de « Boule de Suif ».

GEORGES LE ROY,
Conservateur du Musée Flaubert à Croisset.

§

Demande d'interpellation sur le Journal des Goncourt. — Entre deux discussions du projet de loi portant approbation du traité de paix conclu à Versailles, le 28 juin 1919, M. Jean Bon, député de la Seine, a déposé, le 1er octobre dernier, une demande d'interpellation, « sur un arrêté qui est attribué au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ordonnant de différer la publication des papiers Goncourt ».

M. Jean Bon n'a pas craint d'affirmer que cette question présente « un caractère de réelle urgence ». Le ministre a été d'un avis tout différent et la discussion dont le compte rendu *in extenso* est reproduit dans l'*Officiel* (n° du 2 octobre, p. 4671) s'est terminée par cette déclaration de M. Jean Bon :

> Je ne peux pas tolérer que celui qui a été le Saint-Simon de la société bourgeoise puisse être tenu en ce moment-ci hors des limites de l'actualité, et vous, monsieur le ministre, vous ne pouvez pas non plus, en temps de paix, car enfin nous sommes en paix et on nous le dit tous les jours, perpétuer des mesures de guerre et faire cette police patriarcale, je le veux bien, mais cette police tout de même, sous laquelle la France perdra son renom d'esprit. (*Très bien ! très bien ! sur divers bancs à l'extrême gauche.*)

Finalement, l'ajournement de la discussion, mis aux voix, a été adopté. De tout ce débat retenons que, pour M. Jean Bon, Edmond de Goncourt est le « Saint-Simon de la Société bourgeoise ». Et voilà une expression qui n'eût réjoui qu'à demi l'auteur des *Mémoires de la vie littéraire*.

§

Clemenceau et le triptyque à 4 volets. — Lors de son discours tant attendu sur le traité de paix, M. Clemenceau a, dans sa grosse mous-

tache, proféré quelques galéjades à sa façon, que MM. les députés ont happées au vol, sans, peut-être, en saisir toute la portée. C'est ainsi que, parlant d'erreurs ou singularités du dit traité, il a mentionné l'existence d'un triptyque à 4 volets. On a ri et... passé outre.

Que si nous nous reportons au texte bilingue du *Traité*, nous y trouverons en effet, à la p., 121 (numérotation par en haut), un article 247, dont le paragraphe 2 énonce que l'Allemagne s'engage à remettre à la Belgique, par l'intermédiaire de la commission des réparations et dans l'intervalle des six mois qui suivront la mise en vigueur du *Traité*, à titre de réparation :

... Les volets du tryptique (*sic*) de la *Cène*, peints par Dierick Bouts, autrefois dans l'église de Saint-Pierre à Louvain et dont deux sont maintenant au musée de Berlin et deux à l'ancienne pinacothèque de Munich...

Soit donc 4 volets pour un seul triptyque. Le bourdonnant *Frelon* de la *Dépêche* toulousaine s'est arrêté sur cette fleur du charnier boche, et, dans son journal du 30 septembre dernier, a émis ce petit claironnement :

Maintenant, où est l'erreur? Est-ce dans le nombre des volets, est-ce dans l'emploi du mot triptyque ? Il faudrait, pour répondre à cette question, connaître l'œuvre d'art signalée, l'avoir vue avant qu'elle fût enlevée de l'église de Louvain par les Boches. Peut-être s'agit-il d'un rétable fermé, à plusieurs parties, se repliant les unes sur les autres et dont, à cause de sa grandeur, chaque volet serait en deux pièces. Mais, alors, il ne faudrait pas parler d'un triptyque. Peut-être s'agit-il, au contraire, d'un triptyque véritable, et, en ce cas, on a eu tort de lui attribuer deux fois deux volets.

Frelon, qui fréquente plus souvent les bords de la Garonne que les rivages de la Spree, nous permettra-t-il d'éclairer sa lanterne ? Et d'abord, qu'il apprenne que l'œuvre d'art de Louvain n'a pas été, comme il l'imagine, *enlevée par les Boches*. Dans les *Notes* inédites d'un *Voyage en Belgique et en Allemagne*, accompli il y a plus de 25 années, nous lisons qu'à l'église gothique Saint-Pierre à Louvain, dans la 6e chapelle, au pourtour du chœur, se trouve « *La Cène*, par Bouts, peinte en 1467 » et que c'est « le panneau du milieu d'un triptyque dont les volets sont au musée de Berlin (*la Pâque* et *Elie dans le désert*) et à la Pinacothèque du Musée de Munich (*Abraham avec Melchisédech* et les *Israélites recueillant la manne* ». Et il est dit, en outre, qu'« il y avait dans l'ensemble de la composition une idée symbolique, que la partie du milieu ne saurait rendre à elle seule », qu' « une particularité du style de Dierick — l'un des derniers ancêtres de l'école des van Eyck, lequel peignit de 1465 à 1475, — c'est qu'il cherche à caractériser un personnage par une différence très accentuée dans le teint » et qu'enfin « la signature *Memling* est une falsification ». Précisons, en outre, que le volet représentant la *Pâque* et *Elie dans le désert* se trouve à la *Gemælde-Galerie*, à l'étage supérieur de l'*Altes Museum*, construit à Berlin de 1824 à 1828 par Schinkel, cependant que l'autre volet est au 3e cabinet de la *galerie de Peinture* de la célèbre *Ancienne Pinacothèque* munichoise, édifiée de 1826 à 1836 dans le style de la Renaissance et sur le modèle des palais romains par Klenze, et que cette œuvre d'art y porte le n° 107, cependant que deux autres peintures de Dierick Bouts (*Adoration des Mages, Saint Jean-Baptiste et Saint Christophe*) y sont numérotées 108 et 109.

§

Mains coupées et femmes violées.

Paris, 3 septembre 1919.

Mon cher Vallette,

J'ai lu avec intérêt la lettre que vous adresse M. J. Michaut, dans le dernier *Mercure*, à propos de *Nach Paris!* M. J. Michaut se demande pourquoi je n'ai pas parlé des mains coupées aux enfants. C'est qu'il est douteux que les Allemands aient *systématiquement* coupé les mains aux enfants. Des enquêtes ont été faites à ce sujet; elles n'ont pas donné de résultat. Pendant que j'étais en Suisse, on signalait des enfants aux mains coupées à Vevey, à Neuchâtel et dans plusieurs localités de Haute-Savoie. On a été voir. Chaque fois on s'est trouvé en présence soit de personnes qui racontaient des histoires de mains coupées, soit d'enfants ayant des blessures aux mains, blessures provenant de sévices allemands, mais sans qu'il soit possible d'établir qu'il y ait eu volonté expresse de couper des mains. Que parmi les très nombreuses victimes enfantines des massacres germaniques il y ait eu des cas de poignets tranchés, c'est tout naturel, et il n'y a pas lieu de recourir pour cela à d'autre explication que le hasard même des massacres. Le nombre des enfants mutilés, tués ou violés par la soldatesque allemande, fut en effet considérable. Rien que dans les 20 premières pages de l'*Appendice du Rapport de la commission d'enquête britannique sur les atrocités allemandes*, qui en comporte 280, je trouve sur 37 dépositions se rapportant toutes à Liége et à ses environs :

A Vottem, le 4 août, une petite fille de 9 ans tuée; à Melen, le 5 août, un enfant tué par un officier; à Soumagne, le 5 août, une petite fille de 13 ans tuée; à Herstal, le 5 août, deux enfants tués; le 6 août, un enfant fusillé; à Soumagne, massacre de 56 civils parmi lesquels des jeunes garçons, autre massacre de 19 civils, parmi lesquels également des garçons; à Micheroux, un bébé est arraché des mains d'une femme, jeté à terre et tué net; banlieue de Liége, le 7 août, une petite fille de 10 ans a l'oreille coupée pour « avoir eu la curiosité d'écouter les Allemands »; à Heure-le-Romain, le 11 août, un bébé est blessé d'un coup de feu et meurt peu après à l'hôpital; à Ans, le 16 août, deux enfants de 2 à 3 ans sont tués à coups de baïonnette; à Pépinster, commencement d'octobre, un bébé a la tête tranchée par un officier; à Hermée, un enfant de 5 mois a l'estomac fendu d'un coup de baïonnette et meurt à l'hôpital. Il n'y a qu'un cas de main coupée, qui est celui-ci (près de Liége, le 7 août) « Nous vîmes un jeune garçon d'environ 12 ans, le poignet enveloppé de bandages, là où la main aurait dû se trouver. Nous demandâmes ce qui s'était passé, et on nous répondit que les Allemands avaient tranché la main du petit, parce que celui-ci s'était accroché à ses parents que l'on voulait jeter dans les flammes. »

S'il est cependant constant que nombre de femmes et d'enfants ont eu les mains coupées, c'est pour une tout autre raison que celle qu'implique la « légende des mains coupées », une raison toute matérielle, qui est le vol de bijoux. Je n'en citerai qu'un exemple, tiré des dépositions recueillies par le professeur Morgan (même document, p. 271) : « Comme nous approchions d'Ypres en venant d'Hazebrouck, nous avons rencontré plu-

sieurs réfugiés, des femmes et des enfants pour la plupart. Les femmes étaient épuisées ; elles avaient leurs enfants avec elles, et plusieurs avaient eu les mains coupées de propos délibéré ; les mains avaient été coupées par les Allemands, elles n'avaient pas été emportées par des obus. Les femmes nous le firent comprendre par signes. Les Allemands avaient coupé les mains des femmes et des enfants pour enlever les bracelets de leurs poignets. »

Si je n'ai pas cru devoir faire explicitement état des mains coupées, c'est que ce genre de mutilations ne m'a pas paru présenter de signification particulière. Au reste, le bilan des atrocités allemandes est si formidable, il est d'une diversité si prodigieuse, que je ne saurais avoir la prétention d'avoir épuisé mon horrible sujet. Je pourrais écrire trois autres *Nach Paris* sans me répéter.

Quelques personnes ont trouvé fort mauvais que j'aie osé mettre en scène le viol d'une jeune fille. Votre correspondant n'est pas du nombre et ne doute pas que cet épisode « ne soit la relation d'un fait rigoureusement exact». Peu importe que l'exactitude en soit ou non « rigoureuse ». Il y a eu des centaines, des milliers de faits analogues et de plus effroyables encore. Dans les 20 pages ci-dessus signalées, et que je ne choisis pas pour la circonstance, je relève :

A Melen, près de Herve, 8 août, une jeune fille de 22 ans est forcée et meurt des suites du viol ; à Soumagne, deux femmes sont violées par un grand nombre d'Allemands et leurs maris fusillés ; à Flémalle-Grande, 16 août, une jeune femme, grosse de huit mois et demi, est violée par deux Allemands, elle accouche le lendemain ; même jour, même endroit, une jeune fille de 16 ans est violée par deux Allemands ; à Ans, le 16 août, une femme de 28 à 30 ans est trouvée complètement nue, attachée à un arbre, morte et la poitrine couverte de sang ; à Liége, place de l'Université, le 10 août, une vingtaine de femmes et de jeunes filles sont extraites des maisons et couchées sur des tables qu'on a apportées sur la place : « Une quinzaine d'entre elles furent alors violées. Chacune d'elles fut violée par environ 12 soldats. Pendant que cela se passait, 70 Allemands à peu près se tenaient groupés autour des femmes, y compris 5 officiers. Ce furent les officiers qui commencèrent. Cette scène dura une heure et demie. Beaucoup de ces femmes s'évanouirent et ne donnèrent plus signe de vie. La Croix-Rouge les emporta à l'hôpital. » A Hermalle, septembre, viol de deux jeunes filles, l'une de 18 ans, l'autre de 12, par un officier ; à Pépinster, viol d'une femme par un officier et deux soldats (il s'agit de la mère du bébé décapité signalé plus haut) : « Après le meurtre du bébé, l'officier et les deux soldats saisirent la femme, lui arrachèrent tous ses vêtements, jusqu'à ce qu'elle fût complètement nue. L'officier alors la viola, pendant qu'un soldat la tenait aux épaules et l'autre par les bras. Après l'officier, chaque soldat la viola à son tour, tandis que l'officier et l'autre soldat tenaient la femme. Après que la femme eut été violée par les trois hommes, l'officier coupa les seins de la femme. »

Et ce n'est là qu'un tout petit coin, un coin minuscule de l'immense bacchanale.

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Toujours les « Colombins ».

3 octobre, 1919

Monsieur Vallette,

Il est temps d'en finir avec les « colombins » !

Rictus a raison : le « colombin » est un étron dur.

J'ai entendu ce mot pour la première fois, en 1871, à la barrière du Trône, dans un petit concert, *Le nouveau Robinson*, disparu depuis longtemps et où je chantais, alors, avec Henri Sellier.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées.

ARISTIDE BRUANT.

M. Louis Dumur nous communique d'autre part la lettre suivante que lui a adressée M. Gaston Esnault, le savant auteur du *Poilu tel qu'il se parle :*

Nantes, 20 septembre 19.

Cher Monsieur,

Je ne lis qu'aujourd'hui le *Mercure* du 1er septembre, où je vois que vous avez bien voulu alléguer le *Poilu* pour votre défense. L'usage oral est parfaitement d'accord avec Montéhus et Barbusse pour l'expression *avoir les colombins*, et je pourrais ajouter aujourd'hui d'autres références de milieux sociaux à celles que j'ai données dans le *Poilu*. Ceci pour le cas où M. Rictus récuserait les textes littéraires.

La locution *poser un colombin* était usuelle en Anjou avant 1908 ; le sens n'était pas : « avoir peur », mais : « se soulager d'une façon abondante, après un bon repas » (*Glossaire* de Verrier et Onillon).

Bien cordialement vôtre,

E. ESNAULT.

§

Le Soleil des Morts. — Un éditeur de la rive gauche a eu l'idée d'afficher à sa devanture, avec les nouvelles de la République des Lettres, des extraits des œuvres des écrivains qu'il édite : il faut éclairer la foule ignorante.

L'autre jour, il produisait une belle poésie de Léon Deubel, dont le suicide, en juin 1913, attrista toute la jeune littérature. Or la citation s'accompagnait des « précisions » suivantes :

C'était une des plus magnifiques promesses de l'avenir littéraire, quand, par un soir de dégoût et de pauvreté, il s'est jeté dans la Marne, à Nogent, *en 1912 ou 1913*. Son corps fut retrouvé trois jours après...

« En 1912 ou 1913 ». Nous voilà fixés ! Et nous ne sommes qu'en 1919 ! C'est vrai qu'il y a eu la guerre, mais tout de même...

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers.— Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

534
ME
Romance

N° 512 — Tome CXXXV 16 Octobre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois

VIRES ACQVIRIT EVNDO

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, ÉMILE BERNARD, JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
L. BOISSE, R. DE BURY, FRANCISCO CONTRERAS, LOUIS COURTHION,
LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE, ALBERT ERLANDE,
E.-F. GAUTIER, GUSTAVE KAHN, ÉMILE LALOY, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, J. MUROL, JEAN NOREL, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
CARL SIGER, THÉODORE STANTON, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

SOMMAIRE

—

Nº 512 — 16 OCTOBRE 1919

ÉMILE BERNARD	*Charles Baudelaire critique d'Art et esthéticien*	577
E.-F. GAUTIER	*Interprétation biologique des grandes Catastrophes : I. La Chute de l'Empire Romain*	601
ALBERT ERLANDE	*Niobé,* poème	618
L. BOISSE	*Le Pragmatisme, l'Art et l'Esthétique de l'Intuition*	621
LÉON DEFFOUX et EMILE ZAVIE	*Les Editions Kistemaekers et le « Naturalisme »*	639
JACQUES-ÉMILE BLANCHE	*La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première Partie, suite)	652

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	682
EDMOND BARTHÈLEMY	*Histoire*	688
DOCTEUR PAUL VOIVENEL	*Sciences médicales*	692
HENRI MAZEL	*Science sociale*	696
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	702
CARL SIGER	*Questions coloniales*	708
R. DE BURY	*Les Journaux*	714
GUSTAVE KAHN	*Art*	719
FRANCISCO CONTRERAS	*Lettres hispano-américaines*	723
DIVERS	*Bibliographie politique*	728
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.*	737
	A l'Etranger :	
	Espagne (Camille Pitollet)	745
	Italie (J. Murol)	751
LOUIS COURTHION	*Variétés : La Prise de Thonon en 1860*	756
MERCVRE	*Publications récentes*	759
—	*Echos*	760

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ALBERT MESSEIN — LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, Quai Saint-Michel, PARIS-5e.

LES MANUSCRITS DES MAITRES : *VIENT DE PARAITRE*

ARTHUR RIMBAUD.

POÉSIES : 1 volume grand in 8o. Tiré à 550 exemplaires.............. 20 fr.
Reproduction autographique des poèmes publiés en grande partie sous le titre « *Le Reliquaire* » et plusieurs autres poèmes parus dans l'édition les Poésies Complètes de 1895. Il a été tiré 25 ex. sur papier impérial à.......................... 40 fr. »
Déja paru dans la même collection, *Paul Verlaine, SAGESSE.*

SOCIÉTÉ DES XXX.

ANDRÉ SALMON.

LA JEUNE SCULPTURE FRANÇAISE, 1 volume in-8o écu. Tiré à 500 ex. sur papier d'Arche, 5 fr. Il a été tiré 20 ex. sur japon à................ 20 fr. »

MARCEL BOULENGER.

APOLOGIE DU DUEL, 1 volume in-8 écu tiré à 500 ex.

CHARLES MORICE.

QUINCAILLE. Poèmes en Prose. 1 volume in-12 broché............. 3 fr. 50

PAUL GERALDY.

LES PETITES AMES, nouvelle édition avec poèmes nouveaux. Un volume in-12.. 3 fr. 50

GEORGES PIERREDON.

NOTES SUR VILLIERS DE L'ISLE ADAM, in 16 jésus. Tiré à 500 ex. sur vergé à 4 fr. net et 10 exemplaires sur japon à net................. 10 fr. »

RÉIMPRESSIONS :

PAUL VERLAINE.

ŒUVRES COMPLÈTES, 7 volumes in 16 de 450 pages sur alfa vergé. Les trois premiers volumes contiennent des poèmes, les tomes IV et V des proses et les tomes VI et VII les Œuvres Posthumes en vers et en prose. Chaque volume séparé net.. 10 fr. »

TRISTAN CORBIÈRE.

LES AMOURS JAUNES. 1 fort volume in 12. Préface de Ch. Le Goffic. Portrait de Corbière, reproduction de l'eau-forte......................... 3 fr. 50

JACQUES CRÉPET.

CHARLES BAUDELAIRE. Etude biographique suivie des Baudelairiena d'Asselineau et des nombreuses lettres adressées à Baudelaire. 1 fort vol. in 12. 3 fr. 50

ERNEST DELAHAYE.

PAUL VERLAINE. Etude biographique, 1 fort vol. in-8o. Tiré à 1000 ex. 5 fr. »

SOUS PRESSE :

LOYS LABÈQUE

POÈMES PRIMITIFS, 1 volume in 12........................... 3 fr. 50

MAJORATION TEMPORAIRE 50 o/o

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

SÉRIE in-8

GABRIEL ALPHAUD. — **L'action allemande aux Etats-Unis** 7 50

— **Les Etats-Unis contre l'Allemagne** 7 50

LOUIS BORDEAUX — **La Question du Rhône.** .... 10 fr.

G. CLEMENCEAU. — **La France devant l'Allemagne** 7 50

F. ECCARD. — **Biens et intérêts français, en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre** 7 50

GEORGES HERSENT. — **Une Politique de la Construction après la guerre. Travaux publics et Bâtiment** .... 10 fr.

RAOUL LABRY. — **Une Législation communiste. Recueil des lois, décrets, arrêtés principaux du Gouvernement bolcheviste** .... 15 fr.

J.-H. RICARD. — **L'Appel de la Terre..** 10 fr

SÉRIE in-16

JOSEPH-BARTHÉLEMY. — **Le Gouvernement de la France** .... 4 fr. 50

GEORGES BATAULT. — **La Guerre absolue. Essai de philosophie de l'histoire..** 4 fr. 50

BIARD D'AUNET. — **Après la guerre.**

— **I. Pour remettre de l'ordre dans la maison** .... 4 fr. 50

— **II. La Politique et les Affaires** .... 4 fr. 50

VICTOR BORET. — **La Bataille économique de demain** .... 4 fr. 50

M. BOUILLOUX-LAFONT. — **Les Chambres de Métiers** .... 4 fr. 50

VICTOR CAMBON. — **Notre Avenir** ..... 4 fr. 50

— **Où allons-nous ?.** 4 fr. 50

COMTE DE CANISY. — **La Question ouvrière dans le bassin de Briey** .... 4 fr. 50

HERBERT N. CASSON. — **Les Seize commandements de l'Homme d'Affaires,** traduit par Géo Lange .... 4 fr. 50

***. — **Les Dangers mortels de la Révolution russe** .... 4 fr. 50

Du même auteur. — **Que faire de l'Est européen ?** .... 6 fr.

G. DEMORGNY. — **Les Partis politiques et la Révolution russe** .... 4 fr. 50

HENRI DUGARD. — **Le Maroc 1917-18-19.** (3 volumes) .... 4 fr. 50

JEAN DYBOWSKI. — **Notre force future.** 4 fr. 50

R.-C. ESCOUFLAIRE. — **L'Irlande ennemie ?** .... 4 fr. 50

***. — **Essai sur la Politique douanière de la France** .... 4 fr. 50

L'Etatisme industriel, par un Ingénieur des Mines démobilisé .... 4 fr. 50

LOUIS FERASSON. — **La Question du Fer.** 3 fr.

— **L'Industrie du Fer.** 4 fr. 50

AUGUSTE GÉRARD. — **Nos Alliés d'Extrême-Orient** .... 4 fr. 50

LEON GUILLET. — **L'Enseignement technique supérieur à l'Après-Guerre** .... 4 fr. 50

BARUCH HAGANI. — **Le Sionisme politique et son fondateur, Théodore Herzl, 1860-1904** .... 4 fr. 50

DANIEL HALEVY. — **Le Président Wilson. Etude sur la Démocratie américaine.** 4 fr. 50

EDOUARD HERRIOT. — **Créer** (2 volumes 6 fr. et 5 fr.) ....

S. HERZOG. — **Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne,** traduit par A. de Tarlé. .... 4 fr. 50

DAVID JAYNE HILL. — **La reconstruction de l'Europe** .... 4 fr. 50

— **La crise de la Démocratie aux Etats-Unis** .... 4 fr. 50

D. IANCOVICI. — **La paix de Bucarest** (7 mai 1918) .... 4 fr. 50

BENJAMIN KIDD. — **La Science de puissance,** traduit par Henry de Varigny .... 4 fr. 50

JULES LABORDE. — **Il y a toujours des Pyrénées** .... 4 fr. 50

RAOUL LABRY. — **L'industrie russe et la révolution** .... 4 fr. 50

GEORGES LAFOND. — **L'effort français en Amérique latine** .... 4 fr. 50

LOUIS DE LAUNAY — **Qualités à acquérir** 4 fr. 50

ANDRÉ LEBON. — **Problèmes économiques nés de la guerre,** 2 vol., chaque .... 4 fr. 50

***. — **Lettres d'un vieil Américain à un Français,** traduit par J.-L. Duplan .. 4 fr. 50

EDMOND LOCARD. — **La Police. Ce qu'elle est. Ce qu'elle devrait être** .... 4 fr 50

LYSIS. — **Pour renaître** .... 4 fr. 50

GERMAIN MARTIN. — **Les problèmes du crédit en France** .... 4 fr. 50

RAMSAY MUIR. — **Nationalisme et Internationalisme,** traduit par Henry de Varigny.. 4 fr. 50

PAUL PETIT. — **Les Industries de l'alimentation** .... 4 fr. 50

PIERRE PEZEU. — **Les hommes qu'il nous faut. Comment organiser la production** .... 4 fr. 50

GASTON RAPHAEL. — **Walter Rathenau. Ses idées et ses projets d'organisation économique** .... 4 fr. 50

JULES ROCHE. — **Quand serons-nous en république ?** .... 4 fr. 50

VICOMTE DE ROQUETTE-BUISSON ET MARCEL-A. HERUBEL. — **La terre restauratrice.** 4 fr. 50

LÉON ROSENTHAL. — **Villes et villages français après la guerre** .... 4 fr. 50

ALPHONSE SÉCHÉ. — **Les guerres d'enfer** 4 fr. 50

E. SERVAN. — **L'Exemple Américain...** 5 fr

V.-G. SIMKHOVITCH. — **Marxisme contre socialisme,** traduit par Roger Picard ..... 4 fr. 50

A. DE TARLÉ. — **La préparation de la lutte économique par l'Allemagne** .... 4 fr. 50

C. BERTRAND THOMPSON. — **Le système Taylor** .... 3 fr.

LOUISE WEISS. — **La république Tchéco-Slovaque** .... 4 fr. 50

J. WILBOIS ET P. VANUXEM. — **Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes. Une doctrine française : l'Administration expérimentale** .... 4 fr. 50

REN WORMS. — **Natalité et régime successoral** .... 4 fr. 50

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie

Maison de détail : 116, Boulevard Saint-Germain, Paris

VIENT DE PARAITRE :

GUSTAVE SIMON

HISTOIRE D'UNE COLLABORATION

ALEXANDRE DUMAS et AUGUSTE MAQUET

Document inédits. Portraits et Fac-similés.

Un vol. in-16.. 4 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :

CHARLES POIRATON

Sur le Trimard

— *POÈMES* —

Un volume in-16.. 3 fr. 30

VIENT DE PARAITRE :

IRÈNE HILLEL-ERLANGER

Voyages en Kaléidoscope

Un vol. in-16.. 4 fr. 50

Tous ces prix sont majoration comprise.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse . . . .

Maurice Barrès . . . .

Romain Rolland . . . .

Charles Maurras . . . .

Anatole France . . . .

Paul Bourget . . . .

Maurice Maeterlinck . . .

Laurent Tailhade . . . .

Colette Willy . . . .

Paul Fort . . . .

Henri Bergson . . . .

Henry Bataille . . . .

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle . . . .

Saint-Saëns . . . .

Le **Carnet-Critique** commencera, le **1er novembre**, irrévocablement, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprendra :

1º Un portrait de l'auteur commenté ;
2º Une biographie ;
3º Une étude générale ;
4º Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Etranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation** jusqu'au **25 octobre.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

Fondée en 1917

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, rue de la Convention. — Paris XVe

Téléphone : SAXE-82-41

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — Albert Cim. — J. Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade — Albert Thibaudet. — Villy, etc.

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an..............	12 »
	Six mois............	6 50
	Trois mois.........	3 50
ETRANGER	Un an..............	15 »
	Six mois..........	8 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re série)	(2e série)	(3e série)	(4e série)
Prêt de............................	**1** livre par mois	**2** livres par mois	**3** livres par mois	**4** livres par mois
Pendant 1 an..............	**10** francs	**18** francs	**25** francs	**31** francs
Pendant 6 mois....................	**6** »	**10** »	**13** »	**16** »
Pendant 3 mois....................	**3** » **50**	**6** »	**7** » **50**	**9** »

Catalogue gratuit avec notice explicative

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **notice gratuite.**

Le 1er et le 15 du mois Le numéro : **Un franc**

LE CRAPOUILLOT

Arts, Lettres, Spectacles

Directeur : **Jean GALTIER-BOISSIÈRE**

Le " Crapouillot ", l'excellent journal du front qui publia des œuvres de **Paul Lintier, Georges Duhamel, Pierre Mac Orlan, Jean des Vignes-Rouges**, s'est transformé dans la paix en une revue très combative, qui publie tous les quinze jours, en suivant de très près l'actualité, la critique des livres, des expositions et de tous les spectacles.

Principaux articles parus du 1er Avril au 1er Octobre 1919 :

La Vertu qui monte, par Paul Reboux. — *Les papiers de Cléonthe*, par Jean-Louis Vaudoyer. — *Le roman d'aventures*, par René Bizet. — *La guerre au théâtre*, par Jean Galtier-Boissière. — *Serons-nous romantiques*, par Dominique Braga. — *A la recherche des disciplines* par Waldemar George. — *Madelon et les nymphes*, par L. Roubaud. — *Les mises en scène de peintres*, par Valdo Barbey. — *Décalogue des poètes selon mon cœur*, par Georges-Armand Masson. — *Courbet*, par Louis-Léon Martin. — *La décoration du plein air*, par J.-J. Jadelot. — *Isadora Duncan*, par Jean Bernier. — *Idées d'un peintre sur le cinéma*, par Marcel Gromaire. — *Le Carnaval des vieillards*, par Henri Béraud. — *Le vainqueur*, par Alexandre Arnoux. — *Réflexions*, de Georges Fabri, etc.

Les chroniques et critiques artistiques, littéraires, théâtrales et cinégraphiques de : J.-G. Lemoine, C. Roger-Marx, R. Boutet de Monvel, Sue et Mare, Mainssieux, Hervé Lauwick, Oridô de Fhair, André Warnod, Francis Carco, Charles Tardieu, Gaston Picard, Marcel Berger, P. Fuchs, Paul Poiret, M. Audibert, J. Letaconnoux, A. Dollé, P. Vaillant-Couturier, Drieu la Rochelle, André Charpentier, Henri Falk, André Obey, etc,

Le « CRAPOUILLOT » est en vente chez CRÈS, 116, boulevard Saint-Germain, et dans toutes les grandes librairies.

ABONNEMENT :

Un an (24 nos)	20 fr.
Six mois	12 fr.
Avec les 12 numéros parus dans la série de la Paix	10 fr. en plus
Avec les trois années illustrées du « CRAPOUILLOT » de Guerre	20 fr. —

Adressez mandats : **M. ESPRIT**, 5, *Place de la Sorbonne, PARIS.*

La Connaissance

*9, Galerie de la Madeleine, 9. — PARIS VIIIe*

Le Catalogue de Bibliophilie et de Critique (nº 1), tiré à très peu d'exemplaires, est épuisé. Le tirage du nº 2 pourra être modifié suivant le nombre de demandes supplémentaires qui n'ont pu être satisfaites la 1re fois. Se faire inscrire sans retard serait prudent.

Editions de la « CONNAISSANCE » in-8º raisin, annoncées dans leur ordre de publication.

1º J. BARBEY D'AUREVILLY : **LE CACHET D'ONYX-LÉA.** Les deux premières Diaboliques (1831-1832), inédites, tirage 1.050 ex. (quelques japon imp., **45** fr. ; hollande, **35** fr. ; vergé d'Arches, **12** fr.)

2º Trois contes de VILLIERS DE L'ISLE ADAM : **LE DROIT DU PASSÉ, LA TORTURE PAR L'ESPÉRANCE, LES FILLES DE MILTON,** avec le fac-similé de la lettre dédiant ce conte à V.-E. MICHELET et orné *d'un portrait et trois eaux-fortes* de HENRY DE GROUX, gravés d'après ses dessins et pastels originaux qui seront exposés fin octobre.

Tirage 525 ex., dont 25 japon ancien à la forme réimposés, contenant des états et une quintuple suite des eaux-forte (tous souscrits), 30 japon impérial ; 70 hollande Van Gelder ; et 400 vélin pur fil Lafuma.

3º CHARLES COUSIN : **LE VŒU DE L'ÊTRE,** poèmes, avec un frontispice d'HENRY DE GROUX. Tirage 325.

4º JULES LAFORGUE : **AQUARIUM-CHRONIQUES PARISIENNES-NOTES** (inédits), *avec un frontispice gravé sur bois par* DARAGNES. Tirage 525 ex.

5º J. PELADAN : **LE LIVRE SECRET,** œuvre posthume, sur l'Amour, rehaussé *d'un portrait et de deux dessins allégoriques gravés à l'eau-forte* par HENRY DE GROUX. Suivi d'une notice de V.-E. MICHELET. Tirage : 525 ex.

6º RENÉ-LOUIS DOYON : **LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR. L'HOMME QUI A SAUVÉ DIEU. LA DERNIÈRE,** Contes, *avec trois eaux-fortes* par HENRY DE GROUX.

N.-B. — Les prix et qualités de tirage seront l'objet d'une annonce détaillée à chaque apparition.

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE :

Tirée de 500 à 1.000 exemplaires sur japon, chine ou hollande van Gelderzonen.

C. DE BEAUMARCHAIS : **Le Barbier de Seville, 8 fr. 50.**

L'ABBÉ PRÉVOST : **Manon Lescaut,** japon, **35** fr. ; hollande, **18** fr.

THOMAS : **Tristan et Iseult,** japon, **28** fr. ; hollande, **8** fr. **50.**

O. MIRBEAU : **Le Calvaire,** chine ou japon, **45** fr. ; hollande, **15** fr.

Mme DE LA FAYETTE : **La Princesse de Clèves,** japon, **35** fr. ; hollande, **9** fr. **60.**

CH. NODIER : **Thérèse Aubert-Adèle, 9** fr.

Prosper MÉRIMÉE : **Carmen** (rare), **35** fr. — **Colomba,** japon, chine, **40** fr. ; hollande, **15** fr.

Ch. BAUDELAIRE : **Les Fleurs du Mal,** japon, **45** fr. ; hollande, **30** fr. — **Petits poèmes en prose,** japon ou chine, **40** fr. ; hollande, **25** fr.

A. DE LAMARTINE : **Graziella,** japon ou chine, **35** fr. ; hollande, **30** fr.

La nouvelle série commencera en décembre par **LE LYS ROUGE,** d'ANATOLE FRANCE.

Eugène FIGUIÈRE & Cie

3, place de l'Odéon

Câble-adresse : LEFIGUIER-PARIS — *Phone* FLEURUS 11-15

Tous ceux qui luttent, qui pensent, qui créent, qui vivent ; toutes les personnes dans le mouvement lisent les livres suivants que nous leur recommandons en toute confiance :

PENSÉES, par Paul BRULAT, un volume in-12 couronne, franco-recommandé. 2 fr. 85

LA DÉBACLE DES PLACEMENTS RUSSES, par Me Jacques BONZON, un vol. in-12 couronne, franco-recommandé.......... 4 fr. 75
doit être entre toutes les mains des porteurs de valeurs russes.

LA TOUR DES PEUPLES, par Han RYNER, un volume in-12 couronne, franco-recommandé.......... 4 fr. 75

Voici peut-être le plus beau, le plus complet et le plus profond parmi les romans du Prince des Conteurs. LA TOUR DES PEUPLES est la fameuse tour de Babel. Comme toujours, l'auteur du Cinquième Evangile a humanisé la légende. La TOUR est ici un symbole d'alliance, comme la signature magnifique et lourde d'une première Ligue des Nations.

A TRAVERS LE SANG VERS LA LIBERTÉ, par Alexandre BÉRARD, sénateur, un volume in-12 couronne, franco-recommandé.......... 4 fr. 75

Avec la science d'un érudit historiographe, M. Alexandre BÉRARD nous fait l'historique de la grande guerre que nous venons de subir, il nous raconte les origines du mal et les décrit avec une rare maîtrise.

EN MISSION EN ROUMANIE, par le Capitaine Paul BLERY, aviateur, un volume in-12 couronne, franco-recommandé.......... 4 fr. 75

En Mission en Roumanie par le Capitaine Paul BLERY est une étude vécue en même temps qu'une description de cet admirable pays de nos alliés où la fureur et la barbarie ennemies se sont exercées avec acharnement.

L'ÉVANGILE DE LA BONNE VIE, par Alexandre MERCEREAU, un volume in-12 couronne, franco-recommandé.......... 4 fr. 25

Alexandre MERCEREAU, l'éminent écrivain dont les œuvres, longuement saluées par la presse mondiale, sont traduites dans la plupart des langues, vient de faire paraître dans notre Collection des Petits Livres de chevet, un ouvrage d'une haute portée morale et philosophique.

Tous ceux envers qui la vie fut injuste, l'humanité égoïste, la Société ingrate, voire cruelle ; tous ceux qui n'ont pas de possession matérielle ; tous ceux qui furent blessés dans leurs passions les plus nobles, leurs pensées les plus élevées, leurs sentiments les plus purs ; tous ceux qui souffrent dans leur corps, leur cœur, leur âme, apprendront dans l'ÉVANGILE de la BONNE VIE qu'ils portent en eux-mêmes des trésors inégalables, impérissables et qu'il dépend d'eux seuls de connaître la pleine, totale, absolue joie de vivre.

PROLONGEONS LA VIE, par Jean FINOT, un volume in-12 couronne, franco-recommandé.......... 2 fr. 85

La guerre a créé, pour les survivants, un devoir des plus doux qui consiste à vivre le plus longtemps possible. Et Jean FINOT, l'auteur de la PHILOSOPHIE de la LONGÉVITÉ, qui a été traduite en une dizaine de langues et couronnée par l'Institut et les Académies étrangères, nous en démontre la possibilité d'une façon à la fois scientifique et attrayante.

LIVRES RECOMMANDÉS : Plâtres et Marbres, par Laurent TAILHADE ; Sur les Débris et sur les Ruines, par Jean de BONNEFONT ; L'Amour doux et cruel, par Jules BOIS ; L'Aube sur le Village, par Louis Dumont ; Sept volumes de Paul FORT, le Prince des Poètes ; Les Pacifiques, de HAN RYNER ; Les Poèmes de Mai, par Eugène FIGUIÈRE ; Le Couple, par AUREL ; Accords et Préludes, Les Reflets du Croissant, par Alexandre L TY-COURBIÈRE. (Tous ces volumes franco-recommandé, 4 fr. 75.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT : Dans les Etoiles, par J.-H. ROSNY, aîné, 2 fr. — Anthologie des Œuvres de Sotiris SKIPIS, 7 fr. — Trois pièces pour puritains, traduites par Augustin et Henriette HAMON, par Bernard SHAW, 10 fr. — Albunea, par Jean BERTHEROY, 2 fr. — La Danse Macabre, par Carlos LARRONDE, 2 fr. — Les Portes d'Airain, par Victor-Emile MICHELET, 3 fr. 50, — L'Egaré, par Georges POLTI, 3 fr. — Le Théâtre de la Peur, par André de LORDE, 3 fr. — L'Homme qui a mis les Boches dedans, par Albert de POUVOURVILLE, 3 fr. 50. — L'Épée et la Robe, par Gabrielle REVAL, 2 fr. — La Tragédie d'Alexandre, par Paul DEMASY, 3 fr. 50. — La Lumière (réédition), par Georges DUHAMEL, 3 fr. 50. — Les plus beaux poèmes de RONSARD, 2 fr.

20 titres des FAMEUX PETITS BREVIAIRES, à 1 franc.

Majoration temporaire 30 o/o

Envoi du Catalogue sur demande

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : "La Vie").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan "

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 71, rue des Saints-Pères, à Paris. Deux numéros différents : 2 fr. 75.

Articles publiés depuis la réapparition : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française.* — Julien Ochsé : *René Boylesve intime.* : François Dubourg — *Pour un esprit nouveau à l'Académie française.* — Michel Puy : *l'État acheteur de tableaux.* — Philoxène Bisson : *Courteline.* — Pierre Lièvre : *Sacha Guitry. Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget.* — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont.* — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles.* — Marcel Coulon : — *L'Actualité de Leconte de Lisle. Verlaine Anglais.* — Jules Bertaut : *Un as de la littérature. Le Littérateur du XVIe arrondissement.* — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70.* — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan.* — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature.* — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire.* — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt.* — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire.* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous.* — Edmond Jaloux : *L'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill.* — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour.* — Eugène Montfort : *Mon brigadier Triboulère. Lettre à M. Souday sur feu Rostand.* — *Enquête sur le monument de Paris le plus laid.* — Arthur Cantillon : *Il n'y a pas de littérature belge.* — Michel Puy : *Les Contemporains vus par Léon Daudet.* — Léon Deffoux : *Anecdotes sur Jean Dolent.* — René Martineau : *Léon Bloy en Danemark.* — Pierre Leguay : *La Psychologie de Stendhal. Flaubert pendant la guerre de 70*, etc.

Contre mandat de quinze francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er octobre 1919, depuis le 1er octobre 1918.

L'abonnement d'un an	**France....**	**18 francs.**
	Etranger..	**20 francs.**

L'abonnement de deux ans : France : **34** fr. Etranger : **38** francs.

Un petit nombre d'exemplaires des livres rares d'Eugène Montfort est conservé aux *Marges* où les Bibliophiles et les Amateurs de littérature peuvent se les procurer aux prix suivants :

Sylvie ou les Emois passionnés .... **10 fr.**
Chair .... **10 fr.**
Montmartre et les Boulevards .... **15 fr.**

Envoi franco sur commande accompagnée de son montant

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 71, *rue des Saints-Pères,*
Paris (VIe)

F. SANT'ANDREA et L. MARCEROU
84, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VIe

RABELAIS

Illustré par Gustave DORÉ

2 volumes in-4° raisin — 1200 pages de texte — 60 grandes compositions
250 en-têtes de chapitre
environ 240 culs-de-lampe et nombreuses vignettes dans le texte

BROCHÉ : 110 FR. — RELIÉ : 190 FR.

Reliure genre ancien en 1/2 veau moucheté, tête dorée, fers spéciaux

PAYABLE 15 FR. PAR MOIS

Au comptant, escompte de 10 0/0

EXPÉDITION FRANCO, RECOUVREMENTS SANS FRAIS

Adresser votre commande de suite :
nous ne possédons plus que quelques exemplaires.

POUR RECEVOIR RAPIDEMENT VOS LIVRES

UTILISEZ LE

Service des Expéditions rapides

Librairie SANT'ANDREA

84, rue de Vaugirard — PARIS-6[e]

Expédition dans les 48 heures qui suivent la réception de la commande

AUCUNS FRAIS SUPPLÉMENTAIRES

Nous offrons à tous nos clients d'

ÉLÉGANTS PROTÈGE-LIVRES

Modèle exclusif dessiné par DRESA

Crème **TEINDELYS**

pour la beauté du teint

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS
et toutes parfumeries

Tient la poudre,
assure
une carnation
exquise.

Crème 5 fr.,
fº 6 fr. Poudre 4 fr.
fº 5 fr. Savon 4 fr.,
fº 5 fr. Eau 8 fr.,
fº 11 fr. Bain 3 fr.,
fº 4 fr. Lait 10 fr.,
fº 13 fr.

Aucun envoi contre remboursement

La crème Teindelys, douce, parfumée, conserve la fraîcheur de la jeunesse, embellit, efface les rides.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais à Paris, le 29 Octobre 1919, à 2 h. EN 19 LOTS (avec faculté de réunion pour les 16 derniers lots) de :

1° PROPRIÉTÉ A YERRES (SEINE-ET-OISE), Route de Paris, nº 76. Contenance : 18.340 m. env. M. à pr. : 80.000 fr. ; **2° PROPRIÉTÉ à L'HAŸ-LES-ROSES** (SEINE), Route de Choisy, 24. Cce 439 m. environ. Mise à prix : 10.000 fr. **3° PROPRIÉTÉ A TRIEL** (SEINE-ET-OISE), rue de Seine. Cce 680 m. environ. M. à pr : 4.000 fr. **4° TERRAINS A BELLEGARDE** (Gard), *Cloyes* (Eure-et-Loir), *Hogesmau* (Landes), *Jauzé* (Ille-et-Vilaine), *La Bazoche-Gouët* (Eure-et-Loir), *La Ferté-Saint-Aubin* (Loiret), *La Tremblade* (Charente-Inférieure), *Ligueil* (Indre-et-Loire), *Mondoubleau* (Loire-et-Cher), *Montaigu* (Vendée), *Montfort* (Ille-et-Vilaine), *Réalmont* (Tarn), *Trun* (Orne), *Villenauxe* (Aube), *Vouvray* (Indre-et-Loire), *Voves* (Eure-et-Loir). Contces variant entre 70 mètres et 1580 mètres environ. **Mise à prix : variant entre 500 francs et 3.000 francs.** S'adresser à Mes PLAIGNAUD et de Forges, avoués à Paris ; et à Me Breuillaud, notaire à Paris.

VEUVES, près **BLOIS** (station P.-O.). **Maison** *avec jardin, à vendre a l'amiable.* Prix: **25.000** fr. S'adr. Me RIGOIS, not. à Blois.

Vente au Palais, à Paris, samedi 25 Octobre 1919.

MAISON A PARIS 18, RUE SAINT-FIACRE. Cont. 329 m. 74 c. env. Rev. br. 30.300 fr. M. à pr.: **275.000 fr.** S'adresser Mes LESTIBOUDOIS, Berton, Hébert, avoués à Paris, et étude de feu Me Brisset, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 18 octobre 1919, à 2 heures en 1 lot. **PROPRIÉTÉ A PARIS 19, RUE DE TURIN** et rue Clapeyron ; **21**, rue de Turin et rue Clapeyron. **8.** Contenance 535 mc. 99. Revenu brut : 55.024 fr. 60. **Mise à prix : 525.000 fr.** S'adresser : BEAUGÉ et BERTON, avoués, Pierre DELAPALME, notaire à Paris.

ST-MANDÉ. *Prop. 129, av. Paris* et 4, r. Talus du Cours. R. n. 8.750. M. à p. : 70.000 fr. Adj. Ch. Not. 28 oct. S'ad. not. Godet et THÉRET, 24, Bd St-Denis.

A adj. Etude Me DUPONT, notaire à Montmorency, le dimanche 26 OCTOBRE 1919, à 2 heures.

160 ACTIONS DU BON MARCHÉ. Dernier dividende et intérêts : 134 fr. 40. **Mise à prix : 2.000 fr. par action.** — *On traiterait avant la vente.* Consignation 200 fr. par action.

Vous pouvez vous créer immédiatement une importante bibliothèque.

LA

LIBRAIRIE F. SANT'ANDRÉA

F. SANT'ANDRÉA ET L. MARCEROU, 84, RUE DE VAUGIRARD, 6e ARt

Accorde à tous de grandes facilités de paiement

CENT FRANCS

De livres à votre choix sont payables

10 francs par mois

200 frs. : 15 frs. par mois ;

300 frs. : 20 frs. par mois.

L'intérêt et l'innovation de notre combinaison consistent à **ne pas vous imposer un choix limité à quelques auteurs** : vous pouvez l'établir en puisant dans les **catalogues de tous les éditeurs** (Mercure de France, Fasquelle, Nouvelle revue française, Emile Paul, Ollendorff, etc., etc.) à l'exception toutefois des éditions à tirage limité et des livres d'enseignement.

Vous paierez exactement le même prix que si vous achetiez au comptant. L'envoi vous sera fait franco. Les frais de recouvrement ayant triplé, nous sommes dans l'obligation de vous en faire supporter une partie : de ce fait votre facture sera majorée de 5 °/°.

Exemple type de notre système de vente :

Votre commande s'élève à 100 francs. Nous ajoutons 5 francs pour frais de recouvrements : au total 105 francs. Nous vous expédions immédiatement la totalité des livres demandés et le 5 du mois suivant vous sera présentée notre première quittance de 10 fr.

Ces conditions ne sont momentanément valables que pour la France, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

Pour l'Étranger demander notice spéciale.

BULLETIN FINANCIER

Avec l'heureuse terminaison des grèves anglaises, dont pourtant notre marché ne s'était pas ému outre mesure, la Bourse a retrouvé une période d'activité qui s'étend progressivement à tous les groupes, et les transactions se font de jour en jour plus nombreuses, portant à la fois sur les banques, les métallurgiques, les pétrolifères, les valeurs de produits chimiques et les phosphates.

Nos Rentes participent à l'ambiance favorable, le 3 o/o Perpétuel à 61,20 ; le 5 o/o à 90,65 ; le 4 o/o 1907 à 71,30 et le 4 o/o 1918 à 71 francs.

Parmi les fonds d'Etats étrangers, la Dette Unifiée d'Egypte est bien tenue à 109 fr ; l'Extérieure espagnole se maintient aux environs de 136 depuis la baisse assez importante survenue sur le cours de la peseta. De même le Turc Unifié se défend assez bien à 72,25 peu influencé par le dernier remaniement ministériel ottoman. Les emprunts russes restent irréguliers, avec de menues oscillations quotidiennes, selon les rumeurs mises en circulation : Consolidé 4 o/o 41,90 ; 3 o/o 1891 94 34,25 ; 5 o/o 1906 57,50.

Nos établissements de crédit ont pris une large part à la campagne de hausse qui se poursuit : Banque de Paris 1302, Banque Transatlantique 324 ; Comptoir d'Escompte 1042 ; Crédit Foncier de France 800 ; Crédit français 362 ; Crédit Lyonnais 1550 ; Société Générale 661,50 ; Banque française 285 ; Banque Nationale de Crédit 895 ; Union parisienne 1171. Bonne tenue également des Banques étrangères, où nous relevons les cours de 618 sur la Banque ottomane et de 524 sur celle du Mexique.

Nos chemins de fer sont diversement traités, l'Orléans à 971 et le P.-L.-M. à 760 s'alourdissent ; le Nord est stable à 1085 ainsi que l'Est à 715 ; le Midi s'améliore à 860 francs.

Le fléchissement des changes ne permet pas aux cuprifères d'avoir une aussi brillante allure que par le passé et plusieurs titres de ce compartiment se présentent en moins-values. C'est d'abord le Rio qui recule à 1855, mal impressionné par l'annonce du dividende intérimaire qui est seulement de 20 shillings, c'est-à-dire bien en dessous du prix que lui avait assigné une évaluation trop optimiste. La grève de la métallurgie aux Etats-Unis a exercé plus spécialement sa répercussion sur les Porphyriques américaines qui clôturent en baisse assez sensible. Un relèvement sérieux s'est produit sur plusieurs valeurs ottomanes, telles que la Balia, l'Oriental Carpet et les Tabacs, ainsi que sur l'ensemble des valeurs industrielles de Russie qui ont largement progressé : Bakou, Lianosoff, Platine, Hartmann, sont entre autres en dispositions brillantes.

Aux charbonnages, les affaires traitées sont considérables : Lens 1095 ; Marles 30 o/o 1300 ; Courrières 1880 ; Bruay 2110. Dans le compartiment étranger, Héraclée se relève à 650 l'action et la part aux environs de 15000, les dégâts produits par un récent incendie déclaré dans une galerie de la mine n'ayant pas eu les conséquences fâcheuses que l'on avait tout d'abord redoutées.

L'obligation où se sont trouvés tous les Etats à utiliser depuis la guerre de grandes quantités d'argent pour la frappe des monnaies, a fait obtenir au métal le cours de 63 pence par once qui n'avait pas été atteint depuis près d'un demi-siècle ; aussi n'est-il pas surprenant de constater la hausse qui s'est produite sur les mines productrices : Huanchaca 71 fr : Ticapampa 150 fr. et surtout sur l'Estrellas qui progresse vigoureusement de 185 à 243 francs.

Ainsi que nous le disions au début de cette chronique, les valeurs de produits chimiques, d'engrais et de phosphates ont fait l'objet de nombreuses demandes, aussi les retrouvons-nous en progrès très appréciables : Kuhlmann 721 ; Alais-Camargue 925 ; Phosphates de Gafsa 1525 ; Phosphates Tunisiens 573.

Les valeurs de pétrole continuent à être traitées avec grande activité ; là aussi on enregistre d'énormes plus-values : Mexican Eagle ord. 470 ; North Caucasian 76 ; Bakou 2020 ; Royal Dutch 32200 ; Shell 408 : Franco-Wyoming ord. 194.

Le groupe caoutchoutier est moins résistant, en concordance avec le tassement qui s'est produit sur les cours de la matière première ; une reprise appréciable se produit sur les valeurs de diamants et sur les mines d'or sud-africaines : quant aux mines mexicaines elles restent très nettement orientées à la hausse.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

— Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France............ **1 fr. 50** | **Étranger**............ **1 fr. 75**

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an..............	32 fr.	Un an..............	37 fr.
Six mois............	17 »	Six mois............	20 »
Trois mois..........	9 »	Trois mois..........	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 058493096